801 COR

8. *Coronilla Cretica herbacea s flore parvo luteo,* **T.** Cor.  
44. a. **BOERHAAVE ,** *Index alter Plantarum »* Vol. II.

On n’attribue à ces plantes aucune propriété médicinale  
que je eonnoisse.

CORONOPUS, *corne de cerf*

*\*

Voici fes caracteres.

Elle a la fleur & le fruit du plantain; fes feuilles ne dif-  
ferent de celles du plantain , que parce qu’elles sont  
profondément découpées par les bcrds , au lieu que  
celles du plantain font ou entieres ou légerement den-  
telées.

**1.** *Coronopus hortensis,* C. B. Pin. 190. Tourn. Inst. 128.  
Elem.Bot. I04.Boerh. Ind.A. 2.101. *Coronopus,Offic,  
Coronopus vulgarist five cornu cervinum ,* Park. Theat.  
501. Raii Hist. 1. 879. *Coronopus s sive cornu cervi-  
num , vulgo fpicaplantaginea,* **J.** B. 3.509. *Coronopus,  
herbastefla, cornu cervinum,* Chab. 309. *Cornu cervi-  
num ,* Ger. 340. Emac. 427. Mer. Pin. 30. Merc. Bot.  
1.30. Phyt. Brit. 31. *Plantago foliis lariniatis, corono-  
pus dicta ,* Raii Synop. 3.315. *Plantago coronopus dic-  
ta , sativus y in acetariis utilis y* Pluk» Almag. 298.  
*vulgo stella terrae.*

Ce plantain a la racine blanchâtre, foible, assez longue,  
s’enfonçant profondément en terre & entourée de feuil-  
les rangées circulairement & couchées à terre, ce qui  
lui a fait donner le nom de*flella terrae s* ou étoile ter-  
restre : fes feuilles different des autres plantains, en ce  
qu’elles font longues, très-étroites , &ence qu’elles  
n’ont chacune qu’enViron six petites découpures ; el-  
les font tant soit peu cotoneuEes & velues. Ses épis font  
étroits & faits comme dans les autres plantains, de pe-  
tites fleurs irrégulières à quatre feuilles, & croiffant fur  
des tiges blanchâtres de trois ou quatre pouces de long.  
Sa graine est petite, luifante & d’un brun foncé. Elle  
croît dans les lieux fablonneux & dans les bruyeres;el-  
le fleurit au mois de Juin.

Quant à fa nature, elle est la même que celle des autres  
plantains, ildesseche & refferre modérément; c’est un  
vulnéraire fort bon, & qu’on peut employer tant inté-  
rieurement qu’extérieurement. D’ailleurs on le recom-  
mande particulièrement contre la morfure des animaux  
venimeux,& même contre celle du chien enragé. MIL-  
LER , *Bot. Ossic'*

**a.** *Coronopus maritima major,* C. B. p. 190. *Plantago an-  
gustifolia,* Dod. p. 108. a.

Miller compte encore deux autres efpeces de *coronopus.*

\*

*Coronopus Ruellii.* Voyez *Ambrosia campestris.*

*Coronopus* vient de κορώνη, *corneille*, & de πῦς, *pie s* parce  
qu’on dit que cette plante ressemble auxpiésdela cor-  
neille.

COROS, κόρος, *satiété.*

COROZON E CELIO, c’est le *sedum Canarinum fo-  
liis omnium maximisa*

CORPORA NERVOSA ou NERVEO-SPON-  
GIOSA PENIS, *corps caverneux* ou *nervo-spongieux  
du pénis.* Voyez *Generatio.*

CORPORA OLIVARIA, *corps olivâtres* ; ce font  
deux protubérances de la moelle allongée. Voyez *Ce-  
rebrum.*

CORPORA PYRAMIDALIA , *corps pyramidaux ;*ce font deux autres protubérances voisines des précé-  
dentes. Voyez *Cerebrum.*

CORPORA STRIATA, *corps cannelés’,* ce font deux  
éminences placées dans les ventricules latéraux du cer-  
veau. Voyez *Cerebrum,*

COR 802

CORPORATIO, *l’action d’incorporer.*CORPULENTIA, *Corpulence,*CORPUS CALLOSUM , *corps calleux* ou partie tfié-  
dullaire du cerveau qui couVre les deux ventricules la«  
téraux du cerveau. Voyez *Cerebrum.*

CORPUS GLANDULOSUM, *les prostates. .*

CORPUS PAMPINIFORME , PYRAMIDALE s  
ou VARICOSUM, *corps panpirelsorme , pyramidal »*ou *variqueux.* Il est placé un peu au-dessus des testicu-  
les, & formé par la division & la réunion des veines  
spermatiques. Voyez *Generatio.*

CORRAGO ou BORRAGO, *Bourache.*

CORRÆ ou CORSÆ , χόῤῥαι ou κόρσαι , *les tempes\**GoRRÆUs,

CORRECTIO , l’action de corriger. Ce mot a disse rem  
tes acceptions particulieres en Pharmacie

Premierement , on appelle *corriger* les remedes drasti-  
ques ou qui operent trop violemment, lorfqu’on fait  
entrer dans leur composition quelques ingrédiens qui  
restraignent la force de leur action, & préVÎennent les  
accidens qu’ils ne manqueroient pas de caufer si on n’a-  
voit pas pris cette précaution. C’est par cette raifon,  
par exemple, que l’on joint quelque carminatif, corn-  
me les Eemences de fenouil ou d’anis, aux feuilles de  
séné, qui fans cela cauferoient ordinairement des fla->  
tulences & des tranchées. Ce font les fubstances ou in-  
grédiens dont on fe fert pour rendre les medicamens  
moins forts & moins dangereux, qu’on appelle cor-  
rectifs, en Latin *corrigentia* ou *correctoria,* ou *castée  
gantia & infringentia.* Selon Wedeliusdans fon Traité  
*de Medicamentorum compositione extemporanea ,* les  
correctifs ont rapport ou à la qualité mal-faifante, ou  
à la vifcosile, ou à la densité, ou à la froideur, ou à la  
vertu narcotique, ou à la vertu émétique, ou à la for-  
ce des remedes auxquels on les ajoute. D’où il s’enfuit  
évidemment que les correctifs doivent être composés  
de certaines parties d’une nature contraire à celles qui  
dominent dans la fubstance à *corriger.* C’est-à-dire, par  
exemple, que c’est par les alcalis qu’il faut *corriger les*acides, les alcalis par les acides, & toute fubstance  
d’une nature donnée, par une substance d’une nature  
diamétralement opposée. Les correctifs généraux des  
remedes qui operent trop violemment, font l’eau, qui  
délaye & tempere l’acrimonie : secondement, les hui-  
les douces & balsamiques qui enveloppent & émousc  
fent les pointes des remedes stimulans & irritans. C’est  
aussi à la même dénomination de *corriger,* qu’il faut  
rapporter la maniere d’affoiblir par la préparation &  
par le mélange, l’énergie de certains remedes; ainsi,  
par exemple, on rend plus douce & moins violente  
dans fon action la racine d’arum , en la faifant macérer  
dans quelque liqueur ou en la faifant sécher. Mais iI  
arrive souvent que des persimnes fe vantent de tempé-  
rer, d’adoucir, de corriger la nature de certains ingré-  
diens, qui ne savent seulement pas en quoi consiste leur  
nature; ainsi il y en a qui croient corriger l'opium par  
le castor, ou par une addition de quelqu’autre siubstan-  
ce aromatique & échauffante, parce que les anciens se  
font imaginés que c’étoit l’excessive froideur de l’opium  
qui le rendoit mal-faifant.

On fait encore d’autres corrections auxquelles il vau-  
droit mieux donner le nom de *castration s* comme lorsa  
qu’on fait macérer dans du vinaigre les femences de  
coriandre ou de cumin , ou comme lorsqu’on fe propo-\*  
fe de *corriger* ou d’aflbiblir la fcammonée, ainsi que  
font quelques-uns, felon Van-Helmont, en la faifant  
bouillir avec des liqueurs acides. Mais il ne faut pas  
être fort verfé dans la matiere médicale , pourfaVoit  
que la fcammonée, expofée à l'évaporation acide du  
foufre , perd entierement fes propriétés, & s’éloigne  
d’autant plus de fa propre nature , que la quantité dla-  
cide qu’elle prend est grande. Nous pouvons donc  
affurer avee l'Auteur que nous venons de citer, que  
toutes ces *corrections* fe font à l’avanture, & fans  
aucune connoissance des qualités, des parties, & des  
rapports mutuels des correctifs & des fubstances à *cor^*E e e

803 COR

*riger.* Une chofe assez surprenante, Clest le change-  
ment total qui fe fait dans les propriétés médicinales  
de quelque substance par la correction. Quelle diflé-  
rence entre l.lafarabacca naturel & llasarabacca bouilli !  
Mais nous aVons donné dans les articles qui concernent  
chaque remede, les correctifs qui leur font Vraiment  
appropriés.

'Secondement , on entend par *corriger* des remedes dont  
l’action est languissante & foible , hâter ou augmen-  
ter leur opération par la préparation ; comme lorf-  
qil’on mêle des fels aVec des remedes évacuans, d’une  
nature gommeuse & résineuse , afin que mieux dissous  
& plus atténués , ils agissent plus puissamment. C’est  
dans le même dessein qu’on ajoute le fiel de tartre ou le  
fiel polychreste aux infusions de sené.Lorfqu’onse pro-  
pofe ces effets par l'addition , les ingrédiens ajoutés  
s’appellent *adjuvantia ,* aidans. Mais lorfque l'on  
réunit ensemble plusieurs siubstances drastiques de la  
même nature pour augmenter leur ester par la conspi-  
ration de leurs actions , ces ingrédiens ajoutés s’appel-  
lent *acuenela,* aiguisons.

Troisiem ement , on *corrige* les remedes qui choquent  
l’odorat & le gout , en les préparant de maniere que  
ces deux fens en soient moins oilenfés. Mais comme  
les gouts ne sont pas toujours les mêmes, les correctifs  
de cette espece doÎVent nécessairement Varier , & s’ap-  
proprier au gout particulier de la personne à qui l'on a  
affaire. C’est par le l'ucre qu’on *corrige* ordinairement,  
& qu’on rend agréables à prendre les remedes que l'on  
donne aux enfans. Pareillement, clest par des Iubstan-  
ces d’une odeur douce & gratietsse que l’on *corrige* cel-  
les qui déplaisent à l'odorat.

CORRIGIOLA ; c’est , selon Fuchsius , dans fon Com-  
mentaire fur Nicolaus Myrepfus , le *Polygonum mas.*

CORROBORANTIA ; remedes corroborans, ou qui  
donnent des forces.

CORROBORATIO ; l’action de fortifier ou de donner  
des forces.

CORRODENTIA ou CORROSIVA, *Corrosifs.*

Les *corrosifs,* ou les remedes qui rongent les parties du  
corps, quelles qu’elles foient, auxquelles ils font ap-  
pliqués , font d’un grand usage dans la Chirurgie. Ils  
Eont composés de substances acres, & on peut en faire  
la distribution fuiVante.

Premierement, il y a des *corrosifs* doux; entre lefquels  
on peut compter l’alun brûlé , les cendres de bois  
vesd, le mercure doux, le précipité blanc , & le Vitriol  
blanc.

Secondement, il y a des *corrosifs* forts , comme le préci-  
pité rouge, le colcothar, & les trochifques de minium  
de Vigo.

Pour faire ces derniers,

Prenez *du plomb rouge, une demi-once s  
du sublimé corrosif, une once,  
de la mie de pain, quatre onces,  
de Peau rose , une quantitésuffisante, pour mettre  
tous ces ingrédiens en urochiscques.*

Troisiemement, il y a des *corrosifs* très-forts, comme le  
heure d’antimoine, la pierre infernale , le fublimé  
*corrosif,* l'huile de tartre par défaillance, & l’huile de  
vitriol.

Nous remarquerons par rapport à tous les *corrosifs* en *gé-  
néral ,* que leur usage demande d’autantplus de circonse  
pection qu’ils ont plus de force.

Les *corrosifs* agiffent par leur acrimonie : c’est cette qua-  
lité qui détruit non feulement les substances étrangeres  
adhérentes aux corps des animaux, mais encore leurs  
Eolides mêmes; pouryu qu’elle rencontre quelque hu-  
midité qui donne lieu à son action , ou qu’elle Foit ton-  
finée fur la partie par quelque emplâtre adhésive , en-

COR 804

sorte que fon action soit proVoquée par la chaleur du  
corps. On donne aux *corrostfe* dans les deux premiers  
cas le nom de cathérétiques , & dans le dernier cas  
celui de caustiques potentiels. Voyez *Caustica.*

On fe fert des *corrosifs* pour ouVrir lesabscès, pour faire  
des cauteres ou des ulceres artificiels, pour consumer  
des tubercules & des excroissances calleuses , pour *sé-  
parer* & extirper des parties corrompues , pour nettoyer  
des ulceres sordides , & quelquefois pour arrêter des  
hémorrhagies.

Voici les aVÎsqueles différens Auteurs ont donnés far l’u-  
fage des *corrosis.*

Premierement, lorfque le mal n’est pas assez grand pour  
ne pouvoir être emporté par les *corrosifs* doux, il ne  
saut point aVoir recours aux *corrosifs* sorts ; car outre  
les grandes douleurs que l'on causeroit aux malades,  
on rssqueroit de déterminer les humeurs à feportersiu.  
la partie affectée.

Secondement, il y a des constitutions & des parties du  
corps qui ne permettent point Fustige des caustiques,  
à caufe de la facilité qu'elles auroient à en être offcn-  
fées. Ces remedes ne ccnViennent pas non plus égale-  
ment à tout âge. Il y a du danger à les appliquer fur  
des corps dont les humeurs s’irritent facilement, fur les  
parties tendineufes & nerVeufes, & fur les enfans.

Troisiemement, les *corrostfe* conVlennent particuliere-  
ment dans les maladies qui fouffrent du délai.

Quatriemement, lorsque le principe de la maladie est  
intérieur, & qu’il y a lieu de craindre que les cor-  
*rosils* ne l’irritent & ne l'augmentent, au lieu de le  
diminuer & de llastoiblir , il n’en saut faire aucun  
ufage.

Cinquiemement, il faut diriger l’action des *corrosifs* de  
maniere qu’ils n’ostenfent, ne confument& n’exulce-  
rentpas les parties faines.

CORROSIO. La corrosion chymique est ce que nous  
ayons appelle dans l’article *Calx,* calcinatlon parle  
feu potentiel. Voyez *Calx.* Barchufen la définit une  
folution totale ou partielle d’un corps par quelque sel  
acre.

CORROSIVA, *corrosifs* ; en Chymie les menstrues sa-  
lins. RIEGER. Voyez *Corrodentia.*

CORRUDA. Voyez *Asparaguspetrea.*

CORRUGATIO; froncement ou ride de la peau, ou  
de quelqu’autre partie du corps.

CORRUGATOR COITERI, ou *Musculus frontalis  
verus s le muscle frontal.*

Ce *muscle part* charnu de l’apophysie de l'os frontal pro-  
che l'angle intérieur^ ou le grand angle de l’orbite, au-  
dessus de l'union de l’os du nez , & de l’apophyfe fu-  
périeure de l'os maxillaire aVec cet os, d’où il s’étend  
obliquement, extérieurement & en montant.

11 s’infere dans la partie charnue de l'occipito-frontal;  
quelques-unes de fes petites fibres passent dans la  
peau, un peu au-dessus de la région moyenne des four-  
cils. Son usage est de tenir la peau du front unie,en  
la tirant en - bas dans l’action de l’occipitossrontal :  
mais Iorfqu’il agit dans toute fa *force ,* ilsertau con-  
traire à rider le front entre les fourcils; comme il  
arrive lorfque nous produisions cemouVement, qti’on  
appelle froncer les fourcils.DoUGLAs. Voyez *Caput.*

CORSÆ. Voyez *Corrae.*

CORSOIDES. Voyez *Amianthttslapis,*

CORTALON ; clest dans Myrepfe le nom du *Senepom*CORTEX CARDINALIS DE LUGO. Voyez *Qsin~  
quina.*

**CoRTEx** CaR**YOPHYLLATUS.** Voyez *Caryophyllus.*

CoRTEx CULITLawaN , Mont. Oxot. 8. *CuHlavmn*Ephem. Ger.Dec. n. an. 1.P.55.

*8o5 COR*

C’est une écorce chaude aromatique qui passe pour venir  
de la nouVelle Guinée, mais qui est inconnue à nos  
Droguistes Européens. On lui attribue les mêmes ver-  
tus qu’à l'écorce *massey.* DaLE d’après *Monti. '*

**CORTEX ELATERII. Voyez***Casearella,*

CgRTex MageLî,ANICUs. V*Oyez Cortex Winteranus,*

CûRTEx MassûY, Mont. Oxot. 8. Ephem. Ger. Dec, 11.

An.lop.55.

C’est une écorce aromatique & chaude, qu’on dit origi-  
naire de la nouVelle Guinée, mais que nos Droguistes  
ne connaissent point: elle est alexipharmaque , apéri-  
tÎVe, carminatÎVe, céphalique, cordiale & stomacbi-  
que. Les Habitans de cette contrée la réduisent en  
poudre pour s’en ferVÎr : ils en font aVec de l'eau une  
efpece de pulpe, dont ils *se* frottent dans les tems froids  
& pluVÎeux : elle passe pour échauffer beaucoup, pour  
calmer les douleurs pungitives & les tranchées, & pour  
être d’une odeur très-agréable. DaLE , d’après *Rum-  
plelus & Monti.*

**CeRTEx PERUVIANUS.** Voyez *Quinquina,*

CüRTEx **WINTERANUs sPURIUs.** Voyez *Canella alba.*

**CORTEx** WïNTERANUs , Offic. Parla Theat. 1652. *Cortex  
Winteranus, cortex Magellanicus s* Mont. Exot. 8.  
*Cortex Winteranus acris, sive canella alba* , J. B. 460.  
*Cortex lIVinteranus Clusii,* Chab. 34. *Laurifolia Magel-  
lanica, cortice acri,* C.B. Pin. 461 .Raii Hist. 2.1201.  
*Ecorce de Winter.*

Cette *écorce ,* qui est aujourd’hui extremement rare,  
s’appelle chez nos Droguistes , *F écorce de Winter :*mais ils nous trompent fotiVent, & substituent enfa pla-  
ce la canelle blanche. Mu 1 ER , *Bot. Offe*

Le Capitaine Winter , qui s’embarqua aVec François  
Drake , & fit le tour du monde aVec lui, rapporta du  
détroit de Magellan, une *écorce* aromatique, qui aVoit  
été fort utile à tous ceux quiétoient dans fon vaisseau.  
Elle leur aVoit fervi d’épices pour leurs mets, & de re-  
mede excellent contre le Ecorbut. Clusius lui donna le  
nom de ce Capitaine, & appella l’écorce, *cortex JVinte-  
ranus*, & l’arbre, *Magellanica aromatica arbor.* Celui  
qui a écrit le Journal des Vaisseaux Hollandois quifi-  
rent Voile p our le détroit deMagellan en 1599. lenom-  
me *Lauro atmilis arbor, litet procerior , conice piperis,  
modo acri et mordenti* ; & Sebald de Weert,qui étoit de  
ce Voyage , dit qu’ils se serVoient des feuilles & de  
*F écorce* de cet arbre dans leurs mets pour les corriger  
fous un climat froid. Cafpard Bauhin l’appelle *Lauri-  
folia Magellanica cortice acri s* & Johnfon, *Arbor lau-  
risolia Magellanica.*

Mais M. George Handyside , qui est reVenu depuis peu  
de ces cuntrées, en parle beaucoup plus exactement : il  
nous a même apporté de fa graine , aVec un échantil-  
lon de Ees feuilles & de fes fleurs fur une petite bran-  
che , à l'infpection defquelles je ne connois aucune  
classe de plantes fous laquelle il foit plus à propos de  
mettre le cannelier de Winter, que fous celle des *pere-  
clymenumj* & quoiqu’il distere en beaucoup de cho-  
fes du cheVrefcuille, cependant je l'appellerai *Pere-  
clymenum rectum , foliis laurinis -, cortice acri aroma-  
tlco.*

Ce Voyageur m’a assuré que cet arbre n’étoit gueresplus  
haut& plus gros qu’un pommier; qu’il poussoir beau-  
coup de racines & beaucoup de branches ; que fes feuil-  
les étaient d’un Verd foible en-dessus, placées fur des  
pédicules d’tm demi-pouce de long, longues d’un  
pouce & demi, larges dans le milieu, c’est à-dire dans  
l’endroit où cette dimension est la plus grande, d’un  
pouce, allant en décroissant par l'une & l'autre extré-  
mité, & fe terminant en pointe émoussée ; que fes  
fleurs parussent des aîlcs des feuilles, placées fur des  
pédicules longs d’un quart de pouce, rassemblées deux  
ou trois, ou plusieurs à côté les unes des autres, tant

COR 806

foit peu semblables à celles du périclymenum, blan-  
ches comme le lait, pentapétales,& rendant une odeur  
qui tient de celle du Jasinin ; qu’il siiccede à ces fleurs  
une baie oVale, composée de deux ou trois, ou plu-  
sieurs pepins, ou petites baies , placées a côté les unes  
des autres fur le même pédicule, d’un Verd foible, &  
marquetées de noir; & que ces baies contiennent une  
certaine quantité de femences aromatiques noires, à  
peu près semblables à des pepins de raisins.

Il croît très-communément dans les contrées situeesvërs  
le milieu du détroit de Magellan.

J’apprens encore de M. Handyside, qu’on *se sert* des  
feuilles de cet arbre , jointes à d’autres herbes , en so-  
mentation dans différentes maladies aVec beaucoup de  
succès : mais rien ne le frappa daVantageque l'énergie  
de sim *écorce* prife aVec quelques femenCes carminati-  
Ves , dans le scorbut.

Ceux qui étoient fur sim Vaisseau, & qu’on aVoit confiés à  
fes soins, en prenaient une demi-dragme bouillie  
aVec ces Eemences : ordinairement elle les faifoit fuer,  
& les guérssoit. 11 ordonna aussi le même remede à  
plusieurs personnes qui aVoient mangé imprudemment  
d’un Veau marin , Vénéneux , qui est sort commun dans  
ces contrées, où on l’appelle *lion marin.* Quoique ce  
mets les eût rendus malades au point que la plupart  
perdoient la peau , qui fe leVoit peu à peu de dessus  
leur corps par grands morceaux, cependant elles s’en  
trouVerent fort bien. Ainsi cet antidote lui Vint fort à  
propos ; & il m’a aVoué, que quoiqu’il entendît très-  
bien la matiere médicale , il eût été fort embarrassé  
pour arrêter les effets de ce poifon singulier , si par  
bonheur l'éccrccde Winter n’y aVoit été propre.

En comparant cette defcription aVec celle du cannelier  
fauVage, il paroît éVÎdent que *s écorce* que nos Dro-  
guistes nous Vendent fous le nom d’écorce *de JVinter,*n’est punt la vraie. Il faut cependant aVouer , que  
quoique ces *écorces,* ces arbres, les lieux où ils croif-  
fent, & leur forme extérieure n’aient prcfque rien de  
commun , ils. ont toutefois la même odeur & le même  
gout, & peuVent être substitués les uns aux autres sims  
inconVénient. Il n’y a à la Vérité aucun doute que la  
Vraie *écorce de Winter* étant plus aromatique que la  
fauffe,ne fut aussi plus énergique. HaNs-SLOANE, *Abré-  
gé des Transaét. Philos. Vol.* 2.

Mais pour connoître beaucoup mieux la nature & les  
propriétés de *\’écorce de Winter,* il ne fera pas inutile  
de rapporter les différentes expériences qu’Antoine de  
Heide a faites fur cette silbstance, & qu’on trouVe dans  
fes *Observations médicales,*

r 5i l'on verfe, dit-il, fur cette *écorce* de l’esiprit de νΐη  
« rectifié, il prendra fur le champ une couleur rouge  
a foncée aVec le gout de *F écorce.* Quant à l'eau de  
«pluie, elle n’en receVra qu’une couleur jaune foible.  
« Une grande quantité d’huile de Vitriol, misie fur la  
«teinture fpiritueufe de cette *écorces* aVant qu’on  
« l'en eût séparée , excita une chaleur Violente , & mit  
« en agitation les morceaux de *Fécorce* qui étoient au-  
« paraVant en repos au fond du Vaisseau , & qui aVoient  
« pris une couleur noirâtre. L’eau-forte Verfée fur la  
« teinture l'éparée de *F écorce-,* lui donna une couleur  
« blanchâtre ; effet qui semble deVoir être plutôt attri-  
« bué à la nature aquetsse de l’eau-forte qu’à fon acidi-  
« té ; car l’eau de pluie produisit aVec la même tein-  
« ture une couleur de lait, & dans le même tems de  
« petits flocons blancs étoient précipités au fond du  
« Vaisseau : il paroît que l'eau-forte rend la couleur de  
« cette teinture plus foncée qu’elle ne l’étoit aupara-  
« Vant. »

**I**

*F?Ecorce de BAinter* rend dans la distilation , felon Boe-  
cler, une grande quantité d’huile, qui, comme celle  
de la Canelle , flote en partie, & en partie fe précipite  
au fond de l’eau qui vient avec elle. Comme *F écorce*

E e e ij

*So7* COR

est aromatique , il y a tout lieu de croire que cette  
huile a les mêmes qualités, & conséquemment qu’elle  
est stimulante, corroboratÎVe , incisiVe , apéritive &  
anti-acide. On en parle encore comme d'un spécifique  
très-préfient contre le fcorbut ; & on en ordonne quel-  
quefiois *[’écorce* en Angleterre fions le nom *dèécorce  
anti-scorbutique, cortex anel-s.corbuelcus.*

« En Angleterre, dit Etmuller, ont la joint aux yeux  
« d’écrevisse, & On l’ordonne fréquemment & aVec  
« fuccès dans les maladies fcorbutiques & hypocondria-  
« ques. »

On la fait prendre en poudre depuis un fcrupule jufqu’à  
une demi-dragme, & , selon quelques Auteurs, jusipu’à  
ladragme entiere. Deux onces de sim infusion dans  
quelque liqueur appropriée, feront une dofe. On la  
peut faire prendre en poudre, selon Valentini, depuis  
dix grains jufqu’à quinze : mais en infusion ou en dé-  
coction, on en peut ordonner une dragme ou deux.

Nous lifons dans le même Auteur , « que cette *écorce* est  
a échauffante & difcussiVe, &que par conséquent elle  
« fortifie l'estomac , atténue le fang épais & fcorbuti-  
« que , & entretient la circulation ; d’où Valentini  
« conclut qu’elle fera trcs-bienfaifante dans toutes les  
« maladies qui proViennent d’un ufage excessif du fel  
« marin , du fcorbut, & dans d’autres maladies sembla-  
it bles. C’est par cette raifon, ajoute-t’il, que Willis  
«la recommande tant dans la paralysie & dans la foi-  
« blesse des articulatlons; car comme elle est composée  
«de particules volatiles , acrimonieufes, pénétrantes  
« & huileuses, elle ne peut pas manquer de raflèrmir  
« & de fortifier. On en tire par la distilation une eau  
« fur laquelle flotte l'huile : si l'on joint le siucre à cette  
« huile, on aura un *elaeosacharum* excellent pour toutes  
« les maladies dont nous avons parlé ci-dessus. On s’en  
« siert dans les apoplexies, les.léthargies , & les autres  
« maladies de cette nature. Entre les personnes qui fu-  
« ment du tabac, il y en quelques-unes qui en mettent  
a un peu dans leur pipe ; ce qui donne à la fumée une  
« odeur agréable , & qui tient de celle du clou de giro-  
a fie. Aspinus substitue cette *écorce* au quinquina , &  
«il nous dit avoir guéri par fon moyen non-feulement  
« des fievres erratiques , mais même des fievres pété-  
« chiales. »

Juncker nous assure dans fon *Conspectus Therapiae genera-  
lis ,* que *ϊ’écorce de JVunter* est résolutive, dsscussiVe &  
subastringente, & que c’est par cette rasson qu’on l'or-  
donne avec l'uccès dans les maladies de l’estomac , les  
crudités , les nausées , les diarrhées, les vomisscmens  
excessifs, les coliques, les fievres intermittentes, lorf-  
qu’elles l'ont si.lr leur déclin, & dans tous les cas où il  
Eera question de fortifier l’estomac. Elle passe pour très-  
énergique dans les maladies fcorbutiques, dans les obs-  
tructions des vifceres, les cachexies,& le dérangement  
desregles; mais, ajoute Juncker, elle ne guérit ni  
les fievres quartes, ni les fievres pétéchiales, & il ne  
faut pas en attendre de grands avantages dans les pa-  
ralysies.

CORTICALIS SUBSTANTIA, *la Substance corticale*du cerveau & du cervelet. Voyez *Cerebrum.*

CORTUSA. Cette plante a été ainsi appellée de Cor-  
tufus fameux Botaniste, qui l’a mis le premier en  
ufage.

Voici *ses* caracteres.

Sa racine est vivace. Ses feuilles sont rondes, rudes , dé-  
coupées par les bords , & femblables à celles du liere  
terrestre. Le calyce de fa fleur est petit & diVisé en cinq  
fegmens; fes fleurs ressemblent à celles du fenouil, di-  
visées au fommet en plusieurs fegmens, & rangées en  
ombelle. Son fruit est rond, terminé en pointe, & fer-  
mement attaché au calyce: il contient plusieurs petites  
semences anguleufes.

COR 808

1. *Cortusa,* J. Β, 3. 499. Boerh. Ind. 206. *Cortusa, pansu  
cula montana.* Offic. mont. 41. *Cortusa scanicula Alpina  
quibufdam.* Chab. 490. *Sanicula Alpina, five Cortusa  
Matthioli.* Park.Theat. 533, Parad, 240. Raii. Hist. 2.  
1084. *Sanicula Alpina Clusii, sive Cortusa Matthioli.*Ger. 645. Emac. 788. *Sanicula montana, latifolia si-  
nuata.* C. B. Pin. 243. Hist. Oxon. i. 558. *Auricula  
ursi lacimata,feu cortusa Matthioli ustore rubro JT*ourn.  
Inst. 121.

La fanicle à oreille d’ours :

Elle croît dans les lieux montagneux , & elle fleurit au  
printems. Ses feuilles faalitent l'expectoration. DaLe  
d’après *Monelel*

CORU. *Canarica arbuto s vel malo aureae similis.* J. Β.  
*Cori/, Joliis mali aureae, store luteo Acestae.* C. B. *Corit.*Parla *Lusitanis Herba Malabarica.*

C’est un arbre nain, femblable au coignassier, dont les  
feuilles font allez femblables à celles de cet arbre,qui a  
la fleur jaune, fans odeur, ou très-peu odoriférante.  
Garcias dit que fes feuilles font femblables à celles du  
pêcher; que sa fleur est blanche, & qu’elle a l’odeur  
semblable à celle du périclymenum. L’écorce de fara-  
cine est mince, légere, & d’un Vert d’eau. Si on la  
broie, ou si l’on y fait des incisions, elle rend unegran-  
de quantité de fuc laiteux, j lus épais & plusgluantque  
celui qui coule du *macr,* insipide , ou tant-foit-j eu  
amer , froid & dessiccatif, mais plus dessiccatif que  
froid.

Les habitans du Malabar, tant Chrétiens que Payons,  
font un très-grand usage de la liqueur de cette écor-  
ce Verte , quoiqu’elle fuit très-desagréable au gout;  
fans doute à catsse des esters merVeilleux qu’elle pro-  
duit dans toute sorte de flux, comme dans la liente-  
rie, dans la diarrhée, & dans la dyssenterie, quelles  
qu’en soient les causes. Sa dofie est dessept onces le ma-  
tin , & .d’autant le fioir , si le cas l’exige : mais comme  
elle est amere & très desiIgréable au gout, on le laVe  
la bouche aVec du petit lait, après llaVoir bue.

Les Portugais distilent l’écorce de la racine, & la pré-  
parent de la maniere suRante:

Prenez *de l’écorce pulvérisee, huit onces s  
del’ammiy* 1

*de sache’, /*

*de la coriandresechée ; de chac.* 3 *onces ;*

*du cumin noir, tant-sa’t-\  
peugrilléec pulverifé; '*

*de l’écorce de myrobolans-chebulcs esiept onces\  
de beurefrais suait de lait de vache, deux onces',  
de petit lait*, une quantité suffisante pour délayer  
les poudres.

*Distilez* le tout dans un vaisseau convenable.

La dose ordinaire de cette liqueur pour ceux qui font  
tourmentés d’un flux de ventre, est de quatre ou cinq  
onces, avec deux onces d’eau d’aveline d’Inde , com-  
munément appellée *Areca-,* ou d’eau de pédicules de  
rosi? s, à prendre une ou deux sois par jour, s’il est né-  
cessaire. On ajoute quelquefois dans les occasions pres-  
santes des trochifques d’ambre, ou de la terre Lem-  
niéne. La coutume est d’ordonner, immédiatement  
après qu’on l'a prife , *F oxygala ,* ou le lait aigre ,  
& fur le foir un clystere préparé avec la liqueur de *corn*distilée.

Quoique Garcias nous assure s’être toujours fervi de cette  
eau avec Euccès, cependant il ne peut disconvenir que  
*F herba AI.alabarica* préparée par les Habitans du Ma-  
labar même, ne fioit un remede beaucoup plus efficace.  
Ce remede est fait des mêmes ingrédiens que l'eau,  
dont nous venons de donner la defcription; on les pul-  
verife bien, & on les fait macérer dans du petit-lait.

8o9 COR

ou dans une sorte décoction de riz. Acosta présure l’é-  
corce verte du *macer,* quelque desagréable qu’elle soit  
au gout, à la liqueur du *coru.* Quoiqu’il en soit, celle-  
ci passe encore pour très efficace dans les foiblesses d’esi  
tomac, & dans les vomissemens, qu’elle arrête, priste  
avec l'eau de mente , & la poudre de Mastic. Rah  
*Hist. Plant. «*

CORVINUS LAPIS, pierre qu’on trouve dans l’Inde,  
& que les Habitans appellent *Cocaote.* On ajoute qu’elle  
est remarquable par un bruit semblable à celui du ton-  
nerre, qu’elle sait, lorsqu’elle estéehauffée.

CORUSCUS, ou *Auricula muris s oreille de souris.*RULAND.

CORVUS. *Ossic.* Schrod. 5. 317. Aldrov. Ornith. 1.  
694. Bellon. des oiEeaux. 280 GeEn. de Avib. 294.  
Jonsi de AVÎb. 23 Charlt. Exerc. 75. Mer. pin. 171.  
Schw. 244. Wil. Ornith. 82. Raii. Ornith. 121. Ejusel.  
Synop. *a.* 39. *Corbeau.*

Cet oiseau est trop connu pour en faire la description.  
On recommande les jeunes *corbeaux* réduits en cendres  
pour l’épilepsie, lagoute, & l'efpece de lepre, nommée  
*alphus.* On met la cerVelle de cet oifeau au nombre des  
anti-épileptiques. Sa graisse & fon sang passent pour  
rendre les cheveux noirs. On dit que fa fiente sisspen-  
due au cou des enfans, les foulage dans la toux, & leur  
fait percer les dents. DaLE , d’après *Schroder.*

COR1CUS, κόρυκος, efpece de balle dont les Anciens fe  
fervoient ; elle était vraissemblablement faite avec de  
la peau. Ils remplissaient cette peau depepinsde figue,  
de fon, ou de farine, lorfque la *balle* devoir fervit à des  
persimnes foibles; mais de Eable, lorEque c’étoit pour  
des personnes fortes & robustes, felon ce que nous ap-  
prend Oribafe d’après Antilles. Les Auteurs n’ont  
point déterminé la grosseur de cette *balle \* mais il y a  
toute apparence qu’elle étoit assez considérable. Elle  
deVoit aussi être plus ou moins pefante, felon l'âge & la  
force de la personne pour laquelle elle étoit destinée.  
On l'attachoit au ciel du lit, d’où elle destcendoit à la  
hauteur du nombril du malade qui la prenoit dans ses  
mains, & lalançoit loin de lui, la receVant & la ren-  
voyant à chaque oscillation. On appeiloit cet exercice  
*Corycomaelela ,* κορυκομαχίη ; & on le recommandoit  
pour exténuer, ou afloiblir les corps pléthoriques.

CORYDALUS, κορυδαλὸς, *s Alouette.* Voyez  
*Alauda.*

CORYLUS. Voyez *Avellana.*

CORYMBIA, CORYMBAS, ou CORYMBE, *lierre  
terrestre.* **BlANCARD.**

CORYMBI. S, κόρυμβος. Voyez l’explication des ter-  
mes de Botanique, à l'article *Botanica.*

Les plantes corymbiferes fiant celles dont la fleur est faite  
en difque, mais dont les femences ne font point cou-  
vertes de duVet. Cette épithete est prife de la difposi-  
tion de leurs fleurs qui sont en bouquet, & qui s’éten-  
dent circulairement en ombelle, comme les oignons.  
De ce nombre sont le fouci des champs, l’œil de bœuf  
commun, la marguerite, la camomile, llarmoife, la  
matricaire, &c.

M. Ray les distribue en radiées, comme letournefol, le  
fouci, & en fleurs nues, comme la lavande, le cotton ,  
l'aigrcmoine, la tanesie, & toutes celles qui ont affi-  
nité aVec celles-ci, comme la scabietsse, la verge à ber-  
ger, le chardon, & les autres. MILLER. *Diction. Vol. I.*

CORYPHE , κορυφὴ , le *Sommet de la tète.*

CORYZA, κόρυζα , Cesse traduit ce mot par *Gravedo ,*& Cælius Aurelianus par *Catharrits ad nares.* C’est cet-  
te distilation d’humeurs par le nez, dont le froid est le  
plus fouVent la caufe. Voyez *Catarrhusi*

C O S

COS. Ossic. Worm. 41. Charlt. Foss. 17. Aldrov. Muf.  
Metall. 718. *Cotes* Boet. 52. *Cotes.* Kentm. 35. *Cotes*

C O S 8iô

*novaculae.* Mer. pin. 211. *Lapis Naxius s* Matth, 1340\*  
*Pierre â aiguiser.*

Diofcoride dit que la poussiere que le fer enleve de la  
*pierre â aiguiser,* est propre à faire renaître les che-  
veux sur les parties affectées d’alopécie; qu’elle em-  
pêche la gorge de grossir aux filles; que prife dans du  
vinaigre, elle consilme la rate, & qu’elle est bonne  
dans l’épilepsie.

Il y a trois siortes de *pierres â aiguisera la pierre* sine *â ai-  
guiser ; iapierre â aiguiser* simple, & *la pierre* noire *a  
aiguiser.* Il est assez difficile de déterminer celle dont  
Diofcoride sait mention.

COSCINOS , κοσκινος, un *Crible* , ou un *Tamis,*COSCULIA , κοσκύλια , la *Graine du Kermes.*COSMET, *Antimoine.* JoHNsON.

COSMETICA ARS, la partie de la Medecine, qui a  
pour objet l’accroissement, ou l’entretien de la beauté  
naturelle. Voyez *Commotica.*

COSMETORGES, mot fait par Dolteus, par lequel il  
entend Pame fensitive. CasTELLI,

COSMIANA ANTIDOTUS, nom d’un antidote dont  
Marcellus Empiricus fait mention , *cap.* 29.

COSMOS, κόσμος , c’est dans Hippocrate, l’ordre &  
la fuite des jours critiques.

COSSI, ou V ARI, Tubercules durs au visage. Voyez  
*Varus.*

COSSUM, Ulcere maIin au nez , dont Paracelse fait  
mention.

COSSUS, petit ver qui vit dans le bois. Voyez *Teredo.*

COSTÆ, en Botanique, les *nervures* des feuilles. Ce  
font comme des filets longs & durs qui traversent les  
feuilles des plantes, foit en s’étendant en longssoiten  
Ee croisiint les uns les autres.

CosTÆ, en Anatomie , *les Cotes.* Comme ces parties sont  
unies au sternum avec lequel elles forment le thorax.  
Nous avons cru qu’il étoit à propos d’en donner la  
defCription dans un feul & même article, pour éVÎter  
toute confusion. C’est pourquoi voyez *Thorax.*

COSTUS, *Ossic.* Comm. Flor. Mal. 90. *Costus Arabi-  
cus Dioscoridis,O.* B. Pin. 36. 37. *Iri dem redolens eluse  
dem, amarus ossec.seu Helenium, et Comagenium Diosc  
coridis ejtts.dem, dulcis officinarum centaurio magno co-  
gnatas ejusaem.* Raii Hist. 2. 1347. 1348. *Costus Hele-  
niifade Officinarum.* J. B. 2. 749. Chab. 246. *Costus  
dulcis esisirinarum.* ejusd. *Indicus odoratus.* Ger. EmaC.  
1620. *Indicus Clusii.* Park. Theat. 1 582. Costas *Indicus  
violae Martis odore.* Herm. Musi Zeyl. 58. *Tslana Cua.*Hort. Mal. 11. 15. Tab. 8. *Costus doux et Costus amer.*

Ces deux *costus* passaient jadis pour deux racines différen-  
tes. Aujourd'hui on les regarde généralement comme  
les racines d’une même plante ; mais cueillies en diffé-  
rens tems. On donne le nom de *costus* doux à la plus frai-  
che, & celui de *costus* amer à la plus sorte & à la plus  
vieille. Garcias *ab horto*, & Clusius avoient été de cette  
opinion. : ainsi elle n’est pas nouvelle. Le *costus* est une  
racine assez épaisse, brune à l’extérieur, d’tm blanc  
jaunâtre au-dedans, & qui paroît spongieufeau milieu,  
elle est tant foit peu chaude & amere; & sim odeur  
tient beaucoup de celle de la racine d’Iris. On en trou-  
ve la description dans le onzieme volume, & la figure  
dans la quinzieme planche de *F Hortus Malabaricus ,*Eous le nom de *Tsjana Cua.*

Elle passe pour être chaude & desiîccative , pour siOrtifier  
la tête & l’estomac, & pour salutaire dans les verti-  
ges. C’est aussi un puissant desobstruant, elle leve les  
obstructions de la matrice & provoque les regles. C’est  
un des ingrédiens de la Theriaque.

Le *costus* a donn.é nom en partie à P*EleIIuarium caryo^  
costinum.* MILLER , *Bot. Offe.*

Il passe pour un bon hépatique, & l’on dit qu’on en peut  
tirer avantage dans l'obstruction des conduits urinai-

8n C O T

res, dans la colique, dans l'hydropisie & dans la pa-  
ralysie.

Le meilleur est celui qui est frais, compacte , odorifé-  
rant, un peu amer & non carié.

M. Geoffroy dit que nous femmes encore dans Pigno-  
rance, fur ce que c’est que le *costus* des anciens, &  
que les Grecs en avolent de trois especes. Pline le  
distingue en blanc & noir; & les Arabes en doux &  
amer. La dofe de notre *costits* est depuis douze grains  
jusqu’à une demi-dragme, & en infusion depuis deux  
dragmes jufqu’à une demie once. On s’en fervoit jadis  
comme d’un parfum.

On en faifoit pareillement usage dans les sacrifices.

COsTUs *hortorum. Noyez Balzarnita mas.*

CûsTUs *nigra.* Voyez *Cinara.*

C O T

COTARONIUM , mot fait par Paracelfe ; il entend  
par ce mot une liqueur dans laquelle tous les corps &  
même leurs élémens peuvent être dissous.

COTHON , κώθων, cfpece de vafe de terre fort large  
dont on fe fervoit pour boire, ou pour mettre des fleurs  
aVec leurs feuilles & leurs racines. Le même mot si-  
gnifie dans Galien, un vaisseau de terre pour la prépa-  
ration de la cadmie.

COTINUS, κότινος, chez les Anciens c’est *Voleaster*ou l'oliVier sauvage, mais le

CoTINUs des Modernes est un arbrisseau d’une autre ese  
pece.

Voici fes caracteres.

Ses feuilles font rondes , & soutenues par de longs pé-  
dicules , fon calice est petit & diVisé en cinq fegmens,  
fes fleurons font en rosie, pentapétales, & placés fur des  
branches capillaires. Son oVaire degénere en un fruit  
spherique qui contient un fruit triangulaire fous une  
coque dure & indÎVisible.

Il n’y a qu’une espece de *connus* qui est le

*Cotinus coriaria.* Jonsi dcndr.293. Elem.Bot 433.Toum.  
Inst. 610 Boerh. Ind. A. 2. 228. *Cotinus Ofsic.* Rupp.  
Flor. Jen. 80. *Cottinus Matthioli.* C. B. P. 415.1’Cccd-  
*gria, connus coriaria nonnulli*s *dicta.* Chah. 37. *Cocci-  
gria -, sive cotinus putata.* J. B. 1. 494. Rail. hist. 2.  
1696. *Coggigria Theophrasti vel cotinus coriaria Plinii.*Gcr. 1293. Emac. 1476. *Cotinus coriaria.* Parlc.Thcat.  
1451. *Sumach de venise ou rouge.*

Cet arbrisseau fleurit en Mai & fon fruit est mûr au mois  
de Juillet & d’Août. On fe sicrt de sim bois dans les  
ProVÎnces Méridionales de la France pour teindre les  
laines en jaune. Les Tanneurs employent fes feuilles  
dans la préparation de leurs cuirs.

Toute cette plante passe pour extremement dessiccative  
& astringente. La décoction de fes feuilles en *garga-  
risme* est bonne pour les ulcercs de la bouche & de la  
langue; on s’enfert lorsqu’il y a relâehementà la luet-  
te & aux glandes de la gorge. Son fruit produit de bons  
effets , furtout dans les ulceres à la gorge & aux par-  
ties naturelles ; il arrête les diarrhées & diminue les  
regles immodérées.

Ses feuilles féchées, reduites en poudre , & répandues  
fur le ventre après qu’on l’a frotté de Vinaigre de rofe,  
arrête les flux quels qu’ils foient, si l’on en croît Mat-  
thiole.

COTIS, κοτίς la partie postérieure de la tête; quelques-  
uns difent que c’est la nuque du cou , ou la partie  
voisine de fon articulation aVec la tête. Hippocrate  
se sert de ce mot dans sim Traité *de Morbis. LL. II.*

COTONASTER , c’est le *Crataegus ; folio oblongo ser-  
rato , utrimque virente.*

COTONEA. Voyez *Cydonia.*

C O T 812

COTONEASTER, c’est le *Mespilus solio subrotundo tfructu rubros.*

CÔTONIUM. Voyez *Bombax.*

COTTYPHUS , κόττυφος ou κότυφος; c’est le nom d’un  
poisson dont Oribafe sait mention dans ses Collections  
Médicinales , *Lib. II. cap.* 58. C’est le *Merula.* Voyez  
*son* Article.

COTULA.

Voici fies caracteres.

Ses feuilles font petites comme celles de la camomile ;  
fa fleur est couronnée ou nue ; fies semences sirnt plat-  
tes, en forme de cœur, & ailées; S011 calyce estordi-  
nairement en éCailles.

BoerhaaVe en distingue les six especes fuiVantes.

1. *Cotulaflore luteo radiato. YOyc7.BuphthaI.mjtm.*

2. *Cotula yflore pallido radiato, chrysanthemum,folio co-  
tulae , flore albo* , Triumfctt. *Chrysanthemum fruelco-  
sius, subcandidum,* C. Β. P. 135. a.

3. *Cotula nfloris radiis sulphureis, disco luteo,* a.

4. *Cotida , flore albo pleno,* a.

5. *Cotula , flore luteo nudo,* T. 495. *Chrysanthemum Va-  
lent num* , CI11S. H. 332. *Buphthalmo tenuisolio fimile,  
chrysanthemum Valentinum Clusil*, J. B. 3. 125.

6. *Cotula , Cretica , minima -, folio chamaemelii capitulo in-  
flexo,* T. Corr. 37. a. BOERHAAVE , *Index alter Plana*Vol. II.

COTURNIX, Offic. schrod. 5.317. Bellon. des Oyf.  
264. AldroV. Ornith. 2. 150. Will. Ornith. 121. Raii  
Ornith. 169. Ejufd, Synop. A. 58. Gefn. de ΑνΙΕ  
310. Mer. Pin. 173. Schw. A. 247. Charlt. Exer. 184.  
Jonsi de AVib. 47. *Caille.*

Elle doit être choisie jeune, tendre, grasse & bien nour-  
rie.

Plusieurs Auteurs regardent la *caille* comme un sert mau-  
Vais aliment , cependant elle n’est pas si pernicieufe  
qu’ils nous le Veulent faire croire. A la Vérité elle *se*digere un peu difficilement, principalement quand elle  
est trop Vieille.

Elle contient beauccup d’huile & de sel Volatil.

Elle convient en tout tems, à toute forte d’age & de tem-  
pérament, pouryu qu’on en tsse avec modération.

*R E M A R QU E S.*

La *caille* est un petit oiseau un peu plus gros qu’une grive.  
Elle a un assez beau plumage & un ramage pcuagréa-  
ble. Elle Vit ordinairement de millet, de blé & dlau-  
tres grains. Elle est si délicate & si délicieuse, qu’on la  
fert fur les meilleures tables.

La plupart des Auteurs ne conVÎcnnent point fur les ef-  
fets de la *caille. AverrOcs* prétend qu’elle est d’tm ben  
fuc,& que fon ufage est conVenable aux personnes  
conValefcentcs & à celles qui jouissent d’une santé par-  
faite. Pour nous nous tiendrons le même sentiment.  
Premiercment, parce que l'expérience ne nous a point  
encore fait connoître les mauVais esters que *ia caille pro-  
duit,* & en fecond lieu , parce que nous Voyons que sa  
chair est d’une fubstance peu resserrée en fes parties,  
& qu’elle contient une proportion conVenable de prin-  
cipes huileux & balfamiques & de fels Volatils. Il est  
vrai qu’elle est quelquefois un peu difficile à digérer;  
& cela parce qu’étant fort grasse, fes parties graisseufcs  
fe figent & pefient fur l’estomac : mais quand on en use  
avec modération, on ne s’apperçoit gueses de ce petit  
inconvénient.

Galien, Pline, Ανίοεηηε , au contraire, asserent que la  
*caille* est un aliment fort dangereux : & Galien rap-  
porte qu’il a vu dans la Phocide, dans la Béotie & dans  
la Doride , plusieurs personnes attaquées de convul-

Si; C O T

fions & de mouvemens épileptiques pour en avoir man-  
gé, & il prétend que cela venoit de ce que les *catlles*dans ce pays *se* nourrissoient d’hellébore;cependant cet-  
te plante parcît plus propre à guérir l'épilepsie qu’à la  
*causer,* puisqu’étant purgative & vomitive, elle peut  
chasser au dehors les humeurs acres & picotantes qui  
la causient. Mais quand bien même l’hellébore seroit  
propre à produire des mouvemens épileptiques , & que  
les *cailles* en mangeroient fort fouvent, il ne s’enfui-  
vroit pas de-là què les *cailles* foient aussi propres à cau-  
fer l’épilepsie , puifque l'hellébore en s’assimilant aux  
parties folides des *cailles,* doitaVoir perdu un certain  
arrangement de parties infensibles, en quoi feul pour-  
roit consister cette prétendue malignité.

Ceux qui font du fentiment de Galien fur le fait des  
*cailles ,* difent encore pour appuyer ce fentiment, que  
les *cailles* étant fort fujettes aux mouvemens épilepti-  
ques,les peuvent communiquer à ceux qui en mangent.  
Mais il s’enfuiVroit de-là que les chevres , les brebis ,  
les chapons, les tourterelles & plusieurs autres animaux  
dont nous nousfervons fort communément & qui Ont  
fouvent des atteintes d’épilepsie, comme plusieurs Au-  
teurs l'ont remarqué , devroient nous communiquer  
les mêmes maux : ce que l'expérience ne confirme  
pas.

La *caille* s’éleve peu de terre & elle ne vole pas même  
facilement ; c’est pourquoi Pline l'appelle un oifeau  
plus terrestre qu’aérien. Mais la nature l'a récompensée  
d’ailleurs par une grande agilité dans les piés qui fait  
qu’elle court aVec une extreme vitesse. Elle est lubrique  
& lafcÎVe aussi-bien que la perdrix.

La graisse de la *caille* est estimée propre pour emporter  
les taches des yeux, & fa fiente pour l'épilepsie, étant  
séchée & puluérisée. LEMERY, *Traité des Alimens.*

Comme la *caille* fe nourrit principalement de Végétaux ,  
qu’elle boit beaucoup ,& qu’elle ne fait pas beaucoup  
d’exereice, il paroît naturellement que fes fiels ne de-  
vroient pas être fort exaltés, mais fa lubricité prouve  
cependant le contraire.

BoerhaaVe met la *caille* au nombre des alimens chauds &  
prétend qu’elle fe nourrit d’infectes.

COTYLA. Voyez *Chamaemelum.*

COTYLE, κοτύλη; ce mot signifie proprement quelque  
caVité profonde d’un os, dans laquelle un autre os s’ar-  
ticule. Mais on l'emploie communément pour signi-  
fier l’aeétabule ou la caVité cotyloïde qui reçoit la  
tête de l'os de la cuisse ; il signifie aussi une caVité pro-  
fonde bordée de lèvres larges.

*Cotyle, cotyla* ou *cotula* ne signifioit pas feulement chez  
les anciens une coupe large & profonde , mais encore  
tout ce qui aVoit quelque caVité , comme le creux de  
la main , ainsi que nous l'apprend Athenée , *Lielx II.  
cap.* 8. C’étoit encore chez les Grecs une mefure , tant  
pour les chofes liquides que pour les choses Eolides , à  
laquelle reVenoit l'hémine des Romains, & qui conte-  
noit par conséquent un demisseptier ou quatre acéta  
bules : d’où il paroît qu’elle étoit de dix onces de νΐη ,  
ou de neuf d’huile. Voyez Galien *de Ponderibus et  
Mensuris.* Il fixe dans cet Ouvrage fa capaçité en miel  
à treize onces & demie. Selon le Commentaire de Phi-  
lander fur VittuVe, le *cotyle* étoit de dix *unciae mensu-  
raies.*

Mais pour conceVoir plus clairement ce que les Auteurs  
entendent par *cotyles* nous allons rapporter ce que Pi-  
tifcus a dit dans fon Lexicon fur ce sistet.

«Le *cotyla* qu’on appelle aussi *tri bel on,* est la moitié d’un  
afeptier& la douzieme partie d’un *cheeus.* Il contient  
« deux quarts & six *cyathifr* pefe plein d’huile fept on-  
« ces & demie ou foixante dragmes ; & plein de νΐη ou  
« d’eau, huit onces, deux dragmes, deux fcrupules. Le  
*« cotyle* attique étoit de neuf onces italiques, qui, fe-  
« lon les dÎVÎsions de la corne pefoient sept onces &  
« demie. Ainsi les *unciae mensuralcs* different des *unciae*

C Ô T 814

*« ponderales.* C’est pourquoi les *uneltae 8c* les *librae men-  
\* surales medicae*, font les mêmes que les onces & les li-  
« Vres Attiques & Romaines. Le *cotyla Georgica* est  
«plus grand que le *libralis*, il contient treize *unciae  
« mensurales* & demie ; c’est-à-dire, la ltVre Romaine  
a aVec une once & demie. Le *cotyla hippiatrica libra-’  
« lis* est de douze onces Romaines. Celui de Paris est  
« à la Vérité d’une licre : mais il est d’autant plus grand  
a que le Romain , que le pié de Paris est plus grand  
« que le pié Romain; c’est-à-dire , de neufdragmes \*  
a ou une once & une dragme , ou en rapportant les  
« mefures linéaires aux mefures folides, de la profon-  
« deurd’un pouce & demi. » R.IEGER.

Il est à propos pour éclaircir cette citation, d’observef  
qu’il y aVoit chez les Romains une lÎVre qu’ils appel-  
loient *libra mensurans*, & les Grecs λίτρα μετρικὴ, &  
une autre licre qu’ils appelloient *libra ponderans, 8e*les Grecs λίτρα σταθμική. La premiere aVoit douze on-  
ces & étoit dÎVÎsée comme *F as.* Elle étoit ordinaire-  
ment faite de corne & marquée de douze lignes qui in-  
diquoient les onces ; c’est de-là qu’elle est appellée  
par Galien κέρας μετράϊον, *cornu rnensurale.* Elle don-  
noit en poids, felon Galien, *Lib. VI. de Composition.  
Medicam,* dix onces d’huile, onze onces, deux fcrupu-  
les, une obole, & *siliqua* de νΐη, poids de la lÎVre  
appellée *libra ponderalist,* ces différences étoient en-  
tre-elles comme neuf à dix, ou dans la proportion que  
les anciens aVoient tous supposée être entre les pésim-  
teurs spécifiques de l’huile & du vin. Ainsi selon l’é-  
valuation faite par Galien par rapport au poids du νΐη  
de la lÎVre appellée *mensuratis*, cette lÎVre deVoit con-  
tenirI9. 085 pouces folides ; c’est-à-dire, un peu plus  
que les trois quarts de notre chopine, mesilre de νΐη.

COTYLEDON , certains corps glanduleux adhérans  
au corion de quelques animaux , mais qu’on ne remar-  
que point dans le corion humain ; on les appelle ce-  
*tyledons.*

COTYLEDON en Botanique, c’est la partie ou le lieu ou  
les stucs nourriciers de la nouvelle plante fiant prépa-  
rés. Dans quelques plantes il n’y a qu’un *cotyledon ;*dans d’autres il y en a deux qui deVÎennent feuilles sé-\*  
minales. Voilà ce qui a donné lieu à la distinction des  
plantes en *dicotyledones,* & en *monocotyledones.* Κιε-  
**GER.**

COTYLEDON est encore le nom d’une plante que nous ap-  
pellens le *nombril de Venus.*

Voici fes caracteres.

Elle est tout-à-fait semblable au Eedum ou à la joubarbe,  
tant par fes racines, ses feuilles & fa tige, que par le  
reste. Son calyce est dicisé en plusieurs fegmens, *sa*fleur est monopétale , dÎVÎsée en cinq pieces & tubu-  
leufe; fon fruit est semblable à celui du *sedum.*

BoerhaaVe en distingue les dix especes suivantes.

1. *Cotyledon, major ,* C. B. Pin. 285. Tourn. Inst, *pos*Elem. Bot. 76. Boerh. Ind. A. 287. *Umbilicus veneris,*Offic. Ger. 423. Emac. 528. Mer. Pin. 126. Merc\*  
Bot. 1.77. Phyt. Brit. 131, *Umbilicus veneris vulgaris,*Park. Theat. 740. *Cotyledon vera, radice tuberosas* J.  
B. 3. 683. Raii Hist. 2. 1878. Synop. 3. 271. *Cotyledon  
umbilicus venerist* Chab. 537. *Cotylédons Dioseoridis tumbilicus veneris vulgaris,* Rupp. Flor, Jen. 31. *Sedum  
luteum, muralesepi cattumfolio umbilicato rotundo,* Hist.  
Oxon. 3.470. *Nombril de Venus.*

Cette plante a la racine épaisse & noueuste ; elle pousse un  
grand nombre de fibres par sim extrémité; fies feuilles  
font grasses & pleines de fuc; les plus basses ont leur  
pédicule à leur bord; elles font rondes & dentelées;  
quant aux supérieures , leur pédicule s’llssere dans  
leur milieu; elles font rondes & tant flait peu conca-  
ves. Les fleurs croissent au sommet des branches en

8ι; C O T

longs épis, elles sont d’un Verd blanchâtre, concaves,  
oblongues & cylindriques. Elles font place à deux pe-  
tites siliques faites encorne qui contiennent un grand  
nombre de petites femences. Cette plante croît fur les  
vieux murs & fur les vieux bâtimens, en différentes  
contrées de l’Angleterre, & fleurit en Mai. Sa feuille  
est la feule partie dont on *se serve.*

Le *nombril de Venus* est modérément humectant & rafraî-  
chissant, astringent & calmant, salutaire dans les ma-  
ladies chaudes du foie , il provoque les urines & abat  
la violence de la chaleur. Son fuc appliqué extérieure-  
ment chasse les feux volages, le feu Saint Antoine , &  
calme la douleur & l'inflammation des hémorrboïdes.  
On s’en fert aussi contre les mules & les engelures. Il  
entre dans l'onguent populeum : mais les Herboristes  
lui substituent fréquemment le *nimphaea mInelma,* ou  
qui pis est le *cotyledon palustris* ou la mente des ma-  
rais, & trompent de cette maniere ceux qui ne con-  
noissent pas les plantes & qui n’ont pas l’habitude d’en  
acheter.

*>. Cotyledon Africana frutescens foliis orbiculatis limbo  
purpureo cinctis*, T. 90. *Sedum Africanum frutescens  
incanumsolels orbiculatis,* H. L. 349. M. H. 3.474. *Se-  
dum majus arborescens Ajricanum alterum, soliis rotun-  
dioribus glaucis, limbo purpureo cinctis,* Breyn. Prod. 1.  
47. *Sedum majus arborescens Africanum soliis rotundio-  
ribus glaudsustore rubente ->* Breyn. Prod. 89. H. *Sedum  
Africain buissonneux y âsoiellles rondes découpées par les  
bords , et â bordure purpurine.*

3. *Cotyledon , Afra arborescens, major , soliis glaucis  
oblongioribus ustore lateo. Sedum majus arborescens Afri-  
canum ,soliis oblongioribus score litte0,* Breyn. Prod. 2.  
88. *Sedum arborescens Promontorii Bonae spei,* Stapel.  
335. Breyn. Prod. 1.47. *Sedum maximum arborescens  
latifolium, flore flavo,* du Ten. Rh. Breyn. Cent. 1.

179. *Legrandscdum Africain en arbre, âfotellles oblon-  
gues et d’un verd de mer, et â fleurs jaunes.*

4. *Cotyledon, masor arborescens, Afra, soliis orbiculatis,  
glauciselimbo purpureo y et maculis viridibus ornatis,* H.  
*Le grandscdum Africain en arbre, âfeuilles rondes et  
d’un verd de mer , et â bordure purpurine et marque-  
tées de verd.*

***5.*** *Cotyledon , major arborescens Afra , foliis minoribus  
crassissimis viridioribus , minutissime punctatis. Seditm  
Africanum, solio rotundo minori*, Ind. 121. H. *Grand  
pedum Africain en arbre , â petites feuilles épaisses.*

d. *Cotyledon , masor arborescens Afra , foliis minoribus  
oblongis, atro viridibus*, H. *Grand scdum Africain en  
arbre â petites feuilles oblongues et d’un verd soncé.*

*tJ. Cotylédons Africanafrutescens, solio longo et angusto ,  
flore flavescente,* Comme!. Rar. 23. H. R, D. *Sedum  
Africain buissonneux , â souilles longues et étroites , et  
àfleurs jaunatres.*

8. *Cotyledon , AJ ricana, frutescens flore umbellato cocci-  
neo,* Comme!. Rar. 24. H. R. D, *Sedurn Africain buisc  
senneux, âfleur de couleur d’écarlate et en ombelle.*

P. *Cotyledon, Afra arborea, crasse caudice, solio auricu-  
lae ursi angustiore.*

10. *Cotyledon, Afra, folio crasse , lato , laciniato floscu-  
lo aureo. Thelephium, maximum Africanum , flore au-  
rantios* ex Cod. Bent, 1. Pluk. Phyt. 228. 3. H. R.D.  
*Sedurn Africain a feuilles larges, épaisses et découpées ,  
et â petite fleur jaune.* BoERkaave , *Index alter Plan-  
tarum,* Vol. I.

Outre les efpeces précédentes de *cotyledon*, Dale fait men-  
tion de la fuivante,

*cotyledon*, Offic. *Cotyledon, radice tuberosa longa repen-  
te.* Mor. Hort. Blesi 257. Chomel. 807. Tourn. Inst.  
90. Elem. Bot, 76. Raii Hist. 2. 1878. *Cotyledonflore  
luteo radice repente,* Dodart. Mem. 73. *Cotyledon ustore  
luteo -, maxima y* Hort. Lugd. Bat. *loi. Sedum, luteum  
umbilicatum , spicatum , radice repentemajas* , Hist.  
Oxon. 3. 471, Clest [e *Cotyledon rampant„*

COU 816

On fait de ses feuilles le même ufage que de celles des dix  
especes précédentes.

C O W

COWALAM , c’est le nom d’une plante qui croît aux  
Indes Orientales, qu’on appelle autrement *Cucurbiti-  
feraarifola Indica fructus pulpa Cydonii aemula. Cydo-  
nia exotica.* C. B. *An Malum Cydpnium Indicum, Bon-  
tii ? Beli scu scrisole Bengalensium, Cydonia eorumdem  
garciae.* J.B.

C’est un grand arbre qui croît au Malabar & dans l'Isie  
de Ceylan. Son fruit ressemble à une pessime ronde, il  
est couvert d’un écorce épaisse & verdâtre , fous la-  
quelle on en trouve une autre dure ligneufe , & renfer-  
mant une fubstance , Vifqueu.se , humide , jaunâtre,  
-acide & douceâtre , dans laquelle font des graines pla-  
tes, oblongues , blanches , & pleines d’un fuc transpa-  
rent & gommeux.

Lorsque ce fruit est tendre & récent, on le met dans du sel-  
cre ou dans du Vinaigre. Lorsqu’il est mûr, les Habitans  
de ces Contrées le mangent & le trouVcnt délicieux;  
Verd, il arrête la diarrhée ou la dyssenterie. On fait  
aVec fon écorce, fes petites racines & de l’eau com-  
mune, une décoction qu’on fait prendre à ceux qui font  
attaqués de mélancolie hypocondriaque , de palpita-  
tion de cœur, & de défaillance. Son écorce réduite en  
poudre & mêlée aVec le miel, fournit un électuaire  
qui aide la digestion des alimens , & dissipe les maux  
de tête & les Vertisses. La décoction de fes feuilles est  
bonne pour les asthmatiques. On tire de fes fleurs par  
la distilation une eau cordiale & alexitaire.

Les Médecins des Contrées où croît le *cowalam, se* fer-  
vent dans la diarrhée de sim fruit Verd conferVé dans  
du miel, ou dans du Vinaigre ; & c’est encore undes  
remedes auxquels ils ont recours, & même avec beau-  
coup de succès dans la dyssenterie. RAY, *Hist. Plant,*

COU  
»

COUHAGE. Offic. *Phaseoluszurratensisnsiliquâ hirsutâs  
couhage dicta.* Raii Hist. 1. 887.. Flor. Mal. 212.  
Ricin. Irr. Tetr. *PbascolussiUquâ Inrsutsp* Park Theat.  
1056. *Phaseolus pruritum excitans, hirscutiesiliquarums*Germ. Emac 1215. *Phaseolus Zurratensis , siliquâ helr~  
futâ pungente.* Hist. Oxon. 2. 69. Herm. Hort. Lugd.  
Bat. 492. *Phaseolus utriusuue Indiae lobis villosis pun-  
gentibus,mtnorJFar.* Bat. Prod, 365- Cat. Jam. 69.HÎÎL  
Jam. 1. 37. *Phaseolus, Brasilianus , siliquis durante la-  
nugine obsitus, ricini fructu,* Hort, Par. 140. *Phaseolus  
Suratensis villosus, siliqua hirsuta pungente ,* Hort. Bosi  
*NA corona.* Hort. Mal. 8. 61. *Couhage oujevepuante.*

C’est une el.pece de seVe qu’on nous apporte des Inde»  
Orientales, où l’on en faittssage dans l’hydropisie.

*Faites* insesser douze gousses de cette plante dans deux  
pintes de biere.

Faites prendre tous les matins à un hydropique le quart  
d’une pinte de cette infusion , & Vous connoîtrez  
par cette expérience combien ce remede est essi-  
cace.

Cette recette nous a été communiquée par M. SamueI  
Husbands, qui a vêcu pendant plusieurs années dans  
les Ifles Barbades, & qui en a fait plusieurs fois l’essai  
fur fes Negres. RAY , *Hist. Plant.*

On l’appelle *Siliqua hirsuta.* Le duVet qui croît à l’exté-  
rieur de cette gousse est si pointu qu’il pique la chair  
comme l'ortie ; la fenfation qu’il produit n’est pas à la  
vérité si douloureufe ; ce n’est qu’une démangeaifon  
qui dure assez long-tems , & qui deVÎent enfin si incom-  
mode, qu’on est obligé de fe grater violemmentpOur  
la calmer; d’où il arrive qu’il fe fait assez fréquemment  
un flux d’humeur fur les parties piquées.

COUM;

817 COU

COUM ; c’eft le COLCHICUM , *Chinoise, ftoriuss  
frielllariae instar Tessellatis spoliis undulatis.* Voyez *Col-  
chicum.*

COUR AP, nom que les Indiens donnent à une maladie  
que Bontius nous apprend être très-commune à JaVa,  
& dans d’autres Contrées des Indes Orientales. Clest  
une espece de *herpe* ou gale qui parcit ordinairement  
aux asselles, à la poitrine, aux aines, & au Vifage ,  
où elle caisse une démangeaifon si infupportable , que  
ceux qui en font affectés font contrains de fe grater nuit  
& jour : mais ils payent bien cher le foelagement qu’ils  
fe fiant procurés de cette maniere ; car ils foufl'rcntdes  
douleurs Vices aux parties qu’ils ont déchirées & dé-  
pouillées de l’épiderme aVec leurs ongles : ces parties  
rendent une humeur acre qui les irrite , & qui y colle  
le linge qu’on n’en peut féparer enfuite qu’en arra-  
chant la croute qui s’étoit formée & qui l'y tenoit atta-  
ché. *Courap* est un nom qui conVÎent généralement  
dans la langue du pays à toute forte de gale ; mais que  
les Habitans donnent particuliercment & par distinc-  
tion à l'efpece dont il s’agit. Elle est si contagieufe,  
qu’il y a peu de perfonne qui n’en foit ou nlen n’ait été  
attaqué. Quelque désagréable que fiait cette maladie  
qui rend la peau rude , & qui la couVre d’écaille ou de  
fon; cependant les Habitans s’imaginent qu’il est aVan-  
tageux d’en être attaqué ; par la rasson, dssent ils, que  
tant qu’on a le *courap ,* on est à l'abri de toute autre  
maladie dangereuste ; aussi regardent - ils fon absence  
comme un fymptome très-dangereux. Clest par cette  
rasson qu’il y en a parmi eux qui le conservent des an-  
nées entieres sans s’embarrasser d’en guérir. Un pré-  
jugé remarquable, c’est que le petit Peuple d’Ecosse a  
précisément les mêmes idées par rapport à la gale; il  
va même jusqu’à assurer qu’un moyen de préVenir une  
autre maladie dangeretsse , c’est de prendre celle-ci ,  
qu’il considere apparemment comme quelques-uns font  
la goute, & peut-être ayec d’aussi bonnes raifons.

Bontius dit qu’il faut employer contre cette maladie le  
purgatif fuÎVant réitéré.

La dofe est d’une dragme.

Quant aux topiques , Bontius recommande le fulcant,  
qu’il nous apprend lui avoir été communiqué par Justus  
Heurnius.

Prenez *de la rouille de for, une once ;  
du soufre, une demi-dragme.*

Réduisez en poudre très fine dans un mortier, & ajoutez  
autant de fuc du basilicon qui croît aux Indes,  
qu’il en faut pour mettre la poudre en pastllles.

Dissoluez ces pastilles dans du Vinaigre , & appliquez-  
en pendant la nuit fur la partie affectée que Vous  
laVerez le lendemain matin.

Si le *courap* résiste à ce remede ,

Prenez *de l’opium, un demi-scrupule s*

*de la chaux d’écaille calcinée, deux scrupules.*

Broyez-les enfemble dans un mortier, & mettez dessus  
du luc de pomme d’amour.

Lorfque la crosse fera emportée de dessus la partie affec-  
tée du *courap* , & qulon en aura bien nettoyé la fanie :  
on la frottera aVec cette composition,

COU 818

Bontius ajoute qu’un topique excellent en pareil cas, clest  
celui que l’on prépare aVec l’huile de benjoin , un peu  
de nitre, lefel de prunelle, & une très-petite quantité  
de fublimd; ce à quoi l'on peur ajouter le fuc de limon.  
Cet Auteur nous apprend de plus qu’ayant été attaqué  
lui-même de cette maladie aux aisselles & à la poitri-  
ne, il en guérit en fe purgeant une fois , & en se frot-  
tant aVec de la tuthie préparée, ou de la cérisse feule.Il  
saut que les malades qui feront attaqués du *courap ,*mangent peu, & Vissent que d’alimens propres à four-  
nir de bons fucs. BonhUS , *deMedidna Indorumae*

COURBARIL, c’est le nom que les Américains ont  
donné à l'arbre Indien qui produit la gomme *anime.*

Voici *ses* caracteres:

Sa fleur est légumineufe ; fon calyce est orné d’un pistil  
qui dé énere en une gousse dure, & qui n’a qu’une cap-  
fule, dans laquelle sont contenues des graines dures  
& fpheriques , qu’enVÎronne une substance fongueuse  
& cordée.

On le reconnoîtra dans les Auteurs de la maniere fui-  
vante.

*Arbor brasiliensissiliquosa , et gummifera, gummi anime,  
simili y* Ejufd. 1760. *Arbor > siliquesu ex Virginia , lobo  
susco ,scabro.* C. B. Pin. 404. *Arbor siliquesu ex qua  
gummi anime elicitur.* Ejusil. *Animifera arborbrasilia-  
na.Herm.* Par. Bat. Prod. 3 12. *Anime caneamum Grae-  
corÛm.* Mont. Exot. 11. Ind. Med. 10. *Acaciae quodam-  
modo accedens, arbor anime gttmmisundens , America-  
na soliis magnis acuminatis tsu pediculo bmis, lobo ma-i  
gno crassissimo edteli,* Breyn. Prod. 2. 8. *Ceratia diphyl-  
los Antegoana tricini madoris fructu, ossea siliqua gran-  
di incluso.* Pluk. Almag. 96. Phytog.Tab. 82. *Jetaiba  
arbor ,* Pifon. ( Ed. 1648.) 60. (Edit. 1658. ) 123.  
J011S. Dendr. 313. *JetaibaLrasiel ensibus*. Maregr. 101»  
*Courbaril.* Plum.NoV.Gen. 49.Tab. *^o.LobusexIVin-  
gandecaoutv.* J. Β. 1. 436. *Lobus peregrinus cartilagi-  
nosius phaseolo nigro puniceo annulo cincto.* Chase 138.  
*Locus vulgo. Courbaril.* DaLE,

C’est un grand arbre qui croît dans plusieurs Contrées des  
Indes Occidentales ; il porte d ux feuilles à chaque  
jointure; ces feuilles fontenVÎron delà grandeur & de  
la figure de celles du laurier ; mais elles font traVerfées  
par une côte inclinée Vers un des côtés, & qui par eon-  
féquent les dÎVÎfe en deux parties inégales. Cet arbre  
porte des lobes ou des gousses larges , de trois ou qua-  
tre pouces de long; rondes & plates, dures & épaisses,  
& pleines de petites afpérités qui les rendent au tou-  
cher femblables à du chagrin, d’un jaune brunâtre &  
contenant au dedans d’elles-mêmes, plusieurs amandes  
dures & pierreufes.

COURONDI. H. M. p. 4. T. 50. *Arbor Indica t,fructu  
rotundo , cortice molli, nucleum unicum nudum glandi  
similem continente.*

C’est un grand arbre toujours *verd ,* qui croît aux οηνί-  
rons de Paracaro, & dans les Indes Orientales. Le siuc  
exprimé de sies feuilles, pris dans du petit lait chaud ,  
guérit la diarrhée & la dyssenterie.Les amandes de fon  
fruit, préparées de la même maniere produifent le mê-  
me effet. RAY, *Hisse Plant-*

COUROU-MOELI.I. H- M. P. 5. T. 39. p. 77. Ar-  
brisscau qui s’éleve à la hauteur de quatre ou cinq plés,  
& qui croît aux enVÎrons de Baypin , & dans d’autres  
Contrées fabloneufes Voisines de Cochin , dans les In-  
des Orientales , fon écorce & fa racine bouillies enfem-  
ble dans du lait de Vache , paffent pour un antidote  
contre la morfute des lerpens. On fait aVec PécorCO  
broyée dans de l'huile un Uniment qulon dit être bon  
pour la goute. Son fruit est une baie noire, luifante,  
Fff

819 CRA

fucculente, acide, & très-délicieufe au gout. RAY,  
*Hisse Plant.*

COUTON , c’est le nom d’tm arbre qui croît au Canada,  
& qui est assez femblable à notre noyer, on l’appelle  
*Arbor vinifera couton , juglandi similis.* J. B.

Cet arbre est remarquable par le fuc qu’il donne , en y  
faifant des incisions. Ce fuc est très agréable au gout,  
& on le prendrait pour du vin d’Orléans.

C O X

COXÆ OSSA ou OSSA INNOMINATA. Voyez  
*innominatae*

COXENDIX ou l’ISCHIUM. Il y en a qui donnent  
aux os innommés le nom *P ossea coxendicis.* Voyez *inno-  
minata.*

CRA

CRABRO; Offic. AldrcV. de Infect, 225. Jonf deInsect.  
22. Charlt. Exerc. 38. *Crabro vulgaris.* Raii Infect.  
250. *Crabro , tenthredo*, Mer. Pin. 196. Mouff. Infect.  
49. *Frelon.*

*Tefrélon* n’a aucune propriété médicinale que je con-  
noisse. On recommande à la Vérité sa cire en buisson ,  
dans la maladie des cheVaux, que Vegece appelle, *cap.*23. *Scrophula* ; c’est, je croi, ce que nous entendons  
pas la gourme.

L’aiguillon *dofrélon* caisse beaucoup de douleur, & il  
fait enfler considérablement la partie piquée. Ce que  
l’on peut faire de mieux en pareil cas, c’est de fe froter  
aVec de l’huile dloliVe.

CRADE, κράδη, ce mot signifie dans Hippocrate une  
branche de figuier.

C R Æ

CRÆPALE , κραιπάλη ; c’est , felon Galien , dans fon  
Commentaire fur le troisieme Aphorisine de la cin-  
quieme Section d’Hippocrate, un nom commun à tous  
les maux de tête caufés par une débauche de νϊη.

CRAMA , de κεράννυμι, *mèler^* un mélange en général.

CRAMBE, en général un chou. Mais les Botanistes mo-  
dernes distinguent le *crambe* du *brasseca.*

Voici les caracteres du *crambe->* felon BoerhaaVe.

Son Vaisseau séminal n’a qu’une capside ; il *se* diVise en  
deux parties, & il contient une feule semence oblon-  
gue.

Il n’y en a que deux especes.

I. *Crambes maritima-, folio brassicae.* Tourn. Inst. 211.  
Elem. Bot. I8I.Boerh. Ind. A. 2. 1. Raii Synop. 3.  
307. *Brassecafylvestris.* Offic. *Brasseca, maritima,* Raii  
Hist. 1. 838. *Brasseca maritima, monospermos,* C. B.  
Pin. 112. *Brassica marina Anglica*, Germ. 248. Emac.  
515. Mer. Pin. 16. *Brasseca marinamonospermos*,Park.  
Theat, 270. Merc. Bot. 1. 24. Phyt. Brit, 16. *Brasseca-,  
monospermos , Anglica*, J. B. 2. 830. Chab. 270. *Brassi-  
ca, major repens multiflora , alba > monospermos.* Hist.  
Oxon. 209. *Lh°u marin-*

On mange ce chou , ainsi que les autres, lorsqu’il est sort  
jeune ; il passe pour plus chaud , & plus dessiccatif; &  
nous lifons dans Dale que fes feuilles font bonnes ap-  
pliquées fur les plaies, & difcutent les tumeurs inflam-  
matoires & autres.

2. *Crambe, Orientalis, dentis leonis folio, er uc aginas facie,*T. C. 14. **ROERHAAVE,** *Index alt. Plant.* Vol. II.

Cette feconde espece de chou n’a aucune propriété médi-  
cinale que je connoisse.

CRAMBEION, κραμβἐϊον ; c’est, I.elon Eroti en, un Vieux  
mot Sicilien synonyme à *cicuta* , ciguë ; Hesychius  
donne la même signification à κραμβίον : mais

CRAMBION, κραμβίον, signifie dans Hippocrate une  
décoction de chou.

CRA 820

CRAMPUS , la *Crampe.* **HELMONT.**

CR AN EIA , κρανεια, ou *Cornus > Cornotellle.*

CRANGON , Offic. *Squilla crangyrn,* AldroV. de Exang.  
1 50. 149. Rondel de Pisic. I. 547. Gesin. Aquat. 906.  
Jonf Exang. 17. *Aelia souilla.* Bellon de Pisic. 359. Le  
*Langoustin.*

C’est un petit poisson a coquille, trop connu pour en faire  
la defcription. Il j-asse pourêtre extremement nourrise  
faut. On le croit bon pour les phthisiques. DaLe.

CRANIUM, le *Crane.* Voyez *Caput.*

Le *crane* humain est fort Vanté pour les propriétés médi-  
cinales qu’on lui attribue dans la cure des épilepsies,  
des apoplexies , des dyssenterie.s, des fieVres , & des ma-  
ladies produites par la goute. C’est pourquoi on le fait  
entrer dans quelque compositions Pharmaceutiques :  
mais on a poussé le préjugé plus loin, & il y a des per-  
fonnes qui en ont fait une amulete contre les confomp-  
tiens, les hémorrhagies, & l'écoulement inVolontaire  
des urines. Mais comme les Charlatans qui prefcri-  
voient cette amulete, n’étoient pas assez fots pour en  
attendre férieufement les effets salutaires qu’ils en pro-  
met oient aux autres ; ils étaient assez adreits pour n’en  
garantir l'efficacité que dans des circonstances singu-  
liores , & dans des suppositions qu’il est difficile de vé-  
rifier. Ainsi pour que le *crane* operât, ils éxigeoient  
que ce fût celui d’un jeune homme fain & emporté d’u-  
ne mort Violente ; il falloit de plus qu'il n’eût jamais  
été enterré , qu’il eût été expofé à l’air pendant plu-  
sieurs années , & qu’il fût nettoyé de toute ordure &  
propre. D’ailleurs il n’y aVoitque le *crane* feminin qui  
pût agir fur les sommes, & que le mafculin qui pût  
agir fur les hommes. Il falloit préférer la partie anté-  
rieure à la postérieure. Il y en aVoit qui attribuoient  
une grande efficacité à l’os triangulaire fefamoïde que  
l'on apperçoit dans quelques *cranes* à la rencontre des  
futures fagittale& lambdoïde. Pour augmenter l'esti-  
me & conffquemment le prix des remedes préparés  
aVec le *crane* humain ; les fourbes qui les distribuoient,  
insinuoient adroitement au Peuple qu’on entendait en  
le calcinant, & en le distilant, un bruit extraordinaire,  
commcsi quelqu’esprit malin, jaloux de l'Artiste qui  
tiroir de cette fubstance un remede dûnt l’efficacité  
étoit si grande, *se* propofoit de le troubler dans son  
travail , de l’efl'rayer & de le décourager. Nous con-  
Viendrons toutefois que quelques Auteurs graVes ont  
ordonné le *crane* humain. Angelus Sala Veut qu’on le  
fasse calciner, qu’on le mette en poudre très-fine, &  
qu’on en fasse prendre aux épileptiques. Lemery en  
fait autant ; il explique fa Vertu contre l'épilepsie, par  
l’action des fiels Volatils qu’il Contient : c’est pourquoi,  
dit-il, il ne faut point le faire calciner, mais feulement  
dessécher, la calcination le dépouillant de *ses sels* νο-  
latils , il ne lui restera aucune efficacité. Il en ordonne  
depuis dix grains jusqu’à deux scrupules. RÎVÎereprese  
crit unedragme de rapure de *crane* humain, dans du  
bouillon, ou dans quelqu’autre liqueur appropriée,  
dans la dyssenterie. Hartman pousse les choEes plus  
- loin ; il assure qu’on guérira des écrouelles , en pre-  
nant l'habitude de boire dans un *crane* humain. Ce  
qu’Etmuller raconte est trop ridicule pour être rap-  
porté sérieusement ; il dit qu’il y a des soldats qui s’i-  
maginent *se* rendre inVulnérables en *se* faisant une tasse  
d’un *crane* humain.

Malgré la réputation que le *crane* humain s’est faite  
dans la Medecine ; Galien , & un grand nombre d’au-  
tres Auteurs depuis cet Ancien , ont penfé que les os  
de la tête nlaVoient aucune propriété qui ne leur fût  
commune aVec les autres os foit d’homme foit d’ani-  
maux, & aVec la corne de cerf ; c’est-à-dire , qu’ils n’a-  
gissoient qu’en qualité d’abforbans.

RiegeraVertit les Medecins qui *se serviront du cranehu^*main en remede , de bien prendre garde que ce *crane*ne foit celui d’une personne qui ait été infectée du νΐ-  
rus vénérien qui attaque assez fréquemment cette par-

Su CRA

tie. Fu.ller dit positivement que le *crane* humain n’a  
aucune propriété médicinale. Eraste,que l’expérience  
lui a appris que la corne de cerf calcinée lui étoit infi-  
niment préférable, & Juncker, que mêlé avec d’autres  
ingrédiens, il produifoit quelque effet dans les épi-  
lepsies; mais qu’il avoit remarqué qu’il étoit inutile de  
l’ordonner feül : d’où il conclut avec raifon que c’est  
aux drogues anti-épileptiques, atssquelles on l'a joint,  
qu’il faut attribuer le l'uccès.

Les Analyfes Chymlques qu’on en a fait ne different  
point de celles des autres os. L’eau, l’esprit, l'huile &  
le fel volatil qu’on en tire, ne different pas sensible-  
ment des mêmes substances données par les autres os.  
La principale composition pharmaceutique , dans la-  
quelle on fait entrer le *crane* humain, est celle qu’on  
appelle la poudre de guttete.

Pline dit que la terre que l’on trouVe dans le *crame* hu-  
main, après qu’il a été esipofé à l’air pendant plusieurs  
années, fait tomber les poils des cils.

Quant à ce qui concerne la moufle qui croît fur le crane,  
voyez *Us.nea.*

CRANOCOLAPTES, κρανὸκολάπτης ; c’est le nom de  
l’araignée venimeufe, qui est la quatrième de la sixie-  
me espece dont Aétius fait mention, *Tetrab. IV.serm.  
i.cap.* 18.

\* CRANS AC AQUÆ, *Eaux Minérales de Cranfac.  
Cransac* est dans le Bas Rouergue ; les eaux minérales qui  
en portent le nom,n’ont aucune odeur fensible , leur *sa-  
veur* est un peu acre & vitriolique. Douze onces de ces  
eaux ont donné par l’évaporation dix-huit grains d’un  
fel gris tirant fur le blanc, d’un gout ialé & légerement  
vitnolique. On les regarde comme apéritives & pur-  
gatives, & on les emploie avec succès dans les mala-  
dies proVenantes d’obstruction. Je tire ce que je viens  
d’en dire de *s Histoire de* 1’*Acad. Royale des Sciences*pour l’année 1705. p. 67. il seroit à souhaiter que nous  
en eussions une analysi? plus détaillée.

CRANTERES , κραντῆρες ; nom que les Grecs don-  
noient aux dernieres dents qui nous viennent, & que  
nous appellons *dents de sagesse.*

CRAPAUDINA. Voyez *Btfoeeltes, \acrapandine,*CRAPULA. Voyez *Craepale.*

CRASIS, κρᾶσις, de κεράννυμι, *nieller* ; un mélange en  
général, comme d’eau & de vin; mais en particulier,  
celui des premiers élémens , ou de leurs qualités : c’est  
en ce Pens qu’il est pris dans les Auteurs de Medecine,  
& il est alors synonyme à *temperamentum.*

CRASPEDON , κράσπεδον ; maladie de la luette dans  
laquelle cette partie pend fous la forme d’une membra-  
ne oblongue & foible. Αρετε’ε, *de Causis etsign. Acut»  
Lib. I. cap.* 8.

CRASSA INTESTINA ; les *gros intestins-.* Voyez  
*Cœlia.*

CRASSENA; terme inventé par Paracelfe, pour dé-  
signer certaines particules falines, corrosiVes & putré-  
factives, qui engendrent des ulcères & des tumeurs de  
différente especei

CRASSULA ou *Anacampseros. Orpini*CRATÆGUS, *Cormier sauvage.*

Voici fes caracteres î

Ses feuilles font placées sim la tige une à une fans être  
dentelées ; S3 fleur est en rosie & estpentapétale ; S011  
ovaire semblable à celui de la poire, & fon fruit de la  
forme du même fruit, & de la grosseur d’un coing. Il  
contient des femences calleufes dans des cellules mem-  
braneufes.

Boerhave en compte quatre efpeces.

1. *Crataegus folio subrotundo,serrato, sabtùs incano.* Voyez  
*Aria.*

2. *Crataegusfolio oblongo,serrato utrimque virente,* T. 63 3.  
*Chamaemesipilus,* J,β. i. yx. *Cotonaster,folio oblongo,ser-  
rato,* C.B.Pin. 452. *Cotonasterforte Ges.neri,* ClusiH.  
63. *Mespilus humilis folio mali Cydoniae,oblongo, serrato s*H. L.

CRA 821

3. *Crataegus Virginiana, soliis arbuti*, Breyn. P rod. 1. I.I.  
L. 699.

Le *cormier* fauvage de Virginie à feuilles femblables à  
celles de l'arbousier.

4. *Crataegusaseolio larirelato,* Tourn. Inst. 63 3. Boerh. Ind'  
A. 2. 248. *Sorbus torminalis,* OssiC. Gerrn. 1288°  
Emac. 1421. Mer. Pin. 115. Aldrov. Dendr. 618'  
*Sorbus torminalis Plinii,* Chab. 2. Merc. Bot. 71. Phyt-  
Brit. 117. *Sorbus torminalis feu vulgaris,* Parla Theat.  
1420. *Sorbus torminalis et crataegus Theophrasti*, J. B,  
1.63. *Mefpilus apii folio, fylvestris non spinosa , seufor-*stas tormlestas, C. B. Pin. 454. Raii Hist. 2. 1457. Sy-  
nop. 3.453. Elem.Bot. 503. *Crataegus Sorbus torminalis\**Mont. 41. *Sorbus apii foliofylvestris > non spinosa, aliis  
sorbus torminalis, crataegus Theophrasti,IorffiTD. Cormier  
sauvage.* DaLEo,

Le *cormier sauvage ordinaire* devient fort grand lorsqu’iI  
est en bonne terre. Son écorce est blanchâtre , & fes  
feuilles ne different du vrai *cormier,* qu'en ce qu’elles  
ne font point en ailes, mais tant foit peu femblablesà  
celles de l'érable, quoique plus larges & plus longues.  
Elles Eont diVisiees en fept fegmens pointus , & décou-  
pées par les bords. Les deux Eegmens les plus Voisins de  
la tige font aussi les plus profondément dÎVÎsés. Les  
feuilles font d’un Verd pâle en-deffus, & blanchâtres  
en-dessous. Ses fleurs croissent en grappe comme celles  
du Vrai *cormier ;* elles Eont d’un blanc jaunâtre. Lé  
fruit est placé de même fur de longs pédicules, qui ne  
font pas plus gros que deux fois ceux du fruit de l’au-  
be-épine commune. Ils ont aussi un ombilic au fom-  
met. Lorfqu’ils font Verds , ils font durs & astringens  
au gout : mais lorsqu’ils fiant mûrs & mous, ils Eont  
doux & assez agréables à manger : on trouVe au milieu  
une si-lbstance pierreuse qui contient deux femences.  
Cet arbre est commun dans les bois & dans les taillis j  
il fleurit en Mai, & Ton fruit est mûr en Septembre.

On silbstitue le fruit du *cormier sauvage* à celui du cor-»  
*rnier* cultÎVé, parce qu’ils ne different entre eux qu’est  
ce que le premier est peut-être plus astringent & plus  
resserrant. Il est bon dans toutes les efpeces de flux,foi?,  
de seing, foit d’humeur. Lorsqu’il est mûr , il est  
agréable au gout & bienfaisant à l’estomac ; il aide la  
digestion, & empêche les alimefis de passer aVec trop  
de rapidité dans les intestins. On le recommande dans  
les fleVres accompagnées de diarrhées.

CRATÆGONUM. V*oyez Melampyrum.*

CRATER , κρατήρ, *coupe large.* Ruland définit le *craies*un Vaisseau d’airain, dont la bafe est large & dontllori-  
fice est étroit;

CRATERION, κρατήριον, *petite coupe s petit pot i* ou *petit  
vaisseau.*

CRATÎBULA ou CRATICULA ; barre de fer , oit  
grille qui est au-dessus du cendrier dans les fourneaux  
chymlques.

CRAUROS , κραῦρος, *friablei*

C R È

CREA, c’est, selon Blancard, la partie antérieure dit  
tibia,

CREBER, *fréquent* ; il *se* dit de la respiratlon & du  
pouls, lorfque PinterValle qui fépare l'inspiration de  
l’expiration, ou une pulsation de l’artere d’une autre  
pulfation, est fort court.

CREGYON, κρήγυον , *bons* Hippocrate donne cette  
épithete aux fymptomes.

CREMASTER, de κρεμάω*,suspendre* ; c’est le nom d’un  
mufcle du testicule. Il y a un *cremaster* de chaque côté,  
ils partent charnus de la partie antérieure la plus basse  
de î’épine de l'os iliuin, & de la partie supérieure du  
ligament de l’os pubis : leurs fibres font paralleles à  
celles de l'ob[ique asicendant, & non à celles du transit  
VerEal, comme Bartholin le prétend contre Riolan.  
Elles enVÎronnent presque le prolongement du péritOÎ-  
ne, descendent avec lui, & s’isserent dans la tunlqmi

823 C R E

vaginale, fur laquelle elles s’étendent distribuées en  
différentes portions distinctes.

Leur ufage est dereleVer les testicules.

CREMER, c’est le nom d’une maladie qu’on dit être  
endémique en Hongrie , & qui paroît, à en juger par  
la defcription qu’on en sait, d'être autre chofe qu’une  
stlite de la crapule ou de l’ÎVresse. On en guérit en bu-  
Vant une petite quantité de quelque eau cordiale.

CREMNOI , κρημνοί; les levres d’un ulcere, ou celles  
des parties naturelles de la femme.

GREMOR, χυλὸς ou χυμὸς. Ce mot signifie , premiere-  
ment, le suc exprimé de quelque graine.

Secondement, le fuc passé de quelque graine, mais fur-  
tout de l’orge bouilli, jusqu’à ce qu’il soit assez mou  
pour pouvoir être coulé. Voyez *Pels.ana.*

Troisiemement, la crême du lait.

Le *cremor tartar'su* ou la crême de tartre , est une prépara-  
tion de tartre, ainsi appellée, parce que c’est propre-  
ment l’écume ou la crême de la décoction du tartre.  
Voyez *Tartarus.*

CRENÆ, *dentelures* ou *découpures s* ce font en Botani-  
que des esipeces de dents faites aux bords des feuilles  
des plantes. C’est pourquoi l’on dit des feuilles ainsi  
déc oupées qu’elles sont dentelées. Les feuilles *crenatae*disterent des feuilles *serratae* , en ce que l’extrémité de  
la *découpure* de celles-ci est plus pointue que l’extrémi-  
té de la *découpure* de celles-là.

CREPAT1O ou CREPATUR A, l’action de faire cre-  
Ver par l’ébullition quelque semence. C’est pourquoi,  
lorfque l’on ordonne des semences bouillies , on ajou-  
te quelquefois *its.que ad crepaturam,* c’est-à-dire, juf-  
qu’à ce qu’elles soient *crevées.*

CREPATURA. Paracelfe entend par ce mot une hernie in-  
testinale.

CREPINUM, *Tartre,* dans Paracelfe.

CREPITATIO, *décrépitaelon.* Voyez *Decrepitaelo.*

CREPITUS, éVacuationd’air par l’anus, accompagnée  
de bruit.

CR EPITUs LUPI ; c’est en Botanique cette espece de cham-  
pignon que nous appellens *visse de loup.* Voyez *Lyco-  
perdon.*

CRESERA , κρησεῥα ; tamis pour séparer le sim de la fa-  
rine.

CRESPULUM, κρεσπουλι, c’est dans Myrepfe la plante  
que nous appellons *buphthalmum,* œil de bœuf.

CRESSIO, la même chofe que*cardamum,* selonBlan-  
card.

CRETA*, craies* espece de terre que les Grecs appel-  
loient Κρητικὴ γῆ, « terre de Crete », parce que la meil-  
leure Venoit deCrete, aujourd’hui Candie. Kentman  
fait mention de quinze fortes différentes de *craie.*Geoffroy dit que la *craie* est une fubstanee terreufe,  
denste, maigre, friable , qui s’attache promptement à  
la langue fans y exciter aucun gout d’astriction, & qui  
tache les mains.

On rapporte au genre des *craies,* plusieurs especes de  
*craies* de différentes couleurs. Celles dont Dale fait  
mention, font, la *craele* blanehe, la terre melitée, le  
plomb noir, & la terre de Slelinusie.

Voici comment on distingue dans les Auteurs la *craie*blanche, ou la terre de Crete.

*Creta Offic-* Mer Pin. 218. Schrod. 320. Worm. Musi 3.  
Charlt. Foss 2. Worm. 3. Agrlcol. 580. *Terra Creta,*AldroV. Mu.fi Metal. 241. *Creta alba seu Candida,*Dougl. Ind. 28. *Craie.*

On trouve maintenant de la *craie* en plusieurs autres  
contrées que la Crete. Lorfqu’on la mêle aVec des li-  
queurs acides , elle fermente. C’est pourquoi on peut  
s’en ferVir comme d’une substance alcaline & abforban-  
te. Elle est propre pour adoucir la lymphe de l’estomac  
qui est trop acide, & elle conVÎent dans les maladies  
qui dépendent de ce Vice. Les Allemands s’en fervent  
pour appasser l’ardeur d’estomac qu’ils appellent *se dé s*

' I

C R E 824

& qui Vient de la bile qui bouillonne. Elle ne procure  
pas un moindre foulagement dans la toux Violente qui  
est produite par une pituite acre : elle arrête l’écoule-  
ment trop abondant du fang ; on dit même qu’elle fait  
mourir les Vers. Il faut obferVer que les terres alcali-  
nes non feulement absorbent les Eues acides , mais  
encore adoucissent la pituite qui est trop acre , &  
en arrêtent le bouillonnement , puisqu’elles peu-  
Vent réprimer le mouVement trop rapide des sels &  
des Eousces par leurs parties fixes : elles agissent par-  
ticulierement fur la bile. On donne l'a *craie* seule de-  
puis dix grains jtssqu’à une dragme.

On trouVe la préparation sijÎVante d’une décoction de  
*craie* dans la Pharmacopée deBates.\*

Prenez *de la craie blanchepulvéris.ée , une demi-livre >*

Faites-la bouillir dans trois pintes d’eau claire, jusqu’à  
réduction à deux pintes.

Après que la partie la plus grossiere s’est précipitée au  
fond , on Verfe celle qui l’est moins & qui ressemble à  
du lait, à laquelle on ajoute une quantité convenable  
de fuc rofat, ou de quelque autre sirop.

On fait une émulsion de cette décoction, en y pilant peu  
à peu deux dragmes de chacune des quatre femences  
froides ; ajoutant à la colature deux dragmes de cette  
*craie* bien alcoholifée ; quelques onces de sirop de tussi-  
lage, ou de grande confonde, ou de quelque autre, selon  
les circonstances. On en fait boire abondamment au  
malade. v

La *craie* mêlée avec le lait, empêche qu’il ne s’aigrisse  
dans l'estomac. On la recommande extérieurement  
pour fécher les plaies, les ulceres & les crevasses des  
mamelles. GEOFFROY.

La *craie* calcinée devient chaux, & a des propriétés fort  
différentes de celles qui ne l’est point. Voyez *Calx.*

On dit que si les eaux d’une fontaine ou d’un puits sont  
dures ; on n’a qu’à y jetter une grande quantité de *craie*pour les rendre douces. Le Docteur Slare dit savoir  
par expérience , que la *craie* absorbe les acides plus  
promptement & plus puissamment que les yeux d’é-  
crevisses , la corne de cerf calcinée, ou le corail ; c’est  
pourquoi, il estime qu’il faut la préférer à ces siubstan-  
ces,lorfqti’il est question de détruire les acides dans l’ese  
tomac.

On s’en fert aussi en application extérieure dans les puf-  
tules Huantes, dans la teigne & dans les excoriations:  
il faudra en répandre fur les plaies pour arrêter les hé-  
morrhagies ; cas dans lequel elle est fort recomman-  
dée. On ajoute qu’on l’appliquera avec fuccès sur les  
érésipeles, & fur les parties affectées d’humeur gou-  
teufe.

On fait par expérience que si l'on néglige de précipiter  
hors des intestins la *craie* par des cathartiques couve-  
nables , Eurtout lorfqu’on en aura pris une quantité  
considérable, & qu’elle aura produit fon effet, elle don-  
nera lieu à de grandes maladies, en enduisant, pour  
ainsi dire, les intestins, en obstruant les vaisseaux lac-  
tés & les orifices des glandes intestinales; & ces mala-  
dies siont des cachexies, des indigestions & autres de  
même nature.

TERRA ΜεειτεΑ , Offic. Schrod. 317. *Terra Melitensis,*Charlt. Fosssp.Worm .6. Aldrov-MusiMetallm 53. *Terra  
ex Melita insula effescsa* Cale. jMusi. 130. *Terra Me-  
litensis. Gratia siancti Pateli,* Mont. Exot. 14. *Terra su  
gillatasiancti Pauli vulgo. Terre de Malte.*

C’est une espece de *craie* fort pefante , d’une cou-  
leur blanchâtre & astringente au gout. On l’apporte  
de Malte en petits gâteaux, fur lefquels on a imprimé  
l’image de faint Paul avec une vipere. Elle a les mê-  
mes vertus que la *craele* blanche dont nous avons parlé  
ci-dessus. On dit que la terre de Malte fut bénite par

825 CRI

saint Paul, lorsqu’il sut poussé par la tempête dans cet-  
te Ifle. C’est à la bénédiction de ce Saint qu’on attribue  
sa vertu alexipharmaque.

**PruMBWM NIGRUM,** Offic. *Nigrica fabrilis^* Mer. Pin. 218.  
Charlt. Foss. 2. *Mesa nigra, ad pmgitem referenda ,*Worm. 5. *Ochra nigra)* Phil. Transi N°. 240. pag.  
1'8 3. *An Creta nigra mollis et dura*, Kentm. 7. *Plomb  
noir.*

Cette siibstance passe pour rafraîchissante , dessiccative &  
répercussive. On l'applique quelquefois fur les tu-  
meurs écrouelleuses & œdématetsses froides.

CRETA SELINUSIA, Offic. Aldrov. Musi Métall.  
248. *Terra Selinilsias* Matth. 1392. Cale. Muf. 126.  
*Terre selenite.*

La plus estimée est celle qui est luisante, blanche, friable  
& facile à délayer dans un fluide. Elle est astringente  
& defliccative; & on la regarde comme un bon topique  
pour les ulceres.

CRETHMON, κρηθμόν *i perce-pierre.* Voyez *Crithmum.*

C R I

CRIBRATIÔ, en Pharmarcie , Faction de cribler , ou  
de passer une fubstance au tamis pour séparer fes par-  
ties fines d’avec les grosses, foit qu’elle foit feche, pul-  
vérifée ou humide , comme la pulpe des graines, les  
fruits ou les racines.

Quincy fait les remarques suivantes Eut la maniere de  
tamiEer, pour préVenir tous les inconvéniens auxquels  
l’inadVertance, la précipitation ou la négligence peu-  
vent donner lieu.

Cet Auteur veut, que, quelles que soient les substances  
réduites en poudre, dont le mélange doit former un  
médicament, elles foient toutes passées enfemble à  
travers un tamis ; fans quoi, ajouje-t’il, le médica-  
ment pourra être différemment énergique dans fes dif-  
férentes parties, & par conséquent agir inégalement,  
c’est-à-dire, plus fortement dans un endroit que dans  
un autre; ce qui peut être d’une très-grande conféquen-  
ce. Lors donc qu’on aura à mêler des fubstances plus  
friables & plus fortes les unes que les autres, d’un tissu  
différent, & plus ou moins adhérentes : comme les  
unes ne manqueront pas de passer plus promptement  
que les autres, il est encore abfolument nécessaire , dit  
Quincy, de les agiter ensemble après qu’elles auront  
été tamiIées. Cet avis pourra paroître superflu à qucl-  
ques persimnes, qui ne jugeront pas fort essentiel de  
prendre cette précaution : mais c’est qu’elles n’ont  
pas , l’expérience que nous avons ; elles ne connoif-  
sent point les accidens qui EurViennent tous les jours ,  
lolaque le jalap , l’ipécacuanha & autres ingrédiens  
semblables , dont les vertus consistent dans les parties  
les plus résineuses, ont été mal mélangés ; ce qui peut  
arriver d’autant plus facilement, que ces parties rési-  
neufes étant aussi les plus fragiles, fe broyent d’autant  
plus facilement dans le mortier , & passent les premie-  
res à travers le tamis. D’ailleurs , rien n’est plus com-  
mun chez les Droguistes que de mettre tout d’un coup  
dans un mortier deux ou trois fois plus d’un ingré-  
dient qu’il n’en faut pour l’usage actuel ; de prendre  
fur cette quantité la dofe marquée par le Medecin, &  
d’enfermer le fuperflu dans un petit vaisseau. Or, tou-  
tes les parties d’un ingrédient n’ayant pas la même  
vertu, si l'on ne prévient les inconvéniens réfultans de  
cette efpece d’hétérogénéité, les premiers malades au-  
ront une dofe trop forte ; & les derniers , qui ne trou-  
verent plus que la partie fibreufe & ligneufe , auront  
une dofe trop foible, & feront trompés dans leur atten-  
te. *Pharmacop'* iscQUINcYi

CRI 826

CRÎBRATORIUM eu CRIBRUM, un *crible* ost  
un *tamis.*

CR1BRIFORME , ou CRIBROSUM ou OS ETH-  
MOIDES , *os ethmolde.* C’est le nom d’un des os de  
la tête. Voyez *Caput.*

CRICELASIA, κρικηλασία; c’est , selon l’étymologie ,  
l’action de faire rouler un cereeau , car κρίκος signifie  
anneau ou cercle, &ἐλαυνω, faire aller. C’étoit chez  
les anciens une espece d’exercice. La defeription qu’O-  
ribafe nous en donne dans fes Collections Médicinales,  
*Lib. VI. cap. 26.* d'est pas fort claire. Autant qu’on  
en peut juger , il parcît que ce n’étoit autre cbofe que  
ce jeu dans lequel les enfans font marcher un cercle en  
courant. Ce cercle étoit fort grand , & il s’élevoit prese  
que à la hauteur de la poitrine de celui qui deVoit s’eri  
ferVÎr. Il étoit garni d’un grand nombre de petits gre-  
lots qu’il faifoit raisonner en tournant, & dont le fon  
étoit dÎVertissant pour celui qui s’exerçoit, circonstan-  
ce qu’Oribafe regarde comme très-importante ; on le  
faifoit tourner en le frappant avec une verge de fer ou  
un bâton , & cet exercice étoit recommandé pour ren-  
dre les membres souples & donner de la force aux nerfs,  
Par les nerfs ils entendissent, felon toute, apparence ,  
les tendons ou les mtsscles.

CRICOARYTÆNOIDÆI MUSCULI, *muscles crsc  
coaryténotdiens,* dont la fonction est de tenir la glotte  
ouverte. Voyez *Larinx.*

CRICO1DES, *cricoelHy* nom d’un cartilage annulaire  
qui appartient au larynx.

CRICÔS , κρίκος , anneau ou cercle. Hippocrate donné  
ce nom aux cartilages annulaires qui forment la trà-  
chée-artere.

CRICO-TH YROIDÆI, *crico-thyro'idelens*, certains  
muscles dont la fonction est de fermer la glotte. Voye2  
*Larinx.*

CRIDONES , vers qui s’engendrent dans la peau.

CRI.MNODES , κριμνώδης, deKpsqvov, *fon ;* épithete  
que l’on donne à l’urine qui dépofe un sédiment furfu-  
racé.

CRIMNON, κρίμνον. Diofeoride dit, *Lib. II. cap.* 1121  
que le *crimnon* est une espece de farine grossiere dit  
froment & du zea , dont on faifoit des bouillies, *ττολτοι.*Galien rend dans sim *Exegesis*, κρύμνα par τὰ ὰδρομε-ή  
ρέστερα τῶν ἀλφίτων, « la partie la plus compacte & la  
«plus grossiere du polenta; » & on lit dans le même  
Auteur , *Comment. II. in Prog.* que le *crimna* n’est au-  
tre chofe que la partie la plus grossiere & mal broyée  
par le moulin , de l'org'e rôti ou torréfié. Hippocrate  
ordonne quelquefois de prendre en boisson , τὸ ἀπὸ τῦ  
κρίμνου ὓ'δωρ, « Peau dans laquelle οη aura fait macé-  
rcr le *crimnon ,* » & il donne *Lib. III. de Morbis , la*maniere fuÎVante de préparer un breuvage rafraîchit  
sant.

*Prenez* un demi chœhix, c’est-à-dire, environ les trois  
quarts d’une chopine, de *crimna* grossier d’orge.

Versiez dessus un congius ou chœas , c’est-à-dire , envi.\*  
ron six chopines d’eau ; & lorsque le *crimna* fera  
renflé, paîtrissez avec lés mains , jufqu’à ce que  
l’eau en Eoit devenue blanche ; ajoutez ensilite  
une pincée d’adianthon , & laissez repoher le tout  
pendant quelque tems en plein air ; après quoi  
vous en ferez prendre.

Hippocrate entend par κριμνώδεεςὑποστασε/ς, un sédiment  
d’urine qui ressemble au *crimna^ 8e* Galien commen-  
tant cet endroit des Prognostics , condamne ce sedi-  
ment, comme provenant d’un fang épais & brûlé, &  
d’une colliquation inégale des parties Charnues. Hip-  
pocrate assure ailleurs que Ce sédiment dans lesfievres  
annonœ une longue maladie ; furquoi Galien remar-  
que que Ce prognostic a été vénfié par l’expérierice, &  
que Ceux dont les urines font sursuracées meurent ou  
ne reeouvrent la fauté que lentement & avec beaueoup  
de peine. Le même Auteur répete dans fofi ptemief

-827 C R I

Livre *des Crises,* que ce sédiment indique deux affec-  
tions, dent la premiere est une colllquation des parties  
les plus Eolides, & la seconde une agitation violente &  
Une grande adustion du sang. On lit aussi *Comment.  
III. in Lib. VI. Epid.* que les sédimens *crimnod.es* mar-  
quent une colllquation des parties du corps, & surtout  
du foie ; s’ils fiant d’une épaisseur & d’tme dureté  
remarquable, mais non blanchâtre , ce fera la chair  
qui tombera en fonte ; & s’ils sont noirs , ce fera  
la rate.

CRINATUM, κρινάτον , de κρίνον, lis; épithete que  
Paul Eginete donne *Lib. VII. cap.* 22. à une espece  
de fumigation.

CRINES , τρίχες, les cheveux. Voyez *Capillus.*

CRINITUS, *décriais,* cheveux, d’où vient κερκινουμε-  
νος, *capïUacé* ; épithete que l’on donne aux plantes  
dont les racines font garnies de filamens ou de petites  
fibres semblables à des cheveux.

CRINOMYRON, κρινόμυρον, de κρίνον, lis, &défe..u/pov,  
onguent; *onguent de lis.* Cet onguent est composé de  
lis & de quelques plantes aromatiques. On Pappelloit  
jadis *Ægyptium album -, & Susinum.* Voyez *Ægyption.*

CRINON , κρίνον , *lis.*

CRINONES, vers qui s’engendrent dans la chair. V.  
*Dracunculi.*

CRIOGENES , κριογενής ; épithete que Paul Eginete  
donne à certains trochifques dont il fait mention , *L.  
V.II. cap.* 12. & qu’il recommande pour nettoyer les  
ulceres fordides.

CRIOMYXUS, κρίομυξος , épithete que l’on donne aux  
personnes qui rendent beaucoup de mucosité par le  
nez.

CRISIMOS, κρίσιμος, *critique.*

CRISIS , *crise.* La doctrine des *crises,* des jours critiques  
& de leurs différens effets , n’est pas feulement utile ,  
mais absolument nécessaire à ceux qui pratiquent la  
Medecine. Hippocrate est le premier qui ait traité cet-  
te matiere, & il est en même tems celui de tous les Au-  
teurs qui en a parlé avec le plus d’exactitude & de bon  
*sens.* Ceux qui lui ont fuccédé, mais entre-autres Ga-  
lien & stes disciples , ont senti l’importance de cette  
partie , & ne Pont point négligée : mais loin de Pé-  
claircir par leurs obferVations, & de l’enrichir de nou-  
velles expériences, on diroit au contraire qu’ils n’aient  
réussi qu’à y jetter de l'incertitude & de l’obscurité.  
Nous n’avons donc rien de mieux à faire que de remon-  
ter à la fource,que de tirer la doctrine des *crises* d’Hip-  
pocrate même, & que d’établir fa conformité avec l’ex-  
périence & la raifon. Cette méthode est la meilleure  
que nous puissions fuivre pour démontrer l’inutilité ,  
les défauts & llabfurdité de différentes hypothefes  
qu’on a faites par rapport aux *crises,*

**La** premiere chofe qu’il est à propos d’obferver, c’est que  
les Auteurs tant anciens que modernes, ont pris le  
mot de *crise* en différens fens. Il y en a entre eux chez  
qui il ne signifie autre chofe que l’excrétion de la ma-  
tiere nuisible & corrompue qui étoit dans le corps.  
Nous lifons dans Hippocrate , *Lib. de Arte-,* que l’ex-  
crétion d’un os corrompu est une *crise.* D’autres pren-  
nent avec Galien le mot *crise* pour une sécrétion d’hu-  
meurs corrompues qui *se* fait dans une fieVre; accep-  
tion assez conforme à fon étymologie ; car *crisis* vient  
Αεκρίνειν, qui veut dire séparer & passer quelque chofe  
comme par le crible ou par le tamis. Il y en a qui ont  
entendu par *crise* le mouVement critique même, & l’a-  
gitation violente qui est produite alors dans le corps;  
ce qu’ils ont appelle les efforts de la nature , & scm  
combat contre la maladie ; combat dans lequel il s’agit  
de la mOrt ou de la vie du malade, selon que les forces  
de la nature l’emportent fur celles de la maladie , ou  
la Violence de la maladie sur les forces de la nature.

Galien dit dans sim Commentaire Eur *ï’Aph.* **13.** *Sect.* **2.**que la *crise* dans les fieVres est un changement instan-  
tané & Eubit, Eoit en pis, fiait en mieux, qui est ΰιίνί  
de la mort ou de la santé. Mais» il arrive souvent de

CRI 828

confondre la *crise* même avec le jour ou le moment cri-  
tique.

Comme Hippocrate est le premier qui ait fait mention  
des *crises 8e* des jours critiques , nous allons d’abord  
examiner en quel fens il a pris le mot *crise.* Il parole  
par *ses* Ouvrages qu’il entendoit ordinairement par  
*crise* le jugement que le Medecin porte ou doit porter  
du dénouement heureux ou malheureux des maladies,  
en combinant ensemble leurs Eymptomes avec les sor-  
ces & la constitution particuliere du malade, d’oùiI  
paraît qu’il devoir y avoir Eelon cet Auteur , de bon-  
nes & de mauvaises *crises*, des *crises* heureuEes & mal-  
heureufes. Nous lisions dans sim LiVre *de Affectioni-  
bus ,* « qu’il y a *crise* lorfque la maladie augmente ou  
« diminue considérablement, dégénère en une autrè,  
« ou cesse entierement. » Il subit aussi du même terme  
pour signifier la résolution d’une maladie. C’est en ce  
Eens qu’il a dit, *Lib. I. Praenot. usisoiç* ἐσὶν ἀπόλυσις νόσου,  
*« la crise* est une réfolution de la maladie. » Ces façons  
de parler reVÏennent à tout moment dans les écrits  
d’Hippocrate : on y trouve cent fois « une *crise* parlai-  
« te furvint à ce malade, ou dans cette maladie, le sep-  
« tieme ou le quatorzieme jour ; c’est-à-dire, qu’il **y**« eut résolution de la maladie, &que le malade recou-  
« vra la fanté. »

Mais pour donner au Lecteur des idées justes & précifes  
de ce que les anciens entendoient par une *crise* dans les  
maladies aiguës, il est nécessaire d’expofer toutes les  
circonstances dont elle étoit accompagnée. Premiere-  
ment, il faut favoir qu’il n’étoit question de *crise* que  
dans les maladies aiguës, & particülierement dans les  
fievres continues ; car le terme λύσις ou réfolution, *se*disoit de ces révolutions qui *se* font dans les maladies  
chroniques. Secondement, une *crise* ne fe fassoit qu’au  
bout de certains jours marqués ; ces jours qu’on appel-  
loit critiques , étoient les septénaires & les ternaires &  
demi de ces septenaires, à compter depuis lecommen-  
cernent de la maladie. Ce qui arrivoit dans les autres  
jours ne contribuoit en rien ou contribuait fort peu **à**la *crise, 8e* passait rarement pour tel. Troisiemement,  
c’étoit dans ces.jours que le Medecin portoit un juge-  
ment de la terminaison de la maladie, foit par la  
fanté, Eoit par la mort, fiait par la transformation de la  
maladie en une autre. Quatriemement, ce jugement  
porté par les Medecins dans les jours critiques, fefai-  
foit d’après certains signes entre lesquels les urines &  
les excrémens grossiers, le pouls & les forces du mala-  
de étoient particulierement comptés. On peut, à ce que  
je crois, fe former là-dessus la notion la plus complete  
de ce que les plus habiles d’entre les aneiens ont en-  
tendu par une *crise* dans les maladies aiguës. On peut  
encore en inférer l'importance de la doctrine des *crises*dans la pratique de la Medecine; car quelle obferva-  
tion fut jamais d’un ufage plus étendu que celle par la-  
quelle nous avons fu que la nature avoit de certains  
jours marqués dans lefquels elle expofoit, s’il m’est  
permis de m’exprimer ainsi , beaucOup plus clairement  
que dans d’autres fon état au Medecin, & qu’il devoir  
faisir pour former fon prognostic, en *se* rappelant **en**même tems les circonstances passées en appuyant **fin.**les présentes, & en prévoyant celles qui étoient à ve-  
nir ?

Mais quels scmt ces jours que la nature a choisis, dans les  
fievres, par exemple, pour parler au Medecin, & lui  
annoncer la terminaison de ces maladies? C’est ce  
qtfHippocrate va nous dire de la maniere la plus clai-  
re & la plus précise.

Voici comment ce Prince de la Medecine s’en explique  
dans sim Traité *de Diebus judicatoriis.*

« La *crise* des fievres *se* fait , dit-il, le quatrieme, le  
« feptieme, l’onzieme, le quatorzième, le dix-feptie-  
« me & le vingt-unieme, celle même de quelques-unes  
« le trçntieme & le quarantieme. »

829 CRI

Voici comment il parle dans les Aphorisines vingt-trois  
& vingt-quatre de la succession des jours critiques.

a Les maladies aiguës *se* jugent en quatorze jours. Le  
a quatrieme indique ce que fera le septieme. Le huitie-  
« me est le commencement de la seconde semaine , il  
« faut faire attention à l'onzieme, parce que c’est le  
« quatrieme de la feconde semaine. Il saut aussi faire  
« attention au dix-feptieme , parce que c’est le qua-  
« trieme après le quatorzieme , & le septième après  
« l'onzieme. »

Il faut aussi rapporter à la doctrine des *crises* , ce qu’il dit  
dans fon LÎVre des Prénotions.

« Les fieVres les plus bénignes, & qui sont accompagnées  
« des signes les plus sûrs, finissent le quatrieme jour  
« au plutôt : mais celles qui font très-malignes & ac-  
« compagnées d’accidens terribles, caufent la mort le  
« quatrieme jour ou plutôt; ainsi finit leur premier ac-  
« cès ; le fecond Va jufqu’au septieme jour , & le sixie-  
« me jusqu’au Vingtieme. »

Il avertit dans sim troisieme Livre du Traité des Présia-  
ges , « qu’il faut remarquer le premier jour des mala-  
« dies , puis chaque quatrieme, parce qu’on verra clai-  
« rement par là quelle tournure elles prennent. Les  
« fievres ardentes épidémiques, ajoute-t’il tout de fui-  
« te, *se* jugent réglement en dix-fept jours. »

Enfin voici comme il parle dans fon Traité *de Partusep-  
amestri,*

« Le premier & le feptieme jour méritent toute l’atten-  
« tion dans les maladies , mais ils ne font pas moins  
« importans dans les cas où il y a danger d’avortement ;  
« la plupart de ces accidens arrivent l'un de ces jours. »

Ce passage est prefque immédiatement fuivi d’un autre  
dans lequel il dit, « qu’un Medecin qui Veut juger une  
« maladie aVec quelque certitude, & former un pro-  
« gnostic fensé, doit examiner ce qui *se* passe dans tous  
« les jours, mais particulierement dans les jours pairs,  
« c’est-à-dire, lequatorzieme, le VÎngt-huitieme & le  
« quarante-deuxicme. Il doit aussi calculer, ajoute-t’il,  
« par ternaire & quaternaire , c’est-à-dire, par trois &  
« par quatre jours. »

H est done éVÎdent que les anciens ont affecté aux *crises*le nombre septénaire, & qu’ils ont prétendu que les  
fieVres aiguës & continues ne fe terminoient pour l’or-  
dinaire heuretssement qu’au bout de ce tems. Ils ont  
aussi enseigné que la *crise se* fait dans ces jours , par le  
moyen des excrétions & principalement par les fueurs,  
les urines, les gros excrémens, les hémorrhagies &  
les crachats; & ils ont regardé comme peu sûres ou  
même comme fymptomatiques, toutes les excrétions  
qui arriVent hors des jours critiques. C’est ce que dit  
formellement Hippocrate en parlant de la fueur, *Aph.*36. *Sect.* 4.

\* Les fueurs qui arriVent pendant les fieVres, font bon-  
« nes le troisieme jour, le cinquieme, le septieme , le  
« neuVieme, l’onzieme, le quatorzieme, le dix-feptie-  
« me, le VÎngt-unieme , le Vingtsseptieme , le trente-  
« unieme & le trente-quatrieme ; car ces fueurs jugent  
« la maladie. Mais celles qui arriVent d’autres jours  
« fiant l'effet de la douleur, & annoncent la longueur de  
« la maladie & les rechutes. »

C’est ce que confirma Galien , quand il dit dans sim  
Traité *de Diebus judicatoriis,* que « les stueurs qui cou-  
« lent les jours qui indiquent *los crises &* ne leur fiant  
« pas destinés, fiant l'eflet de l'accablement de la natu-  
« re, & annoncent la longueur de la maladie; car lorf-

C R I 830

« que ce qui doit juger la maladie , ne le sait pas, il  
a deVicnt funeste ou d’un mauvais augure. »

On lit dans le même Traité, des sueurs qui coulent hors  
des jours critiques, « que les *crises* qui arriVent le six ;  
« font accompagnées d’accidens fâcheux, d’un danger  
« considérable , & font imparfaites & incertaines. »  
Hippocrate prononce dans *ses Praenot. Coac.* qu’il faut  
regarder comme falutaire une fueur qui Vient dans les  
jours critiques, & qui détermine la maladie ; au con-  
traire comme mauVasse celle qui *se faisant dans* les au-  
tres, la tire en longueur loin de la calmer. Le cinquan-  
te-sixieme Aphorisine de la quatrieme Section , con-  
firme les mêmes obserVations, « S’il *se* fait dans la fie-  
a Vre une fueur qui ne soit point silivie d’intermission ,  
« la Eueur est mauvaise, car elle annonce la prolonga-  
« tion de la maladie , & la présence d’une humidité  
« superflue. »

La *crise sera* salutaire & la maladie heureusement termi-  
née, selon Hippocrate , s’il arrive que dans les jours  
critiques l’urine Eoit bien cuite, c’est à dire, ni blan-  
che, ni claire, ni copieuse, mais d’une couleur son-  
cée , d’une consistance coHVenable , & suffisamment  
chargée de sédiment. Il y a à ce sujet un passage remar-  
quable dans le premier Licre des Epidémiques.

a S’il arrive dans les fievres, dit-il, que l’urine fioit crue ,  
« mal cuite & chargée d’un mauvais sédiment, la *crise*a *se* fera attendre long-tems, les douleurs & la maladie  
« tireront en longueur, & il y aura lieu de craindre la  
« mort ou les rechutes. »

11 nous avertit, Aphorisine foixante-unieme , Section4.  
« que s’il doit y avoir une *crise* le feptieme jour, on  
« verra le quatrieme dans les urines une espece de nua-  
« ge rouge, & que cette *crise* sera annoncée dans le  
« même tems par beaucoup d’autres circonstances qu’il  
*et* rapporte. » Il ajoute dans l'Aphorisme filmant » que  
« les urines qui font blanches & sort transparentes  
« simt mauvaises, & que telles font ordinairement cel-  
« les qu’on rend dans la phténésie. »

Quant aux signes avant-coureurs d’une bonne *crise,* Voici  
ce que nous en lisions dans les Prénotions de Cos,

« Si dans le commencement d’une fieVte les urines sirnt  
« chargées d’un sédiment blanc & doux, on peut comp-  
a ter qu’il y aura prompte résolution de la maladie. Si  
a l’on Voit avant le septieme jour les urines rOugeâtres  
« ou chargées d’un sédiment doux & rougeâtre, elles  
« termineront la maladie : mais passé le septieme jour,  
a si elles paraissent les mêmes , ce siera plus lentement  
*« & la crise* siera encore fort éloignée. Si les urines font  
« rouges le quatrieme jour, & si tout est saVorable  
« d’ailleurs, la maladie fera terminée le fepticme. Les  
« urines bilieuses , celles qui ne font chargées que d’u-  
« ne petite quantité de sédiment menu, & celles qui  
« deVÎennent de mauvaifes pires , annoncent que la  
« maladie tirera en longueur. Si la quantité de ces uri-  
« nes est fort grande , principalement vers le tems de la  
*«crise,* elles annoncent le danger du malade. Quant  
« aux urines aqueufes & blanches , elles font toujours  
« dans les maladies longues, un signe de *crise* diffici-  
a le & un prognostic fâcheux. »

Il nous apprend dans la feconde Section du troisieme Li-  
vre de fes Epidémiques, «qu’un malade étant devenu  
« fourd le fecond jour, & *ses* urines claires & transita-  
«rentes, il mourut le cinquieme; » & il raconte dans  
la Section troisieme , « qu’un autre malade dont les  
a urines étoient blanches & claires, mourut phrénéti-  
a que le quatrieme jour. »

Les *crises se* font aussi communément par le faignement  
de nez, & par le cours de ventre : mais il saut que  
ces évacuations fe fassen t dans un jour critique. Il est

«3ΐ CRI

aifé de trouver des autorités à ce sujet ; mats nous  
nous contenterons de rapporter ce qu’en dit Hippo-  
crate dans Ees épidemlques, *liv.* 1.sect- 115. Le passa-  
ge est remarquable. « Lorsque le sang sortait bien &  
« en abondance des vaisseaux des narines , dans les  
«fieVres ardentes épidemiques , les malades recou-  
«Vroient la santé, & je n’ai νΰ mourir de ces mala-  
« dies, dit Hippocrate, aucun de ceux qui faignoient  
« largement du nez. PhiUEcus , Epaminones& Silenus  
« n’ont rendu que quelques goutes de Eang par cette  
«Voie, le quatrieme & cinquieme jour, aussi sont-ils  
«morts ; au lieu que l'hemorrhagie a été abondante  
«dans toutes les personnes jeunes & Vigouretsses , ce  
«qui colsserVoit ces malades , pendant que presque  
«tous ceux qui n’ont pas foussert cette évacuation,  
«simt morts. Il est sturVenu aux Vieillards des conVul-  
« fions épileptiques , ils ont eu la jaunisse , leur Ven-  
«tre s’est lâché, ou enfin ils stont deyenus dyssenté-  
« tiques. »

Les maladies aiguës de la poitrine, telles que la pérlp-  
neumonie, aecompagnées de fieVre , font abbatues par  
la Eueur & par le crachement. L’excellent Auteur que  
nous Venons de citer, dit dans sim lÎVre des jours cri-  
tiques , « que la *crise* fe fait dans la fieVre pleurétique  
« le septiéme jour, ou si elle sic sait attendre plus long-  
«tems, le quatorzicme. » Et que dans la peripneumo-  
nie «les Eymptomes subsistent dans toute leur force,  
«quelquefois jufqu’au quatorzieme jour , & au plus  
« jusqu’au Vingt & unieme. Que pendant tout ce tems  
« le malade tousse Violemment ; que fes crachats corn-  
« mencent par être écumeux ; que le feptieme & le hui-  
« tieme jour , la fieVre étant à fon dernier periode, &  
« la péripneumonie deVenant pituitufe , les crachats  
« deVÎennent plus épais ; que si la fieVre n’est point au-  
« gmentée , ni la périneumonie deyenue pituitetsse ,  
« les crachats feront toujours écumeux; que le neliVie-  
«me & le dixieme jours ils seront dlun verd pâle , &  
«tant soit peu fianglans , & que depuis le douzieme  
«jusqu’au quatorzieme ils seront copieux & purulens;  
«. enfin que tels fiont les Eymptomes lorsque le malade  
«est d’un tempérament humide, & que la maladie est  
« violente ; mais que les symptomes sont fort disterens  
«si le malade est d’une constitution sieche. »

Nous nlaVons parlé jusqu’à presient que de la résolution  
des fieVres faite pour l’ordinaire dans les jours criti-  
ques , à la saVeur des différentes cfpeces d’excrétions.  
Nous allons maintenant traiter des résolutions & des  
*crispes* imparfaites, qui *se* font par un abfcès, ou pour me  
ferVÎr du terme d’Hippocrate par *astoflasis ,* ou depot  
fur quelque partie , mais particulierement fur les ex-  
tremités. Nous pouVons compter à juste titre entre  
les abfcès les érésipeles, les bubons, les douleurs gou-  
tetsses , les tumeurs, les taches , les pustules, fioit bé-  
nignes , foit malignes, les éruptions pourpretsses, la  
petite Vérole , & les différentes éruptions exanthema-  
tetsses du même genre. C’est encore la nature elle-  
même qui fait ces sécrétions à certains jours marqués,  
& assez ordinairement au grand foulagement du ma-  
lade , en qui la fieVre & fes Eymptomes ne laissent pas  
de s’affoiblir, quoique la résolution ne fioit pas pleine  
& suffssante. Dans l'érésipele on fait que le malade  
est attaqué d’une fieVre Violente, qui *se* résout en une  
tumeur apparente à la peau. C’est pourquoi Hippo-  
crate compte l’érésipele entre les abfieès critiques ,  
comme il est éVÎdent par un passage de la Section troi-  
sicme du Llure second des Epidemiques , où il dit,  
ὸπόσα ἀσήμως ἀφανίζεται δύσκριτα , saj cicv τη του πολε-  
μάρκου μαιδίσκιι ἐρυσίπελας. « Tout ce qui disparoit stans  
«aVoir donné les signes qui conViennent à une *crisc , se*«tourne toujours malheureusement pour le malade,  
«comme il est arreté dans l’érésipele de la fille qui  
«EerVoit Polemarque.» 11 ajoute aux résolutions cri-  
tiques des fieVres, les douleurs & les tumeurs aux ar-  
ticulations, aux genoux & aux hanches, comme on

CRI 832

peut Voir, *Lib. de Judic, et Coac.* Il dit encore *Lib. III.  
Epid. Sect.* 1. « Que le troisieme malade eut le Vingtie-  
«me jour une *crisc* imparfaite, qui fc manifesta par  
« une douleur à la hanche droite. » Enfin il met en-  
tre les abfcès ou matieres putrides ramassées fous la  
peau, les tubercules putrides & suppurans, ainsi que  
les pustules, comme il paroît par le l'econd Livre des  
Epidémiques , Sect. 45. Et il n’y a aucun doute qu’on  
ne doiVe renfermer fous les pustules la rougeole & la  
petite Vérole. C’est aVec raison «qu’il regarde comme  
des abfcès ces tubercules ou ces tumeurs formées Vers  
les oreilles , & par lesquelles les fieVres fie résolvent  
quelquefois, ainsi qu’on peut l'insérer de ce qu’il dit  
*Lib. I. Epid. Sect.* 1. «Plusieurs ont eu des tubereules  
«Vers une oreille, & quelquefois Vers l’une & l'autre ;  
« ils alloient & Venoient fans fieVre, quoique la plu-  
«part d’entr’eux fussent un peu plus chauds que dans  
« l’état ordinaire. Ces fymptomes parurent dans les  
«jeunes gens , dans les personnes d’un tempérament  
«Vigoureux, & généralement en tous ceux qui étoient  
« accoutumés à l'exercice ». Mais entre tous les passa-  
ges que l’on trouve dans Hippocrate fur la différente  
maniere dont fe Fait la résolution des fieVres , il n’y  
en a point de plus important que le suivant, qui est  
tiré du Traité , *de Ratione victus in acutis,* où apres  
aVoir parlé d’une certaine fieVre ardente, il ajoute:  
«s’il ne survient point d’hemorrhagie par les narri-  
« nes , s’il ne paroît aucun abficès autour du cou; si le  
«malade ne fient aucune douleur dans les jambes ; s’il  
«ne crache point de matieres épaiffes ; s’il a les han-  
« ches fans douleur, & les parties naturelles sans li-  
«Vidité; la maladie n’est point résolue, La tension  
a d’un testicule est aussi un siymptome d’une *crisc* pro-  
« chaîne». Il ne faut pas exclurse le charbon pesti-  
lentiel du nombre des absicès.

Ce que nous venons de dire de la doctrine & de Phi-  
stoire des *cris.es* & des jours critiques , nous llaVons  
tiré d’Hippocrate même , qui paroît en aVOÎr été le  
premier Auteur, & qui a transimis à la Postérité cette  
importante découVerte. Galien sion Disiciple fidele ne  
perd aucune des occasions qui sieprésentent, de confir-  
mer les Eentimensde sim Maître, en ce qui regarde les  
*criscs.* Ilexposie la nature des jours critiques, il insiste  
fur la propriété salutaire du septieme en partleulier,  
il condamne le sixieme comme faux & trompeur ; il  
compare le premier à un Roi qui met en liberté fes  
Sujets opprimés ; & le dernier à un Tyran impitoya-  
ble qui exerce sim autorité dans toute fon étendue, &  
fait tout le mal qu’il peut : il nous apprend encore ,  
*Lib. I. de Diebus Decretoriis,* qu’il est dangereux &  
qu’il amene pour l'ordinaire les *criscs* imparfaites &  
malheureufes. Mais Galien a ceci de particulier, qu’il  
met le neuVÎeme jour au nombre des critiques, & il  
dit dans l’endroit que nous venons de citer, qu’il a νυ  
dans un feul été plus de trois cens perfonnes attaquées  
de maladies aiguës qui fe font terminées par une *crise*le Eeptieme ou le neuVÎeme jour. Il fait d’autres obser-  
vations, *Lib. III. de Crisibus, cap.* 3. qui méritenttou-  
te notre attention ; il nous assure, par exemple, n’a-  
voir jamais vu mourir aucun de ceux qui ont eu une  
*crise* après la coction; & il nous avertit que toute *crise*est précédée d’une agitation violente, dans laquelle la  
nature est fortement & fubitement irritée parla mala-  
dic. Il ajoute qu’une *crise* ne fe sait que quand lamala-  
die est à sim dernier période ; que le jour & la nuit qui  
la précedent sontpour les malades les plus pénibles &  
les plus dangereux , & que perstonne n’a jamais été  
guéri radicalement, Eans qu’il *se* stoit fait un abfcès  
ou quelque éVacuation remarquable. C’est pourquoi  
il dit qu’il s’est fait une *crise* toutes les fois que la ma-  
ladie fe termine par un abfcès. Mais pour continuer  
d’exposer fon sentiment, nous n’oublierons pas d’ob-  
ferver qu’il appelle, *Lib. de Diebus Decretoriis, le*feptieme , le quatorzieme & le vingtieme jours, les  
premiers d’entre les jours critiques, dans lesquels il *se*guérit

833 CRI

guérit plus de malades qu’il n’en meurt. Il institue un  
second ordre de jours critiques, qu’il appelle *Indi-  
ces internuntiis* parce qu’on a dans ces jours des signes  
évidens que la *crise se* fera au septenaire fuÎVant, pour-  
vu que les excremens foient dans un état de coction.  
Tous les trois jours & demi font les *indices internuntii*de Galien. Ceux qui s’écoulent entre les *indices, 8c* les  
jours vraiment critiques , portent chez lui le nom d’ic-  
*tercalaires*, ou *provocatoires* ; parce qu’alors la nature  
est pressée de SC déterminer à l’excrétion. Le troisie-  
me & le cinquieme jour de la premiere semaine sont  
*intercalaires* ou*provocatoires.* Rappelle les autres jours  
*vacans ,* parce qu’il ne se détermine rien & qu’il n’y a  
ni indication ni proVoeation dans ces jours. Il les ap-  
pelle aussi jours de Medecine, parce que le Medecin  
peut alors faire prendre des remedes à ces malades, &  
leur ordonner des cathartiques, fans courir aucun dan-  
ger. C’est aussi ce qu’Hippocrate a dit en termes pré-  
cis, *Lib. IV. de Morbis.* « Tous ceux qui ont été atta-  
«qués d’une fievre continue, & ont pris des catharti-  
« ques dans les jours pairs , n’ont jamais été trop pur-  
«gés, ceux au contraire à qui on les a fait p rendre dans  
« des jours impairs, ont été tous trop purgés, & la plû-  
« part en font morts. »

Il y a des Auteurs qui ont désigné ces jours en les appel-  
lant jours critiques artificiels; parce qu’il y a résolution  
de la maladie, & que cette résolution est un des effets  
de l'Art. Voyez Laurentius *de Crisibus.*

Rien de plus préeis, comme on voit, rien de plus for-  
mel que les textes d’Hippocrate & de Galien que nous  
ayons rapportés en faVeur des *crises* & des jours criti-  
ques. Cependant il s’est trouic des Medecins , même  
parmi les anciens, qui ont non-feulement Voulu ren-  
dre sisspect ce point de la Doctrine d’Hippocrate, mais  
le faire regarder comme entierement douteux. AVant  
que de porter un jugement & de prononcer en saVeur  
de la Vérité & de l’expérience , il ne fera pas hors de  
propos de produire & d’examiner les raisonncmens  
que ces Medecins ont faits contre la doctrine des *criscs.*Un des premiers qui ait pris ce parti est Afdepiade ,  
qui au rapport de Cælius-Aurelianus, assuroit qu’il n’y  
aVoit point dans les maladies de ces jours déterminés ,  
& qu’elles n’ont point de terme préfix destiné à leur  
guerifon. On Voit par le passage fuiVant que Celfe aVoit  
embrassé le sentiment d’Afclepiade.

«On doute , dit-il, de la nature des jours mêmes. Les  
«Anciens aVoient une attention particuliere aux im-  
«pairs & les appelloient critiques , comme s’ils déci-  
«doient dti fort des malades. Afclepiade a eu raifon  
«de regarder cette doctrine comme chimérique, &  
«d’assurer que les malades n’en font ni plus ni moins  
«en danger, parceque le jour est pair ou impair. En  
«effet les impairs fiant quelquefois les plus mauVais;  
<r quelquefois même l'ordre des jours change dans la  
«maladie, de forte que celui qui deVoit être le meil-  
«leur deVÎent le pire. » Il ajoute peu de lignes après:  
« Ce qui a trompé les anciens Medecirs,ce sont les nom-  
« bres de Pythagore, auxquels on aVoit alors beaucoup  
«defoi; mais le Medecin ne doit pas en cette occa-  
« sion compter les jours, mais examiner aVec attention  
a la nature des accès.»

Parmi les Modernes Antagonistes des *crises*, & des jours  
critiques , nous pouVons compter Van-Hclmont. Cet  
Auteur s’occupe férieufement de la destruction de la  
Doctrine de Galien & d’Hippocrate, & de la ruine  
des obferVations fur lesquelles elle paroît être fondée.

«J’ai remarqué , dit-il, *Ielb. de Tempore. Sect.* 53. qu’il  
a n’y aVOÏt jamais de *crise,* lorfque le Medecin, maître  
«de fon Art, traVailloit à la guérifon de la maladie ,  
«fans attendre qu’elle arrÎVât. Comme la nature a des  
«mouVemens qui lui font familiers, auxquels elle fe  
«plaît à s’assujettir, & qu’elle fuit habituellement, fe  
«laissant gouVerncr par une vertu motrice qui est tou.

*Torne III.*

C R I 834.

«jours une & la même ; il arrive que quand on aban"  
«donne le fort d’une maladie à fa difcrétion, elle exer"  
« ce fes forces & produit des *crises* à certains tems mar-  
« qués : mais ces *crises* pouVoient être ou préVenues par  
«de bons remedes, ou retardées & détruites par de  
«mauVais. S’il arrÎVe qu’elles n’aient été que retar-  
«dées , elles prendront un ηοιινεΐ ordre périodique,  
a & ne fe feront qu’au quatorzieme, ou que dans l'in-  
aterValle du quatorzieme au quarantieme. Un Mede-  
« cin habile & qui faura fecondcr la nature, ne la laise  
« fera donc pas traVailler feule ; & n’attendra pas, spe-  
«ctateur oisif d’une maladie , qu’elle amene une *crise.*« J’oferois dire qu’il seroit inutile pour un malade qui  
a ne pourrait recouVrer la fanté que par une *crise,* d’a-  
«Voir un Medecin; ce qui feroit beaucoup plus Vrai  
« encore, s’il ne deVoit guérir que par une *crise* lente. »  
Le même Auteur dit, *Lib. de Febribus, cap.* 2. *Sect.* 8.  
«qu’un Vrai Medecin aura subjugué la maladie avant  
« que la *crise* Ee fasse; mais que si la *crise se* fait, & que  
«le malade guérisse ayant qu’il fe soit mis en œuVre,  
«la présence du Medecin & tout son art étoient inu-  
«tiles. » Ces raisonncmens de Van-Helmont ont été  
copiés parLangius. *MiscelI. quasi.* «S’il faut attendre,  
a dit-il, des *crises* la cure des maladies , la Medecine  
« n’est certes q’une fCÎence inutile & une profession fu-  
«perflue. Qu’a-t’on befoin d’un Artiste dans une af-  
« faire qu’on a résidu d’abandonner à la difcrétion de  
«la nature?» Le sentiment de Langius est aussi celui  
de Faber, «il est du deVoir d’un Medecin, dit celui-  
«ci. *Tome III.* desim *P anchelrnagegyie,* de traVailler  
« à la guérison du malade , sans s’embarrasser de la  
*«crise* à Venir. »

Enfin, pour n’en pas citer daVantage, le Comte de Filise  
co entreprend de prouVer la Vanité des Périodes criti-  
ques , dans fion Traité *de la Destinée ,* où il assure qu’en  
pratique on ne remarque pas toujours cette sitite de  
jours, & qu’on Voit sotiVent des *crises* a r ri *Ver* d’autres  
jours que ceux appelles critiques.

Il y a des Auteurs qui ne défendent pas à la Vérité la doc-  
trine *des crises;* mais qui n’en penfent pas non plus si  
défaVantageufement que les précédens. Ils aVouent  
qu’il y a des *crises* & des jours critiques : mais ils pré-  
tendent queTobferVation en étoit aVantageusie en Gre-  
ce , mais non dans nos climats. C’est l’opinion du cé-  
lebre WaldsiChmid expliquée clairement dans le passa-  
ge sauvant tiré de fes *Fundamenta Medicinae.*

a A quoi bon, dit - il, rechercher si scrupuleusement les  
« caisses des *crises,* puisqu’on n’en Voit plus dans nos  
« climats, & dans notre tems, &que dans les maladies  
« aiguës , nos prédictions ne sirnt ni aussi certaines , ni  
’ « aussi indubitables que celles que falcoit Hippocrate?»

Esschttadius s’explique à peu près de même , *Paed.  
Astron. Sect.* 3. « Dans les différens cantons de notre Al-  
«lemagne, dit-il, & particulierement dans ma Patrie,  
« il est rare qu’il Ee faste des *crises* parfaites, & qui em-  
« portent totalement la maladie. » Houlier atteste dans  
fon Commentaire sur les Aphorismes d’Hippocrate :  
« qu’il est très-rare de Voir dans les pays froids & Sep-  
« tentrionaux des éVacuations critiqués parfaites. »  
Quant aux caufes qui font que les *criscs* parfaites arri-  
vent si rarement dans des jours critiques, dans notre  
climat, il y en a qui ont recours à la température de  
l'air. Voyez Wedelius *in Dissertatione de diebus criel-  
cis.* BaglÎVÎ ne paroît pas s’éloigner de cette façon de  
penfer. Après aVoir dit page 140. de *sa* Pratique, que  
les *crises* réussissent parfaitement dans la Grcce ; mais  
qu’il n’en n’est pas de même dans les Pays Septentrio-  
naux; il donne pour raifon de cette différence, que Pair  
de la Grece est plus pur, plus délié & rendu plus élaso  
tique , parla proximité de l'Orient; au lieu que celui  
des Pays Septentrionaux est chargé d’impuretés aqueu-  
sies, épaisses , & qui communiquent la même nature  
aux liqueurs du corps, de maniere qu’elles ne petlYent  
jamais paryenir à une *crise,* ou à une despumation par-  
faite.

Ggg

I

835 CRI

Il est question à prefent d’expofer les caufes des merveiI-  
leux essets des jours critiques dans les maladies aiguës  
conformément au fentiment des Anciens. La plupart  
des Auteurs Anciens s’accordent à dire que la casse  
efficiente des mutations critiques, n’est autre chofe que  
la nature même du corps , l’ame , ou le principe de fies  
mouVemens par lequel toute la machine est régie 8c  
gouVernée, qui éearte les maladies, & qui, comme il  
est dit, *Lib. VI. Epid. Sect.* 5. fans recevoir de précep-  
tes ni d’instructions, ne laisse pas d’opérer réguliere-  
ment de la maniere & dans le tems qu’il conVÎent, qui  
lutte & combat aVec Violence & opiniâtreté contre la  
maladie , jissqu’à ce qu’elle l'ait furmontée ; qui fépare  
le bon d’avec le mauvais par les issues formées à cet  
effet, dans le tems qu’il conVÎent & pour une fin bon-  
ne & néeessaire ; qui excite des commotions de l'efpece  
& du degré de force qu’il faut à rasson de la quantité  
de matiere morbifique ; effets qu’il produit de lui mê-  
me & par une action fpontanée, fans qu’il faille qu’il  
Eoit excité par aucune caisse extérieure , ce principe  
étant incorporel, & par conséquent ne pouVant être  
affecté ou altéré par aucune caisse corporelle. Quel- I  
ques autres ajoutent à ce principe une Vertu astrale  
auxiliaire , pour caisse éloignée , & singulièrement l’in-  
fluence de la Lune considérée selon les differens afpects  
ou elle sie trouVe par rapport aux autres Planetes en  
entrant dans les signes du Zodiaque.

Apres aVoir exposé ce que les Anciens pensioient des *cri-  
ses ,* des jours critiques & de leurs effets ; ce qui nous  
reste à prefent à faire est de decouVrir ce que nous  
pensons nOus-mêmes de la Vérité ou de la fausseté de  
leurs fystemes, s’il y a réellement des jours critiques,  
& s’ils font d’une aussi grande importance pour la pra-  
tique de la Médecine que les Anciens nous l’ont vou-  
lu faire accroire. Or comme l'expérience est le guide  
le plus fûr dans les questions de Physique & de Me-  
decine, attendu que c’est le fondement de toute *vé-  
rité* qui gît en fait & de tout raisonnement en matiere  
de Medecine; c’est ici précisément le cas de la con-  
fulter. C’est pourquoi , commençant par dépouiller  
tout préjugé qui ne résulte que d’Autorités, nous al-  
lons exposer ici aVec précision ce que des obferVations  
exactes nous ont appris fur la résolution des fieVres à  
certains jours fixes.

Premierement, par rapport aux fieVres, il est avéré par  
des expériences indubitables , que l’Ephemere & la  
Synoque *se* réfolvent , la premiers en Vingt-quatre  
heures , l’autre le quatrieme ou le feptieme jour , par  
une sueur ou par une hémorrhagie. La pleuresie ou la  
péripneumonie s’adoucissent & font moins Violentes  
au quatrième jour quand la toux fait Vuider par la  
voie de l'expectoration une matiere sanguinolente; &  
le feptleme jour pour l'ordinaire elles fe résolvent tou-  
tes deux par la fueur & par une expectoration libre.  
Si la maladie est extremement Violente, elle peut al-  
ler jufqu’au dixieme & même jusqu’au quatorzieme  
jour: mais si elle Va plus loin, elle tourne en empye-  
me. L’érésipele de l'estomac dont la lipyrie.est le si-  
gne, fe refout au quatrieme ou au feptieme jour , par  
une éVacuation par haut ou par bas , ou par les fueurs.  
La fieVre qui accompagne l'inflammation du foie fe re-  
fout, le septieme, le onzieme ou le quatorzieme jour,  
en partie par la siueur & en partie par le flux de ven-  
tre , dans le cas ou la partie concaVe du foie est en-  
flammée. L’inflammation des VÎfceres est fuÎVÎe d’une  
éVacuation de sang par le nez , mais qui n’est presque  
jamais suffisante pour résoudre entierement la maladie.  
Les simples tierces s’en Vont siouVent d’elles-mêmes  
après le septieme accès. Voyez Hippocrate , *Lib. de  
Judic. Sect.* 4. Les fieVres bilieusies ardentes fie résiol-  
vent ordinairement le septieme jour ou le quatorzie-  
me par la siueur & par les fielles. Voyez Hippocrate  
*Lib. citato.* Les fieVres petechiales diminuent & de-  
croissent EouVent le septieme , le onzieme, le quator-  
zieme , & quelquefois , quoique plus rarement, le

CRI 836

vingt-unieme jour. La peste perd en grande partie la  
malignité, le quatrieme, le feptieme, ou le onzieme  
jour lorsque le malade en réchappe. Les fieVres ma-  
lignes & pestilentielles fe réfoluent plus far les fel-  
les, comme je l'ai EouVent observé, & comme le re-  
marque Galien , *L.b. de Atrâ bile, cap.* 4. Gérard Co-  
lombe, *Lib. de Febr. pestilent.* admire les merVeilleux  
effets des excrétions qui *se* font par bas, & dit sormel-  
lement à propos de la constitution pestilentielle dont  
il parle, « que la plupart de ceux qui rcndoient des ma-  
«tieres par bas, quoiqu’accompagnées de signes de  
«crudité, ne laissoient pas de réchapper à la fin; car,  
«dit-il , à mefure que le deVoiement conrinuoit, il  
«paroissoit de jour en jour des si nes d’une coctlon  
«plus parfaite , la maladie deVenoit plus bénigne &  
«le flux continuoit jufqu’à ce que le danger fût passé. »

Par rapport aux fieVres lorfque leur résolution n’est pas  
enticre, mais qu’il *se* forme un abfcès à la fuite d’un  
tranfport& d’un dépôt de la matiere morbifique fur  
quelque partie du corps,qui ne fait que mitiger & mo-  
dérer la fieVre , on obserVe ce qui sitit. Un érésipelle ,  
par exemple , commence aVec Violence & donne la fie-  
Vre au malade : cette fieVre cessera au milieu du premier  
feptenaire, c’est-à-dire, entre le troisieme & le qua-  
trieme jour, la matiere alors étant poissée Vers la siur-  
face du corps. La petite Vérole & la rougeole commen-  
cent par des Eymptomes Violens & par une grosse fie-  
vre, laquelle *se* calme aussi au milieu des sept f rentiers  
jours par l’éruption de la matiere acre & caustique qui  
perce en dehors de la peau ; & en même tems les autres  
fymptomes pour l’ordinaire *se* moderent aufii. Dans  
la fieVre pourprée, Vers le quatrieme jour, les humeurs  
acres & malignes étant dirigées & expulsées Vers la  
furface du corps, ces Eymptomes deVÎennent beaucoup  
plus supportables. Les éruptions sortent toujours le  
quatrieme ou le septieme jour , & catssent quelque fou-  
lagement au malade. Lorsque les fieVres arthritiques  
font Violentes,il ne faut pour les appaifer bien-têt, que  
diriger le cours de l’humeur acre & caustique fur les  
articulations. Les fieVres bilieuses perdent beaucoup  
de leur force le sept , le neuf, le onze ou le guatorzie-  
me jour, lorsque la jaunisse fe déclare. Ainsi Hippo-  
crate, *Lib. de Judic Sect.* 10. aVoit raison de dire , que  
« si la jaunisse fe dédare lors de la cessation d’une fie-  
« Vre ardente , le malade recouVre la simté fans aVoir  
eu de siIeurs incommodes, ni d’absicès à aucune partie  
du corps. Une tumeur au canal auditif est une apostasie  
bonne & salutaire ; & la Eurdité qui en proVÎent est aussi  
un bon signe , qui arrÎVant à des jours critiques dans les  
fieVres de Hongrie & dans les fieVres aiguës , accompa-  
gnées de douleurs de tête & de délire, & continuant  
ensuite, est communément unprognostic de guérifon.  
C’est aussi ce qu’a olsserVé Hippocrate, *Sect.* 2. *Aphor.  
60.* La raison de cette obserVation particuliere est tou-  
te naturelle : car c’est un signe que la constitution efc  
forte & vigoureuse, lorsique la nature vient à bout de  
chasser cette humeur visquetsse, & selon toutes les ap-  
parences sulphureusie, vers les extrémités qui font les  
parties les moins nobles & vers les émonctoires , tels  
que sont par exemple dans le cas dont nous parlons les  
glandes dtl canal auditif. Ceci est propre à nous faire  
entendre la proposition d’Hippocrate, *Lib. de Judic.*qui porte, que « ceux qui deviennent fourdsavant la  
« réfolution de la fievre, tombent aussi infailliblement  
« dans le délire : or, dit-il, la réfolution est procurée  
« ou par un faignement de nez, ou par une éVacua-  
« tion de matiere bilietsse par les selles , par une dysi-  
« Eenterie corrosive, ou par une douleur aux hanches  
\* ou aux genoux. »

Il ne faut pas oublier de remarquer que dans ces pays ci  
il arrive souvent dans les fievres aiguës, que la nature  
trop affoiblie n’ayant pas la force de chasser hors du  
corps le fang mauvais ou la matiere peecante, ils *se*portent à des parties internes, foit à des jours Critiques

837 CRI

ou d’autres jours. Or cette transmigration de matière  
est silÎVie des plus terribles accidens; car ils ont pour  
cauEe la stagnation , qui est l'origine fatale des plus fu-  
nestes fymptomes, & de la mort qui s’en enfuit pour  
l’ordinaire. C’est là Ce qui Caisse les phrénésies, les  
compulsions, le tressaillemeut des tendons , l'assoupsse-  
ment & les apoplexies ; accidens qui proVÎennent tous  
de la trop grande quantité de siang qui reste en stagna-  
tiondans les vaisseaux du cerVeau. Les inflammations  
& les sijffocations de poitrine qui ont aussi pour eausie  
I’amas du siang dans ces parties , Eont des maladies  
mortelles. Les inflammations qui produisent llesqui-  
naucie ou les aphthes , aecompagnées de sécheresse  
dans la bouche, d’tme *lois* insatiable & de la difficulté  
de reEpirer, viennent aussi de la stagnation du fang, sent  
dans le larynx & le pharynx ou l’œfophage, & ne font  
guere moins dangereuses. Hippocrate, *Sect.* 4. *Aphor.*15. dit bien positÎVement que la difficulté de refpirer  
dans une fieVre continue, accompagnée du délire,est un  
signe mortel. *Aphor.* 52. de la même *Sect.* il regarde  
comme des signes funestes dans une fievre continue le  
larmoyement inVolontaire & la difficulté de la dégluti -  
tion , parce qu’il prétend que ce fymptome indique  
qu’il y a déja quelque partie du fang qui est en stagna-  
tion, & ne circule plus aVec le reste de la masse.

Quant à la résolution des fieVres , l'expérience fait Voir  
que les obferVations fuÎVantes méritent toute notre at-  
tention.

Premierement, lors de la résolution d’une fieVre, qui ar-  
rÎVe un jour critique ou peu de tems deVant ou après ,  
il arrice presque toujours quelque éVacuation remar-  
quable par la Voie des sueurs ou des Eelles. Cette *éva-*cuation est si abondante qu’elle continue quelquefois  
pendant plusieurs jours : or non-feulement quand cet-  
te éVacuation est déclarée, mais même un peu aupara-  
vant , le pouls deVÎent plus calme , les forees s’aug-  
mentent, l’esprit reprend *sa* Vigueur & *sa fermeté , le*fommeil reVÎent & l'ardeur non-naturelle cesse.

2°. Lorfque malgré des éVacuations abondantes qui arri-  
vent des jours critiques ou à peu près, la Violence de la  
maladie & des plus considérables symptomes subsiste  
toujourssians amendement, c’est unmauVais signe.

3°. Une remarque qu’on a souvent occasion de faire &  
qui est infaillible, c’est que comme la résolution qui  
arrÎVe à des jours critiques au moyen d’une éVacuation  
est salutaire au malade; celle au contraire qui arrÎVe à  
d’autres jours , quoiqu’elle semble procurer quelque  
foulagement au corps, est cependant pour l'ordinaire,  
plus funeste qu’aVantageufe. Aussi Hippocrate , *Epid.  
Lib. II. Sect.* 5. ne tire pas bon augure des éVacuations  
qui foulagent le malade lorsqu’elles fiant arrÎVées des  
jours qui n’étoient pas critiques.

4°. On remarque que quand la petite Vérole, la rougeo-  
le, les fieVres pétéchiales & pourprées percent le pre-  
mier ou le fiecond jour de la maladie, elles fiant tou-  
jours de la plus mauVasse espece.

5°. C’est une chofe aVérée par l’expérience que l'abon-  
dante éVacuation d’urine claire pendant une fieVre con-  
tinue, à tel jour que ce sent depuis la maladie commen-  
cée , n’annonce rien de bon.

6°. AVant les éruptions exanthémateuses, lorsque la ma-  
tiere peccante n’est pas encore poussée des parties in-  
ternes aux externes, le défordre est ordinairement plus  
violent & tous les stymptomes plus eflrayans. C’est ce  
qui a fait dire à Hippocrate, *Sect.* 2. *Aphor.* 13. que la  
nuitdlaVant la *crise,* la maladie est beaucoup plus νΐο-  
lente, mais qu’elle l'est bien moins la nuit d’après. Ce-  
la n’a pourtant pas toujours lieu par rapport aux solu-  
tions parfaites & complettes des fieVres. Ainsi, ce n’est  
point une regle générale & fans exception , que la so-  
lution. de la maladie ne puisse arrÎVer , sans qu’il *se sus-  
se* une réVolution dans la nature, & que la maladie  
même & la plupart de fes Eymptomes deviennent plus  
violens.

CRI 838

7°. Quoique dans les fieVres aiguës continues , il n’y ait  
pas d’intermission totale des symptomes , il y a du  
moins quelque tems de relâche, après quoi ils s’aug-  
mentent & s’irritent de notiVeau; & ce redoublement  
estEouVent précédé de frisson & de froid, pendant les-  
quels il est à craindre que la matière morbifique n’aille  
fe jetter fur quelque partie.

8°. Il est à remarquer en général que pour la supputa-  
tion des jours critiques, il ne faut pas commencer du  
moment que le malade s’est stenti las ou indisposé &  
qu'il s’est mis au lit, mais du moment où il a eu quel-  
que émotion de fieVte, dont il a pu s’apperceVoir par le  
frisson & le changement de fon pouls, qui pour lors  
est deVenu plus vif.

9°. Quoique le quatrieme & le feptieme jours méritent  
plus d’attention que les autres, cependant l’obfetVa-  
tion d’Hippocrate & de Galien que le quatrieme jour  
indique ce que fera le feptieme, & le onzieme ce que  
sera le quatorzieme, n’a pas lieu dans tous les cas :  
quelquefois on apperçoit d’autres jours des signes de  
la coétion dans les urines ; raifon pour laquelle il faut  
tous les jours examiner l’état de la maladie , la force  
du malade & la qualité des excrétions.

10°. Les fieVres bilieufes ardentes & les inflammatoires,  
accompagnées de fymptomes Violens , surtout dans des  
si-ijets bien constitués, *se* terminent bien plutôt par des  
*crises* parfaites à des tems réglés, que les fieVres mali-  
gnes putrides dans des fujets cacochymes & infirmes;  
car quoiqu’elles fe terminent ordinairement dans l'esi-  
pace de quatorze jours, elles n’ont pas des périodes  
réglés, ni des jours critiques fixes.

Non-feulement les maladies *se résiolVent* les jours criti-  
ques, mais même elles augmentent souvent au point  
que le malade en meurt ces mêmes jours. Aussi remar-  
que-t’on que le fept, le onze, le quatorze, font fu-  
nestes à quantité de ceux qui font attaqués de maladies  
inflammatoires , telles que la petite vérole, les fieVres  
pétéchiales & les autres fieVres aigues épidémiques, &  
qu’il y en a plus qui meurent le neuf que le fiept, plus  
aux jours impairs qu’aux jours pairs. Les éVacuations  
considérables par les sueurs, par les urines abondantes  
mais claires, avec un pouls bas , faible & fréquent, &  
accompagnées de délire, annoncent la mort du mala-  
de. Nous avons obserVé que plus le malade est d’un  
tempérament échauffé , plus il a le fentiment délicat ,  
plus le climat est chaud , plus la maladie est Violente ,  
plus aussi la réfolution est prompte & produit un chan-  
gementen pis ou en mieux: au lieu que la crise Vient  
plus lentement dans les personnes languissantes &  
phlegmatiques, dans les pays froids & marécageux ,  
dans une maladie modérée , & lorfque le malade prend  
des nourritures fijlides, groffieres & communes. Les  
rechutes fiant alors plus fréquentes, & la maladie *se*change fouVent par la Voie de la métastase: en une autre  
d’une efpece différente.

Hippocrate , *Ictb. II. Epid. Sect.* 20. fait une remarque  
qui mérite notre attention ; c’est que dans un tems cal-  
me & tranquile & dans les années où les saisons font  
réglées, les maladies font d’une nature bénigne & ont  
une *crise* facile : mais quand les faifons font mal ré-  
glées, les maladies participent à leur déréglement &  
ne fe réfoluent que difficilement. Hippocrate Veut nous  
faire entendre par là que quand les années font réglées  
& tempérées comme elles le doicent être naturelle-  
ment, & qu’il ne fait point des tems contraires à ceux  
qui arrÎVent selon le cours ordinaire, les Végétaux &  
les animaux s’en trouVent mieux difposés; & s’il arri-  
ve des maladies dans ces faisons réglées comme elles  
le doÎVent être, elles ne s’écartent point de leur nature  
& de leur espece, produisent leurs fymptomes ordinal-  
res, font assujetties à leurs périodes accoutumés & *se ré-  
solvent* aux jours critiques qui leur font propres. Mais si  
la faison de l'année s’écarte de *sa* température naturel-  
le & en prend une toute contraire, de sorte qu’il fasse  
en été un tems d’automne, en hicer un tems chaud &

«39 CRI

approchant de celui qu’il fait en été , que le Ciel sont  
long-tems couVert de brouillards & de nuages, & qu'il  
ne fiasse pojnt de vent; les fluides animaux en reçoi-  
vent une température irréguliere & une crafe contre  
nature ; de-là naissent des maladies malignes, accom-  
pagnées de iymptomes extraOrdinaires , & dont la *cri-*se est difficile, parce que leur progrès ne fe fait pas fe-  
lon le cours ordinaire de la nature. Et la raifon de cet-  
te dissérence est palpable; car l’air, felon Hippocrate,  
est le principal agent qui excite & regle tous les mou-  
vemens qui fe passent dans nos corps : c’est Pair qui  
par sim clastlcité donne non-feulement la force & le  
ton aux folides, mais aussi aux fluides leur qualité flpi-  
ritueuse & leur force expansive; c’est conséquemment  
Pair qui procure & dirige la circulation du fang & des  
humeurs, & leurs excrétions si nécessaires pour la con-  
servation du corps. Et il n’est pas douteux que dans les  
pays chauds &dans un air moins grossier, les humeurs  
ne foient plus fluides & plus actives, & par conséquent  
les corps plus diAposés à la transpiration. C’est pour-  
quoi les *crises 8e* les résolutions critiques des maladies  
aiguës fiant plus fréquentes dans ces pays que dans les  
contrées humides où Pair est fans élasticité, fans lim-  
pidité & imprégné de fubstances hétérogenes. De-là  
vient que non-feulement la *crise* arrive plus tard & est  
moins sensible , mais que les mouVemens ordinaires de  
1a nature qui siont bornés à de certains périodes de tems  
souffrent un dérangement considérable; raision pour la-  
quelle il y a des Auteurs célebres qui doutent de l’exisc  
tence des *crises* dans les pays septentrionaux, ou ont  
du moins dit positÎVement qu’elles sirnt moins régulie-  
res qu’en Grece. Du nombre de ces Auteurs est Caf-  
par Hoffman, qui, *Institut. Medic.* déclare qu’il regar-  
de les *crises* comme très - rares parmi nous. Baglivi,  
*Prax. Med.* sans dire qu’il n’en arrive jamais, soutient  
du moins qu’elles fiant bien plus ordinaires & plusse-  
gulieres en Grece, où Pair est beaucoup plus pur qu’en  
Italie. Mais quoique des expériences bien constantes  
nous assurent qu’il arrive des *crises* dans nos pays, il  
faut faire attention aux différences de la faifon, du cli-  
mat, du régime & de la constitution dtl malade, & de  
la maniere dont on l’a déja traité, car toutes ces cir-  
constances cassent des différences & des variations  
dans les mutations périodiques de la nature. C’est pour-  
quoi Galien, *Lib. de Dieb. Decret,* avertit que pour  
connoître le jour de la *crise -,* il faut s’instruire soigneu-  
sement de l’âge, de la constitution & du pouls du ma-  
lade, & faire entrer en considération le climat & la  
saifon.

Tout ce qu’il y a de Medecins intelligens, font d’accord  
qu’un traitement mal conduit ou un mauvais régime  
peuvent hâter, retarder otl afloiblir la *crise.* Sennert,  
par exemple, *de Diebus criticis , Inst ia Lib. III. Part.  
III. cap.* 2. dit positivement, que « si le malade com-  
« met quelque imprudence,il y a tout lieu de craindre  
« que la *crise* qui feroit arrivée à un jour véritablement  
« critique, ne Eoit avancée ou retardée ; ensistte qu’au  
« lieu d’arrÎVer, par exemple , au septieme jour, elle  
« arrive au six ou au huit. »

Prosper Martian, *Comm. in Lib. de Morb. Sect.* 2. s’expri-  
me encore plus nettement à ce sujet.

r L’useige continuel de médicamens rafraîchissans dans le  
« cas de la fievre , épaississant les humeurs & conden-  
« fiant les corpuscules , fera souvent un obstacle aux  
\* évacuations spontanées ; & c’est peut-être une des  
a casses principales pourquoi les *crises* sont rares à  
« préfent, au lieu qu’autrefois elles étoient fort ordi-  
« naires. »

Baglivi est de même fentiment & l'exprime en ces termes  
dans *sa Prax. Med.*

« Les Praticiens modernes ne devroient pas s’étonner de  
« ce que les *crises* ne font plus ni si communes, ni si

C Pv I 840

« parfaites de notre tems qu’elles Pétoient en Grece ;  
« car ne connoissant pas ou reprouVant la méthode des  
« Grecs, ils traitent le malade depuis le commence-  
« ment de la maladie jtssqu’à sim déclin par les saignées  
«& les cathartiques, les diaphoniques , les médica-  
« mens spiritueux & autres qu’ils lui donnent. Or il  
« est impossible que les humeurs ainsi troublées par des  
« médicamens qui les barrent & les traVersient dans leur  
« cours, forment une *crise* dans le tems réglé : mais  
«perpétuellement agitées & confisses, au lieu de for-  
ce mer une *crise* parfaite , elles ne formeront qu’une  
« métastafe contre nature. Ainsi nous ne pouvons nous  
«conformer aux regles des anciens fur la *crise ,* les  
« jours critiques & les autres mouvemens de la nature  
« qu’ils fuivoient avec grande attention. »

Α ce fujet le même Auteur assure pour en avoir vu des  
preuves que « parmi les payfans qui ne font point assss-  
« tés de Medecins, les *crises* fe font par la voie des  
« fueurs, des selles , des urines, ou autres que la nature  
« siiit *se* ménager. »

La doctrine des *crises* & des jours critiques étant donc  
abondamment confirmée & établie, non-seulcmcnt par  
l’autorité des plus fameux Auteurs d’entre les moder-  
nes, mais aussi par l’expérience, cette maîtresse qui  
mene si infailliblement au vrai, il nous reste à nous in-  
former des casses naturelles deces merveilleux effets.  
Galien avoue ingénuement, *Lib. de Dieb. decret,* que  
le fondement de cette doctrine est plutôt l’expérience  
que la raifon : & en esset il paroît que la recherche &  
la découverte des catssesde ces opérations merVeilleu-  
siesde la nature, est quelque chostequi passe notre por-  
tée. Nous allons cependant en rapporter les argumens  
les plus plausibles & les plus probables.

Commençons par les anciens : la plupart d’entre-eux s’ac-  
cordoient à dire que la nature est la cause efficiente des  
*crises &c* des jours critiques. Ils regardoient cette même  
nature comme le principe de toutes les actions du  
corps, à qui ils donnoient une forte d’intelligence, au  
moyen de quoi elle déterminoit le tems, l’ordre, le de-  
gré , la proportion & les moyens felon la dÎVérsité de la  
catsse morbifique, & faifbit les mouvemensqui conve-  
noient sielon la catsse & le sujet, pour parvenir à une fin  
qui étoit la conservation du corps ; elle avoir soin aussi  
felon eux, de diriger & de régler ces mouvemens par  
de certains moyens ou organes. Cet agent à qui ils sifp-  
poEoient tant de prudence, qui mouvoir & gouvernoit,  
& conduisait *ses* mouvemens à leur perfection par des  
moyens propres & convenables, ils le regardoient com-  
me un être bien réel & bien distinct de tout autre, li-  
bre, incorporel & agissant avec connoissance : or ils ju-  
geoient fon essence incorporelle principalement par  
S011 effet, qui est le mouvement; car ils n’imaginoient  
pas que le mouvement considéré en lui-même, abstrac-  
tion faite de tout corps mû, ou considéré même dans  
le corps mû,pût être regardé ou conçu comme quelque  
ehofe de corporel; ils en faifoient un être distinct du  
corps & qui pouvoit très-bien exister fans le corps,  
comme le corps pouvoit exister fans lui, & qui par con-  
séquent n’avoit pas une relation essentielle avec le corps  
comme la quantité, la dimension & la figure. De là ils  
concluoient que la caisse de ce mouvement étoit quel-  
que chose de spirituel, attendu l’ordre & la régularité  
de ce mouvement, qui ne pouvoir être ni troublé , ni  
dérangé par aucune altération matérielle des humeurs ,  
ni par le changement d’air, ni par le régime , ni par le  
tempérament. Mais ce qui les perfuadoit le plus de la  
spiritualité de ce principe, c’est qu’il leur fembloit  
que le renversement de l’ordre & de la direction de  
ces mouvemens ne se pouvoit faire que par des île-  
tions & de pures imaginations. Ils assuroient aussi que  
cette nature étoit fort attentive à obferver les tems,  
c’est-à-dire, à faire à des tems certains & réglés toutes  
fes actions, comme de former, de perfectionner, de  
guérir , de préserver l’homme, de corriger les causes

841 CRI

des maladies ou de les expusser par les émonctoîres  
convenables aux matieres peCCantes; de faire fortir ,  
par exemple, les humeurs vifqueufes & bilieufes par  
les intestins; les liqueurs acres & ténues, par les issues  
feerertes de la siirsace du corps; les fuperfluités falées  
& séreufes par les reins, le si-lperfiu du fang , parles  
orifices des vaisseaux, & la bile acre , volatile, par le  
vomissement. Ils assuroient de plus que cette nature  
avoir choisi pour exécuter fes effets les plus remarqua-  
bles, le nombre septénaire de jours, de mois oud’an-  
nées. Voilà quelle étoit la commune opinion des an-  
ciens; d’où nous pouvons seulement inférer que des  
effets si admirables & si réglés procedent d’une caufe  
qui n’est pas moins admirable : mais il nous reste à  
chercher quelle est cette caisse , quelle est fa nature.  
A-t’elle de l’entendement & de la Connoissance, ou fes  
effets réfultent-ils d’un ordre & d’un enchaînement de  
caufes nécessaires & physiques, qui agissent fans aucu-  
ne forte de sentiment ou d’intelligence ?

H n’est pas douteux que partout où l’on voit un ordre  
réglé il ne faille reconnaître une caisse qui l’a établi.  
Par exemple, e’est l'Hûrloger qui est la caufe efficien-  
te de la montre: mais il reste encore à déterminer si  
ces effets réguliers & immanquables doivent être attri-  
bués à un mécanisine établi dans la nature , ou à la cau-  
se premiere ou l'Auteur de ce méCanisine, laquelle a du  
fentiment & de l'intelligence. Dans une montre , par  
exemple, l’horloger n’est pas la caisse immédiate qui  
t fait que l'aiguille marque les heures ; la caisse immé-  
diate de cet effet est la structure mécanique de la  
montre : or , nous pouvons avec rasson appliquer cet  
exemple à notre corps, où il fe fait des mouvcmens ré-  
guliers & invariables, tels que ceux qui operent fa nu-  
trition , fa croissance , fa perfection, les excrétions, la  
circulation du fang & la guérifon des maladies. Au  
fujet de ces effets, nous pouvons demander si c’est  
Dieu qui les opere immédiatement comme caisse pre-  
miere & comme Auteur de tout ordre , ou si c’est l’a-  
me, comme subalterne, ou si c’est la tissure même, le  
mécanisine & l’arrangement du corps.

Dans les matieres de Physique & de Medecine , nous  
pensions que quand des effets peuvent être démontrés  
par des casses mécaniques prochaines qui tombent  
dans les Eens , il n’est pas besoin d’avoir recours à des  
cauEes obscures éloignées, dont nous ne voyons pas le  
rapport avec les effets produits; telles que sont l'eijorit,  
l’ame, la sympathie, l'antipathie, l'horreur, la colere,  
ou autres passions ou affections morales. Ajoutons ,  
que quoiqu’il ne soit pas possible de démontrer *â priori*tous les effets qui arrivent dans la nature, clairement  
& d’une maniere palpable , à catsse des bornes étroites  
de notre entendement, il ne s’ensuit pas qu’il faille  
plutôt les attribuer à des caisses spirituelles qu’à des  
mécaniques. Et on ne Eauroit trop insister Eut cette  
maxime , qu’il seroit important d’inculquer à tous les  
Physiciens, afin qu’ils s’appliquent à chercher les cau-  
*ses* prochaines & physiques , au lieu de revenir siouvent  
à des causies spirituelles, métaphysiques qui leur font  
inconnues , & ne les menent à rien.

Nul homme *sensé* ne niera qu’il n’y ait dans notre corps,  
la plus parfaite & la plus admirable de toutes les ma-  
chines, un principe dont la nature & les opérations  
font tout-à-fait distinctes de celles du corps , telles font  
la perception , la penfée, la direction des mouvemens  
& la volonté, qui peuVent fubsister fans le corps, & n’y  
font pas eflentiellement liées. Mais assurément on ne  
peut pas dire que le mouvement, ou plutôt le principe  
d’où il procede & d’où il dépend, considéré comme  
loeal ou Comme interne dans le corps, n’ait aucune  
forte de relation avec l’essence du corps ; car comment  
imaginer un Corps Eans opération ou fans principe dlo-  
pération ; une créature simplement passive sans aucun  
principe d’action, n’étant point un être physique, mais  
un pur être de rasson ? Ainsi , non-Feulement il ne peut  
pas exister, mais même on ne siauroit coneevoir un  
corps sans un principe de mouvement interne & inné

CRI S42

qui soit la caufe immediate des forces & des facultés  
motrlces par lesquelles il communique du mouvement  
aux autres corps. Par conséquent un corps , quel qu’il  
soit, ou une substance étendue étant donnée, il y a dès-  
lors mouVement , tendance d’un point à un autre, presc  
sion & action d’un corps sur un autre ; & une machine  
ou corps organisé étant donné, il y a détermination  
de mouVement vers une certaine fin. Notre corps est  
une vraie machine qui joue en conséquence de la disi-  
position & de l’assortiment de fils parties fluides &S0-  
îidesqui agissent les unes si.ir les autres , comme il est  
aisé de s’en convaincre , de ce que les caisses qui con-  
tribuent à *sa* conférvation , Eont les digestions, les mé-  
langes, les exerétions , le mouvement progressif inter-  
ne, & la nutrition. Or Pame ne produit pas immédia-  
tement les mouvemens dans les fibres motrices ; elle  
perçoit feulement certaines fortes de mouvemens dans  
les organes, les conçoit, les distingue & les compare  
enfemble, & régit ceux qui font assujettis à ha volonté.  
Rien ne mérite plus notre attention que la corresipOn-  
danee singuliere que Dieu a établie dans l’homme entre  
l’ame & les mouvemens du corps ; car Quoique Pame  
ne les produisie pas par elle-même immédiatement, elle  
a du moins le pouvoir de les modifier & de les trou-  
bler. Nous en trouvons une preuve dans les envies &  
dans les imaginations des femmes enceintes, qui pro-  
duifent , comme l’on fait de si surprenans effets fur le  
mouvement du sang & des humeurs. D’un autre côté,  
le mouvement des fluides influe étonnamment fur les  
opérations de Pame , je veux dire fes habitudes & fes  
passions, comme on peut s’en convaincre en considé-  
rant les effets que produisent à cet égard la différence  
des tempéramens, des âges, des pays & du régime.  
D’ailleurs neus ne saurions douter que les mouve-  
mens qui Ee passent dans le corps ne soient tout-à-fait  
distincts des actions de Pame ; & qu’au lieu que le  
fang & les fluides soient des substances passives qui  
stoient dirigées par Pame, ces fluides au contraire af-  
fectent l’ame elle-même. Nous ne pouvons pas ne pas  
avouer que ce ne soit Pair, la boisson & le régime qui  
cafssent des maladies , qui rendent la Pansé, qui con-  
servent ou détruisent la vie. N’est-il pas également  
avéré que la caisse de certaines maladies particulieres  
est la contexture des parties stolides , laquelle est diffé-  
renteselon l’âge & le tempérament des personnes; ou  
bien une disposition à ces maladies qu’on a reçue de  
Ees peres ? Cependant toutes ces choses n’ont aueun  
rapport ni rien de commun avee l’ame: il est donc de la  
demiere éVÎdenee que Pame est à cet égard purement  
passive.

Les périodes réglés de certaines actions, & surtout des  
principales & des plus solennelles, font des tassons  
qui nous obligent d’admettre l'existence & la nécessité  
d’un mécanisine ; car c’est d’un principe mécanique  
que dépendent les actions qui *se* font dans un ordre pé-  
riodique inVariable. C’est ce dont nous voyons la  
preuve dans l’Univers entier par le retour périodique  
des différentes températures, des vents & des pluies, à  
certains tcms marqués,par les révolutions des saluons ,  
par l'exactitude avec laquelle les plantes bourgeon-  
nent, fleurissent & portent du fruit chacune en sa *sai-  
son* , & dans des tems toujours les mêmes. Le fage  
Architecte de cet Univers a choisi par préférence le  
nombre fepténaire pour la production des effets les plus  
sclrprenans& les plus remarquables surtout dans notre  
corps.

Les Sages de l’antiquité honoroient ce nombre des épi-  
dictes de parfait, de plein, de faint, de mâle, à cause  
des effets prodigieux que la Sagesse infinie du Créateur  
s’est plu à faire éclater au terme de ce nombre. Il ne  
faut pas pour cela Croire qu’il y ait quelque pouvoir at-  
taché à ce nombre , comme llont imaginé quelques  
Anciens ; voiei feulement quelles idées il faut fe for-  
mer de cette révolution feptenaire. Pour la production  
de certains effets fur les corps, il faut une certaine pro-  
portion spécifique entre les caufes agentes & leurs

'§43 C B.

actions : or toutes les actions physiques ne font que du  
mouVement, il faut donc aussi de la proportion entre  
le nombre des mouvemens & la nature de l effet qui est  
à produire ; car la mefurc & le nombre des mouve-  
mens est ce qui constitue le tems , qui n’est autre cho-  
fe qu’un certain nombre de mouvemens : ainsi, certai-  
nes actions ne s’achevent qu’en un certain tems.

Faisons l’application de ces principes à la matiere dont  
il est question : dans le eas de l’inflammation pour dise  
Eoudre une certaine quantité de semg qui est en stag-  
nation dans les Vaisseaux , il faut une certaine force &  
'un certain nombre de mouvemens, au moyen de quoi  
le sang étant porté du cœur & des arteres Vers la partie  
affectée, il la dégage & la défobstrue. Or, Dieu a sor-  
mé notre machine de maniere qu’il faut fept jours pour  
que la circulation du simg produisis cet effet : Voile ce  
qui fait que les fieyres aiguës & inflammatoires fle réfol-  
Vent ordinairement le fleptieme jour.

Un autre exemple. On connoît que la matiere de la pe-  
tite Vérole, de la rougeole, du pourpre & des autres  
éruptions pétéchiales, est d’une qualité acre & causti-  
que , par l’irritation sensible qu’elle excite dans les  
Eystemes nerVeux & membraneux : or, pour que cette  
matiere Eoit écartée , & difposile à la séCrétion par le  
concours de toute l'habitude du corps , il faut un cer-  
tain efpace de tems qui est de trois ou quatre jours , au  
bout desquels la matiere peccante quitte les parties in-  
ternes , & prend sim cours vers la superside du corps.

La matiere de la peste & des fievres contagieufes , est  
d’une nature extremement pénétrante & putréfiante,  
qui, mêlée aveC le fiang, ou y introduit une forte de  
mouvement qui y produit la putréfaction & détruit la  
contexture corporelle des parties, ou est elle-même  
corrigée & chassée hors du corps. Or, pour corriger  
ainsi & évacuer la matiere pestiférée, ilfautun espace  
de tems convenable & un mouvement suffissant.

De même dans le cas d’une fieVre provenante de la pu-  
tréfaction de quelque humeur qui est en stagnation  
dans les Vlfceres, il faut une certaine quantité de mou-  
vement dans le simg pour corriger & éVacuer cet amas  
putride : or, cet effet s’opere par un certain nombre de  
battemens du cœur & des arteres , qui ne fie font que  
dans l’efpace de fept ou d’onze jours.

Il y a plusieurs fortes de fievres ardentes qui tirent leur  
origine d’une bile acre & caustique : or, pourtempé-  
rer & corriger cette bile , ou, comme s’expriment les  
Anciens, pour la cuire & la mûrir, il faut ce mêmeesi-  
pace de tems. « Dieu, dit Pline, *HistHat.* a réglé que  
« le terme de ces maladies feroit le nombre de quatre  
ou de fept jours.

Pour fe convaincre que la réfolution de la maladie à un  
tems marqué ne dépend pas de l’ame , ou d’une nature  
considérée comme un principe intelligent & incorpo-  
rel, mais simplement du mécanisine du corps, il suffit  
d’observer, qu’une imprudence commise par le mala-  
de dans sem régime peut avancer ou retarder la *crise ,*ou la rendre irréguliere ; que la même chofe arrivera si  
on l’a traité aVee des remedes impropres ; qu’enfin des  
causies étrangeres peuvent aussi déranger la *crise ,* telles  
que la température de l’airla sesson, le pays & la cons-  
titution particuliere du malade. Riviere , dans sies  
*Instit.* écrit, que ce qui aVance ou retarde la *crise ,& la*fait arriVer quelquefois à des jours intercalaires, c’est  
le plus ou le moins de promptitude dans la coction des  
humeurs, leurs qualités bénignes ou malignes. Si donc  
la caufe de la maladie n’enferme point de malignité ;  
si les motiVemens ordinaires ne font point troublés ou  
pervertis par un régime ou des remedes impropres ; si  
la transipiration sic sait librement, si le corps est d’une  
constitution staine, si l’air est pur, sierein & élastique, les  
*crises* arriveront à tems.

De-là naissent deux questions importantes : la premiere ,  
pourquoi les *crises* parfaites arrivent plutôt les jours  
critiques que d’autres; l’autre, pourquoi les bonnes  
*crises* font accompagnées de relâchement dans les  
fymptomes & d’évacuations;car Galien remarque qu’il

C Pv I 844

ne fe sait pas de bonne *crise* qui n’ait été accompagnée  
de quelque évacuation sensible.

A cela on répond , que la nature, toujours attentive à ob-  
server le nombre septénaire, s’éleve de toutes *ses* for-  
ces contre la caisse de la maladie qu’elle tâche de dé-  
truire & d’expulser ; car la conservation & la durée de  
nos corps dépendent principalement des actions ex-  
crétoires qui en empêchent la corruption & la mort.  
Nous observerons qu’il est bien Vrai que l’ame a de la  
connoissance, mais non pas la nature prisie pour le mé-  
canisine du corps , qui agit néeessairement & seins *sa-  
voir* ce qu’elle fait. Ainsi elle ne difcerne point la cau-  
fe de la maladie, n’excite ni ne combat la fievre. Tous  
ces effets, à ce que je crois, dépendent de principes  
purement mécaniques, puifque des causies externes  
toutes seules, telles que celles qui auront obstrué les  
pores , ou des liqueurs hétérogenes qui *se* seront insi-  
nuées dans les veines , suffisent par la distension & le  
picotement qu’elles auront produit dans les membra-  
nes pour exciter des sipasines fébriles. De plus , on ne  
fauroit nier que la Vie , prisie pour l’intégralité detou-  
te la machine, ne doÎVe fa conferVation aux excré-  
tions : mais comme la Vie consiste plus particuliere-  
ment encore dans le mouVement circulaire du fang &  
des fluides , qui est le lien immédiat de l’ame aVec le  
corps , que dans l’intégralité de la machine entiere , &  
que c’est cette circulation qui est la source de toutes  
les actions dans les corps des animaux, & de ces excré-  
tions qui conferVentla machine dans fon intégrité; il  
est Visible qu’il ne faut pas regarder les excrétions com-  
me les feules causies de laconserVation de la Vie; que  
les maladies ne Viennent pas uniquement de la suppres-  
sion de ces excrétions , & qu’il ne si-lffit pas de rétablir  
celles-ci pour guérir celles-là. Car il est de la derniere  
éVÎdence qu’un homme peut perdre la Vie par l’effusion  
de sem simg, par un polype, par l’étranglement, par la  
coagulation ou la suppression de la circulation du siang,  
ou par le désordre que caisse le poision, fans que la fa-  
brique & la contexture des parties foit détruite ou mê-  
me lefée. De-là, il faut conclurre que toutes les cau-  
fes qui produifent la maladie, ne fiant pas toujours de  
nature à indiquer seulement la putréfaction ; que fou-  
vent loin qu’il faille , pour les faire ceffer, proVoquer  
les excrétions, il Eeroit dangereux de le faire, attendu  
qu’il arrÎVe fréquemment qu’une petite portion de ma-  
tiere d’une nature extremement destructÎVe qu’il feroit  
question de corriger & de préparer ayant de *songer* à  
en procurer l’excrétion , peut mettre la Vie dans un  
danger imminent : ajoutez, que EouVent il est plutôt  
question de résoudre la matiere peccante, que de l’ex-  
pulser.

On pourroit imputer une erreur & une imprudence à la  
nature par rapport à ee qu’elle excite de si Violens  
mouvemens dans les fieVres pour procurer la résolu-  
tion & l’excrétion, ces effets fe pouvant produire aussi-  
bien par un mouVement dans les fluides beaucoup plus  
modéré. C’est pourquoi, je crois qu’il faut plutôt re-  
garder ces excrétions qui arrÎVent à des jours critiques  
comme le signe que comme la cause de la réfolution de  
la maladie ; car elles sont Voir que la nature étant dans  
un état plus tranquile, & les moirvemens irréguliers &  
conVidsifs des fibres étant calmés, la sécrétion corn-  
mence à se faire aVec plus de vitesse, & les parties im-  
pures du sang & des humeurs , que la maladie aVoit en-  
gendrées, fe filtrent plus librement parles émonctoires  
du corps. Car si les excrétions les plus abondantes ar-  
rivent , fcit à des jours critiques ou autres, sans procu-  
rer de foulagement, & fans augmenter les forces du  
malade, non-feulement elles ne lui font d’aucune uti-  
lité, mais même quelquefois la mort s’en enfuit; par  
où l’on Voit clairement qu’elles nlaVoient point réfuns  
la maladie. On appelle symptomatiques , les évaeua-  
tions qui surviennent Eans que la maladie décroisse ; &  
critiques , celles qui procedent d’une augmentation de  
forees dans le malade, & qui dénotent que la nature a  
repris de la vigueur.

84; CRI

Les excrétions copieuses d’urine claire & aqueuse, & les  
sueurs considérables qui n’allegent point les fympto-  
mes, siont plus dangereuses que salutaires, felon l'avis  
unanime & des Anciens & des Modernes ; car elles in-  
diquent que la matiere morbifique fubsiste toujours, &  
que la sérosité, qui deVroit être mêlée aVec le sang, en  
est séparée, c’est-à-dire, les parties les plus fluides &  
les plus aqueusies d’aVec les plus épaifles. C’est pour-  
quoi , PéVacuation abondante d’urine claire, comme  
Hippocrate l'a observé , annonce le délire ; car le Tin g  
deVenant plus épais par la soustraction de la sérosité,  
ce qui fait que le battement des arteres est plus foible ,  
il reste en stagnation dans les méninges, & caufe la  
phrénésie. Quand la matiere de la petite Vérole, de la  
rougeole ou des éruptions pétéCluales , abscede & per-  
ce aVant le temsordinaire, c’est un matiVais signe, qui  
fait Voir qu’il y a une grande quantité de matiere qui  
n’est pas encore assez rectifiée.

On Voit, par ce qui Vient d’étre dit, que les excrétions  
qui arrivent à des jours critiques , ne font pas les cau-  
*ses* de la résiolution de la maladie, mais plutôt une sili-  
te de ce que la matiere morbifique a été subjuguée. On  
νοΐι la pretiVe de ce que jlayancedans les paroxysines  
de fleVres intermittentes, pendant lesquelles les Eueurs  
ne procurent point de soulagement, au lieu qu’elles en  
produisent quand la maladie est Eur S011 déclin ; elles  
annoncent la Cessation des mouVemens irréguliers &  
des spasines fébriles , & elles servent à emporter tou-  
tes les humeurs exCrémentitielles qui *se* fiant engen-  
drées pendant le tems de la maladie. Il est à remarquer  
aussi qu’il ne Vient pas de siseurs lorfque les douleurs  
Eont aiguës : mais lorsquelles sortent librement , on  
comprend par-là que la caufe de la douleur est Cessée,  
que les fibres sirnt moins tendues, & que le stang circule  
plus librement.

De tout ce qui Vient d’être dit, on peut conclurre que la  
méthode d’observer les *crises 8e* les jours critiques a sim  
fondement dans la nature même, & est utile dans la  
pratique : car comme rien ne Ee fait qu’aVec le tems ,  
& que pour chaque effet particulier il saut un tems pro-  
portionné , il saut conféquemment un tems déterminé  
pour rectifier la matiere morbifique , & lui donner la  
préparation qu’elle doit aVoir pour être éVacuée titilc-  
ment. Comme il saut un tems déterminé pour que la  
cause morbifique s’engendre, il en faut un de même  
pour la résonner & l’expulfer hors du corps. Or ces  
modifitations, ces changemens , ces rectifications de  
la matiere morbifique arriVent felon le cours ordinaire  
de la nature, ou entre le trois & le quatre, ou le fept ,  
le onze ou le quatorze.

Conféquemment, ι° les Medecinsqui traVersent cet ar-  
rangement de la nature, & issent de moyens Violens  
pour écarter la caisse morbifique fians attendre le mo-  
ment auquel la nature Payant corrigée ou subjuguée ,  
auroit agi d’elle-même, commettent une imprudenee  
& une saute bien réelle.

2° Si lorfiqu’il est seulement question de corriger & de di-  
gérer la matiere morbifique, le Medecin traVaille à  
l’expulser, & emploie pour cet effet des Volatils, des  
fudorifiques & des éVacuans; il enfraint la loi delà na-  
ture , & sait grand tort à sim malade ; la loi de la natu-  
re en doit être une pour le Medecin.

3° Les jours critiques, & dans le tems qui précede ou qui  
fuit immédiatement, il faut éVÎter de donner aux ma-  
lades de forts éVacuans, de peur que la matiere au  
lieu de s’éVacuer par une excrétion louable, en fe fil-  
trant à traVers des émonctoires conVenables, ne *se* por-  
te Vers d’autres parties.

4° SÎ la natnre est trop foible toute feule pour procurer  
l’expulsion , issest à propos de l'aider ; car ces évacua-  
tions produites par la nature même qui si-irmonte la ma-  
ladie , sûnt aVantageufes en ce qu’elles purgent le corps  
de quantité de parties excrémcntitielles, nuisibles qui  
s’engendrent dans le tems de la fleVre, & dans les vaise  
seaux & dans le canal intestinal ; autrement les éVa-  
cuations se lassant mal occasionneroient une rechute.

C R I 846

50 II est à propos, felon Hippocrate, Sect. 2. *Aphor.* 25.  
d’administrer au malade des ÉVacuans & des purgatifs  
au commencement de la fieVre quand la matiere iura-  
bonde ; c’est-à-dire, s’il y a trop de siang & que les vaif.  
silaux & les prqmieres Voies soient obstrués par des  
humeurs hétérogènes ; car en désemplissant ainsi on  
aide la nature ,& on éearte ce qui auroit fait obstacle  
à la cure & auroit fomenté la maladie.

6° Si par une fuite de la malignité de la matiere,les mou-  
vemens irréguliers de la nature semblent tendre à une  
dangeretsse métastase, un Medecin prudent,sans egard  
au tems , travaillera à résoudre le sang, à diriger d’un  
autre côté le cours de la matiere & à en prévenir la  
stagnation, par des relàChans donnés à propos , par la  
saignée, par la transpiration, par des difcussifs externes,  
quelquefois en saifant une incision fous la langue ou  
en fearifiant les narines. Lorfque les Eymptomes , par  
l’oppression de la nature paroissent annancer la mort:  
ce feroit une folie que de s’attendre à une *crispe \* dans  
ces cas on a vu fouvent contre toute attente des cathar-  
tiques doux & des fubstances nitro - falines , unies à  
quelques cordiaux, ou mêlées avee l’or fulminant, ad-  
ministrées avec précaution, sauver le malade. F. Ηοεγ-

**MAN.**

CRISPATURA, *Crispation, Contraction s* c’est en Me-  
decinele resserrement spafmodlque des membranes &  
des fibres charnues.

CRISPINUS ou CRESPINUS, *Epine-vinette>* felon  
Blancard.

CRISTA, Crête, en Anatomie on donne ce nom à l’a-  
pophyse de l'os éthmoïde, qu’on appelle aussi *crista-  
galli,* crête de coq, en conféquenee de la ressemblance  
qu’on lui suppoEe avec la *crète* d’un coq. En Chirurgie  
on entend par *crètes ,* de certaines excroissances qui  
viennent à l'anus & aux parties naturelles ; on leur a  
donné le nom *décrète,* parce qu’elles en ont la forme.  
Voyez *Anus.* En Botanique le *crista-gaelli* est *Valecto-  
rolopbus, le cristapavonis & lepoinciana flore pulcherri-  
mo ,* Eont les mêmes plantes. Voyez *Alectorolophus &  
Poinciana.*

CRITHAMUM. Voyez *Crithmum.* **BLANCARD.**

CRITHE, κριθή, *Orge,* grain dont Hippocrate’, & la  
plupart des Medecins qui ont paru depuis, fassoient  
grand cas surtout dans les maladies aiguës. Il Parvient  
quelquefois aux paupieres une espeee de petit tuber-  
cule qu'on a appelle *crithe* ou *Vorgelet,* à caufe de fa  
ressemblance aVec le grain d’orge. Voyez *Chalaza,*

CRITHMUM, *Perce-pierre.*

Voici Ees caracteres :

Sa racine estfibreuise, & s’étend au loin ; *ses* feuilles Eont  
pleines de fuc, épaisses, étroites , déceupées en trois  
segmens, & ces l'egmens font fubdiVifés. Sa femence  
est plate, un peu cannelée, & *fe* sépare de ion cnve-  
loppe.

Boerhaave distingue deux eEpeces de *Crithmum.*

I. *Crithmum asive foe ni culum maritimum minus.* C. B.  
Pin. 288. Mor. Umb. 20. Boerh. Ind. A. 57. Tourn.  
Inst. 317. *Crithmum,foeniculum marinum, herba sanc-  
ti Petri.* Offic. *Crithmum marinum.* Germ. 427. Emac.  
533. Raii Hist. I. 457. Synop. 3. 217. Mer. Pin. *Cri-  
thmum marinum vulgare.* Parle Theat. 1286. *Crith-  
mum , sivefoeniculum marinum.* Merc. Bot. 1.31. Phyt.  
Brit. 32. *Crithmum multis sive foeniculum marinum.*J. Β. 3. 194. Hist. Oxon- 3. 289. *Critmum, sive Creltb-  
mum.* Chab. 408. *Fenouil marin* ou *Perce-pierre.*

*Le fenouil marin* ou la *perce-pierre* est une plante plus  
basse , & dont les feuilles font plus larges, plus cour-  
tes , & plus épaisses , que celles du fenouil commun ;  
elle est d’un verd fisse , fa tige s’éleve à peine à la hall-  
teur d’un pié; cette tige est garnie de feuilles telles que

847 CR O

nous les venons de déerire ; elle porte à fon fommet  
des petites fleurs jaunes en ombelles qui sont place a  
de petites graines rondes , assez ressemblantes a celles  
du fenouil commun ; mais un peu plus grosses. Sa raci-  
ne est longue & forte ; & dure pendant plusieurs an-  
nées. Toute la plante est d’une odeur & d’un gout  
chauds & aromatiques ; elle croît fur les rochers , le  
long des bords de la mer, fur plusieurs Côtes d’Angle-  
terre.

Le fenouil marin entre plus souvent dans les marinades,  
que dans les médicamens ; c’est pour cette efpece de  
ragoutun très-bon ingrédient ; cependant il passe pour  
fortifier l’estomac, exciter l’appétit, provoquer les uri-  
nes, lever les obstructions des vistceres & soulager dans  
la jaunisse. MILLER , *Bot. Ols.*

On le recommande encore dans la pierre en qualité de  
dissoluant, & l’on tient qu’il provoque les regles.

Hippocrate ordonne dans une hydropisie de la matrice,  
l’écorce de fenouil à jeun, dans du vin, avec les grai-  
nes de pivoine & de fureau ; & dans les douleurs à la  
même partie, les racines & les graines de la même  
plante prifes intérieurement.

2. *Criéhmum, fivefoeniculum marinum malus odore apiel ,*C. B. P. 288. M.U. 3. 290. *Baticulae alterum genus ex  
Sicilia.* Cæsalp. s. R. P. BoERHaavE , *Index alter.  
Plant.* Vol. I.

CRITICUS, *Critique.*

CR O

CROCE, κρόκη, dans Hippocrate , un *fil.*

CROCIDE CONFECT1O, nom d’une confection que  
Nicolas Myrepfe recommande dans la colique, *Sect.*31. *cap.* 22.

CROCINUM , κροκινον, *htelle de safran* qu’on prépare  
de la maniere fuivante, felon Disc:oride.

*Prenez* le même poids & la même quantité d’huile, que  
celle qu’on emploie pour la composition du Susi-  
*num.* ( Voyez l’article *ÆgyptionO*

Mettez siur trois livres & demie de cette huile épaissie,  
comme pour la préparation du *susinum s* huit drag-  
me *de safran.*

Remuez le tout plusieurs fois par jour, & continuez pen-  
dant cinq jours de fuite.

Le sixieme jour vous séparerez l'huile d’avec le*safran ,*l'ur lequel vous verEerez une pareille quantité  
d’huile que la premiere fois.

Vous remuerez le tout plusieurs sois par jour, & vous  
continuerez pendant trois jours de fuite.

Vous séparerez encore cette huile, & vous y mettrez qua-  
rante onces de mirrhe bien pilée & bien tamisée.

Vous mêlerez exactement le tout ensemble dans un mor-  
tier , & vous garderez ce mélange pour votre  
issage.

ïl y en a qui préparent l’*htelle de safran,* ainsi que celle  
deTroesine, avec de l’huile imprégnée de différensaro-  
mats. La meilleure *huile de safran* & la plus propre  
aux usiages de la Medecine, est celle qui a une très-forte  
odeur de *safran.* Celle qui a l’odeur agréable de la mir-  
rhe, est la plus estimée après celle-ci.

*T’huile de safran* est échauflànte, elle procure le fommeil.  
Clest pourquoi on l’ordonne assez communément dans  
les phrénésies,foit en embrocations, foit en errhines;  
dans ce dernier cas, ou on la tient fous le nez, ou on en  
frotte les narines.C’est aussi un fuppuratif, & ’on s’en

C R O 848

Eert pour déterger les ulceres. Elle est efficace dans les  
duretés , obstructions, & ulceres malins à la matrice;  
alors on y joint, la cire , *lu safran ,* la moelle, & l’on  
double sa quantité. Cette composition digere, amOl-  
lit,& humecte. C’est aussi un lénitif. Elle est bonne  
contre le glaucome ; pour cet effet on la mêle avec de  
l’eau, & l’on en frotte les yeux. DrosCoRIDE, *Lib. I.  
cap.* 64.

CROCODES, κροκώδης , épithete que Paul Eginetedon-  
ne à certains trochisques dont il fait mention *Lib. VII.  
cap.* 12.

CROCODILIUM , ou *Eelelnopus major.* Voyez *Echu\*  
nopus.*

CROCODILUS , Offic. Jonsi 141. Tab. 79. Schw.  
Rept. 145. Aldrov. quad. ovip. 677. Charlt. exere,  
29. Gela, de quad. ovip. 9. Rondel. de Pif 2. 234.  
Bellon. de Aquat. 41. Obf. Edit. Clusi 104. *Lacertus  
omnium maximus , crocodilus dictus.* Raii Synop. *a.*261. Sloan. Hist. Jam. 2. 332. *Le crocodile.*

On dit que le sang de cet animal éclaircit la vue , & on  
en recommande la graisse pour les cancers. DaLE d’a-  
près Johnfon.

CROCOMAGMA. Le *Crocomagma* fe fait felon Diosi  
coride, avec l’onguent de safran & des épices broyées,  
on met le tout en trochifques. Le meilleur *crocoma-  
gma* est celui qui répand une douce odeur, où il n’y  
a qu’une quantité moderée dp mirrhe, qui est pestant,  
noir, pur , prenant la couleur du safran , lorsqu’il est  
suffisamment délayé , doux au toucher, amer au gout,  
& teignant la langue & les dents d’une couleur qu’elles  
conservent pendant plusieurs heures, tel est celui qu’on  
nous apporte de Syrie.

Il dissipe tout ce qui est capable dsubseurcir la prunelle,  
il provoque les urines, il échauffe , amollit & digere;  
enfin il poffede en quelque façon toutes les vertus du  
*safran* qui en est le principal ingredient. DIoceoRIDE  
*Lib. I. cap. 26.*

CROCUS, *le Safran,*

Voici *ses* caracteres, felon Miller.

Π a la fleur en lis, & tubuleuse par en bas ; le tuyau va en  
s’élargissant, & fle divifle en six siegmens ; il est fixé siur  
un pédicule, il s’éleve du fond de la fleur un pistil di-  
vifé en trois filets qui ont une tête & une crête. Le ca-  
lyce dégénere en un fruit oblong & triangulaire divisé  
en trois cellules, & plein de graines sphériques. Il saut  
ajouter à ces caracteres que fa racine est tubéreufe, &  
fes feuilles longues herbues , & sillonnées dans le mi-  
lieu d’une trace longitudinale & blanche.

Il y a une grande quantité d’especes différentes *desafran.*Boerhaave en compte vingt-huit : mais la fuivante est  
celle dont on sse principalement en Medecine.

CROCUS SATIVUS. C. Β. Pin. 65. Tourn. Inst. 353. Elem.  
Bot. 289. Boerh. Ind. A. 2. 120. Rupp. Flor. Jen. 26.  
Mer. Pin. 3 lu *Crocus,* Offic. Gcr. 123. Emac. I5luRaii  
Hist. 2. II 76. Synop. 3. 374. J. B. 2. 637. *Crocus, vel  
Crocum,* Chab. 222. Pin. 31. *Crocus genuinus, sivesa-  
tivus* ,Mere. Bot. 2. 19. Phyt. ferit. 33. *Crocus autum-  
nalis sativus*, Hist. Oxon. 2. 335. *Safran.*

La plante qui produit le vrai *safran* a la racine ronde,  
bulbeufe, à peu près de la grosseur d’une mufcade, ap-  
platie par *sa* partie inférieure, d’où partent un grand  
nombre de fibres blanches, couvertes à l’extérieur d’u-  
ne peau brune & jaunâtre & blanche\*au dedans : il part  
de cette racine des fleurs enfermées dans une efpece de  
gousse foible ; elles font nues & sans tige, elles font  
compofées de six feuilles longues, émoussées par la  
pointe, purpurines & renfermant trois étamines d’une  
couleur rouge , jaune & ardente. On recueille ceséta-  
mines, on les fait sécher *sur* un fourneau destiné à cet  
usage,

*849* C R O

ufage , & on en sait de petits gâteaux quarrés. Ces gâ-  
tcaux siont le *safran ,* que nos Droguistes nous ven-  
dent.

Les fleurs du *safran* paroissent en Septembre : mais on ne  
lui voit des feuilles qu’au printems ; ces feuilles font  
étroites, herbaeées, & traversées dans toute leur lon-  
gueur d’une trace blanche.

L’Angleterre prcduit le meilleur *safran* qu’il y ait au  
monde. C’est dans les ProVÎnces d’Essex , de Sulfok ,  
& de Cambridge, qu’on le cultive particulierement.

Le *safran* est un cordial excellent; il fortifie le cœur &  
les efprits Vitaux , il résiste à la putréfaction , & il est  
bon dans toutes les efpeces de maladies cOntagieufes &  
malignes , dans les fieVres pétéchiales, dans la petite  
’vérole, & dans la rougeole. IlleVeles obstructions du  
foie & de la rate; foulage dans la jàunisse, hâte lesre-  
gles & l'aceouchement, & chasse l’arriere-faix. On s’en  
fert dans les maladies des poumons , comme l’asthme  
& la difficulté de respirer. Il Eoulage les phthisiques;  
appliqué à l'extérieur en cataplasme, il calme les dou-  
leurs & fait mûrir les abfcès.

Quant aux préparations officinales que nous en tirons ,  
nous aVons la teinture, l'ssprit, le sirop , l'extrait de  
*safran*, aVec l’emplâtre *d’o xi-croceum,* MILLER *s Bot.  
Offic.*

Les filamens fecs de la fleur, ou les étamines féchées qui  
font la partie qu’on appelloit particulierement chez les  
Latins *crocus* ou *crocum,* & chez les Grecs κρόκος ou  
κρόκον, & que les Arabes appellent *zaffuran,* ou plutôt  
*zahafaran,* dont nous aVons fait le mot *safran s* font  
dés fubstances foibles, plus minces dans la partie infé-  
rieure, que dans la supérieure, d’un jaune pâle ou blan-  
châtre, dentelées délicatement, d’une odeur agréable,  
aromatique & particuliere , dont les particules font  
fort si.lbtiles, & *se* répandent à une grande distance ,  
picotant tantsifit peu les yeux, portant modérément à  
la tête , inclinant au sommeil, d’un gout tant soitpeu  
amer, & dont il ne faut qu’une très-petite quantité  
pour communiquer une couleur jaune ou de limon ti-  
tant fur le rouge , à une quantité considérable d’eau ou  
de νΐη. Sa couleur dorée a donné lieu aux Chymistes  
de l'appeller *Aroma Philosophorum ,* par contraction  
*Aroph :* d'autres le nomment *Sanguis Herculis, & Au-  
rum vegetabile.* Ses propriétés médicinales peu corn-  
muneslui ont mérité le titre de *Rex vegetabilium, &*de *Panacea vegetabilis.*

Selon l’analyse Chymique, que M. Geoffroy a fait dusa-  
*fran.* La premiere chofe qu’il rend dans la distilation ,  
est un esprit acrimonieux , & extremement Volatil ;  
puis un phlegme qui a de l’acidité , & qui donne une  
couleur rouge à la teinture de tournesol ; ensuite un  
petl d’huile & une très-petite quantité de sel urineux.  
La lessiVe du *Caput mortuum* donne quelquefois un fel  
fixe alcalin. Le fel acide n’est pas si parfaitement en-  
veloppé dans les *soufres* qu’il ne communique une cou-  
leur rouge & forte à la folution de tournefol. L’huile  
de tartre Verfée fur la folution de *safran* ne l’altere  
point: mais l’eau de chaux lui donne après une légeré  
effervescence , & la formation d’un *Coagulum* assez lé-  
ger, une couleur blanche ; effet qu’il faut attribuer à  
l’acide caché dans le *safran,* quoiqu’il ne *se* manifeste  
point par la chaleur. On peut obtenir la teinture de  
*safran* foit aVec l'eau, foit aVec l'esprit de νΐη. Nous  
lifons dans les ObferVations Médicinales d’Antonius  
de Heidé, que quelques gouttes de cette teinture ver-  
sées fur un papier propre conferVeront leur couleur  
& leur consistance, malgré l'addition de l'eau for-  
te, de la potasse dissoute & de la folution de sublimé  
corrosiffaite aVec l'eau de pluie.Newman niequ’il fiait  
possible d’obtenir séparément l'huile essentielle, le  
*soufre* fixe, & le sel Volatil du *safran* , & il allure que  
c’est une substance mixte, aqueuEe, gommeuse& ter-  
reuse , dans laquelle il y a à la Vérité des p arties Olea-  
gineuies raréfiées, fondues, dans des parties résineu-  
fes , salines, & très subtiles ; mais qu’on ne peut fépa-  
rer les unes des autres : car ayant fait sécher au bain  
*dorne III.*

C R O 850

de vapeur deux onces & demie de *safran* , il en tira  
par la distilation une demie-once d’une liqueur odori-  
férante, ou d’une quint-essenee *dxsafran,* dans laquela  
le il n’y avoit aucune huile en fubstance. Ce qui lui  
resta après la distilation pestoit deux onces, qu’il dÎVÎsa  
en deux parties égales pour en faire des extraits. Le  
premier extrait, spiritueux, de l'une de ces deux onces  
fut de cinq dragmes & un fcrupule , & le fecond ex-  
trait, aqueux, fut d’une dragme& d’un demi-fcrupule.  
Il resta une dragme & demie de matiere terrestre. II  
traita l'autre once aVec de l’eau , & il en tira d’abord  
six dragmes d’un extrait aqueux ; enfuite il fe fervit  
d’un esprit, & fon fecond extrait fut d’un fcrupule , ce  
qui resta pesiait cinq scrupules. D’où il paroît que la  
quantité des parties gomssieufes *du safran* surpasse cela  
le des parties résineuses. Mais si nous en croyons lleAu-  
teur des Observations Eur *ce* pafia-ge de Newman , on  
peut obtenir par la distilation , l'huile essentielle de  
*safran* entierement séparée des autres parties. Une li-  
vre de *safran* donnera, félon lui, une dragme & demie  
de cette huile , d’un gout si pénétrant que si l'on en  
met une goutte siur la langue , on s’en sentira vingt ou  
trente heures après. On peut aussi l'obtenir de l'ex-  
trait de *safran* fait avec l’eau, pourvu qu’on emploie  
dans ce procédé une demi - livre de *safran.* Schroder  
dit que la livre *desafran* rend une dragme d’huile.  
Comme le *safran fe* dissout dans l’eau aufli-bien que  
dans l'efprit de vin , & comme il ressemble à une huile  
ba’ssamique grasse, capable de fe mêleraVec l'eau, l’hui-  
le & l'esprit de Vin , lorsqu’un! séparément avee cha-  
cun de ces fluides, on lui a donné par évaporatlon assez  
de consistance ; Carthetsser en conclut que cette silos-  
tance contient un principe fixe d’une nature singulie-  
*re* ; puisqu’il ne ressemble, ni à une huile, ni à une gom-  
me , ni à une résine parfaites ; mais qu’il paroît être  
d’une nature neutre , & tenir en quelque façon d®  
l’huile , de la gomme & de la résine.

Boerhaave dit dans le fecond Volume de *sa* Chymie»  
que le *safran* est un corps singulier qui n’a prefque pas  
fon pareil dans la nature. Quant à fes propriétés dé-  
duites dé fes parties constituantes, Etmuller prétend  
qu’il est vénéneux , ou du moins narcotique, en consié-  
quence de Ion huile volatile , juinte à un fel acre, spi-  
ritueux& très pénétrant. 11 ajoute que ces deux prin-  
cipes fiant tellement unis & combinés dans ce corps,  
qu’il n’est presi^ue pas pessible de les fépàrer, & d’ob-  
tenir un peu d’huile qui ne Eoit empyreumatique. Π  
pense d’ailleurs que le fel acre du *safran a* une cer-  
taine qualité aromatique , par laquelle il irrite la ma-  
trice.

Nous lssons dans la Dissertation d’Hoffman sim l’utilité  
des remedes domestiques, que le *safran* contenant un  
soufre doux, anodyn & Volatil, est très - prnpre à cal-  
mer les douleurs & les spalmes, ainsi qu’à leVer & ré-  
foudre les obstructions par fon fel acide & fubril.  
Newman déduit la Vertu narcotique du *safran*, de  
fes parties oléagineuses , ténues , raréfiées , & Vola-  
tiles.

Sans entrer dans l'énumération des différens usages aux-  
quels les anciens appliquoient *lcsafran,* foit en quâli-  
té d’ingrédient dans les alimens, foit en qualité d’ai-  
guillon de la Volupté, nous allons passer â cé que les  
modernes en ont dit. Nous remarquerons d’abord que  
les Teinturiers s’en ferVent pour donner aux étoffes la  
couleur jaune, & les Peintres pour faire leur couleur  
d’eau ; que bouilli dans l’eau aVee de l'alun, il fait de  
l’encre jaune, & que les Indiens.ne croient point pou-  
Voir marquer leur jOÎe d’une maniere plus sensible dans  
les jours de folenniré qu’en répandant du *safran ;*c’est du moins ce que nous lisions dans les Voyages  
dOyington. Il ν a plusieurs contrées où l'on sialt en-  
trer le *safran* dans presique tous les mets. Je Eai que  
cela est ainsi en Pologne & en Cursande. Quant  
aux Esipagnols & aux Italiens , nous trouVons dans  
les Voyages que Labat a fait dans ces Contrées»  
qu’on y pense communément que sans l’usage du sa-

*8p CRO*

*Jran,* on seroit perpétuellement attaqué de maladies  
de poitrine , de lipothymie & d’infomnie. Lauremberg  
dit qu’en Irlande les femmes teignent leur linge desa-  
*fran ,* pour fe garantir de la Vermine, & pour donner  
"de la force à leur corps & de la gaieté à leur efprit.  
Les jeunes gens de ce pays en ma-ehent habituellement ,  
ce qui donne à leur haleine une odeur agréable ; &  
lor/qusils soupçonnent une femme d’être fardée, ils  
lui fouffient sim le Visage , ce qui la fait pâlir fur le  
champ , & la démaEque pour ainsi dire.

Scaliger & Amatus nous aflurent, l'un dans sies *Exercita-  
tiones,* l’autre dans fies *Curat,* ρ.311. qu’il y a en Ecosse,  
en Irlande & en Isiande, une espece de Peuples grossiers  
qui teignent de *safran* leurs chemifes afin de pouvoir  
les porter pendant six semaines & plus, sans être in-  
sectésdc Vermine.BaCon dit dans sim *Histoire de la vie  
et de la morti* qu’on ne teint en Irlande le linge &  
les chemises de *safran,* que pour prévenir la corrup-  
tion : mais il penfe que cette pratique ne contribue pas  
peu à prolonger la Vie; 8c il aVance positÎVement dans  
le même OuVrageque les Anglois doÎVent une partie  
de leur VÎVacité au grand ussage qu’ils font stu *safran*dans leurs mets. Cet Auteur confeille dans son Trai-  
té *de Retardandis senectutis accidentibus ,* de mêler le  
*safran* dans les remedes par lesquels on fe propose de  
préVenir les tristes effets de la Vieillesse; car *lusafran ,*dit-il, dirige l’action des remedes Vers le cœur, guérit  
fes palpitations.chasse la mélancolie & la mal-aise, sor-  
tifie le cerVeau, jette de la gaieté dans l’esprit & don-  
ne de le fermeté. Il ne seroit pas étonnant que le *safran*eût de grandes influences fur le Corps, car il y a peu de  
substances dont les particules soient aussi fines & aussi  
déliées; ce n’est pas même sans raison que Caspard  
Hoffman met en doute s’il ne surpasse pas en cela tou-  
tes les autres simples. C’est ce qui a donné lieu à Lif-  
ter d’assurer qu’il aidoit considérablement les digestlons  
sclrtout la troisieme. Boerhaave le regarde dans le fe-  
cond volume de fa Chy.mie , comme un moteur puisi-  
Eant & énergique des esprits animaux , parce qu’il  
est, dit cet Auteur, aromatique , stimulant & é-  
chauffant, & par conséquent diicussif, résolutif, apé-  
ritif & fortifiant. On le compte non-feulement entre  
les cordiaux , les alexipharmaques , les siadorifiques,  
les diurétiques , les céphaliques , les pectoraux, les  
emménagogues & les ecbcllques, mais encore entre  
les anodyns & les narcotiques.

rriccius recommande le remede filleant, dont il a lui-  
même expérimenté la Vertu dans les fieVres malignes  
& contagieuses.

Prenez *de l’eau-rose battue avec le blanc d’un œuffrais s  
deux cuillerées,  
du safran y une pincée.*

Mêlez le tout suffisamment, & ajeutez,  
*d’esprit de vin, deux cuillerées,  
de camphre réduit en poudre , environ la grosseur  
d’une petite muscade.*

Faites prendre cette composition fois & matin.

Diemerbroeck dit dans fon Traité *de Peste,* à propos d’u-  
nepeste singuliere, qu’il saisoitpeu d’tssage *dusafran,*& que quand il s’en est servi contre la malignité con-  
tagieufe de cette maladie, il ne s’est jamais apperçu que  
ce fût ayec beaucoup de fuccès. D’ailleurs continue-  
t’il, il y auroit de l’imprudence à essayer contre la *pes-  
te* un remede qui affecte la tête, & qui donné en gran-  
de quantité jette dans l’assoupissement & dans le déli-  
re, deux accidens qui font fort à craindre & qu’il est  
très-important de préVenir dans les pestes. On pourra  
s’en Eervir & s’en trouVer bien, lorfqu’iI fera question  
de débarrasser les poumons d’un phlegme épais & Vise  
queux , ce qui a donné occasion à quelques personnes  
de l'appeller *anima pulmonum*, ou l'assie des poumons.

CRO 852

Camérarius assure dans fon *Hortus Medicus* qu’il est  
très salutaire dans les maladies de la poitrine, & qu’il  
y en a qui en font prendre aux asthmatiques un fcrupu-  
le & demi aVec un demi-grain de misse, dans du Vin  
chaud. Il ajoute qu’il est très-propre à dissiper les mau-  
vais effets de llobstruction de la perfpiration, causée  
par le froid. Paul de Sorbait dit dans *sa Medecine Uni-  
verselle* , que si l’on veut prolonger pendant un tems fort  
court, la vie d’un phthisique agonifant, on n’aura qu’à  
lui donner un demi-fcrupule de *safran.*

Friccius recommande la préparation suivante comme un  
spécifique contre la toux , & surtout contre celle des  
enfans.

Prenez *de blanc de baleine frais, un demi-scruple ,  
de safran, un grain , si l’enfant n’a qieun an ;*

Mais s’il a deux ou trois ans.

Prenez *de blanc de baleine frais , un scrupule,  
flosafran, deux grains.*

Et si l’enfant est: plus âgé ,

. Prenez *du blanc de baleine, ttne dcnel-dragme,  
du safran, trois grAns.*

Donnez le tout dans du bouillon chaud.

11 y a plusieurs Auteurs qui recommandent *lusafran* danr  
les obstructions du foie & dans la jaunisse.

Herrc lt donne dans *sa Crocolygie* la préparation suivante  
comme un spéctfique dans la jaunisse.

Prenez *du vin de Malvoisie, tin demtssepticr ,  
deux jaunes d? oeuso  
du safran, une duragme.*

Mêlez le tout enfemble , & faites prendre au malade la  
moitié de cette préparation le foir, lorsqu’il fera silis  
le point de *sc* mettre au lit, *8c* l'autre moitié le ma-  
tin.

Le témoignage que Bontius a rendu du *safran* a fait sa  
réputation dans la cure ae la dyssenterie. En effet , cet  
Auteur assure qu’il n’y a point de remede plus efficace,  
Sc que l’extrait *dOsafran* est le plus puissant antidote  
qu’on puisse employer contre l’espece de dyssenterie la\*  
plus opiniâtre & la plus virulente.

Voiei la maniere dont il veut qu’on prépare cet extrait.

Mêlez le tout enfemble, & le mettez dans un vaisseau  
oblong dont le cou foit étroit.

Versez dessus du vinaigre fort, autant qu’il en suudra  
pourqd'il foit élevé de trois ou quatre pouces au-des-  
fus des matieres.

Mettez en digestion silr un feu violent.

Exprimez enfuite fortement la liqueur, & lui donnez la  
consistance d’un extrait.

La dosie de ce remede est depuis six grains jusqu’à neuf,  
en une pilule, ou dissous dans une cuillerée de νΐη, ou  
dansquelqu’autre liqueur appropriée. On lésera pren-  
dre principalement vers le foir.

853 C R O

Bauhin dit d’après Matthiole, que les enfans qui crient  
continuellement, qui font très-foibles, & qui rendent  
par leurs urines de petites concrétions fabloneufes, fe-  
ront très-foulagés après aVoir pris un peu de *safran* dans  
du lait. Helmont recommande contre la pierre *Yaroph*de Paracelfe, qu’Hoflman nous apprend , dans la Clef  
de Schroder, *fe* préparer en mettant du *safran* & du  
pain trempés dans du Vin, dans un Vaisseau, les tenant  
enfouis pendant quelques jours dans de la fiente de  
cheVal, & les distilant enfuite, BoerhaaVe nous aVer-  
tit qu’il n’est point du tout nécefla-ire de faire corrom-  
pre le pain *Scie safran* dans la fiente de cheVal aVant  
que d’extraire cette teinture, & que cette précaution  
est plus capable de la rendre mauVaife que de llamélio-  
rer. Ce que nous listons dans quelques Medecins, d’en-  
fans teints dans le Ventre de leur mere, prouVe fuffi-  
famment que le *safran* a une influence particuliere fur  
la matrice, & que c’est de cette influenee qu’il saut dé-  
duire Ees propriétés emménagogues & ecboliques. On  
fait encare par expérience que le *safran* pris intérieure-  
ment, teint non-seulement les excrémens, mais encore  
les urines. Il est parlé dans *lus Ephémérides des Curieux  
de la Nature, Dec ad.* 3. *a.* 6. o. 273. d’un jeune hom-  
me âgé de Vingt-deux ans dont la semence se teignit de  
couleur de *safran,* pour aVoir pris des alimens prépa-  
résaVec *lu safran.* Riviere assure que les femmes dont  
les accouchemens font laborieux , feront soulagées  
d’une façon singuliere, si on leur fait prendre d’heure  
en heure, un demi-fcrupule de *safran* dans quelque  
véhieule approprié. On slen fert généralement comme  
d’un remède important pour faire fortir la petite Véro  
le. C’est la coutume en Angleterre, à ce que dit Ray ,  
d’en attacher de petits fachets fous le menton , ou au  
cou des ensans,pour dissiper les matieres putrides &  
venimeufesqui circulent dans leùr corps, de peur que  
venant à Ee déposer dans quelque partie, elles n’exci-  
tent une inflammation & ne fassent périr le malade.  
Vérulam nous apprend qu’un certain Anglois qui *se*trotlVoit excessiVement mal fur mer, préVÎnt les nau-  
sées auxquelles il étoit sistet, en portant fur fon esto-  
mac un fachet de *safran.* Appliqué extérieurement il  
passe pour un remede excellent dans les maladies des  
yeux.

**«**

Geoffroy ordonne la préparation silivante dans les cas où  
il y a inflammation à cette partie.

Prenez *de l’eau defenouil, quatre oncestdu safran, quinze grains.*

Broyez le tout enfemble dans un mortier, jtssqd'à ce que  
l’eau prenne une couleur d’or.

Séparez la liqueur de la poudre en velant par inclina-  
tion. /

Ajoutez une quantité égale de vin stibié.

Ou felon Friccius,

Prenez *une quantitésuffisante de blanc d’œufs battu avec  
l’eau-rose, ou le lait de femme,*

Ajûutez du *safran,* & appliquez le tout sels les yeux.

Avenzoar parlant des cataractes Veut que l'on l'e tienne  
les yeux ouVerts l'ur la décoction de *safran* , enfin te  
que la Vapeur puisse s’y porter & les affecter.

Geoffroy recommande le cataplasine anodyn l'uiVant ,  
dans les cas où il y aura douleur à calmer , & tumeur  
inflammatoire à réfoudre.

Prenez *de la mie de pain de froment le plus blanc et la  
broyez entre vos mains.*

*du lait de vache, unequantités.ussesante.*

C R O 854

Faites bouillir le tout & remuez pendant l'ébullition.

Ajoutez si.lr la fin de la préparation ;

*un jaune d’œuf,*

ose*safran réduit en poudre très-flne , une dragme.*

Bauhin dit que le *safran* mêlé aVec le lait, l'huile de ro-  
fe& un peu d’ache, calme les douleurs Violentes de  
la goute , qui ont une catsse chaude.

Un linge imprégné *do safran* & appliqué sur les parties  
affectées, passe pour un remede excellent dans les ma-  
ladies goutetsses & dans les érésipeles.

Voici la maniere dont Mynsicht Veut qu’on prépare ce  
linge.

*Prenez* un morceau de linge neuf.

LaVez-le cinq ou six fois dans du frai de grenouille ra-  
maffé au mois de Mars, & si bien filtré que les grains  
qui ressemblent à de petites prunelles noires, en foient  
séparés.

Faites sécher autant de fois ce linge dans un lieu où la  
chaleur du foleil n’ait point d’accès.

\*

Prenez enfuite une quantité fussssante

*de vinaigre,  
de fleurs de sureau »  
de safran.*

Tirez-en une teinture dans laquelle vous ferez bouillir  
votre linge, jufqu’à ce qu’il ait pris une couleur foncée  
*de safran.*

Laissez-le dans la teinture jufqu’à ce qu’elle soit refroi-  
die entierement ; tirez-le enfuite, faites-le séeher &  
le cesserVez pour l’usage.

Après quelques autres précautions nécessaires à prendre ,  
on frottera ce linge de laVon de Venife, & on l'appli-  
quera fur la partie affectée.

*Le safran* appliqué chasd & mêlé aVec la lessive & l’huile  
dlolÎVe, est très énergique, si. Ion Bauhin, dans les tu-  
meurs où la gangrene est à craindre. Un autre remede  
qui passe pour excellent en pareil cas, c’est une emplâ-  
tre de lupins bouillis dans une lessiVe & dans du νϊη  
blanc, aVec une addition de *safran.* Etmullcr nousap-  
prend que lorfque les doigts & les orteils ont tellement  
été offensés par le froid, qu’il y a lieu de craindre la  
gangrene, on n’a rien de mieux à faire que d’appllo  
quer des linges trempés dans de l'esprit de νϊη impré-  
gné *desafran.*

Le cas fuiVant qui est rapporté dans les *Ephémérides des  
Curieux de la Nature, Decad.* 1. *a. 3. o* 310. fuffit pour  
démontrer que le *safran* contribue à la guérifon des  
blessures.

Un homme se fit une profonde blessure au pié aVec une  
hache , & il en guérit en la laVant foigneufement aVec  
du νϊη dans lequel il aVoit sait dissoudre du fucre, &  
en la couVrant enfuite de *safran.*

*Le safran suffit , selon* Lauremberg, pour guérir la pi-  
quure des araignées & des scorpions. On l'applique  
extérieurement & en forme d’épitheme au front & au  
poignet, pour calmer les douleurs & procurer le fom-  
meil. Il y en a qui pour le même effet s’attachent autour  
de la tête des chapelets ou des cordons de *safran.* We-  
delius dit dans fon *Opologia* que les nourrices placent  
Η h h ij

*855* C R O

un sachet dans lequel il y a eu du *safran,* fous la tête  
des enfans, lorsqu’ils simt tourmentés d’inEomnies opi-  
niâtres. Mais Friccius commentant ce passage de We-  
delius, dit qu’il saut ôter ce sachet aussi-tôt que l’en-  
fant est endormi. Le *safran* sie trouve pour l'ordinaire  
joint à l’opium dans la plupart des laudanum & autres  
compositions pharmaceutiques. Cependant nous pour-  
rions douter avec le siavant Geoffroy, s’il corrige otl  
augmente les effets de l'opium , ou si comme aromati-  
queil contribue par la subtilité de *ses* parties à diVisier  
& à résioudre la ténacité & la Viscosité de celles de l’o-  
pium. Jamais persionne n’a assuré que le *safran* fût un  
narcotique plus puissant que l’opium ; d’ailleurs si  
l’on confulte sim odeur , on découVrira fes qualités  
narCotiques, & l'on en insérera qu’il est peu propre à  
l’affoiblir ou à le corriger. Mais comme il en est du  
*safran* ainsi que de l’opium , c’est-à-dire , que pris en  
trop grande quantité il enÎVre, deVient narcotique &  
jette dans le délire , d’un autre Côté pris modérement  
il calme l’esprit ; c’est pourquoi on recommande aux  
mélancoliques qu’on Veut égayer , de le joindre au  
camphre, & de les porter dans un petit sachet appli-  
qué sur le creux de l’estomac. Mais Juncker prétend  
que cette pratique est peu sûre. Bauhin dit que Gesiier  
regarde le *safran* mêlé en petite quantité aVec du bouil-  
lon , comme un remede capable de soulager les mélan-  
coliques., On lit dans les *Observations Médico-Physiques*de Borelli , *Cent, II. Obscrv. op.* qu’une femme fut  
guérie de la mélancolie & d’un assoupissement conti-  
nuel, en s’appliquant du *safran* fur le creux de l’esto-  
mac. Schulzius dit dans fes Prélections , que si l'on ap-  
proche du nez d’un enfant une bouteille vuide dlessen-  
ce de *safran,* aussi-têt il fe mettra à rire ; cs qui prou-  
ve suffisamment que *losafran* possede en effet la Vertu  
d’égayer. Nous en aVons même fait un proverbe assez  
commun, & nous difons d’un homme qui rit volon-  
tiers qu'4 Vit *de safran.* Mais Levinus Lemnius paroît  
donner dans l'hyperbole, lorfqu’il assure que si l'on  
en frotte un anneau , & que l'on passe cet anneau dans  
un des doigts de la main gauche, le cœur en fera fur le  
champ réjoui.

Ce que nous aVons dit du *safran* jufqu’ici , fuffit pour  
faire entendre pourquoi il a été appelle tantôt *hortus  
laetitiae,* & tantôt *medicina tristitiae.* Difcoride & Pline  
attribuent au *safran* la Vertu d’empêcher l’ivresse. Si  
cela est, il produit cet effet en qualité d’aromatique  
subtil, & capable d’ouvrir & de difcuter , furtout  
lorsqu’il est pris en petite dose; car tout ce qui ouVre  
les pores donne lieu à l’expulsion des partlcules spiri-  
tueufes du νΐη par la. perspiration. Peut-être aussi n’a-  
t’on dit qu’il étoit contraire à l’ÎVresse , que parce qu’il  
proeure un Pommeil salutaire à ceux qui font ivres , ou  
paree qu’en *se* répandant comme une douce vapeur  
dans toutes les parties du corps, il en chasse le malaise  
que la débauche y avoir introduit ; d’où il s’ensilit,  
ainsi que Plutarque l'a remarqué , *Sympos. Lib. III.  
Prob.* I. que la crapule *se* dissipe, &que le malade *se*retrouve dans un état tranquille & sain. Bodæus pré-  
tend, dans sem Commentaire sim Théophraste, que le  
*safran* empêche les vapeurs de monter & de parvenir  
jusqu’au cerveau , si on le prend avant que de boire:  
mais que si on le prend en buvant, il pouffe la gaieté à  
l’excès, donne des forces au vin, & hâte l’ivresse.

« Mais , pour me fervir des paroles de Juncker, si nous  
« comparons tous ces éloges avec les expériences mo-  
« dernes, nous trou Verons que les vertus *dusafran*font  
a moins étendues, & fort au-dessous de ce qu’on en dit  
« généralement ; car on a remarqué, qu’à moins qu’on  
« ne l’ordonne en petite quantité , il met les humeurs  
« dans une agitation violente, & cause la céphalalgie,  
« l’ÎVresse & le délire. On sait encore que dans les ma-  
« ladies accompagnées de chaleur & de fieVre, il n’est  
« propre qu’à faire naître une multitude defymptomes  
« fâcheux ; ce qui a donné lieu de douter qu’il convînt

C R O 856

«dans les fieVres malignes. On ne le fera prendre non  
« plus qu’à très-petite dose, lorsqu’il fera question de  
« proeurer les reglcs ou d’aider les Vuidanges. Quoi-  
α qu’on ne puisse nier qu’il ranime les mouVemens  
a languissans,& qu’il puisse être salutaire dans les diffi-  
« cultés de respirer & dans les toux invétérées ; toute-  
« sois il est constant qu’il ne dissipe point les stagna-  
« tions d’humeurs , ni les obstructions des visiteres,  
«Les aVantages qu’on en retire dans les maladies des  
a poumons , ne méritaient pas qu’on lui donnât le titre  
«de *Anima pulmonum.* H est faux qu’il prolonge la  
« vie des phthisiques & des pleurétiques, & plus saux  
«eneore qu’il guérisse radicalement ces maladies.  
« Quant à ce qu’on raconte de fes tssages extérieurs, je  
« le crois plus fût & moins précaire ; je regarde lesa-  
*κ fran* comme très-conVenable dans les érésqeles, &  
« dans toutes les tumeurs inflammatoires ; il est très-  
« capable de chasser la matiere fércuse qu’elles contien-  
« nent ,& de Calmer les douleurs qui les accompagnent,  
«Dans ces Cas qu’on le mêle avec des épithemes, ou  
« qu’on en fasse des fachets médicamenteux, des emplâ-  
« tres , ou des cataplasmes difeussila &maturatifs, à la  
« bonne heure ; je conviens même qu’on pourra s’en  
« ferVÎr aVec fuccèsavec le lait dans les maladies des  
«yeux; commelorfqu’il fera question de Calmer une  
« inflammation, ou de prévenir une fluxion dans la pe-  
« cite Vérole.»

On trouve dans la Dissertation d’Hoffman fur les avan-  
tages des remedes demestiques , les préparations fui-  
vantes du *safran* ; elles font simples & faciles.

« L’infusion de *safran* dans de l’eau de bétoine de Paul,  
« aVec une addition suffisante de si.lcre candi, est d’une  
« efficacité singuliere dans les toux opiniâtres , & dans  
« les embarras de la respiration. La même infusion  
« préparée aVec de l'eau de canelle, n’est pas moins  
« énergique pour provoquer les regles, faciliter les  
« accouchemens laborieux, chasser l.arricre-faix& hâ-  
a ter les vuidanges, surtout si l'on fait prendre en mê-  
«me-tems de l’huile d’amandes douces. Le *safran*« bouilli aVec du lait, des fleurs de sureau & de camo-  
« mile , & de la mie de pain de froment, & appliqué  
« extérieurement en forme de cataplafme , produit de  
« bons effets dans les douleurs de la goure. J’ai éprou-  
a vé que le même remede n’étoit pas moins bienfai-  
«siant, lorfqu’il s’agissoitde calmer des hémorrhoïdes  
« aVeugles. *LO safran* mis dans de l’eaurose, avec une  
« addition d’un peu de camphre , guérit les infiamma-  
« tions qui surviennent aux yeux dans la rougeole & la  
« petite Vérole.

Nous allons maintenant passer aux stlites fâcheuses de  
l’ufage excessif & ineonsidéré du *safran.* Nous lifons  
dans Dioscoride, que trois dragmes prifes dans de  
Peau , fuffifent pour donner la mort. Galien met dans  
sem Traité *deSimpI. medicament. Facteltat. Lib. V. casu*19. le *safran* au nombre des substances, qui , prises  
avec excès , ôtent au malade la rasson , & quelquefois  
la vie. Le même Auteur assure dans fon Traité *de  
Compositione Medie amentorum ,* que l’odeur seule du  
*safran* donne mal à la tête; & un peu plus bas dans le  
même Ouvrage , il le compte parmi les substances qui  
troublent l’efprit & ôtent laraisim. Costæusdit, que la  
plupart de ceux qui ont ufé d’un petit stachet de *safran*en guise de coussin , ont été attaqués d’un mal de tête  
très-violent. Borelli raconte pareillement danssesGF-  
*fervat. Medico-physiques , CentHV. Obs.* 35. que le do-  
mestique d’unMarehand qui avoit Coutume de *se* cou-  
cher & de dormir auprès d’une grande quantité de sa-  
*fran ,* fut attaqué d’un mal de tête si violent & d’une  
foiblesse de cœur si grande , qu’il en mourut. Il ajoute  
qu’on lui a dit que les Chevaux qu’on occupoit au transe  
port du *safran,* mouroientprefque tous d’un pissement  
desiang. FrlcCÎus nous apprend, qu’une petite quantité  
de *safran* donnée au cheyal le plus vigoureux, lui *pro-  
cure* une éVacuation d’urine excessiVe, dont il meurt.

*8i7 '* C R O

Amatus Lusitanus parle dans sim Commentaire fur  
Diosicoride , d’un Certain Agaso natif de Pesaro , qui  
s’étant endormi fur deux petits *sacs de safran t* mourut  
la même nuit. On lit dans le même Auteur, qu’un  
Marchand ayant mis une grande quantité de *safran*dans un pOtage qu’il devoir manger àfonfouper, fut  
saisi d’un ris si immodéré, qu’il enpensia perdre la vie.  
Serapion assure, d’après Rhasis, que le *safran* mêlé  
ayec le vin produit une forte ivresse, & jette dans une  
gaieté qui tient de la folie. Conigius dit qu’à Bâle tous  
ceux qui mêloient une trop grande quantité de*safran*avec leur vin , étoient attaqués de céphalalgle , & d’un  
ris immodéré.

Caspard Hoffman rappelle, dans fonTraité *de Medica-  
mentis OfficinaUbus,* un trait assez semblable que Julius  
Alexandrinus raconte dans les termes Euivans.

\* J’ai vu , dit-il, à Trente une femme de distinction qui  
« avoit été attaquée d’un ris immodéré qui dura pen-  
« dant trois heures , cet accident aVoit pour caisse une  
« trop grande quantité de *safran* qu’on lui avoit ordon-  
« née pour provoquer fes rcgles. »

Riviere dit avoir vu une femme qui ayant pris une trop  
grande quantité de *safran* dans le même dessein que la  
précédente , eut fes regles si abondamment, qu’elle en  
mourut entrois.jours detems.

«Je me fouVlens, dit en propres termes Simon Pauli,  
«qu’une fille affligée de suppression de regles, s’étant  
« proposé de guérir de cette maladie par l'Lssage du  
*« safran* , fut en danger de perdre la vie par ce reme-  
« de ; & quoiqu’elle ne tardât pas à fe marier, elle fut  
« toujours tourmentée depuis de maux de tête conti-  
« nuels & violensqui durent encore aujourd’hui ,quoi-  
« qu’elle ait foixante-dix ans. »

Bauhin dit avoir lu quelque part, que les étamines desa-  
*fran* broyées & appliquées au poignet ou dans le creux  
de l’estomac, agissent promptement fur le cœur & fur le  
cerVeau, produisent le Vertige, affoiblissent les yeux ,  
& obfcurcissent la vue. La gaieté excessive & le ris  
immodéré qu’excite l'tssage du *safran,* a faltsoupçon-  
ner à Lindestolpe que c’étoit le népenthe d’Homere.

Il est évident par tout ce que nous avons dit jusqu’ici,  
que si Pusiage modéré du *safran* est salutaire dans plu-  
sieurs maladies, aussi Eon usage inconsidéré,excessif, ou  
continué trop long-tems, est très-nuisible à la starité.  
C’est par cette rasson que Boerhaave l'a mis au nombre  
des possons narcotiques, & qu’il presitrit en antidote  
des vomitifs aqueux , huileuxacidulés, &dont le miel  
est un des ingrédiens. Il faut prendre ces antidotes à  
grande dofe, & y revenir fouvent. On fe trouVera bien  
des bains & des clysteres préparés avec les mêmes in-  
grédiens : mais comme *lcsafran* est un narcotique aro-  
matique dont la nature est échauffante , & qui pénetre  
en conféquence de la petitesse & de la subtilité de Ees  
parties jusqu’aux humeurs , les met en mouvement &  
irrite les solides. Il faut bien fe garder d’en ufer dans  
les cas où l'irritation des folides & l'accroissement du  
mouvement des fluides pourroient avoir des fuites fâ-  
cheuses. On observera donc de ne l'ordonner que  
rarement & aVec circonspection aux personnes plétho-  
riques,aux jeunes enfans, & à ceux qui Eeront attaqués  
ou sujets à des fièvres ardentes , bilieuses & infiamma-  
toires , à des hémorrhagies critiques, surtout lorfque  
lamatiere morbifique fiera d’une nature maligne, & à  
des Epasines douloureux qui Eont quelquefois sillutai-  
res,en ee qu’ils contribuent au mouvement progressif  
& à l'expulsion des matieres impures qui font en stag-  
nation dans les petits vaisseaux , ou à la déjection des  
matieres virulentes. Quant aux Vieillards , en qui les  
fibres commencent à Ee sécher & à deVenir roides , & |  
la lymphe gélatineufe à pécher par défaut, loin que le

CRO - 858

*safran* leur procure dusiommeÜ, il augmente au con-  
traire l’infomnie, la sileheresse & l’imbécilité des fi-  
bres , & leur trouble l'imagination. 11 y a tout lieu de  
croire qu’il produiroit les mêmes effets fur les malades  
d’un tempérament *sec ,* bilieux & colérique, en qui  
les humeurs n’étant déja que trop chaudes, & l’ofCilla-  
tion des folides ne si; saisirnt que d’une maniere trop  
prompte & trop Vice , il n’est pas raisonnable de leur  
ordonner des substances capables de produlre uneagi-  
tation Violente ; car il est éVÎdent que dans les dispose  
tions où ils fiant, ce seroit les acheminer au délire & à  
la manie.Il suit encore que les femmes grosses,& toutes  
celles qui sont fujettes à des éVacuations menstruelles  
trop abondantes, aux apoplexies & à la léthargie , ne  
doÎVent faire aucun ufage dufafran.

Schulzius confeille très-sagement dans *ses Praelectioni,* de  
n’ordonner qu’avec beaucoup de circonspection aux  
femmes qui siont à la fleur de leur âge , toutes les pré-  
parations de *safran.* Quant à fon ufage en appllcation  
extérieure , silrtout à la tête , ce que nous lisions dans  
les *Ephémerides des Curieux de la Nature s Decad.* 2. *a.*

4. *0. 6y.* sijffit pour en porter un jugement conVena-  
ble. On y raconte qu’une femme qui avoit une fievre  
putride, s’appliqua aux tempes , pour fe procurer du  
sommeil, un linge imprégné de la vapeur du *safran :*mais elle fut attaquée sim le champ d une ardeur d’ese  
tornac, qui ne *se* calma que quand on eut écarté le lin-  
ge.

Il fuit de cette histoire , & de tout ce que nous avons dit  
jusqu’à préfent , qu’il y a beaucoup d’imprudence  
dans la conduite de ceux, qui, sans consulter les Me-  
decins, & même quelquefois contre leur fentiment,  
ont recours au *safran* comme à un remede éprou\'é,  
dans les phrénésies, dans les fievres algues & dans les  
infomnies opiniâtres; & qui s’imaginent pouvoir en-  
velopper , fans courir aucun rifque, la tête de ceux qui  
font dans cet état avec des linges imprégnés *do safran.*Il est éVÎdent au contraire que le *safran* n’est un rems-  
de conVenable qu’aux personnes qui sont d’une consti-  
tution froide , qu’aux leucophlegmatiques , & qu’à  
ceux qui ont des maladies dont le froid est la caufe ;  
d’où l'on Voit queIle étoit la rasson qui fassoit assurer  
par Fernel qu’il étoit trèsssalutaire dans les léthargies.  
Zwelfer penfe que la meilleure façon de donner le  
*safran* dans les cas où il convient , c’estde le faire en-  
trer en fubstance dans les médicamens, ou d’en tirer une  
essence ; car fon extrait a été nécessairement dépouillé  
de plusieurs qualités dans la foustraction du menstrue  
qu’on est obligé de faire pour lui donner la consistance  
d’extrait. Il est éVÎdent que dans cette opération il s’é-  
Vaporeune partie de fesélémens Volatils & spiritueux;  
fes parties les plus déliées font retenues dans la disti-  
lation de sim eau ; mais les plus prétieufes, celles qui  
fortifient les parties terrestres & les plus efficaces , se  
précipitent dans cette Opération; enforteque l'eau dii-  
tilée en est entierement dépouillée. Quant à la dofe  
falutaire ou nuisible du siafran , les Auteurs ne siont  
pas d’accord siur ce point. Geoffroy remarque que  
les uns ont prétendu qu’on en pouVoit ordonner en  
sûreté pour l'intérieur, un demi-fcru.pule ; & les au-  
tres, un scrupule & demi. Rhasis dit en aVoir sait  
prendre ayec Euccès deux dragmes dans un cas où il  
s’agissoitde hâter l’accouchement.Mais Caspard Hofl-  
man penEe qu’il y a faute d’impression , & qu’il faut  
lire deux fcrupules au lieu de deux dragmes. Dio cori-  
de, & après lui, Serapion, AxVÎcene & d’autres nous  
assurent que trois dragmes suffisent pour ôter la Vie,  
Mais Ennuller nous apprend que les Polonoisen font  
un ufage si habituel, qu’ils en mêlent quelquefois jusi.  
qu’à une once aVec leurs alimens fans aucun danger.  
Ce fait n’aura rien pour nous d’incroyable, si nous  
considérons que ceux qui ont usé pendant long-temsds  
l'opium , fe familiarifent aVec cet ingrédient au point  
d’en pouvoir prendre en fureté chaque jour unedrag-  
me ou deux, tandis que trois, quatre ou cinq grains  
suffisent pour tuer un homme qui n’y est point aCeou-

CR O

tumé ; d’où il résulte qu’on peut ordonner le *safran*ne substance depuis un denussCrupule justqu’à un scru-  
pule entier, ou même jusqu’à une demi-dragme. J’a-  
jouterai à cela que la plus grande doEe pour ceux qui  
n’y Eont point faits, ne doit pas excéder un demi-scru-  
pule.

*Procédés sur le Safran,*

La nature a préparé dans un genre particulier de plante,  
un corps si extraordinaire & si différent de tous les au-  
tres, qu’à peine en connoissons-nous un auquel nous  
puissions le comparer. Les propriétés dont elle l’a re-  
vétu , ne font pas moins incomparables : ce corps n’est  
autre chosieque les étamines du *safran.* Il est incroya-  
ble combien il est riche en couleur, en saVeur, en odeur  
& en Vertus; combien est petite la quantité nécessaire  
pour exercer d’une maniere sensible toutes ces facul-  
tés, & combien il est tendre & corruptible en lui-mê-  
me : c’est par cette raifon qu’il Veut être traité d’une  
maniere particuliere.

Prenez *deux onces du meilleur safran d’Angleterre, sec,  
mis en petits morceaux ou entier.*

Mettez-les dans un matras à long cou ; Versiez dessus au-  
tant d’alcohol le plus pur, & dégagé de toute  
silbstance étrangere qu’il en faut pour qu’il fur-  
nage à quatre ou six pouces au-defl'us de la ma-  
tiere.

Couvrez légerement Votre vaisseau d’un morceau de  
papier, & mettez-le fur un feu feulement de  
cent dégrés. Laissez le tout ainsi en digestion  
pendant trois jours , obferVantde secouer le Vaisc  
Beau de tems en tems. Faites enfuite reposer dans  
un lieu froid & tranquille pendant vingt-quatre  
heures.

Passez foigneusscment toute la liqueur teinte à travers  
un linge propre, dont vous couVrirez un enton-  
noir, que vous adapterez à un vaisseau propre  
dans lequel tombera Votre liqueur, & que Vous  
fermerez bien exactement. Cette liqueur fera  
d’un rouge brillant ; le *safran* qui restera au fond  
du matras fera plus pâle qu’auparaVant.Si Vous Ver-  
fez dessus de nouVel alcohol. & que Vous réitériez  
le procédé, Vous aurez une teinture plus foible,que  
vous mettrez dans un autre Vaisseau. Le *safran*fera plus pâle encore : mais du reste il fera le mê-  
me quant à l’extérieur & quant à la masse. Si Vous  
verfez de l'eau dessus, que Vous mettiez ce mé-  
lange en digestion, & que Vous la Versiez enfuite,  
elle fera d’une couleur jaune. Si Vous mettez def-  
fus de nouVelle eau , & que Vous continuiez ainsi  
jusqu’à ce qu’il ne Vous Vienne plus de teinture,  
les-étamines Vous paroîtront alors tout-à-fait  
blanches ; & si Vous les faites séeher modérément,  
elles conferVeront leur premiere figure : mais Vous  
les trouVerez parfaitement épuisées, fans aucune  
odeur & parfaitement insipides, enforte qu’à pei-  
ne pourriez-Vous les distinguer au gout, de bouts  
de fil blanc ; d’o.ù il paroît combien est petite la  
quantité de matiere qui fuffit pour imprégner si  
richement une si grande quantité d’alcohol. Dise  
tilez la teinture obtenue dans les deux premieres  
digestions, dans une cucurbite de Verre que Vous  
armerez de fon chapiteau, & que Vous tiendrez  
bien fermée à un feu de cent dégrés , jufqu’à ce  
qu’il ne reste plus dans la cucurbite qu’enVÎron  
une once de liqueur. Laissez refroidir cette li-  
queur , & la mettez dans un Vaisseau de Verre que  
vous fermerez bien exactement. Elle fera d’un  
très-beau rouge , fort odoriférante , d’un gout  
amer, aromatique & pénétrant , & de la consistan-  
ce d’une huile claire. Vous lui donnerez le titre  
d’extrait essentiel de *safran.* Quant à l’efprit qui

C R O 860

fera Venu dans la distilation, il fera limpide &  
fans couleur : cependant il lui restera & le gout du  
*safran*, & Eon odeur aromatique & agréable. Vous  
le consetVerezpour quand Vous aurez à opérer de-  
rechef Eur le *safran^* &à chaque opération il aug-  
mentera en force.

*R E M A R QU E S.*

Ce procédé singulier nous donne une nouVelle forte  
de siubstanCe qu’on ne peut appeller ni huile, ni ef-  
prit, ni gomme, ni résine, ni gomme-résine, ni cire,  
ni baume. Elle est unique dans sion esipece , & elle  
tient de la nature de l'esiprit & de l'huile. Elle sie mêle  
aVec l'eau, aVec Pesiprit & aVec l'huile, & elle corn-  
munlque tant de gaieté à ceux qui en prennent trop,  
qu’ils siont attaqués d’un ris immodéré & continuel.  
Quant à ceux qui en ufent modérément, elle ne sait  
que les égayer. Elle teint en rouge l’urine, & passe  
pour anéantir dans les reins la faculté genératrice des  
pierres , c’est pourquoi on la regarde comme un re-  
mede précieux en pareil cas. C’ést le Véritable *Aroph*de Paracelfe : mais il n’est point nécessaire du tout  
pour en obtenir la teinture, de faire digérer le *safran*aVec le pain dans la fiente de cheVal. Cette précau-  
tion est plus nuisible qu’utile. En filmant notre pro-  
cedé on conferVe à la teinture toute fon efficacité ; les  
vertus du *safran* nefoufltent aucune altération , & l'on  
en tire tout ce qu’il a d’efficace. L’extrait essentiel de  
*safran* pouVant fe mêler ayec toute liqueur, & fes par-  
ticules étantextremement fubtiles & pénétrantes, elles  
passeront dans les Vaisseaux du corps les plus petits ; &  
comme elles font d’ailleurs d’une mobilité prodigieu-  
*se ,* tout fe ressentira de leur action , mais particulie-  
rement les efprits animaux. Nous remarquerons enfin  
que cette propriété singuliere qu’il tient de la nature,  
& qui ne lui est commune aVec aucune autre fubstan-  
ce, ne peut être expliquée par aucun principe, & ne  
fe connoître que par elle même. BOERHAAVE , *Chymie.*

*Esprit de Safran.*

Prenez *du meilleursafran d’Angleterre, quatre onces;  
d’esprit de vin affeibli, quatre pintes.*

Laissez le tout en digestion dans une retorte pendant une  
femaine ou deux.

Retirez l’esprit sur un feu de sable, jufqu’à ce que le *ré-  
sidu* soit Eec.

VerEez si,lr ce résidu deux pintes de nouVel esiprit devin,  
& après une digestion semblable à la premiere,  
retirez-le de même & le mêlez aVec le premier.

Vessez encore deux pintes d’esprit de νΐη fur le reste, &  
acheVez pour la troisieme fois, comme ci-dessus.

Otez le résidu en laVant le Vaste aVec une très-petite quan-  
tité de nouVel esprit de νΐη.

Passez enfuite & tirez-en l’extrait en faisant évraporer la  
liqueur.

La Pharmacopée du Collége de Londres n’ordonne qu’-  
une feule distilation : mais en silÎVant le procédé que  
nous Venons de décrire , & distilant plusieurs , fois on  
épuisiera prefqtllentierement *le safran.* Du reste il faut  
que les Vaisseaux soient très-bien lutés , & conduire  
fon opération aVee promptitude & dextérité ; autre-  
ment on perdroit plus dans les distilations réitérées  
qu’on n’en obtiendroit. A la Vérité ce que l'on obtient  
par ce moyen est perdu dans l’extrait. C’est pourquoi  
l’on consiultera sclr la maniere d’opérer, la nature des  
remedes qu’on a à préparer. Si on n’a mis le *safran*en digestion avec Uefprit de νΐη qu’une seule fois, on

86ι C R O

peut mêler le résidu & le mettre en digestion avec une  
quantité suffisante de vin de Canarie. Ce vin passé &  
clarifié donnera un sirop presiqu’aussi bon que si le sa-  
*fran* n’eût pûint été travaillé ; car il ne s’éleve rien dans  
la distilation de ce qui pourroit être conservé dans un  
sirop, de quelque maniere qu’il sent fait. Cet efprit est  
un des plus grands cordiaux que l’on ait en Medeci-  
ne, & il possede en même-tems les avantages d’être  
un bon alexipharmaque , & de difpofer le malade à  
*suer* pourvu qu’on favorise fon action. La dofe en  
peut être depuis une dragme jusqu’à une once , ou da-  
vantage, dans un véhicule approprié ; & il faut y re-  
venir aussi fouvent qu’il sera nécessaire. On ordonne  
rarement l’extrait feul. La pilule otl le bol est la feu-  
le forme qui lui convienne. Sa dofe est alors depuis  
deux grains jufqu’à douze.

*Sirop de Safran.*

Prenez *dusafran d’Angleterre, une once.*

Faites-le insuser dans une pinte de vin de Canaris.

Tenez le tout en digestion pendant trois jours fur un feu  
modéré dans un vaisseau bien fermé.

Séparez le vin, & faites y dissoudre vingt onces du fucre  
le plus fin, & faites un sirop,

Cette préparation ne fe trouve dans aucune Pharmaco-  
pée du Collége de Londres, quoiqu’on l'ordonne allez  
fréquemment. Il me paroît cependant que ce sirop est  
entre les simples, des meilleurs que nous ayons, parce  
qu’il contient dans une feule dose, une assez grande  
quantité de l’ingrédient dont on attend un effet falu-  
taire , ce qu’on ne peut dire que d’un très-petit nom-  
bre d’autres sirops.

*Teinture de Safran,*

Prenez *dit safran , une demi once -,  
de Beau thériacale, une demi-pinte* 3

Laissez en digestion pendant six jours & passez pour vo-  
tre ufage.

On peut fe servir aussi du vin de Canarie, ou de l’eau-  
de-vîfc de France.

On ordonne quelquefois cette teinture comme un cor-  
dial & un alexipharmaque, dans les fievres & dans  
toutes les maladies où il est question de faire fuer,  
& de pousser par la tranfpiration. Mais il en est d’elle  
ainsi que du *safran*, l’acide leur ôte promptement leur  
couleur ; c’est pourquoi il y en a qui fe fervent d’au-  
très menstrues. Sa dofe est depuis deux dragmes jusa  
qu’à une once ou davantage.

*Emplâtre OxicroceunÎ'*

Mettez la poix nettoyée & passée, ainsi que la colophone,  
dans la cire fondue.

Lorfqu’elles Eeront bien mêlées ôtez-les de dessus le feu,  
& laissez-les un peu refroidir; mêlez essuite avec

C R O 862

elles le galbanum & la gomme ammoniaque dise  
fous dans du vinaigre, passés & bouillis jufqu’à  
ce que le vinaigre sent évaporé, ajoutez alors la  
térébenthine.

\*

Répandez star le tout le mastic & la mirrhe que vous  
aurez mis en poudre séparément, & enfin le sa-  
*fran.*

Remuez bien le tout ensemble , & faites une Emplâtre  
Eelon Part.

On attribue cette composition à Nicolas Myrepfe, dans  
la Pharmacopée d’Ausbourg, ainsi que dans celle du  
Collége de Londres où elle fe trouve , & où la quan-  
tité de *safran* est sort petite. On lui a donné le  
nom *d’Oxycroceumt,* parce que le *safran &* le vinai-  
gre , quoiqu’en petite quantité , en Pont des ingré-  
diens. On trouve dans la Collection d’Ausbourg une  
emplâtre dont Vigo passe pour l’auteur, Eous le mê-  
me titre, où il n’entre ni *safran* ni vinaigre : mais  
ce médicament qu’on a aussi *inséré* dans la premiere  
Edition de la Pharmacopée du Collége de Londres,  
est censi-lré avec raiston par Zwelfer. Il y a dans la  
Pharmaeopée Royale une emplâtre stous le titre d’O-  
*xicroceum* faite à-peu près des mêmes ingrediens. On  
faifoit jadis un grand cas de celle que nous venons  
de décrire , & on l'employoit dans plusieurs occasions  
importantes : cependant Hildanus aVoit remarqué.  
*Cent.* 4. *Obs. yy.* 100. que ce n’étoit pas fans quel-  
ques inconveniens. Zwelfer s’est fort étendu fur la  
maniere de la préparer. Mais ce que nous en venons  
de dire d’après la Pharmacopée du Collége de Lon-  
dres fuffira. Quoiqu’on n’ait déja que trOp œconomssé  
*lu safran* dans cette composition; cependant 1’avari-  
ce de quelques Apothicaires a trouvé le moyen d’en  
pousser l'épargne plus loin, c’est-à-dire, d’anéan-  
tir en quelque façon les vertus de cette emplâtre; car  
j’imagine que c’est par cette raifon feule qu’elle est  
beaucoup moins efficace parmi nous que chez les  
Etrangers. C’est donc à nous à prendre nos précau-  
tions pour l’avoir aussi bonne que les cas dans lesquels  
nous l'aurons à employer l'exigeront. Son effet prin-  
cipal est de réchauffer & de fortifier les parties af-  
foiblies.

CstOCUs *Germanicus -s Saracenicus aseurius* ou*fylvestris.*Tous ces mots font différens noms que l’on a donné  
au Carthame. Voyez *Carthamus.*

CROCUs *Indicus* ou *Curcuma.* Voyez *curcuma.* On don-  
ne aussi le nom de *crocus* ou de *safran* à quelques pré-  
parations métalliques d’une couleur jaune ou rouge  
produites par la calcination ; telles font le *crocus mar-  
ris aperiens,* le fafran de Mars aperitif, & le *crocus  
martis astringens* , le fafran de Mars astringent. On  
obtient par une forte calcination du cuivre une pou-  
dre rougeâtre , qu’on appelle *crocus Veneris,* fafran  
de Venus.

Le *crocus metallorum,* ou safran des métaux, est un é-  
metique fait avec l'antimoine & le nitre. Voyez *An~  
timonium.*

On fe fert encore quelquefois du mot *crocus* pour celui  
de *vitellus ,* jaune d’œuf.

CROMMYON , ou CROMYON, κρομμυον, ou κρομύον,  
un *oignon.*

CROMMYOXYREGMIA , κρομμυοζυρεγμία , *Rap-*ports acides & fétides qui tiennent du gourde l'oignon,  
CROPIOT, petit fruit siemblable au poivre d’Ethiopie  
qui contient une petite femence noire; Clusius & Jean  
Bauhin en ont fait mention.

CROTALARIA,

Volci fes caracteres.

Ses feuilles font une à une , ce en quoi elle diffère de la  
bugrande. Ses gousses font renflées, ce en quoi elle  
diffère du genet d’Esipagne,

S63 C R O

BoerhaaVe en compte cinq especes.

I. *Crotalaria Asiatica, felio singulari verrucose , floribus  
caeruleis.* H. D. Defer. & Ic. I99. a. Prægn. *Bugrande  
Asiatique, dont les feuilles sont une â unc et parsemées  
de verrues, et qui a la fleur blette-*

2. *Crotalaria Asiatica solio singulari , cordisormi, flori-  
bus luteis.* H. L. Descrip. & Icon. 201. a. Prægn.  
*Bugrande Asiatique â fouille faite en cœur s et a fleur  
jaune.*

3. *Crotalaria Africana-, styracis folio , flore caeruleo.* T.  
644. *Genista arboreseens africana , styracis soUo ; flore  
caeruleo-* H- L. *Arbor siliquosa Africana genistae semine.*Barthol. Act. Hafn. an. 1673. Obsi 131. *Crotalaria  
arbor africana, styracis folio molli incano , flore caeruleo.*Amm, Caract. Plant. 241. H. Prægn. *Bugrande afri-  
caine qui a la fouille du styrax , et la fleur bleue.*

4. *Crotalaria y estas Arbor esc ens > eadem minori jolio.* H.  
Prægn.

5, *Crotalaria Asiatica , solio argenteo villose-,flore luteo’>  
siliquis pendulis in spica,* a. Prægn. BoERhaavE, Ind.  
Alt. Plant. Vol. II.

On n’a point encore découvert de proprietés médicina-  
les dans ces Plantes.

CRO FAI. ISTRI A, la *Cigognet* V oyez *Ciconia.*CROTAPHI, κρόταφοι , les *Tempes.*

CROTAPHITÆ , κροταφἐναι, les *Muscles temporaux.*

Voyez *Caput.*

CROTAPHIUM, ce mot signifie quelquefois une dou-  
leur à la tête qui fe fait fentirparticulierement aux en-  
virons des tempes.

CROTON, κρότων ; C’est le *Ricinus.* Ce mot signifie  
aufli dans Hippocrate l'humeur bronchiale rendue par  
l’expectoration, FœSIcs.

CROTONE , κροτώνη ; C’est proprement des excroisi  
fiances fongueuses qu’on remarque aux arbres , comme  
il parole par le chapitre treizieme du premier Livre  
des Plantes de Theophraste. Il fe dit métaphorique-  
ment des excroissances ou tumeurs fongueuses au pé-  
rioste. CasTEL,

CROUMATA , κρύματα , de κρύω , fraper ou pmcer.  
C’est selon Hippocrate *Lib. I.* περὶ διαίτ. les tons  
que rendent les instrumens de musique lorsqu’ils font  
pincés. FœsIüs.

CROUSMATA, κρύματα. On trouve ce terme dans  
Myrepfe , *Sect.* 10. *cap.* 1. Les Traducteurs le rendent  
par fluxion, rhume; & Fuchsius croit qu’il faut Lire  
*< 1*ύευματα.

CRU

CRUCIALES, *Crucial.* Epithete par laquelle les Chi-  
rurgiens désignent une efpece d’ineision composée de  
deux autres faites en croix.

CRUCIALIS, clest en Botanique la *Cruciata hirsuta',*ou Croifette velue,

CRUCIATA, *Croisctte.*

Cette Plante a été ainsi nommée, parceque fes feuilles  
forment une croix par leur disposition.

Voici *ses* caracteres:

Elle a Ia feuille molle comme le caillelait. Il y en a  
quatre à chaque nœud de la tige ; du reste elle ressem-  
ble fort bien à la garence fauvage.

Boerhaave les distribue en *croisettes* à fleurs en épis, &  
en *crelsettes* à fleurs verticillées.

Celles qui font à fleurs en épis scmt au nombre de cinq.

i. *Cruciata » glabra, folio nervoso rigido, baccâ gernellâ* ν

CRU 864

*sicca hispida., flore lacteo. Rubia erectay quadrifolia.* J. B.  
3. 716. *Mollstgo montana erecta quadrifolia.* Rail. Sy—  
nop. 117.

2. *Cruciat a glabra , solio rotundiore nervoso rigido mino,  
ri, baccâ gernellâ asicca > flore la.cteo.*

3. *Cruciata,palustris, parva, procumbens ustore albo spica-  
to. Gallium palustre album.* C. B. p. 335.

4. *Cruciata glabra.* C. B. P. 325. *La croisctte molle ey-  
unie.*

*. Cruciata, orientalis, latifolia, erecta, glabra.* T. Cor.  
4. H. *La croifette orientale et droite âsouilles larges et  
unies. \**

Il y en a trois à fleurs verticillées.

1. *Cruciata, minima rsaeissilisnflosculoalboverticillato.*

2. *Cruciata angustisolia y flosculo lutao , vertidllato. Rubeo-  
la repens lutea, feliis spinosis.* C. B. P. 334, *Rubia mini  
ma.* Lobel. Lugd. 1330.

3. *Cruciata, tomentosa, sufculis luteis in corniculis lon-  
gis hifoedis. a.* BoERHaaVE, *Index alt. Plana* Vol. I.

*La croisctte* fuivante ne paroît être aucune des précédcn-  
tes, à en juger par les noms qu'elle a dans les Au-  
leurs ; quant aux propriétés qu’ils lui attribuent ce sont  
les mêmes.

*Crudata,* Offic. Ger. 965. Emac. 1123. Raii Hisse 479.  
Synop. 3. 223. *Cruciata vulgaris,* Park.Theat. 566.  
Volk, 120. *Crudata, hirsuta, O.* B, P. 335. Dill. Cat.  
Gif. 67. Hist. Oxon. 3. 328. Rupp. Flor. Jen. 3. Buxb.  
88, *Cruciata vel crucialis, Galelispecies quwus.dam,*Chab. 549. *Gallium latifolium , crudata quibusuam  
flore luteo ,* J. B. 3. 717. *Croisctte.* DaLE.

Cette *croisctte* a la racine soible & rampante, elle pousse  
plusieurs branches velues qui croissent environ à la hau-  
teur d’un pié. Elles ont un assez grand nombre de  
noeuds , & à chaque nœud quatre petites feuilles, tant  
foit peu larges, émoussées par la pointe , assez velues,  
& Eans pédicule. Du milieu deses feuilles naissent com-  
meen guirlande, plusieurs petites fleurs jaunes à qua-  
tre pieces, ou plutôt une feule fleur dicTée en quatre  
parties , dont chacune est suÎVÎe de deux petites grai-  
nes noires & rondes Elle croît dans les haies , au bord  
des champs, & silrtoutdans le Cimetiere d’Hampstead.  
Mais elle n’est pas fort commune aux environs de I.On-  
dres , elle fleurit en Juillet, On fie sert de *ses* feuilles  
& de fes sommités.

On la. met au nombre des plantes vulnéraires , parce  
qu’elle est astringente & dcssiccative ; on la recom-  
mande particulierement dans les cas où le fcrOtum est  
gonflé par la defcente de l’intestin. MILLER, *Bot.*

Sa décoction prife dans du- vin passe pour bonne dans les  
descentes. T ouRneforT.

Camérarius dit qu’elle facilite l’expectoration des hu-  
meurs vifqueufes.

CRUCIBULUM, *Catinusfaserîus9 tigillum,* un *Creu-  
set’*

Clest un vaisseau de terre capable de foutenir le degré dc  
feu le plus violent, plus large en haut qu’en bas, d’une  
figure ronde ou triangulaire , & dont on fe fert pour  
fondre & Calciner les minéraux , ainsi que pour beau-  
coup d’autres opérations Chymlques & Pharmaceuti-  
ques.

Les *creusas* que nous employons le plus communément  
nous viennent de Hesse & d’Autriche : mais comme  
les premiers font sablonneux , & ne peuvent soutenir  
la violenee du feu, lorsqu’ils ont été mouillés, & com-  
me les seconds fiant composés de fer, ainsi qu’il pareît  
à leur couleur noirâtre ; les uns ne font pas propres à  
résister au plomb, & les autres ne peuvent servir à la  
préparation des Eels & de l’antimoine. Clestpourquoi,  
il y en a qui donnent la préférence au *creuset* des Ver-  
rlers. L loutres les font avec de la tuile commune ré-  
duite

865 CRU

duite en poudre , une égale quantité de craie , & de  
l’huile de graine de lin , paîtrissant le tout enfemble ,  
jusqu’à ce qu’il ait pris une consistance conVenable.Il y  
en a qui prennent un gros morceau de craie, auquel ils  
dcnnent la forme d’tm *creuset, &* l’employent comme ;  
tel, apres llaVoir fait bouillir pendant Vingt - quatre  
heures dans de l’huile de graine de lin. Le *creuset* de  
Beeher qui retient pendant long-tems le plomb Vitri-  
fié ou le Verre de plomb , ce qui n’est point aifé, est  
fait de deux parties d’une terre grasse , huileufe. Ver-  
dâtre , & qui paroît traVersée en tout siens de Veines mé-  
talliques, & d’une partie de terre à pipe, ou de la terre  
dont les Verriers *se* serVent pour leurs fourneaux &  
pour leurs Vasseaux ; on bat enfemble ces terres, on les  
sait passer à travers un tamis fin, & on les détrempe  
avec de Peau , dans laquelle on a fait éteindre de la  
chaux νΐνε ; on remue bien le tout, jusqu’à ce que le  
mélange foit si parfait, qu’on ne distingue plus les par-  
ties terreufes les unes des autres ; on emploie cette  
masse *en creuset* qu’on fait fécher & cuire.

Charas donne dans fa Pharmacopée Royale , la maniere  
suivante de faire des *creusets^*

*Prenez* de la meilleure terre de Potier fichée, de l’alun  
de plume, & du faux talc , qu’on appelle cossimu-  
nément *Lapis glacialis* ; en parties égales.

Broyez bien le tout & l’humectez avec du petit lait, juf-  
qu’à ce qu’il ait la consistance nécessaire pour en  
former des *creusets.*

*\*

Faites fécher & cuire ces *creusets*, ainsi que l’on fait tous  
les autres Vaisseaux de terre.

CRUDITAS , *Crudité,* qualité qu’on attribue aux fruits  
verds, à la Viande crue , aux fubstances que l’estomac  
ne digere point, aux humeurs du corps qui ne font pas  
digérées, ni par conséquent préparées pour l’expulsion,  
& aux excrémens.

CRUNION, κρύνιον, nom d’un médicament composé '  
dont on trouve la préparation dans Aétius qui le re-  
commande pour proVoquer les urines.

CRU OR , c’est quelquefois le fang en général, d’autres  
sois c’est feulement le sang Veineux , on entend même ]  
par ce mût le fang cxtraVasé ou coagulé.

CRUPINA, Plante que l'on appelle aussi *Cyanus pul-  
chro semine, Centaurel masoris.* J. B. *Chondrillarara  
purpurea , Crupina Belgarum dicta.* Parle. *Chondrilla ;  
Hispanica.* Germ. *Foliis laciniatis serratis , purpuras.- ;  
centeflore.* C. B. *La Rampante barbue.* R a γ , *Hist.  
Plant.*

Je ne lui commis aucune propriété médicinale.

CRURA CL1TOR1DIS, ee Eont deux corps fpongieux  
qui forment le *clitoris , 8e* qu’on appelle branches du  
*clitoris*, aVaut leur union. Voyez *Generatio.*

CRURA MEDULLÆ OBLONGATÆ , *les cuisses  
de la moelle allongée* ; Ce font les deux plus grosses bran-  
çhes de la moelle allongée, à qui l'on donne Ce nom  
en sortant du eerVeau.

CRURALIS, *Crural’,* épithete que l'on donne tant à  
Partere qui porte le sang dans les euifles & les jam-  
bes, qu’aux veines qui le rapportent de ces parties au  
cœur.

CRURÆUS MUSCULUS, *le muscle crural.*

C’est comme une masse charnue, qui couvre presique tout  
le deVant de l'os fémur, entre les deux Vastes dont les  
bords de cette mafl'e mufculaire font couVerts.

Il est attaché tout de flûte à la surface antérieure ou con-  
vcxe de l’os fémur , depuis la facette antérieure du  
grand trochanter, jusqu’au dernier quart de la longueur  
de l'os, par des fibres charnues qui defeendent sifccef-  
siVement Comme de front les unes fur les autres entre  
les deux Vastes, & s’unissent en partie à ces deux must-  
elas , de maniere qu’elles ne paroisscnt pas faire un  
muscle féparé en particulier.

*Tprne III.*

CRU 866

Il n’est pas si épais que les deux Vastes; & comme il en  
est coiiVert de côté & d’autre, il forme aVec eux une  
espece de gouttiere charnue , dans laquelle le droit ou  
grêle antérieur est niché, & le couVre antérieurement.

En bas il fe termine par un tendon aponéVrotique, qui  
s’unit à la face postérieure du tendon du droit ou grê-  
le antérieur , & aux bords Voisins des extrémités des  
Vastes. Ainsi ces quatre mufcles font enfemble un ten-  
don aponéVrotique commun, qui slattactie aux parties  
latérales de la rotule, au bord de sim ligament tendi-  
neux, & enfin à la partie latérale adjacente de la tête  
ou extrémité supérieure du tibia. W ι ν s L o w, *Ana-  
tomie.*

CRUS , la *cuisse* strictement, mais par ce mot on entend  
une des extrémités inférieures depuis les os innommés  
jufqu’aux orteils.

*Des extrémités inférieures.*

Les extrémités inférieures comprennent toutes les par-  
ties qui font au-dessous des caVités cotyloïdes des os in->  
nominés ; & qu’on dÎVÎfe ordinairement en trois par-  
ties ; à faVoir , la *cuisse,* la jambe & le pié.

La *cuisse* ( en Gree μηρὸν) & en Latin , *semen, coxa, agis,  
anchae os , crus suemur,* n’a qu’un os, qui est le plus  
long de tous les os du corps , & le plus gros & le plus  
fort de tous les os cylindriques. Sa situation n’est pas  
perpendlculaire ; car Ion extrémité inférieure est con-  
sidérablement indicée en dedans; enforte que les ge-  
noux fe touehent, tandis que ees deux os font considé-  
rablement distans par leur extrémité supérieure. Cette  
position nous est fort aVantageusic, paree qu’elle laisse  
un espace considérable entre deux pour les parties ex-  
térieures de la génération, les deux grandsréferVoirs,  
de l'urine & des matieres fécales, & pour les gros muf-  
clesqui meilVent la *cuisse* en dedans. Elle fert aussi à  
nous faire marcher plus Vite, plus furement, plus droit,  
& à plus petites enjambées. Car si les genoux étoient  
éloignés l’un de l’autre ; il faudroit, pour que nous  
pussions faire un grand pas , que le tronc de notre corps  
décriVîtune partie de cerde : & lorfque nous leVerions  
une des deux jambes , notre centre de graVÎté feroit  
trop éloigné de la bafe de l’autre , ce qui nous mcttroit  
en riEque de tomber ; enforte que nous ne pourrions  
marcher droit ni marcher ferme , ni marcher dans un.  
sentier étroit, si les os de nos *cuisses* étOÎent autrement  
situés qu’ils ne siont. C’est en conséquence de ce que  
le poids du corps porte ainsi obliquement siur les arti-  
dilations des genoux par cette situation des os des *ctelse  
ses,* que les enfans qui siont naturellement foibles*TO*nouent.

L’extrémité supérieure de l'os n’est point continuée en  
droite ligne *avec* le corps de l’os même : mais elle est  
tournée obliquement en dedans & par en haut; ce qui  
augmente encore la distance entre les deux os. Cetto  
extrémité par la partie par laquelle elle tient aufewur,  
& que l’on nomme l'on col. est peu considérable & assez  
menue : mais après cela elle forme une grosse tête ron-  
de, ( *vertebram* ) qui repréfente une grande portion  
de fphérc partagée en deux parties inégales. Cette tête  
est unie & couVcrte d’un cartilage qui fort à faciliter fes  
mouVemcns dans la caVÎté cotyloïde de l’ischion. Vers  
sa partie inférieure interne , on obferVe une fosse iné-  
gale & fpongieufe , où est attaché un fort ligament,  
qu’on appelle communément le ligament rong, mais  
qui est plutôt de figure oVale, & qui s’étend depuis-là  
jufqu’à la partie inférieure interne dela caVÎté cotyloi-  
dc, où il est considérablement plus large que vers la  
tête de l'os de la *cuisse.*

Le cou de *i’OSfoemur a* quantité de trous assez larges pouf  
recevoir les fibres du fort ligament qui le couVre, &  
s’y attache par ce moyen. Autour de la racine du cou,  
à l'endroit où il prend fon origine de l'os , on trouVe  
une ligne inégale, à laquelle tient le ligament circulai-  
re de PartiCulation. Au dessous dela partie postérieu-  
re de cette racine, on obferVe une grosse protubérance

I à fursace rabotetsse, qu’on appelle grand trochanter,

867 CRU

(en Grec γλουτος ; & en Latin *rotator natis s malum  
granatum testiculorum')* à la partie supérieure de la-  
quelle est ménagée une cavité pour l’infcrtion du petit  
fessier , & immédiatement en-dehors font inférés lepy-  
riforme, l’obturateur interne & les gemeaux. AT’extré-  
mité supérieure de cette apophyseestune silrface platte  
& unie, où est attaché le moyen fessier ; & en-dehors  
& immédiatement au - dessous est une furface large &  
polie pour l'infertion du grand fessier. Depuis la face  
postérieure de laraeine du grand trochanter regne une  
ligne inégale par derriere & par dessous, en dedans de  
laquelle est inféré le musde quarré. Dans l'enfonce-  
ment du côté interne de cette ligne est attaché l'ob-  
turateur externe , & à fon extrémité interne, est pla-  
cée l’apophyse conoïde, appellée autrement petit tro-  
chanter ( *trochanter mtnor,* ou *rotator minor* ) à laqucle  
le sont insérés le mufcle pfoas, & l’iliaque interne ; &  
au-dessous de la racine interne dans une rainure inéga-  
le, est situé le pectiné. Lesmufcles qui s’insérent dans  
ces deux apophyfes , étant les principaux instrumens  
du mouvement rotatoire de la *cuisse*, leur ont fait don-  
ner à toutes deux le nom de *trochanter.*

Le corps de l’os fémur a fa partie antérieure convexe, &  
la postérieure concave pour faciliter l’action des musi-  
des qui fe meuvent dessus, & pour la commodité de  
s’asseoir, fans porter fur ces mufcles assez sort pour les  
comprimer. Sans doute aussi que le poids des jambes,  
qui en cette posture pendent des *cielsses ,* contribue  
beaucoup à cette courbure. La furface antérieure est  
un peu applatie en dessus vers le commencement du  
mufcle crural ; & encore au-dessous aux endroits où  
porte le même crural & le droit. La surface externe est  
applatie aussi vers le vaste externe, à l’endroit où il est  
séparé du précédent par une ligne obtufe. Le vaste in-  
terne presse un peu la furface inférieure de cet os. La  
furface concave postérieure a une éminence qui s’éle-  
ve au milieu, qu’on appelle communément ligne âpre ,  
*line a aspera,* dans laquelle s’infere le triceps. Les vaise  
Beaux médullaires entrent dans ha partie sup érieure par  
un petit trou qui regne obliquement en dessus ; & un  
peu au-dessus fiant une foffette articulaire ou deux, où  
simt attachées les expansions tendineuses du grand sese  
fier. L’extrémité inférieure de la ligne âpre fe dÏVÎfe  
en deux ; la longue tête du trieeps s’infere dans le côté  
interne , & la courte tête du biceps fléchisseur du tibia,  
prend sim origine de l’externe. Entre les deux lignes  
âpres l'os est applatti par de gros vaisseaux l'anguins &  
des nerfs, qui passent par-dessus, & près de l’extrémité  
de chacune de ces lignes, on remarque souvent depe-  
tites protubérances fans aspérités, où les deux têtes des  
mufcles gastrocnemiens externes prennent leur origi-  
ne, & où l’on trouve quelquefois les os fefamoïdes  
qu’a déorits Vestale , *Lib.I. cap.* 28. et 30.

L’os femur à fon extrémité inférieure est plus gros qu’en  
aucun autre endroit ; & forme deux grandes protubé-  
rances une de chaque côté, qu’on appelle condyles,  
entre lefquels fe trouve une cavité considérable, sin-  
gulièrement à la partie postérieure. Le condyle inter-  
ne est plus long que l'externe; ce qui vient nécessaire-  
ment de la position oblique de cet os , afin que la jam-  
be ait moins d’obliquité. Chacune de ces apophyfes  
paroît divisée dans le plan de *sa* surface. La marque  
de la division en dehors est une échancrure, & en de-  
dans une protubérance. La partie antérieure de cette  
division est à peu près femblable à une poulie dont le  
bord externe est le plus haut. La rotule est placée fur  
cette efpece de poulie. La partie postérieure a deux  
têtes larges & oblongues , dont la plus grande s’étend  
en arrière pour faciliter les mouvemens du tibia ; & de  
la cavité qui est entre deux, mais proche de la basie du  
condyle interne, fort le ligament fort qu’on appelle  
communément le croifé. Les côtés des condyles font  
applatis par les mufcles qui passent dessus; fur la par-  
tie postérieure du côté interne, est une petite fosse qui  
siemble formée par les tendons du grêle & du coutu-  
rier : à la partie externe il y a un enfoncement considé-

CRU 868  
>

rable formé par le biceps fléchisseur de la jambe. Un  
peu plus en devant qu’à l'endroit où font ces enfonce-  
menssur chacun des condyles , les ligamens latéraux  
de l’articulation du genou prennent leur origine de llos  
fémur. Autour de cette extrémité inférieure de l’os de  
*la cielsse* font de grands trous, dans lesquels fiant atta-  
chés les ligamens pour la Eureté de l’articulation, &  
par où il entre des vaisseaux fanguins dans la substance  
interne de l'os.

Toutes les éminences du fémur dans les enfans nouveau-  
nés font cartilagineufes, & deviennent par la fuite de  
petites épiphyses avec de grosses apopllVEes.

Llos de la *cuisse* est articulé par en haut avec la cavité co-  
tyloïde des os innominés par énarthrose, ce qui fait  
qu’il peut lu mouvoir en tout sens : mais Ton mouve-  
ment en arriere ést borné par les hauts rebords de la  
cavité & par le ligament rond ; car sans cela la tête de  
llos pourroit fréquemment fortir de la cavité par l’é-  
chancrure ménagée pour donner du jeu à llos en de-  
vant. Le corps de cet os n’a point ou prefque point de  
mouvement rotatoire , quoique fa tête fe meuve fur  
fon axe ; parce que la progression oblique du cou & de  
la tête depuis le corps de llos est telle que le mouve-  
ment rotatoire de la tête ne peut faire mouvoir le corps  
l’os qu’en devant & en arriere ; & cette tête ne peut  
pas comme celle du bras être dirigée en ligne droite  
aVec ison corps. Cependant à proportion que la tête peut  
fe mouVoir dans la caVÎté, circulairement en deVant &  
en arriere, le reste de l’os peut aVoir aussi une rotation  
partielle. L’os de la *cielsse* est articulé par en-bas avec  
le tibia & avec la rotule par ginglyme.

La jambe, en Grec κνύμη, & en Latin *crus* ou *tibia,* est  
composée de deux os , le tibia & le péroné, à quoi on  
en pourroit fort bien ajouter un troisieme, à favoir la  
rotule : comme cet os quoique distinct des deux autres  
a beaucoup d’analogie avec l’olécrane ou la grande apo-  
phyfe supérieure du cubitus ; je traiterai de la rotule  
en même tems que de ces deux autres os.

*LO tibia t* ( en Grec προκνύμιον, ἀυτικνύμιον, en Latin *focile  
majus) arundo major s canna major canna domestica  
cruris,* ) ainsi appelle parce qu’il ressemble à uneflute,  
est un os long, gros & d’une forme à peu près triangu-  
laire , situé à la partie antérieure interne de la jambe .  
& à peu près droit, qui fert à fupporter tout le reste  
de la machine.

L’extrémité supérieure du tibia est grosse, tubéreuse &  
spongieufe, & est partagée en deux cavités par une  
protubérance inégale & irréguliere, ( appellée en Gre®  
διάφυσις , ἐξοχὴ νευροκονδρώδne, & en Latin *tuber* ou *tu-  
berculum* ) qui est creusée à fa partie la plus prominen-  
te aussi-bien qu’à sa base postérieure & antérieure. Des  
deux ligamens qui composent le grand croisé, l’anté-  
rieur s’ilssere dans la caVÎté du milieu, & l’ensonce-  
ment postérieur de cette apophyste irréguliere reçoit le  
ligament postérieur. Les deux larges cavités des côtés  
de cette protubérance ne sont pas égales; car l’interne  
est oblongue & profonde pour recevoir le condyle in-  
terne de llos de *ia cuisse',* & l'externe qui reçoit le con-  
dyle externe est aussi plus superficielle & plus ronde.  
Chacune de ces deux cavités dans un sujet récent a un  
cartilage sémi-lunaire dont le bord convexe est épais,  
& qui va en s’amincissant vers le bord concave ou inter-  
ne. Le milieu de chacun de ces cartilages est large , &  
les extrémités s’étrécissent & s’amincissent, à mesclre  
qu’elles approchent du milieu de la protubérance du  
tibia. Le bord convexe & épais de chaque cartilage est  
lié au ligament circulaire de l'articulation , mais si près  
de l'on origine du tibia, que les cartilages ne peuvent  
pas s’écarter, tandis que les extrémités étroites de ces  
cartilages devenant presque des ligamens, s’attachent  
à l'insertion du fort ligament croisé dans le tibia, &  
femblent avoir leur substance confondue & mêlée avec  
ce ligament. C’est pourquoi il faut qu’il y ait un trou  
circulaire entre chaque cartilage & le ligament, dans  
lequel la partie convexe & faillante de chaque condy-  
le de llos de la *cuisse se* meut. Dans la circonférence de

*86p* CRU

ces caVités l’extrémité supérieure du tibia est raboteuse  
& inégale, pour rendre plus Eermes la connection des  
ligamens de l’articulation. Immédiatement au-deffous  
du bord postérieur de l’articulation Eont deuxprotubé-  
rances inégales & applatties. Dans l'interne est inséré  
le tendon du mtsscle semi-membraneux, & dans l'ex-  
terne une partie du ligament croisé. En dehors de cette  
derniere petite tubérositélest'une siurface légerement  
creusée par l'action du musicle poplité.

Au-dessous de la partie antérieure de l'extrémité fupé-  
rieure du tibia s’éleVe une protubérance Considérable ,  
inégale dans *sa* Eurface, ( e’est Ce qu’on appelle en Grec  
ὰντικνύμιον, *anterior tuber* ) à laquelle est attaché le fort  
ligament tendineux de la rotule. Au côté interne de  
cette protubérance est une caVÎté inégale où font insé-  
rés les mtsscles demi-nerVeux , grêle & couturier. Ce  
détail peut EerVir à faire connoître aux Chirurgiens à  
quel endroit le tibia doit être scié dans une amputa-  
tion; de forte qu’en éVÎtant de laisser un moignon de  
jambe long & incommode , on puisse cependant lui  
conserVer du mouVement en ménageant les mufcles  
propres à le motiVoir. Au-dessous du bord externe de  
cetie tubérosité antérieure est unesiursace platte & cir-  
culaire, couVerte dans un os frais d’tm cartilage, la-  
quelle fert à l’articulatiOn du péroné. Entre cette furfa-  
ce platte & la tubérosité antérieure il y a une caVlté  
inégale, d’où le jambierantérieur & le long extenfeur  
des orteils prennent leur origine. De la furface platte  
& unie naît une ligne qui defcend obliquement Vers le  
côté interne de l’os, & d’où prend fon origine le jam-  
bicr postérieur. Au côté interne de cette ligne est une  
furface plane, oblique, où s’infere le mtsscle poplité ,  
& d’où une partie du mtsscle folaire prend fon origine.  
Le reste du Corps du tibia est triangulaire : l'angle an-  
téricur est fort aigu & s’appelle Communément la crête  
ou l'épine, ( en Grec ἄκανθα, & en Latin *spina, crea ,  
linea prima tibiae > angulus acutus.* ) Cette ligne ou crê-  
te n’est pas droite, mais elle tourne d’abord en dedans ,  
enfuite en dehors, puis en finissant elle rentre en de-  
dans. Le côté interne est uni & égal, étant peu assujet-  
ti aux actions des mufcles : mais le côté externe est  
creusé au dessus du jambier antérieur, & au-dessous par  
le long extenficur des orteils, & par le long extenfieur  
du pouce. Les deux angles de derriere ces côtés fiont  
arrondis par l’action des musitles; & le côté postérieur  
compris entre deux, n’est pas si large que ceux dont  
on Vient de parler : mais il est plus oblique & plus ap-  
platti par l'action du jambier postérieur & du long flé-  
chisseur des doigts. Un peu au-dessus du milieu de l'os  
fie termine l’angle interne , & l'os s’arrondit : mais il a  
toujours la siurface inégale en conséquence de la pression  
du mtsscle solaire. Tout près de là on Voit le passage  
des Vaisseaux de la moelle qui descendent obliquement  
Eur la surface plane postérieure.

L’extrémité inférieure du tibia est creusée, mais enforte  
qu’il s’éleVe néantmoins au milieu une petite protubé-  
rance. Le côté interne de cette caVÎté qui est égal, &  
qui dans les os frais est cotiVert d’un cartilage s’allonge  
en une apophyse considérable, qu’on appelle commu-  
nément la malléole interne, ( en Grec σφυρὸν, πέσον,  
& en Latin *talus , clavicula , cavilla Interior , ca-  
villa domestica O* dont l’extrémité est dÎVÎsée paru ne  
échancrure, de laquelle partent des ligamens qui Vont  
aboutir au pié. Il saut obferver ici d’après Winflow ,  
*Exposition Anatomique des os secs*, §. 865. que cette ma-  
léOle interne est située plus en deVant que le condyle  
interne de l'extrémité supérieure de cet os : & cette ob-  
ferVation est très-nécessaire à faire lorsqu’il est question  
de réduire une luxation ou une fracture de la jambe.  
Le côté externe de cette extrémité a une caVÎté inégale ,  
irrégulière & sémi-lunaire qui y est formée pour rece-  
Voir l'extrémité inférieure du péroné. La face posté-  
rieure a deux rainures latérales & une petite protubé-  
rance au milieu. Le tendon du mufcle jambier posté-  
ricur estlogédans l'enfoncement interne, & le tendon  
du long fléchisseur des doigts dans l’externe. De la pro-

CRU S70  
tubérance du milieu sortent des bandes ligamenteuses  
pour fixer ces tendons.

On décrira ce qui regarde l’articulation & lesmouVémens  
du tibia, après qu’on aura fini ce qui conCerne les trois  
os de la jambe.

Les deux extrémités du tibia dans un enfant nouVeau né  
ne fiont que des cartilages, qui par la sitite deVÎennent  
des épiphyEes,

Le péroné ( qu’on appelle en Grec πλάνησίεδρον, & en La-  
tin *fibula, perone ysocile minus , arundo minor , canna  
minor cruris, suraradius')* est un petit os long placé  
à la partie externe de la jambe, à l’opposite de l’angle  
externe du tibia. Il est irrégulierement triangulaire.

La tête supérieure du péroné a une caVÎté ronde superfi-  
cielle à sion côté interne, qui dans les os frais est cou-  
Verte d’un cartilage ; il est si étroitement attaché au  
tibia Vers *sa* partie supérieure par des ligamens qu’il ne  
peut aVoir qu’un petit mouVement en deVant & en ar-  
riere. Cette tête par *sa* face externe est raboteufe & iné-  
gale, à l'endroit où le mtsscle biceps s’y infere, & Eous  
fon côté interne postérieur on peut remarquer une tu-  
bérosité qui donne naissance à la partie sorte & tendi-  
ncuEc du mtsscle filaire.

Le corps de cet os est un peu recourbé en dedans & posté-  
rieurement; configuration qui lui Vient de l’action des  
mtsscles : mais cette courbure augmente encore EouVent  
par la faute des nourrices. L’angle le plus aigu du pé-  
roné est celui de deVant, des deux côtés duquel l'os est  
considérablement, mais inégalement enfoncé parles  
corps des différens mufcles qui en tirent leur origine ou  
qui agissent dessus , & qui même dans les Vieillards y  
impriment des sinuosités tout - à - fait distinctes ; la  
furface postérieure est applatic par en haut par le *so-  
laire,* & est creusée par embas par le long fléchisseur du  
pouce. La furface externe de cet os est enfoncée obli-  
quement d’en-haut en embas & Eur le derriere par les  
deux péroniers , & la furface antérieure porte les em-  
preintes du long extenfeur des doigts, le neuvicme  
musitle ( *nonus* ) de VéEale & du long extenseur du pou-  
ce. Il y a un fort ligament qui Va de l'angle interne jusa  
qu’au tibia pour unir ces deux os & donner origine à  
différens mufcles. La surface postérieure est la plus  
plane &'la plus unie : on y remarque au milieu le pasc  
stage des Vaisseaux de la moelle qui y entrent oblique-  
ment. J’obserVe d’après Havers , *Osteolog. Nov. Disc.*I. l’entrée & la direction de ces Vaisseaux, parce qu’il  
est nécessaire que le Chirurgien y fasse attention en  
plusieurs cas, pour ne les pas ouVrir trop près de cet  
os dans la crainte d’oceasionner par là une hémorrhagie  
opiniâtre.Il siemble qtl’ily a eu quelque defi'einparticu-  
lier à former ces canaux de maniere que dans l’humerus,  
le tibia & le péroné ils defcendent obliquement, au lieu  
que le dans radius , le cubitus &le fémur ils biaifent en  
montant, ce qui fait que les arteres & les nerfs qui font  
enVoyés à ces trois derniers os doÎVent éprouVer une  
réflexion considérable , aVant que d’arrÎVcr au lieu de  
leur destination. La raision de cette dÎVersué est peut-  
être afin que les arteres, & singulierement celles qui  
entrent si petites dans les os que leurs tuniques n’ont  
pas la force de sie contracter pour faire aVancer la li-  
queur par leur propre ressort, & qui ne font d’ail-  
leurs assistées par l'acticn d’aucun organe Voisin ca-  
pable de leur communiquer du mouVement , puissent  
yotiVer une defcente aifée à leurs liquides intro-  
dtiits dans les os , comme il arsÎVera lorsqu'elles des-  
cendront par des passages obliques , ainsi que dans  
les os nommés les premiers : & elles auront pour  
l’ordinaire le même aVantage dans les os nommés  
en siecond lieu , parce que la main dans la posture la  
plus Ordinaire est plus haute que le coude, & que quand  
on estaiWsou couché, l'extrémité inférieure de la *cuisse*monte au moins aussi haut que la supérieure. Lorsqu’on  
est débout, qu’on marche ou qu’on remue les bras , il  
faut bien que le fang monte pour entrer dans les os de  
l’aVanr-bras & des *cuisses t.* mais la pression des mufcles  
alors en action sur les Vaisseaux aVant leur entrée dans  
1 i i ij

871 CRU

les os suffit pour compenser PinconVénicnt de ce cours  
gêné. Ce raisonnement acquiert encore une nouVelle  
force si l’on obferVe que le passage des Vaisseaux dans  
ces os est toujours plus proche des extrémités fupérieu-  
res que des inférieures.

L’extrémité inférieure du péroné forme une tête fpon-  
gieufe & oblongue, laquelle est à fasace conVexe , ir-  
réguliere & fouVent raboteufe, & est reçue dans la ca-  
vité externe du tibia , auquel elle est si fermement  
jointe par un cartilage mince intermédiaire & par de  
sorts ligamens, qu’il est rare qu’elle fe déplace. L’ex-  
trémité inférieure du péroné forme en s’étendant une  
apophyfe coronoïde qui est unie, couverte d’un carti-  
lage, & contiguë à la face externe du premier os du  
tarfe, qui estl'astragal. pour assurer l’articulation de  
ce eôté là. Cette protubérance s’appelle malléole exter-  
ne. Comme elle est plus en arriere que la malléole in-  
terne , & est dans une direction oblique, elle nous  
oblige naturellement à tourner le deVant du pié en de-  
hors , comme PobferVc M. Winstow , *Mém. de l’Acad,  
des Sc.* 1722. A fa- partie inférieure interne on peut re-  
marquer une caVÎté fpongieufepour des glandes muci-  
lagineufes, de laquelle partent pour le pié des li-  
gamens; fur la partie postérieur® il y a une sinuosité  
formée par les tendons des musides péroniers.

L’articulation de l’extrémité supérieure du péroné aVec  
le tiblasesait par arthrodie; il y a à l’extrémité infé-  
rieure un cartilage qui fernble coller les deux os en-  
semble, non pas à la Vérité si fermement dans les jeunes  
gens , qu’on n’apperçoiVe quelque mouVement à l’au-  
tre extrémité: mais dans des fujets Vieux j’ai fouVent  
vu ces deux os tout-à-fait collés ensemble à leur extré-  
mité inférieure.

Le principal usiige de cet os est de donner l’origine &  
l’infertion à des mufcles, dont la direction peut être  
un peu altérée dans certaines occasions, lorfque fa par-  
tie supérieure s’écarte en-deVant ou en arriere. Il fert  
aussi à rendre plus sûre & plus ferme l’articulation du  
pié.

Les deux extrémités de cet os sont cartilagineufes dans  
les enfans & ont la forme d’épiphyfes ayant qu’elles  
sioient unies au corps du péroné.

La rotule (en Grec ἐπ/μυλὶς, μυλακρὶς , κόγχος , ἐπιγονατὶς,  
πλανησἰεδρον, & en Latin *patella, mola, genu aseutisor-  
me os -, cartilaginosum, disciforme, oculus genu)* est un  
petit os plat situé à la partie antérieure de Partieulation  
du genou. Il ressemble beaucoup à la fection d’un cœur  
qui a fa pointe en embas. La furface conVexe antérieu-  
se de la rotule est fort égale. Elle est seulement percée  
de plusieurs trous, où entrent des fibres du fort liga-  
ment qui la couVre. La furface postérieure est unie,  
couVerte d’un cartilage & dÏVÎséeau milieu par une li-  
gne conVexe en deux caVÎtés dont l’externe est la plus  
large, & qui font adaptées aVec justesse à la poulie du  
fémur. Cette furfaceplane & polie est enVÎronnée d’un  
bord rude & saillant, auquel adhere le ligament circu-  
laire , & par-defi'ous l’os est inégal à l'endroit où est  
attaché le fort ligament tendineux qui Vient de la tu-  
bérosité du tibia. La partie supérieure horssontale de  
cet os est applatie & inégale à l’endroit où font insérés  
les tendons des extenfeurs de la jambe.

La substance de la rotule est cellulaire, revétue en dehors  
de petites lames minces & fortes : mais ces cellules font  
si petites & il y a tant de fubstance osseufe employée à  
la fubstance de cet os qu'il n’y a guere d’os de fostvo-  
lume qui Eoit si fort. De plus , il est partout couvert  
en-dessus d’un ligament épais, ( comme nousaVonsob-  
ferVé que font ces fortes d’os en général ) qui sert à te-  
nir *sa* silbstance plus ferrée , & qui peut être mû d’un  
côté ou d’un autre : c’est pourquoi cet os a assez defor-  
ce pour résister aux actions des gros muEcles qui s’y in-  
serent, ou à une force étrangere qui y est appliquée de  
dehors; au lieu qu’une apophyse fixe comme est l’olé-  
crane li’auroit pas été suffisante pour foutenir tout le  
poids du corps qui porte dessus , comme il arrice Eou-  
vent à cet os, & auroit empêché le mouvement rota-

C R U S72

toire de la jambe. Nonobstant ces précautions de la na-  
ture pour préVenir ces inconicniens , j’ai vu cependant  
un cas semblable à ceux que rapporte Ruysilc, *Observ.  
Anat. Chirurg. Observ.* 3. c’est-à-dire, une fracture  
ranfVersale à cet os, & par le rapport du blessé ou de  
ceux qui étoient auprès de lui , parce qu’il n’y aVoit  
point d’enflure, parce que la partie n’étoit point déco-  
lorée & qu’il n’y aVoit aucune autre marque de colli-  
sion ou de contusion, il étoit Visible que l’os s’étoit cassé  
par le tiraillement & la conVulsion des mufcles. Quoi-  
que le blessé ait recouVré en partie l'usage de l'articu-  
lation du genou , je penEe néantmoins qu’il y a lieu de  
s’attendre que le genou ne jouera plus qu’aVec peine ,  
même après que les parties fracturées de la rotule au-  
ront été réunies, parce que probablement la matiere  
calleufefe logera dans la caVÎté de l’articulation, où  
elle unira quelques-unes des parties, ou tout au moins  
cassera une inégalité à la furface postérieure de l’os  
qui l’empêchera de faire les mouVemens qu’il seroit  
fans cela sijr les condyles du fémur.

L’articulation de la rotule aVec le fémur est un vrai gin-  
glyme, & elle est attachée au tibia par une forte fyn-  
defmofe.

Dans un enfant nouveau né venu à terme, la rotule est  
entierement cartilagineufe, & pour l’ordinaire ne de-  
vient pas osseufe aussi-tôt que les épiphyfes.

Toutes les parties de l’articulation du genou étant décri-  
. tes, il faut examiner quels font fes mouvemens & com-  
ment ils fe font.

Les deux principaux mouVemens font la flexion & l’ex-  
tension. Dans le premier de ces deux moiiVemens on  
peut faire aVec la jambe contre la *cuisse* un angle fort  
aigu, au moyen de ce que le condyle du fémur est rond  
& uni jusqu’à fia partie postérieure. Dans ce mouVe-  
ment la rotule est tirée en embas par le tibia. Au  
contraire, lorfqulon étend la jambe, la rotule est tirée  
en en-haut,& conséquemment le tibia en deVant par les  
mtssdes extenfeurs qui font attachés au tibia : mais de  
peur que ces mufcles ne le tirent au-delà de fa direction  
perpendiculaire par rapport à la *cuisse,* le ligament poI-  
técieur croisé s’y oppoEe , afin que le corps puisse être  
supporté par une colonne ferme; car en cette situation  
*la cuisse Se* la jambe font un fupport tout aussi folide  
que si ce c’étoit qu’un même os continu. Quand Parti-  
culation n’est pas fermement tendue, la rotule n’est  
pas ferrée bien fort & le ligament postérieur est relâ-  
ché. Si l'on considere les caVÎtéssuperficielles du tibia,  
il paroît que cet os peut être mû d’un côté ou d’un au-  
tre , ou par une petite rotation ; ce qui *se* fait, comme  
le remarque M. Winflow,Expesp *Anat. ducorps humain.,  
Traité des os secs , t)y6.* parle mouVement de la ca-  
vité externe en arriere & en deVant fur l’interne qui  
fert comme d’axe. Qu’on fasse attention qu’une partie  
du ligament croisé est située perpendiculairement, &  
que la partie postérieure tire obliquement en dehors  
depuis.le condyle interne de la *cuisse* : la partie posté-  
rieure du ligament croisé empêchera la jambe de tour-  
ner aucunement en dedans, mais elle ne pourroit pas  
l’empêcher de tourner en dehors prefque tout autour,  
si ce mouvement n’étoit borné par les ligamens la-  
téraux de cette articulation qui ne prêtent que très-peu.  
Cette rotation de la jambe en dehors nous est fort uti-  
le pour croifer les jambes en différentes oecasions. Cet-  
te rotation deVoit cependant aVoir des bornes pour ne  
pas courir les rifques de fréquentes luxations, qui fans  
cela auroient été inéVÎtables. Tandis que ces mouVe-  
mens fe font, la partie du tibia qui fe meut immédia-  
tement fur les condyles est dans des anneaux cartilagi-  
neux, qui par leur épaisseur en dehors rendent les ca-  
vités du tibia plus horifontales, en éleVant leur côté  
externe à l’endroit où la furface du tibia biaife en em-  
bas. Voilà ce qui rend les motrvemens de cette articu-  
lation aussi fermes & aussi assurés qu’ils le font. Les  
cartilages étant capables de changer un peu leur situa-

*873 C* R U

tion , se prêtent aux diiT ens mouvemens & attitudes  
du membre , & contribuent à rendre les mouyemens  
plus grands & plus Vifs.

Le piéfedÎVife Comme la main en trois parties, qui font  
le tarse, le métatarse & les orteils : or, dans cette  
description nous nommerons les différentes surfaces  
Eelon leur situation naturelle; c’est-à-dire, que nous  
nommerons supérieure celle qui répond au coup de  
pié; inférieure, celle qui répond à la plante dupié; in-  
terne, celle qui est du côté du gros orteil , & externe,  
celle qui est du côté du petit.

Le tasse, *tarsas,* autrement *rasseta* , consiste en Eept os  
fpongieux, dont l’astragal est le supérieur, l'os du ta-  
lon, le postérieur; l'os naVleulaire, le mitoyen; l'os  
cuboïde , l’externe des quatre antérieurs; les oscunéi-  
formes externe, moyen & interne. Afin de d'être  
point obligé de grossir cette defcription des os par des  
répétitions, je prie le Lecteur, une fois pour toutes ,  
d’obferVer que toutes les sois qu’il fera parlé d’une  
ligne inégale sans lui assigner d’usage , on doitfuppo-  
fer qu’elle fert à attacher un ligament ; ou toutes les  
sois qu’on aVertit qu’il y a une caVité fpongieufe iné-  
gale, enfoncement ou fosse, fans dire quel en est l'ssa-  
ge, c’est la place où s’inEere un ligament, ou dans la-  
quelle se logent des glandes mucilagineuses : il sera  
plus d’une fois question & de ligne & de cavité dans le  
détail des différentes parties du pié.

On a déja décrit l’astragal à fon article propre : c’est pour-  
quoi voyez *Astragalus.*

Le *calcaneum* ou os du talon, ( nT/pv'a, *calcar pedis)* est le  
plus gros os des fept, situé à la partie inférieure & pos-  
térieure du tasse. Voyez *Calcaneum.*

Le naVleulaire, ( σκαφοειδὴς, *os cymbae,*) situé immédia-  
tement au-dessous de l’astragal, est quelquefois circu-  
laire. Sa furface postérieure forme une caVité oblon-  
gue pour receVoir la tête ronde antérieure de l’astra-  
gal. Sur la furface supérieure est une fosse inégale.  
Én-dessous, l'os naViculaire est inégal & rude, mais  
creux, pour y recevoir des mufcles. A *sa face* interne  
s’éleVe un sort gros nœud, duquel l'abducteur du pou-  
ce prend en partie fon origine, où s’inEere le tendon  
du jambier postérieur, & où fiant attachés deux liga-  
mens remarquables : le premier est un fort ligament  
dont on a parlé plus haut, qui supporte l’astragal ;\*le  
second est étendu obliquement depuis cet os en tra-  
versant le pié jtssques aux os du métatarste appartenant  
à l’orteil du milieu, & à celui qui est immédiatement  
aVant le petit. L’os naviculaire en-dehors a une silrsace  
fémi-circulaire & unie à l'endroit où il l'e joint à l'os  
cuboïde. La furface entiere de cet os est toute couverte  
d’un cartilage, & divisée en trois faces unies adaptées  
aux trois os cunéiformes.

L’os naviculaire n’est qu’un cartilage dans l'enfant nou-  
veau-né.

L’os cuboïde ( πολύμορφον ) *cubisorme, quadratum , gran-  
dinosum varium, tessearae, multiforme O* est un cube  
sort irrégulier, situé immédiatement devant le calca-  
neum. La furface postérieure est une concavité oblon-  
gue,inégale, adaptée à la partie antérieure du calca-  
neum. Sur le côté interne de cet os, est une petite ca-  
vité demi-circulaire unie.pour le joindre à l’os navicu-  
laire; & immédiatement aVant, une face oblongue &  
unie formée par l’os cunéiforme externe : au-dessous,  
Pos est convexe & raboteux. Sur le côté interne de la  
furfaceinférieure, on trouve une protubérance &une  
fosse ronde, d’où l'abducteur du pouce prend fon ori-  
gine. Au côté externe delà même furface est une émi-  
nence ronde ,revétue d’un cartilage , immédiatement  
deVant laquelle on peut observer une fosse unie , dans  
laquelle passe obliquement en travers du pié le tendon  
du premier péronier. On apperçoit fur cette éminence  
un petit cartilage mince propre pour ce misscle, en  
place duquel on trouve quelquefois un os féfamoïde.  
Plus en-dehors que cette petite éminence, est pratiqué  
un enfoneement inégal, pour le fort ligament tendu  
entre cet os & le calcaneum. La furface antérieure de

CRU 8 74

l’os cuboïde est plate, unie, & légerement diVisée en  
deux faces plates, pour soutenir Pos du métatarse du  
petit orteil, & de celui qui le précede immédiate-

. ment. \*

H est rare que l’ossification de cet assisse commencée dans  
les enfans nouveaux-nés.

L’os cunéiforme externe, *chalcoideum externum,* est à  
peu près de la forme dson coing, étant large & plat  
par en-haut, avec de longs côtés qui defcendent obli-  
quement & fie terminent par un tranchant. La partie  
supérieure de cet os représente un quarré oblong ; la  
partie postérieure, un triangle uni, qui n’est pas com-  
plet à l’angle inférieur, & qui est joint à Pos navicu-  
laire. Le côté externe est divifé comme parunediago-  
nale : fa moitié supérieure postérieure est unie, & est  
le côté par où il *se* joint à llos cuboïde ; l’autre moitié  
est inégale & rabotesse. Dans l’angle supérieur anté-  
rieur de cette surface, il y a une empreinte unie for-  
mée par l’os du métatarse de l’orteil qui est en-deçà du  
petit. Le côté interne de cet os a les deux bords, anté-  
rieur & postérieur, applatis & unis, l’un par l'os du  
métatarste du doigt qui sisit le grand orteil, & l'autre  
par llos cunéiforme moyen. Sa furface antérieure est  
un triangle exact & oblong, pour soutenir llos du mé-  
tatarse de l'orteil du milieu.

Llos cunéiforme moyen ou petit, est encore plusexacte-  
ment semblable à un coin que le précédent. Son côté  
interne a par devant & par-derriere une surface plate  
& unie , par où il fe joint avec l'os fuivant, avec une  
petite fosserabotesse au-dessous; il est en grande par-  
tie inégal & raboteux. Le côté externe est uni & un peu  
creusé à l’endroit où il est contigu à l'os qu’on Vient  
de décrire. Les deux surfaces, tant antérieure que pose  
térieure, font plates, unies & triangulaires pour leur  
articulation avedlos naVleulaire par derriere ; & par-  
deVant avec l'os du nletatarfe du second doigt.

Le grand os cunéiforme, ou l'interne, diffère des deux  
premiers par fa situation, qui est fort oblique. De  
plus, la partie large & épaisse est ici en dessous, & la  
partie mince en-dessus & en-dehors. La furface d’em-  
bas, qui est large, est concaVe, pour donner un fur  
passage aux fléchisseurs du gros orteil. La furface pose  
térieure de cet os cunéiforme est creufe, unie ,& d’une  
figure circulaire en-dessous, mais en pointe par en-  
haut. Le côté externe est aussi uni & plat, maisdÎVÎsé  
en deux parties, dont la direction est à peu près la mê-  
me que celle de deux angles droits contigus l’un à l’au-  
tre. Sa furface postérieure qui va obliquement depuis  
le bas jufques par-devant & par en haut, joint le petit  
cunéiforme ; & sim antérieure, dont la direction est  
longitudinale, joint l’os du métatarfe du fecond or-  
teil. Le côté interne est fcabreux*, & a* en-dessous deux  
tubérosités remarquables , d’où s’éleVe le mufcle ab-  
ducteur du pouce ; & dans *sa* partie supérieure, est in-  
*séré* le jambier antérieur.

Dans un fœtus de neuf mois, ces trois os cunéiformes ne  
font tous encore que des cartilages.

Ces fept os du tarfe joints enfemble ont une forme con-  
vexe par-dessus, & laissent en-dessous une concaVité  
pour loger fûrement les muscles , les tendons & les  
Vaisseaux qui garnissent la plante du pié , & sont com-  
me ceux du carpe , si vous en exceptez quelques diflé-  
rences qui ont été déduites , couverts de forts ligamens,  
qui s’insérant par des trous dans leur furfaces, y adhe-  
rent fortement, & les attachent si ferme les uns aux  
autres, que non-obstant plusieurs furfaces unies qu’ils  
ont chacun couvertes toutes de cartilages ; & quoi-  
qu’ils femblent ajustés comme pour opérer des articu-  
lations aisées, ils n’ont pourtant de mouvement qu’au-  
tant qu’il en faut pour empêcher que le corps en mar-  
chant ou en fautant ne reçoive des chocs trop violens,  
s’il étoit porté si.ir une basse trop Eolide , car en ce cas,  
si le pié n’étoit qu’un Eeul os il ne manqueroit pas de  
fie rompre ; & pourquele piéEe proportionne aux silr-  
faces soir lesquelles il pose en Ee creusant en-dessous, ou  
elapplatissant. Quand les ligamens scmt trop foibles.

*8yi* CRU

comme dans quelques maladies , on est à portée de voir  
distinctement le mouvement de l’os naviculairefur l’asc  
tragal.

Le métatarse ( στῆθ-ος, πεδίον, & en latin, *planta, planum,  
vestigium , solium s pectus, praecordtum , pectaseculum,i)*est compoEé de cinq os , qui en général Eont analogues  
aux os du métacarpe , mats qu’on en peut distinguer  
par les marques suivantes : 1°. Us Eont plus longs, plus  
gros & plus forts. 2°. Leurs extrémités rondes anté-  
rieures ne font pas si larges , & font moins proportion-  
nées à leurs basies. 30. Ils siont plus menui par en-  
haut , plus amincis siur les côtés, & ont leur angle in-  
férieur plus incliné vers la face postérieure. 40. Les  
tubérosités qui font aux racines inférieures des têtes  
rondes, Eont plus grosses.

Le premier os, ou l'os interne du métatarse, *se* distingue  
aisément des autres par sa grosseur. Celui qui le fuit  
immédiatement, est le plus long de tous : fes bords  
font aigus, & il est presque perpendiculaire. Les au-  
tres sont plus courts & plus obliques, leur situation  
étant plus externe. Ces remarques générales & la desi-  
cription que je vais de plus donner en détail de chaeun  
de ces os, peuvent nous apprendre à distinguer, en  
les voyant chacun séparément, quel il est, & auquel  
des deux pies il appartient.

Llos du métatarsie du pouce est de beaucoup le plus gros  
& le plus fort des cinq, comme étant celui qui a le plus  
grand poids à foutenir. Sa bafe est oblongue, irrégu-  
lierement concave , & d’une figure sémilunaire , com-  
me il faut qu’elle foit pour s’adapter avec le grand os  
cunéiforme. Le bord inférieur de cette baie est un peu  
faillant 8c inégal à l'endroit où s’infere le tendon du  
premier muscle péronier : à *sa* face extérieure est une  
empreinte circulaire marquée par l’osfuÎVant. Sa tête,  
qui est ronde , a pour l'ordinaire à fa partie antérieure  
une ligne au milieu, & deux caVÎtés oblongues pour  
les os sésiimoïdes , & silr le côté externe un enfonce-  
ment fait par l’os fuivant.

L’os du métatarfe du fecond doigt est le plus long des  
cinq ; il a une bafe triangulaire, supportée par l'os cu-  
néiforme moyen. Son côté externe forme en s’allon-  
geant une apophyfe , dont l'extrémité est une furface  
oblique & unie, qui joint l'os cunéiforme externe. Près  
du bord interne de la bafe, cet os a deux petits en-  
foncemens faits par le grand os cunéiforme, entre  
lcfquels est une caVÎté raboteufe. On obEerve de plus  
en-devant une protuberanee polie, qui est jointe à l’os  
précédent. Au côté externe de la bafe, Eont deux lon-  
gues surfaces polies pour fon articulation avee l'os  
suivant : la furface supérieure unie est étendue longi-  
tudinalement, & l'inférieure perpendiculairement, &  
entre-deux est une sosie raboteufe.

Llos du métatarse du doigt du milieu est le second en  
longueur ; sta baste supportée par llos cunéiforme ex-  
terne , est triangulaire , mais biaife en-dehors , à l’en-  
droit où elle fe termine en une petite apophyfe fort  
pointue par sim extrémité, & l'angle inférieur n’est pas  
complet.

Le côté interne de cette bafe est adapté à l'os précédent;  
& le côté externe a aussi deux silrfaces unies , couver-  
tes chacune d’un cartilage, mais de disterente figure;  
car la supérieure est concaVe, ronde par-derriere, &  
s’appetisse à mesure qu’elle Vient en-deVant, & la pe-  
tite sturface inférieure unie est convexe, & fort proche  
du bord de la bafe.

Llos du métatarfe du quatrieme doigt est prefque aussi  
long que le précédent : il aune bafe triangulaire biai-  
scmte , par où il est joint à l'os cuboïde , fait un rond  
à sem angle externe , a une sturface creufe '& polie  
en-dehors, à l'endroit où il est pressé par Vos fuÎVant ;  
& deux au côté interne, correspondant à l'os précédent;  
& par-derriere, une longue furface étroite, où est une  
empreinte faite par llos cunéiforme externe.

L os du métatarse du petit orteil est le plus court, ayant  
deux côtés plats, l’un en haut & l’autre embas , & des  
lignes placées latéralement. Sa base, dont une partie

CRU 876  
repofe silr l'os cuboïde, est fort large, a des tubérosités,  
& pousse en-dehors une longue apophyse terminée en  
pointe, d’où une partie de l'abducteur du petit doigt  
tire fon origine ; & dans *sa* partie supérieure est inséré  
le Eecond péronier. 11 a en-dedans une furface plate co-  
noide, à l'endroit où il joint l’os précédent.

Lorsqu’on est debout, les extrémités antérieures de ces  
os du métatarfe & le calcaneum , Eont les feulsquifup-  
portent tout le poids de la machine; c’est pourquoi, il  
faut qu’ils foient forts & qu’ils n’aient pas trop de jeu  
entre eux : or, comme nous Venons de Voir, rien ne  
leur manque par rapport à ces deux objets.

Les os des orteils ont beaucoup d’affinité aVec ceux des  
doigts de la main ; les deux du gros orteil singuliete-  
ment font précisément comme les deux derniers du  
pouce , aVec cette différence feulement qu’ils ne Eont  
pas posés obliquement par rapport aux autres orteils,  
& qu’ils sirnt à proportion plus forts ; & il faut qu’ils  
le foient en ester, parce que c’est fur euxsprincipalcment  
que porte le poids du corps quand on s’élcve fur la  
pointe du pié.

Les trois os de chacun des quatre autres different de ceux  
des doigts, en ce qu’ils font plus petits & plus courts;  
en ce quc leur bafe est moins large que leur extrémité  
antérieure; en ce qu’ils *se* terminent en côte par en-  
haut & par en-bas, & Eont plus applatis fur les côtés.  
Lapremiere phalange est proportionnément pluslon-  
gue que la seconde & la troisieme , qui Eont fort cour-  
tes.

De ces quatre derniers, le plus proche du gros orteil est  
celui qui a les plus grands os ; & les trois autres les ont  
de plus petits en plus petits à mefure qu’ils s'éloignent  
du grand. Le petit orteil & celui qui leprécede immé-  
diatement , ont le fecond & le troisieme os intimement  
unis ensemble ; ce qui est fait fans doute à caisse de leur  
peu de moiiVemcnt, & de la pression considérable à la-  
quelle ilssiont stijets.

Les orteils nous sirnt d’un bon usage en marchant, en ce  
qti’ils servent à supporter le pié qui est derriere quand  
la plante du pié est éleVée, pour que notre corps aVec  
Eon centre de graVÎté foit perpendiculaire au pié qui est  
en-deVant.

Les os du métatarse & des orteils sirnt au même état dans  
les enfans que ceux du métacarpe & des doigts.

Les seuls os dont il reste à parler pour avoir décrit tous  
ceux de l’extrémité inférieure , sont de petits 0s qu’on  
y rrouVe quelquefois, ainsi qu’à la main & à quelques  
autres parties, & qu’on nomme séfamoïdes ou iumu-  
méraires.

Les os séfamoides siont de petits os qu’on trouve pour  
l’ordinaire aux articulations des orteils & des doigts,  
qui , quoique ressemblans en général à la graine du  
séfame, font pourtant de différentes figure & gran-  
deur. Après la dissection que j’en ai faite fur plusieurs  
si-ijets récens , ils semblent n’être autre chose que les li-  
gamens des articulations , ou de forts tendons de muse  
des, ou l'un & l'autre, devenus osseux par la vio-  
lente compression qu’ils éprouvent dans les endroits  
où ils l'ont placés. Ainsi les os sésiamoïdes au commen-  
cement des musicles gastrocnémiens, ne siont évidcm-  
ment composés que de fibres tendineuses. Ces mêmes  
os à la premiere phalange du gros orteil, ne Eontaussi  
visiblement que la continuation de la substance desli-  
gamens & des tendons de l'abducteur, du court flé-  
chisseur & de l’adducteur ; & celui qui est quelquefois  
double à la seconde phalange du même orteil, est une  
partie du ligament circulaire : & en effet, si l’on prenoit  
la peine de décrire tous les os de cette espece qu’on ren-  
contre , il seroit visible qu’ils *se* forment tous delà mê-  
me maniere. Il y a si peu de certitude fur leur nombre,  
leur figure & leur grandeur, qu’il seroit inutile depase  
*ser* le tems à en marquer les différences : c’est pourquoi,  
je me contenterai de remarquer en général, que

1. Dans tous les fujets où les tendons & leslîgamensont  
beaucoup de fermeté, & où l’action des muscles est for-

*877* CRU

te & la compression violente, il y a lieu de s’attendre à  
trouVer de Ces os.

2. Toutes choEes égales d’ailleurs ; plus le sujet est âgé ,  
plus aussi on trouVcradecesos,& plus ils feront gros.

3. Plus le sujet a fatigué ces extrémités,ou supérieures ou  
inférieures, plus aussi, toutes chofes égales d’ailleurs,  
ces os feront gros & nombreux.

Cependant,comme les deux de la premiere phalange du  
gros orteil fiant plus gros que les autres, & qu’ils ne  
manquent gueres dans aucun fil jet adulte , il y auroit  
lieu de croire, qu’indépendamment delacausequi les  
forme en conséquence de leur situation , ils font plus  
fpécialement nécefl'aires à cette place que par-tout ail-  
leurs , comme pour donner aux mufcles fléchisseurs la  
facilité d’envoyer leurs tendons le long de cette articu-  
lation,de les garantir de la compression,dans le creux qui  
est entre les deux fésamoïdes oblongs, en éloignant ces  
tendons du centre du mouVement, & leur donnant par-  
là l’avantage d’un angle à leur infertion; ce qui aug-  
mente la foree des mufcles, & fait que les orteils , lorsi  
qu’on marehe, fupportent mieux le poids de toute la  
masse du corps.

Quant auxarteres des parties inférieures, voyez l’article  
*Arteria.*

Quant aux veines des extrémités inférieures , voyez l'ar-  
tlele *Vena.*

Voyez l’article *Nervus -,* pour les nerfs des extrémités in-  
féricures.

Les mufcles des extrémités inférieures , fiant ceux pre-  
micrement qui meuvent l’os de la *cuisse* vers le bassin.

Ils font ordinairement au nombre de vingt-deux , dont  
seize Eont attachés à l’os de la *cuisse,* & six le meuvent  
sians y être attachés.

On ne compte ordinairement que ceux qui sirnt attachés  
à l'os de la *cuisse, &* on les met au nombre de quatorze,  
dont on peut cependant faire feize très-distincts. De  
ces feize il y en a trois paires devant & au haut de la  
*cuisse.*

I. Le pfoas.

2. L’iliaque.

3. Le pectiné.

Du côté interne de la *cuisse,* il y en a trois, dont on ne  
fait qu’un peur l’ordinaire sisus le nom de triceps, quoi-  
qu’il ait trois queues aussi-bien que trois têtes & trois  
ventres. Il seroit mieux appelle triple.

4. Le premier triceps ou triple.

5. Le Eecond triceps.

6. Le troisieme triceps.

Il y en a trois qui composent les fesses, & font nommés

7. Le grand fessier.

8. Le muyen fessier.

9. Le petit fessier.

Ily en a six fort petits, qui font plus ou moins cachés Eous  
les fessiers, & dont les quatre premiers sirnt appelles  
par quelques-uns les quadri-jumeaux. Volci les noms  
partleuliers des six. ’

ιο. Le pyriforme.

II. Le jumeau supérieur.

12. Le jumeau inférieur.

13. Le quarré.

14. L’obturateur interne.

15. L’obturateur externe.

Enfin , il y en a un petit antérieur & fuperficiel, vulgai-  
rement & mal-à-prcpos nommé*falcia lata* ; c’est-à-di-  
re, bande large, qui est une grande enVeloppe mem-  
braneufe, aponévrOtique ou ligamenteufe, à laquelle  
la plus grande partie de ce petit mufcle est attaehée.

CRU 878

C’est pourquoi il ne convient pas de Pappeller tout  
court du nom de cette membrane ; il faut y ajouter le  
mot de musisse & le nommer

16. Le mtsscle *do fasci a lata*, ou le muscle mem-  
braneux.

Les six musicles qui meuvent l’os de la *ctelsse* sans y être  
attachés , siont de la classe de ceux qui meuvent la jam-  
be siur la *cuisse i* Eavoir,

17. Le couturier.

18. Le droit ou grêle antérieur.

19. Le droit ou grêle interne.

20. Le demi-membraneux,

21. Le demi-nerveux.

22. La portion longue du biceps.

Tous les mtsscles, tant ceux qui fiant attachés à l'os de la  
*cuisse,* que ceux qui ne le font pas, ne meuvent pas  
feulement cet os fur le bassin ; mais ils peuvent aussi  
mouvoir réciproquement le bassin sisr l'os de la *ctelsse.*

*Les muselés qui meuvent les os de la jambe fur l’os de  
la cuisse.*

Il y en a dix que l’on assigne d’ordinaire pour ce mouve-  
ment, pour la plupart très-longs, & placés en long les  
uns auprès des autres, tout autour de l’os de la *cuisse.*En voici le dénombrement,

1. Le droit antérieur ou grêle antérieur.

2. Le vaste externe.

3. Le vaste interne.

4. Le crural.

5. Le couturier.

6. Le grêle interne ou droit interne.

7. Le biceps.

8. Le demi-nerveux.

9. Le demi-membraneux.

10. Le poplité ou jarretier.

De ces dix mustcles , il n’y en a qu’un , savoir le dernier  
ou le poplité , qui est petit. Il est même comme hors  
de rang, par rapport aux autres, étant placé au-dessus  
de la *cuisse ,* l’une des deux portions du biceps est en-  
core petite.

Ces mtsscles ne meuvent pas seulement la jambe silr la  
*ctelsse*, ils meuvent aussi la *cuisse* silr la jambe ; excepté  
le poplité, quelques-uns meuvent encore la *cuisse* silr  
le bassin & le bassin silr la *cuisse,* savoir le grêle anté-  
rieur, le couturier, le grêle interne, la grande portion  
du biceps, le demi-nerveux, & le demi-membraneux.

Ils ne l.ont pas les seuls moteurs de la jambe *sur la cuisses  
8e* de la *cuisse lur* la jambe. Les mouvemens récipro-  
ques *se* peuvent encore faire par les mufcles jumeaux  
de la jambe ougastrocnémiens, dont l’on borne l’usa-  
ge à l’extension du pié.

*Mufcles qui meuvent le tarse sur la jambe.*

On attribue pour l'ordinaire le mouvement du tarse à  
neuf mufeles, placés le long de la jambe, trois en de-  
Vaut & six en arriere.

1. Le jambier antérieur.

2. Le péronier moyen.

3. Lepetitpéronier.

4. 5. Les grands jumeaux ou jumeaux gastroe-  
némiens.

6. Lefoléaire.

7.. Le jambier grêle , dit mal - à-propos , plan-  
taire.

8. Le jambier postérieur.

9. Le grand péronier.

879 CRU

Ces muscles dofit les trois premiers font antérieurs & les l  
autres postérieurs, ne meuvent pas seulement le tasse  
soir la jambe ; ils peuvent aussi mouvoir la jambe fur le  
tasse. J’en excepte le jambier grêle , vulgairement  
nommé plantaire. Ces mêmes mouvemens se peuvent  
encore faire par quatre autres muscles, dont voici les  
noms.

IO. Le long extenseur du pouce.

II. Le long extenEeur commun des orteils.

12. Le long fléchisseur du pouce.

I 3. Le long fléchisseur commun des orteils.

Les mtsscles qui meuvent le métatarfle & les doigts, flont  
les sclivans.

I. Le grand extenfleur dtt pouce du pié,

2. Le long fléchisseur du pouce.

3. Le thénar.

4. L’antithénar.

y. Le long extenseur commun des orteils.

6. Le court extenseur commun des orteils.

7. Le court fléchisseur commun des orteils ou le  
perforé du pié.

8. Le long fléchisseur commun des orteils ou le  
perforant du pié.

9. L’accessoire\* du long extenEeur des orteils.

10. Les lumbricaux des orteils.

II. Le transversal des orteils.

12. Les interosseux du pié.

13. Le métatarsien.

14. Le grand parathénar,

15. Le petit parathénar.

Quant au détail siur les origines , les insiertions & les usia-  
ges de ces musicles, Voyez les articles de leurs noms.  
**WINSL0W.**

CRUSTA , *Croûte.* On entend aussi par ce mot l’écaille  
d’une écreVÎsse, d’un crabe, d’une cheyrette ; d’un lan-  
goustin, &c.

C’est en Medecine une esipece de gale qui sie forme siur  
une partie exulcérée.

Clest aussi cette espece de crême, ou de pellicule qui sie  
fait siur la surface d’une liqueur, telle que le fang ou  
l’urine, ou silr les fluides capables de fermentation,  
pendant la fermentation même. Voyez *Alcohol.*

CRUSTA LACTEA. Voyez *Achor.*

CRUST ACEA, *Crustacés* ; on donne cette épithete aux  
animaux dont les parties extérieures font fermes & du-  
res, & dont la substance intérieure est molle & char-  
nue ; ou à ceux qui font couVerts d’écaille, ou de co-  
quille, qui font Eans os, dont la tête est armée de cor-  
nes , & d’autres défenstes , & qui ont huit pié inclinés  
obliquement, & deux especes de bras faits en pince.  
Ray met dans cette classe les animaux qui n’ont point  
de sang, qui font grands, tournés en limaçon, & qui  
ont des piés. Pline comprend dans le trente-unieme  
Chapitre de fon nemvieme LiVre, tous les animaux  
*crustacés* fous le nom de *crabe.* Bodin a suivi Pline  
dans sim *Universa Naturae Theatrum.* Linnæus les ran-  
ge dans sim *Systema Naturae*, entre les inEectes sans  
aîles , fous le nom *générique de crabe.* Leur caracte-  
re distinctif est d’avoir dix piés, dont les deux plus  
grands font fourchus & faits en pince , deux yeux, &  
une queue qui a plusieurs feuillets. Selon la distribu-  
tion que Kleinius a faite des animaux, ils fe trouvent  
dans la classe des multipédes, ou de ceux qui ont plus  
de quatre piés, & ils constituent une estpece particulie-  
re qu’il appelle *cuiracés* ou *crustacés.* On trouvera en  
différens endroits de notre Ouvrage, S0US leurs articles  
respectifs les animaux *crustacés* qui font de quelque  
utilité en Medecine.

CRUSTULA , ce mot est quelquefois synonyme à *Ec-  
chymosis.* Voyez *Ecchymosis.*

C R Y 880

CRUSTUMINA PYRA, estpece de poires dont les Ro-  
mains fassoient grand cas. Columelle en fait mention,  
*Lib. V. cap.* 10. Rhodius prétend dans *ses* Notes fur  
Scribonius Largus , que clest la poire que nous appel-  
lens maintenant *bergamotte.*

CRUSTUMINATUM , κρουστυμίνατον, efpece de rob  
fait avec du jus de pommes ou de poires bouillies dans  
de l’eau de pluie oti dans du miel. Aétius donne, *Tre-  
trabib. II. Serm.* I. *cap.* 138. la maniere de préparer le  
*Crustumtnatum.*

CRUX CERVI, l’os du cœur d’un cerf. Castelli.

C R Y

CRYMODES, κρυμώδης, de κρύος*, froid* ; épithete que  
l’on donne à toute fievre dans laquelle les parties ex-  
térieures font froides. Aétius dit , *Tetrabib. II. Serm.*ï. *cap.* 89. que cette espece de fievre est un des fymp-  
tomessconcomitans de Pérésipele des poumons.

CRYOXA, κρύωξα, c’est dans Erotien une espece de lé-  
gume , femblable au persil, & qui croît aux environs  
des côtes de la mer.

CRYPHEMA, τὰ κρύφημα, privation de sentiment.  
**HIPPOCRATE ,** *Epid. Lib. VII.*

CRYPTOS , *Occulte* ou *caché.*

CRYSORCHI.S, retraction d’un testicule. CasTELLI,  
d’après Galien, *Desin. Mtdic.*

CR Y STALLI, éruption à peu près de la forme d’un lu-  
pin, blanche & tranfparente, qui couvre quelquesoie  
tout le corps.

CRYSTALLINÆ MANUS, κρυστάλλιναι χῶρες, mains  
fermes, & si fraîches qu’on diroit qu’elles en paroissent  
glacées.

CRYSTALLINÆ. *Crystallines.*

Ce sont des tubercules ou desphlyctenes remplies d’une  
humeur aqueufe, & qui ressemblent à du crystal. On  
les met d’ordinaire entre les prinCÎpaux accompagne-  
mens de la gonorrhée. Au reste, comme ces vésicules  
ne contiennent quelquefois point d’eau , aussi fe fié-  
trissent-elles quand on les comprime avee le doigt,  
& s’applanissent fans catsser la moindre douleur. Ces  
tubercules ne *se* forment qu’au prépuce, & les parties  
qui les environnent font d’une rougeur livide & rese  
semblent à des contusions. Mais comme il y a une gran-  
de différence entre la rougeur de ces parties & la rou-  
geur qui accompagne les inflammations du prépuce &  
du gland, il est manifeste que les tubercules crysta-  
lins, non plus que la rougeur des parties qui les en-  
tourent, ne font point excités par l’acrimonie de la  
gonorrhée virulente.

Que si l'on compare avec un peu plus d’exactitude la  
couleur rouge & siombre qui entoure ces tubercules,  
avec celle qui siuccede à toutes les contusions, on peut  
raisonnablement en insérer que ces deux couleurs fiant  
produites de la même caisse. Si donc nous supposons  
la contusion , il nous sera bien facile d’expliquer la  
formation des phlyctenes, sur-tout en nous rappellent  
la grande quantité de vaisseaux lymphatiques dont  
cette partie est pourvue , parccque la lymphe trou-  
vant un obstacle à fon paflage, formé par la contu-  
sion, donnera une telle extension à ces vésicules, qu’-  
elles consierVeront leur forme naturelle qui repond  
à celle des *crystalline s.* Les vaisseaux lymphatiques  
n’ayant pas comme les autres vaisseaux une furface  
plane, prennent exactement la figure conique ou cilin-  
drique. Quoique ces vaisseaux foient effectivement ci-  
lindriques, leurs nombreuses valvules les rendent iné-  
gaux & pleins de nœuds ; aussi pour peu que la lym-  
phe foit retardée dans sim cours , ou forcée de rétro-  
grader, il fe forme des tumeurs crystalliccs. Les czy-  
*stalelnes* peuvent donc être causées par le coït & non  
par le virus contracté dans l’acte vénérien.

La nature des tumeurs *crystallines* (qui font une silite de  
contusion, & qu’Antoine Musia & d’autres Italiens ap-  
pellent *taroli)* la nature, dis-je, de ces tumeurs ainsi  
expliquée , rien n’est plus facile que d’indiquer âpre-  
fent

881 CRY

fcnt les remedes qui lui conviennent, surtout si nous  
faisions réflexion qu’elle vient d’une contusion faite à  
une partie du corps qui est fujette à une grande flu-  
xion d’humeurs & à la gangrene , pour raison de quoi  
tout ce qu’on y applique doit être d’une vertu stypti-  
que, fans avoir une violente astriction , afin de con-  
server un peu aux vésicules leur mollesse, fans néant-  
moins condensier les liqueurs du lieu contus jusqu’au  
point de caufer la gangrene. Enfin pour tout dire  
en un mot , les astringens dont on fie fiert, aussi bien  
que les fomentations, doivent être suffisamment animés  
de remedes spiritueux pour éviter Cer inconvénient.

L’heureuse issue de cette pratique confirmée par une  
continuelle expérience, s’accorde parfaitement avec  
la théorie que nous Venons d’établir ; car elle nous a  
fait comprendre que les *crystallines* ne font pas des fui-  
tes de la gonorrhée ; mais qu’elles font produites par  
le coït même, furtout quand toutes les conditions que  
nous ayons marquées s’y rencontrent.

Au Contraire tous les autres remedes, de quelque na-  
ture qu’ils foient , font inutilement tentés , ou du-  
moins n’ont que des effets très-tardifs. L’expérience  
du Sieur deBlegny quadre exactement avec cette doc-  
trine.

«Ces tumeurs aqueufes , dit-il, entraînent après elles  
«.une si longue fuite de maux , que plusieurs les ont  
« regardées comme des Eymptomes du mal vénérien,  
«ou Comme la vérole même; & fur ce prinCspe la  
«vue de ces gens-là a été de desséeher les *crystalli-  
« nes* par le moyen des purgatifs , des sudorifiques,  
« des forts diurétiques, par la fumée du Cinabre, des  
a onguents & des emplâtres Chargés de mereure , &  
« enfin par tous les remedes qui conviennent au maI  
« vénérien : mais c’est en quoi ils fe sont malheureufe-  
« ment égarés de la bonne Voye, paree que ces tumeurs  
« ne dépendent point du mal vénérien.

« Nous savons par expérience que les remedes qui font  
« d’un usage commun n’agissent pas fur ces tumeurs  
« en aussi peu de tems qu’elles le demandent ; car ces  
a tumeurs font si importunes, qu’elles patViennent à  
« leur maturité en trois ou quatre jours, à moins qu’el-  
« les ne foient guéries dans ce petit efpace de tems  
« par des topiques.

J’ai jugé à propos deconfirmer toutce que jeviens d’avan-  
ccr, par un des meilleurs traités qui le soit encore fait  
fur cette rnatiere , & deux principales raifons m’y ont  
engagé. 1°. Afin qu’on sache que je ne fuis pas le pre-  
mier qui ait embrassé cette opinion à dessein de me  
singularifer. 2°. Parceque la plupart des gens font faits  
de maniere à fe rendre plutôt à ffautOrité d’un Mede-  
cin étranger , qui n’est plus en vie, qu’à la vice voix  
de ceux qui font actuellement préfens, fans oublier  
l’appui que cela reçoit de l.experience.

Cependant le Sr. de Blegny ayant tiré fes indications  
'pour la cure de Ces tumeurs , plutôt de l'eau qu’elles  
contiennent, que de leur propre & partieulier cara-  
ctere, il n’a pas adopté de moindres erreurs que les  
autres , bien que moins dangereufes. L’opinion de  
beaucoup de personnes, est que ces vésieules aqueu-  
ses peuvent *se résoudre & se* dissiper par l’action des  
remedes qui purgent l'humeur aqueufe ; & la prédi-  
lection qu’a cet Auteur pour fes propres remedes qui  
passent pour spéeifiques contre le mal vénérien , fait  
qu’il cOnseille de les joindre à quelques autres qu’il  
recommande contre les ulceres vénériens & contre les  
chancres. Or il ne donne pas cet avis dans le dessein  
de bannir les topiques, « dont la nécessité , dit-il, pa-  
« roît surtout indispensable, de ce que dans le traite-  
«ment de quelques malades les remedes interieurs  
« Eont inutiles , à moins qu’ils ne foient en même-  
« tems Eecondés des applications extérieures.

Que si l'usiage des topiques est aussi nécessaire que cet  
Auteur nous le sait entendre, & que lui-même au con-  
*Tome III.*

CRY 882

traire donne des purgatifs dans l’intention de résou-  
dre la ferosité de ces vésicules, ce qui est absolument  
impossible , il est évident que le Sr. de Blegny use mal  
de fon expérience, & que les *crystalhnes* n’ont besoin  
pour guerir que des topiques , fans aucun egard au  
chancre, à la gonorrhée & à la vérole.

Il y a beaucoup d’Auteurs qui mettent souvent les *cry-  
stallines* au nombre des plus mauVais Eymptomes de  
la gonorrhée , quoique ni la rasson, ni l’expérience.  
ni l’opinion que j’ai de la maniere dont elles *se* guérise  
Eent,ne m’ayent jamais engagé de les soupçonner d’une  
si grande malignité. Jlesipere néanmoins que la prati-  
que des autres, toute disterente qu’ellesioit de la mien-  
ne, la confirmant plutôt qu’elle ne la détruit, me don-  
nera la liberté de m’en éloigner. Mais afin qu’entre  
ces différens sientimens, la cure de la maladie ne reste  
pas dans l’incertitude, j’estime qu’il est à propos de  
faire mention ici des méthodes le plus communément  
adoptées. Si l’on en croit Musitan, la teinture sieule de  
tabac suffit pour remedier à ce fâcheux mal ; & voici la  
maniere dont il veut qu’on le prépare.

Prenez *des feuilles vertes de tabac, ce qu’il vous plaira.*

Faites-les infufer dans du vin d’Efpagne , & tirez-en  
la teinture fans distilation.

Il faut toucher cinq fois au plus les *crystallines* avec cette  
teinture altérée par l'addition du mercure précipité.  
Il faut aussi lorfqulon s’en sert, que le malade foit  
couché , de peur que la violence des douleurs ne le  
fasse tomber en convulsion.

Or si les *crystallines* étoient aussi fâcheuses que ce Me-  
decin le prétend, & qu’elles demandassent un remede  
d’une aussi grande violence, on auroit assurément rai-  
fon de les mettre au nombre des plus fâcheux acci-  
dens de la gonorrhée. Cependant le Sr. de Blegny &  
bien d’autres, ne font point des *crystallines* un si mau-  
vais pronostÎC, quoiqu’il femble à cet égard que celui-  
ci foit plus craintif que la maladie même & fa propre  
expérience ne le demandent; car fa pensiée étoit que  
les remedes dessicatifs fussifoient pour guérir les *cryso  
tallines.*

C’est pourquoi il ordonnoit l’efprit de vin camphré, 8c  
une pâte faite avec la farine de feves , l'eau de tilleul  
& le fel ammoniac ; il en Vient même jusqu’aux astrin-  
gens, comme font les blancs d’œufs avec l’alun & la  
poudre de vitriol.

Comme nous avons fait voir ci-devant que la contusion  
demandoit des remedes tiedes , pour être plus en état  
de penétrer les liqueurs & les rendre fluides ; c’est pour  
cela que les médicamens très - astringens & dessieatifs,  
dont quelques-uns fe fervent pour absorber les liqueurs,  
Eont EouVent très-nuisibles , parceque la gangrene qui  
survient aux contusions que l'on traite par ces siortes  
de remedes , ne manqueroit pas d’arriver.

C’est pour cela que tout ce qu’on applique scir une con-  
tusion, doit être en quelque façon fpiritueux & modé-  
rément astringent.

Prenez *de l’eau de chaux , trois onces"*

*de l’eau-de-vie de France, deux onces.*

Mêlez-les & fomentez de cette liqueur tiede la partie,  
quatre & cinq sois le jour.

Faites bouillir le tout dans trois deml-septiers d’eau de  
chaux , jufqu’à confomption du tiers.

Ajcutez dans la colature faite par expression,

*de sesprit de vin , six onces.*

883 C R Y

Mais quand on n’a rien de semblable a apprehendet de  
la contusion, il faut passer à de plus forts,astringens,  
& y ajouter même le Vitriol Romain , ou 1 eau ophtal-  
mique céleste. En fuiVant cette méthode le malade  
guérira , fans qu’on ait employé le mercure ni aucuns  
remedes inferieurs.

Gemme nous supposions que ni l'efjorit de tabac, ni la  
serce & la Violence des remedes les plus énergiques  
ne peuVent détruire le Virus Vénérien, cette experien-  
ce nous fournit une rasson suffisante pour croire que ces  
Eortes de tumeurs ne fiant pas des productions de la  
vérole, paree qu’il n’y a rien en ces dernieres qui foit  
conforme à la nature des *crystallines t* non plus qu’à la  
vraie maniere de les guérir.

De tout ce que nous venons de dire, il résulte maniscste-  
ment que la doctrine que nous avons cy-devant établie  
est véritable , EaVoir que les *crystallines* ne tirent pas  
leur origine du Virus Vérollque, mais bien de certaines  
circonstances qui accompagnent le coit. Cokburn.

CRYSTALLINUS HUMÔR , le *Crystallum* Voyez  
*Oculus.*

CRYSTALLION ou PSYLLIUM. ORIBase , *Med.  
Collect. Lib. XII. Noyc7.Ps.yUium.*

CRYSTALLISATIO, *Crystallisaelon.*

La *cryst allisa taon* est cette opération particuliere par Ia-  
quelle on réduit en un corps fec , dur , compacte, dia-  
phane , ou du moins femludiaphane, compofé de feuile  
lets, & d’une figure géométrique, comme cubique ,  
prifmatique, ou conique ; des parties folides extreme-  
ment tenues féparées les unes des autres, & répandues  
dans un fluide. Cette définition s’étend non-seulement  
à la *crystallisation* des sels & des corpuscules salins qui  
*se* fait dans les Laboratoires des Chymistes ou des  
Apothicaires , mais encore à celle des corps terrestres.  
Que ces derniers puissent être crystallifés, c’est un fait  
démontré par l'expérience du saVant Henkel, sim de  
l’urine récente rendue le matin par un jeune homme  
qui n’aVoit bu que de la biere. Car ce fluide étant resté  
en repos pendant quatre ans dans un lieu modérément  
chaud , & dans une cucurbite assez large , dont le col  
étoit long & l’orifice fort étroit, fermé aVec un bou-  
chon de liége, couVert d’une peau , & qu’il remplissait  
à moitié ; laissa Voir quelques petites gouttes grasses &  
adhérentes au col, ce qui marquoit la préfence d’un  
fel Volatil , & une terre blanchâtre au fond , ce qui est  
commun à toutes les urines ; il dépofa d’abord une  
terre blanche , & fort remarquable, qui s’attacha lége-  
rement à la partie supérieure du Ventre de la cucurbite;  
enEuite on Vit surtout Vers la surface de la liqueur, aux  
côtés de la cucurbite , dans toute *fa* circonférence ,  
des crystaux prifmatlques oblongs , de la grofleur d’un  
grain d’orge pelé, fe terminant en pointe d’une lon-  
gueur inégale par l'une & par l'autre extrémité : ces  
crystaux n’étoient point falins, mais d’une consistance  
pierreufe, sans gout& sans odeur ; semi - diaphanes ,  
craquans sous la dent, comme la terre felenite, com-  
bustibles, nefe dissohvant point dans l’eau bouillante ,  
& d'entrant point en fusion fur le feu.

Volci la maniere dont fe sait la *crystallisation* des Iels, &  
des corps salins.

Lorfqu’une liqueur généralement aquetsse contient un  
sel dissous ; on la filtre, & après cette dépuration , on  
lui donne de la consistance par une éVaporation lente  
& continue. Lorsqu’il se forme une pellicule fur fa fur-  
face; on peut regarder cet effet comme le commence-  
mentde la crystallifation. On s’assure que l.léVapora-  
tion a été afi'ez poussée , lorfqu’en Verfant fur l’ongle ,  
ou Eur quelque sisustance froide , une goutte de la so-  
lution, elle se met sur le champ en sel. On *se* l.ert ou  
du feu, ou de la chaleur du foleil pour faire l.léVapora-  
tion. Mais la chaleur du foleil est préférable à celle du  
feu, pour la *crystallisation* du fel marin. Il faut que  
les vaisseaux dont on fe fervira pour l’évaporation,

C R Y 884

aient une ouverture large. Quant à la matiere de ces  
vaisseaux , les meilleurs font de verre ; au défaut de  
ceux-ci, on employera des pots de terre bien cuite,  
& qui ne permette point au fel de s’évaporer par fes  
pores. Ceux de métal font fujets à être rongés par les  
fels, & détruits parla rouille. On placera la liqueur  
épaissie dans un lieu frais, enfermée dans des vaisseaux  
de verre, de bois, ou de terre, bien faits , & dont l'ou-  
verture soit fort large , afin qu’on en puisse tirer plus  
commodément la fubstance crystallifée. Lorsque cette  
liqueur aura reposé pendant quelque tems , les parti-  
cules inVlsibles du *sei* dont elle est imprégnée, s’ap-  
procheront, s’uniront les unes aux autres, & forme-  
ront fur les côtés, ou au fond du vaisseau des crystaux  
falins, qui seront plus ou moins grands,selon la quan-  
tité de la solution. Si ces crystaux varient par rapport  
à la grosseur; il n’en est pas de même par rapport à  
la figure , chaque fiel a la sienne, & cette figure fiera  
d’autant plus exacte, & plus réguliere, & les crystaux  
d’autant plus beaux & plus brillans, que l'évaporation  
*se* l'era faite plus lentement. Toute la fubstance faline  
ne fe convertit point en crystaux; on appercevra une  
grande quantité de concrétions irrégulieres , sclrtout  
dans la matiere qui stert de bafe aux plus grand cryse  
taux, & qu’on pourroit regarder comme la matrice de  
tous ceux qui sont formés. Outre ces concrétions irré-  
gulieres, il reste encore dans le fluide une assez grande  
quantité de particules falines, pour qu’il en foit suffi-  
samment soûlé. C’est pourquoi, lorsqu’on en aura tiré  
les crystaux formés, on reviendra pour la feconde fois  
à l'évaporation , & l’on remettra enfuite la liqueur  
dans un lieu frais : il s’y formera bien-tôt de nouveaux  
crystaux, qu’on retirera comme les premiers, & l’on  
recommencera ce procédé jufqu’à ce qu’il ne s’en for-  
me plus. Il est éVÎdent que la *crystallifation* exigeant  
toujours une certaine quantité de fluide,; il n’est pas  
possible d’obtenir par fon moyen tout le fel dent la li-  
queur est imprégnée. Pour cet effet on finit par l'ex-  
siccation. Lorfqu’on veut avoir des crystaux bien fos-  
més, on jette ordinairement dans le Vaisseau des pail-  
les , où l'on y passe des fils auxquels ils ne manquent  
pas de s’attacher, & qui leur ferVent de foutien : c’est  
ce qu’on obferVe surtout, lorsqu’il est question de reti-  
rer les crystaux de l’alun , du cuÎVre & du sucre. Nos  
Apothicaires les font fécher ensuite au foleil silr du  
gros papier. Quelque précaution que l'on prenne pour  
dissiper l'humidité qui couVre leur furface ; il est  
prefque impossible d’obtenir un fel qui ne contien-  
ne quelques particules de terre & d’eau. C’est cette  
terre & cette eau qui faillant la fonction de glu ou de  
chaux, unissent les particules falines, & donnent lieuà  
la formation des crystaux ; car cette union cesse, si l'on  
Vient à dissiper entierement l’eau par la calcination, &  
les crystaux perdent leur forme, ainsi qu’on le remar-  
que dans le fel marin décrépité, & dans l'alun & le vi-  
triol calcinés. 11 y a des fels dont la *cristalelsaelon sera.*beaucoup pluslcelle & plus parfaite, si l'on ajoute à leur  
solution une terre calcaire ; c’est ce que M. Geoffroy  
a démontré pour le borax. Les fels auxquels une huile  
est adhérente , ne font pas propres à *crystalliser ; &*cette inaptitude est d’autant plus grande, que la quan-  
tité d’huile est considérable, parce que cette huile ré-  
pandue indistinctement entre toutes les petites por-  
tions de matiere, empêche par sia ténacité l’union des  
particules homogenes. Mais s’il arrÎVe qu’elle *se* fasse ,  
elle ne sera jamais poussée à un haut point de folidité ,  
& l’accès le plus léger d’un air humide, fuffira pour  
dissoudre fur le champ les crystaux qui en naîtront.  
C’est pourquoi ceux qui falentles harangs , ont grand  
foin qu’il ne fe mêle point de graisse dans l’ébulli-  
tion aVec l'eau falée ; & lorfque les Chymistes intelli-  
gens soupçonnent après une éVaporation conVenable  
qu’il y a dans la matiere qu’ils ont mise en *crystallisa-  
tion ,* des particules grasses & oléagineuses, ils VerEent  
dessus de l’efsprit de νΐη qui les dissout, les reçoit,  
pour ainsi dise, dans fa substance, les sépare des parti-

*88;* C R Y

cules salines, & facilite par ce moyen la formation des  
crystaux. Les Medecins pourront faire un usage impor-  
tant de cette observation, en tirer des inductions Eur  
la formation des pierres dans les animaux, & distin-  
guer par l’analogie de ces concrétions animales aVec  
Ies concrétions falines, les remedes les plus propres  
pour les préVenir.

Il s’enfuit aussi que les sels dépouillés de toute leur partie  
grasse *se* crystallssent plus facilement que tous les autres.  
S’il y a de l’huile adhérente aux particules falines , la  
blancheur des crystaux en sera tant soit peu ternie. Il  
arrÎVe aussi que cette couleur est altérée par les particu-  
les métalliques qui *se* diVssant preEque à l’infini , fie  
trouVent mêlées aVec les sists des métaux dans la Εοΐυ-  
tion ; c’est ce qui fait le bleuâtre du Vitriol de cuÎVre,  
& le Verdàtre du Vitriol de fer, car ce Vitriol n’est au-  
tre chofe qu’un métal tenu en dissolution par un fel  
acide & un peu d’eau pure.

Volai maintenant les ufages des *crystaUsaelons* falines.

Elles EerVent, premièrement, à séparer fous une forme  
feche les fels des liqueurs dans lesquelles ils fiant dise  
sous.

Secondement, à dépurer ces fels; car l’eau laisse les or-  
dures , & ne retient que les particules salines. C’est  
pourquoi les crystaux que l’on obtient par la *cryflalli-  
faelon,* stont d’autant plus beaux, que la dépuration a  
été plus parfaite,

Licthiologie de ces *crystallisaelons* n’aura rien d’obfcur  
pour nous , si nous considérons que leur production  
exige premierement que la quantité d’eau foit si petite  
qu’elle ne fuffife pas pour leur dissolution; seconde-  
ment, que la liqueur particuliere qui contient le fel  
dissous, demeure en repos ; troisiemement, que ce Toit  
dans un lieu frais ; car lorsque le dissoluant commence  
à manquer, il fe forme une pellicule foible fur la fur-  
face des particules Ealines que la liqueur n’est plus en  
état de tenir en dissolution. Cette pellicule croît fuc-  
cessiVement en épaisseur, jusi^u’à ce qu’étant enfin de-  
venue d’une péfianteur spéeifique plus grande que cel-  
le du reste de la solution, elle fe rompt, Ee diVise en  
différentes parties, Eeprécipite, Ee met en petites masi  
fes & forme des crystaux de différentes grosseurs:or afin  
que ces crystaux fe formassent, il est éVident qu’il étoit  
nécessaire que la liqueur fût en repos; le mouVement  
étant le principe de la dissolution: anéantissez ce prin-  
cipe, la dissolution cessera, ou du moins rien n’empê-  
chera les particules falines de s’approcher les unes des  
autres. SÎ lorfque ces particules fe seront approchées ,  
il y a de plus défaut d’humidité, elles tendront consé-  
quemment à s’unir. Mais cette union fubsistera, car  
rien ne feroit capable de la détruire qu’un mouVement  
qui pourrait séparer les parties ; or par hypothefe  
ce mouVement n’existe point , puifque la liqueur est  
en repos. Lorfque les liqueurs sirnt comprimées par  
un air froid, il s’en échappe des particules; ces parti-  
esses dont la nature est très-Volatile, tenaient celles  
de la masse fluide plus séparées les unes des autres ;  
leur éVapotation donne donc lieu à une compression  
plus grande de la part de celles qui restent fur les par-  
tÎCules falines auxquelles elles font mêlées; de-là il  
arrÎVe que ces particules falines semt plus pous-  
sées & plus contraintes à se dégager des pores de la  
masse fluide, elles tendent donc plus puissamment à  
s’unir; ce qui est conforme à l'expérience; car on re-  
marque que les crystaux formés font d’autant plus gros,  
que le lieu où reposte la liqueur est plus froid, & qu’ils  
perdent continuellement de leur masse , si ce lieu Vient  
à s’échauffer. C’est pourquoi il arrÎVe que les crystaux  
formés dans un air chaud font ordinairement fort pe-  
tits. Il y a donc *crystallisation* toutes les fois que l’hu-  
midité , le mouVement & la chaleur qui font les causies  
de la disselution,font fuffssamment affoiblis, 11 est Vrai  
qu’il y a des fels qui fe crystallilent lorfqu’on laisse re-  
pofer leur folution chaude & forte. C’est ainsi qu’on ob-

C R Y 886

tient les fels de corne de cerf, de Vipere, de foie & d'au-  
tres fels tirés du regne animal. Mais il faut remarquer  
que la solution étant extremement forte, les fels s’y  
trouVent dans un état tout voisin de la *crystallisation ;*car à quoi fert l’éVaporation dans les cas où la folution  
est foible, si ce n’est à la rendre plus forte en dimi-  
nuant la quantité de la liqueur ? Mais j’ajouterai que la  
folution la plus forte ne donne jamais que des erysa  
taux extremement petits, si leur formation n’a point  
été précédée de l’éVaporation. D’où il paroît que l'é-  
Vaporation, clest-à-dire, la diminution du dissoluant ,  
est absolument néceisaire pour la *crystalelsation* de tout  
fel. On Voit aussi pourquoi il ne *se forme* point de  
crystaux dans un récipient dont on a pompé l'air, non  
plus que dans un vaisseau bien fermé , & où par consé-  
quent l’éVaporation n’a point lieu , ou ne fe fait que  
très-foiblement. Nous obferVerons eneore que les cryf-  
taux particuliers à chaque espeee de fel ne s’obtiennent  
pas par toute forte de procédé tendant à la concrétion :  
car si l’on refroidit subitement la fOltltion de quelque  
fel suffisamment chaude; si, par exemple, l’on plonge  
subitement le Vaisseau qui la contient dans de l’eau  
froide , le fel dissout logé dans la liqueur fera précipi-  
té au fond en forme de poudre. La raifon de cet effet  
est que la folution passant subitement d’un état à un  
autre, les particules salines qu’elle soutient n’ont pas  
le tems de s’unir & de former des masses. Le fel ne  
prendra pas non plus la figure qui lui est particuliere ,  
si l’éVaporation se fait brufquement & fans intermission  
Eur le feu, jusqu’à ce que la liqueur foit entierement  
dissipée, ou du moins rendue plus épaisse qu’elle ne  
doit être. Car dans ce cas la chaleur mettant toutes  
les parties en grande agitation, empêche les particules  
falines de s’approcher les unes des autres, les porte en  
tumulte felon une infinité de directions, trouble la ré-  
gularité de leur concrétion, & ne laisse former que des  
crystaux très-imparfaits. C’est ce qu’on fait par expé-  
rience, d’où nous conclurrons que la chaleur VÎolen-  
te & le refroidissement fubit font également contraires  
à la perfection de la *crystallisation.* L’éVaporatlon la  
plus conVenable *se* sait sans ébullition, & le lieu le  
plus propre pour le refroidissement de la solution est  
celui qui aura la température des celliers, aux envi-  
rons des mois de Juin & de Juillet. 11 y a cependant  
quelques Tels qui *se* crystallssent plus commodément  
dans un air modérément chaud qu’ailleurs. Tels font  
les Eels alcalins & acides très-riches. La *crystalls.aelon*du Encre dans les bassines demande même une chaleur  
assez VÎVe, cela Vient peut être de ce que les Eels de cet-  
te efpece demandent moins d’humidité pour leur S0I11 -  
tion, & que la retenant toutefois plus opiniâtrément,  
il faut enfuite la diminuer par l’éVaporation , & par  
une chaleur continuée. Il faut obferVer que plus les  
fiels demandent d’eau pour être dissous, plus ils crystal-  
lifent promptement ; & qu’au contraire moins il faut  
d’eau & de tems pour les dissoudre, plus on a de peine  
à leur enleVer cette eau & à les faire crystallTer. C’est  
ce que l’on démontre par l'exemple du *sei* de tartre ,  
dont les crystaux se forment très-lentement, & qui de  
tous les Eels *se* dissout dans la plus petite quantité  
d’eau.D’où l'on Voit que si l’on dissout différens Eels dans  
la même eau, les uns sie cryHausseront beauceup plus  
promptement que les autres : mais ils prendront Cha-  
cun la figure particuliere qui conVÎent à leur crystaux ;  
ainsi les crystaux du fiel commun fieront en pyramides  
à quatre faces, & qui auront pour bafe un quarré ; Ceux  
du fuere feront oblongs & auront un rectangle pour ba-  
Ee; ceux de l’alun auront six siaees, & leur lusse siera un  
hexagone. Les crystaux du Vitriol reflembleront à de  
petits morceaux deglaCe attaehés les uns aux autres ,  
& dans lesquels feront inerustés des polygones de diffé-  
rentes especes. Le Eel ammoniae s’étendra en branche  
d’arbre. Le fel de corne de cerf prendra la forme d’un  
carquois rempli de flectie. Le fel admirable de Glauber  
qui est fait de Vitriol & de fel Commun , prendra les fi-  
gures particulieres à ces deux fubstances. Le nitre se

Kkkij

*887* C R Y

mettra en colonnes prismatiques assez semblables à des  
fagots ; entre ces colonnes on apperceVra quelques fi-  
gures, tantôtrhomboïdales, tantôt pentagonales, qui  
approcheront assez de celles que prend le fel com-  
mun. On appereeVra dans le fel d’étain de petites li-  
gnes , comme des épingles, partantes d’un centre , s’é-  
tendant selon toute direction & formant des efpeces  
d’étoiles telles que celles qu’on voit dans le régule mar-  
tial d’antimoine. Il est étonnant que les crystaux d’un  
même fel ne prennent jamais de figpre que celle qui  
leur est affectée. Willis rend raifon-de ce phénomene  
en prétendant que l’Auteur de la nature a déterminé la  
figure particuliere à chaque fel , ainsi qu’aux autres  
concrétions naturelles , selon le rapport plus ou moins  
grand de l'esprit ou du Eel aux autres principes qui en-  
trent dans leur composition. Il valoit autant conVenir  
de bonne foi de son ignorance, que d’apporter une pa-  
reille explication. Mussc'nenbroek dit que perfonne  
n’a encore expliqué d’une maniere satisfaifante pour-  
quoi chaque fel garde constamment la même figure, &  
pourquoi le vitriol verd & l'alun dissous & mêlé dans  
de l'eau, donnent les crystaux qui leurs sont propres,  
& non pas des crystaux d’une troisieme efpece. Si l'on  
nous demandoit pourquoi il arrive quelquefois que le  
fel dont on s’est fervi dans la dissolution perd de sim  
poids dans les crystaux durs & stecs, nous répondrons  
avec Gulielmini que le stel Ee dissout si parfaitement  
dans l'eau, qu’il ne seroit pas étonnant qu’il s’en élevâ  
dans l’éVaporation, surtout si les particules de l’eau  
exhalées isont extremement déliées & ténues , comme  
il arrive, lorsque l’éVaporation *se fait* par une ébulli-  
tion Violente. Or le fel doit perdre autant de l'on poids  
dans les crystaux, que les particules de Peau auront  
enleVé de particules Palines dans l’éVaporation. Quel-  
ques Philosophes dont la passion est de déduire tous les  
effets d’tm steul principe , *se* traVaillent pour expliquer  
les *crystallisaelons* stalines par l’attraction, lls préten-  
dent que les parties du fel dissous dans une grande  
quantité d’eau font plus fortement attirées par les par-  
ticules de Peau, qu’elles ne le Pont les unes par les  
autres, & que c’est par cette raiston qu’elles demeurent  
séparées pendant un tems considérable : mais, ajoute-  
tic, lorsiqu’il s’est exhalé une grande quantité d’eau &  
qu’il s’est formé à la surface une petite pellicule de fel,  
les partieules Ealines étant alors plus Voisines les unes  
des autres & prefque contigues, leur attraction mutuel-  
le augmente & la pellicule de fel agit plus fortement  
fur les particules salines dispersées dans la solution ,  
que la solution qui n’est composée que de deux par-  
ties prefque égales d’eati & de Eel. Lorsque cette pelli-  
cule a pris en s’épaissifiant une pésirnteur plus grande  
que celle du fluide qui la floutenoit, elle fle rompt, *se*précipite & attirant le reste des particules flalines, for-  
me des crystaux qui nlont pu naître pendant que la S0-  
lution étoit chaude, parce que le monVement causé par  
la ehaleur détruisoit toute force attractlVe : mais les  
figures des parties les plus petites des corps flalins de-  
meurant constamment les mêmes, il n’est pas possible  
que les figures des corps qu’elles serment par la con-  
crétion fioient Variables. D’ailleurs la foree attractÎVe  
étant toujours plus grande d’un côté d’une particule  
fialine que de l’autre côté, la concrétion *se* fait tou-  
jours du côté où l’action est la plus puissante. C’est d’a-  
près ces principes qu’ils prétendent démontrer que  
quoique les particules stalines sioient semblables entre-  
elles , & qu’elles siOrment toujours les crystaux ; le  
crystal & la particule saline font cependant de figures  
fort différentes. D’où il paroît quefelon eux, ainsi que  
dans nos principes, la *crystallisaelon* peut être consi-  
dérée comme une eEpecede coagulation; que la natu-  
re agit géométriquement dans cette opération mer-  
veilleufe, & qu’elle expofe à nos yeux ses ressorts les  
plus cachés , à découVert & tels qu’ils fiant en effet.

CRYSTALLUM MINERALE ou SAL PRU-  
NELLÆ, *sel de prunelle, crystal minéral* purifié par  
la solution & la crystallifation.

C R Y 888

CR.YSTALLUS , Offic. Aldrov. Muf. Metal. 934.  
Charlt. Foss. 35. Worm. 99. Schrod. 349. Boet. 217.  
Matth. 1 388. Laet. 56. Kempt. Mont. Exot. 14. Geoif.  
Prcelect. 77. *Lapis crystallus,* Cup. Hort. Cath. Supp.  
2.50. *Crystal.*

sehroder dit qu’il est astringent & bon dans la dyssente-  
rie, la diarrhée , l'affection cœliaque, le choléra & les  
flux de matrice ; qu’il fait Venir le lait, qu’il précipite  
la pierre dans les conduits urinaires, & qu’on s’en fert  
aVec fucles dans la goutte. Il ajoute après Boetius de  
Boodt, que deux fcrupules ou une dragme de cette  
fubstance prise dans de l’huile d’amandes douces sou-  
lagera ceux qui ont trop aValé de mercure. Il fait men-  
tion du fel, du magistere, de l’huile, de l’élixir & de  
l’essence de *crystal* ; mais je crois que ces compositions  
ou n’existent point, ou ne font d’aucun ufage.

Frederic Hoffman parle dans plusieurs endroits de sies  
OtlVrages du *crystal,* comme d’un remede, sious le nom  
de *crystallus montana,* que j’ai rendu par *lapis specula-  
ris* ou Verre de MosicoVie : mais c’est une erreur dont  
nous aVons cru deVoir aVertir ici le Lecteur.

Le *crystal* de roche est une pierre molle transparente ,  
qui ressemble à de la glace. Il a le plus siouVent la figu-  
re d’une colonne exagonequi sie termine en pointe par  
les deux bouts; ou plutôt il paroît composé de deux  
pyramides exagones, au milieu desquelles est une co-  
lone aussi exagone. On trouVe une autre espece de  
*crystal* dans PIflande, & dans quelques endroits de la  
France, surtout dans le territoire de Troyes, qui est  
rhomboïdal, & qui paroît compcsé de plusieurs lames  
de *crystal.* On peut le fendre felon toutes fes surfaces  
plattes; & si on le réduit en poudre, il conferVe tou-  
jours fa figure rhomboidale ; de fiorte que si on regarde  
aVec le microscope sia poussierela plus fine, on VOÎt un  
amas derhombes très-petits.Quand on regarde un objet  
aVec ce *crystal,* il a la propriété de le faire paroître dou-  
ble; ce qui Vient de la réfraction des rayons de lumie-  
re qui passent au traVers. Il y a encore une troisieme  
efpece de *crystal* que Martin Lyster appelle dans les  
Transactions Philosophiques , pierre de Tonnerre ,  
polie, brillante, femblable au diamant. Elle est de  
différente figure ; tantôt elle est sphérique, tantôt elle  
a la figure d’un œuf; tantôt elle est applatie, quelque-  
fois elle répréfente la moitié d’une sphere ou d’un  
œuf, quelquefois elle est un peu ronde & irréguliere,  
dure , très-transparente & naturellement bien polie ;  
on la tire de la terre, de grosseur & grandeur diffé-  
rentes , dans plusieurs contrées de l’Angleterre. Οεοε-  
**FROY.**

C T E

CTEDON , κτηδων , *sibre.*

CTEIS, κτέις, ou PUBES, ou PECTEN , *le pubis.*Κτένες, plurier de κτέις, signifie les dents que nous ap-  
pellons incisiVes.

CTESIPHONTIS MALAGMA, nom d’une emplâ-  
tre dont on trouve la defcription dans Celfe, *Lib.* V.  
*cap. isaseect.* 31.

CUB  
/

CUBARIS, κυβαρίς, *cloporte.* Voyez *Millipedes.*

CUBEBÆ, Offic. Ger. 1365. Emac. 1548. Park.Theat.

1583. J. B. 1.3 50. Mont. Exot. 9. Ind. Med. 43. Raii  
Hist. 2. 1813. *Cubebae vulgares,* C. Β. Pin. 412. *An  
pundaiba nonnullis Ibelra?* Pif ( Ed. 1658. ) 144. *Ar-  
bor bacdfora Brasiliensis, fructu piper recipiente,* Raii  
Hist. 2. 1593. *Arbor bis.nagarica myrthel amplioribus  
soli is, per siccitatem nigris, cubebaesapore*, Pluk.Almag.  
43. Phytog. Tab. 140. *Cubebes.*

C’est une baie ou un fruit rond, plus petit que le poiVre,  
ridé & d’un brun froncé à l’extérieur, blanchâtre au-

889 C U B

dedans , garni d’un petit pédleule court à l'une de ses  
extrémités , ce qui lui a fait donner le nom de *piper  
caudatum,* poivre à queue. Il n’est ni si chaud, ni si  
piquant que le poivre; il est aromatique au gout & à  
l'odorat ; on nous l’apporte de l'Ifle de JaVa.

Les Auteurs de Botanique ne font point d’accord entre  
eux Eur la maniere dont vient le fruit que nous nom-  
mons *cubebes.* Il y en a qui'croient qu’il est porté par  
des arbres à peu près de la grosseur de nos pommiers ,  
en bouquets femblables à des grappes. Telle est l’opi-  
nion de Ray , de Pluknet & de plusieurs autres. Pluk-  
net va même jufqu’à donner la figure de ces grappes,  
*Planche CXL. Fig.* I. Mais Herman, Pomet & d’au-  
tres, prétendent qu’il croît fur une plante rampante ,  
ainsi que le poÎVre.

Les *cubebes* font échauffantes & dessiCcatives, fortifient  
l’estomac , chassent les vents, raniment les nerfs & le  
cerveau , & font d’ufage particulierement dans le ver-  
tige, l'étourdissement & d’autres maladies de la tête.  
**MILLER ,** *Bot. Offic'*

Les *cubebes* viennent de l'Ifle de JaVa & d’autres contrées  
des Indes Orientales ; on les recommande dans l’en-  
rouement & dans l’extinction de voix, furtout lorf-  
qu’il y a engorgement & obstruction aux amygdales,  
ôn les fait mâcher en siubstance, & leur dofe est de-  
puis dix grains jusqu’à vingt-quatre. On en fait pren-  
dre depuis une dragme jufqu’à une dragme & demie  
en infusion. GEoffROY.

On les recommande dans les affections de la rate & dans  
les maladies froides de la matrice. DaLE.

CUBIFORME OS. Voyez *Cuboides.*

CUBIL ; Ruland rend ce mot par *terra rubea ,* terre  
rouge.

CUBITALIS MUSCULUS. Voyez *Anconaeus.*

CUBITUS , κύβιτον, le coude ou plutôt l’avant-bras de-  
puis le coude jufqu’au poignet. Voyez *Brachium.*

CUBITUS, *coudéej* est une mesiire longue de dix-huit  
pouces.

CUBOIDES OS , *os cuboïde*, nom d’un os du tacte. V.  
Crus.

CUC

CUCI, le fruit de l’arbre qu’on nomme *palmae fade cu-  
ciophora*, J. B, *Palmae cujus fructus cuci,* C. B.

C’est un fruit rond , oblong, qui croît aux Indes Orien-  
tales , de la grosseur du poing, d’une couleur jaunâtre ,  
doux,agréable au gout & contenant un noyau fort dur.  
Lemery dit que ce fruit est cordial & restaurant.

CUCUBALUS PLINII. Voyez *Cacubalum.*

CUCULATUM MAJUS , *eau-de-vie Ou esprit de vin.*RULAND.

CUCULLARIS MUSCULUS, *cucullaire, muscle cu-  
cullaire* otl *trapeze.*

Ce mufCle est un grand plan charnu , large & mince, qui  
est situé entre l’occiput & le bas du dos , & de-là s’é-  
tend jufqu’à l’épaule , à peu près comme un grand  
quarré inégal & irrégulier. C’est de cette figure que  
les anciens Grecs ont tiré ce nom. Il forme avec celui  
de l’autre côté une espece de lozange.

Il est attaché en haut à la ligne tranfverfe supérieure de  
llos oCcipital par un plan très-mince de fibres charnues,  
attenant le mtsscle oceipital, qu’elles paroissent même  
cotiVrir par une efpece dlaponévrofic. 11 est attaché en  
arriere aux cinq épines supérieures du cou , moyennant  
le ligament cervical postérieur, & il l'est immédiate-  
mentau bout des deux épines inférieures du cou & de  
toutes celles du dos.

Ces attaches font par de petites fibres tendineuses & très-  
courtes, excepté depuis la sixieme épine du cou jtss-  
qu’à la troffieme épine du dos inclusivement, où elles  
Eont un peu plus longues & forment une petite aponé-  
vrofe en maniere de croissant, ce qui aVec celui de Pau-

CUC 890

tre côté représente une espece de figure elliptique poin-  
tueparles deux bouts. Ces attaches Eont encore apo-  
névrotiques aux épines inférieures du dos , où elles  
forment un petit plan triangulaire, qui joint à celui de  
l'autre côté, représente un quarré.

De toutes ces attaches les fibres charnues Vont par diffé-  
rentes directions s’attacher tout de fuite au bord posté-  
rieur d’environ le tiers de la clavicule, au bord posté-  
rieur de l’acromion & le long de la levre supérieure de  
l’épine de l’omoplate jusqu’à la petite sacette triangu-  
laire de cette épine , fur laquelle sacette les fibres paf-  
sent & glissent librement fans s’y attacher.

La direction de toutes les fibres de ce mtsscle est telle :  
les supérieures descendent obliquement de l'occiput à  
la clavicule : les suivantes du cou vont un peu moins  
obliquement , & conjointement avec quelques-unes  
des supérieures s’attachent aux ligamens articulaires su-  
périeurs de l’épaule & à l’acromion. Là ce mtsscle fait  
une efpece d’angle engagé dans l’angle que l’acromion  
forme avec l'extrémité de la clavicule.

Les fibres qui viennent du reste du cou & des épines su-  
périeures du dos, s’attachent à l’épine de l'omoplate  
jusqu’à la distance d’environ un pouce de la petite fa-  
cette triangulaire , & deviennent moins obliques &  
plus tranfVerfales à mefure qu’elles deviennent infé-  
rieures.

Enfin celles qui viennent de toutes les autres épines du  
dos fe concentrent en maniere de rayons, & s’attachent  
à l'extrémité de l’épine de l’acromion en passant fur la  
petite facette triangulaire; de forte que les supérieu-  
res Eont plus ou moins transversales, & les si-fivantes  
deVÎennent de plus en plus obliques, à contre-siens des  
obliques supérieures, car elles montent de bas en haut.

Ce misscle couVre immédiatement le Epsonius ou mastoï-  
dien supérieur, une partie du grand complexus, l’an-  
gulaire, le rhomboïde & une partie du grand dorEal.  
L’attache Commune des deux trapezes au ligament  
cervlcal, sait qu’en tirant l'un des deux vers le côté du  
cou, on peut faire pail'er le bcrd de l’autre un peu au-  
delà des épines Eur le même côté. WINsnow, *Anat.*

CUCULLUS. Voyez *Cucupha.*

Ce mot signifie aussi un cornet, ou cette enveloppe de  
papier faire en corne ou en cone, dans laquelle les  
Epieiers enferment une petite quantité d’épices, &  
les Apothicaires leurs bols & leurs pilules.

CUCULUS, Offic. Schrod. 5. 317. Schw. A. 249. BeI-  
lon. des Oyf. 132. Charlt. Exerc. 73. Gefn. de Aviso  
319. Will. Ornith. 62. Raii Ornith. 97. *Cuculus Ater,*Aldrov. Ornith. 1. 416. *Cuculus minor, dons,* de Avib.  
14. *Cuculus nostras feu Aldrovandi fecundas* Raii Sy-  
nop. A. 23. *Le coucou.*

On fe fert en Medecine de cet oiseau en entier & de fa  
fiente. On recommande ses cendres pour la gravelle ,  
pour les douleurs & Plextreme humidité de l'estomac.  
**R.ONDELET.**

On les ordonne avec beaucoup de fuccès dans les paro-  
xyfmes des ficvres.

Sehroder dit que la fiente du *coucou* prife en bosson est  
bonne contre la morsiire du chien enragé. SoHRODER.

CUCUM1S , *Concombre.*

Cette plante suivant la description qu’en donne Miller ,  
jette des fleurs qui ne Eont composées que d’une piece  
en forme de cloche, éVasées & partagées en plusieurs  
fegmens, dont les unes font mâles & ne font pas por-  
tées sur des embryons, ayant au milieu un long & lar-  
ge style chargé à fon fommet de poussiere séminale ;  
les autres fout femelles, soutenues Eur des embryons  
qui *se* changent ensi-iite en un fruit de figure oblongue  
finifiant en pointe , partagé en trois ou quatre loges  
remplies de beaucoup de graines oblongues.

I. *Cucumis sativus, vulgaris,* C. Β. Pin. 310. Tnurn.  
Inst. 104. Elem. Bot. 87. Boerh. Ind. A. 2. 77. Rupp.

8pr CUC

Flor. Jen. 41. *Cucumis Hortensis s* Offic. *Cucumis sati-  
vus* , Parla Theat. 772. *Cucumis vulgaris ,* Ger. 762.  
Emac. 910. Raii Hist. 1. 645. Hist. Ôxon. 2. 31. J. B.  
2. 245. Chab. 134. *Concombre.*

**Le** *concombre* est un fruit si connu que ce seroit perdre le  
tems que d’en donner une description étendue. Il croît  
Eur une tige raboteuse, rempante & branchue. Ses feuil-  
les font rudes , prefque entierement dentelées & fern-  
blablesà la feuille de vigne. Ses fleurs font d’un jaune  
pâle, d’une feule piece en forme de cloche partagées  
en cinq parties. Les meilleurs font ceux qui font d’une  
figure oblongue, d’un verd foncé, & parfemés de peti-  
tes Verrues. On les seme toutes les années; ils portent  
des fleurs & des fruits la plus grande partie de l’été.

On emploie plus fouvent les *concombres* pour aliment,  
que dans la Medecine; ils rafraîchissent, défalterent  
& proVoquent l’urine, ha femence est la feule de *ses*parties qui sent en usage dans la Medecine, & elle est  
une des quatre semences froides. Elle passe pour rafraî-  
chissante, diurétique, & on l’emploie fréquemment  
dans les émulsions contre le calcul, la suppression &  
l'ardeur d’urine, comme aussi dans la pleurésie & les  
fieVres ardentes. MILLER , *Boa Offic.*

On les doit choisir longs, gros, bien mûrs, couverts d’u-  
ne écorce tendre & remplis d’une chair blanche, suc-  
culente & ferme.

Ils humectent & rafraîchissent beaucoup, ils ôtent la fcif,  
ils temperent l’acreté des humeurs, ils appaifent la trop  
grande fermentation du fang, & ils poussent par les  
urines.

Ils fe digerent difficilement & ils produisent des humeurs  
grossieres & pituiteuses.

On en retire peu d’huile , beaucoup de phlegme , mé-  
diocrement de SH essentiel, & un peu de SH volatil al-  
cali.

Les *concombres* conviennent dans les tems chauds, aux  
jeunes gens d’un tempérament chaud & bilieux : mais  
les personnes foibles & délicates, qui ont un mauvais  
estomac ou qui sont d’un tempérament phlegmati que,  
doivent s’en abstenir.

*RE M A R QU E S.*

Les *concombres* sont des fruits beaucoup en ufage dans les  
alimens. lls font ordinairement jaunâtres, quelquefois  
blancs & d’autres fois verds. Ces fruits humectent &  
rafraîchissent beaucoup , parce qu’ils contiennent un  
suc vifqueux & épais, fort propre à appaifer le mouve-  
ment trop impétueux des humeurs. Cependant ce fuc  
rend les *concombres* de difficile digestion, parce qu’il  
demeure long-tems dans l’estomac, & que fes parties  
ne fe désunissent qu’avec peine. C’est pourquoi on doit  
'toujours faire bien cuire les *concombres* avant de les  
manger, afin que ce phlegme vifqueux dont ils abon-  
dent devienne par la coction moins indigeste ; on les  
peut encore mêler avec quelques matieres qui aident à  
les digérer, comme l’oignon, le fel, le poivre & d’au-  
tres classes de cette nature.

On trouve dans les *concombres* quantité de semences qui  
contiennent une amande douce , onctuetsse & assez  
agréable au gout. Cette semence est une des quatre  
grandes semences froides qu’on emploie dans la Mede-  
' cine, dans les émulsions. Elle est fort adoucissante, ra-  
fraîchissante , humectante ; elle pousse aussi par les  
urines. LEMERY , *Traité des Alimens.*

Le fuc des *concombresUlc* nitreux, mucilagineux , émol-  
lient, diurétique & rafraîchissant, ce qui le rend une  
nourriture excellente pour les perfonnes bilieuses dans  
les tems chauds, pourvu qu’on n’en fasse point excès:  
la maniere dont les François les préparent & qui pa-  
roît la meilleure , c’est de les faire bouillir dans la fou-  
pe pour les dépouiller d’tme partie de leur vifcosité &  
les rendre par-là plus faciles à digérer. On fait beau-  
coup de cas de la décoction de *concombre* dans les fie-  
vres inflammatoires, le calcul, la gravelle & le pisse-

CUC 892

ment de fang, mais on ne fauroit les employer crus  
dans tous ces cas à caufe de la difficulté qu’il y a à les  
digérer.

Les petits *concombres* confits dans du vinaigre axec du  
fiel, du poivre & de l’aneth , excitent l’appétit, lorfque  
la trop grande chaleur de l’estomac l’a rendu languis-  
sant.

On lit dans l'Histoire des Plantes qu’on a publiée fous le  
nom de M. BoerhaaVe que la pulpe du fruit étant pilée  
aVec les branches du *concombre* deVÎent amere & émé-  
tique, que l'eau qu’on en tire par la distilation lorse  
qu’ils font parfaitement mûrs & qu’ils commencent à  
pourrir, purge fortement à la dofe d’un gros,

M. Ray rapporte après l’expérience qu’il en a faite, que  
les *concombres* font extremement fains, pourvu qu’a-  
près les aVoir coupés par petites tranches & remués en-  
tre deux plats jufqu’à ce que toute la liqueur aqueufe  
en découle, on les assaisonne aVec de l'huile , du νϊ-  
naigre & du polare. Il ajoute qu’étant attaqué de la fie-  
Vre à Florence , un Medecin Anglais nommé Kirton,  
lui prescrivit de la pulpe de *concombre* cuite dans du  
bouillon,, & qu’il s’en trouVa extremement soulagé.

2. *Cucumis^ sativus , vulgaris , fructu albo* , C. B. P.  
310. Vat. a.

3. *Cucumisssflexuosus ,* C. B. P. 310. *Cucumeres -, longissi-  
mi s* J. B. 2. 247. *Cucumis, oblongus,* Dod. p. 662. a.

4. *Cucumis , Ægyptius s rotundifolius,* C. B. P. 3 Io. *Cu\*  
cumis’ Ægyptiis chute,* J. Β.2.248. *a,* **BOERHAAVE,***Ind.Alt.YOI.TI.*

Le *chate* ou *concombre* d’Egypte a les feuilles plus peti-  
tes, plus blanches, plus douces & plus rondes que cel-  
les de nos *concombres* de jardin. Son fruit est aussi plus  
long ’ Plus vert, il a PéCoree plus douce & plus moel-  
leufe que l’autre, & est beaucoup plus doux. LesEgyp-  
tiens estiment les *concombres* une nourriture fort faines  
& les Medecins permettent à ceux qui ont la fieVre &  
la peste de les manger crus, perfuadés que leur ufage  
ne peut qu’être fort avantageux dans de pareils cas. lls  
les prefcrivent encore dans les fiexres ardentes à desi-  
fein de rafraîchir & d’humectcr, après avoir eu la  
précaution de les faire bouillir. On en ufe encore après  
les avoir fait bouillir dans du lait avec beaucoup de  
fuccès dans toutes maladies qui affectent les passages  
de l’urine & qui proviennent de chaleur. Ses femcnces  
réduites en émulsions ferVent encore au même ufage.  
Sa pulpe pilée aVec du lait Eert à appasser les inflamma-  
tions des yeux & des autres parties. On applique sim Eue  
mêlé avec de l’huile rosat, fur les parties affectées des  
\* douleurs de la gôute qui proviennent de chaleur. L’eau  
que l’on tire du *concombre* par la distilation stert encore  
à corriger l'intempérie du foie, à guérir Finflamma-  
tion des reins & à appaifer les douleurs du calcul lorl-  
qu’on en use plusieurs jours de sitite, comme nous l'ap-  
prend Prosper Alpin, *de Plantis Ægypti.*

**CUCUMIS CANADENSIS.** *NovOZ Stcyoides,***CUCUMIS CALENI.** Voyez *Melo vulgaris.***CUCUMIS PUNICUS CORDI.** Voyez *Balsamina.***CUCUMIs** sYLvesTRIs ou **CUCUMIS ASININUS.** Voyez  
*Elaterium.*

CUCUPH A , *Cucullus, pileolus , byrethrum & bir\*  
rethus ; ce* Pont les noms que différens Auteurs ont  
donnés à ce que nous appellons *cuctiphe* , qui est une  
calotte odoriférante pour la tête. C’est un fachetqulon  
s’applique dans les maux de tête : ce fachet est fait  
en bonnet de nuit avec des morceaux de linge ou  
de Eatin , attachés les uns aux autres à une distan-  
ce convenable. Entre ces morceaux de linge ou  
de Eatin , on met des ingrédiens céphaliques , eou-  
pés par petits morceaux, ou réduits en une poudre  
grossiere. Avant que de les enfermer entre le linge ου  
le satin, on y ajoute du coton , tant pour les tenir éga-  
lement dispersés, que pour rendre la calotte plus mol-

893 - CUC

le, plus chaude & plus commode pour le malade. Il est J  
assez ordinaire d’imprégner les céphaliques dont on *se*fert pour les calottes, de quelque huile distilée, ou de  
quelque efprit, ou de vinaigre, felon la nature du mal  
& l'effet que le Medecin s’est proposé. On applique  
cette calotte Eut la tête, & on la fixe par quelque enve-  
loppe que l'on met par-dessus. Il y en a qui l'attachent !  
au-dedans du bonnet de nuit. On ordonne quelquefois  
deux calottes ; l’une pour la nuit , & l’autre pour le  
jour : celle-ci est coufue au fond du chapeau. Lorfqssil  
n’est question d’appliquer les céphaliques que fur la  
moitié de la tête,ou que Eur un endroit déterminé de  
cette partie, comme dans la migraine, ou dans le *cla-  
vus hystericus,* la calotte dont on Ee siert en pareil cas,  
n’est que la moitié d'une autre, & s’appelle *demel  
cucuphe.* On porte ces calottes aussi long-tems que le  
Medecin les juge propres à dissiper le mal pour lequel il  
les avoit ordonnées.Si l'on en continue l’usage pendant  
long-tems, ilstera à propos d’en renouveller les ingré-  
diens lorsqu’ils auront perdu leur vertu.

Voici les ingrédiens qu’on a coutume de faire entrer dans  
les calottes céphaliques , & leur quantité.- ।

Premierement , leur quantité est d’une once des racines ,  
de deux ou trois poignées des feuilles , de deux ou  
trois pincées des fleurs , d’une ou deux dragmes de  
quelque gomme appropriée, & d’une once des pou-  
dres ; enforte que la fomme du tout excede rarement  
quatre onces, ou même deux onces , felon quelques-  
uns, de peur que la tête ne Eoittrop chargée. Mais tout  
ceci s’entendra beaucoup mieux par des exemples.

En voici deux, dont le premier est tiré des Consulta-  
tions d’Hoffman, & l’autre de sa Medecinesystémati-  
que raisonnée.

*Première Calotte céphalique.*

Réduisez le tout en poudre , & faites-en une calotte pour  
fortifier la tête dans les vertiges.

*Seconde Calotte céphalique.*

Réduifez en poudre, & faites une calotte contre les in- |  
tempéries froides & humides de l'air.

On peut aussi s’en fervir dans la furdité qui provient du  
relâchement des parties de l’oreille.

Les calottes agissent par l’évaporation des particules des  
ingrédiens céphaliques qu’elles contiennent. Ces par-  
tieules stimulent, resserrent & fortifient. On peut aussi

CUC S94

en changeant d’ingrédiens produire des effets contrai-  
res, & relâcher la peau de la tête, échauffer ourafraî-  
chir , & agir par ce moyen très - puissamment fur  
les vaisseaux , à travers les pores. Mais le Mede-  
cin doit *se* laisser diriger dans le choix des ingrédiens  
par la nature de la maladie, & par la constitution parti-  
culiere du malade. Il paroît par la diversité des effets  
que l'on peut sie proposier par le meyen des calottes ,  
que les fubstances aromatiques & échauffantes n’en  
siont pas les Eeuls ingrédiens, même dans les cas où  
on les emploie contre les maladies froides & catar-  
rheufes.

Stahl obferve fenfément dans fa Dissertation , *de Mulel-  
tu duel s remediorum abusa,* qu’il faut *user des* calottes  
avec beaucoup de circonspection : « Car, dit-il, les  
« Praticiens les plus attentifs ont cbEervé , il y a long-  
« tems , que l’ufage , je ne dis pas journalier, mais  
a fréquent des calottes composées des ingrédiens que  
« nous appellons nerVeux, céphaliques & odoriférans,  
« & par lefquels on *se* propoEe de fortifier la tête en  
« général ou la mémoire en particulier, de guérir les  
« vertiges , ou de dissiper cet assoupissement dont les  
«catarrhes froids Eont ordinairement accompagnés,  
« font plus souvent du mal que du bien , surtout aux  
«personnes pléthoriques ; & le plus petit mal qu’elles  
a pussent produire en ceux qui s’en fervent inconsidé-  
« rément, c’est de les rendre si sensibles aux change-  
« mens les plus légers qui *se* font dans la constitution  
« de l’air, que l’augmentation de la chaleur ou du  
a froid leur devient extremement incommode , & af-  
« secte leur tête d’une maniere surprenante. »

Llessage excessif & mal raisimné des calottes rafraîchissant  
tes , fait un tort considérable à la fauté , en sisspendant  
la perEpiration , & en poussant les humeurs en-bas. Les  
ingrédiens que l’on peut faire entrer dans les calottes  
céphaliques , varieront felon les différentes Pharma-  
copécs que l’on consultera. Voyez dans la Pharmaco-  
pée de Schroder, *Species pro Cucupha Francofurten-  
sium* : dans la Pharmacopée universelle deLemerv, les  
poudres & les calottes, ου *cucuphes* ; & dans la Phar-

I macopée deBrandeboug, *Species cephalicae pro Cucuphia*

I CUCURBITA, *ia gourde,*

I VoÎCÏ ses caracteres, Eelon Miller.

1 Sa flcur n’a qu’une feuille; elle est en cloche fort évasiic:  
fes découpures font pour la plupart du tems si proson-  
des,qu’on croiroit qu’elle est composée de cinq feuilles  
différentes : il en est de la *gourde* ainsi quesdu concom-  
bre. La même plante porte des fleurs mâles &femel-  
les. Il y en a dont le fruit est long, d’autres dont il est  
rond ou en bouteille. Il est communément divifé en  
six cellules , qui contiennent des graines plates &  
oblongues, qui font quelquefois environnées d’un cor-  
don.

I. *Cucurbita lagenaria , flore albo, folio molli,* C. B. Pin.  
3 13. Hist. Oxon. 2. 33. Boerh. lnd. A. 2. 80. Cucur-  
*bita,* Offic. *Cucurbita lagenaria,* Ger. 777. Emac.  
423. *Cucurbita lagenaria major -,* Parle Theat. 769.  
*Cucurbita lagenaria,* J. Β. 2. 216, Raii Hist. 1. 632.  
Tourn. Inst». 107. Elem. Bot. 89. Chab. 129. *La  
Gourde.*

SÎ cette *gourde* est plantée dans un terrein qui lui con-  
Vienne, elle deviendra assez grande. 5es tiges font  
élevées, épaisses, angulaires, rudes, s’attachant aux  
arbres, aux haies, & à tout ce quelles rencontrent par  
le moyen des vrilles qu’elles poussent, ou s’étendant  
au loin fur la terre, lorsqu’elles ne trouvent rien à quoi  
s’attacher. Ses feuilles font larges, rudes, cotoneuEes  
& angulaires. Entre ces feuilles croissent des fleurs  
larges, blanches, qui n’ont qu’une feule feuille, qui

895 CUC

semt à pew près de la grandeur & de la forme de celle  
du l.s blanc, couVertes d’un duVet fort mou au-dedans,  
& tant foit peu velues au-dehors. Elles sont place à un  
gros fruit, semblable à une bOuteille, quelquefois par-  
tagé en différentes tranches , dur à l'extérieur, couvert  
d’une efpece d’écorce fragile, & contenant une pulpe  
fucculente, pleine de graines plates, oblongues, &  
d’un brun blanchâtre. Sla racine est fort petite relati-  
vement à la grandeur de la plante : elle est pleine de  
fibres, & meurt tous les ans. On ferne la *gourde* dans  
les terres fortes ; elle fleurit au mois de Juillet, & fon  
fruit est mûr en Septembre. Sa graine est la feule par-  
tie dOnt on fe serve en Medecine.

Cette graine est une des quatre semences froides majeu-  
res. On l’emploie, ainsi que les autres, dans les émul-  
fions diurétiques & rafraîchissantes. Matthiole dit que  
les feuilles vertes de la *gourde,* appliquées fur les ma-  
melles des nourrices, sont perdre le lait. Il y en a qui  
recommandent l’eau distilée du fruit verd, battu & ré-  
duit en pulpe, comme un excellent remede pour les  
inflammations & les exulcérations aux yeux. MILLER,  
Βοι. *Off.*

Il n’en faut pas conferver la graine plus d’un an ; car passé  
ce tems, elle devient rance & acrimonieufe.

2. *Cucurbitafalcatâsigttrâ,folio molli nflore albo.,* C. B.  
P. 313. *Cucurbita, siveZucchia omnium maxima an-  
gtelna-,* Lob. Ic. 644. *Gourde en forme de faucille , â  
feuilles molles, et âfleurs blanches.*

3. *Cucurbita longior,* Dod. p.669.

4 *Cucurbita latior,* Dod. p. 669. a. Prægn. BoeRHaavE,  
*Index alter Plant. Vol. II.*

On entend aussi par *Cucurbita,* une *ventouse.* Voyez *Cu-  
curbitula.*

CUCURB1TA, *Cucurbite.*

La *cucurbite* est un vaisseau chymique, ainsi nommé de fa  
ressemblance avec la *gourde* ; car sa base est ronde &  
large, & il va fe terminant en un cou sort étroit. Les  
Allemands l’appellent *kplbe,* de la ressemblance qu’ils  
lui fuppofent avec la massue d’Hercule. Il y en a qui  
lui donnent le nom de *Vas urinale,* parce que la feule  
différence qu’il y ait entre ce vaisseau & un urinal, ou  
celui dans lequel on reçoit les urines d’un malade pour  
les examiner; c’est que l’urinal a le cou un peu plus  
gros , & l'ouverture un peu plus large. On l'e fert fré-  
quemment de cetinstrumentdans les Laboratoires. S’il  
faut distiler , on lui adapte un chapiteau, ou la partie  
supérieure d’un alembic à bec. S’il faut digérer ou su-  
blimer , c’est un alembic aveugle qu’on lui adapte.  
Plus le rapport de la largeur de la bafe au diametre du  
cou est grand, & plus ce cou est long , plus la distila-  
Iation de la liqueur contenue dans la *cucurbite clc* diffi-  
cile. Telle est la considération qui doit nous détermi-  
ner dans le choix que nous ferons des *cucurbites.* Moins  
le feu a d’action fur un corps, plus le cou de l’alembic  
doit être large, & moins il doit être long: plus le feu  
a d’action fur un corps, plus le fond de l’alembic doit  
être étroit, & plus le diametre de fon cou doit être  
petit, & ce cou long. Le vaisseau qu’on appelle circu-  
culatoire , est une efpece de *cucurbite* aveugle ; & l'on  
entend par une *cucurbite* aveugle, un instrument fait  
d’une petite *cucurbite* renversée & adaptée à une autre,  
de maniere que leurs cous s’inEerent l’un dans l'autre.  
L’on *se sert* des *cucurbites* particulierement pour les  
digestions & pour les sublimations. Il y en a de trois  
especes, des grandes, des moyennes & des petites. On  
appelle ces dernieres *cucurbites séparateur es.* Si le ven-  
tre ou la partie inférieure de la *cucurbite* est d’une fi-  
gure sphérique, & si fon cou est long & cylindrique,  
on aura ce qu’on appelle un matras , vaisseau , dit  
BoerhaaVe, d’un ufage incroyable dans les opérations  
les plus curieufes de la Chymie ; car le rapport de la  
longueur & de l’étroitesse du cou, au diametre & àla  
capacité du ventre pouvant varier à discrétion , il est

CUC 896

évident qu’on oppofera à la sublimation des substances  
contenues dans la *cucurbite*, une résistance telle qu’il  
n’en passera qu’une partie aussi petite qu’on voudra par  
sion ouverture. Ce que l’on doit considérer ici entre au-  
tres chosies, c’est la pression de l'atmosiphere, dont une  
partie occupant la cavité du cotl & du ventre, *se* fait  
sentir aux liqueurs & aux corps agités par le feu , &  
cela d’une maniere furprenante. La colonne d’air cor-  
respondante à l'ouverture du vaisseau, fait pour ainsi  
dire les fonctions d’tm couvercle, presse également  
partout, & résiste aux efforts que ces liqueurs font pour  
monter. Lorfque l'air contenu dans le ventre de la cu-  
*curbite*, raréfié par la chaleur du feu, réagit contre la  
colonne d’air correspondante à l’ouverture du cou, le  
poids de l'atmosphere résiste à cet effort ; & par ce  
moyen les particules liquides contenues dans cet air  
raréfié, font repouffées au fond du vaisseau ; d’cù il ar-  
rive que les parties agitées par le feu font puissamment  
appliquées aux corps logés dans la partie inférieure de  
*la cucurbite* : c’est un phénomene qu’il est faeile de dé-  
montrer aux yeux. Pour cet effet,on n’a qu’àexpofer  
prudemment à l'action du feu l'alcohol du vin dans  
une *cucurbite* à cou étroit & long. Lorsque cette li-  
queur fera fort chaude, & prefque fur le point d’entrer  
en ébullition, l'on verra une exhalaison s’élever dans  
la cavité du cou en forme de fumée : mais cette exha-  
laison, loin de s’échapper du vaisseau, fera repoussée  
fur le champ, & flotera comme un petit nuage; ce qui  
fait que les digestions des menstrues, & des différentes  
fubstances qui y semt en dissolution, s’exécutent très-  
bien & sans aucune perte, soit du menstrue, foit du  
corps réstolu : circonstance favorable qui donne lieu à  
un grand nombre d’expériences chymiques, dont on ne  
viendroit point à bout fans cela. D’ailleurs, ces cucur-  
*bites* à long cou servent particulierement à séparer les  
fels & les esprits volatils & purs alcalins , de l’eau, de  
l'huile&dela terre volatile ; car ce n’est pas sans diffi-  
culté qu’on vient à bout d’obtenir ces principes les uns  
fans les autres. Cependant ces especes de vaisseaux ne  
font pas Eans inconvénient. Un des principaux, C’est  
que lorsqu’ils fiant très-longs, la liqueur qui boût au  
fond ne pouvant s’élever jufqu’à leur ouverture , laisse  
la partie supérieure du cou froide, tandis que la partie  
inférieure est extrememcnt chaude,; d’où il arrive que  
si l'exhalaifon est portée subitement jusqu’à cette partie  
froide , le cou qui n’a point été préparé par des dégrés  
fuccessifs de chaleur , ne manquera point de *se* briser,  
furtout en hiver &dans les tems froids.

Un autre desavantage des *cucurbites a* long cou, c’est que  
les gouttes qui ste forment dans la partie supérieure &  
froide du cou , venant à tomber fur les parties ou du  
ventre, ou du cou, qui font extremement chaudes,  
font brifer le vaisseau dans ces endroits. Les *cucurbites*font ordinairement de verre ; il n’y a que dans les disti-  
lations Eur un feu ouvert qu’on emploie quelqucsois  
des *cucurbites* de terre, qu’on appelle *canthariflguTuni.*Quant à celles qui font faites de cuivre & étamées, 011  
les appelle *vesicae diflellatoriae.* Ceux qui voudront Ea-  
voir de quelle maniere fefiont les distilations, digef-  
lions & sublimations par le moyen des *cucurbites s*n’ont qu’à recourir à ces différens articles.

Une observatinn qu’il est à propos de faire, c’est que les  
*cucurbites* dont on fe fervira pour essayer l’or & l'ar-  
gent par le moyen d’une séparation faite avec l’eau-  
forte ; ne doivent point être de crystal, mais du meil-  
leur verre commun ; car elles doivent être en état de  
fupporter la corrosion , & de résister à l'action du menf  
true & du feu. Il ne faut pas non plus qu’elles foient  
trop épaisses, silr-tout au fond ; car elles nemanque-  
roient pas de fe brifer sur le trépié où elles feroient  
posées. On leur donnera huit ou dix pouces de hauteur,  
& un demi-pouce de diametre à leur ouverture, tout-  
au-plus, afin que s’il arrivoit quelque violente effer-  
veficence dans la matiere contenue dans le vaisseau, elle  
ne fie répandît point, ou afin qu’il ne s’en dissipe pas  
une partie en forme de petites gouttes *semblables à*celles

*Sp7* CUC

celles d’une pluie mcdérée ; car les métaux dissous  
s’élèvent assez Volontiers aVec ces gouttes. D’ailleurs  
cette étroitesse du ccu ne donne que plus de lieu à la  
réVerbération & répercussion des exhalassons. Le ven-  
tre de cette espece de *cucurbite* Eera suffisamment lar-  
ge, s’il peut contenir une once ou deux d’eau-forte.  
Il est encore à propos que leur orifice soit conVexe en  
dehors, & ait une efpece de rebord large, afin que  
lorsqu’on viendra à en Vecter les solutions, elles ne fie  
répandent pas si.ir les côtés.

CUCURBITULA , σικύα. *Ventouse.*

Les *ventous.es* des Anciens étOÎent de différentes matie-  
res; ils en aVoient de Verre à la Vérité : mais ils en  
aVoient aussi de corne & de cuiVre. Leur Lssage est fort  
ancien, & Hippocrate les ordonne fréquemment, tan-  
tôt aVec fcarificatÎOn , & tantôt fans fcanfication.

Les Medecins de la Secte Méthodique en faifoient grand  
tssage, & ils fe prOpofoient par ce rcmede de relâ-  
cher. Ils commençaient à les appliquer dans le fecond  
ou dans le troisieme *Patritos,* c’est-i dire le cinquie-  
me ou feptieme jour de la maladie , pouniu qu’elle  
fût aigue. Il y aVoit des cas dans lefquels ils en cou-  
vroient le malade prefque de la tête aux pieds. Dans  
la phrénésie par exemple, ils en appliquoient à la tê-  
te, aux parties Voisines de la tête , autour du cou , aux  
cuisses, au Ventre , au dûs & aux hypocondres.

Les Méthodiques joignoient ordinairement la scarifica-  
tion à la *ventouse,* ou du moins ils appliquoient les  
fangsijes , & lorsqu’elles étoient pleines & qu’elles  
fe détachoient, ils leur fassoient succéder les *ventou-  
ses,* pour acheVer de tirer la quantité de sang qu’ils  
croyoient à propos d’évacuer.

Il leur arrÎVoit cependant quelquefois d’en user fans fca-  
rification 1 ls appelloient alors ces *ventolises,leves,* κύφας  
CiEI IUS AURELIANUS. *Actu. Lib. II. cap. Ly.*

Ils en aVoient d’autres qu’ils nommaient *arentes et sic-  
catae.* CiELIUs AoREiIANL's. *Acut. Lib. I. cap.* 11.

Les *ventouses* des Anciens étoient ordinairement de cui-  
vre. Les unes aVoient l'orifice étroit, & l'on sen fer-  
voit dans les Cas où il étoit à propos de Ventoufer for-  
tement; les autres aVoient l’oriflce plus large & re-  
courbé en dehors, & ils en ufoient dans les occasions  
où il n’étoit question que de Ventoufer légérement,  
CzELIUs Aî REI IANUS. *Acut. Lib. III. cap.* 17.

S’ils aVoient à Ventoufer des parties fort fenilolcs , ils ।  
*fe* ferVoient de *ventouses* de Verre ou de terre. Ils en  
aVoient aussi pour ces cas d’aetres qui étoient faites  
de corne. CÆLIUs AURELIANUs.

Celles qui étoient de culare ou de Verre ne s’employoient  
jamais qu’aVec le feu. Mais nous lifons dans Antyl-  
Ius que les *venfouf*s de corne aVOÎent une petite ou-  
verture à leur extrémité, & qulon les saifoit prendre  
par la fuccion.

La pratinue d’appliquer des *ventoures 8c* de s’en EerVir  
pour tirer du sang , étoit sort commune chez les An-  
ciens , ainsi que nous l’apprenons d’Hippocrate, de  
Cesse, de Galen & d’autres Auteurs. Mais ces in-  
strumens sont aujourd’hui sort négligés ; & il y a mê-  
me des Contrées où ils fiant entierement hors d’issage.  
En Allemagne , par exemple , il n’y a gueres que les  
Baigneurs, qu’on regarde comme une espece de Chi-  
rurgiens subalternes, qui fassent ufage des *ventouses.*Cependant comme la *ventouse* est un instrument de  
Chirurgie , & que fon tssage est Vraiment chirur-  
gical , nous étant propollé de ne rien omettre de  
ce qui concerne cette branche de la Medecine , nous  
ne ρουνοηβ nous dispenser de dire un mot de Ees ufa-  
ges & de la maniere de l’appliquer. L’uEage des *ven-  
to -ses* est fort étendu ; car il n’y a presigle aucune par-  
tie du corps à laquelle elles ne sitient appliquables.  
Mais il V a deux classes principales à considérer dans  
leur application: ou elle si? sait sur une partie qu’on  
a d’abnrd scarifiée , o” elle Ee fait Eans fcarification.  
S’il n’y a point de fcarificailon , on'dit que la *vento’Je*est feche ; & s’il v a fcarificatÎOn , on dit qu’elle est j  
humide. V. *Π. III. du premier Volesig.* I. la forme qui ,  
*lorne 111.*

CUC 898

conVÎent dans l’un & l’autre cas. Dans la *ventouse* fie"  
che , on commence par y tenir du feu ou une chan-  
delle allumée aVant que de l'appliquer : la Chaleur  
ayant raréfié l'air , fait quelle s’attache fortement à  
la peau , & que la chair & les humeurs font attirées  
preEque fur le champ dans Ea caVÎté. Ceux qui ont  
l’habitude de Ventouser dans les bains , s’en aCquit-  
tent aVec beaueoup de dextérité. Le but qulon fe pro-  
poste en appliquant la *ventouse* Eecbe , c’est ou de faire  
une réVulsion du fang, ou de PinVÎtcr à fe porter dans  
l’endroit ou la *ventouse* est appliquée. Clest par cette  
raiEon qu’HippoCrate ordonne *Sect.* 5. *Aphor.* 50. d’ap-  
pl.quer au dessous du film une large *ventouse* aux fem-  
mes en qui lléVacuation menstruelle est trop abondan-  
te. Il *se* propoEoit fans doute, par cette opération de  
procurer une réVulsion du siang de la matrice aux par-  
ties supérieures. Clest d’après les mêmes principes ,  
qu’il m’est arrÎVé à moi-même d’appliquer aVec silc-  
cès aux piés , au gras de la jambe , & audessii.s des  
genoux , des *ventouses* dans les hémorrhagies abon-  
dantes par le nez, & dans les crachemens de sang.  
Scultet parle, *Observ.* 85. d’une femme que des ap-  
plications réitérées de six *ventouses,* fans scarifieation,  
délÎVrerent non-seulement des sVrnptomes terribles  
qui accornpagnoient une siippr ssion de regl.es dont  
elle étoit affligée; mais même de la suppression. On  
applique aussi les *ventouses* seehes à la tête , aux tem-  
pes , derriere les oreilles, au cou , ou aux épaules,  
dans les maux de tête, dans le Vertige, & dans d’au-  
tres affections de cette partie. CelEe ordonne *Lib. IV.  
cap.* 2. l'applÎCation des *ventouses* a’>x tempes, & à la  
partie postérieure de la tête dans les maux de tête Vio-  
lens. Dans les paralysies des membres, où il est que-  
stion de proVoquer l'infiux du siang & des esprits , on  
applique les *ventouse s* aux mains & aux j iés ; on y  
a recours aussi dans la sidatique , dans les douleurs aux  
hanches & à d’autres parties. Dans tous ces cas on ap-  
plique les *ventouses* siir les parties affectées , & on réi-  
terc l'opération jusqu’à ce qu’elles soient fort rouges  
& douloureufes.

Il est assez ordinaire en Allemagne & dans les autres  
Contrées Septentrionales , de joindre les sicarifications  
aux *vento Tes.* Alors on comm ence par ventoufer la  
partie jnEqu’à ce qu’elle Eoit rouge , ensisite on fait fei-  
ze ou Vingt incisions à la peau *avec* un petit instrument  
appelle lancette à scarification , qulon Voit représenté  
*Pl. III.flupremier Volesig.* 3. On sait ces incisions si pro-  
che les unes des autres, que la *ventouse* puisse lescouVrir  
toutes & en tirer du siang. *NOy. figure* 3. Le Chirurgien  
commence par sicarificr la partie inférieure, & il pousse  
l’opération en montant pardégrés. Car s’il commençoit  
par la partie supérieure , le sang qui couleroit des pre-  
mieres incisions qu’il seroit, Venant à *se* répandre siur  
les parties inférieures , l'empêcheroir de traVailler corn-  
modément. Tandis qu’on fcarifie, on fait chauffer la  
*ventouse* par le moyen d’une chandelle; & lorfque la  
scarisiCation est faite . on l'applique fur la partie à la-  
quelle la compression de Pair extérieur l'attache assez  
fortement pour tirer le fang par les incisiOns. Mais  
comme il est assez Ordinaire d’appliquer plusieurs *ven-  
touses* à la fois, & fur différentes parties du corps , le  
Medecin en Ordonnant quelquefois quatre , six, huit,  
& même plus, sisiVant l’exigence des cas & la Volonté  
du malade, il faut conduire les fcarifications de ma-  
niere que tandis qu’une *ventouse* est attachée & tire,  
on puisse appliquer les autres comme on a fait la pre-  
miere. Cela sait, on enleVera la premiere appliquée,  
& l’on Verfcra le fang dans un Vaisseau; ensisite on la-  
Vera la *ventouse* aVec de l'eau chaude, on nettuyera la  
peau aVec une éponge, & on appliquera derechef la  
*vento se.* Si le fang cesse trop promptement de couler,  
on fera de nouVelles incisions, & l’on réitérera llap-  
plication des *ventouses*, jufqu’à ce qu’on ait retiré une  
quantité de fang suffisante: il est assez ordinaire de le  
laisser cOider j-ssqulà ce qu’il s’arrête de lui-même.  
Après Cette opération on bassinera les parties fcarifiées

Lll

ὑπὸ CUC

avec une éponge trempée dans de l'eau chaude, & l'on  
hâtera la cicatrice en les frotant aVec quelque graille.  
Mais si le fang continucit à couler, ce qui arrÎVe assez  
rarement, il faudroit alors laVer les parties aVec de l'ef-  
prit de νΐη , ou de l'eau de la Reine de Hongrie, met-  
tre des compresses , & les fixer par un bandage.

Les Chirurgiens modernes ont inVenté, tant pour leur  
commodité que pour le bien du malade , un instrument  
compofé de feize petites lancettes cachées dedans une  
boîte cubique de cuÎVre, d’où on les fait fiortir toutes  
à la fois. V*Tl.III.dllpremier V.olflgy.* On applique fur  
la peau le côté de l'instrument *C C C C,* enfuite en  
pressant le bouton *B,* on fait fortir brufquement la  
pointe des feize petites lancettes, qui font en même-  
tems à la peau fcize petites incisions, fur lesquelles on  
applique une *ventouse,* ainsi que nous llaVons dit ci-  
dessus. On trouye dans la Chirurgie d’Ambroise Paré  
*Liv. II. cap. y. 8e* dans les Notes de Lambzweerde fur  
*F Armamentarium Chirurgicum* de Scultct, un scarifi-  
cateur qui distere peu de celui que nous Venons de dé-  
crire. Mais leseulufage que Ces Auteurs attribuassent  
a cet instrument, c’étoit de faire des incisions aux par-  
ties aflèctées de gangrene ; au lieu que ceux qui fe mê-  
lent de Ventouscr parmi nous emploient ce fcarifica-  
teur dans toutes les maladies où la fcarification est né-  
cessaire, & toujours aVec fuccès, ainsi que j’en ai été  
témoin , & que je l'ai éprouVé moi-même plusieurs fois.  
M. Garengeot traite à la Vérité cet instrument d’inu-  
tile & de peu commode : mais il y a toute apparence  
qu’il en a peu νΰ faire ufage, quoique rien ne foit plus  
commun parmi les Allemans.

Il y a différentes parties du corps auxquelles il est assez  
ordinaire de faire des scarifications: telles font la tête,  
le cou , l'entre-deux des épaules, le derriere des oreil-  
les , l’occiput, le des, les lombes , les bras , les jam-  
bes & furtout la cheVÎlle du pied. Mannus a même  
composé un traité particulier intitulé *de Malleolorum  
searisicatione ex veterum sententia* , où il vante beau-  
coup cette opération. Rhodius rapj. orte , *Obs.* 17. *Cent.*

3. un cas dans lequel elle eut des stlites fàcheisses :  
mais il paroît que ce fut par accident. On scarifie dans  
un grand nombre de maladies, où la trop grande abon-  
dance du simg exige fioit une réVtllsion, foit une déri-  
vation , foit une évacuation. On peut mettre entre ces  
maladies la plupart de celles qui attaquent la tête ,  
mais si-irtOut les yeux, les oreilles, les amygdales &  
1a luette; tels sont les maux de tête , l'abondance d’htl- >  
meurs dans cette partie , les ophtalmies, la goutte fie- *j*reine commençante , & les cataractes. H est difficile de  
marquer jtssqulà quel point la scarification est avanta-  
geufe dans toutes ces oecasions, surtout lorfqu’elle est  
faite à tems & qu’elle est réitérée prudemment & à des  
interValles conVena’bles. Elle ne fera pas moins salu-  
taire que la saignée aux malades qui ont befoin de cet-  
te dernierc éVaeuation , & en qui la petiteile des Vei-  
nes la rend impratiquable aVec la lancette , comme il  
arrÎVe quelquefois. Je pourrois citer un grand nombre  
de cas dans lesquels j’ai substitué aVec succès la fcati-  
fication à la phlébotomie. Le siiVant Medecin ?vier-  
gagni conseille , *adversar. Anatom.* la scarification des  
veines de l'occiput dans les apoplexies & dans les af-  
fections comateufes ; opération, dit-il, dont la raifon  
& l'expérience lui ont constaté l’efficacité singuliere.  
Zacutus Lusitanus tira d’affaire un malade attaqué d’u-  
ne dangeretsse apoplexie , par des scarifications réité-  
rées à l'occiput. En effet, il ne paroît pas qu’il y ait  
de méthode plus propre pour éVacuer le fang qui est  
en stagnation dans les Veines du cerveau qui commu-  
niquent aVec celles de l’occiput, & pour y restituer  
la circulation. Morgagni veut que les scarifications  
que l'on sait en pareil cas l'oient profondes. Les fca-  
rifications à l'occiput ne font pas moins utiles dans les  
inflammations aux yeux ; & Lancisi ce célebre Auteur  
nous assure que dans la pleurésie , mais furtout dans la  
fausse, une scarification profonde faite au côté affecté  
à la fuste de la faignée, apportera un soulagement con-

CUC [900]

sidérable & prompt. Mais il faut siiVoir que la fcari-  
fication, ainsi que la phlébotomie est un de ces reme-  
des auxquels il faut aVoir recours en certains tems de  
l'année , & qu'on ne néglige point impunément lorsi  
qu’une fois on y cst accoutumé. La iupprcssion totale  
des fCarificatlons expofe ceux qui en ont l'habitude à  
des rechûtes , ou même à d’autres maladies plus fâ-  
cheufes. ,

JlaVoucrai qu’entre les Medecins & les Chirurgiens, il  
n’est pas rare de trouVer des perfonnesqui prétendent  
que la fcarification est un remede qui n’a preEqu’au-  
cune efficacité. La principale raifion qu’ils en appor-  
tent, c’est qu’on n’évacue par cette opération que le  
*sang* logé entre les mtsscles & la peau. Mais EauVe la  
déférence que je dois à leur autorité , je crois que c’est  
un fentiment qu’ils ont embrassé aVec trop de précipita-  
tion & trop peu de fondement; car je fuis convaincu  
par nia propre expérience , & par celle d’un grand .  
nembre de faVans Medecins , qu’on Obtient par la  
scarification une aussi grande quantité de sang, & de  
fiang aussi épais que par la saignée ; rien n’empêche  
donc que les maladies les plus *graves &* les plus dan-  
geretsses qui feront causiles par la pléthore , ne puif-  
Eent être traitées par l’un de ces remedes , aussi bien  
que par l'autre. J’ai même rasson d assurer qu’il y a  
des cas où la scarification est préférable à la saignée,  
en ce que les *ventouses* qui lui fucccdcnt, s’attachant  
fortement à la peau, diminuent non-feulement la quan-  
tité du sang , mais l'attirent aVec une force prodigieu-  
fe de toutes les parties du corps dans un endroit dé-  
terminé; circonstance aVantagelsse qui n’est point à  
négliger, & dont on peut *se* promettre raisonnable-  
ment des effets salutaires dans les maladies des yeux,  
des oreilles, dans les assoupisse mens , dans les inflam-  
mations des amygdales , dans les douleurs aux articu-  
lations , dans les hémorrhagies, & dans d'autres ma-  
ladies de la même eEpece.

Mais il y a des Medecins qui poussent les choses plus  
loin; ce n’est pas assez, helon eux, que la fcarification  
Eoit inutile, ils Veulent encore qu’elle foit pernicieu-  
se : & ce star quoi fondé ? sur ce que cette opération  
faite à Contre-tems ou avee des instrumens fales& in-  
fectés a produit quelquefois les effets les plus fâcheux  
& même la mort. Hildanus prétend , *Cent.* 5. *Obs.erv.  
yï.* que la fcarification attira une paralysie: mais il est  
évident j an fon obfervation même, que cette paralysie  
pou Voir avoir tout une autre caufe. A quoi bon, ajou-  
tent les Antagonistes de la fcarification , expofier une  
personne siiine à contracter quelque maladie Virulente  
en la. faifant scarifier aVec un instrument qui peut aVoir  
été appliqué immédiatement auparaVant fur quelqu’un  
qui étoit infecté de Vérole , de lepre, ou de quelqu’au-  
tse maladie contagieufie ; car on ne peut douter que  
l’infection ne passe d’un fujetà un autre par la fcarifi-  
cation, ainsi que la petite Vérole par l’inoculation.  
Voyez Jordanus, dé la peste récente de MoraVie, SpO-  
rifchiusjdes fuites fâchetsses de la scarificatlon , & de  
llosage des *ventouses,* à Brin en AdoraVie; & les Obfer-  
vations de LibaVÎus insérées dans celles d’Horsius ,  
*Lib. IV..* sur une scarifieation Virulente. Quelle que Eoit  
la force apparente de cette objection ; je ne croi pas  
qu’elle fuffife pour déterminer à condamner & rejet-  
ter la scarification ; car l’on remarquera qu’elle porte  
en même-tems contre la phlébotomie dans laquelle on  
ne peut nier qu’un malade n’ait à courir des dangerspat-  
ticuliers , outre ceux qui lui fiont Communs aVee la *sca-  
rification,* s’il arrÎVe que la lancette soit mal-propre.  
Mais qui empêche qu’on ne réponde que ni la siiignée,  
ni la scarification n’auront les fuites fàchetsscs qu’en  
en craint, si le malade a la prudence de prendre pour  
S014 Qhirurgien un homme propre & dont les instru-  
mens soient nets ? Si cela ne suffit pas pour l'enticresé-  
curité de ceux qui rejettent la saignée ; nous en serons  
quittes pour conseiller à ceux qui en ont beEoin, de Ee  
ρουΐΎθίι- d’iilstrumens, & de scarificateur qui ne *set-*

90ΐ CUC

vent que pour eux, & qu’ils pourrcnt tenir aussi pro-  
pres, & aussi *secs* qu’ils le jugerent à propos.

Outre la maniere de scarifier que nous venons de décrire,  
il y en a une autre que les Chirurgiens pratiquent dans  
les inflammations violentes, dans les mortifications  
récentes ou confirmées, dans les charbons pestilentiels,  
&dans d’autres maladies Eensolables; c’est de faire un  
grand nombre de petites incisions à la peau , avec une  
lancette ou un autre instrument tranchant conVenable :  
ils ont éprouvé qu’on pouvoir par ce moyen éVacuer  
avec beaucoup de fuccès , le fang corrompu & croupi ,  
fans le fecours des *ventouses.* C’est cette efpece de fca-  
rification qu’on appelle proprement Chirurgicale, pour  
la distinguer de la préCédente. On y a recours particu-  
lierement dans les gangrenes, & dans les mortifica-  
tions. Il y a dés Auteurs qui la recommandent aussi  
dans l'enflure des piés, dans l'hydrocéphale , dans les  
hydropisies, & particulierement dans celle du scrotum.  
S’il arrivoit qu’un membre, par exemple, une jambe,  
fût tellement distendue par l'hydropisie, qu’il y eût à  
craindre que la peau ne crevat, il feroit à propos de  
fcarifier & dléVacuer par l’incision les humeurs pec-  
cantes. Mais cette opération exige beaucoup de pru-  
dence ; & à moins que la nature ne l’exige, & que nous  
n’en n’ayons pour garant la distension excefllVe du  
membre, il faudra laisser là la lancette, dont l'ufage  
en pareil cas pourroit être fuÎVÎ de la gangrene, du  
sphacele, & de la mort du malade , comme il est arrivé  
plusieurs sois. Pline confeille dans fon Histoire Natu-  
relle, *Lib. XXVIII. cap.* I. et 11. la scarification des  
gencives, pour le mal de dents ; & je ne doute point qu’il  
n’y ait des occasions où ce remede produira un fort bon  
effet.

Un remede assez analogue à la fearlfication, est celui que  
Celfe recommande, *Lib. IV. cap. 2.* Arétée, *de Cura-  
tione Morborum chronicorum , Lib. I. cap.* 11. & qui est  
fort en ufage parmi les Egyptiens; savoir, de tirer du  
fang des narines dans les maux de tête. Pour cet effet  
ils y sont un grand nombre de scarifications, ainsi  
qu’aux oreilles, aux levres, & aux gencives ; & cette  
pratique est quelquefois fuivie d’un fuccès merVeilleux  
dans les inflammations & dans d’autres maladies. Voy.  
ProEper Alpin , *de Medicinâ Ægsiptiorum, 8e* Stahl, *de  
Scarificatione narium Ægyptiaca.* Quelque peu vecte  
que l’on foit dans la Medecine , on n’ignore point  
combien la nature *se* trouVe quelquefois soulagée par  
une hémorrhagie du nez. Une autre pratique des Peu-  
ples que nous avons cités,c’est de battre le gras des jam-  
hes avec des bâtons, & de les scarifier enfuite, ou d’y  
faire de petites incisions, comme un moyen de procu-  
rer une forte révulsion des humeurs dans les inflamma-  
tions du cetVeau, dans les délires, clans les fieVtes , &  
dans les infomnics. Voyez Prosper Alpin, *de Medici-  
na Ægyptiorum, pag.* 72. où l’on a représenté la ma-  
niere dont cela fe fait. Toutes ces méthodes n’ont point  
fait fortune en Europe , où elles font maintenant pref-  
\* qu’entierement hors d’ufage.

Quelques anciens Mcdecins & Chirurgiens à l’imitation  
d’Hippocrate, avoient la coutume de scarifier le de-  
dans des paupieres, & même les yeux, avec un instru-  
ment destiné à cette opération, dans la plupart des ma-  
ladies dont cet organe étoit affecté. Si l'on confulte le  
Traité d’Hippocrate, *de Visu,* on ne doutera point que  
ce ne fût en effet une des pratiques de ce grand homme.  
Mais elle avoit été bannie de la Chirurgie; & ily avoit  
longtems qu’il n’en n’étoit plus question , lorfqu’un  
Medecin Anglais , appelle Woolhoufe , s’avifa de la  
' faire reparoître à Paris. Depuis il a eu des imitateurs,  
& cette efpeeê de fcarification a été renouvellée, à ce  
qulonnousa dit, avec assez de succès. Quant.à la ma-  
niere de la faire, & à l'instrument dont on *fe* fert,  
nousrenVerrons le Lecteur à l'article *Oculus.* Ηειϊτεκ,  
*Chirurgie.*

C U D

CUDU-PAR1TI, petit arbrisseau qui croît dans le Ma-

C L L 902

labar, qui s’éleve à deux fois la hauteur de l’homme,  
& qui porte des fleurs pendant toute l’année ; fes feuil-  
les broyées, mifes dans du lait & appliquées fur la tête  
en forme d’onguent, procurent le sommeil & calment  
les maux de tête & les vertiges, *s*on fruit broyé & pris  
dans de l'eau arrête la dyssenterie, & guérit les gerçu-  
res à la bouche. RaY, *Hist. Plant.*

C U I

CUIETE ou *Arbor cucurbielfera Améric ana solio sub-  
rotundo.* Marcgr. & Pifon.

CUIPOUNA, nom d’un arbre qui croît au Bresil. Il y  
en a de plusieurs efpeces. Le suc de lléCorce de celle  
qui porte des fleurs jaunes , exprimé & mêlé avec de  
l'eau claire, déterge & incarne les ulceres invétérés.  
RaY , *Hist. Plant,*

CUL

CULATUM, *Calciné* **RULAND.**

CULBICIO, eflpece de strangurie, ou plutôt ardeur d’ü-  
rine. CasTELLI , d’après VeHcbitis.

CULEUS, le *Culeus* ou Culleus, étoit la plus grande me-  
Eure des liquides, qu’eussent les Romains. Il contenoit  
vingt *Amphorae.* **RHEMNIUS EANNIUS.**

*Est et bis decies quem conserit amphora nostris,  
Culeus : hoc nulla est major mensura liquoris.*

Au lieu de *nostris,* il n’y a point de doute qu’il ne faille  
lire *nostra.* Pline dit, *Lib. XIV. cap.* 4. que sept *Culei*valent cent quarante *Amphorae.* Chaque arpent de vi-  
gne . ajoute-t-il, peut rendre sept *Culei* de vin, c’est-  
à-dire , cent quarante *Amphorae.* L’urne étant la moitié  
de *F Amphora s* il s’enfuit que le *Culeus* contenoit qua-  
rante urnes Romaines. Columella dit que le *Culeus* de  
vin Ee montoit à trois cens *Nummi,* ou à soixante &  
quinze *Denariii*

Le *Culeus* contenoit aussi cent soixante *Congii,* ou neuf  
cens soixante *Sextarii.* On nous parle de *Dolia culea-  
ria, & Ses.quiculearia.* Les *Dolia fexquicuelearia ,* de-  
voient être fort grands , puisqu’ils contenoient trois  
muids & trois feptiemes d’un muid , c’est-à-dire , plus  
que ne contiennent nos pipes. On entend quelquefois  
par *Culeus,* un fac de cuir. ARBUTHNOT.

CULMUS, *Chaume* ou *Paille.*

Le *culmus* ou *culmen* des Latins, & le κάλαμος des Grecs,  
n’est autre chofe que la tige du blé, ou ce que nous  
appellons la paille. Dans les plantes & dans les grains,  
*le culmus,* ou la tige correfpond au *caudex* ou tronc  
dans les arbres, & au *calamus* dans le souchet, & dans  
le jonc ; enssorte que ce terme désigne généralement  
la partie comprise entre la racine & la sommité ou  
pannicule. On peut conjecturer par-là ce que les Bota-  
nistes entendent par le genre culmifere. Mais ce gen-  
re qu’ils ont tous adopté, pour constituer une eEpece  
particuliere de plante est plus ou moins étendu dans  
les uns que dans les autres. Mord'on , par exemple ,  
rapporte aux culmiferes, toutes les plantes herbacées  
qui donnent une seule graine pour chaque fleur, dont  
les feuilles font étroites & femblables à celles du ro-  
seau, & qu’on appelle communément graminées. Ces  
plantes ont leurs semences, otl nues & sans écorce ,  
ou couvertes & enveloppées dans des tuniques & des  
membranes. Les unes & les autres Ee divssent en plan-  
tes culmiferes en épi, & plantes culmiferes à pannicu-  
le épars. M. Ray entend par plantes culmiferes, celles  
qui poussent une tige ronde genouillée , à jointure  
noueufe, creufepour l'ordinaire, & garnie d’unefeuil-  
le à chaque genou. Ces feuilles font foibles, ont une  
bafe large , vont en diminuant petl à peu , & fe termi-  
nent enfin en une pointe fort aiguë. Ces culmiferes  
ou ont une semence assez grosse & propre à faire du  
pain, & on les appelle seomentacés, ou leur femence

LU ij

903 C U L

est fort petite, & on les appelle herbacés ; cependant à  
proprement parler les culmiferes, herbacés & fromen-  
tacés ne different point quant au genre. Ray distribue  
derechef ces deux especes en culmiferes fromcntaces ,  
ou herbacés en épi , & en culmiferes fromentacés ou  
herbacés à pannicule : mais il les range tous sous la  
dénomination commune de graminées à fleurs à éta-  
mines. Les plantes culmiferes, font, felon Herman ,  
celles qui font fans pétales,qui ont une cnVeloppe,& des'  
étamines. Ludwig, dans fes Définitions des Plantes ,  
met au nombre de celles à étamines tous les culmiferes  
dont le fruit est contigu à la fleur. Dans le sisteme de  
BoerhaaVe, les culmiferes font rangés entre les mono-  
cotylédons fans pétales,& ils ont la tige jaune divifée en  
jointures, & ces jointures font raffermies par une efpe-  
ce de cloifon ou diaphragme. De ces jointures ou  
nœuds partent des feuilles étroites semblables à celles  
du rofeau , rangées alternatÎVement, qui serment à leur  
bafe une partie si considérable de la tige , que si on les  
en fépare artistement, on la rend extremement foible.  
BoerhaaVe distribue les culmiferes en culmiseres à épi,  
& culmiferes à pannicule. Les étoubles ou ce qui reste  
du blé dans les champs après la mosson, s’appellent  
aussi *culmus* d’où l'on a fait le mot *culmare*, qui, si  
nous en croyons Saumaife dans fes *Exercitationes Pli-  
nianae, se* dit de ceux qui arrachent la racine du cul-  
mifére aVec sa tige ; comme dans les premiers tems on  
n’usioit ni de late, ni de tuile, & que les massons étoient  
couVertes de chaume & de paille, on appelloit le siom-  
met des massons. *Culmina.*

CULMUS, la tige du blé & des plantes graminées, d’où  
l’on a fait le mot culmifere, & le genre des culmiferes ,  
ou de plantes dont la tige est unie, genouillée, ordinai-  
rement creuse, & garnie à chaque nœuds de feuilles  
longues, étrcites & pointues, & dont la semence est  
contenue fous une enVeloppe ou cosse légere : telles  
Pont le froment, l’orge, &c.

G ULTER, c’est le nom que Théoph. Protaspatarîusr  
donne au troisieme lobe du soie. CasTELLI.

CULUS, *F Anus.*

C υ M

CUMANA *Arbor dicta* de Laet. *Gadrma.* Nieremberg.  
Ce sont les noms d’un arbre Indien, qui ressemble beau-  
coup au mûrier, tant par sa forme, que par fon fruit  
dont on fait un sirop, qu’on dit être fort bon pour la  
toux & pour l’enrouement. Son bois eft si dur qu’il fait  
feu comme le caillou.

CUMANDA-GUACU, nom de certaines seVes In-  
diennes fort grosses. On les fait rotir , on les broye, &  
on en donne dans un œuf pour le flux de ventre. Bouil-  
lies , mifes en cataplafmes & appliquées fur le Ventre,  
elles passent pour guérir la colique. On s’en fert aussi  
Eous cette forme pour résoudre les abfcès.

Il y a une feconde efpece de *cumanda >* qu’on appelle  
*cuman da-guar a.*

CUMBULU. H. M. *Nux Malabarica unctuosa ; flore  
cucullatos* D. Syen. *An AdhatodaZeylanensium -,* Her-  
man ?

C’est un grand arbre qui croît au Malabar. Sa racine pri-  
sie en décoction aVec une addition légere de riz, passe  
pour un bon remede dans les fieVres symptomatiques  
qui accompagnent la goute. Prise dans du lalt aigre,  
elle est bonne pour les flatulences, & pour les maladies  
de la poitrine : broyée & bouillie dans de Peau, elle  
est salutaire dans les fieVres froides & de langueur ;  
brûlée & réduite en poudre, on l’applique fur les par-  
iles attaquées de goute ; priste dans du lait aigre, elle  
calme les tranchées ; & le suc de fes feuilles pris en  
boisson produit le même effet. RaY , *Hist- Planu*

CUMINOIDES, *Cumin sauvage'.*

C υ M 994.

Voici fes caracteres.

Ses feuilles ont un grand nombre de lobes comme celles  
de la pimprenelle. Ses fleurs font petites, compostées de  
plusieurs pétales, & ramassées en une touffe ronde. Les  
feuilles de la fleur font frangées. Chaque fleur est fui-  
Vie d’une feule graine. MILLER, *Dictionn.*

*Curnimeldes, vulgare,* Tourn. Inst. 300. Elem. Bot. 250.  
Boerh. Ind, A. 132. *Cuminumfylvestre.* Offic. Germ.  
408. Emac. 1067. Parla Theat. 372. Raii Hist. 1,402.  
Chab. 384. *Cuminumfylvestre, capitulis globosis,* C. B.  
Pin. I46. *Cuminum sylvestre primum, valde odoratum  
globosum,* J. B. 3. 23. *Pastinacatenuisolia, Cretica’, ca-  
pitulis globolls.* Mor. Umb. Planch. 4. *Daucusodoratus  
Creticus, fanguis.orbae capittdi*s *villosis*, Pluk. Allemag.  
130. *Umbelliscris asseois , capitulis globosis et villosis,*Hist. Oxon. 3. 265. *Cumin sauvage.*

Cette plante croît principalement en Crete, sa semence  
est la seule partie dont on fasse ufage en Medecine. On  
la recommande dans les tranchées, dans les flatulences,  
pour la toux , pour dissiper les meurtrissures, & pour  
calmer les inflammations aux testicules. DaLE.

CUMINUM, *Cumin.* Miller fait venir ce mot de fcusiv,  
*accoucher*, parce que cette plante passe pour fort effi-  
cace contre la stérilité.

Voici fes caracteres :

Sa racine est annuelle ; fes feuilles ressemblent à celles du  
fenouil. Sa graine est petite, longue, étroite & recour-  
bée; chaque fleur en donne deux, ainsi que dans les  
autres ombelliferes.

1. *Curntnum*, Mor. Umb. 4. Hist. Oxon. 3. 27 I. Boerh.  
Ind. A. 49. *Cuminum -,* Offic. *Cyminum asive cummim  
sativum,* J, B. 3. 22. Raii Hist. 1. 433. *Cyminumasive  
cuminum.* Chab. 384. *Cuminum vulgare.* Parla Theat.  
887. *Cuminum semine longiore.* C. B. Pin. 146. *Cumi-  
numsaelvum Dioseoridis,* Germ. 207. Emac. *io66.foe~  
niculum Orientale, cuminum dictum.* Tourn. Inst. 312.  
*Cumin, s*

C’est une petite plante basse qui s’éleve rarement à plus  
d’un pié, dont les feuilles font nombreufes, petites ,  
foibles, semblables à celles du fenouil, mais pas si lar-  
ges à beaucoup près & en aîles. Ses fleurs croissent en  
petites ombelles, elles sont d’un blanc rougeâtre, &  
donnent chacune deux graines longues, cannelées,  
d’un brun jaunâtre & d’une odeur assez forte, mais qui  
n’est point défagréable. Sa racine est petite & meurt  
aussi-tôt que la graine est mûre. On en sterne beau-  
coup en Sicile & à Malte, & c’est de-là qu’on nous  
apporte sa graine qui est la seule partie dont on fasse  
ufage.

La graine de *cumin* est une des quatre semences chaudes  
majeures ; ses parties font échauffantes & fort réfoluti-  
ves. On s’en fert pour chasser les vents de l’estomac &  
des entrailles; on en met assez fouvent dans les clyste-  
res , & on en fait prendre en poudre & infusée dans du  
vin pour le même effet. On l’applique extérieurement  
avec beaucoup de fuccès, dans les maux de poitrine ou  
de côté, ainsi que dans les douleurs d’entrallles.

Le *cumin* ne fournit d’autre préparation officinale qu’une  
emplâtre. MILLER , *Bot. Offic.*

*Emplâtre de Cumin.*

9°5 CUM

Faites bouillir le tout dans douze pintes d’eau de fon-  
taine.

Passez la liqueur.

Faites-la bouillir ensuite dans six livres de poix de Bour-  
gogne, jufqu’à ce qu’elle ait la consistance d’une  
emplâtre dure.

Laissez reposier le tout jufqu’à ce qu’il fiait froid.

Otez la décoction qui fe séparera.

Faites fondre derechef la poix.

C U N 906

On prétend que le *lapin* calciné guérit l’efquinancte &  
l'inflammation du gosier. On emploie fa graisse pour  
réfoudre les duretés des tendons & desartlculations , &  
scm ceryeau est estimé propre à résister au poision.

Lorsqu’on Veut manger le *lapin* on doit le choisir ten-  
dre, gras, ni trop jeune, ni trop Vieux , qui ait été  
bien nourri. Il est beaucoup meilleur en hÎVer qu’en  
été , parce que sia chair est pour lors plus tendre & plus  
délicate.

Le *lapin* nourrit beaucoup & fournit un bon aliment.

Quand il est trop jeune, il produit beaucoup d’humeurs  
vifqueufes; quand au contraire il est trop vieux , fa  
chair est fedie, dure & difficile à digérer.

Le *lapin* contient beaucoup de fel Volatil & d’huile.

Il conVÎent, surtout en hicer , à toute forte d’âge & de  
tempérament, pourVu qu’on en uEe modérement.

*R E M A R QU E S.*

Le *lapin* est un animal fort connu, il ressemble beaucoup  
au lleVre en plusieurs chofes. Premierement , en ce  
qu’il est fait à peu près comme lui, quoiqu’il foit plus  
petit. Secondement, en ce qu’il est timide , qu’il court  
très-Vîte , qu’il a Pouie très-fine , qu’il rumine. Troi-  
siemement, en ce qu’il multiplie considérablement,  
ce qui a fait dire à plusieurs qui croyoient le lleVre  
hermaphrodite , que le *lapin* l’étoit aussi.

Les *lapins* sont ou fatIVages ou domestiques. Les fatlVa-  
ges font les plus délicats & les plus agréables au gout,  
non-feulement parce qu’ils font dans un plus grand  
mouVement & qu’ils contiennent moins d’humidités  
superflues, mais encore parce qu’ils fe nourrissent de  
plusieurs plantes aromatiques, comme du thym, du  
genleVre , du serpolet, qui donnent à leur chair une sa-  
veur plus releVée & plus fine. Les *lapins* different beau-  
coup par rapport à leur couleur , les uns font blancs,  
les autres noirs, les autres jaunes & les autres de cou-  
leur variée.

Quoique le *lapin* ait beaucoup de rapport aVec le lleVre  
en plusieurs chosies , cependant *sa* chair est d’un gout  
un peu différent. Elle est aussi plus humide, plus ten-  
dre & plus succulente. Nous ne croyons pas que l’usa-  
ge du *lapin* Eoit aussi salutaire quand il est très-jeune ,  
que quand il est dans un âge moyen, parce que dans  
le premier état il abonde trop en humeurs Visquetsses,  
comme nous l’aVons déja remarqué ailleurs. Le lievre  
au contraire étant d’tm tempérament plus *sec* que le  
*lapin,* doit être choisi plus jeune que lui. Quoique la  
plupart des Auteurs qui ont parlé du *lapin ,* le regar-  
dent comme un mauVais aliment, propre à produire  
des humeurs grossicres & mélancoliques , cependant  
quand il a toutes les qualités que nous ayons marquées,  
il caisse peu de mauVais effets.

Quelques-uns s’imaginent que le cerVeau de *lapin* dimi-  
nue la mémoire, parce que cet animal ne *se* reffouVÎent  
pas un moment après des embuches qu’on lui a dressées  
*8c* qu’il Vient tout nouVellement dléVÎter. Mais comme  
cette imagination est fondée fur un raisonnement très-  
peu folide, je ne m’arrêterai point ici à la combattre &  
à la refuter. LEMERY , *Traité des Alimens.*

CUNTUR; c’est le nom d’une aigle Américaine sort  
grosse, dont la graisse passe, selon Lemery, pour ré-  
folutÎVe & bonne dans les affections des nerfs.

C U P

CUPELLA, ou selon quelques-uns, *capella , catellus,  
cinereus, cinerielum, patella* ou *testa probatrix , explo-  
ratrix* ou *domestica, ce* Eont diflérens noms que les Au-  
teurs donnent à un Vaisseau chymique que nous appela  
lons *coupelle.*

Ce Vaisseau est fait de terre, il est assez épais, il a la for-  
me d’une assiette ou d’un plat ; les Essayeurs s’en fer-  
vent pour examiner les métaux, ou pour découvrir la  
quantité d’or ou d’argent qui *se* trouve avec les autres

Remuez continuellement le mélange, jusqu’à ce qu’il ait  
acquis la consistance d’une emplâtre.

On ne trouve cette préparation dans aucune Pharmaco-  
pée antérieure à celle du Collége de Londres. Dans  
la premiere édition de celle-ci on ajoute une livre  
de chacune des poudres, enforte que la consistance que  
cela donne est à peu près la même que celle qu’on ob-  
lient par la préparation précédente. L’ÎVette est pa-  
reillement une addition faite à la décoction : mais ori-  
ginairement il n’y avoit point de décoction. Lorsqu’on  
réduira en poudre la graine de *cumin* & les baies de  
laurier, si l’on n’a pas l’attention de ne les point faire  
trop sécher, le mélange prendra une consistance dure  
& fragile. Mais en prenant ces précautions, il restera  
toujours assez d’huile pour que le tout ne dégéncre  
point en une consistance trop dure.

I

Outre l’espece de *cumin* dont nous venons de parler ,  
Dale fait mention de la fuÎVante.

*Cuminum, siliqttesum ,* Offic. Ger. 908. Emac. 1067.  
*Hypecoi altera species,* C. Β. Pin. 172. *Hypecoum alte-  
rum ,* Park. Theat. 372. Raii Hist. 2. 1328. *Hypecoon,  
siliquis propendentibus non articulatis, Bivalvibus in-  
curvis ,* Hist. Oxon. 2. 579. *Hypecoon tenuiore solio,*Tourn. lnst. 230. Elem. Bot. 197. *Cumin sauvage â si-  
liques.*

Cette plante passe pour aVoir la même propriété que le  
paVot; elle croît en Espagne, où elle fleurit au mois  
de Mai.

**CUMINUM** *,pratense. NOycT. Carum.*

**CUMINUM** *rsalvestre.* **Voyez** *Cuminoides,*

C U N

CUNANE ; nom d’un fruit Indien assez gros qui croît  
fur un petit arbre appelle *morremor.* Les habitans de  
la contrée où il croît le font cuire, & le mangent pour  
guérir les maux de tête. RaY , *Hist. Plant.*

CUNEALIS SUTURA, la future formée par l'os  
sphénoïde ou cuneiforme, &par l'os frontal.

CUNEIFORME OS, *ossphénelde.* Voyez *Caput.*

CUNEIFORMIA OSSA ; c’est ainsi qu’on appelle ,  
felon Blancard, le cinquieme, lesixieme & le feptie-  
me os du tarfe. Voyez *Crus.*

CUNICULUS, Offic. Schrod. 5. 284. Raii Synop. A.  
205. Mer. Pin. 168. Aldrov. de Quad. Digit. 382.  
Schw. de Quad. 86. Jonf. de Quad. m. Gesil. de  
Quad. 362. Charlt. Exer. 23. *Lapin.*

907 C U P

substances fossiles avec lesquelles ils fiant mêlés ; il est-  
capable de soutenir le degré de chaleur le plus violent;  
le feu commun, quelque Violent qu’il soit, ne le diiiout  
point ; il retient tous les métaux en fusion ; c est dans  
.sa caVité que toutes les portions de fubstance fossile  
mêlées dans quelque métal que ce foit, font emportées  
& séparées par le plomb fondu, excepté l’or & l'argent  
qui y demeurent en petits globules coulons. Ce Vaif-  
feau est tant foit peu concaVe; on a pratiqué une petite  
goutiereàfon bord par laquelle on Verfe plus commo-  
dément les métaux après l’essai. Sa furface extérieure ,  
du côté de la bafe, Va fe terminant en un cone tron-  
qué ; on lui a donné cette figure pour pouVoir le fixer  
plus fermement. Il y a des *coupelles* de différentes gran-  
deur & proportionnées aux dÎVerfes quantités de métal  
qu’on a à essayer. On les fait foit aVec une certaine ter-  
re, foit aVec les cendres des os calcinés de presque tou-  
te forte d’animaux, excepté du cochon ; les *coupelles*faites aVec la cendre des os de cochon, absorbent non-  
feulement le plomb & les autres fossiles, mais même  
quelques particules d’or & d’argent. On peut se fervit  
des cendres de plantes calcinées, pourVu qu’on ait eu  
foin d’en bien emporter les sels; il y a aussi quelques  
efpeces de plâtre propres à faire des *coupelles, 8e* les  
Essayeurs préferent les Vaisseaux faits avec ces plâtres ,  
-à tous ceux dont nous aVons parlé. On peut fe ferVÎr  
aussi de petits os de veau , de bœufs , de moutons & de  
chevaux, &on les calcinera d’autant plus facilement,  
qu’ils auront été exposés plus long-tems aux injures de  
l’air. Quant à la maniere de les calciner, c’est de les  
tenir pendant quelques heures ou plus long-tems, *se-  
lon* qu’ils feront plus ou moins gros, fur un feu ouvert  
poussé au plus haut degré. On reconnoîtra que la calci-  
nation en est parfaite , lorfqssen les broyant on n’y *ver-  
ra* aucune tache noire , foit intérieurement, foit exté-  
rieurement. Lorfqu’on aura donné à ces os toute la  
blancheur qu’ils peuvent recevoir dans la calcination,  
on les pilera dans un mortier & on les passera dans un  
tamis sort fin ; ou si l’on n’a point de tamis fin , on met-  
tra la poudre grossiere, après qu’on l'aura fait passer  
par un tamis ordinaire, fur un marbre & on la porphy-  
rifera; puis on la lavera avec de l’eau chaude. Les os  
des poissons étant ordinairement plus petits que ceux  
des autres animaux , on les calcinera plus aisément ;  
pour cet effet, on les mettra dans un grand vaisseau de  
terre, découvert; & lorsqu’ils auront été préparés de  
cette maniere, il n’y a point d’autres fubstances aux-  
quelles ils ne foient préférables ; on prendra une peti-  
te quantité de la cendre de ces os; on la mettra dere-  
chef dans un vaisseau de terre bien net, & on réitérera  
la calcination pendant quelques heures. On les lavera  
enfuite aVec de Peau, & on les réduira fur le marbre en  
une poudre très-fine. On arrofera cette poudre avec de  
Peau pure , ou avec du blanc d’œuf délayé dans de  
Feau; on en fera une masse en la paîtrissant fortement  
avec les doigts ; en mettra cette masse ainsi paîtrie de-  
dans un mortier de cuivre d’une grandeur convenable.  
Si l’on s’étoit fervi de plâtre calciné , il auroit fallu  
l’arrofer avec de la folution de vitriol. Lorfque cette  
masse fera dedans le mortier, on y pratiquera une ca-  
vité en appuyant dessus le pilon fortement. L’on répan-  
dra fur la furface de cette cavité ainsi formée, à travers  
tin tamis, de la poudre fine & feche des os préparés  
comme nous avons dit ci-dessus; on remettra le pilon  
dans la cavité en appuyant avec force à deux ou trois  
reprifes, pour affaisser toutes les petites inégalités que  
la poudre répandue auroit pu y former. Quant à celles  
qui feront formées fur les bords, on les enlevera avec  
un couteau. On mettra la *coupelle* ainsi faite dans un  
lieu *sec.* Les meilleures *coupelles* font celles qui font  
faites de plâtre , de cendre d’os & d’épine de poisson,  
parce qu’il n’est pas nécessaire de les faire cuire à un  
feu si violent, ni de faire une attention si scrupuleufe  
au degré du feu dans lequel on les cuit, avant que de  
s’en fervir. Si on a fait entrer dans leur préparation des  
cendres de bois, il faut les avoir tenues fur le feu pen-

C U P 908

dant une demi-heure, avant que dsp mettre des métaux.  
Si on oublie de prendre cette précaution, le métal *s’é-  
chappera* du vaisseau goutte à goutte , avec les vapeurs  
aqueufes qui s’en exhaleront; car comme il y a tou-  
jours une portion de fel alcalin adhérente aux cendres  
du bois & qu’une des propriétés de ce fel alcalin, c’est  
d’attirer l’humidité; Pair Peul n’est pas capable de sé-  
cher suffisamment ces *coupelles* ; les cendres dont elles  
sont faites ont toujours quelque humidité, ainsi qu’il  
paroît par leur couleur brunâtre, & qu’on peur s’en  
convaincre en versant dessus de la solution de fel am-  
moniac; ajoutez à cela que ces cendres Eont plus dise  
posées à se vitrifier que les cendres d’os. D’ailleurs il  
est d’expérience que la poudre sache que l'on a Eemée  
dans la caVité de la *coupelle,* s’en sépare plus facilement  
pendant l'essai, si les cendres de bois en ont été un des  
ingrédiens; ce qui préjudicie beaucoup à l’opération ,  
parce que ces cendres venant s’attacher aux métaux en  
augmentent le poids, ou donnent lieu à quelque perte  
lorfqulon veut les en séparer. L’essai est plus long-  
tems à Ee faire dans une *coupelle* où l'on n’a fait entrer  
que des cendres d’os, d’épine de poisson ou de plâtre :  
mais il fe fait plus sûrement que si l’on avoit ajouté  
à ces matières des cendres de bois. Comme elle est d’un  
tissu plus compacte, elle reçoit les métaux fondus plus  
lentement ; c’est pourquoi il y a moins à craindre qu’el-  
le n’abforbe quelques parties de ceux que l'on veut  
conferves, quand bien même on ménageroit fon feu  
avec peu d’attention. Les bonnes *coupelles* faites d’os  
peuvent fervir pour deux ou trois essais , au lieu que  
les autres ne peuvent servir qu’une fois.

CUPEROSA. Voyez *Vitriolum,*

CUPHOS , κουφος, *légers* ce mot appliqué aux alirnens,  
marque qu’ils font de facile digestion, & aux maladies  
qu’elles font bénignes & légeres.

CUPRESSUS. Voyez *Cypresseus.*CUPRUM *, Cuivre.* Voyez *Æs.*

C U R

CURA AVENACEA, *Avenat* ou *la diete d’'avoine ;*c’est une décoction dont on trouve la description scli-  
vante dans un Livre écrit en haut Allemand & intitulé :  
*Englishes-Artzey Buchlein.*

Prenez *de l’avoine nouvelle enelere et bien lavée, une li-  
vre et demie s*

*de racine fraîche de chicorée sauvage coupée par  
morceaux , une poignée ,*

*d’eau de fontaine s douze pintes.*

Faites bouillir le tout dans un vaisseau de terre net, juf-  
qu’à réduction de moitié , & passez le reste à tra-  
vers un linge.

Ajoutez à la liqueur passée,

*de crystal minéral s une demi-once,  
de gros sucre asix onces.*

Faites bouillir derechef ; ôtez de dessus le feu, couvrez  
la liqueur & la laissez repofer pendant un jour &  
une nuit dans un lieu où elle ne foit point agi-  
tée.

Verfez-la enfuite dans des vaisseaux de verre, faisant at-  
tention que la matiere épaisse qui se sera précipï-  
tée au fond, ne fe mêle point aVec la liqueur dont  
on Veut faire fa boisson.

Fermez bien ces vaisseaux & les tenez dans un cellier poitf  
l’ufage.

*pop* CUR

On prend deux Verres ordinaires de cette liqueur, deux  
fois par jour, c’est-à-dire, deux ou trois heures ayant  
dîner , & deux ou trois heures après; c’est un remede  
fort recommandé dans toutes les efpeces de fiewes ,  
dans les douleurs de coliques , dans les pleurésies ,  
dans les demangeaifons, dans les tumeurs cutanées &  
dans les maladies hypocondriaques. On s’en fert aussi  
pour emporter le graVier des reins, & pour leVer les  
obstructions des VÎlceres. Il faut en continuer l'ufage  
pendant trente jours. Si le malade étoit cacochyme , il  
faudroit le préparer par une purgation douce. Cette  
boisson n’opere plus efficacement en aucun tems que  
dans la canicule; & on la regarde cumme un exCellent  
préferVatif contre les maladies précédentes , si l'on en  
ufe une fois l'an , pendant une quinzaine de jours ,  
foitau printems, folt en automne , foit pendant les  
jours caniculaires. Jean de Sainte Catherine fut l’in-  
venteur de cette décoction. On dit qu’il prolongea fa  
vie sims aucune indisposition , jusiqu’à l'âge de cent-  
vingt-ans, en en prenant trois fois par an ,au printems,  
en automne & dans la canicule.

Le Docteur Richard Lower s’étant assuré par expérience  
de l’efficacité de cette boisson dans la cure deplu-leurs  
maladies, en publia la préparation. Le célebre Hoff-  
man en a fait le fujct d’une dissertation , dans laquelle  
il prétend que dans les fieVres continues & intermit-  
tcntcs il faut substituer au crystal minical le nitre dé-  
puré , parcequ’il est beaucoup plus effieacepour dimi-  
nuer & calmer l’efi'crVescence du fang. Il obferVe dans  
le même OuVtage,que les deux cuissons ordonnées  
par Lower ne font point nécessaires, & que l'on peut  
mettre le siscre & le nitre tout en commençant la pré  
paration : il Veut qu’après que cette tssanne aura bouil-  
li on la mette dans des Vaisseaux de grès ou de Verre,  
qu’on la laisse repoEer pendant Vingt-quatre heures  
dans quelque lieu frais , & qu’on en ôte enfuite le *sé-  
diment.* Il remarque qu’il est difficile de la conferVer  
pendant long tems, fur-tout en été ; car pour peu qu’il  
fasse chaud , elle fermente , deVÎent aigre, prend une  
odeur defagréablc, & n’est plus bonne à boire. C’est  
pourquoi, il est abfolument néeessaire de la tenir dans  
un lieu frais & dans des Vaisseaux bien fermés. Si on  
veut lui donner une belle couleur, ( ce qui toutefois  
n’ajoutera rien à fes propriétés , ) on n’aura qu’à y fai-  
re bouillir une once de racine dlorcanette, qu deux on-  
ées de rapure de sandal rouge. C’est ainsi queJoannes  
Francue la préparoit. On obEerVera de ne mettre le  
fandal rouge & les autres poudres dans le Vaisseau, que  
quand le feu fera foible ; fans quoi la liqueur si? réj.an-  
dra sur les bords du Vaisseau, & deVÎendra Verdâtre au  
lieu d’être rouge. Si l'on consulere la nature des in-  
grédiens de cette préparation , on ne doutera nulle-  
ment qu’elle ne foit d’une efficacité singulière dans un  
grand nombre de maladies , & même des plus COnsi-  
dérables. Elle doit assurément réussir toutes les fois  
qu’il fera question de leVer les obstructions des Vaisi  
fe'aux, d’emporter du corps des sels récrémentitiels  
& peccans, de délayer des humeurs Visqueusies , & de  
rendre aux parties une humidité conVenable. Elle sera  
très-bonne encore pour calmer la sioif, appaisier toutes  
les ardeurs fiéVreuEes , & arrêter les hémorrhagies.  
Enfin, c’est un remede dont l'expérience a constaté  
l’efficacité dans plusieurs maladies chroniques, surtout  
les asthmes, les difficultés de respirer, la goute , la  
pierre des reins & de la Vessie, la poute scorbutique  
ambulante , les maladies hypocondriaques & sicorbu-  
tiques, la jaunisse, les pâles couleurs, la chassie, la  
gale, & toutes les impuretés du simg , pourVu qu’on  
en fasse un ufagc continu , & qu’on interpofe de tems  
en tems des balfamiques amers , pour prévenir la foi-  
blesse de l’estomac qui pourroit être caufée par la gran-  
de qvantité d’eau dont il feruit humecté Rien n’empê-  
che qu’on ordonne aussi Cette boisson dans toutes les  
maladies où les eaux minérales & médicamenteuses  
peuVcnt convenir. Alors il faut préparer les malades à  
cet *avenat,* comme aux eaux minérales, c’elt-à-dire,

C U R 910

saigner , purger , & augmenter tous les jours la dose,  
en Commençant par une pinte & en allant jusqu’à deux;  
quantité à laquelle on s’en tiendra pendant tout le cours  
de la cure, qu’on terminera par quelques laxatifs d’une  
nature balfamique. RIFGER.

CURCAS ou CÂRPATA ; & au Malabar, *Chlciqui-  
lenga.*

C’est un fruit qui croît au Malabar , qui est de la grosseur  
d’une aVeline, & qui a le gout du mousseron bouilli. Il  
n’est d’aucun ufage en Medecine.

CL RCUUIO , petit infecte qui s’engendre dans le ble ,  
& qu’on appelle *calendre.* On dit que les feuilles de  
pariétaire le détruifent.

CURCUMA, Offic. J. Cdm. Hort. Amst. 107. Park.  
Theat. 1 584. Ger. Emac. 32. C. B. Theat. Ô79. *Cur-  
cuma Cfficinarum,* Hort. Amst. Cat. 107. *Curcuma  
radelce longa,* Herm. Hort. Lugd. Bat. 208. C. Com.  
Flor. Mal. 99. *Curcuma , soliis longioribus et angust* o-  
*ribiis s* Ereyn. Prcd. 2. 40. *Curcuma , sive terra meri-  
ta,* C*sucinarum radice crocea ,* J. B. 2. 746. *Curcuma ,  
sive Cjficinar m t rr a merita* ,Chab. 245. *Cyperi genus  
ex Indic,* C. Β. Pin. 37. *Crocus Indic ’s iarabibas cur-  
cum , Osseci.nis nostris, radix curcuma dictas* Bon. 116.  
*Cannacorus radice crocea y sive curcuma Officinarum,*Tourn.Inst.367. Boerh. Ind.A.2. 127. *MangellaK.ua,*H.M. P. 11.21 *.kaha,* Her. Muf. Zeyl. 30. *Turmeric,  
Cttcurmey Safran des Indes , Soucloet des Indes.*

C’est une racine longuette, ferme , tubéreisse , d’un jaune  
brunâtre à l’extérieur , & d’une couleur de fafran  
foncée au dedans , dont l’odeur est forte, & dont le  
gout est chaud , mais tant foit peu amer : elle Vient des  
Indes Orientales.

Herman l'a sort bien décrite dans fon *Hortus Lugduno-’  
Batavus,* pag. 209.

« Sa racine , dit-il , est longue, tubéreuse , ferpentant au  
œ haut de la terre comme le gingembre , de la grosseur  
« du doigt, enVÎronnée d’anneaux circulaires, noueufs,  
« & compofée d’une grande quantité de fibres ; de  
« chaque nœud partent trois ou quatre feuilles larges,  
« dont les pédicules sont aussi fort larges : elles ont à  
« peu près un empan de longueur, & la moitié moins  
«de largeur : elles sont très-pointues, & ressemblent  
« sort à celles du *Canna Indica.* Ses sieurs naissent fur les  
« jeunes raeines les plus fortes : elles ont de< pédicules  
« assez longs ; ces pédicules sont en forme de longs épis  
« écaillés, d’abord d’un Vcrd pâle , & ensuite d’un jau-  
« ne rougeâtre. Entre ces ép is 4 eussent des fleurs jaunes  
« ou rouges, femblables à celles du *canna Indica,* mais  
e } lus petites : elles fiant sitiVies de Vaisseauxslminaux  
« à trois capsides, qui contiennent de petites semenees  
« rondes. »

Cctte plante est sort commune dans les bois des Indes  
Orientales. Elle provigne par le moyen de *sa* semence  
& des rejetions qu on tire de Ea racine On dit qu'il y  
a peu de jardins dans ces contrées où on ne la cultive,  
à caufe de *sa* racine , qui mûrit & qu’on tire de terre,  
apres que Ees fleurs flont tombées. Comme *sa* racine a  
la propriété de teindre les corps en jaune, ainsi-que le  
siafran des jardins, on l'apj elle *Croc* s *Indicus,* ou Cur-  
*cuma^* nom que les Arabes donnent à toutes les raci-  
nes qui ont la couleur du fafran. Les Portugais lui  
donnent celui de fafran de terre,*safran deterra-* Chez  
nos Droguistes on l'appelle *terra merita,* paree que  
lorsqu’elle est réduite en poudre, on laprendrOÎt pour  
la terre jaune que nous appellons *ocre.* La ; lupart des  
SaVans pensient que cette plante est la même que le  
*Cypi rus Indicus* de Dloscoride , « qui, dit cet Auteur ,  
a a la forme du gingembre, est amer au gout, a les  
« autres prupriétés du fafran , & fait tomber assez  
« prnmptement les cheVeux lorfqu’on les en a frotés. »  
D’où nous pouVons coneeVoir pourquoi quelques Au-

911 CUR

teurs distinguent le *curcuma* des Grecs dont nous par-  
lons maintenant, de celui des Arabes qu’ils regardent  
comme la grande chelidoine. Nous lisons dans Bon-  
tius , & dans I’*Herbarium Amboinense* de Rotnphius,  
que les Indiens porphyrifent le *turmeric avec* d’autres  
ingrédiens aromatiques & odoriférans, & qu’ils lui  
donnent la consistance d’un onguent aVec l'huile ré-  
cemment exprimée de coco , ou avec d’autres ; qu'ils  
fe frotent tout le corps de cette préparation pour se ga-  
nantir de la plquure des mouches dont ils fcroient  
beaucoup incommodés ; pour *se* tenir chauds dans les  
jours froids & pluvieux, & pour diminuer le froid ex-  
cessif que l'on fent quelqueseis dans les paroxysines  
des fieVres. Ce qui les entretient dans l'ufage de cet  
onguent, c’est qu’il est d’une odeur extremement  
agréable : ils l'appellent *borri-borri,* ou *boberri,* nom  
le plus ordinaire qu’ils donnent au *turmeric.* L’expé-  
rience prefique journaliere leur a appris , que la racine  
de *turmeric,* broyée, arrosée d’huile d’amandes de  
coco des Indes , cuite dans fes prcpres feuilles fous la  
cendre , & appliquée aux parties opposées à celles dans  
lesquelles il s’est logé un éclat de bois, une épine, ou  
la pointe d’une flcche , chasse promptement ces corps  
étrangers. Préparée de la même maniere & appliquée  
fur les abfcès, elle amollit : elle passe pour aVoir la ver-  
tu de résoudre les tumeurs opiniâtres & invétérées,  
d’agglutiner les blessures récentes, d’adoucir & dedé-  
terger les ulceres calleux & sordides , de calmer la  
douleur qui aceompagne les contusions & les meur-  
trissures, & de soulager dans les luxations. On en fait  
un suppositoire en lui donnant la forme conVenable , &  
en Poignant d’huile & de fel. Son siic distilé dans les  
yeux, dissipe les fluxions & les inflammations ; & on  
en met dans les oreilles pour amollir & mûrir les tuber-  
cules. C’est un fort bon Uniment dans les inflamma-  
tions à la peau, & dans les érésipeles. Mêlé aVec le fuc  
de limons, & appliqué en forme d’onguent, il passe  
pour guérir la gale. Bontius obferVe que les Habitans  
de la Chine le substituent fort fouVent à l'hellébore  
blanc dans leurs sternutatoires. Ils s’en ferVent aussi  
comme d’un assaisonnement fort agréable dans leurs  
mets. On *se* fert encore de la ratine & de la poudrede  
*turmeric* pour procurer l’évacuation des urines, l'é-  
coulement des reglcs , l’expulsion de l’arriere-faix ,  
ainsi que pour préVenir & dissiper l’ivresse. On nous  
l’apporte des Indes , & nous en saisons aussi usage dans  
la Medecine. Nous en distinguons communément de  
deux especes, le rond & le long : mais cette distribu-  
tion est fans fondement ; car ce que nous appellens le  
*turmeric* rond & long, ne font que des parties diffé-  
rentes de la même racine. Le rond n’est qu’un amas de  
tubérosités, & le long que différentes branches ou re-  
jettonsqui partent de ces tubérosités. Celui qui est: ré-  
cent, frais, épais, pesant & difficile à rompre, passe  
pour le meilleur. Il paroît contenir un fel Volatil hui-  
ïeux , ayec un fel falé, amer, enVeloppé l’un & l'autre  
dans des parties VÎfqueufes & terreufes. Abstraction  
faite du fuc de couleur de safran qu’il rend quand on  
le mâche, ilparoît aVoir à peu près les mêmes proprié-  
tés que le gingembre; il est feulement un peu moins  
sort au gout. 11 communique sa couleur à l’urine ;  
elle prend , en ceux qui en font ufage, une couleur de  
safran qui teint le linge; d’où il nous fera facile de  
conclurre, quant à *ses* propriétés médicinales , qu’il est  
modérément réfolutif, stimulant & apéritif. C’est par  
cette raifon qu’on le regarde comme un remede très-  
efficace dans les obstructions du poumon, du foie & de  
la rate, dans l’engorgement des Veines méfaraïques,  
dans la pierre foit dans les reins , foit dans la Vessie;  
dans la suppression des reglcs & dans les accouchemens  
laborieux. Junckerdit qu’on en tirera de grands avan-  
tagesdans les maladies froides qui ont pour caisse une  
féroflté muqueuse & corrompue, ainsi que dans les ca-  
chexies, les hydropisies, & les enflures œdémateufes  
aux piés. Il faut regarder comme précaires les pro-  
priétés qùlon lui attribue, contre la pierre & dans les

C U R 912

accouchemens laborieux. Il saut attribuer à fa Vertu  
diurétique le seul bon eflet qu’on puisse en attendre en  
pareil cas. L’on Vante particulierement sim efficacité  
dans la jaunisse ; & Pondit que les Chinois en ont tou-  
jours dans du lucre , en cas qu’ils en aient befoin dans  
cette maladie. Wedeliusprétend , dans ses *Arnaenitates  
materiae Medicae,* qu’il Vaut mieux le réduire en pou-  
dre , & le mêler ayec une quantité égale de sel d’ab-  
sinthe.

Juncker traitant des propriétés dti *turmeric,* s’en expli-  
que de la maniere suivante.

«C’est aVec raison, dit-il, qu’on s’en promet des mer-  
«Veilles dans la jaunisse , pourvu qu’on le donne à  
« tems, ayant que le corps foit excessiVement chaud,  
«& qu’il fe soit fait une congestion considérable de  
« sang au foie : mais lorfque ces accidens font arrivés,  
« je ne lui connois plus de Vertus spécifiques dans cet-  
« te maladie. »

Hoffman nous apprend dans sim Ouvrage intitulé. *Cla-  
vis Seljroderiana*, que cette racine est d’une efficacité  
singulierecontre les pierrescontenues dans la Vésicule  
dufiel: & il raconte qu’un homme qui sentant les dou-  
leurs les plus aiguës à l’hypocondre droit, prit une  
demi-dragme de racine de *turmeric* dans un Verre  
de biere chaude , fut délivré de fon mal en deux  
heures de tems , & rendit par les urines quelques pe-  
tiles pierres luisantes, decouleur d’argile, après quoi  
il jouit d’une santé parfaite. Sa dose pour l'intérieur  
est depuis un fcrupule jusqu’à une dragme. On en or-  
donne ordinairement deux dragmes en décoction &  
en infusion. Il n’entre point de *turmeric* dans les dia-  
curcumes. Toutes ces compositions ne tiennent ce nom  
que du fafran qui en est la base.

CURMI, κύρμι. Nous trouvons daps Diosicoride, *Lib.  
II. cap.* 110. que c’est une boisson faite d’orge, qu’on  
fubstitue fréquemment au vin , mais qui porte à la tê-  
te , engendre de mauVasses humeurs & attaque les  
nerfs. On prépare, ajoute-t’il, aVec le froment, une  
liqueur semblable, en Angleterre & dans les contrées  
méridionales de l’Espagne.

CURSUS. On fe fert quelquefois de ce mot pour dési-  
gner le cours, la chute oLî le flux des humeurs.

CI. RTUMA ou CURSUMA , ou *Chelidonium minus-*RUT AND.

CURURU-APE ; c’est le nom d’un arbre rampant qui  
croît au Bresil. Il porte des gousses qui contiennent des  
femences femblables à des seVes. Ses seVcs jettées dans  
Peau, font mourir les poissons. On dit que ses feuilles-  
vertes , broyées & appliquées fur les blessures récen-  
tes, les guérissent en unissant leurs levres dès la pre-  
miere application.

CURUTU-PALA, H. M. C’est 1e nom d’un arbrisseau  
qui croît dans le Malabar. L’écorce de sa racine broyée  
& prise dans de Peau chaude, arrête la diarrhée ; &  
dans du lait, elle foulage dans la dyssenterie. Broyée  
dans de l'eau & appliquée slirles abscès, on dit qu’el-  
le les résout.

C U S

CUSCULIA. Voyez *Coseulia.*

CUSCUTA,Offic. Park.Theat. 10. Merc. Bot. 1. 31.  
Phyt. Brit. 33. Raii Hisse 2. 1903. *Cuseuta major,* C.  
B. Pin. 219. Raii Synop. 3. 281. Tourn. Inst. 652.  
Elem. Bot. 513. Dil. Cat. Giss. 143. Rupp. Flor.  
Jen. 21. Buxb. 89. *Cuseuta, sive Caissetha.* Cer. 462.  
Emac. 577. Mer. Pin. 32. *Casseutha,siveCuseuta*,J. B.  
3.266. Chab. 422. *Cuscute.*

I

Cette plante dissere totalement des autres; elle n’a point  
de feuilles, mais elle est composée d’un grand nombre  
de filamens rouges , longs & foibles, avec lesquels elle  
embrasse

913 CUS

embrasse les plantes cireonvoisines, s’y attache & en  
tire *sa* nourriture : elle porte plusieurs fleurs monopé-  
talcs divisiées ordinairement en quatre fegmens, courts  
& étroits. A ces fleurs Euccedent de petits vaisseaux  
séminaux ronds, qui contiennent chacun de petites *se-  
mences.* On la trouve assez communément dans les  
bruyeres, attachée au genet épineux & au chardon:  
elle Croît aussi dans les champs fur le lin & l’ivraie.  
C’est une plante très-pernicieuse, & qui étouffe prese  
que toutes celles qu’elle embrasse ; c’est pourquoi , les  
habitans des campagnes l’appellent *herbe infernale.*

La *cuscute* est apéritive & détersive : on lui attribue la  
vertti de purger les humeurs mélancoliques & bilieu-  
fes, de lever les obstructions du foie &de la rate, de  
foulager dans la jaunisse & de guérir la gale.

**CesCUTA MINOR ,** *la petite Cuscute ,* **OU l’***Epithym.*

Voici *ses* caracteres :

*Epithymum ,* Offic. Park. Theat. 10. *Epithymum asive  
Cuscuta minor, O.* B. Pin. 219. Raii Hist. 2. 1903.  
*Cuscutaminor,* Tourn. Inst. 652.Elem.Bot. 5I3.Rupp.  
Flor. Jen. 2 I. *Cuseuta mhnor, feu Epithymum ,* Buxb.  
89.

Cette plante est regardée par quelques Auteurs comme  
une petite espece de *cuscute* qui croît fur le thym , ainsi  
que la grande espece qui croît siur les orties, le lin, l’i-  
vraie & autres. Elle est composée d’tm grand nombre  
de petits filamens d’un brun rougeâtre , nattés ensem-  
ble, d’une odeur forte, & répandus entre les fommités  
& les tiges du thym. On nous l’apporte de Livourne &  
de la Turquie.

On dit qu’elle purge les humeurs mélancoliques & séreu-  
fes , & qu’elle est bienfaisante dans les maladies hy-  
pocondriaques, les maladies de la rate, les vapeurs, la  
gale , & d’autres maladies cutanées.

La feule préparation officinale qu’on en tire, est la décoc-  
tion *d’epithym.*

La *cuscute* se trouve presque fur toutes les plantes. Elle  
ne sauroit vivre sims leur secours ; car ses racines pé-  
rssent quelque tems après que la graine a levé. Alors  
cette plante , qui n’est autre chose qu’une tousse de  
cheveux rougeâtres, *se* nourrit en s’entortillant autour  
des plantes voisines : fes cheveux ne les embrassent pas  
seulement, ils s’attachent fortement à leurs écorces par  
de petits mamelons raboteux, rangés en grains decha-  
pelet. Ces mamelons s’insinuent par leurs pointes dans  
les pores de Pécoree , cassent les vaisseaux dont elle est  
tissue, & reçoivent le fuc nourrissier qui s’épanChe. Les  
fleurs de *la cuscute* naissent par pelotons arondis. Cha-  
que fleur est un petit godet d’environ deux lignes, per-  
cé dans le fond, évasé, découpé en quatre ou cinq poin-  
res, & garni de quelques étamines sort courtes, char-  
gées de fommets jaunes. Le calyce est découpé de mê-  
me que les fleurs , & pousse un pistil qui s’emboîte  
dans le trou de la fleur , & qui devient enfuite un fruit  
membraneux, prefquerond , relevé de trois ou quatre  
côtes arrondies. Ce fruit est percé dans le fond, &  
appliqué fur une petite capside qui est au fond du ca-  
lice, lequel enveloppe le bas du même fruit. Il renfer-  
me quelques femences brunes , assez menues. On ne  
fefert pas en Medecine de la *Cuscute* de ce Pays-ci.  
Celle qu’on apporte du Levant Eous le nom d’*Epithym*de Veuille ne purge pas , ainsi que je l’ai éprouvé plu-  
sieurs fois. Elle est plutôt stomacale & apéritive.  
ToURNEFORT.

*Decoctum Epithymi.*

Décoction d’Epithym.

*ἐν Myrobolans Indiens, de chacun une demie  
' "bules, S. once .*

*orne III*

CUS 914

*de stoechas Arabique, T. a 1*

*1 e. r S de chacun une once ;*

*rdc Icilt ,*

*de sumetere , une demie once s  
d’eupatoire, cinq dragmes s  
de polypo de de chêne , six dragmes ;  
de racine de turbith, une demi-once s  
d’eau de fontaine , quatre pintes >*

Réduisiez le tout à deux pintes par l’ébullition,

Ajoutez de l’épithym & de raisin broyés, de chacun une  
once.

Remettez le tout stir le feu.

Après avoir fait jetter à ce mélange quelques bouillons,  
retirez-le de dessus le feu ; & ajoutez de racine  
d’hellébore blanc , d’agaric & de fel de tartre ,  
de chacun une demi-once.

I

Laissez le tout en infusion pendant dix heures , & expri-  
mez la liqueur pour votre ufage.

CUSPIDATÆ , *faites ensache,* ou *enfer de pique.* On  
donne cette épithete à toutes les plantes dont les seuil-  
les vont Ee terminant en pointe , & qui ont la forme  
d’un fer de pique.

CUSPIS. C’est proprement la pointe d’une pique :,mais  
au figuré, c’est la partie du membre viril qu’on appelle  
*le gland.* C’est encore une efpece de bandage.

C U T

CUTAMBULI, *Cutambules.* Certains vers qui ram-  
pant ou si.lr, ou dessous la peau , catssent unesenfation  
désagréable. On donne aussi l’épithete de *cutambules* à  
certaines douleurs scorbutiques errantes, qui sirnt très-  
cruelles , & qui produisent en ceux qui en Eont affec-  
tés , une sensiition qui tient beaucoup de celle qui est  
caufée à la peau par les vers *cutambules.*

CUTICULA , *s épiderme.* Voyez *Cutis.*

CUTICULARIS MEMBRANA, la *dure-mere.*

CUT1LIÆ , Fontaine froide d’Italie , dont Cesse &  
PIine ont fait mention, & où on alloit prendre les  
bains de leur tems.

CUTIO , *Cloporte.* Voyez *Millepedes.*

CUTIS , *Peau.* Tout l'assemblage des parties du corps  
humain est revétu de plusieurs enveloppes communes  
ou univcrfelles , que les Anatomistes appellent tégu-  
mens.

On a été quelque tems partagé sim le nombre des tégu-  
mens. Les Anciens en ont compté jufqu’à cinq , fa-  
voir l’épiderme ou la silrpeau , la *peau,* la membrane  
adipeusi? ou graisseuse, le pannicule charnu & la mem-  
brane commune des muscles.

Les trois premieres de ces enveloppes Eont vraiment  
communes ou universelles , c’est-à-dire s’étendent silr  
tout le corps, & le couvrent entierement : mais à pro-  
prement parler,ces trois enveloppes n’en font que deux;  
car je regarde l’épiderme plutôt comme une partie de  
la *peau 8e* comme fon épiphyfe que comme une en-  
veloppe.

Les deux autres dont on a parlé autrefois, ne font que  
des enveloppes particulieres & bornées à certains en-  
droits du corps.

*La Peau.*

La *peau* est un tissu fort étendu , compofé de plusieurs  
fortes de fibres, EaVoir tendineuses, membranetsses ,  
nerveufes & vafculaircs , dont l'entrelacement est  
d’autant plus merveilleux qu’il est très-difficile à de-  
velopper , étant fait en tout fens à peu-près comme  
l’étofle d’un chapeau.

C’est ce tissu qu’on appelle communément Cuir, & qui  
sait comme le corps de la *peau.* Il résiste aux déchire-  
tyI ssi ssi

9Π C U T

mens, il prête en tOut fens, & reprend enfuite sim éten-  
due ordinaire , comme on le Voit par l'embonpoint, la  
grossesse & les enflures. Il est plus épais & plus flerré  
dans certains endroits que dans d’autres.

Son épaisseur & sir consistance ne s’accompagnent pas  
également par-tout ; car aux parties postérieures du  
corps , il est pour l’ordinaire plus épais & moins serré  
que si-ir le deVant , & il est presqu’également épais &  
sierré dans le creux des mains & aux plantes des piés.  
Il est cependant pour l'ordinaire plus difficile à péné-  
trer au Ventre qu’au dos par des instrumens piquans.

La surface externe de ce tissu se termine en de petites  
éminences qu’il a plu aux Anatomistes d’appeller  
mamelons , auxquels les filets capillaires des nerfs  
cutanés abOutissent en forme de petits pinceaux rayon-  
nés.

Ces mamelons different beaucoup entr’eux en figure &  
en arrangement fur les différentes parties du corps hu-  
maln ; de forte qu’on les peut distinguer en plusieurs  
especes.

Ils fiant pour la plupart applatis & plus ou moins larges ,  
féparés les uns des autres, & comme entrecoupés par  
des sillons dont les interstices forment des lozanges ir-  
régulieres. La figure pyramidale qu’on leur attribue  
en général, n’est pas naturelle, & neparoît que quand  
ils font rcsserés parle froid , par la maladie , par coc-  
tion , ou autre préparation artificielle qui change leur  
conformation ordinaire.

Les mamelons de la paume de la main, de la plante des  
piés , & de toute l’étendue Voisine des doigts, Ont plus  
de hauteur qu’ailleurs : mais ils font plus menus , étroi-  
tcmens collés cnfemble, & comme pofés debout les uns  
contre les autres par des rangées particulieres qui re-  
présentent toutes fortes de lignes sur la *peau* , EaVoir de  
droites , de courbes , d’ondoyées , de fpirales , &c.  
Ces dernieres Ee Voyent assez frequemment aux en-  
droits de la paume de la main, les plus proches des  
premieres phalanges des doigts.

La portion rouge des léyres est compofée de mamelons  
en forme de poils ou de Veloutés , qui Eont très-fins  
& celles les uns aux autres.

Il y en a une autre efpece particuliere fious les ongles.  
Les mamelons y font plus pointus , ou en quelque fa-  
çons coniques , & tournés obliquement Vers les extré-  
mités des doigts. On en peut faire des especes parti-  
culieres de ceux qui fetrouVent à la *peau* chevelue de  
la tête , au scrotum , &c.

Les mamelons de la premiere & de la seconde espece,  
paroissent enVÎronnés autour de leurs bases d’une siso-  
stance molle , mucilagineuse , mais assez ténace , qui  
remplit le fond des interstices de ces mamelons , com-  
me une efpece de réseau ou de crible, dont les mailles  
ou trous enVÎronnent chaque mamelon : on l'appelle  
communément corps réticulaire ou ccrps muqueux.

L’origine de ce corps rétieulaire n’est pas encore bien de-  
veloppée ; & on n’a pas déterminé par des preuVes dé-  
monstratÎVes s'il forme Eéparement une enVeloppe  
uniVerfclle , ou s’il appartient plutôt au corps de la  
*peau* qu’aux mamelons &à l’épiderme.

Pour démontrer ce corps réticulaire dans les cours pu-  
blics ou particuliers , on ste stert communément des  
langues cuites de bœuf ou de mouton : mais cette dé-  
monstration est fausse , séduifante, & ne fait que don-  
ner des idées erronnées à la plupart des Assistans: j’en  
parlerai encore dans la suite.

Dans les inflammations , on observe naturellement un  
réseau particulier de vaisseaux capillaires , plus ou  
moins étendu fur la surface de *iapcait.* Les Anatomise  
tes curieux démontrent évidemment ce réfeau par  
leurs injections fines & subtiles , qui peuVent être re-  
gardées comme des inflammations artificielles : ni les  
unes ni les'autres ne prouVent que dans l'état naturel  
ces Vaisseaux capillaires fioient des Vaisseaux sanguins  
proprement dits , c’est-à-dire des vaisseaux qui contien-  
nent la portion rouge du sang.

C U T 916

11 y a plus d’apparence que ce lacis Vasculaire n’est qu’u-  
ne continuation ou production des arteres & desVei-  
ncs capillaires d’une extrême finesse’, qui dans leur état  
naturel ne laissent prefque passer que la portion féreufe  
ou lymphatique du fang , pendant que la portion rouge  
Euit le grand chemin par des ramifications moins étrOÎ-  
tes, & qui retiennent plus proprement le nom de Vai.fi-  
feaux fanguins.

Ce lacis ou réEcau Vafculaire est différemment disposé &  
figuré dans les différens endroits du corps ; car il est  
tout autre si.lr la *peau* du Visage qu’ailleurs , & il est  
même très-différent dans différens endroits du Visage ,  
comme l'inspection par les Verres lenticulaires les plus  
simples le démontre. On pourroit peut-être par-là ex-  
pliquer pourquoi une partie du corps rougit plus saci-  
lement qu’une autre.

La siurface interne du corps de la *peau* est toute parsemée  
de petits grains ou pelotons appelles communément  
glandes cutanées. On les nomme aussi glandes miliai-  
res , à caufe de quelque ressemblance qu’elles ont aVec  
les grains de millet.

Ces grains ou petits pclotûns Eont en partie enchassés dans  
l’épaisseur de la *peau,* par de petites fossettes qui répon-  
dent à autant de petites bosses ou calottes du corps  
graisseux. Les tuyaux excrétoires slouVrent à la furfa-  
ce de la *peau ,* tantôt à côté , tantôt à traVers des ma-  
melons, comme on le peut Voir au bcut des doigts , mê-  
me sans l’aide du microfcope.

Ils font pour la plupart les Eources de la sueur. Il y en a  
qui fournissent une matiere onctueuse & grasse, plus  
ou moins épaisse, comme à la *peau* cheVelue de la  
tête , au dos , derriere les oreilles , au bout du nez ,  
où on exprime dans certains fujets assez facilement  
cette matiere en maniere de petits Vers. On l'appelle  
en général, la crasse de *iapeau.*

La macération dans l’eau commune , ou autre liqueur  
conyenable rend ces grains ou corpufcules assez Een-  
sibles, surtout dans la *peau* du bout du nez, & dans cel-  
le du creux de l'aisselle. Feu M. Duvernei a mcntréà  
l’Académie Royale des sciences assez clairement la  
structure de quelques-unes de ces glandes cutanées ,  
qui paroissent comme des circonVolutions de petits in-  
testins chargés de Vaisseaux capillaires. L’illustre M.  
Morgagni Professeur à Padoue, a donné le nom de  
glandes fébacées à celles qui fournissent la matiere  
onctueuse dont je Viens de parler.

Outre ces pelotons ou grains, l'épaisseur de la peau ren-  
serme d’autres petits Corps fermes, & même un peu  
durs, d’une figure presque oVale. Ce font des racines,  
ou si l'on Veut, des oignons ou bulbes , dont naissent  
les poils. On en trouVe aussi au-delà de l’épaisseur ou  
de la surfaee interne de la *peau.* J’en dirai plus ci-  
après.

La *Peau* a plusieurs ouvertures considérables dont quel-  
qucs-uncs portent des noms propres , comme la fente,  
des paupieres , les narines , la bouche , le trou exter-  
ne des oreilles , l'anus, & l’ouverture des parties na-  
turelles.

Elle est encore percée d’une infinité de petits trous ap-  
pellés pores, qui font de deux sortes.. Les uns Eont  
plus ou moins sensibles, comme les orifices des con-  
duits laiteux des mamelles, les orifices des canaux ex-  
crétoires des glandes cutanées, & les passages des poils.

Les autres pores sont imperceptibles à la Vûe seule, étant  
assez sensibles par le microlcope. Ils font encore prou-  
Vés par la transpiration cutanée , & par PintromissiOn  
de la partie subtile des remedes topiques ; ce qui pour-  
roit donner lieu de diVIner ces pores en artériels & en  
veineux.

Il reste encore à remarquer dans la *peau fies* attaches & *ses*plis. Elle est collée par-tout à la membrane graisseisse,  
comme je le dirai en parlant de cette membrane. Il  
sclffit de dire ici qu’elle y est plus étroitement attachée  
à quelques endroits qu’à d’autres , comme à la paume  
des mains & à la plante des piés, au coude & auge-  
nou.

*9ΐ7* CUT

A l’égard des plis de la *peau,* il y en a qui dépendent  
de la conformation de la membrane adipeufe ou cel-  
lulaire , comme ceux du cou & des fesses ; il y en a  
qui n’en dépendent pas, comme les rides du front, cel-  
les des paupieres, &c. car elles font formées par les  
muscles cutanés, & difpofées plus ou moins à contre  
siens de ces muEcles. Elles deVÎennent plus sensibles  
aVec l'âge.

Il *se* trouVe encore une espece de plis particuliers à la  
*peau* du coude , à celle du genou , à celle des cosse  
dyles des doigts & des orteils ; lesquels plis ne dépen-  
dent ni de la conformation de la membrane adipeufe,  
. ni d’aucun nasscle.

Enfin il y a des plis, ou plutôt une sorte de lignes qui  
traVersent différemment la paume de la main, la plan-  
te des pieds , & la partie ou face des doigts qui *ré-  
pond* à la paume & à la plante. Ces lignes font l’oc-  
cupation des Difeurs de bonne-aVanture , dont la sis-  
perstition est condamnée par l’Eglife, & la vanité très-  
méprifée des vrais Sçavants.

*La Surpeau, ou 1’Epiderme.*

Tout cet appareil de la *peau* est extérieurement recou-  
vert d’une toile très-mince & trassparente , qui y est  
étroitement attachée. C’est ce qu’on appelle l’épider-  
me ou silrpeau.

La siibstance de l’épiderme parole bien uniforme du côté  
de *iapeau,* & compostée au dehors de plusieurs petites  
lames écailleuses d’une grande finesse , mais partout  
fians apparence de tissu fibreux ou vaficuleux, excepté  
de petits filamens qui l’attachent aux mamelons, &  
dont peut-être ils ont été détachés.

Cette substance est ferme & ferrée , quoique susceptible  
de quelque gonflement ou épaississement,comme la sim-  
ple macération dans l’eau commune, & les cloches ou  
ampoules qui s’élevent fur la *peau* par des vésicatoires  
ou autrement, le font voir ; deforte que par-là elle pa-  
role être une efpece de tissu spongieux. Elle prête con-  
fldérablement dans les enflures, mais elle n’y résiste  
pas toujours comme le corps de la *peau.*

L’origine de l’épiderme est aussi obsiture que *sa* régéné-  
ration est évidente, prompte, & même surprenante,  
en ce qu’elle sie répare autant de fois qu’elle est détrui-  
te. Il y a lieu de croire qu’elle tire fa naissance d’une  
matiere qui fuinte des mamelons; de forte que les An-  
ciens paroissent avoir eu quelque raison de l’appeller  
efflorescence de la *peau.*

Il ne faut pas s’imaginer que c’est l’action de l’air qui  
desséche cette matiere mucilagineufe, & lui donne la  
forme d’épiderme ; car l’épiderme fe trouve également  
formé dans le fétus qui nage continuellement dans  
l’eau: il fe régénere au palais de la bouche, après en  
avoir été enlevé par les alimens trop chauds , & ail-  
leurs même fous les emplâtres qu’on y auroit appli-  
quées.

Les attouchemens durs & réitérés le détachent plus  
ou moins imperceptiblement, & aussi-tôt il en renaît  
une nouvelle portion ou couche qui fouleVe la pre-  
miere, & à laquelle en pareil cas il arrive aussi un pa-  
reil détachement par la naissance d’une troisieme cou-  
che nouvelle.

C’est à peu près de cette maniere que fe forment les cal-  
losités aux piés, aux mains, & aux genoux ; & qu’ar-  
rive la pluralité des lames ou couches que l’on croit  
avoir observées comme naturelles. Cependant il est  
pour l'ordinaire plus épais dans le creux des mains &  
aux plantes des pieds qu’ailleurs.

L’épiderme est fort adhérent aux mamelons cutanés ,  
dont on le peut séparer avec de l’eau bouillante, ou  
ce qui est mieux, & altere moins, en le faifant trem-  
per pendant quelque tems dans de l'eatl froide. La fé-  
paration par le fcaspel n’est pas impossible : mais elle  
ne découvre rien de fa structure.

Il est beaucoup plus adhérent au corps réticulaire, qu’on  
leye ou détache facilement aVec lui ; de forte que l'un

CUT 9ïS

parole être une Vraie portion & continuation de l’au-  
tre.

On croit que la couleur de l'Epiderme est naturelle-  
ment blanche, & que fa couleur apparente n’est pro-  
prement que celle du corps réticulaire.Néantmcins en  
examinant à part l’épiderme des Mores, on n’y trou-  
ve d’autre blancheur que celle d’une lame mince &  
transparente de corne noire.

L’épiderme couVre la *peau* dans toute l'on étendue, ex-  
cepté les endroits occupés par les ongles. Il est ma  
qué des mêmes sillons & des mêmes lozanges que la  
*peau, 8c* on y Voit les mêmes ouVertures & les mêmes  
pores; & quoi qu’on puisse dire qu’il passe les bornes  
superficielles de la *peau* par les grandes otiVertures,  
néantmoins il y perd le nom d’épiderme.

Cependant les petits trous ou pores par où passe la si.leur,  
étant bien examinés, il semble que l'épiderme s’y in-  
sinue pour acheVer les tuyaux excrétoires des glandes  
cutanées. Les niches ou fossettes des poils font aussi  
garnies de ces allongemens de l'épiderme, & les poils  
mêmes en paroissent receVoir une efpece d’écorce.  
Les canaux presipPimperceptibles des pores cutanés  
en font intérieurement garnis.

Par une longue macération de *iapeau* dans l’eau, on en  
peut détacher aVec l'épiderme tous ces allongemens ,  
de façon qu’ils entraînent aVec eux les poils , leurs ra-  
cines ou oignons, & même les glandes axillaires.

Par cette remarque on pourra expliquer comment les  
cloches ou ampoules qui s’éleVent fur la *peau, res-  
tent* gonflées pendant un tems considérable, fans laise  
fer la férosité extraVasiée échapper par les trous , qui  
en ce cas deVroient être aggrandis par la distraction  
& la tension de l'épiderme siouleVé.

Car quand il fe détache ainsi du corps de la *peau,* il  
arrache aussi & entraîne des portions de ces petits  
tuyaux cutanés, qui étant comprimés par la férosité,  
Le plissent & bouchent les pores de l'épiderme foule-  
vé , à-peu-près comme les tuyaux des balons à  
jouer. Ce sont peut-être ces petites portions de l’é-  
piderme détaché que l’on a prises pour des Valeules  
des tuyaux cutanés.

*Usages de la Peau en général.*

C’est principalement & proprement le tissu filamenteux,  
nommé cuir ou corps de *iapeau-,* qui sert d’enVeloppe  
unÎVersel à tout le corps, & de bafe à toutes les au-  
tres parties cutanées, dont chacune a *ses* uEages parti-  
culiers.

Il est assez capable de résister, au moins jtssqu’à un cer-  
tain dégré , aux injures externes, à la pression , au  
frottement & au choc de plusieurs choses , qui peu-  
vent rencontrer le corps de l’homme, & pourroient  
en offenfer, blesser ou déranger les parties, si elles ne  
*se* trotlVoient par là à cotlVert.

Les mamelons font l’organe du toucher. Ils contribuent  
à une éVacuation unÎVerselle qu’on appelle en général  
transpiration insensible. Ils sierVent aussi à faire péné-  
trer du dehors au dedans les particules les plus siibti-  
les ou l’impression de certaines chofes appliquées *ex-  
térieurement* à la *peau.* De ces trois usages le premier  
dépend des extrémités nerVeufes, le fecond des pro-  
ductions artérielles, & le troisieme des continuations  
Veineufes.

Les glandes cutanées font des filtres d’une humeur onc-  
tueuse, plus ou moins délayée otl épaisse; elles font  
aussi les principales Eources de la crasse & de la siieur.  
Mais Eans l’épiderme les fonctions des mamelons &  
de ces glandes feroient troublées & causeroient de  
grands dérangemens.

Pour expliquer la mécanique de l’organe du toucher, il  
faudroit aVoir parlé auparaVant des fens en général ;  
mais comme ce n’est pas ici leur place , il fusile de faire  
obserVer qu’il y a pour le moins deux fortes de toucher,  
l’un général, & l’autre particulier.

Le toucher particulier est accompagné d’une certaine  
Μ ssi m i j

*sop* C U T

impression caractérisée, qui fait discerner d’une manie-  
re très-distincte les objets, & c’est ce qu’on appelle pro-  
prement le tact, dont l'organe propre est au bout de  
la face interne des doigts. L’autre sorte ou le toucher  
général, est plus Vague & ne donne pas ce discerne-  
ment caractérisé. C’est ce qu’on exprime par le simple  
terme d’attouchement.

Ces différences du toucher dépendent de celle des ma-  
melons, qui paroissent effectivement plus sierrés & plus  
compostés de filamens nerVeux au bout des doigts  
qu’ailleurs ; car les cordons de nerfs qui Vont particu-  
lierement aux doigts, font à proportion beaucoup plus  
forts que ceux qui fe distribuent aux autres parties du  
corps.

L’épiderme fert à maintenir les pinceaux ou filamens  
nerVeux des mamelons dans une situation égale, à les  
empêcher de flotter confufément , & à modifier l'im-  
pression des objets. Le tact particulier aussi - bien que  
le toucher en général est plus ou moins exquis , felon  
la finesse ou l’épaisseur de l'épiderme, dont la callosi-  
téaffoiblit, & même fait perdre l'un & l’autre.

Un autre ufage de l'épiderme est de régler les évacua-  
tions cutanées dont j’ai parlé, & dont la transpiration  
irssensible est la plus considérable. On entend par-là  
une exhalaifon fine, ou une espece de fumée très-fub-  
tile , qui fort pour l’ordinaire très-imperceptiblement,  
quoique plus ou moins copicufement par les pores de  
la peau. On la peut appeller transpiration cutanée ,  
pour la distinguer de la transpiration pulmonaire, dont  
je parlerai ailleurs.

Cette exhalaifon cutanée se fait assez sentir quand on  
applique le bout des doigts ou la paume de la main siur  
la surface d’un miroir ou autre corps poli, que l’on  
voit aussi-tôt ternie & comme couverte d’une vapeur  
condensée. Il me paroît que la partie convexe de la  
main & des doigts ne fournit pas tant de cette exhalai-  
scm que la paume de la main & les parties internes des  
doigts, principalement celles de leurs extrémités ; ce  
qui prouve en même-tems une propriété de cette rofée  
pour entretenir les pinceaux nerveux dans un état con-  
venable au toucher particulier.

On apporte aussi pour preuve de la transpiration insensi-  
ble la fameufe expérience^e trente années faite par  
Santorius , qui avoit obfervé que cette évacuation im-  
perceptible d’une journée égalait toutes les autres éva-  
cuations fensibles de quinze jours.

Le calcul de ce célebre Italien ne s’est par trouvé le mê-  
me dans d’autres climats; témoin la longue expérien-  
ce faite par M.Dodart de l’Académie Royale des Scien-  
ces ; témoin celle de M. Morin de la même Académie ;  
témoin enfin *le Statica Britannica* deM. Keil. Encore  
ne peut-on pas favoîr par la balance si c’est la transpira-  
tion cutanée, qui est la plus grande ou si c’est celle des  
poulmons.

J’ai trouvé il y a tres-longtems le moyen de la rendre en  
quelque maniere fensible à la vue, depuis fa fortie des  
pores jusqu’à plus d’un demi-pié de distance. Ce moyen  
dont je fis mention dans une Thefe imprimée à Copen-  
hague, est de regarder l’ombre de fa tête nue ou de  
celle d’une autre perfonne fur une muraille blanche  
dans un beau foleil, principalement en été. Alors on  
voit très-distinctement l’ombre d’une fumée voltigean-  
te qui fort de la tête & monte en haut, fans que l'on  
apperçoive de la fumée même. Cette expérience réussit  
aussi avec un chien, une poule , &c.

C’est à peu près de la même maniere que l’exhalaifonin-  
visible des charbons ardens jette une ombre très-visible,  
& que les écoulemens imperceptibles d’un réchaut,  
d’une bassinoire ou d’un poelle où il y a du feu , font  
paroître tremblans les objets plus ou moins éloignés  
que l'on regarde en ligne droite un peu au-dessus & à  
côté de ces chofes.

L’évacuation infensible de la *peau fe* fait simplement &  
fans artifice par les plus petits pores, dont il a été par-  
lé ci-devant, à peu près comme on voit la fumée fortir  
des entrailles d’un animal nouvellement tué & ouvert.

C U T 920

C’est une décharge particuliere & continuelle de la fié-  
rosité du simg par les vaisseaux capillaires de *iapeau.*

Elle est naturellement très-modérée, & elle est plus grau-  
de ou abondante pendant l’été , devant un bon feu,  
après de grands mouvemens duporps, & dans le tems  
de la distribution du chyle, que pendant l'hiver /dans  
les endroits froids, dans l'inaction , & avant le repas.

La matiere qui transpire paroît plus ou moins faline,  
comme on le peut expérimenter en appliquant fa lan-  
gue à la paume de la main, principalement quand elle  
n’a pas été lavée depuis peu. C’est peut-être pourquoi  
une plaie fait moins de douleur par l'attouchement d’un  
doigt garni de foie, que par celui d’tm doigt nu. Ori  
pourroit par la même rail'on prévenir ou pour le moins  
diminuer cet inconvénient fans d’autre artifice que de  
bien laver les mains & les doigts avant que de panfer.

La matiere des deux autres éVacuations cutanées dont j’ai  
fait mention ci-devant; Eavoir, la crasse & la fucur,  
proVÎennent principalement des glandes de la *peau.*Elles different toutes deux felon les différens endroits  
du corps , comme on le Voit dans la crasse & dans la  
sueur Je la tête, des asselles, des mains & des piés,  
&c.

La crasse *delà peau* est une humeur plus ou moins onc-  
tueuse ou graisseuse , qui s’amasse insensiblement sur  
l’épiderme, s’y épaissit & y fait une espece de Vernis ,  
lequel aVec le tems deVÎent nuisible , en bouchant le  
passage de la transpiration cutanée.

Cet amas fe forme plutôt l'luVer que l’été : c’est pour-  
quoi on a plus de peine à tenir les mains propres dans  
le froid que dans le chaud , & j’ai expérimenté moi-mê-  
me que ce vernis devient pour lors comme glacé , &  
rend la *peau* plus fensible au froid : car plus fouvent je  
me lave les mains pendant l’hiver, moins elles font sien-  
sibles au froid quand je travaille aux dissections Ana-  
tomiques. WïnsLow.

C Y A

CYAMUS, *Féve. Noyez Faba.*

C’est aussi une efpece de cloporte, qui prend la forma  
d’une féve, comme il est ordinaire à ces infectes , lorse  
qu’ils font menacés de quelque danger.

CYANUS, *Bluet,*

Voici fes caracteres.

L’extrémité de sim pédicule s’emboîte dans un calyce très-  
écaillé , les côtés de ces écailles font velus ; sim difque  
est presque tout-à-fait plat & fongueux ; il s’y forme  
des ovaires oblongs, prefque cylindriques , environnés  
d’un anneau dans la partie supérieure, où s’élevent des  
filamens cotcneux ; au milieu de ces filamens, autour  
des bords de l’ovaire, croît une fleur large tubuleuse  
& qui prend la forme d’une corne d’abondance. Ces  
fleurs font prefque toujours stériles, n’ayant ni pistil,  
ni étamines ; les fleurs qui occupent le centre de la fleur  
flont moins tubuleuses que les autres, elles ont un ven-  
tre à leur partie supérieure , & sont divisées par les  
bords en cinq segmens.Lorsqu’il leur arrive d’avoir des  
étamines, elles font placées dans la partie inférieure  
de ces fleurs au-dedans ; elles s’unissent pour former un  
tube , & embrassent étroitement un long pistil dont le  
fommet estdivifé en deux parties & qui part du cen-  
tre de la fommité de l’ovaire. Les fleurons qui bordent  
la grande fleur font un peu plus grands que les autres  
monopétales, & pour ainsi dire, en gueules. Les fleu-  
rons qui occupent le milieu de la grande fleur flont plus  
petits que les précédens, mais semblablement divifés.  
BOERHAAVE , *Index alter Plant.*

1. *Cyanus , montanuslatifoliusrsvelverbasculum-> cyanop.  
des ,* C. B. 273. Boerh. Ind. A. 145. *Cyanus> major,*Offic. Ger. 592. Emac. 732. Raii Hist. 1. *yizÆyanus,  
major vulgaris s* Park. 481. *Cyanus » hortensia* Tourn.

921 CYA

Inst. 447. *Cyanus, Alpinus, radice perpetim.* J. B. 3.  
23. Chab. 340. Hist. Oxon. 3. 134. *Le grand bluet.*

Les feuilles de ce *bluet* n’ont que trois ou quatre pouces  
de long, fur un pouce de large , elles fe terminent en  
pointe,ne font point duXout découpées par les bords;  
elles sont Vertes en deflus, & blanches & cotoneufes  
en dessous , fes tiges s’éleVent enVÎron à la hauteur  
d’tm pié , ou un peu plus ; elles font peu branchues, &  
ont à leursfommités des têtes écaillées, dont chaque  
écaille est bordée de noir. Les têtes portent des fleurs  
creufles , en gueule, larges, découpées par le bout, clai-  
rement senjées, foibles & étroites à l'extrémité oppo-  
sée à leur ouverture, d’une couleur bleue & rangées  
autour d’une espece de couronne purpurine & rougeâ-  
tre. Sa semence est ronde, longue, & contenue dans  
du duvet. Cette plante croît dans les jardins & fleurit  
en Juin ; on en fait peu d’usage ; ses feuilles & fes fleurs  
font les feules parties qu’on emploie.

On la met au nombre des plantes vulnéraires. On recom-  
mandesonsilc pour les meurtrissures & les contusions  
qui proviennent de chute , quand même il y auroit  
rupture de veine, & effusion de seing par la partie offen-  
siée. On l’applique aussi stur les coupures & fur les plaies  
récentes.

2. *Cyanus, angustiore folio et longiore belgicus,* H. R. Par.  
M. H, 3.134. *Le grandbluet âfeuille étroite.*

3, *Cyanus nfloridais odoratus, Turcicus,sive Orientalis ma-  
jora* Parla Theat. 481. M. H. 3. 134. a. *Bluet de Tur-  
quie.*

*4. Cyanus, floridus, odoratus , Turdcus s sive Orientalis  
major ustore albo,* H. Β. Par. M. H. 3. 134. a. *Bluet de  
Turquie odoriferam et â fleur blanche.*

5. *Cyanus, floridus, odoratus, Turcicus s sive Orientalis  
masor ustore incarnato.* H. L. a. *Bluet odoriferant âseuil-  
le pâle.*

6. *Cyanus, floridus, odoratus, Turcicus s sive Orientalis  
major esure luteo,* H. L. a. *Bluet de Turquie, odoriferant  
et â fleur jaune.*

7. *Cyanus is.egetumflore coeruleo)* C. B. 273. Tourn. Inst.  
446. Boerfi. Ind. a 145. *Cyanus minor.* Offic. *Cyanus  
minor Baptisccula,* Mont. 38. *Cyanus vulgaris.* Germ.  
592.Emac. 732. *Cyanus minor vulgaris.* Parla 48 2. *Cya-  
nus scgetum vulgaris mirior annuus.* Hist. Oxon. 3.134.  
*Cyanus.* J. B. 3. 21. Chab. 340. Dill. Cat. 96. Raii  
Synop. 81. Hist. 1. 321. *Bluet, aubisoin.*

*Ce bluet s’élove* à deux ou trois piés de haut ; il se divisie  
en un plus grand nombre de branches que le grand  
*bluet',* il pousse plusieurs tiges, foibles, blanchâtres,  
& anguleufes;fes feuilles les plus basses font longues &  
étroites;elles font découpées profondément en trois ou  
quatre endroits , vertes en dessus & blanchâtres en def-  
fous. Celles qui tiennent aux tiges font plus étroites ,  
plus herbacées, entierement blanches , &fans division.  
Au fommet des tiges croissent des petites têtes écail-  
lées, couvertes de fleurs fort pressées les unes contre les  
autres, femblables à celles du grand *bluet ,* mais plus  
courtes, & d’une couleur d’azur fort belle. Sa femence  
est petite , blanche & lussante. Sa racine ligneusie, fi-  
bretsse,& annuelle. On le trouVe dans les grains, il  
fleurit en Juin & en Juillet.

Camérarius assure qu’en Saxe on fait boire à ceux qui ont  
la jaunisse & la rétention d’urine, un verre de biere,  
dans laquelle on a fait bouillir une poignée de cette her-  
be. Le même Auteur, pour faciliter la fortie des dents  
des enfans, leur fait bassiner les gencives avec l’eau dise  
tilée du *cyanus* , mêlée avec le fuc d’écrevisses. La pou-  
dre des fleurs de cette plante, fuivant le même Auteur,  
fait réfoudre l'érésipele du vssage. Tragus dit qu’un  
demi-gros de graines de *bluet* en poudre purge assez  
bien , & que l'eau distilée de *sa* fleur est excellente  
pour la rougeur & l’inflammation des yeux. Pour la  
rendre plus active, on peut y ajouter le siafran & le cam-  
phre. Enfin la décoction du *cyanus* est diurétique, &

CYA 92 2

propre à provoquer les regles. T ο υ R ν e f 0 r. 1.

Il ne saut, si l'on en croit, Etmuller , que tenir dans sa  
main la racine , jufqu’à ce qu’elle sioit échauffée , pour  
-arrêter les hémorrhagies du nez, & si l'on a eu la pré-  
caution de la cueillir le vingt-huit de Mai , jour de la  
Fête-Dieu, elle arrêtera toutes les hémorrhagies, de  
quelque nature qu’elles sioient. Une demi - dragme de  
sa racine réduite en poudre , & prisie intérieurement  
évacuera la bile par les sielles, felon Tragus, Pontede-  
ra dit qu’elle abonde en parties résinetsses, & que c’est  
par cette rasson qu’on en ordonne une dragme & de-  
mie en poudre dans quelque liqueur appropriée , lorse  
qu’on *se propoEe* de purger.

On *se* Eert de *ses* fleurs enMedecine. La plupart des Au-  
teurs en font toutefois assez peu de cas, & si l’on en  
croit Geoffroy, les vertus qu’on lui attribue font tout-  
à-fait incertaines & précaires. C’est avec peu de fonde-  
ment que l’on dit, par exemple , qu’elles calment les  
ardeurs de la fievre, qu’elles préviennent les fuites fâ-  
chetlEcs de la piquure & de la morfure des animaux  
venimeux, qu’elles résistent à la putréfaction, & qu’el-  
les écartent la contagion. Je nloferois assurer que ce  
foit avec plus de rasson que quelques Auteurs les ont  
regardées comme falutairesà ceux qui ont fait des chu-  
tes considérables , qui ont eu des contusions , & en qui  
il s’est fait intérieurement des concrétions de fang,  
par quelque caufe que ce puisse être. Il y en a qui les  
recommandent dans la jaunisse , dans l'hydropisie, dans  
la rétention d’urine, dans la suppression des regles,  
dans la gale, & dans les ulceres de toute espece. Tra-  
gus nous assure que la décoction des fleurs, & de lasie-  
mence du petit *bluet* faite avec le vin, & prife en boif-  
scm , est un excellent remede contre la piquure des arai-  
gnées venimeuses , & des scorpions. On dit qu’une  
dragme de sies fleurs & de sies sommités réduites en pou-  
dre & priEe pendant quelque-tems dans du vin , pro-  
duitdcs effets silrprenans dans la jaunisse. Camérarius  
dit que les Saxons font bOuillir une poignée de fes fleurs  
dans de la biere , & dans du heure , & donnent cette  
préparation dans la jaunisse, & dans la rétention d’tlri-  
ne. Nous trouvons dans le *Clavis Schrroderiana* d’Hoff-  
man, que la déeoction des fleurs dissipe par lafueur  
les eaux qui fe forment dans le commencement d’u-  
ne hydropisie ; on rapporte dans les *Ephémerides des  
Curieux de la Nature , Dec. ya.po.* 20. que le même  
remede produisit ce même effet. Le célebre Hoffman ,  
que nous venons de citer , dit encore dans sa Disserta-  
tion fur les *Avantages des Remedes Domestiques* , que  
dans la rétention d’urine rien n’est plus capable d’en  
procurer une éVacuation libre & copieuse, que la dé-  
coction des fleurs du petit *bluet ,* furtout avec une ad-  
dition de graine d’ortie. La fleur de petit *bluet* feule,  
ou jointe à celle de pié d’allouetteinfusée dans du vin,  
ou mife en décoction dans l’eau , provoque doucement  
les urines, les regles & les vuidanges, lorsqu’elles font  
supprimées, à ce que dit Etmuller. Agricola recom-  
mande dans fil *Petite Chirurgie ,* la décoction de fleurs  
de *bluet ,* & de pié d’allouette dans toutes les maladies  
qui concernent l'excrétion de l’urine. Ajoutez aux  
fleurs de *bluet* celles de siouci, & vous aurez une décoc-  
tion très-convenable dans les maladies de la matrice.  
On dit que les ulceres putrides *se* guérissent en disti-  
lant dessus le fluc exprimé des fleurs de *bluet,* ou en y  
répandant la poudre de ces mêmes fleurs. Pontedera  
assure que si l'on applique siur les ulceres putrides des  
linges imprégnés de ce sifc, non-seulement il les net-  
toyera; mais empêchera la corruption deEe communi-  
quer aux parties adjacentes. Bauhin dit que si l’on fait  
un gargarifme de ce Eue, il contribuera beaucoup à la  
guérison des ulceres putrides de la bouche. Le même  
Auteur nous apprend que les Italiennes *se servent* de  
la fumigation de ces fleurs, contre la strangulation de  
la matrice. La fleur & les fommités de *bluet* desséchées  
& réduites en poudre, produiront, selon Camérarius ,  
de très-bons effets dans les érésipelcs. La fleur est d’u-  
ne si grande efficacité, lorsqu’il est question dléClaireir

923 C Y A

la Vue, que quelques Auteurs ont dit qu’elle rend les  
lunettes & les microscopes inutiles. Le célebre Boer-  
haaVe compte plusieurs cas dans lefquels la fleur de  
*bluet* fléchée à l’ombre dans un lieu où Pair ne foit  
point humide, ou mifeen conferve aVec le sucre, ou  
priEe en infusion comme le thé , produit de fort bons  
effets. Entre ces cas, il fait mention premierement de  
ceux où les yeux font obfcurcis & hébêtéspar unehu-  
midité fuperflue , épaisse & fordide. Secondement ,  
ceux où les humeurs naturelles de l'œil fe font épaissies  
& font deVenuestrop VÎfqueufes. Troisiemement ceux  
où l’on *fe* propofe de guérir la chassie.

Timœus dit que les perfonnes attaquées de fluxions chau-  
des , acres & falines, fe trouVeront considérablement  
foulagées par lissage d’une liqueur préparée de la ma-  
niere scliVante.

Prenez *des fleurs de bluet, cueillies avant le lever du soleil,  
autant qu’il vous plaira.*

Pilez-les dans un mortier de marbre.

Renfermez-les dans un Vaisseau deverre dont l'ouverture  
foit fort large.

Fermez exactement ce vaisseau, & l’exposiez au foleil pen-  
dant un mois entier.

Servez-vous pour couvrir le vaisseau de leVain tiré de la  
paîtrissure d’un Boulanger, & paîtri avec le pain.

Vous obtiendrez parce moyen une excellente huile oph-  
talmique ou liqueur semblable.

Plusieurs Auteurs regardent l’eau de fleurs de *bluet* disti-  
lées aVec l'eau commune, comme un remede excellent  
dans les inflammations & la rougeur des yeux, dans la  
chassie & dans tous les cas où il est question d’éclaircir  
&de fortifier la Vue. Pour cet effet, il faut s’en laVer  
les yeux plusieurs fois par jour Tournefort conseille  
d’y ajouter une quantité sclffssante de camphre & de *sa-  
fran ,* lorsqu’il s’agira de calmer une inflammation. Et-  
muller dit «que l'eau de fleurs de *bluet* peut servir de  
« Véhicule à l’émulsion de semence de violettes que  
« l'on fait prendre dans la rétention d’urine & pour la  
« pierre. Il ajoute, qu’employée à l'extérieur, elle passe  
« pour très-falutaire dans toutes les maladies des yeux,  
« & furtout dans celles qui proViennent de la petite *vé~*a role, que mêlée aVec Peau de cerfeuil, & appIiquée  
« chaude aVec du linge ; c’est un fort bon remede dans  
« les cataractes, mais auquel on peut encore ajouter de  
«l’énergie par une addition de camphre ou de fafran ;  
« on fe fert de cette eau pour extraire le fuc d’une  
« écrevisse broyée vivante ; & l’on frotte de ce fuc les  
« gencÎVesdesenfans qui ont de la peine à pousser leurs  
« dents. »

L’eau de *bluet* pour les yeux *se* prépare de la maniere sui-  
vante , selon Geoffroy.

Prenez *une certaine quantité de fleurs de bluet avec leur  
calyce.*

Broyez-les, & les faites macérer pendant vingt-quatre  
heures dans une quantité fuffifante d’eau de neige.

Distilez enfuite à un feu de fable modéré.

Vous aurez une eau que les François nomment eau de  
*Casse-lunette.*

Le célebre Fabregou, nous assure que l’eau distilée de  
fleurs de *bluet* & d’eufraise , est un excellent remede  
pour l'inflammation des yeux ; & il la recommande aVec  
lemufc, le benjoin, & la fleur d’orange, pour donner

C Y A 924

au Visiage un teint fleuri, surtout si l’on ajoute à ces in-  
grédiens le lait Virginal. Quelques Auteurs pcnsient  
que cette plante, mais particulierement fes fleurs, sirnt  
de la nature du plantain, qu’elles desséchent & resser-  
rent, & que par conséquent elles agissent en raffraîchisi  
faut, Gaspar Hoffman , dan^ fon Traité *de Medicamen-  
tis ofificinalibus ,* est d’un aVls contraire.

Voici la maniere dont il s’en explique.

« L’amertume & le gout acre qui fiant assez sensibles dans  
« les feuilles de *bluet,* font des preuVes suffisimtessdit-  
« il, que cette plante est chaude, & non froide. Ce qui  
« est encore confirmé tant par la propriété pénétrante  
« & apéritÎVe de fa décoction aVec le Vin ou la biere,  
« dans les hydropisies , dans la jaunisse, dans les chutes  
« de quelques lieux éleVés , & dans tous les cas où il y  
« a des concrétions de sang formées intérieurement ;  
a que par la faculté qu’elle a dléVacuer les eaux dans les  
« hydropisies, ce que j’ai expérimenté plusieurs sois  
« dans la pratique de la Medecine. » Il est constant que  
l’amertume & l’acreté manifestent la chaleur, & que si  
les observations d’Hoffman font sondées sur des faits  
réels , le *bluet* doit être résolutif, stimulant & apéritif.  
Geoffroy a trouvé parl’analyfe Chymique qu’il a faite  
des fleurs du *bluet ,* qu’elles contenoient une grande  
quantité d’un phlegme acide, & tantfoit peu austere ,  
une petite quantité d’efprit urineux, beaucoup d’une  
huile aussi épaisse qu’un extrait, un peu de fel alcalin  
fixe, & de la terre. Les fleurs de *bluet* n’ont qu’une o-  
deur très foible,& font un peu astri ngentes au gout;d’où  
l’on peut inférer qu’elles contiennent un fel essentiel  
vitriolique & tartareux, mêlé aVec une grande quanti-  
té d’huile. Elles fournissent plusieurs préparations phar-  
maceutlques, comme *Vaqua ophtalmica insigrels,* qu’on  
trouve dans la Pharmacopée univerfelle de Lemery,  
*la Potio Philomedica,* dans les *Collectanea Leydensia , 8e*quelques autres que leurs propriétés ont allez fait con-  
noître.

Je Vais faire mention d’un autre ufage de cette plante,  
qui n’a à la Vérité aucun rapport aVec la Medecine,  
mais qui est fort curieux, & dont on pourra tirer quel-  
que aVantage dans les Contrées où le *cyanus,segetum  
flore caeruleo,* est commun. Nous lisions dans Boyle que  
les fleurs de *bluet* récemment cueillies, rendent un Eue  
qui prend, aussitôt qu’il est exprimé,une couleur bleuâ-  
tre, assez belle & assez foncée ; qu’en Verfant quelques  
gouttes d’efprit de selscIrce fuc, *sa* couleur bleuâtre  
*se* change en une couleur rougeâtre : mais que si au  
lieu d’un efprit acide on se sert d’une forte solution  
de SH alcalin, on lui donnera une assez belle couleur  
verdâtre.

Voici la maniere dont Gottfchedus parle dans fon *Flora  
' Prtissica a* de l’usage que les Peintres font des fleurs  
de *bluet.*

« Ils les broyent, dit-il, dans un mortier de pierre avec  
« un pilon de bois , & y ajoutent une petite quantité  
a d’alun; ils enveloppent enfuite dans un morceau de  
« linge propre, une partie de ces fleurs ainsi broyées,  
« & l’autre partie dans un autre morceau. Ils mettent  
« ensuite ces especes de sachets l’un fur l’autre, puis  
a ils les pressent fortement avec la main, enforte qu’ils  
« font passer dans les linges tout le fuc des fleurs, dont  
œ ils s’impregnent assez uniformément. Cela fait ils  
a jettent les fleurs, font fécher le linge, & le trem-  
« pent lorsqu’il est *sec* dans une petite quantité Peau  
« dans laquelle ils ont fait dissoudre de la gomme ara-  
« bique. Cette eau reçoit de cette immersion une très-  
a belle couleur bleuâtre.

8. *Cyanus segetum î flore albo.* C. Β. P. 273. H. Eyss  
Æst. o. 7. F. 7. fig. 3. a. *Bluet des champs â fleur  
blanche.*

*p. Cyanus segetum s flore purpureo,* C. Β. 273. H. Eyst.  
*ibid,* fig. 4. a.

C Y A

10. *Cyanus segetum , flore incarnato.* C. B- P. 273. H. I  
Eyst. *ibid.* fig. 2. a.

**11.** *Cyanus segetum , flore violaceo.* C. B. P. 273-a.

12. *Cyanussegetum,flore rup.ro.* H. Eyst. *ibid.* fig. 5. a.

13. *Cyanus segetum s flore albo, fundo immaculati can-  
doris. H. R.* Par. a.

14. *Cyanus segetum s flore ex albo violaceo,* Tabern. Ic.  
148. a.

15. *Cyanus segetum nflore albo, umbilico caeruleo, viola-  
ceo , purpureo.* H. Eyst. *ibid.* fig. 6. a.

16. *Cyanus segetum, flore albo esiundo purpureo.* C. Β. P.  
273. H. Eyst. *ibid* fig. 7. a.

17. *Cyanussegetum nflore albo rsando carneo.* FI. R. Par. a.  
18. *Cyanus segetum nflore albo, fundo atro, purpurascente.*

H. R. Par. a.

19. *Cyanus hortensis nflore pleno caeruleo.* C. B. P. 274. a.  
20. *Cyanus hortensis nflorepleno purpureo.* C. B. P. 274. a.  
21. *Cyanus hortensis, flore pleno medio purpureo.* C. B. P.

274. a.

**22.** *Cyanus,frutescens, his.parelcus.* **BOERHAAVE. Zsta. sst;***Plant.* Vol. I.

CYAR, κύαρ, le trou d’une aiguille, ou l’orifice de l’o-  
reille interne.

CYATHISCUS , κυάθισκος, la partie concaVe d’une fon-  
de faite comme une petite cuilliere , ou comme un  
cure-oreille.

CYATHUS, κύαθος, de χύειν, Verfer. Le *Cyathus* étoit  
chez les Grecs & chez les Romains une mefure com-  
mune des chofes tant liquides que féches. Il contenoit  
la sixieme partie d’un *cotula, 8e* la douzieme d’un *sex-  
tarius, Lefextarius se* dÎVifoit ainsi que *Vas* en douze  
*cyathi,* dont chacun étoit clame once; ainsi le *sextans*valait deux *cyathi, le trions* trois , le *quadrans* quatre,  
*le quincunx* cinq, le *semis six, le septunx* fept, le *bes*huit, le *dodrans* neuf, le *dextans* dix, & le *deunx*onze. Telles étoient les quantités que contenoient les  
différens vaisseaux chez ces anciens Peuples. Ils étoient  
de deux, de trois, de quatre ou d’un plus grand nom-  
bre de *cyathi.* Le *cyathus* étoit donc le plus petit vaise  
feau, c’étoit une efpece de cuilliere , avec laquelle ils  
mefuroient le vin ou les autres liqueurs, qu’ils met-  
toient dans des Val.es, au sortir des bouteilles , pour  
en faire une potion, ainsi que l'obferVe Cafaubon In  
*Athen. Lib. VIII. cap 9.* C’est pourquoi Plaute fe sert  
dans fes Menæchmes, du *mOt cyathissere,* pour me-  
surer une liqueur par *cyathi.* Les Grees aVoient leur  
κυαθίζειν qu’ils appliquoient à ceux qui ne buVoient pas  
tout d’un coup leurs *sextarii,* mais qui les Vuidant à  
plusieurs *cyathi* réitérés, s’enÎVroient peu-à-peu. La  
petitesse du *cyathus* aVoit donné lieu à un proVerbe,  
& l'on difoit d’un homme qui entreprenoit des chofes  
impossibles, qu’il se propoEoit de mesilrer la Mer par  
*cyathus.* Dans ces tems reculés le *cyathus* ou l’once  
n’étoit pas la mefure présente aux personnes sisbres  
& valétudinaires; mais le *sextans* ou les deux onces.  
Les vaisseaux dans lesquels on buvoit communément  
étoient des *trientes ,* & contenoient quatre *cyathi* ou  
quatre onces. Il n’y avoit que les buVeurs de profef-  
sion qui *se* servissent du *deunx ,* qui contenoit onze  
onces. Suetone loue Cesiu' Auguste de *sa* frugalité &  
de sa tempérance, parce qu’il ne buvoit après fouper  
que trois *sextantes*, ou six *cyathi*, ou six onces, & qu’il  
ne passait jamais six *sextantes -,* ou douze *cyathi*, lors  
même qu’il fe livroit le plus aux plaisirs de la table.  
C’étoit assez la coutume parmi les Romains de boire  
dans les repas qu’ils fe donnoient les uns aux autres ,  
autant de *cyathi* qu’il y avoit de lettres dans les noms  
de celui ou de celle dont ils étoient les conVÎVes. On  
trouve dans les Auteurs Classiques Latins plusieurs  
passages qui font allusion à cette coutume, ainsi qu’à  
celle de boire neuf Verres ou neuf *cyathi* à-l’honneur  
des neuf Misses , & trois à lhonneur des trois Graccs.

On fe fervoit chez les Grecs & chez les Romains du  
*cyathus* pour mefurerlcs substances feches & liquides.  
Nous lisions dans Pline , *Lib. XXI. cap.* 34. que le

C Y B 926

*cyathus* des Grecs pésint dix dragmes. Galien dit la  
même chose dans son Traité *de Ponderibus et Men-  
suris. cap.* 15. & il nous apprend positiVement, *cap.* 4.  
13. & 14. que le *cyathus* contenoit douze dragmes  
d’huile , treize dragmes & un scrupule de νΐη , d’eau,  
de Vinaigre, & dix-huit dragmes de miel. Il dit dans  
le douzieme chapitre du même LÎVre, que les *Vote-  
rinarii,* ou ceux qui traitent les bêtes de somme dans  
leurs maladies , fassoient le *cyathus* de deux onces.  
Nos Medecins le font aujourd’hui d’une once & demie.

C Y B

1  
CYBITON, *κυβιτον.* Voyez *Cubitus.*CYBIUM , *κυβι'ον* , grand poisson de Mer, divifé en  
tranches cubiques. Ρεινε.

CYBOIDES, κυβοιδὴς. Voyez *Cuboides.*

C Y C

CYCEON, κυκεών de κύκαω, mêler. Les Latins rendent  
ce mot par *Cennum.* Le fentiment le plus commun  
est que le *cyceon* des Grecs étoit une composition faite  
de νΐη , de miel, de fine fleur de farine d’orge, d’eau,  
de fromage, & de la consistance de la bouillie. Il pa-  
roît qu’il y en aVoit de deux efpeces ; l'une grossiere  
faite d’eau & de farine; l’autre plus fine & plus déli-  
cate, faite de νΐη , de différentes efpeces de farine , de  
fromage & quelquefois de miel. Il n’entre que du νΐη,  
du fromage mis en petits morceaux, & de la farine  
d’orge , ( τὸ ἀλφιτον que Cafaubon rend *in Athen. Lib.  
II. cap.* 12. *par polenta* ou fine fleur de farine d’orge , )  
dans le *cyceon* qu’Homere fait préparer à Hecamede.  
*Iliade Lib. II.* fans faire aucune mention du miel &  
de l'eau. Lorfqu’OVÎde parle dans le cinquieme Li-  
Vre de fes Métamorphofes de la coupe de *Cyceon* qu’-  
une Vieille femme d’Athenes présenta à Cérés, il ne  
fait mention que d’eau & de fine fleur de farine , d’où  
il paroît que le *cyceon* étoit compofé d’eau & de farine  
feule; d’autant plus que *lc polenta* ne diffère *du farina  
hordei* que par la torréfaction. Si nous confultons les  
Ecrits d’Hippocrate, nous trotfverons qu’il donne le  
nom de *cyceon* à un mélange d’eau & de farine. Car  
après aVoir parlé au LÎVre fecond de la Diete, des  
Vertus d’une certaine préparation de fine fleur de *fa-  
rine* , d’eau ou de νΐη, il ajoute : « quant au *cyceon  
a* préparé aVec l’eau seule , il rafraîchit & nourrit; si  
« on y fait entrer le νΐη , il échauffe, nourrit & resser-  
« re le Ventre; si l'on substitue le miel au νΐη, il nour-  
a rit & échauffe moins, mais il purge daVantage ; fur-  
« tout si le miel est pur , & n’est point adultéré ; au-  
« trement loin de purger il ne fera qu’augmenter la  
« constipation. Tous les *cyceons* préparés aVec le lait  
« font très-nourrissans : mais si c’est aVec le lait de bre-  
« bis , ils constipent ; aVec celui de cheVre , ils pur-  
agent; aVec celui de Vache , ils purgent moins, &  
« aVec celui de caValle & d’âneffe , ils purgent daVan-  
« tage. » Janus Cornalius interprétant ce passage, in-  
fere après les mots, *tous les cyceons ,* la phrafe fui-  
vante; *c’est-â-dure dé farine’, se* propofant apparem-  
mcnt de faire entendre par cette addition, que la fa-  
rine feule de quelqu’espece qu’elle fût, fuffifoit en la  
mêlant avéc quelque liqueur , pour faire un *cyceon.*Quoiqu’il en foit , on infere fort naturellement de  
l’endroit d’Hippocrate que nous venons de citer, qu’au  
tems d’Hippocrate , non - feulement l’eau & le vin ,  
mais encore les différentes especes de lait entroient  
dans les *cyceons.* Galien *cap.* 9. *Liv. I. de Aliment,  
facula* ne Eait aucune dissiCulté de donner le nom de  
*cyceon* à cette ricane que l'on préparoit avec le *sapa ,*le miel, le cumin , & de l’eau qu’on avoit un peu sait  
bouillir. Nous voyons encore par quelques endroits  
des Ouvrages dlaippecrate , où cet Auteur dit que  
*le cyceon* non l'alé étoit un mets atténuant , que le EeI  
entroit quelquefois dans les *cyceons.* Il nous fait aussi  
entendre dans S01I Livre *de la Diete,* que les graines  
de pavot blanc & de lin y étoient admifes.

*y.* C Y C

Il fuit de ce que nous avons dit jufqu’à présent, que les  
'Grecs entendoient par le mot *cyceon* toute boillon, ou  
mélange composé d’ingrédiens de différente nature,  
felon le genre de la maladie, & l'intention du Me-  
decin. Clest pourquoi l'on *se* l'erVoit métaphorique-  
ment du mot *cyceon* pour marquer un état confus &  
agité des affaires , & il fe disoit aussi de quelqu’un  
qui mettoit tout fens dessus dessous. Charterius rend  
κυκεών par *moretum ,* qui n’étoit autre chofe chez les  
Anciens qu’une efpece de Ealade faite d’herbe, de lait,  
de νίη, d’huile , de fromage & d’ail. Duret, dans fon  
Commentaire fur le Livre *du Régime dans les mala-  
dies aiguels,* prend le *cyceon* pour un aliment préparé  
aVeC le lait, le miel, l’eau, le νίη, & le fromage; à  
quoiHeurnius ajoute des herbes. Hieronymus Mercu-  
rialis est d’avis que le *cyceon* est une efpece de mets  
fait aVec la farine , le miel , le νίη, les œufs, & le  
fromage. Quant aux propriétés médlcinalcs des cy-  
*ceons,* il est certain qulon n’en peut rien dire qui con-  
vienne à toutes les préparations de cette efpece; car  
nous en devons juger selon la qualité de leurs ingré-  
diens. Nous avons deja vu qu’Hippocrate établissait  
entr’eux des distinctions. Il est vraisemblable quelorsi  
que cet Auteur parle simplement de *cyceon*, il n’en-  
tend autre chosie qu’un mélange de fine fleur de farine  
d’orge & de vin. Clest de cettc fine fleur préparée avec  
le vin qu’il parle, *Liv. VI. de ses Epidemiq. Sect. 6.*lorfqu’il recommande le *cyceon* pour les douleurs. Clest  
aussi dans le même fens qu’il prend le mot *cyceon-, Liv.  
II. de Morbis ,* lorsqu’il ordonne pour l’hydrocépale  
de faire fuccéder cette boisson à un émetique. Si un  
malade a la fievre quarte, & que par confisquent il ait  
befoin d’une potion aqueufe & non vineufe, faites lui  
prendre, dit-il, du *cyceon* préparé avec l'eau. Toutes  
les sois qu’il veut que lon fasse ufage du *cyceon* pré-  
paré sisit aVec l'eau, l'oit avec le vin , foit a’/ec d’au-  
tres ingrédiens unis avec la farine d’orge, il s’en ex-  
plique positivement. Aussi lifons-nous dans fon Traité  
*' de internis affectionibus i* que si un malade est tourmenté  
par la foif, on n’aura qu’à lui faire prendre du *cyceon*froid préparé avec du'vin austere nom, mêlé avec une  
égale quantité d’eau , après avoir fait précéder les éVa-  
cuations & l’usage des bains; & dans fon premier Li-  
vre *de Morbis mulierum -,* comme il penfe que les ali-  
mens médicamenteux d’une nature dcssicative , ten-  
dent à la guérifon des ulceres de la matrice, il ordon-  
ne un *cyceon* épais, fait avec le fromage, la graine de  
lin rôtie, la fine fleur d’orge, la graine de pavot blanc,  
& un vin clair austere & leger. Quant à ceux qui font  
attaqués de confomption, il veut dans fon Traité *de  
internis affectionibus,* qu’on leur donne un *cyceon* qu’il  
appelle *fleuri ,* fait avec les racines d’ache, l.lanet ,  
la rue, la menthe , la coriandre, le jeune paVot, le  
basilic , des lentilles , le fue de grénades douees & vi-  
neufes, le vin austere noir, la farine de vesse, la fine  
fleur de farine d’orge, avec du vieux fromage de lait  
de chevre râclé.

CYCIMA. *Litharge.* **RULAND.**

CYCLAMEN. *Pain de pourceau.* Voyez *Arthanita.*CYCLISMES. *Trochiscque.* Clest aussi une efpece de ru-  
gine, d’une forme circulaire.

CYCLOPION, κυκλωπίον ; *le blanc de l’œil.*

CYCLOS, κύκλος; *un cercle.* Mais dans Hippocrate clest  
le contour des joues, & l'orbite des yeux.

CYCLUS METASYNCR1TICUS. *Noyci Diatritas  
& iMetafyncrisis-*

CYCNAR1ON. κυκνάριον , nom d’un collyre dont Ga-  
lien & Paul Æginete ont fait mention. On lui a don-  
né ce nom à caufe de fa blancheur, femblable à celle  
du Cygne.

CYCNUS, κύκνος. *Ci gene.* Voyez *Cygnus.*

C Y D

CYDAR. *Jupiter,* ou *Etain»* RULAND.

CYDONATUM. κυδώνατον, nom d’une préparation

**. , 1**

C Y D 928

de coings avec une addition d’aromats, dont on trou-  
vc la description dans Paul Ægincte. *Lib. VII. cap.* n.

CYDONIA, Le *Celgnaissier,*

Voici fes caracteres :

Il est bas , fes branches font tortues & s’étendent au  
loin; le calice de fa fleur ressemble au calice de la  
fleur de poirier. Sa fleur est en rosie & pcntapétale,  
comme celle de poirier. L’ovaire ressemble à celui  
du même arbre ; le fruit tient de la figure d’une poi-  
re ; il est charnu, austere; il a un ombilic, & il con-  
tlent plusieurs graines glutineufes dans cinq cellules  
membraneufes ; il est couvert d’un duvet blanchâtre.  
**BOERHAAVE.** *Index ait. Plant, part.* **2.** *pag.* 247.

1. *Cydonia, fructu oblongo leviori.* T. 632. Boerh. Ind.  
a. 2. 247. *Malus cydorna, cotonra,* Offic. *Malus cotonea.*Ger. 1264. Emac. 1452. Raii. FIist. 2. I452. J. B. 1.  
27. Chab. 2. *Malus cotonea vulgaris,* Parla Theat,  
1 504. *Cydonia , sativa.* Jonsi Dendr. 8. *Mala cotonea  
majora.* C. B. Pin. 434. *Mala cydonia.* Aldrov. Dend.  
5 38. Le *Coignasseer.* DaLE. z

Le *coing* est le fruit d’un arbre qui est rarement de la  
grosseur d’un pommier , dont le tronc est ordinaire-  
ment tortu, qui pousse un grand nombre de petites  
branches , & dont les feuilles ressemblent à celles du  
pommier, & font un peu plus pointues par le bout,  
blanchâtres & velues par dessous. Ses fleurs fiant assez  
larges ; elles ont cinq feuilles blanchâtres & purpu-  
rines; elles font si.livies chacune d’im fruit aflcz gros,  
couvert d’un duvet cotoncux , d’un gout assez défa-  
gréable, & qui n’est pas bon à manger cru. Il y a  
deux especes de *coing,* les uns font assez rcssemblans  
à la pomme, & les autres à la poire. Ceux-ci passent  
pour les meilleurs. 11 croît dans les lieux humides, au  
bord des étangs & des fossés. Il fleurit cn Mai ; fon  
fruit n’est guéres mûr qu’aux environs de la Saint Mi-  
chel. On en fait ufage en Medecine, ainsi que de sa  
femence.

Le *coing* est cordial & bienfaifant à l’estomac : il le sor-  
tifie & aide la digestion ; il arrête le hoquet & le νο-  
missement. Il resserre aussi, & il est bon dans toutes  
fortes de diarrhée. Sa semence est balsamique; elle  
amollit, elle tempere l’acrimonie des humeurs, &  
l'on s’en fert avec fuccès dans toutes les plaies, à la  
bouche & au gosier, & pour les coups accompagnés  
de contusion. Dans ces cas on en ordonne le mucila-  
ge. On l’emploie extérieurement pour guérir le bout  
des mamelles lorsiqu’il est gercé.

Le *cmng* fournit les préparations officinales fuivantes;  
un sirop , un électuaire, & un rob.

Voici ce que nous lisions de plus sur le *coing* dans l’Hss-  
toire des Plantes, attribuée à Boerhaave.

Le fuc des *coings* avant qu’il soit entierement mûr, est  
bienfaisant & corroboratif ; lorfqu’ils font mûrs , ou  
bien bouillis, il est moins astringent. Leurs semences  
font d’une nature tout-à-fait oppofée ; elles font  
émollientes ; infufées froides dans de l'eau rofe , on en  
tire un remede excellent dans les ophthalmies & dans  
les ardeurs de la langue & de la bouche. L’émulsion  
qu’on en fait avec l'eau pure , calme les douleurs des  
brûlures, lorfque les tendons semt offensés, d’où il pa-  
roît qu’elles font anodynes. On en fait aussi un ufage  
avantageux dans les crachemens de Eang, les ulceres  
aux poumons, & les hémorrhoides.

*Sirop de Coings -*

Prenez *de suc limpide de coings, six pintes ;*

Faites-le bouillir jusqu’à ce qu’il sisit réduit à la moitié de  
sa quantité.

Ayez soin de l’écumer pendant l’ébullition.

Ajoutez

C Y D

Ajoutez *d’un vin rouge et astringent, trois pintes, &  
desucre sin, quatre livres ;*

Faites du tout un sirop que vous pourrez aromatiser avec

*une dragme et demie de cancelle,  
de clous de girofle, deux scrupules, &  
de gingembre, deuxscrupules.*

Mésilé est l’Auteur de cette composition. On la trouve  
dans toutes les éditions de la Pharmacopée du Collége  
de Londres. La pénultieme permet de la faire avec une  
pinte de fon fuc seulement, & deux Iivres de fucre ,  
mêlant le tout enfemble , & procédant comme dans la  
préparation des autres sirops austeres & fubacides. Nos  
Apothicaires fe font déterminés pour cette demiere  
méthode.

*Electuaire de Coings,*

Prenez *de la pulpe mondée de coings ;*

Coupez-la par morceaux ; faites-la bouillir dans de l’eau  
claire jufqu’à ce qu’elle sent épaissie.

Sur huit livres de pulpe, mettez six livres de Encre clarifié  
& le plus blanc.

Donnez au tout par l’ébullition une consistance conve-  
nable.

Cette préparation a eu place pendant long-tems dans la  
plupart des Pharmacopées : mais ce siont les Confiseurs  
qui la distribuent maintenant fous le nom de marme-  
lade.

*Rob de Coings,*

Prenez *du suc de coings autant que vous le jugerez âpropos,  
trois livres, par exemple.*

Faites-le bouillir doucement juflqu’à ce qu’il soit réduit  
aux deux tiers.

Ajoutez *du sucre le plussin, une demtelivre.*

Continuez la cuisson peu à peu, jtssqu’à ce que le tout fiait  
d’une consistance convenable.

Les autres esipeces de *coignasseers* siont,

2. Le *Cydonia fructu breviore et rotundiore,* T. 633. *Le  
cognassier à fruit rond.*

3. Le *Cydonia angustisolia vulgaris. Le Coignaissier com-  
mun a feuilles étroites.*

*4. Le Cydonia latifolia Lusitanica,* T. 633. *Le Coignase  
sier de Portugal* à *larges feuilles.* BOERHAAVE , *Index  
alt. Plant. Vol. II.*

Le CtDoNIA EXOTICA est le *Covalam.*

C Y E

CYEMA , κύημα, *Conception* ou *foetus.*

C Y G

CYGNUS REG1NÆ ; nom d’un collyre dont on trou-  
ve la description dans Aétius, *Tetrab. scrm.* 3. *cap\**104. & dont Actuarius fait mention, *Meth. Med. Lib.*6. *cap,* 5.

CYGNUS, Offic. Aldrov. Ornyt. 3. 8. Bellon. *Des (fi-  
scaux* , 152. Charlt. Exerc. 103. Gesii. de Aviso 327.  
Jonf de Âvib. 90, *Cygnus mansuetus,* Raii Omit. 355.  
Ejufd.Synop. A, 136. Mer.Pin. 174. *Olor,* Schrod. 5.  
321. Wil. Omit.271. *LeCigne,*

*Tome III.*

C Y L 930

La graisse du *cigne* est la partie de cet oisieau dont on fe  
sert en Medecine ; elle passe pour émolliente, atté-  
nuante & lénitive. C’est pourquoi, l'on dit qu’elle est  
bonne pour les hémorrhoïdes & les contractions l'paf-  
modiques de la matrice. Mêlée avec le vin, elle dissi-  
pe les taches de rousseur en les en sirotant. On ordonne  
quelquefois de couvrir les parties affectées de rhuma-  
tifmes d’une peau de *Vigne.* On dit qu’appliquée fur  
l’estomac elle chasse les flatulences, aide la digestion,  
& fortifie cette partie, ainsi que les nerfs.

C Y I

CYITES , ou *Lapis Aetites.* Voyez *A eûtes.*

C Y L

CYLICHNE, κυλίχνη ; boîte ou petit vaisseau dans  
lequel on tient des médicamens enfermés. Boîte à pi-  
lules , ou pot de fayence.

CYLLOS , κυλλὸς . Hippocrate nomme ainsi ceux qui  
font affectés d’une efpece de luxation qui fléchit en-  
dehors un membre ; enflorte que la concavité foit  
tournée en-dedans ou dtl côté dtl corps. Ce défaut à la  
jambe s’appelloit chez les Grecs κύλλοσις ; & la per-  
sonne qui l’avoit, chez les Latins, *varus ; varus* est  
opposé à *valgus* ou *blessets* ; car ces mots *se* disoient de  
celui qui avoit les jambes tortues , de façon que la con-  
cavité étoit tournée en-dehors. Voyez Hippocrate  
*de Articulis*, & le Commentaire de Galien fur cet Ou-  
vrage. Κυλλομένη κοιλίη, ἐνζ *Coac.* est iynonyme à 1’ὀγ-  
κουμένη κοιλίη , de *Prorrhet.* & signifie un ventre gib-  
beux, prominent & enflé. Κυλλὸν fe prend fouvent dans  
le Livre d’Hippocrate, *de Articulis,* pour estropié s  
mutilé, retiré , foible & imparfait.

C Y M

CYMA , κῦμα ; & par spnerefe, κύημα, *foetus 8e produc\*  
tion.* On entend par ces mots, un *rejetton,* ou une *jeu-  
ne racine.* En Botanique ils signifient la partie fupé-  
rieure & la plus tendre de la tige qui pouffe des feuilles  
au commencement du Printems, & fe difent particulie-  
rement de ces bourgeons tendres & délicats que le chou  
pousse lorsqu’il commence à s’ouvrir. Ils fiant fynony-  
mes dans quelques Auteurs Latins à *turio 8c aspara-  
gus.* Mais on entend , selon Ray dans sim histoire des  
Plantes, par *cyma,* pris en général, la sommité de tou-  
tes sortes deplantes.

CYMATODES, κυματώδης, de κύμα , *un flot s flotant'*Cette épithete se dit du pouls. Voyez *Pulsus.*

CYMBALARIA, ou *Linarias folio glabro subrotundo s  
hederae solio clematitis.* Voyez *Linaria-*

CYMBALARIS CARTILAGO, *Cartilage cricelde.*

CYMBIFORME OS ; nom d’un os du tasse; *O s scaphoï-  
de.* Voyez *Crus.*

CYMINUM, *Cumin.* Voyez *Cuminum,*

C Y N

CYNANCHE κυνάγχη ; espece dlesquinancie. Voy.  
*Angina.*

CYNANCHICA MED1CAMENTA; remedes qui  
conviennent dans cette eEpece terrible dlesquinancie,  
qui est accompagnée d’inflammation à la gorge, d’une  
difficulté excessive de refpirer, & qu’on appelle *cynan-  
che ,* des mots grecs κύων, *chien, & asir-ω, suffequer,*parce que lorsqu’un chien est pendu, comme sim corps  
ne suffit pas ordinairement pour tendre la corde assez  
fortement & intercepter subitement la respiration , il  
lutte pendant un tems considérable contre la mort ; ses  
yeux & *sa* langue si; gonflent ; ils scmt plombés ; la  
langue lui sirnt de la gueule, qu’il a ouverte & écu-  
mante ; il grince les dents : or l'eEpece dlesquinancie en  
question étant accompagnée de Iymptomes assez *sem-*blables à ceux-là, on lui a donné le nom de *cynanche.*

N ππ

931 C Y N

Les remedes qui conviennent en parer! cas, sont les  
antl-phlogistiques, capables de produire un prompt  
effet, les saignées copieufes & réitérées, les évacua-  
tions puissantes par les felles , & tous les remedes qui  
peuvent rafralehir ou relâcher , pris intérieurement &  
appliqués à l’extérieur. Voyez *Angina.*

'CYNANTHEMIS, ou *Cotulafoeelda.* **BLANC**aRd.

CYNANTROP1A, *Cynanthropie,* de κύων., *chiens 8e*de ἄνθρωπος , *homme* ; efpece de délire mélancolique  
dans lequel les malades s’imaginent être changés en  
chien, & tâchent conséquemment d’en faire les ac-  
tions.

CYNCHNIS, κυγχνὶς, petite hOite, ou petit vaisseau  
dans lequel on ferre, ou l’on vend des médicamens.

CYNICUS, κυνικὸς , *cynique* ; certaine convulsion  
qu’on appelle *spasme cynique. Noyez Spasmus.*

CYNIPHES, *teignes* ou *mouches.* VaN-HeLmONT.  
CYNNABAR ou CINNABAR. Voyez *Cinnabaris.*CYNNIA, CYMIA, ou CARORA ; vaisseau de la  
forme d’un urinal. RoLAND.

CYNOBOTANE, ou *Cotulafoetida.* **BLANCAstn.**CYNOCEPHALUS , κυνοκέφαλος; espece de singe qui  
a la tête femblable à celle du chien.

CYNOCOPROS, de κυων, *chien,* & de κοπρὸς, *flente s  
fiente de chien.* Voyez *Canis.*

CYNOCRAMBE , *mercurielle de chien.* Voyez *Mer-  
curialis.*

CYNOCTONON, ou *Aconitum.* ORIeask.  
CYNOCYTIS, *Rosie de chien.* Voyez *Cynosbatos.*

CYNODECTOS, κυνόδηκτος ; mordu par un chien  
enragé. DtOsCORIDE, *Ictb. II. cap,* 49.

CYNODES , κυνόδης, *canin.*

CYNODESMION , κυνοδέσμιον, de χύων, qui sig-  
nifie quelquefois la partie inférieure du prépuce, & de  
δέω, lier; ligature qui fixe le prépuce fur le gland.  
GORRÆUS.

CYNODONTES, deκύων, *chien,* & de ὀδου'ς, *dents  
dents camnes.*

CYNOGLOSSUM, *Cynoglosse ; langue de chien.*

Voici ses caracteres :

Son calyce n’est que d’une piece, profondément dÎVifée  
en cinq fegmens. Sa fleur est monopétale,en entonnoir,  
& pareillement divisée en cinq fegmens. Lorsqu’elle  
commence à s’épanouir, on y remarque cinq petites  
têtes, comme des colonnes cylindriques, & dessous  
ces têtes cinq étamines qui partent du tube de la fleur.  
Ce fruit forme quatre ceIlules après, & pour l’ordinai-  
re comme celles du glouteron : elles tiennent à un pla-  
centa pyramidal, & à quatre côtés, & renferment une  
femence plate, BOERHAAVE, *Index ait. Plant.*

Boerhaave en compte neuf especes.

1. *Cynoglosseum majas vulgare,* C. B.Pin. 257. Ger. Emac,  
804. Parla Theat. 511. Hist. Oxon. 3.448. Buxb. 91.  
Tourn.Inst. I 39. Elem. Bot. 116.Mer. Pin. 32. Merc.  
Bot. 131. Phyt. Brit. 33. Boerh. Ind. A. 192. Rupp.  
Flor. Jen. 9. *Cynogloesum, Offic. cynoglosseum* 5 Ger. 659.  
RaiiSynop. 3. 226. *Cynoglosseum vulgare,* J. B. 3. 598.  
Raii Hist. 1.489. Dill. Cat. Giss 89. *Cynoglosse.* DaLE.

1 La racine du *cynoglosse* commun est épaisse & longue,  
d’un brun obfeur à l’extérieur , & blanchâtre au-de-  
dans : fes feuilles les plus basses ont à peu près un pié  
de long, fur trois pouces de large; elles font aiguës  
par le bout, molles & cotonetsses au toucher. Sa tige  
s’élevc à deux ou trois piés de haut ; élle est environ-  
née de feuilles plus petites & plus étroites que celles  
du bas ; elle porte à fon sommet plusieurs fleurs, ra-  
massées les unes à côté des autres, d’un rouge assez pâ-  
le, semblables à celles de la buglose, mais beaucoup  
plus petites, débordant à peine les calyces verds dans  
lesquels elles Eont placées. A chaque fleur succedent

CYN 932

4 femenccs plates, rangées autour du pistil, &qui,  
de la maniere dont elles semt jointes, forment une ef-  
pece d’écu ou de bouclier. Toute la plante a une odeur  
fétide, &fent l’urine ou la fiente de fouris. Ellecroît  
dans les haies & aux bords des chemins. Elle fleurit en  
Juin & en Juillet. Sa racine est la feule partie dont on  
fasse ufage en Medecine.

Elle est froide, dcssiccatÎVe , resserrante & bienfaisante  
dans les fluxions catarrheufes fur les poumons, & dans  
les cas 011 il s’agit de tempérer l’acreté du sang. On  
peut donc s’en ferVÎr dans tous les flux , dans les hé-  
morrhagies & dans la gonorrhée.

On peut la mettre au nombre des vulnéraires : elle est  
bonne dans les tumeurs fcrophuleufes ; & l’on s’en sert  
tant intérieurement qu’extérieurement.

Les pilules dites de *cynoglosses* font la seule préparation  
officinale qu’on en tire.

L’écorce de *sa* racine est un peuamere, sodée, styptique  
& gluante : elle rougit assez le papier bleu. Il y a appa-  
rcncc que le sel ammoniac,qui est dans le fel naturel  
de la terre, domine dans cette plante, où il est modéré  
par beaucoup dephlegme, de terre & d’huile fétide.  
La *langue de clelen* analyféc , donne de grands indices  
de fel acre& de soufre. Sa racine est propre pour arrê-  
ter toutes fortes de fluxions , & adoucir toutes fartes  
d’humeurs acres. On Remploie dans les tssannes &  
dans les bouillons. Elle a donné nom aux pilules de  
*cynoglosse ,* que Faventinus recommande fort pour les  
catarrhes : mais il Eaut fe servir de celles qui sont dé-  
critcs dans la Pharmacopée de du Renou. Faventinus  
met un dcmi-gros de ces pilules, avec un gros d’alocs,  
deux gros de fuc de réglisse, & la quantité de sirop νΐο-  
lat qui est nécessaire pour en faire une masse de pilules.  
Les feuilles *dc langue de chien* font vulnéraires &déter-  
sives. ToURNEfoRT.

*Pilules de Cynoglosse.*

Mettez en poudre la racine de *cynoglosse,* la graine de  
jusquiame & le castoreum enfemble : mais *sépa-  
rez* le mastic , lefafran & Poliban pulvérisés.

Coupez l'opium par petits morceaux , & le faites dissou-  
dre dans l'eau-rofe.

Mêlez enfuite les poudres, & donnez au tout la ccnsistan-  
ce qui convient pour des pilules , avec une quan-  
tité suffisante de diacode.

2. *Cynoglossetm majus vulgare, flore albo,* C, Β. Pin. 257.  
T139.fi. *Cynoglosse commun â fleurs blanches.*

3. *Cynoglossetm,floribus ex albo et rubro variegatis*, H.L.  
Flor. 2.62. *b.*

4. *Cynoglosseum montanum maximums* T. 139. *Cynoglosse  
des montagnes le plus grand.*

*Cynoglossea media argentea Apula, campestris, calida-  
rum regionum*,Col. I. 172. Desitript. 171.1c.

6. *Cynoglbssumscmptr virens*, C. B. P. 257. Prod. 119.  
M. H. 3. 449. *Cynoglosse toujours verd.*

7. *Cynoglosseum minus,* C. B. P. 257. *Buglosseum angusm  
folium jemine echinatos* T. 134. *Lappula rusticorum,*Lugd. 1240.

g. *Cynogloffum Creticum latifoliumfoetidum*, C.B. P. 257,  
M. H. 3. 449.

933 CYO

9. *Cynogloffum Narbonnense,* H. Eyst. Æst. o. 8. F. 6. T.  
3.6. H. **BOERHAAVE,** *Ind. alt. Plant. Vol- I.*

CYNOLOPHA, κυνόλοφα; c’est ainsi que Pollux nomme  
certaine *aspérité* des Vertebres, qu’on remarque au  
commencement de l’épine du dos.

CYNOLYSSA, ou LYSSA , λύσσα ; cette efpece  
de Folie qui proVlent de la morfure d’un chien en-  
ragé.

CYNOMORON, ou le CYNOCRAMBE dans Paul  
Eginete. Voyez *Mercurialis.*

CYNOMYJA ou PSYLLIUM. ÔRIBASE.

CYNORRHODON, de χύων, *chien,* & de ῥόδον; *ro-  
sie de chien,* ou *églantier.* Voyez *Cynosbatos.*

CYNOSBATOS, *Rosa carina s rosesauvage.*

*Resta carinas cynosbatos^ cynorrhodon,* Offic. *Rosa silvestris  
carina eynorrhodon, cynosbatos,* Mont. Ind. 51. *Rosa  
solvestrisi tnodora , sou canina* Parla Theat. 1017,  
Raii Hist. 2. I440. Synop. 3. 454. *Rosa canina inodo-  
ra,* Ger. 1087. Emac. 1270. Mer. Pin. 105. *Rosas.yl-  
vestris vulgaris score odorato incarnato*, C. B. P. 483.  
Tourn. Inst. 638. Elem. Bot, 50I. Jonf. Dendr.402.  
Dil. Cat. Gif 90. *Rosafylvestris vulgaris adore odora-  
to,* Buxb. 285. *Ros.as.ylvesuris*,Merc.- Bot. 1. 65. Phyt.  
Brit. 105. *Rosasolvestris variorum colorum Spoliis gla-  
bris* ,Rupp.Flor. Gen. ni. *Rosafylvestris alsia, cum  
rubore Spolio glabro ,* J. B. 2. 43. Chab. 108. *Eglantier,*ou *Rosier sauvage.*

*L’églantier* ou le *rosier sauvage* croît dans les haies ; il a  
les feuilles en aîle, comme le rosier des jardins, mais  
plus douces & plus Vertes.

Ses fleurs font une à une, compostées de cinq feuilles  
blanches, & quelquefois d’un rouge pâle : elles font  
place en tombant à des Vaisseaux séminaires rouges &  
longs, remplis de pulpe; contenant des femences an-  
guleufes , blanches , & qui font couVerts de poils  
courts & roides. Il croît partout dans les haies, &fleu-  
rit en Juin. Son fruit fe recueille fur la fin de septem-  
bre. Le *bédlcguar* croît fur les tiges de cette plante.  
C’est une excroissance spongieufe, Velue, d’un Verd  
rougeâtre, & faite par des petites mouches *ichneu-  
mones.*

Les fleurs de *l’églantier,* passent pour plus astringentes  
que celles du *rosier* des jardins. Quelques Auteurs en  
font un spécifique contre les regles, immodérées. La  
pulpe de fon fruit est d’une acidité agréable ; elle for-  
tifie l’estomac, elle calme les ardeurs de la fieVre , elle  
est pectorale & bonne pour les toux, les crachemens de  
fang & le fcorbut. 5a fcmence passe pour merVeilleufe  
dans la pierre & la graVelle. On attribue les mêmes  
propriétés au *bédéguar.*

La feule préparation officinale qu’on en tire, est la con-  
*scrve* des *roses sauvages.* Voyez *Conserva.* Voyez *Hy-  
drophobia.* Ehrenfridus Hagendornius a écrit unTrai-  
té dont cette plante seule est la matiere , qu’il a intitu-  
lé *Cynosbatologias* & qui a été imprimé à Gêne, 1679.

CYNOSORCHIS ; Plante appellée *satyrion de chiens*Voyez *Orchis.*

CYO

CYON, χύων. Ce mot signifie tantôt la partie inférieu-  
re du prépuce, & quelquefois le pénis.

CYOPHORIA , χυοφορία, de χύημα , *foetus*, & de φέρω,  
*porter.* Le tems de la grossesse d’une femme , ou celui  
pendant lequel elle porte l’enfant dans fonfein.

CYP

CYPARISSUS. Voyez *Cypreffus.*

CYPERI. Voyez *Gramen cyperoides.*

CYPEROIDEA GRAMINA. Voyez *Gramen cype-  
roides.*

CYP 934

CYPERUS, 5ὸ«νύ«.

Voyez fes caracteres :

Sa tige est triangulaire, & porte à Bon fommet un panni-  
cule composé d’une multitude de petits épis étroits,  
écaillés & serrés les uns contre les autres. BoERkaavE a*Ind. alt. Plant. Part. II,*

Ses especes font :

*1. Cyperus odoratus,radice longâosive cyperus Officinarum^*C. B. P. 14. Theat. 216. Boerh. lnd. A. Offic. Ger.  
28. Emac. 30. Raii Hist. 2. I299.Synop. 3.425. *Cype-  
rus longus, odoratus*, Park.Theat. 146. *Cyperus longus,  
odoratus,* Hist. Oxon. 3.237. *Cyperus panniculâ sparsâ  
speciosa,* J. B. 2. 501. *Cyperus,* Chab. 194. *Souchet  
long.*

Le *souchet* long a un grand nombre de feuilles étroites  
herbacées, rudes & âpres au toucher. Du milieu de  
ces feuilles s’éleVe à la hauteur de deux pieds ou *en-  
viron* une tige triangulaire, au fommet de laquelle  
croît une touffe ou un pannicule composé de petits  
épis bruns, écaillés, aVec quelques petites feuilles  
courtes au fond. Sa racine est longue & foible, d’tm  
brun obfcur à l'extérieur, & d’un brun moins foncé  
au dedans. Son odeur est agréable , & elle est tant foit  
peu chaude & amere au goût. Cette plante croît dans  
quelques contrées d’Angleterre. On la trouve dans  
les marais: mais ce que nous en avons vient ordinai-  
rement de l’Italie. **MILLER.** *Bot. Osse*

2. *Cyperus rotundus s esculentus i angustifolius.* C, B. P.  
144. Theat. 222. Hist. Oxon. 3. 236. Insu 527. Elem.  
Bot. 419. Boerh. Ind. a. 2. *166. Trasi*Offic. J. B. 505.  
*Tarsi malinathelle Theophrasti.* Chab, 195. *Cyperus esc  
culentus.* Raii Hist. 2. 1301. *Cyperus rotundus, escu-  
lentus s angustifolius.* C. B. P. 14. Theat. 222. Hist,  
Oxon. 3. 236. Tourn. Inst. 527. Elem. Bot. 419.  
Boerh. Ind. A. 2. 166. *Cyperus esculentus asive Trasi  
Italorum,* Ger. Emac. 32. *Cyperus, dulcis, rotundus,  
trasi dulce vocatus.* Parle. Theat. 146. *Souchet doux.*

Il croît en Italie & en d’autres Contrées. La racine est  
d’ufage, & il a les mêmes propriétés que les autres  
*seuchetse*

3. *Cyperus rotundus Germanicus.* **C. B. P.** 17. Theat.  
215. BOERHAave. *Ind. alt. Plant. Vol.* 2. *a.*

Outre les efpeces précédentes de*scuchets,* Dale fait men'  
tion de la fuivante.

*Cyperus rotundus,* Offic. *Cyperus, rotundust orientalis, ma-  
jor.* C. B. P. 13. Theat. 208. Raii Hist. 2. 1299. Hist.  
Oxon 206. *Cyperus rotundus Syriacus.* Ger. Emac. 31.  
n°. 3. *Cyperus y rotundus , odoratus, Syriacus.* Parla  
Theat. 145. *Cyperus Syriacus t et Creticus rotundior.*J. B. 2. 502. Chab. 194. *Souchet rond.*

Les racines du *souchet* rond , Pont de la grosseur d’une  
muscade , & en ont la figure. Elles font rudes & bru-  
nes au dehors, & blanchâtres en dedans. Elles répan-  
dent une odeur fort douce, & tiennent enfemble par  
des petits filets. Quant à fes feuilles, fes tiges, & la  
maniere dont il croît, il dissere peu du *souchet* long.  
On nous l'apporte de Turquie.

Les *souchets* longs & ronds font à peu près de la même  
nature, & ont les mêmes propriétés. Ils sirnt échauf-  
fans & defficatifs ; ils chassent les flatulences , forti-  
fient les entrailles , foulagent dans la colique; provo-  
quent les urines & les regles ,préVÎennent l'hydropisie,  
passent pour céphaliques , font bons dans le vertige &  
les étourdissemerts, & s’employent quelquefois en gar-  
garifmes detersifs, pour les ulceres à la bouche & aux  
gencives. MILLER. *Bot. Osse*

N n n ij

935 CYP

Geoffroy ajoute que le *fouchet* long est éarminatif, esse  
menagogue , stomachique, & diuretique. Hippocrate  
le recommande dans les maladies de lamatlice , &  
Simeon Pauli dans les ulceres de la Veflie, en y joig-  
nant le jonc odorant.

CYPHI ,χυφι. C’est une composition dans laquelle on  
fait entrer les 16 ingrédiens scliVans : le miel, le νΐη,  
les raisins, le siouchet, la résine , la myrrhe, l’asipalate,  
le seseli , le jonc odorant, le bitume de Judée , le  
thryon, θρύου, efpece de jonc marin , Xilander lit θρήου ,  
feuille de figuier ) la patience , les deux efpeces de  
baies de genieyre , c’est-à-dire, les petites & les gran-  
des baies, les cardamomes & le rofeau. Cette com-  
posirion ne le fait pas comme une autre. Les Anciens  
y mcttoient beaucoup de mystere ; ils lifoientles Li-  
vres factés tandis que le Droguiste Faifoit le melange.  
Il paroît aussi qu’on a entendu finesse dans le nombre  
des drogues ; car c’est un quarré de quarré, & le fieul  
nombre pairement pair, qui ait sim aire égale à la  
circonférence. Si ce remede est efficace , je ne crois  
pas qu’aucune personne fensiée s’aVÎfe d’en chercher  
la raifon dans ces circonstances futiles, au lieu d’a-  
voir égard aux qualités aromatiques de ces ingrédiens.  
Les *cyphi* rendent une odeur douce & agréable qui fe  
répand dans Flair , & lui donnent une Vertu qu’il n’a-  
voit point. Cet air reçû dans le corps par le moyen  
de la refpiration , y produit des mouvemens salutai-  
res , y met une température douce & agréable, & dise  
sipe doucement toutes les impressions fâcheuses dont  
l’ame étoit attristée. Ce remede n’est pas moins effi-  
cace que l'iVresse pour dissiper les foins inquiets dont  
l’esprit peut être obscurci ; mais il relâche, éVacue,  
& n’a peint de siti tes suCheisses. L’imagination & cette  
faculté qui produit en nous les rêVes, en est toute pu-  
rifiée & en est rendue Vive & gaie ; ou comme dit  
Amyot dans *sa* Traduction , lissent & polissent la par-  
tie imaginative du cerVeau qui reçoit les Eonges , ne  
plus ne moins qu’un miroir , & le rendent plus pur &  
plus net, autant ou plus que les ions de la lyre & des  
instrumens de Musique, desquels uiloient les Pytha-  
gOriciens deVant quesse mettre à dormir; il enchante  
ainsi, & entretient la partie de l’ame inéfonnable &  
sujette aux passions; car les odeurs bien EouVent sus-  
citent & réveillent le sentiment qui défaut, & au con-  
traire bien fouVent elles le rendent plus mousse , plus  
repofd & plus coy , quand les Eenteurs aromatiques  
Eont épanduës & semées par le corps pour leur sub-  
tilité , comme aucuns Medecins difent, que le dor-  
mir *se* forme en nous; c’est à EaVoir , quand la Vapeur  
de la Viande que nous avons priste, Venant à ramper  
tout doucement au long des parties nobles, par ma-  
niere de dire, les chatouille. '

Les Egyptiens tssent aussi de cette composition de *cyphi*en breuVage, car ils tiennent qu’en le beuvant, il pur-  
ge & lâche le Ventre.

La résine est ouvrage du Soleil , & on cueille la myrrhe  
à la Lune , des arbres qui la pleurent. ?,lais des sim-  
ples qui composient le *cyphi ,* il y en a qui aiment  
mieux la nuit, comme ceux qui font nourris des Vents  
froids ; des ombrages, des rofées & humidités; car  
la clarté & la lumiere du jour est une & simple : &  
Pindare dit que l’on voit Soleil à traVers Pair folitai-  
re, là où Pair de la nuit est une composition & mê-  
lange de plusieurs lumieres & plusieurs puissances ,  
comme plusieurs femences confluentes de plusieurs  
Astres en un même tout , & partant à bon droit brû-  
lent-ils ces parfums-là qui font simples , le jour, corn-  
me ceux qui font engendrés par la Vertu du Soleil :  
& ceux-ci comme étant mêlés de toutes siortes & di-  
verses qualités, iis les allument siur le commencement  
**de la nuit. PLUTARQUE ,** *d’Isis et d’Osiris, Traduction  
d’Amyot.*

Suidas dit à l’art. Κῦφι, que l’Egyptien Manæthos étoit  
l’inventeur de cette composition ; mais il aVoue qu’il  
ne connoît point la maniere dont il s’y prenoit. Il nous

CYP 936

apprend à l'article Μαναίθως, que c’étoit un Prêtre  
Egyptien qui aVoit écrit siurla composition du *cyphi.*Les Egypticns faisioient un grand usiage de cette ccm-

position dans leurs Sacrifices; de-là siont Venus les tro-  
chifques de *cyphi.*

*Trochifques de Cyphi.*

Mettez la myrrhe & le bdellium dans un mortier, & leur  
donnez aVec le vin la consistance d’un miel clair.

Répandez là-dessus la térébenthine, la pulpe de raisins,  
& les poudres.

Battez-bicn le tout, & lui donnez aVec le miel écumé  
la Consistance qui conVÎent à des trochisiques.

Cette composition a plus d’un inconVenient : mais com-  
me c’est un des principaux ingrédiens du Mithridate,  
nous nlaVons pû nous dispenser de l’insérer ici comme  
on a fait dans la Pharmacopée d’Ausbourg, & dans  
toutes les Pharmacopées Ossicinales un peu connues.  
Damocnte passe pour en être le premier inVenteur :  
on dit que s’étant proposié de réformer le Mithridate,  
il jugea à propos d’y faire entrer les ingrédiens fous  
cette forme. Galien en fait mention dans fon Traité  
*de Antidotis*, & il la recommande dans quelques cas.  
Dans la pratique moderne, 011 ne lui connoit d’autres  
lissages que ceul; auxquels elle fut originairement desi  
tinée.

CYPHOMA & CYPHOSIS , χύφωμα & χύφωσις , de  
χυφόω, courber ; courbure de l'épine du dos, dans la-  
quelle les Vertebres s’inclinent contre nature, & pro-  
minent en dehors.

CYPRESSUS, *Cyprés.*

Voici fes caracteres :

Scs feuilles font écailleufes & plattes, les fleurs mâles  
qui font éCailleufes , croissent fur le même arbre à une  
grande distance. Le fruit est compofé de plusieurs tu-  
bercules ligneux, qui contiennent des femencesangu-  
lesses & dures. MILLER. *Dictionn.*

BoerhaaVe compte les trois especes sulcantes de *Cyprés.*

1. *Cypresseus metâ in fastigium convoluta s quae fœmina  
Plinii.* T. 587. *Le Cyprés commun.*

Cet arbre est grand , large , haut, collVert de tous côtés,  
& presque tout en fortant de terre de branches foi-  
bles , qui croissent fort près les unes des autres, & qui  
lui donnent une figure pyramidale. Ces branches por-  
tent de petites feuilles courtes, pointues, & pour ainsi  
dire éCailleufes. Ses fleurs font petites & à étamines;  
elles font suivies de cones ou de pommes, ainsi qu’on  
les appelle, rondes & à-peu-près de la grosseur dsulie

*937* CYP

noifette ; lorsqu’elles font mûres elles s’ouvrent èn  
différens endroits, & l’on y voit des Eemences brunes ,  
plattes & anguleusies. On le plante dans les jardins à  
cause de la beauté de *sa* verdure. Il ne Ee dépouille  
point de *ses* feuilles, il les garde pendant tout l’hÎVer  
& il en pousse de nouVelles au printems. Nous en avons  
de deux especes dans nos jardins; celui qu’on appelle  
*cyprès* femelle, dont les branches croissent très-près  
les unes des autres , qui a les pommes tant foit peu  
plus longues que le *cyprès* mâle, qui s’étend plus ati  
loin , & dont les cones font plus ronds, est le plus  
commun.

Ces cones ou pommes font la partie dont on fait prin-  
cipalement ufage : on ne *se* sert presque jamais de *ses*feuilles. Ses cones passent pour defficatifs, resserrans,  
conyenables dans mutes fortes de flux, dans le cra-  
chement de sang, dans la diarrhée , dans la dyssente-  
rie, dans l’écoulement immodéré des regles, & dans  
l’exerétiOn involontaire des urines. Ils arrêtent le sai-  
gncment des gencives , & rasermissent les dents. On les  
fait entrer dans les fomentations & dans les cataplaf-  
mes styptiques & astringens.

2. *Cypresseus ramos extra se spargens quae mas Plinii.* T.  
587. *Le Cyprès mâle, et qui étend ses branches au loin.*

3. *Cypresseus virginiana,soliis acaciae deciduis.* H.L.H.A.

1. 113. *Le Cyprès de Virginie âfeuilles Tacac’a, et qui  
fe dépoltille en hiver.* ROERH. *Ind. ait. Plant. Vol. II.*

CYPRINUM OLEUM, χύπρινον ἔλαιον, *huile de Cyprès.*

Prenez *de l’huile d’olives non mures* ( ἐλαίου ὀμφακινου) *la-  
vées i un ceramiùm ( mesure qui contient environ  
quarante-deux pintes;)  
de l’eau de puits, un ceramium et demi.*

Mêlez la moitié de cette eau avee l’huile , & réfervez  
l'autre moitié pour délayer les autres ingrédiens.

Prenez *d’aspalate, cinq livres et demie ;*

*de calamus, six livres et demi ;*

*de myrrhe, une livre ;*

*d' cardamome, trois livres neuf onces ;  
d’aulnlce, neuf livres cinq onces.*

Prenez du bitume de Judée , broyez-le & le faites ma-  
cérer dans l’eau,

Mettez-le enfuite silr le feu avec l'huile jtssqu’à ce qu’il  
bouille.

Dissolvez la myrrhe dans du vin odoriferant.

Broyez le calamus & le mêlez avec la myrrhe.

Prenez làsspalate & le jettez dans ce mélange d’huile &  
de calamus.

Faites bouillir le tout fussifamment, retirez enfuite *vo-  
tre* vaisseau de dessus le feu, & le passez.

Broyez les cardamomes, & les mêlez avec le reste de  
l’eau.

Ajoutez-les avec les ingrédiens que vous avez fait bouil-  
lir ci-dessus, & remuez continuellement aVec une  
spatule, jiicqu’à ce que tout soit froid.

Séparez enfuite l’huile, & silrquarante huit livres d’huile  
( je lis μὴ aVec Cornarius au lieu de χά) mettez  
quarante-six liyrcs huit onces de fleurs de *cyprès.*

Laissez-les macérer, & les passez à traXers un pannier  
d’osier.

Si vous avez besioin d’une huile de cyprès, plus chargée

C Y P 938

& plus forte, obferVez toujours la même propor-  
tion entre l'huile extraite, & la quantité de fleurs  
nouVelles.

Passez ces fecondes fleurs comme les premieres.

Faites une seconde ou troisieme macération , jusqu’a ce  
que Votre préparation Vous paroisse allez forte.

Pour cet effet confultezfa consistance & fon odeur; il y  
en a qui ajoutent à cela un peu de canelle.

L’huile de *cyprés* est échauffante & émolliente, elle di-  
late & cuVre les orifiees des Vaisseaux. C’est pourquoi  
c’est un assez bon remede dans les affections de la ma-  
trice & des nerfs, dans les pleurésies & dans les *frac-  
tures* foit feule, soit aVec un cerat. Elle entre aussi dans  
les malagmes pour l’opisthothonos, llesquinancie, &  
les inflammations aux aines. C’est un ingrédient dont  
on *use* dans la composition des *acopa* ou medicamens  
contre la lassitude. DIOSCORIDE. *Lib,I. cap. 6y.*

CYPRUS. Voyez *Phyllareafolio ligustri.*

CYPSELE ou CYPSELIS , κυψέλη ou κυψελίς, *la cire  
des oreilles.*

CYPTARION, nom d’un antidote dont Myrepsie fait  
mention. *Sect, 5. cap.* 9.

C Y R

CYRÆNIA , les feces du fafran infufées dans l’huile.  
RULAND.

CYRBASIA ou TIARA, *Tiare,* espece de Couronne  
que portoient les Rois de Perfe. Hippocrate fe sert  
de ce mot dans S011 Traité des maladies des femmes.

CYREBIA, χυρήβια, la peau de l’orge ou de quelques  
autres grains , ou la partie qui s’en fépare dans la tor-  
réfaction ou dans l’ébullition.

CYRENAICUS SUCCUS, ou *laserpitium.*CYRCEON, le *Podex* ou *F Anus.*

CYRTOIDES, χυρτοιδὴς , *Gibbeux.*

CYRTOMA , χύρτομα; tumeur contre nature, & pro-  
tuberence ou bosse,

C Y S

CYSSAROS , χύσσαρος ; le *Podex* ou *l’Anus.*CYSSITES , ou *Lapis aetites.*

CYSTEOLITHOS de χύστις Vessie, & de λίθος, Pierre.  
Pierre dans la Vessie.

CYSTHEPATICI DUCTUS, *Conduits cystepaelelquasu*c’est-à-dire, qui portent la bile du foie dans la vésicü-  
le du fiel.

CYSTICAPNOS, *Espece de sume-terre.*

Voici fes caracteres :

Sa racice est fibretsse & annelle, *ses* feuilles, fes bran-\*  
ches & Ees fleurs ressemblent à celles de la *foemeterre*traçante. Son fruit est une Vessie oVale, traVerfée d’un  
axe,autour duquel font attachées en tout fens des grai-  
nes rondes, qui font couVcrtes d’une Vésicule commu-  
ne qui est étendue fur l’axe.

BoerhaaVe n’en compte que la feule espece siliVante.

*Cysticapnos Africana aseandens , samaria , Africana, ve-  
sicaria, seandens.* Par. Bat. *AppJÆumaria, albas ve-  
sicaria , capreolis, don ata j sub exitura autumni florens ,  
Æthiopica.* Pluk. 400. a. *Fumeterre africaine traçante  
et âvésicllles.* BOERH. *Ind. alt. Plant, Vol. I.*

CYSTINX , Κύστιγξ , *petite vefsies.*

CYSTIS, Κύστις , *la vessie.* UYsns FELLEA , *la vésicule  
duflel.* On donne le nom de kyste à tout dépôt d’hu-  
meurs peccantes qm a la forme d’une Vessie, & qui est  
enfermé dans une poche.

*939* C Y T

CYSTOTOMI.A de κύστις *, vissee,* & de τύμνω , couper ;  
*Lithotomie.*

C Y T

CYTHION ; nom d’un collyre dont Cesse fait mention.  
CYT1NUS *, fleur de grenade. .*

CYTISO - GENISTA, le genêt.

Voici fes caracteres felon Miller.

Ses fleurs font légumineufes; elles sont fuivies de gouse  
fes applaties qui contiennent plusieurs graines en for-  
me de rein ; fes branches font flexibles , & portent  
quelquefois des feuilles dispofées une à une, & d’au-  
tres fois trois à trois. .

Boerhaave n’en compte qu’une feule efpece.

*Cytiso-genista seoparia vulgaris, flore luteo ->* Tourn. Inst.  
649. Boerh. Ind. A. 2. 27, *Genista,* Offic. Ger. 1130.  
Emac. 1311. Chab. 83. Mer. Pin. 44. *Genistavulgaris,*Merc. Bot. I. 37. Phyt. Brit. 45. *Genista vulgaris eV  
seoparia*, Parle. Theat. 228. *Genista angulosa etseopa-  
ria,* C. B. Pin. 395. *Genista non spinosa , angulosa et  
seoparia ,* Jonf Dendr. 372. *Genista angulosa trifolia,*J. B. 1. 388. Raii Hist. 2. 1723. synop. 3.474. *Cytisus  
scoparius vulgaris*, Elem. Bot. 508. *Le Genêt commun.*DaLE.

e

Sa racine est longue, épaisse, ligneufe, & s’enfonçant  
profondément en terre , d’où on ne l'arraehe pas fans  
peine : elle pousse un grand nombre de tiges, ferrées  
les unes contre les autres, très-fortes , tant foit peu  
inclinées, anguleufes, & hautes de deux piés & davan-  
tage. Il y a à chaque nœud trois petites feuilles ovales  
fur un pédicule commun. Ces feuilles tombent bien-  
tôt, & la plante paroît nue pendant une grande partie  
de l'année. Ses fleurs font placées au milieu des bran-  
ches ; elles font larges, en papillon, d’un jaune lui-  
fant, & fulcies de siliques plates, très-velues , &plei-  
nes d’une fcmence brune , petite & en forme de rein.  
Elle Croît dans les champs , dans les communes , & fleu-  
rit en Avril & en Mai. Ses fleurs & fes tiges font d’u-  
segjo

Le *genèt* est apériti f& hépatique, leve les obstructions à la  
rate & au foie, proVoque les urines, & passe pour bien-  
faisant dans l’hydropisie, en le faifant infuser dans la  
boisson journaliere. Scs cendres infusées pareillement  
dans de la biere & du vin , s’ordonnent dans les mê-  
mes maladies , & procurent une grande évacuation  
d’eau par les urines. On assaifonne ses fleurs avant qu’el-  
les fuient parfaitement formées , avec du fel & du vi-  
naigre, & on les fait entrer dans les fauces, comme  
les câpres. Il y en a qui les regardent comme mal-fai-  
fantes à l’estomac , & qui n’en permettent l’ustage que  
dans les maladies de la rate & du foie.

Cordus a remarqué quecetteplante puoitcomme lefureau.  
Son odeur me paroît plus forte , & approche, ce me  
femblejde celle des huiles fétides: fes feuilles sont ame-  
res, & ne rougissent pas le papier bletl ; ce qui fait  
conjecturer qu’elles contiennent un fel semblable au  
fel naturel de la terre, mêlé avec beaucoup d’huile  
fétide ; cette plante est apéritive & diurétique.  
Pena & Lobel assurent qu’en Guienne & en Au-  
vergnc le peuple mange en falade les fleurs de *genèt,*fans qu’il *se* plaigne d’aucune envie de vomir, 5ΐιηοη  
Paulli a pourtant obsiervé , que deux gros de ces fleurs  
infusiles dans l’hydromel, purgeoient très-bien. Si  
cela est, il y a apparence que c’est le vinaigre qui arrê-  
te leur vertu purgative ; car tout le monde fait que les  
acides affoibliflent les purgatifs. Dans les Pays-bas &  
en plusieurs endroits d’Allemagne, on confit au vinai-  
gre & au fel les boutons des fleurs de cette plante , de  
même que llon confit les câpres en ProVence , en Ita-  
lie & en Efpagne. Ces Auteurs ont aussi obferVé, que  
les femences *do. genèt* étoient fort peu émétiques. Pour

C Y T 940

le calcul, Tragus recommande l’eau distilée des fleurs  
de *genèt* : il dit qu’un fcrupule de *sa* semence en poudre  
passe pour sudorifique ; & qu’un verre du fuc des bran-  
ches de *genèt* macérées dans Peau, foulage sort ceux  
qui ont la ficiatique & llesquinancie. Dodonéc ordon-  
noit l’infusion des tendrons de *genèt* pour faire passer  
les urines , & les sérosités des hydropiques & des ca-  
chectiques : il leur faisioit boire aussi les cendres de la  
même plante infusiles dans du vin blanc : mais il aver-  
tit qu’elles font fort acres. On peut les corriger avec la  
crême de tartre. Jules-Céfar Claudin les mêloit avec  
le fel d’absinthe : il a publié ce fecret comme un excel-  
lent remede pour l’hydropisie; l’extrait des tendrons de  
*genèt* a les mêmes vertus. La conferve & l’extrait des  
fleurs flont propres pour les maladies de l’estomac; On  
les emploie dans les pilules balstamiques que llon fait  
prendre au commencement du repas ; ces pilules for-  
tifient & tiennent le Ventre libre.

En Voici la defcription.

*Mèlez* l’extrait que l’on aura tiré de huit onces de rhubar-  
be , l’extrait tiré de pareille quantité d’aloès , qua-  
tre onces de mastic , six onces de myrrhe, deux  
onces de siafran, une once d’extrait de fleurs de  
*genèt, 8e* autant de baume du Pérou : il en faut  
faire des pilules , & en donner un gros. ToURNE-  
**FORT.**

On a remarqué que le jeune*genèt* brouté par les brebis,  
les garantissait de la maladie contagieufe à laquelle  
elles font sujettes.

CYTISUS , *Cytise,* est une plante, qui, suivant la défi  
cription qu’en donne Miller, porte des fleurs légumi-  
netsses, qui flont sitiVies par des gousses fort applaties,  
qui contiennent plusieurs femences plates & oblon-  
gues ; à quoi llon peut ajouter que *ses* feuilles font ron-  
des pour la plupart, & approchant de celles de l’a-  
lisier.

BoerhaaVe compte jusqu’à feize différentes especes de  
*cytisa*

1. *Cytisus Alpinus , latifolius,flore racemose, pendulo»*Elem. Bot. 508. Tourn. Inst. 647. Boerh. Ind. A. 2.  
26. *Laburnum , Offic.* Chab. 78. *Laburnum trifolium  
anagyridisimile*, J. B. I. 361. *Anagyris ,* Ger. 1239.  
Emac, 1427. *Anagyris non foetida, sive laburnum ma-  
jus ,* Parle. Theat. 245. *Anagyris non foetida major,  
vel Alpina,* C. B. P. 39. *Anagyris non foetens major} vel  
Alpina,* Jonf Dendr. 364.

Les feuilles rafraîchissent & dissipent les tumeurs : elles  
excitent l’urine, étant prifes en décoction.

2. *Cytisus alpinus, latifolius ustore racemoso, pendulo,soliis  
variegatissis*. 648. *Anagyris nonfoetida maior. Alpina  
soliis ex albo et viridi eleganter variegatis,* Pluk. Alm.

Bot.

3. *Cytisus Alpinus angustifolius, flore racemoso, pendulo  
longiori,* T. 648. *Anagyris non foetens minor*, C. B. P.

. 391. *Egelo,* Dod. p.785. *Anagyris angustisoliaM.*Eyst. o. 1. F. 7. fig. 1.

4. *Cytisus Alpinus, flore racemoso, pendulo, breviori y* T.  
648. *Anagyris non foetida elatijolia ustoribus densius con-  
gestis in breviorem uvam*, Schol. Bot.

5. *Cyelsus, glabris foliis, subrotundis, pediculis brevissi-  
mis,* C. B. P. 390. *Trifolium arborescens j* H. Eyst.  
Vern. o. Arb. & Fr. F. 1 o. fig. 2. H. R. D.

6. *Cytisus Glaber, nigricans,* C. B. P. 390.

7. *Cyelsus Glaber, viridis,* C. B. P. 390.

8. *Cytisos fecundus Clusii,* H. 94. *Ps.eudo~Cyels.us alter*Dod. p. 570.H.R. D.

9. *Cyelsus minoribussoliis, ramulis tenellis, villosis s* C. Β.  
P. 390.

94ΐ CYT

ιο. *Cytisus supinus, foliis infa et siliquis molli lanugine  
pubescentibus*, C. B. P. 390.

II. *Cytisus Africanus , argenteus , flore atro purpureo,*Oldenl.T.648. H.R.D.

12. *Cytisus hirsutus, flore luteo purpurascente*, C. B. P.  
39°.

13. *Cytisus spinosus,* Herm. Cat. Hort. Lugd. Bat. 218.  
Tourn. Inst. 648. Elem. Bot. 508. Boerh. Ind.A. 2.  
*H-Asphalathus alterasOffic.Asphalathussccunda trifo-  
lia , quae acacia secunda Matthelolo trifolia ,* J. B. I, 375.  
*Asphalathus secunda trifolia , acacia secunda quorum-  
dam* ,C.B.P. 392. Jonf. Dendr. 366. *Acacia altera  
trifolia* , Ger. 1149. Emac. 1330. *AcaciaDioseoridis,*Ger. 1149. *Acacia secunda, seu altera Dioscoridis >*Park. Theat. 1544. *Cytisus spinosus acacia dictus,* Raii  
Hist. 2. 1723. *Cytise sp artium aculeatum j acacia tri-  
folia dictum ,* Plukn. Almag. 129.

Le suc de cette efpece de *cytise* est astringent, & propre  
pour les maladies des yeux. DïOsCORIDE. \*

14. *Cytisus humilis, argenteus, angustisolius,* T. 648. H.

15. *Cytisus Mons.peesulanus, medicae folio t siliquis dense  
congestis et villosissiF*. 648.

C Y Z 942

16. *Cytisus argenteus , linifolius, insularum Stheechadums,*T.648. B **OERHAAVE ,** *Index ait. Plant. Vol. II.*

Il y a une autre estpece de *cytise ,* outre celles dont nous  
venons de parler, dont on trouve la description sui-  
vante dans Dale.

*Pseudo-Cy tissus, Offic. Pseudo-Cyelsus hirsutus,* Ger. 1126.  
Emac. 1308. *Citiscus hirsutus,* J. B. 1. 372. Chab. 79.  
Tourn. Inst. 647. Elem. Bot. 508. *Cytesus Hispanicus  
arboreus,* Park. Theat. 1475. *Cytisus loliis subrusa la-  
nugine hirsutis,* C. B. P. 390. Raii Hist. 1.971. Jonf  
Dendr, 361. Hort. Cat. Supp. A. 25.

On emploie les feuilles de cette derniere espece au même  
ufage que les précédentes.

C Y Z

CYZICENUS , Κυζιχηνὸς ; épithete que Galien donne  
à une emplâtre qu’il décrit, *Lib. dx Compositione Med.  
P. G. 8c* qu’il recommande dans les ulceres opiniâtres,  
& les blessures des parties nerveufes.

D

D

D , dans l’Alphabet Chymique , dénote le *Vitriol.*

Δ. La figure de la lettre *delta,* la quatrieme de l’Alpha-  
bet des Grecs, étoit employée par les Anciens, à ce  
que dit Galien, *ComTJI. in y.Epid. Tit.yi.* comme un  
signe qui exprimoit la fievre quarte.

DAB

U ABESTIC, *la Tortue.* **JOHNSON.**

DAB U RI, *Clusii,* est le nom de *FAclelotI.* Voyez  
*AchiotI.*

D A C

DACETON, δακηταν, de δάκνεω, *mordre s,* est l’épithe-  
te que l'on donne aux animaux qui mordent.

D ACH EL, est le nom que Boerhaave, *Index alter,* don-  
nc à la *Palma major.*

DACNERON , δακνηρὸν, de δάκνω , *mordre, mordant->*est l'épithete d’un collyre dont il est parlé dans Tral-  
lien, que l’on appelle aussi *oxydorcia & cynopticon.*Cet Auteur le recommande pour éclaircir la vue, pour  
fortifier les yeux , & pour dssiper les cataractes qui ne  
font que commencer. Il est compofié de trente gros de  
cuivre brûlé, de feize gros de poivre , de huit gros de  
cadmie, de quatre gros de myrrhe, d’une pareille quan-  
tité de safran, de vingt-quatre gros de gomme arable  
que , & de cinq gros d’opium. On en ufe avec de lleau.  
**d'RALLIEN ,** *Lib. II. cap. fa*

DACRYDIUM ; le même que *Diagrydium s* dont on  
peut voir l’article.

DACRYODES HELCOS, δακρυωδες ε'λκος , de δάκρυ  
ou δάκρυον, *une larme.* Hippocrate , *Lib. de Fract.* em-  
ploie ce mot pour signifier un ulcere qui rend une *sa-  
nie* claire & non digérée.

DACRYON, δάκρυον, *larme.* C’est une liqueur excré-  
mentiticlle , siéreusie ou lymphatique qui découle des  
glandes lacrymales.

On distingue les larmes en naturelles ou volontaires, &  
en non-naturelles ou inVolontaires. Les premieres ont  
pour causie quelque passion extraordinaire de l’ame, le  
chagrin , la joie & autre passion semblable. Les *larmes*involontaires font appellées par Hippocrate, δάκρυα

D A C

ἀκουσια , *Lib. I. Epid.* où il dit que dans les fievres ar-  
dentes elles prognostlquent un saignement de nez.  
Dans le quatrieme Livre des *Epid.* il exprime la mê-  
me choEe par ἀκουσίως παραῤῥέοντα , « coulant ίηνοΐοη-  
« tairement. » Dans les *Progn.* il emploie la phrafe  
ἀπροαιρέτος δακρύοντες ὀφθαλμοὶ, « des yeux qui pleu-  
« rent involontairement; » à quoi, *Apb.* **52** *Lib. IV.*font opposés κατὰ προαίρεσιν δακρύοντες, « pleurant VO-  
« lontairement. » Il est dit, *Lib. VI. Epid.sect.* **1.** *Aph.*16. que dans les maladies aiguës, lorstque l'état est dan-  
gereux , les *larmes* volontaires l'ont un bon signe, mais  
que c’est tout le contraire des *larmes* involontaires.  
Galien, *de Cur. Rat. ad Glauc.* met les *larmes* invo-  
lontaires au nombre des signes d’une hémorrhagie.

DACRYOPOEOS , δακρυοποιὸς , de δάκρυ, *larme , &*ποιέω *,faire* ou *causer,* est l’épithete de quelques sises-  
tances acrimonieuses qui excitent des *larmes*, comme  
de l’oignon, du raifort, &c.

DACTILETUS, *i’hermodacte,* **RULAND.**

DACTYIDEUS , filmant Johnson, est le *Lapislyncis'*Voyez *Belemnites.*

DACTYLETHRAI , DACTYLITHRAI, δακτα-  
λήθραι, δακταλίθραι, de δακ.τυλος, *un doigt , à* cause de  
leur figure,font une efpece de topiques que l'on intro-  
duit dans la gorge pour exciter le vomissement.

OribaEe, *Collect. Med, Lib, VIII, cap, 6.* en donne la des-  
cription.

« Je connois, dit-il , quelques perfonnes qui oignent  
« leurs *doigts* avec du fisc de ficammonée, & qui les  
« fourrent dans leur gorge pour s’exciter à vomir. Sup-  
« posé que ce moyen ne leur réussisse point, ils pren-  
« nent huit ou dix plumes de la queue d’une oie, qu’ils  
« introduisent dans leur gosier après les avoir frotées  
a avec de l’huile *cyprinum on irinum. »*

Suit après ce qui a immédiatement rapport à cet article:  
*ί('*

a On a aussi pour méthode de coudre un morceau de  
*« dactylethrai* Carthaginois , ou de telle autre peau  
« siouple de dix ou douze travers de doigt de longueur,

943 D A C

'fc en forme de doigt. On le remplit de laine à moitié ,  
« & on laisse l’autre vuide pour pbuvoir y mettre le  
« doigt. On le frote avoc quelqu’une des huiles dont  
« nous avons parlé, & on l'introduit dans la gorge. »

DACTYLIOS, δακτύλιος, dans Hippocrate, περὶ γυ-  
ναικ. φύσ. est rendu par κύκλος , τροχίσκος , un ίτθ-  
*clels.que.*

DACTYLODOCHME, δακτυλοδόχμη. Voyez *DocIn  
me.*

DACTYLOS, δακτύλος , est le fruit du palmier, que  
les Grecs , comme nous l’apprend Galien, *Lib. IL de  
AHm. Fac-* appellent aussi φοινικοβάλανος & φοίνιξ. De-  
là vient, suivant la remarque de Fœsius, que l’on trou-  
ve rarement le mot δακταλους dans Hippocrate , mais  
φοίνικας. Dans le passage ( *Lib. I.* περὶ γυναικ.) τὸἰσι δακ-  
ταλοις, καὶ οψοισι θαλασσίοισι *suèInraev* ἢ κρέασι χρήσθω ; « sa  
« nourriture doit être de *dactyli* & de coquillages,plu-  
« tôt que de viande ; » le mot δακταλοις, paroît signi-  
fier quelque chose qui appartient à la mer, plutôt que  
le fruit du palmier, parce qu’il s’agit ici d’un régime  
dessiccatif. Le *dactylus* est aussi une efpece de coquil-  
lage, à qui l'on donne encore le nom *d’unguis su* cau-  
se qu’il a la figure d’un ongle , & qui est en ufiage dans  
les cuisines. Pline , *Nat. HeistÆib. IX. cap.* 61. et 33.  
Les Grecs l’appelloient pour la même rasson ὸνυξ  
(Csoyx.) Voyez *Blatta Byzantia.* Mais comme ce poifi-  
fon est d’un mauvais suc, suivant Athenée, & de dif-  
ficile digestion , Fœsius croit que ce passage est cor-  
rompu, & lit avec Cordæus , πρισὶ δακταλοισι, en le  
liant avec le passage précédent. D’autres interpretes  
lifent τοισι δ’ ἄλλοισθη

Δάκταλος est encore la plus petite mesure des Grecs. Elle  
est la quatrieme partie d’un palme, & la sixieme du  
pié, & ne differe point du *digitus* des Latins.

DACTYLOTHECE , δακταλρθρκη , de δάκταλος , *un  
doigt y* & θήκη , *un étui* ; est le nom que Paré donne à un  
instrument de Chirurgie pour relever un doigt, ou le  
pouce lorsqu’ils pendent après avoir été blessés.

DACTYLUS, dans Boerhaave, *Index alter*, est le nom  
de la *Pahma malor.*

DACTYLUS IDÆUS. Voyez *Belemmteso*

D Æ D

ÔÆDALUS, est le nom que quelques Chymistes don-  
nent au mercure ou vif-argent.

DÆDION, δαιδίον, est un diminutif de *dais*, une tor-  
che. Voyez *Dais.*

D Æ M

DÆMONIS, *Asphalte.* Ca **STELLI.**

D A I

DAIB, DEHEB, DEHEBEB, DEAB, *Or.* RcLAND.  
DAIS , DAS , δαις, δὰς, dans Hippocrate , est la *Taeda-,*espece de pin, ou une substance produite par cet arbre ,  
*L.I.* περὶ γυνακείων, il prescrit δαὶδα *TPiosidsinv,* «de la *taeda*fort grasse» pour l'expulsion du fœtus, & dans le même  
Livre,d ordonne pour la suppression des regles de boire  
du *crethmon* ἐν ὀινῳ τῷ ἀπὸ δαἵδὸς « dans du vin fait  
« avec la *taeda,* ou dans lequel on a fait bouillir de la  
*« taeda. »* Il prefcrit pour la rétention des vuidanges,  
une potion préparée avec *lataeda,* à prendre tous les  
matins à jeun jusqu’à ce que la maladie ait cessé. Il or-  
donne , *Lib.* περὶ ἀφόρων, de la *taeda* très-grasse , δαὶδα  
πιοτάτην , coupée par petites tranches & cuite dans du  
*passeum* blanc très-doux, (γλυκὓ, du vin fait avec des  
raisins secs ) en forme de potion ; & dans plusieurs au-  
tres endroits du même Livre, il prefcrit des coupeaux  
de *taeda* macérés dans du vin blanc ou de l’eau.

*Daedion,* δαἵδίον, est un morceau de *taeda* de figure oblon-  
gue, rend & uni, coupé enferme depessaire, que l'on  
introduit dans l’utérus pour en ouvrir l’orifice lorfqu’il

D A I 94 *g*

est fermé. Hippocrate le prefcrit avec une cannulede  
plomb dans plusieurs endroits de sem premier Livre  
περὶ γυναικ.

Dioicoride, *Lib. I. cap.* 86. parlant du pin & du siapin.  
dit que la *taeda* ( δαδᾶν ) de ces arbres coupée par mor-  
ceaux, guérit le mal de dents.

Le *dais* ou *taeda*, est le pin des montagnes entierement  
converti en une substance grasse. Pline s’est donc trom-  
pé, dit J. Bauhin, quand il a dit que la *taeda* est une  
espece particuliere d’arbre , & la sixieme des coniferes.  
Matthiole, Bellonius, C. Hoffman , Bodæus de Stapel  
& plusieurs autres taxent Pline de la même faute. Ray  
croit avec Dalechamp , Clusius & Parkinfon, que le  
mot *taeda* est homonyme & signifie quelquefois le bois  
gras & résineux ( τῆν δῷδα) du pin , que l'on brûle en  
forme de torche ou de chandelle ; & quelquefois une  
efpece particuliere d’arbre que Theophraste n’a point  
connu. On tire de la partie inférieure du pin desmon-  
tagnes, qui est près de la racine des morceaux de bois  
résineux dont on fe fert pour allumer du feu & pour  
éclairer dans plusieurs endroits de l'Allemagne ; la  
feve *se* jettant fur la racine caufe une suffocation par le  
moyen de laquelle l'arbre se convertit en *taeda.* Le fil-  
pin & la melêEe *se* conVertissent quelquefois en *taeda \*mais cela est assez rare , car c’est une maladie particu-  
liere au pin des montagnes. L’ufage que l'on fait des  
morceaux de *taeda* pour éclairer, est caufe que l'on a  
donné le même nom à toutes sortes de flambeaux, &  
scirtout au flambeau nuptial. RAY, *Hist. Plant.*

Δαις ou δὰς signifie proprement un flambeau ou une tor-  
che, de δαίω , j’allume; d’où est venu le latin *taeda,*comme de δάσκον, *tescum ,* δίνος , *tina.* Toutes les an-  
ciennes copies portent *taeda,* au lieu *deteda.* On appel-  
loit ainsi une torche faite de plusieurs petits morceaux  
de bois attachés enfemble & enduits de poix. Pour  
l'ordinaire les δῷδες ou *taedae ,* étoient faites avec les  
bois résineux du pin & du fapin , que leur poixnaturel-  
le rend très-propres à s’allumer; mais le plus fouvent  
avec celui du fapin qui contient une plus grande quan-  
tité de cette substance. De-là vient qu’on s’est servi du  
mot πεύκη, sapin , pour signifier une torche *J'dç,* com-  
meil paroîtpar Pollux, par Hesychius, &par Aristo-  
phane. Les Grecs, surtout les Poètes, employeur sou-  
vent πεύκη pour δὰς. Mais on ne trouve jamais au con-  
traire qu’ils se servent de δὰς pour signifier πεύκη, ce  
qui seroit la même choEe que s’ils diEoient *navis* pour  
piuus, quoique les Poètes employeur souvent *pinus*pour *navis,* un navire qui est fait de bois de fapin. Les  
Latins paroissent cependant avoir pris le δὰς & le λαμ-  
πὰς pour le *picea,* ou sapin, à caufe que le *picea* étoit  
plus ἔνδαδος, ou avoit les qualités du δὰς à un plus haut  
degré. Pline Pe sert dans tous ses Ouvrages du *mot taeda*pour signifier un arbre de l’esipece du pin. Vitruve, *Lib.  
VIL cap.* 10. fait la même chofe ; & dans les Glossala  
res *taeda* est le δαί'ς, πεύκη, καὶ λαμπὰς. De-là vient que  
Juvenal, dans l’Hémistiche, *Si sit latissima taeda*, l’em-  
ploye pour signifier un vaisseau *navis,* que les autres  
appellentpicus *Onpicea.* Comme les Grecs confondent  
δὰς & πεύκη pour signifier une torche , de même les  
Latins fe font fervis des mots *taeda & picea* pour signi-  
fier un arbre, ce qui est absiurde. De-là vient que Pli-  
ne prend Ιετὴνέδῷδα & le τὸ ἔνδαδον de Théophraste  
pour un arbre appelle *taeda,* ce qui est extremement ri-  
dicule. 11 *se* trompe de même quand il prend le *taeda*pour une sixieme efpece d’arbre conifere différent du  
fapin , dont on *se* servoit pour Eaire des illuminations  
aux jours de fête. La *taeda,* est, il est vrai, une torche  
assez propre pour ces fartes d’occasions : supposé qu’il  
y ait eu des arbres appelles *taeda* dont on tirât les tur-  
ches ou *taedae,* ils nepouvoient être autres que le *picea.*Mais on ne tiroit point les *taedae* d’tme espece particuliere  
d’arbre appelle *taeda ,* c’étoit *du picea , dupinus, et ex  
omnibus TasicHycie, s* « de tous les arbres tédiseres. »  
SaUMAIsE, *Plin. Exercitationes.*

DAITIDES, δαίτιδες, est traduit par Galien dans son  
*Exeges.* par μεγάλαι λαμπάδες,^εδ gros flambeaux; mais  
on

*çHyj* I ) A M

on s’en fertmétapllOriquement pour signifier des têtes  
d’ail, à cause que les flambeaux ou les torches font fai-  
tes d’étoupe & de parier attachés sort Eerré ensemble ,  
παρὰ τὸ συνδεδέάράι. Erotien lit δέτιδα , & lcrend par  
τὴν λαμπάδα , une torche , παρὰ τὸ δεσμεᾶοδ-αι, de lier.  
Mais je crois , dit Fœsius, que ceux-là ont plus de rai-  
scm qui liEent le δαιτιδα de Galien, μικρὰν λαμπάδα ,  
*ccd.aiels,* une petite torche » tant à cause que *daitiselc*un diminutif, que parce qu’il est plus conforme à la  
leçon d’Erotien. Δα’ὶδες, dans Hcfychius font des tor-  
ches allumées λαμπάδες λυχνοὶ, de δαίω , « j’allume. »  
delaio, lier, signifie dcs torches, des entraves ,  
des poignées ; δεται font encore *Lso-gci LHyav,* τουτέστι  
λαμπάδων, des paquets de torches à caufe qu’elles font  
liées enfemble. FœsIUs.

D A L

DALECHAMPIA, est le nom que le Ρ. Plumier a don-  
né à une plante dc la Martinique en mémoire de J Da-  
lechamp, célebre Botaniste. Elle est appellée *Dale-  
champia, scander s, lupul soli* ’s , *fructu tri cocco glabro,  
calyce hirsuto.* **MILLER ,** *DiUionn.* Vol. II.

DAM

DAMA, Offic.Bellon. Obsi ed, Clusi 57. *Dama vul-  
garis* , Mer. Pin. I66, AldroV. de Quad. BifuI. 741.  
Jonsi de Quad. 5 5. *Dama vulgaris , sive Recentiorum ,*Gesn.de Quad. 307. *Cervus Platyceros ,vel Platyceros  
simphciter delctus Plianto s Dama vulgaris,* Raii Synop.  
A. 85. *Daim.*

Cet animal est trop connu pour qu’il soit besoin de le  
crire.

Comme le *Delm* ne vit que de végétaux, fes sels ne sirnt  
pas fort exaltés, ni fujets à la putréfaction alcaline.  
Mais l’exercice continuel qu’il se donne exalte & vola-  
tihie cn quelque degré ces mêmes fels. La chair d’un  
*Daim* qu’on a tué dans le temsqu’il étoiten repos,n’est  
passa même que lorsqu’il est échauffé par l'exercice.  
Les fibres de la premiere font plus dures , sa chair plus  
ferrée & par conséquent plus difficile à digérer. La fe-  
conde est feus tendre , fe digere plus facilement, mais  
elle tend davantage à la putréfaction alcaline , que  
Ponpeut cependant prévenirà un cei tain point, en fai-  
gnant cet animal, comme il est ordonné aux Juifs de  
le faire à l’égard de toutes sortes d’animaux. *Léviti-  
que, cap.* 17. v. XIII.

On a raifon de regarder la chair du ZXsogrOmme un ex-  
ccllent aliment.

Son fang nouvellement tiré, & aussi tôt bu , passe pour  
dissiq er les vertiges.

Son fiel déterge & cOnfume les nuages & les cataractes  
des yeux.

Son soie est propre pour arrêter le cours de ventre.

On emj soie ses cornes aux mêmes usas es que celles du  
cerf Sa graisse & fon fuif ont les mêmes Vertus que  
celles de cet animal.

DAMASCENA PRUNA NOSTRATIA, *Prune de  
Dama<.* Vo'ez *t’runus Gallica.*

DAMASCENA PRl NUS, *Prunier de damas. N Oyez.  
Pr’<nus fructu magno , dulci, atro-caend' ο.*

D AMASONII M. Voyez *Helleborine , & Misma.*DAMNATA TERRA, le même que *Caput-mortuum.*Vûvcz *Caput.*

DAMSIR, ou DENSIR. *Sable.* JokNSON.

D A N

D ANAIS , est le nom de la *Conyza,* dans Oribastl, *Coll.  
Md. l ib. XJ.*

LAN1CH , est un poids de huit grains. Ce mot est  
Aiabe. Vovcz *Lupinus.*

DANTA, est le nem d’un animal de l'Amérique , dont  
*lotae IIL*

D A P 946  
le l.abot étant raclé & pulVerssé est estimé siidorifique,  
bon your l’épilepsie &pour résister au joision. La dose  
est depuis un fcrupule jusiqu’à une dragme.

D A P

DAPHNE , le *Laurier.*

DAPHNELÆON, δαφνέλαιον (ύεδάφνη, Laurier &  
ἔλαιον, huile) *Laurinum,* ou huile dc baie de *la'u er„*On la {répare en faisant bouillir dans l’eau clos baies  
de *laurier* parfaitement meures & prêtes à tomber.  
Elles rendent à traVcrs leurs cosses une silbstance grase  
, se , que l’on recueille avec une coquille apres les oir  
cxj rimées aVec les mains. D’autres après avoir épaissi  
de l'huile d’olÎVes vertes avec du souci et, du jonc odo-  
rant & du calamus arOmàticus, y mettent des jeunes  
feuilles de *lauriers* même des baies, & les font bouil-  
lir enfemble, jusipilà ce qu’elle ait acquis une odeur  
assez forte. D’autres y mettent anssi du styrax & de la  
mVrrhe. Le *laurier* des montas ncs à grande feuille est  
préférable à tout autre pour la préparation de ce te  
huile ; on doit le choisir récent, Verd, amer & acre.

Llc’ile d es baies de *laurier (ssaurinuni* ) a une qualité  
chaude & émolliente. Elle est j ropre jour defobstruer  
les orifices des Vaisseaux, & pour dissiper la laffit'lile.  
I. lle est bonne ]. our les maladies des ncrts, les douleurs  
des oreilles, & four les fluxions du *c* rVtaii. Elle ne  
ccde à aucun autre rcmcde dans les maladies des reins,  
que le froid a produites , lorsqu on en frotte la partie:  
mais elle excite des nauiéec quand on en use intérieur  
rement. EIOsrORIDE, *Lib. I. cap.* 49.

DAPHNI.A, est une pierre j. récicufe dont} arle Pline.  
Elle passe pour puérir l'épil. 1 fie,

DAPHNITIS , est le nom que les Marchands d’Ale-  
xandrie donnent à la meilleure espece de casse. OstI-  
**BASE.** *Collect. Med. Lib. XI.*

DAPHNOIDES, est le nom de la *rsamelaea, laurifoPa,  
sempervirens’, seu laureola mas.* I.OFRAAVHE. *Ind.au.*

*Plant.*

DARATOS , δάρατος , est l'épithete que Nicandre  
donne au pain fans leVain.

DARCHEM, la meilleure canclle. ]οην5ον.

DARSIS, δάρσις de ύέρω, écorcher; *excoriation.* On se  
fert quesquesilis de ce mot dans l.Anatomie.

DARTA, *Dartre grat lle.*

DARTOS , *éasoeç.* Le dartos ou la portion charnue du  
scrotum est un vrai muscle cutané, don' les fibre s fiant  
pour la plupart fort attachées à la peau ou pertion cu-  
tanée, & traVerient le tissu celluleux qui est entre ces  
deux ’ ortions, & y tient lieu de membrane adij eufe ,  
mais ians marque de graisse. Ce muscle est mince. &  
fo.me far l'arrangement de ses fibres, une bourfè à  
deux loges, composée de deux petites bourfes charnues  
adossées latcrallement, & enVeloppées de la bourfe  
commune cutanée.

Les parties laterales éloignées des deux *dartos* ont plus  
d’étendue en longueur que celles qui fe touchent. I.’u-  
nion ou adossement des parties laterales , voisines *de*ce double *dareos* ou de ces deux *dart-os,* forme entre  
les de’»x testicules une cloifon que les Anatomistes  
appellent le mediastin du fcrotum.

La future ou raphé dont j’ai parlé ailleurs , est adhé-  
rente à lladofiemcnt des *dartos* & au berd de leur ine-  
diastin , & p ar-là bride perpendiculaircment la portion  
cutanée du fcrotum , de forte qu'elle paroît avoir deux  
fonds; ce qui a peut.êrre fait donner au fcrotum le  
nom commun de bourfes au pluriel. L’autre bord du  
medlastin est attaché à l’urcthre.

Les deux *dartos* ou les deux pnches du *dartos,* sirnt *par-  
ms* au dedans, c’est-à-dire du côté de leur concaVÎlé,  
d’1 n tissu cellulaire plus considérable que celui qui est  
entre leur conVexité & la peau. Ainsi les fibres char-  
nues jusqu’à la cloision, siont entre deux couches cel-  
lulaires. Elles en traVersient l'externe, en s’attachant  
à la peau , comme il est dit ci-dessus , & forment par  
1 leur contraction les rides naturelles du scrotum.

*O* O Q

947 DAS

Ces fibres charnues ont aussi une grande liaisim avec la  
membrane cellulaire interne, principalement au haut,  
au dessous de Paine, où la portion antérieure & la por-  
tion laterale externe du *dartos* Pe terminent par une  
efpece d’expansion tendineufe ou ligamentetsse, for-  
tement unie *avec* la membrane cellulaire interne. Je  
l’ai fait voir comme *unsascia lata* particulier qui fert  
d’attache aux portions mentionnées du *dartos*, & com-  
me une efpece de bride large qui tient ces mêmes por-  
tions un peu refferrées.

L’expansion aponevrotique ou ligamenteuse du *dartos,*s’attache à la branche de l'os pubis entre le mufcle  
triceps & la naissance du corps caverneux voisin, juf-  
qu’au bas de la Iymphife de l’os pubis. La portion in-  
tcrnc de chacune de ces bourses mufculeufes , c’est-  
à-dire , celle qui forme la cloison, est attachée à Pu-  
rethre moyennant la communication de la même ex-  
pansion ligamenteufe à une autre particuliere, dont  
il fera parlé dans la si.lite. WtusLow , *Anatomie.*

D A S

DAS, le même que *Dais.* Voyez ce mot.

DASYMMA , δασύμμα de δασὓς, rude, est une mala-  
die des yeux qui ne differe point du trachoma. Voyez  
*Trachoma.*

DAS Y PUS, δασυ’πους, de δασὓς, rude ou velu, & πῦς  
un pied , est l’épithete que Galien *de C. M. S. L. Lib.  
V. cap. p.* donne au lapin ou au lievre. CASTELLI. Il  
signifie généralement un lievre.

DASYS, δασὓς, *dens.e , épais , ferré-, rude,* dans les  
*Prorrhet. et les Coac.* est une épithete que l’on donne  
à une langue condenfée , contractée & irritée par la  
chaleur & par la fiecheresse , comme il arrive dans la  
phrénésie. Galien aime mieux fie servir de l’épithete  
τραχὑς dans le cas dont nous parlons, & il ajoute que  
quelques uns appliquent le mot δασύς à une langue  
qui est la casse de la rudesse, c’est-à dire, de l’enroue-  
ment de la voix. Δασἐνα γλῶστὴα, signifie aussi la mê-  
me chosie que πεφοικῦια, (rigide ) dans les *Coac.* & peut  
signifier autant que quand on dit de la langue, dans  
unafievre ardente, πέφρικε, σκληρύνεται, καὶ τραχύνεται,  
καὶ παχύνεται; « elle devient rigide, dure, densie & rude; »  
quoique Galien assure que δασἐὶά γλῶττα, ne signifie  
autre chosie qu’une rudesse & siecheresse modérée de la  
langue.

&ασέα ὸρα & δεδασυμένα dans les *Prorrhet,* & les *Coac.*siont des urines dersses , épaisses & fort troubles &  
dont la fuperficie est dense ; quoique Galien mette  
cette phrase au nombre de celles que l.lon a rendues  
obscures à dessein, & dent on voit un grand nombre  
dans les *Prorrhetiques , 8e* les autres ouvrages fuse  
pects d’Hippocrate. Quelques-uns, dit-il, entendent  
par δασέα τῶν ου'ρων des urines dont la fuperficie est iné-  
gale & comme couverte de petits poils; d’autres, une  
urine dont la Purface est inégalement couverte d’écu-  
me ; & d’autres enfin, une urine épaisse qui a fiur *sa*furface une efpece de fable très-fin. Dans les *Coaques  
F'arovsuivov asev ,* est une urine qui devient dense ou  
épaisse par opposition à celle qui est fort claire. Elle  
indique que la nature travaille à la concoction des fucs,  
& elle préfage une fueur. Dans le feptieme Livre des  
*Epidem. πάνυ TaoLt èsu* καὶ ἀνεστραμμένα, « une urine  
dense & fort altérée» prognostique un violent mal de  
tête & des conVulsions. Les Traducteurs lifent ἀνατε-  
ταγμένα , quoique toutes les copies portent ἀνατετα-  
ραμμένα , à quoi il vaut mieux substituer ἀνεστραμμένα.  
Dans les *coaques* ουρον δάσος ἔχον διασπώμενον, « l’urine  
dont les matieres épaisses font divifées en deux par-  
ties, » présage le retour de la maladie, ou une rechute.

Δασῶα ἀναπνοὴ, «une respiration dense» dans Galien,  
*Com,* 3. *in Lib. de Art.* est celle qui S01T avec bruit,  
lorEque les organes de la respiration, ou par le peu d’é-  
tendue de la place qu’ils occupent, ou par la surabon-  
dance des humeurs *se* trouvent trop comprimés, com-  
me il arrive dans les tubercules durs, indigestes & ople  
niâtres des poumons. Ceux qui font affligés de cette

DAT ^48

maladie , font appelles κερχώδεις ( *cerchodes)* ὑπὸ' τῷ  
κέρχειν, comme dit Galien , quoique toutes les copies  
portent κεγχρώδεις & κέγχρειν,

Δασέες *Aph.* 34. *Lib. VI.* sont ceux dont la tête est ornée  
de cheveux, par opposition à φαλακροὶ *(Phalacri)* « ceux  
« qui siont chauves. » Aristote employe cette épithete  
dans le même siens dans Ton Histoire des Animaux,  
*Lib. III. cap.* 2.

*soaria* βλέφαρα stont suivant Galien , *Com.* 1. *tn Prorrhr* τὰ  
τραχύτητα ἔχοντα' τίνα μετρίως « des paupieres qui ont  
a un dégré moderé de rougeur. »

DAT

DATURA. Voyez *Stramonium.*

D A U

DAUCITES VINUM. On prépare le vin de *Daucus*en mettant six onces (je lis ὸγγίας, avec Saracenus, &  
non <1 dragmes) de *daucus* pilé dans un *ceramium* de  
moût, & en les coulant ensiuite.

Ce vin est bon pour les maux de la poitrine, des hypo-  
condres & de l’uterus. Il excite les regles , & les éruc-  
tations , & est fort utile pour la toux , les conVulsions  
& les ruptures des Vaisseaux capillaires. DIoseoRIDE.  
*Lib. V. cap.* 10.

DAUCUS, *Carotte,*

Voici fes .caracteres :

Sa racine est pour l’ordinaire charnue, ses feuilles sont  
diVÎfées en des fegmens étroits; les petalcs de la fleur  
font inégaux, & ont la figure d’un cœur. Lorfque l'om-  
belle est mûre , elle prend la figure d’un nid d’oifeau,  
fa Eemence est Velue, & ressemble à un poux.

Boerhaave compte siept especes de cette plante.

1. *D au eus, vulgaris,* Raii Synop. 3. 218. Merc. Bot. 1.  
32. Phyt. Brit. 34. Tourn. Inst. 307. Elem. Bot. 257.  
Boerh. Ind. A. 62. *Daucus vulgarisscu nostras ,* Offic.  
*Pastinaca fylvestris, tenuifoliai* Gar. 873. Emac. 1028.  
Merc. Pin. 901. *Pastinaca solvestris tenuifolia Diosco-  
ridis , vel daucus officinarum.* C. B. Pin. 151. Mor.  
Umb. 31. Hist. Oxon. 3 305. *Pastinacas.ylvestris,si-  
ve staphylinus Graecorum.* J. B. 3. 61\*. Raii Hist. 1.465.  
Chah. 390. *Staphylinus.* Dill. Cat. Giss. 150. *Sta~  
phylinus fylvestris.* Ricin. Irr. Buxb. 313. Rupp. Flor.  
J en. 224. *Carotte sauvage.* DaLE.

La *carotte sauvage* a une racine un peu épaisse & char-  
nue , mais beaucoup plus petite que celle des jardins,  
aVec un grand nombre de feuilles larges. Velues, ai-  
lées & découpées près à près , plus fines & plus Velues  
que celles de la *carotte cultivée.* Sa tige a deux ou trois  
pieds de haut, elle est divisiée en plusieurs branches  
couVertes de petites feuilles, dont les sommets font  
chargés d’ombelles larges & plattes , compofées de  
petites fleurs blanches. Quand ces fleurs semt tombées  
ces ombelles prennent la figure d’un nid d’oifeau, &  
renferment un grand nombre de femences, qui étant  
mûres font applaties, rudes & Velues. Cette plante est  
très-commune dans les pâturages & dans les jacheres,  
& fleurit au mois de Juin. Sa semence murit peu de  
tems après, & est seule d’usiage en Medecine.

La Eemence de cette plante infissée dans de la biere dou-  
ce, est estimée diurétique , & bonne pour préVenir le  
calcul, & diminuer la Violence de *ses* accès. Elle chasse  
le graVÎer, proVoque les regles& l’urine, & fait beau-  
coup de bien dans les maladies de l’utérus, & dans les  
affections hystériques.

Helmont dit aVoir connu un Jurisconsulte qui fut exempt  
pendant plusieurs années des douleurs du calcul, aux-  
quelles il étoit auparaVant sujet tous les quinze jours,  
en huyant une infusion de femences de *daucus* dans de

*?49* D A U

la biere. On assure que le vin blanc, dans lequel on a  
mis insuser deux dragmes de cette semence , guérit les  
accès hystériques.

Tragus & plusieurs autres Auteurs, recommandent les  
petites fleurs purpurines qui font au milieu des ombel-  
les, comme un préservatif excellent contre l'épilepsie.  
RaY, *Hist. Plant.*

2. *Daucus sativus, radice aelbâ,* T. 307. *Pastinaca tenut-  
folia , sativa,sou hortensis, radice alba,* M. U. 31. C.  
B. P. 151. M. H. 3. 305. *Pastinaca sativa , sivecarota  
alba ,* J. B. 3.2.64. b. *Carotte blanche.*

3. *Daucus radice -, et umbellâ luteis,* T. 307. b.

4. *Daucussativus, radice aurantii coloris*, T. 307. *b.*

*5. Daucussativus, radice atroritbente*, T. 307. *Pastina-  
ca tenuifolia, sativa, radice atrorubente*, C. B. P. 151.  
M. Η.3.305. *Pastinaca sativas sive carota rubras* J.  
Β. 3. 2. 64. *Pasmnasativas rubenst* Dod. p. 678. b.  
*Carotte cultivées*

Les vertus des feuilles & de la semence de cette plante,  
Pont les mêmes que celles du *daucus officinarum.* Elle  
passe, suivant Schroder, pour un spécifique dans les  
accès hystériques.

Ses racines fiont d’ufiage dans les cuisines. Quelques -uns  
les coupent par tranches, les sont bouillir, & lesman-  
gent avec du heure , du poivre & du fiel. La maniere  
la plus ordinaire de les préparer en Angleterre, est de  
les faire cuire avec du bouillon de viande, furtout avec  
du bœuf, & de les manger avec la viande en guife  
de navets. Elles font quelque peu flatueufes : mais  
elles passent pour tenir le ventre libre , & pour guérir  
la toux. Quercetan assure, que dcmi-dragme de femen-  
ces de *carotte* blanche en poudre, donnée dans de l'eau  
de baume, est un spécifique contre les accès hystéri-  
ques. RaY, *Hist. Plant.*

*6. Daucus folio tordylii , flore albo , alelssemus. Caucalis  
dauceldes altissema, pasiinacaefylvestrisfolio s flore albo s*Η. M.

I. *Dancus maritimus lucidus s* T. 305. *Pastinaca tenui-  
folia, marina Spoliis obscuri virentibus et quasi lucidus s*Bot. Monfip. *Pastinaca folio oenanthes,* Bocc. Rar. 74.  
*Gingidium,folio chaerophylli,O.F>T.* 151. **BOERHAAVE,***Ind. alt. Vol. I.*

On lit dans l’histoire des Plantes attribuée à Boerhaave,  
que la racine de cette plante est fiort célèbre à cause de  
*ses* vertus contre le calcul & les maladies néphrétiques,  
& qu’elle excite les regles. Ses fiemences, quand elles  
font cueillies dans lasaifon convenable , Pont acres, &  
extremement salutaires dans les maladies dont nous  
venons de parler , étant infusées dans de la biere. Les  
racines des quatre premieres efpeces fournissent une  
nourriture excellente , & conviennent à ceux qui font  
attaqués d’une maladie de consomption. Quelques Em-  
piriques rapent la racine , la font cuire avec du lait,  
l’édulcorent avec du miel, & la donnent dans toutes  
les maladies de la poitrine & dans l’efquinancie. Ils  
l’employent aussi à l'extérieur, pour empêcher qu’il ne  
fe sorme une croûte sur les ulceres. lis la donnent  
pour appasserles douleurs qui suivent l’accouchement,  
pour la colique & la strangurie. Cette racine est une de  
celles dont on fait le plus d’ssa-ge dans les cuisines.

DAVERIDON, *huile d’aspic.*

DAULONTAS, *Daulontasfrutex,* ( G. Pifon, ) est un  
arbrisseau de l'Amérique, haut comme un homme ,  
fort branchu, & dont les branches fe répandent & s’é-  
tendent tellement dans les jardins, qu’on est contraint  
de les détruire parle fer & par le feu. Ses feuilles ref-  
femblent à celles de la balfamine ; elles font découpées  
à leurs bords. 5es fleurs naissent en grappes comme cel-  
les du flureau, & il leur succede des baies qui ont un  
gout amer.

Cette plante a l'odeur & les qualités de la camomile. On

D E A 950

emploie fa fleur dans les fomentations & dans les cata-  
plafmes, pour ramollir, difcuter & réfoudre. On se  
fert aussi de ses baies intérieurement pour l'asthme,  
pour exciter les regles & pour la colique. LeMER υ *, des  
Drogues.*

DAUMUR, est une espece de Eerpent qui entre dans la  
composition de la thériaque. JûHNsoN.

DAURA. Paracelsie donne ce nom à l’hellébore noir.  
Quelques-uns prononcent *dura’.*

DEA

DEACUMINATA. Voyez *Apoxe\**

DEALBATIO , λευκοσμὸς, λεύκωσις , l'action de blanchit  
quelque substance ou corps que ce fiait. Cet objet fait  
une partie de la cofmétique, lorsqu’elle fepropofe, par  
exemple, d’entretenir ou d© donner de la blancheur  
aux dents & aux cicatrices qui s’éloignent de la couleur  
naturelle. On trouve le mot *dealbatio* souvent em-  
ployé dans les ouvrages de ceux qui ont écrit sur la  
composition de la Pierre philofophale, lorsqu’ils dé-  
crivent les procédés qu’ils ont faits pour y parvenir  
Paracelfe, dans *son Manuel,* enseigne Part de blanchir  
les métaux ; & Juncker , dans fon *Lexicon Chymi-  
cum,* propose deux moyens de blanchir le cuivre. Cas-  
**TELLI.**

DEARGENTATIO , Part de donner aux métaux in-  
férieurs, au cuivre , par exemple , la couleur de l’ar-  
gent.

DEARTICULATIO, διάρθροσις ; le même *coscAbartT  
culatio.* Voyez ce mot.

DEASCIATÏO ; le même *custAposceparnismua* Voyez  
ce mot.

DEAURATIO, l’art de donner aux métaux la couleur  
de l’or. Ceci ne regarde la Médecine qu’à cause que  
l’on dore quelquefois les bols & les pilules.

D E B

DEBESSIS, *Tortue.* RULAND.

DEBUS, est un terme dont fe selst Paracelse, *Tract,  
Apocr. de Vulner.* pour signifier un remede contre la co-  
lere.

DEC

DECAMYRON, δεκάμυρον , de δόκα , *dix,* & μύρβν, *on-  
guent.* C’est le nom d’un cataplasine dont il est parlé  
dans Oribasie, à qui on adonné ce nom, parce qu’il est  
composté de dix différens aromats.

Il y entre, suivant Myrepsil, *Sect. p.*

DECANTATIO , κατάχυσις, le même que *Defusio.*

*Décantation,* c’est l'action de verser doucement & par in-  
clination une liqueur claire qui surnage, pour la séparer  
de ses féces, ou du marc qui s’est précipité au fond, sans  
qu’il foit besoin de la couler ou filtrer.

DECANUS , δεκανὸς. Ce mot étoit pris autrefois dans  
un mauvais fens, & signifioit un Charlatan, comme on  
le voit dans Galien, *Lib. VI. de S. F* un peu après le  
commencement. CasTELLï,

DECATORTHOMA , δεκατόρθωμα., de δέκα , *dix, &*ὀρθόω , *diriger* ou *préparer* ; est un remede composé de  
dix ingrédiens simples. CasTELLI.

DECEMBER, *Décembre.* Aétius, *Tetrab. I. ferm,*O00 ij

*pi ι* DEC

*cap.* 163. place le solstice d’Hiver au vingt-trois de ce  
mois.

DECIDENTIA, κατάπτωσις. Voyez*Cataptosise*

C’est encore un mot par lequel nous rendons μεταπτωσις,  
qui, dans Galien , *Corn.* **1.** *in Prognosi- Hippocr.* & dans  
plusieurs autres endroits, signifie une altération dans  
les maladies aiguës, qui fait qu’elles durent depuis le  
quatorzieme jour jufqu’au vingtieme , & quelquefois  
jufqu’au quarantième.

DECLARATIO, *interpretatio , explicatio, lpstéeua, sisu  
yia-ις* ; le même *OsuExegesis*, dont on peut voir l'ar-  
ticle.

DECLINATIO, παρακμὴ; le *déclin* est le temsd’une  
maladie en général, ou d’un paroxyfme particulier,  
dans lequel la nature gagne le dessus l'urla maladie, &  
oùilfe fait une rémission des symptomes;àlasuitedu  
plus haut période la maladie. *Declinatio,* dans Avi-  
cene, est une efpece de diflocation ou luxation im-  
parfaite dans laquelle l’os ne fort pas entierement de sa  
place.

DECOCTA, δήκοκτα, est de l’eau que l’on a fait bouil-  
lir ou chauffer une fois , & que l’on met enfuite refroi-  
dir dans de la neige pour désaltérer d’une maniere  
agréable.

Galien en parle, *Lise VII. Meth. Med. 8e* Pline, *Lib.  
XXXI. cap.* 3. dit, a que ce fut une invention ingé-  
« nieufe de l'Empereur Néron de faire bouillir l’eau,  
a & de la faire refroidir enfuite en la plongeant dans la  
« neige, après l’aVoir enfermée dans un vaisseau , puif-  
« que par ce moyen elle a tout IlaVantage d’une boif-  
« son rafraîchissante , fans participer aux mauVaises  
« qualités de la neige ; car tout le monde convient que  
« l’eau que l'on a sait bouillir est la plus falutaire de  
« toutes, & devient sissceptible d’un plus grand refroi-  
« diffament. »

DECOCTIO , ἔψησις, ἄφεψις, *décoction.* Le mot de *dé-  
coction* vient du verbe latin *decoquere >* qui signifie  
cuire.

La *décoction* fe fait ou pour dissoudre les fubstances acti-  
ves & utiles des mixtes dans une liqueur appropriée, ou  
pour cuire & ramollir ces mixtes, enforte qu’on en puif  
fe tirer les pulpes.

Les matieres qu’on emploie ordinairement dans les *dé-  
coctions,* sont les animaux & les Végétaux; quelquefois  
aussi les minéraux, comme l'antimoine, le vif-argent.  
Les liqueurs qui fervent pour les cuire , font l’eau, le  
vin, le vinaigre, le lait, le petit lait.

Comme les *décoctions* doivent être différentes suivant les  
différentes intentions qu’on a , il seroit difficile d’éta-  
blir des regles touchant la proportion de l'eau & des  
ingrédiens qu’on y fait bouillir. Ce qu’on peut dire  
en général, c’est que plus les drogues font dures &  
compactes, plus il faut de liqueur pour les faire cuire.

La *décoction* doit être quelquefois précédée de l'infusion ,  
afin de donner assez de tems à la liqueur pour extraire  
la fubstance des mixtes, comme quand on fait la décoc-  
tion de racines de farfepareille, desquine, de bois de  
guayac, de buis.

On doit éviter autant que l’on peut de faire bouillir les  
fubstances aromatiques, parce que leurs principes Vo-  
latils , qui siont les plus essentiels, *se* dissipent en bouil-  
lant. Il vaut mieux *se* contenter de les mettre infu-  
ser dans la liqueur chaude, dans un vaisseau bien cou-  
vert.

Lorfqu’on veut faire une *décoction* de plusieurs sortes  
d’ingrédiens,on commence par faire bouillir l'orge, les  
raclures de corne de cerf & d’ivoire, la racine de chien-  
dent , pendant demi-heure à un feu modéré ; on y  
met enfuite les autres racines récemment cueillies,  
comme celles de chicorée, dloseille, laVées, mondées  
de leurs cœurs ou cordes, & coupées par petits mor-  
ceaux : on les fait bouillir pendant un quart-d’heure :  
on continue par les fruits, après les avoir mondés ou de  
leur écorce, ou de leurs grains, & coupés par mer-

DEC 95a

ceaux, s’ils font gros : on y met enfuite les herbes ha-  
chées & les Eemences concassées , puis les fleurs & la  
réglisse, qu’on laisse bouillir légérement. On renverse  
le tout dans une terrine, ou dans un bassin d’étain où  
l'on a mis la canelle concassée, le simdal citrin, le beis  
de Eassafras , rapés, & les autres aromats : on couVre  
le Vaisseau ; & quand la *décoction* est refroidie,on la  
coule aVec expression , & on la laisse repofer, afin qu’el-  
le fe dépure & qu’elle devienne claire.

Si l'on Veut employer dans une *décoction* des animaux,  
comme des écreVisses, des grenouilles, des Viperes , il  
faut les y mettre dès le commencement : mais il faut  
toujours éVÎter que la *décoction* foit faite à trop grand  
feu , de peur qu’il ne fe fasse une trop grande dissipa-  
tion de fels essentiels & volatils. Εεμεευ, *Pharma-  
copée,*

Boerhaave donne dans le feccnd Volume de fa Chymie,  
quelques regles excellentes touchant la préparation &  
l’usage des *décoctions*, des infusions, des robs, des fa-  
pas, &c. des végétaux.

*Prenez s* dit-il, les restes du romarin, par exemple, après  
en avoir tiré Peau par l’alembic de la maniere  
que nous avons indiquée au mot *Aqua ,* qui ont  
perdu leur couleur verte & leur fucculence,& font  
devenus bruns, contractés , ridés , plus légers,  
prefque sems odeur, & d’un gout quelque peu dif-  
férent de celui du romarin. Le tout est maintenant  
friable, quoiqu’il fût auparaVant fouple, mou &  
vifqueux , comme il est aisé de s’en conVaincre,  
en comparant ce reste aVec la plante fraîche. On  
peut, si l’on veut, prendre une plante légérement  
féchée à l’ombre dans un lieu découVert, ou mê-  
me celle qui est nouvellement cueillie ; car la  
différence est peu considérable, à caufe que Peau  
que donne la distilation , & dont nous avons  
parlé ci-dessus, *se* perd toujours en bouillant.

*Mettez* la matiere dans un vaisseau bien net, & verfez  
dessus de Peau de pluie, chauffée depuis lequatre-  
vingt-cinquiéme degré justqusa celui qui est im-  
médiatement au-dessous de l’ébullition , c’est-à-  
dire, le deux centonzieme. Faites, en Forte que  
toute la plante Eoit couverte d’eau , & laiffez-la,  
après avoir cotrvert le Vaiffeau dans ce degré de  
chaleur, pendant l’espace de demi - heure ou plus.  
Versiez essuite la liqueur. Elle sera de couleur  
brune , & presque siins odeur , & dépouillée du  
gout de romarin qu’avoit Peau du procédé dont  
nous aVons parlé.

C’est ce qu’on appelle l’infusion du romarin.Elle contient  
toutes les vertus de la plante, mais un peu altérées. Si  
l’on mêle aVec elle l’eau dont nous aVons parlé ci-  
dessus, elle deViendra beaucoup plus propre pour les  
ufages de la Medecine. Et peut-être est-ce-là la rneil-  
leure méthode d’introduire dans le corps humain les  
vertus médicinales des plantes, si ce n’est qu’on ne les  
donne fous la forme de fuc exprimé.

Lorsqu’on fait bouillir la plante avec de l’eau pendant  
quelques minutes, on donne à la liqueur le nom de *dé-  
coction* ou *ffiapos.eme.* Si l’on fait cette opération à dé-  
couVert, toute l'eau du procédé dont on a parlé, s’éya-  
porera , sans compter beaucoup d’autres principes. Si  
on la fait dans un Vaisseau Chymique fort haut, auquel  
on ait adapté un alembic & un récipient, & qu’on ajou-  
te l’eau qui enfortira à la *décoction,* le tout contiendra  
les principales Vertus médicinales de la plante ; si Ι’οη  
exécute cette opération aVec la machine de Papin , la  
*décoction* possédera les Vertus réunies de la plante, fans  
aucune perte de l’efpri t ou de l’eau dont nous aVons  
parlé. Mais la Vertu particuliere de la plante est ici  
changée, comme il paroît par fon odeur, fon gout, &  
en quelque sorte par *son* effet ; il est extremement dif-  
ficile, dans tous ces cas, de conserver entierement l’o-

*953* DEC

deur, le gout & la couleur des substancesfurlesquelles  
on opere.

*Versezswt* le résidu de la premîere *décoction* de l’eau bouil-  
lante; saites-la bouillir; Versiez la *décoction ; &*enleVcz aVec film aVec une cuilliere bien nette,  
toute l’écume qui s’éleve pendant l’ébullition, &  
mettez-la à part dans un .Vaisseau. Cette matiere  
est onctueuEe , & s’enflamme lorsqu’elle est feche.  
Continuez à mettre de nouVelle eau, verfez la *dé-  
coction ,* & ramassez l'écume : mais prenez garde  
qu’il ne s’y mêle aucun autre corps étranger, com-  
me de la Euie, ou autre chofe semblable , jusqu’à  
ce que la derniere eau que Vous aVez msse farte,  
après aVoir long-tems bouilli, pure, insipide, &  
fans couleur, comme elle étoit auparaVant, ce  
qui ne manque pas d’arriver à la douzieme répéti-  
tion. Cela fait, on fera surpris de Voir les feuilles  
du romarin entieres , gonflées d’eau, dans leur  
forme & leur grandeur ordinaire , mais de cou-  
leur brune, & précipitées au fond de l'eau, au lieu  
qu’elles flottoient auparaVant fur sa surface.

Plus la plante est fournie d’huile & résineuse , plus aussi  
il s’éleVe d’écume huileufe fur la surface de l’eau : mais  
elle lui communique peu de fa Vertu résineuse & oléa-  
gineufe, parcequeles principes qui la contiennent ne  
s’y peuVent dissoudre; c’est pourquoi il faut, pour pré-  
parer une *décoction* de cette efpece, mettre auparaVant  
la plante en digestion pendant long - tems, ou y ajou-  
ter un fel fixe alcali, & la faire bouillir enfuite fort  
long-tems, comme on le pratique à l'égard de la *dé-  
coction do. lusiS* de gayac.

La qualité faVoneufe des plantes qui contiennent beau-  
coup de résine, retient leurs parties résineuses dans un  
état capable de solution , lorsqu’on a soin de les faire  
bouillir tandis qu’elles font fraîches, Vertes & encore  
pleines de suc ; mais cette résine en fe desséchant prend  
un tissu plus ferme & deVÎent plus difficile à dissoudre.  
Cette obfervation a été faite par les Amériquains, qui  
font bouillir des coupeaux de bois de gayac encore Verds  
dans de l'eau : car ils obtiennent fur le champ par ce  
moyen une liqueur pénétrante qui est efficace dans la  
vérole ; au lieu que le bois que l'on a gardé long-tems,  
fedissout aVec plus de peine dans l’eau, & lui commu-  
nique moins de Vertu.

Puis donc que les plantes perdent en bouillant tout ce  
qui s’éleVe fous la forme de Vapeur, à une chaleur de  
deux cent douze degrés; il fuit que celles-là ne va-  
lent rien pour cette opération , dont les principes de-  
viennent Volatils aVec ce degré de feu; celles au con-  
traire, dont les Vertus résident dans une matiere assez  
fixe pour résister à cette chaleur, font propres pour les  
*décoctions.* De ce nombre font les Végétaux acides, af-  
tringens, Vssqueux , aromatiques, émolliens, rafraî-  
chissans, restaurans & saVonneux, & toutes les plantes  
vistqueuses qui ne contiennent pas trop de résine , tels  
que

L’Absinthe.

L’Acacia.

Le Bec de grue.  
La Chicorée,  
Le Chien-dent.  
Les Coings.  
La Consioude.  
La Dent de lion.  
L’EndÎVe.

Les fruits de PEpine-VÎnette,  
La Fougere.

La Fumeterre,  
La Gentiane.  
Les Grofeilles.  
L’Hellébore.  
L’Hieble.  
L’Hypocistis.

DEC 9;4

Le Lierre terrestre.

Le Mille-pertuis.

Le Mirthe.

Le Nénuphar.

L’Ortie.

L’Ozeille.

L’Ozeille fauVage,  
Le PaVot.

La PerVenche.

Le Plantain.

Le Pourpier.  
La Prunelle.

La Quinte-feuille.

La Renouée.

La Rhubarbe.

Les Rosies.

Le Scordium.

Le Sumach.

Le Tabouret.

Les Tamarins.

Le Tilleul.

La Tormentille,

La Véronique.

On peut ajouter aux substances précédentes les sucs nou-  
Vellement exprimés des fruits d’été , qui n’ont point  
encore fermenté.

On ne doit pas s’imaginer que la vertu particuliere d’une  
plante, qui réside communément dans fon principe spi-  
ritueux , fe manifeste toujours par quelque odeur, *sa-  
veur,* ou gout aromatique. Il peut arriver au contrai-  
re, que l’efprit foit extremement actif fans affecter con-  
sidérablement les siens; comme on en voit un exemple  
dans la racine de l’hellébore noir, la ciguë aquatique de  
Gefner, le *Solanum maritumum,* & autres plantes fem-  
blables. J’ai donc cru qu’il étoit à propos d’instruire le  
Lecteur de toutes ces particularités, avant que de don-  
ner des regles générales sur lefujet que je traite.

*De la nature, des vertus et des effets de ces infusions et,  
décoctions.*

ι° Ces préparations peuvent s’insinuer dans les vaisseaux  
lactés & mésentériques , *se* mêler avec le sang veineux  
dans la veine cave, & au moyen du mouvement vital  
avec les humeurs du corps ; elles peuvent aussi s’insi-  
nuer dans les plus grands vaisseaux, pénetrer jusqu’aux  
vssceres, & dans toutes les autres parties du corps ;  
car elles font savonetsses , pénétrantes & propres à *se*mêler avec les humeurs de quelque espece qu’elles  
soient.

2° Elles peuvent agir par la vertu qui leur est propre, &  
qui étant retenue dans la liqueur de l’infusion ou delà  
*décoction,* est extremement augmentée par la force du  
mouvement vital, & produit par ce moyen des effets  
prompts.-

3° Elles font cependant dépourvues de cette efficacité qui  
dépend de l’efprit recteur volatil, qui est mêlé intime-  
ment avec Peau , que l’on obtient par la distilation ,  
comme nous Pavons dit au mot *Aqua* ; quoiqu’il fail-  
le avouer que l’infusion en contient beaucoup plus que  
*la décoction.* Ce défaut est pourtant corrigé dans la àé-  
*coction* par une plus grande efficacité que la chaleur lui  
communique , en ladifpofant à dissoudre & à s’impré-  
gner des vertus de la plante par une longue ébullition.  
De-là vient qu’en lassant cette opération avec unecu-  
curbite munie de fon alembie , & en unissant l'eau qui  
s’éleVe aVec les *décoctions* restantes , on les enrichit ex-  
tremement des Vertus de la plante.

4° Il est bon d’obsierVer-que la Vertu médicinale des in-  
fusions & des *décoctions* dépend autant de l’efficacité &  
de la quantité dç l’eau chaude , que des Vertus de la  
plante. C’est ce que tous les Medecins Pavent. On a  
donc tort en condamnant l’usage excessifdu thé, d’at-  
tribuer tout le mal qu’il caufe à cette plante , & non à  
l’eau chaude qui en fait la plus grande partie, & delui

yji " E c

attribuer la venu qu’il a de mettre les esiprits en mou-  
vement, lorsique c’est à la qualité délayante de Peau  
qu’il est redevable de cette propriété.

5° Il est aisié de comprendre par ce qu’on vient de dire ,  
quelle est la loi pharmaceutique, la méthode,l’inf-  
trument, le Pujet & l’effet des infusions & des apose-  
mes que llon prépare ; aussi-bien que l’efficacité de Peau  
bouillante fur les parties iolides d’une plante. Qui  
pourroit croire, à moins que de l’avoir V.u, que les seuil-  
les du romarin résistaffent à une cuiilon de deux jours;  
&, ce qui est encore plus surprenant que les fleurs de  
cette plante , après avoir bouilli pendant très-long-  
tems , ne reçoivent aucune altération , comme on peut  
s’en convaincre par la vue seule, ou par le Eecours du  
microscope ? C’est pourtant ce que j’ai éprouvé, & non-  
obstant la longueur de l’ébullition, je n’ai remarqué  
aueune différence sensible à la vue dans la plante. Les  
Medecins peuvent connoître par-là d’où vient que les  
vaisseaux capillaires de notre corps ne font point dissous  
par les liqueurs chaudes qui y circulent continuelle-  
ment. On pourroit peut-être croire que la trituration  
méchanique qu’essuyent les parois des vaisseaux dela  
force de la pulfation, est beaucoup plus capable de les  
briEer que la force de la chaleur & de l’humidité ; les  
principes denos solides fiant moins salins, savonneux  
& huileux, que terrestres, & unis ensemble par un cer-  
tain ciment. Ce que nous avons dit ci-dessus de l’action  
de l'eau bouillante Eur les végétaux , a pareillement  
lieu à l’égard des parties des animaux ménagées de la  
même maniere.

6° Lorsqu’on fait fecher les feuilles qui restent après l’o-  
pération , elles se rident & diminuent considérable-  
ment : mais elles reprennent leur figure & leur gran-  
deur ordinaire, quand on les fait infufer de nouveau  
dans l'eau chaude.

70 Quelques-unes des qualités des plantes s’alterent en  
bouillant. *L’arum* devient beaucoup plus doux ; le suc  
cru ou l’infusion de l’*as.arabacca* possede une qualité  
émétique très-forte : mais cette vertu fe change à la fin,  
au moyen d’une plus longue cuisson en une autre, qui  
est diurétique & apéritive. Boer η a a v e, *Chymique.*Vol. II.

*Sapa, Defrutum , Extrait, Rob et Gelée.*

Après avoir examiné les infusions & les *décoctions* des  
plantes, il ne fera pas inutile de voir ce qui restera  
après l'évaporation de l'eau qu’on a employée dans ces  
préparations ; car par ce moyen on découvrira peu à peu  
la partie d’où la plante tire ses vertus, aussi-bien que  
la nature de toutes les parties des végétaux qui peuvent  
fe dissoudre dans l'eau chaude, & en être extraites avec  
l'on secours.

*Laissez* reposer les infusions ou *décoctions* précédentes pen-  
dant quelques heures dans un lieu froid, dans un  
vaisseau bien net & bien fermé, pour qu’elles  
puissent dépofer leurs parties terrestres aussi-bien  
que celles qui n’appartiennent point à la plante.  
Ôn peut encore les passer par la chausse ,jufqu’à ce  
qu’elles foient parfaitement clarifiées ; mais pour  
lors les parties gommeufes , résineusies & visqueu-  
fes de la plante s’en séparent aussi. Il est vrai que  
parce moyen la *décoction* en vaut beaucoup mieux  
pour lalfage de la Medecine : mais on la prive de  
certaines parties qu’il seroit utile de connoître  
dans l’examen Chymique que nous avons dessein  
d’en faire. Les Apothicaires ont une autre métho-  
de pour clarifier leurs liqueurs. Ils y mêlent des  
blancs d’œufs, & les font bouillir enfuite.Le blanc  
d’œufvenant à se durcir, par ce moyen envelop-  
i pe les parties les plus grossieres ; de forte que lorsc  
qu’on passe la liqueur , elle laisse dans la chausse  
une plus grande quantité de parties grossieres, &  
devient beaucoup plus claire. Ce sirnt-là les trois  
méthodes dont on se sert pour purifier les *décoc-*

DEC 956

*tions,* fiavoir en les laissant reposer , en les passant  
par la chausse ou par un filtre, & en y mêlant des  
blancs d’œufs. La premiere est celle qui conVient  
le plus pour les examens Chymiques.

*Mcttezlos* liqueurs ainsi clarifiées dans un vaisseau de figu-  
re cylindrique bien net, qui foit fort large par le  
haut. Pofez-le fur le feu & poussez ce dernier à  
peu près jusqu’au degré nécessaire pour les faire  
bouillir, afin qu’elles acquierent en s’évaporant  
la consistance d’un miel épais. Prenez garde prin-  
cipalement que le feu ne foit pas trop Violent sue  
peur que les parties qui doÎVent resterne sléVapo-  
rent, ou du moins pour empêcher qu’elles ne *se*brûlent, ce qui leur feroit perdre leur Vertu.

On peut obtenir les mêmes préparations des fucs nouvel-  
lement exprimés des plantes, furtout des fruits d’été,  
& des racines succulentes , telles que la réglisse.

Ces fubstances doivent être mûres , recentes & stans dé-  
faut. Après les aVoir bien nettoyées, on les pile, on  
en exprime le fuc, & après l’aVoir délayé aVec de l’eau,  
on le laisse réposer; on le filtre ensiIÎte , & on le fait  
éVaporer de la maniere que nous aVons indiquée ci-  
dessus , jufqu’à ce qu’il ait acquis la consistance qu’il  
aVoit lors de l’expression. On peut donner le nom de  
moût à ce fuc ainsi exprimé, délayé & coulé. Lorsqu’on  
cuit ce moût jssqulà la consomption de la moitié, pour  
potlVoir le conEerver sans qu’il perde sim goût naturel,  
on l’appelle*sapa, 8e defrutum* quand il est cuit jufqu’à  
la consomption des deux tiers. Il *se* garde pour lors  
beaucoup plus long-tems sans rien perdre de fa nature.  
Mais lolssqulaprès aVoir parfaitement purifié la liqueur,  
on la fait cuire jufqu’à ce qu’elle puisse , étant verfce  
Eur un plat, *se* convertir en une espece de colle fer-  
me & transparente comme la glace, on l’appelle gé-  
*lée.* On lui donne le nom de *sirop* quand elle a la con-  
sistance du miel liquide , & celui de *rob,* lorsqu’elle  
est d’une consistance un peu plus épaisse. Toutes ces  
préparations siont indifféremment appellées *extraits,*mais on les distingue par les noms de liquides, d’é-  
pais ou stolides.

*De la nature , des vertus et des usages des Pré-  
parations précédentes.*

I. On peut dissoudre toutes les préparations dont noui  
venons de parler dans l’eau chaude , & pour lors estes  
ressemblent aux *décoctions* d’où on les a tirées ; quoi-  
qu’elles aient perdu quelques-unes de leurs vertus en  
bouillant.

2. On peut les garder plusieurs années sains qu’elles *se*gâtent.

3. Elles retiennent le goût des végétaux, quoique la par-  
tie volatile n’y soit plus.

4. Elles gardent long-tems les vertus de la plante en  
entier, & elles sie consiervent exemptes de la corrup-  
tion, parce qu’elles ne siont plus embarrassées dans les  
parties vasculetsses de la plante.

5. On voit par-là d’où vient que les plantes *se* gâtent &  
*se* corrompent lorsqu’on les garde long-tems ; l’eau  
bouillante ne peut plus rien en extraire , tous les sucs  
s’évaporant insensiblement de ces plantes mortes, qui  
siont reciproquement pénétrées, dissoutes, agitées &  
desséchées par l’humidité de l’air, la roEée, la pluie,  
& la chaleur du soleil, ensiIrte qu’il n’en reste plus  
que le Equelete. Les vers conEument encore les sllcs  
des végétaux , & n’y laissent à la fin qu’une substance  
solide, indissoluble, inactive & terrestre.

6. Ceux qui font des voyages de long cours , peuvent  
tirer des grands avantages des productions de ce pro-  
cédé. Les Mariniers font fujets à une infinité de ma-  
ladies , à caufe des mauvais alimens dont ils ufent ;  
auxquelles ils peuvent remédier avec le sclc des fruits,  
en faifant dissoudre , par exemple , de la gélée dlo-  
ranges, de fruit d’épine vinette, de cerifes, de coings.

*9y7* DEC

de citrons, d’oranges de la Chine , de Groseilles, de  
raisins, du rob de siureau, de génievre, & autres fruits  
femblables dans l’eau. On remplace aifément ces pré-  
parations quand on relâche dans quelqu’Isie fertile en  
fruits, & rien ne feroit plus propre à confervet la sim-  
té des Mariniers, qu’une provision convenable de cet-  
te espece.

Il faut cependant observer que les fiscs qui contiennent  
beaucoup de fel fe fondent aifément à Pair, quand ils  
font ainsi épaissis , à cause que le sel attire l’eau qu’il  
contient. Pour remedier à cet inconvénient, il ne faut  
que les enfermer dans des pots de terre, que l'on au-  
ra foin de bien boucher. Les végétaux dont la vertu  
médicinale réside dans des parties volatiles , ne valent  
rien pour cette opération. BOER η a a *v ε , Chymie.  
Vol. II.*

DECOLOR, ἄχροος. Voyez *Achroi.*

DECOMPOSITUM, est un mot qui augmente la signi-  
fication de *compositum.* Il est dit dans la *Physica Trisme-  
gisti , Theat. Chym. Vol. I.* que les chofes compofées ,  
*composita ,* font celles qui supportent la corruption &  
où il entre plusieurs substances différentes : mais que  
les décomposées, *decomposita*, font celles qui s’unif-  
sent par le moyen de la corruption & de la génération.  
CasTELLI.

DECORATIO , κόσμος , conservation ou rétablisse-  
ment de la beauté , fiait de tout le corps , ou de quel-  
qu’une de fies parties. CasTELLI.

DECORTICATIO, *Décortication.* C’est l’action d’oter  
l’écorce ou la peau d’une racine, d’un fruit, d’une *se-  
mence ,* ou telle autre chofe femblable. BLANCARD.

DECOSTIS, le même *OsuApleiuros.* Voyez ce mot.  
DECREMENTUM, παρακμὴ, *Décroissement*, se dit  
ou de l'âge qui succede à *F aetas continens,* «l’âge de  
consistence,» & qu’on appelle autrement *aetas decref-  
cens ,* « âge déclinant ; » ou même d’une maladie, &  
pour lors il a le même fens que déclin. Voyez *Decli-  
natio.*

DECREPITATIO, ou simplement Οεεριτλτιο,  
ψόφος, est ce bruit ou petillement que fait le fel lorf-  
qtl’on le met fur le feu. Quand le fel marin a été ex-  
pofé fur un feu modéré, jusqu’à ce qu’il ne pétille plus  
& qu’il ne fasse plus de bruit, pour lors on l'appelle  
*sel décréptté.*

DECRESCENS , παρακμαστικὸς. Voyez *Decrementum.*DECRETORIUS. Voyez *Crisimos.*

DECRUS. Voyez *Aseeles.*

DECUBITUS, *la maniere de se tenir couché.*

Tous les Medecins favent que les principales indications  
de la force ou de la foiblesse de la faculté motrice , fe  
tirent de la posture dans laquelle on fe tient couché ;  
& en effet on peut juger par elle de l’état de cette fa-  
culté ; car le mouvement qui fe manifeste dans ce  
tems-là, dépend de deux chofes; seivoir, de la faculté  
qui meut les membres , & du mouvement naturel du  
corps & de chacun de fes membres. On obferve ce  
dernier mouvement dans les cadaVtes & dans les mou-  
rans, qui font poussés en bas par la force de la pefan-  
teur. Le premier appartient aux perfonnes qui font en  
famé ou qui rélevent depuis peu de maladie. Diodes  
avoit certainement raifon de dire que les corps hu-  
mains sirnt composés de ce qui conduit & de ce qui  
fe laisse conduire, ἐν- τῦ φέροντος, καὶ τῦ φερομένου; car  
c’est l'ame qui conduit, & le corps qui si? laisse con-  
duire. Ce dernier est naturellement entraîné en bas  
par son propre poids ; l'autre meut les membres en  
haut, en bas, en devant, en arriere, ou de côté, si.li-  
vant qu’il lui plaît ; ou elle les tient comme sisspen-  
dus en Pair , tandis qu’elle contracte , qu’elle étend ,  
ou qu’elle arrête les mtsscles , de peur qu’ils ne glif-  
fent en bas par leur mouvement propre & élémentaire.  
Lors donc qu’il arrive que le corps *se* meut avec pei-  
ne, qu’il a de la difficulté à se tourner ou à demeurer  
débout, c’est un signe que la faculté animale est étein-  
te & détruite pour la plus grande partie ; car tant qu’-  
clle demeure dansfon entier, fans diminuer, le corps

*f*

DEC 958  
*se* meut aifément, fe tourne ou se leve suivant la vo-  
lonté du malade , & les bras, les mains & la tête *sè*soutiennent en l'air. C’est en cela que consiste la vie,  
qui continue tant que l’ame demeure étroitement unie  
au corps, au lieu que leur séparation est siiiVie de la  
mort. Dans les cas où l’ame a beaucoup de pouvoir,  
la maniere de *se* tenir couché que l'on observe est d’un  
bon préstage : mais c’est le contraire loiffique les facul-  
tés de l’ame font foibles & languissantes.

Nous allons parler de ces différentes manieres de se te4tenir couché, & enseigner à en former des prognostics  
dans les maladies aiguës. Hippocrate dit, *Coac.praenot.  
A-97-* que la meilleure maniere de fe tenir couché , est  
celle d’un homme qui est en fanté, en quoi il a raifon ;  
car une persimne attaquée d’une maladie dangereuse  
ne peut demeurer couchée de la même maniere que  
lorsqu’elle se porte bien. Quand les forces font affole  
blies, le malade aime à être couché fur le dos, les bras  
& les jambes étendues & fans mouvement; il ne peut  
demeurer long-tems dans la même posture, ni rester  
couché fur le même côté. Les personnes qui fiant dans  
le délire *se* jettent hors du lit, *se* déeouvrent les piés  
& même les parties naturelles, & quelquefois fe laise  
Lent tomber du lit quand on y penfe le moins. Les  
mourans se laissent couler en bas du côté des piés , à  
catsse de leur extreme foiblesse II s’enfuit donc que  
dans les maladies la maniere de Ee tenir couché, pa-  
reille à celle des gens qui *se* portent bien, peut passer  
à juste titre pour la meilleure , puisqu’elle signifie que  
la maladie n’est ni maligne ni dangeresse. Hippocrate  
la recommande dans les prognostics, où il dit que c’est  
bon signe lorsiqueTe malade demeure couché dans la  
même posture que ceux qui fie portent bien , surtout  
quand il peut *se* tourner aifément & *se* lever fans en  
être incommodé ; demeurer couché ou débout, & dss-  
poEer de ses membres à *sa* volonté; car la facilité qu’on  
a d’exécuter ces actions prouve que les nerfs ont de la  
force, que les efprits font abondans, & que la faculté  
animale est dans toute fon intégrité. On lit dans les  
*Praenot. Coac.* 494. « c’est bonne marque quand le ma-  
a lade peut fe tourner avec facilité, & fe lever avec  
« gaieté. » Et Hippocrate *inProgn.* parlant de la meil-  
leure maniere de fe tenir couché, dit, « que le Mede-  
« cin doit trouver le malade couché fur l'un des côtés,  
« avec les bras, le cou & les jambes un peu retirés , &  
a tout le corps dans une posture libre & commode,  
« comme cela est ordinaire à ceux qui font en fanté:  
a or c’est un très-bon signe que de dormir dans la mê-  
« me posture que ceux qui *se* portent bien. » On peut  
donc conclurre de-là, que trois chosies siont nécessaires  
pour que la maniere de *se* tenir couché foit bonne ;  
1°. Que le malade sic couche également siur les deux  
côtés , à caisse, dit Galien , dans sim Commentaire siur  
ce passage , qu’une telle posture indique la siorce de la  
faculté , qui fixe le corps par les mufcles : de même que  
c’est une marque de foiblesse dans cette même faculté  
lorfque le malade ne peut point demeurer couché Eur  
le côté. La seconde chose requiEe est, que le malade  
couche avec les bras , le cou, & les jambes quelque  
peu retirées, à catsse que c’est la posture ordinaire des  
gens qui Ee portent bien, La troisieme & la derniere  
est, que la posture du corps stoit libre & aistée. Galten  
dans sim premier LÎVre des *Humeurs. Scct-* 24- dit que  
tout le corps doit être humide & non point stec ; ce  
n’est pas , comme le croient quelques-uns , que toutes  
les parties du corps doÎVent être également chaudes  
& humides : mais il faut , comme Galien PobferVe  
fort bien fur le passage que nous aVons cité, *in primo  
Progn.* que le malade ait les bras, le cou & les jam-  
bes un peu retirés ou pliés, fans être cependant ni trop  
retirés ni trop étendus: & comme toutes les chofes  
qui fiant dans un état de tension immodérée paroissent  
être sieches, il Veut que le Corps foit dans une posture  
aisiée, C’est-à-dire , que le corps Eoit humide & non  
point *sec.* Galien dans sim *Comm.* exprime la même  
chose en ces termes ; « les postures immodérées, dit-

*pip* DEC

\* il. telle qu’une extension extraordinaire des nerfs,  
«solt extremement daneereufes , comme nous l’a-  
« vons déja fait voir dans notre T ralté du mouvement  
« Musculaire. » Or un état moyen entre deux etats  
immodérés, n’est point celui d’une tension excessiVe,  
& de-là vient qu'il l’appelle aifé , à caufe que les corps  
qui Eont dans un état *aisé ,* ne Eont point dans un dé ré  
de tension extraordinaire. H s’explique plus clairement  
*Lib. I. de Humoribus, Com.* 24- C’est pourquoi, dit-  
il , les jambes & les bras doivent être un peu rétirés,  
pour que le corps puisse être dans une posture éloignée  
des deux extrémités : j’appelle extrémité en fait de  
posture ou de figure , celles qui font formées par  
une grande extension ou courbure , ou des artieula-  
tions ou de l’épine du dos , ce qui ne fe fait point fans  
une extension immodérée des nefs. En voilà assez fur  
les meilleures manieres de fe tenir couché , qui avec  
d’autres bons signes prognostiquent un heureux é\7e-  
nernent dans les maladies. Voyez *Acamatos.* Parlons  
maintenant des maiiVaifes.

On fait en général, par ce que nous venons de dire, que  
toute maniere de fe tenir couché, qui dissere de celle  
des perfonnes qui font en santé , ne Vaut rien : car ,  
comme on a déja observé , que c’est un bon signe lorî-  
que le malade sie leVe ou sic tourne dans le lit aVec fa-  
cilité , à caisse que cela indique la vigueur de la facul-  
té motrice ; de même lorsque ces mouVemens fe font  
d’une maniere pesante & douloureufe, c’est une preu-  
ve que cette même faculté est foible & languissante.  
On lit dans les *Coac. Praenot.* 493. « qu’une pesanteur  
« dans tout le corps , aussi-bien que dans les mains &  
« dans les piés , est un très-mauVais signe, » surtout  
lorsqu’il n’y a point de plénitude qui gêne l'action des  
muscles , ou qu’elle n’a point été précédée d’une éVa-  
cuationsoudaine,ou de que lqu’autre accident p areil. Si  
à cette pesanteur , qui prouVc le mauVais état de la fa-  
culté motrice , dit l’Auteur des *Coac. Praesag.* fe joint  
la couleur liVide des ongles , la mort n’est pas fort  
éloignée : à cause que la pefanteur du corps indique  
un défaut de la faculté animale , & la couleur liVide  
des doipts & des ongles , que la chaleur naturelle qui  
a fa souree dans le cœur est éteinte. Se tenir couehé  
fur le dos est regardé comme un signe indifférent par  
Hippocrate , qui assure dans les *Prognost.* que c’est un  
signe fort indifférent d’être couché fur le dos aVec les  
bras & les jambes étendues ; mais il dit dans les *Coacae*que c’est un mauVais signe. Galien dans sion *Comment.*sllr cet endroit , dit que cette posture ne fauroit passer  
pour un bon prognostic , & il le prou.Ve par le témoi-  
gnage d’Hippocrate. Il dit encOre dans le même en-  
drcit que si le malade sic trouvant dans cette posture,n’a  
pas la force de fe foutenir , le danger est beaucoup plus  
grand , ce qui paroît suppofer qu’il y en auroit à être  
couché dans cette posture. Galien ne croit pas que l'on  
puisse en tirer un prognostic pour la mort ou la guéri-  
son du malade.

Quelques-uns croient cependant que le malade en de-  
meurant couché fur le dos , *se* trouVe beaucoup plus  
foulagé des fatigues que la maladie lui a caufées, par-  
ce que tous les mufcles , si l'on en excepte ceux de la  
refpiration , sont dans un état de repos. D’ailleurs  
nous nous reposims dans cette posture si.ir les parties'  
les plus basses & les plus pesiantes du corps , comme un  
vaisseau siur *sa* quille , sans compter qu’elle consicrVe  
le peu de force qui reste aux efprits animaux, & qu’el-  
le contribue à l’expulsion du calcul des reins & de la  
vessie. Cependant si on peut la regarder comme bonne  
à cet égard , il y a plusieurs autres taisions qui peuvent  
la faire passer pour très-mauvaife. Cette posture quand  
on y reste trop long-tems , oceasionne un grand nom-  
bre de maladies très-funestes, comme l’épilepsie , le  
cochemar , la paralysie & l'apoplexie : car dans cette  
position renVerfée , les humeurs & les vapeurs fe jet-,  
tent plus aifement dans le dernier ventricule du cer  
veau qui est le plus noble , & delà silr la poitrine &

DEC 960

fur les reins. Mais ce n’est point ici le lieu de consi-  
derer ce,te posture comme la caisse des bons ou des  
mauVais effets que l’on remarque dans le corps ; & nous  
nous bornons à la regarder comme un signe dent on  
peut sie serVÎr pour former des prognostics dans les ma-  
ladies ; & je dis à ce siujet qu’elle indique toujours  
une soiblefl'e dans la faculté motrice ; car tous ceux qui  
dorment si.ir le do.s contre leur coutume , font dans un  
état de foiblesse, Cette posture proVÏent quelquefois  
de l'indolence ou de la nonchalance de l’efprit, ou  
de chagrins; quelquefois aussi le malade s’y met par-  
ce que la Violence du ῥ aroxyfme l'y oblige , ou à cau-  
fe de quelque éVacuation extraordinaire : dans ce cas  
on ne peut rien en prognostiquer de certain. Mais si,  
ces cas exceptés , le malade dort fur le dos aVec les  
bras & les jambes étendues & pendantes , c’est un très-  
mauVais signe. C’est la même chofe, fuleant Hippo-  
crate dans fes Prognostics , que les jambes dans cette  
posture Eoient extremement retirées ou pliées , ou sort  
étendues , puisque Galien nous apprend que l’une &  
l'autre de ces positions présagent un delire. Mais si aVec  
cela , dit Hippocrate, le malade *se* laisse couler insien-  
siblement embas Vers les piés , le danger est beaucoup  
plus grand. On peut sans contredit regarder cettepose  
ture comme fâcheusie , mais elle deVÎent beaucoup plus  
mauVaife lorsque le corps demeure couché siur le dos  
comme un cadaVre inanimé , aVec tous fes membres  
pendans, la tête renVersiée siur l'oreiller, ou lorfque le  
menton étant éleVé , toute la partie antérieure du cou  
paroît éminente , ou que le menton touche les claVÎ-  
cules ; tous ces signes menacent d’une mort prochai-  
ne : car Pame ayant perdu l'on pouvoir siur le corps, il  
reste siur le dos comme un fardeau inutile, aVec les  
bras& les jambes 4endantes , *se* laissant couler embas  
Vers les piés , la tête renVersiée aVec le menton & la  
poitrine éleVée ou panchée siur les claVÎcules. U ne telle  
p osture annonce une mortp rochaine. Galien , *dx Hu-  
moribus , Lib. I. Text.* 24. parle de cette posture en ces  
termes :

« Vous siaurez que j’appelle *Dejection* l’état d’un mala-  
« de qui ne peut demeurer couché comme une persion-  
« ne VÎVante , mais qui est abattu comme un cadaVre  
« inanimé ».

Lorfque le corps étant couché , se laisse couler embas  
Vers les piés , c'est au jugement d’Hippocrate, un signe  
que les forces fiant abattues à un degré extraordinaire.  
C’est fans contredit un état moins dangereux de ne pou-  
voir demeurer debout ou assis, que d’être couché com-  
me un corps mort , denué de force dans toutes ses par-  
tics,ce que le même Auteur, *Comrn.* 1. *in 6. EpidéText.*3 3. *cap.* 4. appelle ἐῤῥίφθαι, « être précipité » totalement  
abattu, ou dans une Déjection totale. Galien prou-  
Ve que cette posture dans laquelle le corpsfe coule Vers  
les piés,*decubitus ad pedes,* est de la derniere fatalité,  
par l'exemple des cadaVres; car si l’on place un corps  
mort de quelque maniere que ce foit, il ne reste pas  
un moment dans la posture où on l’a mis , mais il tom-  
be fur le VÎfage ou sur le dos, filmant que fa pefanteur  
le dirige.

Le prognostic n’est pas moins funeste, lorsque le malade  
fe tient couché aVec la bouche ouVerte, comme Hip-  
pocrate nous l’assure dans les prognostics. « C’est un  
« signe de mort; dit-ü, lorfque le malade dort aVec  
« la bouche ouVerte ». L’Auteur des *Coac. Praesag.*497. exprime ce prognostic d’une maniere différente :  
il est fatal, dit-il , de fe tenir couché fur le dos , &  
de dormir continuellement aVec la bouche ouVerte ,  
& les jambes fort courbées & entrelacées. L’ouVertu-  
re de la bouche est catssée ou par la foiblesse de la fa-  
culté qui meut la machoire inférieure, par une ardeur  
Violente dans les entrailles , ou par ces deux caufes  
réunies , ou par une résolution particuliere des muse  
cles qui serVent à rapprocher la machoire inférieure de  
la supérieure. Galien dit que l'ouverture de la bouche  
quand

961 D E C

quand on ne dort pas est d’un mauVais signe, il assure  
dans sim Traité du MouVement des Musicles , *Lib.  
VII. cap.* 7. «que de se tenir couché siir le dos aVec la  
« bouche ouverte , c’est un signe de respiration empê-  
« chéesde resiolution, ou d’ÎVrcsse.» Cleft un mauvais  
progncstie pour une persimne qui est dans le délire ou  
sans délire, ce que lmn connoît à sies disicours, de *se*rouler Vers les bords du lit, d’agiter *ses* piés , de *se.*leVer silr le lit, & si on ne l’en empêche de tOmber du  
lit ou de *se* leVer. Houllier , *in Coac Praesag.* afiùre  
qu’il n’a jamais νΰ personne échapper d’un delire, lorse  
qu’il s’est trouvé joint aux signes dont nous Venons de  
parler. Hippocrate, *Prognose* ajoute que c’est un mau-  
vais signe siurtOut dans la péripneumonie ou dans la  
pleurésie, lorlqu’tme persimne attaquée de ces mala-  
dies Veut demeurer debout.

Voici *ses* prepres termes:

« Dans quelque maladie aiguë que ce foit, si le malade  
« Veut fe leVer dans le fort de la maladie , c’est un  
« très-mauVais signe, furtout dans la peripneumonie ».

Ceux qui sont attaqués d’une péripneumonie, dit Galien,  
sentent une grande oppression de poitrine quand ils fe  
tiennent couchés sisr le dos : mais ils reEpirent plus  
aisément quand ils Eont debout. Lorsqu’ils Eont cou  
chés silr le dos, une partie du thorax porte silr l’épine  
du dos, ce qui resserre les poumons & les empêche de  
receVoir Pair dont ils ont besioin par l’inspiration.  
Dans les autres maladies , tant que le mal est dans *sa*plus grande force (restriction qu’il est bon d’obferVer)  
c’est un très-mauVais progncstic, lorfque le malade  
veut fe leVer : car tant que la Violence de la maladie  
dure , il est bien aife de demeurer en repos , & lors-  
qu’on tache de le leVer, il s’y opposie de toutes fies  
forces. On doit donc fuppofer que quand le malade  
étant dans cet état, cherche à fe leVer, ce ne peut  
être qu’à caisse de la grande difficulté qu’il a de *res-  
pirer ,* des inquiétudes qu’il ressent, ou du delire.

Voici une autre maniere de fe tenir couché de la nature  
de celle-ci , qu’Hippocrate décrit en ces termes :

« Si le malade Ee tient couché les jambes découVertes ,  
« sans les aVoir trop chaudes, & jette ses bras , S011  
« cou & ses jambes de côté & d’autre, c’est un très-  
α mauVais signe ; car il signifie une grande inquiétu -  
« de ou anxiété.» Il est vrai que ces signes ne présia-  
gent rien de certain dans ceux qui siont d’une consti-  
tution Foible & délicate , car la plus petite fieVre leur  
fait prendre cette posture; dans les autres elle a pour  
causie quelque maladie de l’orifice de l’estomac , ou une  
extreme foiblesse. Voici comment Hippocrate s’expri-  
me siur cefujet, *Coac Praesag.* 497. « Si le malade *se*« tient couché aVec les bras & les piés découVerts ,  
« sians ressentir une chaleur Violente, & qu’il mette  
« fies jambes hors du lit , c’est un mauVais signe ; car  
« il indique une grande anxiété ». Enfin Hippocrate  
*dans ses Prognostics ,* condamne la posture d’un mala-  
de qui, contre sion ordinaire , *se* couche siur le Ventre ,  
parce qu’elle indique filmant lui le délire , ou des dou-  
leurs de Ventre. PstosPER Αεριν , *de Praesagienda vitâ  
et morte.*

DECURSUS , ἀποδρομὴ , signifie généralement la du-  
rée de quelque chofe que ce sioit, comme d’une mala-  
die. CaSTEIII.

DECI RTAT US , ( *Puisas* ) μείουρος , ou μειουρίζων , par  
corruption μύουρος, est une espece de pouls foible , qui  
Va toujnurs en diminuant , jissqulà ce qu’il cesse en-  
tieremcnt ; mais lorsqu’il reVÎent & qu’il augmente de  
nouveau, on l’appelle *Decurtatus reciprocus, sutlygoç*παλινδρομῶν. GaLIEN , *de disse Puls. Lib- I. cap.* II.  
s’il est inégal en même tems , on l’appelle *desidens in-  
aequalis , adisocç èvasearcç.* Idem *de Cause P tels.*

DECUSSORIUM; instrument de Chirurgie , qui par  
sa pression fur la dure-mere , catsse une léVacuation du  
pus qui s’est amassé entre le crane & cette membrane,  
*Tonte 111.*

DEF 962

par l’ouverture que le trépan a faite. BLANCARd.

Voyez la figure de cet Instrument dans Paré, *Lib, VI,  
cap.* 21.

DEF

DEFECTIO ANIMI , *soncvpe > lipothymie s défail-  
lance.*

DEFENSATIVUM EMPLASTRUM , *Emplâtre  
défensive.*

DEFENSIVUM , *Defenfif,* épithete que l’on donne à  
quelques topiques , qui étant appliqués fur la partie  
affectée ou aux enVÎrons , repoussent ou interceptent.  
les humeurs qui y abordent. Paracelse appelle *Deson-  
siva ,* les cordiaux que l’on prend intérieurement.  
CasTEI I I.

DEFERENTIA VASA, *canaux déférons* ; ce font  
deux tuyaux blancs , fermes & un peu applatis , un à  
droit & un à gauche , dont chacun depuis la naifsancé  
dc l'épididyme dont il est la continuation , monte dans  
la gaine cellulaire des Vaisseaux fpermatiques , & le  
long de ces Vaisseaux jufqu’à leur passage par les muse  
des du bas-Ventre, de maniere que les Vaisseaux san-  
guins sont placés en-deVant, & le *canal déférent* en ar-  
riere.

Le paquet ainsi formé de Vaisseaux fanguins, du *canal  
déjérent* & de leur enVeloppe commune , est appelle  
cordon des Vaisseaux fpermatiques, ou cordon sperma-  
tique. Cette enVeloppe paroît plus unie en-dehors  
qulen-dedans ; ce qui a donné lieu de la regarder corn-  
me une gaine. Le tissu interne qui est plus cellulaire  
que l'externe, lie ces trois Vaisseaux ensemble , & l’ex-  
terne en forme l’enVeloppe.

Le *canal déjérent* étant parVenu à la lame membraneusse  
du péritoine, à l’endroit où cette lame couVre l'orifice  
de la gaine, s’écarte des Vaisseaux spermatiques Ean-  
guins, & Va en arriere en forme d’arcade dans le tissu  
cellulaire du péritoine , jufqu’au côté Voisin de la  
vessie.

Il sie glisse enfuite derriere le corps de la vessie, y est fort  
adhérent, de même que la lame membraneufe du pé-  
ritoine qui le couvre , & continue sia route en maniere  
d’arcade jufques vers le cou de la vessie, où les deux  
*canaux déferons* sic rencontrent & terminent leurs ar-  
cades.

Dans ce trajet, le *canal déférent* passe derriere l’artere  
ombilicale Voisine en fe crossant aVec elle: il *se* croise  
aussi aVec l'extrémité de l'urétere du même côté en  
passant entre cette extrémité & la Vessie. Enfin , *le ca-  
nal déjérent* d’un côté *se* rencontre aVec le *canal défé-  
rent* de l'autre,derriere la Vessie, entre les Insertions des  
deux ureteres, & ils descendent ensemble jusqu’au cou  
de la Vessie.

Ce canal, qui d’abord est un peu gros & plissé à la naisu  
stance de l'épididyme, deVÎent aussi-tôt après menu,  
uni & lisse jlssques derriere la Vessie, où il devient de-  
rechef plus épais & inégalement plissé.

Il naît de la portion coudée ou extrémité postérieure de  
l’épididyme. De-là il s’avance en-devant fort obli-  
quement comme couché fur la moitié postérieure de  
l'épididyme, où il Ee recourbe légerement pour mon-  
ter derriere les vaisseaux spermatiques.

Le tissu de *sa* portion unie est ferme & comme cartilagi-  
neux, principalement autour de la furface de fa caVÎté,  
qui est extremement étroite, & reste toujours ouVer-  
te Eans s’afsaisser, à caisse de cette fermeté & de cette  
épaisseur de fon tissu.

La caVÎté du *canal déjérent effi* cylindrique, quoique l’é-  
passeur du canal Eoit applatie, & forme par fa Eurface  
externe une circonférence oVale, comme on peut Voir  
en coupant le même canal transsVerfalement. Cette  
caVÎté deVÎentde plus en plus large derriere la Vessie.

Le passage des *canaux déjérens* dans les Vésicules fémina-  
les, est très-singulier. J’ai dit ci-dessus que ces canaux  
*fe* recourbent derriere la Vessie, & s’y rencontrent par  
leurs extrémités fort rétrécies. Ces deux extrémités  
s’unissent en maniere d’angle, & feglissent entre les  
Rpp

963 DEF

extrémités voisines des vésicules séminales. Elles s’y  
unissent si étroitement ensiemble, que leurs portions  
adossées ne paroissent faire qu’une cloifon mitoyenne  
entre deux petits tuyaux, dont chacun est formé en  
partie par l’extrémité de l’un des *canaux défrrens , &*en partie par l'extrémité de la vésicule voisine.

L’union latérale de l’extrémité *do. canal déférent, 8e* de  
l'extrémité de la vésicule de chaque côté , forme aussi  
entre elles une efpece de cloifon particuliere très-cour-  
te , qui fe termine en croissant comme une petite val-  
vule sémi-lunaire. L’extrémité du *canal déférent* est  
plus étroite que celle de la vésicule séminale. Cette  
mécanique permet toujours au liquide de chaque *canal  
déférent* de s’insinuer peu à peu dans la vésicule sémi-  
naledu même côté, & elle empêche celui de la vésicule  
de rentrer dans le *canal déférent.*

Quand on siouffle par un des *canaux déférens* après avoir  
siermé l'urethre, le vent gonfle la vésicule séminale voi-  
sine & la vessie urinaire, sans passer dans la vésicule ni  
dans le canal de l'autre côté, à moins qu’on ne la pousse  
avec violence.

Ensiuitc les deux petits tuyaux formés chacun par l’extré-  
mité du *canal déférent,* & par celle d’une Vésicule sé-  
minale, fe glissent entre la basie des prostates & le ca-  
nalde l'urethre, dont ils percent obliquement l’épaif-  
seur, & aboutissent à la caroncule. WINSLOw.

Voyez *Generatio.*

DEFIXUS, *impuissetnt,* inhabile à Pacte de la généra-  
tion.

DEFLUVIUM CAPILLORUM, *chute de cheveux,  
alopécie.*

DEFLUXIO , *fluxion ;* chute , écoulement ou dépôt  
d’humeurs fur quelque partie du corps. Voyez *Catar-  
rhus.*

DEFRUTUM ; c’est proprement du moût cuit jufqu’à  
diminution de la moitié, ou, fuÎVant d’autres, du tiers.  
Voyez *Decoctio & Caroenum.*

D E G

DEGLUT1TIO, *déglutition.* Voyez *Pepsis.*

DEGMOS , δ[ηγμὸς , douleur poignante à l’orifice de  
l’estomac, decsp&vw, *mordre.*

D E H

DEHEN *, sang.* **RULAND.**

DEHENES , *encre,* **RULAND.**

DEHENEZ, le *Vitriol romain.* RULAND.

D E J

DEJECTIO, *déjection* ; éVacuation des excrémens par  
l’anus. Ce mot fe prend aussi pour les excrémens mê-  
mes. Voyez *Alvus.*

Les *déjections* ne font pas la moindre des circonstances  
dont on peut tirer des prognostics pour la guérifon ou  
la mort du malade.

Nous allons d’abord examiner celles qui passent pour être  
louables : c’est par elles que le Medecin peut prognose  
tiquer lléVenement bon ou mauVais de la maladie.

On peut découVrir en général la bonne ou la mauvaife  
qualité des *déjections.*

1°. Par leur dégré de coction ou de crudité.

2°. Par les tems particuliers auxquels elles surviennent.  
3°. Par leur substance.

4°. Par leur qualité.

5°. Par le tems de leur durée ou de leur cessation.

6°. Par les avantages qui en résultent , & par le plus ou  
le moins de facilité avec laquelle cette évacuation fe  
fait.

7°, Enfin, par le concours des autres signes bons ou  
mauvais qui ferVent à établir la certitude des prognof-  
tics qui fe tirent des *déjections.*

D E J 964

Les felles louables & salutaires petrvent indiquer la fan-  
té en deux manieres , soit par rapport à leur coction;  
car dans ce cas elles marquent non-seulement la bonne  
disposition de l’estomac & des intestins, mais encore  
celle des parties adjacentes, comme du foie & delà  
rate, puisque Galien assure après Hippocrate , ( *Irog-  
nostic.* ) «quel'estomac & les intestins font en bon état  
« lorfque la matiere séCale est d’une consistance conVe-  
« nable , qu’on la rend aux heures accoutumées , &  
« qu’elle répond à la quantité des alimens que l'on a  
« pris. »

Elles indiquent encore la santé, eu égard à la fluxion  
des humeurs qui peut *se* faire des viiceres dans l'esto-  
mac & dans les intestins ; car Galien assure, que les  
felles louables dénotent non-seulement la bonne dise  
position de l’estomac & des intestins, mais signifient  
encore, qu'il ne tombe aucune humeur du foie ou de la  
rate fur ces parties; car dans ces fortes de fluxions,  
non-seulement la couleur, qui est le signe d’une par-  
faite coction,mais encore la consistancesdes excrémens  
est viciée. De ces deux manieres les Medecins tirent  
des prognostics des felles ; premierement, dans les ma-  
ladies de l’estomac & des intestins, dont le bon état,  
\* fuivant Galien, dans le septieme chapitre de sim pre-  
mier LÎVrle des *Criscs* , est désigné par les matieres fé-  
cales qui font molles & d’une consistance convenable,  
que l'on rend aux heures accoutumées, & en une quan-  
tité proportionnée à celle des alimens qu’on apris ; &  
comme ce même Auteur ajoute, qui font de couleur  
brune , & ne sentent point trop mauvais. Mais les ma-  
tieres qui Eont dénuées en tout ou en partie de ces qua-  
lités , Eont très-mauvaises ; telles font celles qui font  
dures , rudes, trop aquetsses , trop hautes en couleur,  
trop ou trop peu abondantes à proportion des alimens  
que l’on a pris, de consistance inégale, fétides, écu-  
meufes , & que l'on ne rend point aux heures accOutu-  
mées. Lorfquele malade est à la veille de recouvrer la  
santé,les excrémenspassent de cet état à celui à qui l’on  
donne le nom de coction. C’est donc avec beaucoup  
de rasson qu’Hippocrate assure dans ses *Prognostics ,*« que *lcS déjections* prennent une consistance plus épaisse  
« lorsique la maladie est à la veille d’être jugée. » Il asi.  
Eure eneore dans le quatorzieme *Aphorisme* de la *se-  
conde* stection, « que dans les flux de ventre le change-  
« ment des excrémens est un bon signe, à moins qu’ils  
« ne changent en pis. »

Mais on prognostique d’une maniere plus siure & plus in-  
faillible les fluites des maladies qui attaquent les intese  
tins par l'évacuation des matieres fécales. Hippocrate  
met au nombre de ces maladies, les abfcès , les dyssen-  
teries, les tenesines & les flux de ventre. Il dit dans le  
premier LiVre de fes Epidémiques , en parlant des per-  
sonnes affligées de ces sortes d’indispositions, « que  
« plusieurs ont leurs ventres dérangés sians en receVoir  
« beaucoup d’incommodité ; » & un peu après , « qu’il  
« y en a qui siont attaqués de la jaunisse lesixieme jour;  
« mais que ceux-ci font en quelque siorte soulagés par  
« une éVaeuation plus abondante d’urine & d’excré-  
« mens. »

Voici ce qu’il dit des dyssenteries :

« Les persemnes d’un âge extremement avancé sontatta-  
« quées de la jaunisse, d’un dérangement dans le bas-  
« ventre, ou d’une dyssenterie, ccmme il est arrivé à  
« Bion que j’ai été visiter chez Silenus : mais il yen  
«a d’autres ; & de ce nombre ont été Cléophanes &  
« Critias , qui ont eu une dyssenterie après que la ma-  
« ladie a été jugée par une crife. Ceux qui ont échappé  
« de la peste, dit cet Auteur dans un autre endroit, ont  
« été redevables de leur guérison aux quatre circonsi-  
« tances suivantes : ou à un saignement de nez copieux;  
« ou à une éVacuation abondante d’urine qui contennit  
«une grande quantité de sédiment louable; ou ils ont  
a rendu au commencement de la maladie des matieres

965 , D E J

« fécales, troubles & bilieufes ; ou bien enfin lesmala-  
« des ont été attaqués d’une dyssenterie. »

Il s’enfuit donc que les maladies peuvent dans plusieurs  
cas être jugées par un cours de ventre, par une déchar-  
ge d’excrémens pituiteux & bilieux , & par des dyssen-  
teries.

Voici ce que dit Hippocrate de Clazomene danslcpre-  
mier Livre de sies Epidémiques :

< Il rendit le trentieme jour une grande quantité de ma-  
« tieres aquetsses, pareilles à celles que l’on rend ordi-  
« nairement dans la dyssenterie.

Quant au malade qu’il fut visiter dans le Jardin de Déale  
ces , & dont il parle dans le troisieme Livre de fes  
*Epidémiques*, il nous apprend «qu’il fut plusieurs fois  
« à la felle le quarantieme jour, qu’il rendit une marie-  
«re blanche & pituiteufe, & qu’il parut une fueur  
« abondante fur tout fon corps. » Il dit dans le même  
Livre de *scs Epidémiques, Mal.* 3. d’un certain Héro-  
pytus, «que vers le centieme jour, il commença àren-  
« dre par bas beaucoup de matieres bilieuses, & que  
« cette éVacuation , après avoir duré pendant un tems  
«considérable, dégénéra en une dyssenterie.

On connoît que les sielles siont d’une espece louable &  
critique , lorsiqu’avec les signes d’tme parfaite coction,  
elles cemmencent à paroître au jour de crisie ; quand la  
maladie est dans fa plus grande force, oü quand elles  
sont liquides, d’un jaune de fafran, brunes, lÎVÎdes ou  
noirâtres.

Lorfqu’au commencement de la maladie les *dejections*font très-crues, elles prognostlquent la mort du mala-  
de ; mais elles font critiques & falutaires lorsqu’elles  
donnent des signes de coction. Galien nous apprend  
dans sion Commentaire siur le vingtieme Aphorisine  
de la quatrieme Section, que pendant une peste qui du-  
ra fort long-tems, il obferva des *déjections* liquides qui  
furent d’abord jaunes, enfuite brunes & noires, & corn-  
me femblables au *coagulum* du siang , non - seulement  
dans ceux qui étoient excessiVement mal, mais encore  
dans ceux qui étoient en convalesicence, Dans ces der-  
niers , dit-il, ces sortes de Eelles sitiVirent le plus fort  
de la maladie, & elles étoient autant d’efforts de la na-  
ture pour fe débarraffer d’une humeur peccante ; au  
lieu que dans ceux qui moururent elles parurent au  
commencement ou dans le fort de la maladie. « Lors ,  
dit-il, dans sim Commentaire silr l’Aphorisine suivant  
de la même Section , qu’il silrvient une éVacuation  
«ode quelque humeur peccante après la coction de la  
« maladie, le corps sis purge comme naturellement ; &  
« de-là Vient que la bile noire & telle autre humeur  
« semblable indiquent une éVacuation salutaire , lorf-  
« qu’il paroît des signes de coction dans le progrès de  
« la maladie. Mais l'évacuation d’une pareille humeur  
« Eans aucun signe de coction présiage la mort du ma-  
« Iade. L’éVacuation des humeurs est donc toujours un  
« signe que la maladie aura une fin heuresse , quelque  
« mauvaise qu’en sent la couleur , pourvu qu’elle *se*« fasse dans le fort de la maladie, ou dans un jour de  
« crife, & qu’elle foit accompagnée de signes de coc-  
« tion. » Cette doctrine de Galien est fondée fur ce  
que dit Hippocrate dans le quarante -feptieme Apho-  
rifme de la quatrieme Section ; *que dans les fievres qui  
ne font point intermittentes, le crachement ou le vomisse-  
ment d’une matiere livide, sanguinolente , fétide ou bi-  
lieuse, est un très - mauvais signe ; mais que c’en est un  
bon lorfqu’elle s’évacue par les selles ou par les urines,*L’Auteur des *Prénotions de Cos* 183. nous dit que les  
perfonnes affligées *dvtcoma,* qui deviennent fourdes ,  
ont Vers le tems de la crife une éVacuation de matieres  
fécales noirâtres, qui les foulage beaucoup. Les Me-  
decins peuVent encore tirer des indlces de la quantité  
&dela durée des *déjections.* De-là vient qu’Hippocrate

D E J 966

dit dans le premier Livre de sies *Epidémiques*, que plu-  
sieurs perfonnes fiant déÜVrées de leurs maladies d’une  
maniere critique par le moyen de la dyssenterie & du  
cours de Ventre. 11 obEerve au siljet d’Héropytus, dans  
le troisieme LiVre des *Epîdem.* que Vers le cinquieme  
jour il commença à rendre par bas une grande quanti-  
té de matieres bilieufes, que cette éVacuation continua  
en forme de dyssenterie pendant un tems considérable,  
accompagnée de douleurs, & qu’elle mit fin à tous les  
autres fymptomes. Il est ordinaire de Voir plusieurs ma-  
ladesqui doÎVentleur guérifon à des *déjections* bilieu-  
ses,poracées, & de couleur de fafran , jointes à une  
décharge modérée d’urine dans un état de coction qui  
continuent pendant plusieurs jours. Ces fortes de *dejeci  
lions y* dans les maladies dont la fin doit être heuresse ,  
& qui ne fiont accompagnées d’aucun signe funeste ,  
font pour l’ordinaire sitivies d’une hémorrhagie siilu-  
taire, desiseurs abondantes, ou de quelqu’autre signe  
semblable. Hippocrate, dans le second Aphorisine de  
la seconde Section, établit les signes parle moyen des-  
quels le Medecin peut connoître les cas dans lesiquels  
les *déjections* siont salutaires ou non; saVoir, lorfque le  
malade n’en est point incommodé, & en reçoit du S0U-  
lagement. D’où il sitit que les *déjections* les plussalu-  
tairessont celles qui dissipent entierement les fievres  
& les Eymptomes dent elles sirnt aecompagnées, ou du  
moins qui les diminuent beaucoup. Hippocrate assure  
à ce sujet dans le vingt-huitieme Apborssme de la Sect.  
4. que la Eurdité fait cesser l'évacuation des matieres  
bilieufes dont les fievres fiont accompagnées, & que  
cette évacuation à fion tour met fin à la Eurdité. Il nous  
apprend dans le dixTeptieme Aphorisine de la sixieme  
Section, qu’une dyssenterieest la plus heureuse detou-  
tes les circonstances qui puissent survenir dans une  
ophthalmie. Il assure aussi dans le quarante -huitieme  
Aphorisine de la même Section , que la dyssenterie est  
très-favorable à ceux qui ont des obstructions de rattej  
& dans le vingt-neuvieme Aphorisine de la septieme  
Section, qu’une diarrhée violente qui survient à la per-  
Eonne affligée de la leucophlegmatie , sait cesser la ma-  
ladie. Ce que l’on vient de dire suffit pour découvrir &  
pour déterminer les *déjections* d’une esipeCe salutaire.

Mais il y en a d’autres d’une nature fatale & pernicieuse  
qui prognostlquent la mort du malade. On les connoît  
par leur fubstance, leur quantité , leur couleur, leur  
odeur, la maniere dont elles *se* font, le tems de leur  
apparence, les changemens qu’elles souffrent, les si-  
gnes qui les précèdent,qui les accompagnent ou qui les  
fuivent,les degrés de facilité avec lesquels elles *se* font  
& les défavantages qu’elles procurent au malade. Les  
*déjections* d’une mauvaise eEpece disterent éVÎdemment  
les unes des autres parleur fubstance ; car il y en a de  
dures , de rudes, de liquides, de Usqueisses, d’aqueu-  
fes & de grasses : les unes sirnt écumeuses, les autres  
mêlées avec une estpece desemie, les unes siins mélan-  
gc, & les autres enfin d’une nature colllquative. Elles  
ne different pas moins par leurs quantités , puisquelles  
fiont tantôt plus & tantôt moins abondantes , qu’elles  
discontinuent quelquefois , & qu’elles cessent tout-à-  
fait dans d’autres tems. Il y en a de blanches, de bi-  
lieuses, de jaunes, de couleur de fafran, de brunes ,  
de vertes, de poracées , de livides , les unes font san-  
guinolentes , les autres noires, & les autres enfin tein-  
tes de 'diverses couleurs. Les felles different encore  
par la maniere dont elles fiant évacuées ; car autre est  
l’évacuation qui se fait dans la lienterie , autre celle  
qui fe fait dans la diarrhée, dans la dyssenterie & dans  
le ténefme. Elles different aussi par rappOft au tems  
dans lequel elles paroissent, puifque les unes fe font  
au commencement de la maladie , sans aucun signe  
manifeste de coction, &les autres dans le plus fort du  
mal. A l'égard des altérations qu’elles fouffrent, elles  
peuvent changer pour le pire, tant par rapport à leur  
substance, que par rapport à leur quantité , leur cou-  
leur ou leur odeur. On peut encore découvrir les *dé-  
jections csm* préfagent la mprt par les signes qui les pré-

Ppp ij

*pe'*7 D E J

cédent, qui les accompagnent & qui les sitÙVent.Enfin,  
pour ce qui est de la facilité aVec laquelle fe sait l’eva-  
cuation de la matiere fécale, celle-là est la plus mau-  
vaise qui est accompagnée de douleurs , qui ne procu-  
re aucun foulagement au malade , ou qui rend fa situa-  
tionpire. Pour pOuvoir tirer des indices plus certains  
des excrémens qui sortent du corps humain, j’ai jugé à  
propos de rechercher avec soin leurs différences en  
commençant par ceux qui sont durs, rudes ou liquides.

A l’égard des excrémens durs, voici ce qu’en ditl’Auteur  
des Prorrhétiques , In /. *Prorrh.* 41.

Si ΙοιΤςυε le Ventre est constipé ou rend une petite quan-  
tité de matiere pareille à de la croie de cheVre , & qu’il  
furvienne en même-tems un saignement de nez, c’est  
un très-mauVais signe. Galien assure que les excrémens  
pareils aux crottes de cheVres σπυραθῶδες, siont pro-  
duits par la longueur de leur rétention & parla cha-  
leur excessive des parties. Que si aVec cela ils siont noi-  
râtres, ils dénotent une chaleur & une ardeur autour  
du centre du corps, ce qui est un signe de fieVre mali-  
gne ; & si la maladie est Violente & accompagnée d’au-  
tresmauVais signes, ces excrémens prognostiquentsu-  
rement la mort du malade. Les selles liquides provien-  
nent quelquefois de l'humidité du tempérament, de  
l’état de l’enfance, de l’humidité du tems , des ali-  
mens ou des crudités de l’estomac; ou bien elles font  
telles lorsque les alimens ne passent point de l’estomac  
dans les vaisseaux lactés , ou lorsipue quelque stubstan-  
ce d’une nature fluide tombe du foie ou de la ratte dans  
les intestins; ou lorfque le foie ou la ratte , ou tout le  
corps est purgé par les vaisseaux du foie. Hippocratte  
met les felles aqueuses au nombre des mauvaifes ; à  
cause , comme dit Galien , qu’elles font un signe de  
crudité. Ces fortes de selles font toujours mauvaises &  
prognostiquent la mort dans les maladies violentes *8c*bilieuEes, si en même-tems on ne rend point une qttan-  
tité suffisante d’urine louable ; au lieu que dans les ma-  
ladies d’une nature plus bénigne, qui ne semt accom-  
pagnées d’aucun Eymptome funeste , elles dénotent  
seulement une superfluité d’humeurs crues dont la cor-  
rection & l’altération demandent beaucoup de tems. Il  
survient, comme Galien nous l’apprend, une évacua-  
tion de matieresgrasses dans les maladies aiguës, lors-  
que la graisse est fondue par la chaleur violente des  
parties : mais lorsque ces matieres font encore viEqueu-  
*ses ,* c’est une preuve que la graisse aussi-bien que les  
ÎJârties Eolides de l’anima! fiant fondues. Dans ce cas  
a matiere est grasse , visqueufe , blanche, en petite  
quantité & extremement fétide. Mais on peut distin-  
guer ces sortes de *déjections* de celles qui ont ces appa-  
rences à cause de quelque aliment particulier qu’on a  
mangé ; car ces dernieres font plus copieuses & ne font  
pas toujours blanches. Une odeur fétide, est, fuivant  
Galien, un signe de colliquation. Quant à ces efpeces  
de *déjections,* Hippocrate nous apprend dans *ses* prog-  
nostics, que celles qui font en petite quantité, gluantes,  
blanches, de couleur de fafran, font très-mauvaises.  
Ces fortes de selles doivent perpétuellement & dans la  
nature des choses être très-mauvaises, puisque le dé-  
périssement des parties solides du corps, & la colllqua-  
tion de la graisse Eont des circonstances funestes , qui,  
dans les maladies aigues, indiquent une chaleur *exces-  
sive, &* une mort certaine , si la maladie est très-vio-  
lente & accompagnée de mauvais signes. Hippocrate,  
parlant dans le troisieme Livre deses Epidémiques du  
malade qu’il fut voir dans le Jardin de Dealces, dit que  
lesixieme jour, fesfelles étoient noires , grasses, écu-  
meufes, gluantes & fétides ; & que fa maladie ne finit  
que le quarantieme jour. Mais les selles dont parle cet  
Âuteur,n’étoient point l’effet de la colliquation des par-  
ties Eolides, mais de la graisse & des humeurs visijueu-  
fes , putrides & fuperflues. Celles qui sont produites  
par la colliquation & le dépérissement des parties S0Ü-  
des, font absolument funestes, pures & fans mélange.

D E J 968

Hippocrate dit de Silenus dans le premier Livre de ses  
Epidémiques que le cinquième jourEes *déjections Soient*pures , bilieufes, légères & extremement grasses. Les  
matieres pures passent avec rasson pour être mauvaises  
dans les maladies aiguës , à catsse , fuivant Galien,  
qu’elles indiquent une chaleur interne excessive, qui  
conhume les parties silnieufes des humeurs. L’Auteur  
des *Prorrhétiques* a doue rasson dlaVancer que les *dé-  
fections <ypi* font pures & sims mélange, augmentent la  
maladie; &, si.iiVant Galien, la rendent pire. Telles  
étoient celles de Silenus , *Epidem. I. Mal.* 2. le cin-  
quieme jour; celles de la femme dePhylinus, *Epidem.  
Mal. dp* le sixieme, celles de la fille d’Euryanactersopp-  
*dam.* 3. *M. 6.* le douzicme, celles de la femme de Her-  
moptoleme, *Epidem.* 7. le cinquieme, celles de Parius,  
*Epidem.* 3. M. 1. lefeptieme, celles de Pythion, *ibid.*M 3. & de quelques autres dont on trouve l'histoire  
dans les Epidémiques d’Hippocrate.

Les selles éeumeuses passent aussi pour être mauvaises, à  
caisse qu’elles indiquent une chaleursoxcefiîve au moyen  
de laquelle les excrémens contractent une écume pa-  
reilleà celle qui *se* forme siar la surface d’un fluide qui  
boût ; ou quelque principe flatueux mêlé avec les hu-  
meurs, semblable à l’écume que jette la mer quand elle  
est agitée par les vents. Les premieres sont l'effet d’u-  
ne chaleur qui fond le corps ; au lieu que les fecondes  
ont pour cause une perturbation inégale. C’est donc  
avec raifon qu’Hippocrate, 2. *Prorrhet.* assure que les  
*défections* extremement écumeufes ne valent rien, parce  
qu’elles dénotent une colliquation ou une inégalité.  
Mais celles - là font les pires de toutes qui indiquent  
une chaleur excessive, & l'on peut connoître cette esc  
pece parla fievre aiguë & la chaleur violente des ex-  
crémens mêmes qui l'ont écumeux & purs. Il est dit  
dans le premier Livre des *Prorrhetiq.* 21. que les efflo-  
refcences écumeufes que l'on remarque dans les marie-  
res pures & bilieuses , fiant un très-mauvais signe. On  
assure dans le même Livre cinquante , que les *défections*écumeufes & fans mélange augmentent la maladie,  
ou, suivant l’expression de Galien , la rendent pire.  
Dans le même Livre cinquante-trois, les *défections* écu-  
meuses passent pour être mauvaises dans les maladies  
aiguës & bilieuses.

Nous apprenons dans les *Prénotions de Cos*, 602. « que  
a les matieres écumeIsscs & extremement bilieuses .  
a semt mauvaises dans les maladies aiguës , & il est  
« dit, 613. que les Eelles qui deviennent pures &écu-  
« metsscs, augmentent & irritent la maladie. Les ma-  
« tieres qui deviennent écumeuses par le mélange d’un  
a principe flatueux font également mauvaises , parce  
« qu’elles indiquent une crudité dans les excrémèns. »

Les *déjections* trop abondantes , de meme que celles qui  
ne le sont pas assez, ne valent rien non plus. Les pre-  
mieres abbattent les forces & affoiblissent la nature.

Voici comme s’explique Hippocrate dans les Prognose  
tics.

« Les *déjections* trop copieufes & trop fréquentes mena-  
« cent le malade d’une défaillance. »

L’Auteur des *Prénoelons de Cos,* nous apprend 609. « que  
« les matieres liquides , copieufes & fréquentes, font  
« mauvaises , parce qu’elles catssent des insomnies, &  
« qu’elles affoiblissent les forces. » Il dit encore dans le  
quatrieme Aphorifme de la cinquieme Section, a que  
« les convulsions ou le hoquet qui font causés par un  
«purgatif violent, font funestes. »

Les *déjections* ne valent rien non plus quand elles sont en  
trop petite quantité, tant à caufe qu’elles ne fuffifent  
pas pour détruire la caufe de la maladie, que parce  
qu’elles indiquent une superfluité d’humeurs, qui est  
toujours funeste dans une maladie violente, ou parce

*V.s9* D E J

qu’elles marquent que les facultés vitales ne silffifent  
point pour chasser les humeurs nuisibles malgré tous  
leurs efforts. Hippocrate a obfervé cette circonstance  
dans la premiere Constitution pestilentielle ; & il dit à  
ce sistet dans le premier LÎVre de sies *Epi demi que s :*« Ces symptomes surent Euivis de selles qui étoient  
« trep abondantes, eu égard aux forces du malade, ou  
«trop petites pour produire un bon effet; ce qui fit que  
« les premiers fymptomes revinrent avec beaucoup  
« plus de violence. » Les éVacuations par bas qui cef-  
sent aussi-tôt après avoir commencé , font mauvaises,  
& funestes dans les maladies aiguës. De-là vient  
qu’Hippocrate dit dans le premier Livre de *ses Epidé-  
miques, «* que certains malades qui avoient le ventre  
«libre, eurent le malheur de devenir constipés d’tme  
« maniere maligne. »

Après avoir fait le dénombrement des Iymptcmes & des  
signes des fievres ardentes qui prognostlquent aucom-  
mencement la mort du malade, il ajoute, « leurs éVa-  
« cuations par bas sont supprimées. » Il fuit donc qu’il  
est extremement dangereux d’arrêter les diarrhées &  
les dyssenteries, parce qu’on oblige par-là les humeurs  
nuisibles à se jetter siur les autres parties; ce qui causie  
un dommage considérable, & la mort même dans les  
maladies aiguës.

On connoît les *déjections* de mauvaife esipece nonsseule-  
ment à leur quantité, mais encore à leur couleur. Les  
matieres blanches , liquides , bilieufes & jaunes ; celles  
qui siont de couleur de siifran, ou qui ressemblent à un  
jaune d’œuf ; celles qui font rouges, sanglantes, aqueu-  
fcs, vertes, de couleur de verd-de-gris, livides, noi-  
. res & de diverfes couleurs, font toutes mauVaifes dans  
les maladies aiguës, à moins que l'évacuation ne s’en  
fasse aux jours de crise.

Les matieres blanches font ou l’effet des alimens qu’on a  
pris, comme du pain feu.l, du lait, de la tifane ou  
bouillon d’orge mondé, des lupins, de l'alica , des  
amandes & autres fubstances semblables ; ou , comme  
Galien nous l’apprend, *in I. Prorrhet. Comment.* 13. et  
*in II. Prognosi Comment.* 17. et 19. elles viennent de  
ce que la bile ne circule plus dans les intestins , foit à  
causie de l'obstruction du conduit biliaire, comme dans  
ceux qui ont la jaunisse ; ou parce qu’elle n’est point  
féparée de la masse du fang par les glandes du foie ; ou  
enfin, elles siont produites par la colliquation de la graise  
fe molle & récente.

Mais ces sistres de *déjections* sont en petite quantité, vif-  
quetsses & très-fétides ; & elles passent toutes , si l’on  
en excepte celles qui font blanches en conséquence des  
alimens qu’on a pris, pour extremement mauvaifes  
dans les maladies aigues, si.lrtout quand cette couleur a  
pour caufe l’inflammation du ccrVeau.

Voici ce qu’en dit Hippocrate dans le premier LiVre de  
*scs Prorrhet.* I 3.

a Les *délections* blanches fiant un mauvais signe dans la  
« phrénésie, comme il paroît par le cas d’Arehecrates. »

Il dit dans le même Livre 53. que « dans les maladies ai-  
α guës & bilieuies les matieres qui ne fiant blanches ,  
« écumetsses & bilieuses que silr leur surface , font fort  
« mauvaifes. ».

Hippocrate nous dit encore dans les *Prelnoelons de Cososu.*«que ceux qui ont la jaunisse rendent des matieres  
« blanches lorsque la maladie est à sim plus haut pério-  
« de,& meurent.a Cela arrive à catsse que la bile est re-  
tenue dans le sang; & occasionne une inflammation  
du cerveau ou du foie; ce qui est une circonstance fu-  
neste , paree que la congestion des humeurs dans les  
vifceres est fluvie des accidens les plus terribles. Nous  
avons déja obEerVé que les sielles qui sont blanches ,  
peu copietsses, gluantes & fétides, font également  
mauvaifes ; à calsse , comme le remarque Galien,  
qu’elles dénotent une colliquation maligne. Celles en-

Il E J 970

core qui semt jaunes, bilieuses, acres, de couleur de  
safran, femblables à un jaune d’oeuf & vertes, font  
mauvaifes , à moins que l’évacuation des matieres ne  
Ee fasse aux jours de crife. Les matieres vertes, de cou.  
leur de Eafran & de verd-de-gris, font les pires de tou-  
tes, paree qu’elles dénotent une Chaleur interne vio-  
lente. Toutes les felles qui ne contiennent que de la  
bile pure , siont très-mauvaiEes hors des jours de criEe,  
puisqu’elles présagent la mort dans les maladies ai-  
guës , & dans Celles qui sont d’une nature plus bénig-  
ne , la longueur de la maladie, une rechute & une dou-  
leur extraordinaire.

Hippocrate nous apprend dans le second Livre des *Pre-  
notions de Cos* « que c’est un mauvais signe d’avoir  
a une amertume & une douleur poignante , oCcasion-  
α née par la bile autour de l'orifice de l'estomac, » par-  
ceque cette circonstanee dénote une surabondance de  
bile, non-seulement dans cette partie, mais encore  
dans les intestins.Ce même Auteur, dans lequarante-  
septiemeXpù. dela quatriemesection ,condamne tou-  
tes sortes d’éVacuations trop bilieuses. Les selles acres  
de cette efpece, déchargées dans les fievres ardentes ,  
fiont peur l'ordinaire funestes quand elles approchent  
dela dyssenterie ou du ténefme, & que ces maladies  
font encore réeentes; car je les ai obferVées,dit Profper  
Alpin, dans plusieurs malades, qui font morts après  
avoir souffert pendant fort long-tems. J’ai vu moi-mê-  
me , dit-il, une triste preuve de cette vérité dans ma  
femme Guadagnina, qui mourut le dix-feptiemc jour  
dlune fievre ardente accompagnée d’une dlarrhée bi-  
lieuse, approehanted’une dyssenterie. Cette obferva-  
tion n’a pas échappé à Hippocrate dans le premier Li-  
vre de *ses Epidémiques,* où il dit : « Leurs felles étoient  
«fréquentes, bilieufes, en petite quantité, pures &  
« acres. » H nous apprend ensilite, « que les lienteries,  
«les dyssenteries, les ténesines & les flux régneront  
«pendant Pété & durant l’automne, & que les Pelles  
«étoient bilieusc;s, légeres, acres, fréquentes, crues,  
« & dans quelques malades, aqueufes. » Ilàl.tdansle  
même Livre , « que tous ces malades eurent le ventre  
« dérangé , & que leurs felles furent de la mauvaife ese  
« pece. » Il nous apprend un peu après, « que les ma-  
» ladies dont ils surent affligés, étoient desdyssente-  
« ries, des ténesines , des lienteries & des flux. » C’est  
ce dont on a vu un exemple dans la fille d’Eryanax, au  
sijjet de laquelle Hippoerate, dans le troisieme Livre  
de ses *Epidémsaues,* dit « qu’elle déchargea le douzie-  
« me jour des sielles bilieufes , pures , légeres , aeres,  
« fréquentes &en petite quantité. »

Hippocrate obferVe dans *ses Prognodics,* que les selles un  
peu rouges & mêlées de sang ne simt pas d’un mauVais  
présage ; mais , dit-il, dans les *Progel.* « Celles qui fiant  
« aqueuses, ou blanehes, ou vertes , ou extremement  
« rouges , ou écumetsses, fiant toutes mauvaises. »

L’Auteur des *Prorrhet. Lib. I. c.* 2. assure, «que dans  
«toutes les maladies les selles blanches ne valent rien.»  
Il condamne de même celles qui sirnt extremement  
rouges.

On trouve dans *lcsPrénoelons de Cos,* 330. 611.613.632.  
les paroles suivantes :

a Les Eelles extremement rouges fiant mauvaifes , surtout  
«quand elles Eont produites par une indisposition du  
«foie , comme il arrive dans ceux qui ont cet organe  
« attaqué de quelques maladies.» Mais il faut en ex-  
cepter celles qui Eont critiques & qui apportent du fou-  
lagement au malade. Les selles vertes & poracées  
font également mauVasses , quand elles Eont telles par  
la Violence de la maladie; à caisse, silicant Galien,  
dans sim premier LiVre des *Cri ses, cap.* n. qu’elles in-  
diquent une bile Verte & une chaleur exCessiVe,

Hippocrate, dans Ees *Prognostecs,* & dans le quarante-  
septieme *Aphor.* de la quatrieme section, assure que les

971 D E J

felles liVÎdes font funestes dans les fievres continues,  
à casse , fuivant Galien , qu’elles dénotent un froid  
excessif, & comme une mortification des parties infe-  
rieures. Les felles noires ne font pas moins funestes.  
Ces derniercs indiquent , fuivant Galien , dans les ma-  
ladies aiguës, ou une surabondance de bile noire , ou  
la sécheresse & la chaleur excessive du sang. A l'égard  
des Eelles noires, Hippocrate dit dans le vingt-unieme  
*Aphorisme* de la quatrieme section , « que les Eelles  
« noires qui ressemblent à du fang noir, &qui fiant dé-  
« chargées naturellement, fiait aVec la fleVre ou sans fie-  
« Vre , fiant très-mauVaises. »

Galien , dans sim Commentaire silr cet Aphorifme , af-  
sclre que les Eelles noires indiquent la soiblesse extreme  
du foie & de la rate, & la génération d’une grande  
quantité de fang noir & mélancolique dans ces parties.  
C’est donc aVec rasson que ces fortes de selles passent  
pour des prognostics funestes dans les maladies aigues,  
puifque la nature a besoin de beaucoup de tems pour  
cuire & pour corriger cette humeur.

Galien aobferVé un grand nombre de felles de cette cfpe-  
ce dans une constitution pestilentielle, non-feulement  
dans ceux qui moururent , mais même dans ceux qui  
échapperont ; mais dans les premiers, elles parurent  
ou au commencement, ou dans le fort de la maladie.

Nous aVons fait Voir en parlant des felles louables , que  
les noires font quelquefois salutaires, mais qu’elles ne  
manquent jamais d’être funestes quand elles paroissent,  
tandis que la maladie est crue , & aVant les signes d’u-  
ne parfaite coction ; car pour lors , dit Galien, elles  
indiquent que les Vifceresont reçu une offense irrépa-  
rable.

® Si ceux , dit Hippocrate , dans le vingtieme *Aphor.*« de la quatrieme fection, qui ont perdu leur embom-  
a point par des maladies aiguës, ou de langueur, par des  
« blessures, ou par telle autre caufe que ce foit, ren-  
«dent par bas une bile semblable à du fang noir,ils meu-  
« rent le jour fuÎVant. »

Toutes les selles de dÎVerfes couleurs font mauvaises,  
dit Galien, parce qu’elles indiquent une Variété d’hu-  
meurs dans le corps, que la nature ne peut corriger  
qu’au bout d’un certain tems; & ce tems lui manque  
dans les maladies aiguës & Violentes qui abbattent  
aussi-tôt les forces. Hippoerate a donc raifon d’avan-  
cer dans fies *Prognostics,* « que les matieres de dÎVerfes  
a couleurs fiant toujours funestes, quoique les mala-  
α des puissent long-tems résister à ces maladies. » Il  
dit dans le vingt-unieme *Aphor.* dc la quatrieme sec-  
tion, qu’ellesEont d’autant plus funestes,que les cou-  
leurs dont elles font teintes, sont plus mauvaises & en  
plus grand nombre.

Tel fut le cas d’Apollonius, qui, à ce que dit Hippo-  
crate dans le troisieme Livre de fes *Epidémiques,*« rendit des matières de diverses couleurs & de diffé-  
« rentes qualités, noires, virulentes, grasses , crues,  
« acres, & à la fin femblables à du lait. »

Lesfelles fétides font encore mauvaifes, à caufe, salivant  
Galien, qu’elles ont un signe de putréfaction. Hippo-  
crate, dans fes *Prognostics,* & dans le quarante-feptie-  
me *Aphor.* de la quatrieme fection, condamne toutes  
les selles fétides. Celles qui font extrêmement fétides,  
Iiquides, jaunes, grasses & colliquatives, font si semest-  
res dans les fievres aigues, qu’il est rare que les mala-  
des qui en rendent de telles échappent, parce qu’elles  
dénotent une putréfaction dominante & un abatte-  
ment total des forces. Elles font encore un signe très-  
funeste dans les fievres continues; & ces fortes de sd-  
les ressemblent à un jaune d’œuf délayé dans du bouile  
lon de viande , avec cette feule différence qu’elles  
Eont extremement fétides. Quant à celles-ci, Hippo-  
crate assure dans le troisieme LiVre de fes *Epidémi-  
ques ,* « que ceux qui étoient affligés de maladies ai-  
« gués ou chroniques, étoient enlevés par des felles de  
« mauvaise espece. » Galien, dans sim Commentaire  
Eut ce passage, dit « que la peste qui fit de si grands  
«ravages de fon tems, enleva la plupart de ceux qui

D E J 972

« succomberont fions *sa* fureur par des évacuatlonsd’u-  
«ne matiere qui étoit l’effet de la colliquation. » Les  
felles de la Concubine de Nicolaus étoient de cette esi  
pece , comme Hippocrate nous l'apprend dans le fcp-  
tieme Livre de ses *Epidémiques'*

Telles l'ont les disterentes efpeces de felles qui prefa-  
gent la. mort, fiait par rapport à leur substance, leur  
quantité , leur couleur , ou leur odeur. Celles qui font  
contre nature , qui durent trop long-tems, ou qui font  
évacuées à PinEçu du malade , Eont funestes; àcaufe,  
suivant Galien , qu’elles prognostlquent dans les ma-  
ladies aigues , ou un delire , ou l'abattement des  
forces.

Voici ce qu’en dit l’Auteur des *Prorrhet.* dans le pre-  
mier Livre 78.

« Les felles très-liquides dechargées par un malade qui  
« n’est point dans le delire, sont mauvaises , comme il  
« arriVe quelquefois dans le flux hépatique.» De même  
dans les fievres continues, les felles qui durent trop  
long-tems , soit qu’elles soient accompagnées de dou-  
leurs ou non, comme aussi celles qui font copieuses&  
qui ne procurent aucun soulagement font extreme-  
ment mauvaises. Hippocrate dit dans ses *Epidémtques,*« que clest par de telles sielles que plusieurs malades  
« ont été enlevés de ce monde. Il régna durant l’Eté  
« & pendant l’Automne, dit cet Auteur dans le même  
« Livre, des lienteries , des dyssenteries , des ténese  
« mes & des flux bilieux; les selles étoient liquides, fré-  
« queutes , crues, âcres , & quelquefois aqueufes. U  
« dit encore dans le troisieme Livre , qu’un grand  
« nombre de malades, à l'occasion de ces évacuations  
« par bas, furent affligés de maladies terribles , sur-  
« tout du ténefme ; que les enfans & ceux qui n’a-  
« voient point encore atteint l’âge de puberté s’en ref-  
« fentirent le plus , & que la plupart moururent d’une  
a lienterie». Il nous apprend encore dans lequarante-  
troisieme Aphorisine de la sixieme Section « que les  
« persemnes affoiblies par une dyssenterie de longue du-  
« rée , tombent dans une lienterie ou une hydropisie  
« qui leur catsse la mort». Toutes ces efpeces de Eelles  
semt donc funestes , quand elles paroissent au com-  
mencement de la maladie , fans aucun signe de coc-  
tion; car dans ce tems-là toutes les felles font fympto-  
matiques & mauvaises. Hippocrate pensoit sans dou-  
te à ces sortes de selles , quand il dit dans le troisieme  
Livre de *ses Epidémiques : «* Plusieurs eurent le ven-  
« tre dérangé , & furent fasses de frissons & de fueurs  
« qui n’étoient point critiques ». Ce même Auteur  
parle de ces fortes de Eelles en ces termes dans le troi-  
siéme Livre de *ses Epidémiques* : « Deux Ereres ? com-  
« pagnons de Cecrops , rendirent dès le commences  
« ment des matieres noires , féculentes, semblables  
« par leur couleur aux alimens préparés avec du Eang,  
« καρυκειδέα , extremement bilieuses & écumeIsses ».

On connoît aussi la mauvaise qualité des selles par les si-  
gnes qui les précedent, qui les accompagnent & qui  
les suivent ; comme lorsqu’au lieu de faire cesser la fie-  
vre, elles mettent le malade dans un plus mauvais  
état. « Les felles , dit Hippocrate dans le troisiéme  
« Livre de *ses Epidémiques,* qui d'appassent point la  
violence des iymptômes ».

On trouve dans le premier Livre des Prorrhetiq. 129.  
les paroles suivantes :

a La Eurdité qui survient dans les maladies aiguës après  
« une éruption modérée de Eang & de Eelles noires, est  
œ très-mauvaise». Il est dit dans le même Livre 81.  
a Que dans les fievres ardentes accompagnées de quele  
« que degré de frissonnement , & de fréquente dé-  
« charge d’une bile aqueufe par bas , toute distorsiOll  
« des yeux est un mauvais signe, foit que le malade  
« foit attaqué d’une catalepsie ou non ». Il est dit en-  
core dans le même Livre, 128. « Que les felles livides

973 D E J

« accompagnées du trouble des intestins, & d’une eva-  
« cuation d’humeurs claires & aqueuses font matlVai-  
« ses ». Les selles noires après des éruptions de fang  
font estimées mauVaiscsdans le même LÎVre, 127. Tel-  
les étoient celles de Silenus, d Hermocrates, de la fille  
d’Eryanax , du jeune homme logé dans le *Forum Men-  
dacium* , de la femme qui logeoit dans la maifon de  
Panthimides, d’une autre qui aVorta , d’une autre lo-  
géedansle *Forum Mendacium,* de Parius, dePythion,  
d’Apollonius & de plusieurs autres dont on trouVe les  
Histoires dans les Ecrits d’Hippocrate;qui font la meil-  
leurc fource où l'on puisse apprendre la maniere de  
tirer des indices des felles de quelque nature qu’elles  
foient.

DEJECTORI A. *Médicamens purgatifs.* Voyez *Ca-  
thartica.*

DEINOSIS , δείνωσις , de δεινόω , *exagérer* ; signifie à la  
lettre *exageraelon* ; mais Hippoerate , dans fon Trai-  
té *de Ratione Victus in acutis* l’applique aux fourCÎls,  
pour signifier qu’ils font distendus & augmentés.

DEIPNON, δἐνπνον; le fouper, ou toute forte de re-  
pas en genéral.

DEIRA , δειρή , *le Cou.* Voyez *Cervix.*

DEL

DELATIO , le même *qfrindelcatio.* CasTELLI d’après  
*Midi. Gaveffeelus.*

DELETERION , δηλητήρισν de δηλεω , *offenser.* Je ne  
siache point que les Grecs donnent cette épithete à  
autre chofe qu’aux médicamens, φάρμακα, n’ayant ja-  
mais trouvé ce mot employé que dans le genre neutre.  
Il signifie pernicieux , nuisible , ou Venimeux. Galien  
appelle médleamens nuisibles ( δηλητήρια ) ceux qui ne  
conviennent ni à ceux qui font malades, ni à ceux qui  
sie portent bien.

DELIGATIO , *i’Applicaelon des Bandages.* Si l’auto-  
rité d’Hippocrate , de Galien & de plusieurs autres  
Medecins célèbres ne suffisioit pas pour prouVer l’uti-  
lité &même la nécessité des bandages , il ne fiaudroit  
pour reVenir de l'erreur où l’on pourroit être à ce sujet  
que faire attention , qu’il n’y a prefque point d’opéra-  
tion de Chirurgie qui n’ait befoin de leur secours.  
Qu’un Chirurgien fasse une opérationaVec tout le foin  
& toute la dextérité possible, & qu’il manque dans  
l’application du bandage, tous fes efforts feront inuti-  
les , lorsqu’il s’agit de plaies , de fractures , de luxa-  
tions & d’amputations. On remarque fouVent après  
aVoir fait la réduction des parties dans les fractures  
& les luxations ; que la cure dépend plus de l'appli-  
cation du bandage &des compresses,que des remedes  
dont on fe fert; dans les hémorrhagies même les plus  
violentes , l’application conVenable des bandages &  
des compresses, est le remede le plus prompt & le plus  
efficace que l’on connoisse , comme en conviennent  
tous ceux qui font verfés dans la Chirurgie. Ce n’est  
donc point fans raifon que l’on met au nombre des  
qualités d’un bon Chirurgien , celle de savoir faire &  
de favoir appliquer comme il faut les bandages ; rien  
n’est plus capable de lui attirer l'estime des Assistans  
& la confiance du malade, qui ne jugent de fon habi-  
leté que par celle qu’il montre dans ces fortes d’occa-  
sions.

On entend par le nom de *bandage,* une piéee de linge  
d’une figure & d’une grandeur proportionnée à celle  
de la partie fur laquelle on doit l'appliquer. *lues ban-  
dages* sont quelquefois quai rés comme une ferViette ;  
mais ils font ordinairement larges & étroits quand on  
les destine pour les fractures , les luxations & les  
plaies, ou pour contenir des compresses, des emplâ-  
tres , des tentes ou autres choses femblables. Les  
Chirurgiens François distinguent la bande du *bandage*ils entendent par la premiere une piece de linge plus  
longue que large, qui n’est point eneore appliquée, &  
par l’autre le tournoyement ou circonvolution métho-

O E L 974.

dique des bandes autour de la partie malade.

Il y a différentes efpeces de *bandages \* les uns sont pro-  
pres à quelques-unes , & les autres communs à plusieurs  
parties du corps humain. Il y en a aussi de simples & de  
composiés. On appelle bande ou *bandage* simple celui  
qui est fait d’une leule bande de linge , à laquelle on  
n’en a point attaché d’autre. Il faut observer de le fai-  
re d'un moreeau de linge coupé siliVant la longueur de  
la piéce, de trois ou quatre travers de doigt de large ,  
& convenable à la partie sur laquelle on a dessein de  
l’appliquer. On peut rouler ce bandage simple à un ou  
deux chefs, felon que le Chirurgien le croit néceE--  
Eaire.

Il y a quatre différentes manieres d’appliquer *lobarndage*simple que l’on distingue par autant de noms différens.

1°. Le *bandage* circulaire est celui dans lequel les jets de  
la bande fe couvrent exactement & également les uns  
les autres.

2°. L’obtus que les François appellent *Doloire,* est celui  
dans lequel les jets de la bande montent ou descendent  
les uns l'ur les autres en forme de vis.

3°. Le Rampant est celui dans lequel les jets de la bande  
laissent quelque peu de distance entr’eux.

4°. Le Renversie est celui dans lequel on renverfe la  
bande, comme dans ceux qu’on applique furlesjam-  
bes ou autres parties du corps , de grosseur inégale ,  
pour que la bande ne fasse point de godets.

Les *bandages* compostés sirnt faits de plusieurs pieces de  
linge cOtssues enfemble , ou d’une feule piece coupée  
à plusieurs chefs , dont les circonvolutions font plus  
nombreuses que celles du premier. On s’en sert com-  
munémentdans les fractures de la machoire, des cla-  
vicules&dela rotule. Tels font ceux à quatre chefs  
auxquels on donne pour l’ordinaire le nom *defrondes.*On Voit quelques figures deces *bandassesdariS* les plan-  
ches où nous renVerrons enen parlantplusparticuliere-  
ment à l'articlesasaic. On peut mettre de ce nombre  
le *bandage a* dix-huit chefs , appelle par quelques-uns  
*aseialis i* qui fert pour les fractures compliquées , &  
dont on donnera la figure aux articles *fascia Sc frac-  
tura -,* & un grand nombre d’autres. Il y a des *bandages*composés pour la poitrine , d’autres pour le bas-Ventre,  
& d’autres enfin pour les bras & pour les jambes ; &  
c’est de ces différentes parties qu’ils reçoiVcnt leurs dé-  
nominations respectiVes. Quelques-uns tirent leurs  
noms des chofes auxquelles ils ressemblent , comme  
le *scapha*, l’etoilé , l’etrié , le *spica.* D’autres enfin  
rcçoÎVent leurs noms de leurs 4 rincipauxufiages.

Le linge fert ordinairement de matiere pour les *banda-  
ges.* Ses conditions necessaires font qu’il fiait propre &  
exempt d’ordures , tant pour la décence , qu’afin qu’il  
n’offenfe point la plaie; car, comme l’obferVe Galien,  
le Chirurgien ne doit pas moins chercher la propreté  
que l'utilité dans fies appareils. Secondement il faut  
qu’il ait déja fervi pendant quelque tems . pour qu’il  
l'oit plus doux & plus souple; car le linge neuf étant  
dur & rude ne manqueroit pas d’irriter & d’enflam-  
mer la partie & d’y catsser des demangeaifons. Il ne  
faut point cependant qu’il foit trop Vieux , parce que  
*le bandage* feroit trop foible & sistet à fe rompre.  
Troisiemement, il doit être fort & compofé de fils ni  
trop gros ni trop deliés ; car les premiers incommode-  
roient le malade, & les feconds prêteroient trop. Qua-  
triemement, il doit être fans lisicres , fans nœuds, fans  
.. éminences , fans ourlets , & fans couture; & fuppofé  
que la longueur de la bande rende cesdernieres indif-  
penfables , il faut les faire les plus égales & les moins  
nombretsses qu’il fera possible. A l'égard de la son-  
gueur& de la largeur de la bande , on doit s’en rap-  
porter à la Volonté du Chirurgien.

Les *bandages* ne doivent être ni trop lâches ni trop *ser-  
rés ,* mais aVoir une tension modérée ; car quand ils  
font trop lâches , ils ne font d’aucun ufage dans les

975 DEL

fractures ou dans les hemorrhagies Violentes ; & quand  
ils font trop serrés , ils caufent des douleurs Violentes ,  
des tumeurs, des inflammations , des gangrenes & mê-  
me le fphacele de la partie. H est aifé de connoître si le  
*bandage* est ferré cumme il faut , en tâchant de four-  
rer les doigts dessous, par le sentiment du malade , &  
par l'apparence de la partie. Si le malade ne fe plaint  
ni de la moindre enflure, ni de la moindre douleur ,  
on doit en conclurre que le *bandage* est trop lâche. Au  
contraire , si la partie affectée s’enfle trop, & qu’on y  
fente une douleur assez grande , dans ce cas le *banda-  
ge* est trop Eerré. Le Chirurgien peut encore découVrir  
par l’enflure de la partie la plus Voisine du *bandage ,*s’il a tenu un juste milieu en l'appliquant ; car si les  
extremités , surtout celles des bras & des piés le matin  
ou le sistr , sont dures , enflées & affectées d’une dou-  
leur aiguë , & si en même tems les Veines de ces par-  
tiessont extraordinairement gcnflées , on peut en con-  
clurre que le *bandage* est trop serré; comme au con-  
traire il siera trop lâche s’il n’y *a* point d enflure, &  
qu’on puisse fourrer le doigt dessous.

Lorsqu’ on applique *\m bandage* à un chef fur la main  
ou si.lr le pié, il est nécessaire d’en assurer l’extrémité  
aVec deux ou trois circulaires l’un fur l'autre pour  
l’empêcher de glisser : mais si le *bandage* est à deux  
chefs, on doit commencer à l'appliquer par le milieu,  
& rouler ensuite fes deux extrémités autour du mem-  
bre avec les deux mains : mais pour plus grande fû-  
reté il faut replier fes extrémités en dedans aVant de  
les arrêter , pour le mieux assurer. Il ne faut jamais  
appliquer le *bandage 8c* les compresses pour les frac-  
tures & les luxations à fec , mais les humecter ayec  
du Vinaigre chaud , du νΐη brûlé ou de l'oxycrat pour  
que le *bandage* s’attache mieux pour fortifier la par-  
tie & appaifer ou préVenir l'inflammation. Enfin fup-  
pofé que l'on fente de grandes demangeassons fions le  
*bandage,* comme il arrÎVe EouVent, il faudra un peu  
le relâcher ; ou si on ne peut le faire aVec fureté, on  
*se* contentera d’humecter fréquemment l'appareil aVec  
les liqueurs dont nous aVons parlé , jufqu’à ce que la  
demangeaifon cesse. Toutes les fois qu’on renouVelle  
l'appareil, il faut aVoir grand foin de ne point Par-  
racher brufquement & aVec trop de force, de peur  
d’offcnfcr la partie; car si l'on néglige les précautions  
nécefl'aires en ôtant les bandes , les compresses, & les  
plumasseaux, il est à craindre que par cette précipi-  
tation on n’occasionne une hémorrhagie dangeretife  
ou d’autres fâcheux fymptomes. Toutes les fois donc  
que le *bandage* tient trop fortement à la peau, à caufe  
du simg & des autres matieres qui sis font fechées desi-  
fus, il faut l'humecter aVec du νΐη ou de l'eau-de-vie  
chauds pour poisvoir PenleVer plus aifément. Il faut  
de même avoir à la main tout ce qui est nécessaire  
pour le nouyel appareil aVant d’ôter le Vieux, de peur  
que Pair ou le froid n’offenfent la partie affectée, si  
on la laissoit trop long-tems à découVert.

J’ai indiqué ci-dessus quelques ufages généraux des *ban-  
dages* : mais il ne fera pas hors de propos pour une plus  
parfaite intelligence du fujet, de spécifier ici quelques-  
uns de leurs ufages plus particuliers. On saura donc  
en premierlieu, qu’ils acheVent quelqueseis la cure par  
eux-mêmes, & qu’ils suppléent par-là au défaut des  
médicamens, dans les fractures, les luxations & les  
hémorrhagies Violentes. On s’en fert aussi fort fou-  
vent pour contenir les remedes & le reste de l’appareil  
Eur les parties affectées. On les emploie quelqueseis  
pour répercuter les enflures des piés, & pour lors on les  
appelle *expulsifs.* La maniere de les appliquer pour cet  
effet, est de commencer par l’extrémité & de monter  
par degrés à chaque tour. On ste stert de ces *bandages*expulsifs, non-seulement pour l’enflure des jambes,  
mais encore pour éVacuer les matieres nuisibles des  
fistules. Les *bandages* scmt encore d’un grand usage  
peur réparer les défauts des parties. Il est assez ordi-  
naire aux *bandages* que l'on applique sim des plaies  
récentes, furtout fur les parties antérieures & posté-

D E L 976

Heures de la tête & du bas-Ventre, deles réunir & de  
les consolider d’une maniere furprenante, & pour lors  
on les appelle *unissians.* Voyez *Iaseia.*

DELIQUIUM, *Défaillance.* Ce mot a deux significa-  
tions en Medecine. Il signifie premierement pamosson,  
défaillance, évanouissement. Voyez *Syncope,* seconde-  
ment, la résolution de quelque corps en liqueur par  
l’humidité de Pair qu’il attire naturellement; ce qui  
fie fait en le mettant dans un lieu frais & humide. Le  
fel de tartre ainsi résous s’appelle huile de tartre par  
défaillance , *oleum tartari per deliquium.*

DELIRIUM, *Délire.* Ce mot Vient de *Deliro,* je rÛVe  
j’extraVague, qui est derÎVé de *Inra^* un sillon; de forte  
que *deliro* signifie proprement s’écarter du sillon, ou  
du droit chemin de la raison.

S’il est aVantageux dans quelque maladie du corps que  
ce soir d’avoir l’eiprit sain, *8e* de pouVoir être aussi  
maître de fies actions que lorsiqulon jouit d’une sianté  
parfaite ; c’est au contraire un très-mauVais fymytome  
& qui préfage fou Vent la mort dans les maladies ai-  
gucs d’être dans le délire & d’être privé en tout ou en  
partie de l’usage de la raison. Pour mieux *se* mettre au  
sait de la méthode de tirer des indices ou des prognosi  
tics du *délire j* il est nécessaire de montrer dabord ce  
que fon entend par dépraVation de la rasson ; en he-  
cond lieu , par quels signes on peut distinguer ou pré-  
dire cette esipece de défaut ; enfin , de traiter au long  
de différentes efpeces de manie & de *désire.*

Quant au premier chef, Galien appelle ceux-là dépour-  
VÛS de rasson ou délirans, qui ne parlent ni n’agissent  
d’une maniere conforme à la raifon: mais il ne paroît  
pas aVoir compris fous cette définition tous les déli-  
rans, puifique non-seulement ceux qui s’écartent de  
la raifon dans toutes leurs paroles & dans toutes leurs  
actions, mais encore ceux qui dans quelque cas ou af-  
faire particuliere parlent & agissent , à contre-tems,  
quoiqu’ils paroissent fenfés dans toute autre chofe,  
doÎVent être mis au nombre de ceux qui Eont dans le  
*délire.* Hippocrate , ce grand Fondateur de la Mede-  
cine, a ioiiVent découVert & déterminé un *délire* par  
une Eeule action dépraVée de la faculté raifonnable:  
par exemple, *Aph.* 6, *Lib. II.* par 1 ’infensibilité de la  
douleur : « ceux qui font affectés d’une douleur dans  
« quelque partie de leur corps , & qui ne la fentent  
« point, ont la raifon troublée. » Il forme dans les  
prognostics le même jugement Pur la maniere seule dont  
on *se* tient couché. « C’est un mauVais signe lorfque le  
« malade fe tient couché sisr le Ventre contre fon or-  
« dinaire; car cette posture présage un *délire* , ou une  
« douleur de Ventre. » Galien lui-même *in I. Prerrhet,*nous dit qu’on peut connoître le *délire* par la seule ssa-  
niere de cracher des malades ; & dans les *Prognosi,* qu’on  
peut le déCouVrir par les gestes indécens des mains,  
par le Eoin qu a le malade de porter *ses* mains deVant  
sem Vlsage ou deVant *scS* yeux, comme pour attraper  
des mouches; ou de les étendre Eur sim lit & silr ses  
cotiVertures, comme pour chercher ou pour ôter quel-  
que ordure, ou pour en tirer de petits flocons de laine.  
L’Auteur des *Prédictions* dit encore , qu’une répon-  
fe brusque de la part d’un malade d’un tempérament  
doux, ou une réponse douce de la part de celui qui  
est naturellement féroce, préfage un *délire.* Il en est  
de même lorsqu’un malade naturellement taciturne  
commence à parler plus que de coutume , ou lorsi  
qu’un grand parleur demeure dans le silence. Ces  
exemples & un grand nombre d’autres, protiVent qu’-  
une persionne peut être regardée comme en *délire,* à  
catsse de la dépraVatlon d’une feule action. Je conclus  
donc que l’on doit regarder comme prÎVés de la rai-  
fon, les malades qui pechent par défaut ou par excès  
dans quelques-unes des actions Volontaires, d’une ma-  
niere contraire à la raifon & à la bienféance; comme  
lorEque leur main est employée, par exemple, à arra-  
cher des flocons de laine, ou à une action semblable à  
celle qui flert à attraper des mouches ; ou lorEquson  
malade agit contre *sa* coutume fans aucune cause, qu’il  
" parle

977 DEL

parle trop ou trop peu contre son ordinaire, qu’il tient  
des discours obsitenes, étant en santé mehuré & déeent  
dans ses diEcours, ou qu’il profere des paroles qui n’ont  
aucune fisse, qu’il respire plus doucement qu’il ne faut,  
ou qu’il découVre fes parties naturelles en préfence de  
ceux qui l’enVÎronnent. Nous regardons encore com-  
me étant dans un état de *délire*, ceux dont l’esprit par  
quelque dérangement dans les organes des fens, est in-  
capable de recevoir les idées , & de les conferver quand  
il les a reçues. On doit mettre dans ce rang ceux qui  
sans aucune caufe sont prÎVés de l’usage des siens, ou  
qui en font un emploi qui ne leur est pas ordinaire ;  
lors, par exemple, qu’un malade est privé de quelque  
action volontaire, ou qu’il agit à Contre-tems. Hippo-  
crate paroît avoir bien exprimé ces marques de *délire*dans les *Prédictions de Cos.* 47. « Agir, dit-il, contre la  
« coutume, ou desirer des chofes auxquelles on n’aVoit  
« jamais penfé, & qui font contraires aux inclinations  
« naturelles, est un très mauVais fymptome, qui appro-  
« che beaucoup de la folie. Toutes les altérations dans  
«les mouVemens, les gestes, la Voix, le difcours ou  
« le jugement ordinaire des fens , prouVe donc qu’un  
« homme est dans le *délire* & hors de fon bon fens. »

Je Vais maintenant traiter des signes particuliers qui in-  
diquent un *délire :* mais je prie le Lecteur aVant tou-  
tes chofes, d’obferVer ce qtl’Hippocrate & Galien ont  
dit sur ce sujet dans plusieurs endroits de leurs Ou-  
vrages. Le premier surtout nous apprend I. *Prorrhet.*44. qu’une réporsse brusique & hautaine de la part dsune  
persionne d’un tempérament doux, ou une douceur inu-  
sitée dans un malade d’un esprit fier & intraitable,signi-  
fient un *délire.* Il est dit dans le même LÎVre que les yeux  
étincelans , fixes & hagards marquent le *délire 8c la*phrénésie, présente ou prochaine. C’est encore un si-  
gne de *délire* lorfque le malade ne Eent point Eon mal,  
ou qu’ayant la langue brûlée par la chaleur, il n’est  
point altéré, ou ne boit que très-peu à la fois.

Les autres signes du *délire* font la palpitation des hypo-  
condres, & le mouvement fréquent des yeux, que Ga-  
lien fur le I. des *Prognostics*, exprime par des yeux éga-  
rés & hagards. Lorsqu’un malade fe tient couché fur  
le ventre contre fa coutume, cela indique filmant Hip-  
pocrate *Lib. Prognost. le délire* ou la douleur du Ven-  
tre; *8e* Galien , dans fon *Comment,* nous dit qu’il en  
est de même quand il fe tient couché fur le dos aVec  
les jambes sort retirées ou fort étendues , qu’il grince  
les dents contre fon ordinaire ; ce qui est une circonf-  
tance qu’Hippocrate n’a point laissé échapper dans l’en-  
droit que nous aVons cité. C’est encore un signe de *dé-  
lire,* lorfque le malade dans le fort de la maladie té-  
moigne aVoir enVÎe de fe leVer, qu’il porte fes mains  
à la bouche , qu’il cherche à attraper les mouches ,  
qu’il tire la. laine de fes couVertures ou les pailles qu’il  
croit Voir fur la muraille, comme Hippoerate le re-  
marqua dans la femme de Dealces , qui étoit malade  
à Leium. C’est un signe trèsléVident de *délire,* lorsi-  
que le malade, surtout si c’est une femme qui a tou-  
jours eu de la modestie, découVre fes parties naturel-  
les fans aucun fentiment de honte.

Hippocrate dans les *Prognostics,* & Galien fur le II. *de  
Respiratxap.5. &* fur le III. des *Epidem.* mettent la res-  
piration grande & pleine & par interValles, parmi les  
signes d’un *délire,* & dans les *Praenot. de Cos,* 282. la  
palpitation des hypocondres , & méconnoître ceux  
aVec qui on a le plus d’habitude , fiant les indications  
de la même maladie. Dans les *Prénotions de Cos, <yy.*233. l’Auteur met au nombre des signes du *délire,*le tremblement de la langue & de la Voix, le crache-  
ment fréquent , l'émission inVolontaire d’urine, la  
couleur foncée de celle-ci aVec un nuage. Quiconque  
est Verfé dans les Ecrits d’Hippocrate & de Galien ,  
doit aVoir νΰ qu’un ton de νοίχ aigre & perçant , la  
rudesse & la sécheresse de la langue , le Vomissement  
de matiere de couleur de Verd-de-gris , accompagné  
de la surdité & du tintement d’oreilles dans les fieVres

*Tome III.*

DEL 978

aiguës, des douleurs aVec battement autour du nom-  
bril, des douleurs de côté extraordinaires , une dou-  
leur profonde dans les hanches , une urine blanche &  
aqueufe aVec un nuage rond & élé*vé ,* une douleur de  
tête dans les malades qui ont des inquiétudes & une  
infomnie, indiquent le *délire.*

L’Auteur des *Prorrhet. I.* 17. ajoute, «un ton de Voix  
a aigre & perçant, après un grand dégout & un Vomss-  
afement,aVec une concrétion feche dans les yeux,  
« indiquent un *délire* ; comme il arrÎVa à la femme  
« d’Hermozygus , qui ayant été faisie d’un *délire* aigu  
a & Violent, mourut sans pouVoir .proférer une feule  
« parole. »

On trotrve immédiatement après ce qui fuit :

« Lorsque dans les fieVres ardentes les malades font saisis  
« d’un tintement d’oreilles, que leur Vue s’obscurcit,  
« & que le nez leur coule, ils tombent dans le *dé-  
« lire. »*

Galien , dans sim cinquieme LÎVre *de Locis affectis,* nous  
dit que les phrénétiques ne tombent pas tout d’un coup  
dans le *délire ,* mais par degrés, & qu’il ne cesse pas  
non plus Eur le champ ; qu’il est quelquesois précédé  
par des insomnies, & quelquefois par un Eommeil trou-  
blé par des fonges estrayans, pendant lesquels les ma-  
lades crient & tressaillent de peur. Cet accident est  
quelquefois accompagné d’un oubli si furprenant que  
les malades après aVoir pris le pot de chambre pour uri-  
ner, oublient de le faire. Quelques autres qui font na-  
turellement polis & affables , répondent à ceux qui leur  
parlent d’une maniere brufque & emportée. Une au-  
tre circonstance que l'on remarque dans ces fortes de  
malades, est , qu’ilsboÎVent très-peu. Leur respiration  
est grande, mais foible Ils fentent quelquefois des dou-  
leurs dans la partie postérieure de la tête ; leur pouls  
est dur & petit : mais quand la phrénésie approche, leurs  
yeux fe ternissent, & il coule des larmes acres ou des  
deux, ou de l'un d’eux ; ils fe couVrent de chassie, &  
les Veines des yeux paroissent pleines de fang. Le ma-  
lade rend aussi quelques gouttes de fang par le nez , &  
pour lors il est hors d’état de faire aucune réponfe fui-  
vie, il tire fa couverture & en arrache des flocons de  
laine : la fievre devient plus forte , plus égale , plus  
uniforme & moins fujette au changement : la langue  
deVÎent rude , les malades deViennent fourds & quel-  
quefois mélancoliques. Ils peuvent à peine répondre  
aux questions qu’on leur fait, & ils font infensibles à  
la douleur. Ces signes fuffifcnt pour connoître quand  
un malade est dans le *délire.*

Plusieurs circonstances prognostiquent encore le *délire ;*l’infomnie, par exemple, qui le précede souvent, com-  
me Hippocrate l’obferVe dans fon LÎVre des *Prognose  
tics.* Galien, dans fon quatrieme Usure *de Praesaga ex  
Pulsibus ,* nous apprend que l’infomnie & le *délire* ont  
pour cauEe la trop grande chaleur & la trop grande *sé-*cheressedu cerveau. Le sommeil troublé & interrom-  
pu , & celui dans lequel le malade est à demi éveillé,  
crie & tressaille de peur , fiant aussi les avant-coureurs ,  
du *délire.* Il est dit dans les *Prénotions de Cos s* 83. que  
c’est un signe de *délire* lorsque le malade *se* réVeille  
tout d’un coup en Eurseiut. L’Auteur des *Prédictions s  
Lib. I. c.* 18. obEerVe que le bourdonnement & le tin-  
tement d’oreilles, aussi-bien que la furdité , si-lrtout,  
quand elle est accompagnée d’une urine Vers la surface  
de laquelle on apperçoit un nuage fuspendu, préfage  
fouVent le *délire.* Galien , dans le cinquieme LÎVre *de  
Loris affectis,* observe que l'oubli précede EouVent la  
phrénésie. Une douleur de tête Violente & continue  
dans les fieVres aigues, prognostique aussi le *délire,* silr-  
tout celle que l'on fient quelquefois dans les oreilles ,  
fuÎVant l'obferVation d’Hippocrate , dans son LÎVre  
.des *Prognostics.* C’est encore un signe de phrénésie,  
lorfque cette douleur de tête est aecompagnée d’une ré-  
traction des hypocondres. Il est dit dans les *Prénotions*

Qqq

979 DEL

*dc Cos,* 119. que dans les maladies aigues, une douleur  
de tête accompagnée de la rétraction des hypocondres,  
aboutit à une phrénésie, à moins qu’il ne survienne une  
hémorrhagie. L’ilssomnie jointe à un bourdonnement  
Ou tintement d’oreilles , ou à la scIrdité , prognostique  
encore un *délires* à moins qu’il ne EurVienne une hé-  
morrhagie. Dans le premier LÎVre des *Prédictions,* 38.  
l’assemblage des symptomes scfivans, passe pour annon-  
ccr le *délire* dans les malades dans qui ces symptomes  
fe trotIVent réunis : le cours de Ventre, le mal de tête, J  
l’obscurcissement de la Vue, la sioif, l’insomnie & la  
foiblesse.

L’Auteur du feptieme Livre des *Epidémiques* , assure  
qu’un mal de tête continu prognostique un *délire,* de  
même que la douleur des hypocondres ; ce qui est une  
circonstance qu’il a observée dans une femme enceinte  
-de trois mois. La palpitation du cœur, & des douleurs  
continues autour du nombril dans les maladies aigues,  
prognostiquent le même accident, comme nous le li-  
sons dans le troisieme LÎVre des *Epidémiques.* Nous  
apprenons de plusieurs passages des *Prédictions,* que  
Cet état est prognostiqué par une douleur dans les par-  
ties les moins nobles. Il est dit dans le même Livre,  
que les douleurs de côté réitérées, mais non continues  
préfagent un *délire’,* & dans le fecond LÎVre, que c’est  
un signe de *délire ,* lorfque le malade a un tintement  
d’oreilles, qu’il s’éleve quelque matiere sur la furface j  
de l'urine, surtout si l’on stent en même-tems une doti-  
leur siourde dans les hanches. Hippocrate, dans le troi-  
sieme Licre des *Epidémiques*, rapporte qu’un homme  
chauve qui demeuroit à Larisse, ayant été faisi fur le  
champ d’une douleur dans la cuisse gauche , tomba  
aussi-tôt après dans le *délire.* Il est dit dans le premier ’  
Livre des *Prorrhétiques, ssosu* que c’est un signe de *délire*dans la pleurésie lorsqu’une douleur de côté s’éVanouit  
sians urte rasson suffisante. Nous apprenons dans lepre-  
mier LÎVre des *Prédictions, 6,* que les crachats ronds & !  
fréquens fans une caisse suffisante, indiquent la même  
choEe. Hippocrate assure encore dans le quatrieme  
Aphorisme de la cinquieme Section,que le simg ramassé  
dans les mamelles des femmes, prognostique le *délire.*Galien dit que llurine blanche & claire, est mauVaife &  
préfage ordinairement le *délire* ; qu’il en est de même  
dans les maladies aiguës, de celle qui est trouble, fur-  
tout lorstque les malades ayant des inEomnies & un Eom-  
meil interrompu, on remarque des nuages près de sa  
Eurface. Une pulfation sous les aisselles & dans les hy-  
pocondres, une refpiration grande, mais soible, déno- j  
tent la même chofe , comme nous l’apprenons du Li-  
vre des *Prognostica*

On trouVe dans les *Prorrhétiques > Lib. I. c.* 11. les paro-  
les suivantes :

ac Loicque le gosier *se* resserre, qu’on y sent de la douleur  
« & une efpece de suffocation, & que le malade a pei-  
« ne à refermer la bouche après llaVoir otrverte , c’est  
« un signe de *delire* qui est funeste. Le Vomissement  
« de matieres de couleur de Verd-de-gris accompagné  
« de maux de tête continuels, d’insiomnies, & de la fur-  
« dité, siont des signes infaillibles de *délire* dans les  
« maladies aiguës, sioit qu’ils soientseuls ou accompa-  
« gnés d’autres. »

Après aVoir fait le dénombrement des signes qui indi-  
quent un *délire* prochain , il ne nous reste plus qu’à con-  
sidérer les dÎVerfes efpeces & les différences de ce der-  
nier, aussi-bien que les caisses refpectÎVes qui l'occa-  
sionnent, puisqu’on ne peut, sans cette connoissance ,  
prognostiquer le siort d’un malade qui en est attaqué.  
Nous entendons par déreglement d’efprit tous les di-  
vers degrés d’égarement, d’inconstance , de manie, de  
défaut de jugement, de *délire 8c* de phrénésie ; & nous  
disions qu’un malade a l’esprit dérangé quand il est at-  
taqué de l’un ou de l’autre de ces défauts. Ces maladies  
affectent furtout la raiston & l’imagination; carTui-

DEL 980

vant Galien, dans scm LÎVre *de Different. Symptom. cap.*3. l'imagination est ou défectueufe & lente dans l'es  
opérations, comme dans le *coma &* dans la léthargie ;  
ou elle est totalement détruite, comme dans cette espe-  
cc de catalepsie appellée *Caros* ; ou enfin, elle est Vitiée  
& fies fonctions font dépraVées & irrégulieres, comme  
dans le *délire* & la phrénésie. Tout de même, la rasson  
est défectueusie , foible, ou en quelque maniere détrui-  
te ; ce que les Grecs appellent *Morosis;* mot qui signi-  
fie à peu près la même classe que notre mot François  
*Folie',* ou elle est entierement détruite , & pour lors on  
appelle ce défaut du nom de *Manie* ; ou enfin fes opé-  
rations scmt dérangées, & c’est ce qu’on appelle *délire.*Il arriVe souvent aussi que la mémoire se ressent du dé-  
reglement de la raison & de l’imagination. Il y a des  
malades dont l’imagination seule est affectée, tandis  
que les autres facultés de l.lefprit restent dans leur état  
naturel, comme Galien , dans scm Livre *de Symptom.  
Different, cap. 3.* l’observe de Théophile. Quelque-  
fois', au contraire , la raifon seule est affectée, l'imagi-  
nation & la mémoire demeurant siiines ; ce qui est arri-  
vé à un phrénétique dont Galien parle dans le Livre  
que nous venons de citer. Mais pour l’ordinaire les fa-  
cultés de la rasson & de l’imagination fiant également  
viciées , comme on le remarque dans les malades, qui  
étant dans le *délire,* imaginent des choses qui n’ont ja-  
mais existé dans la nature, ou nient l’existence de cel-  
les qui existent actuellement; en conséquencedequoi  
leurs actions & leurs distcours fiant incompatibles avec  
la raiEon & avec les opérations naturelles d’une imagi-  
nation Eaine & bien réglée. On divise cette suite sormi-  
dable de maladies, en ce que nous appellens manie,  
extaEe , folie, égarement, inconstance & aliénation  
dleEprit ; ou en ce que les Grecs appellent paraphréné-  
fie , & les Latins *délire',* & en*phrénésie,* que Galien, à  
l’imitation d’Hippocrate , distingue de toutes les au-  
tres maladies par cette circonstance qu’elle accompa-  
gne la fievre. Lorfique quelqu’une des maladies dont  
nous venons de parler survient avec la fievre, on llap-  
pelle *phrénésie',* & lorsqu’il n’y a point de fievre, ma-  
nie, que l'on distingue du *délire* par la durée de la ma-  
ladie ; car quoique le *délire* ou la paraphrénésie arri-  
ve sims fievre, néantmoins elle n’est point continue  
comme la phrénésie. Galien affure qu’Hippocrateap-  
pelle dans plusieurs passages du nom de phrénétiques,  
les maladies qui ont un *délire* continuel; au lieu qu’il  
appelle paraphrénésie cette espece de *délire* qui ne siur-  
vient que dans le sort des fievres les plus aiguës , &  
qui cesse à mesiure qu’elles approchent de leur déclin.  
Ce qui distingue donc les phrénétlques de ceux qui ont  
le *délire* , c’est la continuation du *délire*, & la maniere  
insiensible dont il siurvient ; il y a cependant des mala-  
des qui tombent dans le *délire* en conséquence de l’in-  
flammation du diaphragme : & pour lors cette espece  
de *délire* n’est pas aisiée à distinguer de la phrénésie, à  
causie que l’un & l’autre viennent avec la fievre & du-  
rent aussi long-tems qu’elle. Cette circonstance a fait  
croire aux Anciens que la phrénésie étoit cassée par  
l'inflammation du diaphragme; & de-là vient qu’ils  
appelloient cette partie φρένας, comme si elle aidoit  
τῶ φρονουντι à la partie intelligente. Galien met une dise  
tinction entre cette espece de *délire 8c* la phrénésie ; car  
ceux qui siont attaqués de cette derniere maladie ont  
une respiration grande , pleine & longue ; au lieu que  
ceux qui ont un *délire* occasionné par l’inflammation  
du diaphragme, ont une respiration inégale, quelque-  
fois petite & fréquente, & quelquefois grande&pref-  
fée, ce qui n’arrive point dans la phrénésie , à moins  
que quelqu’un des organes de la respiration ne foit af-  
fecté d’une douleur'ou d’tme inflammation, comme  
Galien l’a fait voir avec beaucoup d’exactitude, dans  
fon second Livre de la *Respiration.* D’ailleurs le *délire*qui provient du diaphragme est accompagné d’une ten-  
sion immédiate des hypocondres, ce qui arriVe plus  
tard dans la phrénésie ; la tension de ces parties, dans  
le commencement, est donc un fymptome particulier

98ι DEL

à cettelespecé de *délire.* Enfin, parmi les fymptomes  
qui accompagnent la phrénésie, tels que fiont les yetlx  
rouges & enflammés , la chaleur brulante que 1 on fent  
au visage , & les autres marques que nous avons décri-  
tes ci-deVant plus au long, il n’y en a que peu ou point  
àobserVer dans le *délire* qui provient d’une affection  
du diaphragme, & qui saisit le malade comme tout  
d’un cOtip , au lieu que la phrénésie ne vient que par  
degrés.

H y a plusieurs autres différentes esipeces de phrénésies.  
Dans l’une, qui est appellée μανίωδης, *Maniaque*, les  
malades donnent des coups de piés , régimbent, mor-  
dent, siont dans une passion furieuse , & regardent tous  
ceux qui Eont autour d’eux comme autant d’ennemis.  
LorEqu’ils commencent à entrer en fureur, a devenir  
féroces & à vouloir faire du mal, on regarde la mala-  
die comme Véhémente, & dans cet état elle est appel-  
lée par les Grecs θηριω'δηρ ( de θὴρ, une bête sauvage )  
& par les Latins *Ferma.* C’est de ce degré de phréné-  
sie dont parle l’Auteur du premier Livre des *Prédic-  
tions ,26.* 123. lorfqu’ildit:

« Le *délire* qui augmente tout d’un coup & qui dégénere  
a en fureur est d’une *espece serine.* Il y a aussi unefor-  
« te de *délire* léger , tranquile & obfcur , dans lequel  
a on s’apperçoit à peine que la raifon du malade foit  
« affectée. » Et il est appelle dans les *Pré-notions de Cos,*65. *délire*taeiturne. Ces foibles altérations de l’efsprit  
font décrites dans le premier LÎVre des *Prédictions,* 34.  
comme « tremblantes , obfcures , accompagnées du  
« tatonnement des mains, mais extremement phréné-  
« tiques. » Les Grecs les appellent ἀσαφἔῆς ( obfcures )  
& les Latins *obscuras ,* à catsse qu’elles échappent non-  
seulement à la connoissance des Affistans ; mais enco-  
re quelquefois à celle des Medecins mêmes. Ces fortes  
de malades, dit Galien , ( fur le 7. *Prorrhet.* 33.) loin de  
faire des exclamations ou des efforts pour fe jetter hors  
dtl lit, font extrêmementtranquiles, ne parlent point,  
ne changent point de posture , ce qui donne lieu de  
croire qu’ils dormiroient si ceux qui les assistent de-  
meuroient quelque-tems dans le silence. De-là Vient  
qu’on ferme les fenêtres & qu’on fe tient en repos ,  
quelquefois pendant fort long-tems , dans la croyance  
où l'on est que le malade dort, à caufe qu’il ne parle  
ni ne remue : mais il demeure éveillé & remue fes  
mains comme s’il cherchoit quelque chofe autour de  
lui. Quelques-uns pendant tout ce tems-là ont les yeux  
fermés, & ne les ouvrent point, quelque question qu’on  
leur fasse.. D’autres les ferment aussi-tôt après les aVoir  
otrverts, ou les fixent d’une maniere que Galien ap-  
pelle *Affection hectique.* Ce *délire ,* par fes caracteres,  
conVient aVee celui qui prOVÎent du coma ou de la lé-  
thargie. On doit donc obferVer aVec foin les altéra-  
tions & les distinctions qui s’offrent dans ces cas. Le  
*délire* qui accompagne le coma ou la léthargie , & que  
quelques Grecs , à ce que dit Galien , appellent *Ty-  
phomanie,* furVient au commencement de la maladie  
& dure fort long-tems ; mais *Vasaphe* ou *délire* obfcur,  
ou hectique , comme Galien l'appelle, ne furvient ja-  
mais que dans les progrès de la maladie, après quelque  
manie Violente. Un *délire* léthargique ou comateux  
peut être souvent *causé* par une humeur sioide, ou  
même par une plénitude de sang après le commence-  
ment de la maladie ; lorfque le *délire* précede ou pre-  
pare une bonne ou mauVasse crife, il est accompagné  
d’un poulsfoible , dur, ferré & petit, ce qu’on n’ob-  
Eerve point dans le *délire* dont nous Venons de par-  
ler. Passons maintenant aux catsses du *délire.*

Tout *delire,* siIÎVant Galien, *Lib. II. de Sympa Cause*proVÎent de la chaleur & de l'acrimonie des stucs ,  
mais surtout de la bile jaune , & souvent du trop de  
chaleur du cerveau. Il y en a deux especes qui ont la  
même catsse ,' je Veux dire ceux qui surviennent dans  
le plus sort des, fievres aiguës, & ceux qui sont oc-  
çasionnés par des vapeurs chaudes & acrimonieuses

DEL 9S2

qui montent au cerveau. Il y en a d’autres que les  
Medecins appellent *manie* quand ils Eont fans fieVre ,  
& Galien *Phrénésies* quand la fievre les accompagne ,  
quoiqu’ils ne soient pas de véritables phrénésies, à  
moins qu’il n’y ait un phlegmon dans le cerVeau ou  
dans Ees membranes , Galien , *de Cauf. Sympt. Lib. II.  
cap.* 7. Mais ce cas est très-rare & moins fréquent que  
*le délire* phrénétique qui est caufé par des humeurs  
chaudes qui tombent fur le cerveau ou fur fes mem-  
branes, fuivant l’obfervation d’Hippocrate, *II. Epi-  
dem.* ces *délires* peuvent aussi-bien venir du tranfport  
du fang que de la bile , dans cette partie du cerveau qui  
est le principal siége des facultés animales , fuivant Ga-  
lien , *Lib. II. de Sympt. Caisse cap. use.* ou seulement de  
la bile jaune , qui brûlée par une fievre ardente , fe  
convertit en bile noire , & excite ce *délire* violent ap-  
pellé par les Grecs , *Marnodea, Theriodea,* qui est fu-  
rieux & fauvage, & provient de la fecheresse immo-  
deste du cerveau & de fes membranes à l’occasion d’u-  
ne bile brûlée qui jette fouvent les malades dans des  
tremblemens & des convulsions , fymptomes , qui ,  
comme Galien nous l’apprend , n’accompagnent que  
les phrénésies les plus violentes & les plus pernicieisses.  
Ces *délires* qui accompagnent les fievres , & qu’on ap-  
pelle phrénésie , siont caisses non-seulement par des  
humeurs chaudes , mais encore comme le hlppohe Ga-  
lien Eur le *Liv. III. Epid.* par des humeurs froides ,  
par exemple par des humeurs pituiteufes qui venant à  
fe corrompre dans le cerveau, contractent une chaleur  
& une acrimonie qui est extremement nuisible à cette  
partie aussi-bien qu’à fes membranes, & qui occasionne  
un *délire.* Mais on distingue ces efpeces de *délires* de  
ceux qui viennent d’humeurs chaudes par l’assoupisse-  
ment dont ils scmt accompagnés ; car ceux dont le *dé-  
lire* est causie par une humeur froide dorment en même  
tems, ou ont quelque affection léthargique , au lieu  
qu’un *délire* qui provient d’une humeur chauéle, jette  
le malade daqs des infomnies. Il arrive encore fort  
fouvent qu’un mêlange d’humeurs chaudes & froides  
produit une espece de *délire* compofé d’une phrénésie  
& d’une léthargie , comme Galien l'obferve fur le I.  
*des Prorreht.* Ces deux effets contraires accompagnent  
la maladie jufqu’à la fin; car le malade a quelquefois  
des Insomnies , & quelquefois il tombe dans un pro-  
fond assoupissement, & la phrénésie ou la léthargie est  
plus ou moins grande, fuivant que la bile ou le phleg-  
me dominent plus ou moins l’une Eur l'autre. Telles  
font les catsses du *délire* phrénétique & de la vraie  
phrénésie qui est cauféepar l’inflammation du cerveau  
& de fies membranes. Celle-ci est plus legere quand  
c’est la bile pâle qui la catsse , plus forte quand c’est la  
jaune , mais beaucoup plus violente quand elle proce-  
dede la même humeur rendue aduste par l’ardeur de  
la fievre. Ce *délire* obfcur appelle par les Grecs ἀσα-  
φεῦα , *asaphia,* qui est accompagné dtl silence , a pour  
causie la langueur extraordinaire de la faculté animale,  
ou comme dit Galien *tn Prorrheticis* , une efpece de  
température hectique ; & on le connoît principale-  
ment à la foiblesse , la petitesse & la dureté du pous.

Telle est la maniere dont Galien explique les caisses du  
*délire* ; mais on peut consulter pour un plus ample &  
plus satisfaisant éclaircissement, ce que nous en di-  
fons au mot *Febris.*

**Z**

*Des Prognostics salutaires du Délire.*

Le *Delire* n’a rien de dangereux quand il est de peu de  
durée, & qu’il n’est accompagné d’aucun signe funeste;  
mais les forces du malade doivent être suffisantes, car  
sans elles la nature seroit incapable de le surmonter.  
« 11 n’y a point de *délire* sans danger, dit Galien dans  
« le 6. *Aphor.* 43- le plus favorable est celui qui est ac-  
« compagné de la gaieté ; il est extremement dange-  
« reux quand il produit la temerité & une folle hardicse  
«fe, & il tient le milieu entre les deux précédons ,  
Qqq ij

la D E L

« quand il est accompagné de méditations ». Quoique  
*le délire* soit un des plus grands maux qui puissent ar-  
riverà un malade, il n’est point cependant un prognof-  
tic certain de mort, ni le bon état de l'esprit un signe  
assuré de guerison. Un *délire* accompagné de signes fa-  
vorablesestle moins à craindressurtout s’il n’est point  
continuel, ni violent, mais plutôt léger & peu consi-  
derable, comme lorsque la raision n’abandonne le ma-  
lade que dans un petit nombre d’occasions; Galien,  
*Lib. de Disse Sympt. cap-* 4. appelle un grand *délire,*lorsiqu’il s’en reneontre divcrsies especes dans le même  
malade. Un *délire* foible & léger qui ne se découvre  
que dans un petit nombre d’actions , est le moins dan-  
gcreux de tous , silttout quand il ne vient que par ac-  
cès. Mais ce n’est point assez, pour mériter le nom de  
benin , qu’un *délire* ne scsit point continu , il doit être  
encore exempt de toute férocité , puisque P Auteur des  
*Prédictions I.* dit que les *délires* qui augmentent en  
peu de tems jusqu’à la ferocité, doivent être comptés  
parmi les plus considérables.

Voici le jugement que Galien porte des malades dans ce  
cas :

Lorsque vous verrez un malade dans le *délire ,* au  
« point de devenir féroce , foyez assuré , quand même  
« il reprendroit aussi-tôt après fapremierc tranquilité ;  
« que ce n’est point la fievre feule qui a troublé fa rai-  
« son , mais quelque affection phrénétique cachée ,  
« qui ne manquera pas de dégénérer à la fin en une  
« phrénésie manifeste.» On peut donc conduire qu’un  
*délire* intermittent qui n’est point violent, mais léger  
& peu considérable ,si.lrtout quand il n’affecte une per-  
fonne que par accès, ne peut être regardé comme un  
prognostie funeste. Mais il faut prendre garde ici à  
ne point s’abuser en regardant mal-à-propos un *délire*comme léger & de peu de conféquence; car il est ar-  
ricé de croire un malade dans un *délire* de cette espe-  
ce lorsqu’il touchoit à fa derniere heure. Nous lisions  
dans les *Prédictions* 34. « que les *délires* qui font trem-  
» blans , obfcurs & accompagnés d’un tâtonnement  
» de mains , font phrénétiques dans un haut degré. »  
Il est aihé de distinguer ces cas par l'abattement de  
force, la durée continuelle de la maladie, & les au-  
tres signes funestes. Dans un *délire* bénin les forces  
font entieres, la maladie n’est point continue, & il ne  
paroît aucun de ces signes funestes. Le cas de Mille  
dia dont parle Hippocrate, étoit de cette nature. Mais  
dans l’autre *délire* que nous avons décrit ci-dessus , le  
pouls est foible, la maladie continue, & les signes font  
craindre pour la vie du malade. On doit donc obfetVer  
avec foin tous les signes qui commentent avec le *délire*aussi-bien que ceux qui le suivent; car il préeede  
souvent une crise salutaire , & tire fon origine ,  
comme Galien le sllppofe; *Lib. I. ad Glauc. cap.* 1 5.  
du retour critique du sang & des humeurs bilietsses  
dans la tête.

Le *délire* qui prehage une crise , est quelquefois accom-  
pagné d’une douleur & d’une pefanteur de tête , de la  
furdité & de plusieurs autres fymptomes de même *es-  
pece* ; & Galien *I. Epid.* commentant à ce sistet le cas  
d’un malade qui demeuroit dans le jardin de Dealces,  
dit, « qu’un *délire* le netrviéme jour , accompagné  
« d’une distorsion de l’œil droit doit être mis au nom-  
α bre des fymptomes qui surviennent ordinairement  
a vers le tems de la crise. » Et dans le cas de la fille  
d’Abdere , *Lib. III. Epid. Stat. pest. aegr.* 7. un *délire*« & une finrdité précéderont la criEe , qui fut fuivie  
« de douleurs dans les piés & d’un faignement de  
« nez. » On trouve une plus ample defcription fur ce  
sujet dans le cas de la femme de Thasus*, ibid. Ægr.*n. « les convulsions , dit l’Auteur , cesserent le troi-  
« sieme jour , & surent fuivies d’un coma & d’une lé-  
« thargie , dont elle revint, mais la malade perdit le  
« fommeil, tcmba dans le *délire* & fut attaquée d’une  
« fievre aiguë. Une fueur chaude & copieuse parut la

DEL 984

« même nuit fur tout son corps , la fievre la quitta ,  
«le summeil revint & aVec lui l'usasse de la raifon. »  
Un *délire* qui saisit le sixieme jour la fille de Larrisse ,  
*Ibid. Ægr.* 12. sut le signe d’une hémorrhagie pro-  
chaine ; ce qui fut aussi le cas d’Heropythus . d’Ab-  
dere , *lbid. Ægr. c).* H s’enfuit donc qu’un *délire ac-  
compagné* d’une douleur & d’une pesanteur de tête,  
de l'insomnie , d’’ cerna , de la furdité, de l’obscur-  
cissement de la vûe , de l'étincellement des yeux , de  
larmes inVolontaires , d’un tintement d’oreilles , du  
défaut d’entendement ou de memoire , du trcmble-  
ment , de l'anxieté , d’inquiétudes , de la difficulté de  
respirer, de la suppression d’urine, d’un frissen νΐο-  
lent , d’une grande chaleur, & d’une sioifinseppcrta-  
ble , est EouVent llaVant-coureur d'une crise ou d’une  
hémorrhagie. Quant à cette derniere , l'Auteur des  
*Prénotions de Cos.* 184. dit que dans toute maladie , le  
*délire* qui sisccede tout d’un coup à l'anxiété prciage  
un flux de sang ou d’urine. Voici comme parle Hip-  
pocrate de cette derniere, 6. *Epid. S ct. 6. text.* 22.  
L’urine dont le siédiment est copieux fait cesser *lc dé-  
lire ,* comme dans le cas de Dexq pus. La fueurprn-  
duit le même estet, à ce que dit Galien , *I b- llh de  
Crisibus.* Une éruption copieuse de fueur , sur-tout si  
elle est chaude , & qu’elle coule abondamment de la  
tête , le reste du corps étant en même tems en sueur,  
fait cesser la phrénésie. Il dit un peu après: il ârrÎVe  
quelquefois que la phrénésie fe termine critiquement  
par un saignement de nez. Il et dit dans les 'Woo-  
*elons de Cos* 483. qu’un ifé/osse termine par des si-icurs  
& par le sommeil ;'& dans *F AphoVsme y. de la '-ptie-  
me Section ,* que dans la manie , la dyssenterie , l’ana-  
sarque ou une Violente émotion d’esprit qui silrVÎen-  
nent , simt de bon signes. Le *délire* est donc un pro.  
gnostie de sianle & une esipece de signe critique, quand  
il est si-iiVÎ de quelque éVacuation salutaire : mais il a  
des si-iites extremement funestes , quand il precede une  
éVaeuation de mailVaife efpece, celle , par e.xenqle,  
de quelques gouttes de simg par le nez , des sueurs  
froides de la tête & autres semblables. Il s’agit de  
connoître si les éVacuations font bonnes ou mauVaifes,  
ce que l'on peut distinguer par une infinité de signes,  
furtout par leur quantité , leur qualité, l'endroit par  
où elles *se* font , le tems de la maladie , ou les jours  
auxquels elles commencent à paroître , & par la dimi-  
nution de la maladie.

Elles font falutaires , quand leur quantité est propor-  
tionnée à celle des humeurs peccantes ; quand elles  
Eont de la qualité de celles qui demandent à être éVa-  
cuées ; qu’elles font déchargées par un lémonctoire  
conVenable, & à propos , c’est-à-dire , dans le fort de  
la maladie, ou un jour de crife ; qu’elles font fulcies  
de la diminution de la maladie & de fes fymptomes ,  
ou de la cessation totale de l’une & des autres.

Telle paroît être l’opinion de Galien, qui dans Eon trei-  
sieme Commentaire sisr le troisieme des *Epidémiques,*Sect. 89. parlant du cas d’Heropythus, dit, «qu’un  
*« délire* accompagné d’un pous fort, & d’une respira-  
« tion & d’un appétit réglés , siont des signes indubi-  
« tables que la nature a des forces fuffisimtes pour  
« conferVer le malade durant tout le cours de fa ma-  
« ladie. »

On Voit par ce qu’on Vient de dire, quel jugement on  
peut porter d’une maladie fur les’signes qui accompa-  
gnent un *délire.* Nous allons Voir maintenant ce que  
l’on doit prognostiqucr desJymptomes qui le fulcent,  
& montrer en quelque forte *sa* nature & Ea qualité.  
Les éVacuations dont nous aVons parlé sirnt donc sa-  
lutaires , comme les silignemens de nez copieux, dont  
Galien traite *Lib. III. de Crisibus, cap.* 8. aussi-bien  
que les regles qui accompagnent & qui sifiVent le *dé-  
lire ,* comme étoient celles qu’Hippocrate a obferVees  
dans la fille de Larisse, *Lib. III. Epid. Stat. Pest. aegr.*12. & dans la femme triste dont il parle, *ibid. aegr.*11. qui furent fulcies de fueurs copieuses, en COnsé-  
quence defqueUes cette femme fut délivrée de la fie-

gSy DEL

Vre , recouvra le sommeil & l’usage entier de sa raison.  
Les hémorrhoïdes qui silcCedent au *délire,* prognosti-  
quent aussi la guérison du malade, suivant Hippocrate  
*Sect. 6. Aph.* 21. où il dit,quelorEque les Maniaques  
viennent à avoir des Varices ou les hémorrhoïdes, ils  
sont déÜVrés de leur folie. Les douleurs Violentes dans  
les hanches, les jambes , le? piés & les mains, préfa-  
gcnt la même chofe, étant causées par le tranfport des  
humeurs des parties principales fur les moins nobles ;  
ce qui est une crise que la nature tente par ce moyen.  
Hippocrate *Lib. I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 3. dit à ce sifjet  
dans sta description du cas d’Herophon : «il eut la fie-  
« Vre le huitieme jour , fa ratte s’affaissa , *sa* rasson re-  
« Vint, il Eentit d’abord ulle douleur dans Faîne du cô-  
« té de la ratte, d’où elle passa dans les deux jambes. »  
Les mêmes douleurs dans la femme d’Epicraus, *ibid.  
Ægr.* 3. ne furent pas la moindre partie de la crife. Le  
malade du jardin de Dealces, *Lib.III. Epid. Sect.* 1.  
*Ægr.* 3. fut tout-à-fait dans le *délire* le quatorzieme  
jour, il fut faisi le quinzieme d’une douleur dans les  
genoux & dans les jambes , il parut le dix-fcpticme  
une fueur fur tout fon corps , & il recouVra la raifon.  
De même, dans la fille d’Abdere, *Lib. III. Epid. Stat.  
pest. Ægr.* 7. des douleurs qu’elle sentit dans les piés  
le douzieme jour firent cesser sim *désire 8c sa* Eurdité.  
Le sommeil est d’une conséquence extreme pour un  
malade qui est dans le *délire,* surtout quand il l’ap-  
paiEe ou qu’il le diminue, siaiVant le second *Aphor.  
de la* 2. *Section ,* qui dit « que c’est un bon signe lorse  
« que le siommeil sait cesser le *délire.* » La rasson de  
cela est , que le *délire* est toujours accompagné de l’in-  
somnie, & que l’un & l'autre ont la même cause. Lors  
donc que le sommeil si.lccede au *délire,* c’est un signe  
que la causie est détruite. Mais on doit distinguer ce  
fiommeil du penchant Violent ou extraordinaire que  
l’on a à dormir, comme du coma, de la cataphore,  
ou de la léthargie ; car ces affections soporetsses siont  
un aussi mauVais signe que le siommeil en est un bon ,  
si l’on en excepte cette affection comateuse qui est cau-  
stée par le sang qui *se* porte au cerVeau pour y prépa-  
rer la crise. Le sommeil est donc toujours bon après  
*le délire,* surtout quand il est tranquile, comme Hsp-  
pocrate l’observe dans Herophon, dans la-somme d’E-  
picrates, & dans Meton, *Lib. I. Epid. Sect. ^.Ægr.y.*dont le *délire* cefla- pasiTe moyen du sommeil.

C’est donc un très-bon signe lorsique le siommeil appasse  
*le délire',* mais c’en est un fort mauVais quand le con-  
traire arrive; car suivant *sAph.* 22. *Sect.* 2. le sommeil  
qui fatigue le malade au lieu de le foulager, préfage  
la mort.

Les fonges distincts, ἐνύπνια εἐναργῦ, font encore un bon  
prognostic dans le *délire ,* furtout dans la phrénésie,  
comme on le Voit dans les *Prénotions de Cos,* 90. &  
quoique cela paroisse contraire au I. LiVre des *Prédic-  
tions,* 5. où il est dit, que ces siortes de sionges indi-  
quent une phrénésie, la chosie n’en est pas moins Vraie,  
comme il est aisié de s’en convaincre par la distinction  
Enicante, qui servira à préVenir les erreurs dans les-  
quelles on pourroit tomber à ce sujet. Les longes dise  
tincts , qui ne font point turbulens , mais tran-  
quilles & Eerains, Eont dans les *Coac.* d’un bon pro-  
gnostic ; car ils ne peirvent jamais être clairs & dise  
tincts, que l’inflammation du cerVeau, 1 ardeur fébri-  
le , & l’agitation caufée dans les humeurs par les va-  
peurs ne foient appaifés : lefquels effets font toujours  
regardés comme un bon prognostic ; au lieu que les  
fonges clairs, mais turbulens, qui effraient le malade  
& le réVeillent en fursaut , font non-seulement causiis  
par un état de sécheresse, mais indiquent encore une  
inflammation , une chaleur fébrile , & le mouvement  
déréglé des efprits ; ce qui donne lieu de craindre que  
le *délire* ne fe change en phrénésie. On me demandera  
peut-être, si la diminution ou la ceflation totale du  
*délire* est toujours un bon signe : je répons à cela, qu’un  
délire que le siommeil appaiEc ou fait entierement *ces-  
ser,* qu’un tranfpOrt des humeurs fur les jambes, Les

DEL 986

piés, ou autres parties les moins nobles, ou quelque .  
évacuation critique aceompagnent , est de nature à  
nous faire prédire aVec confiance la guérilbn du ma-  
lade.

*Du Délire qui prognostique la mort»*

Un *délire* qui préfage la mort a *ses* marques distinctives,  
& on le connoît par le tems auquel il paroît, par la  
foiblesse extraordinaire du. malade, & par les autres  
iymptomes mortels qui l'accompagnent ou qui lui siIc-  
cedent. Tous *les délires* phrénétiques font pour la plu-  
part mortels. Nous appellons dtl nom général de phré-  
nétiques ceux que les Grecs nomment μανιώδεες, θηριώ-  
δεες & ἀσαφώδεες, maniaques , Eurieux à la maniere des  
bêtes seiuVages, obEcurs 011 taciturnes; & les Latins,  
*feroces, tumultuosas, furiosas, formas, melancholicas,  
atque obscuras, seu blandas s* les cinq premiers mots  
expriment les deux premiers des Grecs, & les deux  
derniers le troisieme. L’*Asaphodes , Asaphes ,* ou *obse  
cur,* survient au commencement de la maladie , ou  
après une manie, & proVÎent le plus souvent, coss.me  
nous l'avons observé ci-deVant, d’un mélange de bile  
&dephlegme, ou d’un phlegme putride, & n’est pas si  
funeste; le *délire* de cette espece qui Vient de foiblef-  
fe ou de l'intempérie hectique du cerVeau, est le plus  
mortel de tous. De-là Vient que l’Auteur des *Pré-  
dictions* appelle ces *délires* extremement phrénétiques,  
quoiqu’il les ait nommés auparaVant bénins , obsiturs ,  
& accompagnés du tatonnement des mains. Le carac-  
tere distinctif de ce dernier est le *silence, 8c* il est dit  
dans les *Prelnotions de Cos,6y.* qu’un *délire* Violent,  
accompagné du silence, quoique le malade puisse par-  
ler, est mortel. On peut obferVer trois sortes de si-  
lences dans le *délire* phrénétique ; l’un , dans lequel  
le malade ne parle point du tout ou fort peu , quoi-  
qu’il ait la liberté de le faire : le second , est: aecom-  
pagné d’une affectlon léthargique, ou de l’extinction  
de la chaleur naturelle; & le dernier, d’une aphonie  
ou prÎVation de Voix, à caufe de l'oppression ou de  
l’extinction presque totale de la faculté animale, du  
mouVement conVulsifdes organes de la Voix, ou de  
l’interception de Pair qui la ferme. Un *délire accom-  
pagné* du silence, la faculté de parler demeurant dans  
fonentier, du tâtonnement des mains, de la foiblesse  
du pous, aVec les yeux entierement fermés ou à moi-  
tié ouverts, proVÎent de la foiblesse de cette faculté.  
Voici ce que dit Hippoerate de ces especes de *delires*dans les *Prelnoelons de Cosu y6.* «un *délire* aceompa-  
« gné du tremblement & du tâtonnement des mains,  
« préfage une phrénésie.» Et dans le même Traité,  
Sect. 486. «le *délire* accompagné du silence , d’in-  
«quiétudes, du roulement des yeux & d’tme expira-  
« tion violente, est d’un mauVais présage. » C’est  
de cette esipece de *délire* dent parle Galien siur les  
*Prédictions*, quand il dit: «cette affection des humeurs  
« est d’ une aussi matrvaise espece que Celle des fieVres  
« hectiques , que l’on a beaucoup de peine à guérir  
« quand elles commencent, mais qui deVÎennent tout-  
« à-fait incurables quand elles siont formées, »

Ces affections foporeufes font beaucoup plus formida-  
bles quand elles fuccedent à une maladie chaude &  
violente : par exemple , lorfqu’un malade tombe en  
léthargie après une inflammation , pour s’être refroidi  
le cerveau , l’évenement est funeste; car Galien nous  
apprend dans fon troisieme Comment, fur les *Prédic-  
tions,* qu’une maladie froide qui fuccede à une chaude  
passe pour incurable. Dans un *délire* ou dans une ma-  
nie violente , le malade, tant par la malignité de l'hu-  
meur,qu’à caufe de *sa* sécheresse extreme, devient non-  
seulement taciturne, mais perd encore la voix, com-  
me cela arriva à la femme d'Hêrmozygus qui mourut  
dans le *délire* fans proférer une feule parole, comme  
nous l’apprenons dans le premier des *Prédictions,* 17.  
La même choEe arrÎVa au phrénétique dont il est par-  
lé. Lià. *III. Epid. Ægr.* 4. & à la femme de Dealces,

*ps7* DEL

*ibid. Ægr.* 15. Galien, *Com. z. in Prorrhet.* nous dit  
que dans quelque espece de fievre que ce foit , une  
aphonie conVulsiVe qui abûutit à un *délire* accompa-  
gnédu silence , est extremement pernicieuse. Il y a des  
Tymptomes qui fient propres aux *délires* les plus vio-  
lens ; comme le tremblement, les convulsions, le siai-  
gnement peu considérable du nez , l'urine claire &  
aquetsse , les gesticulations des mains & autres l'em-  
blables. Les tremblemens & les convulssens n’accom-  
pagnent point tous les *délires* phrénétlques, mais seu-  
îement les plus Vlolens; par exemple, le féroce , com-  
me le remarque Galien *premier Com. in Prorrhet. Text.*9. & ce stent les luîtes ordinaires des émotions funesi  
tes. Les personnes qui ont une phrénésie dont la suite  
deit être funeste, font d’abord attaquées d’un tremble-  
ment, & meurent dans des convulsions. L’Auteur du  
premier Livre des *Prédictions, y.* dit que les phréné-  
fies violentes dégénerent « en tremblemens ; » le trem-  
blement, comme dit Galien , ne fuccede qu’aux phré-  
nésies les plus Violentes ; car les phrénétlques font  
long-tems affligés d’affections dans le genre nerveux,  
par la fécheresse de la maladie. Les forces & les *es-  
prits* étant épuifés par le défaut de fommeil & par la  
varieté des mouvèmens, & les nerfs en même-tems  
rendus excessivement desséchés, le malade est faisi d’un  
tremblement qui indique une extrême féCheresse des  
nerfs, oceasionnée par une bile aduste qui tombe fur  
le cerveau. Cette obferVation n’a pas échappé à l’Au-  
teur du premier LiVre des *Prédictions,* 14. car il dit,  
que clest un mauVais signe lorfque ceux qui ont le *dé-  
lire* font Eaisis d’un tremblement ; & un peu après , *Sect.*16. que les phrénétiques qui boÎVent peu & qui siont  
incommodés du moindre bruit, siont sujets aux trem-  
blemens. Il obEerve , *Text.* 19. qu’un *délire* accompa-  
gné d’un ton de Voix aigre , & d’un tremblement con-  
vulsif de la langue, indique une phrénésie Violente :  
dans ce cas la dureté & la rudesse de la langue font  
pernicieuses, Galien, Eurle *Text.* 20. remarque que le  
tremblement de la langue dans ces Eortes de malades,  
indique la soiblesse & une phrénésie. De-là Vient que  
dans sies Commentaires siur les *Prédictions,* il appelle  
phrénésies tremblantes celles qui proVÎennent de l’ex-  
tinction presque totale de la faculté parlante , & qui  
font accompagnées du silence ; car trois fymptomes  
accompagnent ordinairement une phrénésie qui Va en  
augmentant , un silence extatique, un tremblement  
dans le fort de la phrénésie & des conVulsions aux ap-  
proches de la mort.

Des tremblemens mortels succedent aux fieVres arden-  
tes, ou à une manie Violente caufée par une bile aduste  
que nous Venons d’appeller *férine 8c mélancolique.* Ce-  
pcndant ceux qui précedent ou qui accompagnent le  
*délire,* quoiqu’il n’y en ait aucun de bon, si l'on en  
excepte ceux qui font critiques, ne présagent pas tou-  
jours la mort: mais ils cessent quelquefois, de même  
que les conVulsions, au moyen de la fieVre qui fur-  
vient.

Plusieurs perfonnes siont saisies d’un tremblement au  
commencement de la maladie qui ne meurent pas  
pour cela. Clest ce dont on a un exemple dans Pythio,  
3. *Epidem. Ægr-* I- Les tremblemens ne siont point  
non plus des prognostics funestes dans tous les *délires ,*mais feulement dans lesplus violens , suivant *lcsPré-  
notions de Cos* , 93. « Les tremblemens qui surviennent  
«dans une phrénésie violentessont funestes;» & Galien  
obferve fort bien, *Com. I. in Prorrh.* qu’il n’y a que  
les phrénésies violentes qui fe terminent par destrem-  
blemens. Ceux-ci cependant ne font point Inséparables  
de la phrénésie comme les convulsions , puisqu’il y a  
plusieurs malades qui n’en siont jamais affligés : mais ils  
accompagnent ces phrénésies violentes & furieusies  
dans lesquelles les forces font épuifées par les veilles  
& par le mouvement, & les nerfs desséchés & endur-  
cis au-delà de toute mefure. De-là vient que ces efpe-  
ces de tremblemens , aussi-bien que les phrénésies vio-  
lentes qui les caufent, font très-rares; au lieu que tous

DEL 988

les phrénétiques ont des convulsions avant de mourir.  
Toutes les convulsions accessoires au *délire, 8c* cassées  
par la siicheresse des parties nerveuEes, font mortelles.  
On peut donc aVaneer hardiment que toutes lesphréné-  
sies mortelles dégénerent en convulsions : mais il est  
faux , comme l’assure Galien fur lepremier des *Epidé-  
miques, Ægr-* 4. qu’ellessie terminent par des tremble-  
mcns, comme on l’avance dans le premier Livre des  
*Prédictions,* 9.

Hippocrate confirme par plusieurs exemples que les con-  
vulsions & la mort font les fuites de la phrénésie excese  
sivc,surtout par celui de la femme de Phylinus, *IEpid.  
Ægr.* 4. & du Phrénétique *IIIIÆpid.Stat. pest. Ægr.* 4.  
duquel il dit, que le matin du fecond jour il perdit la  
parole; qu’il eut une fievre aigue & des fueurs fans in-  
termission, des palpitations partout le corps, & la nuit  
des convulsions. Tous ces iymptomes augmenterent  
le troisieme jour, & il mourut le quatrieme. 11 dit de  
la femme de Cyzique, *Epidem. Lib. III. Ægr.* 14. que  
le quatorzieme jour elle fut faisie de convulsions νΐο-  
lentes, d’un froid aux extrémités , du *délire ,* d’une  
suppression d’urine, & qu’elle mourut.

Galien , *Meth. Med. Lib. XII. cap.* 8. parlant des convul-  
sions qui precedent de la fécheresse immodérée des  
nerfs , dit qu’elles fuivent l’efpece la plus mortelle de  
phrénésie , & qu’il n’a jamais Vu ni oui dire, qu’aucun  
de ceux qui en ont eu de telles aient échappé.

Nous lisions dans le cinquieme LiVre des *Epidémnfltes*qulon attribue à Hippocrate, *Text.* 84. que la Servante  
de Conon ayant une phrénésie, fut faille de conVulsions  
& perdit la parole le quarantième jour de sa maladie,  
& dix jours aVant sia mort. Il y a aussi une esipece de  
palpitation fort approchante des conVulsions , que  
quelques-uns appellent tremblement conVulsif ; d’au-  
tres, fausses conVulsions ; d’autres, treilaillement, dans  
laquelle les parties qui font aux enVÎrons du poignet  
tressaillent quand on les touche, comme si elles étoient  
aiguillonnées par quelque humeur ou Vapeur piquante,  
les nerfs fe retirant en arriere , & fe raccourcissant par  
un fentiment douloureux;Comme est la palpitation des  
poissons que l’on laisse à *sec:* Ces palpitations, quand  
elles accompagnent un *délire* Violent, ne fiant pas  
moins funestes que les tremblemens & les conVulsions.  
Mais il y a une distinction à faire dans ce cas : ces pal-  
pitations & ces conVulsions] lorsqu’elles sontcaufées  
par l'acrimonie des sites ou des Vapeurs, peuvent n’être  
pas toujours mortelles ; ce qui fait que l'on doit consi.  
dérer les autres signes concomitans & fubsilquens,  
pour pouVoir progn.ostiquer l’éVénement avec plus de  
certitude.

Un autre fymptome que nous avons à obferver , est le  
vomissement violent dans lequel on rend de la bile  
aduste , verte ou noire , comme nous l’apprenons  
d’Hippoerate , *Lib. I. Epid.scct.* 2. où il obferve dans  
S011 second état ou *catastase* des faisons, que quelques-  
uns de ceux dont la phrénésie futfuÎVie de convulsions  
& de vomissemens virulens, moururent subitement.  
C’est de cette esipece de vomissement dont Philistes  
étoit attaqué durant la phrénésie qui lui causia la mort,  
*Lib. III. Epid. Ægr. 2.* Les gesticulations des mains  
font enccre un iymptome qui accompagne la phréné-  
fie qui doit être mortelle, salivant le jugement d’Hip-  
pocrate, *Lib. Prognostic.* où il dit que clest un signe de  
mort dans lafievre, laphrénésie, la péripneumonie ou  
la céphalalgie, lorsique le malade porte les mains de-  
vant sion visiage ou devant *ses* yeux comme pour attrap-  
per des mouches; qu’il les étend fur *ses* couvertures  
pour en tirer de petits flocons de laine , fur la muraille  
pour chercher ou pour en arracher les Ordures qu’il croit  
y veir. Telles étoient celles qu’Hippocrate a observées  
dans la femme de Déalces dont nous avons déja parlé.

C’est encore un fymptome qui ne furvient que dans le  
*délire* qui doit être funeste, de rendre quelques gouttes  
de fangpar le nez; car Galien assure*Æom. III. unPror-  
rhet. Text.* 49. qu’une pareille évacuation indique non-  
feulement quelque difficulté dans les évacuations ani-

989 DEL

vant l’Auteur des *Prédictions, ( Prorrhettca)* quand  
elle est jointe à la scirdité & à l’anxiété, mais qu’elle  
'est encore un fart mauVais signe & un prognostic de  
mort, quand elle est accompagnée d’autres signes qui  
indiquent que le cerVeau est affecté.

L’urine blanche, aquetsse & claire, aVec un sédiment  
blanc , est encore un signe pernicieux dans les phréné-  
sies, sisiVant Hippocrate. fect. 4. *Aph.* 7. fur quoi Ga-  
ïiéndit : « Je n’ai jamais Vu échapper aucun de ceux  
« dont l'tlrine a été telle que je Viens de dire. » L’effu-  
sion inVclontaire d’urine est encore un sort mauVais  
signe , dit cet Auteur dans sim Ccmmentaire fur le  
premier Livre des *Frorrljet»* 29. aussi-bien que les ex-  
crémens blancs, *ibid.* 13.« C’ést encore le propre des  
« phrénésies de mauVaise espece de n’être point altéré,  
«ou du moins de ne boire que très-peu, quoique la  
« langue Eoit brûlée par la chaleur ; tout cela est un.  
« mauvais signe, *ibid.* 16. » On compte encore entre  
les *délires* funestes ceux qui roulent fur les actions né-  
cessaires de la Vie , fuiVant l’Auteur des *Prénoelons de  
Cos,* 98. qui les déclare mortels quand ils augmentent  
à un dégré extraordinaire. Tels font les *délires* dans  
lefquels les malades abhorrent le manger & le boire ,  
quoique leur langue Eoit brûlée de chaleur. Les *déli-  
res* dans lesquels il EurVient au malade des altérations  
fréquentes & remarquables, font encore très-dange-  
reux.

Dans le premier LÎVre des *Prédict.* une phrénésie légere au  
commencement, mais qui change EouVent, prestige un  
événement funeste. Il y a deux fortes de change-  
ment; l’un de bien en mal, l'autre de mal en pire. Il  
est dit à ce sistet dans les *Prénoelons de Cos,* 101. que  
les changemens fréquens dans une phrénésie , font un  
mauVais signe , & dénotent une disposition aux conVul-  
sions. Et en effet, cette Variété de changemens signifie  
ou une plénitude d’humeurs, ou que le cerVeau est af-  
fecté de'plufieursmaladies à la fois; comme quand un  
malade après avoir été long-tems tranquile , tacitur-  
ne & triste, commence tout-d’un-coup à parler, à rire  
&à remuer plus que de coutume, comme Hippocrate  
l’a observé dans la femme de Déalces dont nous aVons  
parlé. « Au commencement, dit-il, elle demeura cou-  
« Verte & dans un silence continuel; elle arrachoit les  
« poils de ses couVertures , les épluehoit & les grattoit ;  
« tantôt elle plcuroit, tantôt elle rioit, Fans pouvoir  
« dormir : » & à la fin de la relation; « elle étoit conti-  
« nuellement courette, elle parloit beaucoup ou de-  
« meuroit dans un profond silence.»

Galien a regardé tous les *délires* qui proVÎennent de foi-  
blesse comme mortels , & a cru qu’on ne pouvoit en  
échapper , comme il paroît par fes Commentaires fur  
le premier des *Prédictions, ( Prorrhet. )* Car toutes les  
affections phrénétiques demandent un dégré Considéra-  
ble de forte dans le malade, conformément à ce qu’on  
lit dans les *Prénotions de Cos* , Ioo. C’est un signe des  
plus funestes lorfqu’uneperfonne déja assoiblie & épui-  
*sée* est attaquée d’un *délire.* Le *délire* est encore ex-  
tremement à craindre au commencement d’une mala-  
die, parce qu’il dégénereen phrénésie: tcut Iymptome  
de cette nature qui paroît fans aucun signe de coction,  
(ce qu’il faut olsserver au commencement de quelque  
maladie que ce foit , ) prouVe que le malade est en  
très-mauvais état, comme Galien nous l’apprend dans  
le premier Livre des *Cris.es.*

Pour continuer l'examen que nous avons commencé des  
signes ou fymptomes qui surviennent durant ou après  
ie *délire* ; il paroît que ceux qui étant de mauvaise  
sspece paroissent avec lui, présagent la mort, & ceux  
qui fiant mortels, qu’elle est très-prochaine. C’en est  
un extremement mauvais , dans l’opinion d’Hippocra-  
îe & de Galien , lorsque le malade ne dort point, ou  
que le Eommeil augmente le *délire* au lieu de le dimi-  
nuer. C’est encore un signe funeste dans le *délire* de  
dormir avec la bouche continuellement ouverte , Hip-  
pocrate, *Progn.* & 2. fect. *Aphor.* I. 3. Un assoupiffe-  
ment extreme, ou une affection léthargique après des

DEL 990

veilles continuelles , cassée par un refrOidissement ducerveau, ou un épuifement, est mortelle, suivant l'ob"  
fervation d’Hippocrate, *Lib. III. Epid.stat. pest.* où P  
dit, « aucun de ceux qui étoient phrénétiques ne tom-  
« berent dans une manie violente , comme il arrice  
dans d’autres cas, mais dans une cataphore ou une lé-  
thargie. Quelquefois ces affections paroissent comme  
critiques , & on les connoît par les signes qui font pro-  
pres à la criEe.

Le *délire* qui est accompagné d’un oubli remarquable ,  
d’anxiété & de stupidité, est un prognostic évident de  
mort,GaIien, *in Prorrhet. Com.* 2.Tcxi. 30. car l’ou-  
bli des perstonnes que l'on a connues le plus particulie-  
rement, & de ce qtl’on a faitllndique un refroidissement  
du cerveau, qui survenant après une affection chaude  
qui a caufé le *délire,* ne peut que prognostiquer la  
mort, comme nous l’avons déja obfervé. Si aux fymp-  
tomes précédons fe joint encore le frisson , la mort du  
malade est inéVÎtable , fuivant Galien , *in Prorrhet.*

La stupidité préfage la même chofe ; car dans l’opinion  
de Galien, *inProrrhetÆext.* 1. on doit regarder com-  
me en *délire* ceux qui étant affectés d’un coma, n’ont  
point l’usage de leur raifon , & qui, quand on les  
éVeille , paroissent comme stupides.

C’est un signe funeste', lorsqu’un malade qui est dans le  
*délire* ne voit point, & la mort d'est pas éloignée.  
Lorfqu’un malade ne peut pas fupporter la lumiere ,  
répand des larmes inVolontaires , que *ses* yeux ne  
font point d’une grosseur égale , ou qu’ils *se* remplis-  
sent de siing , c’est un signe de mort, comme Hippo-  
crate nous l'apprend dans l'es *Prognostics.* Un visage hi-  
deux& extremement décoloré, est encore un très-mau-  
vais signe, Z Jlmr/stai. 49. 67. Les douleurs violentes  
& continues de la tête & des visiceres ne l'ont pas moins  
funestes, comme on peut le recueillir de *sAph. 6fa*sect. 4. La pefanteur, la froideur, la couleur livide de  
tout le corps, ou des piés & des mains, ne font pas  
moins à craindre, comme on le voit dans les *Prog-'  
nostics.*

Hippocrate, dans les *Prénoelons de Cos* & les *Aphorismes ,*porte le même jugement de la perte & du fon aigu de  
la voix, du silence du malade , de la sécheresse de la  
langue sans aucune altération,du grincement des dents ὰ  
des convulsions, des palpitations, du frissonnement,'  
du frisson , du tremblement , du froid des extrémités  
& des altérations fréquentes que ces parties fouffrent;  
L’inquiétude, l'anxiété, la difficulté de respirer, le dé-  
goüt pour les alimens, l'aversion pour les boissons , les  
vomissemens yirulens, les fueurs froides autour du  
cou &des épaules, & des fueurs continuelles par tout  
le corps , que les Medecins appellent colliquatiVes ῇ  
le simg qui coule goutte à goutte par les narines, l’uri-  
rine blanche, aqueuhe & claire comme de\*l’eau; la  
blancheur des excrémens, & une décharge abondante  
de crudités pituiteufes & bilieuses qui n’appasse point  
le *délire,* des absitès repoussés en-dedans, les exanthe-  
mes ou autres pustules & efflorescences de la peau qui  
disparoissent fans aucune casse manifeste, les dou-  
leurs qui naissent dans les parties les moins nobles, &  
qui cessent fur le champ, font des signes également fu-  
nestes qui préfagent la mort : en quelque nombre qu’ils  
accompagnent le *délire -,* furtout si ce dernier tient de  
la phrénésie. Ils présagent la même choEe quand ils  
siiÎVent le *délire*, furtout quand il si.lrVlent un tremble-  
ment, des conVulsions, un hoquet, que le malade  
perd la νοίχ, & qu’il rend une urine blanche, claire &  
transparante , comme il arrÎVa à Silenus le cinquieme  
jour, *I. Epid. Ægr. z.* Mais la mort n’est jamais plus  
certaine que lorsque le pouls est extremement foible,  
la respiration mauVaiEe , que le malade perd l'appétit,  
abhorre les alimens, & d'est point altéré, quoique sa  
langue Eoit seche & aride. En effet, ces trois derniers  
Eymptomes, jeVeux direla soibleste extreme du pouls,  
llaversion pour les alimens & les boissons en général, &  
llempêChement de la respiration, setVent de regle dans  
toutes les maladies pour prédire la mort, surtout quand

*ppï* DEL

ils font accompagnés de quelqu’un des iymptomes j  
dont nous Venons de parler. Plus ceux-ci font nom-  
breux & considérables , plus l'événement funeste qu’ils  
préfagent est prochain & assuré. Il s’ensuit donc que  
ces trois derniers signes, quand même ilssieroientac-  
compagnés d’un grand nombre d’autres bons ou équi-  
Voques , fuffisient pour prédire la mort du malade;  
comme les signes oppofés à ceux-ci, qui siont un pouls  
fort, une bonne respiration & un appétit louable, quoi-  
que joints a'/ee les fymptomes les plus pernicieux &  
les plus à craindre , doÎVent faire prognostiquer *Févé-*nement heureux de la maladie, comme Galien le dé-  
montre sort bien dans fon Commentaire Eur le cas  
d’Héropytus dont nous aVons parlé. PnosPER Ατριν,  
*de Praesagienda, vita et morte.* Voyez *Febris & Phre-  
nitis.*

DELPHINIUM, *Pisid’allouette.*

Voici fies caracteres.

Ses feuilles font découpées : l’extrémité du pédicule aug-  
mentant en épaisseur, forme un placenta, fur lequel  
croît une fleur à cinq pétales difpofés d’une façon par-  
ticuliere ; car les quatre pétales inférieurs font presque  
orbiculaires : mais le cinquieme qui est droit estdiVÎfé  
en cinq parties ; faVoir , en un cafque à deux leVres ,  
fur le dos duquel s’éleve une autre efpece de pétale,  
aVec deux ailes, & une efpece de petite corne cretsse  
recourbée en arriere représentant un éperon, pofé dans  
une petite gaine de même figure que lui & en forme  
d’un goder. Les étamines font si nombretsses qu’elles  
forment à la partie inférieure une espece de membrane  
de foie.

L’oVaire qui est porté fur le placenta est composté de lon-  
gues cosses ramasses en forme de tête. Chacune d’el-  
les a fon tuyau aVec un fommet blanc , elle s’ouvre  
lorsqu’elle est mure , & contient des femences angu-  
leufes.

BoerhaaVe compte dix-neuf efpeces de cette plante.

I. *Delphinium, perenne, montanum , villosum, aconielfo-  
lio.* T. 426. *Aconitum, caeruleum hirsutum flore conso-  
lidae regalis.* C. B. P. 183. M. H. 3. 464. *Aconitum s  
lycoctonum , caeruleum, calcari magno.* J. B. 3. 657. *A-  
comturn, lycoctonum ustore Delphinii* 1. *Silesiacum.* Clusi  
H. 94. *Aconitum, lycoctonum , flore Delphinii.* H. Eyst.  
Æst. *0.* I, F.I I. fig. *1. Lycoctonum,flore Delphinii.Ood.*p.441.

2. *Delphinium, platanifolio , staphis agria dictum.* Tourn.  
Inst. 426. Elem. Bot. 379. Êoerh. Ind. A. 301. *Sta-  
phis agria,* Offic. Germ. 398. Emac. 495. Raii Hist.  
1.705. Park. Theat. 222. J. B. 3. 641. C. B. Pin. 324.  
Hist. Oxon. 3.461. *Staphis agria , pedicularia*, Chab.  
528. *Aconitum urens riciniferefoliis aseore caeruleo ma-  
gno , Staphis agria dicta,* Pluk. Almag. 357. *Herbe  
aux poux.*

Cette plante croît à la hauteur d’un pié & demi , ou  
de deux. Les feuilles inférieures font amples, de la  
grandeur à peu près de celles de la Vigne, mais plus  
arrondies , dÎVifées pour l’ordinaire en fept fegmens  
pointus, & découpées profondément. Les feuilles qui  
croissent fur la tige qui est ronde & quelque peu Velue,  
Pont plus petites, mais de même figure. Les fleurs naisi-  
sent aux extrémités des tiges, elles font bleues, sembla-  
bles à celles du pié d’allouette, mais garnies d’éperons  
plus courts. Il sifccede à chaque fleur trois ou quatre  
cosses crochues , qui renferment deux ou trois grosse^  
femences brunes , ailées & anguleuses. Cette plante  
croît en Italie, & dans les pays chlauds, & fleurit au  
mois de Juillet. On n’employeque fia semence.

On s’en Eert rarement à l’intérieur , à caufe qu’elle est  
d’un gout acre & brûlant, quoique Syluius de la Boe  
la donne depuis douze grains jufqu’à un scrupule. Elle

DEL 992

purge pat haut & par bas, elle cause une sidiVation  
abondante & est extremement utile dans le mal véné-  
rien. On l'emploie quelquefois en masticatoires & en  
forme de gargarisine quand on a mal aux dents. Mil-  
LER , *Bot. Osse*

Cette plante puluérifée fait mourir les poux; onbroyesa  
femence ayec de l’huile & on en oint la tête pour le  
même effet.

Les Eemences de *F herbe aux poux* au nombre de quinze  
broyées & priEes dans l’hydromel passent pour éVacuer  
par haut les humeurs pituiteuses & gluantes; mais l’u-  
sage en est dangereux : elles font si acres qu’elles met-  
tent le malade en danger d’être suffoqué, à casse qu’el-  
les échauffant & enflamment le gosier. Etant mâchées  
elles attirent le phlegme de la tête dans la bouche, d’où  
l'on peut aisément conclurre qu’il silffit pour exciter  
une légere faliVation de *se* gargariser aVec de l’eau,  
dans laquelle on en aura fait bouillir. 11 feroit peut-  
être beaucoup plus sûr de d'employer qu’une ou deux  
femences à la fiois pendant plusieurs jours , afin d’exci-  
ter la salÎVation par degrés. Mais cette expérience me  
paroît fort dangereufe. RAY , *Hist. Plant.*

3. *Delphinrum latifolium , parvo flore,* T. 426. *Consolida  
regalis, latifolia, parvo flore ,* C. B. P. 142. Prodr. 74.  
M. H. 3. 466. *Consolida regalis, peregrina , parvo flore,*J. B. 3. 212.

4. *Delphinium sogetum, flore caeruleo ,* T. 426. *Consolida  
regalis, arvensis ,flore caeruleo ,* C. B. P. 142. *Consoli-  
da regalis ustore minore,* J.B.3. 210. *Delphinium vul-  
gare, Olus. Η.* 205. *Flos Regius, sclvestris,* Dod. p.  
252. *Consolida regalis, flore caeruleo minore ,* Camer. a.  
*Pié d’Alouette sauvage.*

Cette plante est fort abondante parmi les blés , & fleurit  
au mois de Juillet.

Tabernæmontanus dit,que la conferVe des fleurs decet-  
te plante appaife les tranchées desenfans; & Simeon  
Pauli assure, que les fleurs macérées dans l’eau-rofe &  
appliquées en cataplasine, appaifent l’inflammation des  
yeux. On dit que cette plante est Vulnéraire & diuréti-  
que, T0URNEF0RT, *Hist. des plantes.*

5. *Delphiniumsogettcm,flore violaceo,* T. 426. *Confielelda  
regalis, arvensis ustoresimplici, violaceo ,* H. Eyst. Æst.  
o. 2. F. 13. fig. 1.a.

6. *Delphinium segetum , flore rubro,* a.

7. *Delphinium arvense, flore versicolore,* Clusi. H. App.2.  
*Conselida regalis arvensis ustore variegato*, H.Eyst.Æst.  
o. 2. F. 1 3. fig. 1. a.

8. *Delphiniumsegetum ustore albo,* T. 426. a,

9. *Delphiniumviilgare, flore multiplici,* T. 426. Ccrsoli-  
*da regalis, vulgaris, flore multiplici,* C. B, P. 142.  
*Conselida arvensis,flore rubro pleno*, H. Eyst. Æst. 0.2.  
F. 14. fig. 1. a.

10. *Delphelelum hortense nfloremajore,simplici, ex caeru-  
leo purpureo ,* T. 427. *Conselidaregalis, hortensis,flore  
majore rsimpliri caeruleo,* C.B.P. 142. *Flos Regius,* Llod.  
p. 252. *Delphinium elatius , flore caeruleo* , Clusi H.  
206. a.

La racine de *copié d’alouette* est petite, pleine de fibres.  
& meurt après les semailles.Ses seuilles Pont arrondies,  
profondément découpées & d’un Verd foncé. Sa tige a  
une verge de haut ; elle est noueufe & couverte desmê-  
mes feuilles. Ses fommités font couvertes de fleurs  
rangées en maniere d’épi , d’une figure irréguliere,  
compofées de cinq pétales, avec une eEpece d’éperon  
si.ir le dos. Il leur fuccede un fruit oblong & pointu,  
qui contient une femence anguleuse , noire & ridée.

On la seme tous les ans dans les jardins, & elle fleurit Ia  
plus grande partie de l’été.

On la met au nombre des plantes vulnéraires & consoli-  
dantes. Elle est estimée bonne pour les plaies, mais  
on l’emploie rarement. MILLER, *Bot. Offic.*

II.

*993* DEL

11. *Delphinium, hortensie,flore majorersimplici, rubro.* T,  
427. *Consolida regalis, simplici flore, rubro.* H. Eyst.  
Æst. *o.* 2. F. 12. fig. I.a,

12. *DelpFmium, hortensie ustore majore et multiplici} cae-  
ruleo. T.* 427. *Consolida, regalisnflore majore, et muso  
tiplici, caeruleo.* C. B. P. 142.

13. *Delphinium, hortense, store majore, et multiplici,  
incarnato.* T. 427. *Consolida, regalis , multiplici, in-  
carnato flore.* H. Eyst. Æst. *o.* 2. F. 11. fig- 2. a.

'14. *Delphinium, hortense, store majore, & multiplici vio.  
laceo. Consolida , regalis, multiplicato , violaceo store.*H. Eyst. Æst. *o.* 2. F. 11. fig. 3. a.

15. *Delphinium , hortensie nflore majore, et multiplici ru-  
bro.* T. 427. *Consolida, regalis , flore pleno, rubro ,* H.  
Eyst. Æst. *o.* 2. F. 12. fig. 2. a.

16. *Delphinium-, hortensenflore majore, et multiplici albe,*T. 427. *Consolida, regalis, sure pleno, albo.* Η. Eyst,  
Æst. *0.* 2. F. I 2. fig, 3. a.

17. *Delphinium, hortense nflore majore s et multiplici, ar-  
genteo.* T. 427. *Consolida, regalis , multipliaiflore, ar-  
genteo.* Η. Eyst. Æst. *o.* 2. F. 13. fig. 2.a.

18. *Delphinium, hortense nflore majore, multiplici, cine-  
reo. Consolida , regalis, flore multiplici cinericeo.* Η.  
Eyst. Æst. *o.* 2. F. 13. fig. 3. a.

19. *Delphinium, hortense,flore majore, et multiplici, pur.  
pureo.T.* 427. *Consolida, regalis nflore pleno, purpureo,*H. Eyst. Æst. *o.* 2. F. 14. fig. 3. a. BoERHAAVE, *Ind.  
alt. Plant.*

DELPHINUS, Offic. AldroV. de.Pise. 70i.Rondel. de  
Pific, 459. Charlt. Pific. 47. Bellon. de Aquat, 9. Gefin.  
de Aquat. 3 19. Raii Icht. 28. EjusiI. Synop. Pifc. 12.  
Jonsi Pific. 47. *Dauphin.*

Les parties de cet animal appropriées aux issages de la  
Medecine fiont le foie, la cendre , l’estomac & la graif-  
fe. L’estomac du *Dauphin* desséché, pulvérifé & don-  
né dans quelque liqueur conVenable est propre pour les  
maladies de la ratte. On prétend que fon foie étantroti  
& mangé guérit les fieVres intermittentes, & cette ef-  
pece de fieVre nocturne connue fous le nom de *Typhus.*Pline met les cendres de ce poisson au nombre des re-  
medes qui guérsscnt les dartres & la lepre. Il prétend  
aussi que fa graisse fondue & bue aVec du νϊη guérit  
l’hydroplsie. DaLE.

DELPHYS, δελφύμΡίὕπνοςτ.

DELTA, δέλτα, le dehors des parties naturelles de la  
femme. SllIDAs, d’après *Aristophane.*

DELTOIDES, δελτοειδίίς, *Deltoïde s* c’est un mtsscle fort  
épais qui couVre le haut du bras, & forme ce qu’on ap-  
pelle le moignon de l'épaule. Il est large en haut , &  
étroit en bas , en maniere d’angle. On lui a donné le  
nom de *deltoïde,* à caufe de quelque ressemblance aVec  
1a lettre majufcule Greque *delta* Δ, qui est triangu-  
laire;mais pour soutenir cette comparaison, il faut ou  
renVerfer la lettre, ou renVerfer le mufcle, & l'appla-  
tiraVec Violence.

Il est composté de dix-huit ou vingt petits mufcles sim-  
ples, disiposésà contre-siens les uns des autres , & unis  
par des tendons mitoyens; de forte qu’ils font enssem-  
ble plusieurs mufcles penniformes. On ne voit presque  
que des fibres charnues dans *sa* furface externe , mais  
en le renverfiant on voit les tendons particuliers.

Tous ces petits mufcles font arrangés de maniere qu’ils  
forment une largeur en haut, fe ramassent en descen-  
dant, & forment en bas un tendon assez gros & fort,  
qui termine le mufcle en angle ou pointe.

Il est attaché en haut le long de lalevre inférieure de l'é-  
pine de l’omoplate, le long du grand bord ou bord  
convexe de l'acromion, & au tiers ou plus du bord an-  
térieur de la clavicule. Il embrasse l'angle formé par  
l’articulation de ces deux os ; c’est pourquoi il est là  
non-feulement échançré, mais encore plié dans sa lar-  
geur.

*Torne III.*

DEL pp4

De-là il defcend jusqu’au dessous du premier tiers de l'os  
du bras , où il va s’attacher par un gros tendon à la  
grande empreinte musculaire rabotctsse , au bas de la  
ligne osseuse qui descend de la grosse tubérosité de la  
tête de l'os, & forme legrand bord de la goutticreou  
coulifl’e.

Cette attache paroît immédiatement implantée dans la  
fubstance de l’os , au travers du périoste, comme il ar-  
rive pour l'ordinaire aux attaches qui *se* font de ces  
fortes d’empreintes, d’éminences, & de tubérosités con-  
sidérables.Elle est au-dessous de celle du grand pectoral.  
& un peu plus en devant. Il *se* trouve aussi quelques  
fibres de ce mufcle attachées à l’aponévrosie commune  
des mtsscles qui couvrent le bras.

On peut distinguer ce mufcle en trois portions principa-  
les, dont une est attachée à l'épine de l'omoplate ; une  
àl'acromion, & une à la claVicule. Elles fiant distin-  
guées par un peu de graille ou tissu cellulaire, silrtout  
vers la bafe du mufcle.

La portion mitoyenne qui est la plus forte defcend pres-  
que directement pour s’attacher toute seule à l'os du  
bras. Les portions latérales paroissent finir en chemin :  
mais elles *se* jettent par un certain contour en dedans  
vers l'os, & par-là forment la grosseur ou épaisseur du  
tendon. La portion antérieure ou claviculaire s’attache  
encore en passant par quelques filets tendineux à l’os  
du bras , avant que d’arriver au gros tendon.

La portion qui est attachée à l’épine de l'omoplate, porte  
en arriere une aponéVrofe fine qui est fortifiée par une  
bandelette tendineufe ou ligamcnteufe. L’aponévrofe  
s’attache à la bafe de l'omoplate au-dessous de la raci-  
ne de l’épine, & s’étend jufques vers l’angle inférieur  
de l’omoplate. La bandelette commence à l’épine, &  
finit proche le même angle, au commencement de la  
côte inférieure de l'omoplate. Tout cela avec le gros  
tendon paroît concourir à former l’expansion aponé-  
vrotique qui fe répand fur les mtsscles du bras.

Ce mufcle fe rencontre en haut avec l’attache du trape\*  
ze ; en bas avec celle du brachial. Antérieurement il  
est comme joint avec le grand pectoral, dont il est néant-  
moins distingué par une ligne graisseuste ou cellulaire,  
& une petite' veine nommée céphalique. Il couvre la  
tête de Vos du bras, & s’attache en passant au ligament  
capsi-ilaire de l'articulation. Il couvre encore l'attache  
du grand pectoral. WtusLow, *Anatomie.*

DEM

DEM, *Sang humain.* **RULAND.**

DEMENTIA, *Folie.* Voyez *Mania.* Il signifie aussi quel-  
quefois *délire.* Voyez *Delirium.*

DEMETRIOS, Δημήτριος, de Δημήτηρ, la *Déesse Cerèa*Le même que *Cerealis.* Voyez *Cerealia.*

DEMOCRATIS THERIACA, *Thériaque* décrite par  
Aétius, *Tetr. I V. Serm. I. cap.* 111.

^DEMONSTRATIO, *Démonstration.* Preuve certaine,  
évidente & indubitable de la vérité d’une proposi-  
tion.

Elle n’appartient pas à toutes les parties & à tous les  
points de la Medecine , mais il y en a beaucoup qui lui  
fontfioumis. On peut même avancer que les principes  
de cette science en fiant susceptibles.

DEMOS, δημός , *Gras* mais δῆμος, avec un accent cir-  
conflexe signifie *Peuple.*

DEMOTI VUS LAPSUS, *mort subite.* RcLAND.

DEMULCENTIA MEDICAMENTA , Pont des re-  
medes qui adoucissent l'acrimonie des humeurs. Voyez  
*Alterantia.*

DEMUSCULATUS, le même *sfoeAmyos.* Voyez ce  
dernier mot.

D E N

DENARIUS, *denier.* Le *denier* étoit la principale ef-  
R r r

*ysuy* D E N

pece d’argent dont les Romains fassoient usage ; &  
comme poids, il étoit la sieptieme partie de Ponce Rô-  
maine.

M. Greavés assure, qu’ayant manié en Italie & ailleurs  
plusieurs Centaines de *deniers* Consulaires, il a trouvé  
que le meilleur montoit à 62 grains Anglais, pris exac-  
tement siur le poids Troyen ou d’argent que l'on garde  
dans la Tour de Londres , dans la Chambre des Orfè-  
vres, & dans l'Université d’Oxford. Il est arrivé à peu  
près à la même conclusion avec le l'ecours de deux ex-  
périences qui ont été faites fur le poids de l'eau conte-  
nue dans le conge de Vefpasien, qui étoit de 10 livres  
Romaines. L’une a été faite par Villapand fut le  
Conge même , & l'autre par Gassendi fur une Mé-  
daille.

Par la premiere de ces expériences, le poids du *denier,* qui  
est la septieme partie de Ponce Romaine, s’est trouvé  
de 62 grains, & par la seconde de 62 — ; de sorte qu’en  
négligeant la fraction , la valeur du *denier* feroit de 62  
grains, ou de 7 fols 3 fardins d’Angleterre, en sclppo-  
sant le sou d’argent de 8 grains. C’est cette évaluation  
qu’Arbuthnot a si-livie dans la supputation des l'om-  
-mes ; c’est-à-dire, qu’il a évalué l’argent à 5 che-  
lins Ponce ; & quoique cela ne foit pas exactement  
vrai, ( car par le titre du monnayage moderne , une li-  
vre d’argent doit donner 62 chelins, ou 3 livres 2 che-  
lins, ) puisque nous ne connoissons point la finesse des  
efipeces Romaines : cette supposition peut être aussi-  
bonne qu’une autre, & prévenir toute erreur dans le  
calcul.

On ne sauroit douter que Ponce Romaine ne Eoit nOtre  
once *avoir-de-pois :* mais Arbuthnot avoue de s’être un  
peu écarté de M. Greaves, en fixant la quantité des  
grainsTroyens contenus dans une de ces onces.Car l'up-  
posant que la livre *avoir-de-pois* est à la Troyenne,  
comme 175 à 144, & qu’elle contient 16 onces , il fait  
l’once Romaine ou *avoir-de-pois* de 437- grains  
Troyens, & la livre Romaine de 5250 grains. La pro-  
portion que l’on a donnée comme vraie, est celle de 17  
à 14, en négligeant les deux dernieres figures , & par  
conséquent la proportion de Ponce *avoir-de-pois* Ro-  
maine à laTroyenne, est précisément comme 51: 56 ;  
de sorte que sim ce pié la livre Romaine seroit de  
5245- grains Troyens, il *se* trouve 4 grains - de moins  
par livre ; ce qui est une erreur très-considérable, sup-  
posé que c’en foit une. Le *denier,* salivant la suppose  
tion d’Arbuthnot, vaudroit donc 62 77 grains.

La fraction n’est point à négliger quand il s’agit de livres.  
Cela rend extremement probable que les Romains  
ont laissé leur once en Angleterre , qui est notre once  
*avoir-de-pois* ; car nous avons encore Ponce Troyenne.

Il paroît par une infinité de passages que le *denier* étoit la  
Eeptieme partie de Ponce Romaine. Celfe , *Lib. V.  
cap.* 17. *Sed et antea scire volo in uncia pondus denario-  
rum esse septem.*

Μ. Greaves s’est encore fervi du poids des monnoies  
Greques , surtout du tétradragme Attique, pour trou-  
ver celui du *deniers* car celui-ci passent pour être égal  
à la dragme. Mais il a trouvé le *denier* plus pesant par  
ces expériences; car ayant pesé plusieurs tétradragmes  
Attiques, qui ont d’un côté l’image de Pallas, & de  
l’autre un hibou, il a trouvé que le meilleur pesioit  
268 grains , ce qui revient à 67 grains pour chaque  
dragme. Le didragme d’or lui a donné la même va-  
leur. Il en cite un d’après Snellius du poids de 134,  
5 de nos grainsTroyens, qu’il évalue siur le pied de  
67 jo Que l’ancien *denier* Romain & la dragme Atti-  
que ayant été égales, c’est ce qui paroît non-seulement  
par ce qu’on a observé ci-devant, mais encore par le  
témoignage de Pline , qui a vécu l'ous les deux Empe-  
pereurs Vlespasien & Trajan , & qui assure expressé-  
ment que la dragme Attique pesiait autant que le *de-  
nier* d’argent. Cléopatre allure que le *denier* Italique  
valait une dragme. Ciceron parlant de la donation  
qu’Octave fit aux Soldats vétérans , dit qu’il leur lé-  
gua 500 *deniers s Ç denarii O Sc* Dion 500 dragmes.

ί) Ε N 996

Galien dit qu’on entend par dragme le même poids  
que les Romains appellent *denier ( denarius.* ) Cela  
paroît évident par l’interprétation d’Aulugelle.

Plutarque suppute les l'ommes que les Romains expri-  
ment par Eesterces en dragmes , à quatre Eesterces par  
dragme, qui est le nombre de l'esterces que le *denier*contenoit. Strabon dit que durant le siége de Casili-  
num uneEouris fut vendue 200 dragmes, ce queVale-  
re Maxime traduit par 200 *deniers.* Athenée dit que  
les 400 talens Attiques valent 2,400, 000 *deniers =»*400 talens : or un talent == 6000 *deniers,* qui est le  
nombre de dragmes Attiques que contient un talent.  
Festus Pompeius dit en termes formels , qu’un talent  
Attiqüe contient 6000 *deniers.* La même chofe paroît  
par la comparaison de Tite-Live avec Polybe.

Arbuthnot n’a point épargné les citations pour montrer  
le confentement général dcs Auteurs dc tous les sie-  
des fur l’égalité de la dragme Attique & du *denier*Romain. Ce seroit jetter les Choses dans une grande  
confusion que de changer cette façon de compter : mais  
la difficulté est deconferver l’égalité entre deux mon-  
noies , dont la différence est de 5 grains, l’une en va-  
lant 62, & l’autre 67.

Arbuthnot réfout cette difficulté par les propres terme»  
de M. Greaves , l'avoir, « que le denier & la dragme  
« Attique étant des especes distinctes & de différens  
« états, & d’un poids à peu près égal, il n’est pas éton-  
« nant qu’elles aient eu cours l’un pour l’autre en Ita-  
« lie & dans tous les Pays soumis aux Romains , de  
« même que les réaux *d’Espagne* passent pour des tese  
«tarsdans les ports de mer d’Angleterre, ou les quarts  
« de Rixdalc pour des chelins , quoique la réale dans  
« sa valeur intrinsilque siirpasse notre testar de quatre  
« grains & quelque chofe de plus, & le quart de rixdale  
« notre chelin, de huit grains ou d’un siol. Comme ces  
a monnoies, outre la différence du caractere & de Peso  
a figie du Prince, ce que l'on appelle *coin,* n’ont pas  
« la même valeur intrluséque, celle d’El'pagne perd de  
« sa valeur chez nous, comme la nôtre perd de la  
« sienne en Espagne, lorsqu’on en juge par le poids.  
« Nous pouvons connoître par la même analogie la va-  
«leur de la dragme Attique, quoique *sa* valeur in-  
« trinsieque l'oit au-dessus de celle du *denier.* C’est ce  
« que Volusius Metianus a voulu signifier par les ter-  
« mes silivans : *Victoriatus nunc tantundem valet,quan-  
tum quinarius olim. At peregrinus numerus loco mer-  
cis, ut nunc tetradrachmum et drachma, habebatur ;*« lestquels mots *loco mercis ,* montrent clairement que  
« l'on fassoit le même gain fur le tétradragme & fur  
a la dragme que nos Marchands & nos Orfevressilr les  
« réaux d’Espagne & fur les quarts de rixdales ; ce  
« qu’ils n’eussent pu faire si ces monnoies avoient été  
« de même valeur. Il s’enfuit donc que les Auteurs  
œ modernes qui ont traité cette matiere , dont les uns  
« font la dragme moindre , d’autres égale , & quel-  
« ques autres plus grande que le *denier ,* ont été trom-  
« péspar un double paralogifme, pour s’être attachés  
« trop fcrupuleufement aux termes des Anciens, Eans  
«examiner la chose en elle-même; premierement, en  
« faisant le *denier* précisément égal à la dragme Atti-  
«que, parce que tous les anciens Auteurs expriment  
« ordinairement la dragme Attique par le *denier,* ou  
a celui-ci par la dragme : mais cela vient de ce que  
a dans le commerce ordinaire & dans l'estimation vul-  
«gaire, ces monnoies passaient l’une pour l’autre dans  
« T’Empire Romain ; ou s’il y avoit des persimncs assez  
« curieisses pour obEerVer cette différence , comme les  
« Banquiers le fassoient sûrement, néantmoins laVa-  
« leur approchante des monnoies, le désir dléVlter les  
« fractions, & la difficulté de trouver de nouveaux noms  
«pour exprimer des monnoies égales, ont été caufe  
« que les Auteurs Grecs & Latins ont employé ces  
a mots indifféremment l'un pour l’autre. Seconde-  
α ment, de ce quelques Auteurs, comme Dloscoride  
« & Cléopatre, assurent que l’once Romaine contenoit

*6y)7* D E N

« huit dragmes, les Auteurs modernes concluent que  
*« le denier* étant égal à la dragme, & qu’y ayant huit  
« dragmes dans l’once Romaine aussi-bien que dans  
« l’Attique , il y avoit aussi huit *deniers* dans l'once  
«Romaine, & par confisquent que l’once Attlque &  
« l’once Romaine étoient égales. Cependant Cesse,  
«Scribonius Largus & Pline, difent expressément que  
« l’once Romaine contenoit de leur tems, favoir, après  
« DiOfcoride, fept *deniers* ; & comme ces Auteurs font  
« Romains , & qu’ils marquent le rapport du *denier*«avec l’once pour mieux régler leurs doses dans la  
«composition des remedes, il est probable qu’ils ont  
« été mieux informés de cétte matiere que lesGrees. «

Arbuthnot appréhende cependant que cette fOlution ne  
fuffife point pour faire éVanouir la différence d’environ  
cinq pour cent qui fe trouve dans la valeur de ces mon-  
noies. Si une dragme Attique de 67 grains passoit  
pour un *denier* Romain de 62, l'échange étoit certaine-  
ment très-fort du côté des Romains.

Les recherches ingénietsses que le savant EVeque Hooper  
a faites fur l’état des mefures anciennes, ont répandu  
beaucoup de lumiere fur ce sistet ; & peut-être que fes  
conjectures pourront ferVÎr à résoudre cette difficulté.

Voici comme il s’explique, *pag.* 44.

« Telle est la proportion des poids & des monnoies At-  
α tiques : mais il n’est pas si facile qu’on le fouhaite-  
« roit de déterminer la valeur de chaque efpece parti-  
« culiere ; car la dragme qui est d’un si grand siecours  
« dans cette estimation, & qui est le principal de leur  
« poids, est différemment évaluée. M. Greaves ayant  
« pesé un grand nombre de tétradragmes Attiques , a  
« trouvé que quelques-uns des meilleurs pesioient 268  
« grains ; ce qui donne 67 grains pour chaque dragme.  
« Ayant examiné de même les didragmes d’or battus  
« fur le modele des anciens Dariques par Philippe &  
«Alexandre, il dit en avoir trouvé un de ces deux  
« Princes dansSnellius, qui pesioit 134, 5 de nos grains;  
« & 3 d’Alexandre qu’il avoit vus,auxquels il ne man-  
« quoit qu’un demi-grain de 134, qui est ledouble de  
a 67. Ceux que le Docteur Bernard a trouyés étoient  
« du même poids ; mais plus communément de 66  
« grains à la dragme. Toutes lesanciennes dragmes qui  
« nous restent vont à 65 grains ; quelques Medecins  
a Arabes les fixent à 64,28 ; & il est certam que fions  
a les premiers Empereurs Romains la dragme pesioit 63  
« grains , & que peu de tems après elle n’en pesia plus  
« que 55 ; saVoir , - de Ponce Romaine. Telles furent  
« les diminutions que la dragme fouffrit dans la fuite  
« des tems , comme on peut s’en convaincre par la ba-  
a lance ,& par les témoignages des anciens Auteurs, en  
« les comparant aVec les poids & les monnoies Romai-  
« nes. Mais on peut fupposier que la dragme de poids  
a a toujours été telle, qu’elle nous est parVenue aussi-  
« bien qu’à nus Voisins , chez qui la livre de poids n’a  
a point changé, quoique la livre nummaire ait fouffert  
«degrandes diminutions. »

Et*pag. 55. «* Cette diminution paroît par celle qu’ont  
a soufferte les monnoies des siecles siuivans. Il seroit  
« donc à propos pour réduire plus aisément ces esipe-  
« ces aux nôtres, de former différentes tables ; l'une,  
« par exemple, pour les monnoies qui étoient en ufage  
«du tems de Solon, laquelle au moyen de quelques  
« petits changemens, pourroit fetVir jufqu’à celui d’A-  
«lexandre : une autre pour les tems qui suivirent juf-  
« qu’à la conquête que les Romains firent de la Grece ,  
« Eur le pied de 65 grains ou enVÎron pour la dragme ;  
« une trOisiemé de 92, 57, qui Valoir le *denier* de ce  
a poids fous les premiers Empereurs Romains, &, à ce  
«que je crois long-tems avant eux. »

M. Greaves croit que l'altération dont parle Pline dans

D Efl 998

le passage que nous avons cité, *Lib. XXX. cap.* 3. au  
sujet du *denier* que l’on fit passer pour 16 as, quoiqu’il  
n’en valût que 10 , continua depuis *sa* premiere insti-  
tution du tems de la seconde guerre Punique fans au-  
cune interruption , jusqu’au tems de Justinien : mais ce  
sentiment est contraire au style classique, dans lequel  
les termes *denarius,* 4 *nummi sestertii*, & 10 *asses ,* font  
équivalons & dénotent la même somme.

Changer cette maniere de compter, ce seroit jetter toutes  
choEos dans la confusion : il n’est pas Croyable que les  
Auteurs aient exprimé l’évaluation du *denier* siur le  
pied qu’il eut Cours d’abord , sans avoir égard à l'éva-  
luation préfente.

Il est si-lrpris de l'étrange difproportion qu’il y a entre les  
monnoies de cuivre & d’argent des premiers tems ; Car  
10 livres de cuivre ne valent que la quatre-vingt-qua-  
trieme partie ( telle étoit à peu près la valeur du *de-  
relier')* d’une livre d’argent; ou, pour parler plus claire-  
ment,une livre d’argent est équivalente à 840 livres  
de Cuivre.

Je l'uis persiladé que Pline, qui rapporte le fait, en rend  
une fort mauvaise raifon ; car il femble attribuer la  
catsse de la diminution des as ( *asses*) aux befoins de la  
République, au lieu qu’elle ne vint que du change-  
ment de valeur de ees deux métaux, qui obligea la Ré-  
publique à réduire peu à peu le poids de Pesas, lespre-  
mieres proportions *se* trouvant trop hautes.

Une autre méthode dont M. Greaves *se fert* pour déter-  
miner le poids du *denier & sa* diminution silCcessiVe,  
c’est par le poids des différentes monnoies *d’or (aurei)*dûnt parle Pline ; y ayant toute apparenceque comme  
les Athéniens fassoient leurs χρυσουό ou *aurei* d’un poids  
double de celui de la dragme d’argent ; de même les  
Romains , à leur imitation , firent leur *aureus* une fois  
aussi pefant que le *denarius \* d’où il conclut que le  
poids de *i’aureus* Romain venant à dlminuer, il falloit  
de toute nécessité que celui du *damer* diminuât pareil-  
lement.

Pline nous apprend, *Lib. XXXIII. cap.* 3. la maniere  
dont on frappa d’abord *i’aureus, 8e* comment il perdit  
de fon poids dans la fuite.

*Aureus nummus post annum LXII. percursas est quam ar-  
genteus , ita ut scrupulum valeretscstertiis vicenis , quod  
effecit in libras ratione sestertiorum , qui tunc era-nt aseese  
tertios* **IOCCCC.** *Post haec placuit* **xt.** *n. signari ex auri  
libris ; paulatimque principes imminuere pondus f immi-  
nuisse vero ad* **XLV. M.**

Greaves corrige ce passage de la maniere suivante:

*Postea placuit* **X. XL.***signari ex auri libris, paulaelmque  
Principes imminuerepondus, imminuisse vero ad* **xcvui.**

Il est à remarquer que Pline qui déCrit la diminution du  
poids de *Aureus*, jissqu’à specifier Ees proportions  
exactes, ne dit rien de celle du poids du *denier.* Je  
crois donc qu’il n’est pas évident que ce dernier ait  
toujours consterVé *sa* valeur, puiEque tout le monde  
convient qu’il baissa depuis - jusqu’à | d’une onee , &  
le Eavant Evêque de Bath & de Wells , a fait deux  
diflérentes tables pour les réduire à notre monnoie. Le  
*denier* des Auteurs Classiques, que l’on assure être la  
feptieme partie d’une once fert dans les supputations  
de la monnoie Romaine.

Les siousdivisions du *denier* étoient le *quinarius,* ou*seemi-  
denarius* , ainsi appelle à cause qu’il valoir cinq *as s le  
semi-denarius* étoit encore appelle *victoriatus.*

Cesse divisie le *denier* en six parties, qu’il appelle onces,  
*undae ,* le mot *unda* ferVant generalement pour la di-  
vision de quelque entier que ce sioit : il en a agi de  
même à l'imitation des Medeeins Grecs , qui à la ma-  
niere de leur pays diVisioient leur *dragme* en 6 obole.s.

Le *denier* portoit l'image du Consiil ou du Prince sious  
lequel onl’avoit frappé , comme il paroît par ceux qui

R r r ii

*p9s>* D E N

nous restent & par le témoignage des Auteurs.

L’inscription exprimait ordinairement le nom du Prince  
aussi bien que l’occasion pour laquelle on l.laVoit frappé.

La marque ordinaire du *denier* étoit un x, ou si , a 1 imi-  
tation duquel les Medecins Latins fe font ferVÎs d’une  
\*. Les Grecs employent le mot δηνάριον au neutre.  
Ap.BUTHNOT , *des Poids,* &c.

DENDE. Est le nom que les Orientaux donnent à une  
efpcce de *Ricinus ,* qu’on appelle encore *Abelmo-  
luch.*

DENDROIDES. Est le nom des plantes qui croissent  
comme les arbres. *Arborescent.* BLANCARD.

DENDROLIBANUS, *Romarin.* BLANCARD.

DENDROMALACHE , nom de la *Malva arboresc  
cens*, qui est une efpecede grande mauve. BLANCARD.

DENDRON , δένδρον. *Arbre.*

DENEQUAT. *Borax.* R.ULAND.

DENODATIO. *Disselution.*

DENS. *Dent.* Ceux qui fe font attachés spécialement à  
cette partie de la Chirurgie qui traite des opérations  
que l'on peut faire sur les dents, & ceux qui sont fujets  
au mal de dent, ne regarderont pas,je crois , cet article  
comme de peu d’importance, & s’intéresseront fans  
contredit aux matieres qu’il contient. C’est ce qui fait  
que je donnerai ici l’Anatomie de ces parties , la def-  
. cription des maladies auxquelles elles font fujettes ,  
aussibien que les différentes méthodes de les guerir ,  
après aVoir fpecifié quelques plantes à qui les Bota-  
nistes donnent le nom de dent ( *densy*

DENS CABALLINUS. C’est le *Hyoscyamus.*

DENS CANINUS. Est le nom que llon donne à plu-  
sieurs especes de *panicum.* Voyez *Panicum.*

**UENs** CaNIs , *Dent de Chien.*

C’est une plante dont Voici les caracteres.

Sa fleur a la figure d’un lis, elle est à six feuilles oblon-  
gues , recoquillées Vers le haut, nue, pendante & seu-  
Ie fur la même tige. Son fruit est rond & plein de fe-  
mences oblongues ; fa racine est charnue & a la figu-  
rede la *dent* du chien; fes feuilles font faites comme  
celles du cyclamen.

Boerhaave compte cinq especes de cette plante.

I. *Dens canis ; latiore , rotundioreque, solio i flore candi-  
do ,* C. B. P. 87. *Var.*

2. *Dens canis ; angustiore, longioreque folio.* C. B. P. 87.

3. *Dens canis ; angustiore , longioreque solio ; flore ex albo  
purpurascente minore.*

4. *Dens canis ; angustiore -> longioreque folio ; floresctave-  
rubente ,* H. R. *Par.*

5. *Dens canis ; latiore , rotundioreque ,folio ; flore ex pur-  
purâ rubente , masore -,* C. B. P. 87. *Var.* BOERH. *Ind.  
alt. Plant. Vol. IL*

Clusius rapporte que les femmes de la Styrie ont coutu-  
me de mettre dans la bouillie de leurs enfans de la pou-  
dre de la racine de la premiere espece, pour tuer les  
vers : bue dans du Vin , elle est un remede épromvé  
pour la colique. Elle est nourrissante & fortifiante , &  
guérit les enfans de l'épilepsie , quand on leur en don-  
ne dans de l'eau.

Lobe! dit qu’elle est chaude & humide , quelque peu  
aCrimonieufe , & extremement propre pour exciter à  
l’amour. C’est ce qui fait que quelques-uns la pren-  
nent, quoiqssa tort , pour le *Satyrium erythronium* de  
Dioscoride ; car Parkinson prétend que la *Tulipe* est le  
*Satyrion erythrorelum.* RaY.

DENS LEONIS. *Dent de Lion,* ou *Pissenlit.*

Cette plante n’a qu’une feule tige nue, aVec une fleur à  
fon sommet; les fleurs sont pour la plupart en tuyaux.

EcerhaaVe en compte douze especes.

1. *Dens Leonis ; latiore folio.* C, B. *226.* Tourn, Inst,

D E N [1000]

468. Boerh. ind. A. 88. Dill. Cat. 50. Buxb. 96.  
*Dens leoms, Taraxacum s* Offic. *Dens leonis ,* Ger.  
228. Emac. 290. Raii Hist. 1. 244. Synop. 76. *Dens  
leonis vulgaris ,* Park. 780. Hist. Oxon. 3. 74. *Hedyp-  
nots s sive Dens leonis, Fuchsii*, J.B. 2. I035. *sive De ns  
leonis Ί* Chab. 323. *Dent de Lion.*

Les feuilles de la dent de lion font d’un Verd jaunâtre ,  
lisses de quatre ou cinq pouces de long Eur un de lar-  
ge , découpées de part & d’autre , & terminées par des  
pointes qui ont la figure d’une *dent.* Ses fleurs font  
portées Eur des tiges rondes & cresses, & cûmposées  
d un grand nombre de petales grêles , plats & jaunes  
enfermés dans un calyce formé de plusieurs feuilles. Sa  
semence est longue , étroite , dlfpofée en rond , gar-  
nie d’une aigrette , ce qui fait que le Vent la difperfe  
aisément de côté & d’autre. Sa racine est environ de la  
grosseur du doigt, longue & blanchâtre en dedans , &  
remplie d’un lait amer, de même que toutes les autres  
parties de la plante. Elle croît par tout dans les champs  
& dans les prairies, & fleurit la plus grande partie de  
l'année. Ses racines & fes feuilles font d’tssage en Me-  
decine.

La *dent* de lion est rafraîchissante & apéritÎVe , bonne  
pour dégager les reins & la Vessie des concrétions qui  
s’y forment & pour exciter l’urine. On la fait bouillir  
dans de la petite bierre , & on la donne fouVent dans  
toutes les cfpeces de fieVres. On fait de fes feuilles un  
cataplafme que llon applique aux poignets dans les  
mêmes maladies. Parkinson recommande la décoction  
de fes racines & de fes feuilles dans du νΐη ou du bouil-  
lon , pour la consomption , & la cachexie. Plusieurs  
personnes font grand cas de fes feuilles lorfqu’elles ne  
commencent qu’à pousser , &les mangent auPrintems  
en salade. MILLER , *Bot. Ofsc*

Les feuilles de cette plante font ameres , & rougissent  
peu le papier bleu : les racines le rougissent beaucoup  
plus. Elles font ameres, styptlques ,détersiVes. Le sel  
de cette plante approche beaucoup de celui que Mul-  
ler a appelle *Terra foliata Tartari* ; mais dans la *dent*de llon ce Eel a beaucoup plus d’acide dans les racines  
que dans les feuilles , & il est uni dans toutes ces par-  
ties aVec beaucoup d’huile & de terre.

Ainsi cette plante est apéritice , diurétique , vulnéraire  
& fébrifuge. Tragus en ordonne Peau dans lesinflam-  
mations intérieures. Barbette conseille d'en prendre le  
fuc ; il purifie le seing par les urines ; on s’en fiert aVec  
si.ICcès dans la colique néphrétique & dans la rétention  
d’urine. On mange les feuilles du pissenlit en Ealade  
aVec de l’huile & du Encre. Pour appaifier la toux Vio-  
lente & guérir le rhume , on fait boire foir & matin un  
poisson de lait de Vache, fur lequel on verEe autant de  
décoction de pissenlit toute bouillante , y ajoutant un  
peu de silcre candi : l'extrait de cette plante Ee donne  
depuis demi-gros jufques à un gros & demi : la tssane  
de ses racines tempere , fait passer les urines , & eon-  
Vient à toutes fortes defieVres. ToURNEfoRT, *Histoire  
des Plantes,*

2. *Dens leonis ; angustiore folio,* C. B. P. 126. M.H. 3,  
75. *Aphaca, angustioris folii, Uaefalp.* 508.

Cette espece ne paroît être qu’une variété de la précé-  
dente , qui diflêre par la grandeur & par la découpure  
de fes feuilles. TûURNeforT, *Histoire des Plantes.*

3. *Dens leonis ; Graecus t foliis Erysimi crasses et lucenel-  
flous.* T. Cor. 35. a.

4. *Dens leonis ; Monspeliensium, asphodeli bulbillis. Lob.  
adv.* 83. Obf. 117.

5. *Dens leonis ; minimus, asper,* T. 469. *Hieradum ,pu-  
milum, saxatile) asperum .> radice praemorsa.* C. B. Prodr.  
66. a.

6. *Dens leonis ; subasper,parvo flore. Hieradum, dentis  
leonis folio, monoclonum,subasperum.* C. B. P. 127.

7. *Dens leonis j asper 3 minor, Hieradum, dentis leonis*

ιοοι D E N

*folio , hirsutie asperum , magis lac'miatum’* C. B. P.  
127. *Hieracium^ dentis leonis folio , hirsutie asperum  
minus* , C. B. Prodr. 63. 1. Ic. & Desim

8. *Dens leonis ; qui Pilos.ella Officinarum.* Tourn. Inst.  
469. Boerh. Ind. A. 89. *Auricula muris , Pilosella ,*Ossic. Chab. 323. *Pilos.ella repens ,* Ger. 513. Emac.  
638. Raii Hist. 1. 242. Synop. 75. *Pilos.ella minor  
vulgaris repens,* Park. 689. *Pilosella major, repens hir-  
suta,* C. Β. 262. Dill. Cat. 83. Buxb. 262. Dill. Cat.

83. Buxb. 260. *Pilosella majori flore asive vulgaris re-  
pens ,* J. B. 2. 1039. *Pilos.ella monoclonos repens vulga-  
ris minor ,* Hist. Oxon. 3. 77. *Piloselle.*

La *Piloselle* est une plante basse & rompante, dont la raci-  
ne est fibreuse , & pousse plusieurs brandies couchées  
par terre , des nœuds desquelles Portent des fibres, par  
le moyen desquelles elles prennent racine. Les feuil-  
les font difpofées alternatiVement fur les tiges , elles  
semt de figure oVale , d’enVÎron un pouce de long fiur  
demi pouce de large , pointues, Vertes dessus , blan-  
châtres par-dessous , & couVertes de poils rudes, longs  
& de couleur brune. Ses fleurs Eont portées fur des ti-  
ges de quatre ou cinq pouces de long , de la figure de  
celles de la dent de lion, mais plus petites, d’un jau-  
ne pâle par-dessus ,aVec plusieurs raies rougeâtres par-  
dessous. Les tiges rendent quand on les casse une li-  
queur laiteusie , blanchâtre , mais en petite quantité.  
Les fleurs fie changent en un duVet blanc dans lequel  
Eont enfermées de petites femences oblongues. Cette  
plante croît partout dans les champs aux lieux monta-  
gneux, & fleurit la plus grande partie de l’Eté.

La *Piloselle* est d’un gout styptlque & amer, elle passe  
pour êtredessiccatÎVe , astringente , Vulnéraire & pour  
arrêter toutes Aortes de cours de Ventre.

On recommande *sa* décoction en forme de gargarifme  
pour les ulceres de la bouche. Le Docteur Hulie fe  
fert du fuc de la *Piloselle,* comme d’un remede contre  
l’Herpe miliaire. RaY , *Catalogue.*

On trouVe dans les anciens Difpenfaires un sirop qui por-  
te le nom de cette plante, mais qui n’est plus d’ufage  
aujourd’hui, Μιεεεε , *Bot. Offic.*

Cette plante est très-amere , & rougit un peu le papier  
bleu. Parl'analyfe Chymique , outre plusieurs liqueurs  
acides, elle donne beauCoup d’huile & de terre , un peu  
d’efprit urineux , point de fel Volatil concret ; ce qui  
montre qu’elle contient un fel approchant de l’alun ,  
enVeloppé de beaucoup de foufre, & mêlé aVec un peu  
de fel ammoniac. Ainsi la *Piloselle* est Vulnéraire & dé-  
tersiVe. Tragus assure que fon infusion dans du νΐη ou  
dans de l’eau , aVec un peu de fucre est bonne pour la  
jaunisse & pour préVenir l'hydropisie. Tabernæmonta-  
nus dit quê la *Piloselle* est spécifique pour les defcentes.

Onfe fert de fon extrait pour les ulceres internes & pour  
la phthisie. Pena & Lobel croient cette plante admira-  
ble pour le calcul : ils assurent que les lames des cou-  
teaux trempées dans le fuc ou dans la décoction de la  
*Piloselle,* coupent le fer & la pierre fans s’émousser.  
ToURNEfoRT , *Histoire des Plantes.*

9. *Dens leonis t, praemorsa radice , major , Hier actum ni-  
grum ,praemorsa radice, maius.* C.B.P. Var. 128,

10. *Dens leonis ; folio cichorei glabro seminis pappo rigi-  
do ,flavo.*

II. *Dens leonis ; foliis Erysinel vulgaris.* T. C. 35. *Ta-  
raxacon humile.* Bocc. Musi. Tale I06. a.

12. *Dens leonis minor ; foliis radiatis.* C. B. P. 126.  
Prodr. 62. BOERH. *Ind. ait. Plant. VelH.p.* 88.

Cette plante est d’une nature defficcatiVe , & propre à  
purifier le fang. Elle est bonne pour les plaies foit in-  
ternes ou externes: elle déterge & consolide aussi les  
ulceres & les plaies de la tête. Elle arrête le cours de  
ventre, la dyilenterie , le Vomissement de fang , le fai-  
gnement de nez, & l'écoulement trop-abondant des  
régles. Elle est excellente pour la poitrine & les pou  
mons, elle guérit la consomption, elle dissout le calcu

D E N 1002

de la vessie & des reins, & dissipe les inflammations de  
la ratte. P. Poter. *Pharmac. Spag. L- I. S.* 1. c. 2. Sa  
décoction bue pendant quarante jours est un remede  
fotlVerain pour lagratelle , quelque inVétérée qu’elle  
foit. Jul. Cæsi Claud. *Confis Med.* 47. Les Pailla ns la  
font bouillir dans de la biere douce , & en boÎVent  
quand ils fefentent incommodés. La poudre de fa ra-  
cine & de *ses* feuilles est un remede admirable pour les  
defcentes des enfans, lorsqu’on leur en donne tous les  
jours quelque peu dans leurs alimens. *Voyez* Malach.  
Gefer. *Delegraph.* C. 6. k. Sennert. *Tract, de Inf Cure  
p.* 2. c. 24. Cette plante cuite dans de la petite biere  
guérit le mal de dents , lorfqu’on s’en laVe la bouche.  
Cuite dans du νΐη , elle guérit en peu de tems les ul-  
ceres de la bouche. Joh. Heurn, *Meth. ad Prax. L. I.  
p.* 125. Pilée & appliquée en forme de cataplafme ,  
elle guérit les supputations & les ulcérations des oreil-  
les. Son Euc est encore fort bon pour les maladies de  
ces parties. Ses feuilles pulVérifées & tirés par le nez,  
arrêtent les faignemens de nez ; & les hémorrhagies  
des plaies , lorfqu’on en met dessus. Joh. Hocker.  
*Prax. Aur. L. I. cap.* 17.

L’eau distillée du fruit, est bonne pour les consomptions,  
diminue le trop de chaleur, arrête le Vomissement de  
fang, & l'écoulement excessif des régles. Elle est bon-  
ne pour la dyssenterie & pour la jaunisse. Elle tue aussi  
les vers. BARTHoL.Zlmw. *Botanologe*

*Des Dents.*

La fagesse du Créateur qui éclatte dans la formation de  
toutes les parties du corps humain , n’est pas moins  
admirable dans celle des *dents*, dont l’arrangement &  
la structure méritent d’être le fujet de notre attentlon.  
La premiere circonstance remarquable qui s’offre à no-  
tre Vue est la dureté de ces fubstances,qui furpasse cel-  
le de toutes les autres parties du corps. C’est elle, fui-  
vant Tertullien , dans fon *Traité de la Résurrection,*qui porta les Anciens, par une piété mal entendue , à  
les enfouir dans la terre, pour que le corps ressuscitât  
tout entier au jour du Jugement, n’ignorant point que  
les *dents* peuVent fe conferVer entieres pendant plu-  
sieurs milliers d’années. Lorsqu’on réfléchit fur l'or-  
dre admirable & fur la disposition aVec laquelle elles  
siont arrangées aux extrémités des machoires, on ne  
peut s’empêcher d’en être frappé; car elles font situées  
de maniere que les deux machoires peuVent sie join-  
dre,mais non point par tout en même-tems,afin que par  
ce moyen l'inCÎsion & la mastication puissent être Va-  
riées sielon la Volonté; car, quand les *dents* molaires  
*se* joignent, les *dents* antérieures de la machoire siupé-  
rieure aVancent en-dehors & couVrent en partie celles  
de la machoire inférieure qui leur répondent : mais  
quand les extrémités ou les pointes des *dents* antérieu-  
res Viennent à fe joindre, les molaires demeurent écar-  
tées l'une de l'autre, & par ce moyen elles fe répo-  
sent juEqula ce que leur tour pour agir Eoit Venu. Il y  
a long-tems que Galien s’est apperçu de cet artifice,  
comme il paroît par sim Traité des Os , où il dit que  
cette industrieuse disposition suffit pour réfuter ces ca-  
lomniateurs méprisables de la nature, qui attribuent  
les plus curieuses de fes productions au concours for-  
tuit des atomes. Sans cette efpece de moulin, la masti-  
cation , qui, comme Vanhelmont PobserVe très-bien  
dans Eon Traité de *Victus Ratione,* contribue si sort à  
la consierVation de la Vie, ne siauroit sie faire. Nous  
allons examiner la nature des *dents,* leur structure ,  
leur connexion , leur ufage, les différentes causes qui  
les offensent, & les diyers remedes propres à guérir  
les maladies auxquelles elles font sujettes.

Sans entrer ici dans une recherehe scrupuleuse & prolixe  
de leur nom , je me contenterai d’observer qu’elles su-  
rent appellées dans les premiers âges *dentes* de *edentes.*Les *dents* sisnt des parties ossetsses du corps humain com-  
postées de deux silbstances, l’une extremement dure,  
& d’un tissu osseux; l'autre plus molle , mais d’une na-

ιοο; D E N

ture également ossesse. Elles font munies intérieu-  
rement d’une certaine cavité ; elles font fixées dans  
les alecoles de l’une & l’autre machoire par cette esc  
pece d’articulation appellée gomphofie: outre l'orne-  
ment , elles servent encore à la mastication & à l'ar-  
ticulation de la voix. Il faut d’abord obferver que les  
*dents* font compofées de deux substances , dont celle  
de dehors est dure comme un caillou, quoiqu’elle ne  
tienne point de la nature de ce dernier, comme on  
peut s’en convaincre en mettant une *dent* humaine dans  
une suffisante quantité d’eau sorte pendant quelques  
heures; car elle s’y dissoudra entierement, & il restera  
une petite quantité de fubstance gluante qui paroît  
être une portion sistphureuse & quelque peu grasse de  
*la dent.* Si l'on ajoute à la solution après qu’elle sera  
parfaitement soûlée, de l’huile de tartre par défail-  
lance , il en restera un magistere extremement blanc ,  
dont les vertus médicinales font les mêmes que celui  
qulon prépare avec la défenfe de fanglier, ou l'ongle  
d’élan. Mais on ne sauroit produire une pareille so-  
lution chymique avec les cailloux & les pierres véri-  
tables. La fubstance extérieure des *dents* est cependant  
si dure & si siolide, qu’elle rend une grande quantité  
d’étincelles quand on la frappe avec un fusil: mais ce-  
la n’est vrai que des plus grosses *dents* molaires des  
animaux, qui font capables d’une résistance considé-  
ra'ble. Cette partie dure & offeufe des *dents* ne sie trou-  
ve que dans la portion qui est hors des alvéoles , où  
semblable à une efpece d’écorce ou de couverture elle  
environne la partie osseuse de la *dent j* sa racine qui  
est cachée dans les alvéüles n’étant que d’une nature  
osseuse, est par conséquent moins blanehe & moins  
éclatante que la partie qui est à découvert. La partie  
-externe est la plus dure de toutes, non-seulement pour  
qu’elle puisse être à couvert des plaies & autres eEpe-  
ces d’injures , mais encore pour pouvoir mieux inci-  
*ser* & broyer les alimens, la matiere osselsse intérieure  
ayant Ees pores extremement lâches, fe dissout & *se*confume plus aisément. De-là vient qu’elle est cou-  
verte d’une écorce plus dure, de peur, peut-être qu’el-  
le ne foit offensée par les parties les plus âcres & les  
plus corrosives des alimens. La substance interne des  
*dents* est celle qui est principalement affectée de la ca-  
rie ; car il est rare que l’enveloppe externe en soit en-  
tierement rongée. La structure de la couverture exter-  
ne & pierreuse ou de l'émail des *dents* diffère encore de  
celle de la partie interne ; car dans la premiere les sillons  
ou Cannelures sie terminent obliquement en petits cer-  
cles, au lieu que la partie intérieure de la *dent,* qui est  
la principale & la plus molle, est composée de plusieurs  
jets de fibres difpofés longitudinalement l'un siur l’au-  
tre. Quand la résolution de l'os est faite par une lon-  
gue macération , ces jets deviennent fuffifamment vi-  
sibles ; l'on peut par ce moyen détacher les lames *Os-  
seuses* réticulaires fans les rompre.

Nous avons obfervé ci-dessus que les *dents* ont une ca-  
vité , & il ne faut pour s’en convaincre qu’en couper  
une en long par le milieu; fur quoi il est bon de *sa-  
voir* que toutes les racines des *dents* ont une cavité par-  
ticuliere qui est très-considérable dans la basie de la  
*dent* même, ou dans cette partie qui est hors des gen-  
cives ; car on trouve dans les *dents* de tous les animaux  
une certaine fubstance muqueuse & membraneuse, ou  
une certaine petite corde muqueuste en forme de vessie  
oblongue composée de vaisseaux fanguins extreme-  
ment déliés, de membranes nerveufes, & d’une cer-  
taine fubstance gluante qui s’étend jusqu’aux extrémi-  
tés des *dents,* où *ses* membranes venant à se contrac-  
ter, elle paroît plus dure & plus rouge. Cette cavité  
est assez grande dans le fœtus & dans les enfans; &  
fuivant Eustachi dans ion Traité des *dents ,* elle est  
dÎVssée dans ceux-ci jufqu’à ce qu’ils ayent atteint leur  
feptieme année , comme un rayon de miel, mais elle  
est plus petite dans les adultes. Dans les enfans, cette  
caVlté est remplie d’une matiere muqueufe , environ-  
née d’une membrane dont la furface externe est rou-

D E N 1004  
géâtre, mais elle paroît plus blanche en dedans; & la  
mucosité même qui est la vrale nourriture de la *dent,*fe convertit à la fin en leur fubstance ; car on remar-  
que que plus la si-ibstance des *dents* devient ferme &  
solide, comme dans les adultes, moins cette muco-  
sité est abondante ; au lieu qu’on en trouve une plus  
grande quantité dans les enfans dont les *dents* sont  
ccmposées de lames plus petites & plus tendres. Dans  
les *dents* de veau, furtout dans celle qu’on appelle  
*dent de lait,* on apperçoit cette matiere à l'œil. On  
découvre fur fa furface quelques traces de fang, & il  
en fort de la matiere muquetsse quand on la presse.

Il est extremement important de rechercher aVec foin  
la formation & la génération des *dents.* Il saut d’a-  
bord obferver que les *dents,* de même que toutes les  
autres parties du corps ont leur germe & *se* forment  
dans la matrice ; car l'évidence des fens doit dans ce  
cas, aussi-bien que dans tous les autres, l'emporter fur  
la force imaginaire des argumens qu’on pourroit op-  
pofer. Eustachi dans fon Traité *de Dentibus*, nous ap-  
prend qu’ayant séparé les machoires , non-seulement  
des fœtus, mais encore d’ensans qui étoient venus à  
terme, il a trouvé les *dents* incisives, canines & mo-  
laires encore molles, distinguées par un petit intersti-  
ce osseux & dans chacune un follicule muqueux & té-  
nace, percé à fon extrémité, d’où la *dent* fortuit.

On découvre après avoir séparé celles-ci un autre rang  
caché de petites *dents* destinées à remplacer les pre-  
mieres quand elles viennent à tomber; & Vesale dans  
l'onzieme chapitre de scm premier Livre *de Corpore  
Humano* , assure avoir trouvé les *dents* de *sageffie* dans  
des personnes qui étoient mortes avant que ces *dents*eussent paru. Columbus nous apprend aussi , dans le  
dixieme chapitre de sim premier Livre, qu’il a trouVe  
dans des fœtus de fept à huit mois, aussi-bien que dans  
des enfans nouveaux nés, plusieurs *dents* renfermées  
dans leurs alvéoles respectives.

Il suit de ce qu’on vient de dire que les *dents* qui suc-  
cedent à celles qui tombent ne font point nouvelles;  
mais qu’elles étoient déja formées, quoiqu’elles ne  
parussent point, & qu’elles n’ont fait que reprendre la  
place que les premieres ont laissée. C’est ce qui fait  
que les *dents* qui viennent aux perfonnes âgées leur  
caufent quelquefois des douleurs insupportables , &  
qu’elles paroissent aussi quelquefois fans en *causer au-*cune. Les *dents* incisives dans le fœtus, ont une lame  
blanche & siolide, beaucoup plus apparente que celle  
des autres; celle des canines est plus mince & moins  
stolide, & celle des molaires est extremement mince  
& plus foible encore. Il n’est donc pas étonnant que  
quelques-uns aient toutes leurs *dents* beaucoup plutôt  
que d’autres, & qu’elles gardent en perçant l’ordre  
que leur principe avoir dans la matrice. Les *dents* in-  
cisives paroissent ordinairement les premieres , quel-  
quefois le septieme, quelquefois le dixieme & quel-  
quefois le douzieme mois après la naissance; les ca-  
nines le neuvieme ou le dixieme mois ; & les molai-  
res à la fin de la premiere ou de la seconde année. Les  
*dents* inférieures percent quelquefois plutôt que les fu-  
périeurcs ; quelquefois aussi ces dernieres percent plu-  
tôt que les autres. Il tombe ordinairement dix *dents*de chaque machoire vers la quatrieme, cinquieme ou  
sixieme année ; favoir les incisives , les deux canines  
& les quatre molaires : celles qui leur fuccedent per-  
cent communément entre la feptieme & la quatorzie-  
me année.

Nous avons déja obfervé que la matiere qui Eert de nour-  
riture aux *dents* est d’une nature muqueuse: : elle se trcu-  
ve non-seulement dans les *dents* des enfans , mais plus  
visiblement encore dans celles des fœtus venus avant  
terme, & on remarque trois parties: 1° un follicule  
membraneux, ou plutôt muqueux, qui enferme mute  
*la dent-,* dont on le siepare fans peine, lequel est percé  
à fa basie , de même que la racine. 2°. La racine qui  
est muqueufe , tranEparente, remplie de vaisseaux qui  
rendent quelques gouttes de simg quand on les presse:

ιοο5 D E N

elle a aussi une cavité considérable , & elle s’ossifie dans  
la fuite du tems en commençant par la circonférence,  
mais de telle forte qu’il y reste toujours une petite ca-  
vité. 3°. La baEe qui paroît comme une table blanches  
tendre & creufe.

Cette matiere muqueuse & gluante est la vraie nourritu-  
re de la *dent,* & c’est par fon moyen qu’elles croissent,  
qu’elles augmentent & qu’elles acquierent un degré  
conVenable de solidité. On est convaincu par expérien-  
ce que les folides font produits par les fluides. Cela  
paroît encore par les os les plus folides du corps qui *se*forment des fucs fluides mêlés avec le fang.

Les Naturalistes favent que les gouttes d’eau qui s’échap-  
pent àtraVers les voutes des lieux souterrains *se* pétri-  
fient. J’ai moi-même éprouvé que l'eau commune par  
l’effusion de quelque liqueur pétrifiante s’endurcit en  
partie & *se* convertit en pierre dans la sitite des tems.  
On ne doit donc point douter que la matiere muquetsse  
contenue dans les *dents* ne *se convertisse* de même en  
leur substance osseuse. L’analysie Chymique des *dents*est unsilrCroit de preuve de cette vérité ; car, on peut  
au moyen de la machine de Papin, qui est aujourd’hui  
beaucoup perfectionnée, ramollir & refondre tous les  
os aussi-bien que les *dents* en un stuc gélatineux, tandis  
qu’il reste une certaine substance terrestre & muquetsse;  
par où il est assé de découvrir les élémens ou principes  
dès os : car il est certain que ceux-ci, aussi-bien que les  
autres Folides stont faits d’un fuc terrestre, épais, & gé-  
latineux; au lieu que les parties plus molles, les fibres,  
par exemple, font formées d’une humeur plus fluide ,  
& plus gélatilieufe, en laquelle on peut résoudre la  
chair des musides au moyen de la machine dont nous  
venons de parler. La matiere muqueuEe qui nourrit les  
*dents* vient du sang, & passe dans leurs pores par les  
petites ramifications artérielles qui naissent de la caro-  
tide externe. Nous avons observé ci-devant que la ma-  
tiere muqueuse qui Ee trouve dans les *dents* est enfer-  
mée dans une membrane extremement forte, dans la-  
quelle on apperçoit des vaisseaux qui y portent & en  
rapportent le fang. Mais la rougeur de cette membrane  
est beaucoup plus visible dans les parties inférieures  
des cavités des *dents* des animaux. On Voit par là d’où  
vient qu’il fort fouVent une sérosité sanguinolente des  
*dents* cariées ; ce qui est une preuVe éyidente que les  
vaisseaux sanguins pénetrent dans les cavités des *dents.*Je siuis donc persiiadé qu’il Euinte à travers les pores  
des petites arteres un fisc lymphatique transparent,  
qui s’arrête dans la cavité de la membrane & s’y coagule  
peu à peu, à cause que les vaisseaux lymphatiques qui  
pénetrent dans les caVÎtés des *dents,* si-siVant Schcnc-  
ïtius ablorbent & rapportent la partie la plus liquide &  
la plus claire, tandis que celle qui est la plus épaisse & la  
plus disposée à *se* coaguler s’y arrête, &, par une *sécré-  
tion* continue de ses parties les plus aquetsses, devient  
folide ; premierement, fur la surface& la cireonféren-  
ce ; & acquiert un plus grand degré de solidité au  
moyen des nouVeaux Eues qui affluent dans Ees interf-  
tices ; car les parties ossetsses des *dents* reçoivent leur  
nourriture des fucs qui pénetrent dans leurs pores. Ce  
qui prouVe que les os fiant capables de nourriture , c’est  
que dans la fuite du tems les tendons & les cartilages  
s’ossifient, & les os des enfans, qui fiont d’abord mous,  
fe durcissent à la fin. D’ailleurs le scic qui filin te des  
os rcmpus, *se* coagule aisément, & contribue à la gé-  
nération du cal. On peut donc aVancer que les os reçoi-  
vent leur accroissement & la nourriture dont ils ont be-  
l.oin jusqu’à la vieillesse de l'abord réitéré d’une matie-  
renutritÎVe que les vaisseaux semguins leur communi-  
quent : & c’est-làla raifion pour laquelle les *dents* des  
enfans sortent hors des gencÎVes au bout d’un certain  
tems. Les *dents* croissent & reçoivent continuellement  
de la nourriture, autrement elles sluseroient bien-tôt  
par le frottement qui fe fait des unes contre les autres  
dans la mastication. Elles fe réparent donc à propor-  
tion qu’elles s’ufent ; & lorfquc les *dents* Viennent à  
tomber, le fuc destiné à leur servir de nourriture fe

D È N 1006

rend dans l'alvéole vuide & la remplit d’une fubstance  
ossetsse, la chair des gencives l'e durcissant en même-  
tems , pour qu’elle puisse fuppléer en quelque l'orte aux  
*dents.*

Après avoir vu la maniere dont les *dents* se forment &  
fe nourrissent, il nous reste à expliquer d’où leur vient  
le sentiment qu’elles ont. Les *dents* ont du sentiment,  
non point en tant qu’os ; car il seroit abfurde d’en at-  
tribuer à des substances aussi dures & qui cedentàpeine  
aux impressions du fer ou du feu ; mais à caisse qu’elles  
reçoivent par les petits pores de leurs racines, qui sont  
moins visibles dans les adultes , furtout dans les incisi-  
ves&dans les canines, que danslesgros animaux, des  
petits nerfs qui viennent de la cinquieme paire. Ces  
petits nerfs, qui font revétus avec les vaisseaux fan-  
guins d’une membrane , fe coulent fous les *dents* & pé-  
netrcnt dans leurs cavités. Il y a toute apparence que  
les *dents* font redevables du fentiment qu’elles ont à  
ces ramifications ncrVeufes , qui bien que petites, ne  
laissent pas d’être extremement sensibles. La nature ,  
pour remédier aux divers âccidens auxquels les *dents*pouvoient être exposiées comme aux corrosions & aux  
fractures, &c. a eu foin de leur donner des vaisseaux  
propres à y porter les efprits dont elles ont befoin, &  
par conféquent à les nourrir & à les réparer. Les nerfs  
qui fe distribuent dans les deux mâchoires , & qui vont  
s’inférer dans les *dents,* viennent de la cinquieme pai-  
re; ce nerf *se* divise en différentes ramifications, dont  
la principale est le rameau ophthalmlque, qui entrant  
dans l’orbite, distribue fies petites ramifications à la  
conjonctive , à la glande lacrymale , aux paupieres ,  
aux muficles releveurs des aîles du nez, & aux mtsscles  
du front. La branche intérieure & la plus épaiffe du  
rameau ophthalmlque, passant par un trou particulier  
de l’orbite , & entrant dans le crane près de l’apophyfe  
*cryfla-gallt,* pénetre dans la dure-mere ; enstuite *sor-^*tant du crane, elle entre dans le nez par un trou de l’os  
éthmoïde, & se distribue dans fa membrane. La bran-  
che maxillaire de la cinquieme paire , fort du crane  
par un trou particulier & fe divife en plusieurs petites  
ramifications, dont la premiere après avoir distribué  
des branches au mufcle masseter, aux gencives, & aux  
racines des *dents* de la mâchoire supérieure, parplu-  
sieurs petits trous que l’on apperçoit visiblement dans  
leurs parties postérieures, s’insiere dans un sinus particu-  
lier de l’os maxillaire qui constitue la partie inférieur®  
de l'orbite. Aussi-tôt après qu’il est forti par le trou  
qui est finis l'orbite , il l'e diviEe quelquefois en trois ,  
& quelquefois en quatre ramifications, qui distribuent  
des petites branches aux tégumens des deux côtés du  
vifage, à la leVre supérieure , au mufcle qui tire de  
côté la partie inférieure du nez, aussi bien qu’au muf-  
cle interne de ce dernier. Cette branche donne un au-  
tre rameau quiEe divsse en deux , dont le supérieur fe  
distribue à la membrane pituitaire qui rapide les parties  
internes des sinus sphénoïdal, éthmoïdal, frontal &  
maxillaire. Le rameau inférieur fortant par un trou  
particulier de l’os du palais , pénetre à travers la chair  
spongieufe qui est au-dessous des os du palais, où, fui-  
vant moi, les petites ramifications nerveufes pénetrent  
dans les *dents* antérieures de la mâchoire supérieure.  
La troisieme branehe maxillaire , communément ap-  
pellée le, *rameau inférieur ,* ou *gustatif,* sort par un  
trou particulier des deux côtés , & se divise en trois  
ramifications, dont la'premiere & antérieure s’insere  
aux deux côtés de la langue , un peu au-dessus de sa  
racine, & passe par le milieu de la langue & des glan-  
des maxillaires. La seconde ramification pénetre dans  
un canal formé dans l'os de la mâchoire inférieure,  
d’où elle envoie plusieurs fibres nerveufes qui s’insi-  
nuent dans les racines des *dents', 8e* quand ce nerf est  
arrivé à la racine de la cinquieme des *dents* molaires,  
il fort par un trou pratiqué dans la partie antérieure de  
l'os de la mâchoire , & fe distribue à la levre inférieu-  
re aussi-bien qu’à fes mufCles, La troisieme brandie de  
cette grande ramification pénetre dans les glandes pa-

ioo7 D E N

rotides & s’y termine. Cette distribution ou ramifica-  
tion de la cinquieme paire une fois connue ; il est aife  
d’expliquer comment les *dents* peuvent aflecter les au-  
tres parties, & pourquoi les remedes que l’on appli-  
que sur le nez , les tempes & la partie postérieure de  
llos de la mâchoire inférieure, ont une efficacité sin-  
eulicre pour appaifer le mal de *dents.*

Examinons maintenant le nombre , la grosseur, la figure  
& l'office des *dents.* Elles font ρουτ l'ordinaire au nom-  
bre de trente-deux , feize à chaque mâchoire , mais les  
femmes , pour la plupart , n’en ont que quatorze. La  
nature en donnant à l'homme un si grand nombre de  
*dents s* les a tellement disipofées , qu’il y a dans chaque  
mâchoire un rang d’instéumens destinés pour atténuer  
les alimens & les préparer pour la chylification. Quel-  
ques - uns prétendent que le plus ou moins de *dents*d’une perfonne peut ferVÎr à déterminer la longueur  
ou la brieveté de fa vie ; car Hippocrate a obfetVé il y  
a long-tems dans la sixieme Section du sixieme LÎVre  
des *Epidémiques* , que ceux qui ont un grand nombre  
de *dents* viyent long-tems.

Voie! ce que dit Bartholin dans ses *Institutions Anatomi-  
ques.*

« Le petit nombre de *dents* est un signe de la difette de  
« la matiere nutritive, & de la foiblesse de la force  
« productrice ou formatrice. Il est caufe aussi que les  
« alimens ne peuvent être suffisamment préparés, d’où  
« il arrive que la premiere & la seconde coctiom fiant  
« viciées. »

Les *dents* font non - feulement nombretsses , mais encore  
séparées afin qu’elles ne puissent pas tomber toutes à la  
fois; cette disposition donne la facilité de pouvoir ar-  
racher celles qui font cariées fans offenfer les autres ;  
ce qu’on ne pourroit faire si les *dents* ne formoient  
qn’un feul os continu : car dans ce cas , la maladie d’u-  
ne partie ne manqueroit pas de fe communiquer au  
tout. Les *dents* de l'homme Eont d’une grosseur moyen-  
ne. Elles reçoivent différens noms de leur figure & de  
leur usage. Les quatre *dents* antérieures de chaque mâ-  
choire fiont appellées *incisives.* Elles Eont larges & tran-  
chantes afin qu’elles puissent mieux couper les alimens.  
On les appelle aussi *dents riantes ; dentes risorii,* à cau-  
*fe* qu’elles paroissent plus que les autres quand on rit ;  
*& dents* de lait, *dentes lactei*, parce qu’elles percent les  
premieres. Celles-ci font suivies de deux autres à cha-  
que mâchoire appellées *carnnes* à caufe qu’elles *res-  
semblent* aux *dents* correspondantes dans les chiens.  
Quelques-uns les appellent *dents œillieres , dentes ocu-  
lares* , parce qu’on prétend qu’il est dangereux pour  
les yeux de les arracher. Les Anatomistes ne s’accor-  
dent point fur la caufe de ce phénomene. Quelques-  
uns prétendent que leurs racines s’étendent vers l’orbi-  
te des yeux : mais ordinairement elles montent à pei-  
ne jusqu’au nez. D’autres assurent que le nerf qui vient  
de la partie inférieure de l'orbite & passe par le trou de  
llos maxillaire, *se* porte en partie vers ces *dents* , ce  
qui paroît plus vraissemblable : comme les *dents cani-  
nes* de la mâchoire inférieure ne reçoivent aucune por-  
tion de ce nerf, on ne peut les appeller *œilleres.* Sui-  
vent après les cin ; *dents* molaires , qui ont leurs furfa-  
ces rudesi , larges , & inégales , pour qu’elles puissent  
fuffifamment broyer les alimens que les canines ont  
coupés. Elles fiant tantôt au nombre de cinq , & tantôt  
de quatre seulement à chaque côté. Il y en a quelque-  
fois quatre au côté gauche, &cinq au côté droit, ou  
cinq au côté droit & quatre au côté gauche; ou cinq à  
la mâchoire supérieure, & quatre à l'inférieure. Cette  
différence vient fouvent des dernieres *dents,* quequel-  
ques-uns appellent *genuini*, quoique Ciceron donne  
ce nom aux molaires. Ce font ces *dents* qui percent  
après l'âge de puberté , quelquefois avec des douleurs  
Insupportables. Passant peu d’attention à cette circonf

D E N lOo8

tance , on fait souvent arracher les autres *dents* ou s’i-  
maginant que ces douleurs font caufées par la qualité  
peceante des humeurs, on emploie un grand ncmbre  
de remedes & de topiques pour les appaifer : on en  
viendroit plus aisément à bout en lassant des légeres  
scarifications dans les gencives qui fiant autour des  
dernieres *dents*, ou même en découvrant l’os de larnâ-  
choire , comme je l'ai moi-même expérimenté, dit Ve-  
sale , lorEque ma trente - deuxieme *dent* commença à  
percer à l'âgé de Vingt-six ans. Quant à la couleur des  
*dents,* elles Eont d’autant plus faines & meilleures  
qu’elles fiant plus blanches. Cette blancheur Ee perd  
quand on n’en a pas foin , par la vieillesse & par les  
maladies. Verheyen assure dans sim *Anatomie*, que la  
couleur jaune ou noire des *dents* n’est point naturelle,  
& qu’elle est ordinairement produite par la corruptÎOn.  
Les *dents* sont pour l'ordinaire très-blanches jtssqu’à  
Page de trente ans, elles commencent ensilite à jaunir,  
& cela à proportion qu’on avance en âge. Mais les *dents*ne perdent jamais leur blancheur fans caisse ; Van-  
Helmont nous apprend que l'on peut connoître l’âge  
d’une personne à la couleur de *scs dents.* Cette couleur  
varie cependant si-fivant la différence des climats. Les  
Orientaux, par exemple, ont les *dents* plus blanches  
que les Peuples qui Eont plus voisins du Nord. Les  
Egyptiens & les Ethyopiens surpassent tous les autres  
Peuples à cet égard , comme Van-Helmont& Pierre-  
Jean Fabcr l'assurent. Prosiper Alpin, dans sion Traité  
*de Medelcina Ægyptioritm,* nous apprend que les Egyp-  
tiens ont toujours des *dents* siaines , fortes & exemptes  
de carie & de douleur.

Toutes les *dents,* sans exception, font tellement fixées  
dans leurs alvéoles , comme autant de coins, par cette  
efpece d’articulation appellée *gomphose* , qu’elles de-  
meurent fermes & inébranlables dans la mastication.  
Elles n’ont pas toutes un égal nombre de racines ; car  
les incisives n’en ont qu’une , de même que les cani-  
nes : mais celle de ces dernieres est plus longue & plus  
large, parce qu’elles font aussi plus de travail. Les  
deux incisives du milieu ont des racines plus profondes  
que les deux qui font contiguës aux canines, parce  
qu’elles simt plus grosses & plus larges. Les *dents* mo-  
laires different entre elles par rapport à leurs racines.  
Les supérieures, & surtout les deux postérieures en ont  
quelquefois trois;mais les inferieures n’en ont que deux,  
tant à catssequela fubstance de la mâchoire supérieure  
estplus molle & moins compacte que celle de l’infé-  
rieure , ce qui fait qu’elles ne peuVent être aussi - bien  
assurées par deux racines qu’aVec trois , comme aussi  
parce que les inférieures pefent fur leurs racines par  
leur propre poids, au lieu que les supérieures font pen-  
dantes & ont besioin par conséquent d’un plus grand  
nombre de racines. Les autres *dents* molaires qui si.ii-  
vent les canines dans la mâchoire supérieure ont deux  
racines, & celles de la mâchoire inférieure , une feule-  
ment. Il faut remarquer outre cela que les *dents* des  
enfans n’ont que des racines imparfaites, mOstes &  
comme médullaires, ce qui fait qu’elles font pourllor-  
dinaire peu fermes, surtout lesincisiVes, que llan peut  
arracher avec l’ongle ou avec un fil. Il faut encore ob-  
server que les racines des *dents* Eont environnées inté-  
rieurement de ligamens membraneux & nerveux, qui  
les assurent dans leurs alvéoles , & par dehors de la  
substance des gencives, qui Eont une eEpece de chair  
dure composée de petites lames fibretsses posées les  
unes Eur les autres ,& entremêlées d’un grand nombre  
de vaisseaux sanguins qui les rendent extremement  
rouges. Elles ont outre cela des membranes sort min-  
ces , des glandes & des ramifications nerveufes , d’où  
elles reçOÎvent leur sentiment & l’humidité qu’on y re-  
marque. Cette chair environne les *dents &* les sortifie  
comme le feroient des muEcles. De-là vient que quand  
elle est détruite ou extremement flafque , les *dents*branlent ou tombent. La membrane qui revêt les raci-  
nes des *dents &* celle de leurs parties qui est cachée,  
comme Clopton HaVers l'obserye très-bien dans fon  
*Osteologies*

1009 D E N

*Ofleologie* , n’est point une continuation du périoste  
maxillaire, mais plutôt de la membrane qui est conti-  
guë aux gencives & commune à toute la bouche, qui  
est réellement glanduleuse & ne *se* termine point avec  
les genciVes, mais qui après être arrÎVée à leurs extré-  
mités, se replie en dedans des gencives & des *dents ,*desirend dans les alvéoles & s’attache immédiatement  
aux parties des *dents* qui y fiant enfermées. Les racines  
de quelques *dents ,* furtoutde cellesde la mâchoire su-  
périeure, communiquent, avec cette membrane, quel-  
que chose d’une nature dure & charnue à la substance  
des gencives qui tient les *dents* plus fermes dans leurs  
alvéoles. Quoique les *dents* n’aient point de périoste ,  
leurs alvéoles en ont, & celui-ci est tellement uni avec  
la membrane qui les couvre , qu’il ne paroît former  
aVec elle qu’un seul & même corps.

Il est bon de faire encore quelques observations sur l’ufa-  
ge des *dents.* Nous avons dit ci-dessus qu’elles EerVent  
non-seulement à la mastication , mais encore à la for-  
mation de la voix. Mais leur principal uEage est d’in-  
csser, de broyer & de divister les alimens Eolides, à quoi  
toutes les *dents* servent , ce qui les a fait toujours re-  
garder comme extremement nécessaires. Moebius ,  
*Fiindament. Med. c. o.* remarque que Dieu fous la Loi  
de Moyfe, ordcnna que les efclaves à qui leurs maîtres  
auroient cassé les *dents* feroient mis en liberté. Il rap-  
porte encore que les anciens avoient sisspendu un da-  
vier de plomb dans le temple d’Apollon, pour faire  
entendre qu’on ne devoir jamais arracher aucune *dent*à moins qu’elle ne fût si cariée & si branlante qu’on pût  
l’enlever avec un instrument semblable.

Les Turcs, à ce que rapporte Menavius, *Lib. III. cap.* 22.  
nloseroient arracher une *dent* sans une permission ex-  
presse. Le second & le moins immédiat usage des *dents*est l’articulation de la voix, la nature les ayant placées  
avec beaucoup de sagesse pour servir de barriere à la  
langue & à l’air qui fort des poumons. C’est ce qui fait  
que les enfans qui n’ont point encore de *dents* ne peu-  
vent articuler les fons, que ceux qui n’en ont que deux  
ou trois laissent échapper des mots interrrompus, &  
que les autres parlent d’autant plus distinctement que  
leurs *dents* font en plus grand nombre. On remarque les  
mêmes circonstances dans les adultes qui ont perdu  
quelques-unes de leurs *dents.* Les *dents* outre ces deux  
usages fervent encore d’ornement, car rien ne défigu-  
re tant un visage que le défaut des *dents* de devant. On  
ne peut donc qu’être furpris de la folie de quelques  
Peuples des Indes qui pour fe donner plus de grace fe  
les font arracher , comme le rapporte Jerome Benzo.  
C’est encore une grande difformité que de les avoir  
noires & gâtées.

Après avoir considéré les *dents* dans leur état naturel ,  
examiné leur fubstance, la maniere dont elles ste for-  
ment & dont elles fe nourrissent, d’où leur vient le fen-  
timent & la maniere dont elles font fixées dans leurs al-  
véoles refpectives, il ne nous fera pas difficile de dé-  
couvrir les indifposinons & les maladies auxquelles  
elles font siijettes, & d’en détruire les causiis, Toit di-  
rectes ou éloignées.

Mais comme nous aVons deffein d’entrer dans une rccher-  
che exacte de ce qui concerne la Pathologie des *dents ,*nous diviserons les maladies auxquelles elles font sij-  
jettes en quatre classes. Nous mettrons dans la premie-  
re celles qui sirnt accompagnées de douleurs ; dans la  
seconde, celles qui en fiant exemptes; dans la troisie-  
me, celles qui proviennent d’une mauvaise nourritu-  
re, & dans la quatrieme , celles qui ont pour caufe la  
foiblesse& le mauvais état des nerfs , des ligamens &  
des genciVes. Nous allons d’abord examiner celle qui  
est la plus générale & qui naît de la fubstance des *dents,*faVoir la carie ou corrosion, qui est siouVent Ευΐνΐε non-  
feulement de douleurs violentes & de la destruction  
de la partie, mais encore de la puanteur de l’haleine  
& quelquefois de fistules. La carie tire principalement  
fion origine d’une caisse interne , Eavoir d’une lymphe  
fcofbutique & impure qui communique à la liqueur ge-  
*elorne III.*

D E N Ioîô

latineufe qui remplit la cavité des *dents* une acrimonie  
saline & corrosive qui détruit, ronge & remplit de pe-  
tits ulceres la chair contiguë.

La *dent* même en conséquence de la mauvaisie nourriture  
qu’elle reçoit, *se* ramollit & dépérit peu à peu. Si tou-  
tes les *dents* ne sie ressentent point de la corruption de  
la lymphe,cela vient de la disposition des vaisseaux dont  
chaque *dent* particuliere est composée, ou de quelque  
causie externe qui n’agit point siur celles qui font saines ;  
la carie commence ordinairement Eur la superficie ex-  
terne de la *dent* par une petite tache noire ou par un  
petit trou , surtout dans les molaires qui fiant fort lar-  
ges, lequel dans la fuite du tems lorfque la substance  
corticale est détruite,forme une cavité dans le milieu de  
*la dent,* où quelques parties de l'aliment venant à s’ar-  
rêter & à acquérir de l'acrimonie par leur séjour, creu-  
sent & dissolvent par leur mouvement intestin la subf-  
tance osseuse de la *dent.* Dès qu’il Vient à Ee former un  
creux dans quelque partie d’une *dent,* les humeurs y  
affluent en abondance des parties internes, consument  
*la dent peu apeu* & la font tomber à la fin par morceaux.  
Ce malheur arrive aux *dents* de devant fans qu’aucune  
excavation ait précédé, parce que les portions cariées  
ne trouvant aucune issue, rompent comme autant de  
coins leurs parois dans un instant.

Lorsque la Eanie d’une *dent* cariée ne trouve point une  
ouverture assez grande pour,s’évacuer, elle s’arrête au-  
tour de sa racine, elle attaque les alvéoles & les o.s de  
lamichoire& occasionne une fistule. Il faut cependant  
convenir que celle-ci ne tire pas toujours fon origine  
de la *dent* cariée , mais elle commence souvent clans  
l’os de la mâchoire même , *se* communique à la *dent &*la fait tomber en pourriture. Zwingerus, M. N. C.  
*Dec.* 2. *a.* 7. *Obs.* 23 3. parle d’une pareille fistulepro-  
duite par une *dent* cariée , laquelle à fon tour gâta plu-  
sieurs autres *dents.* Lorfque les *dents* sirnt cretsses elles  
rendent l’haleine puante, ce qui provient des restes  
des alimens qui ont contracté une qualité putride dans  
la cavité où ils *se* sirnt arrêtés; car la simie saline siilphu-  
reuse de la *dent* en conséquence de sim mouvement in-  
testin violent agit Eut les restes des alimens en rompant  
l’union de leurs parties, d’où il résillte une putréfac-  
tion qui n’est autre que la dissolution des élémens ou  
principes constituans des corps , au moyen d’un mOu-  
vement intestin violent, & ce dernier est toujours ac-  
compagné d’une haleine puante à causte de lléVapora-  
tion des particules salinossulphureuses. Cette piitré-  
faction engendre pour l’ordinaire de la vermine, car  
rien ne contribue plus directement & immédiatement  
à fa production qu’un mouvement intestin putréfiant,  
qui échauffe les œufs de ces infectes, les vivifie , les  
nourrit & les chasse dehors par *sa* force élastique. Com-  
me il n’y a point de partie dans le corps humain dans  
laquelle il ne puisse s’engendrer des vers, comme on  
peut le voir dans Forestus, *Lib. XIV. Se* dans plusieurs  
autres Auteurs, il n’y a point de raifon qui puisse nOus  
faire douter qu’il s’en forme dans les *dents,* puisque  
nous usions tous les jours d’alimens chargés de la se-  
mence de quelque insecte. Cela est encore confirmé  
par l'expérience , car ayant rompu des *dents* cariées  
après les avoir arrachées, on en a tiré des vers.

C’est du vice de la nourriture des *dents* que proviennent  
ces concrétions qui *se* forment autour des *dents* & des  
genciVes que l'on appelle communément tartre des  
*dents.* Van-Helmont croit que les genciVes fournissent  
de la nourriture aux *dents,* &que quand ce S11C nourri-  
cier est deVenu excrémentitiel & qu’il est forti des gen-  
cÎVes , il s’endurcit autour des *dents 8c* acquiert un de-  
gré de dureté presque égal à la leur. Pour moi je crois  
que la matiere tartareufe qui s’attache aux *dents* est pro-  
duite en partie par une stallee imprégnée de parties ter-  
restres , tartaretsses & Visqueisses, & en partie par la  
lymphe impure & tartareuEe des genciVes , laquelle  
humectant fans cesse les *dents,* y ajoute peu à peu des  
particules VisqueuEes & tartareisses. Ce tartre par sim  
acrimonie consonne peu à peu la substance des *dents s*

SSS

ϊοιι D E N

les rend noires & les carie quelquefois. On réfout dans  
un moment cette substance tartaresse en les frottant  
avec de l’efprit de fel, ce qui prouve qu’elle consiste  
en une terre alcaline. Cette maladie attaque ordinaire-  
ment les enfans & les jeunes gens qui vivent de lait &  
de confitures, comme aussi ceux qui siont attaqués de  
maladies scorbutiques , arthritiques , néphrétiques &  
hypocondriaques, à catsse que leur sérosité abonde en  
parties impures terrestres & tartaretsses. C’est pour  
cette rasson, je crois, que les Medecins doivent exa-  
miner avec soin les *dents* de leurs malades , puifque  
leur état nous met à portée de pouvoir juger de celui  
de la lymphe & de la sérosité.

Examinons maintenant les maladies des *dents* qui pro-  
viennent du mauvais état ou de la foiblesse des nerfs.

La premiere qui se présente est cette douleur aigue qui *se*fait fentir non-feulement dans leur substance, mais en-  
core dans les gencives & dans les parties voisines , &  
quelquefois dans l’os de la mâchoire ; car on fait assez  
par les observations Physiologiques , que les caVÎtés  
des *dents* siont reVétues d’une membrane mince d’un  
fcntiment très-exquis, & que les genciVes, les alvéoles  
& les racines des *dents* siont immédiatement environ-  
nées d’une tunique nerveuse. Lors donc que la Eanie  
d’une *dent* cariée affecte les fibres membraneuses con-  
tenues dans la substance médullaire de la *dent,* elle ex-  
cite les douleurs les plus violentes. L’expérience jour-  
naliere montre qu’il n’y a presque point de mal de *dents*Eans carie ; car les humeurs qui fie portent à la mâchoire  
agissent princlpalement fur les *dents* qui fiant cariées ou  
pourries.

Quelquefois , bien que les *dents* soient faines & entieres,  
cette douleur ne laisse pas de se faire sentir , & elle  
est accompagnée de la rougeur & de l'enflure des par-  
ties , du battement des petites arteres, de la rougeur  
du Vifage , d’un flux continuel de l'alive, d’une chaleur  
extraordinaire, de l'agitation fébrile du fang & d’une  
insomnie continuelle , lesquels symptomes dénotent  
une eEpece de disposition arthritique des *dents,* & une  
inflammation des parties adjacentes. Cette maladie af-  
fecte fouVent les perfonnes pléthoriques & fcorbuti-  
ques, les femmes dont les regles font supprimées, les  
hommes en qui un flux hémorrhoidal auquel ils étoient  
accoutumés vient à cesser, aussi-bien que ceux qui né-  
gligent laflaignée au tems accoutumé. C’est ce qui fait  
que les femmes enceintes en qui la pléthore ePc fouvent  
jointe avec la cacochymie font extremement sujettes à  
cette maladie, qui est produite par une fluxion d’hu-  
meurs acres qui séjournent autour des gencives & des  
membranes des *dents.* Elle est quelquefois accompa-  
gnée d’une érésipele qui affecte les tégumens externes  
du Vifage, les mufcles qui sont deflous & les glandes  
parotides, & catsse des douleurs de *dents, parce* que la  
contraction spafmodlque quilaffecte ces parties se com-  
munique à leurs nerfs. Tout le monde fait que les an-  
ciens distinguoient les maux de *dents* en deux especes,  
favoir en ceux qui viennent d’une casse chaude & en  
ceux qui procedent d’une cause froide, ce qui est une  
distinction que l'on peut admettre fans crainte pourvu  
qu’on l’entende comme il faut. Le mal de *dents* qui --  
naît d’une caufe chaude est celui qui est accompagné  
d’une chaleur excessive dans les malades sanguins, plé-  
thoriques & colériques, ou dans ceux oui font dans la  
vigueur de la jeunesse ou de la virilité, d’une fievre  
violente & de plusieurs autres Eymptomes, tels que la  
rougeur du vifage & le gonflement des vaisseaux. On  
peut dire au contraire qu’un mal de *dents* provient d’u-  
ne caisse froide, quand il attaque les perfonnes d’une  
habitude cachectique & qui abondent en sérosité, les  
vieillards de l'un & de l'autre *sexe, &* qu’il est accom-  
pagné de la pâleur du vistage, de la foiblesse du pous ,  
de l’enflure œdémateufedes parties voisines. Il faut ob-  
ferVcr en général que dans le premier cas, la douleur  
est extremement violente, mais de peu de durée ; au

DEN ιοια

lieu que dans le fecond elle est moins forte & dure plus  
long-tems. H faut obferVer encore qu’un mal de *dents*qui a pour caufe une *dent* cariée est plus égal que les  
autres especes , quoiqu’il puisse être augmenté par un  
grand nombre d’accidens tant externes qu’internes.  
Mais celui qui est d'une espece inflammatoire procede  
d’une fluxion d’humeurs acres & visqueuses, & faisit  
pour l'ordinaire les malades arthritiques, rheumati-  
ques , hypocondriaques & pléthoriques , & ceux  
qui autrefois fujets aux sclignemens de nez, en ont tout  
d’un coup été dél.Vrés. 11 est accompagné d’un frisson  
fébrile , d’une péfanteur de tête , de la foiblesse du  
corps j de la distension du vifage, & cela à certains pé-  
riodes , & cesse dans des tems reglés. Cette espece de  
maladie , eu égard à la maniere dont elle saisit les mai  
lades , a *ses* causies, *ses* symptomes & la méthode que  
demande *sa cure,* a quelque analogie avec l'érésipele,  
la goure , les maladies arthritiques & le rhumatifme ,  
car dans toutes celles-ci il se fait une ccngestion desé-  
rositéou de fang accompagnée de douleurs spafmodi-  
ques, d’enflure, de rougeur, de chaleur & de pulfa-  
tion, & cette congestion demande une dissipation &  
une réfolution convenable.

On ne doit point oublier cette espece de douleur que  
caufe la pousse des *dents* aux enfans & aux jeunes gens,  
furtout quand les *dents* canines, qui font plus dures &  
plus pointues que les autres, percent la chair des gen-  
cives, car elles cassent des douleurs plus aiguës que  
les molaires qui sirnt plus larges & plus émoussées. La  
seule caufe de cette douleur est la. rupture, le déchire-  
ment & l'irritation de la chair des genciVes, qui est  
composée d’tm grand nombre de fibres, de nerfs & de  
membranes. De cette irritation naît la douleur , & de  
celle-ci, qui est toujours accompagnée de fpalmes &  
du mouVement impétueux des efprits animaux dans  
tout le fysteme nerVeux, naissent ces fâcheux fympto-  
mes qui affligent les enfans , & dont Hippocrate dans  
le VÎngt-cinquieme Aphorifme de la troisieme Section  
fait le dénombrement en ces termes :

« Lorfque les *dents* commencent à percer aux enfans, ils  
« font affligés de demangeaisims & de douleurs poi-  
« gnantesdans les genciVes, defievres, de convulsions  
« &du flux de ventre, furtout lorEque les *dents* canines  
« percent. Ces symptomes font beaucoup plus consisté-  
« tables dans ceux qui siont gros , gras & constipés. »

Α ces accidens *se* joignent souvent des Insomnies, des  
vomissemens & une faltVation abondante, des asthmes,  
&des toux; en général ces symptomes, aussi-bien que  
les conVulsions, ont d’autant plus de Violence, que la  
disposition qu’on y apporte en naissant est plus grande.  
Une nourrice malade ou enceinte, un lait qui *se* caille  
dans l’estomac ou qui tend à une putréfaction acide,  
des gruaux chauds, l’admission d’un air froid, l’éVa-  
nouissement foudain des ulceres , des efflorefcences  
exanthemateufes de la tête ou des autres parties, &la  
préfence des vers dans les intestins aigrissent très-fou-  
vent ces maux de *dents.*

Examinons maintenant les maladies des *dents* qui naissent  
du vice ou de la résolution des nerfs, & de l’état flaf-  
que des ligamens.

La premiere qui s’offre à nous est celle que nous appel-  
lons communément instabilité ou ébranlement des  
*dents*, laquelle peut avoir fon principe dans les *dents*mêmes, ou venir de quelque imperfection des genci-  
ves. La caufe directe & immédiate de cette instabilité  
est le relâchement, la foiblesse, la corrosion & la rup-  
ture de leurs ligamens. Les gencives peuvent être en-  
tierement relâchées ou rongées en tout ou en partie, &  
rendre dufang pur, ou, comme il arrive souvent, un  
sang putride & corrompu.

Les ligamens des *dents* deviennent lâches & flasques, 1°.  
parl’usage des narcotiques, des opiats, des onguens

ϊοΐ3 D E N

de jusquiame & d’autres substances semblables, com-  
me on en voit un exemple dans les M. N. C. *Dec.* 2. *a.*2. 2°. Par une Violence externe , une chute , un souf-  
flet, PapplleatiOn Violente d’un corps dur. Les *dents* de  
deyant, surtout les incisues , sont d’autant plus fujet-  
tes à s’ébranler qu’elles n’ont qu’une feule racine &  
qu’elles ne f énetrent pas fort ayant dans leurs akéoles.  
J’appelle encore VÎolenCe externe les efforts que l'on  
fait pour casser des corps durs , par exemple , des  
noyaux de prunes, de cerifes & d’autres fruits fembla-  
bles. 3°. Les ligamens des *dents* petiVent être relâchés  
par des conVulsions, par exemple, par celles auxquel-  
les les enfans font fujets. 4°. Par le défaut de nourri-  
ture , dans les perfonnes qui releVent de maladie, &  
quelquefois dans les Vieillards. Ces ligamens petiVent  
encore être corrodés & mortifiés par tout ce qui est d’u-  
ne nature acre & corrosue, par le tartre, la carie , le  
fCorbut ou les restes du mercure apres les frictions.  
Eustachi dans fon Traité *des Dents,* dit aVoir fotlVent  
trouyé dans les aRéoles un amas si considérable de ma-  
tiere tartareufe occasionné par les fluxions auxquelles  
elles font fujettes, qu’elle relâchoit les ligamens & fai-  
foit à la fin tomber les *dents.* Etmuller regarde cette  
matiere comme une esipece de tuf. Dans le fcorbut,  
cette corrosion est occasionnée par une matiere étran-  
gere & aceidentelle qui *se* porte des gencÎVes aux ra-  
cines & aux ligamens. Le mercure est encore capable  
d’ébranler les *dents i,* car toutes les fois que cette fubsi-  
tance rencontre des pores, ce qu’elle n’a pas de peine à  
faire à caufe de son extreme subtilité , elle s’y insinue  
& agit en qualité de corrosif; & de-là Vient qu’il nuit  
principalement aux nerfs & aux ligamens. Cela fe trou-  
ve confirmé par une obferVation de M. Boyle dans le  
sixieme chapitre de fon Traité *de Paris,* où il est dit  
que cet Auteur après une friction mercurielle, trOuVa  
une petite goutte de mercure dans PaRéole d’une *dent*qui occasionna fa chute. Les eaux cofmétiques impré-  
gnées de mercure produifent le même effet, comme  
on en peut Voir des exemples dans Forestus & dans  
Etmuller. Une Violence externe peut rompre en tout  
ou en partie un si grand nombre de ligamens , que les  
*dents ne* tiennent prefque plus dans leurs alcéoles ; &  
cet effet peut être la fuite des efforts qu’on a fait pour  
les arracher, d’un coup ou d’une chute. A l’égard des  
gencÎVes, leur ton est ordinairement relâché , ou lorf-  
que la douleur cesse, à caufe qu’elles étoient aupara-  
vant enflammées & enflées, & que toute la chair en-  
flammée deVÎent ensuite flaEque, ou après une l'allea-  
tion qui a relâché le? gencÎVes fans les otrvrir. Une lé-  
gere éVacuation de Eang siiffit pour rompre l’union des  
gencÎVes, lorsque la fàlÎVe est imprégnée d’une aeri-  
monie simple ou sicorbutique, qui fait éleVer leur chair  
en une efpece de tumeur spongietsse. De-là Vient que  
pour peu qu’on les touche elles s’ouVrent & rendent  
du sang. Ce que nous Venons de dire nous met en état  
de rendre rasson de leur chute & de leur défaut. Elles  
tombent ou parce qu’elles font extremement lâches ,  
ou par la Violente application de quelque caisse exter-  
ne. Mais elles manquent lorfque la Vieillesse empêche  
que celles qui tombent Eoient remplaeées par d’autres.  
Passons maintenant à cette maladie des *dents* à laquelle  
on donne le nom de *stupeur ustupor,* qui est une certai-  
neespecede douleur qui dépouille la membrane qui  
lesenVÎronne d’une partie de sim sentiment. Elle est  
principalement causée par llessage de quelque fubstan-  
ce acide & austere , ou par une matiere de même natu-  
re que l'on rend par le Vomissement. Les hypocondria-  
ques dont la maladie tire sim origine d’un principe aci-  
de & austere y Eont extremement siijets. A l'égard du  
claquement ou frottement des *dents,* c’est une espece  
particulière de convulsion qui naît de la contraction  
spafmodique réciproque des muscles qui ferVent à ou-  
vrir & fermer les mâchoires; car ces muscles étant at-  
taqués d’une pareille conVulsion , occasionnent ce frot-  
tement. Les caufcs de ce fymptOrne font tout ce qui  
peut exciter des conVulsions , un froid excessif, par

DEN 1014

exemple, les douleurs causées par des Vers, une denti-  
tion difficile & la suppression des regles.

Après aVoir considéré les maladies auxquelles les *dents*font sujettes, & recherché leurs différentes caisses , il  
nous reste à indiquer les meilleures méthodes de les  
guérir & à spécifier les remedes les plus propres pour  
détruire leurs catsses. Nous parlerons d’abord de la ca-  
rie des *dents,* ou de leur destruction ou corruption par  
une matiere sanieisse.

H fautobfierVer en traitant cette maladie qu’on ne peut  
remédier à la carie, ni à la corruption ou mortification  
des *dents ’* ce qui est corrompu ou mortifié , comme  
nous PobserVons en parlant du fiphacele, ne pouVant  
plus être rétabli par art dans sim premier état; car la  
carie ou la pourriture est à l’égard des os, ce qu’est le  
stphacele & la corruption à l’égard de la chair ou des  
parties musculaires du corps. On doit donc faire tout  
Eon possible au commencement pour empêcher cette  
maladie , qui est d’abord peu considérable , de faire  
plus de progrès & de fe communiquer à toutes les  
*dents* ; car dès que la carie a commencé à s’emparer  
d’une *dent,* au moyen de la putréfaction, qui fait en  
peu de tems beaucoup de progrès , surtout quand on  
donne un libre accès à l'air,ce corps pesant & pénétrant,  
qui est continuellement dans un mouvement intestin,  
elle ne s’arrête point qu’elle n’ait entierement consu-  
mé la *dent.* D’ailleurs la carie a cela de particulier,  
qu’après aVoir confumé une *dent,* elle attaque quelque-  
fois celle qui lui est contiguë. Il faut donc y remédier  
a\ec toute la promptitude possible. Mais toutes les  
fubstances dont on se fert communément aVec le plus  
de Euccès contre la carie des autres os, comme l'eu-  
phorbe, le camphre, l'huile de cueillerée & de clous  
de girofle fiant inutiles pour eet effet, tant à caisse qu’on  
ne peut les appliquer commodément, que parce que  
leurs Vertus fiant afioiblies par le mélange de la salive  
& des alimens qu’on est obligé de prendre. Le remede  
le plus efficace que j’aie trouvé pour colsserver *une dent*qui est déja affectée de la carie, est de la faire plomber.  
J’ai connu une personne qui par cette méthode a con-  
servé une de fes *dents* pendant plusieurs années; car le  
plomb empêche les restes des alimens d’entrer dans la  
caVÎté de *\a dent-s* où ils dégénerent en une fubstance  
fétide & putride, qui non-seulement ronge la substan-  
ce de la *dent*, mais remplit encore toute la caVÎté de la  
bouche d’une faVeur très - désagréable. D’ailleurs ce  
plomb par fa nature alcaline tempere, corrige & chan-  
ge la Eanie cadaVéreuse, acide & acre qui est logée dans  
les parties. En un mot, le plomb détruit non seule-  
ment le ferment qui caufe les canes : mais ce qui n’est  
pas un moindre aVantage, il empêche l’air de pénétrer  
dans la *dent.*

Les Medecins faVent que ceux dont les *dents* font creu -  
ses & cariées, fiant sujets aux maux de *dents* les plus  
terribles. Car la sérosité acre y rencontrant un pafia-ge  
s’y accumule , & irritant la membrane nerveuse qui ta-  
pisse leurs caVÎtés, excite les douleurs les plus cruelles.  
Le moyen le plus sûr pour prévenir ces douleurs, est  
d’y appliquer un cautere actuel pour brûler la mem-  
brane nerveuEe interne d’où elles tirent leur sentiment.  
Cette opération *se* fait aVec aussi peu de douleur que  
de danger aVec un instrument fait exprès, comme moi-  
même, dit Hoffman & plusieurs perfonnes auxquelles  
je l’ai faite petiVent en rendre témoignage. On intro-  
duit enfuite dans le creux de la *dent* le morceau de  
plomb dont j’ai déja parlé. Forestus dans fon quator-  
zieme Licre, ordonne l’application d’un cautere ac-  
tuelà traVers d’une cannule, & garantit les *dents* con-  
tigucs aVec de la cire ou quelqu’autre si.lLstancepa-  
reille. Scultet, *Armament. Chirurg,* décrit un instru-  
ment propre à cet ufage. Il saut obEerVer en général  
que le cautere actuel est préférable dans ce cas aux po-  
tentiels, tels que l'huile de Vitriole Peau-sorte & le  
*caput-mortuum* du Vitriol; car ccs substances détrui-  
fent le tissu de la *dent 8c offensent* le gosier; au lieu  
que le cautere actuel en desséchant l'humidité l'uper-

*1015* D E N

flue de la *dent 8c* détruisant en même tems le ferment ,  
produit deux bons effets à la fois.

Quant à l’extraction des *dents ->* on peut assurer qu’elle est  
quelquefois inutile, quelquefois extremement dange-  
reufe, & quelquefois aussi d’une nécessité abfOlue. Je  
dis qu’elle est inutile lorsque les *dents* & les gencÎVes,  
aussi-bien que toutes les parties Voisines, font enflam-  
mées & ulcérées en conséquence d’une congestion d’hu-  
meurs impures ; car quand la *dent* n’a aucun défaut en  
elle-même, on ne fait point cesser la douleur en l’arra-  
chant. L’extraction est également inutile quand la  
douleur a pour caufe une *dent* cariée, à caufe , comme  
je l’ai déja obferVé , qu’on peut conferVer la *dent, &*empêcher que la carie & la douleur ne fassent plus de  
progrès en y appliquant un cautere actuel. Il estextre-  
mement dangereux d’arracher les *dents* canines , à cau-  
se dela longueur & de la largeur de leurs racines, dans  
lefquelles on trouVe une portion du nerf qui fort du  
trou orbitaire. Une pareille opération peut occasion -  
ncr des douleurs aiguës & inflammatoires aux yeux , &  
des maux de tête , comme cela est confirmé par une ob-  
EerVation d’Highmore, dans fies *Dis.quisielones Anatomi-  
cae, cap.* 2.

L’extraction des *dents* qui ont des racines profondes , fur-  
tout dans les maladies scorbutiques & pléthoriques,  
dans les femmes qui font à la Veille dlaVoir leurs re-  
gles, ou dans ceux qui ont une fleVre ardente , peut  
être fuÎVie d’une hémorrhagie copieufe dont la mort  
est quelquefois la fuite. On peut en Voir des exemples  
dans Higltmore , Houllier, Platerus, & Roussetier.  
On ne doit point non plus arracher les *dents* à uneper-  
fonne qui a un mal de tête Violent, ou une trop grande  
congestion de fang dans cette partie ; à caufe que tou-  
tes les parties étant pour lors irritées , l’opération peut  
être fuÎVie des fymptomes les plus formidables. Lors-  
qu’une hémorrhagie Violente fuccede à l’extraction  
d’une *dent*, on peut l’arrêter avec le *caput-mortuttm* du  
vitriol.

L’extraction des *dents* molaires, surtout de la pénul-  
tieme & dela troisieme de la mâchoire supérieure,  
est pareillement suivie d’un danger considérable, non-  
feulement à caufe qu’ayant trois racines , on courtssif-  
que d’endommager extremement la chair des genci-  
ves , mais encore paree qu’en les arrachant, llos dela  
mâchoire fe brise aisiément.

Pour mieux éclaircir & prouver ce que j’avance, je vais  
faire part au Lecteur du cas fui Vaut.

Il y a quelque-tems, dit Hoffman, qu’une femme de  
condition vint me confulter fur une fistule qui s’étoit  
formée dans l’alvéole de la mâchoire supérieure, où  
lapénultieme *dent* étoit fixée avant que la violence de  
la douleur l'eût obligée à la faire arracher. La malade  
me dit que depuis un an que cette opération avoir été  
faite, l’alvéole n’avoit pas pu fe consolider, & qu’il en  
fortuit continuellement une grande quantité de férosi-  
té. La sirnde entroit de trois pouces dans l’alvéole ; &  
quand on y mettoit ou du baume du Pérou , ou quelque  
autre remede d’une odeur pénétrante pour la conEo-  
lider, elle le sentoit dans le nez comme si on l’y eut mis  
par-dehors. Elle avoir encore observé , que lorEque la  
matiere ne trouvoit aucune issue par le nez , l'alvéole  
rendoit une plus grande quantité de sérosité ; & qu’au  
contraire lorsque cette matiere muquetsse Eortoit en  
moindre quantité de l’alvéole , elle couloit plus co-  
pieusement des narines. Elle considta les Medecins &  
les Chirurgiens les plus célebres, qui lui dirent una-  
nimement que Ea maladie étoit une fistule , & lui or-  
donnerent en conséquence l’ssa-ge des bains chauds,  
des décoctions , des sudorifiques & des racines con-  
venables , & des purgatifs. Ils employerent à  
l’extérieur des remedes balsamiques , vulnéraires &  
astringens, mais fans aucun eflet. Les Chirurgiens  
étoient d’avis de recourir à l’incision : mais je ne  
puis comprendre comment ils auroient pu la faire. Je

D E N 1016

conclus fur le récit de ces circonstances , que la malade  
avolt accompagnées des prieres les plus touchantes de  
la foulager , qu’il n’y avoit point de fistule ; mais que  
celui qui lui avoit arraché sa *dent* avoit sûrement of-  
'' sensé l'os dela ma-Choire supérieure, & que la caVÎté  
remarquable qu’Highmore a décrite aVec tant d’exac-  
titude , qui est reictue d’une tunique pituitaire très-  
forte pour la sécrétion de la mucosité , & qui commu-  
nique aVec le nez, aVoit été ouVerte. La malade me  
confirma dans mon fentiment , en me disant que la ra-  
cine de la *dent* qu’on lui aVoit arrachée étoit couVerte  
d’une grande quantité de matiere solide femblable à  
une pierre-ponce. Je lui montrai aussi-tôt fur un cranc  
que j’aVois le peu d’épaisseur qu’a le fond de ΙΑΙνέοΙβ  
dela pénultieme *dent* près de ce sinus ; de quelle manie-  
re , quand cette fubstance est offensée, on peut intro-  
duire la sonde jiffiqu’à l'orbite, & comment ce même  
sinus aboutit dans le nez. Je conclus donc qu’il étoit  
impossible de pouVoir la guérir parfaitement, fur-tout  
dans un âge aussi aVancé , & qu’il n’y aVoit ni opéra-  
tion ni remede capable de produire un tel effet. Je lui  
Ordonnai seulement de faire plomber cette caVÎté de  
PaRéole , pour empêcher que Pair en s’insinuant dans  
le sinus, n’augmentât la putréfaélion & la corruption,  
& de tirer dans certain tems par le nez une quantité  
conVenable de baume de Vie. Elle s’est si bien trouVée  
de cette méthode , qu’elle jouit actuellement d’une  
fanté parfaite , fans fe ressentir des incommodités dont  
*sa* maladie étoitauparaVantaccompagnée.

L’extraction des *dents* est nécessaire dans les fistules , foit  
qu’elles tirent leur origine d’une tumeur inflammatoi-  
re des gencÎVes & de la mâchoire , laquelle produit une  
carie , ou de ce qu’on n’a point arraché à tems une *dent*pourrie & cariée; car l'extraction fleule facilite l’écou-  
lement de la fanie. Il est abfolument nécessaire que la  
matiere trouVe une issue , parce qu’en croupissant elle  
acquiert un plus haut degré d’acrimonie , & unequali-  
té plus corrosiVe. Il arrÎVe quelquefois qu’on arrache  
le cal aVec la *denti,* ce qui donne issue au fang enfermé  
dans la fistule ; & dans ce cas la cure réussit , comme  
nous l’apprend Sennert, *Lib. II. Prax. Part. I.*

Forestus rapporte les histoires de plusieurs fistules qu’on  
est Venu à bout de guérir :

Par exemple, *Lib. XIV. Obs.* 17. il décrit deux fistules  
des gencÎVes occasionnées par une *dent* cariée. Dans la  
quinzieme ObserVation du même LiVre , il en décrit  
une causée par l’inflammation des gencÎVes qui caria  
les *dents \* & dans la feptieme Observation, il en décrit  
une autre des parties externes, dont la matiere viru-  
lente étoit déehargéefur la barbe du malade.

Lorfqu’il vient à s’engendrer des vers dans les *dents,* on  
fent une douleur mordicante & on ne crache presque  
point , comme Forestus Pobferve dans le quatorzieme  
LiVre de fes Observations. Il est mal-aifé de guérir  
cette estpece de mal de *dents',* car il résiste pour l’ordi-  
naire aux spécifiques dont on fie siert dans pareils cas.  
Il faut donc aVoir recours aux rémedes les plus propres  
pour détruire les Vers.

Forestus Vante beaucoup la décoction de coloquinte , les  
pilules de myrrhe & d’aloès, & les poudres à Vers.  
Quelques-uns recommandent la fumée de jusquiame,  
qu’ils croient propre pour faire fortir ces infectes:  
maisHagendornius, *Hist. Med.* fait Voir le danger de  
ces fortes de fumigations. La fumée de faVÎnier est  
beaucoup moins dangereufe, Clauderus, M *N. C.  
Dec.* 2. *an,* 5. ordonne d’arracher les dents : maisilne  
faut jamais recourir à un remede aussi Violent que dans  
une nécessité abfolue. Quant à la matiere tartareuse  
produite par le fcorbut & par une lymphe impure qui  
s’attache aux *dents,* on peut llenleVer fort aifément  
aVec les instrumens usités en Chirurgie pour cet effet;  
il est bon même de l’ôter le plutôt que llonpeut, de

1017 D E N

peur qu’elle ne produise une carie, un gout fétide dans  
la bouche, une noirceur désagréable ou des Vers. Si  
elle ne tient pas beaucoup aux *dents,* rien n’est meil-  
leur pour les blanchir, & pour dissiper cette matiere  
tartareuse corrosiVe que les poudres d’os de feche , de  
corne de cerf & de cOquilles d’oeufs calcinés , mêlées  
aVec le tartre Vitriolé, l'iris de Florence & le muse  
L’efprit de Vitriol corrigé aVec les sirops Violat & de  
cueillerée,n’est point un remede à mépriser pour dissi-  
per le tartre qui s’attache aux *dents:* mais il faut en  
Isser aVec précaution , de peur qu’il ne corrode à fon I  
tour la fubstance osseuEe des *dents.*

Il est tems de parler de cette douleur inflammatoire qui I  
naît d’une fluxion de sang, ou plutôt de sérosité acre , I  
& qui affecte sejuVent les *dents* d’une maniere très- I  
cruelle. Je recommande dans le cas de cette nature les I  
mêmes méthodes que pour les autres inflammations : I  
mais silt tentes choses, il faut dissiper la matiere logée |  
dans la partie affectée par une douee tranfpiration, & I  
appaifer les douleurs qui caufent quelquefois la fieVfe, I  
des infOmnies continuelles, des maux de tête infup- I  
portables, & même des conVulsions, aVec des remedes  
nerVÎns & anodyns. I

Lorfque le corps est pléthorique , ou que quelque éVacua- j  
tion périodique est supprimée, il faut faigner le malade |  
au bras, ou lui ouVrir les Veines ranines.

Thonerus nous apprend dans le onzieme chapitre de fes  
*Observations ,* qu’il vint à bout de délÎVrer une femme  
d’une habitude pléthorique,d’un mal de *dent* cruel dont  
elle étoit affligée depuis long-tems, en la saignant du I  
pié. Ces mesiIres prises, il est à propos dicEer de dia- I  
phorétlques mêlés aVec des anodyns, tels que le Ecor- |  
dium, le rob de sureau , le camphre, le nitre , la théria-  
que céleste, l'essence de Ecordium , l'eau de fleurs de  
sureau, la teinture de bézoard, la mixtion simple, l’ef-  
fence de castoreum, les anodyns & lecinnabre, que  
l’on peut donner sious différentes formes, jusiqu’à ce  
qu’on ait dissipé par la tranfpiration la matiere peccan-  
te, d’autant plus que ces remedes empêchent que la  
fieVre n’augmente. Mais ces flirtes de malades doicent :s’abstenir aVec siain de tout régime Eudorifique, à cau-  
fe qu’en agitant Violemment le sang, non-seulement il  
augmente la Eoif, la douleur & les autres Eymptomes,  
mais il abbat encore en peu de tems les forces du ma-  
Iade.

Rien n’est meilleur pour refondre la tumeur & pour ap-  
paiser la douleur, que d’appliquer extérieurement des  
fachets préparés aVec des drogues résolutÎVes, du Eel  
volatil huileux & des préparations de soufre.

Les ingrédiens propres pout cet effet , siont , les fleurs de  
camomile commune & romaine , de silreau , de mélilot  
& de paVot EauVage ; les fleurs de chardon-bénit , de  
cerfeuil, d’hyfope & d’orVale ; les femences dlanis,  
de canti & d’aneth ; les baies de genleVre, le camphre,  
le safran, l’ambre, la farine deseVes, le fel commun &  
le nitre qui possedent une qualité difcussiVe & réfolu-  
tive.

Le malade doit aussi s’abstenir de toute fubstance froide,  
foit feche ou liquide. Lorfque la douleur est Violente,  
il faut lui donner, furtout à l'entrée de la nuit, les pi-  
lules de Wildegang & celles de Matthieu, dont l'o-  
' pium, qui en est la bafe, est corrigé par d’autres ingré-  
diens d’une nature diaphorétique & purgatÎVe.

J’ai fouVent obferVé , dit Hoffman , que rien ne procure  
un plus prompt foulagement dans le paroxysine, &  
lorfque la douleur est dans *sa* plus grande sorce, que de  
tirer par le nez quelques gouttes d’esprit de νΐη cam-  
phré, ou de mon baume de Vie : mais ce soulagement  
est de peu de durée. Cet effet me paroît Venir de ce  
que les ramifications du nerf qui fe distribue aux  
membranes du nez, Viennent de la cinquieme paire, de  
même que celles qui fe distribuent aux *dents.* L’encens  
diffousdans mon baume de Vie & appliqué fur les gen-  
cÎVes, sisulage fur le champ. Rien n’appaife plus effi-  
cacement la douleur qu’une injection préparée aVec des  
ingrédiens convenables. Si le malade est d’une habitu-

D E N ιοιβ

de cacochymique, les purgatifs & les spécifiques pré-  
parés aVec les gommes,le mercure doux,le féi d’ambre,  
la résine de gayac, l’extrait d’aloès, & donnés en forme  
de pilules, font d’une efficacité singuliere, parce qu’ils  
éVacuentpar bas la matiere peccante.

Il s’agit maintenant de faVoir si les cauteres & les vési-  
catoires font d’un aussi grand fecours dans le mal de  
*dents*, que la plupart des Praticiens l'ailùrent. La cou-  
tume ordinaire est d’appliquer un cautere actuel a  
l'anthelix de l'oreille ou fur les muscles temporaux  
du côté malade. D’autres allument du coton Eur les  
tempes ; mais Frankius aime mieux *sc sierVir* de *l’O-*lgiw, qui est une corde inflammable entierement dé-  
tortillée. Dans les maux de *dents* périodiques Spigel  
employoit avec succès le cautere actuel, avec lequel  
il fassoit une plaie à cette partie de l’anthelix , qui  
est contiguë à la partie supérieure du tragus ; après  
quoi il cicatrisoit la plaie à la maniere ordinaire. Les  
caustiques potentiels dont on peut *se Eervir* pour cet  
effet, Eont la renoncule sauvage , la moutarde & quel-  
ques autres plantes semblables.

Nous apprenons dans les Μ. *N. C. Dec,* 2. *an.* 9. que les  
ampoules excitées à l'avant-bras par l'application de  
l'ail pilé, appaiEent le mal de *dents.* Jacques Wolfius,  
Μ. *Ni C. Dec.* 2. *an.* 7. nous apprend encore que la  
grosseur d’une figue de renoncule sauVage, pilée avec  
de l’esprit de vin & appliquée si-ir la partie Charnue  
du bras du côté malade, extite des ampoules qui font  
cesser le mal de *dents.* Etmuller assure que la racine  
de renoncule pilée & appliquée pendant une nuit au  
poignet, y laisse le matin une tâche de couleur de  
plomb, & fait cesser la douleur.

Bartholin rapporte Μ. *N. C. Dec.* 2. que le raifort &  
& les autres fubstanees qui abondent en fel âcre vo-  
latil, produifent le même effet étant appliqués à l'a-  
vant-bras. Il est dit dans l’Ouvrage que nous venons  
de citer, *Dec.* 2. que l'on appasse le mal de *dents* au  
moyen d’un Uniment composté de huit cantharides,  
de trois têtes d’ail, & d’une quantité convenable de  
thériaque , que l'on applique à l'avant-bras après l'a-  
voir enfermé dans un linge. Je crois que l'on peut  
faire usage de ces fortes de remedes dans les maux de  
*dents* violents, dans ceux principalement qui naissent  
i d’une sierosité âcre & corrosive logée autour du. nerf,  
tant à dessein d’évacuer cette matiere peccante , que  
; pour détourner le mouvement impétueux des efprits,

i des membranes des *dents* vers les autres parties. On

i applique encore avec fuccès des vésicatoires & des re-  
medes nerVÎns, antifpafmodiques & anodyns , foit  
derriere ou au-dessous des oreilles; à caufe que l’âr-  
tere , le nerf & la veine qui *se* trouVent au-dessous  
de cette partie, pénétrent dans la machoire inférieu-  
re & fe distribuent aux racines des *dents* qui y font  
attachées. Par ce moyen la sérosité acre qui SC porte

I à la *dent* est plus aisément détournée & emportée sili-

I vant une autre direction , & l'on appasse le mouve-

ment impétueux des eEprits qui circulent dans ce nerf  
particulier. De-là vient qu’en pressant fortement aVec  
les doigts la partie postérieure de’la machoire infé-  
rieure pendant le paroxyfme d’un mal de *dents s la*

I douleur cesse tant que la compression dure. On obfer-  
Ve encore dans la pratique, qu’en appliquant fur les  
tempes & au-dessous de I’orbite des emplâtres prépa-  
rées aVec des drogues netVÎnes & antisipasinodiques ,  
j furtout aVec le mastic, le baume du Perou, l’extrait  
de castoreum , le camphre , l’huile de mustCade, le Ea-  
fran; & dans les douleurs Violentes, l’huile exprimée  
de jufquiame , aVec un peu d’opium , on appasse le  
mal en peu de tems , à casse que les ramifications du  
nerf qui *se* distribue aux mufcles temporaux, ont la  
même origine que les nerfs qui aboutissent aux caVÎ-  
tés des *dents;* & que le nerf situé fous l'orbite *se dis-  
tribue* immédiatement aux *dents* antérieures de la ma-

I choire supérieure.

I Lorfque les *dents* branlent , Eoit en conféquence d’une  
’ consomption , d’une corruption, ou d’une ulceration

1019 D EN

fcorbutique & putride des gencÎVes, ou de l'imbecil-  
lité & de la foiblesse des nerfs , on doit employer avec  
les antifcorbutiques internes & les décoctions des bois ,  
pour purifier le fiang & la lymphe & dissiper la catsse  
immédiate de la maladie , des remedes externes pro-  
pres pour nettoyer & fortifier les gencives. Pour la  
corrosion ou l’odeur fétide des gencives & l'ébranle-  
ment des *dents* qui en refulte , je recommande fur tou-  
tes choEes la liqueur suivante :

Faites-en la distilation à un degré de chaleur convena-  
ble ; filtrez la liqueur , & ajoutez y, salivant l'in-  
tention que vous vous proposerez , disterentes  
quantités d’esprit de cueillerée.

Cette liqueur, quand on slen lave souvent la bouche ,  
& qu’on l'applique immédiatement fur les gencÎVes,  
empêche les progrès de la corruption , raffermit les  
*dents, 8c* fait renaître les chairs. On peut *se servir*pour la même intention & avec un égal Euccès de l’ese  
Pence de baume du Perou mêlée avec la liqueur bal-  
saimique & une quantité convenable de miel rofat; car  
cette préparation possede une qualité corroborante &  
détersive. Il *se* forme quelquefois des ulceres si opi-  
niâtres aux gencÎVes , que les remedes les plus effica-  
ces ne fauroient les confolider ; dans ce cas il faut  
examiner avec foin si la maladie n’est point causée par  
la carie de quelque *dent', 8z* si cela est , il faut entie-  
rement l’extirper, & même arracher la *dent.* Il est bon  
pour empêcher la noirceur, la carie & les concrétions  
tartareufes qui *se* forment autour des *dents,* aussi bien  
que pour rafermir les gencives , de *se* laver quelque-  
fois la bouche, surtout le matin à jeun, & de fe frotter  
les *dents* avec du vin dans lequel on aura fait insufer  
de la fange. Je recommande la même méthode aux  
vieillards dont les *dents* branlent à caisse de la foiblesse  
des nerfs, aussi-bien qu’à ceux qui ont l’haleine puante,  
Lorfque les *dents* manquent , il n’est point au pouvoir  
du Medecin de contraindre la nature & d’en faire naî-  
tre de nouvelles, ce qui oblige de recourir à une cure  
palliative. Le Chirurgien doit donc fuppléer à ce dé-  
faut par des *dents* artificielles d’ivoire ou de cheval  
marin, qui fervent plutôt à l’articulation de la voix &  
pour l’ornement qu’à la mastication , puisqu’on est  
obligé de les ôter toutes les fois qu’on veut manger.  
Ces *dents* artificielles font non-feulement liées les unes  
avec les autres ,mais encore avec les *dents* naturelles ,  
par un fil d’or ou d’argent fort mince, ou par un fil  
ordinaire , comme Paré dans le troisieme chapitre de  
fon fecond Livre, en donne un exemple d’après Hip-  
pocrate.

A. Benedictus rapporte dans le 22. chapitre de sim troi-  
sieme Livre que Merulus Alexandrinus ayant perdu  
fies *dents,* en fixa d’autres dans les gencives avec un  
fil d’or pour que sa prononciation fût plus distincte.  
On dit que les *dents* reprennent racine après avoir été  
arrachées quand on les remet fur le champ dans leurs  
aRéoles ; mais cela est aussi fabuleux que le conte de  
cette Dame qui pour remplacer une *dent* qui lui man-  
quoit, en fit arracher une à fon laquais & la fit infé-  
rer dans fes gencives , où elle prit de nouveau racine.  
Lorfqssil siarvient une hémorrhagie violente à l'occasion  
du fcorbut & de l'ulceration des gencives, ce qui n’est

D E N 1020

pas moins fréquent que dangereux ; il faut employer  
outre les diaphorérlques & les remedes internes qui  
font propres pour corriger l'acrimonie & pour appai-  
fer l'esserVefcence du fang, les agglutinans les plus ef-  
ficaces. Je n’ai rien trouVé de meilleur dans les cas de  
cette nature que l’esprit de vin extremement rectifié,  
l’essence d’ambre parfaitement foûlée, ou une liqueur  
préparée avec la decoction d’écorce de grenade, de  
fleurs de balaustes, & de sirop de grenade aigre; car  
ces fortes de préparations arrêtent efficacement l’hé-  
morrhagie. Mais supposé qu’elle resiste à tous les re-  
medes que l’ûn met ordinairement en ufage pour l’ar-  
rêter , il faut, comme Tulpius le confeille , avoir re-  
cours à cette efpece de champignon appelle *Bovifl.*

Le froid est de toutes les choses, celle qui est la plus  
nuisible aux *dents* ; car siuivant Hippocrate dans le dix-  
huitieme aphorifme de la cinquieme Section , il est en-  
nemi des os , des *dents,* des nerfs , du cerveau & de la  
moelle épiniere. Puis donc que le froid elt extreme-  
ment nuisible aux parties qui n’ont point de sang, aussi-  
bien qu’à celles qui ont un fentiment exquis, je con-  
feille à ceux qui ont des maux de *dents* de s’en garan-  
tiravec tout le foin possible, lls doivent pour cet effet  
tenir leur viEage chaudement, surtout durant le paro-  
xysine, & mettre leurs joues à cotlVert du froid. Clest  
la raifon pour laquelle la douleur diminue considera-  
blement quand on remplit la cavité de la *dent* qui la  
cause avec des morceaux de plomb ou de noix mufca-  
de, Forestus dans la onzieme ObferVation de fon qua-  
torzieme Livre, confeille à ceux qui ont mal aux *dents*de ne point dormir la bouche ouverte , & de ne  
point trop parler, de peur que Pair ne s’insinue dans  
*la dent 8c* n’augmente la douleur. Il convient aussi pour  
la même raifon de ne *se* laver jamais la bouche avec de  
l’eau froide. Il faut pourtant obferver que le trop de  
chaleur n’est pas moins préjudiciable aux *dents* ; car  
suÎVant le seizieme Aphorifme de la cinquieme Section,  
le trop frequent ufage des substances chaudes relâche  
les chairs & affoiblit les nerfs; une trop grande cha-  
lcur dissipe les efprits & relâche les fibres. Cela vient  
de ce que la force des nerfs qui consiste principalement  
dans un degré convenable de sécheresse est détruite.  
Les personnes seorbutiques, celles à qui les *dents* bran-  
lent ou qui fiant sujettes aux hémorrhagies, doivent  
s’abstenir avec film de tout ce qui est trop chaud ou  
trop humide. Clest là-dessus qu’est fondée la maxime  
de l’Ecole de Salerne, que les substances chaudes gâ-  
tent les *dents :*

*Pultes ferventes faciunt corrumpere dentes.*

Tous les acides , surtout ceux d’une espece corrosive,  
font extremement préjudiciables au tissu des *dents* ; car  
nonsseulemcnt ils causient un agacement dans ces par-  
ties, mais ils dissolvent & détruisient encore peu-à-peu  
leur fubstance. L’esiprit de nitre surtout leur est très-  
contraire , car il passe pour convertir en très-peu de  
tems les *dents* les plus folides en un fluide. Les Mede-  
cins ont donc tort de conseiller à ceux qui veulent  
avoir les *dents* blanches l'ufage de ces efprits , puis-  
qu’ils ne peuvent que leur nuire & les rendre extre-  
mement molles. On doit donc bien *se* garder de sui-  
vre le conseil de Montanus , qui dans Ees *Consult. Me-  
dic. 3.* ordonne ces liqueurs acides & corrosives com-  
me les meilleures dont on puisse *se* siervir pour net-  
toyer les *dents 8c* pour les blanchir.

Le trop grand usiage des acides, tels que les vins & les  
bieres acesicentes , engendre une acrimonie scorbuti-  
que dans le simg & dans la lymphe qui corrompt & ca-  
rie les *dents &* ronge les gencives. Toutes les fubstan-  
ces visiqueusies , le laitage, les confitures & les chosies  
préparées avec du Encre, fiant nuisibles aux *dents* ; tant  
parce qu’elles fournissent les principes d’un sang fcor-  
butique , qu’à caufe que s’attachant à la fubstance des  
gencÎVes , elles les couvnent d’une matiere fétide &  
vifqueufe, & par ce moyen, obstruent leur transpira-

1021 D E N

tion : car il n’y a aucune partie du corps humain à qui  
1a transpiration ne l'oit nécessaire, à caisse de la nourri-  
ture qu’elle reçoit. De-là viennent le tartre, la corrup-  
tion & la noirceur des *dents.* Les végétaux qui tiennent  
de l’ail, de même que les substances acres, sidines ,  
aromatiques & spiritueuses, nuisent beaucoup aux  
*dents*, aussi-bien que celles qui par leur qualité Ealine  
& acrimonieuse infectent la lymphe & contribuent à  
la production du fcorbut, ou gâtent & corrompent la  
nourriture des *dents* & des gencives.

Les préparations mercurielles, foit qu’on les emploie ex-  
térieurement ou intérieurement font encore extreme-  
ment préjudiciables à la fubstanCe des *dents’,* car on re-  
marque que les frictions mercurielles dont on fe fert  
pour exciter une falivation dans les maladies vénérien-  
nes chroniques & obstinées, noircissent & ébranlent les  
*dents ,* corrompent & relâchent les gencives , tant à  
catsse de la qualité corrosive du mercure occasionnée  
par sim union avec les siels , qu’à causie que rélâchant  
les fibres des parties glanduleuses & nerveuses , il les  
remplit d’une humidité silperflue. 11 faut aussi remar-  
quer que les remedes tirés de l'opium ne manquent ja-  
mais de nuire aux *dents,* comme on peut le voir dans  
lesM. *N. C. Dec. 1. An.* 2. *Obs.erv.* 163. car en inter-  
ceptant le cours des efprits, ils ébranlent les *dents &*les font tomber. L’ufage de l'opium dans les inflamma-  
. tions, peut aifément catsser une gangrene & un spha-  
cele & même la mort, comme on en voit un exemple  
dans Forestus, *Obs.erv. Lib. XIV. Obs.erv. 6. in Scho-  
Pels.* Les opiats nussent surtout aux vieillards & aux  
malades d’une habitude phlegmatique , parce qu’ils  
catssent des stupeurs, des vertiges , & des obstructions,  
Fuivant l’Observation de *Salmuth. in Cent. III. Obs.erv.*32. On dit que les Arracheurs de *dents* facilitent l'ex-  
traction de ces parties par l’application des femences  
dejufquiame & de l’opium ; ce qui fait qu’on ne doit  
employer ces fubstances que lorfque la douleur devient  
infupportable ; & même dans ce cas, il vaut beaucoup  
mieux les mêler avec des purgatifs, des diaphoniques  
& des aléxipharmaques, que les donner feules. La fu-  
mée du tabac possede une qualité anodyne & dsscussive,  
qui la rend utile dans les maux de *dents* violens , puss-  
qu’on trouve par expérience qu’elle produit de très-  
bons effets : mais lorfqulon en fait un trop grand ufa-  
ge elle peut en conséquence de fa qualité narcotique,  
ébranler & faire tomber les *dents.*

Quant aux dentifrices & aux poudres dont on fe sert pour  
nettoyer les *dents -,* il saut observer que c’est une mé-  
thode extremement pernicieuse d’employer celles que  
l’on prépare avec des cailloux calcinés, de la pierre-  
ponce & du corail'; parce qu’elles rongent & constl-  
ment la substance des *dents.* Il vaut donc mieux s’en  
abstenir & leur substituer les pierres d’écrevisses , les  
écailles d’huîtres calcinées , & l'os de feche réduit en  
poudre très-fine; que l'on peut mêler avec les poudres  
de nois muscade , d’iris, de mastic , d’alun , & un peu  
de mufc. Cette poudre est excellente non-seulement  
pour nettoyer & affermir les *dents* ; mais encore pour  
rendre l’haleine agréable. Il faut avoir foin après les  
repas de les frotter légerement avec cette poudre ou  
telle autre femblable. On peut fe servir pour cet effet,  
des racines de mauve ou de guimauve mondées &  
trempées dans du vinaigre rofat ; ou en saupoudrer  
l’extrémité, après l'avoir ébarbée, avec la poudre dont  
nous venons de parler, & on s’en frottera les *dents* pour  
enleVer les ordures qui s’y font attachées. **FREDERIC**HOFFMAN , *de Dentibus, eorum Morbis et Cura.*

*Autres Observations sur le mal de Dents.*

Le mal de *dents* paroît être une espece particulicre de  
rhumatisine ; car on obEerve souvent dans la pratique  
que les douleurs des articulations, des épaules & des  
bras, fe jettent fur un côté de la tête & catsscnt des  
douleurs de *dents* insupportables ; & que ces dernieres  
au contraire changent souvent de place & se jettent à

D E N 1022

leur tour sisr les parties dont nous avons parlé. Comme  
le rhumatisine est ordinairement causé par une intem-  
périe ou changement soudain de l’air; de même le mal  
de *dents* l'est dans ceux qui y ont de la disposition, sur-  
tout s’ils Eont d’une habitude cacochymique, lorsqu’ils  
passent tout d’un coup du chaud âu froid , ou par les  
vicissitudes soudaines de ces deux qualités dans le  
printems & dans l’automne. Les rhumatisines affii-  
gent plus souvent les femmes que les hommes, & il en  
est de même des maux de *dents,* & cela pour les mêmes  
\* raisons. Quoique ces deux maladies attaquent moins  
souvent les hommes que les femmes, elles font ordi-  
nairement plus violentes dans les premiers. Il y a une  
certaine analogie non-feulement entre un rhumatisine  
& un mal de *dents,* mais encore entre celui-ci & la  
goutte ; car les maladies arthritiques , de même que les  
maux de *dents* fiant accompagnées de douleurs, de rou-  
geur, d’enflure, & d’une fieere légere. L’expérience  
fait voir encore , que ceux qui font sujets aux rhuma-  
tismes & à la goute, ont rarement des maux de *dents ;*au lieu que ceux qui Eont exempts de ces maladies des  
muscles & des articulations en Eont plus souvent affli-  
gés. On remarque dans les rhumatisines , dans la gou-  
te aussi - bien que dans les maux de *dents,* que ceux  
qui en ont été une fois attaqués, éprouvent des rechu-  
tes plus fréquentes , à caufe de la foiblesse que ces ma-  
ladies laissent pour l'ordinaire dans les parties, La gou-  
te, le rhumatisine & le mal de *dents* ne paroissent donc  
être qu’une feule & même maladie , avec différens de-  
grés de force, laquelle attaquant différentes parties ,  
est par conséquent accompagnée de fymptomcs diffé-  
rens en apparence , quoique la catsse foit la même. Il  
fuit de-là que le régime doit être le même dans une  
maladie que dans l’autre; & ces chofes font si éviden-  
tes, que ce feroit perdre le tems que de s’y arrêter da-  
vantage. Lorsque le mal de *dents* est si violent, qu’il  
résiste à la force & à l’efficacité des autres remedes,  
Hoffman recommande l’ufage des pilules suivantes,  
dont il dit avoir souvent éprouvé l'effet.

Prenez *pilules aléophangines , une dragme >  
pilules de styrax, demi'dragme s  
extrait de sufran , six grains j*

Faites-en une masse, dont vous formerez soixante pilu-  
les de six ou huit à la dofe.

*Observation sur la fDentielon des enfans,*

La nature n’ayant pas jugé à propos de faire naître l’hom-  
me aVec fes *dents,* elle apourVu à la conferVation des  
enfans, en faifant enforte qu’elle ne percent que l'une  
après l'autre. Elles ne font composées dans la matrice  
que de filamens membraneux remplis d’un siic nour-  
ricier qui prend d’abord la consistance d’une gelée ,  
ensitite celle d’un cartilage, & à la fin celle d’un os.  
Le tems pour la sortie des *dents* Varie autant que la  
constitution des enfans ; car quelques- uns en ont à huit  
ou neuf mois, tandis que d’autres en ont à peine au  
bout d’un an : mais on obferVe généralement cet ordre  
dans leur éruption. Ce font les incisives de la mâchoi-  
re inférieure qui percent les prcmieres, parce qfl’étant  
les plus petites de toutes, elles Ont plutôt acquis leur  
perfection ; & qu’ayant leurs couronnes tranchantes ,  
elles ont aussi plutôt coupé la genoive qui couVre tou-  
tes les *dents* au commencement de leur génération.  
Les canines paroissent enfuite , & enfin les molaires.-

Quoique la pousse des *dents* foit une chofe très-naturelle,  
& qu’elle fe fasse fans peine dans certains enfans , elle  
ne laisse pas de faire beaucoup de mal à d’autres, à cau-  
fedes différens fymptomes dont elle est aceompagnée.  
De-là naît une dentition difficile, qui n’est ordinaire-  
ment autre chofe qu’une éruption plus lente & plus  
douloureufe des *dents* hors desgenciVes, que l'on peut  
connoître par les signes Enicans.

Les enfans l'ont tourmentés d’une chaleur extraordinaire,

s 02 3 D E N

& saisis de frayeurs soudaines ; on les voit tressaillir  
pendant leurfommeil, qui est interrompu par des cris  
continuels; ils tetent aVec plus d’aVidité, & portent  
plus souvent les mains à leur bouche. Pendant ce tems-  
là la partie antérieure des mâchoires s’enfle , deVÎent  
blanche ou rouge; ils rendent une grande quantité de  
falice , une lymphe ténace leur coule de la bouche ;  
ils font ou constipés, ομ attaqués d’une diarrhée. Ces  
fymptomes font accompagnés d’autres beaucoup plus  
dangereux, comme de mouvemens conVulsifs & épi-  
leptiques, de fievres aiguës, de contorsions Violentes.,  
des mâchoires & d’autres Eymptomes semblables, qui  
ont différens effets, fuiVant que la pousse est plus ou  
moins difficile , & que les enfans Eont plus ou moins  
semsibles.

La difficulté que les *dents* ont à percer proVient quelque-  
fois des *dents)* & quelquefois des gencives : des pre-  
mieres, lorfque les *dents* qui cherchent à percer Eont ou  
trop grosses ou trop pointues, comme les *canines* ou  
œilleres ; ou lorfque croissant trop lentement , elles  
rongent, piquent & percent les gencives trop long-  
tems ; ou qu’elles percent plusieurs à la fois : des fecon-  
des, lorfque leur tissu est si fort & si ferré qu’il empê-  
che les *dents* qui font cachées dans les alyéoles de for-  
tir librement.

Comme la chair des gencives qui est extremement sensi-  
ble à caufe qu’elle est composée de différentes fibres  
membraneuses & nervetsses, ne peut qu’être extreme-  
ment blessée , piquée & enflammée par la protrusion  
violente des *dents',* on ne doit pas être siurpris qu’il en  
rési-llte des demangcaisons & des douleurs de genci-  
ves ; & que l’irritation véhémente & l’ébranlement  
qu’elle caisse dans le sisteme nerveux sioient Euivis de  
frayeurs foudaines, de tressaillemens, de vomissemens,  
de l’asthme, de la toux & même d’accès épileptiques &  
convulsifs ; furtout si les enfans ont eu auparavant le  
cerveau ou le sisteme nerveux affoibli, foit naturelle-  
ment ou par accident, & une disposition aux contrac-  
tions spasinodiques; car ces dernieres ne peuvent man-  
quer de sic manifester, lorfqu’ils font attaqués de dou-  
leurs aigues ou de la fievre.

Il n’est pas difficile non plus de comprendre d’où vient  
que lorfque les *dents* ont de la peine à percer, le ven-  
tre est ou trop libre ou trop ferré; car toute douleur  
violente excitant des sipasimes dans tout le corps & of-  
fensant en même-tems les premieres voies, le lait s’ai-  
grit , ce qui retarde ou avance les évacuations qui en  
dépendent.

Quant aux prognostics, la pOtsse des *dents* est dangereu-  
se & sejuvent funeste aux enfans ; car ces maladies  
cruelles & violentes qu’elle occasionne, comme j’ai dé-  
ja dit, jettent les parties dans une si grande foiblesse ,  
que les enfans n’ont point assez de force pour y résister,  
& pour lors les autres iymptomes augmentent à pro-  
portion. La pousse des *dents* est beaucoup plus dange-  
reufe pour les enfans qui font pléthoriques & qui de-  
viennent en quelque forte pésians & livrés à un sommeil  
presque continuel, ce qui présage des convulsions, siui-  
vant Hippocrate, qui assure encore que les enfans ont  
beaucoup plus de peine à pousser leurs *dents* lorfqtl’ils  
ont la toux, & qu’ils s’en trouvent plus affoiblis, ce  
qui doit être certainement ; car outre que la toux dimi-  
nue la force qui est nécessaire pour la pousse des *dents ,*elle dénote encore une grande quantité de fucs acres &  
visqueux dans le corps , lefquels irritant violemment  
les gencives, doivent beaucoup inquiéter les enfans.  
Ceux qui font constipés font dans un état beaucoup  
plus dangereux que ceux qui ont le ventre libre, quoi-  
qu’on en voie tous les jours des uns & des autres mou-  
rir des convulsions qu’excite la douleur durant le paro-  
xysine de la fievre. Il importe encore dans ce cas de  
connoître si les enfans siont d’un tempérament délicat,  
ou s’ils font nés de parens livrés à des passions violen-  
tes ; car si cela est, ils sieront sûrement attaqués de  
convulsions dangereuses, quoique tous ceux qui en ont

D E N 1024  
n’en meurent pas toujours. Enfin le danger est d’autant  
plus grand que les *dents* ont plus de peme & Eont plus  
de tems à percer, car la nature se trouvant trop afioi-  
blie si-lccombe sous la violence du mal. A l’égard ae ce  
qu’avance Hippocrate dans l’endroit que nous aVons  
cité, que les enfans échappent des convulsions lorsqu’ils  
viennent à avoir une fievre aiguë, & qu’ils guérissent  
plus aisément en hiver qu’en été , je m’en rapporte à  
l’expérience des autres.

*CURE.*

Celui qui veut traiter avec fuccès les maladies dont les  
enfans font menacés , doit d’abord faire attention au  
tems que la nature a assigné pour la pousse des *dents,*qui est pour l’ordinaire vers le feptieme mois. Il doit  
même prendre garde avant ce tems-là qu’ils ne man-  
gent rien de chaud ni de folide , & ne leur donner que  
des alimens & des boissons très - légercs. Et corn-  
me il est extremement avantageux pour eux que  
leurs nourrices soient d’tm bon tempérament & qu’el-  
les obscrVent un régime convenable , elles doivent  
s’abstenir de tout ce qui est chaud , du vin, des aroma-  
tes & autres choses femblables, ne boire que de Peau,  
& n’user que de fubstances altérantes & humectantes.  
Ces précautions doivent être obfervées principalement  
dans le tems de l'éruption des *dents Se* avant qtl’dle  
commence à devenir pénible.

La premiere chofe à laquelle on doit s’attacher dans la  
cure est d’âppaiser la douleur & l’inflammation, qui  
flont ordinairement accompagnées d’une fievre légere ,  
de convulsions & de la diarrhée, & de relâcher & d’a-  
mollirles gencives que les *dents* percent avec plus de  
facilité. Rien ne fatisfait mieux à cette intentlon que  
les remedes qui possedent une qualité relâchante &  
calmante, dont leos principaux font la gelée de corne  
de cerf dissoute dans quelque liqueur convenable, avec  
l’essence de pavot siauvage & quelques gouttes de li-  
queur anodyne minérale, & donnée dans des intervaI-  
les conyenables.

On peut encore donner avec succès une dosie convenable  
de la composition salivante.

Et ajoutez-y,

*d’esprit desol ammoniac , quelques gouttes.*

Il est siouvent plus avantageux dans toutes les maladies  
violentes qui affligent les enfans, aussi-bien que dans  
celles dont la pousse des *dents* est suivie, de faire pren-  
dre à leurs nourrices plutôt qu’à eux, les remedes qu’on  
juge leur être convenables. J’ai fouvent vu prescrire  
pour cet effet avec beaucoup de fuccès, des remedes  
anti-spasinodiques, tels que les poudres composées de  
racine de pivoine, de corne de cerf, d’unicorne fossile,  
d’ambre , de castoreum & d’autres drogues fembla-  
bles.

Rien n’est plus capable d’augmenter le cours impétueux  
des humeurs qui fe portent vers les parties supérieures,  
qu’une constipation opiniâtre jointe aux flatuosités &  
aux spasines qu’elle occasionne dans les intestins quî  
scrnt revétus d’une tunique nerveuse.

Le Medecin doit donc s’attacher à tenir le ventre de  
l’enfant suffisamment libre par des clysteres émolliens  
& huileux, & celui de la nourrice par des purgatifs  
convenables,

1025 D E N

convenables, de peur que la cure ne soit ou retardee ou  
totalement empêchée par une caisse aussi nuisible.

Il faut aussi appliquer fur les genciVes les remedes que  
l'on croira les plus propres pour les ramollir & les te-  
lâcher. La crême, le heure sans fel, feul ou mêlé aVec  
du miel , font extremement utiles pour cet effet. Il  
n’est pas moins aVantageux d’appliquer une figue ou-  
verte en deux, fur l'endroit où l'on Voit que la *dent*cherche à percer , & où l’enflure , la douleur & la cha-  
leur commencent à fe faire fentir. La moelle enfermée  
dans l’os du pié d’un Veau, le mucilage dè femences de  
coings aVec quelque peu de jaune d’œuf dissous dans de  
l’eau rosie, le sirop Violat ou la cerVelle de lleVre, pase  
fient pour être spécifiques dans ce cas. Mais je ne con-  
nois rien de plus efficace qu’un liniment préparé aVec  
le blanc de baleine , le sirop de paVot blanc, l'huile  
d’amandes douces, lesiafran & le nitre, que l'on appli-  
que fur la gencÎVe malade. Quelques-uns recomman-  
dent une croûte de pain blanc cuite dans du lait & mê-  
lêe aVec un peu d’huile rosiat & de siafran , comme un  
remede admirable pour appaifer la douleur & l'inflam-  
mation.

Supposé que la *dent* ne perce point, il faut faire une inei-  
ssen dans les genciVes , & couper aVec le bistouri les  
membranes contiguës aux extrémités des *dents',* ce que  
j’ai Vu pratiquer plusieurs fois aVec fuccès.

Toutes les fubstances d’une nature chaude & pungitiVe ,  
les errhines spiritueufes & les astringens appliqués fur  
les gencives en forme d’onguent , font extremement  
nuisibles dans les cas où les *dents* ont de la peine à per-  
cer, à caufe que le mouVement étant pour lors accélé-  
ré dans tout le corps, ils augmentent les fymptomes  
aussi bien que la fieVre , qui est prefque teujours insé-  
parable de la douleur. On ne peut donc que blâmer les  
meres qui tiennent leurs enfans fous un régime trop  
chaud , ou qui les logent & les couchent trop chaude-  
ment lorsqu’ils font attaqués de maladies accompa-  
gnées de douleur, de fieVte & d’inflammation. Puisque  
rien ne donne de plus grandes espérances de guérsson  
que la liberté du Ventre , on doit s’abstenir des corro.  
boratifs & des astringens ; j’ai toujours observé que  
leurtssagea des suites funestes & qu’il occasionne des  
conVulsions & plusieurs autres symptomes aussi fâcheux.  
F. HOFFMAN.

*Opérations Chirurgicales relatives aux dents.*

Quelques perfonnes ont les *dents* & les mâchoires si ser-  
rées , qu’ils ne peuvent ni manger ni parler qu’aVec  
beaucoup de peine. Cette incommodité paroît deyoir  
fon origine à une rigidité ou fpafme des mufcles de  
la mâchoire inférieure, ce qui lui a fait donner le nom  
de roideur, *rigor ,* ou de fpafme de la mâchoire.

Cette espece de fpafme ou de conVulsion ne Vientpas tou-  
jours de la même caufe, car elle est quelquefois excitée  
par la blessure des nerfs & des tendons de quelque par-  
tie du corps, ou par l’amputation d’un bras ou d’une  
jambe, comme je l’ai fouVent obEerVédans les Camps ;  
quelquefois aussi elle est causée par une inflammation  
de la mâchoire même ou des mufcles de la gorge.

Lorfque cette maladie provient d’une blessure, il faut  
commencer par examiner s’il n’y a point de corps  
étranger dans la plaie qui caisse ces spaimes , car on ne  
l’a pas plutôt retiré que les moiiVemens fpafmodiques  
ceflènt, quoiqu’ils aient résisté à tous les remedes ner-  
vins. Que s’il n’y a point de corps étranger dans la  
plaie, on peut conclurre aVec raifon que les spafmes  
procedent d’une offenfe des nerfs & des tendons , & il  
faut aVoir recours aux remedes usités dans des pareils  
cas , tels que le baume du Pérou, de Copaii, l'huile de  
térébenthine, ou à un mélange de cette huile aVec de  
" l’eau de la Reine de Hongrie modérément chaude que  
l’on infufera de tems en tems dans la plaie. On appli-  
quera ensuite dessus quelque cataplafme digestifcom-  
poséde fcordium , d’absinthe, d’auronne, de fleurs de  
*Tome III.*

D E N 1026

sureau , de camomile & autres semblables cuites dans  
du νϊη. Si ces remedes ne réussissent point, il faudra né-  
cessairement couper le nerf offensé, à moins qu’on ne  
craigne pour la Vie du malade. Ces spafmes & ces con-  
vulsions cesseront ensijite en moins de tems qu’on ne  
l’aroit cru. Le nerf offensé est quelquefois si profon-  
dément situé qu’on ne fauroit en approcher ni le sépa-  
rer fans expofer le malade à une mort certaine. Ce cas  
est fâcheux , il est Vrai : mais il reste un remede qui est  
d’amputer fans délai le bras ou la jambe dans laquelle  
fe trouVe le nerf offensé, supposé que le malade ait *as-  
sez* de force pour supporter l'opération. Lorsque la  
maladie furVlent après l'amputation d’un membre , la  
cure en est beaucoup plus aisée, car dans ce cas elle  
cesse fouVent d’elle-même dès qu’on a ôté la ligature ou  
le Vitriol dont on s’étoit fervi pour arrêter l’hémorrha-  
gie. Il est assez ordinaire de Voir les remedes les plus  
efficaces & les meilleures méthodes deVenir inutiles  
dans cette maladie, & j’ai Εουνεηΐ Vu des malades qui  
ont péri misérablement.

Lorsqu’une inflammation des amygdales ou des mtsscles  
qui font agir la mâchoire empêehc les *dents* de s’écar-  
ter les unes des autres , ce qu’on peut faire de mieux est  
d’appaifer cette inflammation par les méthodes usitées  
en pareils cas; car elle n’est pas plutôt dissipée que la  
rigidité & la roideur des mâchoires & de la. bouche cef-  
fent insensiblement. Mais comme le malade pourroit  
fouffrir de la faim pendant ce tems-là, il est absolu-  
ment nécessaire de lui faire aValer du bouillon, de la  
biere chaude préparée aVec des jaunes d’œufs, des  
émulsions d’amandes douces, des gelées de corne de  
cerf& autres préparations nourrissantes, que l'on peut  
prendre même aVec les *dents* très-raprochées. On lui  
donnera si la nécessité l’exige, des lavemens nourrif-  
sans composés des mêmes ingrédiens.

Quelques Medecins ont inventé différens instrumens  
pour écarter les mâchoires , communément appelles  
*specula oris* ou *specilla oricularta.* On peut, il est Vrai,  
à l’aide de ces instrumens, dont l’un est représenté dans  
*la Pl. XI. Fig.* 12. & l'autre *Fig.* 13. faire prendre plus  
commodément aux malades les alimens & les remedes  
dont ils ont befoin : mais je fuis si fort éloigné d’en re-  
commander l’usage dans toutes fortes de cas, que je  
les crois au contraire extremement dangereux & nuisi-  
blesdans quelques-uns. Il ne se peut faire en effet que  
la séparation Violente & forcée des mâchoires, n’aug-  
mente l’inflammation des mufcles, & aVec elle la dou-  
leur & les spafmes, au lieu que l'on peut éVÎter ces in-  
conVéniens en nourrissant le malade comme j’ai dit ci-  
dessus. On peut donc rejetter l’usage de ces fortes d’inf-  
trumens, non-seulement comme inutiles, mais encore  
comme cruels & capables de caufer les accidens les  
plus funestes. Je ne faurois approuVer non plus la pra-  
tique de Dionis,tout célebre Chirurgien qu’il étoit,qui  
voulait que dans les cas où l’on ne peut écarter les mâ-  
choires pour faire prendre de la nourriture & des *re-  
medes* au malade , on cassat quelques *dents.* Mais bien  
loin de condamner l'usage de ces instrumens dans les  
cas où il est nécessaire d’ouvrir extremement la bou-  
che, foit pour y décotiVrir quelque maladie , ou pour  
opérer silr le palais , soir les amygdales ou fur les  
*dents s* je recommande au contraire pour cet effet le  
*speculum oris* représenté dans la *Pl. XI. Fig.* 13. ou tel  
autre instrument propre au même tssage.

*Méthodes pour nettoyer les dents.*

Comme les petites écailles jaunes & noirâtres qui se for-  
mcnt Eur les *dents* défigurent la bouche, la renuent  
puante & font perdre aux *dents* leur fermeté, il estab-  
folument nécessaire si l’on Veut les conferver de les dé-  
tachêr le plus promptement qu’il est possible. On se  
fert pour cet effet de plusieurs instrumens que l’on  
voit représentés dans la *Pl. XI. Fig-* 14. 15. 16. et 17.  
dont les uns Eontpointus, les autres larges, les autres  
trenchans & les autres faits en forme de déchWussoir,

Ttt

1027 D E N

comme dans la Fig. 17. Mais comme il y en a un grand  
nombre on peut les monter a vis sur un manche com-  
mun représenté par la lettre B nsig. 14. ou les fixer dans  
des manches propres à chacun d’eux , comme dans les  
*sigures* I6. & 17- que j’ai prifesde Fauchard. On appli-  
quera ces instrumens près des gencives, & saisissant les  
extrémités des *dents* de l'autre main, on enlevera peu  
à peu ces écailles les unes après les autres. Mais il faut  
agir ici avec beaucoup de précaution, de peur de dé-  
chirer les geneives ou d’arracher les *dents.* On aura  
foin ensuite de les frotter les unes & les autres pen-  
dant quelques jours avec la teinture laiteufe de Myn-  
sieht, ou avec du miel rofat mêlé avec quelques gout-  
tes d’efprit de fel ou de vitriol;car par ces moyens non-  
seulement on rendra les *dents* extremement blanches,  
mais on raffermira encore les gencives. J’ai vu il n’y a  
pas long-tems en Saxe un Opérateur qui avec l'instru-  
ment représenté par la Fig. 17. nettoya en ma préfen-  
ce les *dents* à plusieurs personnes avec beaucoup de  
promptitude & de dextérité.

11 saut avoir filin pour empêcher qu’il ne *se* forme des  
nouvelles écailles, & que les *dents* ne fe noircissent  
comme auparavant, de les nettoyer tous les six ou fept  
jours avec quelque dentifrices convenables; mais il est  
aussi nuisible pour les *dents* de les frotter trop fouvent,  
& avec des substances acres, crues & drastiques , que  
de les négliger tout-à-fait.

Les poudres acres préparées avec la pierre ponce, la bri-  
que, le corail, la cendre du tabac & autres fubstances  
semblables , ne valent rien, parce qu’elles rongent les  
*dents* avec trop de force. Il en est de même des efprits,  
furtout de ceux de fel & de vitriol qui les corrodent &  
les consument insensiblement.

Les meilleurs dentifrices font ceux que l'on prépare avec  
des substances d’une nature plus douce , telles que les  
pierres d’écrevisses , la nacre de perle , les écailles  
d’huitres & la corne de cerf calcinées, la craie, la ra-  
cine d’iris de Florence, la Myrrhe , que l'on réduit en  
poudre & dont on fait un mélange , auquel on peut  
ajouter pour raffermir les gencives , quelques gouttes  
d’efprit de fel ou de vitriol.

Voici la maniere de préparer cette composition.

Mêlez ; & faites-en une poudre que vous garderez pour  
l’ufage.

Ou

On donnera à ces poudres une saveur agréable avec quel-  
ques gouttes d’huile de canelle, de clous de girofle ,  
ou de bois de Rhodes. La cendre du tabac, pourvu  
qu’on en ufe rarement, est un excellent remede pour  
dissiper la noirceur des *dents.*

La préparation suivante n’est pas moins bonne.

Prenez *d’eau de plantain, une once ;*

*de miel rosat s deux dragmes^*d’esprit *de fel > dix gouttes ;*

Mêlez^

D E N 1028

On trempera le bout d’une ferviette ou d’un mouchoir  
dans cette liqueur , & l’on en frottera tous les jours  
les *dents,* jufqu’à ce qu’elles aient repris leur blan-  
cheur ; mais il est bon en même tems d’ufer tous les six  
ou fept jours de quelque dentifrice convenable. Quel-  
ques Dentistes recommandent l’efprit de fel ou de  
vitriol, pour dissiper la noirceur des *dents* : mais cette  
méthode ne vaut rien , parce qu’il n’y a point de itib-  
stance qui les détruife plus promptement. Suppofé  
que l’on veuille s’en servir , il faut avoir foin de *se* la-  
ver la bouche aussitôt après avec de l'eau , de peur que  
ces liqueurs n’y laissent quelque acrimonie. Il n’y a  
rien de meilleur pour consserver les *dents,* que de les  
laver tous les matins & après chaque repas aVec de  
l’eau en les frottant avec le bout du doigt. U faut aussi  
Ee Eervir une soi? par fernaine de quelque bon denti-  
frice , que l'on mêlera si l’on veut aVec du SH , que j’ai  
trouVé extremement efficace pour cet effet. On garan-  
tira par cette méthode les *dents* des humeurs ténaces  
& des parcelles de Viandes qui ont couttftne de s’y at-  
tachesu&sd’y former des croutcs;ausslubien que de la cor-  
ruption des douleurs & des maladies auxquelles elles  
Eont sujettes.

*Des Dents cariées.*

Lorfque les *dents* Eont cariées , on ne Eauroit manger  
qu’il ne s’amasse dans les trous qui s’y sirnt formés des  
parcelles de Viandes, qui Venant à s’y corrompre, les  
rongent de plus en plus, aussi-bien que leurs nerfs &  
leurs membranes , ce qui défigure la bouehe du mala-  
de & le tourmente extremement. On a inventé de-  
puis long-tems des remedes pour guérir ces maladies,  
ou du moins pour les appaifer. La premiere choEe que  
l'on doit faire dans les cas de cette nature , est d’ôter  
aVec une petite aiguille , ou cure-dent,ou tel autre ins-  
trument convenable , tel que ceux que l’on voit re-  
préfentés dans la *Pl. XI. Fig.* 19 , 20, *ou* 21 , les or-  
dures qui fe Eont amaffées dans ces trous, & les remplir  
aussi-tôt avec du mastic ou de la cire blanche que l’on  
renouvellera toutes les fois qu’il en fera bcEoin. On  
garantit souvent les *dents.,* par ces moyens , desordu-  
res qui s’y amassent, aussi-bien que cies effets de l'air,  
outre qu’on empêche la corruption de faire de plus  
grands progrès. Quand la carie n’est pas profonde ,  
on peut souvent l'enlever avec une rugine .'mais lorsu  
que les dents molaires font attaquées d’une maladie  
de cette nature, surtout dans le milieu , le plus sûr est  
d’en remplir les trous avec des petits morceaux d’or  
ou de plomb , par le moyen des instrumens représen-  
tés dans la *Pl. XI. Pig.* 20 & 21. Lorsque la carie a  
pénétré trop avant pour pouvoir mettre ces méthodes  
en ufage , il faut verser dans les trous quelques gout-  
tes d’huile de clous de girofle, de canelle , de gayac,  
ou d’esprit de vitriol, pour confumer les ordures qui  
s’y font amassées & pour appaifer les douleurs qu’elles  
catssent. Supposié que ces remedes ne produisent pas  
l’effet qu’on souhaite , on introduira dans la caVÎté de  
*la dent* un cautere actuel, pareil à ceux que l’on voit  
représentés dans la *Pl. XI. Fig.* 20 ou 21 ; car cette  
opération dissipe les ordures & la douleur cn très-peu  
de tems, fans incommoder beaucoup le malade, pour-  
vu qu’on la fasse aVec précaution , & qu’on prenne gar-  
de de ne point offenfer les parties Voisines. Les cavi-  
tés des *dents* étant ainsi cautérisées , il faut les remplir  
aVec quelque fubstance convenable , pour empêcher  
que les douleurs ne reviennent. Que si ces mefiltes sisnt  
inutiles , & qu’on ne puisse remplir la caVÎté de *iadent*avec de l'or, du plomb ou de la cire, il n’y a point d’au-  
tre remede que de l’arracher, à moins que quelque cir-  
constance ne s’y opposte.

*Méthode d’appaifer le mal de dents par une Opération  
manuelle.*

Le mal de *dents* est quelquefois si violent & *si* opiniâtre

iO2p D E N

qu’il résiste aux remedes les plus efficaces : & pour  
lors il saut avoir recours à la Chirurgie. On l’appaife-  
ra en scarifiant les gencives, comme Pline l’obEerve  
dans le septieme chapitre de scm trente-deuxieme Li-  
vre , ce qui est une méthode que l’on pratique souvent.;  
ou en plongeant un cautere actuel dans la cavité de la  
*dent* cariée , de la maniere que nous avons dit ci-def-  
fus. On pourra encore appliquer un cautere fur la par-  
tie appellée antitragus par les Anatomistes, y faire une  
incision , ou fuivant Schelhammer , la presser forte-  
ment avec les doigts ; ou enfin arracher la *dent* qui cau-  
fe la douleur.

*Maniere d’égaliser les dents , et de les polir , quand elles  
blessent la langue et les levres par leurs pointes.*

Les *dents* Eont quelquefois si mal arrangées , qu’elles  
avancent les unes silr les autres, ou trop en dedans,  
ou trop en dehors. Il arrive plus souvent encore que  
les pointes des *dents* qui ont été cassées aVancent iné-  
galement , & forment des âpretés qui nuisent à la pa-  
role & àlamastlcation, & qui piquent la langue, les  
joues ou les levres , ce qui oceasionne fouvent des in-  
flammations , des douleurs, des ulceres & même des  
cancers. Il faut donc remédier promptement à la cau-  
fe de ces maladies formidables , foit en égalifant ces  
*dents* incommodes , avec la lime représentée dans la  
*Pl. XI. Fig.* 22. ou , si le cas le requiert , en coupant  
avec des ciseaux les pointes qui aVancent trop. S’il ar-  
rÏVe que ces méthodes sioient inutiles, il ne reste plus  
d’autre remede que d’arracher la *dent.*

*De l’extraction des dents , et des précautions qu’elle  
exige.*

Il saut bien peu s’aimer & *sa* sianté, pour sie faire arracher  
fans nécessité & dès la moindre douleur les *dents* fer-  
mes & faines ; car une pareille opération estnon-feu-  
lement douloureufe , mais encore accompagnée de  
beaucoup de danger , *les denas* étant fixées dans leurs  
alcéoles comme autant de clous dans une piece de  
bois. D’ailleurs l'extraction des *dents* , fur-tout de  
celles de deVant, nuit considérablement à la mastica-  
tion & à l'articulation de la Voix. Ce malheur est irré-  
parable dans les adultes , puisqu’il est rare que denou-  
velles *dents* remplacent celles qui ont été arrachées. Il  
y a cependant plusieurs cas où cette opération est ab-  
solumcnt nécessaire, premierementauxenfans lorsque  
les *dents* incisives fe disposent à tomber ; car il Vaut  
mieux les arracher que d’attendre qu’elles tombent  
d’elles-mêmes. Lors donc qu’on s’apperçoit qu’elles  
branlent , il saut les incliner de côté & d’autre , juf-  
qu’à ce qu’on puisse les arracher ou aVec les doigts, ou  
aVec un brin de fil qu’on attaehe autour , ou ce qui est  
beaucoup plus commode , aVec un bec de corbin ; car  
il est à craindre, lorfqulon laisse trop long-tems ces  
*dents* dans les gencÎVes , qu’il n’en croisse de nouVel-  
les auprès qui défigureroient la bouche. Il perce quel-  
quefois aux enfans des *dents* au palais ou dans quel-  
qu’autre endroit femblable, ce qui les empêche de té-  
ter ou de parler; lorfque cela arrÎVe , il ne faut point  
différer à les arracher. Les *dents* cassent quelquefois  
des douleurs si insupportables, furtout quand elles font  
gâtées , que les remedes les plus efficaces deViennent  
inutiles , & pour lors on est obligé d’en faire l’extrac-  
tion. Quatriemement, lorfque les *dents sont* d’une fi-  
gure & d’une grosseur à défigurer la bouche , à ofl'en-  
cer la langue & les leVres , ou à empêcher la conglu-  
tination des plaies que ces parties peuVent receVoir ,  
il ne saut pas différer un moment de les arracher. Il  
faut de même arracher celles qui font deVenues fistu-  
leufes , parce que peur l’ordinaire les autres reme-  
des fout inutiles.

Voici la maniere dont fe sait cette extraction :

Lorfque la *dent* que l'on veut arracher est placée dans la

D E N 1030

1 mâchoire inférieure, on fait asseoir le malade à terre fut

un carreau;& si elléest à la mâchoire supérieure, fur un  
siege un peu plus haut ou silr un lit : après quoi le Chi-  
rurgienfaisit la dent aVecun instrument ConVenable,&  
i’enleVe à plomb de sim alcéole, de la même maniere  
qu’on arrache un clou. On tire l’instrument en-haut  
quand la dent est en-bas ; & en-bas quand elle est située à  
la mâchoire supérieure. Mais il faut beaucoup d’art &  
de dextérité dans cette opération pour ne pomt rompre  
*la dent, &* ne la point manquer. Quant aux instrumens  
dont on fe fert pour cet effet, ils sont si nombreux & si  
disterens que c’est une étude même pour les Chirur-  
giens que de les connoître tous. Ceux dont on feEert  
le plus communément, Eont le pélican & le bec de cor-  
bin. Nous en aVons représentés quelques autres de  
moins communs dans la *Pl. XI. Fig.* 23,24 et 25. On  
se mettra beaucoup plus au fait de leurs aVantages par  
la pratique que par toutes les deferiptions qu’on pour-  
roit en donner. Lorfque ces instrumens ne sont point  
suffistans pour arracher les chicots , ou les morceaux  
des racines qui sont restées dans les alVéoles,on en em-  
ploie d’autres, dont les meilleurs & les plus usités Eont  
celui qu’on appelle *P es Caprae , pié de Chevre,* celui  
que l'on voit représenté par la Fig. 26. de la *Pl. XI,*l’instrument représenté par la lettre *AsFig.* 23. sert au  
même effet , & sem autre partie *B,* à l'extraction des  
*dents.* Garengeot, dans sion Traité des *Instrumens de  
Chirurgie ,* & Fauchard un des plus habiles Dentistes  
ont donné la figure & la description d’un grand nom-  
bre d’autres instrumens. Mais il fautosserVer qu’il ne  
faut jamais arracher une dent, quelque nécessité qu’il y  
ait de le faire , lorfque les gencÎVes ou quelqu’unes  
des parties Voisines font attaquées d’une inflamma-  
tion Violente , de peur que la douleur dont l'opération  
est fuÎVÎe , n’augmente l’inflammation , & nlocca-  
sionne plusieurs autres fymptomes fâcheux.

*Maniere d’ajuster les dents artificielles.*

Rien ne défigure plus une bouche & ne nuit daVantage à  
la prononeiation de certains mots que le défaut des  
*dents* antérieures, ainsi que nous llavons déja observé,  
& que l’expérience le prouVe tous les jours. C’est pour  
obVÎer à ces inconVéniens qu’on a inVenté des *dents* ar-  
tificielles d’ÎVoire, de *dents* de cheVal marin & d’os de  
bœuf, que l'on attache à celles qui restent. On en fait  
fabriquer autant qu’il en manque aVec ces os , & on les  
fait tenir ensemble, & aVec les *dents* naturelles, aVec  
du fil d’or ou un brin de foie. Mais pour que ces *dents*artificielles puissent fe conEerVer plus long-tems, il saut  
aVoir sioin de les ôter quand on Va fe coucher, & les  
nettoyer aVec foin aVant de les remettre. S’il arrÎVoit  
que quelque chicot empêchât de ρουνοΐτ ajuster ces  
Eortes de *dents,* il faudroit ou le limer, ou l'arraeher  
aVec quelqu’un des instrumens dont nous aVons parlé  
ci-dessus.

*Explication des figures de la Planche XI. relatives aux  
opérations que l’onfattsur les dents.*

*Figure* 12. repréfente un instrument communément ap-  
pellé *speculum oris.* Il est muni d’une Vis pour pouvoir  
écarter les *dents* quand on Veut faire quelque opération  
dans la bouche. *A A* représentent les parties que l’on  
introduit entre les *dents* incisiVes ; *& B,* la Vis qui fert à  
les écarter autant qu’on Veut.

*Fig.* 13. représente un autre *speculum oris* fait en forme  
de tenaille. On applique fa partie *A* fur la langué.  
pour l’abbaisser & l’empêcher de remuer ; & les par-  
ties *B B* fous les *dents* incisiVes de la mâchoire Eupé-'  
Heure; & au moyen des branches ou extrémités *CC,*on ouVre la bouche & on abbaisse la langue tout à la  
fois.

Fig. 14. 15. 16. & 17. font diVers instrumens pour net-  
loyer *lus dents CSc* en enleVer les écailles tartareustes.  
Leurs pointes ont différentes formes, pour qu’elles

Ttt ii

ίθὸι D E N

puissent s’ajuster à la figure & à la situation des *dents.*Le manche *B, fige* 14. est tellement construit, qu’on  
peut y ficher ces Instrumens tout-au-tour par le moyen  
de la Vis CCC.

Fig. 18. & 19. fiont des instrumens destinés au même ufa-  
ge, mais un peu plus grands, & tels que Fauchard les  
demande.

*soi g.* 20. & 21. Font deux instrumens pour nettoyer les  
caVÎtés des *dents,* pour les cautériser , ou y introduire  
des petits morceaux d’or ou de plomb.

*Pig.* 22. représente une lime pour limer les *dents* qui sont  
cariées , ou qui piquent la langue & les leyres. *A* re-  
présente la lime, & *B* S01I manche.

*Fig.* 23. représente une ηουνεΐΐε espece de daVÎer. On  
peut *se* fierVir de *sa* partie *A ,* au lieu du pié de che-  
vre , pour arracher les racines d’une *dent* ; & de la par-  
tie *B,* en y ajoutant le crochet C, pour enleVer la *dent*entiere par le moyen de la Vis *D* , fuÎVant qu’elle est  
plus ou moins grosse, outre qu’on peut cacher la *dent*dans l'étui F quand elle incline en arriere , si la nécessi-  
té l’exige.

*Fig-* 24. représente un autre daVÎer , qui, au moyen de la  
vis *Α &* de la boule ou manche *B,* peut ferVÎr à arra-  
cher les *dents* de quelque grosseur qu’elles soient.

*Fig.* 25. représente un autre instrument pour le même  
effet , muni de trois crochets ; l’un droit, représenté  
par *Α ; &* deux courbes, représentés par B C. Le pre-  
miersertà l'extraction des *dents* molaires antérieures ,  
& les autres pour arracher celles qui font plus aVant  
dans la bouche. On peut fixer chacun de ces crochets  
à la machine parle moyen de la Vis *D ,* suivant la posi-  
tion de la *dent* que l'on Veut arracher. La principale  
partie de cette machine Fs’allongeouseraccourClt par  
le moyen du manche *E* & de la Vis *G.*

*Fig.* 26. représente un croehet pour arracher quelques  
*dents* , aussi-bien que leurs racines. HEISTER , *Instit.  
Chirurg.* Voyez *Odontalgia,*

DENSITAS , πυκνότης ; la densité est quelquefoisoppo-  
Fée à *raritas,* dilatation ; & pour lors elle signifie con-  
densation , & quelquefois la même chofe que *crebritas,*ce qui est fréquent. L’adjectif *densus* est exprimé par  
δασὓς, ( Voyez *Das.ys* ) & par πυκνὸς , qui, dans Hip-  
pocrate , *^Hph.62.* signifie densité de tissu : maisap-  
pliqué au pouls ou à la respiration, il signifie fréquent,  
réitéré, comme dans le 4. *Epid. sect.* 4. T. VI,

DENTAGRA, ὸδονταγρα , de ὀδοὓς , *une dent*, & ἄγρα,  
*proie , capture,* estun instrument de Chirurgie qui fert  
pour arracher les *dents.* Il est encore appelle ψαλὶς.  
Ses autres noms en latin *sont dentoducum, dentarpago,  
odontagogum.* Voyez les difl'érentes sormes de ces inf-  
trumens dans Paré, *Lib.XVI. cap.zy.* & dans la *Plan-  
che XI. Dentagra* signifie aussi la goute aux *dents.* Voy.  
*Arthritis.*

DENTALIS LAPIS, est cette efpece de tartre ou de  
tuf formé de la coagulatlon de plusieurs particules VÎf-  
queufes, laquelle s’attache aux dents, & acquiert prese  
que la dureté de la pierre. Ηεεμοντ, *Alimenta tarta-  
ri ins.ontia, Numbr.* 23.

DENTALIUM, Offic. Schrod. 5. 328. Charlt. Exer.63.  
Mont Exot. 6. *Dentales ,* Scyll. p. 136. Tab. I8. n.7.  
8. *Dentalium conchaespecies*, Ind. Med. 45.Zlez?ti?so *lae-  
ve , album , altera extremitate rufescens ,* Lift. Hist.  
Conclu 14. Sect. II.n. 2. *Dentales,* Gefn. de Aquat.  
345. *Tabulas dentalis laevis,* Lang. Metlu Testat. 5.  
Rondel. dePife. 2. 11-0. *Autales dicuntur alii esiiscsem  
formae ased minores,* Bonan. 91.

C’est un petit coquillage de figure conique, cblong,  
blanc , lequel renferme une efpece de ver. On le trou-  
ve fur les côtes d’Angleterre. 11 est alcali, abforbant ,  
cordial & astringent. On trouVe une autre espece de  
*dentale* Eur les côtes de la Normandie, qui n’est autre  
choEe qu’un petit peloton de fable qui sert de demeure  
àunver. **GEOFFROY.**

DEN 1032

On n’en fait pas un grand ufage en Medecine : mais il pa-  
roît poiléder les mêmes Vertus que les autres substances  
testacées.

DENTARIA, *dentaire.*

Voici Ees caracteres :

Elle porte une silique longue, remplie de semences qui  
font rondes pour la plupart. Lorlque cette silique est:  
mûre, ses panneaux prennent une firme spirale , & el-  
le jette *ses* semences aVec beaucoup de Violence. Sa  
racine est écailleuse , charnue & dentelée , ou décou-  
pée en forme de dents. BoERk aa υε *, Index alter -, Pars  
II.p.* 21.

Boerhaave ne fait mention que d’une espece de cetteplan-  
te, qui est,

*Dentaria, heptaphyllos, b accuser a,* C. B. Pin. 322. Raii  
Hist. 1.784. Hist. Oxon. 2. 254. Tourn. Inst. 225.  
Elem. Bot. 192. Park. Theat. 619. Boerh. Ind. A. 2.

21. *Dentaria,* Offic. Ind. Med. 65. *Dentaria, viola  
dentarias* Mont. 42. *Dentaria heptaphyllos Clusii,* Cer.  
834.Emae. 985. *Coralloides altera sivesceptifoliasu.* B.

3. 899. *Coralloidcs septisolia, dentaria heptaphyllos,*Chab.

On trouVe cette plante dans les Jardins des Botanistes.  
Elle fleurit au mois d’AVril. Sa racine est *d’usage , &*pofièdeune qualité dessiccatÎVe & astringente. DaLE.

DENTARIUS ,ὀδοντικύμ , *Dentiste,* est celui qui arrache  
les dents, ou qui guérit leurs maladies. Galien, *ad  
ThrafybuI. c.* 24. où l'on trouVe aussi *Ocularius & Au-  
ricularius , ο^θαλρυκος rsa ωτιλος,* le premier est un Ocu-  
liste; & le fecond, un Medecin qui traite les maladies  
des oreilles.

DENTARPAGA. Voyez *Dentagra.*

DENTES COLUMELLARES,clans Varron&dans  
Pline, font ce que Varron appelle dans un autre endroit  
*dentes canini -,* dents canines. CasTELLI.

DENTICULÀTA , dans BoerhaaVe , *Index alter,* est  
le nom dela *Moschatelelna, soliisjumariaebulbos.ae.* Voy.  
*MosehateUina.*

DENTIDUCUM. Voyez *Dentagra.*

DENTIFRICIUM , ὀδοντότριμμα , *dentifrice ;* re-  
mede dont on fe fertpour frotter & nettoyer les dents,  
aussi-bien que pour dégorger les gencÎVes quand elles  
font pleines d’humeurs.

DENTILLARIA; nom de la *Plumbago quorumdam.*

DENT1SCALP1UM, ὀδοντόγλυφον , est un instrument  
de Chirurgie qui fert à nettoyer les dents. Clest, dans  
Scultet,un instrument aVec lequel on déchausse les  
dents , pour ρουνοΐτ les arracher aVee plus de facilité.  
Un *déchaussoir.*

DENT11IO , ὀδοντοφνία ; Eginete , *Hcysilao-iç, demi-  
tion j* la pousse des dents dans les enfans. Elledifferede  
Ι’ὀδαξισμὸς ( *Odaxismnsi)* de Galien , & du όυλων οδα-  
ξ/σμὸς d’Hippocrate, qui est la demangeaifon que fen-  
tent les enfans aux gencÎVes quand leurs dents commen-  
cent à pousser. BLANCARD.

DENTÔ, est celui dont les dents font longues & fort  
aVancées , ou qui a la bouche grande. BLANCARD.

DENUDATIO, γύμνωσις, *dénudation,* fe dit des os qui  
paroissent à découVert dans les fractures , ou dans  
quelque autre accident.

D E O

DEOBSTRUENS, ἀναστοματίκὸς, ἐνοφρακτικὸς , *déjosc-  
latiij* ce sont des remedes qui ne disterent point des apé-  
ritifs, *aperiens.* Voyez *Anastomosis.*

DEON *Hécvsue Tse,il faut,* signifie ce qui est propre,  
conVenable. GaLIEN , *C. dx Arelc. T.* 50.

Hippocrate, *I. Aph.* 1. entend par τά δἔοντα , « les de-.

1033 DEP

« Voirs»du malade, de ceux qui l’assistent, aussi-bien que '  
ceux du Medecin.

DEOPPILANTIA, DEOPPILATIVA MEDICA-  
MENTA, stont des remedes apéritifs & propres pour  
leVer les obstructions. Ηεεμοντ , *aditus praecluse ad  
Gond. Visa. Niimb.* 3.

DEP

\*

DEPASCENS , νομώδης, est l’épithete des ulceres pu-  
tridesqui mangent & rongent les chairs Voisines. On  
les appelle plus proprement phagédéniques, *phagedae-  
na,* φαγέδαινα, & *herpes exedens.* GaLIEN , *FI.Aph.*45. Ces siortes d’ulceres font appelles *nomae-, vcada,* par  
Hippocrate.

DEPERDITIO ,ἀποφθορὰ; le même *asoAbortus.* Voyez  
ce mot.

DEPHLEGMATIO, le même que *rectelflcaelo j Dé-  
phlegmation,* rectification par laquelle on dégage les  
liqueurs , particulierement les efpfits de tout leur  
phlegme, en les distilant ou les cohobant.

DEPILATIO, μάδισις, μάδησις , ψίλωσις ; chute des !  
cheVeux ou des poils. **HIPPOCRATE,** *Lib. I. III. VI.  
Epidem.*

DEPILATORIUM , ψίλωθρον , *dépilatoire* ; remede  
qu’on applique Eur la peau pour faire tomber les poils.  
11 y en a de trois efpeces. Les premiers font appelles  
psilothres, *psilothra,* ou *desolatoria ,* dépilatoires par  
excellence: les seconds font tomber les poils les plus  
grossiers , & les troisiemes les extirpent tout-à-fait.  
Ceux-ci font dangereux à caufe de leur qualité corrosi-  
*ve.* GaI IEN, *de C. M. S. L. Lib. I. cap.* 4.

DEPILIS, άθριξ. Voyez *Athrix.*

DEPLU ΜΑΤίθ ,στὴίλωσις ; maladie des paupieres, ac-  
compagnée d’une tumeur calleuse qui en fait tomber  
les poils. SuiVant Aétius, *Tetrab. II.scrm.* 3. *cap.* 78.  
c’est une maladie des yeux, composée d’une *madarosis*& d’une *fclerophthalmia.*

DEPREHENSIO, le même que *Catalepsie.* Voyez *Ca-  
' talepsis.* Il signifie aussi la même chofe que *diagnostic.*

**SeRIBONIUs** LaRGUS , N°. 183. 184.

DEPRESSIO , ἐσφλασις, *dépression ,* fe dit des blessures |  
du crane , dans lesquelles l'os est fracturé & poussé en-  
dedans Vers les meninges. On peut exprimer la même  
chofe par *impressio, introcesseo,* impression ou introcese  
sion , fuiVant Hildanus & scultet.

DEPRESSOR, *abbaisseur',* est le nom que l'on donne à  
plusieurs muscles, du nombre desquels font le *depressior  
labii superioris,* que nous aVons décrit au mot *Caput.*Le *depresser labii inferioris,* Voyez *Caput.* Le *depressor  
labiorum,* Voyez *Caput.* Le *depresser maxillae inferioris,*qui est le même que le *digastrique, voyez Caput ; &*l’abbaisseur de l'œil, *depresseroculi.* Voyez *Oculus.*

DEPRESSORIUM , *Depresseire,* est le nom d’un inf-  
trument représenté *Planche XIII. du II. Volesig.* 7. qui  
sert pour abaisser la dure mere après l'Opération du  
Trépan. Voyez *Caput.*

DEPRIMENS *Auriculam* , est le nom d’un muscle qui  
abaisse l'oreille externe. Voyez *Auris.*

DEPUR ATIO, *Dépuration,* le même que clarification  
ou purification. C’est purger un corps de sa lie, de scs  
feces & de ses autres parties grossieres & excremen-  
tielles. Les Chymistes entendent par ce mot une exal-  
tatlon.

DEPURATORIA FEBR1S. *Fievre dépuratoire*, est  
le ncm que Syndenham donne à une fleVre qui regna  
en 1661. 1662 1663. & 1664. Elle me paroît être la  
feule, dit-il, autant que j’ai pû l'observer jusqu’ici ,  
dans laquelle la nature ait réglé les fymptomes d’une  
maniere à disposer la matiere fébrile préparée par une  
coction conVenable , à être éVacuée en certain t ms,  
foit par des sifeurs abondantes, ou par une transpiration  
plus libre; & c’est à caisse de ces circonstances que je  
l’appelle*fievre dépuratoire, depuratoriasebris.* Je crois  
en effet, que cette *fievre* est la principale qu’il y ait  
dans la nature, tant par rapport à la méthode régu-

DEP 1034

liere dont elle *se sert* pour hâter & accomplir la dle  
gestion de la matiere morbifique dans un tems mar-  
qué , qu’à caufie qu’elle est beaucoup plus commune  
que les autres*fievres.* 11 est même raisonnable de croi-  
re que les excellentes regles qu’Hippocrate & les au-  
tres Medecins anciens nous ont laiîlées , conVÎennent  
à cette esipece de*fievre*, & qulon doit par leur moyen  
fie conduire de telle sorte que la matiere fébrile fe trou-  
Ve préparée à faire une crife par les fueurs.

Voici les fymptomes qui font propres à cette*fievre*, ou-  
tre ceux qu’elle a en commun aVec les autres : une  
grande anxiété & de fréquentes foiblesses, le Vomise  
fcment, la noirceur & la sécheresse de la langue , un  
abatement des forces aussi grand que fOudain , la fé-  
cheresse des parties externes, une urine constamment  
trouble ou claire comme de l’eau, l’une & l'autre dé-  
notent épalcment une crudité, & un cours de Ventre  
dans le declin (à moins que le Medecin ne le previen-  
ne en prenant des mcfures conVenables dès le corn-  
mencement) qui prolonge la maladie & la rend plus  
opiniâtre : mais dans fon cours ordinaire , elle dure  
rarement plus de quatOrze ou Vingt un jours, & elle  
se termine par des fueurs ou plutôt par une légere  
moiteur, fans qu’il paroisse jusqu’alors des signes de  
coction dans l'urine.

Cette maladie est accompagnée de plusieurs autres fymp-  
tomes quand on la traite mal.mais on comprendra beau-  
coup mieux leur nature , aussi-bien que celle de la ma-  
ladie, 5 ar la méthode particuliere que j’employai pour  
traiter cette*suvre,* & cela dans un tems où je ne foup-  
çonnois point qu’il pût y en aVoir d’autre dans la na-  
ture. Je remarquerai d’abord que la commution irré-  
guliere que la nature excite dans le fang, foit qu’on  
la regarde comme la caufe ou comme un Eymptome  
de cette *fievre,* Eert à en fcparer une certaine matiere  
hétérogene qui lui est préjudiciable , ou même à le  
renouVeller entierement.

Je me fers ici du mot général de *commotion* plutôt que  
de ceux de fermentation ou dlébullition, pour ρτένε-  
nir toutes les diffutes inutiles que ces derniers pour-  
roient occasionner , quelques unes les regardant com-  
me métaphoriques , quoiqu’ils soient capables d’une  
interprétation littérale. Car quoique la commotion  
du fang dans les *fievr* s ressemble dans difiérens tems  
aux fermentations & aux ébullitions des liqueurs Végé-  
tales , il y a cependant des yerfonnesqui croient qu’el-  
le en dssere à plusieurs égards : par exemple , disent-  
ils , les liqueurs qui fermentent acquierent une nature  
VÎneufe, donnent un efprit inflammable par la distila-  
tion , & se conVertissent aisément en Vinaigre , qui  
étant traité de même donne un esprit acide; au lieu  
qu’on n’a point observé jufqu’ici de pareils change-  
mens dans le sang. De plus, la fermentation & la dé-  
puration fe font en même-tems dans les liqueurs νΐ-  
neufes ; au lieu que la dépuration du sang dans les  
*sievres* n’acconqagne point , mais fuit l’agitation  
des humeurs, comme il paroît par là solution qui *se*fait de l'accès jar les sueurs.

A l.égard de l'ébullition , disent-ils , cette analogie est  
beaucoup plus étrangere & contraire à l’expérience  
dam plusieurs cas , où la commotlon du sang est trop  
foible pour meriter le nom d’ébullition. Cependant  
fans m’engager dans ces controVerfes, je ne ferai point/  
difficulté de me servir aussi quelquefois des termes de  
*fermentation 8c d’ébulInion,* puisqu’ils ont préValu par-  
mi les Medecins modernes, n’ayant rien tant à cœur  
que de faire entendre clairement mes pensées. Ce qui  
prouVe encore que cette cummotion fébrile du sang est  
excitée par la nature à dessein d’en féparerune matiere  
hétérocene & nuisible, ce sont *lussievres* accompag-  
nées d’éruption , dans lesquelles la matiere excrémen-  
titielle de maiiVaife qualité qui étoit cachée dans le  
fang Ee jette fur la peau par le moyen de l'ébulli-  
tion.

Il n’est pas moins Visible que la commotion fébrile du  
fang ne *sert* qu’à mettre ce fluide dans un nouvel état,

1035 DEP

& qu’un homme dont le fang est pur & exempt de tou-  
te corruption, peut être saisi d’une *fievre* tout comme  
un autre; car *ccs sievres* attaquent fouVent les corps  
les plus siains, & qui ne donnoient aucun signe, foit  
de pléthore ou de caeochymie, fans même qu’on puisse  
attribuer cette *fievre* à la corruption de l'air. Neant-  
moins dans ce cas même la *fievre* survient quelquefois  
lorsqu’il y a eu quelque changement remarquable dans  
l’air, dans la diete & dans les autres choies non na-  
turelles, le fang prenant un état ou une disposition tel-  
le que l'air & la diete l'exigent, fans que l'on puisse  
dire que l'irritation des particules viciées qui étoient  
cachées dans le sang aient contribué à la faire naître.  
Je ne doute point cependant que la matiere régulie-  
ment déchargée dans la defpumation du fang après la  
commotion Eébrile, ne foit réellement Viciée, quoique  
le fang fût auparaVant en bon état ; ce qui n’est pas  
plus étrange peut être que la corruption & la mauVaife  
odeur qu’acquierent certaines parties des alimens que  
nous prenons , après aVoir souffert un changement re-  
marquable dans le corps & s’être feparées du reste.

Je crois que les Vraies indications par rapport à cette  
maladie , font d’entretenir la commotion du sang dans  
des bornes qui répondent au dessein de la nature ; à  
empêcher qu’elle ne monte trop haut, ce qui pourroit  
oecasionner des iymptomes fâcheux, & à faire enforte  
d’un autre côté qu’elle ne s’affeiblisse point trop , par-  
ceque cela pourroit empêcher l'expulsion de la matiere  
morbifique, aussi-bien que les efforts que fait le fang  
pour fe renouVeller. Soit done que la *fievre* proVÏenne  
de l’irritation de quelque matiere hétérogene, ou du  
changement que le fang est fur le point d’essuyer, l’in-  
dication de la maladie doit être la même dans l'un &  
dans l'autre cas; & fur ce principe je me conduis dans  
la cure de la maniere suivante.

LorEque le sang est peu animé, comme c’est l’ordinaire  
dans les enfans, & qu’il est dénué d’esprits , comme ce-  
la arrÎVe dans le déclin de l'âge ou dans les jeunes gens  
qui ont eu une maladie de langueur, je m’abstiens de  
la faignée ; car le sang étant déja trop foible , il peut  
deVenir par la faignée incapable de cette despumation  
que la nature fe propofe , & qui ne manqueroit pas  
de corrompre fa masse & de caufer la mort au malade.  
Il en Eeroit du fang alors comme des liqueurs fpiri-  
tueuses qui fermentent , dont on ne peut arrêter le  
mouVement fans les gâter. La nature ne peut plus souf-  
frir les particules qu’elle a une sois commencé d’ex-  
pulfer, qui, quoiqu’elles fussent pures tandis qu’elles  
étOÎent également mêlées aVec le fang, font lors de  
leur expulsion dans un état à infecter le reste des fucs.  
Je n’ignore point cependant que l’on peut quelque-  
fois rémedier aux mauVais effets de la faignée, & re-  
duire le simg à un temperament propre pour acheVer  
la despumation nécefsaire, par le moyen des cordiaux :  
mais il Vaut mieux préVenir cet inconVenient que d’ê-  
tre obligé d’y apporter des remedes.

Loreque le sang a une disposition contraire, comme c’est  
assez l’ordinaire dans les jeunes gens d’une habitude  
forte & fanguine , je commence par la faignée , & on  
ne saurait même l’omettre fans danger , si ce d'est dans  
le cas dont nous aVons parlé ; car, fans elle il peut non-  
feulement résiulter un délire, des phrénésies & d’autres  
maladies semblables de la trop grande eflerVefcence du  
fang ; mais la circulation du fang peut être encore arrê-  
tée, ou sa masse croupir à caisse de *sa* trop grande quan-  
tité.

Je ne tire qu’autant de sang qu’il en saut pour préVenir  
les inconVéniens qui pourroient resillter de la commo-  
tion trop Violente de ce fluide. Je regle essuite les de-  
grés de chaleur en réitérant ou négligeant la saignée,  
& en augmentant ou diminuant la dose des cordiaux;  
& enfin je hâte ou je modere les éVacuations du νεη-  
tre, EuÎVant que je m’apperçois que la commotion est  
forte ou fans puissance.

Après aVoir employé la faignée, supposé qu’elle ait été  
nécessaire, je m’informe avec soin si le malade a Vomi

DEP . 1036

ou a eu des nausées au commencement de laflourc»  
& s’il l'a fait je lui donne un émétique, à moins que  
fa trop grande jeunesse ou quelque foiblesse remarqua-  
ble ne s’y oppofent. Le Vomissement est si nécessaire  
quand des nausées ont précédé, qu’on ne peut négli-  
ger d’évacuer l’humeur qu’elle n’occasionne plusieurs  
autres fymptomes opiniâtres 8c dangereux dans le cours  
de la cure. Le principal & le plus ordinaire est un  
cours de Ventre qui similent dans le déclin de la*sie-  
vre* , quand on a négligé de donner un émétique mal-  
gré l’indication ; car l'humeur maligne que la nature  
avoit en quelque forte surmontée dans l’estomac, étant  
poussée plus bas dans le progrès de la maladie , ronge  
tellement les intestins par son acrimonie, qu’elle oc-  
casionne nécessairement une diarrhée opiniâtre. J’ai  
néantmoins EouVent remarqué dans les *fleures* inflam-  
matoires , communément appellées malignes, qu’en-  
core qu’on ait négligé l'émétique dans le cas où les  
nausées aVoicnt précédé , il n’en a point resillté de  
cours de Ventre comme dans celle-ci.

La diarrhée dont je parle a cela de dangereux , qu’elle  
afsoiblit le malade qui ne l’est déja que trop par la  
maladie; & ce qui est pire encore, elle surVÎent dans  
le déclin de la *sievre*, lorsque le sang auroit besioin  
d’employer toutes ses forces réunies pour finir la def-  
pumation , à quoi cette éVacuation s’oppofe.

Ce qui prouVe encore plus clairement que l’humeur lo-  
gée dans l’estomac peut caufer une diarrhée dans la  
fuite lorsqu’on ne l’éVacue point par le Vomissement,  
c’est qu’il n’y a point d’exemple que cette *sievre* ait  
été stiÎVie d’une diarrhée, si ce n’est lorsique le mala-  
de a eu des enVÎes de Vomir au commencement, &  
qu’on a négligé de lui donner un émétique ; outre  
qu’on remarque que cette enVÎe de Vomir cesse lors-  
qu’on le lui donne, supposé qu’il Toit assez fort pour  
le fupporter. J’ai même Εουνεηί obseric que les asu  
tringens, sioit qu’on les donne intérieurement ou qu’on  
les emploie à l’exterieur, font inutiles pour arrêter  
une pareille diarrhée, quand on n’a pas eu Eoin de la  
préVenir.

Voici les émétiques dont je me *sers* pour l’ordinaire.

Mêlez pour un émétique.

Je le donne après midi, deux heures après le repas, qui  
doit être très-léger : & pour qu’il opere plus sûrement  
& aVec plus d’effet, je preEcris au malade dlaVoir au-  
près de lui pour le besoin trois pintes de petite bierre;  
car cet émétique est extremement dangereux, à moins  
qu’on ne le délaye suffssament. Il faut donc donnerai!  
malade à chaque fois qu’il Vomit un Verre de cette li-  
queur, car outre qu’on facilite par ce moyen l'opera-  
tion du remede, on préyient encore les tranchées.

Ayant examiné quelquefois aVec foin la matiere qui aVoit  
été rendue par le Vomiffement, j’ai été furpris qu’étant  
aussi peu abondante & d’une qualité qui paroissoit peu  
dépraVée, fon éVacuation ait pu procurer un si grand  
foulagement au malade ; car l'opération du remede *n’a*pas plutôt cessé que la naui'ée , l'anxiété, l'agitation ,  
les soupirs & la noirceur de la langue , s’éVanouissent  
aussi-tôt, ce qui rend la maladie plus supportable.

Je silis bien aife de faire remarquer ici que quelques Me-  
decins modernes ont eu très-grand tort de fubsti-  
tuer l’ipecacuanha aux émétiques préparés aVec  
l’antimoine dans toutes les*sievres&c* dans la peti-  
te Vérole. Il est Vrai que ces derniers operent aVec  
plus de Violence , mais aussi foulagent-ils davan-  
tage , comme je l’ai fouVent obferYé.

ιθ37 DEP

Je ne dois point passer sous silence, que lorsique l’état du  
malade demande un émétique & lafaignée, il vaut tou-  
jours mieux commencer par la derniere ; autrement il  
est à craindre , les vaisseaux sanguins étant trop rem-  
plis, que les efforts violens que le malade fait pour  
vomir, ne rompent les vaisseaux des poumons, n’ofi'en-  
fent le cerveau, & ne caufent un vomissement de fang,  
eu une apoplexie mcrtelle. Je pourrois , s’il en étoit  
befoin rapporter des exemples de ce que j’aVance ,  
mais il me siIssit d’avoir averti le Lecteur là-dessus.

Je voudrois, lorsque cela *se* peut, donner l’émétique au  
commencement de la *fievre,* pour prévenir les sympto-  
mes fâcheux qui naissent de l’amas des humeurs dans  
l’estomac & dans les parties voisines. On pourroit peut-  
être par-là couper court à la maladie, qui ne sauroit  
au contrairc\*qu’augmenter & devenir plus dangereufe  
& plus opiniâtre, tant que ces humeurs fubsistent ;  
car elles peuvent, en pénetrant dans les recoins les plus  
éloignés du Corps, fe mêler avec la masse du fang, &  
lui communiquer une qualité maligne à causse de la  
corruption qu’elles contractent par leur séjour. Nous  
avons un exemple de ce que j’aVance dans le *Cholera  
Morbus* ; où en arrêtant à contre-tems le vomissement  
par le moyen du laudanum ou des astringens , on occa-  
sionne quelquefois des fymptomes extremement dan-  
gereux. Car les humeurs acrimonieufes & corrompues  
qui deVoient être éVacuées étant retenues dans le corps,  
déployent leur force fur le fang & augmentent la *sie-  
vre,* qui devient pour l'ordinaire de mauvaise efpece ,  
& est accompagnée de fymptomes dangereux qu’on ne  
peut appaifer qu’en donnant un émétique au malade,  
quoiqu’il n’ait aucune dispOsition à vomir.

Mais, si, Comme il arrive souvent, le Medecin est appel-  
lé trop tard pour pouVoir donner un émétique au com-  
mencement de la *sievre,* je sitis d’avis qu’il le donne  
toujeurs, pouryu que le malade ne foitpoint trop affoi-  
bli. Je l’ai prescrit avee Euccès le douzieme jour de la  
maladie , quoique les nausées eussent cessé ; & j’ai par  
ce moyen arrêté la diarrhée qui empêchait le simg d’a-  
cheVer *sa* dépuration. Je ne ferois point même diffi-  
culté d’employer ce remede beaucoup plus tard, si je  
jugeois que les forces du malade le permissent.

Je tâche toujours sur le foir après l'opératlon , d’appaifer  
le trouble que l'émétique a caufé dans les humeurs, &  
de proeurer le fommeilau malade, par une potion pa-  
régorique, que je lui donne lorfqu’il Va *se* coucher.

En voici la formule.

Prenez *de l’eau dillilée de pavot rouge Ί deux onces \  
d’eau admirable, deux dragmes s*

*de sirop de pavots rouge et blanc, de chaque demi-  
once.*

Mêlez pour une potion.

Mais lorfqu’on n’appréhende point de casser une effer-  
vefcence trop violente, foit à caufe des saignées fré-  
quentes qu’on a faites au malade dans le cours de la  
cure, des vomissemens & des déjections copieufes qui  
ont stlivi l’tssage de l’émétique , ou parce que la *fievre*commence à décliner, je donne hardiment au malade  
une dofe assez forte de diafcordium , feul ou mêlé,  
avec quelque eau cordiale ; ce qui est un excellent re-  
mede, pourvu qu’on le donne en une quantité conve-  
venable.

Je ne dois point manquer de faire obferver, puifque nous  
en flammes silr l'article des vomitifs, qu’il est dange-  
reux, du moins dans la *fievre* dont nous parlons, de  
donner ceux qui font faits avec l'infusion du *crocus  
metallorum ,* quelque petite qu’en foit la dofe, aux en-  
fans qui ont moins de quatorze ans. Il feroit à fouhai-  
v ter qu’au lieu de cet émétique on pût en avoir d’au-  
tres moins dangereux ,’ & assez efficaees pourtant pour  
évacuer tout-à-fait l’humeur, qui dans le déclin de la

DEP 103 8

*sievre,* cause pour l’ordinaire une diarrhée ; ou dü  
moins que nous eussions quelque remede convenable  
pour corriger ou dissoudre cette matiere corrosiVe, &  
l’émousser au point qu’elle fût incapable de produire  
une diarrhée. J’ai toujours si fort appréhendé les fui-  
tes funestes de cette infusion , que je n’ai jamais ofé la  
donner aux enfans ni aux jeunes gens qui m’étoient  
confiés, quoique j’efperasse les tirer de danger par le  
moyen d’un émétique. Mais je ne me fuis jamais apper-  
çu qu’elle produise des mauvais eflèts dans les hom-  
mes faits , lorfqu’on la donne avec lal précaution que  
j’ai indiquée.

Le vomitif ayant fait fon effet, il reste à examiner

I° Si malgré les éVacuations précédentes, lefang ne cir-  
cule pas avec trop de vitesse.

2° Si son cours n’est point trop languissant, essorte qu’il  
foit beEoin dellanimer;ou enfin

30 Si la fermentation est dans un état si convenable qu’il  
foit sûr de la laisser à elle-même.

Je vais dire quelque chose de chacun de ces cas.

ι° Si l’agitation du fang est telle, qu’on appréhende un  
délire, ou quelqu’autre fymptome fâcheux, je  
prefcris le lendemain de l’émétique le clystere  
fuÎVant.

Mêlez.

Je réitere ce lavement felonl’occasion, ce qui raffralchit  
souvent le sang au point dlappasser sim effervescences  
Il est quelquefois nécessaire de répéter la faignée une  
ou deux fois, furtout dans les persimnes qui font d’une  
constitution sanguine, & dans la fleur de leur âge, ou  
qui ont enflammé leur sang par l’usage immodéré du  
vin : il est rare cependant qu’on soit obligé de reCou-  
rir plus d’une fois à ce remede, & les lavemens peu-  
vent fuffire pour appaifer l'effervescence du sang, ex-  
cepté dans le cas dont je Viens de parler. Lors donc  
que l’eflerVescence du sang est trop sorte ; je fais don-  
ner un laVement au malade tous les jours, ou de deux  
jours l'un, fuleant que le cas le requiert , ce que je  
continue de faire jufqu’au dixieme jour de la ma-  
ladie.

Lorfqu’on a tiré beaucoup de sang au malade, ou qu’iî  
est d’un âge aVancé, je ne lui ordonne point de lave-  
ment , quand même l'effervescence du stang seroit con-  
sidérable; car comme il n’est point à craindre dans ces  
cas qu’elle augmente au point d’occasionner des fymp-  
tomes dangereux ; de même, d’un autre côté llusiage  
des laVemens peut tellement diminuer & relâcher la  
force & le tissu du fang , qu’il interrompe l'ouvrage de  
la nature ; car les lavemens ne produisent pas d’aussi  
bons essèts dans les vieillards, q”e dans les jeunes gens..  
Mais IorEque la falmiée a été peu cop ieufe , je contmue  
biffage de ce remede, aussi que jlal dit clmeVant, psa  
qu’au dixieme & quelquefois jusqu’au douzieme jour ,  
surtout quand la saignée ne peut pas avoir lieu. Car il  
y a des personnes qui fiantattaquées d’unesaure con-  
tinue à la stlite d’une *sievre* d’automne intermittente,  
Eoit tierce ou quarte , pour avoir négl.gé de se purger à  
la fin de cette maladie; & il feroit à craindre si on les  
Eaignoit dans cette cireonstance , que le sédiment qui  
s’est déposé dans la premiere fermentation ne rentra  
dans la masse du fang & nloceasionnâ de nouvelles ma-  
Iadies. Atr lieu donc d’employer la faignée dans ees  
, fortes de cas, je continue l’ssa-ge des lavemens jusqu’au

ï0j9 DEP

douzieme jour , lorsique le malade est jeune & la fer  
mcntation trop Violente.

ίά° D’un autre côté , foit qu’on ait employé la saignée ou  
non , si l'effervescence du fangest trop foible & a be-  
soin qu’on l’augmente pour aider la nature dans S01I  
ouvrage , on ne doit donner aucun lavement au mala-  
de , même avant le dixième jour, ni encore moins après  
cetems-là ; car si l'on agissait autrement on pourroit  
interrompre la fermentation qui n’est déja que trop  
languissante. Il feroit aussi abfurde d’ufcr de laVemens  
après ce tems-là; c’est-à-dire , dans le déclin de la ma-  
ladie, que d’arrêter la fermentation du vin avant que  
la defpmnation foit faite, en ouvrant un foupirail ; car  
un lavement ne seroit qu’arrêter les efforts que fait la  
nature pour chasser dehors la matiere morbifique.

Mais lorsque le malade est à couvert des fymptomes qui  
naissent d'une trop grande ébullition , foit par le moyen  
d’évacuations convenables, ou parce que la maladie  
commence à décliner d’elle - même ; on doit d’autant  
mieux efpérer de sil guérison qu’il est plus constipé,parce  
que la coction de la matiere fébrile Eefait alors plus len-  
tement & plus doucement. Si donc les évacuations qui  
ont précédé , dissoluent actuellement ou tendent à dise  
foudre la masse du fang, ou que *iastevre* celle avant le  
tems ou avant qu’elle soit arrivée à sim plus haut *pé-  
riode* ; je m’abstiens non-feulement de l'usiige des la-  
vemens , mais j’emploie les cordiaux & tache dlempê-  
cher les évacuations qui peuvent *se* faire par bas.

J’ai éprouvé que les cordiaux fant nuisibles lorfqu’on les  
donne trop-tôt, & qu’ils peuvent, à moins que la fai-  
gnée n’ait précédé , jetter la matiere morbifique fur les  
membranes du cerveau , ou fur la pleure, ce qui fait  
que je ne m’en fers jamais lorfqu’on n’a tiré que peu  
ou point de sang au malade , qu’aucune évacuation  
considérable n’a précédé , ou que le malade n’a point  
passé le milieu de *sa* vie. Car tant que le simg est assez  
riche par lui-même, il ne faut point travailler à l’enri-  
chir davantage de peur de mettre le malade en danger.  
Il ne faut pas même en augmenter le mouvement tant  
qu’aucune évacuation n’a point diminué fa chaleur na-  
turelle. Ces sortes de malades ont en eux-mêmes des  
cordiaux, qui rendent ceux de dehors inutiles ou nuisi-  
bles, ce qui fait que je n’en emploie point du tout, ou  
du moins que de très foibles.

Lors au contraire que les malades scmt extremement af-  
foiblis par des éVacuations copieufes , ou silr le déclin  
de l’âge, je leur preferis des cordiaux , mêmeaucom-  
mencement de la *fievre* ; &le douzieme jour, lorEque  
la sécrétion commence à *se* faire, je leur permets l'u-  
sage des remedes les plus chauds ; ( que l’on peut mê-  
me employer plutôt, 1 orfcpu’i 1 n’y a point à craindre  
que la matiere fébrile Ee jette sim les parties nobles ; )  
car dans ce tems-là plus on échauffe le sang, plus on  
hâte la coction de la matiere morbifique.

Je ne fiai à quoi fervent les préceptes que quelquesMedecins  
ont établis de donner au commencement de la maladie  
des remedes pour hâter la coction de la matiere fébri-  
le , puisqu’ils ne se servent que de médicamens qui  
peuvent modérer *\a flevre.* Car celle-ci n’est qu’un ins-  
trument dont la nature *se* sert pour séparer les parties  
viciées du sang de celles qui Eont satines : quoiqu’elle  
le fasse d’une maniere imperceptible au commence-  
ment, & même dans l'état de la maladie; elle le fait  
d’une maniere beaucoup plus marquée dans fon déclin,  
comme il paroît par le sédiment de l'urine. Je n’en-  
tends ici par coction de la matierefébrile, qu’une *sé-  
paration* des parties morbifiques de celles qui font fai-  
nes; d’où il suit que le moyen de hâter cette coction ,  
n’est point de modérer *iastevre,* mais d’entretenir l’ef-  
servescence aussi long-tems que la sifreté du malade  
peut le permettre. Mais lorsque la maladie est sur sim  
déclin, & que la séparation devient sensible, il faut  
employer les remedes les plus chauds pour achever  
cette opération avec plus de promptitude. C’est-là pro-  
prement ce qu’on appelle hâter la coction de la matie-  
re fébrile ; au lieu que j’ai souvent observé que les éva-

DEP 1040

cuations & les rafraîchissans employés dès le commen-  
cernent empêchent la cure & retardent la guérison du  
malade. Que si la fermentation avance suffisamment ,  
cette séparation fera faite vers le quatorzieme jcur ,  
au lieu que si l'on emploie les rafraîchissans , cnforte  
qu’il.s interrompent cette esscrvefcence', *lc flevre* dure  
jusqu’au vingticme jour & même davantage dans les  
malades qui ont été affaiblis par un mauVais traitc-  
ment.

Il faut remarquer ici qu’encore que les malades puissent  
quelquefois paroître un peu soulagés yar l’usage des  
laVemens ou des autres purgatifs, qu’on leur a ordon-  
nés mal-à-propos Vers le déclin de la maladie , & même  
peut-être tout-à-fait délivrés de la *flevre* ; il arrére  
néantmoins un ou deux jours après, qu’ils sont atta-  
qués d’une nouvelle *flevre.,* le froid *p* le frisson sur-  
Viennent & ils font aussi-tôt Euivis de la chaleur & d’u-  
*rw fievre ,* qui, à moins qu’elle ne dégénere en inter-  
mittente suit la route que nous aVons déja marquée. Il  
faut dans ce cas traiter le malade comme s’il n’avoit  
jamais *c\sdc flevre \* car, quelque affligeante que puisse  
être cette considération pour un malade déja afloibli,  
la dépuration qui doit fuicre cette nouvelle eflervesa  
cence ne peut fe faire en moins dequatorze jours.

Je Vais maintenant indiquer les cordiaux dont je me *sers*ordinairement dans cette maladie.

J’emploie d’abord les plus doux lorfque l’ébullition est  
violente, & je passe successivement aux plus chauds ,  
fuivant *que Iastevre* ou le degré d’ébullition l’exigent;  
observant toujours, lorEque la Eaignée a été copieuse ,  
ou que le malade est d’un âge aVancé d’en administrer  
de plus forts, que quand il est dans la Vigueur de l'âge  
ou qu’on ne lui a point tiré de fang.

J’entends par cordiaux doux, ceux, par exemple, qui font  
préparés avec les eaux distilées de bourache, de citron,  
defraifçs, l’eau composée de fcordium mêlée avec le  
sirop de melisse, celle de clous de girofle, de fuc de. ci-  
tron, &c. Les plus forts fent la poudre de Gafcogne,  
lebézoar, la confection d’hyacinthe, la thériaque de  
Venife & plusieurs autres de même espece.

Voici les compositions dont je fais le plus d’usage.

1041 DEP

*une seule feuille d’or.*

Pulvérisez le tout & prenez-en douze grains toutes les  
fois qu’il en fera befoin, dans

Buvez par-dessus quelques cuillerées du julep précédent.

Prenez *eau thériacale, quatre onces ,  
semences de citron, deux dragmes.*

Pilez & faites - en une émulsion. Edulcorez la cola-  
ture avec du fucre, & prenez-en deux cuillerées  
trois sois par jour.

Il est inutile de rapporter un plus grand nombre de for-  
mules, à caufe que l'on peut en employer une infinité  
d’autres dans le cours de la maladie, & qu’il faut les  
varier fuivant fes différens degrés & les différens fymp-  
tomes qui en naiffent.

Lorsque la fermentation n’est ni trop forte , ni trop foi-  
ble, je la lasse dans cet état fans prefcrire aucun reme-  
de, à moins que l’importunité du malade ou de ceux  
qui l'assistent ne m’y oblige; car dans ce cas je lui en  
donne qui le fatisfont fans lui faire aucun mal.

Je ne dois point taire qu’ayant été plusieurs fois appelle  
chez des perfonnes du peuple , je ne leur ai ordonné  
autre chofe après la saignée & l’émétique, lorsque l’u-  
ne & l’autre ont été nécessaires, sinon de *se* tenir au lit  
durant tout le cours de la maladie, de ne prendre que  
du gruau, de boire modérément de la petite biere chau-  
de pour appaisier leur sioif, & de prendre un lavement  
de lait aVec du Encre tous les jours, ou de deux jours  
l’un jusiqu’au dixieme ou douzieme jour de la maladie ;  
mais fur la fin de la*sievre,8c* lorsque la séparation com-  
mençoit à fie faire, je leur permettais de boire de tems  
en tems pour la hâter, un peu de vin en forme de cor-  
dial ; de forte que fans aucun autre remede, à l'excep-  
tion d’un purgatif léger fur la fin de la maladie, je  
leur ai prefque toujours rendu la semté.

Lorsque je silis assuré que les malades ont sitivi de point  
en point la méthode que j’ai indiquée ci-dessus, je leur  
ordonne Vers le quinzieme jour, suivant la séparation

qui s’est faite dans l'urine, & lorfque je Vois que tous |  
les fymptomes ont cessé , une potion purgatlue pour  
éVacuer le sédiment qui s’est déposé fur certaines par-  
ties durant la fermentation précédente. Mais cela Veut  
être fait à tems, autrement il peut arriver que ce sédi-  
ment rentre dans la masse du fang & fasse reVenir la  
*sievre,* ou qu’il occasionne par fon trop long séjcur dans  
les parties où il s’est arrêté, plusieurs maladies obsti-  
nées ; car dès qu’une fois la séparation s’est faite,les hu-  
meurs Viciées & grossieresqui passent des arteres dans  
les Veines, empêchent aisément le retour du fang , ce  
qui caufe différentes eEpeces d’obstructions, & donne à  
la fin naissance à de nouyeaux fermens.

On peut obfierVer ici que la purgation n’est pas si nécessai-  
re après les*sievres* de printems , qu’après celles d’au-  
tomne, à causie que le sédiment des premières n’est ni  
si copieux, ni d’une nature aussi maligne ni aussi terres-  
tre que celui des dernieres. La même chosie a lieu dans  
la petite Vérole & dans plusieurs autres maladies qui  
regnent au printems; de siorte, autant que j’ai pu l'ob-  
ferVer, qu’il n’est pas si dangereux d’omettre ici la pur-  
gation que dans le cas dont j’ai fait mention ci-dessus.  
11 me paroît même qu’il naît plus de maladies du mé-  
pris qu’on sait de la purgation après les maladies d’au-  
tomne, que d’aucune autre caufe que ce Eoit.

Lorsque le malade est trop foible , ou que la dépuration  
n’est point allez parfaite pour pouVoir le purger en fu-  
reté le quinzieme jour , j’atrcns jufqssau dix-feptieme,  
& pour lors je prefcrisla potion purgative fuiVante ou

*Tome 111.*

DEP 1042

quelqu’autre femblable, que je proportionne aux for-  
ces du malade.

Prenez *des tamarins s demi-once,  
feuilles deféné, deux dragmes,  
rhubarbe t une dragme et demie.*

Faites bouillir ces drogues dans une quantité d’eau suffi-  
santé, enEorte qu’il ne reste que trois onces de  
liqueur, la colature faite.

Faites dissoudre dans celle-ci,

Mêlez pour une potion purgative que l'on prendra le  
matin à jeun.

J’ordonne toujours au malade de demeurer au lit jufqu’à  
ce qu’il ait été purgé ; je lui permets ensilite de *sc* lever  
& de reprendre peu à peu S011 premier train de vie. La -  
diete que je lui prefcris jusqu’à ce tems-là, est à peu  
près la même que celle dont j’ai parlé ci-dessus, favnir  
du gruau , un potage restaurant fait avec du gruau d'or-  
ge , des œufs & du fucre , une panade faite aVec d-  
mie de pain, un jaune d’œuf, de l'eau & du fucre, des  
bouillons de poulet fort clairs & de la petite biere, à  
laquelle on peut ajouter lorfque la*sievre* est Violente ,  
quelques gouttes de jus d’orange, apres llaVoir faite un  
peu bouillir pour lui ôter fa crudité. Quoique le gruau  
puisse tenir lieu de toute autre chofe; il y a cependant  
trop de séVérité & fouvent même du danger à défendre  
aux malades l'ufage modéré de la petite biere.

Il arrive quelquefois, furtout dans les personnes âgées,’  
que quoique la*sievre* foit guérie & qu’on ait peut être  
purgé le malade plus copieusement qu’il ne falloir, il  
conferVe toujours une très-grande foiblesse, & rend en  
toussant ou en crachant une grande quantité dephleg-  
me Vifqueux. Ce symptome , quand on n’en est pas pré-  
venu effraye non-seulement le malade, mais encore le  
Medecin lorsqu’il n’y fait pas affez d’attention , en ce  
qu’il peut le prendre pour le commencement d’une  
phthisie:mais je ne me fuis jamais apperçu qu’ily eûtdu  
danger dans ce fymptome; & lorfque cela arrive je fais  
donner au malade une rôtie trempée dans un verre de  
bon vin de Malvoisie ou desein musicat, qui en fortifiant  
le tissu du fang affoibli par la*flevre* précédente & par-  
là peu propre pour assimiler les fucs des alimens qu’on  
a pris les derniers , dissipe ce iymptome en peu de  
jours , ainsi que j’en ai fait plusieurs fois llexpé-  
rience.

On peut au moyen de la méthode que je Viens d’indi-  
quer préVenir un grand nombre de fymptomes & de  
maladies, que l'on attribue pour l’ordinaire à la mali-  
gnité, rien n’étant plus commun que de Voir les igno-  
rans s’en prendre à la malignité , quand par des reme-  
des rafraîchissans ou par le mauVais tssage des laVemens  
ils ont affoibli la qualité du sang & réduit la nature si bas,  
tandis qu’elle traVailloit à la séparation, qu’il en résiul-  
tedes siyncopes & d’autres fâcheux fymptomes qui ne  
simt que l’effet d’une pratique infensée. Lorsque la eon-  
tinuité de la maladie efface ce soupçon de malignité ,  
ils attribuent au fcorbut tout ce qui retarde la cure ,  
quoiqu’on effet ces fymptomes qui silrVlennent dans le  
fort & dans le déclin de la maladie ne soient l’effet ni  
de la malignité ni du fCorbut,mais celui de la mauVaife  
méthode qu’ils ont fuRie, comme je l'ai fotrvent ob-  
fervé. Je ne prétens point nier cependant qu’il y ait des  
*flevres* d’une nature maligne , puifqu’il y a des signes  
qui ne permettent pas d’en douter, ni qu’une *flevre* ne  
puisse être quelquefois compliquée aVec le fcorbut ou  
telle autre maladie ; je Veux seulement prouVer que  
c’est à tort que l'on s’en prend fouvent à la malignité  
& au sitorbut.

lorsque la fermentation du fang le fait d’une maniere

ît>43 DEP

conVenable, la séparation de la matiere morbifique s’a-  
cheve dans le tems que j’ai marqué ci-dessus. Mais lorsi  
qu’on recourt aux remedes rafraîchissans ou aux lave-  
vnens, *\a fievre* dure beaucoup plu? long-tems, fiur-  
tout dans les personnes âgées qui ont été mal traitées.  
Ayant été quelquefois appelle chez des malades qui  
aVoient la *fievre* depuis plus de quarante jours, j’ai fait  
mes derniers efforts pour faciliter la defpumation du  
fang : mais il étoit pour lors tellement affoibli par l’âge,  
par les lavemens & par les remedes rafraîchifia-ns, que  
je n’ai pu venir à bout de mon dessein ni par les cor-  
diaux , ni par d’autres remedes corroboratifs; de forte  
que la *fievre* a continué, ou si elle a paru cesser, les  
forees du malade étoient détruites.

Lorfque les moyens que j’ai indiqués ci-dessus ne m’ont  
point réussi , j’ai eu recours à un expédient singulier  
dont je me fuis très-bien trouvé , favoir, à l.lapplica-  
tion de la chaleur d’un homme siain & robuste; & on  
ne doit pas être siurpris que ce moyen extraordinaire  
fortifie considérablement le malade & aide la nature af-  
foiblie à sic débarrasser des restes de la matiere morbifi-  
que; car il est aisé de comprendre qu’une quantité  
eonsidérable d’émanations faines &salutaires doit pas-  
ser par ce moyen dans le corps épuisé du malade ; & je  
n’ai jamais trouvé que l'application réitérée de sier-  
viettes chaudes l'oit aussi efficace que cette méthode,  
puisque la chaleur dont je parle est non-seulement plus  
naturelle, mais encore plus douce, plus humide-, plus  
égale & plus uniforme. Je fai que d’autres se sont ser-  
vis de cette méthode de tranfmettre des esprits & des  
vapeurs balsamiques dans le corps du malade. Je n’ai  
pas cru qu’il sût au-dessous de moi de rapporter cet ex-  
pédient, quelque censure qu’il puisse essuyer de la part  
de ceux qui méprisent tout ce qui est commun, parce  
que je silis perstuadé que l’on doit préférer la fauté &  
le.bonheur des hommes à leurs préjugés & à la fausse  
opinion qu’ils ont des chofes.

En suivant avec Eoin la méthode que j’ai indiquée jusqu’i-  
\_ci, on prévient la plus grand partie des symptomes  
qui accompagnent ou suivent la *fievre* ; au lieu que  
quand on la néglige, ils ne manquent pas d’inquiéter  
fouvent le Medecin dans le cours de la cure , & d’être  
funestes au malade , quoique la maladie n’eût rien de  
dangereux par elle même : mais comme ces Eortes  
d’accidens font ordinaires lorfque l'on appelle le Me-  
decin trop tard , ou que celui-ci est négligent ou man-  
que de capacité, je vais traiter en peu de mots de la  
cure de ces symptomes qui demandent un traitement,  
particulier, quoiqu’on eût pu les prévenir pour l'ordi-  
naire en si-iivant de point en point la méthode dont j’ai  
parlé ci-dessus.

LorEque le malade tombe dans le délire , Toit parce qu’il  
est d’un tempérament naturellement chaud , ou à cau-  
se qu’on lui a donné à contre-tems des remedes de mê-  
me qualité ; ou , ce qui est à peu près la même choste,  
lorsqu’il a des Insomnies continuelles, le regard fa-  
rouch'e , qu’il parle avec emportement, qu’il avale les  
remedes ou les autres liqueurs qu’on lui donne avec  
avidité , ou qu’il a une suppression d’urine , je le saigne  
plus copieusement, & lui ordonne des clysteres & des  
remedes rafraîchissans , furtout dans le printems , qui  
est un tems où l'on peut traiter de même fans beaucoup  
de danger ceux qui font jeunes & vigoureux, quoiqu’ils  
scsientexempts deces fymptomes.

Je tâche par ces moyens de soutenir le malade pendant  
quelque tems , & pour lors je fais cesser *\a fievre,* aussi-  
bien que le délire par une fortedofe de narcotique; car  
rien n’est plus falutaire que ces remedes quand on les  
donne dans le déclin de la maladie, au lieu qu’ils ne  
font d’aucune utilité dans le fort de *iasievre,* quelque  
grande qu’en foit la dofe , tant parce qu’ils, font inca-  
pables d’arrêter la violence de la fermentation , qu’à  
caufe que la matiere peccante, qui est pour lors mêlée  
également avec le l'ang, & qui n’est pas encOre disi-  
pofée pour la séparation , est arrêtée ; de forte que  
la dépuration ne peut plus *se* faire. Je laisse à d’autres

DEP 1044

à décider si cette raison est véritable , ou si cet accident  
provient de quelque autre caufe plus cachée.

Je puis cependant assurer , après un grand nombre d’ob-  
fervations, que le laudanum & les autres narcotiques  
de cette eEpece, dont on l'e sert pour dissiper ce Eympto-  
me , sont inutiles ou préjudiciables au commencement  
& dans le siOrt de la*fievre* ; au lieu qu’une doEe modé-  
rée de ces remedes sait beaucoup de bien dans le déclin  
de la maladie. J’ai une fois ordonné un narcotique avec  
fuclcs le douzieme jour : mais je ne me fuis jamais ap-  
perçu qu’il ait produit un bon effet quand on l'a donné  
plutôt. Il l'ait beaucoup plus de bien quand on le disse-  
re jusqu’au quatorzieme jour, parce que la séparation  
est alors plus parfaite. J’ai toujours obfervé que l’on  
peut ne pas s’effrayer & temporifer même dans le déli-  
re , jtssqu’à ce qu’il foit à propos de donner un opiat,  
pourvu qu’on ne l’augmente point par l’ufage des cor-  
diaux & des remedes chauds, qui pourroit être funeste  
au malade. Les opiates que je prefcris ordinairement,  
font ou le laudanum de Londres à la dose d’un grain, ou  
les suivantes.

Prenez *de fleurs de primevere, une poignée ;*

Faites-les bouillir dans une quantité suffisante d’eau de  
cerises noires, enEorte qu’il ne reste que trois on-  
ces de colature, à laquelle vous ajouterez

*de sirop de pavot blanc , demi-once,  
de suc de limon, demi-cuillerée s*

Mêlez le tout.

Ou

Prenez *d’eau de cerises noires, une once et demie  
laudanum liquide ,seize gouttes*

Mêlez.

J’ajouterai encore, que si ce Eymptome n’est pas trop  
pressimt , & que l’on pusse purger le malade avant de  
lui donner un narcotique , il produira beaucoup plus  
d’effet. De-là vient que je lui donne pour l’ordinaire  
dix ou douze heures auparavant deux scrupules depi-  
lules cochiées diffoutes dans de l’eau de bétoine; pour  
prévenir le désiordre que ce purgatif pourroit occasion-  
ner par fa chaleur, & procurer un repos tranquile au  
malade, je lui fais prendre vers le foir un narcotique.  
Lorfque l'insomnie continue après que la *fievre* & les  
autres symptomes ont dssparu, je ne connois rien de  
plus efficace que d’appliquer à froid fur le front & fur  
les tempes du malade , une compreffe trempée dans de  
l’eau-rofe.

Le malade est pour l’ordinaire attaqué durant tout le  
cours de sa maladie d’une toux qui provient de la com-  
motion violente du fang, laquelle atténuant les hu-  
meurs & les séparant de sa malle tandis qu’il circule  
dans les vaiffeaux pulmonaires , les oblige à *se* jetter  
Eur la membrane interne de la trachée-artere, qui est  
d’un tissu délicat & extremement sensible. Cette toux  
est d’abord sieche , à casse que la matiere est trop claire  
pour que l’expectoration puisse s’en l'aire : mais la  
chaleur fébrile l'épaissit peu à peu , & la rend en peu  
de tems si ténace , que le malade *n’a* pas assez de force  
pour la cracher ; ce qui le met en danger d’être fuffo-  
qué. Lorfque cela arrive, je ne lui donne d’autre reme-  
de que de l’huile d’amandes douces nouvellement ti-  
rée , à moins, comme il arrive souvent, que le mala-  
de n’ait de l'aversion pour cette huile ; car pour lors je  
tâche de le soulager avec les pectoraux ordinaires.

Mais ce cas excepté, je présure l’huile d’amandes dou-  
cesàtous les autres pectoraux, parce que ces derniers  
veulent être donnés en grande quantité ; ce qui silr-  
charge l'estomac déja trop affoibli & porté à vomir,  
outre qu’on *se* met quelquefois par-là hors d’état de  
donner au malade ce qu’il faudroit.

ι©45 DEP

La rassonni l’expérience ne m’ont point encore couvain-  
cu que Tissage de cette huile foit nuisible dans les*fiè-  
vres* , à caufe de sia nature inflammable, & qu’elle j  
puisse augmenter la maladie ; car en accordant qu’elle  
soit chaude, elle ne l’est point assez pour faire que les  
aVantages qui résultent de fon usage foient moindres  
que les inconvéniens qu’il pourroit caufer ; car elle est  
un excellent pectoral : elle ouvre & lubrifie les passa-  
ges , & facilite l’expectoration, qui, quand elle est co-  
pieuse , débarrasse le sang des humeurs nuisibles qui fe  
sont séparées à tems, & le rafraîchit. Il faut cependant  
obserVer qu’il n’est point bon d’en donner plusieurs  
cuillerées à la fois, parce qu’elle peut exciter des nasse  
fées & une diarrhée : mais étant donnée louvent & en  
petite quantité la nuit & le jour, elle appasse non-sieu-  
lement la toux en facilitant l'expectoration , mais, ce  
qui est encore plus essentiel, elle rétablit en quelque  
sorte les forces du malade.

Il furvient quelquefois un saignement de nez, foit à catsse  
des remedes chauds dont on s’est servi au commenee-  
mentde *iafievre-,* ou parce qu’on n’a point suffisam-  
ment appasse l'ébullition du simg, la jeunesse du mala-  
de ou la fasson s’unissant de concert avec *ia fievre.* Les  
moyens dont on *se sert* ordinairement pour appasser le  
mouvement du sang ,tels que la saignée , les ligatures,  
les astringens , les conglutinans & les balsamiques Eont  
ici ordinairement inutiles, quoiqu’on puisse y aVoir re-  
cours quand on le juge à propos.

Le principal point consiste à réprimer l'ébullition violen-  
te du simg par quelque remede conVenable. Quoiqu’en  
considérant ce siymptome à part les remedes dont je  
viens de parler, & furtout la siaignée, dont je n’ai pas  
fait fcrupule de me ferVÎr quelquefois , puissent paroî-  
tre avantageux dans- ce cas : cependant comme ces  
moyens, fans en excepter la faignée, n’attaquent pas  
fuffifamment la caisse de ce symptorne, c’est-à-dire,  
l’ébullition du sang, il est imprudent de compter fur  
eux. De-là vient qu’après avoir éprouvé l'inutilité des  
autres remedes, je prestcris ordinairement dans ce cas  
la potion suivante.

Mêlez pour une potion.

Mais je crois qu’il n’est pas à propos d’arrêter subitement  
ces Eortes d’hémorrhagies, & qu’il vaut mieux Eouvent  
leur laisser EuiVre leurs cours, parce qu’elles peuvent  
quelquefOis appasscr l'ébullition trop Violente du sang,  
& mettre fin à la maladie par une crise.

En effet, on ne doit pas attendre un effet considérable du  
remede dont nous ayons y arlé ci-dessus, à moins que le  
iymptome n’ait continué pendant quelque tems, & que  
la siaignée du bras n'ait 4 récédé. Il faut encore remar-  
quer que toutes les hémorrhagies modérées ont de la  
disposition à reVenir auisi-tôt aj rès qu’on les a arrêtées,  
à moins qu’on ne purge le malade; & on ne doit point  
y manquer, quand même il paroîtroit que c’est trop  
tôt, eu égard à la *fievre,* si ce siymptome n’étoit pas fur-  
venu.

Les Vieillards siont ordinairement attaqués après une diar-  
rhée immodérée, & surtout après un Vomissement ex-  
cessif, d’un hoquet qui présage souvent la mort. J’a-  
voue ingénuement que je n’ai pu découvrir enccre la  
caufe de ce svmptome : mais j’ai siouvent obEervé qu’il  
vient du désordre que les remedes violens ont causé  
dans l’estomac & dans les parties Voisines ; ce qui est  
extremement dangereux pour le malade , à causie que  
la nature est hors d’état d’appaifer cette commotion.  
Je crOÎs silr ce principe qu’il conVientde l’aiderpar une  
forte dose de diafcordium, deux dragmes, par exemple,  
qui manquent rarement d’appaifer cefymptome, quoi-

DEP 1046

que les femences d’aneth & les autres spécifiques les  
plus renommés n’ayant produit aucun effet.

Lors, comme j’ai dit ci-dessus, qu’il silrVient une diar-  
rhée dans le cours de la maladie pour aVoir négligé de  
donner un émétique au malade dès le commencement,  
quoiqu’il fût indiqué par les nausées, il faut le donner  
dans quelque tems que ce foit, pourvu que le malade  
ait assez de force pour le fupporter , quand même l’en-  
vie de Vomir auroit cessé.

Mais comme je me fuis déja fort étendu là-dessus, je me  
contenterai pour le présent d’indiquer ce qu’il faut fai-  
re, lorfque|malgré I’émétique qu’on a donné, il sisr-  
vient une diarrhée ; ce qui n’arriVe presijue jamais que  
dans *lusfievres* vraiment malignes, où ce Eymptome  
est quelquefois occasionné par un vomitif, ce qu’il est  
important de bien remarquer. J’ai trouvé dans ce cas  
le clystere fuivant préférable à tous les autres astrin-  
gens.

Prenez *de l’écorce de grenade , demi-once >  
roses rouges i deux pincées*

Faites-les bouillir dans une quantité fuffifante de lait,  
enforte qu’il reste demi-chopine de la colature,  
dans laquelle vous dissoudrez

*de diascordium ï demi-once ;*

Mêlez le tout pour un lavement.

Il ne convient point, malgré l’astringence naturelle de ce  
lavement, d’en donner une plus grande quantité que  
celle que je viens d’indiquer, parce qu’elle pourroit  
furcharger les intestins, & augmenter la diarrhée au  
lieu de l'arrêter.

Mais on peut objecter, que lorsque la diarrhée survient,  
surtout dans le déclin de la maladie , il est beaucoup  
plus avantageux de l’entretenir que de l’arrêter, parce  
qu’elle est quelquefois une évacuation critique qui la  
termine. Il n’y a point de doute que cela n’arrive quel-  
quefois : mais le cas est si rare , qu’il ne faut pas qu’on  
fe regle d’après. D’ailleurs , la raifon que nous avons  
alléguée ci - dessus en traitant de la cure des *fievres* en  
général, pour montrer la nécessité qu’il y a d’arrêter la  
diarrhée , fubsiste également ici ; à quoi l’on peut ajou-  
ter qu’il est non-feulement nécessaire pour que la dé-  
puration du fang foit plus parfaite , qu’il fe fasse une  
fécrétion de quelques parties séCulentes, mais encore  
qu’il s’en fépare d’autres auxquelles on pourroit don-  
ner le nom de fleurs, comme il arrive tous les jours  
dans les autres liqueurs riches & hétérogenes. Lors  
donc qu’on hâte trop la diarrhée , la dépuration ne fe  
fait pas entierement ; & la matiere qui eût dû être éva-  
cuée la derniere , fort la premiere. Je conviens qula-  
près que la séparation en forme d’efflorefcence est finie,  
ce qui fe fait pour l’ordinaire peu à peu & d’une ma-  
niere infensible, & plutôt par une transpiration plus  
libre que par des sueurs apparentes , la diarrhée, siup-  
pofé qu’il en survienne une , est beaucoup moins  
dangereuse. Il faut obferver qu’elle ne vient pour lors  
que du mépris que l'on a fait au commencement, de la  
purgation ; d’où il arrive que les excrémens, faute d’a-  
voir été évacués, contractent une efpece d’acrimonie  
maligne qui oblige les intestins à si? débarrasser de ce  
qu’ils contiennent : deplus, la consistance liquide des  
exerémens est une preuve que la diarrrhéene doit point  
être regardée comme une solution critique de la ma-  
ladie.

La passion iliaque mérite peut-être d’être comptée parmi  
lesEymptomes qui accompagnent *iessievres,* puifqu’el-  
le est quelquesois occasionnée par le vomissement vio-  
lent qui furVient au commencement des *fievres.* Cette  
terrible maladie n’est caufée que par le mouvement  
anti-peristaltique & convulsif des intestins , dont la  
formation est telle qu’ils hâtent par leurs différentes  
circonvolutions, la defeente des excrémens. Toutes

V u u ij

jc>47 DEP

les fois donc qu’ils font obligés de céder à un mouve-  
ment oppofé à celui de leurs fibres, il en réfulte une  
douleur aiguë qui fe fixe fur quelque endroit particu-  
lier , lorfique la valvule placée à côté du colon, & qui  
sert à empêcher le retour des excrémens dans l'iléum ,  
ou quelqu’autre membrane qui appartient à cette ca-  
vité , soutient seule la fioree de ce motiVement extraor-  
dinaire. Ce mouvement renverfié qui est la caufie de la  
douleur dont nous parlons, peut Venir ou d’obstruc-  
tion ou d’irritation.

Il est évident que tout ce qui Obstrue les intestins, doit  
catsser en eux ce mouVement contraire : & cela peut ar-  
rÎVer, siuivant les Auteurs , en conséquence de 1 endur-  
cissement des excrémens , des Vents qui s’y Eont amai-  
fés & qui les tiraillent, d’un étranglement, d’une in-  
flammation, & enfin des tumeurs qui occupent leur  
caVÎté. Il est clair néantmoins que le mouVement ren-  
verfié qui proVÎent de ces caufies , doit être plutôt re-  
gardé comme appartenant aux alimens qu’on a pris ,  
qu’aux intestins même. Ce mouVement anti-peristal-  
tique n’est pas non-plus répandu dans tout le conduit  
intestinal, mais seulement dans les parties situées au-  
dessus du siége de l'obstruction : & de là Vient que je  
l’appelle passion iliaque fausse.

J’attribue en fecond lieu PinVersion du mouvement pé-  
ristaltique à des humeurs acres & peccantes qui fe  
font déposées dans l’estomac & dans les intestins con-  
tigus durant la fermentation que le fang a fouflerte au  
commencement de la *fievre.* Ce sont elles qui renvcr-  
sent d’abord le mouVement de l’estomac , & l’obligent  
à fe décharger aVec Violence des matieres qu’il con-  
tient; & pour lors les intestins grêles qui lui sont con-  
tigus , fe trouVant affaiblis , cedent à ce mouVement  
violent , & après eux les gros intestins , & c’est-li la  
vraie passion iliaque , & celle dont il s’agit mainte-  
nant. La méthode de la guérir a été peu connue jufi-  
qu’ici, malgré les prétensions de ceux qui ont recours  
au mercure & à des balles de plomb , qui font peu d’ef-  
fet , & font fouVent très-dangereufes.

Aussi-tôt qu’il paroît par les laVemens que le malade vo-  
mit , & par les autres signes, que sia maladie est une  
vraie passion iliaque , je tâche de satisfaire aux trois  
intentions suivantes.

1°. D’arrêter le mouVement anti-peristaltique de l’ef-  
tomac , qui en occasionne un femblable dans les in-  
testins.

2°. De fortifier les intestins que l’acrimonie des humeurs  
a afloiblis.

3°. De débarasser l’estomac & les intestins de ces hu-  
meurs acres.

Pour remplir ces indications , je donne matin & foir au  
malade un fcrupule de fel d’absintsie dans une cuille-  
rée de fuc de limon , & dans les interValles quelques  
cuillerées d’eau de mente , deux fois par heure. L’on  
peut par l’usage réitéré de ces remedes , appailler la  
douleur & le Vomissement.

Je lui fais appliquer en même-tems un petit chien vivant  
fur le ventre , & je l'y laisse jufqu’à ce que la cessa-  
tion de la douleur & du vomissement ait mis le ma-  
lade en état de prendre un purgatif compofé d’une  
dragme de pilules cochiées majeures difloutes dans  
de l’eau de mente ; pour empêcher que le vomisse-  
ment ne recommence , je lui fais prendre plusieurs  
verres de la même eau pendant que le purgatif opere.

J’ai obferVé que tous les remeds purgatifs font inutiles ,  
lorfqu’on n’a pas eu soin de fortifier auparavant l'esto-  
mac & de le réduire, de même que les intestins à fon  
mouVement naturel ; car autrement tous les catharti-  
ques deviennent émétiques, & font plus de mal que de  
bien au malade. C’est ce qui fait que je défends les pur-  
gatifs jufqu’à ce qu’on ait emploié les stomachiques  
pendant quelque-tems.

Je fais ObferVer au malade un régime très-exact, & je ne  
lui permets de prendre autre chçfe que quelques verres "

DES ιθψδ'

de bouillon de poulet deux ou trois fois par jour, &  
l'oblige à demeurer au lit jufqu’à ce qu’il paroisse des  
signes de guérison. Je lui preEcris aussi de continuer  
l’lssage de l'eau de mente pendant un tems considéra-  
ble après la cure , & de tenir l'on Ventre chaud en por-  
tant dessus une double flanelle ; je préViens par-là  
une rechute qui est beaucoup plus fréquente dans cette  
maladie, que dans aucune autre.

Voilà en quoi consiste ma méthode de guérir cette mala-  
die. Je souhaite qu’on ne la méprife point à cause de  
fa simplicité, & qu’on ait moins d’égard à celle de mes  
paroles & du remede qu'aux aVantages qui en réful-  
tent.

J’ai fait le dénombrement des fymptomes qui sijrvien-  
nent ordinairement dans cette fieVre : mais il y en a  
plusieurs autres dont je ne parlerai point , parce qu’ils  
sont de moindre importance ; qu’ils ne demandent  
point de traitement particulier , & qu’ils s’en Vont  
d’eux-mêmes quand’ on traite la fleVre comme il faut.  
En Voilà donc assez fur cette espece de *sievre* conti-  
nue , & fur les fymptomes dont elle est accompagnée.  
**SYDENHAM.**

D E R

DERAS, δέρας, *peau de Mouton,* est le titre d’un LiVre  
de Chymie qui traite de Part de conVertir les métaux  
en or. Langius, *Lib. I. Ep.* 53. *Theat. Chym. vol.* Z. p.  
19. LibaVÎus *T III. p.* 211. 234. La raiEon qui lui a  
fait donner ce nom est que δέρας χρυσόμαλλον est la  
peau de la brebis qui portoit la toifon d’or , & qui n’é-  
toit autre chofe, à ce que rapporte Suidas , qu’un LiVre  
écrit fur du parchemin , qui contenoit le fecret de  
faire de l’or.

DERBIA , est le nom que quelques Auteurs donnent à  
*V impetigo P* **CASTELLI.**

DERÎS , δέρις, dans Hippocrate, *Lib. de Artic.* est le  
même que δέρμα , un cuir, une peau.

DERIVATIO , παροχέτευσις , ἐποχέτευσις , *Dérivation*en termes deMedecine, est un détour qu’on fait pren-  
dre aux humeurs qui coulent fur une partie, ou qui  
s’y arrêtent, en les attirant vers les parties voisines ,  
ou d’une partie noble Vers une qui l’est moins, & les  
déterminant à sléVacuer par-là. Voyez *Phlebotomia.*

DERMA , δέρμα , de δέρω, *écorcher,* est le même que  
*Deris* dont on peut Voir l’Article.

DERMATODES , δερματώδης , du mot précédent,  
femblable à du cuir, est une épithete de la dure-mere.

DERQUET , *Vernisj* **R.ULAND.**

DERSES , Fumée ou vapeur occulte de la terre, de  
laquelle toutes les substances ligueuses Ee forment.  
R.ULAND & JoHNsoN d’après Paracelfe , *Lib. III.Phi-  
los. ad Atheniense IIext.* 4.

DERTRON , δ/pTpov, *Lib. V. Epid.* est pris par Fœ-  
sius pour l’épiploon ou l’abdomen : mais Linden tra-  
duit ce mot, conformément à l’interprétation de Cor-  
narius par intestin grêle.

DES

DESCENSIO , DESCENSUS , καταβασις , *se* dit  
proprement du mouvement modéré du corps ou des  
humeurs en embas, & est oppofé à *anabasis , aseensio.*Les Chymistesont aussi une maniere de distiler qu’ils  
appellent *destillatio per deseensum*, dans laquelle on  
met du feu fur le fommet & tout autour du vaisseau,  
dont l'orifice est renverfé , afin que la vapeur ne pou-  
vant s’élever, foit obligée de fe précipiter. Il y a une  
seconde espece de distilation *per deseensum ,* appellée  
aussi *per deliquium ,* qui est une résolution naturelle  
des Eels en une liqueur, par le moyen de l'humidité.  
Le mot *deseensio* a encore une autre signification par-  
mi les Chymistes ; c’est une altération ou deficente du  
plus haut degré de bonté & de pureté , jusiqu’au plus  
bas, comme de l’or au mercure.

1049 DES

DESCENSORIUM , est le fourneau fur lequel on fait  
la distilation *per descensum.*

DESESSIO, du verbe *desidere,* emploié par Celsie ,  
*Lib. IV. cap.* I6. c’est l’action deslasseoir Eur lachai-  
*se* percée , ce qu’on ne doit pas faire dans tous les  
cours de ventre, & furtout dans la lienterie, aussi  
souvent que la nature nous y porte, mais seulement  
quand la nécessité l.éxige, afin que par ce délai les in-  
testins puissent s’accoutumer à garder & retenir quel-  
que tems les excrémens.

DESICCATIO, ξήρανσις, de ξένρος, *sec , dessiccation* ou  
*dèssechement.* Les Chymistes appliquent ce mot, mais  
improprement à la calcination. CasTELLI.

DESSICCAT1VUM, *defsiccatif*de *desicco ,* dessécher,  
est l’épithete d’une emplâtre ou onguent propre pour  
dessécher la simie ou les humeurs qui s’engendrent  
dans les ulceres. BLANCARD.

DESIDIA , ἀργία. Voyez *Argos.*

DESIPIENTIA, παραφροσυνη. Le même que *delirium.*Voyez ce mot.

DES1ME , δέσμη , de δέω , lier , est le même que *fasci-  
culus ,* ou *manipulus ,* une poignée. Ce motfe trouve  
dans Mofchion, *de Morsi mul. cap. 155.*

DESMIDION , δεσμίδιον, est un diminutif de δεσμὸς,  
( de δέω , lier ) *petite poignée* ou *parcelle.*

DESMOS , δεσμὸς , dans Hippocrate,LiA *de Fracturis*est une affection des articulations après une luxation ,  
en forme de nœud ou de ligature , qui les rend inca-  
pables d’extension ou de flexion ; elle proVÎent d’une  
inflammation qui desséche & durcit les tendons & les  
ligamens. Voici le passage dans lequel ce mot fe trou-  
ve : φλεγμονὴ δἐ ουμεγάλη προσγίνεται, ουδἐ δεσμὸς τῦ ἄρ-  
θρου. Il ne survlent aucune inflammation considérable  
aux ligamens des articulations , après la luxation des  
os du genou.

DESPERATIO , ἀνελπιστία, *désespoir.* Paracelsie traite  
des maladies qui proVÎennent du défefpoir & de leur  
cure, *in fragmentis medicis ad Tom. I. referendis, cap,  
de Desperatione, et Vol. I. Theat. Chym. in Tract, Pe-  
noti de Medicam. Chym.*

DESPERATUS , DEPLORATUS , ὰνέλπιστος, dé-  
*sespéré,* est une épithete que l'on donne aux maladies  
incurables, aussi bien qu’à ceux qui en Pont affligés ,  
par exemple , à une personne attaquée d’une hydro-  
pisie jointe aVec la toux. Hippocrate , *Lib. de Arte ,*appelle ceux qui Pont attaqués de maladies déses-  
pérées , κεκρατουμένους ὑπὸ νοσημάτων , subjugués par la  
maladie, & défend d’en entreprendre la cure.

DESPUMATIO , *Despumation.* Action par laquelle  
on ôte l’écume & les impuretés des fucs, des gelées,  
des sirops , des miels, qui s’en font séparées par l'ébul-  
lition ou la clarification.

DESQUAMATIO , *exfoliation,* signifie généralement  
la même chosie qu’*abrasio.* Voyez ce mot. Ce mot  
exprime aussi l'exfoliation d’un os carié.

DESQUAMATORIUM , épithete du trépan , appel-  
le encore *exfoliativum, exfoliatif,* aVec lequel on en-  
leVe les lames branlantes de l'os du crane ; mais il est  
de peu d’usage, si ce n’est dans les exostofes.

DESTILLATIO , ou DISTILLATIO, στάλαξις κα- |  
τασταλαγμὸς, *distillation* est un mot équÎVoque qui a  
deux fens , car il signifie quelquefois, fluxion ou ca-  
tharre ( Voyez *Catarrhtts* ) ; & en termes de Pharma-  
cie & de Chymie , une séparation artificielle des par-  
tics spiritueufies, aqueufies, huileuses & sedines, d’un  
mixte , des plus grossieres & des plus terrestres parle  
moyen du feu. Voyez *A'qua.*

DESTRUCTIO, φθορὰ, διαφθορὰ, *Destruction,* est la  
même chofe que *Corruption,* (V*MorruptioP, 8e* on la dé-  
finit ordinairement, une altération d’une substance ,  
qui quitte fon état naturel pour en prendre un autre  
qui lui est contraire. La corruption ou destruction  
chymique , n’est autre choste que la résolution d’un  
mixte en ses parties.

DESUDATIO, ἐφίδρωσις, Sueur abondante & excef-  
sive à laquelle stlccede une éruption de pustules ap-

D E T 1050

pellées *sudamina* ou *hydroa.* Αυιοεννε.

DESURRECTIO, ἐξανάστασις, le même que *Desesssio,*Voyez ce mot.

D E T

DETENTIO , le même que *Catalepsis* oü *Catoche.*Voyez ces mots.

DETERGENS , ῥύπτων , *Detersif* ou *detergent i>* le mê-  
me qu’*Abstergens.* Voyez *Abstergentia.*

DETERSÔRIUM, Appartement où ceux qui fortoient  
du bain alloient s’essuyer & fe faire oindre.

DETERSORIUS, ῥυπτικὸο, *Detersifr* le même *asiAbse  
tersoriul,* abstersif, est l’épithete ordinaire des remedes  
externes & internes qui possedent une qualtté déter-  
sive.

DETONATIO , *Détonation s* est un bruit ou explosion  
qui se fait quand les parties Volatiles de quelque mê-  
lange fortent aVec impétuosité : ce bruit s’appelle aussi  
*Fulmination.*

DETRACTIO; καθαίρεσις. Voyez *Cathaeresis.*

DETRITIO , ῥάκωσις. Voyez *Rhacosis. Detritio,* est pris  
aussi en général pour trituration dans *Scribonius Lar-\*  
gris. Numb.* 130.

DETRUSOR URINÆ , est le nom d’un mufele de la  
vessie. Voyez *Vesica.*

D E V

DEVALGATUS , βεβλαισσόμενος ; le même que *Blae-'  
sus.* Voyez ce mot.

DEVENTRIS , ἀκοίλιος. Voyez *Accelios.*

DEUNX; le poids d’onze onces, ou les onze douzie-  
mes d’une llure, ou de telle autre quantité.

DEVOTATUS, le même que *Desixus,* signifie un hom-  
me qu’on a rendu impuissant par le moyen de certains  
charmes. AfuLEIus , *de Medic. Herse cap.* 7.

DEURENS *{Febris)* le même que *Causes.* Voyez ce  
mot.

DEUSTIO , ἔγκαυσις. Voyez *Encaisses.*

DEUTERIA, δευτερία, δευτερεια. *Deuterias,* δευτερίας,  
*Deutertnas , Tivrioscaç.* Ou donne tous ces noms à une  
espece de vin que l'on fait fermenter aVec le marc du  
raisin qui a passé fous le pressoir. C’est ce que nous  
appelions *Piquette, 8e* les Latins *Lora.* Voyez ce mot.

DEUTERION , τὸ δευτέριον , τὰ δευτερα. *L’Arriere\*  
faix.* Voyez *Secundinae 8e Partus.*

DEUTEROPATHIA, δευτεροπάθεια , de δεύτερος, *se-  
cond , &* πάθος, affection, sentiment, ou tact ; est com-  
me qui diroit un second tact. Il signifie la même chosie  
que συμπάθεια, *Conscensus.* Voyez *Confensus.*

D E X

DEXAMENE, δεξαμένη de *Tesisoiaai,* recevoir; signifie  
en général tuute forte de *Receptacle,* mais dans un siens  
plus étroit, le *Labrum* ou *Solium,* c’est-à-dire une esa  
pece de bassin profond dans lequel ceux qui fe bai-  
gnoient pouvoient nager. On l'appclloit encore *Co-  
lymbethra & Embases.*

DEXIOS , δέξιος , la *Droite.* C’est une opinion reçue  
parmi les Anciens que les parties du côté droit dans  
lequel le foie est situé , siont plus chaudes & plus for-  
tes que celles du côté gauche; que les mâles s’engen-  
drent ordinairement dans le côté droit de la matrice.  
*Hippocr. <y. Aph.* 48. que les arteres du côté droit font  
plus grandes que celles du côté gauche; & que les ma-  
ladies du côté droit Eont plus dangereuses que celles  
du gauche. CasTELLI.

DEXÏS, δῆξις, *Morsure.*

DEXTANS , poids de dix onces, ou dix douziemeg  
d’un etitier.

DEXTER. Voyeg *Dexios.*

D I A

DIA, διὰ, préposition Greque qui signifie , *per, inter \**

IOj r DIA

*ex s cum ,* & regit ordinairement le genitif, comme  
διὰ φοινίκων , fait de dattes, διὰῥόδων, de rosies, διὰ  
χολων, de liqueurs ou de stucs : où, dans ces exemples  
& dans plusieurs autres la préposition διὰ a étéincor-  
porée.pour donner plus de douceur & de brieVeté au  
difcours , furtout lorfqu’on est Venu à la Latiniser ,  
aVec sim cas , aVec lequel elle n’a plus fait qu’un steul  
mot, comme *Diarrhodon, Diachylum* ; ainsi lorsque  
la préposition *Dia* composie les trois premieres lettres  
d’un terme de Medecine , elle signifie un remede com-  
posié aVec la substance exprimée par le mot aVec le-  
quel elle est jointe.

DIABACANU, δι ὰ βακάνου , remede hépatique dont  
il est parlé dans Trallien, *Lib. VIII. cap.* 2. il tire sim  
nom de *Bacanon* , qui est un de ses principaux ingré-  
diens. Voyez *Bacanon.*

DIABEBOS , διαβεβώς, dans Hippocrate , *Lib. de Art.  
foe criast*εβῶτα σφυρὰ, font les malléoles ou cheVÎlles  
du pié , serrées l'une contre l’autre. Cet Auteur Ee Eert  
de ce mot en parlant d’une opération mécanique pour  
réduire vne bosse.

DIABESASA , de διὰ & βησὰσα, *Rue sauvage. N Oyez*la préparation de ce remede composé au mot *Angina.*

DIABETES, de διαβανω, je passe. La maladie que les  
Grecs appellent *Tiafloauç,* est une évacuation copieisse  
d’urine dans laquelle la buisson passe aussi-tôt après  
qu’on l'a prise sans être changée , crue & comme de  
l’eau.

Le malade est continuellement tourmenté d’une foif in-  
satiable que rien ne peut appasser. On rend quelque-  
fois plus d’urine que la boisson n’en peut fournir; de  
forte que tout le corps Ee consume & *se* dissout , quoi-  
que dans quelques malades les reins, les cuisses & les  
testicules s’enflent un peu. On flent aussi dans cette  
maladie une chaleur dans les intestins. Le *diabetes* est  
une maladie chronique qui dépend de l'état des reins.  
Elle cede quelquefois aux remedes quand elle est ré-  
cente : mais elle est incurable quand elle est inVété-  
rée , & elle dissout & confume Insensiblement le corps.  
Les Medecins disient que cette maladie est très-rare.  
LoMMlUs, *Obs. Med.*

OBSERVATION PREMIERE.

Une fille de dix-huit ans fut attaquée quelques années  
aVant fa mort d’un *diabetes,* accompagné d’une foif si  
infatiable , qu’elle buVoit quelquefois par jour la Va-  
leur de quarante-huit pintes, qu’elle rendoit aussi tôt  
par les urines.

On l'ouvrit, & quoique fes reins ne fussent point con-  
si.lmés , on les trotwa cependant plus fla loues qu’ils  
n’auroient dû l’être naturellement. Ils étoient aussi de  
couleur de cendre & d’un rouge pâle. l'ETRUs Pa-  
**WIUS,** *Obscrv. Anatom.* 2.

OBSERVATION IL

Une femme extremement siijette aux maladies néphré-  
tiques, & qui aVoit été une fois taillée de la pierre,  
fut à la fin attaquée d’une douleur dans Paine gauche  
& de la fieVfe ; à laquelle fe joignirent une douleur  
de bas Ventre Insupportable, des inquiétudes, des νο-  
missemens continuels, des maux d’estomac & dÎVer-  
fes autres especes de douleurs. Il parut à sim hypo-  
condre gauche une grosse tumeur dure, qui donna  
lieu à quelques-uns d’aisurer que la ratte , & à d’au-  
tres, que le rein étoient enflés. Elle étoit affligée d’une  
fleVre hectique, de conVulsions légeres, de flyncopes  
fréquentes, & d’une espece de *diabetes’,* car elle rendoit  
inVolontairementuneurine claire&quelquefois sangui-  
nolente. Ces fymptomes termineront à la fin fes jours.

Comme on eut ouVert fon corps , on trouVa dans sim  
rein gauche, dont la grosseur égaloit celle d’un œuf,  
une petite pierre aVec un peu de fanie. Le rein droit  
au contraire étoit tellement confumé, qulon eut bien  
de la peine à le trouVer. BaLLQNws , *Eph.* 8. et *Epid-  
Libs II.*

DIA 1051

OBSERVATION III.

Un Gentilhomme rendoit une grande quantité d’urine  
aqueuse , & étoit tourmenté d’une foif que rien ne  
pofiVOÎt éteindre. Il mourut enfin d’une fieVre ardente,  
& comme on l’eut ouVert on lui trouVa les poumons  
noirs & enflés, & deux grosses pierres dans chaque rein.

OBSERVATION IV.

Quoiqu’on attribue la caufe du *diabetes* à une maladie  
des reins : on a néantmoins trouVé les Vessies de plu-  
sieurs personnes qui étoient mortes de cette maladie  
entierement contractées , & des tumeurs sphacéletsscs  
dans leurs caVÎtés. Cette circonstance mérite d’être  
obferVée , de peur qu’on ne fost trompé. BALLONIUS,  
*Epid. Lib. II.*

Le Rabbin *Moses* assure que le *diabetes* est plus rare dans  
l’Occident que dans l’Orient & dans les autres Pays  
chauds ; & il dit aVoir VÛ en Egypte en moins de dix  
ans de pratique, 1 lus de Vingt personnes attaquees de  
cette maladie. Nos Pays Septentrionaux fournssent  
tous les ans un plus grand nombre de malades de cette  
efpece.

Voici la description qu’Aretée fait de cette maladie.

Le *diabetes* est une maladie étrange & peu commune,  
qui consiste dans une colliquation de la chair & des  
membres en urine , & qui proVÎent comme l.hydrople  
fie d une caufe froide & humide. La décharge s’en fait  
par les conduits ordinaires, les reins & la Vessie , & le  
flux d’urine est continuel. Cette maladie est d’une na-  
turc chronique & ne fe forme que peu-à-peu : mais  
elle met en peu de tems le malade au tombeau , quand  
elle est arriVée à fon plus haut période; car la colli-  
quation est Violente, la mort approche à grands pas  
& met fin à des jours que le mal a rendus infuppor-  
tables. Les fymptomes qui accompagnent cette ma-  
ladie font une foif insupportable, une urine beaucoup  
plus copieisse que la boisson: il est aussi impossible  
d’empêcher le malade de boire que de pisser; car sijp-  
pofé qu’il s’abstienne pour un peu de tems de boire,  
sa bouche Ee desseche faute d’humidité , fon corps fe  
confume , Ees Vssceres semblent être en feu, il est dans  
des inquiétudes & dans des anxiétés continuelles , &  
il meurt en peu de tems confumé par la chaleur & la  
foif, comme par le feu. 11 n’y a ni raifon ni honte qui  
puisse l'empêcher de pisser , & l’une & l'autre l'ont  
obligées de céder à la douleur. La moindre suppres-  
sion d’urine lui caisse une tumeur dans les reins, dans  
les testicules & dans les aines , qui s’éVanouit après  
une éVacuation copieusie d’urine , l’humeur ftiperflue  
prenant S011 cours Vers la vessie.

Lorsique la maladie est dans Ton plus haut degré, fon  
caractere est éVÎdent, mais quand elle commence elle  
a pour Eymptomes la fécheresse de la bouche , des cra-  
chats blancs & écumeux , pareils à ceux d’une persim-  
ne altérée, fins aucune foif cependant, & un senti-  
ment de pésirnteur dans les hypocondres. Dans le  
progrès dc la maladie le malade est aisecté d’un fen-  
timent de chaleur ou de froid , qui s’étend depuis le  
ventre jufqu’à la vessie , & fon urine est un pefi plus  
abondante qu’à l'ordinaire , il est altéré, mais non  
point à un dégré violent.

A mefure que la maladie augmente, elle est accompa-  
gnée d’un fentiment de chaleur foible , mais mordi-  
cant, dans les vifceres ; le bas Ventre fe ride, les Vei-  
nes fe gonflent, & tout le corps s’amaigrit ; le flux  
d’urine & la foifaugmentent de plus en plus, & tou-  
tes les fois que la douleur, par la correspondance des  
parties, affecte l'extrémité de la Verge , le malade pise  
*se* incontinent. Il me paroît donc qulon doit appeller  
cette maladie *diabetes* , c’est-à-dire , un siphon , à  
caisse qu’il ne reste rien de liquide dans le corps de

1053 D I A

ceux qui en siint attaqués, mais tout en sort comme  
par un siphon. Le malade combat pendant quelque  
tems avec la maladie : mais ce combat n’est pas long ;  
car il rend sion urine avec douleur , la colllquation est  
effrayante & au-delà de toute expression , rien de tout  
ce qu’on boit ne *se* distribuant dans le corps , la chair  
se dissout continuellement & fort en grande quantité  
avec l'urine.

Le *diabetes* peut avoir pour caisse les restes malins & oc-  
cultes d’une maladie aiguë après la crise. Il peutEesai-  
re aussi que quelque matiere d’tme qualité nuisible,  
surtout aux reins & à la vessie, occasionne cette affec-  
tion; car elle peut venir de la morsiure du *dipsas,* qui  
allume une sioif insatiable. Le malade boit Eans mssu-  
re & remplit sim ventre fans appasser *sa* soif. Si la ten-  
sion de sim ventre & les douleurs dont elle est accom-  
pagnée l’obligent quelque tems à s’abstenir de boire ,  
lasoifle force de courir après la boisson. Il est ainsi af-  
fligé d’une vieissitude de maux, & la foif& la boisson  
hâtent l'une & l'autre fa destruction. Quelques-uns ne  
rendent rien par les urines, & le peu qu’ils évacuent de  
ce qu’ils boivent fort par la transpiration. D’où il arri-  
ve que la liqueur s’accumulant de plus en plus dans le  
corps du malade, fon ventre fe distend & *crcve* dans le  
tems qu’on s’y attend le moins. Ακετε’ε, *de Caus. et  
Sig. Morb. Chron. Lib. II. cap.* 2.

Comme rien n’est plus propre à nous faire découvrir la  
vérité que de réunir fous le même point de vue tout ce  
que les Auteurs les plus célebres ont dit fur un sistet, je  
vais rapporter les fentimens de quelques-uns des Au-  
teurs modernes qui ont le plus de réputation fur les  
fymptomes, les caisses & la cure du *diabetes.* Le Doc-  
teur Lifter nous apprend que cette maladie ne vient  
pas tout d’un coup, que ses commencemens font très-  
foibles, qu’elle acquiert infensiblement des nouveaux  
degrés de force & qu’elle dégénere enfin en une mala-  
die des plus terribles. Aux premières approches du mal  
la bouche du malade devient feche & aride, fa falive  
est blanche & écumeuse , & fon urine beaucoup plus  
abondante que quand il fe portoit bien. 11 est faisi d’u-  
ne foif, qui d’abord est modérée , mais qui augmente  
à proportion que la maladie fait des progrès. 11 com-  
mence à fentir une chaleur contre nature & une dou-  
leur mordicante très-foible dans fes intestins; fon corps  
maigrit à vue d’œil, & fon efprit est inquiet & inconf-  
tant.

Les vaisseaux étant une fois relâchés il urine continuelle-  
ment, ce qui détruit & fond , pour ainsi dire , les foli-  
dcs d’une maniere tout-à-fait surprenante. Dans cet  
état déplorable fa Eoifdevient insatiable, & ce qui sclt-  
prend, la quantité d’tlrine qu’il rend surpasse celle de  
la boisson qu’il a prise. S’il vient à retenir S011 urine  
pendant un tems considérable, sies aînes, sies testicules  
& sies reins s’enflent, & il ne la rend ensiuite qu’avec  
des grandes douleurs. Ces flymptomes ne tardent pas  
long-tems à être siuivis de la mort. L’urine du malade  
dans cet état est douce; & quoique le Docteur Lister  
assure n’en aVoir jamais Ηουνέ de telle, il convient  
pourtant qu’elle peut insensiblement s’adoucir, puis-  
qu’elle est mêlée au commencement de la maladie aVec  
les parties aqueusies & enfinte aVec les parties chyleu-  
sies de la sérosité. Cette opinion sie trouVe confirmée par  
la douceur de la matiere que les phthisiques crachent  
un peu aVant que de mourir.

Le judicieux Willis nous apprend que cette maladie est  
beaucnup plus commune parmi nous qu’elle ne l'étoit  
chez les anciens; qu’elle est accompagnée d’une sioif  
continuelle & d’une efpece de fieVre hectique lente ; &  
qu’il a connu un homme qui contracta un *diabetes* incu-  
rable pour aVoir bu pendant vingt jours du vin du Rhin  
à ses repas.

On distingue, fuleant Etmuller, le *diabetes* en véritable  
& en faux, & en cette efpece qui est appellée *flux coe-  
lityiue* d’urine\*

Le véritable *diabetes* ressemble en quelque storte à la paE-  
sion cœliaque & à la lienterie ; car comme dans celles-

'D I A IO54

ci les excrémens sortent tout crus sans être digérés, de  
même dans celui-là l'urine passe fans être changée, en-  
sorte que la couleur, l’odeur & le gout de ce qu’on a bu  
s’y distinguent souvent, comme il est aisé de s’en con-  
vaincre en faisant boire du vin rouge au malade. Cet-  
te eEpece de *diabetes* est sort rare.

Dans le faux *diabetes* on rend une quantité d’urine ex-  
traordinaire, le malade est tourmenté d’une foif infa-  
tiable , *scs* forces font abattues, il maigrit à vue d’œil,  
il fent une chaleur brûlante dans la région des reins ,  
il a une fievre lente continue, & même tous les fymp-  
tomes d’une hectisie confirmée. On rend quelquefois  
dans cette espece de maladie une matiere grasse avec  
l’urine; tous ces fymptomes présagent une mort pro-  
chaine.

La troisieme & derniere espece de *diabetes,* communé-  
ment appellée *flux cœliaque d’urine,* est quand on rend  
le chyle tout pur ou mêlé avec l’urine.

Le *diabetes,* siuivant cet Auteur, est toujours dangereux  
& souvent incurable, surtout lorsqu’il est causé par un  
travail outré, par l’usage immodéré des femmes, par  
des fievres chroniques & par le trop grand ufage des  
liqueurs fpiritueufes. L’urine de ceux qui ont un ά/Ἀ-  
*betçsclc* ordinairement douce.

Suivant Sydenham, les fucs qui circulent avec le Eang  
dans le *diabetes,* siartent par les urines crus & non di-  
gérés, ce qui détruit insensiblement les forces du mala-  
de, le maigrit & occasionne une colllquation de la grasse  
fe & de la chair qui passent l'une & l'autre par la voie  
des urines. Le malade est tourmenté d’une foif infup-  
portable, il fent une chaleur incommode dans fes in-  
testins; ses cuisses & la région des reins s’enflent, & il  
crache fouvent une matiere écumeuse.

Divers Auteurs nous apprennent qu’il est rarement parlé  
de cette maladie dans les anciens , & qu’elle étoit  
très - peu connue des Grecs , puisque Galien lui-  
même dans le troisieme Chapitre de sion sixieme Livre  
*de Locis Affectis,* avoue ne l'avoir vue que deux fois.

*CURE.*

Le *diabetes On* égard à *sa* causie aussi-bien qu’à sa forme ,  
est, fuivant Aretée, une espece d’hydropisie dont il  
ne distere que par l'endroit d’où le liquide sort. Dans  
Ilaseite , par exemple, c’est le péritoine qui est le re-  
servoir des eaux ; car celles-ci ne trouvant aucune issue  
l'ont obligées de s’y accumuler, au lieu que dans le *dia'  
betes* le malade est affecté de la même colllquation & du  
même flux des liquides, mais ceux ci prennent leur  
cours vers les reins & la vessie & s’évacuent par la Voie  
des urines. C’est par-là que les hydropiques sont les  
plus floulagés lolaque la maladie prend un tour favora-  
ble : mais le soulagement qu’ils reçoivent ne détruit  
point la catsse du mal. Dans le *diabetes* la *sois* est ex-  
cessiVe à caisse que le corps *se* desseche par l’évacua-  
tion continuelle des liquides.

Les remedes propres pour arrêter cette colllquation stont  
les mêmes que ceux dont on l.e l.ert dans l'hydropisie :  
mais la l.oifidont le malade est tourmenté doit être le  
principal de nos soins , car elle est le plus terrible des  
l.ymptomes qui accompagnent cette maladie ; & lorse  
qu’il tâche de l’appaiEer en buVant, il proVoque immé-  
diatement un flux d’urine qui emporte aVec elle une  
grande partie de la substance du corps. Les meilleurs  
remedes sont donc ceux qui appaifent la soif. Mais iI  
faut commencer par foulager l’estomac où réside la  
caufe de cette altération, premierement en purgeant le  
malade aVec *i’hiera* , & enfuite par l’application d’é-  
pithemes de fpicnard, de mastic, de dattes & de coings  
crus, dont le fuc mêlé aVec le spicnard & l'huile rofat  
compose une embrocation excellente pour cet effet.  
I On peut encore Composer un eataplasine aVec la pulpe  
de coings , du mastic & des dattes, & y joindre , si l’on  
veut, de la cire de l’onguent de spicnard , ou du stuc  
d’aeaCia & d’hypociste, aussi-bien pour les embroca-  
tions que pour les cataplasmes.

*io i j* DIA

La bosson du malade doit être de l’eau dans laquelle on  
aura fait bouillir des fruits d’automne, ( ὀπώρησι ) & sa  
nourriture du lait mêlé avec des alimens farineux, tels  
que l’amidon, l’alica, &c. Le vin qu’on lui donne doit  
être astringent pour rétablir le ton de l'estomac , & peu  
délayé, pour que l'évaporation & la dissipation des au-  
tres humeurs soient moins considérables. Les chofes  
falées excitent la *sois,* au lieu que le vin qui est astrin-  
gent & rafraîchissant procure au corps un bon tempéra-  
ment; le νΐη doux dont on peut faire ufer au malade  
( oivcç γλυκὸς , *vin fait avec des raisins fléchés au soleil,*en Latin *Paissem.* Voyez ce mot. ) rétablit les forces en  
engendrant du fang. Les médicamens composés qui  
conVÎennent dans cette maladie font la thériaque , le  
mithridate , les préparations des fruits d’automne , &  
les autres remedes propres pour l’hydropisie, aux-  
quels ou doit joindre un régime conforme en tout à ce  
que nous aVons prefcrit pour la cure de cette maladie.  
ARETEle, *de Curat. Morb. Chron. Lib. II. cap.* 2.

Rien ne contribue plus efficacement, fuÎVant Lister, à la  
cure de cette maladie , que toutes les préparations d’a-  
mandes& les différentes especes de laitage ; il rappor-  
te l’exemple d’une perfonne qui fut guérie de cette ma-  
ladie en buVant autant de νΐη cuit aVec du gingembre,  
que fes forces & fa situation pouVoient le permettre ,  
& dans des intervalles conVenables, du lait coupé pour  
fe défaltérer.

11 est rare, sitivant Willis , qu’on ait été guéri du *diabe-  
tes* par des astringens; & ce Praticien nous apprend ,  
qu’il a fouvent preEcrit aVec fuccès la teinture d’anti-  
moine, & une folution de chaux vive dans l’eau, aVec  
le sassafras, les femences d’anis, le raisin siec & la ré-  
glisse.

Voici les médicamens qu’il prescriVÎt avec quelques au-  
tres Medecins pour une persionne de distinction.

Prenez *des sommités de cyprès, huit poignées,  
de blancs d’œufs, deux livres,  
de canelle, demi-once,  
de lait récent, huit pintes.*

Mêlez & distilez. La dofe est de six onces trois fois par  
jour.

Reduifez le tout en poudre, & donnez-en deux fois par  
jour une dragme ou une dragme & demie, dans  
l’eau distilée précédente, & tons les foirs une po-  
tion parégorique.

La diete du malade ne consistoit presque qu’en lait, & ce  
régime joint aux remedes précédons produisit un si bon  
effet qu’il recouVra entierement la fanté au bout d’un  
mois.

Ce même Auteur rapporte l’histoire d’une femme d’en-  
viron cinquante ans & d’une habitude replete, qu’un  
*diabetes* & une falÎVation qui fe fuccédoient alternati-'  
vernent, aVoient réduite dans l'état le plus pitoyable,  
il lui prefcrivit de prendre tous les jours de la rhubar-  
be infusée dans du νίη de Canarie, & quelques jours  
après de boire tous les foirs le *decoctum catechucompo-  
situm* de Fernel, & d’uEer pour *sa* boisson ordinaire de  
vin de Florence trempé aVec l'eau de Bristol. Ces deux  
maladies cesserent par ces moyens au bout de deux ou  
trois semaines, & la malade Vécut encore plusieurs an-  
nées.

La principale intention que l'on doit aVoir, suivant Et-  
muller, dans les différentes especes de *diabetes,* est de  
diminuer l'acrimonie dusiang; & dans la plupart des  
circonstances la cure du faux *diabetes 8e* du flux cœlia-  
que d’urine doit être menagée de même façon que cel-  
le des fievres hectiques. Il veut donc qu’on la commen-

D I Α 1056

ce par un émétique, & que l'on donne enfuite tous  
les soirs au malade l’anti-hcctique de Potcrius, lasim-  
guine, le sifcre de Saturne , le *crocus Martis alumina-  
ta,* les trochiEques *de Carabe* , la terre sigillée & les  
opiats, mais siurtout l'eau de chauk vive , le lait caly>  
bé & les émulsions.

Il recommande dans le véritable *diabetes* l'usage des *as-  
tringens &* des calybés, & principalement la décoc-  
tion d’écorce d’orange. \*

La cure du *diabetes,* siuiVant Sydenham, est la même que  
celle des fleurs blanches, à l'exception de la saignée  
& de la purgation, puisque nonobstant les différences  
apparentes de ces maladies, les indications curatives  
font les mêmes dans toutes les deux.

Harris imaginoit ingénieusement, & peut-être avec assez  
de rasson, que la diarrhée est une eEpece de *diabetes*du ventre , & celui-ci une diarrhée des reins ; & silr ce  
principe, il preEcrivoit avec fuccès à ceux qui en étoient  
attaqués la composition suivante.

Mêlez le tout & faites-le influer à petit feu & dans un  
vaisseau bien fermé, dans une pinte de vin de Ca-  
narie.

Il donnoit six cuillerées de la colature au malade à six  
heures du matin & autant fur les dix heures; si bien que  
*le diabetes* & tous les fymptomes qui l'accompagnent  
se trouvoient dissipés avant dix heures du Eoir. Mais  
cet Auteur ne rapporte qu’un seul exemple d’une pa-  
reille guérison.

Le *Decoctum catechu compositum , le Decoctum incrasseanss*les gelées de corne de cerf, le riz, la teinture de co-  
rail & les trocbisques de Gordon , ne font pas moins  
utiles que les remedes dont nous avons parlé. Mais  
rien n’est estimé si efficace dans la pratique moderne  
pour la cure du *diabetes,* que les eaux minérales chau-  
des de Bristol.

On peut sie servir encore avec fuccès de la décoction *sui-  
vante.*

Prenez *de quinquina réduit en poudre grosseere, tune once >  
de la teinture de roses, une livre et demie.*

Reduisiez-le tout à une pinte, en le faisant bouillir à pe-  
tit feu.

Coulez la liqueur, & ajoutez-y demi-pinte de vin blanc,  
& deux onces de sirop de coings.

Melez pour une décoction, dont on prendra trois onces  
deux ou trois fois par jour, dans des intervalles  
convenables.

Le Docteur Wynter proposie une question au *sujet de*cette maladie ; favoir, si les eaux de Bristol font un  
spécifique dans le *diabetes* ? Un spécifique pour chaque  
maladie , répond cet Auteur , est en Medecine , ce  
qu’est la longitude en fait de navigation : on iroit di-  
rectement à la cure, fans passer par le cercle du cours  
altérant : mais il y a aussi peu d’apparence de découvrir  
l’un que l'autre.

On définit le *diabetes* une évacuation prompte & co-  
pieufed’une urine crue, douce, qui n’est point chan-  
gée , dont Ja quantité excede celle de la boisson, la-  
quelle est accompagnée d’une foifInsupportable; &  
un remede spécifique, est celui qui guérit cette mala-  
die fians aucune évacuation sensible. »

Supposié donc qu’un malade attaqué d’un *diabetes, rende*une quantité donnée d’urine; par exemple, quatre ou  
cinq

1057 DIA

cinq pintes en vingt-quatre heures ; il faut lui faire bci-  
re la même quantité d’eaux de Bristol , & il rendra  
journellement beaucoup moins d’urine. D’où il est évi-  
dent que cette eau n’agit point comme évacuant. Une  
autre preuve de fon excellente qualité, est qu’on peut  
en boire autant que l’estomac peut en sijpporter, ce  
qui n’est pas un petit avantage pour une perfonne ex-  
tremement altérée. Elle est encore admirable dans plu-  
sieurs autres maladies , où elle agit par Ees qualités  
tempérantes, altérantes & fortifiantes. D’ailleurs, on  
voit tous les jours qu’elle produit de plus prompts  
effets dans le *diabetes* que dans aucune autre maladie,  
le malade étant sûr d’être guéri en très-peu de tems.  
WVNTER , *Cyclus Metasencrielcus.*

*Consomption occasionnée par un Diabetes.*

Le *diabetes* consiste dans un flux continuel du fuc nour-  
ricier qui s’éeoule par les reins. Il attaque pour l’or-  
dinaire ceux qui s’adonnent à des méditations profon-  
des, & qui font un ufage immodéré du vin & des li-  
queurs diurétiques. 11 arrive de-làque l’urine, à raifon  
de la grande quantité de chyle qui fe mêle fans cesse  
avec elle, perd sa salure & devient douce comme du  
miel. Cet écoulement continuel du chyle , appauvrit  
le l.ang & abbat extremement les forces du malade. Il  
s’allume dans les parties folides une chaleur extraor-  
dinaire qui affoiblit les nerfs & qui occasionne des con-  
vulsiOns, des vertiges , & d’autres affections nerVeules ;  
& à la fin les parties musculaires étant privées de leur  
fuc nourricier tombent dans l'atrophie ou dans lacon-  
fomption.

On guérit cette consomption par un long ufage du lait,  
des conserves de rosios rouges , du bol d’Arménie , de  
la gommcArabique & de la gomme adraganth ; en bu-  
vaut pendant long - tems les eaux minérales calybées.  
Le malade doit , silr toutes choEes , s’abstenir du vin,  
furtout de celui de France : il ne doit ni Ee faire fai-  
gner,ni prendre d’autres purgatifs que la rhubarbe,  
les myrobolans & autres chofes semblables, qui con-  
tiennent quelques particules styptiques & astringen-  
tes , de la vertu desquelles on pourra se convaincre par  
le cas fuÎVant.

CAS I.

Le fils deM. Petit fut attaqué à l'occasion d’un *diabetes*dont il négligeoit depuis long - tems de fe faire guérir,  
de fréquens accès d’épilepsie, de vertiges, & à la fin  
d’une consomption violente. Il en fut cependant gué-  
ri par l'usage du lait , des eaux de Tunbridge & des  
électuaires astringens, & il jouit depuis dix ans d’une  
fanté parfaite.

CAS IL.

M. Petit lui-même , le pere du malade dont je viens de  
parler, fut attaqué à l'âge de soixante-dix ans, d’un  
*diabetes ->* qui le jetta dans une fievre hectique, & dans  
un marafme qui le tinrent au lit pendant trois semai-  
nes; il fut enfin guéri du *diabetes* & de la fievre , & à  
la fin de la consomption même, en fe réduisant au lai-  
tage , aux juleps & aux électuaires astringens, si bien  
qu’il jouit depuis cinq ans d’une sianté parfaite.

CAS III.

M. Wheelcr avoit eu un grand nombre d’enfans dont il  
ne lui restoit qu’un fils, tous les.autres étant morts  
d’une confomption occasionnée par un *diabetes*, dans  
le tems de la pousse des dents. Il ignoroit absolument  
le nom de cette maladie ; mais s’étant apperçu que tous  
Fes fils mnurOient de la même maniere, fiavoir d’une  
contumpuon accompagnée d’une soifinsatiable & d’u-  
ne évacuation copieuse d’urine , il me consiflta au su-  
jet du dernier, à quifes dents paroissoient Vouloir per-  
*Tome III.*

D I A îO58

cer. Il commençoit dès-lors, de même que les autres  
qui étoient morts, à être S01T altéré, & à uriner aussi  
fréquemment qu’eux, ce qui l’avoit jetté dans une mai-  
greur extreme & dans un commencement de fleVre  
hectique. Etant fortifié dans mon opinion par un ar-  
gument aussi démonstratif que celui de la douceur de  
l’urine ; je dis au pere que cette maladie étoit une con-  
somption conféquentc au *diabetes ,* que la pousse des  
dents occasionnoit, & qu’il n’en fieroit guéri qu’après  
que fies dents auroient toutes percé. En moins d’un  
mois ou deux cet enfant me parut avoir une face Hip-  
pocratique , & je le trouvai réduit à un tel degré de  
confomption, que je déEesperai de sa vie ; car il étoit  
affligé d’une colliquation , d’un cours de ventre & d’un  
*diabetes ,* sans aucune toux pourtant, ni aucune autre  
affection des poumons. Je jugeai néantmoins à propos  
pour appasser ces symptomes, de le mettre au lait &  
aux électuaires astringens, & ordonnai de ne lui don-  
ner pendant tout l’été que du lait coupé avec les eaux  
d’Iflington , toutes les fois qu’il demanderoit à boire.  
Ces remedes parurent calmer un peu fa S0if aussi bien  
que le flux d’urine, & lui faire reprendre fes chairs.  
Mais la maladie revenant avec une colliquation consi-  
dérable, & un écoulement des humeurs, tant par les  
felles, que par les urines, tcutes les fois qu’il perçoit  
quelque nouvelle dent, conformément à mon premier  
prognostic; j’ordonnai de lui donner tousses matins  
six, fept ou huit grains de rhubarbe, & un peu de diase  
cordium le foir avant qu’il s’endormit. L’enfant ayant  
persisté dans l’usage de ces remedes pendant deux ans;  
c’est-à-dire, jusqu’à ce que toutes fes dents euflent pcr-  
cé, il recouvra peu à peu fes forces & fon embom-  
point, mais la siaif ni le flux d’urine ne le quitterent  
qu’à la fin de la pousse. Il est aujourd’hui dans sa qua-  
trieme année , & il jouit d’une hanté aussi parfaite que  
s’il n’avoit jamais été\*malade. M 0 R τ o N, *Phthisio-  
logia.*

D IA B IN, *Lifoiv,* mot barbare que l'on trouve dans  
MyrepEe, *Aneldot.* 37. & *Pastel.* 48. & que Fuchsius ,  
avec Actuarius, corrige en lssant διὰ ι'ων, «de violct-  
« tes, » Les copies latines de MyrepEe, commeilllob-  
ferve, rendent ce mot par *diausi*

DIABOLUS METALLORUM, est le titre que les  
Chymistes donnent à Jupiter ou l'étain , parce qu’é-  
tant incorporé avec les autres métaux, on ne peut plus  
en faire la réduction, ou du moins on ne la fait qu’avec  
beaucoup de peine. CasTELLI.

DIABOLI INTESTINA, nom de la Cuseufez.DODDER.  
DIABOTANUM , *eridfiosiavuv,* de βοτανη, une plante,  
est une emplâtre préparée avec différentes plantes,  
dont Galien donne la defeription, *de C. M. P. G. Lib»*V*I. cap.* 2.

DIABROSIS, διάβρωσις, le même qu’ *An abrosis. N* oyez  
ce mot

DIACADMIAS, διὰ καδμίας, est le nom d’une emplâ-  
tre dont la cadmie est la base, & dont on trouve la dese  
cription dans Scribonius Largus , *Numb.* 242. Galien,  
*de C. M. P. G. Lib. II. cap.* 14. en décrit une toute  
femblable qu’il met au rang des épulotiques , & dont  
Lucius fassoit usage.

DIACALAMINTHES, διὰ καλαμίνθης, est le nom d’un  
antidote dont la bafe est le calament ; il en est parlé  
dans Myrepste , *Antidot.* 105.

DIACARCINON , διὰ καρκίνων , de καρκινος , καρκινος ,  
un cancre ou écrevisse de mer ; est le nom d’un antido-  
te pour la morsture des chiens enragés , lequel est pré-  
paré avec cette espece de poisson. Æsisorion , à ce que  
rapporte Galien, *Lib. II. de Sympa Faciilt. T. de Can-  
cris uflis*, s’en EerVoitavec beaucoup de Euccès.

DIACARYON, διὰ καρύων, de κάρυον , *noix s rob de noix.*GaLIEN , *de C. M. S. L. Lib. VI. cap.* 2.

Voyez la préparation du rob de noix pour llesquinancie  
au mot *Angsua.*

D1ACASSIA. Voyez *Caissia.*

Xxx

*- ,9* DIA

DÎACASTORIU, διὰ καστορίου , de καστόριον , *castor*, est |  
le nom de deux antidotes , dont le castoreum est le  
principal ingrédient. NïCOLas MYREPSE, *Sect. 6. zy.*& 102.

DIACATHOLICON , autrement appelle *Catholicon >*de διὰ, de, & καθολικὸς, universel ; *purgatif universel.*

Pulvérisez ce qui doit l'être , & prenez ensiiite,

*racine depolypode récent concassé, trois onces s  
semences defenouil doux,six dragmes ;*

t

Faites-les bouillir dans deux pintes d’eau de pluie jusqu’à  
consomption du tiers: coulez la liqueur, & don-  
nez-lui avec deux livres de siucre blanc, la consis-  
tance de sirop.

VerEez-le fur les pulpes tandis qu’elles Eont l'ur le feu, &  
incOrporez-y les poudres pour donner au tout la  
forme,d’un électuaire.

Cette presiCtiption est de Nicolas, & leCollége deLon-  
dres l'a reçue dans sim premier Dispensture, Eous le ti-  
tre de *DiacathoUcon.* La première étoit fort différente  
de celle-ci, tant à l’égard des drogues, que par rapport  
à la maniere de les préparer. Quoiqu’on ait entiere-  
ment rejetté de celle ci lesfemences froides, & quel-  
ques autres ingrédiens qui font de peu d’importance ,  
la composition n’en est pas meilleure ; & nonobstant le  
titre pompeux qu’elle porte , il est rare qu’on en fasse  
ufage-

DIACELTATESSON , est un terme dont *se* stertPa-  
racesse , *LA. II. de Vita longa, cap.* 5. relativement à  
la cure des fievres. Il paroît entendre par-là un vomise  
fement excité par le mercure. Ruland & Johnston li-  
fent *diatescsadelton ,* c’est-à-dire , mercure précipité.  
D’autres veulent que le *diaceltatessen* stoit le mercure  
cru dissous dans la liqueur alcahèst.

DIACENES,laa' κενης, de κενὸς, *vielde , vain* ; signifie  
dans Hippocrate, *vain , inutile.* Ainsi, διάκενῆς ἐξανα-  
στάσιες, *Lib. VII. Epid.* signifie les efforts qu’un malade  
fait pour aller à la felle sians pouvoir y réussir;& διακηνῆς  
θηρευων se dit d’un phrénétique qui cherche de tous cô-  
tés avec fies mains pour tâcher d’attraper ce qu’il ne  
voit point.

DIACENON, διάκενος, de κενὸς, *vmde*, est l'épithete  
des corps poreux , tels que l'éponge & la pierre-ponce.  
Galien, *Lib. IV. de Disse Puis. cap.* 6. CasTELLI.

DIACENTETON, est le nom d’un collyre dont on  
trouve la desiCription dans Aétius , *Tetr. II. sernt.* 4.  
*cap.* 11 o.

DIACisiRATON, διακέρατος, est le nom d’un collyre  
dont il est parlé dans Cesse, *Lib. VI. c. 6.* Il est ainsi  
appelle, dit-il, de κεῥας, *une corne,* parce que la corne  
de cerf en fait le principal ingrédient.

DIACHALASIS, διαχάλασις, deδιαχαλάω, être relâ-  
ché ou ouvert, dans Hippoerate, *Lib. de Vulneribus  
capitis,* est une folution de continuité dans les si-ltures  
du crane , c’est-à-dire, une séparation des os qui le  
forment. Cet accident est fort ordinaire dans les blessu-  
res de la tête.

D1ACHEIRISMOS , διαχειρισμὸς, de χἔἵρ, *main,* est  
une opération de la main. Διαχειρισμοὶ φαρμάκων, *Lib.  
II. Epidem.* signifie préparation, administration & dise  
penfation de médicamens.

DIACHELIDONIUM , διαχελιδόνlev , de χελιδῶν,

D I A ïû6o  
une *hirondelle* ; est une préparation *d’hirondelles*, que  
l'on peut voir au mot *Angina.*

DIACHOREMA, D1ÀCH0RESIS , διαχἐνημα,  
διαχώρησις, signifie dans Hippocrate, silivant Galien ,  
*Com.adAph. Is.Ielb.V.* toutes fortes d’excrétions ou  
d evacuations , mais le plus souVent celles qui *se* font  
par les felles , car 1 *hypochoresis,* ( υΗοχώρησις) & laàsu-  
*choresis* different en ceci , que la premiere signifie seu-  
lement une CVacuation par les .elles , &.l’autre toutes  
fortes d’évacuations. Il dit encore , *Com. ad J rsa* 68.  
69. *IctbMII,* qu’Hippocrate appelle indifféremment  
les sielles *hypochoremata & Tachoremata* , & quelque-  
fois les excrétions par les urines.

DIACHORISIS, διαχώρισις, de χωρὶς, à part, à côté ;  
signifie *séparation.* Ce mot fe trouve dans Mofchion ,  
*de Morse cap.* I 29.

DIACHRISTA , διάχριστα , de χρίω , *oindre',* dans Paul  
Eginete , *Lib. I. cap.* 46. font des remedes qui déter-  
gent le phlegme du gosier, de la luette, du palais & de  
la langue.

DIACHRYSU, διαχρυσου’, de χρυσὸς, or; est le nom  
d’une emplâtre pour les fractures, dont on trouve la  
defcription dans Galien, *spurio Libro alt. deDynami-  
cidiis, §. ad Orsa fracta,*

DIACHYLON, διὰ χυλῶν, de χυλὸς *s suc* ; est une em-  
plâtre digestÎVe, émolliente, où il entre beaucoup de  
mucilages. GaLIf.N, *Lib. VII. de G M. P. G. cap. 9.*

On trouve dans les Dispensiiires plusieurs emplâtres qui  
portent le nom de *diachylon.*

Le Collége de Londres presicrit le *diachylon* simple, le  
grand*diachylon,* le grand *diachylon avec* les gommes,  
*& lediachylon* composté, autrement appelle *emplastrum  
è mucilagelelbus.*

*Diachylonsimplex* : Diachylon simple.

Pulvérisez la litharge pour la mêler avec l’huile. Faites-  
les bouillir fur le feu , en les remuant sans ceffe  
avec une spatule, jissqu’à ce qu’elles aient acquis  
la consistance du miel. Retirez-les du feu, &laise  
fez-les refroidir peu à peu. Ajoutez-y le mucila-  
ge , & faites les bouillir jufqu’à la confomption  
de toute humidité, pour en faire une emplâtre  
felon l'art.

On attribue cette composition à Mésué. Cette emplâtre  
est celle que l'on trouve le plus communément dans les  
Boutiques ; car outre qu’on l’emploie sieule , elle est  
encore la basie d’un grand nombre d’autres. Celle que  
l’on trouve dans le Dispensiaire d’Ausbourg sious le  
nom de *diachylonsimplex, sive album,* est exactement  
la même ; & le *diachylon parvum,* que l’on attribue à  
cet Auteur dans la même Collection, ne diffère de la  
préeédente qu’en ce qu’on ajoute la jusiquiame & les  
femences de l’herbe aux puces au mucilage. La simpli-  
cité de Cette composition fait qu’elle a reçu peu d’alté-  
ration de la part de ceux par les mains desiquels elle a  
passé. On ne laisse pas cependant de trouver des Apo-  
thicaires qui *se* servent de sain-doux au lieu d’huile, &  
qui employent de la céruEe pour la rendre plus peEante,  
& en retranchent le mucilage, afin de pouvoir gagner  
davantage.

I06r DIA

*Diachylon magnum i*Le grand DiachyloHi

Incorporez parfaitement l’huile & la litharge enfemble ,  
& faites-les cuire à petit feu en les remuant fans  
cesse, jusqu’à ce qu’elles ne compostent plus qu’un  
même corps. Laissez-les refroidir ; ajoutez-y les  
mucilages, & faites-les bouillir de nouveau jiss-  
qu’à la confomption de toute l'humidité.Mettez-y  
l’aneth, l'œfypus , avec les fucs d’iris & de fquille,  
& faites-les bouillir enfemble jufqu’à ce que ces  
fucs sisient consumés. Tandis que le mélange est  
encore châud, faites-y fondre la cire & la résine ;  
retirez les du feu, & incorporez-y la térébenthi-  
neenles remuant fortement, pour que le toutac-  
quere la consistance d’une emplâtre.

On attribue encore cette composition à Méfué. On l'a  
confenee dans prefque tous les Difpenfaires fans y fai-  
re beaucoup de changement. Cependant Zwelfer ofe  
aVancer, que toutes les compositions de cette espece  
méritent plutôt d’être rejettées que corrigées, quoique  
dans le même endroit il prenne beaucoup de peine  
pour indiquer la maniere particuliere de la faire. Elle  
est si bien décrite ici, qu’on peut fort bien fe passer de  
fon secours. Matthiole & Diofcoride employeur l’œ-  
Fypus, & on le trouve prefcrit dans les anciennes Phar-  
macopées. Schroder nous apprend qu’on le préparoit  
en faisimt bouillir dans l’eau la laine qui croît autour  
du cou & des flancs des moutons, jtssqu’à ce que toute  
l’huile en fût fortie, & qu’on pût la séparer de l’eau.  
Mais l’huile de piés de mouton que l'on substitue à  
celle-ci pour éviter l’embarras , satisfait à la même in-  
tention , étant d’une nature aussi mucilagineufe.

*Diachylon magnum cum gummi :*

Grand *Diachylon* avec les gommes.

Ajoutez-les au *diachylon* précédent, après les avoir fait  
dissoudre dans du vin. Coulez-les, & faites-les  
cuirejufqu’àconsistance de miel; & par ce moyen  
vous aurez le *diachylon* avec les gommes.

Renodæus est le premier qui ait ajouté ces drogues au  
*diachylon* ,si l'on en excepte le galbanum : laPharma-  
copée Royale ajoute les gommes au *diachylon* simple;  
pour plus de facilité, elle en retranche le bdellium, &  
y met le Galbanum & l’opopanax. Le Difpenfaire  
d’Ausbourg rapporte la prefcription d’un autre Au-  
teur : mais elle est si embrouillée & si difficile à fuivre,  
queperfonne ne l’a encore misie en ufage.

D I Α 1062

*I*

*Diachylon compositum , sive emplastrum è mucilaginibus e*

Diachylon composé, ou emplâtre de mucilages.

Faites bouillir les mucilages extraits avec de l’eau , avec  
les huiles à petit feu , jusqu’à la consomption de  
l’humidité aquesse; faites-y fondre la cire, après  
l’avoir coupée par petits morceaux, en la remuant  
avec une fpatule.

Retirez ces fubstances du feu ; & tandis qu’elles font en-  
cote chaudes , ajoutez-y successivement les gom-  
mes dissoutes dans la térébenthine, & incorporez-  
les bien ensemble.

Enfin, mettez-y le fiafran en poudre, pour que le tout  
forme une masse de consistance convenable pour  
une emplâtre.

Cette composition, qui est de Méfué, a été reçue dans  
tous les Dispensaires Pans la moindre altération. Les  
Chirurgiens modernes en font beaucoup de cas, &  
l’employent en qualité de fuppuratif.

DIACHYSIS, διάχυσις,deχύω *,fondre\* liquefactelon*ou  
*fusion. Diachyelcas* ( Αιαχυτικά) dans Diofcoride, Eont  
des remedes qui possedent une qualité dsscussive & dise  
Eolvante , pareille à celle qu’on attribue à l'anis & à la  
térébenthine.

DIACHYTOS , HYPOCHYTOS, διάχυτος , ὑπόχυ-  
Toç, fiant des épithetes du vin que l'on prépare avec des  
raisins que l'on a fait sécher pendant plusieurs jours au  
foleil.dans un lieu couvert & élevé de fept piés au-dessus  
de terre , pour qu’ils foient à couvert de la rosée & de  
l’humidité de la nuit,& qu’on puisse les fouler le huitie-  
me jour. Par cette méthode, dit Pline, *Lib.XIV. cap.o.*on fait un vin d’un gout & d’une odeur délicieuse.

DIACINE1MA , διακί νημα , de διακινεω , mouvoir OU  
agiter légerement , ( Galien, *Com.* 4. *in Lib. de Art. )*est une légere diflocation. Ainsi , διάκινηματα τῶν  
ὀστέων,Τἱέν. *de Fract.* font des déplacemens infensibles  
des os ; ολισθηματα , font des luxations parfaites, com-  
me lorfque l’os est entierement sorti de sa place. Les  
*diacynemata,* dans Cesse, *Lib. VIII. cap.* 14. Eont, *quae  
paulum excesserunt*. & les *holisthemata, quae toto loco  
mota sunt.*

DIACINAMOMUM , διὰ κιναμώμον, est le nom d’un  
antidote, dont on trouve la description dansMyrepEe,  
*Antid.* 11.

DIACISSU, διὰ κίσσου, est un *acopon* dans Marcellus  
Empiricus, *cap.* 36. vers la fin, lequel tire sim nom de  
κίσσος, *liere.*

DIACLYSMA, διάκλυσμα, de κλύζω, *laver Orsrinser,*signifie en particulier l'action de *se* rinsier la bouche  
avec des liqueurs que l'on garde pendant quelque tems,  
& que l'on rejette ensiuite : elle comprend *lo gargarise  
me & i’apophlegmatisme-* SoHRoDER.

DIACOCCYMELON, διακοκκυμήλον , de κοκκυύμηλ^ὶ  
une .prune. Voyez *Diaprunum.*

X x x ij

1063 DIA

DIACOCHLACON , διακοχλάκων, de κόχλακες , cail-  
loux ; épithete du lait dans lequel on a éteint des cail-  
loux. Hipp. *Liv. VII. Epid.* l’appelle διαπεπυρωμένων.

Il est bon de remarquer que le lait dans lequel on a éteint  
des cailloux, est un puissant sudorifique.

DIACODIUM , de διὰ & κώδεια, une tête de pavot.

Voici la maniere dont on le prépare.

Prenez *tètes de pavots blancs bien seches, quatorze onces.*

Mettez-les infisset pendant vingt-quatre heures dans  
quatre pintes d’eau de pluie; faites-les bouillir,  
& après aVoir exprimé la liqueur , ajoutez-y  
vingt-quatre onces de fiacre pour en faire un si-  
t rop felon l'art.

Le nouveau difpensilire du Collége de Londres, differe  
du premier en ce qu’il rejette les pavots noirs , & que  
la quantité de pavots blancs est ici égale à celle des  
deux especes de pavots qui entraient dans la premiere  
composition. On ne peut clarifier ce sirop fans lui fai-  
re beaucoup perdre de sia force, en tant que narcoti-  
que , & quelque foin qu’on y apporte , il est rare qu’il  
Foit toujours de même force.

Cette préparation est encore appellée *Sirupus de Me-  
conio.*

DIACOLOCYNTHIS , διὰ κολοκυνθήδων , de κολοκυν-  
θὶς , *Coloquinte* ; est un remede dont la Coloquinte est  
le principal ingrédient.

On prépare les pilules de Coloquinte ( *Diacolocynthi-  
dos* ) de la maniere fuÎVante.

Faites-en des pilules avec du sirop laxatif de rosies.

Ces pilules sirnt décrites dans le Dispensiaire d’Augse  
bourg, sious le nom de *Pil. de Nitro ,* mais Alexandre  
Trallien qui en est l’Auteur , les donne Eous le nom  
qu’elles portent ici , *de Hemicrania , LibH. cap.* 12.  
où il leur attribuela vertu de purger les humeurs VÎS-  
quetsses , froides & pituiteufes des extrémités ; de  
fortifier les nerfs & d’enlever les obstructions. Mo-  
nard, *Lib. XIII. Epid. 6.* les recommande pour l’épi-  
lepsie , & assure qu’elles font au-dessus des *Hierae.*Quant à la vertu qu’elles ont de fortifier l’estomac,  
& de dissiper les douleurs feiatiques ; la gomme ara-  
bique fert ici de correctif à l'euphorbe, car elle en-  
veloppe fes parties les plus actives, & rend fon opé-  
ration plus sijpportable ; mais il est à craindre que  
cette drogue ne sioit ici en trop grande quantité , mal-  
gré cette précaution. La dose de ces pilules est de-  
puis quinze grains jtssqu’à demi-dragme. Les per-  
lonnes robustes auroicnt peine à trouVer un catharti-  
que qui évacue avec tant d’efficacité les humeurs les  
plus ténaces.

DIACOMERON , est le nom d’un antidote dont on  
trouve la description dans Myrepsie , *Aneld. cap.* 39.  
D1ACONES ,δἰἀκονηὸ, d’alec'vn, pierre à aiguiser; est  
le nom d’une emplâtre inventée par Criton, que l'on  
prépare avec la pierre à aiguiser. Galien , *Lib. VI. de  
C. M. P. G, cap.* 2.

DIACOPE , δἰἀκοπὴ , de *Μω , couper* ; signifie dans  
Hippocrate 7. *Aph.* 24. & *Lib. de Capitis vubn.* une  
**rlale OU** incision nrrTr.m-ÎF>. *Άτ* **il fiafiarr fnnvv.nv dn vpr-**

D I A 1064

be δ[ιακόπτα , dans le même siens.

Dl ACOPRÆGI Α,διακοπραιγια, de διὰ & κόπρος*,fiente ,*& αιξ , *Chevre ;* est un remede préparé avec de la  
fiente de Chevre pour les maladies de la ratte & des  
parotides. BiaNCaRd.

DIACORALL1UM *Alexandri,* est un remede ainsi  
appelle , non du corail, mais de *corallia,* qui est le  
nom de *Fanagallis* ou pimprenelle mâle ; il est d’une  
qualité pénétrante.

Mais le *Diacorallium* dont il est parlé dans le Dispen-  
siaire de Londres , tire sem nom du corail qui est un  
des principaux ingrédiens qui y entrent. Voyez *Co-  
rallium.*

DIACORON OPODIUM, διὰ κορωνοποδίου, est le nom  
d’un antidote dont parle Trallien., *Lib. XI.* Il est  
préparé avec le *coronopodium,* ou *coronopus 8e* plusieurs  
autres chosies.

DIACORUM , δἰἀκώρου , remede céphalique préparé  
avec *i’acorus* ou *calamus aromaticus.* Mesitié en est  
lTnventeur , & l'on en trouve la description dans le  
Dispensaire d’Augsbourg.

DIACRISIS , διάκρισις, de διακρίνω *jauger , distinguer}*se trouve dans Hippocrate , *Lib.* περὶ γονῆς,où on lit,  
καὶ ἀπὸ τουτέων ὰι νόσοι γίνονται, ἢ ὰι ἐνο νόσων διακρίσιες ,  
de ces quatre humeurs naissent les maladies, qui ont  
chacune leur caractere distinctif *Diacrisis* est encore  
un nom qu’Oribafe *Med. Coll,* donne au *Delphinium.*

DIACROCïUM , nom de l’*electuarium de ονο,* dont il  
est parlé dans Platerus, *de Curat. Febrium pestilentium >Tom. II. cap.* 2.

DIACROCU, διὰ κρόκου, διάκροκον , de κρόχος , *safran ;*est le nom d’un Collyre dont il est parlé dans Æginete,  
*Lib. FII. cap.* 16. & dont le Eafran est la basie.

DIACURCUMA , de *Curcuma ,* mot dont Fuchsius  
croit que Mefué s’est fervi pour désigner le siafran ; est  
le nom de plusieurs antidotes que l'on trouve dans  
Myrepsie , dont le siafran est le principal ingrédient.

DIACYDONIUM , διάκυδωνίων , (μήλων) deκυδω,-  
νιον ( μῆλον ) *un Coing ;* est un remede préparé avec le  
Eue de coings. Voyez *Cidonia.*

DIADAPHNTDON , διὰ δαφνίδων , de δαφνὶς , le  
*Lauriem, elc* le nom d’une emplâtre suppurative,prépa-  
rée avec les baies de lauriers & autres ingrédiens, dont  
Celsie donne la description. *Lib. V. cap.* 19.

DIADEMA , διάδημα , de δέω , *lier,* signifie propre-  
ment un bandage pour la tête , lorsqu’on y sient des  
douleurs, & qu’on appréhende le relâchement de ses  
siutures. CASTELLI.

DIADEX1S, ou DIADOCHE, διάδεξις,ου διαδοχὴ,  
de διαδέκομαι > *succeder* ; siiCcession d’humeurs ; ou  
pour parler d’une maniere plus intelligible, transport  
d’humeurs d’une partie dans une autre, que l'on ap-  
pelle communément métastase des humeurs ; lorEqusu-  
ne maladie *se* change en une autre, qui lui fuccede  
immédiatement , on l’appelle aussi *diadoche.*

DI ADOSIS , διάδοσις , de διαδίδωμι , *distribuer , dise  
siper ,* oti dans les Auteurs Médicinaux, *diminuera*distribution de l’aliment partout le corps ; & dans ce  
fens il est le même *osuanadosis\* mais ce mot signifie  
plus siouvent la rémission, ou diminution d’une ma-  
ladie & de *scS* fymptomes.

D I Æ

DIÆRESIS, διαίρεσις, de διαιρεω , *je divise , je separet,*dÎVision ou séparation des vaisseaux , Galien entend  
par ce mot une solution de continuité, Toit qu’elle ait  
pour caisse une plaie , une érosion , une contusion, ou  
une rupture. Delà

DIÆRETICA , *remedes corrosifs.*

DIÆTA , *Jelotéla,* διαίτη , *diete* est une maniere de  
vivre qui comprend ce que nous appellons proprement  
*diete , Sc* tout ce qui a rapport à la consiervation de la  
vie; car on ne doit pas s’imaginer qu’on n’entende  
par ce mot que ce qui regarde le boire & le manger,

1065 *D* I *Æ*

*la diete* embrasse généralement tout ce qui peut être 1  
avantageux au corps humain. J’appelle *diete ( diaeta) ,*dit Galien , *Com-* 3- *in Lib- III- Epid-* non seulement  
ce qui regarde le boire & le manger , mais encore le  
repos, l'exercice, les bains , l’usage des femmes , le  
fommeil, les veilles, enfin tout ce qui concerne l’état  
du cOrps humain C’est dans ce fens qu’on doit pren-  
dre les mots διαίτησι & *cricuTou* que l'on trotlVe dans  
*le Lib. VI. Epid. Sect.* 8. κίρΰ.43. 58. διαιτύματα, que  
l’on trouve dans le sixieme Aphorisine de la même  
Section, & dans le LiVre *de la Nature humaine* , a une  
signification aussi étendue. C’est dans le même fens que  
font employés les verbes διαιταειν, laaiTav, διαιτἔῆσθαι  
& διαιτᾶσθαι. Par exemple , ( *Lib. I. rPesiyuvair..* ) διαι-  
τῷν λυτρὸἰσι , on obfervera une *diete* convenable par  
rapport aux bains , & dans le même Livre διαιτεομένη  
δἐ ὴ γύνη τοεριγίνεται, si la femme garde un régime con-  
venable, elle furvivraà fa maladie & jouira d’une fanté  
parfaite. Voyez *Alimenta.*

Quoique Pline le jeune *se* ferVe de ce mot pour désigner  
tout endroit où l’on mange , & que quelques uns des  
Auteurs qui ont écrit avec moins de pureté, n’enten-  
dent parla qu’une assemblée où l'on traite d’affaire de  
toute efpece ; néantmoins le *diaeta* des Latins & le  
δίαιτα des Grecs ne signifient autre chofe dans le Eens  
ordinaire que *diete* ou maniere de VÎVre.

Tout homme qui pense doit nécessairement être conVain-  
cu que la *diététique* est d’une extreme utilité , non-feu-  
lement pour prévenir , mais eneore pour guérir un  
grand nombre de maladies auxquelles le corps humain  
est sijjet ; & comme le célebre Frederic Hoflman a  
fait voir non~seulement que cette partie de la Mcdeci-  
ne , de même que les autres, est fondée fur des princi-  
pes éVÎdens , mais qu’il a encore donné des instructions  
aussi parfaites que fuccintes fur la *diete 8c* la maniere  
de VÎVre qui conVÎent aux personnes VigoureuEes ,  
ainsi qu’à celles qui fOnt foibles , aux différens âges ,  
aux disterens *sexes*, dans les différentes faisions de Pan-  
née & dans les différens changemens de tems: Je Vais  
faire part au Lecteur de ce que ce saVant homme dit  
fur ce sistet.

Rien nlétant de lui-même & de fa nature , ou par une né-  
cessité abEolue, salutaire ou nuisible; & ces deux qua-  
lités dépendant des forces des mixtes rélatiVement au  
corps humain; les Vertus falutaires ou nuisibles des  
chofes non naturelles, dépendent de la dÎVersité des  
corps, qui aide , ou empêche de différentes manieres  
les essets de leurs qualités intrinfeques.

C’est la plus grande de toutes les erreurs, que deprefcri-  
re à tous les hommes le même régime, comme si ce qui I  
conVÎent à l'un , conVenoit de même à tous les autres.  
L’expérience nous apprend tous les jours, que tout ne  
conVÎent pas à tous ; & que ce qui ne fait aucun tort  
aux uns , peut être pernicieux aux autres. Le tems mê-  
me n’est point indifférent pour déterminer les effets de  
certains mixtes. On peut faire prendre furement, &  
fans crainte en certain tems, ce qui dans un autre fera  
très préjudiciable.

C’est de la différence des corps qu’il faut déduire les ef-  
fets falutaires ou nuisibles des alimens ; puisique fui-  
vantla judicieusic remarque.d’Hippocrate, les tempé-  
ramens & les corps different les uns des autres. Cette  
différence des corps Vient de l'âge, du tempérament,  
de l'habitude du corps, des habitudes , des dssposi-  
tions naturelles, & prineipalement de la force, & de  
la foiblesse.

Comme toutes les forces different infiniment à raifon de  
leur plus ou moins grande étendue, il y a aussi une dif-  
férence infinie, entre la condition des hommes foi-  
bles & forts. Il faut donc faire toute l'attention possi-  
ble à la dÎVersité des corps, & fe garder d’oublier qu’el-  
le est d’une grande considération dans la Medecine  
diététique & thérapeutique.

Un homme sort, est celui qui exerce toussies mouVemcns  
avec beaucoup de vigueur. C’est-à-dire, qu’un hom-

D I Æ 1066

me pour être sort doit non-feulement prouVer *sa* vi-  
gueur dans l’exercice des mossvemens Volontaires ;  
mais dans celui des fonctions Vitales & animales ; ou,  
pour m’expliquer plus clairement, un homme fort est  
celui qui est en état de fouleVer depefans fardeaux, de  
foutenir de grands traVaux de l’esprit & du corps , de  
prendre beaucoup d’alimens , & de les rendre en mê-  
me quantité ; celui enfin , que les Veilles & les ali-  
mens , quoique peu fains , n’incommodent pas *aisé-  
ment.*

Celui qui est robuste de corps est ordinairement coura-  
gcux, a l’efprit Vif, est rarement attaqué des maladies  
de l’ame & du corps, ou blessé par les chofes exté-  
rieures.

Toute force mouVante dépendant en partie de l’instru-  
ment qui execute le mouVement, & en partie de la  
force & de l’actÎVÎté de la caufe qui met l’instrument  
en action, ou de la puissance ; il s’enEuit que la force  
du corps humain dépend en partie de la grandeur & de  
la fermeté des mufcles , & en partie de l’influx abon-  
dant dans ces parties d’un simg , & d’un fluc nerVeux,  
bien Conditionnés.

On eonnoît donc la force du corps , à la grandeur, à la  
capacité des Vaifieaux , à l’épaisseur des nerfs , &àla  
solidité des muscles. La caisse de la force du corps,  
quant aux parties folides , Vient de la disposition des  
peres & des meres; &, quant aux parties fluides , du  
régime & de l'usage conVenable des chofes non natu-  
relles. On peut mettre au nombre des personnes ro-  
bustes, celles qui traVaillent de la main , qui siont ac-  
coutumées aux traVaux pénibles, Sc prennent une nour-  
riture simple & groffiere; à rasson de l'âge , nous met-  
trons dans cette classe les jeunes gens, & ceux qui fiant  
dans l'âge Viril; eu égard au tempérament , les colé-  
riques Eanguins ; par rapport à l'habitude du corps,  
ceux qui ne fiant point trop gras, ou d’un tissu trop  
spongieux, qui ont les os Eolides, les nerfs tendus, les  
tendons fermes, & les Vaisseaux grands; enfin, faifant  
attention aux nations & aux climats , nous regarde-  
rons comme tels les Habitans de Westphalie , de Po-  
méranie & de Brunfwick. On est foible au contraire ,  
quand on a les fibres tendres , douées d’un fentiment  
délicat, & difpoïéesà prendre des mouVemens contre  
nature; quand les passions de l’ame caufent aifément  
de grandes agitations ; quand on a les Vaisseaux étroits,  
& qu’ils ne sont pas suffisamment remplis d’un sang  
bon & spiritueux; quand on a les tendons & les nerfs  
petits & lâches, les dents mauVaises, & qu’on est ai-  
fément fatigué du trayail , tant de l’efprit que du  
corps.

Non-seulement les personnes foibles fiant aisément affec-  
téespar les caisses externes, & tombent fans peine dans  
les maladies;mais quand elles en Eont attaquées, elles  
sont abbatues ; elles ont l'esprit Variable ou inconsi-  
tant, & ne petiVent VÎVre bien long-tems. On doit  
mettre au nombre des personnes foibles, les enfans,  
les VÎellards, les bourgeois, & ceux qui menent une  
Vie oisiVe , ceux qui font continuellement appliqués  
à l'étude, & aux speculations serieisses; à rasson du  
fexe, les femmes ; & à raifon du Pays , les Suedois ,  
& les Habitans de Misinie. Nous jûindrons à ces diffé-  
rentes eEpeces de personnes foibles , ceux qui ont per-  
du beaucoup de forces par une grande maladie , trop  
de Veilles, de longues abstinences ou une longue faim,  
beaucoup de saignées , de grandes pertes de sang, une  
longue tristesse, ou trop de purgatifs. Enfin nous ajou-  
terons les femmes en couches & celles qui ont leurs  
regles. Les odeurs agréables suffissent pour faire mal  
aux perfonnes foibles , une légere dofe de quelque  
émétique ou purgatif, leur fait faire des éVacuations  
Violentes; les al.mens Venteux ou acides , le froid le  
plus léger, dérangent leur fanté.

Puisique la foiblesse du corps , & *sa* trop grande difpo-  
sition aux impressions des maladies, dépendent prin-  
cipalement de la difette des bons fucs, le but du Me-  
decin, dont la fonction est de fortifier le corps, & de

1067 D I Æ

le garantir de l’injure dès cafsses externes , doit être  
de remplir les Vaisseaux & les nerfs de fucs louables,  
& de faire fortir du corps les humeurs inutiles & ap-  
pauVries. Il est donc éVÎdent que les personnes foi-  
bles qui font fufCeptibles de toutes fortes d’impresi-  
sions maladÎVes , & que tout excès incommode, se ré-  
tablisscnt beaucoup plus sûrement & plus aisément ,  
par un régime conVenable à leur tempérament, que  
par les remedes les plus efficaces.

Il n’y a personne à qui il convienne mieux de suivre un  
régime exact, qu’aux personnes foibles ; parceque la  
moindre faute contre fes loix les blesse grléVement,  
& qu’ils ont le malheur de donner de fréquentes preu-  
vcs de la puissance qu’ont fur le corps, ou l’abus, ou  
l’usage rcglé des chofes non-naturelles.

Les perfonnes faibles doÎVent aVoir beaucoup d’atten-  
tion à colsserVer l’intégrité de la digestion, & de la  
transpiration, autant qu’il est possible. H faut que les  
perfonnes foibles pour aider la digestion , dorment  
un peu plus long-tems, fassent un exercice doux  
avant de manger, & mangent modérément, lls doi-  
vent *se* ménager fur l’tssage des alimens acides, *sa-  
lés ,* durs, Venteux , doux, qui dans les foibles s’ai-  
grissent aisément. Il faut qu’ils éVÎtent les Vents du  
Nord, les passions Violentes, tout excès, & tout ce  
qui est intemperé.

Un homme robuste, & qui jouit d’une stanté parfaite ,  
n’étant pas aisément incommdé par les excès, doit fui-  
vant la remarque de Celfe, « s’aflranchir de la rigueur  
« des loix du régime, diversifier fon genre de Vie, &  
« s’accoutumer à tout. » Le même Auteur remarque  
très-judicieusement à la fin du même chapitre, que  
les perfionnes robustes doÎVent prendre garde «de ne  
« pas tsser pendant la sianté les remedes de la maladie, »  
c’est-à-dire, de consierver leurs forces , qui fiant le  
meilleur remede pour opérer le rétablissement de la  
fauté.

Il Eaut que les personnes foibles , au nombre defquelles  
Celfe met les amateurs des Sciences , qui *se* fatiguent  
jOur & nuit aux traVaux d’esprit , fuÎVent un régi-  
, me qui aide surtout la digestion , & repare leurs for-  
ces. C’est pourquoi les amateurs des Letrtes doÎVent  
fe dégager l’esprit de tout foin & de toute méditation  
dans le tems qu’ils prennent leurs repas. Il faut aussi  
qu’ils choisissent le tems le plus propre pour étudier ;  
& c’est celui qui fuit la digestion acheVée. 11 faut aussi  
que les gens de lettres prennent des nourritures lége-  
res, qui donnent des fucs subtils & fluides ; qu’ils évi-  
rent les alimens Venteux , les lcgumes, les pois, les  
séVes, les bieres épasses , les Vins mal conditionnés  
qui appésantissent la tête, émoussent les Eens , & jet-  
tent des nuages fur l'esprit. Car plus les bieres & les  
vins Eont légers , plus ils contribuent à la santé des  
gens de Lettres ; & comme la bonne digestion est amie  
du cerveau & des nerfs, & donne lieu à la sécrétion  
d’une plus grande quantité d’esprits , il est indispcn-  
sable aux gens de Lettres de dormir fuffifament ; car  
autant on ôte au sommeil, autant ôte-t’on aux for-  
ces nécessaires à l'étude. Il faut encore que les gens  
de Cabinet, évitent aVec foin de se lÎVrer à l’étude  
avec un emportement qui aille au détriment de leurs  
forces, & à rendre leur corps fujet aux impressions  
de différentes maladies : ils doÎVent entremêler leurs  
traVaux d’un repos amtssant, & de parties de plaisir;  
afin que leur esiprit foit plus en état dc faire fes fonc-  
tions. Rien n’est aussi plus nuisible à la fauté que d’ê-  
tre continuellement assis, posture cependant très-or-  
dinaire aux gens de Lettres, & qui les fait tomber  
dans le resserrement du Ventre , & la maladie hypo-  
condriaque.

Il faut aussi en fait de régime faire beaucoup d’attention  
à la maigreur ou à l’embompoinla & à la quantité d’hu-  
meurs dont regorgent certains corps.

Les perfonnes grasses & remplies de sang ou de sérosités  
deViennenttrès-aisément malades, & l'ont gnévement  
blessées, tant par les passions de l'ame, que par les cau-

.D I *Æ 1068*

sies extérieures , comme le froid , le chaud ; & elles *se*rétabliflènt aVec peine, quand elles font une fois tom-  
bées dans la maladie.

Il faut furtout recommander aux persiannes grasses l’usilge  
de ce qui maigrit , *8c* fait fortir du corps les humeurs  
fuperflues. Clest à quoi contribue l’eau chaude, les eaux  
minérales froides & Chaudes, les Veilles, les exerClees  
violens , les fubstan.Ces acides, les falées , le retranche-  
ment de nourriture, les émétiques ou purgatifs légers,  
c’est-à-dire, tirés des remedes qui ne foient pas trop  
actifs, car autrement ils font plus de mal que de bien.

Les perfonnes menues & maigres ont bcEoin de choEes  
qui conEerVent & retiennent dans le corps le fisc nour-  
ricier & les forces ; un exercice modéré, beaucoup de  
repos, un lit mollet, la tranquilité de l’ame, une nour-  
riture aussi abondante que leur estomac peut la fuppor-  
porter , un fommeil fuffifament long, le bain après le  
dîner, l’usage des choEes douces mêlées aux alimens &  
aux boissons,le Eroid, & plusieurs autres chosies qui ont  
le prÏVÎlége d’engendrer des humeurs douces, & de les  
retenir dans le corps , contiennent particulierement  
aux personnes maigres ; pour les vomitifs & les pur-  
gati*fs ,* on ne croiroit jamais combien ils leur fiant pré-  
judiciables.

On trouVe des sifiets qui ont de tems en tems le Ventre  
trop paresseux ou trop lâche ; ces deux états méritent  
uneattentinn particuliere.

Ceux qui ont le Ventre trop paresseux doÎVent tsser d’ali-  
mens qui relâchent,& furtout de Vins doux, de silbstan-  
ces Ealées Sc huileuses. Si ce régime ne sait pas d’effet.  
Cesse conseille sassage de l'aloès: mais il faut cependant  
Ee garder de faire trop d’ufage des purgatifs. Ceux qui  
ont le Ventre trop lâehe, doÎVent le dessécher par beau-  
coup d’exercice; l'abstinence & même la faim leur  
conyient. 11 faut qu’ils boÎVent peu , & plutôt de l’eau  
froide que chaude , à moins que quelque circonstance  
ne s’yoppofe. Après aVoir considéré le régime qui con-  
vient aux perfonnes robustes & faibles, nous allons  
parler de la différence de ce même régime, par rapport  
aux tempéramens, à l’âge & aux siMons.

Le tempérament n’est autre choEe qu’une certaine dispo-  
sition des parties solides & fluides, à produire la circu-  
lation du fang, les mouVemens qui fie font dans l'hom-  
me, & fes fonctions naturelles, Vitales & animales. On  
obferve inVariablement que la différence de la circula-  
tion du sang & de son abord dans les parties solides, in-  
flue Eut la force du corps , Eur la digestion , les sécré-  
tions & excrétions, même siur les inclinations, les  
mœurs & les dispositions de llesiprit. D’où l’on peut  
' conclurre sûrement, que toutes ces chosiesdépendent  
des différences de la cirCtilation.

Dans le tempérament colérique ou bilieux , les fibres  
sont déliées , & ont beaucoup de tension; les vaisseaux  
petits , & le siang poussé par une forte contraction du  
cœur & des arteres , y est fouetté avec beaucoup d’im-  
pétuosité. Clest ce qui fait qu’on remarque delapré-  
cipitation dans l'efprit des bilieux, & que les fonctions  
de leur corps s’exécutent avee quelque vitesse ; & com-  
me leur fang circule avec impétuosité , ils ont plus de  
chaleur, & les parties sulphureusies de leurs liqueurs  
s’exaltent.

Les colériques doivent éVÎter tout ce qui augmente la  
chaleur du corps, & fait couler le fang plus rapide-  
ment. Ils doivent plutôt faire ufage de ce qui matte  
peu à peu ce mouvement tirant à l'inflammation , &le  
renferme dans les bornes de la modération , qui est le  
moyen le plus fûr de conferver sa stanté.

Les colériques ne *sc* trouvent donc pas bien des exercices  
longs & violens, des mouvemens pénibles, des ali-  
mens aromatiques, chauds, gras, des bossons fpiri-  
tueufes , si-irtout des vins forts, de l'eau-de-vie , des  
bieres enivrantes , d’un folcil trop chaud, des violen-  
tes passions de l’ame, des médicamens forts , purgatifs,  
fudorifiques , volatils; des longues veilles, & de tout  
ce qui est disposé de maniere à augmenter l’intempérie  
fusphureufe des liqueurs, & leur inflammation. Tout

1069 D I Æ

ce qui est extremement froid, comme Pair, les boise  
fons froides , ne eonVient pas mieux aux colériques,  
parce que leur effet est de coaguler le fang, déja épais  
par lui-même & dépouillé d’une humidité suffisante ,  
& d’en faire une glu ténace , qui est caufe ordinaire-  
ment desgrandes inflammations &fievres auxquelles les  
colériques fiant siljets. Ils se trouvent au contraire fort  
bien de l’usage des infusions chaudes , des boissons dé-  
iayées de beaucoup d’eau, de l’eau bouillie, du vin  
trempé, de tous les alimens rafralchissans, d’une cha-  
leur modérée des postes ou du lit, & des chambres  
spacieufes. 11 faut, en un mot, qu’ils siiivent en tout la  
médiocrité ; & s’ils ont le ventre resserré, ils nedoicent  
point employer les purgatifs violens, mais de purs  
laxatifs, comme les raisins , la manne, la rhubarbe , les  
tamarins & l’aloès.

Dans le tempérament mélancolique , la dureté & l'épaif-  
feur des fibres , est caufe que le sitng roule lentement,  
& peEamment dans *ses vaisseaux; ce* qui sait que les li-  
queurs s’épaississent, & que toutes les fonctions tant de  
l’ame que du corps, ne s’exécutent qu’avec quelque  
difficulté. Ces fortes de gens *se* trouveront donc mal  
de tout ce qui donne au sang une épaisseur ténace, &  
empêche de plus en plus la circulation déja embarrase  
fée. 11 faut que les mélancoliques, dont le fang eft  
épais, & peu sissceptible de mouvement, s’abstiennent  
des nourritures grossieres , acides, des alimens & boif-  
sons d’une nature grossieresdes légumes,des bieres épaif-  
fes & spiritueuses, qui agitent trop le fang; Pair chaud  
ou sioid ne leur convient pas mieux, parce que l'une  
& l'autre disposition de Pair, est contraire à la fluidité  
nécessaire aux liqueurs. Ils doivent aussi éVÎter toutes  
les passions violentes, comme Ia colere & la terreur,  
parce que les mouvemens violens qui les accompa-  
gnent, font entrer le siang avec effort dans les petits  
vaisseaux où il s’embarrasse à caufe de fon épaisseur ;  
co qui leur caisse souvent un dommage considérable.  
Au contraire , il faut aux mélancoliques un mouve-  
ment, & un exercice doux, non pas pris à la fois, mais  
augmenté fucceflÎVement, une boisson abondante & hu-  
mectante, de bon νΐη pris modérément, la faignée, &  
des alimens modérément assassOnnés d’aromates. Il leur  
convient aussi de ne pas fe gorger dlalimens , ni de tra-  
vailler aVec assiduité, mais de Voyager dans un air serein  
& modérément chaud , & d’estimer & siIÎVre les diffé-  
rens divertiffemens qui rendent à l'ame fil vigueur ordi-  
naire.

Dans le tempérament phlegmatique, la férosité est trop  
abondante, la circulation est tardÎVe & languissante,  
& toutes les fonctions de l’ame & du corps s’exécu-  
tent aVec langueur, paresse & engourdissement. Il ccn-  
vient donc dlaccélerer la circulation du fang , d’aug-  
menter la force, & la tension des parties, & de corri-  
ger l'intempérie froide & humide des liqueurs, ou de  
les dessécher.

Comme le fang dans les personnes de ce tempérament  
circule lentement, leroti, le Eel, les aromates, les bie-  
res fortes , & les liqueurs spiritueufes leur convien-  
nent. Il faut aussi qu’elles fassent beaucoup d’exercice,  
parce que l’exercice dissipe les humidités surabondan-  
tes , & qu’ils éVÎtent les fruits & les Végétaux crus ,  
l’air enfermé & humide, tel qu’il fe trouVe dans les  
lieux bas & resserrés , & si-lrtout en automne. Ils doi-  
vent écarter aVec le mêmesoin, le chagrin &la tristese  
fe, & s’attacher à tout ce qui peut donner de la Vigueur  
& de la légereté à leur eEprit.

On appelle seinguins ceux qui ont l'habitude du corps  
spongieuEe & lâche, beaucoup de Vaisseaux , maispe-  
tits& étroits, dans les canaux desquels le sang coule  
tranquillement & aisément. Or cet état du Corps est  
propre à la génération d’une grande quantité de simg,  
il faut done que les sanguins éVÎtent l'ustage de tout ce  
qui ePc propre à amasser du sang superflu.

Ce qui leur οοηνΐεηί principalement, c’est la sobriété ,  
la tempérance, & en quelque sorte un genre de Vie dur  
& austére. Qu’ils évitent les choses douces sspiritueu-

D I Æ 1070

fes, le Vin, l’eau-de-Vie, la trop .grande quantité de  
Viandes , les bieres fort nourrissantes, le porc & le long  
fommeil : ils *se* trouvent furtout fort bien d un mouve-  
ment modéré. Il leur faut un air tempéré ; paree que  
*fa* trop grande chaleur est ordinairement nuisible a la  
fanté. Les boissons légeres , les infusions des plantes  
aromatiques , l'eau Chaude, les saignées leur sontaVan-  
tageuses ; & Comme il est de leur nature d’être tres-  
difpofés aux excrétions critiques de fang, ils doÎVent  
aVoir attention à ne les point troubler.

L’état des corps changeant dans tous les âges, tant par  
rapport aux parties Eolides qu’aux fluides, le même ré-  
gime n’est pas convenable dans tous les tems.

Voiei les changemens qui arrÎVent dans les différens âges  
qui partagent la Vie des hommes.

Dans l’un leurs Corps Croissent, dans un autre ils fe for-  
tifient & *se* maintiennent dans leur état ; & enfin ils  
perdent leurs forces & déCroissent. Or dans tous ecs  
âges la dlsposition de notre machine est très diflé"cnte  
parce qu’il arrÎVe de grands changemens aux fluides, à  
rasson de leur température & de leur quantité , & aux  
Eolides, par rapporta- leur aptitude au mouVement. Il  
faut donc dÎVersifier le genre de Vie, suivant les disse-  
rentes dispositions des corps.

Puisique la justesse des lois de la *diéteelque* demande  
principalement qu’on ait attention à la foiblesse & à la  
foree des sujets, & que les forces changent dans cha-  
que âge, on ne peut établir des lois certaines fans Con-  
noîtrela nature & les forces de chaque âge.

Les enfans & ceux qui font au-dessous de l'âge de puber-  
té & même les vieillards, doivent être mis au rang des  
personnes foibles , & parmi les robustes on doit comp-  
ter les jeunes gens & l’âge viril. Il faut par conséquent  
confeiller dans ces différens cas des régimes différens.

Les enfans ayant les fibres extremement tendres & scnsi-  
bles , ressentent aisément les impressions de tout Ce qui  
est nuisible, & par conséquent sont fujets aux mala-  
dies. Il faut donc beaucoup de circonspection en leur  
prefcrÎVant un régime.

On appelle enfant celui qui ne parle pas encore, & jeune  
celui qui n’a point encore atteint l’âge de puberté.

Les enfans sont exposés à de terribles maladies du genre  
nerveux, comme il paroît évidemment par les violen-  
tes convulsions ou mouvemens convulsifs,les tranchées,  
les épilepsies , les craintes, les fievres , les douleurs  
dont ils font fouvent attaqués. C’est ce qui paroît en-  
core parles grandes incommodités & même l'épilepsie  
qui leur arrÎVe, s’ils prennent le lait d’une nourrice  
agitée d’une passion Violente. On peut aussi juger Com-  
bien leurs fibres font tendres , par les déjections fré-  
quentes qui leur arrÎVent, si leur nourrlce s’est purgée  
la Veille, par les accidens dont ils siont attaqués, lorse  
que leur nourrice fait quelque faute considérable con-  
tre le régime, par exemple , si elle a pris de l’eau-de-  
vie,si elle s’est prêtée au devoir Conjugal, si elle a man-  
gé des aCides ou des alimens venteux, & si elle s’est  
laissée refroidir le fein.

Comme il s’en faut de beaucoup que tous les enfans *se*ressemblent par la disposition de leurs fibres, les uns les  
ayant plus fermes ou plus tendres que les autres, il  
faut leur prescrire un régime & un traitement différent,  
& le même lait ne leur Convient pas également à tous.  
On remarque en effet que les enfans, à raifon de leurs  
forces & du tissu de leurs parties, font extremement  
différens. Car ceux dont le pere & la mere font sains &  
robustes, comme sisnt les gens du peuple, les paysans,  
les ouvriers,ne ressentent pas si aisément les impressions  
des causies nuisibles, & siont moins exposés aux affec-  
lions morbifiques. Mais les enfans nés de parens foi-  
bles, trop jeunes, trop vieux, valétudinaires , livrés à  
l’intempéranee & à l'ivresse, font beaucoup plus expo-  
sés aux assauts des maladies,& supportent difficilement  
les plus légers. Les enfans different encore par l’habi-  
tude du corps. Car s’ils ont la chair spongieufe & qu’ils

1071 D I Æ

engraissent trop-tôt, s’ils ont les nerfs & les tendons  
trop tendres , ils tombent plus aisément malades & vi-  
vent mcins. Ceux au contraire qui ont les chairs plus  
compactes, les nerfs plus folides , les membranes &  
les tendons plus tendus, ont une santé beauCoup mieux  
établie. Il faut encore remarquer que parmi les enfans ,  
les uns sont plus exposés que les autres aux affections  
fpafmodiques & convulsues; & nous aVons obferVé que  
les enfans engendrés par des parens qui s’abandonnent  
aux passions de l’ame, qui font bonne chere & VÎVent  
délicatement, parmi lesquels on doit compter les per-  
fonnes riches, les grands Seigneurs, les gens de Cour,  
ne Vivent pas aussi long-tems que d’autres, & fontprin-  
cipalement exposés aux attaques des maladies originai-  
res de la foiblesse des nerfs. Or il faut à ces perfonnes  
un régime extremement doux, & en même tems très-  
exact & très-régulier.

Rien ne fait plus de tort aux enfans à la mamelle , que  
la trop grande quantité de lait qu’on leur fait prendre.  
Tout excès en fait d’alimens étant ennemi de la fanté  
& blessant la digestion , il doit être d’autant plus dan-  
gereux que l'estomac est plusfoible; & c’est le cas où  
*se* trouVent les enfans à la mamelle.C’est donc une fort  
mauVaife coutume, quoique reçue par la totalité mo-  
rale des nourrices, de préfenter la mamelle aux enfans  
& de les obliger en quelque forte, à la prendre mal-  
gré eux, lorsqu’ils fiant malades. Elles ne font par cet-  
te conduite que fureharger le Ventricule de nourriture,  
& en augmentant les crudités qui l'incommodent, aug-  
menter la force de la maladie, car il en réfulte une  
mauVaife digestion ; le lait nage dans l'estomac, s’ai-  
grit & se corrompt. C’est ce qui a fait dire si justement  
à Hippocrate : les nourrices en donnant la mamelle aux  
enfans gIeur donnent fouVent la mort.

Les enfans nouVeaux-nés demandent un lait léger & flui-  
de. Car celui qui est épais, butyreux & cafeux , leur  
fait beaucoup de mal, parce que l’estomac n’a pas la  
force de le digérer & de le faire fortir. Il est extreme-  
ment utile d’examiner la qualité & la consistance du  
lait, ayant de mettre un enfant entre les mains d’une  
nourrice, c’est-à-dire, de Voir quelle proportion il y a  
entre fes parties séreufes, cafeufes & butyreufes. Il y  
a plusieurs moyens de Venir à ce but. Le premier est  
l’éVaporation , le fecond est de fe EerVir d’un instru-  
ment de statique, qui stert à connoître le poids de l'eau  
& de la biere, le troisieme d’y mêler de l’efjorit de νΐη ;  
ces trois moyens sont connoître la proportion qu’il y a  
entre les parties stolides & fluides ; enfin on connoîtra  
la quantité de parties butyresses que le lait contient,  
en le laissant reposer pendant Vingt-quatre heures dans  
un lieu tiede.

Le lait épais & gras est le plus mauVais de tous ; le meil-  
leur est celui qui n’est point trop épais , ni trop fluide  
ou stalé , mais qui est doux & liquide & qui Vient d’une  
nourrice faine & Vigoureisse. On corrige la trop gran-  
de épaisseur du lait, en saluant faire à la nourrice un  
exercice doux aVant le repas, en lui faifant prendre le  
matin à jeun, des infusions de graines de fenouil, d’a-  
nis, de cumin, dans de l'eau chaude, & en diminuant  
la quantité des alimens qu’elle prend.

Il est à propos dans les premiers mois de donner aux en-  
fans un lait léger & délié. A mefure qu’ils aVancent en  
ê.oe, on peut le leur donner plus épais. Au bout d’un  
an le lait épais, qui leur auroit été d’abord très-nuisi-  
ble, ne leur fait plus de tort. Un lait épais caufe des  
obstructions dans les Vaisseaux encore trop petits , &  
bouche & engorge les glandes du méfentere, le νε-  
louté des intestins & les orifices des Vaisseaux lactés, &  
forme fur ces parties une Viscosité ténace, dont on les  
débarrasse difficilement. D’ailleurs un lait épais pris en  
abondance, a de la peine à parcourir les replis des in-  
testins, dont le mouVement péristaltique est encore af-  
foibli ; ee qui siait qu’il s’aigrit & dégénere’en une cor-  
ruption , qui caisse aux enfans des gonflemens incom-  
modes, des tranchées, des convulsions, des diarrhées

D I Æ 1072  
douloureuses, des veilles, des épilepsies & des terreurs  
pendant le sommeil.

Il faut faire prendre le lait aux enfans au moins pendant  
un an. lls en deVÎennent plus forts & plus vigoureux ;  
& si l'on est obligé de les sévrer au bout de six ou huit  
mois, il faut les accoutumer, & même peu à peu, à des  
nourritures extremement légeres & aisées à digérer.  
Prefque toutes les meres ont la manie de gorger les en-  
fans à la mamelle de bouillies faites aVec la farine, les  
œufs & le lait; nourriture extremement Visqueuse , &  
qui ne peut leur être que nuisible. Il leur est beaucoup  
plus aVantageux de leur faire prendre une panade com-  
posée de mie de pain mollet, d’eau & de biere. Ils *se*trotiVeront aussi très-bien de l'infusion de ratines de re-  
glsse, des feuilles de Véronique ou de feordium , ou  
d’une décoction d’orge aromatisée d’écorce de citron;  
bosson dont les nourrices fe ferVÎront fort utilement  
pour purifier leur lait.

Il saut bien prendre garde de faire prendre beaucoup de  
lait aux enfans , dans le tems qu’ils ont mal aux dents,  
ou qu’ils font attaqués de quelqu’autre maladie, parce  
qu’elles caufent une stagnation du lait, prOrnptement  
fuÎVÎe de fa corruption; ce qui ne Fait qu’aigrir le mal.  
Car dans toutes les grandes douleurs tout le l.ysteme  
des nerfs , à raifon de l’étroite correspondance qu’il y  
a entre les parties nerVeusies, est attaqué: or les parties  
nerVeustes ne peuVent tomber en conVulsion Violente ,  
que la tension, le mouVement péristaltique de l’esto-  
mac & des intestins, & par conséquent la digestion &  
les excrétions, ne soient très-dérangés, & que le Ventre  
nesie supprime.

Plus on est en bas âge, plus on a besoin de sommeil; &  
plus on deVÎent âgé, plus il faut en retrancher peu a  
peu. Il faut aVoir foin de tenir le Ventre libre aux en-  
fans, & qu’ils aillent fouVent à la felle. Dès que leur  
ventre devient paresseux, on doit être certain qu'ils  
font menacés d’une maladie prochaine. La liberté du  
ventre n’est pas moins une marque certaine d’une bon-  
ne Eanté dans les enfans que dans les adultes. Car elle  
prouve le bon état du genre nerveux , duquel dépend  
le mouvement péristaltique des intestins. Il faut au  
contraire toujours craindre le resserrement du ventre,  
parce que c’est une preuve de l’afloiblissement des par-  
ties nerveuses, & par conséquent d’une disposition à *re-  
cevoir les* impressions des maladies. Et c’est aVec gran-  
de raision qu’Hippocrate a remarqué , que les enfans  
siont d’autant plus filins, qu’ils ont le Ventre plus lâ-  
che, & digerent mieux; & qu’ils sont maladifs quand  
ils ont le Ventre resserré, qu’ils mangent beaucoup, &  
qu’ils n’engraissent pas ou n’ont pas d’embompoint.

Rien ne détruit plus dans les enfans le ton du ventricule  
& des intestins, que les purgatifs un peu forts. Tels  
font ceux tirés du jalap & de la fcammonée ; ceux qui se  
tirent des métaux, comme l'or fulminant & le mercure  
doux, qui demeurant trop long-tems dans les eourbu-  
res des intestins, les corrode d’autant mieux qu’il y atti-  
re une quantité d’humeurs acres ; les enfans ne s’ac-  
commodent guere que des purgatifs doux, comme la  
rhubarbe mêlée aVec les abforbans & la manne unie  
aVec l'extrait de rhubarbe.

Quoique nous ayons posé pour principe qu’il faut faire  
enforte que les récrémens épais & VÎfqueux du lait *sor-  
tent* tous les jours par les felles, il faut aVoir également  
attention à entretenir l’intégrité du ton du Ventricule  
& des intestins. Car s’il s’affoiblit ou fe détruit, jamais  
le Ventre ne fait bien fes fonctions ; ce qui est la caisse  
la plus fréquente des maladies des enfans.Tel est l’effet  
des forts purgatifs. Ils font un grand effet le jour de leur  
opération; mais ils affoiblissent ou même décrussent le  
ton des intestins, & caufent des suppressions du Ventre  
qui deVÎennent des sources fécondes des maladies des  
enfans. Nous aVons fouVent annoncé & obferVé cet-  
te Vérité cruelle au siljet d’enfans de la premiere distinc-  
tion ; & malgré les railleries qu’elle m’a siait essuyer de  
la part de Medecins ignorans, un éVénement malheu-  
reux n’a que trop justifié ma façon de penfer.

Cette

i

F  
n  
i  
Ji

c  
ï

1

1

1

V\*

*l  
4*P1la

rei  
Di  
dil  
te

n  
ï

1

c

t

<  
1

ΐο73 D 1 Æ

Cette vérité étoit connue de Ferrarius, dont voici les pa-  
roles :

« Les enfans font trop foibles pour pouvoir fupporter  
a l'opération des médicamens sort actifs; il en est de  
« même des narcotiques qui font contraires au tempé-  
« rament des enfans, & disposent leurs corps aux at-  
« teintes des maladies. »

Il faut que les enfans pendant les premieres années man-  
gent souvent, maïs peu à la fois; & plus les alimens  
dont ils ufent font tempérés, mieux la nutrition fe fait  
chez eux. Cette regle du régime est appuyée fur l’au-  
torité d’Hippocrate , qui dit, que « ceux qui croissent  
« ont beaucoup de chaleur innée & demandent beau-  
« coup de nourriture, autrement leurs corps fe détrui-  
« sent, » car l’accroissement du corps demande que  
beaucoup de fuc nourricier foit peu à peu attaehé aux  
parties ; & comme l’estomae des enfans n’est point allez  
fort pour digérer une grande quantité d’alimens , il  
faut que cette quantité se partage en plusieurs fois , &  
par conséquent qu’ils mangent fouvent ; plus les ali-  
mens font tempérés, plus iis font propres à fournir un  
fuc capable de nourrir les parties.

Il faut que les enfans évitent dans l'ufage de toutes les  
chofes non-naturelles, tout ce qui est intempéré. C’est  
un poisisn pour les enfans que le vin, l’éau-de-vie , &  
tous les acides; car non-feulement ils font contraires à  
la nutrition & à l'accroissement du corps, mais enne-  
mis des nerfs & du cerveau, dont ils troublent fouvent  
les fonctions.

Une tranfpiration égale & modérée, contribue beaucoup  
à entretenir la santé des enfans. Il faut donc dans la  
chambre, au lit & partout ailleurs, qu’ils sentent les  
douceurs d’une chaleur modérée, & les garantir de  
toutes les atteintes d’un froid un peu vif. Autrement  
ils font aisément attaqués de tranchées & de hoquets.  
HippoCtate dit fort bien dans la sixieme Sectlon dtl Li-  
vre *des Alimens, «* ceux qui transissent bien font plus  
«foibles, mais plus fains , & fe rétablissent plus aisé-  
« ment de leurs maladies. Ceux qui transpirent mal  
« Eont plus forts avant d’être malades : mais quand ils  
« le font deVenus , ils ont plus de peine à *se* rétablir. »

La principale rasson pourquoi la transpiration est néces-  
saire aux enfans, c’est qu’ils ont besoin de beaueoup de  
nourriture , dont la meilleure partie doit sortir du  
corps. Or mieux on transpire , & plus le fuc nourricier  
est pur & salutaire. La lanté des enfans à la mamelle  
dépend principalement de la nature du lait & de la dif  
position faine ou foible de la-nourrice. L’enfant tirant  
fa nourriture de *sa* nourrice , il n’est point possible qu’il  
ne foit fort incommodé , si le lait est mal Conditionné  
ou entierement gâté. C’est par Cette raifon qu’il.s tom-  
bent souvent en épilepsie, lorsiquela nourrice est atta-  
quée d’accès violens de colere ou de crstinte. Il est à  
propos dans ce Cas d’épuisier siouvent les mamelles de  
la nourrice du lait qu’elles contiennent, & de prendre  
garde que Pensant ne le tire avant vingt-quatre heu-  
res. Il saut donc avoir sioin de donner aux enfans des  
nOurrices bien réglées & de bonnes mœurs, afin que la  
disposition du lait ne change pas. La meilleure nourri-  
ce & la plus propre pour la fanté de l’enfant, est celle  
qui nlest ni trop jeune, ni trop âgée , qui a déja fait au  
moins une nourriture, qui a eu deux enfans & n’a ja-  
mais fait de fausses-couches. On peut ajouter aux qua-  
lités que nous venons de requérir, qu’elle ufe de bûns  
alimens, qu’elle prenne beaucoup de liquides très-lé-  
gers, qu’elle s’abstienne de tout acide spiritueux &de  
tout ce qui est difposé à la corruption, des forts pur-  
gatifs, du fommeil pris le jour après le repas,des plaisirs  
de l’amour, qu’elle prenne de l'exercice au moins deux  
fois par jour, qu’elle n’ait point trop de lait & ne l’ait  
point trop épais, parce qu’il engendre des furoncles &  
beaucoup de maladies des premieres Voies.

*'Torne III.*

D IÆ ïO74

Il faut fe garder très -foigneufement d’agiter le tendre  
corps des enfans par une quantité de médicamens, ou  
par des médicamens forts. Il faut plutôt employer ceux  
dont l’opération est douce, qui n’alterent pas le ton des  
intestins, & qui entretiennent la tranfpiration. Il ne  
faut jamais donner aux enfans des purgatifs forts ;  
& si le befoin l’exige , on les fait prendre beaucoup  
plus sûrement à la nourrice, car c’est une expérience  
certaine , que les purgatifs ou laxatifs qu’on donne aux  
nourrices, purgent aussi les nourrissons.

Comme les enfans ont befoin d’accrossement & de nu-  
trition , il faut leur faire prendre beaucoup de nourri-  
ture & peu à la fois, & une nourriture propre à four-  
nir un bon S.1C nourricier. Il est aussi très-nécessaire  
qu’ils fassent un exereice modéré, & qu’ils s’entretien-  
nent dans une tranfpiration continuelle, c’est le Vrai  
moyen de les faire croître très-heureufement. Il faut  
aVoir grande attention à empêcher les enfans de pren-  
dre des alimens doux, du lait & du fromage, parce que  
ces nourritures faVorifent la génération des Vers , &  
corrompent les humeurs. Il faut aussi leur interdlre le  
νΐη , les boissons fpiritueufes & les exercices Violens ,  
de crainte que leurs liquides ne s’enflamment, & que le  
corps parla dissipation des fluides, ne foit pricé de l’ac-  
croissement conVenable. Ceux d’entr’eux qui étudient  
les belles-lettres, doÎVent outre cela éVÎter soignetsse-  
mcnt les alimens d’une consistance épaisse, & ceux qui  
engendrent des Vents , comme les seVes, les pois, le  
milletla patisserie & les bieres enÎVrantes. Car tout *ce-  
la* épuisiele corps, abatarditllesiprit & en émousse la νΐ-  
Vacité.

C’est aVec rasson que Cesse a dit, « que la nature des  
*« P* ûmens & la maniere dont on les traite , intéresse  
« moins les jeunes gens que les autres. »Dans la jeu-  
nesse on a plus de Vigueur, & les parties siolides ont  
plus de force. A ce titre on est moins expOsé aux *as-  
sauts* des maladies , & moins obligé de s’assujettir à  
l’austérité du régime.

Dans la jeunesse & l’âge viril, il faut toujours fe renfer-  
mer dans les bornes de la médiocrité, & regler le man-  
ger, de Eorte qu’il répare les sorees , au lieu de les  
abattre.

Quant à l'administration des alimens, il faut qu’on éVÎte  
de faire entrer dans le sang, lorfqu’il est trop agité  
par des chofes chaudes & spirituetsses , ou par quelque  
exercice , une boisson sroide otl un air firoid. C’est par  
de semblables imprudences qu’une grande partie des  
jeunes gens est attaquée d’mflammations opiniâtres,  
qui leur cauEent une mort prématurée.

Dans la jeunesse & l'âge Viril, il faut s’abstenir autant  
qu’il est possible, des chofes trop chaudes & qui don-  
nent trop de mouVement au fiang, des fiorts purgatifs &  
Ides Violentes passions de l’ame. Il ne faut pas condam-  
ner à cet âge l’ufage de la saignée, lorsique la néeessité  
le demande.

Nous ne pouvons nous empêcher de rapporter à ce pro-  
pos un passage remarquable de BagÜVi, qui s’explique  
en ces termes :

Dans la jeunesse il est ordinaire aux liqueurs de fiaire  
« effort vers les parties supérieures, & dans la vieilles-  
*« se* vers les inférieures. Cette diflérence vient, à ce  
« que je m’imagine, du trop grand relaehement des  
« folides & des fluides dans les Vieillards, & de leur  
« trep de force , de tension & de ressort dans les jeunes  
« gens. » C’est ce qui a fait dire à Duret dans fon  
Commentaire siur lesCoaques dTIippocrate : «Les fie-  
« Vres ardentes dans la jeunesse *se* guérissent par un sai-  
« gnement de nez, & dans la Vieillesse par la dyssente-  
« rie. Mais si l’on Veut que ces axiomes se justifient dans  
« la pratique, comme il doit arrÎVer, & comme c’est  
« la loi de la nature, il faut que l’efprit du malade foit  
« libre de tous films, afin que les esiprits aient la liber-  
« té de sellare les mouVemcns de la nature,’ de *se ré-*« pandre de côté & d’autre & d’animer toutes lespar-

Yyy

*royy* D I Æ

« iles. Car lorfque l’esprit est agité & troublé, par les  
« inquiétudes, les études ou les affaires de la vie civi-  
« le, la circulation des liqueurs est troublée d’une infi-  
« nité de manieres, & les liqueurs *se* portent avec im-  
« pétuosité de côté & d’autre, où elles ne devoient pas  
« couler, u\*

ÏI est avantageux à la stanté de s’accoutumer dès la jeunese  
*se* aux travaux pénibles & à un genre devie dur, & de  
*se faire* plutôt au froid qulau chaud.

Il faut que le régime des vieillards foit plus exact , parce  
qulon doit les ranger dans la classe des perfonnes foi-  
bles.

Il saut si-lrtout dans la vieillesse avoir la modération en  
reCommandation , la sobriété dans le boire & le man-  
ger, & la tranquilité de l’ame; car tout excès est ex-  
tremement contraire à l'état des vieillards. Il faut donc  
Fe garder dans un âge avancé, de tout excès de manger ,  
du fréquent ufage du vin, si-lrtout s’il est tartareux &  
acide , éviter les alimens intempérés, stases, acides ,  
durs & de difficile digestion.

Rien ne fait plus de tort aux vieillards que l.'ufage trop  
fréquent des acides & la violence du froid. Dans un  
âge avancé le fang circule lentement, & toutes les ex-  
crétions qui dans un autre âge entretiennent la santé ,  
deviennent languissantes; ce qui épaissit les humeurs &  
les dispoEe à la stagnation. Or le froid & les acides ,  
font perdre aux liqueurs leur fluidité & diminuent la  
chaleur; il est donc évident qu’ils doivent être très-  
contraires à la fanté des vieillards, & contribuer beau-  
coup aux maladies auxquelles cet âge est fujet. Et com-  
me les alimens aigrissent très-aisément dans l’estomac  
des vieillards, le laitage & le fromage leur font ordi-  
nairement beaucoup de mal.

Il faut que les vieillards fassent principalement ufage d’a-  
limens de digestion aisée, & surtout au Eouper. C’est  
le moyen d’avoir un sommeil tranquile, qui est d’une  
grande ressource dans le déclin de l’âge.

Plus les alimens sirnt simples & tempérés, plus ils siont  
propres à entretenir la santé des vieillards.

Il ne faut jamais que les vieillards s’écartent sans rasson  
du régime qu’ils siiivent depuis long-tems , tant par  
rapport aux exercices qu’aux alimens.

Une tranEpiration modérée est si-lrtout avantagesse aux  
vieillards ; il faut donc faire enforte que cette évacua-  
tion fubsiste dans fon intégrité. La tranfpiration est *ex-  
trêmement* aidée par le mouvement ou l'exercice du  
corps, fait dans un air tempéré; par un vin fort & vi-  
goureux, dont le feul avantage n’est pas d’entretenir  
cette excrétion , mais de communiquer de la force &  
de la vigueur au corps ; ce qui fait donner avec raifon  
à cette efpece de vin le nom de lait des vieillards.

Les infusions des plantes aromatiques, comme la sauge,  
la mélisse , l’écorce de citron & la canelle, font aussi le  
même effet. Mais les vieillards fe trouvent fort mal  
des vins vaporeux & fulphureux, & de ceux qui ont  
des principes acides ou astringens, parce qu’ils resser-  
rent le ventre & empêchent l’écoulement de l’urine en  
quantité convenable.

La faignée procure de grands avantages aux perfonnes  
avancées en âge, & surtout si elles ont des forces , si  
leur appétit est en son entier & tout le corps encore vi-  
goureuxtune grande partie des vieillards pourroit beau-  
coup prolonger fa vie,si elle ne négligeoit pas le secours  
de la faignée. Car la trop grande quantité de fang,que la  
vie sédentaire & la nourriture un peu trop abondante  
caufe à cet âge, dennela mort à plusieurs , en les fai-  
siant tomber dans le sicorbut, les engorgemens des vif-  
ceres, lemarasine, les affections soporeusies, & prin-  
cipalement l’apoplexie.

Les vieillards qui n’ont pas assez de forces pour faire de  
l’exercice, doivent y fuppléer par les frictions.

Les viandes caufent trop de fang, ce qui est surtout dan-  
gereux aux vieillards , peu propres à ce titre à faire  
de l’exercice, ce qui caufe principalement.lcs maladies  
auxquelles ils Eont sujets. On sert beaucoup mieux leur

D I JE 1076  
fanté en les réduisant aux légumes aisés à digérer, aux  
herbes potageres & aux poissons, parce que ces alimens  
engendrent peu de fisc nourricier.

Il ne sera point hors d’œuvre de placer ici une observa-  
tion de BagliVÎ.

Voici Ees termes :

« On remarquera dans la pratique que quelques pelsson-  
α nes attaquées de fluxions & de maladies chroniques „  
*« se* rétablissent pendant le Carême, & retombent dans  
« les mêmes accidens après Pâques, à catsse de l’lssa-  
« ge des viandes. On observera encore que l'usage des  
« choux , des légumes , des plantes potageres , des  
a poissons & autres alimens de même espece , lssage  
« qui est tombé dans l’oubli, guérit certaines maladies  
« que les alimens d’un bon suc aigrissent & augmen-  
a tent. »

Les purgatifs & les passions violentes de l'ame , nuifent  
extremement aux vieillards. Car plus le corps est foi-  
ble & épuisé, plus il est blessé de quelque intempérie  
que ce soit.

Il faut assortir le régime aux faifons de l’année, puifque  
les changemens du corps font inséparables de ceux de  
Pair.

En hiver Pair a plus de ressort; les fibres ont plusdefor-  
ce & de disposition à l’exercice des mouvemens, & à  
opérer la dissolution des alimens; on peut donc alors  
supporter plus aisément que dans tout autre tems, les  
alimens durs & compactes.

La tranEpiration en hiver étant en quelque maniere em-  
pêchée par le resserrement des Vaisseaux de la peau  
causé par le froid , il est avantageux de boire fon vin  
moins trempé, & de la biere plus forte. On fe servira  
aussi avecsilccèsen ce tems de bouillons & d’infusions  
chaudes,prises fréquemment;& l’on doit toujours avoir  
attention à faire répondre la quantité de la transpira-  
tion à celle des alimens.

C’est une très-mauvaise coutume, & cependant trop bien  
établie en Allemagne pendant les grands froids, d’é-  
chauffer tellement les chambres , furtout celles qui  
siont au rez-de-chaussée, qu’on y est presque brûlé. Car  
étant obligé de s’exposer au froid de tems en tems, par  
rapport à l’excès de la chaleur de ces chambres, on  
tombe dans des fluxions catarrheufles, des rhumes de  
cerveau, de foi blesses de tête, qui par la fluite cassent  
de dangereisses maladies des nerfs.

Au printems il faut manger un peu moins & boire un peu  
plus. C’est aussi la saifon où l’on goute le plus sûre-  
ment les plaisirs de l’amour.

C’est une faute très-préjudiciable à la santé, de quitter  
l’habit d’hiver dès le commencement du printems, &  
de lui en substituer d’aussi légers que ceux que l’été  
rend supportables. Rien de plus variable que la Eaifon  
du printems; & il n’est aucun tems de l’année où la  
température de Pair foit sujette à plus de vicissitudes.  
Or s’il arrive qu’un tems doux change subitement en  
froid, le froid s’insinue dans les pores dilatés par la  
chaleur, les resserre, & fupprime, au grand dommage  
de la fanté , une excrétion extremement falutaire, fur-  
tout au printems.

La suppression de la transpiration n’est jamais plus à  
craindre qu’au printems , parce qu’elle diIpoEe le corps  
à des maladies très-dangereuses. La preuve de cette  
vérité *se* tire de plusieurs maladies & fievres, siurtOtit  
des fievres accompagnées d’éruptions, qui arrivent or-  
dinairement au printems , & n’ont point d’autre cause  
que l’interruption de la tranEpiration. Car il s’amasse  
en hiver, à catsse de la quantité d’alimens, beauccup  
de fiscs sclperflus, que la nature travaille à faire furtir  
au printems, en caufant une dilatation des folides &  
des fluides.

Il n’y a donc point de saifon dans l’année plus prepre  
que le printems, à préserver le corps de maladies. On

1077 D I Æ

voit par-là d’où Vient la coutume établie de fe faire  
faigner au printems , de fe faire purger, & de prendre  
des bouillons altérans. Car la disposition de l'air aide  
beaucoup l’effet de ces cures préferVatives, & les rend  
efficaCes. Il faut donc aVoir grand foin d’empêcher au  
printems que la transpiration, qui doit dégager tout  
le corps de fes impuretés, nefouflre aucun dommage.

Il n’y a aucune saison, ou tems de l’année, où ilregne plus  
de maladies que l'automne & le printems. Or le plus  
grand fecours contre la maladie est la transpiration ; il  
faut donc maintenir sa liberté dans ces faisions aVec le  
plus d’attention qu’il est possible: C’est pourquoi il faut  
alors fe garantir du froid ; & comme l'air fe trouVe  
chargé de beaucoup d’exhalaisons ennemies de la na-  
ture ; il faut éVÎter aVec beaucoup d’attention , de s’ex-  
pofer au grand air le foir & le matin au commence-  
ment du printems, & si-lr la fin de l'automne , c’est-à-  
dire, aux mois de Mars & de NoVembre.

H faut employer les mêmes précautions en automne  
qu’au printems , paree que l’air est également sijjet  
dans les deux faisions, aux mêmes intempéries, aux  
mêmes Vicissitudes qui catssent si aisément la suppres-  
sion de la transpiratinn : & comme l'équinoxe tombe  
dans cette partie de l'année, il faut opposer les cures  
préservatives aux maladies qui menacent alors.

En été il est plus salutaire de faire ufage de Végétaux, &  
de boissons délayées: il faut aussi s’abstenir d’alimens  
durs & compactes , du νϊη, de l'eau-de-vie, de Fustige  
immodéré du tabac , qui est plus fupportable au prin-  
tems & en automne. Il faut aufsi dans cette faifon,  
fuivant le conEeil de Celise, éVÎter les plaisirs de l’a-  
mour.

Le régime doit être différent salivant la différence des  
sexes.

Les femmes ont l’habitude du corps plus lâche que les  
hommes, elles passent une partie de leur Vie dans l’oisi-  
veté & le plaisir ; elles ont le corps extremement fen-  
sible, difpofé aux conVulsions & aux mouVemens con-  
vulsifs, & à amasser une quantité de fang superflu; elles  
font d’ailleurs sujettes à une éVacuation périodique de  
cette liqueur. De là on doit conclurre qu’il faut leur  
prefcrire un régime différent de celui qui conVientaux  
hommes.

L’expérience prouVe que les femmes fe portent ordinai-  
rement très-mal quand lléVacuation qu’elles fouflrent  
tous les mois est supprimée,ou même dérangée : &  
qu’elles jouissent d’une bonne santé quand elle Va bien.  
Le Medecin doit donc aVoir beaucoup d’attention à  
maintenir la quantité , le tems , & l'ordre de cette éVa-  
cuation, & à empêcher qu’un mauVais régime, ou une  
imprudence ne la trouble, ou ne la supprime. Or rien  
ne la trouble davantage, que d’expofer au froid le Ven-  
tre & les parties inférieures, lorfque le tems des rè-  
gles approche. Les Violentes passions de l’ame déran-  
gent aussi puissamment cette éVacuation ; & telle est ,  
entre autres, la force de la grande crainte pour pro-  
duire cet effet, qu’il est fouVent arrÎVé qu’elle l'a en-  
tierement supprimée-. Les femmes doÎVent encore évi-  
tcr dans *ce* tems de s’agiter l’efprit d’inquiétudes con-  
sidérables ou de desirs déréglés : & ne peuVent au con-  
traire lui donner une assiette trop calme & trop tran-  
quile. Dans le tems de 1 éVacuation , elles doivent  
éVÎter tout ce qui est acide, Venteux, dur & compacte,  
ou trop rafraîchissant ; le laitage, & ce qui est Vssqueux.  
J’en dis autant du pain chaud fur lequel on auroit mis  
du beurre, des boissons froides , des bieres qui ne font  
point claires, en un mot, de tout ce qui est astringent.

Lorfque les regles approChent,il est aVantageux d’aider de  
toute maniere la liberté du mouVement progressif &  
circulaire du fang. Rien ne contribue mieux à produi-  
re cct effet, que les infusions des plantes modérément  
balfamiques, comme les feuilles de mélisse , de Véro-  
nique, les fleurs de VÎolier jaune, de romarin, de ca-  
nelle , l'écorce nouVelle de citron , prife le matin à  
jeun en maniere de thé. Il conVÎent aussi de s’entrete-  
nir le Ventre libre; de forte que s’il a été resserré trop

D I Æ 1078

Iong-tems, il faut donner un lavement émollient, ου  
une dofe de pilules balfamiques. Un exerciee modéré ,  
un air modérément chaud , font aussi d’un grand sic-  
cours ; & il faut aVoir grand foin que les piés & les  
parties inférieures foient à couVcrt des attaques du  
froid.

Les femmes grosses demandent aussi un régime particu-  
lier, afin qu’il n’arrive aucun mal à la mere , ou à sim  
fruit. L’enfant encore renfermé dans lefein de sa me-  
re,en fait en quelque forte une partie.

Telle est la disposition de la simté de la mere, de fon esc  
prit, desies humeurs, de sies mouVemens , telle est cel-  
le de l'enfant. Aussi plus la mere est VÎgoureufe , } us  
l’enfant a-t-il de Vigueur; & tout ce qui nuit à la me-  
re, est , à plus forte raison , nuisible à Pensant. ’’ est  
done d’une nécessité indispensable aux femn.es grosses  
d’avoir une extreme attention fur elles-mêmes , & de  
fuivre un régime propre à entretenir laEanté.

Ce régime consiste à ne faire ufage que de ce qui peut faire  
un fang louable & tempéré, donner de la fluidité aux  
liqueurs, en écarter toutes les fuperfluités excrém -n-  
titielles ; & s’abstenir de tout ce qui est intempll ' i  
donne un mouVement violent aux liqueurs, q >i l. s re\* l  
impures, ou fait trop de fang. Si tout ce qui est inum-  
péré est ennemi de la santé , & de la nature, 1 plus f » -  
te raison fera-t-il dangereux aux femmes grosses.Esu s  
doÎVent donc éviter tOtites les passions Violentes de  
l’ame: le froid excessif, la trop grande chaleur, lelrep  
d’alimens , les mouVemens Violons , le trop long fon -  
meil , les alimens difficiles à digérer , ou de ma-sva s  
S11C, les sorts émétiques, ou purgatifs, en un mot, t- ut  
ce qui peut, à raifon de fa Violence , donner aux hu-  
meurs un mouVement trop vlolent. Elles fe trouVe-  
ront au contraire fort bien de tout ce qui est tempéré ,  
de facile digestion, capable de fournir de bons lues ,  
& de fortir promptement par les Vaisseaux excrétoi-  
res.

La suppression du flux menstruel jettant les femmes grof-  
fes dans un état de pléthore , rien n’est plus propre à  
la confetVation de la fanté de la mere , & dc fon fruit  
que la faignée saite à propos ; c’est-à-dire, au Eecond  
mois dans quelques femmes , dans la plupart au troi-  
sieme, & réitérée quelquefois au feptieme, ou au hui-  
tieme , fuivant l'exigenee des cas. Il faut diminuer la  
trop grande abondance du sang des femmes grasses,  
par rapport au danger dont elle menace la mcrc & l’en-  
fant ; & comme les unes ont plus de fang que les au-  
tres, une feule Eaignée ne suffit point à certaines , & il  
faut quelquefois aller jufqu’à la troisieme, ou la qua-  
trieme. Par ce moyen on prévient llaVortement, & les  
autres accidens, auxquels les femmes grosses font fans  
cesse exposées.

La pléthore, inséparable de la grossesse, est ordinaire-  
mentfuÎViede la caCochymie. Il faut donc que le Me-  
decin, chargé de la santé de la mere & de l’enlant,  
ait foin d’employer les stecoursconvenables pour faire  
fortir du corps ces sucs corrompus. C’est ce .que font  
parfaitement les évacuans doux, qui font fortir fans fa-  
tiguer , les humeurs impures des prcmieres Voies. Le  
conseil que je donne est aussi celui d’Hippocrate. *Vous  
purgerez,* dit-il, *les femmes grosses â quatre mou > s’il y  
a abondance de mauvaises humeurs, on les peut purger  
jus.qu’âsept mois s mais ces dernières demandent plus de  
ménagement.* Outre les éVacuansque nous avons indi-  
qués , on peut employer aVec Euccès les médicamens  
bassamiques, qui procurent une éVacuatlon douce, &  
fortifient en même-tems l’estomac, les intestins & tout  
le genre nerVeux : tels font les pilules de Bechcr, les  
purgatifs aVec la rhubarbe, & les raisins de rhubarbe ,  
aVec un peu de canelle.

Les forts purgatifs font très-contraires aux femmes gref-  
fes , parcesque l'irritation Violente qu’ils causient aux  
membranes des intestins , & aux parties nerveusies de  
tout le Corps , excite la matnce à des contractions ca-  
pables de faire fortir le fœtus, & qu’ils détruifent la  
tension & la force du ventricule & des intestins.

1079 D I Æ

Les remedes qui rendent la tranfpiration plus libre, font  
aussi très-utiles pour corriger l’impureté des liqueurs.  
Les femmes grosses doivent donc taire fouvent ufage  
de poudres bézoardiques fixes, de l’elixir stomacal,  
des infusions Chaudes des plantes aromatiques, pren-  
dre un exercice modéré, & boire de bon νΐη , mais en  
petite quantité , en un mot, comme il conVÎent de s’en  
servir.

Il faut pendant les premiers mois de la grossesse , que les  
femmes foient febres fur le manger, & on ne peut trop  
leur recommander la modération pendant tout le tems  
qu’elle dure. Le trop d’alimens engendre beaucoup de  
crudités, qui empêchent la génération des bons sucs.  
Aussi ayons-nous souvent remarqué que trop de nourri-  
ture sait tort à celle de l'enfant ; & l'on Voit souvent  
les femmes grasses mettre au monde des enfans foibles  
& maigres, & au contraire des femmes maigres, don-  
ner le jour à des enfans gras & robustes.

Il faut encore que les femmes grofles l'e garantissent des  
Violens mouvemens de l’ame, surtout de la terreur,  
& des envies dépravées, qui Eont extremement con-  
tsaires à la siinté de l'enfant, & dérangent ou empê-  
chent fa conformation naturelle. L’expérience fait con-  
noîtreque le dérangement de l’imagination de la mere  
influe tellementsur la conformation de l'enfant , qu’il  
porte fouyent des marques sensibles des chosies qui ont  
long-tems fixé l'imagination de la mere, ce qui arriVe  
principalement dans les derniers mois de la grossesse.  
**FREDERIC HOFFMAN ,** *Medic. Ration. System.*

DIÆTEMA, διαίταμα, le même que *Diaeta s* Galien *ad  
Tras.yb.* donne ce nom aux choses non - naturelles ,  
outre le boire & le manger. CasTELLI.

DIÆTETICA, de *diaeta s diététique,* est cette partie de  
laMedecine, qui presicrit le régime qu’il est à propos  
de tenir par rapport à l’usage des classes non-naturel-  
les. **BLANCARD.**

DIAGLAUCIUM , *Diaglauciu,* διὰ γλαυκίου, est le nom  
d’un collyre que Scribonius Largus, *Numb.* 22. recom-  
mande pour les ophthalmies & les lippitudes qui ne  
font que commencer. 11 tire fon nom de *Glaucium,*qui, fuÎVant Dloscoride , *Lib. III. cap.* 100. est le fisc  
d’une plante qui croît près de Hierapolis, V ille de Sy-  
rie. Dale prend cette plante pour le chardûn purgatif.  
Voyez la composition de ce remede dans Scribonius  
Largus , àl’endroit que nous aVons indiqué.

DIAGNOS1S , διάγνωσις, de διαγνώσκω , je connois , je  
difcerne , je juge. *Diagnostic.* GaIien le définit, *Com, I.  
tn Progn.* ή τῶν ἐνεστοότων γνῶσις, « la connoissance des  
« chefes , telles qu’elles font dans leur état préfent. σι  
On acquiert cette connoissance par l'obferVation de  
certains signes ou caracteres, que l'on appelle à caufe  
de cela *Signa diagnostica ; Signes diagnostics.*

DIAGRYD1UM. Voyez *Scammonium.*

DIAHERMOD ACTYLU, δἰἐρμοδακταλου, est un pur-  
gatif décrit par Trallien , *Lib. XI.* dont lmermodacte  
est le principal ingrédient.

DIAION , est le ηοηι d’une pastille ou trochistque dont  
il est parlé dans MyrepEe , *Sect. XLI. cap.* 48. on doit  
lire διὰ ἲων, *de violettes,* qui siont le principal ingré-  
diencdeEa composition.

DIAIREOS, est le nom d’un antidote dont parle My-  
repfe, *Sect. I.cap.* 103. dont l'iris est le principal in-  
grédient.

DÎAITHROS, δίαιθρος, Galien traduit ce mot par δια-  
φανη'ς, diaphane , transiparent.

DIALiACCA , est le nom d’un antidote dont parle My-  
repsie, *Sect.* 1. c. 123. dont la lacque est le principal  
ingrédient.

DIALAGOOU , διὰ λαγωῦ, est le nom d’un remede  
décrit dans Alexandre Trallien, *Lib. VIII. cap.* 2.  
dont la fiente de lleVre est un ingrédient. Cet Au-  
teur le donne pour un remede approuvé contre les du-  
retés & les obstructions du foie & de la ratte.

DIALEIMMA, διάλειμμα, de διαλώπω, discontinuer,

D ï A 1080

cesser ; *intermission,* c’est-à-dire , interValle entre la fin  
d’un accès & le commencement d’un autre.

DIALÈPSIS , διάληψις , de διαλαμβάνω , interpofer ou  
entremettre , signifie la même chose *aseApolepsis ,Scmt*on peut Voir l'article. Hippocrate emploie ce mot,  
*Lib. de Arte,* pour exprimer les interstices ou inter-  
valles qu’on laisse entre les circonVolutions des ban-  
dages.

DIALIBANON, est le nom de plusieurs remedes dont  
on trouve la description dans MyrepEe , Trallien &  
Marcellus Empiricus , & dont l’encens est le principal  
ingrédient.

DIALOES , δι’ ἀλόης, est le nom de plusieurs remedes  
dont l'alocs est la lusse.

DIALTHÆA , διαλθαία, est le nom d’un onguent dont  
parle Myrepsie, *Sect.* 3. *cap.* 49. & dont il siemble que  
l'onguent d’althæa des dispensaires a été pris. Voyez  
*Althaea.*

DIALYSIS, διάλυσις, de διαλύω, dissoudre ( les forces)  
ou rendre languissant; dissolution des forces, ou foi-  
blesse des membres.

DIAMARENATUM , de *Amarenae,* Cérifes rouges  
aigrelettes. Il y a deux remedes de ce nom dans Schro-  
der, l’un simple & l’autre composé. Le simple *se* fait  
aVec trois lÎVres de pulpe de cérifes (*Amarenae}* passée  
à traVers un couloir , & deux livres de sucre. Le com-  
posé ne differe de. celui-ci qu’en ce qu’on y ajoute des  
aromates. On peut juger de leur Vertu par celle des  
cérisies. Voyez *Cerasa.*

DIAMARGARII ON , διὰ μαργαρίτων, est le nom  
d’tm antidote dont parle Myrepsie, lcct. 1. *cap.* 37. *8e*dont les perles siont le principal ingrédient.

DIAMASCIEN, ou DYAMASSIEN, le même que  
*Flos aeris.* lleLAND. Voyez *Æs.*

DIAMASSEMA , διαμάσσημα , de *Tiap.cf.(Ptrdcp,cu ,* rnâ-  
cher; *Masticatoire.* Voyez *Masticatorium.*

DIAMBRÆ SPECIES , est le nom de deux remedes  
insierés dans le Dispensiaire de Londres , dont l’un est  
appelle *Species Diambraesine odoratis* ; l’autre, *Species  
Diambrae cum odoratis.*

On prépare le premier de la maniere suivante.

Faites-en une poudre.

Cette prescription est de Mesiué, & c’est de lui que le  
College de Londres l’a priste pour PinEerer dans sim  
premier Dispensaire. Il en a retranché dans la sitite  
le doronic ou aconit , & non content de cela, il a jugé  
à propos d’en exclurre aussi les aromates, comme tout-  
à-fait éloignés de l’intention de ce remede , & nuisi-  
bles à plusieurs persimnes. Cependant comme ccs dro-  
gues peuVent aVoir leur utilité dans certaines occa-  
sions , le Collége les a inférées dans la prescription  
suivante. Ce remede est estimé céphalique & cardia-  
que, & on l’ordonne souvent dans la foiblesse des  
nerfs occasionnée par l’apoplexie, l’épilepsie, la para-  
lysie & la vieilleflè. Il fortifie furtout l’estomac, ra-  
nime les efprits , & échauffe extremement le fang, ce  
qui fait qu’il excite à 1’ iïr.cur, en qualité d’irritant

ιθδι D I A

La dosie est depuis dix grains jusqu’à demi-dragme.

On prépare le *Species Diambrae cum odoratis*, de la ma-  
niere sulcante :

On ne fait qu’ajouter aux especes précédentes,  
*d’ambre gris, une dragme et demie, &  
de muse y demi dragme.*

DIAMELON , est le nom de deux compositions indi-  
quées dans Trallien, *Lib. VII. cap.* 7. dont les coings  
font le principal ingrédient.

DIAM1SYOS *Collyrium ,* est le nom d’un collyre dont  
il est parlé dans Marcellus Empiricus, *cap.* 8. dont le  
*mise* est le prineipal ingrédient.

DIAMNES , évacuation involontaire d’urine , c’est-à-  
dire , lorfque le malade rend sim urine seins le sentir.  
Joannes Anglicus *se* sert de ce mot barbare.

DIAMORON , διὰ μώρων , est le nom d’une prépara-  
tion faite avec des mûres & du miel. Voyez *Morus.*

DIAMOSCHU , est un antidote dont il est parlé dans  
Nicolas Myrepsie, *Sect.* 1. *cap.* 223. Il tire fon nom du  
mtssc qui en fait le principal ingrédient. On trouve  
aussi une préparation indiquée dans l’ancien Difpen-  
faire du Collége de Londres fous le titre de *Species  
Diamofchu dulcis,* qui a été retranchée du dernier.

DIAMOT OSIS , διαμότωσις, de μοτὸς, tente , l’intro-  
duction d’une tente dans une plaie, dans un ulcere.

DIANA, *Diane,* en terme de Chymie, est l'argent des  
Philosophes.

DI.ANÆ ARBOR , *Arbre de Diane* ; est un mêlange  
d’argent, de mercure & d’efprit de nitre crystallisés  
enfcmble en forme d’un petit arbre.

*Prenez* une once d’argent, faites-la dissoudre dans deux  
ou trois onces d’efprit de nitre, mettez évaporer  
votre solution au feu de sable jufqu’à consiImp-  
tion d’enVÎron la moitié de l’humidité ; verEez  
ce qui restera dans un matras où vous aurez mis  
vingt onces d’eau commune bien claire: ajoutez-  
y deux onces dc vif-argent; posez votre matras  
fur un petit rondeau de paille , & le laissez en  
repos quarante jours. Vous verrez pendant ce  
tems-là qu’il fe formera une maniere d’arbre  
avec des branches & des petites boules au bout  
qui rcprefentent les fruits.

Cette opération n’est de nul ufage dans la Medecine,  
& je ne la décris que pour les curieux.

Ces figures de branches viennent de l’esprit de nitre,  
qui étant incorporé aVec l’argent & le mercure, prend  
des figures dÎVerfes felon qu’il trouve de l’humidité  
pour s’étendre ; car si l'on ne mettoit que dix ou douze  
onces d’eau, il ne *se* seroit que des manieres de cryss-  
taux fort confus. Au contraire , si l'on en mettoit beau-  
coup d’avantage, il ne paroîtroit rien que quelque peu  
de poudre précipitée. Il faut laisser le mêlange quaran-  
te jours en repos, parceque l’efprit de nitre étant très-  
affoibli par l’eau commune travaille fort lentement.  
Si l'on remuoit la matiere, on mettroit tout en con-  
fusion, & l'on romproit la figure commencée, laquelle  
pourtant fe rétabliroit étant laissée en repos. Cette pré-  
paration *fe* fait mieux en un lieu frais qu’ailleurs, car  
c’est proprement une crystallifation.

Cette opération a quelque analogie avec celle qui fe fait  
dans la terre pour la génération & l’accroissement des  
plantes; car si la sémence a trop d’humidité , les ef-  
prits qui fervent à la fermentation & à la dilatation  
de fes parties , feront tellement affoiblis , qu’ils ne  
pourront plus agir, ainsi il ne *se* produira rien : si au  
contraire il y en a trop peu, les esprits ne trouvant  
pas assez d’efpace pour s’étendre , demeureront ren-  
fermés ou s’eVaporeront en l'air. Mais quand il sie ren-  
contre une proportion convenable d’eau dans la terre,  
alors ces esiprits étant dans un mouVement médiocre ,

P I A 1082

& s’étendant insensiblement, ils raréfient & subliment  
avec eux la substance de la semence , d’où Vient la *vé-  
gétation.* Retournons à notre opération.

Lossqulon Voudra séparer l'argent & le mercure, il faut  
remuer le tout, & l’ayant Versé dans un plat de terre,  
le faire bouillir pendant un demi-quart d’heure , puis  
le laisser refroidir , enforte qu’il ne foit gueres plus  
que tiede. Jettez dedans peu-à-peu une pinte d’eau  
dans laquelle Vous aurez fait dissoudre deux onces de  
fel marin , il fe fera un précipité blanc. Vcrfez l’eau  
par inclination & le faites sécher. Mettez-le enfuite  
dans une cornue que Vous placerez au fourneau de fa-  
ble, & y ayant adapté un récipent rempli d’eau, don-  
nez un petit feu au commencement, puis l'augmentez  
peu-à-peu jusqu’à faire rougir la cornue. Votre Vif-  
argent distilera goutte à goutte dans l'eau. Continuez  
le feu jufqu’à ce qu’il ne distile plus rien, lassez re-  
froidir les vasseaux : verEez l’eau du récipient, & y  
ayant laVé le mercure, séchez-le aVec du linge , ou  
de la mie de pain , & gardez-le.

Vous trotlVerez dans la cornue votre argent, que vous  
pourrez mettre en lingot, l'ayant fait fondre à grand  
fieu dans un creufet avec un peu de falpetre. J’ai une  
fois calciné dans un creufet le précipité , au lieu de  
faire la distilation , pensant que le mercure s’envole-  
roit & que l’argent rcsteroit; mais tout fe dissipa en  
l’air avec quelque bruit, sans qu’il restât rien dans le  
creufet, l'argent avoit été volatilisé par *sa.* jonction  
avec le mercure.

On peut faire un autre arbre de Diane de la maniere  
fuivante.

*Faites* dissoudre une once d’argent de coupelle avec trois  
onces d’eau forte dans une phiole ou dans un pe-  
tit matras : placez le vaisseau fur le fable , & par  
un feu modéré , faites éyaporer environ la moi-  
tié de l'humidité , puis y ajoutez trois onces  
de bon vinaigre distilé , un peu chauffé. Remuez  
le mélange , & mettez votre matras en quelque  
lieu pour l’y laisser en repos pendant environ un  
mois, il s’y formera un arbrisseau qui aura la fi-  
gure d’un fapin , & dont le haut ira jufqu’à la S11-  
perficie de la liqueur.

Cet arbre Philosophique est encore une maniere de cryE-  
tallifation qui s’est faite de l’argent pénétré par les aci-  
des de l’eau forte & du vinaigre. On peut le révivifier  
en argent, en y verfant de l’eau falée pour le fa-ire pré-  
cipiter en poudre blanche, & mettant cette poudre en  
fusion par un grand feu dans un creufet avec un petit  
morceau de borax ou de Ealpetre. Lemerv , *Cours de  
Chymie.*

DIAN ANCASMUS , διαναγκασμὸς, *d’dvdyitii, nécefsi  
té, force* ; réduction forcée d’une partie difloquée  
Flippocrate, dans fon Traité *de Articulis,* donne cc  
nom à un instrument destiné à redresser l'épine du dos  
DIANISTESMOS, διανίστησμος. Voyez *Acraelsma.*DIANCEA, διάνοια, *Fame.* V*Oyez Animus.*

DIANTHON, δι’ ἀνθῶν, est le nom d’un antidote dom  
Nicolas Myrepfe, *Sect.* 1. c. 454. parle après Galien  
C’est de lui fans doute qu’on a pris l’idée du *specie,  
dianthus,* que le Collége de Londres prefcrit de la ma  
niere fuivante.

ïoSî DIA

Pulvérisez le tout enfemble.

Zwelfer vante extremement ce remede pour la cardlalgie,  
pour les fluxions , & pour les foiblesses qui proviennent  
d’indigestion. Cctte composition est certainement ex-  
cellente pour toutes les indications nerveusics , & nloe-  
casiOnnc point les maladies qui siont siouvent la sitite de  
l’usage que l'on fait dc celles ού il entre des aromates,  
tels que le mufc ou l’ambre. Elle fortifie le cerveau ,  
& prévient les maladies qui font ordinairement les  
compagnes Inséparables de la vieillesse , comme l’apo-  
plexie , l’épilepsie, la paralysie , le défaut de mémoire,  
&c. Elle échauffe l'estomac & les intestins , & ranime  
toute la masse des humeurs. Les remedes de cette efpe-  
ce font d’une utilité singuliere dans les habitudes ca-  
chectiques froides , où les humeurs ont été appauvries  
par des détergens & des cathartiques violens, & les fi-  
bres affoiblies , à caisse qu’ilafortifient les solides, les  
remplissent d’esprits, & procurent unevibratlon &une  
circulation si vigoureuse aux uns & aux autres, que la  
digestion & la séparation des parties récrémentitielles  
se font ensuite comme il faut ; ce qui prévient toute  
rechute. Ces fortes de compositions siont d’une néceE-  
sité indifpensable dans l'hydropisie après la purgation,  
& veulent être données dans les intervalles. C’est pour  
ignorer cette circonstance que la plupart de ceux dont  
les purgatifs violens font toute la ressource, ne réussisse  
sont point dans ces fortes de cures , & ne peuvent em-  
pêcher le retour de la maladie.

DIAOPORON, διὰ ὸπωρῶν, est le nom d’une composi-  
tion décrite par Trallien, *Lib. VII. cap. y.* Elle est  
ainsi appellée d’oicw’pa, « fruit d’automne, » à caufe que  
les coings, lesnefles & les cormes entrent dansEa com-  
pOsition.

DIAPASMA. Voyez *Catapasma.*

DIAPEDES1S , διαπήδησις, de διαπηδάω *,saillir',* filtra-  
tion des fluides à travers les parois des vaisseaux qui les  
renferment.

DIAPENCIA,estsi-livant Ruland, *i’Alchimilla.*DIAPENSIA ; nom de la *Sanlcula Officinarum.*

DIAPEFEREON, est le nom d’un antidote décrit par  
Nicolas MyrepEe, *Sect.* 1. c. 184. d’après Galien.

DIAPHANES , διαφανηὸ , *transparent.*

DIAPHILEDONU , διὰ φιληδόνου, est le nom d’un an-  
tidote décrit dans MyrepEe, *cap.* 124.

DIAPHLYXIS, διαίφλυξις , de διαφλύζω, *arroser* ou *hu-  
mecter ->* est traduit dans *rExegesis* de Galien sur Hip-  
pocrate par *υπηζλόιτίΐς, effusions, ébullitions.*

DIAPHCENICON , διὰ φοινίκων, de φὸἰνιξ, une *datte,*est un remede préparé avec des dattes.

DI APHORA, διαφορὰ, de διαφέρω, *différer, diffeérence ;*ce mot comprend en Medecine les marques caracté-  
ristiques ou signes qui distinguent une maladie d’une  
autre.

D1APHORES1S , διαφόρησις, de διαφορέω , de διὰ,per,  
& φέρω, *transmitto* ; est une évacuation des humeurs par  
les pores de la peau.

DIAPHORETICA, *diaphoniques ,* ou remedes qui  
excitent la transpiration. Voyez *Alexipharmaca.*

Hippocrate rapporte les cas de quelques malades dont les  
fleVres disparurent après l'éruption de la l'ueur, l'oit  
que celle-ci eût réellement dissipé la maladie, ouqu’el-  
le n’eût paru qu’à la fin ; comme il arrica dans les cas  
rapportés, *Lib. I. Ægr. o-* & 7. *Lib. II.sect.* 2. *Ægr.* 7.  
II. 12. où la fievre paroît avoir été plutôt terminée par  
,une hémorrhagie que par une éruption de sueur ; car

D I A 1084

celle-ci, autant que je puis m’en apperccvoir, n’est  
pas toujours proposée comme un instrument pour gué-  
rir la maladie, mais seulement comme une marque ou  
signe dont on peut fie sierVir pour en faire le prognostic  
avec plus de certitude. De-là vient que dans les livres  
qui passent pour être véritablement de lui, il n’est fait  
aucune mention des fudorifiques ; & que dans ceux  
même qulon lui attribue faussement, il n’est parlé  
qu’une seule fois de fueur excitée par le moyen des  
médicamens ; car P Auteur du fecond Livre des *Epidé-  
miques* ordonne de faire fuer le malade en lccouVrant  
de hardes , & en lui donnant dc la farine de froment  
cuite dans du vin fort & généreux. 11 ne prcfcrit même  
ces moyens qne dans les fieVres qui proVicnnent de la  
lassitude , ou de quelqu’autre caufe semblable, comme  
font celles qu’on appelle éphemeres.

Les si-ldorisiques internes étoient si peu connus des An-  
ciens , que Cesse n’en dit pas un sieul mot. Si donc les  
Eueurs ont été de quelque utilité dans certaines esipeces  
de fievres ; elles semblent avoir tiré leur efficacité de la  
nature seule : pendant ces Eueurs , peut être , la matie-  
re peccante pouvoitaisément s’éVacuerpar les poresde  
la peau, foit à caisse de la température du climat, ou  
de la bonne constitution des malades, qui n’étoient  
point encore affoiblis par l’oisiVeté & par la molasse.  
Adais ce iseroit en vain qu’on attendroit aujourd’hui la  
solution d’une maladie, de la l'ueur, l'oit spontanée &  
naturelle, ou proeurée par art ; & *fose* assurer qu’il cst  
rare qu’on soit guéri des fleVres Violentes par la sueur  
seule.

Il a paru depuis les Medecins Arabes une si grandequan-  
tité de Eudorifiques, qu’il n’y a presique point de fieVre  
. contre laquelle les Chymistes n’aient trouic un anti-  
dote , fans aVoir aucun égard à la nature de la maladie.  
Clest de-là que nous cst Venue la coutume de traiter  
ceux qui ont la fieVre aVec des cordiaux , dans l’idée  
que la cure est beaucoup plus agréable. Mais l'ardeur  
que nous ayons pour ce qui nous flatte, nous jette dans  
une erreur qui n’est jamais plus dangeretsse que lorse  
qu’il s’agit dc la sianté.

Sydenham rejette aVec rasson cette méthode qui consiste  
dans l’usage des remedes sildorifiqu.es, flans que son  
autorité ait encore pu la faire bannir de la pratique mo-  
derne autant qu’elle deVtoit l'être. Les Medecins eux-  
mêmes aVouent que l’tssagedes silbstanCes chaudes, &  
qui excitent des fueurs cepieuses , accélèrent la circu-  
lation du fang J d’où il arrÎVe que la fieVre augmentant  
par degrés & attaquant le cerVeau, les délires & les dise  
tensions des nerfs augmentent au lieu dc diminuer.  
C’est l’effet dont peuVent s’apperceVoir tous les jours  
ceux qui employent dans le traitement des fleVres ai-  
guës , la bistOrte , le fel de corne de cerf, & d’autres  
substances de même nature. Le quinquina produit un  
semblable effet quand on le donne imprudemment;  
car les Medecins trouVent ordinairement qu’il aug-  
mente alors la fieVre & la rend plus Violente , quoi-  
qu’elle fût déja stusson déclin. Lorfque les choses Eont  
réduites dans cet état déplorable, la terreur & l'incer-  
titude s’emparent des esprits , & l'on a recours aux νο-  
mitifs, à la l'aignée & aux yésicatoires, comme aux  
derniers remedes que l'on puisse employer. Cette mé-  
thode a done ce deEaVantage , qu’elle réduit le Mede-  
cin à la nécessité de prendre, lors du déclin de la mala-  
die, les meEures qu’il auroit dû prendre dès le com-  
mencement. On perd le fruit des moyens qu’on em-  
ploie, au lieu qu’ils n’eussent pas manqué de faire  
beaucoup de bien au malade, si on les aVoit mis en ufa-  
ge au commencement de lamaladie.

Ceux-là tombent dans une erreur différente, mais qui  
n’est pas moins pernicieufe , qui plaçant toutes leurs  
efpérances dans les acides, recourent aussi-tôt au vinai-  
gre & au Verjus, comme s’il Valoit mieux faire périr  
le malade de froid que de le laisser confumer par la  
chaleur.

Je ne prétens point cependant dissuader absolument Pu-  
fage des remedes qui provoquent la scleur dans la cure

1885 DIA

des fieVres; car je ne puis nier que lessudorifiqucs d’u-  
ne nature douce & tempérée ne produisent de très-bons  
effets, &qtllon ne doÎVe les employerlorEque lescir-  
constanees indiquent leur propriété. Mais comme les  
natures respectives des substances chaudes & froides  
dont nous aVOns déja parlé, s’éloignent trop visible-  
ment du juste milieu, on doit absolument les rejetter  
comme nuisibles & préjudiciables. Les siadorifiques les  
plus doux ne sont pas trop siûrs quand on les emploie  
seuls : mais il faut les faire précéder par les évacuans ,  
parce que pour lors ils appaifent plus efficacement la  
fieVre , & proVoquent plus promptement la fueur.  
Cette circonstance a lieu , siirtoutà l’égard de l’opium,  
qui est de tous les remedes le plus propre pour ouVrir  
les pores de la peau. Εβεινο, *Comment, in Hippocr* 3.  
*Epidem.*

DIÂPHOR.OS , διάφορος, dans Hippocrate, *Lib de Ar-  
ticulis ,* signifie *convenable -,* à *propos.*

DIAPHRÀDES ,| διαφραδἐς, διαφραδέως, dans Hippo-  
crate, *de Locis In homine,* est traduit par Erotien , par  
σαφἐς, *manifeste, évidente*

DIAPHRAGMA , διάφραγμα, de διαφράσσω , serVÎr  
de Closson ou de séparation entre deux choses ; de διὰ,  
à traVers , & φράσσω , fermer. *Diaphragme.*

Ce mufcle sépare la poitrine & les organes de la respira-  
tion, du bas-Ventre : il est souvent appelle par Cœlius  
Aurelianus , *Discrimen Thoracis et Ventris, 8e cap.*12. *Lib. I. Tard. Pass. Discretorium.* Pline l’appelle  
*Praecordia, quod cordi praetendatur*, à causse qu’il est pla-  
cé deVant le cœur comme un mur de déselsse , les An-  
ciens l’appelloient φρενες , comme cela paroît par plu-  
sieurs passages d’Hippocrate, qui donne aussi le nom de  
διάφραγμα à la partie du gosier située entre la bouehe  
& Pœsiophage , l’appellant pour la distinguer τὸ κατὰ  
γαργαρεῶνα διάφραγμα « le *diaphragme* de l'œsiopha-  
ge ». *Lib, I. Epid.* Galien & Rufus Ephesius , appel-  
lent la cloifon cartilagineufe qui sépare les narines ,  
τὸ τῆς ρινὸς διάφραγμα , le *diaphragme* ou cloison des  
narines.

L’on ne donne aujourd’hui le nom de *diaphragme* qu’à la  
partie qui sépare la poitrine du bas-Ventre.

C’est un misscle très-large , fort mince , situé à la base de  
la poitrine, qu’il sépare d’aVec le bas-Ventre , comme  
une eEpece de cloison transVersale. C’est pour cela que  
les anciens Grecs lui ont donné le nom de *diaphrag-  
me ,* & les Latins celui de *Septum tranjversum.* Il for-  
me une Voûte oblique & inclinée , dont la partie la  
plus élevée est en deVant, & la plus basse en arriere ;  
de Eorte qu’il fait un angle fort aigu aVec le dos.

On le regarde comme un missde double & digastrique ,  
composté de deux différentes portions ; une grande &  
supérieure, qui en est la principale , nommée le grand  
mufcle du *diaphragme* ; & une petite & inferieure, qui  
en est comme l'appendice , appellée le misscle insu-  
rieur, ou le petit mufcle du *diaphragme.*

Legrand misscle du *diaphragme* est charnu dans *sa* cir-  
conférence , & tendineux ou aponeVrotlque dans le  
milieu, qu’on appelle ordinairement centre nerveux ,  
ou tendineux. Il ne faut pas s’imaginer que ce milieu  
ait peu d’étendue, ou qu’il foit rond à catsse que d’ha-  
biles Anatomistes l'ont nommé centre. Ils ont eu  
égard à la feule situation de ce milieu , & non pas à sa  
forme & à l'espace qu’il occupe. Il est assez large, &  
repréfente en quelque maniere une feuille échancrée à  
l’endroit du pédicule, & dont la conVexité moyenne  
feroit tournée en deVant & l'échancrure en arriere.  
C’est pourquoi j’ai trouvé plus à propos de l’appeller  
simplement l’aponévroEe mitoyenne ou le plan apo-  
néVrotique du *diaphragme.*

La circonférence charnue est rayOnnée par la disposition  
des fibres dont elle est composée , & qui par un bout  
l'ont attachées au bord de l’aponéVroEe mitoyenne, &  
par l'autre a toute la base de la caVité de la poitrine ,  
où elles se terminent par des digitations au bas de l’ap-  
pendice ou extrémité du sternum , au bas de la dernie-

D I A 1086

fe des vraies côtes , au bas de toutes les fausses côtés ’  
& aux vertebres voisines.

De tout cela , il réfulte trois fortes d’attaches, fijavolr,  
une sternale , douze costales, six à chaque côté. Ces  
dernieres attaches font très-petites , & quelquefois  
peu sensibles. Les attaches costales *se* rencontrent  
*avec* celles du misscle oblique interne du bas-Ventre,  
sans *se* confondre aVec elles , comme elles semblent le  
faire , quand on n’a pas féparé la membrane qui les  
couVre. Je ne compte point loi quelques fibres de ccm-  
municatlon qu’on y pourroit trouver comme ailleurs ;  
par exemple , entre le mufcle oblique externe & le  
grand pectoral.

Les fibres qui s’attachent àl'appendice ou pointe xiphoïde.  
Vont directement de derriere en deVant , & forment  
un petit plan parallele. J’ai encore vû se détacher du  
dessous de ce plan un trousseau particulier, qui defecn-  
doit fur la face interne de la ligne blanche, & s’y at-  
tachoit Vers le nombril.

Des attaehes costales, la premiere de chaque côté Va un  
peu obliquement Vers le cartilage de la derniere ou  
septieme Vraie côte , & laisse par cette obliquité une  
espace triangulaire entre elle & l’attache sternale. Cet-  
te espace est fermé par la rencontre de la pleure & du  
péritoine. L’attache de ces fibres est fort large , & oc-  
cupe prefque les deux tiers du cartilage de la septieme  
côte ; saVoir depuis une petite portion de l'extrémité  
osseuse jusqu’au delà de l’angle du cartilage.

La seconde attache est le long du cartilage de la pre-  
miere fausse Côte. La troisieme est en partie au bout  
de l'extrémité osseufe , en partie au cartilage de la *se-  
conda* fausse côte. La quatrieme à l’extrémité osseufe,  
& un peu au cartilage de la quatrieme fausse côte.  
Elle est plus large que les précédentes.

La sixieme ou derniere est attachée au Cartilage de la  
derniere fausse Cote , & prefque le long de *sa* partie  
osseufe. Vers la tête de cette côte, elle *se* rencontre  
aVec l'attache Vertébrale , qui est à la partie latérale  
de la derniere Vertebre du dos , jusijoi’à la premiere  
Vertebre des lombes.

L’attache Vertébrale de chaque côté laisse aussi quelque  
fois entre le fecond mufcle du *diaphragme ,* un petit  
eEpace triangulaire , à peu-près comme celui dont  
j’ai parlé à l'oceasion de la premiere attache. Cet-  
te même attache Vertébrale & la derniere des attaches  
costales, ou celle qui est à la derniere fausse côte , fe  
rencontre en-bas avec l'extrémité supérieure dumusde  
psiaas & du musitle triangulaire ou quarré des lombes ,  
& leur donne même quelques fibres de communica-  
tion. Le plan commun de ces dernieres attaches fût-  
me par l’écartement de fies fibres charnues , un petit  
trou qui donne passage à un Cordon de nerfs.

Il faut obferver que de toutes ces attaches latérales du  
grand mufcle du *diaphragme* , celles du côté droit pa-  
roissent un peu plus inférieures que celles du côté gau-  
che, & que toute la partie latérale droite de ce grand  
mufcle paroît plus large que la gauche, parce qu’elle  
est plus voûtée.

Le petit muscle du *diaphragme* a très-peu de volume par  
rapport au grand , mais il est plus épais. Il est situé  
le long de la partie antérieure du corps de la derniere  
vertebre du dos & de plusieurs des vertebres lombai-  
res ; & il est un peu tourné à gauche. Sa siOrme est ob-  
longue ,& comme une espece de collet charnu dont les  
deux ailes ou portions latérales *fe* crûssent, & ensiuite  
deviennent tendineusies en-bas.

Le corps de *ce* musicle est engagé par en-haut dans l'é-  
chancrure de l'aponévrosie mitoyenne du grand musa  
cle , & ily est attaché. Lesaîles ou portions latérales  
s’unissent par leurs bords externes avee les plans posté-  
rieurs du grand muside , & elles font collées au corps  
de la derniere vertebre du dos. Les extrémités que l'on  
nomme aussi piliers ou jambes , s’attachent en-bas par  
plusieurs digitations tendineusies aux vertebres des  
lombes.

( La partie supérieure du corps charnu est surfilée par un

1087 DIA

entrelacement particulier des fibres de l'une & de l’au-  
tre aile. Les deux aîles, dont la droite est ordinaire-  
ment la plus considérable, s’écartent & forment une  
ouverture ovale , qui est fermée en-bas par la rencontre  
des fibres détachées du Côté interne de Chaque aîle , im-  
médiatement au-dessus de la derniere vertebre du dos.  
Ces fibres détachées s’entrelacent & se croifent, &  
après s’être croifées, celles de l’aîle d’un côté s’unif-  
fent avec le bout d\*c l’aîle de l’autre côté, de forte que  
chaque extrémité ou jambe du mufcle est une produc-  
tion des deux aîles.

Les fibres qui fie détachent de l’aîle gauche , couvrent  
celles qui partent de l’aîle droite en fe crossant avee  
elles; & l’aîle droite envoie encore un petit trousseau  
de fibres qui couvrent celles de l’aîle gauche. Les deux  
extrémités ou jambes s’écartent ensilite en maniere de  
sourche.

La jambe ou extrémité droite est plus grosse & plus lon-  
gue que la gauche. Elle s’attache au corps des quatre  
premieres vertebres lombaires , & fouVent aussi à la  
derniere , par autant de digitations qui deVÎennent de  
plus en plus tendinetsscs, à mefure qu’elles deviennent  
inférieures , & à la fin s’élargissent en maniere d’apo-  
névrofe. Cette jambe est plus fur le milieu du corps des  
vertebres que sur le côté droit.

La jalube ou extrémité gauche est moins grosse, plus  
courte & plus à gauche. Elle est aussi attachée par des  
digitations au corps des trois premieres vertebres lom-  
baires, qu’elle passe rarement. Elle s’épanouit de mê-  
me en bas, de forte que les deux extrémités ou jam-  
bes Ee touchent quelquefois en bas en maniere de  
pattes.

L’ouverture ovale de ce mufcle inférieur du *diaphrag-  
me ,* donne passage à l'extrémité de Possophage , & la  
fourche ou l'interValle de fes deux jambes embrasse  
l'aorte. Il fe détache immédiatement au-dessus de l'ou-  
verture ovale un trousseau mince de fibres charnues ,  
qui fe jette fur le ventricule. J’ai eneore trouvé à l’ex-  
trémité inférieure de cette ouverture un pareil trouf-  
feasi, mais plus considérable , qui fie détachoit de l'une  
& de l'autre aîle , principalement de l’aîle droite *avec*quelques fibres tendineufes de l'aîle gauche , & quipa-  
roissoit aller gagner le mésientcre.

Dans le plan aponévrotique du grand mufcle, au côté  
droit de la partie antérieure de sim échancrure, atte-  
nant le petit muEcle , il y a une ouverture ronde qui  
donne passage au trou de la veine-cave inférieure. Le  
bord ou contour de cette ouVerture est d’un grand ar-  
tifice. Il est formé par l’entrelacement oblique & fiuc-  
cessif de plusieurs fibres tendineufies, à peu-près com-  
me le bord d’un panier d’osier;de forte que cette otlVer-  
ture n’est point iulceptible de dilatation ni derétrécise  
sternent dans sim diametre par l’action du *diaphragme.*

Ainsi dans le *diaphragme* en général, il y a trois ouver-  
tures considérables ; une ronde & aponévrotique pour  
le trajet de la veine-cave; une ovale & charnue pour  
l’extrémité de l'ocfophage ; & enfin une fourchue, qui  
est en partie charnue & en partie tendinefsse, & dcnne  
passage à l'aorte. La situation de ces trois ouvertures  
est telle , que l'ouverture ronde ou venale est à droite,  
attenant la partie supérieure de l’aîle droite du petit  
musi:le,& l'ouverture ovale ou stomachique est un peu  
à gauche ; de forte que l’aîle droite qui est entre ces  
deux ouvertures , est prestque directement vis - à -  
vis le milieu du corps de l’onzieme vertebre du dos.  
La fourche tendineufe est au-dessous de l'ouverture  
ovale, mais plus au milieu que l'ouverture.

Cette situation bien considérée justifieen quelquemanie-  
re la description & les figures des anciens Maîtres , ce-  
pendant l’aîle droite du petitmufcle est plus large que  
l’aîle gauche , & ils ont trOp tiré le *diaphragme* de  
côté & d’autre en le détachant & en l’appliquant sur  
une planche. WtNSLow.

Les veines du *diaphragme* font fort grosses Sc aboutissent  
directement à la veine-cave , entre fon infertion dans  
la poitrine & dans le soie, où elle reçoit deux grofles

D I A 1088

branches qui partent des deux côtés du *diaphragme.*

Il reçoit immédiatement des arteres de l'aorte , & quela  
quefois de la cœliaque, & quelques petits rameaux des  
lombaires & adipeufes.

Verheyen a découvert deux arteres & deux veines, par-  
mi lesquelles l'artere droite & les deux veines semt des  
branches des souclavieres. Il ne prétend point avoir  
suffisamment β.ιΐνΐ la gauche, mais il dit que les arte-  
res & les veines du *diaphragme* s’abouchent avec celles  
de cette espece dont on a parlé ci-dessus, & que les  
veines reçoivent en retournant du *diaphragme* quel-  
ques branches du péricarde & du médiastin.

Le *diaphragme* reçoit de chaque côté un gros nerf du ple-  
xus cervical & de la feconde paire vertébrale, dent la  
triple racine jette une branche considérable qui fe dis-  
tribue de chaque côté dans toute la substance.

Le *diaphragme* desi:end dans l’inspiration vers le bas-  
ventre, & ce mouvement qui consiste dans *sa* contrac-  
tion lui est propre, entant que musicle. Il se relâche &  
remonte dans l'expiration & prend une figure voutée,  
dont la cavité regarde le bas-ventre. Par ce change-  
ment de situation il augmente la caVÎté du thorax dans  
l’inspiration , & il diminue en même tems celle de l.'ab-  
domen, agissant continuellement siur tous les Vssceres  
qu’il contient & les aidant à s’acquitter de leurs fonc-  
tions respectées, surtout l’estomac. 11 tire aussi les car-  
tilages des fausses-côtes en dedans Vers les Vertebres, il  
abaisse les deux fausses côtes inférieures, il aide à l’ex-  
pulsion des excrémcns, & à celle du fœtus dans l'ac-  
couchement.

DIAPHROS , διάφρος , d’stapso, *écume ,* est traduit dans  
Galien ( *Exegesisi)* par ἀφρίζων, *écumeux.*

DIAPHTHORA, διαψθορὰ , de φθ-ίρω , *corrompre, si-*gnifie dans Hippocrate corruption du fœtus, aVorte-  
ment. La même choie est fouVent exprimée par φθορἀ,  
' & ati commencement du sixieme LiVre *des Epidémi-  
ques ,* par άποφθορὰ , que Galien traduit par διαφθορὰ &  
ἄμβλωσις, aVortement. Les Verbes διαφθείρω & φθειρω ,  
font fouVent employés dans le même sens.

DIAPHY LACTICOS , διάφυλακτίκὸς , dérÎVé de φυ-  
λάσσω, je garde, signifie la même chosie que*prophylac-  
ticos, préscrvatis.*

DIAPHYSIS, διάφυσις, est une interstice , une dÎVÎ-  
sion, une partition , enfin tout ce qui sépare de^x cho-  
fes. Διάφυσις dans Hippocrate, *Lib. de Tract,* comme  
l’explique Galien , signifie une certaine éminenCe ner-  
Veuie & cartilagineusie dans le milieu de l’articulation  
du tibia aVec le fémur, qui sépare les têtes & les apo-  
phyfes inférieures du fémur qui font articulées dans  
les caVÎtés de la tête du tibia. Cette fubstance ne pa-  
roît que dans les cadaVres récens, car elle Ee flétrit  
après la mort. Dans *Mochl* où il écrit πλευραὶ δἐ κατὰ  
τάς διαφυσιας τῶν σπονδύλων νευρίω προσπεφύκασιν , « les  
« côtes aux *diaphysis* des vertebres font attachées par  
«une substance nerVelsse; » par *diaphysis* l'on doit  
entendre les interstices, les intervalles, les fentes , les  
caVÎtés superficielles ou les sinus qui siont taillés dans  
le corps des Vertebres aux racines des apophyses transe  
vesses, pour receVoir les têtes rondes des côtes. On  
appelle de ce nom les deux échancures dans lesquelles  
les côtes font une double articulation. Les apophyfes  
tranfVcrfes elles-mêmes , petlVent être encore ap-  
pellées *aiaphys.es ,* parce qu’elles font situées entre  
les Vertebres , & jointes aux côtes par une double  
diarthroie. Dans le même LiVre , τὸ στῆθος διαφύσιας  
ἔχον πλαγείας, « la poitrine ( le sternum ) ayant des *dia-  
« phases* obliques dans l'endroit où elle tient aux côtes,»  
*diaphysis* signifie ce qui occupe les partitions ou inter-  
Vales, c’est-à-dire, les cartilages situés aux.côtés des os  
du sternum, par le moyen defquels ils font joints par  
fynarthrole aVec les côtés, ou même les échancrures  
qui font taillées dans les côtés & aux articulations des  
pieces dont le sternum est composé , & dans lesquelles  
les côtes s’inEerent par leur partie cartilagineuse. Dans  
le même LiVre , ἐν. της διαφύσιος των του πήχεος ὀσῶν, οη  
prétend qu’il sort unnerfpeu fensible d’entre les *espa-  
ces*

1089 DIA \*

ces que laissent les os dtl coude. Et ( *Lib. vase reposte, )*διαφύσιες font les interValles, les distances & les parti-  
tions qui diVisient les caVÎtés grandes & nombreuses  
d’un corps. Le mot διάφυσις signifie aussi dans Hippo-  
crate le pédicule d’un fruit. *Lib. TPesi hrsiapelye.*

DIAPISSELÆON, est le nom d’une composition dé-  
crite par Marcellus Empiricus, c. 35. dont la poix est  
le principal ingrédient.

DIAPLASIS, διάπλασις , de *TPràrru) , je forme j confor-  
mation.* C’est la réduction d’un os fracturé dans fasitua-  
tion naturelle , autant que la chofe est possible.

DIAPLASMA , διαἐνλασμα, onction ou fomentation  
faite surtout le corps. CasTELLI.

DIAPLOCE, διαπλοκὴ , de διαπλέκω , entrelasscr ou  
entremêler, signifie dans Hippocrate *de Alimentis,* un  
mélange ou plutôt la qualité mifcible des alimens.

DIAPNE, éVacuation inVolontaire d’urine. CasTELLI.  
DIAPNOE, διαπνοὴ, de διαπνέω, transpirer; *transpi-  
ration.*

DIAPOREMA , διαπόρημα, de διαπορέω, anxiété dans  
les maladies, le même *ase alysmus. Noyez* ce mot.

DIAPRASIUM , διάπρασιον, est le nom d’une compo-  
sition décrite par Trallien , *Lib, V. cap.* 4. ainsi appel-  
lée de πράσιον, marrube, qui est un de fies ingrédiens.

DIAPRUNUM, est le nom de deux compositions que  
le Difpenfaire de Londres prépare de la maniere lui-  
vante.

*Diaprunum Lerntivum.*

Prenez *prunes de Damas mûres et récentes, un cent.*

Faites-les cuire dans une quantité d’eau suffisante jufqu’à  
ce qu’elles foient bien ramollies ; passez-en la pul-  
pe par un couloir ,& gardez-la pour l’usage. Fai-  
tes bouillir dans la liqueur que les prunes ont  
rendue lorsqu’on les a exprimées,  
*de sieurs de violettes, une once.*

Coulez de notlVeau & donnez la consistance de sirop ayec  
deux lÎVres de Encre.

Ajoutez y ensilite,

*Diaprunum Solutivum.*

Prenez *de la composition précédente, quatre livres,  
scammonée préparée, deux onces cinq gros.*

Faites-en un électuaire selon l’art.

Nicolas MyrepEe est l'Auteur de ces deux préparations.  
La premiere a été reçue dans le DispenEaire du Collé-  
ge de Londres Eous le titre de *Diaprunumsimplex, rec-  
tius lenitivum* : mais on en a retranché plusieurs ingré-  
diens inutiles comme le Epode , le fruit de l'épine-Vi-  
nette & plusieurs autres fubstanees de même nature. Il  
est rare cependant qu’on saisie ufage de ces deux com-  
positions.

DIAPSORICUM , est le nom d’un collyre dont on  
*Tome III.*

D I A 1090  
trouve la composition dans Marcellus Empiricus »  
*cap.* 8.

DIAPTERNES, de πτέρνα, *le talon.* C’est un remede  
fait aVec les talons des animaux & du fromage. Cas-  
TELLI d’aprés *Guillaume Budaeus.*

DIAPTEROSIS , διαπτέρωσις , de πτερὸν , *une plume* j  
l’action de nettoyer les oreilles aVec une plume.

DIAPYEMA, denéov,pus; abfcès ou supputation. V.  
*A bsc effets.*

DIAPYETICA , remedes suppuratifs.

DIARRHODOMELI, est le nom d’une composition  
décrite par Trallien, *Lib. VII. cap.* 4. Elle est faite  
aVec le stuc de rofes, la stCammonée , l'agaric, le poi-  
Vre & le miel.

DIARIA FEBRIS, est le nom d’une efpece de fieVre  
qui ne dure qu’un jour. Elle est la même *ysu ephemeros,  
séphémere.*

DIAROCHÆ, διαροχαὶ, les espaces qui restent entre  
les circonVolutions des bandages. Εροτιεν.

DIAROMATICUM, remede composé aVec des aro-  
mates.

DIARRHAGE, διαῤῥαγή, une fracture; en particulier  
celle des os des tempes.

DIARRHODON, est le nom que l'on donne à plu-  
sieurs compositions dont les rofes fiant le principal in-  
grédient. On en trouve une dans l'ancien Dispensaire  
du Collége deLondres Eous le titre de *Diarrhodon Ab-  
batis s* mais on l’a retranchée du dernier.

DIARRHÆA, διάῤῥοια, de διαῤῥέω , je coule ; *diar-  
rhée* ; eEpece de flux de ventre. Voyez *Alvus, Dejec-  
tio 8c Cholera.*

On définit la *diarrhée* une éVacuation fréquente & co-  
pieufe de matiere claire, aqueufe, muqueufe, gluante,  
écumeufe, bilieufe ou noirâtre des intestins, laquelle  
est quelquefois mêlée aVec lesexcrémens fous leur for-  
me ordinaire. Elle est EouVent accompagnée de tran-  
chées, mais cette circonstanee ne lui est point essen-  
tielle. Le malade est san^forces, urine peu, a le pouls  
foible, il n’a point d’appétit, & fent quelquefois des  
mouVemens de fieVre.

OBSERVATION PREMIERE.

Un enfant d’enViron un an & demi qui avoit eu pendant  
plusieurs mois des motiVemens de fievre, un appétit  
contre nature, & un flux de ventre dont la substance  
étoit mêlée aVec une matiere blanchâtre, tomba dans  
une si grande maigreur & dans un tel épuisiement qu’il  
mourut.

On l’ouVrit, & on lui trouVa le foie prefque aussi gros  
que celui d’un adulte , car il occupoit toute la caVité de  
l’abdomen, fans compter que sa substance étoit skir-  
rheuse. La Vésicule du fiel étoit aussi d’une grosseur ex-  
traordinaire & presique aussi longue que l'index. La ra-  
te étoit dans le même état que le foie & parsemée de  
taches tartareufes extremement dures. Les glandes disi  
persées fur toute l’étendue du méEentere étoient skir-  
rheuEes; ce qui joint aux autres circonstances dont onl  
Vient de parler donnoit une rasson si-lfissante de la mort  
du malade. G. TkEoPHILUs RIERLINGIUS , *Misoell.  
Cur. Anno* 1671. *Observât.* 157.

OBSERVATION II.

Un homme fut affligé pendant six ans d’une *diarrhée* qu'  
le mit enfin au tombeau. Lorfqu’on Vint à l’ouVrir or  
lui trouVa le foie tout couVert d’aposthumes , & une  
portion du méfentere détruite. HgULLIER, c. *de Alv:  
Fluxibus.*

OBSERVATION III.

Un homme âgé de trente ans mourut d’une *diarrhée*Nous l’ouVrîmes, & Comme nous traVaillions à sépa  
rer le foie du diaphragme, auquel il étoit adhérent  
nous découVrîmes fur ce Vsscere ayant de l’ouVrir, um  
Zzz

1091 D LA

grosse tumeur de llespece qu’on appelle athérome , la-  
quelle étoit située fur *sa* partie convexe , près de la ré-  
gion du diaphragme tout près de la veine-cave. Cette  
tumeur étoit de figure sphérique, presique aussi grosse  
que le poing, séparée du reste du parenchyme du foie  
& pésioit cinq onces, six gros & trente grains. Elle  
étoit revétue d’une tunique aussi épaisse que la peau, &  
contenoit deux efpeces de matieres toutes deux épaisi-  
fes & très-peu fluides. L’une ressembloit à une gelée  
claire , & l’autre à de la crème épaisse ou à de la bouil-  
lie. Βονετ , *Sepulchr. Anat.*

OBSERVATION IV.

Le fils d’un Prince Allemand mourut à Page de deux ans  
d’une *diarrhée* accompagnée d’une atrophie & de plu-  
sieurs autres fymptomes. Nous fîmes l'ouverture de  
fon corps, & nous lui trouvâmes le foie dur , blanchâ-  
tre, extremement gros & du poids de dixssept onces &  
demie, H s’étoit fait entre cet organe & le duodénum ,  
auprès du méfentere, un amas d’un fang noirâtre. La  
vésicule du fiel étoit d’une grosseur extraordinaire , &  
tellement attachée à la substance du foie , que nous ne  
pûmes l'en détacher sans l'offenser. Elle ne contenoit  
aucune humeur jaunâtre , mais une certaine matiere  
d'un verd noirâtre pareille à celle qu’il avoit rendue  
par bas durant sa vie. Son foie étoit très-petit & forte-  
ment attaché aux fausses-côtes & au diaphragme. D’où  
il est aisé de comprendre comment les fonctions du  
foie pouvoient avoir été dérangées.

L’estomac & les intestins étoient dans leur état naturel,  
mais ils ne contenoient point d’excrémens, & étoient  
quelque peu distendus par des vents.

OBSERVATION V.

Un Jurifconfulte mourut de confomption après avoir été  
long-tems affligé d’une *diarrhée* ; & lorsque nous vîn-  
mes à l’ouVrir nous trouvâmes une grosse tumeur ad-  
hérente aux muscles des lombes du côté droit.

OBSERVATION VI.

Un Gentilhomme fut attaqué fur les dix heures du matin  
d’une *diarrhée* très-douloureufe & très-incommode.  
Je lui conseillai de fe mettre au lit, parce que le mou-  
vement ne fait qu’augmenter les douleurs & empêche  
l’évacuation des excrémens. 5es déjections étoient chy-  
leufes, blanches, liquides & si copieufes, qu’il rem-  
plissoit un grand bassin toutes les fois qu’il alloit à la  
selle. Effrayé de ces fymptomes je fis appeller les plus  
célebres Medecins du pays en consultation, & nous lui  
prescrivîmes conjointement l'application de linimens  
astringens & de fachets médicinaux, des juleps & une  
infusion de rhubarbe pour le lendemain. Ses forces  
s’affoiblirent insensiblement & il mourut avant minuit  
dans le tems qu’on s’y attendoit le moins.

Je voulus qu’on cherchât la caufe d’un malheur aussi  
prompt & aussi imprévLl ; & ayant Obtenu qu’on Pou-  
vrît, nous trouvâmes le fond de sim estomac tout-à-fait  
ulcéré. I. R.IOLλν *Hart. Meth. Med.sms 3. Tract.* I.

OBSERVATION VII.

Un jeune homme d’environ dix-huit ans fut attaqué  
d’un appétit dépravé qui le portoit à manger des cail-  
loux & du moellon , & tomba à la fin dans une fievre  
lente. Il fut attaquéidans la fuite d’un vomissement  
& d’une *diarrhée s* qui le mit en peu de jours au tom-  
beau.

L’ouverture du corps étant faite, nous trouvâmes un cal-  
lus situé entre les vaisseaux méfaraïques , qui en inter-  
ceptantle cours dtl fang , ne pouvoit manquer decau-  
fer la mort au malade. BENIVENIUs, *de Abditis? c\* I.J*

\* D I Α 1092

OBSERVATION VIII.

Un Gentilhomme âgé d’environ trente ans, d’un tempé-  
rament mélancolique, fujet aux catarrhes , &quifai-  
sioitun ufage immodéré du vin & des fruits d’été, sut  
à la fin attaqué d’un vomissement & d’une *diarrhée,* à  
laquelle Euccédoit de tems en tems un flux de fang qui  
le mit au tombeau le dixieme jour après avoir épuil.é  
Insensiblement fles forces.

Je l'ouvris , & trouvai siept ou huit pierres de la grosseur  
d’un pois chiche dans la partie du conduit pancréatique  
qui aboutlt aux intestins. REGNIER DE GRaaf, *Tract,  
de Succo pancreatico, cap.* 7.

OBSERVATION IX.

Un Prêtre fut affligé pendant trois femaines d’une *diar-  
rhée* extremement bilieusie , qui ne finit que par ia  
mort.

L’ayant ouvert, je trouvai dans la vésicule du fiel trois  
petites pierres sort dures, qui ne l.lavoient point em-  
pêché durant tout le cours de fa maladie de rendre par  
bas des matieres bilieufes qui venoient sans doute du  
conduit biliaire qui aboutit directement du foie aux in-  
testins. R.IOLAN, *Anthrop.L.b. II. cap.* 20.

OBSERVATION X.

J’assistai étant à Montpellier à l’ouverture d’une femme  
qui avoit eu pendant quatorze ans une *diarrhée-,* dont  
la violence avoit été telle pendant les sept mois qui pré-  
céderent *sa* mort, qu’elle étoit obligée d'aller à la felle  
plusieurs fois dans un quart-d’heure.

M. Gintel, qui avoit fait llouverture du cadavre , ne put  
trouver d’autre causse de *sa* mort qu’une pétrification de  
la bile, qui s’étoit changée en une pierre dure & inéga-  
le dans la vésicule du fiel, qu’elle distendoitau-delà  
de fes bûmes ordinaires. D. CstETERUs, *Zod. Med.  
Gal. an.* 3.

OBSERVATION XI.

J’ai assisté à llouverture de plusieurs fujets morts d’une  
*diarrhée* dont les intestins étoient épais, gonflés de  
fang, & percés à peu près comme un rayon de miel. Je  
ne doute point que la saignée & l’émétique, prudem-  
ment administrés, n’eussent beaucoup contribué à la  
guérison de ces malades. GUARINONIUs , *Conssultat.* 4.

Un flux de ventre dans lequel les selles Eont liquides &  
plus fréquentes qu’à l’ordinaire, *ré a* rien de dangereux  
au commencement. Cette maladie est quelquefois ac-  
compagnée de douleurs dont la violence n’est pas tou-  
jours la même. Il est fouvent plus avantageux pour la  
santé de lui donner cours pendant un jour, & même  
plus, pourvu qu’il n’y ait point de fievre & qu’il cesse  
au bout de fept jours ; car le corps fie trouve par-là dé-  
barrassé d’une matiere qui n’eut pas manqué de nuire au  
malade. Mais il eft dangereux quand il dure trop long-  
tems ; car il causie quelquefois des tranchées violentes  
& des accès de fievre qui épuifent entierement les  
forces.

Il silffit le premier jour defe tenir tranquille fans s’oppo-  
fer aux efforts que fait le ventre pour fe débarrasser de  
la matiere qui l’incommode. Si le flux cesse delui-mê-  
me, on peut prendre le bain & quelque peu de nourri-  
ture : mais il est mieux s’il continue de s’abstenir de  
boire & de manger, de demeurer au lit le lendemain ,  
& d’ufer de quelque aliment médiocrement astrin-  
gent. On prendra le bain le troisieme jour, on fera  
des frictions fortes par tout le corps , à l’exception du  
bas-ventre ; on s’échauflera les reins & les épaules , on  
mangera des chofes astringentes & on boira du vin pur,  
mais avec modération. Si le flux continue malgré ces  
précautions, on mangera encore moins, & l’on prendra

1093 DIA

un vomitif. En un mot, on combattra cette maladie  
par la faim, la foif & le Vomissement jufqu’à ce qu’on  
Fait furmontée ; car il est impossible que le Ventre ne *se*resserre par ces moyens, & ne rentre dans S011 premier  
état.

Une autre méthode d’arrêter la *diarrhée,* est de prendre  
un Vomitif après stouper, de garder le lit le lendemain,  
de s’oindre légerement le flair, & de prendre enVÎron  
demi-lÎVre de pain trempé dans du νϊη *Amtnéen.* On  
mangera ensuite quelque Volaille rôtie , & l’on boira  
par dessus du νϊη dont on Vient de parler, aVec de l'eau  
de pluie. On continuera le même régime pendant cinq  
jours, & Fon prendra un second Vomitif. Afclépiade ,  
contre le fentiment des Auteurs qui l’ont précédé ,  
veut qu’on ufe chaque jour des liqueurs les plus froi-  
des : mais c’est au malade à Voir quelles liqueurs con-  
viennent le plus à fon tempérament ; & chacun doit  
s’en rapporter là-dessus à fa propre expérience.

Il arrÎVe quelquefois , lorsqu’on néglige la maladie pen-  
dant plusieurs jours , qu’on a de la peine à la guérir. Il  
faut dans ce cas commencer par un Vomitif, s’oindre  
le lendemain fur le foir dans un lieu chaud, prendre  
une quantité modérée d’aliment, boire du νϊη pur, &  
appliquer de la rue aVec un cérat silr le Ventre. La pro-  
menade & les frictions font inutiles dans cette maladie :  
mais l’exercice de la Voiture, ou, ce qui Vaut mieux ,  
celui du cheyal est extremement aVantageux ; car rien  
ne fortifie daVantage les intestins.

Supposé que l'on foit obligé de recourir aux remedes, on  
n’en hauroit employer de meilleurs que ceux que l'on  
prépare aVec les pommes. 11 faut dans le tems des Ven-  
danges mettre dans un grand Vaisseau des poires fauVa  
ges & des pommes, ou, si οη ne petit en aVoir, des poi-  
res *Sigrines & Tarentinesvertes,avec* des pommes *Scan-  
ciennes* ou *Amerines, des myrrhapia , ( espece de poires  
ainsi appellées â cause de leur odeur,* Pline, *Lib. XV.  
cap.* 16. Poires mufcates ; ) des coings, des grenades  
aVec leurs écorces , des cormes, surtout de celles que  
nous appellens *torminalia.* Ces fruits doÎVent occuper  
1e tiers du Vaisseau, & on achevera de le remplir aVec  
du moût : on fera bouillir le tout enfemble, jufqu’à ce  
que les fruits fiaient dissous & ne forment qu’une feule  
masse aVec le moût. Cette préparation est fort agréa-  
ble, & resserre le Ventre fans offenfer l'estomac : deux  
ou trois cuillerées fuffifent pour dofe. Un autre reme-  
de très-efficace est de prendre des baies de myrte &  
d’en exprimer le fuc, que l'on fait bouillir jufqu’à ce  
qu’il n’en reste qu’une dixieme partie. La dose est d’u-  
neonce, *{cyathum. )*

Voici un troisieme remede pour la même maladie.

*Prenez* une grenade, Vuidez-la ; & après aVoir ôté les  
siemences, remettez dans l'écorce les membranes  
intermédiaires : Versiez dessus un jaune d’œuf, &  
remuez le mut aVec une fpatule. Mettez-la sur de  
la brasse, l'humidité qu’elle contient l’empêchera  
de *se* brûler. Lorfque Vous Verrez qu’elle com-  
mence à se sécher, Vous la retirerez du fcu, &  
mangerez ce que Vous aVez mis dedans.

On rend ce remede beaucoup plus efficace en l’assaifon-  
nant, & en y ajoutant du poÎVre & du sel.

On prépare encore pour le même effet un gruau , dans  
lequel on fait bouillir une partie d’un Vieux rayon de  
miel. Les lentilles cuites aVec des écorces de grenades,  
*( malicorium* ,) les fommités de ronces cuites dans de  
l’eau, & assaisonnées aVec de l’huile & du Vinaigre ; les  
décoctions de dattes, ou de coings , ou de cormes fe-  
cl.es, ou de sommités de ronce, ne font pas moins effi-  
caces dans les cas où il est besoin d’une potion astrin-  
gente.

Un des remedes les plus puissans que l'on puisse em-  
ployer pour la *diarrhée,* est de donner au malade,  
tandis qu’il est à jeun & altéré, demi-ltYre de froment

D I A 1094

cuit dans du νίη *Aminéen, 8e* de lui faire enfuite boire  
du même νϊη. On prehcrit encore pour le même effet  
du νϊη, ( *Signine )* ou du νϊη résineux austere , ou telle  
autre esipece de νϊη austere. On pile aussi une grenade  
aVec l'écorce & les semences ; on la mêle aVec le νϊη  
dont j’ai parlé, & on la mange seule ou délayée aVec  
cette liqueur. H est cependant inutile de recourir aux  
remedes, à moins que la maladie ne fait Violente. CEL-  
sE, *Lib. IV. cap.* 19.

\* Cette pratique de traiter la *diarrhée* considérable &  
commençante par des remedes astringens , a ordinai-  
rement des siuites funestes. Elle n’attaque point la cau-  
*se* de la maladie, qu’elle retient au contraire dans Je  
corps , où elle fe manifeste bien-tôt par la fieVre qu’el-  
le occasionne. Ajoutez à cela que cette méthode est  
assez fouVent fui Vie d’obstructions dans les Vifceres du  
bas-Ventre , qui donnent lieu à une hydropisie mor-  
telle.

Les Grecs donnent le nom de *diarrhée, Lifoscia,* à tout  
flux de Ventre, ou éVacuations d’humeurs, pures &  
fans mélange, fans inflammation, ulcération ou dou-  
leur considérable. Dans cette maladie , il fe fait une  
évacuation de plusieurs fortes d’humeurs , quelquefois  
de phlegme , quelquefois de bile jaune ou noire. Cette  
maladie a fon siége dans différentes parties. Lorsque le  
phlegme se jette du cerVeau Eur le Ventre , la *diarrhée*est beaucoup plus pressante pendant la nuit & après le  
Eommeil; & les déjections , sisiVant Hippocrate, sont  
claires & écumeisses. Le flux a aussi alors des interVal-  
les , & il est précédé d’une fluxion & de maux de tête,  
silrtOut lorsqu’on s’échauffe ou qu’on *se* refroidit tout >  
d’un cOtip. L’humeur éVacuée , quand le flux Vient de  
quelque maladie des intestins, du méfentere ou de  
l’estomac, est épaisse, gluante, & lléVacuation s’en  
fait durant le jour fans aucun interValle réglé. Quand  
une bile jaune ou de couleur de citron , chaude & fou-  
vent écumetsse , coule du Eoie dans le bas-ventre ; elle  
incommode le malade par intetValles pendant la nuit,  
fans douleurs ou tranchées considérables ."mais ce flux  
est pour l’ordinaire de plus courte durée que celui qui  
est causé par une maladie de l’estomac. Les mêmes  
conséquences rési-iltent ordinairement d’un flux de bi-  
le noire de la rate ou du mésientere dans le bas-ventre :  
mais ce cas est beaucoup plus difficile à guérir que le  
précédent, entant qu’il proeede d’une humeur de plus  
mauVaise qualité. On doit distinguer cette humeur du  
fang , qui, faute de mouvement & par un trnp long  
féjour, fe brûle , devient noirâtre & femblable à du  
goudron ; car lorfque la maladie est catssée par ce sang  
vicié , & non point par une humeur mélancolique, elle  
est accompagnée ou précédée par des vomissemens  
sanguinolens qui tachent le linge, au lieu qu’il n'ar-  
rive rien de femblable dans un flux de bile noire.

Un cours de Ventre qui dure un ou plusieurs jours , est  
flouvent salutaire , pourVti qu’il cesse le feptieme,  
qu’il ne revienne plus, & qu’il ne foit accompagné ni de  
la fievre, ni d’une fioif violente. Car le danger provient  
de la longueur de la maladie , qui caufie quelquefois des  
tranchées, des agitations fébriles & épuife les forces.  
Une rechute jointe à la fievre, l’opiniâtreté &Ja durée  
de la maladie font extremement dangereufeS’4 foit que  
la matiere foit bilieufe , ou crue & pituitetsse. On a au-  
tant à craindre une inflammation du foie, des Vifceres  
ou du bas-Ventre de cette eEpeCe de *diarrhée r* que de  
celle qui est de longue durée , accompagnée de dou-  
leurs , & dans laquelle les déjections font mêlées, ou de  
différentes humeurs.

On ne peut arrêter un cours de Ventre à contre-tems stans  
mettre la Vie du malade en danger , & sans occasionner  
des maladies d’estomac , des fieVtes & des inflamma-  
tiens deVssCeres. D’ailleurs, la dÎVersion de la matiere  
morbifique Vers les parties supérieures, caisse des maux  
de tête, le délire ou la léthargie, Enicant la nature de  
l’humeur. Lorfque les déjections Eont liquides, Clest

5095 DIA

un bon signe quand elles ne sortent point avec bruit,  
mais doucement & peu souvent ; car rien ne fatigue  
plus un malade que d’aller très-fouvent a la felle. Lorsc  
que les déjections font copieufes & fréquentes , il est à  
craindre qu’elles ne foient suivies de défaillances. La  
*diarrhée* cesse , quelque long tems qu’elle ait duré ,  
quand il furvient un vomissement ; elle n’est point à  
craindre quand elle cesse à tems ; & l'on connoît qu’elle  
est arrêtée, lorfque le ventre étant contracté, on ne  
fent plus son mouvement en mettant la main dessus , &  
que la derniere EeIle n’est point suivie de vents. Il est  
bon qu’il y ait une altération dans les stelles, lorsque le  
changement n’est point en mal. La surdité sait cesser  
les évacuations bilietsses , & celles-ci à leur tour met-  
tent fin à la premiere. Les persimnes qui bégayent fiant  
fujettes à des cours de ventre de longue durée, qui ce-  
dent au vomissement. Dans quelque *diarrhée* que ce  
Eoit, les éructations acides qui ne commencent point  
avec la maladie, mais qui lui Euccedent, font un très-  
bon signe. Une constipation de plusieurs jours , indique  
ou une prompte évacuation, ou l'approche d’une fie-  
vre. Le hoquet ou le dégout ne valent rien , quand ils  
fe trouvent joints avec la *diarrhée.* Les personnes qui  
ont été extremement exténuées par une maladie aiguë  
ou chronique, par des plaies , ou par quelqu’autre oc-  
casion que ce sioit, & qui viennent à être attaquées d’un  
flux de bile noire , semblable à du Eang noir , meurent  
le jour sijivant ; car l'éyacuation spontanée de *ces sor-  
tes* de matieres , est le plus mauvais de tous les Eymp-  
tomes ; & le danger dont elle menace le malade, est  
d’autant plus grand, que leurs couleurs font plus va  
riées. Il vaut beaucoup mieux les éVacuer par le moyen  
des remedes , surtout quand elles sirnt de différentes  
couleurs.

Une évacuation de bile aduste au commencement d’u-  
ne maladie , est mortelle; & le danger n’est pasmoin-  
dre, si durant l'évacuation que casse la *diarrhée, le*malade est attaqué de nausiées , du vomissement & du  
délire; ou s’il est tellement épuisié, que sim pouls fiait  
toujours formicant & vermiculaire, fans qu’on puisse  
le ranimer par l'usiage des alimens les plus nourrissans.  
La *diarrhée* est extremement dangeresse quand elle  
Euccede à une maladie opiniâtre fans l'appaifer, & que  
le malade est réduit dans un état d’épuifement.

Un cours de ventre ou une *diarrhée* occasionnée par une  
hydropisie qui ne fait que commencer , ou par un ul-  
cere atrabilieux, ou par l’ulcération des intestms supé-  
rieurs, scirtout du jéjunum ; ou la continuité d’une  
*diarrhée* après que des pustules ont disparu tout-à-coup,  
ou sim opiniâtreté dans les Vieillards ; lléVacuation d’u-  
ne matiere liquide semblable à de l’eau, & ensiiite  
celle d’une humeur grasse pareille à dellonguent ; tous  
cessymptomes, dis-je, Eontaussi dangereux que lepré-  
cédent. Il est ordinaire à ceux qui ont des fievres pesti-  
lentielles, ardentes, colllquatives & hectiques, qui  
font attaqués d’une atrophie, de rendre des matieres  
qui paroissent couvertes d’huile ou de graisse, & cette  
circonstance accompagne quelquefois l'inflammation  
des vifceres. On a remarqué plusieurs fois que les *diar-  
rhées* opiniâtres, aussi-bien que celles dans lesquelles  
les humeurs fortent pures & fans mélange, catssent  
souvent des tranchées funestes aux femmes enceintes,  
dont elles d'échapentquepar la mort de leur enfant. Il  
est ordinaire à ceux qui ont été long-tems affligés de  
cette maladie, d’avoir les piés enflés. LoMMIUs , *Me-  
dicin. Observ.*

Les *diarrhées* font fouvent les tristes effets du chagrin  
& des autres passions violentes de l’ame. Elles sont pour  
l’ordinaire incurables, furtout quand l’esprit demeure  
long-tems livré au chagrin ou à la passion qui les a  
d’abord occasionnées, à caisse que dans ce cas, elles  
font pour la plupart suivies de fievres erratiques & d’a-  
trophie , qui deviennent funestes au malade.

L’éruption de la fueur dans les persimnes qui ont une  
*diarrhée,* réprime proportionnellement la maladie.

Les *diarrhées* font extremement mauvaises & préjudicia-

D I A 1096

bles dans les maladies de la poitrine, dans les femmes  
en couches , & dans les enfans qui ont des fieVres ma-  
lignes.

On ne doit point commencer la cure de cette maladie  
avec des astringens , parce qu’on ne fait par là qu’oc-  
casionner des obstn ctions dans les Vifceres & dans les  
intestins, qu’il est très-difficile de lever, & qui dégéne-  
rent enfin en une hydropisie opiniâtre.

L’ufage des viandes ne sait qu’augmenter la *diarrhée ;*c’est pourquoi ceux qui en font attaqués doÎVent s’en  
abstenir le plus qu’il leur est possible.

Rien n’est plus capable de catsstr la constipation que l’u-  
fage des femmes, comme Hippocrate l'a ©Hervé il y  
a long-tems dans le Ieptieme Livre de fes *Epidémi-  
ques.* Aétius , dans le 8. chapitre de fon troisieme Li-  
vre, & Paul Eginete dans le 13. chapitre du premier,  
assurent que l'on arrête la *diarrhée* par ce moyen.  
Amatus Lusitanus fait la même remarque dans la 47.  
ObferVation de fa feconde Centurie. Voyez *A chromos.*

Les perfonnes trop attachées à l'étude & aux affaires,  
font sujettes à la constipation , & cette maladie est in-  
démique ou particuliere au climat de Rome.

Les Habitans de cette Contrée viennent à bout de se  
guérir en peu de tems des *diarrhées*, des langueurs  
d’estomac & des dyssenteries dont ils fiant affligés , en  
mâchant de la canelle tant que le jour dure, & en ava-  
lant leur sillive.

Les purgatifs produifent ordinairement une superpurga-  
tion dangereuse dans la *diarrhée s* qui est souvent fui-  
vie de défaillances. J’ai été furpris de Voir un vieux  
Medecin qui avoit long-tems fervi dans un de nos Hô-  
pitaux, guérir avec autant de promptitude que de sû-  
reté une *diarrhée* avec une dragme de thériaque dise  
soute dans une quantité suffisante de vin.

Rien n’est plus efficace dans les *diarrhées* invétérées,  
dans les dyssenteries , le ténesine ou le relâchement  
de l’anus, que d’exposilr cette partie à la vapeur de la  
térébenthine jettée *sur* des charbons ardens.

Lorsque ceux qui ont la *diarrhée* rendent une bile de  
couleur de safran , semblable à de la poussicre de bri-  
que , ou à de la rouille de fer dissoute, c’est un très-  
mauvais fymptome, & j’ai obfervé qu’il est rare qu’on  
en échappe. CHESNAU , *Lib. III. cap. 6.*

C’est une heureufe circonstance quand la *diarrhée* suc-  
cede à une colere violente; parceque le malade ne  
manque prefque jamais d’avoir la fievre, quand cette  
passion ne produit point cet effet.

J’ai fouvent observé avec d’autres , que dans quelques  
maladies, surtout d’une espece chronique, telles que  
la phthisie, & même dans telle autre maladie que ce  
foit , les malades siont souvent saisis d’une envie de  
rendre leurs excrémens , à laquelle ils ne sauroient  
résister, & meurent dans le tems que cette évacuation  
*se sait.* BagLIVI , *de Praxi Medica, Lib. I.*

*Article extrait de Charles Piston.*

La plupart des personnes qui ne siont point assez atten-  
tives à ce qui regarde leur semté , & qui n’ont pas Eoin  
de garantir leur corps des injures de l’air , à la fin de  
l’automne lorsque les feuilles commencent à tomber,  
s’apperçoivent que leur ventre est plus libre, & que  
leurs déjections font non-feulement plus liquides &  
plus aquetsses, mais encore bilieuses & gluantes, &  
cela quelquefois pendant plusieurs jours de fuite. Cette  
année & la précédente vers la fin du moisd’Août, lorse  
que le froid & le chaud fe fuccédoient alternativement  
l’un & l’autre à différentes heures du jour, j’obfervai  
qu’un grand nombre de perfonnes d’étude , qui vi-  
voient fobrement & employoient une grande partie da  
leur tems à des spéculations, eurent des *diarrhées &*rendirent une espece d’excrémens aqueux appellée par  
ΗΐρροοΓηίεὑδατόχλωρα ὑποχωρῶντα, avec un mélange  
d’un peu de sang dans quelques-uns. Quoique j’aie été  
Eujet dans les premieres années de ma vie à une pa-  
reille espece de *diarrhée vers* le milieu de l’automne;

1097 DIA

je n’ai cependant rendu au commencement de l'autom-  
ne & durant tous les autres changemens de faifon de  
l’année précédente des matieres liquides que pendant  
un jour, dont l’évacuation a aussi-tôt été suivie de dou-  
leurs néphrétiques. Mais vers la fin de Septembre de  
la prefente année, j’ai d’abord été attaqué de douleurs  
néphrétiques obstinées, qui ont été suivies d’une *diar-  
rhée* abondante, qui a duré environ quinze jours , mais  
que j’ai fupportée assez facilement parce qu’elle étoit  
communément séreufe. Dans les fujets qui abondent  
en sérosité à caufe de la vie aisée qu’ils menent, le  
froid de l’automne, foit le matin ou le fioir, agissant  
fur les pores qui ont été ouverts ou par la chaleur du  
Eoleil pendant le jour, ou par celle du lit.pendant la  
nuit, & y pénétrant plus profondément , Chasse avec  
beaucoup de force en dedans & en embas la sérosité  
contenue dans les vaisseaux vers la furface du corps ;  
car les humeurs séreufes ne pouvant s’incorporer par-  
faitement avec le *saftg ,* quoiqu’elles foient mêlées  
avec lui dans tout le corps, elles en fiant plus aisé-  
ment séparées ; & après cette séparation, comme elles  
Eont fluides & péfantes , elles retournent étant repouse  
sées par le froid, dans les plus grandes ramifications  
des vaisseaux , d’où elles passent dans les intestins.

Ces fortes de déjections ne doivent point être estimées  
contre nature, foit que l’on ait égard à la qualité ou  
à la condition de la matiere, à sim cours ou à *sa* caufe  
mouvante; car après que la sérosité s’est acquittée des  
fonctions qui lui font propres, elle ne peut être d’au-  
cun tssage, puisqu’elle n’est plus qu’un excrément qui  
doit être éVacué par quelque voie que ce stoit.

Comme les humeurs séreufes ne peuvent ste faire un pase  
fage à travers les pores du corps, lorfqu’ils font obf-  
trués par les inclémences de l’air, ileest naturel que  
le bas-ventre , & furtout les gros intestins leur fervent  
comme d’égout ; & c’est pourquoi on ne doit point re-  
garder ces sortes de *diarrhées* comme contre nature,  
puiEque le corps ne peut *se* débarrasser de la sérosité  
superflue que par la voie des autres excrémens; & tout  
le monde fait que la surabondance de sérosité n’incom-  
mode pas peu le corps.

Enfin, si l’on considere la causie de cette *diarrhée,* qui  
n’est autre que la froidure de l’air , caufe purement  
extérieure , on n’aura pas lieu de regarder cette ma-  
ladie comme contraire à l'ordre de la nature , ni d’en  
appréhender beaucoup les fuites.

Mais d’un autre côté, comme la sérosité en retournant  
dans les vaisseaux, ne peut manquer de nuire en quel-  
que siorte à la circulation du Eang , & de troubler la  
distribution du chyle & sim élaboration complette  
dans les intestins, il est à propos que le malade s’en  
débarrasse le plus promptement qu’il lui est possible.

Les malades doivent en premier lieu ste garantir des in-  
jures de l’air, & dormir dans un lieu chaud, capable  
de modérer la force de la caufe mouvante ; en second  
lieu, dissiper la matiere du cours de ventre , par un ré-  
gime Eec & par une dériVation de la sérosité vers les  
reins; & enfin fortifier les parties qui reçoivent la sé-  
rosité. On fatisfait à ces intentions par l'ufage de quel-  
que vin d’absinthe délayé avec une décoction de chi-  
corée, ou avec des eaux calybées, ou avec de la vieille  
conferve de rose, & en oignant le bas-ventre aVec les  
huiles de camomile, de roses , de mastic, ou d’ab-  
sinthe.

Il arrÎVa une chose remarquable à mon frere, au mois  
d’Octobre de la présente année : quoiqu’il eut été tour-  
menté de la goutte pendant tout le mois de Septem-  
bre précédent, il fut attaqué d’une difficulté de ref-  
pirer très-incommode, accompagnée d’un ronflement  
considérable, & au bout de quatre jours d’une *diar-  
rhée* Violente qui fembloit lui procurer quelque fou-  
lagement, mais il mourut d’une sissocation la femaine  
d’après.

Il est à remarquer qu’au commencement des fievres con-  
tinues , dont la principale caufe réside dans le foie ,  
furtout s’il y quelque disposition inflammatoire , dont

D I A 1098

le fymptome est une tension & une dureté des hypccon-dres, les malades rendent pour llordinaire des excré-  
mens aqueux & bilieux, non-seulement pendant une  
semaine ou deux , mais quelquefois même pendant  
quarante jours.

Je passe fous silence un grand nombre d’exemples de per-  
fonnes qui ont eu une *diarrhée* pendant une ou deux  
femaines, peur m’arrêter à celui du Cardinal de Giu-  
ry, dont le foie étoit considérablement enflammé &  
affecté d’une tumeur, que la continuité de la maladie  
rendit skirrheufe , & qui éVacua pendant quarante  
jours une grande quantité de matieres liquides qui  
étoient éVÎdemment bilieufes.

Le Baron Ferdinand de Honatssem ayant été attaqué  
l’année précédente d’une inflammation du foie & d’une  
fievre continue qui revint trois fois dans l’efpace d’un  
an , rendit pendant tout le cours de fa maladie une  
grande quantité de matieres aqueufes & bilieufes ;  
étant mort, lorsqu’on vint à l'ouvrir on trouva entr’au-  
tres signes de corruption des visiceres , une tumeur ex-  
traordinaire dans le foie, dont la siurface, qui avoit  
environ deux travers de doigt de large, étoit flasique  
& ridée & cédoit au doigt, quoique sia partie intérieu-  
re fût dure & feche comme un morceau de bois.

Il n’est pas étonnant qu’une inflammation du foie pro-  
duise une si grande quantité de bile; car je me fou-  
viens que François Poirotius fameux Medecin , ayant  
été affligé pendant dix mois d’une inflammation éré-  
sipélateufe du foie, vomit peu de tems avant de mou-  
rir avec beaucoup de peine, & tourmenté d’une ardeur  
d’estomac insupportable, trois ou quatre livres de bile  
verdâtre toute pure. On lui trouva le foie skirrheux,  
& d’un verd noirâtre.

Dans les fievres continues, particulierement dans celles  
qui fuivent de la disposition inflammatoire du siang ar-  
teriel, dont un des Eymptomes est une grande noir-  
ceur & sécheresse de îa langue , spécialement si le  
corps a quelque densité remarquable, sioit à caisse de  
l’âge, ou de la constitution de la staffon , dans ces sior-  
tes de fievres, dis-je, les évacuations d’excrémens li-  
quides sont ordinaires : mais ils siont moins bilieux  
que dans quelques autres. Je me souviens d’un mala-  
de extremement tourmenté de la goute , qui rendit  
par bas durant tout le cours d’une fievre, une grande  
quantité de pareilles sérosités, quoique cette fievre le  
reprît plusieurs fois par an, & qu’elle durât quarante  
jours. Quoique ces fortes de Eelles foient véritable-  
ment symptomatiques lorsqu’elles commencent avec  
la maladie , & dans le tems de sa cruditç, elles ne  
laissent pas d’être très salutaires, parce qu’elles dimi-  
nuent la matiere morbifique , qui dans d’autres tems  
s’évacue par les urines ou les fiueurs, ce qui fait qu’on  
ne doit point les arrêter, puisqu’elles ne font point ex-  
cessives pour l'ordinaire, ni au-dessus des forces na-  
turelles. J’ai même éprouvé que ces sortes d’évacua-  
tions diminuent toujours considérablement la violence  
des fievres, à l'exception de celles qui font accompa-  
gnées d’une inflammation des visiceres, lesquelles étant  
généralement mortelles par elles-mêmes , empêchent  
l’effet de ces évacuations; dans ce cas on ne doit em-  
ployer d’autres remedes que ceux que l’on fait par  
expérience être un peu astringens & corroborans , &  
propres à évacuer la sérosité avec la bile. Comme la  
rhubarbe est le principal de ces remedes , son infusion  
avec une décoction de mirobolans & autres siembla-  
bles remedes , ou le sirop composé de chlecrée avec  
la rhubarbe, ne peuvent manquer d’être extremement  
salutaires. On peut réitérer avec Fuccès ces remedes  
tous les quatre jours, & employer en même-tems les  
altérans, tels que le sirop de pavot, le sirop simple de  
chicorée, ou la consierve de rosies avec la chicorée.  
Les jeunes Medecins ne doivent point, à l'imitation  
de ceux de leurs Consacres qui regardent les cours de  
ventre , les catarrhes & les autres iymptomes de cette  
eEpece qui accompagnent quelquefois les fievres, com-  
me de nulle conféquence , fe contenter des remedes

1099 DIA

que nous venons d’indiquer, mais ils doivent recou-  
rir à ceux qui résolvent le plus immédiatement la fie-  
vre ou l'inflammation , tels que la saignée & les au-  
tres qu’on néglige pour l’ordinaire au préjudice des  
malades.

J’ai souvent remarqué outre les selles séreuses dont j’ai  
parlé, sim le déclin des fievres intermittentes ou conti-  
nues , des déjections qui font liquides, mais en même-  
tems de couleur de cendre, & aussi semblables à de la  
lessive crue que deux gouttes de lait le sont entr’elles.

Dans le tems que j’étudiois en Medecine à Paris, j’ob-  
servai que je rendis de pareilles matieres sur le déclin  
d’une fievre tierCe,& j’ai remarqué depuis la même  
choEe dans plusieurs autres persionnes. Je crois qu’on  
doit regarder ces siortes d’éVacuations comme criti-  
ques & salutaires , puisqu’elles dissipent entierement  
l’ardeur fébrile, fans qu’on ait à craindre de rechute ; &  
on ne doit point fe fier à la folution des fievres, qui  
n’est point accompagnée de ces sistres d’excrétions. Je  
fai même par expérience que ces éVacuations silrvien-  
nent long-tems après la coction des humeurs morbifi-  
ques , & non pas plutôt. Les eaux minérales ferrugi-  
neuses & purgatives ont procuré cette éVacuation falu-  
taire à plusieurs perfonnes qui fe font guéries de fievres  
lentes oceasionnées par l'engorgement des vifceres en  
buvant les eaux de Berkenfield auprès de Deux-Ponts,  
qui leur ont causé un cours de ventre , dans lequel les  
matieres étoient de couleur de cendre.

Hippocrate observe qu’une *diarrhée* aqueuse fpontanée  
est la crife la plus falutaire des hydropisies, foit de tout  
le corps , que l'on appelle *Leucophlegmaele,* ou du bas-  
ventre en particulier : un flux aqueux, dit cet Auteur,  
fans crudité , guérit une hydropisie récente ; mais lorse  
que la *diarrhée* ne survient point au commencement  
de lamaladie, & avant que les facultés rétentives foient  
affaiblies , elle caisse la mort au malade. Les *diarrloé* s  
doivent dans ce cas être copieufes & égales à la mala-  
die ; car une évacuation modique ne fauroit être criti-  
que. Ces fortes d’éVacuations doÎVent nécessairement  
soulager le malade, parce qu’elles n’évacuent que les  
humeurs peccantes. J’ai obserVé de pareilles selles  
aquetsses, qui reVenoient d’elles-mêmes dans différens  
tems dans un Jefuite ; qui guérit par leur moyen & en  
osserVant un régime convenable , d’une afinte invété-  
rée qui l’avoit affligé pendant plusieurs mois. C. *Fisc,*

Etmuller nous apprend qu’une *diarrhée* dont la matiere  
est grasse & huileuse, si elle n’est point occasionnée  
par les alimens, provient de la colllquation de la graisse  
du corps. Voyez *Dejectio.*

Il faut dans cette maladie, quelle qu’en soit la caufe, for-  
tifier l’estomac aVec du νΐη brûlé, des aromates, du νΐη  
d’absinthe, des préparations de coings , & extérieure-  
ment par des fomentations corroborantes. On doit aussi  
mettre en ufage les fudoriflques mêlés aVec les reme-  
des qui ont la Vertu d’abforber les acides. Il faut ré-  
primer PefferVefcence des humeurs par des remedes  
conVenables, puifque la cessation de la *diarrhée* est la  
suite de cet effet.

Cet Auteur assure qu’on ne peut employer de remede plus  
efficace dans toutes les *diarrhées* & les dyssenteries ,  
foitbénignes ou malignes, qu’une décoction deradne  
de tormentille. Il recommande dans la même maladie  
les coings & les nefies, aussi-bien que leurs marmela-  
des. La gelée de corne de cerf dissoute dans la boisson  
ordinaire du malade, & la gomme Arabique pareille-  
ment dissoute dans la décoction blanche,font, fuÎVant  
lui, des spécifiques dans les *diarrhées* épidémiques.  
Lorfque cette maladie est accompagnée de tranchées  
violentes & du ténesine , il est à propos de donner au  
malade un laVement préparé aVec du lait chaud, & la  
thériaque d’Andromachus. Dans les *diarrhées* habi-  
tuelles qui durent trop long-tems, les calybés, les aro-  
mates & les bains chauds, font les meilleurs remedes  
que l’on puisse employer. On peut, à ce que prétend  
cet Auteur, guérir les *diarrhées* les plus opiniâtres de  
la même maniere que la dyssenterie avec des dofes réi-

D I A [1100]

térées d’spécacuanha, jointes à l’ufage des remedes que  
l’on juge les plus conVenables.

L’opium, fuivant le Docteur Cockburn, est inutile ou  
de peu d’ufage dans la cure des *diarrhées* séreufes, par-  
ce que, généralement parlant, il ne fait qu’appaiser les  
douleurs & procurer du repos au malade. Il rend à la  
vérité d’abord les felles moins nombrcufcs , mais elles  
deviennent plus copieuses, plus fétides & aussi llqui-  
des qulauparaVant.

Walker nous apprend qu’au Siége de LcndOnderry, les  
Soldats furent réduits à manger de l'amydon mêlé avec  
du fuif; & qu’ils trouverent dans le premier un excel-  
lent remede pour la *diarrhée,* & dans le fecond un  
préfe.rVa\*if contre la faim. Wainwright, dans fon Hisi  
toire Mécanique des chofes non-naturelles, rapporte  
que rien n’est meilleur pour guérir une *diarrhée* habi-  
tuelle, que de porter une chemise de flanelle ; & Ful-  
ler, dans sa Medecine Gymnastique , recommande  
pour le même effet, vraissemblablement sur PaVÎs de  
Celse, l'exercice du cheval ou du carosse.

Il y a plusieurs autres remedes que l'on presicrit quelque-  
fois avec fucles dans la *diarrhée’,* comme le *laudanum  
liqitidum cydorelatttm s le cataplasmastomachicum ; le  
fotus astringens s* P*épithemastomachicum* ;lesaccul. *sto-  
mach. le decoctum catechu compositum s le decoctum fera-  
castorel ; le decoctum sistens s i’electuar. corin'h.* l’*enema  
de malicorio', V expreissio rosacea i> le mistura coral. 8e  
Velect. ad diarrhaeam.*

L’écorce de conessi passe pour une espece de spécifique,  
étant donnée de la maniere que nous avons dit au mot  
*Conesse*

Clutton recommande le clystere sitivant dans les *diar-  
rhées* avec la fievre ou sans fieVre, comme préférable  
aux astringens de toute efpece.

Prenez *de confection d’amydon, quatre onces.*

Injectez-la chaudement une ou deux fois par jour.

Si le flux est fanguinolent, ou que les intestins stoient ex-  
tremement relâchés, on fera la confection plus  
épaisse, & on y ajoutera une once d’eau-de-vie.

Le liége calciné passe pour un excellent remede dans la  
*diarrhée,* & je n’ai pas de peine à le croire. L’on sait  
que le liége est un poifon pour les chiens, & qu’il fe  
change dans leur corps, ainsi qu’on s’en est apperçu en  
les disséquant, en une matiere visiqueufe & blanchâtre  
qui contracte les intestins , & les colle, pour ainsi dire,  
les uns contre les autres.

La fleur de froment enfermée dans un fachet de toile, &  
cuite dans l’eau pendant six heures, est excellente pour  
*la diarrhée* étant mangée avec du lait.

Le millet folide (κεγκρος στερέος ) cuit dans l’huile, arrê-  
te les felles crues & liquides. Ηιρροοελτε.

Le kermès minéral, donné à petites doses, change peu à  
peu les matieres crues & séreuEes, & les rend d’une  
consistance plus bilieusie & plus épaisse, en atténuant la  
bile visiqueuse & la disposant à sortir par les felles.  
GEOFFROY.

Une *diarrhée* colliquative & chronique, se guérit par  
l’exercice du cheval : celle qui procede d’acrimonie se  
guérit beaucoup mieux par les remedes. ΕυττΕΚ,Μί'-  
*dicina Gymnastica.*

Morton assure que rien n’excite plus efficacement une  
*diarrhée* colliquative dans les fievres , quand elle a  
une fiois commencé, que la biere , la petite biere, ou  
telle autre choEe, dans laquelle il entre de la biere.

Hippocrate, *Aph.* 12. *Sect. y,* dit que dans la consomp-  
tlon, lorEque les cheveux tombent, le malade meurt  
s’il survient une *diarrhée.* Arétée assure en général  
que la *diarrhée* est funeste dans la phthisie.

1101 D I A

Arétée obferVe encore, *de Causis et Signis Acut. Lib. II.  
cap.* 7. qu’une *diarrhée* bilieuse abondante fauVe la Vie  
à ceux qui ont une inflammation au foie ; mais que  
trois femaines après que cette inflammation a commen-  
cé, ce VÎfcere tend à suppuration.

Ce même Auteur remarque, *de Causis et Signis acut. Lib.  
II.cap.* I. qu’une *diarrhée* bilieusie & écumetsse, réfout  
la péripneumonie, pourVu qu’elle l'oit considérable.

Il repréfente , *de Causes et Signis acut. Lib. I. cap.* ι o.  
une *diarrhée* bilietsse qui EurVient le septiemc jour d’u-  
ne pleurésie , comme un signe salutaire.

Il nous apprend , *Lib. II. cap.* 12. *de Causis et Signis acut.*que le Priapisine sie résout EouVent par une *diarrhée*pituitetsse & bilieuse.

Les eaux calybées priEes à la doEe de trois ou quatre pin-  
tes pendant un, deux otl trois jours , fiant par elles-mê-  
mes un remede exCellent dans les *diarrhées,* & un pré-  
paratif excellent pour les opiats. JûNEs , *Myfleries oj  
opium revealed.*

Sydenham , parlant de la fieVre épidémique qui regna  
en 1667. & I668. fait la remarque fuÎVante.

La *diarrhée* qui accompagnoit fotlVent cette fieVre, ne  
m’empêctia point de fuÎVre fcrupuleufement la métho-  
de dont j’ai parlé , ayant éprotlVé que rien ne l'arrête  
plus efficacement que la faignée & l’ufage de la tifane  
d’orge, du petit lait & des autres chofes dont j’ai parlé  
ci-dessus, d’autant qu’elle procede des Vapeurs inflam-  
matoires , qui *se* séparant du sang, & passant à traVers  
les arteres mésentériques , tombent dans les intestins  
& irritent ces parties.

Il dit un peu après, qu’aVant que cette fleVre cessai entie-  
rement, &particulieremcnt dans l'année 1668. *la diar-  
rhée* deVÎnt épidémique Eans aucun signe manifeste de  
fleVre ; car la constitution dans ce tems tendoit à la dyf-  
senterie qui régna l’année fuÎVante. Il croit néantmoins  
que la fieVre qui accompagnoit cette constitutipn étoit  
la même que celle qui aVoit accompagné les petites  
véroles , & qu’elle n’en différoit que par la forme & le  
fymptome fous lequel elle parut. Car ayant obfervé  
que cette *diarrhée* étoit ordinairement précédée d’un  
frisson , & qu’elle proVenoit généralement de la même  
caufe que la fleVre qui rcgnoit pour lors ; il m’a paru  
probable, dit Sydenham, que cette fleVre, de même  
que le cours de Ventre Venoient d’une disposition in-  
flammatoire du seing, qui *se* portant Vers les intestins ,  
les cxcitoit à cette éVacuation ; tandis que le siang , par  
cette réVulsion, sic trouVoit à couVert des mauVais effets  
que sia disposition n’eût pas manqué d’occasionner ,  
quoiqu’il n’y eût aucun signe extérieur de fieVre. On  
peut ajouter à ce que je Viens de dire, que les parties  
situées au-dessous du creux de l’estomac étoient si sien-  
sibles qu’elles ne pouVoient souffrir le toucher, ce qui  
est un Eymptome que je remarquai pareillement dans  
la petite Vérole & dans la fleVre de cette constitution.  
Cette douleur & cette sensibilité de la peau s’élendoient  
fotlVent jusiqu’à l'épigastre ; & quelquefois il furVenoit  
une inflammation qui dégénéroit en un abfcès & em-  
portoit le malade ; ce qui prouVe que cette *diarrhée*étoit de la même nature que la fieVre qui regnoit pour  
lors. Mon opinion s’est trouyée confirmée par le fuccès  
aVec lequel la faignée & les rafraîchissans ont toujours  
arrêté cette *diarrhée',* car elle a cédé fans délai à cette  
méthode dont je me sers dans la cure desfleVres *vario-  
liques.* Lors au contraire qu’on l’a traitée autrement,  
fiait aVec la rhubarbe & les autres purgatifs modérés,  
pour éVacuer les humeurs acrimonieufes que l'on  
croyoit obliger les intestins à cette éVacuation, ou aVec  
des astringens; cette maladie, quoique naturellement  
bénigne , est deVenue fouVent mortelle, comme la liste  
des morts de cette année le prouVe assez. SYDENHAM.

Les *diarrhées* de toute efpece font très-endémiques dans  
les Indes Occidentales, surtout dans les saluons plu-  
viesses, ce que l'on peut attribuer à la négligence de

D I A 1102  
ceux qui s’exposent imprudemment aux injures de  
l’humidité ; car la transpiration étant par-là intercep-  
tée, la partie la plus fluide du semg qui eût dû s’exha-  
ler par les pores de la peau, *se* jette flur les intestins, &  
s’éyacue par bas. Cela paroît surtout par le grand nom-  
bre de Négres & de pauVres gens, qui, dans ces saisims,  
Eont plus affligés de cette maladie, que ceux , qui par  
leur état, font àcouVertde ces inconVéniens.

Il y a outre le froid, d’autres caufes antéeédentes de la  
*diarrhée*, dont la principale est Tissage immodéré des  
fruits crus, des mauVais alimens, & des mets de diffi-  
cile digestion , qui irritant les intestins, ne peuVent  
manquer d’occasionner une *diarrhée.*

Lorfque les dernieres caisses dont je viens de parler , con-  
courent aVee l'humidité de la fasson , les intestins *se*trouVent non-seulement surchargés de fucs liquides  
qui deVroient Ee dissiper par la transpiration : mais ils  
*se* trouVent encore iollÏCItés à rasson de l'acrimonie  
de la matiere qu’ils contiennent à s’en débarrasser plus  
l'oiiVent , & l'ous une consistance plus liquide que de  
coutume.

Le défaut de transpiration contribue aussi beaucoup à  
élargir les orifices des conduits hépatiques & pancréa-  
tiques, d’où il arrÎVe que la sécrétion de leurs Eues  
respectifs , est beaucoup plus abondante dans les in-  
testins , ce qui est une notlVelle caufe de la *diarrhée.*Ces circonstances suffisent , je crois , pour rendre rai-  
son des différentes especes de *diarrhées* & quand nous  
Eommes une fois assurés de la cause, il n’est pas diffici-  
le de trouVer la méthode qui conVÎent à chaque espe-  
ce en particulier.

On a sotiVent négligé les *diarrhées* dans la persiiasion  
qu’elles Eont salutaires au tempérament , en tant quel-  
les donnent cours à quelque matiere nuisible qui ne  
manqueroit pas de nuire au corps , si elle n’étoit point  
éVacuée. Cette remarque peut être Vraie dans quelques  
cas , mais on nesiauroit faire fond siur elle dans les In-  
des Occidentales , où la moindre *diarrhée* dégénere  
fouVent en moins de 3 ou 4 jours en une dyssenterie  
opiniâtre. Il arrÎVe même lorfqu’on néglige cette ma-  
ladie qu’elle dégénere en une leucophlegmatie, ou en  
une hydropisie , à laquelle les Habitans de cette par-  
tie du Monde ont une très-grande disposition.

Mais comme la *diarrhée* est quelquefois critique & con-  
tribue beaucoup à la cure de plusieurs autres maladies,  
on ne doit point l’arrêter, tant que le malade a assez  
de force pour y résister. On doit obsierVer seulement  
dans ce cas , si la maladie originelle reçoit quelque  
diminution considérable du cours de Ventre ; car si  
cela est, on a lieu de croire que la premiere maladie  
est occasionnée par la rétention de la matiere qui s’é-  
Vacue par la *diarrhée* , & dans ce cas l'on doit bien se  
garder de l'arrêter.

Le Docteur Cockburn obsierVe fort bien que la fieVre  
peut être un fymptome de la *diarrhée* , comme celle-  
ci peut l'être à S011 tour de la fleVre.

Lorsique la *diarrhée* proVÎentdes fermons contenus dans  
les premieres Voies qui accelerent le mouVement pé-  
ristaltique des intestins , la premiere indication est  
dléVacuer la matiere qui irrite, ces parties; ce que l’on  
peut faire aVec une dofe ou deux de rhubarbe donnée  
à tems de la maniere si-liVante.

Prenez *de la meilleure rhubarbe , demeldragme ;  
poudre de canelle , douze grains s*

Mêlez pour une doPe que l'on prendra le matin à jeun ,  
en obl'erVant en même tems un régime conVena-  
ble.

*Ou*

Prenez *de la teinture de rhubarbe préparée avec du vin  
de Madere , quatre cuillerées s  
sirop de roses purgatif , une once ;*

Mêlez pour une dosi:.

no; DIA

Le malade peut ensiuite en *se* mettant au lit, prendre  
quinze grains de laudanum liquide , dans deux  
ou trois cuillerées de tisiane d’orge préparée avec  
la canelle. On doit réitérer Fustige de la rhubar-  
be , jusiqu’à ce que la *diarrhée* cesse , ce qui arriVe  
souVent après la seconde dofe.

Comme cette maladie proVÎent souvent du Vice de Peso  
tomac qui laisse passer les alimens dans les intestins,  
aVant qu’ils l'oient suffisamment digérés : il faut y aVoir  
égard , & faire ensorte d’y remédier. On peut pour  
cet effet donner au malade une dose de fel de Vitriol  
ou de racine d’ipécacuanha ; & après que l'estomac au-  
ra été éVacué par l'opération de ces remedes , en sur-  
tifier le ton , aussi-bien que celui de *ses* fibres aVec quel-  
qu’un des remedes si-siVans.

Mettez ces drogues en infusion dans deux pintes d’eau  
de fontaine chaude , & ajoutez à la colature qua-  
tre onces d’eau de gentiane compostée , & deux  
onces de νΐη chalybé. Le malade doit prendre |  
quatre cuillerées de cette préparation trois fois  
par jour.

Si la *diarrhée* continue aVec la même Violence, il fera à  
propos de donner la rhubarbe mêlée ayec des astrin-  
gens en forme de bol.

Prenez *de la rhubarbe en poudre , demi-dragme ;  
diaseordium s* autant qu’il en faut pour former  
un bol, auquel on ajoutera deux gouttes d’huile  
chymique de camomile.

Lorque le froid est la caufe productrice de la *diarrhée ,*le siége de cette maladie est beaucoup plus éloigné que  
dans le premier cas , & les déjections Eont ordinaire-  
ment claires, aquetsses & héreisses. Cette matiere passe  
dans les intestins à caisse que la transpiration a étésup-  
primée , ou quelqu’autre des séerétiors interrompues,  
ou parce que le sang a contracté une crasse qui ne lui est  
pas naturelle. Dans ce cas il faut commencer par débar-  
rasser l’estomac & les intestins en éVacuant les humeurs  
qui s’y font portées au moyen d’un émétique prépa-  
ré aVec l’ipécacuanha , & faire enfuite ufage de la rhu-  
barbe. Mais comme cette eEpece de *diarrhée* est ordi-  
nairement accompagnée de la fieVre , ou tout au moins  
de stymptomes fébriles : il est fouVent nécessaire de sai-  
gner le malade du bras aVant de lui donner les remedes  
dont je Viens de parler, furtout s’il est d’un tempé-  
rament sanguin & pléthorique.

Ces précautions obferVées , il faut avoir recours aux asc  
tringens & aux opiats.

Prenez *de la décoction compostée de cachou, une pinte ;  
confection d’Hyachate, demi-once ;*

Mêlez ces drogues , & donnez-en trois cuillerées au ma-  
lade après chaque felle,

D I A n 04

*Ou bien,*

Prenez *du decoctum de Fracasser, une pinte ;*

*sang de dragon , demi-once ;*

*gomme Arabique , deux dragmes*

Mêlez ces drogues, & donnez-en trois ou quatre cuil-  
lerées au malade , fuivant que fon état l’exigera.

*Ou bien,*

Prenez *de la confection de* Fracastor , *deuxserupulest,  
gomme Arabique en poudre , un scrupule ;*

*sirop d’écorce d’orange,* autant qu’il en faut pour  
faire un bol, que l'on prendra toutes les quatre  
heures, en buVant par-dessus quelques cuillerées  
du julep fuivant.

Mêlez pour un julep.

Le malade peut uferpour sa boisson ordinaire, de la dé-  
coction blanche , avec une dissolution de gomme Ara-  
bique , de riz cuit dans de l’eau avec un peu de canel-  
le , ou d’une décoction d’écorce de grenade. On ren-  
dra ces bossons plus agréables avec le sirop d’écorce  
de citron. La gelée de corne de cerf, & celle de piés  
de veau , font aussi fort utiles dans le cas dont nous  
parlons.

On pourra lui donner à fon coucher un des bols silivans.

Prenez *de thériaque de Venise, demi-dragme ;*

*de cachou , un serupule ;*

*d’opium, un grain ;*

*de diacod ,* autant qu’il en faut pour en former  
un bol,

*Ou bien -,*

On emploie ces remedes pour exciter la tranfpiration ,  
afin que la matiere detenue, puisse s’évacuer par des  
émonctoires convenables, & qu’elle ne fe jette point  
silr les intestins faute d’avoir été évacuée. Delà vient  
que la décoction de faisafras, degayac, de genevrier ,  
de fleurs de camomile , &c. peut, étant employée  
pour boisson ordinaire, contribuer plus efficacement  
à la cure de cette espece de *diarrhée,* que les autres  
préparations dont j’ai parlé ci-dessus.

La *diarrhée* est quelqucsois si opiniâtre , qu’elle résiste  
à tous ces différens remedes, ce qui fait que le malade  
s’en lasse & y renonce à la fin. Il faut dans ce cas re-  
courir aux laVemens , comme à l’unique expédient  
qui nous reste. Les formules suivantes peuVent nous  
fervir d’exemples , lorfqu’il fera befoin d’en compo-  
ser.

Prenez *de la décoction ordinaire pour les lavemens , huit  
onces ;*

*de baies de genièvre, deux onces ;*

*de la térébenthine dissoute dans un jaune d’œufs  
demi once ;*

Mêlez pour un lavement,

*Ou bien »*

Prenez *de diaseordium, demi-once ;*

*thériaque de Venise , deux dragmes ;*

faites-

*iiof* DIA

Faites-les bouillir dans une quantité suffisante de lait de  
vache. Donnez huit onces de cette liqueur, après  
l’avoir coulée, en forme de clystere, & réitérez le  
même remede aussi fouvent qu’il fera befoin.

Ces clysteres doivent être injectés en petite quantité ,  
& le malade doit les garder aussi long-tems qu’il lui *se-  
ra* possible. On ne doit point s’imaginer que ces lave-  
mens ne font d’ufage que dans les cas où le malade re-  
jette les autres remedes : ils conviennent dans tous  
les différens degrés de la maladie.

Il y a plusieurs topiques qui ont trouvé crédit auprès des  
Auteurs dont la réputation est la mieux établie. J’en a1moi-même éprouvé l'effet, ce qui m’oblige à en rap-  
porter trois disterentes formules.

Ceux qui font fujets à la *diarrhée* peuvent recevoir beau-  
coup de foulagement de l’usage de la flanelle , surtout  
s’ils ont la précaution de *se* garantir du froid. TûwNE ,  
*Traité des Maladies des Indes Occidentales.*

*De la consompelon a la suite d’une diarrhée.*

Le fang acquiert fouvent une telle acrimonie lorsqu’il a  
de la disposition au sicorbut, que la moindre agitation  
le met hors d’état de pouVoir assimiler le nouveau chy-  
le; d’où il arrive que ce dernier siort continuellement  
comme un ruisseau des glandes des intestins. Ce chyle  
quand il est bénin, forme .une maladie femblable à la  
*diarrhée*, au lieu que s’il est acre & d’une nature mali-  
gne, il en produit une en forme de flux de fang. Cet  
écoulement continuel du chyle apauVrit & échauffe cx-  
tremement le fang, enforte qu’encore que l'on fur-  
monte la *diarrhée* ou le flux de seing par l'usage des  
opiats & des remedes astringens, il reste néantmoins  
toujours une chaleur hectique dans le simg, accompa-  
gnée d’une atrophie & d’une sécheresse de la peau , qui  
naît de l’apauVrissement du *sang* & du défaut d’efprits,  
comme il est arrivé à mon fils & à plusieurs autres per-  
fonnes, laquelle dégénere fouvent en une consiomp-  
tion des poumons. Le moyen de la prévenir est de faire  
ufage du lait, du quinquina, des eaux minérales ca-  
lybées & de la décoction blanche pour boisson ordinai-  
re, après avoir guéri la *diarrhée* & le flux de simg par  
des remedes convenables. Cette consomption attaque  
sûuvent les enfans dans le tems de la pousse des dents :  
mais on la guérit aisément par le long usage du lait,  
des juleps perlés & des remedes astringens mêlés avec  
quelque peu de narcotiques.

DIA i ïo *è*

**I**

*C A S.*

M. Tindal avoit une fille umque âgée de dix-huit ans »  
d’un tempérament scorbutique & quelque peu mélan-  
colique, qu’une suppression de regles jetta dans une  
*diarrhée* colliquative dans laquelle les matieres qu’elle  
rendoit étoient aussi liquides que de l’eau. Elle tomba  
peu à peu dans une atrophie universelle ou marasine#  
fans aueune fievre sensible , sians toux, fans difficulté  
de resipirer & sians aucun des signes qui font pour l’or-  
dinaire inséparables des maladies des poumons ; de sior-  
teque le Medecin qui en prenoit foin ne crut jamais  
qu’elle fût phthisique. L’on me fit appeller dans la  
croyance qu’elle n’avoit qu’une *diarrhée* : la foiblesse  
dans laquelle elle étoit l’obligeoit prefque toujours à  
garder le lit. Je la trouvai attaquée d’une confomption  
qui tenoit du marafme : & je ne fis aucune difficulté de  
m’ouvrir là-dessus à fes amis , quoique fes poumons pa-  
russent encore sains & qu’on n’apperçût aucun signe de  
fievre hectique. Lorfque la *diarrhée* que sim premier  
Medecin avoit négligé d’arrêter eut commencé à *cé-  
der* au régime & aux remedes qulon lui fit prendre, il  
s’alluma tout d’un coup une chaleur hectique dans  
l’habitude de fon corps : elle commença à être atta-  
quée d’une toux prefique continuelle & d’une difficulté  
de respirer. Ces Eymptomes furent enfin fui Vis de fueurs  
colliquatives, de l'enflure de l'es jambes & d’autres si-  
gnes d’une consiomption funeste des poumons, qui ter-  
minerent en peu de tems fa vie. Cette maladie fut ac-  
compagnée de deux circonstances remarquables : la  
premiere , que fes poumons furent affectés à propor-  
tion que la *diarrhée* diminuoit : la fecondc, qu’encore  
que cette confomption eût duré pendant l’espace d’un  
an & même jusqu’au marasine , avant que sies poumons  
parussent endommagés, on trouva cependant lorsqu’on  
vint à l'ouvrir, ces VÎsceres remplis de petits tubercu-  
les dont les uns étoient crus & durs , & les autres prêts  
à suppurer. Μορ,τον , *Pbtbisiologia, cap. y.*

Voyez pour ce qui regarde la *diarrhée* arthritique , Par-  
ticle *Arthritis.,*

Il ne sera pas inutile pour mettre mieux au fait le Lecteur  
de ce que j’ai dit ci-desses au fujet des *diarrhées,* de fai-  
re les remarques fuÎVantes.

Toutes les fubstances de quelque efpece qu’elles soient,  
qui possedent une acrimonie considérable, irritent les  
intestins, accélerent leur mouvement péristaltique,  
attirent dans leurs glandes une plus grande quantité de  
fluide, & les obligent à se débarrasser des matieres  
qu’ils contiennent. D’où l’on voit que tous les reme-  
des qu’on appelle cathartiques doivent agir de la ma-  
niere qu’on vient de dire, & produire une *diarrhée* ar-  
tificielle.

Lorfique la quantité des alimens alcalcscens que llon prend  
est supérieure aux forces de la digestion , ils fe corrom-  
pent & acquierent une acrimonie qui cause une *diar-  
rhée.* De-là vient que ceux qui mangent du poisson gâ-  
té ont fouvent des *diarrhées* violentes , & qu’il ne faut  
que prendre demi-grain de jaune d’œuf corrompu, pour  
aller plusieurs fois à la felle.

Les alimens acefcens étant pris en trop grande quantité  
fe corrompent & acquierent une acrimonie acide. De-  
là vient que le lait purge lorsqu’il vient à s’aigrir fur  
l’estomac , de même que les fruits & les autres végé-  
taux fous la même circonstance. Lorfque l’estomac,  
les intestins, le foie, le pancréas ou telle autre partie ,  
qui communiquent immédiatement avec le conduit in-  
testinal. font affectés d’un abfcès ou d’un ulcere, la ma-  
tiere acrimonieufe qui en fort picote les intestins &  
produit une *diarrhée.*

Quand il Vient à fe fermer un abfcès dans quelque partie  
du corps éloignée des intestins, par exemple , dans les  
poumons, & qu’il est tellement situé que la matiere ne

A A aa

ιΐ07 DIA

peut se frayer un passage en-dehors ; les orffices des  
veines peuvent absorber le pus de 1 ablces en tout ou  
en partie & le conduire dans les arteres.

**Or** comme les arteres des intestins sont d’une grosseur  
considérable , il est aisé de conceVoir qu’elles peuvent  
déposicr cette matiere acrimonietsse , ce qui occasionne  
fon évacuation par une *diarrhée.* Supposé que ccla  
n’arrive point , cette matiere peutpafser par les arteres  
dans les veines dont l'union forme la Veine-porte , qui  
suit en quelque forte l'office d'une artere par rapport au  
foie. Cette matiere peut fe séparer dans cet endroit,de  
la masse du fang, passer par les conduits biliaires dans  
les intestins & sléVacucr par dcs selles copieuses.

LorEque quelque évacuation habituelle, la transpiraUon,  
par exemple , Vient à être obstruée , la matiere retenue  
deVÎent acrimonieuse & sic jette soir les intestins préfé-  
rablcment à toute autre partie, la sécrétion pouvant  
s’en faire par les arteres intestinales & par la veine-  
porte.

Loissque la matiere obstruante dans une maladie chroni-  
que, vient à sic résoudre, à sic mouvoir & à *se* mêler  
avec la masse du siang, elle passe souvent dans les in-  
testins, d’où elle Eort par le moyen d’une *diarrhée.* Ce-  
la arrÎVe aux chevaux auxquels on fait prendre le Verd  
au printems , surtout dans les marais sialans ; car lorf-  
que le siuc siavoneux de l'herbe a résout leurs obstrue;  
tiens, & que la matiere qui les formoit s’est mêlée avec  
le fang, l’évacuation s’en fait par une *diarrhée cfoei* rend  
la fanté & l'embompoint à l’a imal.

Les personnes qui mangent une grande quantité d’herbes  
dans le printems . ou de fruits qui ont atteint leur ma-  
turité, simt attaquées d’une *diarrhée* abondante qui  
produit les mêmes effets.

On Voit par là de quelle importance il est pour le Mede-  
cin de rechercher les causes des *diarrhées,* s’il Veut évi-  
ter le danger dont ses ordonnances pourroient être sui-  
vies. Caria matiere qui caisse une *diarrhée* doit être  
évacuée ou naturellement, ου par art, avant derecou-  
rir aux astringens, qui ne semblent nécessaires que dans  
les cas où l'évacuation fait craindre pour la vie du ma-  
lade; ou lorsque les émonctoircs des glandes qui s’ou-  
vrent dans les intestins, fe trouvent trop relâchés après  
que la caisse irritante est parfaitement dissipée.

Il ne faut pour guérir une *diarrhée,* ou du moins pour la  
modérer, que détruire l'acrimonie particuliere qui l’a  
causée.

DIARTHROS1S , *diarthrose ,* espece d’articulation. V.  
*Articulatio.*

DIASAPONIUM , est le nom d’un onguent dont par-  
le Nicolas Myrepfe, *Sect. y cap.* 88. dont le siaVon est  
le principal ingrédient.

DIASATYRION. On appelle ainsi un électuaire offici-  
nal dont le satyrion est le principal ingrédient. Il est  
propre pour exciter à l’amour. Il en est parlé dans les  
premiers Dispensaires du Collége de Londres, mais  
on l.a omis dans le dernier.

Nicolas Myrepfe nous en a laissé la description.

DIASCILL1ON. Marcellus Empiricus appelle ainsi le  
vinaigre & l'oxymel sicillitiques.

DIASC1NCI ANTIDOTUS, est un nom que l'on  
donne au mithridate.

DIASCORDIUM , est: une composition célebre au-  
trement appellée Confection de Fracastor, *Confectio  
Fracastorii,* laquelle tire l'on nom du sicordium qui est  
un des principaux ingrédiens qui y entrent.

La VOÎci telle qu’on la trouVe dans le Dispensiaire du Col-  
lége de Londres.

D I A 1108

Faites-en un électuaire siclon Part.

On peut substituer le diacode au miel, & retrancher, si  
llon Veut, le Eucre rofat.

Quincy, qui est un très-bon Juge en matieres de Phar-  
macie , fait les remarques suivantes fur cette compo.  
sition.

Ce rcmcde, dit-il, est de l'invention du célebre Jérôme  
Fracastor, Medecin Italien, qui en donne la composi-  
tion dans fon LiVre *de Contagio, Se Morbis contagiosis s  
Ielb. III. cap.* 7. & dc-là Vient qu’on le prcfcrit ordinai-  
rement sous le nom de *Confection de Fracastor, Consectio  
Fracastorii.*

Le premier de nos Difpensaires de Londres , de même  
que celui d’Ausbourg, l’ont reçu fans altération :  
mais il en a fouflertune considérable dans les éditions  
suivantes , surtout dans la transposition des ingrédiens.  
La forme que je Viens de donner est exactement la mêj  
me que dans l’original, excepté qu’on a substitué le  
Encre rofat à la conserVe. Le changement que chacun  
peut faire felon fa volonté dans cette composition , en  
fùbstituant le sirep de *diacode* au miel, a des avantages  
considérables, pour des taisions qui ne peuvent être in-  
connues à ceux qui font Versies dans ces matieres. Le  
fcordlum &ledictame doivent être épluchés avecsifin,  
& toutes les drogues puhlérisées , à l'exception du gal-  
banum & de l'opium , que l’on doit couler & mêler en-  
Euite avec le miel ; apres quoi on y incorpore les espe-  
ces, & l’on versie le vin dessus, comme Zwelfer le prese  
crit dans ses remarques. Quelques pessonnes cOulent  
aussi le storax : mais on peut l'employer en poudre,  
pourvu qu’on ait film d’en séparer les ordures, parce  
qu’autrement la dofe seroit fautive. A l’égard du Eucre  
rofat, on mêle une Once de fleurs de roses pulvérisées  
aVec les ingrédiens si?cs ,.& l'on substitue la même quan-  
tité de miel au sucre. La canelle est préférable à la casse  
dans la composition de ce remede, parce qu’elle a plus  
d’astringence, & qu’elle ne lui donne point comme  
l’autre une qualité gluante qui le dépouille de ses Ver-  
tus. Il reçoit sia couleur du bol, que l'on pourroit se  
difpenfer d’y faire entrer, si cette couleur n’étoit un  
signe de fa fraîcheur ; car ce remede perd Ees Vertus  
aussi bien que fa rougeur en vieillissant. On peut s’ap-  
percevoir de ce défaut parla foiblesse de S011 gout ; car  
les aromats s’évaperent aVec le tems ; & l.lacreté des in-  
grédiens dans lefquels son astringence consiste, s’affoi-  
blit en demeurant long-tems sious une forme liquide,  
& frappe moins le palais. Il est aifé de lui rendre fa  
couleur en y ajoutant un peu de bol : mais on découvre  
aisément cette supercherie au gout.

Il n’y a pensionne qui ne silche quel est l’usage de ce reme-  
de. En effet , lorsique les divers ingrédiens qui le corn-  
posent Eont bien choisis, & qu’il est fait depuis peu, il  
est excellent pour toutes fortes de flux , & pour fortifier  
l.lestomac & les intestins. L’opium ne contribue pas  
peu à lui procurer la prcmiere de ces qualités, cOmme  
on peut le concevoir des vertus de cette drogue. On  
le donne aux enfans depuis cinq grains jusqu’à un fcru-  
pule, & aux adultes depuis un fcrupule jusqu’à deux  
dragmes. Il n’entre qu’un grain d’opium sclr deux  
dragmes & douze grains. Quelques nourrices ont la

ιΐ09 DIA

mauVasse méthode de donner *ce* remede aux enfans  
pour les faire dormir, & en cela elles ont bien moins en  
vue le bien de leur nourrisson que leur commodité pro-  
pre; car il leur caufe une constipaticnsde laquelle ré-  
fultent plusieurs autres maladies. Comme le miel, qui  
possede fans contredit une qualité apéritÎVe & détersi-  
ve, & par conséquent contraire à la principale inten-  
tion de cette composition , est ici en trop grande quan-  
tité, les Medecins modernes ont jugé à propos de lui  
substituer une dosie si-lssissante de sirop de méconium ,  
cuit en une consistance conVenable ; ce qui améliore  
extremement ce remede. Mais il fautendiminuerpro-  
portionnellement la dosie , à catsse que le sirop augmen-  
te sia qualité narcotique. Quelques personnes ont aussi  
trouVé le Eecret de sécher l'opium pour pouVoir le pul-  
vériser aVec les eEpeces & les colsserVer ; & c’est-là le  
meilleur moyen de coîsserVer les Vertus de plusieurs  
ingrédiens, que ceux d’une nature astringente perdent  
étant gardés sious une forme liquide. La dofe de l’ef-  
pece fecheest depuis cinq grains jufqu’à un scrupule.

On peut douter si le sirop de méconium que l'on substitue  
au miel, contribue ou non à l’amélioration de ce reme-  
de. 11 est certain que le miel par Ea fermentation, cau-  
se une grande altération dans tous les ingrédiens , réu-  
nit leurs Vertus, & peut-être dans cette composition  
altere l’opium d’une maniere conforme àl’ufage dure-  
mede. On peut assurer que le *diaseordium* fans miel,  
est un remede différent de celuiqui est préparé aVec cet-  
te drogue. Ajoutez à cela,que ce remede paroît être desa  
tiné non-feulement à resserrer , mais encore à fortifier  
l’estomac & les organes de la digestion. On sait que le  
miel est détersif & atténuant , & de-là Vient qu’il éVa-  
cue les humeurs Vifqueufes, adhérentes aux tuniques  
de l'estomac & des intestins, & les empêche de troubler  
les fonctions de ces organes.

DIASENA, est le nom d’un antidote dont on trouVe la  
description dans Nicolas MyrepEe, sect, ι. *cap.* 112.  
Il est ainsi appelle du siené qui entre dans sa composi-  
tion. Le *Pulvis diasenae* du Dispensaire de Londres,  
est sort différent du *diasena* de Myrepse. Voyez  
*Sena.*

DIASERICOS, διὰ σήρικος, nom d’une composition dé-  
critepar Trallien, *Lib. III. c.* 7. dans laquelle il entre  
de la sioie.

DIASMYRNON ou DIASMYRNES , διάσμυρνον,  
διασμύρνης ; est le nom de plusieurs collyres, dont Ga-  
lien, Aétius & Scribonius Largus donnent la desicrip-  
tion , dans lesiquels il entre de la myrrhe, (σμύρνη. )

DIASOSTICA, de σώζω , *conserver* ; est cette partie  
de la Medecine qui regarde la consierVation de la  
siante.

DIASPERMATON, διὰ σπερμάτων ; est le nom d’un  
cataplasine.dont il est parlé dans Galien, *Lib. VII. de  
Comp.per Gen. 8c* d’un autre dont parle Paul Eginete ,  
*Lib. VII. cap.* 18. Ils stont tous deux compostés de sie-  
mences.

DIASPHAGE, διασφαγὴ ; interValle entre deux ro-  
chers, ou tel interstice que ce Eoit. Hippocrate fe Eert  
de ce mot pour exprimer PinterValleou la distance qui  
est entre les deux rameaux d’une même Veine.

DIASPH YXIS, διάσφυξις, de σφύζω, *je frappe* ; pussa-  
tion d’une artere.

DIASTASIS. διάστασΐς , deδιίστὴμι *aseéparer'y séparation.*On s’en sert en parlant des os qui s’écartent les uns des  
autres. Ce mot signifie encore un interstice ou inter-  
valle, comme est celui d’entre le cubitus & le rayon,  
ou d’entre le tibia & le péroné. Il signifie aussi quel-  
quefois une distension des mtsscles pareille à celle qui  
arrÎVe dans les conVulsions ; & un effort pour Vomir ,  
lorsiqu’on l'applique à l’estomac. Il signifie de plus la  
même chosieque *diastole s* quand on l'emploie relatÎVe-  
ment au pouls.

DIASTEATON, *dc estay,graisse* ; lest le nom d’un on-  
guent décrit par .Marcellus Empiricus, dans lequel il  
entre de la *graissé* de cerf, de cochon, dsoie & de  
poule.

D I A 1110

DIASTEMA , διάστημαΐ ; est un mot qui a la même dé-  
rÎVation & la même signification que *diastasis.* Galien  
dit qu’il signifie une conformation des corps femblable  
à celle de la laine; & Hippocrate, *List, de Decenti ha-  
bitu ,* s’en Eert pour exprimer le tems qui s’écoule entre  
les Visites qu’un Medecin fait à sim malade.

DIASTOLE, διαστολή, de διαστέλλω , *je dilate esi’ouvre i,*signifie en termes d’Anatomie , la dilatation du cœur,  
de fes oreillettes & des arteres.

DIASTOMOTRIS , διαστομωτρὶς. On joint ordinaire-  
ment ce mot aVec μήλη, *une sonde,* & il signifie tout insi- '  
trument propre à dilater, *commcspeculumoris, specu-  
lum and,* ou *speculum uteri.*

DIASTREMMA , διάστρεμμα , de ύμαστρέφω, *je tors\*distorsion des membres. *Diastrophe,* διαστροφὴ, signifie  
la même chosie.

DIASULPHURIS EMPLASTRUM.

Faites cuire ces drogues à petit feu en les remuant sirns  
cesse, pour qu’elles puissent s’incorporer & fie  
fondre comme il faut. Retirezles du feu, &  
ajoutez-y encore une once de térébenthine, en  
les remuant jufqulà ce qu’elles foient refroidies.

Prenez *une once de ce mélange , &  
deux dragmes de cire ;*

Faites-les fondre enfemble, & retirez-les du feu pour y  
incorporer

*de myrthe en poudre s ttne once) &  
de camphre, une dragme.*

/

Mêlez pour en faire une emplâtre felon l’art.

On attribue cette emplâtre à Ruland ; & Sennert, dans  
*ses Institutions s* la recommande pour la cure de toutes  
Eortes d’ulceres. Schroder & Bates l’ont décrit de la  
même façon : mais celle-ci diffère de la leur , en ce  
qu’on en a retranché la résine, qu’on y a ajouté du cam-  
phre, & qu’on a changé la maniere de la composiez

On donne encore le nom de *diasulphuris* à plusieurs prépa-  
rations defoufre.

DIATAMARON, est le nom d’un antidotedécritdans  
Nicolas Myrepfe ,sect. 1. *cap.* 25. Fuchsius croit que  
ce mot est mal écrit, & qu’il doit y aVoir *diatamoron,*ou plutôt *anelmorons* c’est-à-dire , contre la mcrt.

DIATASIS, Διάτασις, de διατείνω , *distendre* ; l’exten-  
sion d’un membre fracturé pour en faire la réduction.  
Διάτασις πνεύμονος, est la partie inférieure interne du  
thorax, dans laquelle les poumons font poussés lorf-  
qu’ilsfont distendus pendant l'infpiration.

DIATECOL1THU, *TA* τηκολίθου, est le nom d’un  
antidote , dont on trouVe la desicription dans Paul Egi-  
nete, *Ictb. VII. cap.* 11. Il est ainsi appelle de la pierre  
de Judée, (τηκολίθος) qui est un de fes ingrédiens.

DIATESSADELTON ; le même que *Diaceltatesson.  
Y oyez* ce mot.

DIATESSARON, διατεσσάρων; est le nom d’une corn-  
position , que l’on appelle ainsi des quatre ingrédiens  
qui y entrent.

Faites-en un électuaire.

Lorsiqu’on y ajoute *deux onces de rapure d’ivoire, on* l’ap-

un DIA

pelle *diapente,* ou composition de cinq ingré-  
diens.

Ce remede a passé sans aucune altération dans tous les  
Dispensiairesdu College de Londres , malgré les chan-  
gemens qu’ils ont soufferts, Eous le nom de *thériaque.*Mésiié en est l’Auteur, Avicene le preEcrit aussi : mais  
il est rare qu’on l’crdonne en forme d’électuaire ; & de-  
Ià Vient qu’on le trouVe rarement fous cette forme  
dans les boutiques. On en fait un grand ufage aVec  
l’addition dc l’ÏVoire Eous le nom de *diapente ->* surtout  
pour quelques maladies des bestiaux.

Quincy fe trompe lorsqu’il attribue cette composition à  
Méfué ; car Vegece, dans *sa Mulomedicina , Lib. I.  
cap.* 64. décrit exactement le *diapente* tel qu’on Vient  
de l’indiquer ; *& , Lib. I. cap.* 16. il en parle comme  
d’un remede admirable pour les maladies du bétail.

jDIATETTIGON, διὰτεττίγων ; est le nom d’un anti-  
dote , dont on trouVe la description dans Paul Eginete,  
*LibMII.c.* n.&dans lequel il entre des cigales.

DIATHESIS, διάθεσις, de διατίθημι, *disposer',* affection  
ou disposition , est une qualité qu’il est aiié de détruire.  
Galien , *Com.* 5. *in Lib. VI. Epid.* dit qu’il donne à ces  
qualités le nom d’affections morbifiques , νοσώδεις δια-  
*GL.eiç ,* non-seulement lorsqu’elles ont déja produit la  
maladie , mais même quand elles ne sont que commen-  
cer. Galien , *adsuhrasib.* emploie aussi ce mot dans le  
même siens que σχέσις, *habitude.*

DI ATHESMOS , διαθεσμὸς ; est traduit par Erotien, sur  
Hippocrate, par διάφυσις. Voyez *Diaphysis.*

DIATRAGACANTHI feigssae *species.*

Mêlez ces drogues, & faites-en une poudre.

On attribue cette composition à Nicolas Myrepfersoct. 1.  
*cap.* 98. d’où le College de Londres l’a tranfcrite exac-  
tementdans fon premier Dispenfaire, où est aussi indi-  
quée la maniere d’en faire , sillon Veut, un électuaire  
aVec du sirop violat, y ajoutant pour lors un demi-  
fcrupule de camphre , qu’on a troirvé à propos de  
rejetter dans la fuite, & un scrupule de fleurs de nénu-  
phar : mais cette dofe est si modique, qu’on l'a rejettée  
de la formule précédente. Le Difpenfaire d’Ausbourg  
la prépare fans camphre & fans nénuphar ; & Zwelfer ,  
dans *ses* notes, la recommande comme un excellent  
pectoral, & comme un rafralchissant admirable, quoi-  
qtl’il l'exclue de l'eau dyfentérique de Quercetan, dans  
les remarques qu’il fait fur cette composition dans la  
Pharmacopée Royale, à caufe que tous les ingrédiens  
quila composent sont incapables de donner aucune ver-  
tu par ladistilation.On prescrit fréquemment ce reme-  
dedans lesfieVres hectiques, où la rapidité du mouve-  
ment du fang est fujette à rompre *ses* bornes , en dé-  
chirant les Vaisseaux capillaires, & occasionnant par-là  
une hémorrhagie interne. Il est rafraîchissant & agglu-  
tinant, & propre par-là à conferVer la mucosité des  
membranes, & à les garantir de l’acrimonie des hu-  
meurs. Il n’est pas moins salutaire dans les constitu-  
tiens colériques, & dans les cas où l'acreté des humeurs  
fait craindre des excoriations & des ulcérations. Ces  
propriétés le rendent extremement utile dans un grand  
nombre de maladies de la poitrine , à caisse qu’il mo-  
dere & arrête les fluxions acres , & appaife la toux  
qu’elles occasionnent. 11 guérit les stranguries, les

D I A 11 ï 2

ardeurs d’urine, & le picotement que caisse la gonor-  
rhée, en émoussant l'acrimonie des fluides, & en ga-  
rantissant les Vaisseaux de l'irritation qu’ils ne masse  
queroientpas d’y caufer.

Cette composition est excellente pour ces effets.' mais  
la quantité de fleurs de nénuphar n’a aucune propor-  
tion aVec fes Vertus, puisqu’une perfonne qui auroit  
quelque indication considérable à remplir, ne seroit  
point difficulté d’en employer dix sois autant qu’il en  
entre dans ce remede. La dose du tout estdej uis demi-  
dragme , jufqu’à deux; maison doit la réitérer fouvent.  
Ce remede a beaucoup plus de Vertus q^and il est ré-  
cent , à cauEe que les femences deviennent rances en  
vieilliffant.

DIATRION PIPEREON SPECIES, stunecompo-  
sition que le Dispensaire de Londres prépare comme il  
sclit.

b anes-en une poudre.

Galien , *de Tuenda Valetudine ,* prefcrit ce remede con-  
treles crudités & la surabondance d’humeurs froides.  
Mefué a donné une pareille prefcrsption fous le même  
titre pour les mêmes intentions, qui a été inférée dans  
le Dispensaire d’Ausbourg , qui y ajoute quelques épi-  
ceries & quelques semences carminztives de plus. Le  
Collége de Londres a jugé à propos de recevoir la pre-  
miere formule fans altération dans tous fes différens  
Dispenfaires jufqu’au dernier , qui y ajoute le poivre  
de la Jamaïque, à catsse que les poÎVres noir & blanc  
ne Eont qu’une même eEpece, & ne different que par  
la préparation qu’on lui a donnée pour les faire paroî-  
tre différens.

DIATRITOS, διατριτος,

L’*Abstinence de trois jours,* étoit une des différences les  
plus effentielles de la pratique des Méthodiques avec  
celle des autres Medecins. C’étoit ce terme de trois  
jours qu’ils appelloient *diatritos > 8e* non pas l’abstinen-  
ce elle-même, comme l'a cru Gorræus.

Cet efpace de trois jours , ou ce troisieme jour auquel les  
Méthodiques s’attachoient fcrupuleufement, fit qu’on  
les appella *diatritarii.* L’Auteur qu’on vient de citer,  
remarque, après Galien, M. M. *Lib. X. cap. 6.* que  
ces Medecins laissoient écouler trois jours entiers avant  
que de donner aucune nourriture à leurs malades, ajou-  
tant , qu’ils commençoient feulement à leur donner  
quelque choEe le quatrieme jour, & après cela le sixie-  
me,puis le huitieme, & ainsi de siuite; ensiorte que la  
premiere nourriture ne sie donnoit qu’après le premier  
*diatritos,* ou après les trois premiers jours passés ; au  
lieu que dans la sitite on en donnoit de deux jours l'un.  
Il siemble que Galien devoit parfaitementseivoir com-  
ment les Méthodiques fe conduisaient à cet égard. Ce-  
pendant il conste par une infinité de passages de Cœlius  
Aurelianus, qu’ils ne faisoient jeuner leurs malades  
que les deux premiers jours, & qu’ils les nourrissoient  
le troisieme. On pourroit résoudre cette difficulté en  
dssant que les Copistes de Galien ont erré dans le chif-  
fre , ou que Soranus, que Cœlius fuit, & qu’on a re-  
marqué n’être pas d’accord avec les autres Medecins  
de Ea Eecte, pouvoit avoir retranché un jour du *diatri-  
tos* de Thessalus & des autres Méthodiques. Au reste,  
il saut remarquer que Cœlius donne le nom de *diatri-  
tos* , non-seulement à lleEpace de trois jours , mais en-  
core au troisieme jour en particulier, & qu’il *se sert*ordinairement de cette distinction , *intra diatriton , &  
in ipso diatrito s* c’est-à-dire, comme il l’explique,*pents*

m; DIA

*dant l’espace de trois jours, et dans le troisieme jour mê-  
me.* C’est ce qui sait qu’en parlant du terme de Eept  
jours , il dit que ce terme comprend trois *diatritos, le*cinquieme jour étant le troisieme , à commencer à  
compter dès le troisieme inclusivement; & le sieptieme  
*se* rencontrant aussi, sielon ce compte, le troisieme à l'é-  
gard du cinq.

Antipater, Auteur Méthodique , cité par Cœlius , dit  
qu’il y a une raision naturelle qui fait qu’on doit atten-  
dre le troisieme jour pour donner de la nourriture :  
mais il ne nous apprend pas quelle est cette raifon.  
Hippocrate , ou Polybe femblent avoir cru qu’il faut  
deux jours entiers, pour achever entierement tant la  
coction de la viande , que la distribution des fucs dans  
le corps , & la séparation ou lléVacuation des excré-  
mens ; essbrte que, selon ces Auteurs, le corps se trou-  
ve seulement dégagé le troisieme jour de tout ce que  
la nourriture y avoit apporté le premier. Peut-être que  
c’est ce qui obligeoit les Méthodiques à attendre ce  
troisieme jour ; & que c’étoit-là ce qu’Antipatervou-  
loit dire. Après cette premiere abstinence , qui allait,  
comme on vient de le remarquer, jusiqu’au troisieme  
jour, & non pas jusiqu’au quatrieme. Cœlius ne nour-  
rissoit sies malades, que de deux jours l’un, à moins  
qu’il ne leur survînt quelque foiblesse, ou quelque dé-  
faillance ; auquel cas il pafl'oit par-dessus la regle or-  
dinaire , & donnoit de la nourriture tous les jours in-  
différemment.

Il faut encore remarquer que le troisieme jour étoit def-  
tiné par Cœlius, non-feulement pour commencer à  
nourrir les malades, mais particulierement, pourcom-  
mencer à leur faire les plus grands remedes. Ce jour-là  
il leur tiroit pour la premiere fois du fang, à moins que  
la violence de la maladie ne l'eût obligé à le faire plu-  
tôt; c’est-à-dire, comme il parle, *imra diauriton,* dans  
l’efpace des deux premiers jours, ce qui arrrvoit rare-  
ment. Cette faignée, qui Ee fassoit le même jour qu’on  
destinoit à nourrir le malade, précédoitla nourriture;  
ce qui doit donner à penEer à quelques Medecins mo-  
dernes , qui nlosent pas souvent saigner certains ma-  
lades à jeun, de peur que cela ne les affoiblisse trop.Les  
Méthodiques étoient si peu sissCeptibles de cette crain-  
te, qu’ils ne donnoient même à leurs malades après  
cette siaignée ,& après l’abstinence qui l’avoit précé-  
dée, qu’une nourriture assez légere. Cette nourriture  
consistoit, pour l'ordinaire, en un bouillon composé  
avec de l’eau & de la farine de froment préparée d’u-  
ne maniere particuliere , & formée en petits grains,  
qui est ce qu’on appelloit *Alica* ; ce nom étant com-  
mun , tant à cette forte de farine, qu’au bouillon qu’on  
en compofoit. Cælius présure cette nourriture à la ti-  
*fane* d’Hippocrate, otl aux bouillons d’orge , qu’il dit  
être venteux & astringens.

On a dit que les Méthodiques réfervoient les plus grands  
remedes pour le troisieme jour , ce qui fuppofe que  
ceux qu’ils employoient avant ce tems-là, n’étoient  
pas fort considérables. En effet, pendant les deux pre-  
miers jours, ou pendant le tems de l’abstinence, ces  
Médecinspermcttoient feulement à leurs malades,de  
se laver la bouche avec de l’eau , ou d’en boire quel-  
que peu , & pour le simples ils ne leur fassoient autre  
choEe que les oindre , ou les couvrir de cataplasines, &  
de laines trempées dans des huiles chaudes, si la mala-  
die étoit du genre resserré ; & dans des huiles froides,  
si elle étoit du genre relâché. Ils joignoient à ce reme-  
de, dans ce dernier cas, les fomentations rafraîchissan-  
tes, & l’application de toutes les matieres qui resser-  
rent. Mais quoique ces remedes nous paroissent peu  
considérables, les Méthodiques n’en avoient pas cette  
idée, lls croyoient qu’en relâchant , ou en resserrant  
extérieurement, le dedans fe resserroit & fe relâchoit  
aussi, & ils fe mocquoient des autres Medecins, qui  
étant dans une penfée toute contraire, prétendoient ,  
dans certaines occasions, remédier aux flux , ou au re-  
lachement des parties extérieures, en ouvrant les po-  
res dès intérieures. 11 ne fe mettoientpas même en pela

D I C 11 t 4

ne , comme il a déja été dit, de difcerner fort fcrupu-  
leufement le propre siége du mal : mais ils rélâchoient  
& resserroient tout le corps en général, en quelqulen-  
droit que fût le flux, ou l’astriction. Les Méthodiques  
continuoient l’ufage des remedes dont on vient de par-  
ler , de deux jours l'un, c’est-à-dire , pendant le jour  
destiné à l'abstinence.

DIAULOS, δίαυλος , est celui qui parcourt deux sois la  
même carrière en courant, sans détourner ni à droite  
ni à gauche, otl, qui après être arrivé au bout de la lice,  
revient au lieu d’où il est parti. Ce mot est pris encore  
pour la coursie même; & Hippocrate, *LibH. et II. de  
Diaeta,* met cet exercice au rang des différentes efpeces  
de Gymnastiques.

Ce mot est dérivé de διὸ, deux sois, & ἀυλὴ, *station,* par-  
ce qu’on revenoit en courant à la même station ; ou de  
δὶς, deux fois , & ἀυλὸς, qui signifie entre autres cho-  
fes, *un stade,* parce que le lieu de la coursie aVoit un  
stade de long ; de forte qu’en le parcourant deux fois ,  
en allant & en revenant, onétoit *Tiaaesuaeu ,* ou on aVoit  
couru un δίαυλος, c’est-à-dire , deux stades.

DIAZOMA, διάζωμα, le *Diaphragme.*

DIAZOSTER, διὰ ζωστη'ρ , est le nom que l'on donne à  
la douzieme vertebre du dos, à caisse que le baudrier  
ζωστὴρ, pofe dessus,

D I C

DICÆOS, δίκαιος, ce mot a une infinité de significa-  
tions dans Hippocrate ; car il est quelquefois le même  
que έύλογος , conforme à la raifon ; il est pris quelque-  
fois pour ύμοιος , égal ou femblable. II a dans quel-  
ques endroits le même Eens qulaoç & ὸμαλὸς, c’est-à-  
dire , égal & uni : il signifie encore συμφέρων, commo-  
de, propre, fait àpropos; juste,complet, naturel, bon,  
& convenable ; & on l'applique dans ce siens au Mede-  
cin, à la méthode que l’on fuit dans la cure, à la si-  
tuation des parties, à la diete, & à plusieurs autres  
chosies.

DICENTETON , δικέντητον, est le nom d’un collyre  
chaud & acre, dont Paul Eginete donne la description,  
*Lib. III. c.* 13.

DICHALCON , δίχαλκον , est un poids égal à deux  
aréoles, ou la troisieme partie d’une obole.

DICHASTERES , διχαστὴρες , *les dents incisives»*DICHOPHYIA , διχοφυὶα, maladie qui rend les che-  
veux fourchus.GALIEN.

DICOCTA, δίκοκτα , est de l'eau que l'on met refroi-  
dir dans la neige, après l'avoir fait chauffer. GaLIEN ,  
*Method. Medendi, Lib. VII.c.* 4.

DICRÆUS , δίκραιος , *fourchu -, pendu en deux.*

DICROTUS , ὸ[ίκροτος , de διὸ , *deux fois,* & κρύω, *je  
frappe.*

On appelle ainsi une espece de pouls inégal, qui femble  
battre deux fois dans une même dilatation d’artere.

Le Docteur Nihill rapporte quelques observations re-  
marquables sur cette eEpece de pouls , qu’il appelle  
assez proprement *pouls rebondisseant,* qui ont été faites  
par le Docteur Solano, Medecin Espagnol,& confir-  
mées par un grand nombre de cas. Le *Pulsus dicrotus*des Anciens , dit-il, que l'on peut appeller *pouls rebon-  
disant,* est un signe certain d’une hémorrhagie criti-  
que par le nez.

Lorsique le pouls est *dicrote* à chaque trentieme pulsation,  
l’hémorrhagiesi-lrvient quatre jours après, quelquefois  
plutôt ou plutard. Quand il est tel à chaque feizieme  
pulfation , l'hémorrhagie survient au bout de trois  
jours ; quand il l’est à chaque huitieme pulsation, l’hé-  
morrhagie survient au bout de deux jours & demi ; en-  
fin quand il est *dicrote* à chaque quatrieme, troisieme ,  
ou sieconde pulsiition, ou qu’il est continuellement tel,  
on doit s’attendre à une hémorrhagie dans l'eEpace de  
vingt-quatre heures. On peut dire en général que l'hé-  
morrhagie est d’autant plus proche, que les périodes  
de pulsation du pouls *dicrote* font plus courts.

ïIïj DIC

Quelquefois la nature passe régulierement par toutes les  
progressions du pouls critique dont en Vient de parler ,  
depuis fa premiere apparence à Chaque trentieme pul-  
fation, jufqu’à chaque pulfation simple, par où llon  
peut préVoir que l’hémorrhagie approche dans les mê-  
mesdegrés: elle hâte ou retarde quelquefois fans or-  
dre l’hémorrhagie, & pour lors le pouls *delcrote* reVÎent  
plus ou moins fréquemment dans la même propor-  
tion : mais lorsque les périodes de fon retour Varient ,  
on ne peut déterminer avec précision le tems de i’hé-  
morrhagie.

Lorfque l’artere rebondit fous le doigt aVec beaucoup de  
vitesse, & que les pulsations le succedent l’une l’autre  
fans délai, l’hémorrhagie n’est pas loin ; & si pour lors  
elle tarde un peu à venir, il n’y a qu’àfe moueher pour  
que le siang forte.

On prévoit l'abondance de l'hémorrhagie par la force du  
rebondissement , comparée exactement avec celle du  
premier battement, foit que celui-ci foit fort ou lan-  
guissant. Lors, par exemple, que l’artere rebondit avec  
une foree moindre que celle que le premier battement  
a imprimée au doigt, l'hémorrhagie est peu considéra-  
ble& réciproquement: mais lorfque le rebondissement  
de l’artere & le premier battement ont une foree éga-  
le , l'hémorrhagie est modérée.

A mesi.ire que le stang Eort le rebondissement de l’artere  
diminue insensiblement, & il disiparoît tout-à-fait aussi-  
tôt après la crise ; cette rémission graduelle du rebon-  
diffament est le signe d’une hémorrhagie qui a immé-  
diatement précédé.

Si le pouls *dicrote* continue après l’hémorrhagie, ou qu’il  
revienne de nouveau , on doit s’attendre à une sieCon-  
de crisie de même esipece, conformément aux regles  
que nous venons d’établir.

Lorsique le rebondissement de l’artere est plus sensible  
dans un poignet que dans l'autre, le EangEort EouVent  
en grande abondance par la narine du côté où le rebon-  
dissement est le plus sensible. Νιηιεε.

Ces observations ne peuvent être qu’extremement im-  
portantes dans la Medecine , pourvu qu’elles se trou-  
vent confirmées par l'expérience.

DICTAMNITES , δικταμνίτης ο'ινος, Vin mixtionné  
avec le dictame , dont Dioficoride, *Lib. V. cap. su.*donne la description. On le prépare en faifant macérer  
quatre dragmes de *dictame* dans huit cotyles de moût.  
11 est bon contre les nausées & pour exciter les regles  
& les vuidanges.

DICTAMNUS, *dictame i,* c’est une plante dont voici  
les caracteres.

Le calice est composé de deux feuilles auxquelles il en  
sllccede d’autres si-iccessiVement , dont l’assemblage  
forme une tête éCailleufe. Du milieu de toutes ces  
écailles s’éleve une fleur en gueule ou formée en tuyau  
découpée en deux levres: la barbe est divisée en trois  
parties; deux fleurons , un de chaque côté, forcent du  
milieu des écailles avec plusieurs anneaux qui forment  
un long épi pendant.

Boerhaave compte deux especes de cette plante, qui  
font :

î. *Dictamnus, Creticus,* Offic. C. B. P. 222. Parla Theat,  
27. Raii Hist. 1. 537. Hist. Oxon. 3. 357. Boerh. Ind.  
A. 178. Rupp. Flor. Jen. 191. *Dictamnus Creticus sive  
vera,* J. B. 3. 253- *Dictamnus vel dictamnum -s* Chab,  
420. *Dictamnum Creticum,* Ger. 651. Emac. 795. *Ori-  
ganum Creticum latifolium, tomentosum ,seu dictamnus  
Creticus,* Elem. Bot. 167. Tourn. Inst, 199. DaLE.

Le vrai *dictame* de Crete n’est pas fort haut. Sa racine est  
ligneufe & pleine de fibres, & pousse un grand nombre  
de tiges quarrées & velues, des nœuds defquelles for-  
tentdes feuilles rondes & couvertes d’un duVet ou co-  
ton blanc fort épais. Il naît aux extrémités des tiges des

D I C 1116

têtes longues & écailleuses . de couleur purpurine ver-  
dâtre , du milieu defquJles s’élevent des fleurs en  
gueule, purpurines , semblables a celles de l’origan.  
Ses feuilles ont une odeur aromatique sort agréable.  
Cette plante croît dans 1 ifle de Crete ou de Candie &  
fleurit au mois de Juin. Ses feuilles font feules dùssage  
en MedeCÎne. Il en entre une bonne quantité dans la  
thériaque de Venise, dans le mithridate & le diasttor-  
**dilim. MILLER ,** *Bot. Offic.*

Geoffroy nous apprend que les feuilles du *dictame* ont  
toujours passé pour un excellent Vulnéraire & un cor-  
dial très efficace. Elles font utiles pour exciter les re-  
gles & pour proVoquer l’urine.

Cette plante pollede toutes les Vertus du pouliot des jar-  
dins, mais dans un plus haut degré; car elle fait fortir  
le fœtus non-feulement quand on la brut, mais aussi  
lorsqu’on l’applique extérieurement ou qu’en en usie en  
forme de fumigation.

On rapporte qu’en Crete les cheVres chassent de leur  
corps le dard dont on les a blessées,en mangeant de cet-  
te plante. Appliquée extérieurement elle attire les  
corps étrangers qui font entrés dans la plante des piés ,  
ou dans telle autre partie du corps. Elle est efficace  
contre les douleursde la rate & pour en diminuer le  
volume. On mâche *sa* racine pour hâter l'accouche-  
ment; sim sclc pris dansduVÎn soulage ceux qui ont été  
mordus par des animaux Venimeux. Elle chasse ces der-  
niers par Eon odeur & les tue lorsqu’elle les touche. Son  
suc Versé dans les plaies, soit qu’elles aient été faites  
aVec des armes empoisonnées , ou par la morfurc de  
quelque bête Venimeufe, & bu en même tems, est un  
remede très-efficace. DIOSCORIDE.

Galten nous apprend qu’Hippocrate regardoit *lu dictame*comme un des meilleurs remedes dont on puisse *se* ser-  
vir pour chasser l'arriere-faix & les moles, lorsqu’on  
le boit dans du vin.

Pline dit qu’il excite les regles & fait fortir le fœtus quoi-  
qu’il foit situé de traVers dans la matrice , siut qulon  
l’emploie en potions, en onguens ou en fumigations.  
Sa Vertu est même si grande dans ces siortes de cas , que  
les femmes enceintes ne doÎVent point en souffrir dans  
leurs chambres.

Jean Bauhin rapporte que Thadée Dunus ayant été ap-  
pellé pour Voir une femme en traVail dont Pensant  
étoit mort, & que les Medecins aVoient abandonnée  
après aVoir inutilement employé toutes sortes de re-  
medes, la fit mettre dans un bain & lui donna demi-  
scrupule de poudre de feuilles de *dictame* dans de l’eau  
de pluie. Elle n’eut pas plutôt pris ce remede , que le  
fœtus parut *fe* porter embas , ce qui fit renaître fes esc  
pérances. Elle passa toute la nuit assez tranquilement,  
quoique fans dermir, & elle fut heureufement délÎVrée  
de ce fardeau lorfque le jour commença à paroître. Le  
*dictame* a cet aVantage qu’on le prend sans répugnance,  
au lieu que les drogues dont on *se* Eert pour l'ordinai-  
re dans ces sentes d’occasions siont ou trop ameres, ou  
trop fétides, ou trop acrimonieuses, ennemies de l’ef-  
tomac & capables de nuire. RaY , *Hist. Plant.*

*2. Dictamnus, montis Sipyli, origani soliis f* Flor. 2. 79.  
*Origanum montis Sipyli,* H. L. 463. Ic. & Defc. *Ori-  
ganum spicatum, montis Sipyli, soliis glabris f* Whel.  
Raii Hist. 340. BOERHAAVE, *Index alter Plantarum >*Vol. I.

DICTYOIDES , ό[ικτυοειδἢς , de δ[ίκτυον , *tm silet ,* est  
le nom que l’on donne au *rete mirabile. Noyez Caput.*

D I D

DIDYME , δ[ιδύμη, nom de la racine de l'orchis. Ga-  
**IIEN ,** *Exeg.*

DIDYMÆA, διδυμαία, c’est le nom d’tm cataplasine  
dont on trouVe la description dans Galien, *de Comp,  
M. S. Loc. Lib. X. cap.* 2.

D1DYMI, δ ίό[υμοι, *jumeaux,* On donne ce nom aux

ιιΐ7 D 1 E

testicules & à deux petites éminences du cerveau ap-  
pellées *testes.*

D I E

DIECBOLION, δυκβόλιον, le même *cpa’ecbolion,* re-  
mede qui fait aVorter.

DIELECTRON , δἰ ὴλέκτρου, est le nom d’un trochif-  
que dont parle Marcellus Empyricus, *cap.* 16. Il est  
ainsi appelle du fuccin , ( ἢλεκτρον ) une des drogues  
dont il est composé.

DIEMEÆ, est un nom forgé par Paracelfe. H signifie  
une efpece d’esprit qu’il dit résider dans les pierres.

DIENEZ, le même que *delxmeae.* RcLAND.

DIERVILLA , cst une plante à qui Tournefort a don-  
né le nom d’un Chirurgien qui l’apporta de l’Acadie ,  
qui s’appelloit DierVillc.

Voici fes caracteres :

Sa fleur est d’une sieule piece, en forme de tuyau & dé-  
coupée en cinq parties. L’oVaire qui couronne le pistil  
fort du centre d’un caiyce à deux feuilles, & fe change,  
après que la fleur est tombée , en un fruit pyramidal  
partagé en quatre cellules remplies de petites femen-  
ces. MILLER , *Dictiortn.* Tsol. II.

BoerhaaVe ne compte qu’une efpece de cette plante, qui  
est la

*Diervilla, Acadiensis, fruticosa, flore luteo,* T. Ac. Reg.  
Sc. 706. T. 7. Fig. 1. FI. BoERHAAVE, *Index alter  
Plantarum,* Vol. I.

On ne lui attribue aucune vertu médicinale.

DIESIS , ύίεσις, de διημι, *transmettre',* l'action de transe  
mettre ou de diVsser. Il signifie encore humectation ou  
arrosement. Il est déri *vé* de *puisse ,* humecter.

DIEXODOS, διέξοδcç, de δία & ἔξοδος, est le chemin  
par lequel une chnse passe. Il signifie dans Hippocrate  
la desiccnte ou sortie des excrémens par l’anus.

D I F

DIFFLATIO , *transpiration.*

D I G

DIGASTRICUS MUSCULUS*ele digastrique,* deδῥα,  
qui signifie deux, &γαστὴρ, *ventre \* c’est un musicle de  
la mâchoire inférieure dont nous ayons donné la des-  
cription au mot *Caput.*

DIGESTIO , *digestion.* Clest en terme de Chirurgie dif-  
pofer une plaie àfuppurcr, ou à donner un pus loua-  
ble, en y appliquant des médicamens convenables.

*La digestion* est aussi une opération de Chymie qui consis-  
te à expofer un corps pendant un tems considérable à  
une chaleur douee , pour PouVrir & en extraire ce qu’il  
y a de plus pur. Pour tirer les teintures des corps, on  
les expofe à une chaleur douce dans un menstrue  
conVenable.

DIGESTIVUM, *digestif* C’est une esipece d’onguent  
ou de Uniment qu’on applique siur les plaies pour en  
mûrir la matiere & la préparer à la suppuration. On a  
coutume dc le composer aVec la térébenthine, le jaune  
d’œuf, l'huile rosat ou celle d’hypericum. On y fait  
entrer quelquefois l'onguent basilicum, la teinture d’a-  
locsou autres médicamens conVenables.

DIGITALIS, *digitale.*

Voici fes caracteres:

Les feuilles font alternes. Son calyce est à une seule  
feuille , dÎVÎsé en cinq flegmens larges & fort longs. Ses  
fleurs font à une feule feuille, raboteuses, courtes &

DIG nï8

un peu repliées à leurs extrémités. Elles font disposées  
en épi sur un côté de la tige, & pendantes. Le pistil de  
la fleur se change en un fruit rond & pointu qui s ou-  
Vre en deux, & qui est partagé en deux loges remplies  
d’un grand nombre de petites graines.

BoerhaaVe en compte onze especes, qui font :

1. *Digitalis , purpurea, folio aspero 9* C. Β. Pin- 243\*  
Boerh. Ind. A. 228. Hist. Oxon. 2. 478. *Digitalis >*Ostle. Chab. 267. Ricin. Irr. Mont. 104. Dill. Cat.  
Giss. 145. *Digitalis purpurea*, Gessi 647. Emac. 790.  
J. B. 2. 812. Raii Hist. 1. 767. Synop. 3. 283. Merc.  
Bot. I. 32. Phyt. Brit. 35. Messi Pin. 33. Rupp. Flor.  
Jen. 199. Tourn. Inst. 165. Elem. Bot. 134. *Digitalis  
purpurea vulgaris,* Park.Theat. 653. DaLE.

La *digitale* a fles feuilles les plus proches de la bafle , lon-  
gues, larges & pointues , quelque peu rudes & Velues ,  
& dentelées à leur contour. Ses tiges ont deux ou trois  
piés de haut & poussent plusieurs petites feuilles. Ses  
fleurs siont en épi fur un Côté de la tige, larges & creu-  
fes, preEquesemblables à un dez à coudre, de couleur  
d’écarlate, excepté la partie inférieure qui est de Cou-  
leur de chair, à caufe du blanc qui y est mêlé. 11 leur  
Fuccede des coques arrondies partagées en deux loges  
remplies de petites graines de couleur foncée. Sa raci-  
ne est longue & épaisse, brune & fort fibreuse. Elle  
croît dans les haies & dans les sentiers, & fleurit aux  
mois de Juin & de Juillet.

Cette plante opere par haut & par bas aVec Violence , ce  
qui fait qu’on l'emploie rarement. Cependant Parkin-  
l'on Vante beaucoup fa décoction dans de la biere dou-  
ce, aVeC les racines de polypodc, comme un remede  
efficace pour le mal caduc. Le Docteur Hulse recom-  
mande l'onguent de *ses* souilles aVee le heure du mois  
de Mai, pour les ulceres Ecrophuleux qui rendent beau-  
coup de matiere. On les panfe aVec Cet onguent & l’on  
purge le malade deux ou trois fois par semaine. La  
seule préparation de cette plante que l’on trouVe dans  
les boutiques est l’onguent de Digitale , *unguentum di-  
gitalis.* **MILLER ,** *Bot. Offic.*

Cette plante passe pour Vulnéraire. Gestner rapporte qu’à  
Boulogne en Italie on l'appelle *Aralda, 8e* que l'on  
dit en *proverbe Aralda chi tutejaagesalda.* Parkinsim  
la fassoit piler & appliquer aVec silecès silr les tumeurs  
scrophuleuscs. L’onguent de cette plante est fort réso-  
lutif Lobel dit que *sa* déeoction purge puissamment  
par haut & par bas. ToURNEfoRT , *Hist. des Plant.*

2. *Digitalis, rubella, folia, aspero,* b.

3. *Digitalis , alba, soelo aspero.* C. B, P. 244. M. H.

2. 478.

4. *Digitalis Hispanica, purpurea, minor,* Τ.ΐυἈ.

5. *Digitalis , latifolia , flore ferrugineo.* M, H. 2. 478.  
H. R. Par.

6. *Digitalis i lutea, magno flore,* C. B. P. 244. M. H.

2. 479. \_

7. *Digitalis s lutea, minore flore.* M. H. 2. 479.

8. *Digualis , Orientalis , solio uragopogi , flore albido,*τ. Cor. 9.

9. *Digitalis y Canari ensis % Acantloeldes, frutescens, surre  
aureo.* H. A. 2. 105. H. R. D.

10. *Digitalis, angustesolianfloresorruaseneo.* C. B, P. 244.  
M. H. 2.478.

11. *Digitalis, minimaygratiola dicta.* Hist. Oxon. 2.479.  
Boerh. Ind. A. 229. Tourn. Inst. 165. Elem. Bot. 135.  
*Gratiola.* OssiC. Gcr. 466. E.mae. 581. Raii Hist. 2,  
1885. Ricin. Irr. M. 126. Rupp. Flor. Jen. 200. J, B,  
3.434. *Gratiola, Gratia-Dei*, Chab. 475. Buxb. 149.  
*Gratiolavulgarism* Parla Theat. 220. *GratiolaÆentau-  
rioides ,* C. B. Pin. 279. DaLE , *la Gratiole.*

La gratiole est une petite plante dont la tige est menue,  
pénetre sort ayant dans la terre, & pousse plusieurs ti-  
ges quarrées, qui ont à peine un pié de haut, & des

IH9 D I G

nœuds desquelles sortent des feuilles longues, étroi-  
tes , pointues, comme celles de l'hysiope ordinaire. Il  
Eort de leurs aiselles des fleurs portées fur des pédicu-  
les courts , petites, oblongues, approchantes de celles  
de la gantélée, dÎVÎsées à leurs extrémités en quatre  
segmens, & d’un jaune pâle. Il leur fuccede des co-  
ques oblongues, partagées en deux loges remplies de  
petites semences. Cette plante croît fur les Alpes &  
dans les lieux montagneux, & fleurit au mois de  
Juillet.

Cette plante est: rarement d’usage , quoique plusieurs  
Auteurs la recommandent pour purger les humeurs  
séreuses & bilieusies, pour l’hydropisie & la jaunisse;  
mais elle est d’une nature fort Violente. M 11l zR,  
*Bot. Offic.*

*Lagratiole* analistée ne donne point de *sel* Volatil, mais  
beaucoup d’acide , d’huile & de terre. Pena & Lobel  
assurent que cette plante purge Violemment par haut  
& par bas : c’est pourquoi on l’ordonne aux hydropi-  
ques, au cacheétiques, à ceux qui ont la fleVre tierce  
ou quarte, ou qui fontsi-ijets àlagoute & à la fciatique.  
Camerarius dit qu’il faut mêler l’extrait de cette plan-  
te aVec la poudre de canelle dans l’hydropisie , & y  
ajouter le stuc de calament pour les fieVres intermit-  
tentes. On donne un gros de *gratiole* en substance, &  
autant en infusion dans le Vin blanc. On fait infuser  
une demi poignée de fes feuilles, & deux onces de  
manne dans demi-fcptier d’eau ; on fait jetter feule-  
ment un bouillon , on passe l’infusion par un lin-  
.ge & on la fait boire chaude. TûURNEFORT , *Hist. des  
Plantes.*

Il est dit dans l'Histoire des Plantes publiée fous le nom  
de BoerhaaVe, que la premiere , seconde, troisieme,  
& quatrieme esipeces de *gratiole* Eont un poison νΐο-  
lent, & d’une telle acrimonie qu’elles ulcerent la bou-  
che, le palais, le gosier, & l’estomac. On ajoute mê-  
me que quelques persionnes pour aVoir mangé sim fruit  
par hafard, ont été attaquées d’un Vomissement & d’une  
dyssenterie dont elles n’ont été guéries qulaVec beau-  
coup de peine.

DIGI.TELLUS, est le nom de plusieurs fungus auxquels  
οη n’attribue aucune Vertu médicinale. Le Docteur  
Martin dans la traduction qu’il a donnée de l'Histoire  
des Plantes qui croissent aux enVirons de Paris, par  
M. Tournefort, fait mention des fuÎVantes.

I. *Digitellus, clavatus, croceus. Clavaria militaris, cro-  
cea.* Vaill. 39.

2. *Digitellus clavatus albus. Clavaria alba, pistilli for-  
ma.* Vaill. 39.

3. *Digitellus clavatus, ophioglosseoides , niger. Clavaria  
ophioglosseldes nigra.* Vaill. 39.

Cette efpece est très-commune dans un enclos attenant  
Hample-wood , & à Comb-Park Pur le chemin qui  
conduit à Kingston. *Mer. Pin.*

4. *Digitellus corallifoermis-> luteus, miniis ramosus. Coral-  
loides flava.* Inst. 564. *Fungus ramosus flavus.* J. Β. 3.  
837. M. Wilmer Apoticaire à Londres a déCouVert  
cette plante sur les dunes de Marlborough où elle est  
fort commune. Je l’ai Vue aussi fur le Mont de Santé,  
& dans plusieursa-utres endroits autour de Cambridge.

5. *Digitellus corallifoermis > albidus s minus ramosus. Co-  
ralloides albida.* Inst, 564. *Fungus ramosis , albidus.*J.B.3.837.

Celle-ci ne dissere de la précédente que par fa couleur.

6. *Digitellus coralliformis, candidissimus-sminus ramosus.  
Coralloesungus candidissimus.* Vaill. 41.

7. *Digitellus coralscformis, dellute purpuraseens. Coralloi-  
des dilutè purpuraseens.* Inst. 564. χιχ.*generis esculen-  
torumfungorum, ζ.species.* Clusi Hist. 275.

8. *Digitellus major nigricans. Hypoxylon excrementum  
ligni putridi fungosum , digitatum,* March, Brand,

D I G 1120

Mentz, Pug. Tab. 6. Cette plante croît dans plu-  
sieurs endroits siur les arbres pourris.

9. *Digitellus ramosus, niger, summitatibus pulvere albi,  
do obductis. Coralloesungus digitatus, niger, apicibus  
albidis.* Vaill. 41. Celui-ci a été trouic siur un vieil  
arbre à Moor-Barns-Thicket, par M. Halfhyde Apo-  
ticaire à Cambridge.

10. *Digitellus croceus, ornithopodioides. Corallo -fungas  
croceus, ornithopodioides.* Vaill. 41.

II. *Digitellus niger s compressas, varié divaricatus et  
implexus Inter lignum Gr corticem. Corallo-sungus nsu  
ger , compreffets, Sec.* Vaill. 41. Le Docteur Doody  
l’a trotrvé dans le Parc de Saint James,

D1GITUS *Doigt.*

Pour l’Anatomie des *doigts:* Voyez *Brachium.*

Four les siractures de ces parties: Voyez *Fracturas*Pour leurs luxations: Voyez *Luxatio.*

*Maniere de séparer les Doigts qui naissent unis ensemble-*

Il arrice quelquefois que les orteils & les *doigts* des en-  
fans noureaux-nés tiennent enfemble, ce qui fe fait  
en deux manûeres, ou par union ou par agglutination.  
On appelle union , quand Pensant Venant au monde,  
on lui trouVe les *doigts* adhérens & comme collés les  
uns aVec les autres , ou attaches enfemble par une  
membrane intermédiate , comme une pate d’oie. Si  
après des ulceres , ou quelque grande brulure où la  
main aura été dépouillée de *sa* peau , on laisse par  
négligence les *doigts* se coller & *se* joindre ensem-  
ble , cela *se* nomme agglutination.

Comme une pareille cohésion défigure la main & cause  
plusieurs autres inconvéniens, le Chirurgien doit les  
féparer aVec le plus de dextérité qu’il lui est possible,  
ce qu’il peut faire de deux manieres, ou en coupant  
la tunique intermédiare à l'aide d’une paire de cifeaux  
ou du fcalpel; du s’ils tiennent enfemble sans qu’il y  
ait de membrane, en les séparant les uns des autres  
aVec un petit bistouri. Pour empêcher qu’ils ne *se* re-  
collent durant la cure, il faut les enVelopper siépare-  
ment d’une petite bande de linge d’enVÎron un traVers  
de doigt de large, après l'aVoir imprégnée aVec de  
Peau de chaux , de l’esprit de νΐη , ou aVec quel-  
que eau Vulnéraire, jusqu’à ce que le malade sioit par-  
faitement guéri. J’ai IouVent obsierVé, après une bru-  
lure, une plaie, ou quelque autre accident pareil, que  
quelques-uns des *doigts* tiennent *si* fortement à la pau-  
me de la main , qu’on ne peut ni les étendre ni ouVrir  
la main. Je Vais rapporter en peu de mots la méthode  
dont je me suis ferVÎ pour guérir trois malades aux-  
quels cet accident étoit arrÎVé, pour que ceux qui com-  
mencent à pratiquer la Chirurgie, sachent ce qu’ils  
ont à faire dans de pareils cas. Je féparai ces *doigts de*la main aVec un fcalpel sians offenfer les tendons, &  
j’appliquai enfuite sim les plaies des compresses & des  
baumes Vulnéraires , aVec un morceau de carton , en  
tenant toujours les *doigts* étendus jusqu’à ce qu’elles  
fussent entierement consolidées. Il faut aVoir la pré-  
caution en rcnouVellant l’appareil, de remuer les *doigts*pendant quelque tems, pour empêcher qu’ils ne fe roi-  
dissent. HeIsTER, *Institutions de Chirurgie.*

DIGLOSSON , ύμγλωσσον , de ssso, deux, & γλωσσα,  
langue ; nom que l'on donne au *Laurus Alexandrinas*à caufe qu’au dessus de ses feuilles il en croît une au-  
tre plus petite qui a la figure d’une langue. BLANCARD.

DIGNOTIO. Voyez *Diagnosis.*

D I H

DIHÆMATON, διὰ τῶν ὰιματαν, de αιμα, fang; est  
le nom d’un antidote contre le poifon dont on trouVe  
la defcription dans Galien. *L. II, de Antid.c.* 8. & dans  
Eginete, *Lib. VII.* C. 11. On lui a donné ce nom parce  
qu’il entre dans fa composition du fang de dicers ani-  
maux.

DIHALON.

î ΐ21 DIO

DIHALON , δ[ιὰ ὰλῶν, *d’stée*, fel ; est le nom d’uhe  
emplâtre préparée principalement avee le fel Commun  
& le nitre. Elle est bonne pour les ulceres fordides ,  
& l’on en trouve la description dans Eginete, *Lib. VII.  
C.* 17.

DIHIDROS, ύμίδρος, de issp&l., sueur , est traduit dans  
*FExegis* de Galien par moite & fuant.

D I I

DIIPETES , διὶπετὴς, dans Hippocrate, L. I. περὶ γυναικ- I  
est appliqué à *γονος >semence aseemen,* & signifie une flu-  
xion siubite.

D I K

DIKALEGI, D1CALEGI, DITALEM;EtxlmRu-  
**LAND.**

D I L

»

DILATATIO , ἐυρυσμὸς, ἀνευρυσμὸς , «Γὑιευρυσμὸς , *Dilata-* I  
*tion* , est une affection dcs vaisseaux du corps humain,  
qui augmente leur diametre; & dans ce siens elle est  
opposée à *constrictio* , resserrement. Ce mot signifie  
quelquefois la même chofe que *Diastole.* V. ce mot.

DILATATORES *Alarum nasi-,* font des mtsscles qui  
dilatent les ailes du nez. Voyez-en la defcription au  
mot *Caput.*

DILATÂTORIUM , *Dilatatoire,* Instrument de Chi-  
rurgie qui sert à dilater la bouche. CasTELLI.

DILUENTIA , *Délayans',* remedes qui rendent les hu-  
meurs plus fluides, en écartant leurs parties unies &  
Eerrées. BLANCARD.

DILUTUM, délayé, *se* dit de ce qui a été fournis à  
l’action des délayans : mais *dilutum* pris comme sisus-  
tantif, est un liquide dans lequel on a fait infufer ou  
macérer un mixte pendant quelque tems ; & dans ce  
fens il est le même qu’*infusio.* BiaNCARD.

DILYTÆA , δ[ιλυταία, dans Myrcpfe , *Sect.* 3. *cap.* 12.  
est, felon Fuchsius, la graisse d’un animal inconnu.

D I N

DINICA de ύμαίω, tourner tout autour, Eont des re-  
medes contre le vertige. BLANCARD.

D1NOS, δἐνος, le *Vertige. YOycz Vertigo.*

D I O  
a

DIOBOLON , ύῥαόβολον; poids de deux oboles ou un  
Ecrupule : on l’appelle aussi *Gramma,* CasTELLI.

DIOCRES , est le nom d’une pastille dont on trouve la  
defcription dans Myrepfe. C. 49. *Sect.* 41.

DIODOS, δψᾶδος. Voyez *Diexodos.*

DKENANTHES , διὰὀινάνθης; nom d’un épitheme con-  
tre *lc Cholera morbus,* dans Trallien, *Ictb. VII. cap.* 44.

DIOLOS *Artos* , δὶωλος apToç , dans Hippocrate, *Lib.  
TPesi* τῶν ἐντας παθῶν, signifie du pain frais.

DIOMEDEA AVIS, le *Heron^* ainsi appelle de Dio-  
mede, dont les Compagnons, à ce que dit la Fable,  
furent changés en Herons. Voyez *Ardea.*

DION, ssi'ov , nom du Mois dans lequel l’Equinoxe  
d’Automne arrive. Ce mot n’étoit en ufage que chez  
les Macédoniens. GaLIEN. *Com.* 1. *in I. Epid.*

DIONCOSIS, Αώγκωσις ( de ο'γκος, *tumeur ) enflure* ; est  
un mot en ufage chez les Méthodiques , pour signifier  
la distension du corps par l'amas de parties excrémenti-  
tielles, oula diffusion des humeurs. GaLïEN, *de optimâ  
sectâ.*

DIONIS COLLYRIUM , est le nom d’un collyre  
dont parle Oribasie , *Synopse Lib. III.* ainsi appelle de  
sion Auteur , Dion.

DIONYSIA, ssιονυσία; est le nom d’une emplâtre pour  
les absicès , inventée par Herade Cappadoce, c’est la  
même que *Dionysianum emplastrum.*

Voyez *sa* préparation au mot *Abseelsua  
Torne III.*

D I O 1122

DIONYSIANUM EMPLASTRUM. Voyez le mo<  
précédent.

DIONYSISCI , ό[ιονυσίσκοι ; font des éminences of-  
seusies situées auprès des tempes que l'on appelle aussi  
κέρατα , cornes , de Διόνυσος , Bacchus , que les Poë-  
tes représentent aVec des cornes. CasTELLI.

DIONYSIUS, Διονύσιος; Chirurgien célebre dont Cela  
fe décrit les collyres & les emplâtres , *Liv. VI. cap.  
6.* On donne encore ce nom à la passerage , appellée  
en latin *lepidium.* CasTELLI.

DIONYSOS , ύ[ιόνυσος; est le nom d’un collyre , dé-  
critdans *AétluSÆetrab. II. Serm-* 3. que Pon peut met-  
tre au nombre *dcs dyasmyrna 8e* des *Chiaca ,* puisqu’il  
contient de la myrrhe , & qu’on le lestage avec du νΐη  
de Chio. Eginete déerit la même composition Eous les  
noms de *Collyrium Malabathrinum et ifotheon.*

DIOPORON ; est le nom d’un remcde pour l’esqui-  
nancie , dont il est parlé dans Cœlius Aurelianus ,  
*Actit. Morb. Lib. III. cap.* 3. & qui comme C. Am-  
man l'observe, est peut être le même que *VOporice*que Pline décrit, *Hist. Nat. Lib. XXIII. cap.* 14. il  
est dérÎVé d’c’ndpa *, fruit d’Automne.*

DIOPSYRUS. Nom du *Mespilus ; folio rotundiore ,  
fructu nigro ,subdulci.*

DIOPTRA , όΐίοπτρα, de δ[ιόπτομαι, *voir â travers ;*est le nom d’un instrument propre pour dilater les ca-  
VÎtés naturelles, afin d’en examiner l’état. On peut ap-  
peller *Dioptra , le Speculum uteri,* ou le *Speculum anI.  
Dilatatoire.*

DIOPTRON , δίοπτρον; nom de la pierre spéculaire,  
*lapis specularis.*

DIOPTR.ISMOS , δῥαπστὴισμὸς ; l’opération qui confise  
te à dilater les caVÎtés naturelles aVec un *Dioptra,* ou  
*(.speculum) Dilatatoire.*

DIOROBON, ssi ’ όρόβων ; remede déerit par Trallien ,  
*Liv. V. c.* 4. dans lequel il entre dcs Vesices. (ο'ροβοι).

DIORRHOSIS , όῥα'ῤῥωσις , ou DIOROSIS , ss οῥωσις,  
d’opo'ç , ou ὀῤῥὸς jferofloé, changement des humeurs en  
sérosité & en eau. Ηιρροοελτε.

DIORTHOSIS , ύ[ιόρθωσις , d’o’pâo'ç , *droit j* rétablisse-  
ment d’un membre fracturé dans sia place naturelle.

DIOSANTHOS , nom dtl *Caryophiellus', tenisiloliusustus  
marius t, flore pleno, purpurascente\**

C’est une espece d’œillet siauVage simple , dont les feuiI-  
les siont petites & découpées menues comme de la fran-  
ge & de la plume, de couleur blanche otl incarnate.

Ses fleurs Eont céphaliques, propres pour résister au Venin,  
pour la pierre, & pour l’épilepsie. Εεμεευ, *des Dro^  
gues.*

DIOSCOREA , est une plante à qui le P. Plumier a  
donné ce nom en l’honneur deDiosicoride.

Voici fcs caracteres.

Sa fleur est grande , faite en forme de cloche, d’une feu-  
le piece , & diVisile à sim extrémité en plusieurs parties.  
Du milieu du calyce s’éleVe un pistil, qui sie change  
en un fruit triangulaire , partagé en trois loges , rem-  
plies de femences fphériques.

Voici fes especes.

1. *Dioscorea scandens ; foliis tamni , fructu racemose.*Plum. Nov. Gen.

2. *Dioscorea scandens ; folio hastato , fructu racemose.*Ηουετ.

3. *Dioscorea se an dens y solio subrotundo acuminato fruc-  
tu racemoso ,* Houst. MILLER , *Diction.*

On n’attribue aucune Vertu à cette plante.

DIOSCURI, διόσκουροι ; est le nom que Cassius *Prob.*30. & l’Auteur des *DesinitionesMedicae,* donnent aux  
parotides , à causie , comme le premier le fuppofe ,  
qu’elles prognostiquent la guérifon d’une maladie ai-  
guë; de même que l’apparitioh des *Dioscures*, ou de

BBbb

ϊ 12 3 Dio

*Castor & Pollux,* présageoient aux matelots la fin de  
la tempête, & le retour du beau tems. Ce mot est com-  
posiéde Διὸς , génitif de ζεὑς , *Jupiter* , & κῦροι, pour  
κόροι, fils, c’est-à-dire , fils de Jupiter.

ÏJIOSPHYRON , δῆιόσφυρον,autrement δ[ιόσπυρον , dans  
Théophraste , *Hist. PlanaLib. III. cap.* 13. est une  
efpece de fruit pareil à la Cerifie , que Galien, *de  
Aelm. Fac. Lib. II. cap.* 38. met au nombre des ali-  
mens qui donnent pende nourriture, & engendrent  
de mauvais si-les. CasTELLI,

0ΙΟ5ΡΟΕΙΤ10ΟΝ,διοσπολιτικὸν, remede carminatif  
compofé, dont on trouve deux defcriptions , dans  
Galien, *descanitate tuenda Æib. TV. cap.* 5. P. Eginete,  
*Lib. VII. cap.* 11. le met au rang des antidotes , flous  
le nom de *Diospolites* , διοσπολίτης.

DIOTA , est un vaisseau ou tasse de bois , incrustée avec  
de la résine, de la canelle, des clous de girofle , & du  
gingembre, dont fe servent les Habitans de la Basse-  
Allemagne & des autres Pais du Nord , à dessein de  
donner plus de fiaveur à leur biere. RkoDIUs , *ad Scri-  
bonium Largum , num.* 135.

DIOXELÆUM , est le nom d’un cataplasine , dont  
parle Cossus Aurelianus , *Chron. Lib. V. c. 2.* comme  
d’un topique convenable, après que les douleurs de la  
goutte ont cessé. Aétius en donne la description. Jl est  
ainsi appelle de l’huile &du vinaigre qui entrent dans  
*sa* composition.

DIOXUS , nom d’tm collyre dont Marcellus Empyri-  
cus fait mention , *cap.* 8. Il est ainsi appellé du vinai-  
gre dont on s’est ferVÎ pour donner la forme convena-  
ble aux ingrédiens fecs.

D I P

D1PCADI , ou *Miiscari, obsoletioreflore,ex purpura vi-  
rente.*

DIPHROS , ἐνίφρος, *chaise* ; Hippocrate fait mention  
: d’une chasse de jonc natté , fur laquelle une femme *as-  
sise se* trouvoit dans la posture convenable pour intro-  
duire dans le vagin un tuyau par lequel, une vapeur ,  
ou une fumée passent dans cette partie, & fuppléoit

. à une fomentation.

On trouve dsins le Traité de Mofchion, *des Maladies des  
femmes, cap.* 46. et 47. & dans le Traité *des Accouche-  
mens* de Deventer, une chaise propre pour les femmes  
en travail.

DIPHRYGES, Offic. aldrov. Musi Metall. 14. Worm.  
Musi 133. Charlt. foss 55. Schrod. 3. 359. Schw. 376.  
Matth. Edit. 1366. *Diophrygest* Cale. Mufc. 461.

On compte trois espeees de *Diphryges* ; l’une métalli-  
que , qu’on ne trouve que dans l'Isie de Chypre , où on  
la tire du fond de certains gouffres ou étangs profonds,  
mêlée de terre & de boue ; on la fait fécher au soleil,  
on la couvre de bâtons *secs* , & on la brûle. On l'appel-  
le *diphryges,* de άῥα, deux fois , & de φρύγω , torréfier ;  
parce qu’elle a été séchée au soleil, avant que d’être  
msse au feu. Une autre sorte de *diphryges,* c’est une ef-  
pece de sédiment ou de crasse qu’on sépare du cuivre  
en le travaillant. Cette séparation Ee fait àpeu-près de  
la même maniere que celle des fleurs d’airain , c’est-à-  
dire par une aspersion d’eau froide. Voyez l’Article  
*Æs.*

Lorfqu’on tire le cuivre du fourneau, on trouve le *di-  
phryges* attaché au fond, il a beaucoup du goût & de  
l’astringence du cuivre.

La troisieme espece fefait de la maniere suivante.

On prend des Pyrites, on les fait calciner dans un four-  
neau , où on les laisse , jufqu’à ce qu’elles aient pris  
une couleur rouge , ce qui n’arrive quelquefois qu’au  
bout de plusieurs jours ; enfuite on les tire , & on a le  
*diphryges en* question. Il y en a qui assurent que le *di-*

*- phryges* ne Ee sait qulaVec la matiere dont on *se* sert

D 1 O 1124

pour affiner la mine de cuivre. Lorsque cette matiere  
a été torréfiée dans ce qu’on appelle *F area* , & qu’on  
vient à l'en tirer, pour la jetter dans les fosses, où elle  
doit être calcinée ; on trouve le *diphryges* autour de  
ces fosses, tant auparavant que d’en enlever la mine  
de cuivre , qu’après l’avoir enlevée. Le *diphryges le*meilleur a le gout du cuÎVre , est érugineux, astringent,  
& fort dessiccatif fur la langue , qualités que n’a point  
l'ocre qu’on vend pour *lu diphryges.*

Le *diphryges* est astringent, détersif, & dessicatif; il em-  
pêche les excroissances charnues d’augmenter, Usait  
cicatrisier les ulceres malins, & qui vont ens’agrandise  
fant; & mêlé aVec la térébenthine , ou le cérat, il de-  
terge les abcès. DrosCoRIDE, *Lib. V. cap.* 120.

Le *diphryges* est une eEpece de récrément métallique  
qui s’engendre par llaEpersion d’eau froide fur le cuÎVre  
fondu; on le trouve au fond dufourneau.

Sa qualité est mixte. Il est tant foit peu astringent^ &  
modérément acrimonieux : c’est pourquoi l’onpeutle  
regarder-comme un très-bon remede pour les ulceres  
invétérés. DaLE.

DÎPHTERA , ό[ιφθέρα , *une peau de Bouc enelere* ; ce  
mot est fvnonyme à *isale,* ou *ixale.*

DIPLANGIUM. Voyez *Diploma.*

DIPLOE , ύ[ιπλόη , *diploé* ; fubstance spongieuse qui est  
entre les deux tables des os du crane.

DIPLOMA , οΕἈλωμα , *vaisseau double* ; faire bouillir  
*in diplomate ,* c’est mettre le Vaisseau qui contient les  
ingrédlens qu’on Veut traVailler , dans un Vaisseau plus  
grand , qu’on remplit d’eau , & auquel on applique le  
feu. *Bain-marie.*

DIPNOOS, δώπνοος , de διὸ , doublement , & πνοεω ,  
refpirer ; épithete que l'on donne aux blessures qui pé-  
netrent dans quelque cavité , qui ’traVerfent entiere-  
ment une partie , ou qui ont deux issues.

DIPSA , ύμψα *aseois.*

DIPSACOS , ό[ιψακὸς , de ssi-ψα , *soif’,* nom que l’on  
donne au *diabetes ,* mais en Botanique;

DIPSACUS, est le *chardon* à *Bonnetier,*

Voici fes caracteres ,

Sa racine dure deux ans, Ees feuilles Font conjuguées 8e  
piquantes du côté de la partie iiWrieure de leur côte,  
l’extrémité de leur pédicule dégenere en plusieurs  
feuilles longues & étroites qui fe terminent en poin-  
te , forment un calyce , & environnent une tête co-  
nique longue & obtufe. Cette tête a un axe long \*  
obtus & conoïdal, autour duquel croissent de petites  
feuilles roides, courtes, cavées , & pointues, avec  
une fommité dentelée qui fervent de calyce aux fleu-  
rons. Il *se* forme dans la partie concave la plus basse  
de ces petites feuilles , un oVaire long & tétragonal,  
dont la pointe est garnie d’une couronne quadrangu-  
laire feuillue , & terminée par un placenta orbicu-  
laire & fongueux, du centre duquel part un long tube,  
garni d’une fommité large. De la sommité de l'ovai-  
re , au-dedans de la couronne , s'éleve un fleuron tu-  
buleux, quadrangulaire , divisé en quatre *segmenS,*garni de quatre étamines qui partent des côtés inter-  
nes du fleuron , & qui paroissent audessus de fles par-  
ties supérieures, toutes ces parties forment en s’unif-  
fant fortement au même axe, la tête de la plante.

Boerhaave en compte quatre especes différentes , qui  
font,

I. Le *dipsacus ; scylvefloris aut virga pastoris major* , C.  
B. 385 Hist. Oxon. 3. 168. Boerh. Ind. A. 133.-  
Tourn. Inst. 466. *dipsacus fylvestris , sive labrum ve-  
neris.* Offic. J. B. 3. 74. Raii. Hist. 1. 3. 82. Synop.  
3. 192. *dipsacusfylvestrisGer.* 1005.emac. 1167. Parla  
984. *dipsacus sive cardnussullonitm fylvestriss*Chab.352.  
*dipsacus i labrum veneris, ad agrorum margines.* C. Β,  
35.Merc. Bot. i. 32. *Chardon a foulon sauvage.*

U2j DIP

Ce *chardon* fauvage croit aussi large, aussi haut , & *mé-  
mo plus* que celui que l'on cultÎVe; *sa* tige n’est pas  
moins sorte , moins roide , & moins épineuse , surtout  
dans la partie supérieure. Il n’en a ordinairement  
qu’une qui fe dÎViie en plusieurs branches. Ses feuil-  
les les plus basses, siont longues, étroites , & épineu-  
fes en-dessous. Les feuilles qui croissent fur la tige  
font jointes ensemble , l'enVÎronnent, & retiennent la  
pluie. Mais ce en quoi il differe particulierernent de ce-  
lui des jardins , c’est siurtout par sa tête dont les pointes  
Eontdroites, & neEontni courbées,ni crochues, com-  
me celles du chardon qu’on cultÎVe. D’ailleurs cha-  
que tête pousse au fond différens rayons roides &  
pointus qui s’étendent circulairement autour d’elle.  
Ses fleurs croissent dans des cellules particulieres, &  
font place à la femence , fa racine est épaisse & fi-  
breufe. Il croît fur des levées de terre, aux bords des  
champs, & fleurit en Juin & en Juillet.

Ce *Chardon* & le précédent ont les mêmes vertus , leurs  
racines font les seules parties dont on fe fert en Me-  
decine , elles passent pour détersiVes. Les anciens re-  
commandent de les faire bouillir dans du vin , juf-  
qu’à ce que la décoction ait pris de la consistance ,  
de garder cette décoction dans un vaisseau d’airain ,  
d’en appliquer aux ragades ou crevasses au fondement.  
On peut s’en fetVÎr aussi dans la fistule & contre les  
poreaux. On dit que l’eau retenue dans la concavité  
des feuilles , est un excellent collyre , lorfqu’il y a  
inflammation aux yeux. On en fait aussi un cofméti-  
que , très-propre, à ce qu’on dit , à embellir la peau  
du vifage.

2. *Dlpsacus sativus*, C. B. 385. J. Β. 3. 73. Gcr, 1005.  
Emac. 1167. Parla 983. Raii Hist. 1. 382. Synop. 3.  
192. Hist. Oxon. 3. 168. *Dlpsacus, sativus, carduus  
fullonum ,* Offic. *Dipsaci/*s, *carduus fullonum ,* Chab.  
352. *Chardon âfoulon cultivé.* DaLE.

Le *chardon culelvé* deVient une plante grande & large,  
dont la tige est roide , dure , sillonée & très-épineuse.  
Ses feuilles les plus basses font longues , larges, très-  
pointues , dentelées par les bords , unies en-dessus ,  
mais dont la côte qui les partage en deux est armée en  
dessous de pointes très-aiguës.

Les feuilles qui croissent fur les tiges les environnent en-  
tierement, & forment autour d’elles une espece d’en-  
tonnoir ou bassin oblong qui reçoit la rosée & la pluie ;  
elles font aussi épineufes en-dessous. Les tiges fe dÎVÎ-  
fent en differentes branches qui portent à leurfommet  
de larges têtes pleines de crochets épineux & recour-  
bés. C’est entre ces crochets que croissent plusieurs  
fleurs concaves & purpurines ; elles font placées chacu-  
ne dans une cellule particuliere, & dégénèrent enfe-  
mences quarrées, longuettes & cannelées. Quant à fa  
racine elle est blanchâtre & assez large.

On le cultÎVe dans les champs pour l’usage des Drapiers ;  
ils s’en ferVent pour peigner leurs ouVragcs; il fleurit  
en Juillet. MILLER, *Bot. Offic.*

Il a les mêmes propriétés que le *dlpsacusfylvesuris.*

Ce *chardon* guérit les écrouelles ; en général il résiste à  
toute putréfaction. C’est un aliment médicinal & très-  
agréable au gout. Bouilli dans le νΐη il pousse par les  
urines aussi efficacement que l’afperge.

On a trouVé dans fa racine broyée & mêlée aVec du miel,  
une efficacité prodigieufe dans des confomptions qu’on  
aVoit prefque regardées comme défespérées. R a υ ,  
*Hist. Plant.*

3. *Dipsacusfolio laciniato,* C. Β. P. 385. J. B. 3. 75. M.  
H. 3. 168. 6.

4. *Dipsacus aseylvesuris , capitulo minori > vel vtrga pasto-  
ris minor*, C. B. 385. Hist. Oxon. 3. 168. Boerh. Ind.  
A. 133. *Virga pastoris, Offic.* Park. 984. *Virga pasto-  
ris , vulgaris* , J. B. 3. 74, Chab. 352. *Dipsacus minor,  
sive virga pastoris,* Ger. Emac. 1168. Merc. Bot. 1.32.  
Raii Hilt. 1. 382. Synop. 3.192. *La verge du berger.*

DIP 1126

Ce *chardon* croît dans les lieux humides & aqueux, aux  
bords des haies, & fleurit en Juillet. On ne fe fert en  
Medecine que de fes feuilles. Paul Eginete le recom-  
mande contre l’appétit dépraVé des femmes. Mayerne  
recommande une dragme de ce *chardon* réduit en pou-  
dre dans le crachement de fang. DALE.

DIPSAS , Αιψάς, *terre sache.* Il y a aussi un ferpent à  
qui l’on a donné ce nom , à caufe de la foif excessive  
que cause sa morsure. Il y a d’autres Auteurs qui lui  
donnent le nom de *causas.* C’est une efpece de Vspere  
qu’on trouVe le plus communément dans les beux ma-  
ritimes. H aenViron une coudée de long; il est fort &  
Va en diminuant peu à peu du côté de la queue. Tout  
fon corps est tacheté de noir & de roux ; fa tête est pe-  
tire. Outre tous les effets que produit la morsilre de la  
vipere, celle du *dipsas* donne une foif que la plus gran-  
de quantité de liqueur ne peut éteindre, & il ne fe fait  
en même tems aucune éVacuation, foit par les urines ,  
foit par les fueurs. Ainsi ceux qui ont le malheur d’ê-  
tre mordus de cet animal, périssent ou de la Violence  
de leur sioif, lorsqu’ils ne la fatisfont point, ou de la  
distension contre nature & de la rupture de leur esto-  
mac, lorfqu’ils la satisfont. Alors il arriVe aussi aux  
parties situées dans la région des aines & du bas-Ven-  
tre , les mêmes aecidens que dans l'hydropisie. On  
n’emploie d’autres remedes contre la morsure du *dip-  
sas* que ceux dont on fe fert contre celle de la Vipere  
ordinaire. On donne seulement la préférence à ceux  
qui poussent par les urines. On a foin de tenir le νεη-  
tre libre par des infusions purgatÎVes , & d’exciter le  
Vomissement aVec de l’huile ou d’autres décoctions ca-  
pables de produire cet eflèt. Asprcs qu’on aura tenté  
l’extraction dsl poifon , par des fcarifications, par l’ap-  
plication des ventouses & des poules ouVertes, on met-  
tra immédiatement fur la blessure de la chaux Vice aVec  
de l’huile, des emplâtres attractices, & de la thériaque.  
AETIUs , *Tetrabib. IV. Serm.* I. *cap.* 22.

Nous lisions dans Cesse, *cap. zy. Lib. V.* que dans la mot-  
Eure du *cerastes*, du *dipsas, Se* de *i’hemorrhels,* on di-  
Visera en deux dosies la grosseur d’une seVe d’Egypte  
d’asphodele fec, ajoutant à chaque dose une quantité  
conVenable de rue. Il ajoute qu’on *se* trouVera bien du  
trefle, de la mente fatu/age & de la panacée aVec le  
vinaigre , ainsi que du costus, du calsia, & de la ca-  
nelle.

Actuarius dit dans fon sixieme LÎVre, *de Methodo Meden-  
di* , qu’il paroît en ceux qui ont été mordus du *dipsas,*une tumeur fensible à la partie blessée, & qu’ils siont  
tourmentés d’une foif qui n’a point de relâche & qu’on  
ne peut éteindre. Il ajoute que la morsilre de *i’hemor-  
rhois* & du *dipsas* est au-dessus de la force & de l’énergie  
des remedes, & que par conséquent elle est mortelle.  
Si toutefois l'on veut donner quelque fecours au mala-  
de, il faut recourir au cautere actuel ou à l’amputation  
du membre, si fa nature le permet ; sinon appliquer des  
cataplafmes acres, & faire prendre des alimens de me-  
me nature, on ordonnera de plus le νΐη pur, les bains  
fréquens & untssage constant des mêmes remedes.

DIPSETICUS , διψητικὸς*. qui altere.*

DIPSODES , διψώδης , *altéré.*

DIPYRENON, διπύρηνον , de δὶς, *double*, & denUpnv,  
proprement une baie, ou une amande, ou l’extrémité  
d’une Ponde qui ressemble à une baie. C’est une fonde  
qui a deux boutons à sim extrémité. Galien & Cœlius  
Aurelianus en font mention ; celui-ci *Morb. Acut. L.  
III. cap.* 3.

DIPYROS ou DIPYRITES, δίπυρος, ou διπυρίτης  
ἄρτος, pain cuit deux fois, de δ ὶς, *deux sois* , & de πῦρ,  
feu. Hippocrate recommande l’ufage de ce pain dans  
l’hydropisie, *Lib. deMorbHnter,*

D I R

DIRADIATIO. Voyez *Actinobolismus,*B Β b b ij

112 7 dis

DIRCÆA. Voyez *Circaea ,* 1’*enchanteresse.* Οβιβλ5ε,ι  
*Medic. Collect. Lib. XI.*

DIRECTOR , *conducteur,* instrument creux qui dirige  
le bistouri dans une opération. Ce mot Vient de *dirtgo ,*diriger. On appelle aussi les érecteurs du pénis , *muscu-  
li directores.*

D I S

DISCESSUS, terme chymique que nous rendons en j  
François par *départ,* c’est en général la séparation de  
deux corps quelconques unis. Mais il fe dit particulie-  
rement de la séparation de l'or dlaVee l’argent par  
Peau-sorte , séparation dans laquelle l’argent est dis-  
sous par le menstrue, mais l’or demeure intact.

DISCOIDES , δισκοιδὴς, qui est rond comme un dise  
que. Aétius donne cette épithete au crystallin , *Tetrab.  
II. Lib. III. cap.* I.

DISCRETA PURGATIO, c’est dans Fallope une  
purgation dans laquelle il n’y a qu’une certaine humeur  
déterm’née qui foit éVacuée.

DISCUS, δισκὸς, *dis.que j* il en est de la Vérité comme  
de la plupart des chofes précieuses ; il y a pour l'ordi-  
naire une infinité de substances qui ne font point tel-  
les, mais qui leur ressemblent si sort, qu’il faut appor-  
terla plus grande attention & les derniers sioins pour  
distinguer les unes des autres. 11 y a peu d’occasions où  
cette maxime générale sie Vérifie d’une maniere plus  
fensible, qu’en ce qui concerne le *dis.que* des anciens,  
Fes différens tssages & les différentes acceptions de ce  
mot. Il n’y a preEque point de doute que ce ne fût un  
corps dont ils *se* Eervoient dans leur gymnastique médi-  
cinale , par laquelle ils Ee proposioient de conEerver la  
Eanté & de fortifier le tempérament. C’est ce furquoi  
tous les Auteurs font d’accord ; ils ne different entre  
eux que fur la forme, les dimensions & les propriétés  
de ce corps. C’est ici qu’ils font obligés de substituer la  
vraissemblance au Vrai. Les uns Vous diront que le *dis.-  
que* étoit un certain instrument rond quelquefois si pe-  
fant qu’un homme pouVoit à peine le leVer. Vous trou-  
verez ailleurs que la figure de cet instrument ressem-  
bloit à celle du foleile & que c’est de-là qu’Alexandre  
de Tralles a dit le *dels.que* du foleil pour le corps folaire.  
Les uns ont remarqué que *discus* signifioit chez les an-  
ciens un certain Vaisseau par le moyen duquel on fer-  
voit fur une table différentes fortes de plats ; les autres  
comme Eustathe, commentant ces mots du onzieme  
LÎVre .de l'Iliade d’Homere, δίσκβισιν τέρποντο, Vous  
soutiendront que le *discus* n’étoit autre choEe qu’une  
pierre pefante lancée d’une maniere particuliere par  
ceux qui s’en stervoient; & que lorsqu’il étoit de fer on  
l’appelloit σόλος; il y en a aVec lefquels Jerôme Mer-  
curialis penfe que le *dis.que* étoit un certain corps qui  
portoit trois ou quatre pouces d’épaisseur, fur un peu  
plus d’un pié de longueur, qui étoit tantôt de pierre ,  
tantôt de fer & quelquefois d’airain. Jerôme Mercu-  
rialis un des meilleurs juges que nous puissions prendre  
dans ces matieres, croit que la plus grande partie du  
*dis.que* des anciens étoit terminée par une figure plane,  
allant cependant en diminuant à peu près comme une  
lentille ; forme dont un des aVantages étoit d’empêcher  
que le *dis.que* ne fe rompit en tombant d’une hauteur  
considérable. Quant à la maniere dont ils lançoient ce  
corps en l’air elle étoit tout-à-fait différente de celle  
de lancer le dard. Pour lancer le dard ils étendoient le  
bras , le reculoient à une certaine distance & lançoient  
l’instrument ; au lieu que pour le *dis.que* ils appro-  
choient le bras contre le corps , le tenoient pour ainsi  
dire pendant embas , mais tant foit peu reeulé en ar-  
riere, & l’élançoient en Pair dans une efpece de mou-  
vement circulaire ; ce qui revient beaucoup à la manie-  
re élégante dont Properce décrit dans la douzieme  
Elégie de sim troisieme Livre, le mouVement du *dis.-  
que* en l’air.

*Missile nunc disci pondus in orbe rotat.*

DIS 1128

On démontre que la figure du *dis.que* ressemblait à une  
lentille, non-seulement par Diofcoride, qui appelle la  
lentille *discos,* mais encore par une statue antique d’un  
Lanceur de *dijque* en marbre, qu’on voit à Rome dans  
la masson de Jean-Baptiste Victorius, & qui tient à la  
main un *dels.que* ainsi configuré. La statue du Lanceur de  
*dis.que* qui appartient au Grand Duc de Tofcane, pour-  
roit aussi nous instruire Eut la maniere de le lancer. On  
ne peut douter qu’il n’y eût en cela quelque adresse ,  
puifqu’on tournoit en ridicule ceux qui s’en acquit-  
toient mal, & qu’il leur arrivoit fréquemment de blese  
fer les spectateurs par leur mal-adresse. On fe propoEoit  
différentes choses par cet exercice. Le *dels.que* ferVoit  
en paix à rendre les Soldats laborieux & robustes : aussi  
lisems-nous dans l’onzieme Livre de l'Iliade d’Home-  
re , qu’Achille irrité contre Agamemnon , & s’étant  
séparé de l’armée des Grees avec stes Myrmidons, les  
exerçOÎt fur le bord de la mer à lancer *lc-dis.que 8e le*dard , pour les empêcher de tomber dans cette oisiveté  
qui ne manque jamais de saisir dans la paix les perfon-  
nes accoutumées aux travaux de la Guerre. Tous les  
Auteurs siont d’acord que les Lutteurs lançoient le *dels.-  
que* dans leur combat, fiait pour la gloire , Toit pour la  
récompensie, fiait pour le divertissement public. Ga-  
lien, Aétius, PaulEginete& Avicenne, comptent le  
*dis.que* entre les exercices qu’il étoit bon de prendre  
pour la santé.

*i*

DISCUS , *dis.que.* Voyez à l’article *Botanica.*DISCUSSIO , διαφόρησις. Vονεζ *Diaphoresis.*DISCUSSORIA ou DISCUTIENTIA, *discuissifs s*διαφορητικὰ. On donne cette épithete aux remedes qui  
par la subtilité de leurs parties résolvent le Eang coa-  
gulé ou quelqu’autrefluide pareillement épaissi, &ce-  
la fans aucune solution extérieure de continuité.

Le Docteur Freind remarque dans sim *Histoire de la Me-  
decsne,* à l’article *Aétius,* que cet ancien Auteur a très-  
bien parlé des remedes *discuissifs* ou suppuratifs.

Quand quelque dureté, dit Aétius, *se* forme, & qu’il  
reste encore quelque fcntiment dans la partie, il faut  
employer des remedes émolliens qui l'oient en mê-  
me tems de légers *diseussefs,* & il y en a plusieurs  
qui ont ces deux qualités ; car pour de violons *discuf-  
sifsisofi* éVacuentsans ramollir, ils diminuent l’enflure,  
il est vrai, mais ils laissent après,un mal incurable : car  
les humeurs les moins grossieres étant exhalées , celles  
qui ont quelque chofe de plus consistant & de plus ter-  
restre restent enarriere & ne peuvent être dissipées par  
aucun art; c’est pourquoi on doit faire des emplâtres  
qui contiennent un mélange des deux qualités. Il faut  
commencer d’abord par les émolliens, continuer par  
les *dise!suis* , & par degré les mêler enfemble. Il faut  
faire aussi attentlon à la constitution du corps aussi-bien  
qu’à la nature de l’enflure. De cette maniere on peut  
parvenir à favoir fe conduire efficacement, quoique  
par conjecture : en essayant deux ou trois fois par jour  
l’expérience comme elle est déerite, on pourroit dise  
cerner s’il convient de diminuer ou d’augmenter la for-  
ce du remede. Aétius est eneore plus développé lorsi-  
qu’il parle de la différence qui est entre les *discuissifs &*les fuppuratifs. Ceux qui ont écrit des vertus des reme-  
des composés, ont appelle quelques remedes attrae-  
tifs & d’autres *diseussefss* il y en a aussi qui tiennent de  
ces deux qualités , lesquelles ont beaucoup d’affinité ;  
car ceux qui attirent font *dis.cuJsifs* en même tems , &  
ceux qui Eont *discuissifs* attirent, & ils agissent en qua-  
' lité de *discuissifs* ou de suppuratifs avec plus d’efficace,  
à proportion qu’il y a dans le remede plus de l’un que  
de l’autre. C’est pourquoi quand on en forme une em-  
plâtre il y faut mêler quelquefois de la poix , quelque-  
fois de la cire, quelquefois de l’huile ou de la rési-  
ne, &c. matieres qui n’ont pas de qualité attractice  
pi difcussive.

Cependant lorfqu’Aétius vient au détail de ces emplâtres,

ιΐ2p DIS

il nous laisse dans l’embarras & dans l'incertitude à l’é-  
gard de leurs effets; fouVent même il recommande  
fort la même emplâtre pour les deux vues. Ce qu’il dit  
de quelques emplâtres *Tseuissives* est très-extraordinaire,  
pour ne pas dire extravagant. Il en appelle une le très-  
merveilleux *ds.cuissist* des absitès ; c’est celle qu’il appel-  
le *HelladicumasilcS* résolvent,dit-il.les absitès lorsqu’ils  
tournent en pus. Mais je crois pouVoir affirmer qu’il  
n’est pas dans la puissance d’aucun remede de produire  
un changement si miraculeux dans les absitès qui s’éle-  
vent sur une inflammation. Car comme il est certain  
que par remede on peut empêcher que certaines matie-  
res ne s’amassent pour former une tumeur, il est cer-  
tain aussi que lorsqu’une fois la tumeur est formée , au-  
cun art ne pourra la guérir qu’en donnant issue à la ma-  
tiere; & comme ce fujet demande quelques éclaircisse-  
mens , je m’étendrai un peu davantage là-dessus, & au  
moins aussi loin que cet Auteur me conduira. On croi-  
roit naturellement que la pratique des applications ex-  
térieures qui est si ancienne & qui a continué dans tous  
les siecles fuivans, a été perfectionnée & fixée à une  
méthode exacte & assez parfaite. 11 n’y a pas de mala-  
dies qui arrÎVent plus fouvent que les tumeurs humo-  
rales ; & cependant si nous lisions les Ecrivains qui ont  
traité de la Chirurgie , foit anciens , foit modernes ,  
quoiqu’ils aient été très-prolixes en distinguant les tu-  
meurs en leurs différentes especes,nous trouverons que  
ce sistet a été traité avec tant de confusion , qu’on ne  
faura à quoi fe fixer , ni touchant les indications , ni  
touchant les remedes. Pour revenir sim les deux mé-  
thodes générales dont on a fait mention & qui concer-  
nent le traitement des tumeurs ; ces voies, je veux di-  
re la discussion & la supputation font distinctes & mê-  
me contraires : si nous voulions nous conduire fur ce  
que nous lifons,nous ferions fouvent embarrassés de sa-  
voir quelle est celle des deux méthodes qu’il faut fui-  
vre;ou s’il nous arrivcit de trouver quelle est cette  
méthode, nous ferions arrêtés fur les remedes qu’il  
faut employer pour la faire réussir. Un Auteur vante  
comme le plus excellent *Tiscussif,* ce qu’un autre re-  
commande comme le plus puissant suppuratif ; cepen-  
dant si l’on suÎVoit les lumieres que l’Anatomie donne  
fur le véritable tissu des parties cutanées, rien ne seroit  
plus clair que la nature & la mécanique de ces opéra-  
tions. Pour donner donc une juste idée de la discussion,  
il faut fuppofer d’abord que les différens fluides qui  
font ces tumeurs , font encore contenus dans leurs  
propres vaisseaux: mais une obstruction *se* formant  
dans les artères capillaires , foit par quelque vice du  
simg, foit par quelqu’accident extérieur , les humeurs  
qui deVroient circuler, viennent à croupir dans la par-  
tie affectée, & par une affluence continuelle disten-  
dent les Vaisseaux, & les pcrtcnt si loin au delà de leur  
état naturel, qu’elles causient une enflure. Il siiitdonc  
de cette explication de la véritable caufe d’une tu-  
meur, qu’on peut connoître proprement quelles siont  
les vues Eenséesqu’on sie propose dans la discussion; il  
y en a deux:l’une que les pores Eoient assez ouVerts  
pour que la matiere surabondante puisse être déchar-  
gée par la transpiration ; l'autre, que les humeurs  
l'oient tellement atténuées,( & cela non-seulement par  
des remedes extérieurs, mais aussi par les intérieurs , )  
qu’elles puissent reprendre leur ccurs naturel dans les  
vaisseaux capillaires ; & l'on doit procéder dans ces  
deux vues tOtit ensemble, elles contribueront chacu-  
ne certainement à faire affaisser & évanouir la tumeur.

Si l’on ne travailloit que dans la premiere vue qui est  
d’otiVrir les pores, il arriveroit , comme le remarque  
fort bien Aétius, que la matiere la plus déliée ise dissi-  
peroit, & que le reste deviendroit plus dur , fixeroit  
l’obstruction & épaissiroit les membranes. Il arrÎVe par-  
là fouVent qu’après avoir employé de très - chauds  
*discussefs s* lesquels produisent une transpiration trop  
Eubite, il reste une dureté & un skirrhe incurable : de  
la même maniere que dans quelques fieVres, particu-  
lierement dans celles qui Eont appellées lentes, le trop

DIS j p 3 o

grand ufage des diaphoniques , fans des évacuations  
convenables, rend le sang plus viEqueux qu’il n’étoit  
auparavant & plus sujet à croupir. Par cette méthode où  
il n’y a pas de sens, &.qui est employée mal-à-propos '  
non-seulement l'on ne guérit point le premier mal,  
mais encore l’on jette le principe de plusieurs maladies  
beaucoup plus difficiles à guérir. Si l’on examine ce  
sinjet aveC attention , on s’appercevra combien certains  
Auteurs d’institutions ont mal défini la discussion,  
lorsiqu’ils ont dit qu’elle n’est qu’une insensible éva-  
cuation, & qu’ils n’ont sait nulle mention de l’atté-  
nuatlon des humeurs, laquelle est également nécessai-  
re. Pour faire donc une discussion utile, il faut ( & nous  
trouvons cela dans Aétius, & après lui dans Hildan ,)  
prendre quelque partie d’ingrédiens émolliens qui *ser-  
viront* à modérer la force des autres qui catsseroient  
une dissipation trop Violente & trop précipitée à traVers  
les pores cutanés. Dans la même νυε, certains Auteurs  
praticiens recommandent beaucoup un mélange de re-  
medes spiritueux & huileux, non feulement pour dissi-  
per l’enflure , mais encore pour adoucir la douleur.  
Notre expérience nous apprend aussi combien dans ces  
cas l’huile de térébenthine & toutes les huiles chymi-  
ques Eont utiles ; elles ne siont autre choseque des *es-  
prits* enfermés, & suivant le langage ordinaire , con-  
ccntrés dans quelque fubstance oléaginetsse , comme  
on peut le prouver par cette raréfaction si prompte qu’y  
produit le feu : après des distilations réitérées , ces  
huiles débarrassées des parties les plus vifqueufes font  
converties en efprits & en reçoÎVent le nom.

Il est donc important d’atténuer en même - tems qu’on  
dissipe; pour cet efl'et les applications dans lesquelles  
il y a un mélange de mercure , Eont les plus utiles dise  
cussifs. Le remede composté principalement de cinna-  
bre est celui qui est le plus recommandé par Alexan-  
dre , pour dissoudre les concrétions cafssées par le rhu-  
matifme oulagoute dans les jointures. De même on ne  
manqueroit jamais de voir des effets pareils , si l'opium  
ou le camphre , qui siont peut être les deux substances  
les plus atténuantes que nous ayons, entroient d’avan-  
tage dans nos compositions pour les *discussefr',* d’un au-  
tre côté, il faut prendre garde en voulant atténuer,  
de ne sic pas siervir de chofes qui bouchent ou obse  
truent les passages cutanés. Les huiles qui finit rrès-  
glutineufes siont de cette espece : c’est pourquoi Aétius,  
au si.ljet de l'application de I’Emplâtre Persique qu’il  
décrit & recommande extremement, a grand fein d’ob-  
ferVer qu’il ne faut pas verfer d’huile fur la partie.  
Galien dit expressément que les huiles bouchent les  
pores, & en conséquence il confesse Ponction après  
le bain, afin qu’on ne tranfpire pas trop ; & l’huile  
de mastic est un remede qu’il estime beaucoup contre  
les grandes fueurs, parce qu’elle obstrue les pores. Sur  
le même principe C. Aurelianus s’oppofie à l’applica-  
tion de l'huile de roses dans un accès de phrénésie.  
C’étoit plutôt apparemment par la même raision que  
les Athletes parmi les Anciens avoient accoutumé de  
s’oindre tout le corps d’huile, que pour la raision qu’on  
en donne communément ; favoir, qu’il étoit plus dif-  
ficile de tenir prifie bien ferme: la transpiration étant  
arrêtée , il y avoit une plus grande abondance de sang  
& d’efprits pour les mufcles , ce qui donnoit à ces Ath-  
letes plus de force & plus de vigueur durant ces exer-  
cices. Pour cette raifon peut-être on attribue Commu-  
nément à Herodicus l'invention de Ponction, lui qui  
a été le premier qui a prescrit des remedes pour les  
Athletes. Hippoerate & Galien défendent l’usage des  
huiles & des graisses dans les plaies récentes & dans  
les ulceres, par Cette raifon qu’elles retiennent au-  
dedans la matiere qui devroit sortir , *ce* qui occa-  
sionne souvent des chairs fongueuses. Aussi Hildan  
dans la composition de fon onguent Egyptiac, si sort  
loué par lui - même & par d’autres pour la cure des  
gangrcnes , quoi qu’il ne sioit plus si fort en vogue à  
pressent, n’y sait entrer ni huile, ni graisse ; & Ce n’est  
pas hors de propos qu’il recommande dans cette mê-

1131 DIS

me Vue qtllon prenne garde que la farine de *loves &*de lentilles aVec laquelle il le sait, ne soit point trop  
bouillie , de peur qu’elle nc contracte de la Vilcosité &  
n’occasionne la suppression de la tranEpiration. La raiEon  
en est claire à quiconque entend P Anatomie de ces  
parties ; car les feuilles de l'épiderme font rangées l'une  
dessus l'autre , de maniere qu’elles font fouVent atta-  
chées & collées enfemble par une fubstance aussi ténue  
que celle de la transpiration elle-même ; ainsi dans les  
inflammations & les foulures les huiles glutineufes  
font certainement préjudiciables, & au lieu de dissiper  
l’enflure, elles la tournent en pus; & si elle est près  
d’un os, il y a grand rifque qu’il n’en foit carié. Les  
mêmes obferVations ont été faites au fujet des fuppu-  
ratifs Violens employés d’abord dans le panaris quand  
la tumeur est profonde & près d’un os; & dans ce mê-  
me cas Vous trouVerez qu’Aétius indique une toute  
autre pratique. Nos Chirurgiens sort fcnfément font  
I.indsion le long de la tumeur fur un côté du tendon,  
ce qui épargne de grandes douleurs au malade, & lui  
fauVe le danger. La cire est russe au nombre des fuppu-  
ratifs par Celte , & il n’y a pas de doute qu’elle ne l'oit  
de ce genre : cependant combien peu est-elle employée  
aujourd’hui dans les applications difcussiVes! Les gom-  
mes & les résines , quciqu’elles foient de substance  
complexe , & qu’elles aient un mélange de parties  
pénétrantes , contiennent cependant quelque choEe  
de trop glutineux, comme Aétius lui-même le recon-  
noît ; elles semblent plus propres à fermer les pores  
qu’à les nettoyer: c’est pourquoi Falloppe qui a mieux  
Fu que bien des EcrÎVains , distinguer les *diseussifr* des  
fuppuratifs , croit que les gommes ne conviennent pas  
pour dissiper. Hildan donne plusieurs preuVes des mau-  
vais effets de l’emplâtre styptique de Paracelfe,qui étoit  
si fort Vantée dans fon tems pour la cure des plaies :  
& il attribue ces mauvais eflèts à la grande quantité de  
gomme qui y entre, & qui augmente, dit-il, l'affluen-  
ce des humeurs à la partie à laquelle elle est appliquée.  
Ainsi dans les phlegmons les emplâtres gommeufes ap-  
pliquées trop-tôt, augmentent l'enflure & la douleur;  
car quand on raréfie & qu’on attire les humeurs , &  
qu’en même-tems on bouche les pores, de forte qu’on  
empêche une libre dissipation, on est si éloigné dlaVan-  
cer la discussion , que l’on met la nature dans un tra-  
vail entierement différent , qui est celui de la sup-  
puration. Si l'on examine la composition des emplâ-  
tres & des onguens *discuissifs* qui siont à préEent en νο-  
gue, je crains que la plupart ne méritent cette censiu-  
re: la pratique des Anciens étoit fans doute plus sim-  
ple & plus uniforme. Hippocrate a certainement bien  
entendu la Chirurgie : cependant on ne lit rien d’au-  
cune emplâtre dans fes Otrvrages, il employe feule-  
ment quelquefois le cérat, & cela fort rarement. Les  
onguens dont il fait mention n’aVoient rien d’appro-  
chant de ce à quoi nous donnons ce nom à prefent,  
mais étoient ou de simples huiles, ou des infusions  
d’herbes faites dans de l'huile ; nous trouVons que sia  
pratique pour dissiper rouloit toute entiere fur des fo-  
mentations,méthode qu’il a crue peut-être plus propre  
à extraire la Vertu des plantes, & à la faire passer dans  
les Vaisseaux où est la tumeur. Dans le tems de Cesse  
on aVoit traVaillé d’aVantage silr la matiere médici-  
nale ; & comme le principal mérite de cet Auteur con-  
siste dans la partie Chirurgique de fes Eerits , l’on Voit  
aussi que Ees applications extérieures font le gros de  
Fon LiVre : cependant si nous examinons les émolliens  
qu’il décrit pour faire la difcussion , nous trouVerons  
qu’il y entre une moindre portion d’huile, de graisse,  
ou de cire que dans nos recettes modernes. La compo-  
sition des remedes étoit encore poussée plus loin dans  
le tems d’Andromacus, & plus perfectionnée dans ce-  
lui de Galien , & même après l’on fit beaueoup d’ad-  
ditions à cette partie de la Pharmacie, comme on peut  
l’apprendre d’Àétius. Cependant quoique les ingré-  
diens eussent été sort multipliés, ils n’étoient pascon-  
tradictoires; car , ou il n’y avoit aucune des fubstan-

D IS 1132

ces grasses mêlées avec les *discuissifs,* ( comme on peut  
le remarquer dans plusieurs, lefquels étoient prinei-  
palement des cérats , & confeillés pour la cure des  
écrouelles par Leonides qui est un sort bon Juge : )  
ou si on y en mettoit, pour la forme, on les corri-  
geoit par une plus grande portion d’ingrédiens chauds.  
On Verra après aVoir examiné ce point , que ces regles  
n’ont pas été si bien oblerices dans les âges suÎVans,  
partlculierement dans la composition des onguens.  
Peut-être que ce que Zwelfer remarque fur l'onguent  
d’Agrippa, Eera appliqué aVec justice à la plupart des  
autres dont on *se* Eert pour dissiper; les fucs, dit-il,  
ou les racines bouillies réussiront mieux fans cire ni  
huile. C’est pourquoi dans bien des cas où l'on em-  
ploye à prestent des onguens *diseuststfr* ou fortifians,  
Hippocrate ne *se* EerVoit que de Eomentations d’her-  
bes infusées dans de l’eau. Vous trouVerez la même sim-  
plicité dans l’emplatre de Nechepso, dont Aétius fait  
mention : ce ne fiant que des feuilles de cyprès broyées  
& trempées dans du νΐη nouVéau de la seconde cuice;  
il la recommande comme un admirable *dis.cujsiy* dans  
les écrouelles , & il assure qu’elle les guérira en Eept  
jours. Il dit qu’il y a une telle propriété dans ce re-  
mede , qu’il en fait une efpece de spécifique pour ce  
cas; & il ajoute que si on Veut y changer ou y mêler  
quelque choEe, on fera plutôt du mal que du bien.  
Certainement dans toutes les compositions disicussiVes  
le mélange des matieres glutineufes semble contri-  
buer moins à leur efficacité qu’à leur consistance. Ceci  
peut être dit particulierement des onguens & emplâ-  
tres mercuriels qui répondroient mieux au but qu’on  
sie proposieroit de dissiper, si le mercure étoit mêlé sieu-  
lement aVec un peu de lard comme le mêloit Fallope,  
ou aVec de la térébenthine ; au lieu que siuÎVant la  
méthüde commune, il est enterré sians raision dans un  
amas de matieres glutineusies ou mucilagineusies , qui  
en bouchant les pores , ne sierVent qu’à empêcher que  
le mercure n’opere , & l'éteignent, à proprement par-  
ler. A l'égard de l’usage des emplâtres pour dissiper,  
Galien en desiapprotrve la forme même , qui est trop  
dure,& ne leur permet pas de plier: c’est pourquoi dans  
les phlegmons qui ont besioin de disicussion, il ne con-  
seille que les linimens, comme moins capables d’obsi  
truer les pores. Les emplâtres *ex succis,* décrits par  
Aétius , siont d’une consistance conVenable , lorfque  
les si-lcs des plantes Eont bOuillis dans de l’huile Eeule-  
ment. Cependant dans les enflures appellées ὀιδηματα,  
les emplâtres Eont conVenables &peilVent être regar-  
dées en quelque fens comme une farte de bandage ou  
de compresse qui repousse les humeurs dans leurs ca-  
naux, & leur rend leur cours accoutumé.

Par-là nous Voyons les meilleures méthodes pour la  
discussion que nous indiquent & la nature & Ees meil-  
leurs interpretes; & Eur tout ce qui Vient d’être dit à  
ce fujet, on pourra , aisément je pense, se former une  
juste idée de la supputation. Pour la produire il faut  
boucher si fort les pores, qu’il ne puisse passer d’air  
à traVers la peau, & qu’en même-tems les humeurs  
soient tellement raréfiées & attirées , que par la gran-  
de distention qu’elles catssent, elles creVent le tissu  
des Vaisseaux , & paroissent ensuite en forme de pus ,  
lorsqu’elles siont extraVasées & parVenues à digestion.  
Il arrive de-là que-lorsqu’on ouVre une tumeur trop-  
tôt, la matiere étant encore crue , on l'empêche de  
mûrir. C’est pourquoi tous ces remedes qui ont été  
regardés comme de mauvais *discuissifs,* fiant les meil-  
leurs si-lppuratifs: Galien dit conformément à cela,  
qu’ils doÎVent essentiellement être composés de par-  
ties grossieres; & Celfe croit que le *Tetrapharmacum*qui est composé de poix, de graisse , de résine & de  
cire , est le plus efficace de tous les fuppuratifs. Ainsi  
dans les plaies la matiere est enfin amenée à digef-  
tîon par l’application des remedes emplastiques : &  
comme on a obfervé à l'égard de la difcussion, qulon  
ne doit y employer aucune matiere bien visquetsse,  
. de même pour la supputation on ne doit mêler dans

1133 DIS

les remedes aucune chofe qui foit trop diseussiVe ou i  
détersiVe, par la rasson que donne Houliesu qulon ου-  
vre les pores , qui deVroient être tenus fermés. Il  
n’y a eu que trop de malheureux exemples qui nous  
montrent que lorfque l’intention étoit de faire suppu-  
ter , on employoit des remedes Vraiment *disetissifs ;*lorEque la matiere tend d’elle-même à la sijppura-  
tion , tout ee qulon sait pour la dilcussion, la réVul-  
sion ou lléVacuation ne fert qu’à la détourner de sim  
issue naturelle, & ainsi ne fait que prolonger la Cure ,  
& quelquefois la fait manquer entierement. Il est Clair  
au Contraire que lorfque l'on traVaille à la discussion ,  
il faut en même-tems fe EerVir de tous les remedes in-  
térieurs pour vuider les Vaisseaux & dissiper les obf-  
tructions qui s’y Εοηι formées, Comme Aétius l’incul-  
que à toute occasion ; Car autrement au lieu d’obtenir  
ladifCussion, on poussera la matiere à la suppuration.  
La nature est toujours simple & uniforme, & Part pour  
réussir doit toujours tendre au même but; & certaine-  
ment si Cette partie de la Chirurgie étoit misie par les  
Maîtres de cet Art dans un meilleur jour , si les effets  
des applÎCations e.xtérieures étoient mieux édairCis,  
rien ne pourroit nous donner plus de lumieres fur la  
Vertu & les opérations des remedes intérieurs.

Je ne fereis pas entierement de l’aVÎs du Docteur Freind,  
& je ne Voudrois point assurer généralement aVec lui  
que les huiles & les ingrédiens onctueux ne font point  
propres pour difcuter. Car je conçois que la discussion  
d’une tumeur inflammatoire fe fait plutôt en rendant  
la matiere qui est en stagnation , & qui forme la tu-  
meur, capable de circuler dans les Vaisseaux destinés à  
la receVûir , qu’en l'atténuant au point de pouvoir s’é-  
chapper par les pores de la peau. Mais il est constant  
que les ingrédiens d’une nature huileufe, relâchent la  
partie à laquelle ils font appliqués; conféquemment  
dûnnent lieu à l'accroissement des diametres des vaise  
Peaux Eanguins , où il peut y aVoir contraction, & les  
rendent d’autant plus perméables à la matiere obs-  
truante , surtout lorsqu’elle a été atténuée par l’appli-  
cation de médicamens chauds. Voyez*Alelpha.*

DISEPHTHOS, ύμίσεφθος. Voyez *Dipyros.*DISLOCATIO. Voyez *Luxatio.*

DISPENSATOR , est le nom qu’on donne quelque-  
fois à l'Apothicaire , surtout lorsqu’on le considere ,  
comme préparant & composiant actuellement des mé-  
dicamens. En terme de Pharmacie, *dispensare,* c’est  
ramasser des plantes & les ranger dans leur ordre con-  
venable.

Ger. Dornæus appelle dans *sa Geneal. Muterai, cap.* 8.  
*Vol. I. Theath. Chym.* F Archée , le Dispensateur natu-  
rel des minéraux.

DISPENSATORIUM, *Apotlelcairerie,* ou le lieu où  
l’on prépaie des médicamens. Ce mot sic dit aussi fré-  
quemment d’une Pharmacopée ou d’un LiVre qui trai-  
te de la composition des remedes.

DISPLICENTIA , δ[υσαρέστησις. Voyez *Dysarestesis.*DISPOSITIO. Voyez *Diathesis.*

DISRUPTIO, espeee de piquure profonde qui traVerfe  
la peau, & pénètre dans la chair. CasTELLI, d’après  
AVÎcene.

DISSECTIO, *Dissection,* ou Part de préparer un cada-  
Vre, pour en démontrer les différentes parties.

DISSEPTUM, le *Diaphragme.*

DISSOLVENTIA, *Disselvans,* ou remedes qui résol-  
vent les conerétions qui forment des obstructions dans  
le corps.

*Dissolvant* en Chymie est la même chofe que Mcnsiruc.  
DISSOLUTIO , *Disselution*, est une fyncope, une dé-  
faillance , ou même la mort.

DISSOLUTUS MORBUS, *iadyssenterie.*

DISTENTIO, *distension,* ce terme signifie simplement  
*dilatation,* ou *extension*, ou *convulsion s &* c’est en ce  
siens qu’on dit *distentio nervorum,* distension des nerfs.

DISTICHIA ou D1STICHIASIS, ύμστιχία, ὕπνοςιχτα-

DIU ΐΐ34

σις, de ύὑὶς, *double -, 8e* de στίχη, *rang.* C’est une mala-  
die des yeux dans laquelle il y a aux paupieres un dou-  
ble rang de poils, ou tout au moins des poils superflus.  
GaLIEN. **AETIUS.**

DISTICHUM , ce mot a la même étymologie que le  
précédent. Clest cette estpece d’orge qui n’a que deux  
ran^s de grain. BLANCARD. «

DISTORTIO ou DISTORSIO, *distorsion: ce* mot Ce  
dit des yeux, & des perflonnes qui n’ont pas la prunel-  
le tournée vis-à-vis l'objet qu’elles regardent, ou qui  
louehent. On l’applique aussi à toute autre partie du  
corps qui n’est pas dans *sa* situation naturelle.

DISTORTOR ORIS ou MUSCULUS ZYGOMA-  
TICUS , le *Zygomatique,* Voyez *Caput.*

DISTRACTIO, *division,* c’est en Chymie la désunion  
de deux substances, faite aVec difficulté, foit par Voie  
de séparation , Eoit par la calcination. RULAND.

DISTRIBUTIO, *distribution* , ce mot Ee dit en Mede-  
cine des fiscs nourriciers, & il est synonyme à *Anado-  
sis* ; ou excrémens , & Clest la même choste que *diacho-  
resis ,* ou *diachorema.* Il *se* prend aussi quelquefois pour  
*division.*

D I T

DITRICHIASIS, ό[ιτριχίασις, de ssso , *doublement , &  
dersiflo cheveux ou poil. Noyez Distichia.*

D I V

DI VAPORATIO, *Exalaifon.*

DIVERSORIUM ou RECEPTACULUM CHYLI,  
*Réservoir du chyle.* CasTELLI.

DIVERTALLUM, clest, felon Paracelte, tout ce qui  
s’engendre d’élémens. Ruland rend ce mot *pargenera-  
t’o elementorum.*

D1VIDENS FASCIA, nom d’un bandage pour le col.  
Voyez *Faseia.*

DIVINUS , *divin*, épithete pompeisse que l’on donne à  
quelques compositions en qui l’on supposie des proprié-  
tés singulieres.

D I U

DIURESIS , δώρησις, de Jpov, *excrétion de l’urine,* d’où  
l’on a fait

DIURETICA, *diurétiques*, ou remedes qui provoquent  
l’évacuation des urines.

On entend par *diurétiques,* les remedes qui chassent hors  
du corps la férosité sialée, imprégnée de parties grossie-  
res, terrestres & rccrémentitielles par les passages de  
l’urine.

Voiei ce qu’en dit & l’énumération qu’en fait Celfe dans  
le trentieme Chapitre de sim second Livre.

« Tous les Végétaux odoriférans qui *se* cultiVent dans les  
« Jardins , comme le persil, la rue,l'anet, le basilic, la  
« mente, l’hysiope , l’anis, la coriandre , le cresson .  
« la roquette, le fenouil, l'asperge, le caprier, l’herbe  
« aux chats , le thym , la fariette, la lampfane , le pa-  
« nais, lecherVÎ, l’oignon, font couler les urines.

Quant à nous (dit Hoffman) les remedes que nous re-  
commandons dans la même intention font, entre les  
végétaux, les racines de persil, de celeri, d’afperge ,  
de chiendent, de réglisse , degarence, de panais , de  
raiponce , la pareira-brava , & l'alemelle ; les feuilles  
de persil, de liere terrestre , de queue de cheval, de  
cerfeuil, de l'ortie , & toutes les efpeces d’ail & de poi-  
reaux ; les fleurs de genest, de bleuets, les graines de  
navet, de persil , de celeri, de fenouil, de gremil,  
d’ortie, de violettes , les quatre femences froides ma-  
jeures , celles de pié de loup ; les fruits d’Alkekenge,  
d’églantier , de genievre, les fraifes ; les bois de genie-

ϊι '3 5 P I U

vre, de fassafràs, & l’écorce de ce dernier ; les résines  
;& les baumes , le mastic , le fuccin , les baumes de la  
Meeque & de copaü ; entre les animaux, les canthari-  
des , les cloportes , les Vers de Mai, ou prosicarabées,  
les /corpions, les crapauds, les Vers de terre, la coche-  
nille , le petit lait ; tous les siels alcalis tirés parlacal-  
cinationfle siel de sclccin , llarcanum duplicatum , la  
solution des yeux d’écreyisses, le nitre ; entre les pré-  
parations & compositions , la lessiVe bénite de Myn-  
ficht , la teinture de tartre, la teinture alcaline de l'an-  
timoine , la terre foliée de tartre , la teinture de cail-  
loux, la liqueur lithontriptiquc de Michael ; le tartre  
foluble, l’esprit de térébenthine, de mastic , de fuccin,  
le baume de soufre fait aVec l’huile de térébenthine,  
ou de genleVre, l'huile degenieVte, le νΐη de Maleoi-  
sie altéré aVec le genleVre , le sirop de guimauve de  
Fernel, les trochisques d’Alkekenge.

La diminution de l’écoulement de l'urine, ou la difficulté  
qu’elle trouVe à sortir, peut Venir de dÎVerscs caufes :  
i° Du défaut d’humidité dans le sang. 2°Del.obstruc-  
tion causée dans les couloirs des reins par des liqueurs  
épaisses & ténaces. 30 Du spafme Violent & de la con-  
traction contre nature, des petits canaux des reins;  
enfin , par le trop grand relaChement & la résolution  
de ces mêmes canaux. Il faut donc différens remedes  
qui aient un rapport à ces différentes causes, pour exci-  
ter la fécrétion de l'urine. En effet, H y en a qui por-  
tent des fluides dans le fang qui s’épaissit, & augmen-  
tent la séerétion de l'urine , entre lesquels il faut met-  
tre tous les délayans aqueux , une boisson abondante de  
l’eau douce , tant chaude que froide , & mieux encore  
chargéede la teinture des plantes *diurétiques*, l’infu-  
sion du thé, & la décoction du cassé. Telle est aussi la  
vertu des eaux médicinales, tant chaudes que froides,  
qui, outre la quantité de liquide qu’elles portent dans  
lefang & dont elles le délayent, à raifon du principe  
alcali qu’elles renferment, ont en même-tems dans un  
haut degré la faculté de dissoudre les humeurs VÎfqueu-  
fes , & de débarrasser les obstructions formées dans le  
couloir des reins. Tel est encore l’effet du petit lait,  
qui tire *sa* Vertu d’un principe aqueux abondant, &  
d’un fel doux, nitreux, détersif, & légerementirritant.  
D’autres *diurétiques* agissenten dissolyantles humeurs  
visqueusies & épaisses, qui bouchent & obstruent les  
couloirs des reins, & qui rendent ces liqueurs propres  
à y passer. Telle est la maniere d’agir de tous les siels  
fixes , & des lessiVes qui en siont composiées , comme de  
la teinture de tartre, de la teinture alcaline dlantimoi-  
ne, de la teinture de Cailloux, de la terre foliée de  
tartre, du tartre foluble , de llarcanum tluplleatum , de  
la solution d’yeux d’écreVisses, & de la magnesie blan-  
che, loreque l'aoide qu’elle trouVe dans l’estomac &  
dans les premieres Voies, la fait dégénérer en sel apé-  
ritif; de la teinture de chaux Vice, de la nacre de per-  
Ies , & des coraux unis aVec le silc de citron ; enfin ,  
des fiels qui fe tirent par éVaporation des eaux médici-  
nales. Quelques *diurétiques* operent en catssant un re-  
làchement des fibres du couloir des reins attaquées de  
contractions fipasinodiques, qui empêchent l'exCrétion  
de l'urine. On recommande alors outre le nitre, les  
quatre sementes froides majeures, & les émulsions  
qu’on en compofe, la graine de paVot blanc, de naVet,  
de gremil , de pié de loup, les baies d’Alkekenge ,  
& les trochifques qu’on en prépare. La même Vertu *se*trouVe dans notre liqueur minérale anodyne , remede  
sûr & efficace, le safran & fa teinture , dans le fuc de  
chiendent, à caisse du fel nitreux que contient cette  
plante,dans la décoction de ses racines, & de celles  
d’afperge, & dans l'huile d’amandes douces qui est un  
adoucissant merVeilleux. Quelques autres fortifient &  
resserrent les couloirs des reins trop relâchés ; ce qu’ils  
font par un principe huileux, fubti l & délié, de nature  
balfiamique, comme les baumes de la Mecque & de -  
Copaü, la térébenthine, le genleVre, les baies & le  
bois de cette plante, le sassafras, le persil, le panais,

DIU 1136

le fenouil, l’anis, la raiponce, le celeri, & toutes les  
préparations de Ces mixtes, huiles, teintures , efprits ,  
décoctions , infusions. D’autres agssent à raifon d’un  
principe terreux,fixe, fiulphureux, fortifiant, comme les  
fruits d’églantier , le rob de genleVre , & la maleoisie  
de genleVre qui en est compofée, les fraifes desséchées,  
la parefra-braVa, le liere terrestre, l’écorce des racines  
d’acacia, la queue de cheVal, la Véronique & le Cer-  
seuil. Enfin , il y a des *diurétiques* dont l'efficacité dé-  
pend d’une irritation puissante qu’ils caufent aux cou-  
loirs des reins, qu’on emploie lorfque leur tension est  
entierement détruite, & dont l'indication cesse, dès  
qu’elle est rétablie. Cette Vertu est particuliere à presi-  
que tous les Insectes , & notamment aux cantharides ,  
aux cloportes, aux araignées, auxsscorpions , au Vers  
de Mai, aux crapauds desséchés, & parmi les Végétaux,  
à toutes les especes de poireaux & d’ail.

Puisqu’il y a des différences si marquées entre les ά/uré-  
*tiques,* à rasson de leurs principes & de leurs opérations,  
leur application doit être aussi fort différente , & il en  
faut faire un choix fcrupuleux , relatÎVement aux cir-  
constances. Si l’on donnoit à un malade attaqué de la  
pierre *dos diurétiques* chauds , pleins d’une huile fubti-  
le, balfamique, comme la térébenthine, les remedes  
tirés du fuccin & du genleVre ; ou les baumes de la Mee-  
que, de Copaü, ou du Pérou , dans le tems de la plé-  
thore, Eans aVoir eu laprudence de la diminuer; ou  
sillon donnoit des *diurétiques* alors, doués d’un fel  
caustique,comme il s’en trouVe dans les infectes;de l'ail,  
des oignons & du poireau;il est stans difficulté qu’on cau  
seroit un préjudice notable, qu’on porteroit l'inflam-  
mation dans les reins, & qu’on aideroit la formation  
du calcul. Au contraire, on *se* fendra aVec beaucoup  
de si.iccès de ces remedes énergiques dans les fujets hu-  
mides, peu sensibles, dans les gens du peuple, & ceux  
qui usient d’alimens qui épaississent les liqueurs, & dans  
les maladies qui naifient d’une abondanee de siérosi-  
tés impures, comme les fleurs blanches des femmes,  
la gonorrhée, & la disposition à l'anarfarque & à la  
leucophlegmatie.

Les *diurétiques* acres & irritans siont encore beaucoup  
plus préjudlciables, si la suppression d’urine est cardée  
par des affections douloureuses, comme dans le cal-  
cul, ou par des contractions spasinodiques. Dans ces  
circonstances , il est donc plus sûr & plus aVantageux,  
de faire usage de ceux qui agiflent en relâchant les  
contractions fpasinodiques, & calmant les douleurs,  
comme font les baies d’Alkekenge, les graines de na-  
Vet, de pié de loup , de paVot blanc , de gremil, les  
quatre femenees froides majeures , & leurs émulsions,  
les trochifques d’Alkekenge aVee l’opium , le nitre  
antimonié , le nitre dépuré, l’eau de fleurs de la reine  
des prés, de tilleul, d’acacia , l'huile d’amandes dcu-  
tes, l’esprit de nitre dulcifié , notre liqueur minérale  
anodyne, le petit lait ; & à l’extérieur, les bains , les  
demi-bains, les fomentations émollientes, tous re-  
medes d’une efficaeité merVeilleufe , & qui, appaifant  
lesfpafmes douloureux, non-feulement rétablissent l’é-  
coulement de l’urine supprimé ; mais sacilitent extre-  
mement la descente du calcul par les ureteres & même  
sa sortie.

LorEque la maladie consiste dans une abondance de *sé-  
rosités* sedées & tartareuses , qui est la Causte ordi-  
naire des douleurs de goute & de rhumarisine ; on  
en procure utilement lléVacuation, au moyen des *dut-  
rétiques* doux , & non des plus chauds ; de crainte  
que ces derniers mettant les sels dans un mouVement  
Violent, maigrissent les douleurs dans les parties où  
ils se cantonneront. On ne peut que recommander,  
pour parVenir à cette éVacuation , les racines de sasse-  
pareille , de pareira-braVa , de sassafras , de fquine ,  
celles de reglisse , d’afperges , de garance , de chico-  
rée fauVage , de fenouil, de persil, de chiendent, le  
bois de genleVre , & les décoctions de ces mixtes dans  
le bouillon de viande, ou l’eau simple , le petit lait,

&

ïI37 DIU

& Eurtout les eallix médicinales aigrelettes , ou ther-  
males tempérées.

Mais s’il s’agit de faire sertir des humeurs peccantes ,  
vifqueufes , ténaces, adhérentes à la vessie , & les pre-  
miers élémens du calcul, on aura besoin des *diuréti-  
ques* les plus acres , & les plus forts , & l.lon cmploye-  
ra aVcc fuccès l'ail dans l’efprit de genievre , la poudre  
de cloporte , les vers de Mai, la teinture des cantha-  
rides , la teinture alkaline d’antimoine , la teinture de  
cailloux , & celle de chaux vive. Ces remedes ordon-  
nés avec circorsspection , fiant aussi d’usage dans la go-  
norrhée virulente, lorsqu’il s’agit d’expulfer par les  
urines une matiere ténace , adhérente aux prostates ,  
au col de la Vessie & à l'urethre.

Les remedes les plus unÏVerfels , les plus furs , & les plus  
utiles pour faire fortir la sérosité urineusie , font les siels  
tant alkalis fixes, que neutres de toute esipcce , parce  
qu’ils dissolvent les fiscs visiqueux, & ténaces qui obsi-  
truent les petits canaux qui philtrent l’urine , & que  
l’irritation douce qu’ils caufent, en hâte l’excrétion;  
c’est ce qu’opcrent parfaitement la liqueur de fiel de  
tartre , de cendres gravelées, de nitre fixe , le tartre  
vitriolé , le fel d’abiynthe, la solution des yeux d’é-  
creVisses, le tartre soluble , la terre foliée de tartre , le  
nitre antimonié, & le fel polychreste.

Mais les diurétiques dont nous Venons de parler , ne fer-  
vent pas seulement à rétablir la fecrétion de l’urine  
interrempue , iis operent d’autres eflèts extremement  
avantageux dans les maladies. Carplusieurs d’entr’eux  
étant apéritifs, & incisifs ; d’autres fortifians, toni-  
ques & balfamiques ; quelques-uns anodyns , ils fiant  
d’un grand fecours dans toutes les affections chroniques  
que produifent les obstructions des glandes, des vif-  
ceres & des Vaisseaux excrétoires , l’impureté & l’a-  
bondance d’tme sérosité acre & tartaresse. Et de fait ,  
s’il y a quelques remedes capables de préferVer de  
l’hydropisie, des tumeurs œdémateuses , des excré-  
tions calculenses, de la goute, ce fiant , fans contre-  
dit les diurétiques. Il faut cependant aVoir foin de  
s’abstenir de tous les chauds , acres & caustiques , au-  
tant qu’il Eera possible , & leur préférer les plus doux  
diurétiques , comme sont le vin de la Mofelle, les  
eaux de Selters , lesbieres & les décoctions qui exci-  
tent doucement la féerétion de Purine.FRED. Hûffm.  
*Med. Ratio. Hist.*

Hippocrate nous apprend que les fievres *sc* terminent  
souvent par des éVacuations copieuses d’urine. Cet Au-  
leur judicieux a fait une étude particuIiere des différen-  
tes efpeces d’urine. & il paroît que c’est delà qu’il tiroit  
principalement fes indications curatives. Maisordon-  
noit-il dans les fleVres des remedes propres à provo-  
quer les urines ? c’estun point qui ne nous est pas tout-  
à-fait connu. Nous n’avons même jtssqu’à préEent en  
Medecine aucun moyen de procurer une éVacuation  
d’urine assez abondante , pour que nous puissions nous  
flater d’emporter par cette Voie la matiere génératri-  
ce de la ficVre. Nous obsierVcrons donc ici qu’il ne faut  
pas compter excessiVement silr les *diurétiques -,* ni sur  
les éVacuations qu’ils produisent dans la cure des fie-  
vres. La rasson de cette méfiance fiera suffisamment  
claire pour quiconque *se* donnera la peine de réfléchir  
fur la structure des parties. Car comme les arteres ré-  
nales fiant moins larges que celles du mésentere , &  
transincttent une moindre quantité de fang; & d’ail-  
leurs comme les Vaisseaux destinés à la sécrétion des  
humeurs dans les reins Eont en plus petit nombre que  
' dans les intestins : il ne faut pas s’attendre à une *éva-  
cuation* aussi considérable par l'une de ces Voies que par  
l'autre , & à d’aussi grands eflets de la part des *diuréti-  
ques,* que de la part des purgatifs. Nous pouVons aVan-  
cer comme un aphorifme, qu’il n’en n’est pas de ces  
remedes ainsi que des émétiques & des cathartiques. Ils  
n’ont pas toujûurs une force siuffifante pour répondre  
aux Vues du Medecin. Je ne nie point qu’on en obtien-  
ne quelquefois une évacuation d’urine fort abondante :  
mais il ne faut pas aVoir beaucoup d’expérience pour  
*Tome III.*

DIU 1138

scivoir qu’ils ne produifent pas toujours cet heureux  
effet , & qu’ils ne soulagent pas dans l’anasiirque , &  
dans d’autres maladies où il y a difficulté d’uriner,au-  
tant qu’on s’en flate en les ordonnant.

C’est une ancienne coutume que de faire prendre à ceux  
qui font attaqués de petite vérole ou de fievre , une  
grande quantité de liqueur délayante. Il y a des Au-  
leurs qui prétendent que cette pratique n’est pOÎnt de  
moderne origine ; mais leur a été tranfmife d’âge en  
âge par Hippocrate. Ce judicieux Auteur, ajoutent-  
ils, prefcrivant avec floin le régime convenable dans  
les maladies aiguës, ordonne des boissons de plusieurs  
efpeces , mais surtout de sa tssane. Ensiarte que ceux  
qui ont introduit les premiers dans la pratique ce que  
nous appellens un régime tempérant & délayant, n’ont  
sait que copier ce qu’a dit Hippocrate dans fon Traité  
*de Ratione Victus in acutis.* Je ne puis qu’approuver  
cette méthode de traiter les fievres ; je la trouve très-  
conforme àlarasson , & l’expérience en est toujours  
suivie des plus heureux effets. Les boissons délayantes  
ne peuvent manquer d’abbattre la Chaleur de la fievre;  
& d’atténuer , & divifier si parfaitement la masse dti  
siang , qu’il Cireulera librement dans les vaisseaux ;  
d’où il arrivera que la matiere superflue & peccante fle-  
ra plus effiCaeement emportée , fiait par les émonctoi-  
res de la peau, floit par la voie des urines. Quoique ces  
boissons délayantes provoquent les urines , il ne faut  
pas les mettre au nombre des éVacuans ; car c’est beau-  
coup moins par quelque qualité *diurétique* qui leur  
floit inhérente, qu’elles produisent cet effet, que par-  
ce qu’elles délayent, & qu’on les prend en grande  
quantité. C’est pourquoi il ne faut pas crcire qu’après  
une évacuation abondante d’urine , les vaisseaux foient  
vuidés. La même quantité d’humeur peut continuer  
d’y circuler. Ne plaçons done point ces boissens par-  
mi les évacuans. Contentons-nens de leur attribuer'  
la seule qualité qu’elles aient, la faculté de délayer.  
**FstEIND,** *Comment, in Hipp..*

DIUTURNUS , *chronique* ; cette épithete *se* donne à  
certaines maladies.

DIVULSIO URINÆ ; séparation irréguliere de l’uriné  
dans laquelle le sédiment est divisé en petites masses sé-  
parées les unes des autres & inégales.

DIURNUS, *journalier.* Ce mot *se* dit de plusieurs mala-  
dies , mais surtout des fievres qui augmentent pen-  
dant le jour.

D I W

DIWIPAHURU ; esipece de *convolvulus* qui croît dans  
l'Ifle de Ceylan, & dont Breyne a fait mention.

D I Y

DIYDROS , δίυδρος . *très-humide.* **HIPPOCRATE.**DIYGROS , δίυγρος. Voyez *Diydros.*

DIYLYSMOS, διυλισμἐν, de ύμυλίζω, *philtrer s* laperco-  
lation ou filtration d’une liqueur par laquelle elle fe  
dépure.

DOC

DOCHME, ύμοχμὴ ; mefure des longueurs parmi les  
Grecs. C’étoit à peu près la largeur de quatre doigts.

DOCIMASTICE ; l’art d’examiner les fossiles, & de  
connoître les métaux & les minéraux qu’ils contien-  
nent.

DOCTILETUS ; c’est dans Paracelfe un certain reme-  
de qui guérit le cancer, à ce qu’ll dit, mais dont il ne  
donne point la composition.

D O D

DODARTIA ; plante ainsi nommée parM. de Tourne-  
fect, en l'honneur de M. Dodart, Membre de l.Aca-  
démie des Seiences de Paris.

C C c ç

ιΐ39 DOD

Voici ses caracteres :

Son calyce est monopétal, tubuleux, & diVisié en cinq  
longs fegmens. Sa fleur est monopétale a deux leVres ,  
avec un petit cafque fait en corne & dlvise en deux, &  
une barbe longue divisée en trois, & à trois sillons.  
Elle est tubuleufe dans *sa* partie inférieure, qui con-  
tient intérieurement quatre étamines qui ont chacune  
deux testicules. Scs fleurs croissent toujours féparées  
les unes des autres , & non point en guirlande. On  
trouve tout au fond du calyce un placenta, fur lequel  
fe forme un oVaire sphérique. Du centre de la fommi-  
té de cet OVaire procede un long tube ou pistil, qui fe  
grossissant à fon sommet devient un fruit fphérique à  
deux cayssulcs , InValee, & dÎVÎfé par compartiment en  
deux cellules pleines de petites semences.

On n’en trouve dans BoerhaaVe qu’une espece , qu’il  
nomme

*Dodart'a Orientalis , flore purpurascente ,* T. C. 45. Voy.  
2. 350. **BOERHAAVE,** *Index alt. Plant. Vol.I.*

Miller fait mention d’une autre ; c’est la

*DodarelabelelcPs folio,flore albo spicato. Dodartiaâfeuille  
de pâquerette*, et à *fleurs blanches en épi.*

On n’attribue à aucune des deux nulle propriété médle  
cinale que je commisse.

DOEECADACTY LCN , δωὸἈκαύῥακτυλον ; est un  
nom qu’on a donné au duodénum , parce qu’on dit  
qu’il a en longueur la largeur de douze travers de  
doigts.

DODECAFHAR.MACUM ; composition dans laquel-  
le il entre douze ingrédiens. Clestpourquoi l'on a don-  
né cette épithete à l’onguent des Apôtres.

DODECATHEON , δ[ωό[εκάθ?ον ; nom d’un antidote  
composé de douze simples, &décrltpar PaulEginete,  
*Lib. VII. cap.* 11.

DODRA ; efpece de potion que les Anciens ordon-  
noient , & dans laquelle il entroit neuf ingrédiens.  
CasTFI i 1.

DODRANS, σπιθαμὴ; poids & mesure dont la valeur  
est les trois quarts d’un entier. Ainsi le *dodrans* d’une  
lÎVre est lestrois quarts de la lÎVre , ou neuf onces. Le  
*dodrans Tun* pié est les trois quarts d’un pié , ou neuf  
pouces.

D (E D

DCFDIX , *soclsoesi ,* ou *Cochleare.* Voyez ce mot.  
Ce mot signifie aussi un *pilon.* GoRRÆUs.

D O G

I

DOGGA ; terme Arabe synonyme à *Paronychia.* Voyez  
*Paronychia.*

DOGMA,ssspu\* , desscKPla , *penser’ un dogme.* C’est  
en Medecine un sentiment fondé fur la rasson & l'expé-  
rience, les deux fondemens de toute la doctrine des  
Dogmatiques ; ce en quoi ils l'ont distingués des Mé-  
thodiques & des Empiriques. VoVez ce que nous aVons  
dit de ces trois Sectes dans la préface.

DOGMATICI, *dogmatsu’tes* ; fecte de Medecins , au  
fujet de laquelle on peut recourir à la p réface.

D O L

DOLET, *Vitriol rouge.* **R.UIAND.**

DOLICHOLII. HOS , «ψολῥχόλιθος, de ύ[όλιχος, *foeve ;*c’est un nom que Velfchics donne à de certaines pier-  
res noirâtres qui Viennent du Tirole qui ont la forme  
d’unefe^p, *Se* qui rendent une odeur agréable lorfqu’on  
les frote. CasTELLI, d’après les *Ephémérides ^es Cu-  
rieux de In Nature , An.* 1. *Obs.* 157.

D O L 1140

LOLICHOS, *soorlygç, long Ou prolixe* ; ce mot signifie  
aussi une gonfle ou seVe, ou une courfe de douze stades,  
ou, felon Suidas , de vingt-quatre.

EOLOR , *douleur.*

*Prognoflics tirés de la douleur dans les maladies aiguës.*

Galien définit la *douleur* dans le premier LiVre de fes  
*Elément,* far opposition au plaisir, une sensation désia-  
gréable & incommode. Il y a des *douleurs dO* difleren-  
tcs sortes : l’une est accompagnée d’un fentiment de  
pulsation, l'autre de pesanteur; celle-ci de tensicn,  
celle-là d’érosion , d’incision , de ponction , & de per-  
foration. Ces dcrnicres sont toutes comprisies avec  
leurs différences Eous le nom d’aiguës. Enfin il y a une  
douleur acccmj agnée d’engourdissement.

Les Medecins appellent la premiere efjece de *douleur,  
pulsaelve.* Galien dit *sue Locis affectis -> Lib. II. cap.* 3.  
qu’elle est toujours une des sintes de quelque inflam-  
mation considérable dansles arteres & dans les f arties  
contenantes , lesquelles étant opprimées & resserrées à  
chaque diastole ou éléVation , il si? fait une répercussiun  
douloureufe si la j artie est naturelle ment fensible. Il y  
a ordinairement *douleur* avec pulsation dansles abfcès  
qui tendent à fuppuration.

Ils aj j estent la fecondc efpece de douleur, *pesante ,* par-  
ce qu’ll y a dans le lieu affacté, qui est toujoi’rs quel-  
que partie charnue, comme une fenfatlon produite par  
l'action d’un poids. Telle est la douleur qui *se* sait fen-  
tir , feion le Commentaire de Galien fur *ï’Apb. 6.  
I ib. V.* dans l’inflammation des reins ou du foie.

Hil gocrate dit, *EpidéVI.sect.s. TM.* que cette *douleur* est  
plirticuliere aux reins; & Galien remarque, *de Locis  
affectis, Lib. II. cap.* 4. qu’outre les reins, elle fe fait  
fentir aussi au soie , à la rate, à la peau , aux glandes &  
aux poumens. Ces parties, dit-il, étant incommodées  
jar distension , la membrane dans laquelle elles font  
enVeloppées, *se* trouVe opprimée & distendue ; d’où  
naît la sensation de pesanteur.

La *douleur* accompagnée de distension , qu’Archigene  
appelloit *douleur distendante,* est produite parla dilata-  
tion , ou par la conyulsion des parties nerVeusies, muf  
culetsses ou membraneusies, affectées par quelque hu-  
meur , flatulence ou inflammation.

La quatrieme espece de *douleur,* qu’on appelle *douleur  
algue,* comprend toutes les senfations produites par  
Perosum, par la ponction , parla perforation & autres  
çaufesfemblables. Les substances excessivement sidées  
ou acrimonieuses , excitent en rongeant ou en déter-  
geant aVec trop de Violence, une *douleur* aiguë; c’est  
ce qui arrÎVe dans la dyssenterie , & dans d’autres ma-  
ladies dans lesquelles il y a déchirement de parties.  
Les *douleurs* pongitÎVes font particulieres aux mem-  
branes irritées par une bile acrimonietsse, comme il  
arrÎVe dans les pleurésies, où la bile a porté l’inflamma-  
tion dans la membrane qu’on appelle la pleure. Les  
*dantleurs* causées par une humeur qui picote , tranche &  
perce les intestins, font fort analogues aux *douleurs*pongitÎVes.

Enfin , il y a des *douleurs* qui accompagnent ou produi-  
fent l’engourdissement, & dont la Violence éteint la  
chaleur naturelle dans les parties affectées; elles pro-  
viennent d’une inflammation , dans laquelle les nerfs  
& les arteres font si fortement comprimés, que la  
chaleur ne peut plus paffer d’une partie à une autre.  
C’est ce qui arrÎVe dans l'affection des reins où il y a in-  
flammation : les jambes font quelquefois faisies d’un  
engourdissement difficile à dissiper.

Outre les efpeces de *douleur* dont nous venons de faire  
mention , οη en distingue un grand nombre d’autres. Il  
y a des *douleurs* fixes, des *douleurs* errantes & vagues;  
celles-ci *fe* font sentir quelquefois lorsqu’il y a fur-  
abondance d’humeurs , des *douleurs* continues , des  
*douleurs* intermittentes, des *douleurs* fortes, des *dou-  
leurs secluluS.* Il y en a qui attaquent le malade dans le

1141 D O L

commencement de fa maladie , d’autres dans le cours :  
il y en a qui fe font fentir dans les jours critiques, &  
quelquefois dans d’autres jours. Enfin, pour ne pas  
pousser la distribution plus loin, il y en a dont le siége  
est dans les parties extérieures , & d’autres dont le fié-  
ge est dans les parties intérieures. Les unes attaquent  
les parties nobles, les autres attaquent d’autres parties.  
Si l’on en croit Galien, *Comm. eln 6. Aph. 5. ces* distin-  
étions font très-importantes , lorsqu’il est question de  
prognostiquer l’évenement dans les maladies. Toute  
*douleur* a pour cause une injure faite à quelque partie.  
Cette proposition est trop claire pour avoir besoin de  
démonstration. Galien qui avoit fait une étude pro-  
fonde de toutes les causes des *douleurs,* répete en diffé-  
rens endroits de ses Ouvrages, qu’elles proViennent  
de l’une ou de l'autre de celles-ci ; favoir , ou de l’alté-  
rationsilbite d’une partie, c’est-à-dire, d’une nouvel-  
le tempérie qui s’y est brissquement introduite ; ou de  
solution de continuité. Il y a des Auteurs qui n’admet-  
tent pour toute caufe des *douleurs*, que la solution de  
continuité , prétendant que ni la chaleur , ni le froid  
n’incommodent qu’en conséquence d’une folution de  
continuité. Ils s’appuient même de l’autorité de Ga-  
lien, pour démontrer que toute qualité excessiVe est  
nécessairement fluvie de solution de continuité. 11 faut  
convenir que tel est le sentiment de Galien, & qu’il  
l’expofed’une maniere fort distincte,furtout, *Lib. IV.  
cap. z. de Simpl. Med. Comment.* 3. *in Hipp. de Fract. &c  
Lib.deInaequaI. tempxap.6.* De tout ce que nous avons  
dit jusqu’ici, nous conclurrons donc que la douleur est  
produite par une solution de continuité, qui a pour  
caisse ou une intempérie subitement introduite, ou  
l’incision, ou la corrosion, ou une fracture, ou enfin  
la tension. Les parties intérieures font douloureufes ,  
lorfque la violence d’une fievre dessèche ou picote les  
membranes nerveufies, ou lorsqu’une inflammation,  
une érésipele, quelque grande obstruction, ou un abflcès,  
ou enfin des vents , tirent les vificeres de leur état na-  
turel. Les *douleurs* provenant des catsses que nous ve-  
nons d’expofier, c’est avec raifion qu’on les regarde  
comme des Eymptomes fâcheux, foit qu’elles foient  
feules, soit que d’autres indispositions les accompa-  
gnent ; car toute douleur épuisie les forces, donne lieu  
à des crudités, & empêche la coction des humeurs.  
Entre les *douleurs* les plus fâcheufes, font celles qu’on  
sient dans les vifceres & les parties nobles ; & entre les  
*douleurs* qui affligent les Vifceres &les parties nobles,  
les plus funestes en tout fens font celles dont la Violen-  
ce & l'opiniâtreté font les plus grandes, qui détruifent  
la chaleur naturelle, & qui par confisquent ne promet-  
rent rien que de fâcheux. Les *douleurs* rallenties, er-  
rantes & de peu de durée , passent pour moins dange-  
reufes,.parce qu’elles ne proViennent point de l’affec-  
tion des Vifceres, mais de l’indisposition de quelque  
partie moins noble. Il y a quelquefois dans les mala-  
dies aiguës des *douleurs,* qui, quoique mauVaifes en  
elles mêmes, annoncent des fuites heuretsses, & dé-  
terminent le Medecin à prognostiquer le recouVre-  
ment de la santé : telles fiant celles, par exemple, qui

- attaquent le malade, un jour critique, qui *se* font Een-  
tir dans quelque partie, que l’on ne met pas au rang des  
nobles, comme les jambes, les piés & autres sembla-  
bles , & qui marquent la coction des humeurs. Mais je  
Vais passer aux *douleurs* dont on peut tirer un bon ou un  
mauVais prognostic dans les maladies aiguës, & dont  
la présence annonce au Medecin le salut ou la mort du  
malade.

«

*Douleurs considérées commeprognosuicsdurecouvrement  
de la fanté.*

Un malade sent des *douleurs* ou dans le commencement  
ou dans le cours de *sa* maladie. Les *douleurs* qui Ee  
font fentir dans le commencement de la maladie, doi-  
vent presque toujours être considérées comme des signes  
.. pathognomiques, qui marquent qu’il y a inflamma-

D O L 1142

tlon à quelques-uns des Visiceres. C’est ce qu’il saut in-  
férer , furtout de celles qui commencent aVee la fieVre,  
qui aecompagnent une tumeur, ou qui siont accompa-  
gnées de tension: 011 les appelle *douleurs* inflammatoi-  
res. H est à souhaiter pour le malade qu’elles ne Eoient  
ni violentes, ni continues: mais qu’après une Courte  
durée, elles Cessent entierement, ou du moins qu’el-  
les *se* rallentissent, & qu’il ne EurVienne aucun autre  
fymptome fâeheux. Ce qu’il peut arrÎVer de plus heu-  
reux en pareil cas, c’est qu’il y ait quelque Caisse évi-  
dente de leur rémission ou de leur cessation , comme  
lorfque ces effets simt des fuites de quelque évacua-  
tion salutaire faite par la nature ou procurée par l'art.  
Ces éVacuations tant naturelles qu’artifieielles, font la  
faignée, l’hémorrhagie spontanée par le nez, les sueurs,  
les selles , le crachement oti la chaleur qui Vient à la  
stlite de la fieVre ; car il y a des cas dans lesquels Hip-  
pocrate nous apprend, ( *VI. Aph.* 40. ) quelalleVrcest  
Falutaire. « S’il y a douleur, dit-il, aux enVirons des  
« hypoeondres Eans inflammation, & qu’il siIrVlenne  
« une fieVre , cette fieVre emportera la *douleur.* » On  
lit, 7. *Aph.* 52. « s’il y a douleur aux enVirons du foie  
« & qu’il surVÎenne une fieVre, cette fleVre emportera  
« la douleur; » & *Prorrhet.* 152, à propcs des *douleurs*qui fiant tempérées par quelque éVaeuation : « les *dou-  
bleurs* de la tête & du cou, accompagnées de foibleffe  
« & de tremblement dans tout le corps, cesseront aVec  
« le tems, ou Eeront emportées par une hémorrhagie. »  
Et *Prognosi.* « les *douleurs 8e* gonfiemens deshypocon-  
« dres, s’ils font réeens & sans inflammation, Ee ter-  
« mineront par un murmure dans ces parties , ou plus  
a efficacement par une éVacuation de flatulences , par  
« les selles & par les urines. » On trouVe aussi , *Coac.  
Praenot.ey.* « que la *douleur* de côté dans les fieVres fera  
«tempérée par une éVacuation abondante de matieres  
« aqueisses & billessesrendues par les fisses; » *8cibid.*172. « qu’un écoulement de pus par le nez , ou qu’une  
« éVacuation de matiere épaiffe & puante par les cra-  
« chats, calme la céphalalgie , & que cette maladie Ee  
« termine quelquefois par une éruption de pustules,  
« par le fommeil ou par un flux de Ventre. » 6. *Aph.*10. « Qu’un écoulement de pus , d’eau ou de fang par  
a les narines , par la bouche ou par les oreilles, est ca-  
« pable d’emporter un mal de tête Violent ; » comme  
il arriVa à llaVeugle Echécrate , dont on lit, 7. *Epid.  
Text. oy.* « qu’il étoit affligé d’une *douleur* de tête νΐο-  
« lente qui fe faifoit fentir particulierement à PoCci-  
« put, & qui s’étendoit depuis l’endroit où la tête s’u-  
« nit au cou juEqu’au sommet, occupant l'oreille gau-  
« che , & affectant la moitié de la tête ; qu’il eut une  
« éVacuation continue de mucosité, modérément aduse  
« te, & accompagnée d’un petit degré de chaleur;  
a qu’il aVoit perdu l'appétit, & que quoiqu’il *se* portât  
a assez bien pendant le jour, *sa douleur* reVenoit pen-  
« dant la nuit, & qu’enfin aux approches de l’hÎVer iI  
« eut une éVacuation de pus parles oreilles qui empor-  
« ta tous ces siymptomes. »

Hippocrate condamne à ce propos toutes les excrétions  
qui ne temperent point & ne dissipent point la maladie,  
mais particulierement celles qui ne sietVent point à  
calmer les douleurs; au lieu qu’il regarde comme fort  
falutaires celles qui apportent quelque allégement aux  
*douleurs.* Nous conclurrons de-làque les *douleurs* qui  
cessent par quelque caisse éVidente, comme à la fuite  
de quelques éVacuations conVenables, doicent nous  
faire efpérer la guérifon du malade ; au lieu que celles  
qui ne cessent point, mais persistent opiniâtrément, doi-  
Vent nous faire soupçonner la Eormation d’unabEcès,  
dont nous nedeVons dire autre chofe à présent, sinon  
que cet absicès siera d’un heureux augure, *si ce* n’est pasdans quelque partie noble qu’il est formé , & s’il n’y  
a point d’autres circonstances qui le rendent dange-  
reux.

Quant aux douleurs qui sirrViennent dans le cours de la  
maladie, je regarde celles que les Medecins appellent  
critiques, comme les plus saVorables, parce qu’elles

C C c c i j

x 143 D O L

annoncent une crise heureuse, en partie comme signe,  
& en partie comme cauEe : comme signe, elles indi-  
quént une hémorrhagie, un Vomissement , ou quelque  
autre évacuation, ainsi que l’obsierVe Hippocrate, *Epi-  
dem. I.soct. z.* « Dans les fieVres ardentes & autres ,  
«dit-il, la *douleur do coo,* une sensiation depesianteur  
a aux tempes,& l'obscurcissement de la Vue aVec tension  
« aux hypocondres, mais *salas douleur,* indiquent une  
« hémorrhagie par le nez : s’il y a pesianteur de toute la  
« tête aVec cardialgie & nausiée, il y aura Vomissement  
« d’humeurs bilieuses & phlcgmatiques ; » & dans les  
*Prognosi* « S’il n’y a aucun de ces syrnptomesfàchcux,  
*« si la douleur* continue au-delà du VÎngtieme jour, & si  
*« la sievre* ne quitte point le malade , attendez-Vous à  
«une hémorrhagie par le nez, ou à un absicès aux par.  
« ries inférieures : mais si la *douleur* est récente , il y a  
« tout lieu de croire qu’il y aura de même une hémor-  
« rhagie ou une supputation , furtout si la *douleur se*«fait sentir aux tempes ou au front. » Il dit aussi,  
I . *Prorrhet,* 134. « que la *douleur* du cou & la grande  
« rougeur des yeux indiquent une hémorrhagie ; »  
*ibid.* I42. «que la fieVre, accompagnée d’une grande  
« lassitude & précédée d’un frisson , annonce l'écoule-  
« ment des regles : mais que la douleur du cou annon-  
« ce en ce cas une hémorrhagie par le nez ; « *ibid.* 247.  
«que la tension des hypocondres aVec la pefanteur de  
« tête, la furdité , le trouble & l'obfcurcissement de la  
« Vue, font pressentir un hémorrhagie. » Enfin, *Coac.  
«Hraenot.* T. 142. « que la fleVre , la rougeur du Visa-  
« ge , la *douleur* Violente de tête , 8c la pulfation des  
« Veines , annoncent généralement une hémorrhagie  
« par le nez. »

Il y a des *douleurs* qui indiquent une crife heureufe, &  
font prognostiquer la guérifon : mais je n’en connois  
point de plus falutaires à tous égards, ainsi que je l'ai  
déja dit, que Celles qu’on appelle *critiques* en Mcde-  
cine ; & cela, parce qu’on peut les considérer comme  
causse d’une bonne crisie : telles siont celles qui affec-  
tent quelquefois pendant fort long-tems, des parties  
éloignées des VÎseeres. Ce font des signes auxquels on  
doit toute S011 attention , Surtout dans les jours criti-  
ques: & si ces signes portent aVec eux des preuVes ένΐ-  
dentes de coction , qu’il n’y en ait aucun autre qui me-  
nace de mort, nous pouyons assurer aVec confiance que  
1e malade guérira. Car alors la nature nous annonce  
aussi clairement qu’il lui est possible, par l'expulsion  
des humeurs nuisibles à une grande distance, que les  
parties nobles siont à l'abri de leurs mauVais effets.  
Plus la distance des parties nobles à laquelle les hu-  
meurs seront chassées , sera grande ; plus prompte fera  
la guérison. Cet évenement démontre d’ailleurs que  
la nature est forte ; & ces *douleurs* font quelquefois  
fulcies de tumeurs falutaires, & telles que celles dont  
Hippocrate fait mention, *Lib. Prognost.* où nous lisions :  
« que lesabsitès aux jambes sirnt toujours salutaires dans  
« une péripneumonie Violente & dangeretsse. » Et *se-  
lon* Galien , de tous ces assises les moins fâcheux, ce  
font ceux qui fe font formés dans les parties inférieu-  
res à une grande distance , & loin du siége principal  
de la maladie. Hippocrate nous assure de plus , *Coac.  
Praenot.* 118. « que les longues fieVres font EuRies de  
« tubercules & de *douleurs* aux articulations , qu’il ne  
« faut pas regarder comme des fymptomes fâeheux. »  
D’où nous deVons conclurre que les *douleurs* aux piés,  
‘aux jambes, aux genoux, aux hanches & aux aines,  
ainsi que celles aux bras, aux mains, & derriere les  
oreilles siont bonnes, si elles durent pendant un tems  
considérable,& si elles siont critiques. Si la nature Vient  
à bout de se débarrasser d’tme partie des humeurs qui  
causissent les fieVres aiguës, & de les réléguer, comme  
nous aVons dit ci-defl'us , dans quelques parties éloi-  
gnées des Vicceres , il arriVera de-là qu’elle n’en aura  
que plus de facilité pour furmonter le reste , tenter  
une éVacuation, & à l’aide de cette évacuation & des  
*douleurs* qui attireront continuellement les humeurs  
vers la partie déja affectée, amener une crise parfaite.

D O L 1144

Lorfqu’une crife a été précédée de la *douleur,* οη ne  
Voit gueres que le malade Eoit sistet à des rechutes ;  
parceque toute la catsse morbifique s’anéantit & se dif-  
sipe aVec la matiere poussée siir les jambes, ou quel-  
qu’autre partie semblable. Mais s’il *se* joint à ces *dou-  
leurs* quelqu’éVacuation copieusie , alors la crise siera  
heureisse & parfaite.

Mais pour que les *douleurs* foient falutaires dans une fic-  
Vre , il faut qu’dles foient longues & Véhémentes; car  
ce n’est que par la force & la durée de leur actlon qu’-  
elles détermineront une quantité considérable de l’hu-  
meur peccante à quitter le siége principal de la mala-  
die, & qu’elles procureront une réVulsion. Cette ob-  
fcrVation est d’Hippocrate ; il dit à propos de la ma-  
ladie d’Heropyte, *Epid.* 3. *Sect. 3. Ægr.* 9. «qu'enVi-  
« ron le sixieme jour le faignement de nez cessa ; mais  
«qu’il lui furVint une douleur considérable à la han-  
« che droite; que fa fieVre augmenta; qu’il ne tarda  
«pas à se sentir toutes les parties inférieures trcs-  
« douloureufes ; & que tel étoit fon état, que Toit que  
*« sa sievre* fût plus ou moins grande ; & foit que la dise  
« ficulté d’entendre qui l’accompagnoit fût plus ou  
« moins considérable , les *douleurs* qu’il fentoit aux  
« parties inférieures, aux enVÎrons des hanches n’en  
«étoient point allégées, & continuoient aVec toute  
a leur Véhémence; qu’enVÎron le huitieme jour tous  
« les fymptomes commencerent à décliner, qu’aucun  
« n’étoit à la Vérité entierement dissipé, mais qu’ils  
« étoient tous affoiblis; que la couleur des urines étoit  
« bonne , qu’elles étoient fort chargées de fédiment,  
« & que le délire étoit beaucoup diminué. » Il ajouts  
dans l'Histoire de la maladie de la femme d’Epicrate,  
*Epid.I.* lcct.3. Ægr.5. «qu’elle fut affligée le dixieme  
« jour d’une douleur aux jambes, qui fut fuiVÎe quel-  
« ques jours après, d’une fueur falutaire qui abbatit  
« la fieVre. » Mais une chofe qui doit fixer particu-  
lierement notre attention , en ce qui concerne les *dou-  
leurs ,* c’est qu’ainsi que nous Payons observé ci-desi-  
fus, il leur arrive rarement d’amener une vraie crisie,  
sans être accompagnées de quelque éVacuation d’hu-  
meurs : c’est pourquoi une maladie qui ne dcVra sa  
terminaison qu’à la *douleur* seule , fera sujette à des  
retours ; par la rasson que les *douleurs* toutes seules  
Eont incapables de procurer une réVulsion totale de la  
matiere morbifique ; il en restera une partie contre la-  
quelle la nature sera forcée de renouVeller fies efforts,  
& qu’elle combattra à plusieurs reprises , jusiqu’à ce  
qu’elle sioit entierement détruite. De-là naissent les  
rechûtes fréquentes , ainsi que l’a observé Hippocrate  
dans l'Histoire de la maladie de la femme d’Epicrate  
dont nous aVons déja fait mention, dans celle de Clco-  
nactydes , *Epid, I. Sect.* 3. *Ægr. 6.* & dans celle de la  
fille d’A.bdere , *Epid. 3. Sect.* 3. Ægr. 7. H dit, en par-  
lantde cette derniere, « qu’elle fut attaquée levingtie-  
« me jour d’une *douleur* aux piés , que l'a l'urdité & fon  
« délire cesserent, qu’elle rendit une petite quantité de  
« sang par le nez, qu’il lui siurVÎnt une scleur, & que  
*« sa* fieVre fut emportée : mais que le Vingt quatrieme  
« jour la fieVrc reVÎnt aVec la Furdité, que la douleur  
a aux piés continua , & qu’elle tomba en délire: que  
«le Vingt-feptieme elle eut une siueur abondante,  
« que la fieVre & la scirdité cesserent ; que la *douleur*« aux piés continua , mais qu’à tous autres égards elle  
« eut une crife parfaite. » Galien prétend, *Comment.* 1,  
*tn III. Epid.* T. 19. que dans les maladies aiguës, la *dou-  
leur* & la tumeur à l'hypocondre gauche & à la ratte  
ne Eont point salutaires. Les *douleurs* causées dans le  
bas-Ventre par des humeurs acrimonieufes qui pico-  
tent les intestins, annoncent fréquemment des Eelles  
critiques. Les *douleurs* derriere les oreilles qui durent  
pendant un certain tems, & qui ont un certain degré  
de force , font assez fouVent fuiVÎes de tumeurs criti-  
ques qu’on appelle parotides. Les *douleurs* qui desi:en-  
dent des parties supérieures aux parties inférieures ne  
font pas moins salutaires que les précédentes : mals ce  
qui peut arrÎVer de mieux aux malades, c’est que la

ιι45 D O L

matiere morbifique *se* porte à une grande distance des  
parties nobles. Hippocrate dit de ces *douleurs* vagues,  
*Epid. II. Sect. fa* «que la douleur de tête passe à la poi-  
« trine, que de la poitrine elle defcend à Phypocondre,  
« que de l’hypoeondre elle va à la hanche, & qu’il n’est  
« pas possible que toutes ces parties souffrent en même-  
« tems. » H ajoute *Prorrhet. I.* 114. «que les *douleurs*« aux parties inférieures fe fupportent aisément. »  
Toutes ces chofes se trouvent démontrées par l’Hise  
toire de la maladie d’Herophon. *Epid. I. Sect.* 3. *Ægr-*3. dans laquelle il dit a que le huitieme jour il eut  
« une fieVre , que Pa ratte qui étoit auparaVant fort  
« gonflée, s’aflaissa qu’il entendit aisément, & qu’il  
« fut attaqué d’une *douleur* qui commença par fe fai-  
« re fentir dans l’aine du côté de la rate , & qui def-  
« cendit enfuite sur les jambes , qu’il eut une assez  
« bonne nuit, que la couleur de Ees urines étoit meil-  
« leure , & qu’elles dépoEerent même un peu de sé-  
a dirnent. Que le neuvieme jour il tomba dans une  
« stleur , qu’il Ee fit une crisie, & que la maladie cessa ,  
« Que le cinquieme jour silicant la maladie revint  
« avec une tumeur à la ratte ; qu’il eut une fievre ai-  
« guë, & qu’il deVÎnt fiourd comme auparavant. Mais.  
« que trois jours après la rechute sa ratte se desenfla;  
a que *sa* surdité diminua , qu’il sentit des *douleurs* aux  
a jambes; qu’il eut la nuit une sueur , & que le dix-  
α feptieme jour la maladie se termina par une crisie  
« parfaite. »

Ce que nous avons dit des *douleurs* salutaires , fuffira  
pour ceux qui favent tirer parti des observations. Ils  
ne manqueront pas de remarquer qu’il ne faut don-  
ner ce nom qu’à celles qui commencent un jour cri-  
tique , qui font accompagnées de coction , & qui font  
précédées ou Eluvies de quelque éVacuation bienfai-  
sante , telle qu’une hémorrhagie , un Vomissement ,  
des felles, une excrétion d’urine , une fueur ou un  
crachement; qu’on ne peut donner à juste titre à des  
*douleurs* l'épithete de *critiques,* à moins que le ma-  
lade ne stoit parfaitement guéri, ou considérablement  
foulagé, foit immédiatement, foit peu de tcms après  
les aVoir souffertes. Enfin, qu’il faut que ces *douleurs*ne foient pas petites & légeres, mais grandes & affiic-  
tices; qu’elles ne cessent pas après quelques momens  
de durée, mais qu’elles continuent pendant un tems  
considérable. Qu’en général toutes les *douleurs* conti-  
nues aux extrémités , furtout aux piés, font d’un heu-  
reux présage dans les maladies aiguës.

*Douleurs qtel annoncent la mort du malade.*

Toutes les *douleurs* qui attaquent quelque partie noble  
du corps font funestes, foit qu’elles commencent aVec  
la maladie, & qu’il faille les mettre au nombre des  
signes pathognomiques , foit qu’elles surviennent  
dans le cours de la curation. Celles qui fe manifestent  
aVec la maladie , doÎVent entrer aVec les autres signes  
pathognomiques dans la formation du prognostic.  
Ainsi une douleur de tête Violente & continue accom-  
pagnée des autres fymptomes funestes de la phrénésie  
est mortelle dans cette maladie. Il y a des *douleurs* qui  
ne font mortelles proprement que par la noblesse &  
l’utilité de la partie qu elles affectent ; telles font cel-  
lespar exemple qui attaquent le cœur, ou qui causent  
des étranglemens à l'orifice de l’estomac, à la gorge,  
à la tête, aux oreilles, à la poitrine, à la vessie. Tou-  
tes les *douleurs* qui fe font sentir dans ces parties font  
ordinairement fatales, mais spécialement lorsqu’elles  
aceompagnent une fievre continue, & qu’elles fie trou-  
vent jointes aVec d’autres symptomes fâcheux qui in-  
diquent une inflammation. Voici la maniere dont Hip-  
pocrate s’éxprime là-destus , *Aph.* 4. 64. « Dans les  
« fieVres, l’ardeur Violente dans les parties circonvoi-  
« fines de l'estomac, la cardialgie, & le tiraillement  
« de l’orifice de l'estomac , font des fymptomes fâ-  
« cheux,» & *Aph.* 65. « Les conVulsions & les *douleurs*

D O L 1146

a Violentes aux enyirons des visiteres , ne pragnosti-  
« quent rien de bon dans les fieVres aiguës.» On lit en-  
core *Prorrhet. 1.*86. «qu’il faut regarder presque corn-  
«me mort un malade attaqué d’une *douleur* Violente  
« à la gorge , ayec tumeur , anxiété , & fussocation. »  
Il ajoute , *in Prognost.* « que cette *douleur* de gorge &  
l'orthopnée fans aucune apparence de tumeur à la gor-  
ge & au cou , emportent promptement le malade. Car  
la douleur à la gorge indiquant, felon le Commentaire  
de Galien stur cet endroit, une inflammation interne  
& Violente, doit nécessairement caufler la mort. Une  
*douleur* de tête Violente & continue accompagnée d’une  
fievre pareillement Violente & continue , met dans un  
danger éminent ; car elle épuifle les forces, amenc Paso  
foupissement, jette dans le délire, & caufe enfin des  
conVulsions mortelles. Tel est le sentiment d’Hippo-  
crate : « si la fieVre, dit-il, est accompagnée d’une *doit-  
« leur* de tête Violente & continue, & s’il EurVient d ’ail-  
« leurs quelqu’autre fymptome fâcheux , la maladie  
« fera mOrtelle. » Ce dont il apporte en exemples, Phi-  
*lisicsÆpid.III. Sect.* 2. Ægr. 4. Polyphantus. *Epid. VII.  
T.* 120. & le domestique d’Eualcidas. *ibid.* 121. ces  
trois personnes moururent de phrénésie. Il dit de la  
*douleur* d'oreille, *Lib. Prognost.* « qu’elle est très-dan-  
« gereufe , lerfqu’il y a fieVre Violente & continue,  
a parce qu’elle menace de délire. » On lit *Coac. Text.*130. fur les *douleurs* de Ventre , qu’une fieVre ardente  
qui a pour caufe une grande *douleur* de Ventre, est mor-  
telle. Quant à celle de la poitrine, Voici ce qu’il pro-  
nonce , *Prorrhet.* Z. 70. « la *douleur* fixe dans la poi-  
«trine aVec stupeur, est un fymptome fâcheux; car  
« si la fieVre survient, cette *douleur* Eera inflammatoire  
« & mortelle. » Il dit *Prognost. & Coac.* 471. des *Sou-  
leurs* de la Vessie , «que la dureté & la *douleur* de la  
« Vessie flont des maux opiniâtres, de diffieile guérifon  
« & souvent mortels; mais qu’ils ne fiant jamais plus  
« dangereux que lorsqu’ils Eont aecompagnés d’une fie-  
« Vre continue; la *douleur* seule à la Vessie suffisant pour  
« faire périr le malade. » D’où l'on doit inférer que les  
*douleurs* des parties nobles qui commencent aVec les  
maladies font très-dangereufes, si elles font Violentes  
& si les maladies font aiguës; & qu’elles font mortel-  
les si elles font accompagnées d’autres fymptomes fâ-.  
cheux.

Quant aux douleurs des Vifceres & des parties nobles qui  
n’ont point affecté le malade dans le commencement  
de la maladie , mais qui Eont survenues dans le cours  
de la curation ; il saut les regarder comme tres-fâ-  
cheusies ; parce qu’elles ne permettent point de douter  
qu’il n’y ait une inflammation Violente, accessoire à  
la fieVre , dans quelque partie des Vssceres , & qu’il ne  
faille de la part de la nature des efforts extraordinai-  
res pour la furmonter : aussi ces *douleurs* font elles or-  
dinairement fulcies de fymptomes les plus sunestes,  
tels que le sroid des extrémités ; car cet accident est ,  
si l’on en croit Hippocrate, *Aph.* 7. 26. une des stli-  
tes ordinaires des douleurs Violentes. Alais , ajoute  
cet Auteur , « la froideur des extrémités qui proVient  
« d’une *douleur* Violente des parties circonVoisines  
du Ventre , est un fymptome fâcheux ». Le délire , les  
phrénésies mortelles , les Vomissemens VÎrulens , les  
conVulsions , les abfcès , les ftlppurationsfont assez fré-  
quemment amenés par les *douleurs* de tête. L’Auteur  
des *Prorrioétiques Lib. I. T.* 7. a remarqué dans les  
*douleurs* de tête « que les Vomissemens érugineux ,  
« l’infomnie , & la surdité annonçoient un délire pro-  
« chain σι. Nous lisions la même chosie *in Coac. Prae-  
not.* 169. Hippocrate ajoute, *Epid. I. Sect.* 3. que les  
vomissemens virulens fiant fréquemment mortels ,  
« les *douleurs 8c* la pefanteur de la tête & du cou , ac-  
compagnés de fievre , ou sans fievre , fe terminent ,  
« dit-il , en ceux qui font attaqués de phrénésie , foit  
a par des conVulsions , foit par un Vomissement érugi-  
« neux & Virulent ; & dans ce dernier cas le malade  
a meurt quelquefois fubitement ». On lit *Prorrhet.  
I. 115.* que « la *douleur* de tête dans la fievre, accem-

ïî47 D O L

« pagnée de constipation , & de sueurs aquéufes &  
\* légeres, indique que le malade fera saisi de con-  
"« Vulsion ». On trouVe la même chosie mot pour mot.  
*In Coac.* 154. 177. & stest dit *in Coac' Vu* que «les  
*« douleurs* aigues de la tête accompagnées de stupeur ou  
« d’une siensation de pesirnteur , marquent une disipo-  
« sition aux conVulsions ». La même chosie est répétée  
dans le même ouVrage , 174. Hippocrate assure *Pror-  
rhet, I.* 104. « que les *douleurs* suffocantes de la gorge  
« fans tumeur, menacent de conVulsions ; surtout si  
elles proviennent de la tête ». Et *ibid.* « que la *dou-  
bleur* des reins, la céphalalgie , la cardialgie, & l'ex-  
*k* pectoration difficile , annoncent les conVulsions. »  
Onpourrüit ajouter à ces citations, un grand nombre  
d’autres endroits d’Hippocrate, par lesquels on dé-  
montreroit que les *douleurs* Violentes des parties prin-  
cipales Eont siuivies quelquefois de conVulsions. Ces  
douleurs amenent aussi des abfcès. OntrouVe *Prorrhet.*I. 168. que « la *douleur* de tête, le coma & la surdité  
« indiquent la formation d’un abfcès derriere les oreil-  
« les. » Les douleurs continues, font felon Hippocra-  
te , *Aph.* 7. 22. des signes de suppuration. « Lesdou-  
« leurs de longue durée dans les parties circonvoisi-  
« nes du Ventre, produisent, dit-il , la suppuration. »  
Et le même Auteur nous apprend dans ses *Pronostics,*que les douleurs longues qui se font fentir dans la ré-  
gion de la poitrine & des poumons, & qui ne peuVent  
être emportées ni par l'expectoration, ni par lapurga-  
tion , ni par la faignée, ni par les remedes, ni par la  
diete , annoncent une suppuration, pourvu, ajoute  
Galien dans fon Commentaire , qu’il n’y ait point de  
signe mortel concomitant. C’est ce dont on a un exem-  
ple dans le fils d’Hegesipolis, dont la maladie est ex-  
postée, *Epid. VII. Text.* 60.

On Voit par tout ce que nous aVons dit, que! est le juge-  
ment que l'on doit porter , & quel prognostic on doit  
tirer des *douleurs* qui attaquent les vifceres, ou les par-  
ties nobles. Si ces *douleurs* font accompagnées ou fui-  
vies de quelques fymptomes funestes; il ne s’agira de  
rien moins que de la mort du malade. Il en fera de  
même , s’il fe succede dans les mêmes parties plusieurs  
douleurs d’une nature différente; ou si elles font atta-  
quées en même tems de plusieurs fymptomes variés.  
Car la succession de ces douleurs , & la présence des  
fymptomes variés marquent la complication de mala-  
die, & menacent d’une terminaison fatale. En effet, si  
la nature trouve déja de la difficulté à furmonter une  
seule maladie considérable ; il faudroit qu’elle eût une  
force extraordinaire , & qu’elle fit des efforts prodle  
gieux pour faire face , & repousser l’attaque de plu-  
sieurs maladies réunies. On lit à ce propos , *Prorrhet.  
I.* 38. que « ceux qui font affligés d’un flux de ventre,  
« qui flentent des lassitudes , & qui ont mal à la tête ,  
« foif, Insomnie , embarras & foiblesse dans les orga-  
« nes de la parole, sirnt menacés d’un délire violent. »  
Et *ibid.* 95. que « le tremblement des mains, la *dou-  
« leur* à la tête & au cou , l’affoiblissement de Poiiie ,  
« & des urines épaisses & noires , Eont des signes fu-  
« nestes, & annoncent un Vomissement noir. » Voici  
le jugement que porte Hippocrate de plusieurs *dou-  
leurs asoi* attaquent en même tems quelque partie no-  
ble : « la douleur d’estomac aVec tension aux hipo-  
« condres & mal à la tête est un fymptome fâ-  
« cheux ».

Passons maintenant aux *douleurs* des parties moins no-  
bles que nous aVons dit ci-dessus être salutaires, lorse  
qu’elles étoient accompagnées de la coction des hu-  
meurs, qu’elles duroient un tems considérable & qu’el-  
les contribuoient , ainsi qu’il arrÎVe ordinairement,  
foit à éteindre, Toit du moins à alléger la fleVre & *ses*terribles fymptomes, & à améliorer l’état du malade.

Les *douleurs* de cette nature commencent, ainsi que nous  
llaVons déja dit, dans les jours critiques, & n’irriteront  
aucun des autres iymptomes. Quant à celles qui com-

D O L 1148  
mencent avec la maladie , lorfque toutes les matie-  
res siont encore crues, & qui loin de terminer ou d’af-  
foiblir les Eymptomes dont les parties nobles fiant atta-  
quées, les irritent au contraire , les multiplient & ren-  
dent l’état du malade plus fâcheux, il n’en faut rien  
prognostiquer de bon. Les *douleurs* qui surviennent aux  
parties moins nobles & éloignées , comme les piés, les  
jambes, les genoux, les hanches, les aines & autres,  
font très-dangereuses , lorsqu’elles fiant si.iiVÎes d’une  
fieVreou de quelqu’autre Eymptome qui fasse empirer  
l’état du malade. Nous lifons à propos de ces *douleurs  
in Coac. Praenot.* que dans la fleVre les conVulsions ac-  
compagnées de *douleurs* aux mains & aux piés , ou de  
*douleurs* Violentes aux cuisses, font funestes; que la  
*douleur* aux genoux est un fâcheux fymptome ; que cel-  
le aux gras des jambes est maligne , furtout lorsque les  
urines font chargées, comme d’un nuage. Nous aVons  
des preuves de la silite fâcheuhe de ces *douleurs* dans  
l’Histoire des maladies de Criton & de Phalacrus, qui  
moururent l’un & l’autre. Il est *dit, Epid. I Sect.* 3.  
*Ægr.* 9. de Criton qui VÎVoit à ThaEus, « qu’un jour  
« qu’il *se* promenoir, il fut attaqué d’une *douleur* au  
« gros orteil, qu’il fe mit au lit le même jour; qu’il eut  
« un frisson, des nausées , & qu’il fe fentit un peu plus  
« chaud qu’à l’ordinaire , qu’il tomba en délire pen-  
« dant la nuit ; que le jour Enicant il parut à fon pié une  
« tumeur rougeâtre qui l’occupoit tout entier, accom-  
« pagnée d’une tension qui s’étendoit jufqu’à *sa* cheVÎl-  
« le; qu’il *se* fit une éruption de pustules noires, qu’il  
« si-lrvint une fievre aiguë & que le délire continua ;  
« qu’il rendit par les fielles une grande quantité de ma-  
« tieres purement bilieufes, & qu’il mourut le même  
« jour, qui étoit le second de *sa* maladie. »

Le cas de Phalacrus de Larisse est rapporté de la manier©  
suivante , *Epid. III. Sect.* 3. *Ægr. fa*

« Il fut attaqué brusquement, dit Hippocrate , d’une  
*« douleur* à la cuisse droite qui résista à toute forte de  
« remedes. Il s’éleva le même jour par des degrés in-  
« sensibles, une fievre ardente & aiguë. Le second jour  
*« la douleur* de cuisse Ee rallentit, mais la fievre aug-  
« menta. Le malade tomba dans une grande agitation  
« & ne put dormir ; *ses* extrémités deVÎnrent extreme-  
a ment froides, il rendit une quantité considérable d’u-  
« rines : mais ces urines étoient mauVaifes. Le troisie-  
« me jour le mal de cuisse cessa , mais le délire parut  
« plus violent, ainsi que l’agitation & les mouvemens  
« de corps. Il mourut subitement le quatrieme jour sisr  
« l'heure de midi. »

Les *douleurs* de cuisse & de pié qui parurent dans le coffiJ  
mencement de la maladie devaient être regardées com-  
me des fymptomes funestes ; du moins c’est le fenti-  
ment de Galien, ainsi qu’on peut voir, *Lib. I. de Crisi-  
bus, cap.* 8. Ces *douleurs* furent fuivies d’une fievre ai-  
guë , d’anxiété , d’infomnie & d’autres fymptomes fâ-  
cheux; d’oit l'onpouVoit inférer qu’il y avoit furabOn-  
dance d’humeurs, affection à différentes parties & corn-  
plication de maladies. On trouve, *Epid. I. Sect. Ægm*12. l’histoire d’une maladie dont la terminaifon ne fut  
pas plus heureufe. Le malade avoit la fievre, cepen-  
dant il fioupa; il *se* trouva fort mal pendant la nuit; il  
vomit tout ce qu’il avoit mangé & fut attaqué d’une  
fievre aigue. Un grand nombre de fymptomes graves  
& funestes fe succéderont les uns aux autres dans le  
cours de la maladie; il fentit le dixieme jour delà  
*douleur* aux jambes ; cette *douleur* fut fuivie de l'irrita-  
tion des fymptomes, & le malade mourut le jour sili-  
vant. Un autre exemple qui prouve les mêmes choses,  
est celui qu’on lit *Epid. III. Sect.* 3. *Ægr.2.* La femme  
de Thafus étoit en couche ; les évacuations conVena-  
blesnefe faifantpoint, la fievre lui vint le troisieme  
jour. Cette fievre ceffa le vingt-feptieme, mais elle  
fentit une *douleur* violente à la hanche droite qui dura  
pendant long-tems; lafievre revint, fes urines étoient

1149 D O L

pâles, fon état empira, & elle mourut le quatre-ving- '  
tienne jour.

Les *douleurs* aux parties les moins nobles fiant dangereu-  
fes, & doivent être sisspectes lorsqu’elles cessent silbi-  
tement, ou lorlsqulayant commencé à quelque partie  
éloignée, elles s’en éloignent en s’approchant desvif-  
ceres ; Ce qui indique un flux d’humeurs vers les par-  
ties nobles. L’Auteur des *Prorrhet. Lib. I. T.* 170. re-  
garde les *douleurs* qui fe font fait fentir aux environs  
des oreilles, & qui viennent à Cesser fans qu’il y ait eu  
de crife , comme funestes, *(a)*

Galien commentant cet endroit ajoute à *cesser*, l’adverbe  
*subitement* ; le mot καταμωλυνθέντα, dont HippOCtate fe  
fert dans cet endroit, signifie une solution oti cessation  
qui *se* sait par degrés; mais les *douleurs* qui disparoisc  
fient subitement, sans qu’il Ee foit formé d’abscès en  
quelque partie que ce l'oit, indiquent la transmigra-  
tion des fucs peCCans dans les vssceres. Les *douleurs*qui s’évanouissent immédiatement après avoir com-  
menic , ou l'affoiblissement 1 ubit de celles qui sirnt vio-  
lentes, Eont des signes très-fâcheux. Il faut en inférer  
que la nature est très-foible , qu’elle est inCapable  
d’expulfer la matiere peecante; ou que l'abondance  
des mauvaifes humeurs est telle que la partie affectée  
ne peut les contenir. Clest ce que Galien prétend être  
arrÎVé dans le cas de Criton dont nous avons fait men-  
tion ci-dessus.

On lit à ce siijet, *Prorrhet.* 1.36. que « les *douleurs* aux  
« gras des jambes qui viennent à cesser fubitement &  
« sans aueune cause éVÎdente, font suivies du délire. »  
*Ibid. T yy.* « que s’il paroît dans les urines un nuage ,  
« après la cessation fubite d’une *douleur* de cuisse, le  
« délire est voisin. » Et *Ibid, csosu* « que si une *douleur  
a* de côté accompagnée d’un craehement bilieux, cesse  
a fubitement & sans aucune rasson manifeste, il y a  
« danger de manie. »

Galien remarque toutefois que le premiér de ces acci-  
dens n’est ni toujours, ni fréquemment sciiVÎ de Pau-  
tre, & que le délire n’est pas la feule maladie terrible  
que le transport de l'humeur peccante au cerveau puisi  
fie cauEer. Nous conclurrons donc de tout ce qui a été  
dit que les *douleurs* aux parties les moins nobles qui  
dssparoissent & cessent subitement, ne prognostiquent  
rien de bon , & que celles qui ayant commencé en quel-  
que partie éloignée des visiteres , s’élevent ensilite aux  
parties supérieures, ne font pas moins à craindre.

Hippocrate, *Lib. Prognost.* fait les réflexions salivantes  
fur quelques *douleurs* de cette espece.

« Lcs *douleurs* aux reins & aux parties inférieures, qui  
« accompagnent la fievre, auront des fuites très-fâ-  
« chetsses, si elles abandonnent ces parties & qu’elles  
« parviennent jusiqu’au diaphragme. Alors il faut pé-  
« fer avec attention les autres Eymptomes concomi-  
« tans , & s’il s’en trouve entre eux quelques-uns de  
« funestes, regardez l'état du malade comme défefpé-  
«ré; si la transinigration de la douleur au diaphrag-  
« me n’est accompagnée d’aucun autre signe funeste, il  
« y a tout lieu d’attendre un empyeme. »

Il est donc constant que le tranfport des humeurs des par-  
ties inférieures & éloignées aux parties supérieures ,  
ne peut aVoir que de fâcheuses stlites. Ce que nous li-  
fons *Prorrhet. I. 6cso* acheVe de confirmer cette propo-  
sition.

«La distortion des yeux produite par la transinigration  
« d’une *douleur* ou d’une humeur morbifique des reins,  
a est un Eymptome fâcheux. » Et *Ibid.* 83. « La *doit-  
« leur* des reins remontée à l'orifice de l’estomac, &  
« accompagnée de fieVre, de frisson, de Vomissement

D O L 1150

« de matieres claires & aqueufes, de délire & d’extinc-  
« tion de Voix , fe termine par des vomissemens noirs  
a & par la mort. » On lit *Ibid.* 100. « que les *douleurs*« des reins longues & lentes qui Vont en s’étendant  
« Vers les hanches, qui donnent des nausées & exci-  
a tent la fievre , feront mortelles & emporteront le  
a malade en conVulsion , si elles passent à la tête aVee  
a quelque degré de force.» Et *Coac.* 70. « que les dou-  
« leurs qui Vont en augmentant par degrés feront fa-  
« tales, si elles s’étendent jusqu’aux ClaVÎcules & aux  
a parties supérieures. »

D’où il slensi-iit en un mot que les *douleurs* qui affectent  
les parties éloignées, & qui Viennent à cesser subite-  
ment ou à passer aux parties supérieures font très-dan-  
gereuses, & qu’elles sont mortelles si leur tranfmigra-  
tion est accompagnée de quelqu’autre Eymptome fu-  
neste. Enfin toutes les *douleurs* en quelque partie du  
corps que ce foit, auxquelles le malade devient infien-  
sible, ne prognostiquent rien que de mauVais & annon-  
cent le délire ou la perte de la faculté fensitiVe. Telle  
est l'opinion d’HippoCrate , qui nous dit *Aph.* 2. *6.*« que tous ceux qui font attaqués de quelques *douleurs*« en quelque partie du corps que ce foit & qui y pa-  
« roissent infensibles, ne font pas dans une assiette d’ese  
« prit naturelle. PaosPER Αεριν , *de Praesagienda vi-  
ta et morte.*

Afclépiade regardoit la *douleur* comme une indication  
principale de la saignée ; S011 aVÎs étoit qu’elle avoit  
pour caisse la rétention des molécules les plus grosses  
dans les pores ou passages, d’où il n’y aVoit que la fai-  
gnée qui pût les dégager. Voyez *la Préface.* Cette re-  
gle est excellente, quelque foit la rasson qu’il en don-  
ne ; & il Eeroit difficile de trouVer un Aphorifme dans  
la Medecine, ou plus important , ou plus générale-  
ment Vrai. Voyez *Vulnus.*

DOM

DOMESTICUS , *domestique* ; ce mot en Zoologie est  
fynonyme à *apprivoise.* Les Naturalistes distinguent  
les animaux en apprÎVoisés ou *domestiques,* & en sau-  
Vages.

Une plante *domestique* est en Botanique une plante culti-  
vée dans les jardins. Les Botanistes distinguent les  
plantes en plantes cultÎVées & plantes fiauvages.

On entend en Pharmacie par remede *domestique* certains  
remedes qu’on a chez S01 , ou qu’on prépare fioi-mé-  
me, & qu’on prend lorsqu’on croit en aVoir befioin ,  
Eans consulter le Medecin.

DOMINARUM AQUA , *Veau des Dames* ; nom d’u-  
ne eau dont on trouVe la description dans Mynsicht,  
qui la recommande pour faciliter & provoquer les re-  
gles.

DON

DONAX. Voyez *Arundo.*

DOR

DORA est la même plante que *Milium arundinaceum ,  
subrotundo semine , sergho nominatam.* Voyez *Milium.*

DORCADIZON, δορκαδίζων. Voyez *Caprizans-*DOREA ; c’est ainsi que Rhafes nomme ceux qui voient  
pendant le jour, mais qui ne peuvent *se servir* de leurs  
yeux pendant la nuit.

DORIA. Voici fes caracteres.

Sa racine est vivace & fibreufe ; fes feuilles font prefque  
toutes oblongues ; le godet de sa fleur est cylindrique  
& en forme de tube; fes fleurs croissent aux fommités  
de fes branches, ou elles font disposées en ombelle ou

(u) Profper Alpin après Galien, lit cet Aphorifme fans les mots παῤ ους, ce gui en fait un prognoftic général applicable  
à toutes les *douleurs.*

1151 DOR

en panniculos épars & radiés comme celles de la ja-  
cobée. >

BoerhaaVe fait mention des quinze especes fuiVantes de  
*doria.*

I. *Doria, Narbonensium ,* Boerh. Ind. A.98. *Herba Do-  
ria* , Ossic. *Herba Doria Lobelii,* Ger. 349. Emac. 331.  
Raii Hist. 279. *Herba Doria vulgaris ,* Park. Theat.  
541. *Doria-,* Dill. Cat. Giss. 164. *V.rga aurea major  
vel doria,* C. B. 268. *Virga aurea major, carnosis, suc-  
culentis folu s ad caulem latis ,* Hist. Oxon. 3. 123. *Alise  
ma Matthioli, sive Doria,* J. B. 2. 1064. *Alsma, sive  
Damasoniitm, doria et virga aurea Mons.pelienctum ,*Chab. 333. *Jacobaea, pratensis alaiissima , limonii folio ,*Elem. Bot. 387. Tourn. Inst. 485.

Elle croît aux bords des rÎVieres, & fleurit aux mois de  
Juillet & d’Août. Ses feuilles font d’ufage en Mede-  
ciner C’est un Vulnéraire excellent & qui a les Vertus  
de la Verge d’or,

*2. Doria quae Jacobaea -, foliis integris et mucronatis ,* Μ.  
H. 3. 110. *Jacobaea palustris alti ssiuma soliis ferratis* . T.  
485. *Visora aurea sive solidagi*zii *angustijoliae affinis, lin-  
gua avis, Dalechampii-,* J. B. 2. 1064. *Lingua major ,*Lugd. 1037. *Conysapalustrisferratisoela* oC.B.P, *166.  
Doria âfouilles entières et pointues par le bout.*

Μ. Ray dit aVoir trouvlé cette plante dans des fossés ma-  
récageux, dans l'Ifle d’Elié, & surtout Vers le Guai  
de Stretham.

Tabe rnæmontanus en a donné une fort bonne figure. On  
en trouVe une qui n’est pas àméprifer dans l'Histoire  
des Plantes de Lyon; elle y est sort bien déerite , &  
c’est avec raifon qu’on compare *sa* fleur à celle de la  
jacobée. Quant aux figures de Camerarius & de Tha-  
lius, elles sont mauvaises. ΤουΒΝΕΕοκτ.

3. *Doria , quae jacobaea Alpina, foliis longioribus ferratis,*Boerh. Ind. A. 98. *Consolida Saracenlca, solidago ,*Offic. *Solidago Saracenica,* Ger. 347. Emac. 429. Raii  
Plist. 1. 279. *Solidago Saracenica vera , salicis folio ,*Park. 539. *Virga aurea angustifolia, ferrata,* C. B  
268. *Virga aurea allas consolida Saracenica ,* Schrod.  
177. *Virga aurea angustifeliascrrata, sivesolidago Sa-  
racenica,* J. B. 2. 1063. Hist. Oxon. 3. 124. *Virga au-  
rea angustijoliaferrata, quelbufdam etiamsolidago Sara-  
cenica dicta,* Chab. 333. *Jacobaea Alpinasoliis longiori-  
bus sonatis,* Tourn. Inst. 485. Elem. Bot. 385. *Doria  
des Alpes.*

Elle fleurit en Septembre. Ses feuilles font longues, lar-  
gcs , crenelées par les bords , & d’un gout astringent  
& aromatique. Elles font d’ufage en Medecine.

C’est un Vulnéraire excellent & dont on peut ste serVÎr ,  
tant intérieurement qu’extérieurement. Il est bon pour  
les fistules , & il nettoye & guérit les ulceres malins.  
DaLE *d’après Schrodxr.*

4. *Doria quae jacobaea orientalis limonii'solio*, T. C. 3 6. H.  
R. D. *Doria orientale âsouille de limon.*

*5 - Doria, Americana, lato rigidosolio, virga aurea novae,  
Angliae-, lato, rigidoquesolio,* Park. Bat. M.H. 3. 125.  
*Virga aurea , ex nova Yorelasoliisscymphyel majoris hir-  
sutis* , Sc. Bot. Par, T. H. *Isoria Américaine âsouiller  
larges et relides.*

*es Doria, quae jacobaea Africana , frutescens, folio rigido  
et helrscuto, major,* H. A. 2. 149. H. R. D.

7. *Doria, Africana , arborescens , crasses et succulentis  
soliis atriplicem referentibus* , H, R.D, *Doria Ajricai-  
ne âsouilles épaisses, pleines de suc et â peu pr es sembla-  
bles* à *celles de l’arroche.*

8. *Doria, quae jacobaea Africana , frutescens , crasses et  
succulentissoliis,* H. A. *2.* 147. FI. R. D. *Do-,-ta Afri-  
caine* à *souilles épaisses et pleines de suc.*

D O R 1152

9. *Doria, quae Jacobaea Africana, hederae terreflrissclio,  
repens,* H. A. 2. I45. H. R. D. *Doria Africaine ram-  
pante âfeuilles de liere terrestre.*

10. *Doria, quae Jacobaea Africana , frutescens , coronopi  
solio,* H. A. 2. 139. FI. R. D. *Doria Africaineâseuilles  
de corne de cerf.*

11. *Doria, quae Jacobaea Alpina,foliis rotundis ferratis,*C. B. Pr. 66. M. H. 3. 110. *Jacobaea Alpina, soliis  
fubroturndisferratis*, C. B. P. 141. T. 485. *Conyza Al-  
pina,* J. B. 2. 1055.

12. *Doria Alpina, joliis subrotundis, pedunculo folioso,*13. *Doria, quae Jacobaea Hispanica, joli0 rosmarini,* T.

489. *Jacobaeafolio crithmi Uttorei,* M.H. Blass. M. H.3.  
111. *Lacobea lini solio t Hispanica et Italica,* Bocc.  
Muf. p. 2. T. 44. a.

14. *Doria, quae Jacobaea laelfoliapaliistris asive aquatica,*RaiiSynop. 82. Raii H. 285.

15. *Doria , quae Jacobaea lacus Agnam , foede s.enerionis fodo efoeniculi,* **a. BOERHAAVE,** *Index alt. Plant. VolT.  
p.esu.*

DORIS. Voyez *Ecleltim.* PaUL Εοινετε, *Lib. VII.  
cap.* 3.

DORIDIS HUMOR, *Eau de mer.* SkRENUc Sano-

**NICUS.**

DORONICUM, *Dorornc.*

Voici Ees caracteres :

5a raeine est tortillée & noueuse : fes feuilles naissent ale  
ternatiVement silr Ees branches : Ees tiges fiant tant soit  
peu branchues : *ses* fleurs qui croissent aux sommités  
de Ees tiges , Eont radiées comme celles de la grande  
espargoute. Ses demi-fleurons placés dans le difque de  
la fleur, sont à trois segmens. Le calyce de la fleur est  
étendu & divisé en plusieurs siegmens ; les diVÎsionsi  
pénetrent presique jusiqu’au fond. Il n’est point écail-  
leux. Chaque siegment en particulier a la forme d’tlll  
plat.

BoerhaaVe en compte les cinq especes fuiVantes.

*I*

1. *Doronicum maximum, foliis caulem amplexantibus, C,*B. P. 185. H. 3. 127.

2. *Doronicum, plantaginisfolio alterum.* V*oyezAlisma.*

3. *Doronicum, integro et crasse hieraciifolio,* Bot.Monsp.  
295. M. FI. 3. 128. *Jacobaea tntegro et crasse hieracii  
folio ,* T. 485.

4. *Doronicum longifelium, htrsuele asperum,* C. B. P.184.  
M. H. 3. 127.

5. *Doronicum , plantaginis folio Lusitanicttm ,* T. 488.  
**BOERHAAVE,** *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

Nous lssons dans l’histoire des plantes publiée sous le  
nom de BoerhaaVe, que le célebre GeI.ner qui aVoit  
fait une étude particuliere des propriétés des plantes,  
ayant pris le matin à jeun un peu de *doromc s,* & écrit  
deux heures après à un de fesamis une lettre, dans la-  
quelle il lui difoit qu’il étoit en fort bonne fanté , *se*trouVa mal, & mourut une heure après aVoir fini & en-  
voyé *sa* lettre ; nouVelle qui dût beaucoup étonner  
ceux qui apprirent *sa* mort par des Lettres, datées du  
même matin. Si ce fait est Vrai, il faut mettre *ledoro-  
relc* au nombre des plantes Venimeuses. On a disputé  
long-tems s’il falloir l’admettre ou l’exclurre de la  
composition de la thériaque. Matthiole étoit pour  
qulon’lladmît, & prétendoit qu’il n'a Voit rien de Veni-  
meux.

Outre les efpeces précédentes *dOdonoric}* Dalefaitmen-  
tion des trois fuiVantes.

1. *Doronicum,* Ossic. *Doronicum,* Cod. Med. 46. *Doronir-  
cum Officinarum,* Rupp. Flor. Jen. 141. *Doronicum  
vulgare,* Park. 319. Raii Hist. 1. 274. *Doronicum.*

*rnajus*

ΐΐ53 DOR

*mustis, Officinarum*, Ger. 600. Emac. 759. Hist. Oxon.  
3. 127. *Doronicum, radice scorpii,* C. B. 184. Dill.  
Cat. Gif 83. Tourn. Inst. 407. *Aconitum Pardalian-  
ches,*Mont. Plant. Var. Ind. 35. *Doronic.* DaLE.

Il y a des Auteurs qui *se* fiant imaginé trouver quelque  
ressemblance entre les racines de ce *donoric* & le fcor-  
ρίοη,parce qu’elles fiant fortes & épaisses à l’une de leurs  
extrémités , & qu’elles font étroites à l’autre , avec un  
grand nombre de fibres fur les côtés.Ses feuilles les plus  
basses ont de longs pédicules, & ressemblent aux seuil-  
les de la violette, font d’un verd pâle, velues, douces &  
molles au toucher. Sa tisse s’éleve à un pié ou un peu  
plus de hauteur ; elle est cannelée & tant foit peu ve-  
lue. Les feuilles dont elle est ornée n’ont point de pé-  
dicule : elle est divisée en 2 ou 3 branches , dont chacu-  
ne porte à fon sommet une fleur jaune assez large &  
assez semblable au *chrysea nth emum,* ou au fouci : mais  
fes pétales font plus étroits, ils tumbent en duvet, & ce  
duvet contient de petites semences longues & noires.  
Cette plante croît en différens endroits des Alpes , &  
fleurit en Mai.

Sa ratine feule est médicinale : mais on en fait rarement  
ufage. Les uns la regardent comme un spécifique con-  
tre leposson dusitorpion ; d’autres en parlent comme  
d’un poifion même , & assurent qu’elle fait mourir les  
chiens , les loups & les autres animaux. Ceux qui fie-  
ront curieux de voir les rassons qu’on apporte de part  
& d’autre, n’auront qu’à consulter Lobe! & Matthiole.  
**MILLER, Rot.** *Osse*

*2. Doronicum minus,* Offic. Ger. 600. Park. 319. Raii  
Hist. 1277. *Doroielcum minus,* Offic. Ger. Emac. 759.  
Hist. Oxon. 3. 127. *Doronicum plantaginis folio,* C. B.  
184. Tourn, Inst, 487. *Doronicum solio ferè plantaginis  
oblongo ,* J. B. 3. 18. Chab. 3 39. *Petit doronic.*

Ses racines, surtout celles qui Eont vieilles, sont des tu-  
bercules longs d’environ un pouce , larges de sept ou  
huit lignes, voutés star le dos, releyés de quelques  
arrêtes en demi-cercles semblables à de petites écailles.  
Ces tubercules petiVent être comparés par leur figure  
à un ficorpion ; car ils font aCcompagnés de chaque cô-  
té de deux ou trois paires de fibres grumelées & com-  
me écailleuses , épaisses de deux ou trois lignes, ter-  
minées en pointe, assez semblables aux pattes d’un  
scorpion. La queue est représentée par une longue fi-  
bre qui n’est pourtant pas courbée, mais qui trace &  
qui sert à multiplier cette plante. La partie opposée à  
la queue s’allonge en forme de cou écailleux , qui  
foutient une petite racine saite comme la premiere.  
Du dessus de ces racines naissent des fleurs plus ou  
moinsmenues, longues de trois à quatre pouces , peu  
chevelues : les racines fiant charnues, d’un blanc hale,  
douces d’abord comme la réglisse, mais ensuite elles  
laissent je ne siû quelle impression d’amertume. Les  
feuilles fortent ordinairement dcs jeunes tubercules:  
leur pédicule est blanc , large de trois ou quatre lignes,  
velu , plus retréci jtssqu’à deux lignes , sillonné , verd-  
pâle , arrondi & anguleux siur le dos. Ces feuilles font  
femblables à celles du plantain ordinaire , Vénées à peu  
près de même, insipides , mêlées d’un peu d’acreté,  
longues de quatre pouces fur trois de large, molles ,  
d’un verd-pâle, parsiemées de poils très-courts, aVec les  
bords ondés & crenelés légerement. Les tiges ont  
environ 2 piés de haut, siont épaisses de deux ou trois  
lignes , cannelées, Velues , accompagnées de quelques  
feuilles alternes & fort écartées les unes des autres.  
Ces feuilles les entourent par deux aîles en oreillons,  
au lieu que celles d’cmbas n’ont point d’oreilles. Les  
feuilles des tiges font ordinairement échancrées de  
chaque côté ; les dernieres font étroites & pointues.  
Chaque tige foutient une fleur jaune du diametre de  
deux pouces; le disque en est convexe, large de huit  
ou neuf lignes , composé de plusieurs fleurons , hauts  
de trois lignes, fistuleux ; ils poussent de leur fond un  
*Tome III.*

*D* O R 1154

filet fourchu, dont les cornes siont recourbées, & qui  
s’échappe au traVers d’une gaine cannelée. La couron-  
ne de cette fleur est formée par un rang de demi-fleu-  
rons, longs d’environ neuf lignes, larges d’une ligne  
& demie , émoussés, crenelés à la pointe. De leur ba-  
fe qui est fistuleufe , s’éleVe aussi un petit filet fourchu.  
Les fleurons & demi-fleurons portent chacun fur un  
embryon Verdâtre , qui deVient une graine cannelée ,  
noirâtre, longue d’une ligne, garnie d’une aigrette  
blanche , longue de deux lignes & demie. ToURNE-

**FORT.**

3. *Doronicum radice dulci,* C.B.Pin. 184. Chom. 313»  
Raii Hist. 1. 275. Tourn. Insu 487. *Doronicum ésolio  
subrotundo,serrato*, J. B. 3. 17. Hist. Oxon. 3. 127.

*D oroni cum Lrachelatâ radice,* Park. Theat.320. *DoronT  
cum radice repente,* Ger. 621, Emac. 760. *Doronie  
rampant.*

Les Chasseurs & les Bergers qui VÎVent fur les monta-  
gnes, & qui appellent cette plante du. nom de racine  
de boucfauVage, la regardent, ainsique la grande esu  
pece de *dstronic,* comme un remede excellent contre le  
Vertige. Ils attribuent la même propriété à l’oreille  
d’ours à fleurs jaunes, & ils prétendent qu’elle fert beau-  
coup à fortifier, RaY , *Hist. Plant.*

DORPESTOS, δόρπηστος ; *le souper,* ou le tems dtrsou-  
*per.*

DORPOS , δόρπος. Voyez *Dorppstos.*

DORSAL1S TABES , efpece *d’atrophie.* Voyez *Tabes.*DORSIFERÆ PLANT Æ, de *dorsum* , dos, & de

*fero* , porter. On donne cette épithete à une eEpece de  
capillaire qui n’a point de tige, & qui porte *sa* semence  
stir le reVers de *ses* feuilles.

DORSTINEA; nom d’une plante dont le contrayerva  
est la racine.

Le Pere Plumier lui a donné ce nom de celui du Docteur  
Dorsten , Medecin Allemand, qui a publié une histoi-  
re des Plantes *in-folio.*

Voici fes caracteres :

Elle a un placenta épais , charnu, plat, & situé Verticale-  
ment. Ce placenta porte plusieurs fleurs à pétales, aux-  
quelles succedent des femences rondes, allez fembla-  
bles à celles du gremil.

Scs efpeces font,

1. *Dorstineaj dentariae radice, spondylii solio s placenta  
ovali,* Houst. *Contrayerva â racine de dentelaire, â  
feuille de berce, et âplacenta ovale.*

Nous aVons déja sait mention de cette plante fous le nom  
de *Contrayerva radix* de Jean Bauhin.

2. *Dorflinea dentariae radice ,solio minus laciniato, pla-  
centa quadrangulari et ondulata ,* Houst. *Contrayerva  
â racine dx dentelaire, âjeuille moins découpée, et a pla-  
centa quadrangulaire et ondé.*

3. *Dorflineasphondyliisolioferrato, placenta quadrangu-  
lari , radice dentariae. Contrayerva â racine de dentelai-  
re , a feuille découpée, et semblable â celle de la berce, et*à *placenta quadrangulaire.*

Nous avons déja Eait mention de cette plante fous le nom  
de *Contrayerva Officinarum.*

La derniere de ccs plantes a été découverte par le savant  
Houstown aux enVÎrons de l'ancienne Veracruzdans la,  
nouvelle Espagne. La seconde par le même, dans un  
terrain pierreux aux environs de Campechy ; & le troi-  
sieme par M. Robert Millar, dansl’Ifle de Tobago , où  
elle est fort commune On fe fert indistinctement, foit

DD dd

115 5 DOR

en Medecine, soitpour la teinture, des racines de ces  
trois eEpeces.

Ces plantes Eont maintenant fort rares en Europe , & on  
s’est servi de leurs racines pendant long-tems, sans sa-  
voir qu’elles leur appartinssent. C’est M. Houstown qui  
a le premier découyert que le ContrayerVa étoit la ra-  
cine de la *Dorstinea dentariae, radice sphondylifolio,  
placenta ovali.*

Quoique le Pere Plumier aitdécouVert une des estpeces  
de *dorstinea*, & qu’il ait nommé le genre; il ne fait  
aucune mention de la particularité que nous venons  
de rapporter, & il paroît llaVoir ignorée. MILLER,  
*Dictionn.* Vol. II.

13ORSUM, *Dos.*

Nous entendons communément par gibbosité ou bosse ,  
une inflexion contre nature de l’épine du *dos,* foit dans  
une direction perpendiculaire à la furface du *dos ,* foit  
latéralement. Les enfans font plus fujets à cet accident  
que les adultes ; & il provient plus fréquemment de  
caul.es extérieures , que de catsses internes. Car il est  
presque impossible que les os tendres & mous des  
enfans, ne Eoient Violemment offensiés & recourbés,  
foit par des chutes , foit par des coups , hoir par des  
corps mal faits , ou autres caisses femblables. Ce  
d'est pas que la gibbosité ne puisse aVoir aussi des  
caisses,internes ; comme lorfque les ligamens qui sou-  
tiennent les Vertebres du *dos sont* devenus tropflafques  
&trop lâches, lorsque la carie est dans les Vertebres  
mêmes , ou lorsqu’iby a contraction contre nature dans  
les musdesde l’abdomen. Nous trouVons dans la Chi-  
rurgie de Gouey , une preuVe singuliere de la possi-  
bilité de la distortion & de l'incurVation de l’épine du  
dos, pal'la derniere de ces causes. Comme les os ou  
les Vertebres du *dos* acquierent tous les jours de la so-  
lidité , & se confirment tous les jours dans la figure &  
l'attitude qu’ils ont, à moins qu’on ne porte un Eecours  
prompt aux perfionnes menacées de bosse, il ne faut  
pas fe promettre de pouVoir les redresser. Ceux qui  
feront un peu Verfés dans l'œconomie animale , ne fe-  
ront point étonnés que les bosses inVétérées foient  
ordinairement incurables. En prenant des mesures  
promptes & conVenables, on parVÎent quelquefois à  
uneguérifon parfaite, ou du moins à rendre le défaut  
de conformation plus léger & plus supportable. Dans  
les cas de cette nature, ce que l'on peut faire de mieux,  
c’est de fame porter aux enfans menacés de bosse, des  
corps garnis de plaques de fer ou de cartons sorts ou  
de baleine, aVec des bandages, furtout dans les en-  
droits où la bosse promine. Il ne faut leur ôter ces corps  
ni le jour ni la nuit, jufqu’à ce qu’il n’y ait aucun dan-  
ger que le mal empire & deVÎenne plus considérable.  
Les Chirurgiens ont luVenté un instrument dont ils *se*fervent en pareil cas. Cet instrument a la figure d’une  
croix, voyez laseg. *T de la Planche* X. *du II. Vol.* on  
applique fur le dos la partie *A, A,* fur le cou la par-  
tie 2?, B, & sim les épaules les parties C, *C, & D > D ;*& la partie F, *E* s’attache fermement autour du ven-  
tre. Par ce moyen l’épine du dos est tenue droite, &  
garantie d’une plus grande inflexion. Si l'on a foin de  
tenir cette croix appliquée constamment aux enfans ,  
ou ils reprendront peu à peu leur premiere forme , ou  
du moins leur difformité n’augmentera pas. Il faut aVoir  
Eoin en même-tems de frotter fréquemment la partie  
aVec de l’eau de la Reine de Hongrie, l’efprit de laVan-  
de , *los.piritus matricalis* décrit dans la Pharmacopée  
de Leyde ou quelqu’autre efprit corroboratif. Il ne *se-  
roit* pas non plus hors de propos d’appliquer quelque  
emplâtre de la même nature , comme l’oxycroceum,  
l’opopeldoc , l’emplâtre pour les nerfs de Vigo, & au-  
tres femblables, fans négliger les remedes internes  
conVenables & propres,. tant à fortifier les membres  
infirmes & seibles , qu’à éVacuer les humeurs peccan-  
tes & fuperflues. Voilà les meflures que je crois qu’il  
faut prendre pour dissiper les boffes , & je ne doute

D O R 1156

point qu’on n’en éprouVe d’heureux fuccès, à moins  
qu’elles ne foient inVétérées. HeIsïER , *Institut, Chi-  
rurgicale.*

DORYCNIUM.

Voici fes caracteres.

Sa feuille est dÎVifée en cinq fegmens & les diVÎsions vont  
jusqu’au pédicule ; enEorte qulon prendroit ces segmens  
pour autant de feuilles ; sa gousse est courte, & ne con-  
tient qu’une feule semence semblable à celle du *barba  
Jovis.*

Boerhaave ne fait mention que de la seule espece sifivan-  
te de *dorycnium.*

*Dorycnium, Monspeliensium,* Lob. Ic. 51. *Dorycnium ;  
Mons.pessedanum, fruticosum >* J. B, 1. 388. *Lotus A0-  
lyceratos fritteseens incana t siliculis subrotundis , erec-  
tis.* M. H. 2. 178. *Trifolium album angustifoliurn , flo~  
ribus velat in capitulum concrestis,* C, B. P. 329. H. R,  
D. *Tresse de Montpellier.* **BOERHAAVE ,** *Ind. alt. Plant,*Vol. II.

On trouve cette plante dans des lieux pierreux auxenVÎ-  
rons de Montptllter. Raυ.

DORYCNIUM IMPERATI. Voyez *Convolvulus ma-  
jor , rectus , Creticus -, argenteus,*

DOS

DOSIS, δω'σις, de δίδωμι, *donner ; une dose,* ou la quan-  
tité d’un remede qu’il est à propos de faire prendre en  
une feule fois.

DOSITHEI PASTILLUS, *Pastille de doSthée* .Aétius  
& Myrepse en font mention; *ssmTetrabib. III. Serm\**1. *cap.* 63. & l'autre *Serrn.* 41. *cap.* 78:

DOT

DOTHIEN, δοθιήν, *Furoncle,* efpece de tumeur inflam-  
matoire. Voyez *Furunculus.*

D O U

DOUGLASSIA , plante ainsi nommée par le Docteur  
Houstoun en mémoire du Docteur Douglas.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est anomale, & n’est compofée que d’une feuille,  
dont la partie inférieure est tubuleisse , & dont la par-  
tie supérieure est étendue & diVisée en cinq segmens.  
Son fruit qui est à peu près rond a deux parties qui  
contiennent deux semences.

Nous ne connoissons jusqu’à préfent qu’une espece **de***douglassea.*

*Douglassea rsautoscens et spinosa, ligustri felio s flore albol*Houst. *Paliuro affenis, ligustrisolia asejanofa,flore mono-  
petalo differmi rsauctusiccofubrotundo^* Sloan. Cat. Jam,  
*Douglassea épineuse , en arbrisseau, âfeuille de uroefne>  
et â fleur blanche.* **MtLLER,** *Dict.* Vol. II.

D R A

DRABA, nom que l'on donne au *thlaspi,* au *lepidium»*au *leucoium,* & à différentes l'ortes *d’hosperis.*

DRACATIUM, *Plomb.* **RULAND.**

DRACMA, *dragme.*

Les Grecs falcoient ufage de *dragme s* dans les sommes  
qu’ils comptoient, foit en traitant entre eux, l'oit dans

H57 D R A

leur commerce avec les Romains, & les Romains *se*ferVoient de *nummi sestertii,* ainsi qu’on voit dans pres-  
que tous les Auteurs, mais surtout dans Plutarque.

La *dragme clc* la centieme partie d’une mine.

Αρακμὴ ou δραγμὴ vient de δράπτομαι, prendre avec la  
main, comme qui diroit une poignée d’oboles, dont  
la valeur eût été celle de la *dragnte.*

*La dragme* est un poids , ainsi qu’une monnoie. La drag-  
me Attique pafl'ecommunément,pour être de la même  
valeur que le denier. Il y avoit des deniers chez les Ro-  
mains, ainsi que des dragmes chez les Grecs d’or &  
d’argent. Mais dans les comptes où l'on emploie la  
*dragnte,* sians spécifier s’il est question de la *dragme*d’or ou d’argent ; il saut entendre la *dragme* d’ar-  
gent.

Le fiavant Evêque Hooper , fait varier la valeur de la  
*dragme* Attique, selon les différens siecles. Sa plus hau-  
te Valeur, rélatiVement au poids de la mine de Solon ,  
étoit, selon lui , de 68,4 grains ; mais il conVÎent  
qu’elle desicendit dans la sinte environ à 62,57 grains.  
C’est Eur cette *dragme*, & sur l'égalité de *sa* Valeur au  
denier Romain que font fondés tous les calculs aux-  
quels les Auteurs classiques ont donné lieu. Nous ne  
nous donnerons pas la peine d’y rapporter les disteren-  
tes altérations que l’exactitude exigeroit , rclative-  
ment aux différens Auteurs où ces mefures fe trou-  
vent. Mais si la supposition de l’égalité de la *dragme*au denier Romain est Vraie, & que le Lecteur veuille  
pousser l’intelligence des anciens Auteurs aussi loin  
qu’elle peut aller; il n’a qu’a siuivre le calcul fuivant ,  
oùla valeur de *la, dragme* &scm évaluation, ainsi que  
sempoids, sie trouve depuis foixante-dix grains, jusi-  
qu’à sion plus petit poids & à sia moindre valeur , felon  
le calcul de l’Evêque Hooper.

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
|  | **P 0 I D S.** | **VALEUR.** |
|  | Grain. | Denier. |
|  | 70 | 8 3 |
|  | 68,4 | 82] |
|  | 65, 5 | 8 0 1 |
|  | . 62, 57 | 7 3 7 |

La *dragme* étoit divssée en dix-huit κεράτια , ou Astiques,  
& en six oboles. 11 y avoit différentes *dragmes* en diffé-  
rentes contrées.

La *dragme d’Ægine* passe communément pour valoir 1 -  
d’une *dragme*Attique,ou Ioo boles Attlques.LesAthe-  
ηΐεηεΐ’θρρεΐΐοΐεηΐπαχἐὶάν ouforte. C’étoit chez eux la  
paye d’Im Cavalier. Hippocrate en fait mention fré-  
quemment.

**Il** y avoit la *dragme Corinthienne,* dont la valeur ne nous  
**est** pas bien connue. Quelques Auteurs la supposent  
égale à la *dragme* Attique.

La *dragme Egyptienne* valait, selon Cléopatre, uneobo-  
le, ou la sixieme partie d’une *dragme Attique.*

**On** avoit aussi frappé plusieurs monnoies , qui toutes  
étoient parties multiples de la *dragme* ; commp la*femi-  
dragrne, le didragme, le tridragme, & le tetradragme,*qu’on appelloitle γλαὓξ, ou la *chouette , lcpentadrag-  
me, & F h ex a dragme.* On trouve dans quelques Au-  
teurs le mot de *pentecontadragme* ; cette piece valant  
cinquante *dragmes* devoir être sort large, si elle étoit  
d’argent.

Lorfque le τηοίἈργυρίου est à côté d’un nombre ; c’est une  
marque qu’il s’agit de *dragmes.*

La *dragme* étoit | de l’once & sta de la mine. Quoiqu’à  
parler vrai, il pourroit bien être que les Grecs eussent  
emprunté des Romains la maniere de compter par on-  
ces & par *dragmes \* car la *dragme se* divifoit ancienne-  
ment en 6 oboles, comme on voit dans Suidas; δράχμα  
ἔξὀβολῶν. Le *di dragme esi’h émi dragme ,* &c. étoient  
des poids, ainsi que des monnoies. Les Grecs se sier-  
voient de l’expression τρἐνον,ύμίδραχμον, ainsique de  
τρίτον ύμιτάλαντον, pour signifier 2 à *dragmes.*

D R A 1158

Hippocrate divifoit la *dragme* que je suppose être la  
*dragme* Attique, excepté dans les endroits où il aver-  
tit du contraire, en six oboles, selon la maniere ordi-  
naire de compter dans la Grece ; & c’est stans doute à  
S01I imitation que Celse diviEe le denier qu’on a tou-  
jours suppofé être égal à la *dragme* en six parties.

L’exact & l'avant Hooper, Evêque de Bath & deWeils ,  
obferve que lorfque les Medecins parlent de *dragme*dans leurs ordonnances , ce n’est point relativement  
au poids, mais à la monnoie courante de leur tems. Il  
ΕυρροΕε que le denier portoit 64 grains, au lieu que  
selon mon calcul, il n’en porte que 62 su, peut-être a-  
t-il rasson. Nous différons ensemble de quelque chose  
dans l'évaluation que nous avons faite des poids An-  
glois , & nous n’établissons pas le même rapport entre  
les deux livres que nous avons , dont l’une s’appelle li-  
vre *de poids, 8c* est de seize onces, & l'autre livre *Troien-  
neelc* de douze onces. On convient que l'once Romai-  
ne est égale à l’once de la premiere de ces livres. Or la  
livre Romaine étant compofée de douze onces , & cel-  
le que nous appellons *de poids,* de feize : il s’enfuit que  
la livre Romaine étoit les | de cette derniere livre.  
Mais l’Evêque Hooper fait la proportion de la livre  
appellée *de poids,* à la livre appellée *Tréienne ,* comme  
175 à 144 ; rapport peut-être plus exact que le miem  
Selon le Docteur Wibert, que Jonas Moor cite com-  
me fort exact ; la premiere de ces livres n’est à l'autre  
que comme 17 à 14 , & conféquemment l'once Ro-  
maine, ou l’once de la livre que nous appellons *de  
poids*, à l’once de la livre que nous appellons *Trotenne ;*comme 51 à 56. Selon l’Evêque Hooper , l'once Ro-  
maineest de 437 , 5 grains de la livre que nous appel-  
lons *Troïemne. .*

La livre de Paris est de 16 onces & l'once est égale à  
472., 5 grains de la livre que les Anglais appellent  
*Troïenne.* La livre des Medecins est de 12 de ces onces ;  
par conféquent elle vaut 567 o grains de la livre*Troden-  
ne\* elle est donc plus petite qu’elle de 90 grains; leur  
once plus petite que la *Trosunne* d’environ 7 7 grains,&  
leur *dragme* qui n’est que la huitieme partie de leur1once , plus petite que la *Trotenne* de d’un grain.

Mais en mettant 576 grains dans leur once, la différence  
dans la quantité du grain, ne fait qu’augmenter; car  
105 grains *Trelens* font 128 desleurs. ΑΕΒυτΗΝθτ,  
*des Poids et des Mefures.*

DRACHUM, terme obfcurdeParacelfe, *Phil. Lib. IV.  
Tract, s.cap.* 3. *In fin.* il paroît entendre par-là la der-  
niere dissolution des élémens de l’eau , ou sa confiam-  
mation totale. CasTELLI,

DRACO, *F Estragon.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles qui font à peu près femblables à celles de l'hy-  
fope, naissent alternativement fur fes branches ; les  
plus basses font divifées, &les supérieures font entie-  
res. Ses fleurs fiant petites, ont un dssque & forment un  
long épi.

Boerhaave n’en rapporte que l’espece suivante.

*Draco, herba*, Germ. I93. Emac. 249. Hist. Oxon. 3.  
33. Boerh. Ind. A. 127. Raii Hist. I. 373. *Dracuncu-  
lus ,* Offic. *Dracunculus s hortensis*, C. B. 98. *Dracun-  
culus hortensis sive tarchon,* J. Β. 3. 184. Chab. 168.  
*Draco, herba, sive tarchon et dracunculus hortensis ,*Parla Parad. 500. *Abrotanum, lini solio acriori & odo-  
rato,* Tourn. lnst. 459. *Abrotanum, mas , lini folio  
acriori et odorato,* Elem. Bot. 364. *Estragon.*

*L.estragon* pousse un grand nombre de tiges rondes, plei-  
nes de branches & garnies de feuilles longues, étroi-  
tes,unies, luisantes, assezfemblablesà celles del'hy-  
fope, mais plus pointues par le bout. Ses tiges ont à

DDddij

ϊ159 DR A

leur siommet des fleurs petites, Verdâtres & assez serh-  
blables à celles de l’absinthe ; mais elles sont plus ra-  
res , plus clair-femées & plaeées siur des pédicules plus  
longs. Ses feuilles ont une odeur & un gout assez forts  
& qui tiennent un peu du gout & de l'odeur du fe-  
nouil. On cultÎVe cette plante dans les jardins , & elle  
fleurit aux mois de Juillet & d’Aout.

Ses feuilles dont on fait principalement usage font échauf-  
fantes, dcssiecatives & bonnes pour ceux qui ont l'esto-  
mac froid ; c’est pourquoi on les fait entrer dans les ia-  
lades. Elles chassent les Vents, proVoquent les urines  
& les regles; mais on s’en sert rarement en Medecine.  
MILLER , *Bot- Offic'*

Comme cette plante est extraordinairement acre, il n’y a  
aucun lieu de douter qu’elle ne foit très - propre à  
échauffer, dessécher, dÎVÎser, ouVrir & digérer. C’est  
pourquoi on peut assurer ayec Matthiole , qu’elle est  
bonne pour les estomacs froids; elle excite l'appétit ,  
dissipe les flatulences, fortifie les membres, proVoque  
-les urines & les regles, & leVe les obstructions. Mâ-  
chée , elle attire la pituite & fait cracher, ainsi que la  
pyrethre. Ce qui fait qu’elle calme les maux de dents,  
& qu’elle purge les ccrVeaux humides. On trouVe dans  
Lobel que les Anglais font un grand cas de fon eau disse  
tilée pour fe garantir de la peste, proVoquer les lueurs  
& digérer la pituite. Si nous considérons l’acreté de  
cette plante, & la force aVec laquelle elle picote la  
langue , nous ne pourrons nier que ce ne foit un échauf-  
fant très-puissant. RaY , *Hist. Plant.* 373.

DRACO MARINUS, OssiC. Bellon. de Aquat. 215. *Draco ,*JonE de Pif. 60. Charlt. de Pif. 27. AldroV. de P1S.  
255. Ronde!. de *Fisc.* 1. 300. *Draco,* GesiI. de Aquat.  
77. Sala, de Aquat. 72. Raii Icht. 288. Ejtssd. Synop.  
Pif 91. *Le dragon de mer. (*

Ce poisson si? pêche dans l’Occean& dans la Méditerra-  
née. Les cendres récentes de fil tête & de fes os Eont le  
fetd remede qu’on en tire. ROndelet assure que celles  
de la tête fiant bonnes contre toute sorte de possons ; &  
Pline écrit que les scarifications faites aux genciVes  
aVec une arête de ce poisson, calment le mal de dent.

*Draco , fylvestris,* est le nom de la *ptarmica vulgaris fo-  
lio longo , ferrato, flore albo.*

DRACOCEPHALO-AFFINIS, *ia Moldavica Ame-  
ricana trifolia odore gravi.*

DRACOCEPHALON, *melisse bâtarde.*

Voici fes caracteres.

\>n calyce est long & tubuleux, & fes fetnllesplusetroi-  
tes que celles du pêcher. Le cafque de la fleur est creux,  
entier , s’ouvrant & *se* fermant. Sa barbe est dÎVÎsée en  
trois fegmens, & chaque fegment en deux; ces feg-  
mens forment deux especes de mâchoires, enforte que  
toute la fleur repréfente la gueule ouVerte d’un dragon  
ou plutôt est semblable à la digitale. Ses fleurs croise  
Eent en petites guirlandes ; deux ou trois forment la  
guirlande, & elles font placées aux nœuds des tiges.

Boerhaave ne parle que de llespece salivante.

*Dracbcephalon, Americanum,* Breyn. Prod. 1. 34. *Dra-  
cocephalus, angustifolius, folio glabroserrato,* M. H. 3.  
417. *Pseudo-digitalis, foliis dentatis Persicae,* Boc. Rar.  
11. *Digitalis Indica, angustisolia s profundèserrata,  
Persicae felio,* H. R. Par. *Digitalis Americana purpurea,  
folio serrato,* A.R. Par. 79. H. BOERHAAVE, *Ind. alt.  
Plant.* Vol. I. p. 176.

DRACONIS SANGUIS *aseang de dragon.*

C’est la gomme de l’arbre appelle

D R A 1160

*Draco arbor* , Ger. 1339. Emac. 1523. Park. Theat.  
1531. J. B. 1. 402. Chab. 30. C. B. Pin. 505. Raii  
Hist. 2. 1598. Jonf Dendr. 288. *Ezquahdnitl,* Hern.  
59. *Palma , prwelfora } feliis yuccae, fructu in racemis  
congestes, cerafiformri duro, cinereo, pisi magnitudine,  
hujus lacrymasanguis dracorels dictact.* Com. H. Amst,  
261. Cat. Jam. 179. Sloan. Hist. 1. 20. Pluk. Almag.  
277. Hort. Beaun. 33. *P alma poliis longissimis, pendu-  
lis abs.que ullo pedunculo ex caudice glabro enatis,* Boerh.  
Ind. A. 2. 169. *Sang de dragon.*

Cet arbre croît dans l'Ifle de Portosimcto, qui est une des  
Canaries, & dans l'Ifle de Madere. *Le sang de dragon*eib une résine d’un rouge brun qui fe fond aisément fur  
le feu & qui s’enflamme lorsqu’on l'y jette. Broyée, el-  
le paroît de couleur de fang. Elle est résinetsse & af-  
tringente au gout. On en trouVe chez nos Droguistes  
de deux hortes qui ne diflèrent entre elles qu’en ce  
qu’elles simt plus ou moins pures. La plus estimée est  
celle qu’on nous apporte en goutte & qui est envelop-  
pée dans des feuilles.

Elle desseche puissamment, elle est astringente & réper-  
cufllVe. On en fait'principalement ufage pour l’exté-  
rieur , lorsqu’il s’agit de sécher des fluxions , d’arrêter  
des hémorrhagies, de consolider des plaies & de *raffer-  
mir* les dents chancelantes. SgHRODER.

Lcs Eavans s’accordent généralement à regarder le *sang  
de dragon* des modernes , comme le cinnabre de Diosc  
coride. Le minium est, felon Ray, *Hist. p.* 1598. le  
cinnabre des derniers anciens. Cet Auteur s’accorde  
aVec Parkinson, pour rejetter comme une pure fable,  
ce que Monard rapporté du fruitple l'arbre du *sang de  
dragon,* faVoir que la nature y a imprimé la figure du  
*dragon.* DaLE.

*Fesiang de dragon* pris intérieurement est un grand astrin-  
gent & un puissant dessiccatif. M. Heluétius le mêloit  
aVec de l’alun en poudre & en faifoit des pilules pour  
la diarrhée , les hémorrhagies & autres maladies fem-  
blables : mais il faut aVant que d’ordonner ces pilules ,  
faire précéder la faignée & autres préparations. Le *sang  
de dragon se* diflout parfaitement dans l'esprit de νίηι  
Les Hollandoisle contrefont aVec de la gomme arabi-  
que, de l’alun dissous dans de l’eau & du bois du Brésil  
pour lui donner la couleur cOnVenable. Une faut point  
ordonner cette fubstance factice intérieurement; il n’y  
a que les Peintres qui en puissent faire usage. Οεοε-  
FROY.

*Lefang de dragon* produit par l’arbre dont nous Venons  
de faire mention, pafle pour le plus grossier. Le meil-  
leur est celui que donne le *draco arbor, Indica, sillu  
quosa , populi folio angfana, vel angfana Javanica a*COMMELIN, *Hort. Amst.* Voyez *Angfana.*

Cet Auteur prétend que cet arbre produit le *flang de dra-  
gon* en goutte : mais ceux qui ne font point de fon aVÎs  
penfent qu’il ne Vient fous cette forme que de *Farun-  
do larcta Indelae Orientalis sanguinem draconis manans.*

Le *draconis sanguin emfundens, foliis et caudice undique  
spinis nigris armata ,* du Docteur Sherard , est une  
autre plante qui donne une troisieme espece de*fang de  
dragon.* Elle porte un petit fruit écailleux dont on tire  
par infusion dans l’eau chaude, une matiererouge qui  
fe précipite, & qu’on met par lléVaporation en petites  
masses qu’on appelle gouttes, & qu’on nous apporte  
enVeloppées dans des feuilles de palmier. MILLER ,  
*Boa Offic.*

**DRACONIS SANGUIS , 0U** *herba draconis,* **OU** *lapathumfoe  
lio acuto rubente,* espece de patience fauvage.

DR ACONITES, DR ACUNTI AS, DR ACHATES,  
δρακοντίας λίθος, pierre précieufe engendrée dans la tê-  
te du dragon, mais qu’on ne peut obtenir qu’en cou-  
pant la tête à cet animal pendant qu’il est en Vie. C’est  
pourquoi on tâche de le furprendre endormi. Solæus a

ϊϊ6ι DR A

écrit que ceux qui la cherchent se mettent dans des  
chariots de chasse, répandent devant le dragon des dro-  
gues soporiferes , & se procurent par ce moyen l’occa-  
S1OU de le tuer. On dit que la *draconite* est blanche ,  
transparente , & ne peut être polie ni travaillée. Pm-  
ΝΕ , *Lib.* XA *XV II. cap.* 10.

D’autres Auteurs prétendent qu’on la trouve quelque-  
fois dans la tête de l’hydre & du chelydre, deux espe-  
ces de Eerpent aquatique.

Ruland lui attribue la vertu de garantir de toute sorte de  
ροΐΕοη, & de guérir les morsiures de tous les animaux  
Venimeux : mais tout ce qu’on dit de cette pierre n’est  
que fable & imposture.

DRACONTHEMA, de δράκων, *dragon, &* de ἀιμα,  
*sangs fang de dragon.* V*Oyez Draconiss.angtels.*

DRACÔNTIA, DRACONTIUM. Voyez *Dracun-  
culus.*

DRACONTIDES , δρακοντήδες ; nom que Rufus d’E-  
phefe dit avoir été donné à quelques Veines qui par-  
tent immédiatement du cœur. R.UFUS d’EfHese , *Lib.  
I. cap.* 33.

DRACONTIUM. *N OyOz Dracunculus, Polyphyllus.*DRACUNCULI , petits Vers longs qui s’engendrent  
dans les parties mufculeuses des bras & des jambes,  
qu’on appelle *vers de Guinée* ou *dragoneaux.*

Plutarque cite dans fes *Symposiaques, Lib. VIII. cap.* 9.  
Agatharchides. Cet Auteur, dit-il, qui a traité de ces  
animaux , nous apprend que les peuples qui habitent  
les environs de la mer rouge en fiant fort tourmentés en  
certains tems. Plutarque les appelle δρακὸντια μικρὰ,  
ou petits dragons, & il ajoute qu’ils s’engendrent dans  
les bras & dans les jambes, qu’ils percent la peau &  
montrent la tête ; mais que si on Vient à les toucher ils  
rentrent dans les mufcles & caufent une inflammation  
infupportable.

Agatharchides ViVoit sous le regne de Ptolomée Philo-  
metor, & ce Prince régnoit l'an du monde 3770. Vcs-  
sIUs , *de Historia Graeca.* STRABον *, Lib. XIV.* Εε  
CLERC, M. *H.*

Le Docteur Freind s’est donc trompé, lorsqu’il a dit  
qu’Aétius est le premier qui ait parlé des *dragoneaux.*C’est une efpece de vers semblables aux Vers communs,  
quelquefois petits, quelquefois grands, qui fe nourrif-  
Tent dans les jambes , & quelquefois dans les parties  
mufculaires du bras. Cette maladie attaque principale-  
mentles enfans & fe Voit très-souvent dans l’Ethiopie  
& dans les Indes. Ces vers se remuent Eous la peau,  
Fans catsser aucune douleur. Au bout d’un certain tems  
il sic fait une fuppuration vers l’endroit où est l’extré-  
ïnité du ver. La peau s’ouvre & la tête de l’animal pa-  
roît. Il faut toujours laisser le ver fortir entierement ,  
ou de lui-même, ou par le moyen d’un cordon, ou  
par l'incision ; car s’il vient à fe rompre & qu’il en ref-  
te quelque partie en arrière, elle causie de vives dou-  
leurs. Paul Eginete propofeune autre maniere de tirer  
ce ver, mais la meilleure est celle de lier le bras avec  
un cordon, de renfermer le ver entre detix ligatures &  
de l’empêcher par ce moyen , foit d’avancer, foit de  
reculer. En la suivant on ne slexpoEera point à le rom-  
pre. Pendant l’opération on aura foin de fomenter l’en-  
droit avec de l’hydromel & de l’huile dans laquelle on  
aura fait bouillir l’absinthe. On s’interdira furtout  
toute silbstance acrimonietsse & capable d’exciter l'in-  
flammation. AehUs, *Tetrab. IV. Serm.* 2. *cap.* 85. d’a-  
près *Leoreldas.*

Dans l’Inde & dans les contrées situées au septentrion de  
l’Egypte, de certains petits animaux semblables à des  
vers, qu’on appelle *dragoneaux*, s’engendrent dans les  
parues musculaires, cOssime les bras , les cuisses & les  
jambes , & Ee logent dans les côtés des enfans , fous la  
peau, à travers laquelle on s’apperçoit évidemment  
qu’ils Ee meuvent. Au bout de quelque tems il *se* fait  
une fuppuration Vers l'endroit où est l’extrémité du  
ver, La peau s’ouVre & la tête de l’animal paroît. Si  
vous tentez de le tirer, Vous excitez de Vives douleurs ,  
mais furtout s’il Vous arrive de le rompre. Il y en a qui

ï) R A ï 16 2

confeillent de lui attacher un morceau de plomb dont  
le poids l’entraîne peu à peu : mais d’autres condam-  
nent cet expédient, & dibent que le poids du plomb  
est capable de rompre le Ver, & d’expoEerle malade à  
des douleurs Violentes; c’est pourquoi ils ordonnent de  
mettre la partie affectée dans de l’eau chaude, ajoutant  
que la chaleur contraindra le *dragoneau* à *sc* montrer &  
fournira l’occasion de le tirer par morceaux aVec les  
doigts.

Soranus prétend que le *dragoneau* n’est point un animal,  
mais quelque fubstance concrete, telle qu’un nerf, &  
que le mouVement qu’on lui attribue est purement ima-  
ginaire. Quoiqu’il en foit, que cette opinion foit Vraie  
ou fausse, Soranus, Leonidas & les autres, s’accordent  
tous à le traiter par des bains d’eau chaude & par des  
cataplafmes digestifs, préparés aVec l’hydromel & la  
farine d’orge ou de froment. Ils approuvent tous l'ap-  
plication d’emplâtres de la même nature que ces cata-  
plafmes. Ils recommandent particulierement celle qui  
est composée de miel & de baies de laurier. Que le *drra-  
goncau* foit un animal ou quelque fubstance concrete ,  
l’lssage de ces remedes le fera tomber en mortification,  
& s’il n’est point expulsé par la suppuration , on ou-  
vrira la partie & on l'en débarrassera. Cela fait on pan-  
fera la plaie & on finira la cure par la voie de la suppu-  
ration. PaUL Εοινετε , *Lib. IV. cap. efe).*

Ce ver est quelquefois extremement long. Ilacommuné-  
ment dix ou quinze palmes. Albueasis dit en avoir vu  
un de vingt. Et Rhafes rapporte qu’une perfonne en  
eut quarante dans le corps & fut guérie. On peut trou-  
ver dans des Auteurs plus modernes un grand nombre  
d’endroits où ce fujet est traité. Comme cette maladie  
étoit fort commune à Médine, les Arabes llon appel-  
lé e *vena Mcdinensis, &* ils lui donnerent ce nom de  
veine, parce qu’ils douterent comme avoit fait aupa-  
ravant sOranus, si au lieu d’un animal vivant, ce n’é-  
toit point plutôt une fubstance concrete telle qu’un  
nerf. Aussi AVicenne opposé à Paul ne met point cet-  
te maladie dans la catégorie des vers, mais dans celle  
desabfcès. Ils sie trompoient certainement en cela; &  
Leonidas appelle en propre terme ce ver un animal.  
Cette maladie nommée *vena Medelnensis,* est supposée  
par plusieurs autres & même par M. le Clerc dans S011  
Supplément, être la même chosie qu’une autre mala-  
die décrite par les Arabes, & appellée *affectio Bovina ;*maladie qui vient d’un petit ver qu’on trouve souvent  
dans les vaches, Priais Aétius en distingue nettement  
deux stortes, une grande & une petite; & Albucasis  
traite de ces deux maladies différentes dans deux cha-  
pitres séparés , où les desCriptions qu’il en donne ne  
font point du tout les mêmes.

Cette maladie est souvent si-siVie de fievre pendant deux  
ou trois jours , & quelquefois il furvient de terribles  
symptomes & des abscès qui demandent plusieurs mois  
pour être guéris. Elle est très-commune en Guinée, &  
surtout parmi les naturels du pays. Kempfer l’a trou-  
vée de même à Ormus, silr le Golfe Persique. C’est  
pourquoi il l’a appellée *dracunculus Persarum.* Cette  
maladie est aussi en Tartarie. Kempfer obferve que  
cette maladie est plus commune dans les pays chauds  
& particulierement dans l'été, & il attribue la pro-  
duction de ces vers à la stagnation des eaux de pluie  
dont on fait des amas dans ces pays-là. H est plus aisé ,  
dit-il, d’être guéri de cette maladie dans le climat où  
elle est née. Il a vu ce vers deux sois en vie, & il dé-  
crit amplement la maniere de le tirer ; elle est la mê-  
me que celle dont fe fervent nos Chirurgiens dans les  
Indes Occidentales , auprès des Negres qui en font at-  
taqués.

Pour fe préferver du *dragoneau,* il faut aVoir égard aux  
Pays où llon est , & aux alimens dont il s’engendre;  
& fe servir des moyens capables d’en détruire la cause.  
Ces moyens sont l’éVacuation du sang corrompu par  
l’ouverture de la basilique ou de la siaphene, aux εηνΐ-  
rons de la partie affectée , aVec des cathartiques con-  
venables, tels que le sirop de myrobolans, la décoction

1163 D R A

d’épithym, les pilules cochiées, & l’électuaire nommé  
*tryphera,* préparé avec le fené & la sumeterre. Il faut  
aussi humecter le corps par des alimens propres à cet  
effet, par les bains, & par un régime Convenable,  
Aussi-tôt que le *dragoneau* fe manifestera, il fera à pro-  
pos de purger, d’appliquer les fangfues & de rafraî-  
chir la partie par des Cataplafmes humectans &émol-  
liens ; tels sirnt Ceux qui portent ce nom, qulon fait  
avec des fucs exprimés avec le fandal & le camphre.  
Entre les remedes dont on fe servira en Uniment, on  
en prépare un fort bon aVec l'aloès , le fandal, le cam-  
phre ou la myrrhe , la graine de pfyllium , & le lait  
frais. Si la partie n’est point douloureufe, & qu’il s’é-  
leve une petite vessie, elle fera bien-tôt réprimée; &  
lorfqu’elle aura difparu le malade fera considérable-  
ment foulagé en prenant une dragme d’aloès chaque  
jour, pendant trois jours de stlite, ou en prenant une  
demi-dragme le premier jour, une dragme cntiere le  
jour sisivant, & une dragme & demie le troisieme jour;  
& en appliquant de l’aloès , ou le siuc visqueux de l’a-  
loès verd & récent, siur la partie ou à l’orifice par le-  
quel le *dragoneau* se montre. Si ces remedes font inef-  
ficaces & que le *dragoneau* forte, il sera à propos de  
se pourvom de quelque chose à quoi 011 puisse l’atta-  
cher , & autour de quoi on puisse le rouler peu à peu  
& sans le rompre, à mesure qu’il sortira. Ce qu’on peut  
employer de mieux est un morceau de plomb capable  
par ston poids de le tirer doucement, Eans toutefois em-  
porter & rompre la partie qui lui feroit attachée. On  
ne doit rien épargner pour lui faciliter le passage ; ainsi  
donc il faut fortifier le membre & dilater les pores en  
' fomentant la partie avee de l’eau chaude , des muci-  
lages rafraîchissans , des huiles apéritives & émollien-  
tes, une chaleur douce & fubtile, enfin tout ce qui est  
capable de le faire glisser. Il arrive quelquefois que  
l’effet ne répond point au moyen que l'on prend ; alors  
on aura recours aux linimens d’huile de violette jau-  
ne, d’huile de jalmin, & d’huile de noix de ben , ap-  
pliquant enfuite une emplâtre de poix. S’il est nécese  
faire de faire une ouverture & que l'on puisse fe pro-  
mettre d’avoir le *dur agone au* entier Eans aucun incon-  
vénient, il saut la faire & le tirer. Si la méthode que  
nous venons de décrire n’en facilite point la fortie, &  
que l’ouverture soit impraticable , il faut en tenter la  
supputation avec du heure; lorsqu’on l'aura putréfié  
parce moyen il ne manquera pas de fortir, mais n’ufez  
surtout d’aucuns remedes acres ; ils ont converti quel-  
quefois le mal en ulcere phagédénlque. Si toutefois  
vous frottez peu-à-peu & tous les jours le bord de la  
plaie avec du fcl, ou si vous faites aux parties posté-  
rieures quelque friction douce, ou si vous oignez lé-  
gerement les parties d’où il vient, & où il tend, il  
fortira tout entier. L’effet d’une incision longitudinale  
& dans la direction du *dragoneau ,* feroit beaucoup  
plus stire ; en ce cas on auroit stoin d’introduire une  
Eonde par l'orifice de la plaie, de tenir les parties éle-  
vées ; & lorfique l'incision fiera Eaite, de la nettoyer  
continuellement, peu-à-peu & légerement avec du fel,  
par ce moyen il ne restera rien du *dragoneau* : mais  
s’il arrivoit qu’il *se* rompît & qu’il rentrât, il faudroit  
ouvrir la partie, fe faisir de ce qui resteroit, & le tirer  
doucement, après quoi traiter la blessure comme tou-  
te autre. ΑνιοΕΝΕ.

Ce que les Modernes ont dit des *dragoneaux* , s’accorde  
assez exactement avec ce que nous en venons de rap-  
porter. Nous listons dans le Traité des Maladies des  
Indes Orientales du Docteur Towne, que cette mala-  
die n’est aussi fréquente dans aucune contrée que sim  
la Côte d’or en Guinée, aux environs d’Anamboé & de  
Cormantin.

Ce ver est blanc , rond, long, uniforme dans toute *sa*longueur, & assez semblable au fil blanc & rond dont  
on fait le cordonner. Je n’en ai vu aucun qui fut lar-  
ge , plat, & tel qu’ils font décrits dans les Auteurs.  
Il fe loge dans les interstices & dans les membranes des  
mufcles , où il s’insinue & où il occupe en longueur

D R A 1164  
quelquefois plus de cinq aunes. La douleur qu’il caufe  
dans le commencement est fort légere : mais lorfque  
le tems de *sa* fortie est proche , la partie correspondan-  
te à l’extrémité par laquelle il *se* prépare à *se* montrer,  
commence à s’enfler, à battre & à s’enflammer. Ils’ou-  
vre ordinairement un passage aux environs de la che-  
ville du pié , à la jambe, à la cuisse, & rarement plus  
haut.

Les Contrées où l'on a observé que cette maladie étoit  
plus fréquente, font ordinairement chaudes, brulan-  
tes & si-ljettes à une grande aridité ; leurs Habitans sont  
tssage d’eaux croupissantes & corrompues, dans les-  
quelles il est vraissemblable que les œufs de ces petits  
animaux font contenus; car les Blancs qui en boivent  
ne font pas moins fujets à cette maladie que les Ne-  
gres.

Les Chirurgiens tentent rarement l’extraction de ce ver  
par l'incision : mais aussi-tôt que la tumeur est parve-  
nue à une grosseur fussifante, ils travaillent à la faire  
fuppurer le plus promptement qu’il est possible ; alors  
la tête du ver paroît, & afin qu’il ne vienne point à fie  
retirer & à rentrer dans les parties , on s’en iaisit & on  
l’attache à un petit morceau de bois. On l’entortille  
autour du bâton à mefure qu’il fort, & il sort quel-  
qiiesois d’un pouce, quelquefois dc deux, ou même  
daVantage par jour. On prend toutes les préeautions  
possibles pour ne le pas rompre, car lorfque cet acci-  
dent arrive, il est très-difficile d’obtenir le reste; il se  
forme un abfcès non - seulement à l'endroit où il y  
aVoit suppuration, mais encore dans toutes les parties  
des mufcles où font ensevelis les restes du ver putré-  
fié , elssorte qu’il survient en différens endroits des ul-  
ceres très-opiniâtres, & que le Chirurgien ne guérit  
pas Eans peine.

J’observerai que pendant l'extraction du ver, il saut fai-  
re prendre au malade les meilleurs anthelmentiques,  
& les préparations d’aloès les plus ameres, elles hâte-  
ront *sa* sortie; car on a remarqué qu’il s’avançoit au-  
dehors plus promptement lorsqu’on avoir pris ces re-  
medes qu’auparavant.

LorEque le ver est entierement extrait, on traitera l’ul-  
cere qui s’est fait pendant la fortie, de la même ma-  
niere que les autres ulceres communs; & il ne restera  
aucune aflection dangeretsse aux autres parties qu’il  
occupoit.

Il est assez rare que cette maladie considérée en elle-mê-  
me & sians être compliquée, foit mortelle. J’ai moi-  
même fait l’extraction de neuf*dragoneaux* à une jeune  
Négresse & d’un tempérament assez foible, fans que  
ces opérations aient eu quelque fuite fâcheuEe. TownE,  
*Traité des Maladies des Indes Occidentales.*

J’ai fait mention à l'article *Bovina affectio*, d’une mala-  
die qui est la feule de cette nature à laquelle l'homme  
l'oit si-ljet dans nos Contrées : mais comme *I’affectio bo-  
vina ,* est assez fréquente dans quelques Climats , &  
qu’on l’a confondue avec les *dragoneaux s* j’infererai  
ici ce que les Arabes penfent de cette maladie.

La maladie que les Arabes & leurs Interprétes ont ap-  
pellée*passio,* ou *aegritudo bovina,* n’est prefque pas cûn-  
nue en Europe , & les anciens Auteurs Grecs n’en ont  
pas même fait mention. Voici ce qu’en dit en propres  
termes Avenzoar, *Lib. II. cap.* 7. *Tract.*20. Il s’engen-  
dre quelquefois un ver entre la chair & la peau, on ap-  
pelle cette maladie *aegritudo bovis , affection bovine ,*parceque ce bétail y est assez sistet. Si le Medecin né-  
gligede tuer ce ver, cette négligence ne manque point  
d’avoir des fuites très-fâcheuses. Aussi-tôt que vous  
vous sentirez incommodé par cet animal, & aussi-tôt  
que vous Eerez fur de *sa* présence & qu’il paroîtra,  
brûlez les parties adjacentes aVec un fer chaud ; en-  
forte que la chaleur puisse parVenir jusqu’au ver , &  
sc)it assez grande pour le tuer. Cela fait, on traitera la  
brûlure ainsi que toute autre, & de la maniere silÎVante.

*Appliquez* de la charpie avec de la farine d’orge & de  
l’eau fraîche; ierVez-Vous aussi du vinaigre, mais

1165 D R A

en quantité qui ne foit pas assez grande pour cau-  
fer de la douleur, & qui fuffife toutefois pour por-  
ter la vertu du remede jusqu’au fond de la plaie.  
Lorfque la douleur fera passée, oignez la partie  
aVec l’onguent d’Agrippa & l’huile de roses , &  
continuez jusi^u’à ce qu’il n’y ait plus de tumeur,  
Ensilite laVez avec de l’hydromel, & répandez de  
la poudre de roses. Si la chair brûlée s’est séparée ,  
& qu’il y ait cavité, usiez de quelque Uniment  
convenable, & de poudre de rofes jufqu’à ce que  
les chairs sistent revenues, & que les parties soient  
consolidées. Ce traitement ne convient pas seule-  
ment au cas présent, mals il est général pour tou-  
tes les brûdures. Si le malade craint la brûlure ,  
prenez une coque de noix de moyenne grandeur,  
remplissez-la de farine de lupins, de fuie, de poi-  
vre, & de racine de Ecara , en égale quantité , &  
broyez & humectez aVec *Falchytran* , ( Voyez ce  
mot:) appliquez ensuite cette coque silr l'endroit  
cOrrespondant au Ver, & l'y tenez jusqu’à ce que  
les remedes qu’elle contient ayent produit leur  
effet. Je me fuis serti d’une coque de noix, afin  
que le remede fie trouVât appliqué fiur le Ver de  
tous côtés, & qu’il fût tué ayant que de pou.Voir  
s’échaper. Purgez en fui te le malade aVec les re-  
medes prescrits pour le *Vena Medinensisu*

Voici la maniere dont Albucasis parle de cette maladie,  
*Lib. II. cap.* 5. où il en traite.

Cette maladie, dit-il, s’appelle en quelques endroits de  
ce pays, *Ægritudo bovina,* parceque ce bétail en est  
fréquemment attaqué. C’est un petit Ver qui s’engen-  
dre entre cuir & chair. Il parcourt tout le corps , mon-  
tant & defcendant, & fe mouVant d’un lieu dans un  
autre d’une maniere fort fensible, jusiqu’à ce qu’enfin  
il perce la peau & y pratique une ouVerture par la-  
quelle il fort. Il s’engendre apparemment de la putré-  
faction de quelques humeurs , ainsi que les asicarides  
& les Vers des intestins. Il est très à craindre par le  
mal qu’il fait ; car s’il lui arrÎVe de s’avancer du côté  
de la tête , il choisit fouVent pour s’ouVrir une fortie,  
un lieu tel que le malade infortuné en perd quelque-  
fois un œil. Si Vous aVez enVÎe de traiter cette mala-  
die par l'extraction de l'animal, il est nécessaire qu’il  
fe meuVe & que Vous l’apperceVÎez bien distinctement.  
Alors Vous l’enfermerez entre deux ligatures, Vous  
ferez une incision dans fa direction & Vous le tirerez.  
S’il arrÎVoit qu’il fût si profondement caché par les  
chairs qu’on ne pût le trouVer, tuez-le par l’applica-  
tion du cautere actuel. Les fuites les plus fâcheuses  
que pourroit aVoir *sa* putréfaction , ce feroit d’affec-  
ter un œil & de détruire cet organe ; si l’animal fe trou-  
voit dans fon Voisinage. Si Vous Vous apperceVez qu’il  
foit monté à la tête & parVenu aux environs de l'Ceil,  
faites une forte ligature fur le fourcil, ouVrez les par-  
ties & le tirez. Il faut que le malade ait foin pendant  
la cure de *se* débarrasser le corps d’humeurs putrides  
& malfaisantes , avec des remedes convenables, & de  
ne point usier d’alimens capables de les régénérer.

Alzaravius autre Auteur Arabe , parle de cette maladie  
de la maniere filmante, *Sect.* 2. 31. *cap.* 13. La mala-  
die appellée *passeo bovina-,* parcequlelle attaque com-  
munément le gros bétail, est causée par un Ver qui  
s’engendre entre cuir & chair, & qui fe promene fur  
tout le corps justqusa ce qu’il Vienne à percer la peau,  
& à *se* faire une fortie en quelque endroit, il peut ar-  
rÎVer que ce foit aux enVÎrons de l'œil, & alors cet or-  
gane ne manque pas d’en être affecté & détruit. Ce pe-  
tit animal est de la même couleur que le corps du ma-  
lade ; il a la tête noire , & il s’engendre des mêmes  
humeurs que les poux & les lentes , lorsique cette hu-  
meur Vient à sie putréfier fous la peau , accident assez  
commun dans certaines contrées. On s’afiure de fion  
existence par les mouVemens qu’il fait en rampant.  
La cure prefcrite par AlzaraVius consiste principale-

D R.A n66

ment dans l’ufage des purgations & des bains chauds,  
Il fuit la même méthode que dans les gales humides.  
Il décrit le traitement chirurgical, de la même ma-  
niere qu’AVenzoar & Albucasis. Voilà ce qu’on lit  
dans les Auteurs Arabes fur ia maladie en question.

Mais il y en a une autre qui porte le même nom, qui est  
d’une nature fort différente , & qui a été très-bien dé-  
crite dans une dissertation intitulée *de boum oestro*, don-  
née en Italien par Wallisiieri. Cet *oestrum* ou mouche  
incommode s’attache fur le dos des bœufs, perce leur  
péau aVec un aiguillon qu’elle porte à sia partie posté-  
rieure, en plusieurs endroits, comme aVec un foret, &  
dépofe dans chaque trou un œuf dont il naît quelque-  
terns après un Ver, & de ce Ver une mouche qul prend  
successiVement & dans la faisiOn , la forme de celle qui  
lui a donné naissance. Le bétail craint excessiVement  
cet animal Cruel, dont l'aiguillon est assez fort pour  
furmonter la dureté de leur peau, & leur caufer une  
douleur incroyable. Le bœuf fait tout ee qu’il peut pour  
lléVÏter. Cependant le Ver dépofé croît fans que la sim-  
té de l'animal qui le porte en paroisse altérée. Les Fer-  
miers mêmes poussent le préjugé, jiffiqu’à croire que  
ceux d’entre leurs bestiaux que la mouche a choisi pour  
y loger ion œuf, siont les plus siiins. Cet inEecte ne  
rampe point, il demeure dans le lieu où il s’est formé  
pendant tout PhÎVer fans fe mouVoir d’un lieu dans un  
autre ; à mesure qu’il grossit il *se* fait une tumeur dans  
laquelle il est enfermé : cette tumeur s’accroît infensi-,  
blement, & deVient assez considérable pour que l’in-  
stecte y foit à sim asse & puisse y résider commodément.

Il y prend toute sa perfection , & ce n’est qu’au corn-  
mencement de l'été EuiVant qu’il l'e fait une issue; il  
fe change enfuiteen chryfalide, & il quitte enfin cette  
forme pour prendre celle d’une mouche. LE CLERC,  
*Hist. Lumbric.*

Je crois que ce qui concerne les chiques ne fera point dé-  
placé dans cet endroit. C’est ainsi qu’on appelle à cfi  
que je crois de petits Vers, qui s’engendrent dans les  
contrées les plus chaudes de l'Amerique , assez fré-  
quemment dans les parties mufculeufes & furtout aux  
piés. Les Indiens & les Negres les tirent fort adroite-  
ment, & guérissent ensi-iite la blessure en y appliquant  
des cendres de bois.

Outre les Vers qui s’engendrent fous la peau , & dont  
nous Venons de faire mention , les habitans de la  
Mifnie , surtout les enfans siont Tu jets à un autre dont  
Frederic Hofl’rnan parle de la maniere Enicante dans  
fon Traité *des Maladies Endémiques.* Les enfans de  
cette contrée , dit-il, sirnt assez fréquemment attaqués  
d’une efpece de confomption qui les décharné au point  
qu’on les prendroit pour des phantômes. C’est assez le  
préjugé d’attribuer à des fortiléges , cette maladie ter-  
rible : mais ceux qui moins superstitieux que les Na-  
turels du. Pays , ont regardé les chofes de plus près ,  
ont appercu des Vers femblables à des fils ou à des che-  
Veux noirs logés Eous la peau; on appelle ces Vers *Co-  
medones ,* ou *Gloutons* ; parce qu’ils interceptent la dise  
tribution des fiscs nourriciers , & qu’ils s’en repaissent.  
On les fait siartir en frottant la peauaVec du miel, &  
en tenant le malade , soit dans un bain , soit dans un  
lieu chaud ; mais si le froid faisit les parties & les resc  
sierre , l’animalcule s’enfonce dans les chairs & se  
tient caché.

Je nloserois assurer que cette maladie foit la même que  
celle que les Allemands appellent *scuren, fyrones,* ou  
*crinones* , & dont Sennert parle de la maniere sulcante.

« Il sléleVe dans la paume de la main, ου Eous la plante  
« des piés , une espece de pustules que les Allemansap-  
« pellent*scuren,* & dans lesquelles Eont logées des esc  
« pcces de petits Vers qu’ils nomment*fyrones* ou *chyro^  
« nes ( cirons T* II y a toute apparence que ce qui donne  
a lieu à la formation de ces pustules dans ces parties ,  
« c’est que la peau y étant plus épaisse , la fanie Vifqueu-  
« fe qui s’y forme quelquefois , y demeure enfermée ,  
« & ne peut s’en échaper.»

X Isi7 D R A

« La présence des vers dans ces pustules fe manifeste  
« par une demangeaifonplus grande que celle qu’on y  
« fent en toute autre occasion.

«On les tire ordinairement avec une aiguille , & pour  
« empêcher qu’il ne s’en forme davantage, on lave les  
« parties avee du vin , ou dtl vinaigre dans lequel on a  
« fait dissoudre du fel, de l'alun , ou du nitre , ou aVec  
« une lessive faite des cendres de branches de chê-  
« ne, ou de bouleau. Lorsqu’on aura laic les parties  
« aVec ce νΐη ou cette lessiVe, & qu’elles seront seches;  
« on les frotera de l’onguent fuivant.

Broyez le tout ensemble, & ajoutez deux livres de vieux  
lard.

Faites bouillir, jlicqu’à ce que l’humidité ÎUit évaporée.

Ajoutez une livre & demie de poix commune.

Passez le tout à travers un linge.

Mettez dans la liqueur passée, de la myrrhe, de l’encens  
& du mastic réduits en poudre fine , de chacun  
deux onces.

Remuez le tout avec une fpatule , jufqu’à ce qu’il ait la  
consistance d’un onguent.

Lorsque vous voudrez vous servir de cet onguent, ajou-  
tez si-lr six onces, une once de mercure éteint dans  
de la sillive , ou dans du blanc d’œuf.

Cet onguent sera disparoitre les pustules, tuera les vers,  
& dissipera la démangeaison en quinze jours. 5εννεετ,  
*Lib. V. Part.* **I.** *cap.* 24.

DRACUNCULOIDES , *estragon bâtard.*

Volei fes caracteres.

Sa racine est blanche , luisante & composée d’une multi-  
tude de tubercules oblongs, fans fibres , comme la ra-  
cine de llasphodele. Cette plante porte à fia sommité  
un tubercule orbiculaire, uni , comme l’arum ou l’ef-  
tragon. Il part de ce tubercule des pédicules épais ,  
pleins de fisc, unis à l’envers , concaves en-dessus, où  
ils embrassent les feuilles avec leurs aîles membraneu-  
fes. Le fond de ces pédicules est blanc ; mais iIs sirnt  
tachetés de marques rondes & purpurines. Ils portent  
des feuilles longues , larges , entieres, fe terminant en  
pointe, & assez femblables à celles du plane , mais plus  
petites. Du milieu de cette tubérosité , entre les feuil-  
îes s’éleve une tige haute , droite , plate , & marque-  
tée comme les pédicules , la sommité de cette tige for-  
me en s’étendant un calyce hexapétale , du centre du-  
quel partent plusieurs pédicules presique disiposiés en  
ombelle ; l’extrémité de chacun de ces pédicules dé-  
génere en une baie ronde qui a un nombril, & qui con-  
tient une siemence. Le sommet de l’ovaire est orné d’u-  
ne fleur hexapétale , étendue & garnie de six étami-  
nes rouges. BOERH. *Ind.alt. Plant, part.* 2.

DRACUNCULUS, *Serpentaire.*

Voici sies caracteres.

Ses feuilles font profondément découpées, & leurs feg-

D R A 1168

mens font différens , larges & profonds. Cette plante  
ressemble du reste à l’arum. BOERH. *Ind, alt. Plant,  
part.* 2.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Dracunculus ; Polyphyllus.* C. B. Pin. 195. Tourn.  
Inst. I 60. Elem. Bot. 1 30. Boerh. Ind. *A. 2, IIra\*  
contium , Ciste. Dracontium ntasets,* Ger. 682. Emac.  
831. Raii. Hist. 2.1211. *Dracunculus ; major vulga-  
ris.* J. B. 2. 789. *Dracunculus ; hortensis sive serpenta-  
ria ,* Park. parad. 529. *Arum , PolyphyUum,* Ricin.  
Irr. Hex. Rupp. Flor. Jen. 203. *Arum ; Polyphysu  
lumi, dracunculus et serpent aria dictum, caule maculato,  
masiis et elatius,* Herm. Cat. hort. Lugd. Bat. 62.  
*ArumPolyphyllumasiive dracunculuspolyphyllus* , Hist.  
xon. 3. 548. *serpentaria, dracunculus*, Chab. 259. *Er-  
va , de Jancta maria , sive dracunculus major->* Psson ,  
240.

Cette plante a la tige assez épaisse , blanchâtre, compo-  
sée de différentes tuniques appliquées les unes Eut les  
autres , & marquetée à l’extérieur de taches, & de  
raies rouges & purpurines : elle s’éleve à la hauteur d’un  
pié & demi ou de deux piés , portant à sim sommet  
deux ou trois feuilles , unies , luifantes , vertes en ai-  
les , & divifées en différens segmens. Au milieu de ces  
feuilles est un large cafque, Verd à l’extérieur & d’un  
rouge de pourpre, luifant & foncé au-dedans, couvrant  
un large pisti 1 de couleur de pourpre , figuré comme  
celui de l’arum, mais plus large , & faisantplace à plu-  
sieurs baies larges & rouges. Sa racine est large ronde  
Sc noueuse , garnie de fibres à fon extrémité , les seuil-  
les & les tiges font d’ufage.

La *Serpentaire* passe pour un bon aléxipharmaque ; ort  
l’emploie dans les fievres pestilentielles , contagieu-  
*scs &* malignes; elle eft cordiale; c’est pourquoi on  
la fait entrer dans les remedes qu’on donnepour faire  
forcir la rougeole & la petite vérole, & pour procurer  
la sueur. MILLER , *Bot. Osse*

2. *Dracunculus y Polyphyllus,soliis ex luteovariegatis.* H.  
R. Par. Co. *Serpentaire âfeuilles panachées de jaune.*

3. *Dracunculus ; Americanus ; q’tod Arum hederaceum  
triphyllum& auritum,* Plum. Pl. Am. 41. fig. 51. e.  
& 58. H. Co. Βοερ.H.ssà. *alt. Plant» vol.* 2.

Outre les trois efpeces précédentes de *Serpentaire,* Dale  
en compte une quatrieme.

C’est le

*Dracunculus t major , Offic- Dracunculus bistorel folio!*C. B. Pin. 194. *Dracunculus \ major , Matthioli ,* Ger.  
683. Emac. 832. *Arum\ caulescens , ramicis agrestis  
foliis , sibi Invicem implicatis , Virgfrelanum,* Pluck.  
Phyt. Tab. 271. fig. 1. Almag. 50. *Arum masor cau-  
leseens lapathi foliis,* Hist. Oxon. 3. 545. *grande Ser-  
pentaire.*

Cette *Sepentatre* croît d’elle-même en Virginie. Sa racla  
ne est d’issageen Medecine, & Dioficoride dit qu’elle  
est bonne pour l’orthopnée, les ruptures , les convul-  
sions , les toux & les fluxions. DaLE. *Ibid.*

*Dracunculus hortensis.* Voyez *Dracoherba.*

*Dracunculus pratensis et alpinus.* Ce fiont différentes *es-  
peces* de *Ptarmica.*

DRAGANTHUM. Voyez *Tracaganthum.* Roland  
entend aussi par ce mot, le *Vitriol d’Espagne.*

DRAGETA. Voyez *Tragea.*

DRAGMA , *oomanipulusy* une *poignée.* **BLANCARD.**

DRAGMIS , δραγμὶς ; ce mot signifie dans Hippocra-  
te une pincée , ou ce que l'on peut prendre avec le pou-  
ce& les deux doigts. On l’écrit quelquefois avec un χ  
comme δραχμὶς , *drachmis.*

DRALLENÂ. Voyez *Contrayerva,*

**DRANGÆA**

ιι69 D R I

DRANGÆA , nom que Myrepsie donne à différens  
antidotes. C’est stolon Fuchsius une composition qui  
reVÎent à celle que les Modernes appellent *Tragsoa.*

DRAPTA , δραπτὰ ; Galien rend ce mot dans sim *Exe-  
gesis* Pur Hippocrate , par ἔσπαραγμενα , *déchirés.*

DR ASTICOS , δραστικὸς, de δρὰω , agir , faire , opé-  
rer ; *Drastique,* ou actif. On donne cette épithete aux  
remedes qui agissent promptement & aVee force : mais  
elle est comme confacrée aux émétiques & aux cathar-  
tiques Vlolens. CasTELLI.

D R I

I

DRIFF , nom que Van-Helmont donne à la pierre de  
Butler , ou à quelqu’autre remede fermentat;f& puii-  
fant de la même espece. C’est une préparation qui fe  
fait aVec *Fus.néa* ( Voiez ce mot ) , le fel marin & *sens  
Veneris,* aVec une solution *d’ichthyocolle*, qu’on dit  
être le *Periapton salutis magneticum ,* qui guérit les  
maladies en la touchant seulement du bout de la lan-  
gue. *Ephem. N. C. an.* 2. *Obs.* 53. *Schol.* entre les Chy-  
mistes Modernes, il y en a qui prétendent que le *Drisse  
se* fait aVec le *Caput mortuum* du Vitriol de curvre &  
le fel Volatil d’urine , dépouillé de *sa* qualité fétide.  
Ce *Drisse* est différent du mercure diaphonique, & de  
l’huile de Vitriol de cuÎVre. CasTELLI.

DR1MYLEON, *drumymoros ,* δριμυλέων, δριμύμωρος ,  
de δριμὑς, prompt, fubtil, aigu,& desswv , lion, &  
μωρὸς, sou. Ce font des termes de mépris que l'Empiri-  
queMenodotus appliquoiten plaifantant aux Philoso-  
phes & aux Medecins de sim tems , qui prétendoient  
appuyer leurs opinions & leur pratique fur la rasson.  
GaLIEN, *de SubsigÆrnp. cap.* 13.

DRIMYPHAGIÀ, δριμυφαγήα , de δριμὑς , *acre, &*de φάγω, *mangera* l’action de manger des substances  
acres.

D R O

DROMA , nom d’une emplâtre décrite par Nicolas  
Myrepse, Sect. 10. *cap. 26.*

DROMEDARIUS , *Dromadaire. Noyez Camelus.*

DRONTE , ou DOD-EERS ; nom d’un oiseau qui  
vient d’une Ifle des Indes Orientales ; Lemery croit  
que c’est de l’Ifle de Saint-Maurice. Cet animal doit  
être ou très-gros, ou très-nourrista-nt, ou l’un & l'au-  
tre ; car l’Auteur que nous venons de citer , dit qu’il  
n’en faut que trois ou quatre, pour en faire un re-  
pas à cent hommes.

Sa graisse passe pour émolliente & résolutive.  
DROPACISMUS , δρωπακισμὸς. Voyez *Dropax.*DROPAX , δρώπαξ. Voyez *Ceropisseus.*

DROSATUM , δρόσατον. Voyez *Rosatiim.*

DROCERON , nom d’un onguent dont Nicolas My-  
repsie sait mention , *Sect.* 3. *cap.* 93.

DROSIOBOTANON , δροσιοβότανον , *Bétotne.* Νι-  
**COLAS MYREPSE.**

DROSION , ou *Rossclis ; folio oblongo.*DROSOMEL1 , δρυσόμελι, *Manne.* GaLIEN.

DRU

DRUPA ; épithete que l'on donne aux olices que la  
maturité détache de l'arbre, & fait tomber. CasTELLI.  
d’après *PaulEginete, Lib.I. cap.* 81.

DRY

DRYINUS , δρύἲνος, de δρὓς , Chêne, espece de Ser-  
pent.

Le *Dryinus* vit felon Galien aux enVirons des racines  
du Chêne. Il est si malfaisant , que s’il arrÎVe à un  
homme de marcher dessus , sies piés en seront exco-  
riés & sies jambes enflées , mais ce qu’il y a de plus ex-  
traordinaire, c’est que ( ajoute-t’on ) les personnes qui  
panEent ceux qui en ont été blessés , ont aussi les mains  
excoriées , & que celui qui le tue , contracte une puan-  
*Torne III.*

D U L 1170

teur excessiVé, & peut à peine *se* fupporter lui-même.  
Lorsqu’on a été mordu du *Dryinus ,* la partie blessée  
s’enfle, & ilflort des pustules aux parties adjacentes, on  
sent des douleurs aux enVirons de l’orifice de l'estomac,  
& des tranchées , auxquelles fiuccede quelquefois une  
éVacuation de fanie aqueufe.

L’aristoloche prise dans du νΐη, le trefle & la racine d’ase  
phodele pris de la même maniere , ainsi que toute for-  
te de gland broyé & pris en boisson font les remedes  
conVenables en pareil cas. Les racines de chêne Verd  
broyées & appliquées silr la partie affectée, Eoulage-  
ront aussi beaucoup. P AUi E g in et ε *, Lib. V. cdp.*14.

DRYOPETIS, ePpece de petite grenouille Verte qu’on  
trouVe dans les brossailles, elle a les mêmes Vertus que  
les autres grenouilles. Voyez *Rana.*

DRYOPTERIS, de δρὓς, *chêne*, & de *ττΆρις,fougère.  
Polypode de chene. Noyez Polypodium tenerum minus,*DRA PA. Voyez *Drupa.*

DRYPETES , δρυπετηὸ, de δρὓς, & de πίπτω, *tomber.*

Voyez *Drupa,*

D U A

DUAMIR, *Vipere.* **RULAND.**

D U B

DUBEL COLEPH, composition de corail & d’ambrèi  
**RULAND.**

DUBELECH , la caVÎté d’un absicès , aVec solution de  
continuité manifeste. RULAND.

DUBLETUS , abfcès en général, ou tumeur enkystée.  
**AMATUS LUSITANUS.** Ce mot Vient de l’Arabe.

DUC

DUCCIA, fiston Baccius, &DUCIA, felon Forestus;  
termes Barbares, iynonymes, à *gutta,* goute, & par  
lesquels on entend cette espece de bain que nous appel-  
sons douche, qui consiste à faire tomber des eaux mé-  
dicinales fur une partie malade. On trouVera dans le  
Traité des bains dé Baccius, *Lib. II.* quelques maxi-  
mes fur cette efpece de bain.

DUCTUS, *Conduit* ou *canal.* On applique fréquemment  
ce terme aux parties du corps destinées à porter quel-  
que fluide particulier»

D U D

DUDAIM , ou *Mandragore.* **SCHRODER.**

DUDASALI ou LIGNUM COLUBRINUM , *Boii  
de serpent.*

DUE

DUELECH. Voyez *Dulech.*

DUELLA, la troisieme partie d’une once ou huit fcnli  
pules. R.HODIUS , *in Scrib. Larg.*

DUENEC, *Myrcure des Philosophes.* **LIBAUIUS.**DUENECH, *Antimoine.* **RULAND.**

DUENEZ, *Limaille d’acier.* **RULAND.**

D U L

DULCACIDUM, *aigre doux,* épithete que l'on donllf  
à des remedes faits d’ingrédiens doux & acides.

DULCAMARA. Voyez *Amara dulcis.*DULCEDO SATURNI, *Cérasee.*

DULCEDO V EN ERIS, le *clitoris.*

DULCHICHINUM, e’est le *Cyperus rotundus, eseulen  
tus anguliifolius>*

DULCICHINUM ou BULBOCASTANUM.  
DUUCIS-AMARA. Voyez *Amara-dulcis.*

DULECH ou DUELECH , terme dont Paracelfe *8*Van-Helmont fe font ferVis ,par lequel ils entenden

i I7I DUO

une espece de tartre ou de pierre spongieuse qui s’en-  
gendre dans le corps, & qui n’y séjourne point Eans  
causer des douleurs, & Eans mettre la Vie en danger.  
Paracelse distingue cette matiere du tartre , & il dit  
que c’est une EubstanCe moyenne entre le tartre & les  
pierres.

DULESH, efpece d’algue Eous la forme d’tm rouleau de  
tabac, que les Irlandois mâchent par gout. RaY , *Hist.  
Plant. Append.*

DUO

DUODENUM.

C’est le premier des intestins grêles. On lui a donné ce  
nom , farce qu’il a enVÎron douze traVers de doigt en  
longueur. Voyez fa defcription à l’article *Coelia.*

Comme cet intestin est le *siégé* d’un grand ncmbre de ma-  
ladies cruelles & danllereufes. Je croi que ceux qui li-  
fent pour leur instruction , ne feront pas fàchés de trou-  
ver ici la dissertation sulcante.

Syluius fonde tout l’art de traiter les maladies fur lesprin-  
cipes iuÎVans.

Le premier , c’est que tout fe fait dans le corps humain ,  
par la bile, le phlegme & le fuc pancréatique , & que  
c’est de la tempérie, du mélange, & de l’esserVefcence  
conVenable de ces fluides, que dépend non-feulement  
la digestion; mais encore la santé & la Vie. LeEecond,  
c’est que toutes les maladies proVenant ou de l'intem-  
périe ou de l'excès ou du défaut de ces humeurs ; c’est  
Pur ces qualités qu’il faut régler la méthode de les  
traiter.

Comme cette opinion nlaVoit rien d’obfcur ou d’imagi-  
naire, comme les rêVes des Galénistes , & qu’elle étoit  
sondée dans la nature des chofes ; on la reçut , lorf-  
qu’elle parut, aVec de grands applaudissemens. Mais  
les occasions s’étant présentées dans la sitite de l’exa-  
miner de plus près & de la cretsser , elle perdit beau-  
coup de cette réfutation qu’elle s’étoit faite , lorf-  
qu’elle aVoit été publiée. Les perfonnes Versées dans la  
Medécine'& dans 1 Anatomie, ne manquerentpas d’y  
remarquer beaucoup de défauts ; mais ce qu’ils atta-  
querent particulierement, ce fut l'opiniâtreté aVec la-  
quelle Sylvius assuroit qu’il y aVoit efferVefcence des  
sucs dans le *duodenum.* Pour donner quelque poids à  
ce fentiment, il prétendoit que la bile est purement al-  
caline. Mais c’étoit une erreur grossiere ; car si Vous  
versiez siur cette humeur quelque acide fort comme l'ese  
prit de Vitriol , il ne le fera point d’effervefcence ;  
mais il fe formera une masse jaune & mucilagineuse.  
Si Vous ajoutez de l'esprit de nitre qui est aussi un aci-  
de puissant, il y aura coagulation , couleur verte, &  
une eiferVefcence prefqu’infensible.

Syluius nefe trompoit pas moins lourdement, en assurant  
que le fuc pancréatique est acide; car nous saVons par  
expérience que quelque foit la substance alcaline stur  
laquelle on le Verfe , il ne *se* fait point^f effervescence,  
& moins encore lorsqu’on le mêle aVec’la bile. Le cé-  
lebre Brunner a démontré dans sim saVant OuVrageEur  
le pancréas, que les animaux peuvent reEpirer & VÎVre  
sans cette partie, expérience qui suffiroit seule pour  
renVerEer l’opinion de Syluius.

Cet Auteur erroit encore en prétendant faire dépendre  
la fanté & la VÎede sim triumVÎrat d’humeurs, s’il m’est  
permis de m’exprimer ainsi, & de faire découler de la  
même siource tout Part de la Medecine , tant par rap-  
port à la théorie qu’à la pratique. Il y a une infinité  
de chofes qui concernent les remedes , & un grand  
nombre de phénomenes naturels , qu’il n’est pas poffi-  
ble de déduire de ces principes , ce qui prouVe fuffi-  
samment leur foiblesse & leur infuffifance. Sans parler  
de ces maladies particulieres à certaines constitutions  
héréditaires dans quelques familles , & fréquentes à

.DUO 1172

certains âges & dans certaines faifons ; il est évident  
que celles qui proVÎennent de la morsure d’un chien  
enragé, de la contagion pestilentielle & putride, dit  
Virus Vénérien , & même des Raflions feules font mor-  
telles , & ne supposent toutefois aucune corruption  
dans les humeurs. Ne Voyons-nous pas tous les jours  
des perfonnes gagner des maladies & mourir, les uns  
de pléthore & d’extraVasation de fang, les autres de  
corruption dans les VÎfceres ; or il n’y auroit rien de  
plus absurde que de rapporter ces maladies à quelque  
défaut de la bile, du phlegme , & du fuc pancréatique.  
J’ai insisté siur cette matiere pour démontrer que l'hy-  
pothesiede Syluius quoique bonne à certains égards ne  
fatisfait point à tout, & ne peut diriger dans tout ce  
qui concerne l'art de traiter les maladies : mais quoi-  
qu’elle ne foit point unÎVerfelle; il n’appartient de la  
méprifer qu’à ceux qui ne l'entendent pas allez.

J’ofe assurer qu’en ne s’y attachant point fcrupuletsse-  
ment ,& qu’en prévenant quelques erreurs auxquelles  
elle peut conduire , on en tirera de très-grands aVanta-  
ges dans la pratique de la Medecine. Syluius a préten-  
du que *lu duodenam* étoit lesiége de la plupart des ma-  
ladies chroniques ;& mon dessein dans cette disserta-  
tion est d’expofer & de démontrer dune maniere plus  
raisonnée cette partie de l'hypothefe de Syluius, qui  
est aujourd’hui totalement abandonnée ou fort négli-  
gée. Un défaut assez ordinaire aux hommes, c’est  
d’embrasser aVec ardeur toutes les opinions nouVelles  
qui leur paroissent de quelqu’utilité réelle ; fans *se* don-  
ner la peine de les cretsser auparaVant, & de les aban-  
donner plus brusquement encore qu’ils ne les aVoient  
embrassées, s’il arriceque l’expérience ne réponde pas  
à leur attente ; tant il est difficile de garder un juste  
mil.eu dans les chofes. Telle fut le destin del’hypo-  
these de syluius; elle *se* fit une réputation surprenante  
en yaroissant dans le monde : mais à peine le sut-on  
apperçu qu’elle ne répondoit pas à tout, qu’on ne la  
crut bonne à rien , & qu’on la dépouilla brissquement  
de toute la réputation qu’elle s’étoit acquiEe. Il y a ce-  
pendant beaucoup de choses à conEerVer dans le siste-  
me de syluius. JlaVoue qu’il y auroit de l'erreur à l'a-  
dopter en tout. Mon but est donc de l'examiner; de  
séparer le bon dlaVec le mauVais, & de laisser dans les  
ténebres ce qui ne mérite pas d’en sortir, pour rappel-  
ler au jour ce qui mérite d’être connu.

Je penEe très-fermement que le premier des intestins grê-  
les que nous appelions le *duodénum*, a des fonctions  
fort particulieres & très distinctes de celles des autres  
intestins; & qu’il mérite par confisquent un examen  
plus étendu. La nature non contente de nous aVoir don-  
né un premier estomac fort large, nous a pourVu d’un  
fecond qui est plus petit. Dans le premier, il fe fait  
une solution plus grossiere & plus simple des alimens;  
cette folution est traVaillée & rafinée dans le second.  
C’est là que les alimens sirnt plus parfaitement atté-  
nu la & mêlés. Cet intestin est donc très-important &  
très-utile dans l’œConomie animale ; d’où il s’enfuit  
que s’il arrÎVe qu’il soit dérangé, & qu’ildeViennein-  
capable de faire fes fonctions , il fera le siége d’un  
grand nombre de maladies longues & graVes.

Mais pour donner à ces prepositions toute TléVÏdence dont  
elles Eontsusceptibles, & porter un jugement sain des  
tssages du *duodenum* , nous commencerons par en exa-  
miner la structure. Quant à moi, je regarde cet intestin  
comme un second estomac plus petit que le premier, &  
comme un laboratoire particulier où s’acheVe la di-  
gestion desalimens : mais une des choses principale-  
ment requiEe dans la structure de l’estomac , c’est d’ê-  
tre recourbé & dlaVoir un fond dans lequel il puisse  
receVoir les alimens & les retenir quelque-tems. Or  
les Anatomistes font tous d’accord que le *duodénum*commence à PorisiCe droit de l’estOmac, & Va en fe  
recourbant d’une maniere remarquable du côté de l'é-  
pine du dos. Rioïan dit dans sim *Frnchirid. Ana'om.  
Patholog.* que le *duodenum* se recourbe du côté de l’é-  
pine; Blaneard est du même aVÎs, *in Anatorn. p.* 410.

ii73 DUO

le *duodenum ,* dit-il, deEcend du pylore du côté de l’é-  
pine, fous l’estomac, parcourant prefque le centre du  
mésentere; alors il s’unit par des ligamens membra-  
neux aux Vertebres des lombes ; & cessant de faire des  
circonVolutions, il fe termine au rein gauche, où le je-  
iunum commence les siennes. Hornius assure pareille-  
ment dans fon Microcofme , que le *duodénum* part de  
l’estomac , defcend en Ee recourbant tant Eoit peu , &  
s’avance directement du côté de l'épine, où il le place  
transiversalemcnt sijr les vertebres des lombes aux en-  
virnns du centre du mésentere. Munyks assure, *de Re  
Anatomie,* que le *duodenum* le premier des intestins  
grêles est couché transversalement stiir l'épine , qu’il re-  
çoit les conduits biliaires & pancréatiques ; qu’il fe  
jointà l'extrémité large du pancréas ; & qu’il prend le  
nom de jv junum , lorsqu’il commence à faire des cir-  
convolutions. Véfale en parle de la même maniere,  
*Anatom. p.* 379. le premier des intestins , dit-il, com-  
mence à l'orifice inférieur de l'estomac , où fe recour-  
bant fur le champ en arriere fur la partie postérieure  
de l'estomac, il defcend & s’avance directement vers le  
côté droit de l’épine fans faire aucune circonvolution.  
La plupart des Anatomistes Ee Eoutdonc trompés, lors  
qu’ils ont prétendu qu’il Ee termine, où l'or'.fice des  
canaux biliaire & pancréatique slouVre dans fil caVÎté ;  
il est beaucoup mieux de fixer sim extrémité dans l'en-  
droit où *sa* courbure finit, & où il commence à faire  
des circonVolutions,aussi Verrheyen remarque-t-il sqn-  
fément dans fon *Anatomie , p.* 41. que le *duodenum*commence à l'orifice droit de l’estomac , s’aVance en-  
fuite Vers l'épine & finit du côté gauche, où les cir-  
convolutions commencent. Hornius remarque, *in Opuso-  
cul. Anatom.* que les Auteurs n’ont point fixé les limi-  
tes *dvt duodénum.* Car ceux qui lui donnent douze tra-  
vers de doigt de long, d’où lui vient le nom de *duode-  
num ,* ne doÎVent point, ajoute-t-il, le terminer a l.in-  
fertion du conduit biliaire , mais plutôt vers le côté  
gauche, dans l’endroit où il commence à former des  
'circonvolutions. Highmore , *Anatom.p. isi*. finit le  
*duo lenum* où commencent les circonVolutlons.Uneatl-  
tre choie requise dans la structure d’un estomac , c’est  
dlaVoirune caVÎté ample & capable de receVoir. Mais  
quoique la cavité du *duodenum* ne soit pas si large que  
celle de l’estomac ; elle furpasse cepêndant de beaucoup  
celle des autres intestins grêles; & Veiale remarque ,  
*Anatom. p.* que la partie de cet intestin située au-  
dessous de l'estomac, & attenante à l’épine, se trouVe  
dans la dissection beaucoup plus large qu’aucune autre  
partie du conduit intestinal. Veflingius lui attribue  
pareillement de la capacité, & une adhésion libre &  
flotante, ce qui est confirmé par Diemerbroek ; ce der-  
nier avance, *p.* 153. qu’on découVre dans les ObfcrVa-  
tions Anatomiques, à cet intestin une largeur , & une  
indépendance remarquable. Bartholin, Bauhin, Blan-  
card & d’autres Anatomistes fe font donc grossiere-  
ment trompés , lorsqu’ils ont assilré que le *duodenum* a  
à la Vérité plus d’épaisseur que les autres intestins ,  
mais moins de capacité. Mais cc qui acheVe de démon-  
trer *(yocie duodenum* est une espece d’estomac , & qu’il  
en fait les fonctions; c’est la ressemblance de fa confi-  
guration interne aVec celle de l’tstomac. L’estomac  
est tapissé d’une tunique glanduletsse & Veloutée, à tra-  
vers laquelle distile continuellement un Euc dissoluant ;  
or la même tunique s’étend & Va tapisser pareillement  
*le duodenum.* Cette tunique n’ayant aucun canal ou-  
Vett & capable de receVoir un fluide, n’en pompe point  
dans la caVÎté de l'intestin; mais elle sépare du flang  
un fuc de la même nature que celui qu’on appelle le  
menstruede l'estomac. Cequ’il y a de singulter, c’est  
qu’outre la tunique glanduleusie, le *duodénum* est en-  
core parsemé d’une multitude innombrable de petites  
glandes qu’on apperçoit lorsqu’on Vient à séparer la  
tunique Veloutée dlaVec la tunique nerVeusie, & qui  
font situées dans celle-ci. Nous lisions dans Wcpfer,  
*Hist. Cicut. aquat. p.* 19b. qu’il a trouVé un grand  
nombre de glandes parfumées çà & là dans le *duode-*

D U O 1174  
*nunt* à plus de quatre doigts au-dessus du pylore, &  
qu’en leVant la tunique fibretsse , ces glandes lui ont  
paru, pour ainsi dire, conglomérées, qu’elles éteient à  
peu près de la grosseur de la moitié d’un grain de elle-  
ηενΐ, & qu’en les faisant ffiacérer dans l'eau , elles ren-  
dirent une grande quantité de mucosité , quoique ce  
fut huit jours après la mort du sujet. Brunner passe  
pour aVoir découVert ces glande.s le p-emier. Voyez  
*Miseell. Nat. Cur. Dec.* II. *An.* 5. p- 464.

Ces glandes ont certainement été destinées à séparer la  
lymphe dissoluante, & à la Vosser dans la cavité du  
*duodénum.* Une autre qualité principalement nécessai-  
re à un estomac, c’est de détruite le tissu & l’adhésion,  
des particules des alimens. Cette Opération Ee corn-  
mence au fond de l'estomac, où les alimens séjournent  
pendant un tems considérable. Le *duodénum,* que j’ap-  
pellcrai aussi estomac , a même encore des aVantages à  
certains égards, & des prérogatives partlculieres fur  
l’estomac proprement dit. Ce dernier ne reçoit des Eues  
fermenta lfs que de la tunique glanduleufe & Vclou-  
tée ; au lieu que le premier a, outre la même tunique  
& fes glandes p roj res, des conduits remarquables &  
particuliers qui rendent dans fa caVÎté un menstrue  
très actif. Le fuc bilieux Vient en petite quantité de la  
Vésicule du fiel : mais il Vient en plus grande du foie &  
de fes conduits biliaires. C’est cette derniere quantité  
qui passe dans le *duodenum* ; ce qui démontre fon  
importance. Pareillement le canal qui part de la glan-  
de pancréatique, qui est d’une grandeur remarquable ,  
porte dans cet intestin une quantité considérable de  
lymphe & d’une nature dissoluante ; ce qui prouVe  
encore l'étendue de son ufage. Il faut remarquer de  
plus que ces deux conduits font unis dans le corps hu-  
main, &que leurs orifices fe terminent en un mame-  
lon qui est placé directement au fond de la courbure du  
*duodenum* ; ainsi que j’ai eu occasion de le remarquer  
fréquemment. D’où il arrÎVe que les fluides qui passent  
par ces canaux, tombent pour ainsi dire goutte à goutte  
fur la masse du chyle qui est au-dessous , & forment un  
menstrue d’un ufage surprenant par sim efficacité, &  
par l'étendue de ses tssages dans l'œconomie animale ;  
un Vrai baume dans la composition duqflel entrent la  
bile , qui est une humeur alcaline & fulphureuse , & le  
scic pancréatique , qui est d’une nature spiritueuse &  
légere.

Les alimens sont simplement dissous dans l’estomac : mais  
ce n’est point-là que leurs Eucs *se* séparent & sirnt portés  
dans le sang. Car tous les Anatomistes conVieniïent  
que l'estomac n’a point de Vaisseaux lactés. Nous  
n’en observons point non plus dans le *duodenum* : ce  
n’est donc point là que ste fait cette sécrétion qui est  
particuliere à d’autres intestins, mais surtout au jéju-  
num. Voilà la raifon pour laquelle le mésentere ne  
s’étend point au *duodénum* , quoiqu’il enveloppe tous  
les autres intestins grêles. Comme le méfentere S0U-  
tient non-seulement les autres intestins grêles , mais  
facilite encore le passage des fluides dans les vaisseaux  
lactés, la partie la plus basse & la plus prominente du  
pancréas, avec le centre du méfentere qui est fortc-  
ment uni aux vertebres du dos , occupe l’interstice du  
*duodénum.* Le centre du méfentere est la partie où se  
rend 1 artere partant du tronc del’aOrte, & d’où un  
plexus nerVeux remarquable répand des nerfs dans tou-  
tes *ses* autres parties & dans les autres intestins. C’est  
de-là aussi qu’une branche du tronc de la Veine-porte Ee  
distribue dans le mésentere du côté droit.

Il s’ensi.iit éVidemment de ce que nnus aVons dit, que le  
*duodenum* doit être plutôt considéré comme un esto-  
mac , qu’être mis au numbre des intestins qui servent  
plutôt à la sécrétion qu’à la digestion. On pourroit mê-  
me demander si la digestion ne *se* fait pas plutôt dans  
*le duodénum* ou dans le fecond estOmae , que dans llesi-  
tomac proprement dit, où les alimens ne font que  
groffierement & imparfaitement dissous ; au lieu que  
dans le *duodenum* la masse des alimens est plus traVail-  
léc, plus atténuée, & réduite fous une forme plus spi-

E E e e ij

1175 DUO

ritueuse. H n’y a dans l’estomac que le fuclymphati-  
'què aVec les restes acides des alimens : mais dans le  
*duodenum,* outre ce fuc , il s’y en trouVe un autre d’n-  
ne nature actÎVe & pénétrante, beaucoup plus riche,  
d’une consistance grasse, Visquetsse & tenace, qui atté-  
nue, dissout les fucs alimentaires, & s’incorpore par-  
faitement aVec eux, ainsi qu 11 est demontre par la cou-  
leur jaune des excrémens. Il saut obserVer qu’il n’y a  
aucun animal cn qui le *duodenum* n’ait de la courbure,  
en qui par conséquent il ne puisse passer pour un Eecond  
-estomac , d’autant plus qu’il n’y en a aucun qui n’ait  
de la bile, & cn qui cette bile ne Eoit engendrée dans le  
foie , & Versée copieusement dans le *duodenum',* ce  
qui démontre éVidemment que la nature a pris des pré-  
cautions particulieres en formantùne partie du ccrps ,  
si néCCssaire à la conferVation de la Vie & de la fanté des\*  
animaux.

Mais si les ufages du *duodenum* font très-importans &  
très-étendus, il s’enfuit qu’il ne peut être affecté de  
quelque défaut , que les dissoluans qui s’y rendent ne  
peuVent pécher , foit en quantité , foit en qualité , &  
que le ton qui lui conVÏent ne peut être altéré ou dé-  
truit fans que toute l'oeconomie animale s’en ressen-  
te , & fins qu’il EurVienne nécessairement une longue  
suite de maladies. Mon but principal doit donc être  
d’examiner actuellement Comment le *duodenum* peut  
être affecté contre-nature, & devenir le siége de plu-  
sieurs caisses morbifiques. Helmont & Syluius con-  
viennent qu’on y en découVre la casse & l'origine d’un  
grand nombre.

Il d'y a aucun principe matériel des maladies qu’on puisse  
regarder & traiter comme caisse morbifique, résidant  
dans les humeurs, tandis qu’elles circulent librement  
dans les Vaisseaux ; car tant que la circulation des hu-  
meurs *se* fait librement & régulierement, elles ne peu-  
vent fe corrompre , ni par conséquent offenfer suffi-  
samment une partie pour qu’il s’ensiaiVe une maladie.  
AVant que les humeurs fe corrompent au point que  
leur disposition naturelle soit altérée , & qu’il s’in-  
troduise du désiordre dans la machine, il faut qu’il y  
ait antérieurement repos & stagnation. Or il n’y a  
aucune partie plus fujette aux stagnations & aux cor-  
ruptions d’humeurs, & conséquemment àla génération  
des causes morbifiques , que celles qui ont unecourbu-  
re, comme l’estomac & le *duodenum.* C’est cette cour-  
bure qui donne lieu à la nature des humeurs de s’altérer  
& de fe dépraVer, premiescmenlapar la stagnation pure  
& simple ; secondement, par le mélange aVec d’autres  
substances hétérogenes. Il est très-Vraissemblable qu’il  
en est de la bile ainsi que de toutes les autres humeurs  
en.général ; c’est-à-dire, que le repos & la stagnation  
la rend Virulente & maligne.

Hippocrate dit, *Lib. de Nat. hum.* « que la bile verte  
« Venant à séjourner aux enVirons du foie lorsqu’elle est  
a en efferVefcence , engendre la corruption dans le  
« corps, & est très-pernicieuse. » Il n’entend par cette  
bile en stagnation autre chose que celle qui *se cor-  
rompt* dans le *duodenum ,* & dont l’altération a des ssd-  
tes très-fâcheuses.

On trouVe encore dans le LiVre *de Medirinâ priiscâ,* un  
passage qui reVlent beaucoup à notre matiere.

« Lolssqu’une certaine humeur amere que nous distin-  
« guons communément par le nom de bile jaune, dit  
«Hippocrate, est répandue dans tout le corps, elle  
« caisse de grandes anxiétés, de la chaleur & de la foi-  
« blesse : mais quand elle est expulsée par des remedes,  
« ou qu’elle s’est éVacuée d’elle-même, la chaleur ex-  
« traordinaire & la douleur *se* distipent, pourvu que  
« cette éVacuation *se fiait* faite assez promptement :  
« mais s’il arrice qu’elle séjourne long-tems , qu’elle  
«Vienne à s’exalter, qu’elle foit crue, non-mélangée,  
« & qu’elle peche encore par intempérie, il n’y a au-  
« cun remede qui puisse calmer les douleurs ou les fie-

DUO 117Ἄ

« vres qu’elle cauEera. LorEque la bile est acre, acri-  
« monieufe, & en trop grande abondance , il EurVient  
«des phrénésies & des tiraillemens d’entrailles ; & il  
« ne faut point espérer de Voir cesser ces fymptomes  
« que cette humeur ne foit expulsée , adoucie & mêlée  
« aVec d’autres. »

On Voit par ce passage admirable quelles semt les suites  
facheuies de la corruption de la bile.

Je traiterai d’abord de la stagnation contre-nature de la  
bile, qui proVÎent non-seulement de l'inactiVlté & du  
défaut des particules falines & fulphureufes dans cette  
humeur , mais encore de l'altération dtl ton & du mou-  
vemcnt péristaltique du *duodenum* ; car s’il arrÎVe que  
*ce* mouVement péristaltique soit gêné , labile qui coule  
continuellement ne manquera pas de s’amasser en gran-  
de quantité , & de mettre l’intestin dans une distensiOn  
furprenante.

On trouVe à ce sujet un passage remarquable dans *F Ana-  
tomie* de Diemerbroek, pug. 53.

« Nous voyons tous les jours, dit-il, dans nos dissections  
« anatomiques,cet intestin d’une capacité remarquable.  
« Cette capacité est encore considérablement augmen-  
« tée par les stucs fefmcntatifs , aeres & peccans qui y  
«semtportés ; d’où il arrÎVe des agitations Violentes  
«qui le distendent extremement, & qui catssent des  
« murmures incommodes aVec des douleurs lancinan-  
« tes, & un mal-asse insupportable.»

Nous lisions dans *lus Miscellanea des Curieux de la Natu-  
re , Dec.* 11. *An.* 2. *p.* I 86. que la Vésicule du fiel étoit  
entierement Vuide de bile dans un malade mort de ca-  
chexie; mais que le *duodénum* en étoit rempli & dilaté  
comme un fac , au point qu’il auroit pu contenir une  
pinte de liqueur ; qu’à Ton ouVerture il en sortit plus  
de la moitié d’une pinte d’humeur grossiere , d’une  
couleur noire & jaunâtre, & que toutefois il en restoit  
encore dedans plus de douze cuillerées. Il arrÎVe fou-  
vent à un grand nombre de maladies de n’aVoir pour  
ca'.sse qu’un amas trop considérable de bile dans le *duo-  
denum* ; car lorfque cet intestin est trop distendu , non-  
seulement les tuniques qui fiant douées d’un sentiment  
très-exquis , mais encore les branches ner/etsses du  
plexus méfentériqtfe font aussi distendues, les Vaisseaux  
sanguins comprimés ; & il si? fait une congestion de  
Eang aux enVirons du tronc de la Veine-porte & du  
commencement de l’artere mésaraïque ; ce qui donne  
lieu à une douleur fixe aux enVirons de la premiere Ver-  
tebre des lombes, à un mal-asse qui fie fait sentir dans  
les parties circonVoisines du cœur , à la perte de l'ap-  
pétit, à la constipation , l’insomnie & à la perte  
des forces. J’ai vu plusieurs fois des perfonnes foi-  
bles , des femmes en qui les regles étoient suppri-  
mées, des hypocondriaques, des malades en qui des  
fievres intermittentes aVoient été arrêtées , foit après  
un défaut de régime, foit après un accès violent de  
colere, attaqués de tous ces fymptomes. Alors les  
carminatifs stomachiques , les abEorbans & les relâ-  
chansneproduisoientpas grand effet. Lesanodyns fai-  
foientplutôt du mal que du bien. Mais au lieu de re-  
courir à ces remedes, il eût été plus à propos de débar-  
rasser les premieres voies des fiscs bilieux qui y étoient  
en stagnation, en ordonnant aVec les précautions con-  
venables quelque émétique. Cela me fait reffouvenir  
d’un malade d’une constitution foible, en qui une ap-  
plication opiniâtre aux études qu’exigeoit fa profession,  
jointe à une vie sédentaire, donnoit lieu à une grande  
quantité d’humeurs impures de s’amasser aux environs  
des premieres Voies. Si, en quelque tems que ce fût, il  
lui arriVoit de prendre une trop grande quantité d’ali-  
mens , ou des alimens difficiles à digérer, il fefentoit  
accablé d’anxiété & de mal-aife dansles hypocôndres;  
il lui furVenoit une douleur dans le creux de l’estonaac

1177 DUO

& au côté droit, il avoit des envies de vomir-, dormolt  
fort peu &se plaignoit de lassitude dans tous lesmcm-  
bres ; *sa* peau étoit d’une couleur jaunâtre & mal-siline,  
& ces Eymptomes avoient des retours assez Eréquens. Je  
lui ordonnai quelques préparations de rhubarbe avec  
des fels détersifs & apéritifs. Ces remedes produisirent  
un sort bon effet : mais la guérifon ne fut parfaite qu’au  
bout de trois semaines. Torique ce malade me consi.ll-  
ta, continue Hoffman , je m’apperçus bien-tôt que la  
catsse principale de S01I indisposition n’étoit autre cho-  
se que la stagnation des humeurs bilieusies dans le *duo-  
denum :* c’est pourquoi je lui ordonnai un émétique  
doux & capable d’emporter les humeurs en stagnation.  
Il n’avoit point dormi la nuit précédente, les fympto-  
mes les plus cruels l'en avoient empêché. Il prit le  
matin un vomitif qui consistoit en deux grains de tartre  
émétique dissous dans de l'eau de mente. Ce remede  
produisit fon effet, & le malade rendit par le Vomisse-  
mentune grande quantité de bllegroffiere,visqueuse &  
d’un jaune foncé. Cela fut suivi de quatre felles, après  
quoi tous les Eymptomes disparurent à la fois , l'appé-  
tit reVint , le malade dormit aussi-bien que jamais, &  
ne fe fentit plus de cette indifposition. Ce feul excm-  
ple suffiroit pour démontrer l'efficacité & les bons ef-  
fcts d’un émétique dans les maladies qui proviennent  
des premieres voies.

La stagnation de la bile dans le *duodenum* caufe la consti-  
pation : il est constant que s’il y a quelque défaut dans  
le moiiVement péristaltique du premier intestin , les  
autres en {souffriront , & la marche des matieres fé-  
cales ne manquera pas d’être rallentie. Cela est con-  
firmé par une obfervation que l'on trouve dans les *Misc  
cellanea des Curieux de la Nature* que nous avons ci-  
té ci-dessus. D’ailleurs, le séjour de la bile, du stuc  
pancréatique & de la mucosité des alimens dans le *duo-  
dénums* excite des flatulences qui caufent de la douleur  
& du mal-aife dans lesintestins,àpeuples commedans  
la colique néphrétique.

Voici ce qulon lit dans Pechlin, *Observ. Vsu*

« La partie des intestins grêles qui en fait le commence-  
« ment, dit cet Auteur, s’éleVant obliquement du cô- !« té de la rate & formant ensuite en fe recourbant, un ,  
« angle plus aigu , doit par la nature même de fa situa-  
« tion , donner lieu à tout ce qui est trop visqueux ,  
« foit que ce soit du phlegme, de la lymphe pancréati-  
« que, de H'bile , ou même des flatulences, de séjour-  
« ner long-tems dans cette partie. »

Les femmes flont plus sujettes que les hommes à cet acci-  
dent , paree qu’elles portent des ccrps qui les serrent  
trop étroitement. S’il leur arrÎVe de manger en trop  
grande quantité des fruits d’été, il s’en engendrera  
en abondance des crudités flatulentes & des matie-  
res fermentatiVes : mais lorfque les Eues Eont dans  
une violente efferVescenee, on ne peut disconvenir  
qu’il ne leur faille beaucoup plus dlesipace pours’éten- !  
dre & couler librement. Au défaut de cette efpace il  
arrivera que les hypocondres qui doivent être dilatés  
sicront comprimés, que les Eucs & les flatulences fe fi-  
xeront ; & que le lieu où ils *se* seront fixés deviendra  
le siége de la corruption & de la fermentation qui s’y  
renouvelleront fans cesse. Aussi Sylvius avoit-il obser-  
vé de sim tems que la distension du *duodenum* occasion-  
née par des flatulences , étoit assez fréquemment la  
caufe d’une douleur fixe & chronique dans les lombes : I\*  
mais il s’étoit imaginé que cette douleur lancinante  
des lombes avoit sim siége dans le lieu cù la bile & le  
siuc pancréatique *se* rencontrent. On fiait que les pa-  
roxysines de la fievre commencent ordinairement par  
une douleur fixe des lombes qui fie fiait sentir ordinai-  
rement dans l’endroit où le centre du mésenterè est at-  
taché aux vertebresdu dos : mais comme le *duodenum*y adhere pareillement par le moyen de membranes  
fortes, il n’est pas étonnant quela distension violente

DUO 1178

de ces membranes qui sont douées d’un sentiment ex"  
quis ,\* ne produiEe quelque irritation & quelque Epasine  
dans le plexus nerVeux adjacent. Les fluides demeu-  
rent en stagnation dans l’estomac & dans le *duodenum,*lorsqu’il y a contraction spasinodique dans ce dernier;  
par conséquent le passage des matieres du *duodenum*dans les autres intestins est intercepté. Nous Eavons  
par l’expérience journaliere que nous avons , que les  
alimens Eolides & liquides fiant rendus en trop grande  
quantité, même trois jours après qu’ils ont été reçus  
dans l’estomac , & que les perfonnes ÎVres ont fréquem-  
ment une éVacuation copieisse de fluides douze heures  
après aVoir bu. Aussi Helmont dit-il, *Lib. de Febribus s  
cap.* 10. que si le pylore est en trop grande contraction  
la boisson séjournera quelquefois dans l’estomac pen-  
dant trois jours, & qu’on en rendra plus par un feul νο-  
missement,qu’on n’en nlavoit bu pendant les deux jours  
précédons. Clest à ces contractions fpasinodiques qu’il  
faut attribuer non-feulement les humeurs corrompues,  
mais encore les flatulences dont les personnes hypo-  
condriaques & hystériques sont tourmentées ; ce font  
elles aussi qui donnent lieu dans les paroxysines de la  
fieVre, aux anxiétés, à l'abattement des esprits , aux  
agitations & aux douleurs aux enVÎrons du creux de  
l’estomac & des lombes. La jaunisse est assez souvent  
une des stlites de la Contraction du *duodenum* ; car dans  
cette contraction il arrive que le conduit cholidoque  
qui passe obliquement de la longueur d’un travers de  
doigt à travers *ses* tuniques, est comprimé & resserré  
ensiarte que la bile ne peut plus desirendre librement  
dans l’intestin. Mais la bile qui demeure en stagnation  
dans les conduits biliaires, ainsi que dans la vésicule du  
fiel, occasionne des douleurs & des sipasimes, & étant  
obligée de rentrer dans le siang par les vaisseaux lym-  
phatiques , donne à la peau une couleur jaune & défia-  
gréable.

Il y a beaucoup d’autres maladies qui proviennent de  
l’intempérie de la bile & des fiscs qui *se* rencontrent  
dans le *duodenum.* Telles sont toutes les fievres inter-  
mittentes, les continues, les tierces , les cholériques ,  
les lentes & les ardentes, la perite vérole , la rougeole,  
les diarrhées, les dyssenteries, les ardeurs de poitrine ,  
les toux violentes & chroniques, les goutes, les dou-  
leurs errantes & beaucoup d’autres indispositions de la  
même nature. Les humeurs ne sie corrompent pas seu-  
lement dans le *duodenum* par la stagnation , mais enco-  
re par leur mélange avee d’autres fucs impurs & cxcré-  
mentitiels qui y arrÏVent en abondance , sent par les  
conduits biliaires, sioit de l'estomac, sioit de la masse  
du sang. Il arrive siouvent que des humeurs acides,  
corrosives & sialines engendrées dans l’estomac , sioit  
par des alimens de cette nature, soit par un trop long  
séjour dans ce Vicere, descendant dans le *duodénum Se*sie mêlant aVec la bile, la corrompent & la dépouillent  
de sia Vertu balsamique. La bile mêlée aVec ces acides  
non-seulement fe coagule & deVient corrosiVe, mais  
perd encore sa couleur naturelle & *se* teint d’un verd  
érugineux : il y a plus , il n’est pas possible que dans  
cet état d’altération elle séjourne dans *lu duodenum,*fans le corroder, serns irriter les parties adjacentes &  
fans exciter des tranchées, des contractions spasinodi-  
ques & des douleurs violentes, tant dans l’intestin que  
dans les parties les plus sensibles. C’est par-là qu’il faut  
expliquer les convulsions & les épilepsies des enfans.  
Dans ces cas si les excrémcns font verds, c’est un tres-  
mauvais signe ; car leur nature est alors tellement aeri-  
monieufe que les linges en font rongés. La stagnation  
de la bile érugineufc produit aussi des toux dedifléren-  
tes efpeces, non-seulement dans lesenfans, mais en-  
core dans les adultes. Ces toux font fréquemment ac-  
compagnées de fievres intermittentes & de maladies  
hypocondriaques dans lesquelles. les remedes doux &  
pectoraux font plus de mal que de bien. On a remar-  
qué que ces toux aVoient assez communément des re-  
tours périodiques, tant la nuit que le jour; cequipro-  
vient de ec que les Eues des alimens Ee mêlant aVec cet

ϋ ι’79- DUO

acide corrosif, diminuent en quelque façon l'irritation  
des parties fubjacentes; & de ce que les fiscs rfourri-  
ciers étant passés & portés à d’autrcs parties , l'humeur  
corrosiVe restante reprend fa premiere force & recom-  
mence d’agir fur les membranes délicates du *duodenum*qui fe trouve en même tems agité par des flatulences.  
Ces impressions fe transinettent par fympathie au dia-  
phragme & aux plexus mésentérique, stomachique &  
.pulmonaire, & excitent des toux qui siont quelquefois  
accompagnées de grands Vomissemens& de danger de  
fuflbcation. C’est l'affluence de la sérosité Vifqueufe  
dans les bronches des poumons qui donne lieu à cette  
fuffocatlon. J’ai plusieurs sois employé avec un prompt  
succès contre ces toux violentes la poudre faite de pat-  
tes d’éereVsses calcinées, avec une addition d’huile  
d’anis. J’en faifois prendre une dragme deux sois par  
jour. Quant aux enfans, je leur ordonnois un émétique  
doux , ou une infusion de rhubarbe avec de la manne ;

& j’ai obfervé que ces remedes étoient très-propres à  
dissiper les amas d’humeurs visiqueusies & bilieufes.

Lorfque cette bile caustique *se* résout en flatulences, elle  
produit des maladies terribles en plusieurs parties du  
corps. RÎVÎere rapporte, *Cent. II. Observ.* 8. un cas de  
cette esipece fort remarquable: le malade étoit tour-  
menté toutes les nuits d’une douleur cruelle qui com-  
mençoit au côté gauche & s’étendoit de la partie anté-  
ricure & postérieure de la poitrine aux épaules, avec  
une telle violence, qu’en quelque posture qu’on le mît,  
il étoit également tourmenté. Ces douleurs duroient  
jufqu’au matin , alors elles cessaient & ne *se* fassoient  
point Eentir de tout le jour. Riviere attribue aVec rai-  
son cet effet singulier auxflatulenCes engendréespen-  
dant le Eommeil par la chaleur Violente du corps , & à  
un amas d’humeurs peccantes & crues logées dans les  
premieres Voies , à la formation defquelles un genre  
de Vie mal réglé aVoit donné lieu; j’ai Vti moi-même  
plusieurs perfonnes pléthoriques qui aVoient contracté  
l'habitude de trop manger, dont le siommeil étoit in-  
terrompu à certaines heures après que la digestion des  
alimens étoit faite, qui fentoient alors un mal-aife ,  
qui refpiroient aVec peine & qui étoient menacées de  
suffocation, auxquelles lafaignée, le vomissement &  
l’abstinence du fouper ont procuré un foulagement  
immédiat. Les mauVais esters de ces humeurs peccan-  
tes qui font en stagnation dans le *duodenum* & dans les  
premiers intestins, s’étendent quelquefois à la tête,  
produillent des céphalalgies, des Vertiges, des stupeurs  
& même quelquefois des apoplexies.

On lit dans Borelli, *Cent. II. Obs.* I. que la migraine a  
pour caufe dans quelques personnes une bile qui ren-  
due par le Vomissement bouillonne comme l'eau-forte.

« Un malade , dit cet Auteur, étoit tourmenté dans une  
fleVre tierce d’un mal de tête excessif & lancinant,

« qui occupoit la moitié de la tête. Il prit un Vomitif,  
œ & rendit une pinte de bile Verte. Ayant fait une éya-  
« cuation femblable lors du paroxysine fuÎVant, il *se  
«trouva* entierement guéri. » Voyez Riciere , *Cent.  
I. Observ. Ly.*

J’ai νυ une persimne qui ayant fait une débauche consi-  
dérable de νΐη , & mangé des huîtres & d’autres ali-  
mens de difficile digestion, quelques jours après s’être  
fait faigner, tomba en langueur, deVÎnt lourd, perdit  
peu à peu l’appétit, & fut attaqué brufquement à ta-,-  
ble d’une grande chaleur dans les parties circonVoisi-^  
nes du cœur ; cette chaleur fut sclivie d’un grand froid  
& de défaillance; il parut aVoir perdu toutfentiment.  
On lui donna un clystere qui lui fit faire six felles dont  
il fut beaucoup foulagé. Quelques jours après il fe crut  
en état de fortin Mais il fut attaqué de la même mala-  
die dans une partie de plaisir, peu de tems après sa  
premiere fortie. Cette feconde attaque fut à la Vérité  
moins Violente que la premiere. Je soupçonnai , dit  
Hoffman, quelle pouvoir en être la cause, & je lui or-

DUO 1180

donnai un émétique doux qui lui fit rendre une grande  
quantité de matieres Vssqueufes & de bile Verte; cette  
bile & ces matieres étoient fans doute le principe de  
l'indifposition , car elle cessa immédiatement après  
leur éVacuation. Je ne doute point qu’une bile pora-  
cée capable d’irriter les orifices de l’estomac , ne don-  
ne lieu à une infinité de maladies semblables.

La caufe du Vertige, maladie fâcheufe, a fréquemment  
fon siége dans le *duodenum.* C’est par cette raifon qu’il  
est accompagné de nausées & d’une fenfation d’amer-  
tume dans la bouche, lorfque l’estomac est Vuide , &  
qu’il diminue tant Eoit peu après qu’on a mangé. Ga-  
licn fait mention d’une épilepsie précédée d’une aflèc-  
tion d’estomac, & conjecture qu’il falloir attribuer l'u-  
ne & l'autre à la bile contenue dans le *duodenum.* J’ai  
eu plusieurs fois occasion, dit Hoffman , de traiter la  
même maladie & qui aVoit la même caufe. Un Comt®  
Saxon que des affaires d’état aVoient contraint de fe re-  
tirer ici, me consulta silr une indisposition fâcheufe à  
laquelle il étoit sistet depuis enVÎron un an. De longs  
chagrins, un régime mal entendu & une Vie sédentai-  
re , aVoient fort altéré sa constitution & l’aVoie'nt ren-  
du cacochyme & pléthorique; il étoit attaqué toutes  
les nuits fur les trois ou quatre heures du matin , d’u-  
ne douleur Violente qui commençoit aux enVlrons du  
nombril, s’étendoit le long dtl dos & aflectoit enfin les  
parties circonVoisines du cœur aVec une telle Violence,  
qu’il fie croyoit sur le point d’être fiuffoqué; il étoit  
aussi accablé d’anxiétés, attaqué fréquemment de οοη-  
tractions épileptiques & fujet à des stupeurs.D’ailleurs  
tous ces S) mptornes augmentoient, lorsqu’il étoit conse  
tipé : des clysteres carminatifs & modérément laxatifs  
aVec un émétique, le soulageront considérablement ;  
mais le mal étoit trop profondément enraciné peut  
être détruit par ces remedes. Helmont nous apprend,  
& d’ailleurs nous en aVons l'expérience journalière,  
que la caufe de l’apoplexie est fouVent dans l’estomac  
& dans le *duodenum.* Cet Auteur dit dans POuVrage  
qu’il a composé, pour prouVer que toutes les maladies  
viennent de l’ame EensitiVe , qu’il a guéri plusieurs  
apoplexies récentes par le Vomiffement & par les aro-  
matiques. Wcdelius confirme dans sia *Pa’ho'ogic doge  
manque s* la possibilité de ces guérisions. Cet Auteur  
dit aVoir tiré d’affaire & rétabli- en pleine fanté un  
Couvreur de Gêne qui aVoit été attaqué d’apoplexie,  
aVec les mêmes remedes. Nous saVons par expérience  
que les pcrsionnes qui ont trnp de Eang, Eont siijettesà  
des attaques d’apoplexie aux environ sues équinOxes ,  
dans les pleines lunes, enhÎVer, après quelque débau-  
che ou quelqu’accès decolcre, &que ces attaques Eont  
ou précédées ou accompagnées d’enVÎe de VOrnir , &  
de Vomissement de matieres teintes d’une couleur noi-  
re & désagréable.

Entre les maladies considérables qui naissent d’un amas  
d’humeurs dans l’estomac & dans le *duoden m ,* nous  
potlVons compter les fleVres lentes dans lesquelles ont  
dégénéré des fieVres intermittentes ou aiguës ; car lorsi-  
que ces dernieres ont été réprimées subitement par des  
astringens, & particulierement par le quinquina dont  
on n’a point préparé l'tssage par des remedes capables  
de dégager les premieres Voies ; il saut s’attendre tant  
de la part des humeurs dont on n’a point eu la précau-  
tion de nettoyer l’estomac & le *duodenum,* que de cel-  
le des remedes, aux fuites les plus fàchetsscs. C’est s’ex-  
poster aux mêmes aecidens que de prendre une trop  
grande quantité d’alimens, immédiatement après queI-  
que maladie chronique ou aiguë , c’est-à-dire, lorsque  
la Violence du mal a tellement affoibli l'estomac qu’iI  
est incapable de les digérer. Nous compterons , ainsi  
que nous llaVons déja dit, entre les Euites fâchetsses de  
ces imprudences, les fieVrcs lentes qui l'eront accom-  
pagnées des l'ymptomes sisiVans: EaVoir, d’une chaleur  
faible dans les membres, d’un pouls prompt & fré-  
quent, de lassitude, de Eueurs pendant la nuit, de dé-  
faillance & d’amaigrissement LorEque l'on *se l'era* bien  
assuré que cette maladie l'era produite par les caul'est

ιι8ι DUO

que nous avons indiquées, on en conclurra Eurle champ  
que les rafralchissans ne conVÎennent point & doÎVent  
faire plus de mal que de bien. C’est aVec des fels dé-  
tersifs, des émétiques doux, & des remedes amers &  
relâchans , qu’il faut tenter la cure. Voilà les feules  
choses dont on puisse *se* promettre raisonnablement  
quelque succès.

J’ai sait Voir que la stagnation de la bile & sim mêlange  
aVec des humeurs acides , étoient les sources d'un  
grand nombre de maladies graVes. Pour siliVre mon  
dessein , je Vais maintenant examiner de quelle ma-  
niere l’addition des particules hétérogenes engendre *sa*corruption , & détruit sim tissu & *sa* tempérie naturelle.  
Je fuis fort porté à penferque cela fe fait principale-  
ment par la sisspensiOn des autres excrétions, mais fur-  
tout de la transpiration. Il est éVÎdent que l'évacua-  
tion des humeurs par les pores de la peau, qu’on a rai-  
son de regarder comme les émunctoires du Eang & de  
tout le corps, est de laderniere importance , tant pour  
l’entretien de la Eanté que pour la consetVation de la  
vie. En effet e’est par Cette Voie que sléchapent & que  
Eont expulsées au-delà des limites de la cireulation vi-  
tale du fang, toutes les immondices superflues & nuisi-  
bles du corps. Telles fiant les particules Ealines , si.il-  
phuretsses , aqueuEes , éthérées & subtiles, dont la siip-  
pression & le séjour ne manqueroient pas de porter la  
corruption & le Vice dans le simg qui est la source de la  
Vie ; d’où s’enfuÎVroient des maladies fort dangereu-  
ses , cOmme des fieVres de toute efpece , & principa-  
lement celles qui sirnt aecornpagnées d’éruptions cri-  
tiques. Mais pour répandre fur cette matiere plus de  
jour; nous observerons en général que les humeurs de  
nos corps fiant nécessairement altérées par l’interrup-  
tion des excrétions , mais partieulierement de la per-  
fpiration ; car lorfque les partlcules acrimonieuses &  
excrémentitielles ne petu/ent s’exhaler par les pores  
où nous supposims qu’il y a obstruction, elles reVÎen-  
nent dansla lymphe & dans la bile qui prennent co.ssé-  
quemment une nature toute différente ; mais la lym-  
phe & la bile VÎtiées, étant portées dans les intestins  
& n’étant point éVacuées à tems , y séjournent, y de-  
meurent en stagnation, acheVent de Ee dépraVer , y de-  
viennent une pépiniere de maladies , mais si-lrtout de  
fleVres. Ce n’étoit donc pas sans raisim que j’assurois  
que le *duodenum* étoit le siége particulier des mala-  
dies péiodiques , mais spécialement des fleVres. Deux  
célebresMedecins,SylVÎus &Van-Helmont Eont en ceci  
de mon aVÎs. Le premier parle en mille endroits de  
*ses* OuVrages , du *duodénum* , comme de la source des  
maladies. Et on lit expressément dans le Livre *des Fie-  
vres, chap.* I7. de Vanhelmont; que la fievre est cau-  
Eée par une humeur Virulente qui est logée aux enVltons  
du pylore , & tant fioit peu au-dessous, & chap. 10. n,  
3. que le siége des fievres est dans les premieres Voies  
& s’étend depuis le pylore jusiqu’à la fin du *duodenum.*Je puis encore m’appuyer de l’autorité deFernel. qui  
nous assure *Lib. VI. cap.* 7. qu’il ne faut chercher la  
fource des fleVres intermittentes qu’aux enVÎrons de  
l’estomac du *duodenum* & du pancréas.

On a donc raisim de regarder le *duodenum* comme le sié-  
ge de ces fleVres, puisqu’elles proVÎennent d’une lym-  
phe & d’une bile corrompues , & qu’elles Eont commu-  
nément occasionnées par la suppression de la tranfipira-  
tlon, par la pléthore , & par une foiblesse d’estomac &  
d’intestins , qui est une des suites de l'intemyérance.  
Toutes cescauEes saVorifent la corruption ; mais si les  
particules excrémentitielles & grossieres ne peuVent s’é-  
chapper par la transipiration ; elles porteront l'infec-  
tlon dans la bile aVec laquelle elles sic mêleront. De  
plus , s’il arrÎVe que le ton de l’estomac fioit dérangé &  
que la nature ne sinit pas assez forte pour proeurer une  
éVacuation par les felles; cette bile corrompue fera re-  
tenue dans les intestins , acheVera de s’y dépraVer en y  
séjournant, exercera fon action dans cette région, fiera  
même repoussée dans le fang , & donnera lieu à une

DUO u8»

foule de maladies nouvelles , en caufant de la douleur  
& des Epasmes dans les parties membraneisses & ner-  
Vessesdu corps.

J’ai aVancé ci-dessus que l'estomac *Scloduod num* étoient  
le siége des fleVres intermittentes & des fieVres tierces  
en particulier ; ce qui est confirmé par les l'ymptomes  
qui fie manifestent dans le commencement & dans le  
progrès de ces maladies. Lorsqu’elles commencent , le  
malade est incommodé de flatulences , a l'abdomen  
tendu, des nausiées , une douleur fixe dans le dos , de  
l’anxiété, & du mal-aifie dans les parties circonvoisi-  
nes du cœur. Lorfique le frisson est passé , l'envie de vo-  
mir fuccede , le Vifage prend une couleur jaune ; le  
corps est dans une chaleur excessiVe ; le malade est tour-  
menté d’une foif qu’on ne peut éteindre ; fies urines  
l'ont hautes en couleur, les selles qu’on lui procure par  
des cathartiques fiant jaunes, bilieuses ; s’il Vomit , il  
rend des matieres Visquetsses , & si on lui donne le  
quinquina , assez ordinairement ce remede siera Ειιΐνϊ  
d’une diarrhée bilieusie , en cas que le *duodenum* sioit  
surchargé de bile. La raisim de cet effet est que le quin-  
quina remettant les intestins au ton qui leur conVÎent,  
augmente leur mouvement péristaltique , & les met  
en état d’expulser les excrémens qu’ils' contiennent.  
S’il arrÎVe que la bile rentre dans le simg, d’où l'on sait  
qu’elle a été séparée , il est naturel que la fleVre fioit  
accompagnée de jaunisse. Quelques Violens que stoient  
tous cesstymptomes dans lesfleVres intermittentes, ils  
le Eont encore plus dans les fleVres tierces continues , &  
c’est tout autre choste dans les fleVres ardentes que les  
Grecs appellent *Caus.us.* Le mauVais effet d’une bile  
acre, étant d’irriter les parties auxquelles elle estpor-  
tée, tous les remedes qui tendront à en détruire l’acri-  
monie , & à en affaiblir la faculté d’irriter , en débar-  
rassant en même-tems les premieres Voies, steront les  
meilleurs qu’on puisse employer en pareils cas , tels  
sirnt les émétiques doux, les nitreux , les fels catharti-  
ques & les absiorbans qui méritent bien la réputation  
qu’ils fie fiant saite dans la cure de ces maladies : il ne  
faut jamais manquer d’y «Voir recours ; quoique ce  
sc)it quelquefois fans si-lccès , lorfque les fievresintesu  
mitrentes fiant extremement opiniâtres ; comme dans  
la fleVre quarte. Leur inessiCacité dans ces cas, fert du  
moins à nous démontrer que le mal est profondément  
enraciné ; que lesiége de *sa* caufe est plus éloigné, &  
qu’elle réside même dans quelque Visicere. Il est ένΐ-  
dent que s’il y a obstructlon au pancréas , au foie & à  
la ratte , la bile & le fuc pancréatique qui feront conti-  
nuellement portés dans les intestins, fieront corrOm-  
pu, &serVÎront par conséquent de foyer aux maladies.  
Dans ces conjonctures , pour couper racine au mal, il  
sera à propos d’ordonner des remedes plus puissans  
que ceux dont nous aVons parlé, il en faudra Venir  
aux apéritifs puissans , aux sila , aux préparations de  
rhubarbe , à l'acier & au mercure doux. Il ne faudra  
pas négliger ceux d’entre les émétiques qui agissent  
siur les Vifceres, & qui fiant capables d’expulfer les ma-  
tieres qui les incommodent. La poudre inVentée par  
RiViere , agissant par haut & par bas , pourra produire  
de fort bons effet. Cet Auteur nous assure aVoir guéri  
plus de cent fois la fleVre quarte par ce remede , ce  
dont fes obEerVations font soi. Les fleVres intermit-  
tentes qui ont des redoublemens aux enVÎrons du troi-  
sicme jour, proVenantd’une bile acrimonieufe & cor-  
rompue , ainsi que le remarque Thonnerus, *Lib. I.  
Obs.* I. p. 10. doivent être traitées de la même ma-  
niere.

Riviere nes’est point expliqué clairement siur la maniere  
de préparer le fameux fébrifuge dent il fait mention.  
Il n ’en donne qu’une defcription fort obfcure , fur la-  
quelle on ne peut gueres fermer que des Conjectures.  
« Ce remede préeieux, dit il, fe sait de troi^ herCules.  
«(ees herCides sirnt peut-être l'or , l’antimoine & le  
« mercure) il faut les pOusser au plus haut point de  
« perfection par douze opérations. ( Il entend appa-

1183 DU O

« remment par ces opérations , douze distilations ).  
» Ajoutez, continue-t’il à ces trois Hercules un qua-  
« trieme champion qui rendra le remede complet &  
« parfait: ( ce quatrieme Champion est peut-être Pesa  
« prit de vin).» La dofe de ce remede pour les en-  
fans est depuis dix gu douze grains jufqu’à quinze , &  
pour les perfOnnes plus avancées en âge , depuis vingt  
grains jusqu’à trente ou quarante. 11 opere d’une ma-  
niere douce,lorfqu’il n’est point Eur-dofé : il ne produit  
gueres plus d’agitation que les remedes ordinaires , &  
que les compositions de siené & de rhubarbe. Si quel-  
ques parties de la matiere morbifique résident aux en-  
virons de l'estomac , il fera vomir; car une des pro-  
priétés qui lui est particuliere , c’est d’aller droit à la  
cause matérielle du mal en quelqu’endroit qu’elle foit,  
de l’attaquer avec force , & de la pourfuivre jtssqu’à ce  
qu’il l'ait expulfée. S’il lui arrive de trouver les paf-  
fagcs otiVerts, & une très-petite quantité de matiere  
morbifique à combattre, il produit sion effet fans caufer  
de déforcsse, & ne procure qu’une très-légere évacua-  
tion. Mais dans les cas où les malades n’ont tssé d’au-  
cun remede dans tout le cours de la maladie ; où leur  
corps est surchargé de fiscs corrompus , où la quanti-  
té des humeurs corrompues est considérable, où les  
crudités siont abondantes, & où les obstructions siont  
opiniâtres , il ne siurmonte point ces obstacles sians cau-  
fer beaucoup d’agitation , & sians tourmenter tant sioit  
peu le malade ; C’est ce qui n’a pas manqué d’arriver ,  
surtout aux personnes pauVres& du commun, fur les-  
quelles on a fait les premieres expériences qui ont con-  
duit à la découverte de ce remede.

Hartman , fameux Chymiste Allemand, Rolfinkius &  
plusieurs autres fe font expliqués plus au long, &  
d’une maniere plus claire fur la composition de ce fa-  
meux fébrifuge.

Voici la maniere dont ils nous ordonnent de le préparer.

Prenez *de l’or le plus pur et le mieux assené, une demi-  
once.*

Réduisiez le en petites parcelles.

Faites-le dissoudre selon la maniere ordinaire, dans une  
eau régale préparée avec le sel commun , & non  
avec le SH ammoniac , parce que cette espece de  
Tel rend le mercure volatil.

*du verre d’antimoine , urne demi-once,  
de mercure bien purifié trois onces i,*

' Dissolvez chacune de ces substances séparément & dans  
-différens vaisseaux , par le moien de l’eau forte ,  
en forte que les solutions soient suffisamment  
claires & transparentes.

Mêlez toutes ces eaux ensemble & les distilez.

Ajoutez une quantité nouvelle d’eau régale, & réitérez  
la distilation , jtssqu’à ce que le précipité mis fur  
un fer rouge , ne fasse aucune fumée.

Cela fait , calcinez tout le précipité, le couvrant exac-  
tement avec une tuile : par ce moien tous les *es-  
prits* de l'eau-forte feront dissipés & anéantis.

Distilez ensilite silr ce précipité de l’eisprit de. vin six  
fois, jtssqu’à ce que le mercure foit, pour ainsi  
dire fixé.

Exposiez enfin le mercure au feu , & le calcinez lente-  
ment, couVert d’une tuile. RtvIERE, *Obs. Cent.* 3.

Après avoir expliqué ce qui concerne les fievres, passons  
maintenant à l’examen des maladies qui font accom-  
pagnées d’éruption.

DUO 1184

La fievre pourpreufe, efpece de maladie peu connue  
dans les autres parties du Monde; mais très-fréquen-  
te en Saxe , fera la premiere dont je ferai mentlon.  
On a remarqué qu’elle accompagnoit assez fréquem-  
ment les autres maladies , furtout lorsqu’elles avoient  
des retours. La rasson de cet effet est que les intestins  
ayant été destéchés par la chaleur antérieure de la fie-  
vre , il y a nécessairement constipation ; les matieres  
bilieuses & corrempues ne *se* cuisent pas bien dans  
les premieres Voies , & lorsqu’elles ne siont point *éva-  
cuées* par des remedes, elles rentrent dans le sang &  
produisent la maladie dont il est question.

Ce qui donne de la Vraissemblance à cette explication ,  
c’est que le pourpre Vient ordinairement lorsique le  
Ventre a été resserré pendant un tems considérable, &  
qu’on n’a point eu sioin de dissiper la constipation par  
des clysteres & d’autres laxatifs doux. Les enfans y  
font fort sa.!jets, & il est accompagné en eux du vossiif-  
fement, de la diarrhée, de la fieVre , de la toux , de la  
difficulté de pousser les dents , d’une foif immodérée ,  
d’anxiété dans les parties circonVoisines du cœur, &  
d’infomnie. Si les perfonn.es qui ont l'habitude de sie  
faire faigner , négligent cette évaeuation pendant un  
tems considérable, elles en pourront être attaquées.  
La purgation en est le grand remede; on aura denc  
foin de tenir le Ventre libre dans cette maladie. En-  
tre ceux qui font attaqués de pourpre , il y en a qui  
fuent beaucoup pendant la nuit , & d’autres le matin.  
Entre ceux qui y font fujets, il y en a en qui il est  
chronique , & en qui il est éVident parles fymptomes  
que le siége de la maladie est dans le sioie & dans la  
bile. Lorfque cette maladie proVÏcnt d’une stagnation  
de bile acre, ainsi qu’il arrÎVe assez siréquemment; il  
faut recourir d’abord aux émétiques & aux laxatifs  
doux : ces remedes ne peuvent manquer de produire  
un bon effet.

Borelli remarque *Cent.* 2. *Obs. 36.* que les fueurs conti-  
nuelles accompagnées de demangeaifon , fe terminent  
quelquefois en ce cas par une pareille méthode ; &  
que si le malade s’abstient de νΐη , un Vomitif fulsit  
pour le tirer d’affaire. La goute paroît découler aussi  
de la même source de maladies chroniques. Les per-  
fonnes d’une constitution foible, en qui le relâche-  
ment & la mollesse des membranes fiant des défauts  
héréditaires , & les hypocondriaques siont fort sisjets  
aux douleurs de goute, surtout au printems & en au-  
tomne ; parceque dans ces lassons l’état inconstant &  
variable de l’atmosphere donne lieu à l’obstruction de  
la transpiration. Alors il ne reste de voie aux fiels tar-  
tareux qui abondent dans ces constitutions , que celle  
des urines , par laquelle ils siont emportés plus lente-  
ment. Cette évacuation lente leur donne le tems de  
*se* porter dans les humeurs sediVaires , bilieusies & pan-  
créatiques , & de fixer dans les premieres voies le sié-  
ge de plusieurs maladies, telles que les flatulences, les  
douleurs dans les parties circonvoisines du cœur , la  
constipation & les douleurs errantes aux environs des  
lombes, & aecompagnées d’un mouvement de fieVte.  
Ce qui démontre que la cause de la maladie réside  
alors dans les premieres voies, c’est que si vous ordon-  
nez un émetique doux à l'approche d’un paroxysine, il  
en diminuera considérablement la violence , s’il ne  
l’emporte pas entierement. Marcianus dit dans S011  
Commentaire siur Hippocrate,qu’il a vu des persionnes  
attaquées de douleurs gouteusies qui provenoient d’hu-  
meurs acres dans l’estomac , & qu’une évacuation de  
ces humeurs par le vomissement a considérablement  
sioulagées , si-non entierement guéries. Ceci est con-  
firmé par Silvius , qui nous assure que les vomitifs font  
les meilleurs remedes qu’on puisse ordonner dans la  
goute, & que l’expérience lui en a constaté plusieurs  
sois l’efficacité dans le cours de *sa* pratique. Il ajoute  
avoir vu ces remedes non-seulement prévenir un pa-  
Iroxylme prochain; mais subjuguer si parfaitement la  
maladie, qu’elle ne reparut plus. Hildanus est du mê-  
me avis, & nous lisions *Cent. 6. Obs.* 84. qu’un νο-  
mitif

τΐ8; DUO

mitif donné au commencement d’un paroxysine, est ।  
capable de faire cesser toutes les douleurs de la goute.  
J’ai moi même aVancé dans mes Notes furPoterius,  
(dit Hoffman,) qu’un Vomitif pris lorfque les dou-  
leurs de la goute commencent à fe faire fentir, en di-  
minue la Violence , & que ce remede réitéré le jour  
fuRant produit le même eflet. Prosper Alpin dit dans  
*sa* Medecice des Ægyptiens , aVoir remarqué que plu-  
sieurs persimnes attaquées de la goute & de la pierre  
s’étoicnt trotlVées considérablement soulagées par un  
*usage* fréquent des Vomitifs,

Si un accès de colique fuffit pour donner lieu à plusieurs  
maladies Violentes, ce n’est par aucune autre raifon,  
sinon que dans cette passion la bile Verfée en grande  
quantité des conduits biliaires dans le *duodenum*, af-  
fecte les membranes & le fysteme nerVeux. Car s’il y  
a surabondance de bile dans le corps , & qu’il ne s’en  
fafi'e point d’éVacuation , foit par le Vomissement, foit  
par les selles ; il est nécessaire qu’elle produise une  
senEation d’amertume dans la bouche , des naufées, des  
, enVles de Vomir, & beaucoup d’autres indispositions.

Les abforbans, les préparations de rhubarbe , les la-  
xatifs doux , & les émétiques, siont les meilleurs re-  
medes qu’on puisse employer en pareil cas ; mais il  
saut absolument s’interdire tous les fila Volatils sipi-  
ritueux, & toutes les infusions échaufantes.

C’est dans le *duodenum* que résident pareillement les  
causies des érésipeles , de la petite Verole, dès hémor-  
rhagies , des aphthes, des diarrhées, des maladies hi-  
pocondriaques & hystériques, & des fieVres malignes  
& pétéchiales. Car toutes ces maladies proViennent de  
la bile & de la stagnation d’une lymphe putride dans  
cet intestin. De-là Vient la maxime de pratique que  
dans les maladies il faut aVoir égard principalement  
aux premieres Voies? Mais comme nous aVons traité  
ce sistet fort au long à l'article *Bilis,* nous nous con-  
tenterons d’ajouter ici quelques remarques nécessaires  
& de renVoyer le Lecteur au mot *Bilis.*

Quant à la pratique & à la maniere de traiter les mala-  
dies dont le siége est dans le *duodenum ,* il est éVldent  
par tout ce que nous aVons dit, que les émétiques fa-  
gcmcnt préparés & ordonnés aVec circonfpection , font  
les remedes les plus certains , & peut-être les feuls ef-  
ficaces en pareil cas. lls agissent aVec force, & il n’y  
en a point qui leur foit comparable en énergie. Si un  
Medecin a quelque effet peu ordinaire à produire, il  
trouVera en eux de quoi répondre à *ses* Vues. Il ne faut  
quelquefois qu’un feul Vomitif ordonné dans le com-  
mencement d’une maladie,pour en arrêter toutes les fui-  
tes. Celui à qui l’ufage & les propriétés des émétiques  
ne Eeront point connus, est encore , à mon a Vis , fort  
ignorant dans la pratique de la Medecine. Si l'esto-  
mac & le *duodenum* abondent en humeurs impures,  
c’est aux émétiques qu’il faut nécessairement aVoir re-  
cours; parcequ'il est important de les éVacuer promp-  
tement, & qu’il est dangereux de leur faire parcou-  
rir toute la longueur du canal intestinal; en ce qu’el-  
les auroient la commodité de passer dans le fang &  
d’en infecter la masse. Mais une obferVation qui n’est  
point à négliger , c’est que la plupart des purgatifs  
n’émetrvent, ni ne chassent la matiere qui est en sta-  
gnation dans l’estomac & dans le *duodenum* ; mais exer-  
cent toute leur action fur les autres intestins grêles.  
L’Anatomie fatisfait à ce phénomene , car c’est elle  
qui nous apprend que l'estomac & le *duodenum* font  
tapissés d’une tunique glanduleufe , dont la tunique  
nctVcufe est couVerte , d’où 11 s’enfuit que les poin-  
tes des cathartiques ont plus de peine à pénétrer juse  
qu’à la tunique nerVetsse & à la stimuler, que les émé-  
tiques qui Eont d’une nature plus actÎVe & plus subtile.  
Il faut préférer toujours les émétiques liquides aux  
émétiques folides ; parcequ’ils ne s’attachent point a  
un endroit particulier de l’estomac , mais fe répandant  
également de tous côtés, operent aVec plus de facilite  
& fatiguent moins le malade. Une chosie qui me reste  
à recommander dans la cure des maladies dont le siége

*2 orne III,*

DUR xi8<?

est dans l’estomac & dans les intestins ; c’est l’ufage  
de tous les remedes capables de restituer & de for-  
tifier le ton, d’entretenir le mouVement péristaltique  
& de hâter par ce moyen l’expulsion de la matiere fé-  
cale, & rendre le ventre plus libre. De ce nombre font  
les Eels détersifs, *F arcanum duplicatum* , la terre fo-  
liée de tartre, les amers mêlés aVec les gommes & les  
résines de l'efpece tempérée, les préparations d’am-  
bre, de rhubarbe, de myrrhe & d’aloès.

Quiconque sie propofe de guérir une maladie chronique,  
ou quelque indifposition dont la caufe foit dans les  
premieres Voies, doit aVoir égard principalement au  
mouVement péristaltique des intestins. Il jugera que  
ce mouVement Ee fait bien par la régularité des fellesi  
Lorfque les intestins s’aequittent conVenablement de  
cette fonction , les maladies en font d’autant plus fa-  
ciles à traiter. Entre les remedes qui conViennent dans  
les maladies qui proViennent du *duodenum,* choisissez  
comme les plus efficaces, les abforbans , les précipi-  
tans , & ceux qui font propres à détruire l’acrimonie  
des humeurs. Si la bile est trop chaude, acre & Vola-1tile, les nitreux en la corrigeant ne manqueront pas  
de foulager le malade ; si elle est Visqueusie & inactice,  
c’est par les élixirs balfamiques amers qu’il faut la rec-  
tifier.

Enfin il faut obferVer que les fudorifiques, les remedes  
chauds, & les fiels Volatils ne conViennent point dans  
la cure des maladies qui proViennent d’un amas con-  
sidércble d’humeurs impures dans les premieres Voies,  
non-seulement parcequ’ils atténuent la matiere pec-  
cante; mais parcequ’au lieu de l’emporter par les sel-  
les ou par le Vomissement, ils la font passer dans la  
masse des humeurs & du sang, ce qui est d’une dan-  
gereufe conséquence. Je lis aVec plaisir dans la *Medel  
cinc Pratique* de Syhvius, p. 145. PobferVation fui Vante,

«Toutes les fois, dit-il, qu’il y a abondance d’hu-  
« meurs impures dans les premieres Voies , il faut s’in-  
« terdire les fudOrifiques ; parcequ’on ne peut exciter  
« les fueurs fans mettre tout le corps en mouVement,  
« & fans le rendre plus aisément perméable qu’à l’or-  
« dinaire ; d’où il s’enfuit qu’on ne fera que le char-  
« ger plus promptement & d’une plus grande quantité  
« d’impuretés. »

C’est donc commettre une lourde béVue que d’ordonner  
des remedes chauds, & furtout des sudorifiques, aVant  
que dlaVoir dégagé les premieres Voies. Les anodyns  
ne conViennent pas d’aVantage , tant qu’elles fiont plei-  
nes d’humeurs impures ; parcequ’ils ne font que les  
retenir au lieu de les cxpulfer: mais si le plus grand  
mal est fait , & si elles ont été portées dans la masse  
du fang, comme il arrÎVe dans les érésipeles^, dans la  
petite Verole & dans la goute , alors l’ufage des émé-  
tiques demande la plus grande circonspection ; parce-  
qu’en tentant de déterminer la matiere des extrémités  
du corps Vers les Vifceres, on s’expose à exciter des  
conVulsions & d’autres symptomes terribles. Le plus  
sûr alors est donc d’ordonner des détersifs doux & des  
clysteres : si l'on a recours aux émétiques , que ce  
foit au commencement de la maladie, & non tan-  
dis que le malade est dans le paroxyfme. EREDERtc  
H o F F M A N.

**DUP**

DUPONDIUM , διπύντιον , poids de quatre dragmes.  
CasTELLI d’après *Galien.*

**DUR**

DURA MATER , ou *Meninx ; Dure Mere*, ou Me-  
*ninge.* Membrane extérieure & épaisse qui couVre le  
cerVeau. Voyez *Caput.*

DUR ACEN A , espece particuliere de pêche dont la pu le  
pe adhere fortement au noyau. CasTELLI, d’après  
*Langius.*

**F F f f**

1187 D Y A

DURATUS , proprement *endurci.* Scribonius Largus  
s’en sert *Comp.* 35. au lieu de *macéré-*

DURDALES," certains esprits imaginaires que Para-  
cesse fassoit résider dans les arbres.

DURIO , nom d’un très-grand arbre qui sie trouVe dans  
les Indes Orientales , & qui porte un fruit gros com-  
me un melon.

Ce fruit paroît aVoir l’odeur de l'oignon pourri à ceux  
qui n’en ont jamais gouté: mais quand une fois on en  
**a** mangé, on le présure à tout autre, & on lui trouVe  
une laveur & une odeur agréable. Ceux qui fe con-  
noissent en bons mets, en font beaucoup de cas, &  
poussent l’éloge jufqu’à dire qu’il n’est pas possible de  
s’en rassasier. Il croît en si grande abondanœ à MaIa-  
ca, qu’il ne coute pas plus de quatre maraVedis, sur-  
tout au mois de Juin, de Juillet, & d’Août; car dans  
les autres mois de l’année fon prix augmente à propor-  
tion de fa rareté.

**H** y a entre ce fruit & le bétel une antipathie très-fur-  
prenante ; elle est telle , que si Vous portez quelques  
feuilles de bétel dans un vaisseau plein de fruits de *dit-  
rio,* ou dans une maifon, ou chambre où on en tienne  
en réferVe, ils fe gâteront tous; & si quelq’un est atta-  
qué d’une inflammation à la gorge , ou d’une oppref-  
sion pour aVoir trop mangé de ce fruit, cette inflam-  
mation fe calmera , & la tumeur fe dissipera en appli-  
quant feulement une feuille de bétel fur l'estomac.  
Quelle que foit la quantité qu’on en ait mangé, on  
n’en fera point incommodé, si l'on a foin d’avaler en-  
fuite quelques feuilles de bétel. R a υ , *Hist. Plant,  
page* 1652.

**D Y A**

DYAHIBALA, nom de la *mimosa‘, non spinosa major  
Zeylanica.*

**D Y N**

DYNAMIS, δύναμις, de δύναμαι, pouvoir. La puissance  
ou la faculté de produire une action. Galien rend ce  
mot, *Lib. de Plenitud.* par δραστικὴν ἀιτίαν ἢ ουσίαν  
« caufe ou substance efficiente. » Il ajoute qu’il n’y a  
aucune différence entre épithete ποιητικῶν & δραστι-  
κὴν, ou ἀιτίαν, & ουσίαν. Le même Auteur entend par  
τῆς δυνάμεως ουσίαν , la substance ou l’essence de la fa-  
culté, ou la qualité principale & active de quelque  
fubstance composée, qualité qui consiste dans la tem-  
périe de sies parties. Δυναμεις, signifie dans Hippocrate  
περὶ ὰρχ. ἰητρ , les qualités dominantes, ou les forces  
principales des humeurs. Galien *fe* sert fréquemment  
du même terme pour exprimer la préparation ou com-  
position d’un remede; mais spécialement d’un remede  
dont l’efficacité est constatée, Plutarque fait mention  
*In Sympos.* d’un remede dont Epiménide fe ferVoit con-  
tre la faim, & qu’il appelle τῆς ἀλίμου δυνάμεος. FœsIUs.

**D Y O**

DYOTA, ou mieux DIOTA, un *Pélican* ou vaisseau  
circulatoire à deux anfes, femblable à la figure d’un  
homme droit qui a les bras recourbés fur les côtés.

**D Y S**

DYSALTHES, de δὑς, difficilement, & de ἄλθω, gué-  
rir ; difficile à guérir.

DYSANAGOGOS, δυσαναγωγος, qui est difficile à ex-  
pectOrer. Epithete que l’on donne à de la matiere épaisse  
& vifqueufe logée dans les bronches.

DYSÆSTHESÏA, δυσαισθησία, de δυ'ς, difficilement,  
& de ἀισθάνομαι, sentir; affoiblissement, ou privation  
des sensations.

DYSARISTESIS, δυσαριστὴσις, de δὑς, difficilement,  
& de ἀρέσκω, plaire; mauvaife humeur qui précede  
assez fréquemment les maladies aiguës & la mélanco-  
lie. AeuUs, *Tetrab. z.scrm. i.cap. fa* GaLïEN.

D Y S 1188

DYSCINESIA , δυσκινησία , de δυ'ς difficilement, & de  
κινέω , fe mouvoir , difficulté de fe motlVoir.

DISCRASIA , δυσκρασιά , de δύς , *mal, 8e* de χεράννυμι,  
*rnèler s* mauvais mélange , intempérie , mélange des  
fluides dans le corps incompatible avec la fanté.

DYSCRITOS, δύσκριτος, de δυ'ς, *difficilement, 8e* de  
χρίσις ; qu’il est difficile d’amener à une crsse, bonne ou  
mauVaife.

DYSECOIA, δυσηκεἴα , de δὑς , *difficilement, 8c* de  
ἀκύω; entendre, si.irdité,ou affoiblissement de Pouie.

DYSELCES , δυσελκὴς , de δὓς , *difficilement* , & delaKOf,  
*ulcere* ; qui a des ulceres difficiles à guérir.

DYSENTERIA , δυσεντερίη, de δὑς, *difficilement,* &de  
ἔντερα , *Intestin s dyssenterie,* ou altération des fonc-  
tions des intestins, accompagnée d’exulcération. On  
entend proprement par *dyssenterie-,* selon Galien , *Lib.  
VI. de Locis affectis,* une ἔλκωσις ἐντέρων, ou une exul-  
cération des intestins, accompagnée dans le commen-  
cement d’une excrétion bilieuse & stimulante, dans la  
Euite d’érosion d’intestins, & enfin d’une quantité mo-  
dérée de siang. Le même Auteur nous apprend , *Lib.  
V. de Symptomatum causis*, que quelques Auteurs exi-  
gent qu’il y ait effusion de simg pour que la *dyssenterie*sioit réelle. Il y a, selon lui, *Comment, ad Aphor.* 3.  
*Lib VI.* exulcération d’intestins, lorsqu’il s’est fait d’a-  
bord une érosion à la fuperficie de ces parties , & qu’il  
s’y forme à la longue une putréfaction plus profonde  
& ulcéreuse. L’Auteur des définitions de Medecine,  
dit que la *dyssenterie* est une exulcération des intestins,  
accompagnée d’inflammation , d’excrétion , de matie-  
re fanglante, fétide & quelquefois filamenteufe, &  
d’une douleur & d’un tiraillement dans le ventre & dans  
les intestins.

On lit dans Hippocrate, *Lib.* περὶ παθῶν , que la *dysu  
sonterie* est accompagnée de douleurs & de tranchées  
dans toutes les parties du ventre, & d’excrétion, de  
bile, de phlegme & de fang aduste. Il prétend dans **un**autre endroit du même Livre , que cette maladie pro-  
vient d’une rétention de bile & de phlegme dans **les**veines des intestins & du ventre. Il ajoute qu’il est cer-  
tain que le fang est affecté, & qu’il dépofe fa partie  
corrompue ; que l’intestin est pareillement oflènfé,  
corrodé & exulcéré. Cette maladie est longue , dou-  
loureufe & mortelle. Il y aura quelque efpérance de  
guérifon , si le malade est d’une constitution robuste :  
mais il n’y aura aucune ressource, s’il fe fait une colli-  
quation & une exulcération totale des parties du ven-  
tre.

On trouve encore, *Lib. III. rresi* διαίτης, que quand le  
fang est éehauffé , qu’on rend par bas des matieres  
acrimonieufes & fanglantes, & qu’il y a érosion &  
exulcération des intestins, alors il y a *dysseenterie,* ma-  
ladie cruelle & dangereufe. Le terme δυσεντερίη , signi-  
fie quelquefois dans Hippocrate , des excrétions fan-  
glantes , ou un flux de ventre fanguinolent fans exul-  
cération des intestins ; du moins , à ce que prétend  
Galien dans fon Commentaire fur *FAphorisme 6y.  
Lib. V.* Il faut convenir qd'Hippocrate distingue cette  
derniere efpece de *dyssenterie* de la premiere, & qu’il  
l’appelle, *Epid. Lib. II.* où le même Aphorisine se  
trouverépété, δυσεντερίην ἐρυθρὴν, *dyssenterie* rouge. Ga-  
lien rend conséquemment dans sem Commentaire sisr  
le troisieme Livre des *Epidémiques, souo-zvTiadTea, TPdQ»*par *dyssenterie* sanglante ; & il nous apprend qu’il y a  
deux esipeces de *dysseenterie,* l’une avec exulcération  
d’intestins , & l’autre avec évacuation de siang venant  
des veines des intestins, mais fans exulcération. Il  
ajoute dans sion Commentaire soir le Livre *de Artic.*qtl’Hippocrate paroît employer dans cet endroit le mot  
δυσεντερίη pour une excrétion de simg par les sielles, &  
non pour une exulcération des intestins, comme on  
l’entend communément en Medecine. Il y a plus,  
Hippocrate paroît entendre, *Epid. II. soct. o.* par δυ-  
σεντερίη, toutes siortes de flux de ventre en général.

*3i8p D Y S*

PREMIERE OBSERVATION.

Dans un certain tems que la *dyssenterie* étoit épidémique  
à Amsterdam, une femme d’environ quarante ans, &  
d’une constitution ferme & robuste, eut le malheur  
d’être attaquée de la maladie régnante qui la tourmen-  
ta pendant trois semaines. Elle commença par rendre  
des excrémens noirs ; ils prirent ensuite une couleur  
rougeâtre, & ils parurent Eur la fin mêlés d’une efipece  
de substance blanchâtre ; la douleur qu’elle fentoit  
dans le Ventre prenoit différentes formes. Lorsque fon  
ventre étoit affaissé, elle étoit fixée au nombril; & lorf-  
qu’il étoit éleνέ , elle se faifoit sentir comme une cein-  
ture qui embrassoit toute la région ombilicale : elle  
étoit tourmentée d’une soif Violente, qu’elle tenta d’é-  
teindreaVec toutes les liqueurs qui flatoient fon gout ;  
elle ufa en même-tems d’une grande quantité d’eau-  
de-VÎe. On ne put jamais l'engager à prendre d’autre  
remede qu’une décoction altérante , & que les pilules  
de laudanum d’Amsterdam. Elle s’en trouVa foulagée,  
& recouVra le fommeil qu’elle aVoit perdu depuis le  
commeneement de fa maladie. Lorsqu’elle alla à la  
selle, elle sentit une douleur considérable aux εηνί-  
rons de l’anus. On la purgea plusieurs fois dans le  
cours de cette maladie , tantôt aVec la poudre de rhu-  
barbe feule, qui ne lui faifoit rendre que fort peu de  
chofe, ou même rien , & qui ne lui apportoit aucun  
foulagement; tantôtaVec la poudre de rhubarbe join-  
te à celle de la racine de jalap , ce qui lui procuroit des  
Eelles copieuses & du soulagement. On lui donna un  
clystere, qui la rendit beaucoup plus malade ; & com-  
me elle ne pouVoit supporter aucune sorte de lini-  
ment, il fallut fupprimer Tissage de ces remedes. Le  
flux s’arrêta trois fois dans le cours de la cure, & il y  
aVoit toute apparence de guérison : mais comme la ma-  
lade n’obferVoitpointde régime,elle eut trois rechutes,  
& mourut de la derniere, Victime plutôt de fon extra-  
vagance que de *sa dyssenterie.*

Volci ce que l'on observa à l'ouVerture de son corps.

Premierement, l’épiploon , quoique d’une épaisseur na-  
turelle & conVenable, étoit fphacélé, & d’une couleur  
lÎVide & noirâtre. Secondement, le duodenum *8c le*jejunum étoient remplis de bile, ce qui suflit pour ren-  
dre rasson de sa foif infatiable. Troisiemement, il y  
aVoit environ une coudée de l'iléum corrompue &  
sphacélée , à prendre depuis l’endroit où il s’aVance  
vers le cæcum. Quatriemement, à quatre doigts du  
cæcum ou enVÎron, le colon étoit sain : mais il étoit  
corrompu enVÎron à huit doigts plus bas. Cinquieme-  
ment, la Vésicule du fiel étoit fort large , & distendue  
par dela bile aussi Verte que de l’herbe. Toutes les au-  
tres parties paroissoient être en bon état. Il n’y aVoit  
rien de défectueux , foit dans le rectum , foit dans le  
reste des intestins : le foie & la rate étoient dans leur  
état naturel & conVenable. ALARd. ΗεβμΑΝ, *Com-  
ment. in Miscell. Curies, an. toyT Observ.* 116.

OBSERVATION II.

La *dyssenterie* peut aVoir pour caufe des tumeurs contre  
nature formées dans les intestins. Nous en aVons un  
exemple remarquable dansle fils de Jacobus Fontanus,  
qui mourut de *dyssenterie a* l'âge de neuf ans. On n’eut  
aucune certitude pendant le cours de fa maladie fur fes  
caisses immédiates & fur leur siége. Mais Voici ce que  
l’on trouVa à l’ouverture de sim corps, que Eon pcre fit  
faire après fa mort.

Les Chirurgiens qu’il employa, trouverent entre le com-  
mencement dtl colon & la fin du rectum , plus de deux  
cens ulceres ronds , parfiemés d’abfices ; quelques-uns  
deces ulceresaVoient rongé toutes les tuniques de 1 in-  
testin : il en restoit quelques parcelles saines &entie-  
res entre d’autres ulcérées. JaCOBUS FoNTANUs, *Pract.*

*Lib. III. cap* 23. j

DYS 1190

OBSERVATION III.

Un jeune homme , accoutumé à boire aVec excès del’eau-  
de-VÎe, fut attaqué d’une *dyffenterie* , accompagnée de  
douleurs Violentes. Dans le cours de fa maladie, il  
rendit plusieurs fois par lesfelles enVÎron deux ltVres  
de fang coagulé. Cefang étoit d’une pouleur si belle,  
qu’il n’étoit pas possible qu’il ne Vînt de quelque artere  
rompue.

J’ouVris sim corps après fil mort, & je trotrvai les intese  
tinsgrêles Ephacélés çà & là , & leurs tuniques corro-  
dées & entierement percées en quatre endroits. BAR-  
**BETTE ,** *Prax. Lib. IV. cap.* 5.

OBSERVATION IV.

J’ouVris en 1624. les corps de différentes personnes qui  
étoient mortes de *dyssenterie, 8c* entre autres celui d’un  
Eoldat qui aVoit été tourmenté de cette maladie pen-  
dànt long-tems. Je lui trouVai les intestins sort enflés ,  
-& leur tunique intérieure totalement corrodée : mais  
ce qui est moins ordinaire & me sturprit daVantage,  
c’est que la Vésicule du fiel étoit distendue par une hu-  
meur Visquetsse & blanche , semblable à de l’empois,  
sans qu’il y eût le moindre Vestige de bile. Bossues, *de  
Med. Indor. Lib. III. Obs.* 3.

OBSERVATION V.

Un homme d’environ quarante ans, en qui on avoit sclp-  
primé imprudemment & mal-à-propos une *dyssenterie ,*fut tourmenté pendant fept femaines de douleurs de  
ventre continues , mais dont la Violence augmentoit à  
certains interValles affez cours. Je l’ouvris, & je lui  
trouVrai le foie *sec , Sc* d’une couleur pâle : il aVoit à  
la Vésicule du fiel un abfcès de la grosseur du poing , qui  
rendoit le pus aux enVirons de la caVÎté du foie. Je lui  
trouVai un autre abfcès dans le méfentere. Ds La Mo-  
NIERE , *de Fluxu hepatico, cap.* 1.

OBSERVATION VI.

En 1608. un enfant fut attaqué d’une *dyssenterie* qui ne se  
manifestoit & n’exerçoit fa furie que par interValles;  
ce qui me fit foupçonner que des Vers pourraient bien  
en être la caufe ; & en effet, jlavois bien conjecturé,  
car à l’ouverture de son corps je trouVai les intestins  
pleins de Vers. JaCQBUs FoNTANUs, *Pract. Lib. III,  
cap.* 21.

Une *dyssenterie* accompagnée de fieVre, de selles fréquen-  
tes, d’inflammation au foie , aux hypocondres ou au  
ventre, de douleur, de dégout & de foif, est toujours  
dangereufe. Le malade qui est attaqué de tous ces  
fymptomes à la fois , ne tarde pas à succomber, & le  
danger est conséquemment d’autant moindre, qu’ils  
font en plus petit nombre. Cette maladie est mortelle,  
mais silrtout pour les enfans depuis cinq jusqu’à dix  
ans. Il est plus rare que les personnes d’un âge plus  
aVancé en meurent. La *dyssenterie* falutaire pour un  
malade n’est accompagnée d’aucun de ces fymptomes.  
Si l'on rend par les felles du fang & des matieres fem-  
blables à des raclures, la maladie fe terminera le septie-  
me, le quatorzieme, le VÎngtiemç , le quarantieme  
jour, ou dans l'interValle de l'un de ces périodes. Ces  
fortes de flux EerVent quelquefois à extirper des mala-  
dies; ils emportent des maladies récentes en fort peu  
de jours : mais il leur faut plus de tems pour les inVété-  
rées. S’il arrive qu’une femme enceinte foit attaquée  
d’un flux de seing, & qu’elle rende des matieres fila-  
menteuses pendant plusieurs mois de sitite , sion fruit  
n’en périra point , si elle fupporte cette indisposition'  
jusqu’au tems de llaCcouchement, & s’il ne fundent  
point d’autre aecident, ni aucun des fymptomes fâ-  
cheux dont nous. aVons fait l’énumération ci-dessus, &

FFffij

ϊΐ9ΐ D Y S

'que nous avons dit accompagner quelquefois la *dysen-  
terie* : mais s’il surctent quelqu’un de ces fymptomes ,  
il y aura tout lieu de craindre pour la Vie du fœtus &  
peur celle de la mere, à moins que la *dyffenterie* ne  
cesse le même jour , ou peu de tems après la naissance  
du fœtus, & l'expulsion de l'arriere-faix. Ηιρροοελτε,  
*Praedic. Lib. II.* Voyez *Alkali.*

On peut compter entre les maladies des intestins, les  
*tormina j* que les Grecs appellent δυσεντερία, *dyssente-  
rie.* Dans cette maladie les intestins font ulcérés en-  
dedans. On rend du fang mêlé aVec les matieres qui  
Pont toujours liquides : quelquefois au lieu de fang ce  
font des mucosités,& d’autrefois des lambeaux de chair.  
On a des enVÎes fréquentes d’aller à la felle , & de la  
douleur à l'anus. On rend peu de chofe , & l'onfouflre  
beaucoup en le rendant; la douleur a des accroisse-  
mens ; il lui arrÎVe de fe calmer assez promptement:  
on repose peu , le sommeil est interrompu : on a de la  
fievre ; & après un tems considérable, ou l'on périt de  
cette maladie qui s’est invétérée ; ou si l'on en reVient,  
ce n’est qu’avec beaucoup de peine, & après avoir bien  
siouffert.

La premiere chose que l’on doive *se* proposer , clest de  
procurer du repos au malade ; car toute agitation ac-  
croît l'exulcération des parties. On ordonnera à jeun  
un verre de vin , dans lequel on aura broyé de la racine  
de quinte-feuille. On appliquera fur le ventre des ca-  
taplasines répercussifs.. On fera laver le malade avec de  
la décoction de vervene , toutes les fois qu’il ira à la  
selle. On lui prefcrira en aliment du pourpier bouilli,  
ou fortement mariné, & on lui fera suivre un régime  
astringent.

Si la maladie dure un peu trop de tems , on injectera des  
clysteres decrême de décoction d’orge chaude, ou de  
lait, ou de graisse fondue , ou de moelle de cerf, ou de  
heure & d’huile de rofe, ou d’huile de rose avec le  
blanc d’un œuf cru , ou de décoction de graine de lin ,  
ou de jaune d’œuf avec la décoction de feuilles de ro-  
*ses.* S’il y a insomnie , ces remedes calmeront la dou-  
leur ,& produiront de bons effets, surtout si le mal est  
accompagné de dégout. Thémifon ordonnoit en pareil  
cas l’ufage de la saumure la plus forte.

Les alimens qu’on ordonnera doivent être d’une nature a  
resserrer le ventre doucement. Si les diurétiques pro-  
dussent quelque eflet faVorable , ce ne peut être qu’en  
faifant changer de cours aux humeurs : mais s’ils ne  
détournent point les humeurs, ils feront plus de mal  
que de bien. On fe gardera donc de les ordonner , à  
moins que les malades ne sachent par expérience qu’ils  
en feront soulagés. Si la *dyffenterie* est accompagnée  
de la fievre, la boisson du malade stera de l’eau pure &  
chaude, qu quelque eau dont la vertustoit astringente;  
& au défaut de ce remede, du vin clair,austere & léger.  
Si ces remedes ne soulagent point après avoir été conti-  
nués pendant plusieurs jours, & si le mal commence à  
s’invétérer, on fera prendre de l'eau qui ait un certain  
degré de fraîcheur; elle resserrera les ulceres, &pour-  
ra commencer la guérifon. Aussi-tôt que les évacua-  
tions fréquentes feront supprimées, on en reviendra  
aux potions chaudes.

Les malades rendent quelquefois dans la *dyffenterie* une  
Eanie putride & très - fétide ; d’autres fois leurs felles  
Eont du fang tout pur ; dans le premier cas il faut dé-  
tergerle ventre avec des injections d’hydromel & les  
autres remedes que nous avons prescrits ci-dessus. Si  
l’on broie un morceau de minium avec une demi-livre  
de sel, & si l'on en fait un clystere avec de l'eau, on  
aura un excellent remede contre les exulcérations can-  
céreufes des intestins. On fera prendre en aliment &  
en boisson des choses dont la nature foit astringente,  
à ceux qui rendront du fang par les selles. CELSE , *Lib.  
IV. cap.* 15.

Les intestins supérieurs depuis le pylore jissqu’au cæcum  
Eont grêles, contiennent de la bile, & s’appellent *cho-  
lades,* au lieu que les intestins inférieurs font gros,  
larges, charnus, & s’étendent jufqu’à la fin du rectum.

D Y S 1192

Tous ces intestins font fujets à des ulceres ; il s’enfuit  
que les *dysenteries* que ces ulceres produisent,font dif-  
férentes les unes des autres. Lorfque les ulceres n’af-  
fiétentque la surface de l'intestin, & ne font qu’une  
légere excoriation, ils ne font pas dangereux. Lessui-  
tes en font encore moins fâcheuses dans les intestins  
inférieurs que dans les siq érieurs. Mais ils font cer-  
tainement malins, lorsqu’ils ont tant foit peu de pro-  
fondeur. Les plus funestes font ceux qui changent siIc-  
cessivement d’état, qui simt profonds, corrodans,glan-  
duleux, qui s’é endent, qui produisent le fphacéle & la  
mort ; car en s’étendant ils rongent les petites veines  
qu’ils rencontrent ; ce qui donne lieu à une effusion de  
fang. Il y en a d’autres qui Eont gonflés , inégaux , irré-  
guliers , calleux, & ressemblons à ces nœuds qui fe for-  
ment assez communément aux branches des arbres.  
Ces derniers fiant de difficile guérison ; ce n’est pas  
fans peine qu’on vient à bout de les faire cicatriser ; &  
ils sont toujours prêts à se rouVrir.

Il y a differentes catsses de la *disseenterie* ; mais les plus  
considérables font les crudités , le sroid continu, Fusti-  
ge des alimens acres , comme le *myttotum*,( espece  
d’aliment Eait avec les oignons , l’ail & le fromage  
broyés enfemble) les oignons, l’ail, la chair acre &  
vieille; & tout ce qui est capable d’engendrer des cru-  
dités. Elle est encore produite par les liqueurs que l'on  
prend en boisson , & auxquelles on n’est point accoutu-  
mé ; comme le *cycetim , le bryton,* & d’autres qui Eont  
La boisson ordinaire & commune de différens peuples.  
Les blessures, le froid & l'eau froide occasionnent en-  
core des exulcérations aux intestins.

Les excrétions & les autres fymptomes varient felon la  
différence des ulceres : s’ils affectent seulement la sur-  
face des intestins supérieurs ; les excrémens qu’on ren-  
dra feront bilieux, & n’auront prefque d’autre odeur  
que celle que les intestins leur communiquerOnt ; si le  
jejunum est exulcéré, les excrémens feront chargés  
d’une bile de couleur de safran , & d’une odeur fétide.  
Cette bile viendra aVec les alimens qui feront dissous,  
mais inégalement. Tantôt les excrémens auront une  
odeur extremement fétide, lorfque les ulceres seront  
putrides , & tantôt les humeurs n’auront d'autre odeur  
que celle des excrémens. S1 l’exulcération est aux in-  
testins inférieurs, les excrémens IerOnt aqueux, clairs  
& fans odeur. Si les ulceres font profond^ ,, οη rendra  
une humeur semblable à de la siinie , rour- âtre comme  
le vin , avec des lambeaux de c’ ait. Ces lam >ea"x *de*chair viendront aussi quelquefois feuls , & q tesquesois  
avec les excrémens. Quant à laseinie tantôt elle si,ra  
humide & dissoute avec d’autres fluides, mais fans b le  
& fans odeur ; tantôt feche & compacte ; mais rendue  
glissante par les fluides qui l'environneront. Si les 11I-  
ceres formés dans les intestins supérieurs fiant larges &  
plats, l’humeur précédente sera bilietsse, tant à caufe  
des intestins d’où elle vient, que de ceux par où elle  
passe. Mais comme la bile est acre, surtout lorfqu’tlle  
a coulé fur un ulcere ; l’humeur qui en hera imprégnée  
picotera l’anus. Cette bile paroîtra grasse , ou fembla-  
ble à de lagraisse. Si les ulceres formés dans les intese  
tins inférieurs font profonds, on rendra du fang épais  
& coagulé, avec du phlegme, des filamens charnus, &  
même des parties entieres des intestins qui ne feront  
pas fort grasses. On évacuera aussi quelquefois une fubsi  
tance blanche , épaisse , muqueufe , semblable à de la  
graisse coupée par petits morceaux , avec une humeur  
particuliere ; mais tout cela viendra du rectum. D’au-  
tresfois, ce sera une substance muqueufe peu abon-  
dante, Eous une forme ronde, acre , piquante , & ex-  
citant une titillation à l'anus accompagnée d’envies  
fréquentes d’aller à la felle, & d’une fenfation de plai-  
sir. On appelle ténefme cette efpece de maladie. Il  
viendra du cæcum des portions de chairs larges &rou-  
geâtres. Les ulceres Eont ordinairement profonds dans  
cet intestin ; le sang qu’on rend est épais & féculent, &  
fon odeur plus fétide que celle des autres humeurs. Si  
les ulceres Eont corrodans, s’étendent & ne peuvent

ιΐ93 D Y S

être arrêtés par aucun moyen; on éVacuera des hu-  
meurs bilieuEes d’une couleur foncée femblable à cel-  
le du silfran, écumeufes, quelquefois noires , fembla-  
blesaux feces du. νϊη, à l’herbe appellée *pastel,* ou au  
poireau. Elles feront aussi plus épaisses que celles dont  
nolls ayons parlé ci-dessus , & d’une odeur putride. Il  
arrÎVe encore qu’on rend les alimens fans être digérés,  
& feulement comme s’ils aVoient été mâchés à la hâte.  
Si l'exulcération est aux intestins inférieurs, on ren-  
dra des concrétions noires , grossieres, charnues , rou-  
geâtres, grumeufcs , quelquefois noires, quelquefois  
de différente coulet r, aVec des humeurs fétides. 11 y a  
aussi un écoulement inVolontaire d’un certain fluide.  
Il arrÎVe encore qu’on évacue une fubstance d’une lon-  
gueur considérable , & qui ressemble fort à un intestin  
entier, ce qui épouVante ordinairement les malades  
peu instruits, & qui croyent aVoirperdu une partie de  
leurs intestins. .Mais Voici la maniere dont il faut in-  
terpréter ce phénomene. Il en est des intestins , ainsi  
que de l’estomac; ils ont deux tuniques placées obli-  
quement l’une fur l’autre. Lorsque leur union est dé-  
truite , l'intérieure *se* sépare longitudinalement & Vient  
par la Voie des excrémens. Quant à l'extérieure, elle  
reste, *sc resserre, se* cicatrise , & le malade recouVre la  
sianté. Mais il est bon de savoir que ceci n’arrÎVe que  
dans les intestins inférieurs dont les tuniques font  
charnues. S’il arrÎVe que quelque Vaisseau rende du  
sang, il fera jaune, noir , ou pur , & ne sera point mêlé  
aVec des alimens ; s’il est confondu aVec quelque chofe,  
ce fera aVec les excrémens communs. On apperceVra  
fur Ea siirface une certaine concrétion assez femblable  
à une toile d’araignée , & il *se* mettra en refroidissant,  
en caillots grumeux. Alors il fera tellement altéré  
qu’on auroit peine à le reconnoître pour du sang. Com-  
me il Vient aVec bruit & flatulence, le malade s’ima-  
gine enaVoir rendu beaucoup plus qu’il n’en est Venu  
réellement. Il fe forme quelquefois des abfcès. puru-  
lens dans le colon. Mais dans ce cas il ne *se* pafl'e rien  
qu’on ne remarque ordinairement dans les autres abf-  
cès intérieurs ; les fymptomes, la nature du pus & la  
méthode de traiter fiant les mêmes. Mais si le malade  
rend des substances charnues, dures, compactes & iné-  
gales; c’est une marque quellabfcès est malin. On rend  
quelquefois une grande quantité d’eau qui Vient du co-  
lon ; l'on feroit tenté de croire alors qu’il y a *dyssente-  
rie* ; tandis qu’un malade guérit par cette éVacuation  
d’une hydropisie. Telles font les disterentes fortes  
d’ulceresqui *se* forment dans les intestins, & les diffé-  
rentes fortes d’humeurs que l'on rend.

Il nous reste maintenant à considérer les signes prognosi-  
tics de ces ulceres, tant bons que mauVais. En géné-  
ral, si l'excoriation n’est que superficielle , sioit dans  
les intestins supérieurs, sioit dans les inférieurs , le ma-  
lade fentira peu de douleur, n’aura point de fieVre, &  
pourra revenir en y arfaite fanté, sans garder le lit, en  
obferVant seulement un régime convenable. Mais s’il  
y a ulcere dans les intestins supérieurs, il catssera des  
tranchées Violentes, & telles que celles qui Eeroient  
produites par une petite quantité de bile trop chaude.  
Les ulceres des intestins Viennent ordinairement à siup-  
puration, les uns plutôt, les autres plus tard. Quoi-  
que le malade conferve tout sim appétit, la coction &  
la digestion des alimens *se* font imparfaitement. Les  
exulcérations aux intestins inférieurs font beaucoup  
moins dangereuses qu’aux intestins supérieurs; parce  
que ceux-ci fiant beaucoup plus charnus que ces der-  
niers. S’ils’est fait des ulceres creux & corrodans dans  
la partie supérieure des intestins, il s’eniuÎVra des fie-  
Vres occultes & aigues; un frisson s’emparera de tout  
le corps; le malade prendra les alimens en dégout, &  
fera tourmenté d’infomnie, de rapports fetides , de  
naufées, de vcmissement bilieux & de Vertige. Si l’é-  
vacuation de matiere bilictsse est abondante , les tran-  
chées continueront & les autres fymptomes augmen-  
tcront; les forces s’affoibliront, les genoux devien-

d y S 1194  
dront paralytiques ; le malade *sera* tourmenté d’une fie-  
Vre ardente, d’une grande Eoif, denatssées & de vo-  
missement de matieres noires; sa langue *se* sc?chera ,  
fon pouls deVÎendra petit & foible , & tous ces symp-  
tomes seront accompagnés de ceux qu’on remarque  
dans les ulcères malins. Le malade sera attaqué d’une  
affection cardiaque , poussée à un tel degré qu’il tom-  
bera dans une défaillance dans laquelle il mourra. Les  
mêmes accidens arrÎVeront dans l’érosiûn des intestins  
inférieurs, si les ulceres font corrodans & creux, & si  
l’on ne peut parVenir à arrêter le flux des humeurs. Il  
y aura aussi des tranchées & des douleurs au bas de la  
région ombilicale; s’il y a dans les intestins des ulce-  
res, tels que ceux que nous ayons décrits, & s’il *se* fait  
uneéVacuation d’humeurs, telle que celle dont nous  
ayons parlé. Si les ulceres font en commençant fort  
petits, & tardent beaucoup à s’étendre , il en fera d’eux,  
ainsi que des flots de la mer; les uns s’affaisseront lors-  
que les autres commenceront à s’élever. Si la nature a  
des forces, & si le Medecin siait la secourir à propos ;  
on pourra empêcher les ulceres de s’étendre , & il n’y  
aura aucun danger de mort. Cependant les intestins  
restent durs & tendus, & ce n’est qu’à la longue qu’on  
peut les restituer dans leur état naturel.

Si l’effusion de seing par les intestins proVÎent de la ruptu-  
re de quelque Veine, ou de quelque artere considéra-  
ble, elle emportera promptement le malade; car com-  
me la main ne peut aVoir d’accès Vers la partie affec-  
tée ; on ne peut appliquer à l’ulcere aucun remede im-  
médiat. D'ailleurs quand on VÎendroit à bout d’arrê-  
ter la perte de siang par les remedes, le malade ne se-  
roit pas pour cela hors de danger ; par la rai fon qu’il y  
a des cas dans lesquels la Chute d’une grande esitarre ne  
sait que rendre plus grande la blessure de l'artere ou  
de la Veine. S’il arrÎVe que le sang *se* mette en con-  
crétion grumeufe, & ne sorte point, le nssil Eera incu-  
rable. Lorsqu’il y aura une de ces hémorrhagies à  
craindre , il faudra y remédier promptement ; on peut  
les prognostiquer aux signes fuiVans , qui n’ont pas à  
la Vérité toute la certitude possible; mais qu’il ne faut  
pas négliger. S’il y a danger d’hémorrhagie, le mala-  
de fera dans une agitation , & dans un mal-aiEe con-  
tinuel : il y aura sensation de pésianteur dans l’en-  
droit où la rupture Eera sim le point de se faire ; & le  
visage sera rouge & enflammé dans le moment même  
où elle *se* fera. Lorfque la rupture d’un vaisseau est  
récente, ordinairement il est alfez facile d’y remé-  
dier & de eonfolider les parties ; mais lorsque la rup-  
ture est vieille, la guérison est plus lente & plus dif-  
fieile.

Les ulceres aux intestins semt plus fréquens en été qu’en  
aucune autre saisirn ; après l'été , Clest en automne  
qu’on en remarque le plus. Il y en a rarement au prin-  
tems & jamais en hiver. Les enfans & les jeunes gens  
siont plus sujets aux diarrhées que les autres personnes.  
Ceux qui fiant à la fleur de l’âge , ou dans l'âge de ma-  
turité , flont plus communément attaqués de dyssente-  
rie. Les ulceres aux intestins stont de diffide guérisim  
dans la vieillesse ; ce n’est qu’à la longue qu’on par-  
vient à les saire cicatriser : mais d’un autre côté  
les vieillards fiant rarement attaqués d’ulceres corro-  
dans. Les évacuations de seing leur sont salutaires,  
Αεετε’ε , *de Causis et Signis morborum diuturnorum,  
Lib. II. cap. o.*

La *dyssenterie* a été ainsi nommée de ses effets, dont le  
principal est de troubler les intestins dans leurs fonc-  
tions. On peut la définir un rhumatifmede ventre ac-  
compagné d’exulcération. Elle est ordinairement pre-  
cédée, foit du flux que les Grecs appellent *diarrhée,*foit du cholera-morbus, foit d’une tumeur au ventre.  
Elle est quelquefois d’une nature aiguë ; mais plus  
fouVent chronique. Elle fe manifeste par des exeré-  
tions mueilagineufes , mêlées de matieres filamenteu-  
ses & d’humeursépaiffes. Ce qui vient d’abord, clest  
la mucosité naturelle des intestins ; cette mucosité est  
sluVie des excrémens qui siont de différentes sortes,

«95 D Y S

tantôt fanglans , bilieux , fanieux , féculens , tantôt  
'mêlés de caillots de *sang,* que les Grecs appellent  
τρύμβοι, livides, charnus , mêlés de membranes, d’une  
longueur considérable, d’une puanteur insupportable ,  
& accompagnés d’une douleur dont les exulcérations  
font la caufe , de dégout, de fbif & d’une chaleur brû-  
lante, aux parties internes. A ces fymptomes silcce-  
dent l'insomnie, quelquefiois des mouvemens de fie-  
vre, l’anxiété , l’agitation, l'affoibliffement des fens ,  
un murmure dans les intestins, avec tension , flatulen-  
ce, & difficulté d’uriner. Tout cela est quelquefois ac-  
compagné de vomssemént, de palpitation aux hypo-  
condres , de frold & d’engourdissement, d’humidité  
ou de sédiereffe & d’apreté de la langue, de couleur  
livide ou cendrée , d’exténuation du corps , de la cor-  
ruption des alimens occasionnée par une intempérie,  
de chaleur & d’envie continuelle d’aller à la felle ,  
avec tiraillement dans tous les intestins, & picotte-  
ment à l'anus, & aux autres parties adjacentes. L’exul-  
cération *se* forme dans les intestins grêles comme le  
duodenum , le jejunum ou Pileum, ou dans les gros in-  
testins, comme le cæcum, le colon & le rectum. Il est  
difficile de concevoir que l’exulcération l'oit en même-  
tems générale dans tous les intestins; car la mort du ma-  
ladedoit prévenir un pareil accident.On jugera qu’il y a  
exulcération dans les intestins grêles , par une douleur  
qui Ee fera sentir au-dessus du nombril ou qui commen-  
cera au nombril même, & par la fluidité remarquable  
& constante des matieres fécales. Si les gros intestins  
font ulcérés, la douleur fle fera sentir au-dessous du  
nombril, & les excrémens paroîtront charnus. Si le rec-  
tum , & scirtout *ses* parties inférieures font affectées ,  
les excrémens seront ordinairement coagulés & plus  
solides, La raisim de cette différence, c’est que l'exul-  
cération aux intestins grêles empêche la digestion des  
alimens & la transformation de leur substance en fe-  
ces. Il arrive quelquefois que des excrémens venant à  
frapper les bords d’un ulcere, font rendre fur la fin d’u-  
ne Eelle, quelques gouttes de sang & occasionnent un  
ténesine. Ôn peut inférer de là que la partie voisine du  
rectum qui est voisine du fondement & que les Grecs  
appellent ἔδρα, est excoriée. Dans ce cas les malades  
font tourmentés par de fréquentes envies d’aller à la  
Eelle, & ne s’en acquittent qu’avec eflort, douleur &  
tension depuis les fesses jufqssaux os pubis, cnmme  
s’ils avoient dans les intestins quelque corps folide &  
qu’ils tentassent de s’en délÎVrer ; cependant les éva-  
cuations siont petites, quelquefois muqueufes & mê-  
lées de quelque humeur grossiere. Les premieres ex-  
crétionssont grasses , & les suivantes sanglantes & mê-  
lées d’excrémens coagulés. Nous flammes de l'avis de  
ceux qui regardent le ténesine comme une espece de  
*dyssenterie,* car c’est en effet une exulcération d’une  
partie d’un intestin, à moins qu’on ne veuille donner  
ce nom à la tumeur avant qu’elle stoit ouverte. CœLIUs  
AcRELIANUs, *Morborum Chronicorum , L. IV. c.* 6.

Nous pouvons à juste titre compter entre les maladies  
convulsives & sipasimodiques , l'évacuation d’excré-  
mens sianglans , que les Medecins appellent pro-  
prement *dysseenterie,* & que Cœlius Aurelianus définit  
un rhumatisme d’intestins,accompagné d’ulceres; & le  
judicieux Sydenham une fievre dans laquelle les hu-  
meurs peccantes siont poussées dans les intestins. Selon  
moi la *dyssenterie* n’est autre chofle que l'accroissement  
du mouvement péristaltique des intestins qui les met  
dans une el'pece de convulsion, & qui a pour caisse des  
humeurs d’une nature caustique & corrodante qui ad-  
herent à leur tunique , qui excitent.de fréquentes en-  
vies d’aller à la felle, & qui procurent une évacuation  
fréquente de matieres mucilagineuses & bilieuses ,  
plus ou moins teintes de simg ou de simie ; évacuation  
qui est accompagnée de tranchées violentes & d’un  
mouvement de fievre.

Il faut bien distinguer cette maladie des autres flux ac-  
compagnés de tranchées, auxquels on donne le nom  
de diarrhée. Dans ceux-ci les douleurs intestinales ne

D Y S 1196

font pas à beaucoup près si violentes que dans la *dysen-  
terie, 8e* les matieres éyacuées ne font jamais fanglan-  
tes, mais feulement pituiteufes ou mêlées de matiere  
bilieuse. Dans la *dyssenterie* au contraire, les humeurs  
font toujeurs teintes de sang , sanieisses, putrides &  
fétides. Voyez l’Article *Cholera,* où nous ayons mar-  
qué la différence qu’il y a entre cette maladie & la *dyf-  
scnterie.*

Il faut beaucoup d’expérience & de jugement pour distin-  
guer une *dyssenterie* d’un flux hémorrhoïdal accompa-  
gné de tranchées violentes. Le fang évacué par les hé-  
morrhoïdes est ordinairement pur; il vient aVec les  
felles & contribue preEque toujours à la cotsserVation &  
à l’entretien de la flan té ; au lieu que l'évacuation du  
fang est accompagnée dans la *dyssenterie* d’unténesmp  
incommode & de tranchées violentes ; le fang est ra-  
rement pur , pour ne pas dire jamais , presiple toujours  
délayé & mêlé de matieres sanieisses, écumetsses & fé-  
tides , & sian évacuation est toujours suivie de la dimi-  
nution des forces du malade & de l'aggravation de fon  
état. On peut encore distinguer la *dysseenterie* du flux hé-  
morrhoïdal par la fievre qui accompagne communé-  
ment celle-ci, & par la faifon dans laquelle on fe trou-  
ve. Il y a aussi beaucoup de différence entre la *dyssen-  
terie 8e* cette maladie endémique qui attaque commit-  
nément les perfonnes nouvellement arrÏVées à Paris.  
Elles ont beaucoup de Eymptomes communs; elles  
sirnt accompagnées l'une & l’autre de Eelles fréquentes  
qui font d’abord muqueufes & ensisite sanglantes :  
mais la maladie endémique de Paris n’est ni si mali-  
gne, ni si contagieusie que la *dysseenterie \ Se* d’ailleurs  
elle n’est jamais avec fievre, elle prend dans toutes les  
faisions de l'année, & quoiqu’elle foit quelquefois opi-  
niâtre , elle n’empêche jamais de fortir & de vaquer à  
Ees affaires; ce qu’assurément on ne peut pas dire de  
*la dyssenterie.*

On distingue la *dyssenterie* en bénigne & maligne. La bé-  
nigne dure long-tems, tourmente peu & n’est pas dan-  
geresse ; la maligne est non-seulement d’une nature  
contagietsse , mais encore accompagnée de plusieurs  
Eymptomes funestes, comme la fievre maligne , la per-  
te des forces & les éruptions exanthémateufes. Nous  
obferverons ici qu’on diviEe les *dyssenteries* en rouges  
& blanches. Dans la *dyssenterie* rouge les humeurs éVa-  
cuées fiant toujours sanglantes : mais dans la blanche  
elles siDnt sanieuses& mêlées de filamens charnus & de  
lambeaux exulcérés emportés des tuniques des intef-  
tins.

La *dysseenterie* est une espece particuliere de maladie ; elle  
est rarement Eporadique, mais ordinairement épidémi-  
que. Elle a disterens degrés de malignité; elle d'épar-  
gne ni âge, ni *sexe.* Elle attaque indistinctement les  
hommes, les femmes & les enfans; ceux même qui  
font encore à la mamelle n’en font pas exempts. Les  
perfonnes qui sirnt d’une constitution pléthorique &  
bilietsse; & celles qui Eont affligées d’une grande soi-  
blesse d’estomac, y sirnt plus sujettes que d’autres. Elle  
est dangeretsse pour ceux qui vivent dans une intempé-  
rance habituelle & qui mangent beaucoup de fruit en  
été, furtout si ces fruits ne sont pas mûrs & qu’ils aient  
beaucoup de disposition à la fermentation, La *dyssente-  
rie* produit aussi de violens effets en ceux qui en font  
attaqués pour s’être exposés chauds pendant la nuit à la  
fraîcheur de l’air; c’est par cette raifon qu’elle est assez  
commune dans les Camps parmi les Soldats. C’est ce  
qui lui a fait donner l'épithete de *Castrensis,* Comme  
elle est fréquente & cruelle en Hongrie, on l'appelle  
aussi quelquefois maladie de Hongrie.

La premiere chosie qu’il importe de connoître, c’est la  
fasson qui lui est propre. Si nous consultons Hippocra-  
te fur ce point, il nous apprendra , *Sect.* 3. *Aph.* 2. que  
les *dyssenteries* siont communes dans les étés qui ont été  
précédés d’un hiver *sec &* chaud & d’un printems plu-  
vieux; & *Aph.* 12. que les hivers pluVieux & les prin-  
tems secs produiront beaucoup de ces maladies. On a

H97 D Y S

aussi remarqué que la fasson la plus chaude étoit aussi  
celle dans laquelle la *dysienterie* étoit la plus commune.  
Il est assez ordinaire à cette maladie de faire fes rava-  
ges fur la fin de l’été ou au commencement de llau-  
tomne, c’est-à-dire, dans les mois d’Aout & de Sep-  
tembre, tems auxquels les jours font les plus chauds &  
les nuits les plus fraîches. C’est par cette raifon qu’el-  
le est plus fréquente & plus cruelle dans les contrées  
chaudes qtllailleurs; elle est endémique dans l’Egyp-  
te, dans l'Inde & dans l’Arabie. Voyez Bontius, *Lib.  
II. Hist, Nat. Ind. Orient.* On a remarqué que les *dysc-  
fenteries* malignes étoient communes , lorfque Pair  
étoit chargé de mouches, de chenilles, d’araignées &  
d’autres insectes.

Les personnes menacées de *dyssenteric* ont coutume de fe  
plaindre long-tems aVant que d’en être attaquées , de  
mal-aise, de gonflement & d’autres motiVemens iniom-  
modes. Il y a long-tems qu’on a obEervé que les *dyssen-  
teries* étoient allez fréquemment précédées , de diar-  
rhée, decholera& d’enflure de Ventre. Voyez Cœlius  
Aurelianus, *Lib. IV. Morborum Chronicorum, cap. 6.*Cette maladie commence ordinairement par un mou-  
vement de fieVre, ou du moins par quelque frisson dans  
tout le corps; ce frisson est suivi d’une chaleur plus ou  
moins Violente qui dure pendant tout le cours de la  
maladie, & qui est accompagnée d’un pouls prompt &  
d’une foss Violente. Des tranchées cruelles dans la par-  
tie inférieure du Ventre, précedent ou ne tardent point  
à fuÎVre l'accès de lleVre. Alors le Ventre devient  
lâche , & l'on rend premierement des excrémens ,  
des crudités & des humeurs muqueufes ; peu après des  
sclcs gras & prefquloléagineux, & enfin une matiere  
écumeufe mêlée de fang, de fanie ulcéreuse?, de fila-  
mens membraneux & de lambeaux exulcérés, & qui  
est ordinairement en petite quantité. Ceux à qui il ar-  
riVe d’avoir l’estomac surchargé d’impuretés, siont tour-  
mentés de nausées, de grandes enVÎes de Vomir & asi-  
fez fréquemment de Vomissemens. Il y en a & même en  
. grand nombre, qui font affligés d’une cardialgie vio-  
lente & d’anxiété dans les parties circonVoisines du  
cœur : mais tous ont de fréquentes enVÎes d’aller à la  
Eelle & un si Violent ténefme, qu’il s’ensi.lit fouvent  
des desicentes d’anus très-sâcheusies ; chaque sielle est  
précédée , accompagnée & suivie de tranchées violen-  
tes & cruelles, & cela non dans un sieul lieu, mais dans  
toute la longueur du canal intestinal. Dans le moment  
de l'évacuation le malade sent *ses* entrailles desicendre,  
pour ainsi dire, & cette sensiation est extraordinaire-  
ment douloureusie. Enfin ceux qui siont attaqués de *dyse  
fenterie,* perdent entierement l’appétit & fiant dans une  
agitation perpétuelle, parce que la fréquence des felles  
qu’ils font obligés de faire ne leur permet pas de fe re-  
pofer, & l'infomnie est toujours fluvie de la perte des  
forces.

.Voilà les fymptomes ordinaires de la *dyssenteric* : mais il  
en surVÎent de plus cruels & de plus dangereux , lorf-  
que cette maladie s éleVe à sim dernier période. Il y a  
des malades qui sirnt froids au dehors , brûlans au-de-  
dans, tourmentés dandeur & de pulfation continuelles  
dans les intestins , auxquelles fuccedent des hoquets,  
des fueurs froides, la pâleur du Vifage, la foiblesse, la  
maigreur & les inflammations , & les aphthes à la gor-  
ge. Les *dyssenteries* Vont rarement fans douleur. Voyez  
les *Ephémérides des Curieux de la Nature s Dec.* ι. *An.  
2.0bs.^. et Act. Med. Hase. Vol. II. p.* 138. Il arri-  
ve quelquefois que lorfque cette maladie est à ston der-  
nier période, elle ôte tout sentiment de douleur, éteint  
la foif & procure une éVacuation inVolontaire d’excré-  
mens d’une odeur extremement fétide & cadaVéreufe ;  
alors le pouls deVÎent extremement petit, & la mort est  
sûre & prochaine. Il faut aussi remarquer que si la *dyse  
senterie* est contagieufe, l’infection fe transtinet d’une  
maniere peu commune, par l'odeur senlle des matieres  
rendues, ainsi que nous lisions dans les *Ephémérides  
des Curieux de la Nature, Dec.* 2. *An.* 6. *Obs.* 25. Nous  
avons vu plusieurs fois des meres attaquées de *dyssente-*

D Y S 1198

*ries y* communiquer cette maladie aux enfans qui les  
tétoient. *A. N. C. Dec.* 2. *An.* 6. *Obs.* 195. Il ne fera pas  
hors de propos d’ajouter à cet abrégé historique des  
*dyssenteries*, quelques remarques fur les dissections ana-  
tomiques qu’on a faites de perfonnes qui étoient mor-  
tes de cette maladie. Tous les EcrÎVains nous assurent  
d’abord qu’on trouve dans ces Etijets les intestins grêles  
& gros, enflammés , mortifiés, exulcérés & pleins d’u-  
ne bile qui les enduit, comme on peut Voir plus au long  
dans Bartholin, *Cent. VI. Inst.* 2. *8c* dans Barbette, *L.  
IV. cap.* 3. mais particulierement dans le Traité icF/u-  
*xu dysenterico* de Jean de la Moniere. Cet Auteur dit  
aVoir Vu le pylore & les intestins grêles enflammés.  
On lit dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature >  
Dec.* 2. *An. 6. Obs.* 104. qu’on a trouvé dans des per-  
sonnes mortes de *dyssenteries,* les intestins grêles d’une  
couleur lÎVide , enduits de bile à l’extérieur & gangre-  
nés au-dedans. Platerus, *Lib. III. p.* 875. & RÎVÎere ,  
*Cent. III. Obs.* 2. ont remarqué pareillement que les  
gros intestins étoient ÜVides & affectés de gangrene.  
Le premier de ces Auteurs ajoute, *Manelss. Obs. p.* 25.  
qu’il a trouVé la Vésicule du fiel entierement Vuide de  
bile; mais que l'iléum & le colon, qui étoient cou-  
verts d’ulceres au-dedans étoient teints de cette hu-  
meur. Bontius nous assure que la Vésicule du fiel conte-  
noit au lieu de bile une liqueur blanchâtre assez fem-  
blable au chyle. Les *Ephémérides des Curieux de la Na-  
ture nous* apprennent *Dec.* 2. *An.* 6. que dans les pen-  
sionnes mortes de *dyssenteric,* la bile étoit poracée & à  
peu près de la couleur de l'herbe.

En comparant exactement ces observations aVec les fymp-  
tomes de la *dyssenteric,* il ne nous *sera* pas bien difficile  
d’en déterminer le siége. Le siége de la *dyssenteric* est,  
sielon Sydenham, lcct.4. c. 3. placé dans le grand canal  
des intestins qui Eont sucCessivement affectés , jufqu’à  
ce que tout l'effort de la maladie tombe l'ur le rectum ,  
où l'on l'ent alors beaucoup plus de douleur que par-  
tout ailleurs, & où il y a un ténesine Violent. Je ne  
nierai point que les parties adjacentes, comme le foie  
& les conduits biliaires , ne pussent être affectées &  
fouffrir par sympathie : mais la Violence des douleurs  
est dans les intestins. Si elle fe fait fentir aux enVirons  
du nombril, & si les felles ne Eont point préespitées ,  
nous en devons conclurre que le siége de la *dyssenteric*est dans les intestins grêles. Mais si la sorce des tran-  
chées attaque l’endroit de la région épigastrique, où  
le colon est situé, ou la région hypogastrique , & si les  
excrémens siont expulsés aVec précipitation, il est ένΐ-  
dent que la catsse de la maladie est logée dans les gros  
intestins. Enfin si le malade a des enVÎes continuelles  
d’aller à la sielle & qu’il ne rende rien , ou qu’il nléVa-  
cue qu’une très-petite quantité de mucosité épaiffe ,  
glaireufe , acre & Virulente, il est très - vraissemblable  
qu’il y a ulcere dans le rectum.

Je ne m’embarquerai point ici dans le détail de la struc-  
ture des intestins, des disterens noms qu’on leur a don-  
nés , de la situation & des lieux qu’ils occupent, & des  
circonVolutions qu’ils font : mais il ne fera pas hors de  
propos de rapporter quelques partieularités qui ont un  
rapport immédiat aVec la matiere que nous traitons.

Tous les intestins, tant grêles que gros, font composés ,  
ainsi que l’estomac, de deux rangs de fibres , l'un lon-  
gitudinal & l’autre spiral; disposition en Vertu de la-  
quelle fe fait le mouVement péristaltique. La tunique  
nerVeisse est parfemée d’un grand nombre de Vaisseaux  
fanguins, qui femblent Constituer par eux-mêmes un  
tissu partieulier dont les interstiees font remplis par un  
grand nombre de petites glandes ; les Canaux exerétoi-  
res de ces glandes séparent de la masse du fang & Verfent  
dans la CaVité des intestins , non-seulement cette hu-  
meur séreufe & muqueufe, qui adhere comme de la  
glue à la tunique Veloutée , & la defend elle & la runi-  
que nerVeufe fubjaeente de l'injure qu’elles pourroient  
recevoir de l’acrimonie des fubstances que l’on prend

1199 D Y S

en aliment, mais encore une autre liqueur beaucoup  
plus excrémentitielle : car il faut remarquer aVec sioin  
que les humeurs , surtout celles qui tiennent de la na-  
ture de la sérosité, siont séparées dans des parties ou le  
diametre des pores est exactement proportionné à ce-  
lui des paniculos à séparer. Cela posé, on Voit que les  
particules les plus siubtiles de ces liqueurs doÎVent s’ex-  
ha-ler par les pores de la peau; que celles dont le dia-  
mette est proportionné à celui des canaux qui condui-  
sient aux reins, fiant portées dans ces Vssceres , & que  
les plus grcssieres *se* rendent dans les intestins, le re-  
ceptacle commun de toutes les humeurs de cette na-  
ture.

C’est de ce que nous Venons de dire , que nous déduirons  
quelle est la nature de la *dyssenterie - &* quelle est la  
rasson des différens hymptomes qui l'accompagnent.  
Tous ceux qui réfléchiront siur les douleurs & les tran-  
chécs Violentes qui tourmentent ceux qui font affligés  
de cette maladie , ne pourront disiconVenir que le mou-  
vement péristaltique des intestins , augmenté au point  
de devenir une esipece de coiwulsion , n’en foit la cau-  
sesieConde& éloignée. Ils conVÎendront aulli qu’elle a  
pour causse immédiate & directe une humeur très-âcre  
& très-caustique, qui picote & stimule les tuniques des  
intestins. Quant aux qualités de cette liqueur , & à la  
maniere dont elle s’engendre : ce siont deux points en-  
Veloppés de tant d’obscurités , que les Medecins & les  
Anatomistes n’ont point été jufqu’à présient en état de  
rien décider à cet égard.

Quelques aneiens ont prétendu que cetre humeur tenoit  
beaucoup de la nature, & des qualités de la coloquinte.  
Et en lestét , si nous comparons les actions de la colo-  
quinte siur le corps humain , aVec les Eymptomes qui ac-  
compagnent la *dyssenterie ,* & dont Stalpart-Vander-  
wiel a sait l’énumération , *Observation* 41. nous ne  
pourrons disiconVenir qu’il n’y ait beaucoup de Vraisi-  
fcmblance dans cetre opinion. Mais le fentiment le  
plus généralement Ευΐνΐ, est que la catsse immédiate  
de la *dyssenterie* a sim siége dans les intestins, & que  
c’est une humeur très âcre engendrée par les fruits de  
l’Eté , surtout lorfqu’ils ne siont pas mûrs , qui fermen-  
tc aVéC les autres fluides , spécialement aVec la bile , &  
qm picote , corrode & excorie les tuniques nerVeuEes  
des intestins. J’aVoue que cette catsse peut concourir  
quelquefois à la production d’une *dyssenterie,* mais je  
ne Voudroîs point assurer que cette maladie en fûttou-  
jours l’effet, par la raifon qu’elle est si contagieuste ,  
qu’on a νύ des persimnes qui n’avoient point mangé  
de fruits , comme des enfans à la mamelle , en être  
attaquées & cruellement tourmentées. Cette objection  
a déterminé quelques Auteurs à recourir à une certaine  
siorre de leVains spécifiques dont la Vertu particulière  
est de fermenter dans les intestins furtout aVec la bile ,  
& de les corroder. Mais cette opinion ne me paroît  
gueres mieux fondée que la précédente, quand je Viens  
à cunsidérer qu’on rend quelquefois par bas une humeur  
si âcre que des bassins d’argent en siont corrodés, fans  
que pour cela les tuniques des intestins en finient ofl'en-  
sées, & stans que les tranchées qu’elle excite sioient aussi  
violentes que dans la *dyssenterie* ; c’est en vain qulon  
me répondroit que dans la *dyssenterie* la tunique ve-  
loutée est d’abord corrodée , & qulensijite la tunique  
nerVeufe est stimulée ; car toute autre humeur acre de-  
vroit produire le même efl'et, & d’ailleurs il est dé-  
montré par l'expérience que les tranchés commencent  
en même tems que la *dyssenterie, 8c* que ces lymptomes  
paroissent aVant que la tunique Veloutée des intestins  
ait pu être corrodée.

Ce simt ces raîsions qui me détermineroient à pensier que  
la caufe immédiate & premiere de la *dyssenterie ,* des  
tranchées cruelles , & de tous les fymptomes qui l'ac-  
compagnent, a son siége principal dans les Vaisseaux  
fanguins qui enVÎronnent la tunique nerVeusie des in-  
testins. MonaVÎs est qu’elle ne consiste en aucune au-  
tre chosie qu’en une matiere siéreufe, lymphatique , mu-  
queuse , qui sie met en une masse visqueuse & caustique

D Y S [1200]

parle moien des particules sialines , acres & siulphureu-  
les qui fiotent dans la malle du sang , & qui se mêlent  
quelquefois aVec des impuretés accidentelles , enpen-  
drées dans le corps par des caufes extérieures. Cette  
matiere étant portée 4 ar un mouVement de fieVte , qui  
a pour caufe une constriction de la surface du corps,  
des Vaisseaux sanguins, dans le canal nerVeux des in-  
tcstins , picote , corrode & stimule leurs tuniques déli-  
cates , produit ainsi des spalmes & des tranchées; dise  
tend & rcmpt 1 ar fon épaisseur & fa vifquosité, les Vaif-  
feaux qui la contiennent ; ce qui rend raifon de l'ac-  
croissement dcs spafmes& des tranchées; carces effets  
ainsi que tout autre doÎVent être en raifon des caufes ,  
& par conséquent ici en raifon de la quantité d’impure-  
tés acres, VcrEées dansles intestins. Or il n’est pas^Osi-  
sibleque les intestins soient conVussés, que les matie-  
rcs qui y sont contenues, ne fiaient éVacuées. Mais lorsi  
que les cruditésrestantes des alimens ont étéexpulfées,  
la constriction & les Epaimes continuant, la mucosité  
qui couvre la tunique Veloutée , en sera forcément dé-  
tachée, mêlée , & rendue avec l'humeur plus ou moins  
maligne qui sort dcs g landes des intestins , fous la sor-  
me d’un fluide gras & oléagineux. Mais tandis que  
ces effets fe produisent, les conduits biliaires & la *vé-*sicule du fiel *se* trouVant affectés par sympathie & νΐο-  
lemment comprimés ; versieront toute leur bile dans le  
canal intestinal ; & cette bile siera rendue par les sielles  
aVee les autres mucosités. D’ailleurs tant que la dss-  
tension du canal membraneux des intestins continue-  
ra , les Vaisseaux sianguins déja dilatés par la quantité  
de siang qu’ils contiennent, sieront tenus en compref-  
sion. Mais le retour du siang parles Veines étant embar-  
rassé, & l’affluence continuant de s’en faire, il y aura  
stagnation ; la stagnation fera fuÎVÎede rupture, & la  
rupture , dlextraVafation dansles intestins. C’est par  
cette raifon que les excrémens fiant teints de Eang , ou  
qu’il *se* produit dans les intestins une dangereuse in-  
flammation qui *se* fait connoître par une fcnfation con-  
tinuelle de chaleur , & par une douleur pulfative. Cet-  
te inflammation dégénere, foit en un ulcere fanieux  
qui ronge la tunique Veloutée des intestins , & alors le  
malade rend par les selles une sanie ulcéreufe aVec des  
filamens charnus ; soit en une gangrene, ou putréfac-  
tion mortelle , qui n’est accompagnée d’aucune fe; fa-  
tion douloureuse; &dans ce cas les excrémens ontune  
odeur cadaVéreufe.

Passons maintenant à l’examen des caufes procathartle  
ques qui contribuant à la formation de cette humeur  
nuisible, produifent la *dyssenterie.* Je pense qulon peut  
renfermer siaus trois claifes principales toutes ces cau-  
fes.

*PREMIERE. CLASSE.*

La constitution desSaifons ; car on a remarqué que les  
*dysenteries* étoient communes après des chaleurs & des  
féchcresses de longue durée ; mais furtout lorsque les  
jcurs chauds font Eui Vis de nuits fraîches. On trouVe  
dans les *Ephemerides des Curieux de la Nature, Dec.  
II. An.* 4. *Obs. XXIV.* des defcriptions de *Dysente-  
ries,* dont la constitution sache de l'atmosphere, a été  
la causie. Cette maladie attaque particulierement les  
perEonnes qui s’exposent pendant la nuit à la fraîcheur  
de Pair , en fe couVrant légerement , après aVoir eu  
fort chaud , & aVoir abondamment filé pendant le jour.  
On Voit assez la rasson de cet ester. Une sécheresse &  
des chaleurs continuées pendant long tems , doÎVent  
résioudre le sang , le mettre en colllquation , & procu-  
rer des Tueurs abondantes , d’où il s’ensuit que les par-  
ties les plus déliées , les plus fluides & les plus bassa-  
miques se dissiperont ; que les humeurs restantes de-  
viendront muquetsses, acres, impures & sulphuretsses;  
& que le corps en Eera proportionnellement affoibli;  
s’il arrÎVe que dans cet état il stoit expolé à l’air fioid  
& piquant de la nuit ; il *se* sera nécessairement une  
constriction